Troisième Année | Soixante-Quinze Centimes | 25 Janvier 1908

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie



TOME III



CAHIER XVI

SOMMAIRE

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Lucien BODIN
LIBRAIRE-DÉPOSITAIRE
5, Rue Christine (VIe)

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

PARIS

L'Eglise et l'esprit large

Le premier des paradoxes de ce monde qui en fourmille, comme la vérité d'ailleurs, est une contradiction singulière entre l'apparence et la réalité. L'apparence, qui, semble-t-il, ne devrait être par nature que la manifestation de la réalité, en est devenue la négation, le mensonge, et le langage lui-même trahit cette opposition des deux idées par l'opposition des deux mots.

Il est certain par exemple, qu'à première vue, ou pour une réflexion superficielle et primaire qui est celle de l'immense majorité des hommes, l'Eglise catholique apparaît plutôt comme peu favorable à la pensée, à la science, à l'essor original, à la largeur et à la liberté de l'esprit. L'orthodoxie donne à beaucoup, même parmi les croyants, l'impression d'une sorte de *Veto* intellectuel ou moral, d'une négation auguste, d'une défense sacrée de penser, d'aimer ou d'agir au-delà d'une certaine limite, et, de fait, n'y a-t-il pas dans la forme constamment négative, prohibitive, des condamnations et interdictions formulées par un Syllabus ou un Index, ou simplement par la morale chrétienne, une apparence d'hostilité à l'intelligence et à la liberté humaine, capable de donner le change aux esprits superficiels sur la vraie nature de la vérité et de la vie catholique ? Et comme, non seulement le modernisme et le libéralisme, mais tous les systèmes humains depuis deux mille ans, ont été successivement condamnés ou suspectés par l'Eglise, il pourrait paraître que l'idéal de l'orthodoxie fut une sorte de niveau intellectuel se résumant dans cette formule : penser le moins possible, en attendant de ne plus penser du tout.

Ce qui naturellement découle d'une telle conception aussi grossièrement injurieuse que pieusement ridicule, c'est d'une part, chez les croyants étroits, ce que je pourrais nommer non seulement l'habitude mais l'orgueil et le zèle de l'étroitesse, de l'autre, chez les esprits larges ou les penseurs condamnés, le découragement ou la révolte, pendant qu'en plus d'un cerveau, là-bas, s'ébauche quelque analogie sacrilège entre le dôme de St Pierre et un éteignoir monstrueux. Or, la fausseté et le péril d'une telle situation, me paraissent le résultat d'un malentendu philosophique, d'une conception erronée de l'orthodoxie et de la mentalité de l'Eglise.



Maintenant que la colère des uns l'enthousiasme des autres, l'aigreur peut-être du silence de plusieurs, se sont quelque peu calmés ou adoucis autour de la monumentale encyclique, tombée comme un coup de foudre sur la pensée moderniste, l'heure semble venue d'une plus impartiale et plus profonde appréciation, non seulement de l'acte pontifical, mais, pour donner à ma recherche une portée plus haute et plus vaste, de ce que je pourrais nommer l'attitude intellectuelle orthodoxe, la nuance exacte de ce qu'il faudrait appeler la philosophie de l'Eglise. Et je sais bien que l'Eglise n'a pas, à proprement parler, de philosophie — pas même la philosophie scolastique ou aristotélicienne dont elle s'est servie longtemps, dont elle entend se servir encore pour l'explication de sa doctrine, mais sans engager l'avenir et sans exclusion nécessaire. Car plusieurs des Pères furent Platoniciens ; Bossuet, Fénelon étaient Cartésiens ; Thomassin, Pétau ne sont pas scolastiques. Et j'entends bien d autre part que les déclarations, décrets, formules des dogmes et décisions des conciles révèlent suffisamment la doctrine de l'Eglise. Mais, que sa mentalité si décriée comme étroite et archaïque par tant d'esprits qui se disent avancés, si compromise par les louanges de tant d'intransigeantes nullités qui se réclament constamment d'elle, puisse être en réalité, jusque dans ses anathèmes, plus large et plus libérale, donc plus moderne, que le modernisme lui-même, c'est là, ce me semble, un paradoxe qui vaut la peine d'être prouvé.

Pour faire, par des exemples, plus tangible et précise ma démonstration philosophique, je commencerai par l'analyse d'une simple phrase de la thèse de M. Le Roy sur les preuves de l'existence de Dieu. « On ne s'élève à cette mystérieuse existence, nous dit-il, que par une action du dedans, par une expérience de la vie intérieure, par les démarches efficaces de l'amour. »

Evidemment, il y a dans cette manière de voir, dans cette philosophie de l'action et du moral, une large part de vérité et d'orthodoxie ; les Docteurs et les Pères sont les premiers à reconnaître cette part de la volonté dans l'acte de foi, et il faut bien se garder de supposer que l'Eglise ait condamné en bloc toute la philosophie pragmatiste. Et pourtant, telle qu'elle est formulée, la phrase de M. Le Roy serait certainement jugée hétérodoxe, et de fait le pragmatisme est atteint par l'article XXVI du nouveau syllabus. On s'expliquerait mal ces contradictions apparentes, si l'on n'observait qu'il y a, comme en tout système, deux parts dans le pragmatisme, dans l'intuitionnisme, dans la philosophie de l'action et dans la phrase même de M. Le Roy que je viens de citer. Il y a *le côté*

positif ou de l'affirmation, ici l'affirmation d'une preuve de l'existence de Dieu, d'un moyen d'aller à lui (et ceci est irréprochable) : « On s'élève à cette mystérieuse existence, par une action du dedans, par une expérience intime, par l'amour. » Puis il y a *le côté négatif ou de l'exclusion*, l'exclusion des autres preuves, des autres moyens d'aller à Dieu : « On ne s'élève à cette mystérieuse existence *que* par une action du dedans *que* par l'expérience intime, *que* par l'amour. » Or, c'est dans cette *restriction*, notons-le bien, c'est dans cette *exclusion*, dans ce *que* trop étroit qui ferme l'horizon, que réside uniquement le point faible, l'erreur de cette philosophie, fausse seulement par ce qu'elle nie, vraie par tout ce qu'elle affirme. «Le sentiment et l'expérience *seuls*, dit l'encyclique, non éclairés et guidés de la raison, ne conduisent pas à Dieu ». *Seuls*, notons le mot. Mais remarquons bien aussi que le système directement contraire au pragmatisme: « On ne s'élève à Dieu *que* par la pensée, par le syllogisme, par la démonstration purement intellectuelle » serait tout aussi suspect et hétérodoxe — et exactement pour le même motif, pour la même raison négative.

Autre exemple, qui n'est que l'extension du précédent. On connaît la thèse fameuse du même M. Le Roy: *Qu'est-ce qu'un dogme ?* « Le Christianisme, affirme-t-il, *n'est point* un système de philosophie spéculative, mais une source et une règle de vie, une discipline d'action morale et religieuse, bref un ensemble de moyens pratiques pour obtenir le salut... La foi aux dogmes est une soumission pratique à des commandements qui regardent l'action... Le catholique obligé de les admettre n'est astreint par eux qu'à des règles de conduite, *non pas à des conceptions* particulières... Épreuve d'expérience vécue *et non pas* dialectique intellectualiste : voici la démarche qui convient... La conception intellectualiste courante rend insolubles la plupart des objections que soulève l'idée de dogme. » Ou encore : « Il semble à peu près admis par tous ceux qui comptent aujourd'hui, que la vérité religieuse *ne relève pas d'une démonstration* proprement dite, mais d'une expérience de vie. »

Telle est la conception purement morale du dogme et de la religion par l'école moderniste. Or, il est clair qu'en ces propositions, comme dans la précédente, nous retrouvons les deux parts déjà signalées : l'une *affirmative et positive* incontestablement vraie et orthodoxe : « Le christianisme est une source et une règle de vie, une discipline d'action morale et religieuse, un ensemble de moyens pratiques pour obtenir le salut... » etc. Il est incontestable que le dogme a un sens pratique et moral, et, comme l'a dit le P. Laber-

thonnière, « un sens vital », plus ou moins accessible par nous, selon le degré de spiritualité où nous en sommes. » S'il n'y avait dans la thèse de MM. Le Roy et Laberthonnière que cette partie positive, elle serait irréprochable. Mais ils ne se contentent point d'insister et d'appuyer à bon droit et à très juste titre (car ce point de vue est essentiel aujourd'hui) sur le côté moral du fait religieux ; la vérité même et l'excellence de leur point de vue les entraîne ou du moins menace de les entraîner *à la négation de l'idée complémentaire*, à l'*exclusion* du point de vue opposé, et c'est là qu'est l'erreur et l'hérésie. Car le dogme n'a pas *seulement* un sens pratique, il a *aussi* un sens intellectuel ; il n'est pas *seulement* une vérité morale, il est une vérité spéculative ; il ne parle pas *seulement* au cœur, il s'adresse à l'intelligence. La foi n'est pas *exclusivement* un acte de volonté : il y a *des raisons intellectuelles* de croire. Et l'Eglise, qui défend tous les droits, va défendre les droits de l'intellectualisme. Est condamnée la proposition XXVI : « Les dogmes doivent être tenus *seulement* suivant leur sens pratique, comme règle préceptive d'action, et *non* comme règle de croyance ». Mais il est certain que la proposition directement contraire : « Les dogmes doivent être tenus *seulement* selon leur sens intellectuel, comme règle de croyance et non comme règle d'action, » ou celle-ci : « Les dogmes n'ont pas de portée pratique » serait tout aussi bien condamnée et plus rigoureusement peut-être.

Et ainsi l'Eglise par ses condamnations mêmes, sauvegarde les droits de la largeur d'esprit. Depuis Kant surtout, il y a deux théories de la croyance : la première qui se fonde *uniquement sur la raison*, la seconde qui prétend ne relever *que de l'expérience intime*. Ces deux théories tendent de plus en plus à s'exclure l'une de l'autre, à mesure qu'elles démêlent davantage leur principe originel, ce qui arrive toujours lorsque les chercheurs, pour expliquer un même ordre de phénomènes, partent de points de vue trop étroits. Or en son beau travail historico-critique, *De la croyance en Dieu*, un théologien distingué, M. Clodius Piat, analysant successivement *les conditions intellectuelles* et les *conditions morales* de la croyance en Dieu, montre comment les deux doctrines en conflit se réconcilient dans une synthèse supérieure, où toutes nos facultés trouvent place dans l'harmonie. Cette *harmonie synthétique* n'est-elle pas, dans tout ordre de choses, le nom philosophique de l'orthodoxie et de la vérité.

Voici maintenant une des thèses les plus fameuses de l'esprit moderniste : la théorie de l'Immanence. Là encore, il va nous être aisé, à la lumière de notre principe, de dé-

gager le fort et le faible de cette théorie si discutée. Nul n'ignore que l'immanence, conséquence du subjectivisme Kantien, du monisme scientifique, du sentiment de l'unité universelle, est le grand dogme du jour. « Qui refuse de l'admettre, proclament ses partisans, ne compte plus désormais au nombre des philosophes. » Dans l'esprit de ce système, la réalité n'est plus faite de pièces juxtaposées, tout est intérieur à tout (*immanens*). Dieu n'est plus en dehors ou au-dessus de nous-mêmes, en dehors ou au-dessus du monde : il est en nous, il est dans l'univers. La révélation n'est plus conçue comme la parole extérieure d'un être étranger, mais comme la parole intérieure du verbe intime qui se manifeste par la conscience. De là, en religion. une mentalité récente qui pousse à substituer à la méthode apologétique ordinaire, une méthode qui consiste à établir la vérité religieuse par les aspirations, les exigences et les énergies propres à l'âme humaine, à montrer comment les dogmes sont appelés ou postulés par l'âme, qui, si elle sait bien voir en elle-même, peut les y découvrir d'avance en ses profondeurs naturellement chrétiennes.

Or,quelle est la proportion précise de vérité et d'erreur, d'orthodoxie et d'hétérodoxie dans le système et la méthode d'immanence ? N'est-ce pas encore, comme précédemment, celle du *positif* et du *négatif*, de la largeur et de l'étroitesse d'esprit ? (1).

Quand Leibnitz affirmait : « Il y a de la géométrie de la musique, de la morale, de la poésie partout », il formulait un axiome d'immanence. Dieu, qui contient tout en lui-même, est l'être immanent par excellence. Il est donc vrai de dire qu'il est en nous comme nous sommes en lui, qu'il est dans l'univers comme l'univers est en lui (c'est là la part de vérité du panthéisme), et quant l'apôtre s'est écrié : « In ipso vivimus et movemur et sumus » n'a-t-il pas dégagé l'âme de vérité de l'immanence ? Mais quelle est donc la part d'erreur et d'hérésie de l'immanentisme hétérodoxe? Comme toujours elle est dans l'étroitesse d'esprit de ses partisans, elle est *dans l'exclusion*, dans la négation du point de vue opposé, de l'idée contraire, de la vérité complémentaire : à savoir la *distinction* des éléments

(1) L'encyclique le reconnait formellement : « Les uns l'entendent en ce sens, dit-elle, que Dieu est plus présent à l'homme que l'homme n'est présent à lui-même, ce qui *sainement compris est irréprochable* ». Mais l'Encyclique signale et condamne deux autres sortes d'immanence, toutes deux *négatives,exclusives*, l'une du surnaturel, l'autre de la personnalité divine.

dont on aperçoit si bien *l'intimité* (par exemple de l'homme et de Dieu, de la conscience et du dogme). Car si Dieu est *en nous*, cela ne l'empêche pas d'être *au-dessus* de nous. (Mais pour l'esprit étroit, l'un empêche toujours l'autre). Si les dogmes sont en quelque manière, bien que non nécessairement, postulés par l'âme humaine, cela ne les empêche pas d'être supérieurs à elle et transcendants. Si la religion est la réponse divine à la conscience de l'homme, elle n'est pas *que* la manifestation de cette conscience, et si la vérité est en nous, comme Dieu, elle est *aussi*, comme lui, au-dessus de nous. S'il y a une sorte de révélation intime et subjective de la vérité à l'âme, il y a aussi et surtout une révélation extérieure et objective, celle du Verbe fait chair, du miracle et de l'Eglise enseignante. C'est pourquoi est condamnée la proposition XX : « La révélation *n'a pu être autre chose que* la conscience acquise par l'homme de ses rapports avec Dieu ». Le concile du Vatican avait déjà proclamé : « Si quelqu'un dit que la révélation divine *ne peut* être rendue croyable par des signes extérieurs, et que ce n'est *que* par l'expérience individuelle ou par l'inspiration privée que les hommes sont mûs à la foi, qu'il soit anathème ».

Nous retrouvons partout, sous l'apparente intransigeance de l'Eglise, ce même caractère de largeur, de synthèse, *d'exclusion de l'exclusion*. Si l'Américanisme par exemple est suspect à Rome, ce n'est point du tout *comme affirmation* de la nécessité des vertus actives et sociales, plus que jamais opportunes ; mais *comme négation* des vertus intérieures de renoncement, d'humilité, d'obéissance, éternellement nécessaires. Si l'Évolution est hétérodoxe, c'est *comme négation* de l'immutabilité du dogme, mais point du tout *comme affirmation* du progrès de la raison et de l'intelligence. « Que l'intelligence, dit l'Encyclique, que la science, que la sagesse croisse et progresse d'un mouvement vigoureux et intense, en chacun comme en tous, d'âge en âge, de siècle en siècle ; mais selon le même dogme... » c'est-à-dire selon la même vérité. De même si l'Agnosticisme est hérétique, c'est *en tant que négation* de la possibilité pour la raison d'atteindre l'existence de Dieu et ses attributs essentiels ; c'est en tant qu'ignorance systématique et découragement métaphysique de l'esprit devant l'Inconnaissable radicalement inaccessible, donc inutile à l'homme, qui n'a plus qu'à l'oublier, comme le veulent Comte et Spencer, car le positivisme, de ce côté-là, devrait se nommer *le négativisme* L'Agnosticisme est hérétique par ce côté *négatif*, et comme injure faite à la raison humaine. Mais, par son côté *positif*, en tant qu'honneur fait à Dieu et *comme affirmation* plus solennelle du mystère de

l'infini et de l'insondabilité divine, imposant à l'homme une attitude plus profonde de respect et de silencieuse adoration, — de ce point de vue l'agnosticisme est au contraire magnifiquement orthodoxe, et St Denis l'Aréopagite l'a pratiqué de façon sublime. Quand nous disons que les jugements de Dieu sont impénétrables, ne sommes nous pas agnostiques ? De même encore, ce que l'Eglise condamne dans le Protestantisme, *c'est la négation* de la religion extérieure et sociale, de l'autorité et de la hiérarchie, de la Vierge, des saints, des sacrements. L'Eglise catholique ne condamne pas l'affirmation d'une « religion en esprit et en vérité » qui certes a vécu dans les saints, ni même l'affirmation du libre examen des preuves et fondements de la foi chrétienne, en tant que le libre examen n'exclut pas l'autorité. L'Eglise catholique ne nie pas que la religion soit personnelle, qu'elle soit vie, foi, amour, (protestantisme positif) ; mais l'homme n'est pas *qu'individu* (protestantisme négatif), il est famille et société : de là, l'importance de la tradition, de la société traditionnelle, de l'Eglise. L'Eglise catholique ne nie pas que la religion doive être *intérieure* (protestantisme positif), mais l'homme n'est-il *qu'esprit pur ?* (protestantisme négatif). Il est incarnation vivante : de là le culte, le temple, les cérémonies, de là les paraboles de l'Evangile, de là l'incarnation du Verbe, et l'Eglise elle-même, prolongement du Christ, incarnation de son autorité dans le pape et le sacerdoce, de sa vérité dans les formules des dogmes et les décisions des conciles, de sa grâce dans les sacrements, esprit et matière tout ensemble ; de sa substance enfin dans l'Eucharistie, sacrement suprême, qui consomme l'union de l'homme et de Dieu. Ainsi la religion complète et orthodoxe (ces deux mots sont synonymes) est, comme l'homme, synthétique : à la fois intérieure et extérieure, personnelle et sociale, libre et autoritaire, morale et dogmatique.

Il est inutile d'observer qu'une forme religieuse directement opposée au protestantisme, c'est-à-dire purement et uniquement extérieure, pharisaïque et de formalisme vide, ne serait pas moins hétérodoxe et condamnée que l'idéalisme protestant. La vérité, l'orthodoxie, n'est-elle pas en toute chose, synthèse, équilibre de deux éléments contraires, unité de deux forces opposées ? Toutes les erreurs philosophiques sur l'homme consistent ou à nier son âme (matérialisme), ou à oublier son corps (idéalisme), ou à méconnaître leur unité, avec Platon, Pythagore, la métempsycose, Descartes même qui a fait du corps une machine et de l'âme une pensée pure, — illusion aisément détruite par les modernes études de psychophysiologie, études éminemment favorables aux doctrines de Saint Thomas d'Aquin. De même, toutes les erreurs littéraires consistent à

négliger, ou la forme, ce qui est détruire l'art, ou le fond, ce qui est l'avilir ; ou leur union intime, leur unité vivante, ce qui est l'habitude des rhéteurs et des pédants. De même, en religion, l'idolâtrie et l'incrédulité ne sont-ils pas les deux grands phénomènes anti-chrétiens qui résument les deux tendances antique et moderne? « L'incrédulité méprise le signe sensible » dit fort bien Hello, et rejette la lettre pour l'esprit. L'idolâtrie est le culte de la lettre. Seule la vérité, plus large, pondérant les deux tendances, précisant toujours l'esprit par le signe, spiritualisant toujours la lettre par l'esprit, ne verse d'aucun côté, possède un équilibre divin.

L'hérésie est essentiellement la rupture, par étroitesse d'esprit, de l'équilibre de deux vérités contraires, dont la conciliation constitue l'orthodoxie. Simon le magicien, Ménandre, Saturnin, Basilide, Valentin, Cerdon, Marcion Tatien, éblouis par la splendeur de la divinité de Jésus-Christ, ne voulaient pas voir son humanité, et proclamaient qu'il n'était que Dieu. Et en même temps, presque à la même heure, on en voyait paraître d'autres : Thérinthe, Elion, Artémon, Paul de Samosate, qui frappés des infirmités, des douleurs, de la passion et de la mort du Christ, convaincus par là de son humanité, ne sachant comment la concilier avec la présence de la divinité en lui, déclaraient qu'il n'était qu'un homme. Et en face de ces deux systèmes absolus et partiels, qui ne croyaient, l'un qu'à la divinité et l'autre qu'à l'humanité du Christ, Saint Jean se levait et écrivait son Evangile, affirmant à la fois le Verbe et la chair : *Et Verbum caro factum est.*

Ce que nous voyons aux trois premiers siècles, on le voit, avec plus d'éclat et de grandeur encore, aux IV[e] et V[e] siècles, ou les deux systèmes théologiques, qui correspondent en philosophie à l'idéalisme et au sensualisme, réapparurent dans de plus vastes proportions. Arius ne voyait en Jésus-Christ que l'humanité, une humanité habitée par le Verbe sans doute, mais par un Verbe qui n'était pas de même nature que le Père, inférieur à lui, et qui par conséquent n'était pas Dieu. Dès lors Jésus-Christ était un homme privilégié, supérieur à tous en beauté morale, en puissance, en sainteté, en union avec Dieu, mais enfin c'était un homme. C'est ce que disait aussi Nestorius, et plus près de nous, Ernest Renan. Et comme si l'un de ces systèmes ne pouvait paraître sans faire immédiatement jaillir l'autre, Eutychès se levait après Arius et en face de Nestorius, et déclarait que le Christ était tout Dieu. Le Verbe, pensait-il, avait bien pris la nature humaine, mais en la touchant il l'avait consumée, pour ainsi dire en n'en gardant que l'apparence. Et en face de ces deux systèmes,

tous deux absolus, tous deux excessifs, tous deux étroits, l'Eglise disait à Arius au concile de Nicée : Non, le Christ n'est pas seulement homme, il est Dieu. Et se tournant vers Eutychès, elle ajoutait : Non, Jésus-Christ n'est pas seulement Dieu ; il est homme. Il est l'Homme-Dieu.

C'est ce qu'elle vient de redire encore aux hérétiques modernes, en veillant à l'intégrité de la croyance contre les interprétations dissolvantes et les mutilations de la personne même du Christ par une critique où la philosophie et l'apriorisme ont leur part inaperçue à côté de la science et de l'érudition. L'Eglise ne condamne point la Critique ou l'Histoire, mais l'esprit de système et de négation qui s'y mêle et s'y abrite à leur insu (proposition XXVI, XXIX, XXXV, XXXVI etc). Elle ne veut pas de la foi qui ne s'imposerait qu'au cœur, sans base historique et rationnelle. Car, ce qu'on n'a point assez remarqué peut-être, c'est que le fidéisme aveugle n'est pas moins condamné par l'Eglise que le modernisme hétérodoxe. Sans parler des condamnations portées contre lui dans les conciles, et déjà par Saint Paul (*rationabile sit obsequium*), les propositions suivantes ont été formellement censurées par le nouveau syllabus : « L'Eglise se montre ennemie du progrès des sciences naturelles et théologiques. » « Le catholicisme d'aujourd'hui ne peut se concilier avec la vraie science ». « Appliquez-vous avec ardeur à l'étude des sciences », dit l'Encyclique. Donc l'Eglise n'est pas l'ennemie du progrès, donc le catholicisme peut se concilier avec la science ; donc ceux qui cherchent cette conciliation, les catholiques amis de la pensée et de la lumière, ont raison contre les partisans de la foi passive et aveugle qui ne serait plus qu'une sorte de mahométisme chrétien, de fanatisme ou d'illuminisme purement mystique et anti-intellectuel. Et comme les extrêmes se rejoignent, il se trouve que. par une ironie étrange et peu aperçue, l'hypercritique, en ce qu'elle a précisément de plus hasardé, de plus suspect à l'orthodoxie (par exemple l'exagération du rôle de la foi dans M. Loisy, et le pur pragmatisme des dogmes dans M. Le Roy) tombe justement sous le coup de la même condamnation que l'obscurantisme et le fidéisme ennemi de la raison et de l'intelligence. Proposition XXVII : « La preuve de la divinité de Jésus-Christ ne ressort pas des Evangiles : ce n'est qu'un dogme... » — XXIX : « Le Christ que montre l'histoire est bien inférieur au Christ qui est l'objet de la foi. » — XXXVI : « La résurrection du Sauveur n'est pas un fait proprement historique, mais un fait d'ordre purement surnaturel; ni démontré. ni démontrable... » Et ainsi, par ce côté du moins, par cette conception purement fidéiste, non historique et non démontrable du christianisme, des esprits

éminents d'ailleurs (et dont l'Eglise du reste ne condamne point la science et les lumières, mais seulement, remarquons le bien, *les négations*), montrent dans leur foi très sincère des taches inquiétantes d'obscurantisme théorique, et tendent, au rebours de tous les Pères et docteurs, apologistes et penseurs de l'Eglise, à réduire la croyance chrétienne en une sorte de mysticisme antirationnel ou *arationnel*, à force d'être purement moral, subjectif et spirituel, sans base dans la raison ou dans l'histoire.

Et pourtant, si l'Eglise condamne ce fidéisme aveugle, elle ne réprouve pas moins la tendance opposée, le rationalisme qui se refuse aux mystères, l'abus de la critique, le culte de la raison pure et *négative*, en tant qu'elle s'oppose à la foi, qu'elle refuse de monter plus haut ou de laisser l'homme monter plus haut que la nature. Mais cette nature elle-même, cette raison, qui est, à ses yeux, la base même ou l'une des bases de la foi, l'Eglise la protège à son tour contre les empiètements de l'illuminisme mystique, qu'elle réprouve comme elle a réprouvé son contraire. Ce que n'ont peut-être point suffisamment remarqué ceux que choque ou scandalise la multiplicité toujours fulminante des décrets de l'Index ou des syllabus des papes, c'est que si l'Eglise condamne et réprouve tour à tour toutes les exagérations, c'est-à-dire toutes les négations (car exagérer c'est exclure), elle proclame *par là même l'affirmation universelle, l'idée totale*, qui cherchait à se faire jour par les bouffissures multiples de ces exagérations contradictoires. Et en cela (on ne l'observe point assez), l'Eglise fait œuvre éminente de lumière et d'équilibre mental. S'il y a dans la forme forcément négative, prohibitive des condamnations et interdictions formulées par un Syllabus ou un Index, une apparence d'hostilité à l'intelligence humaine, à la philosophie, à la science, qui scandalise les profanes, décourage même parfois les penseurs catholiques, et suggère aux incroyants des railleries ou des blasphèmes, — on oublie (mais l'a-t-on jamais aperçu ? pourtant ce point est capital et c'est ce que j'essaye ici de faire entrevoir, que l'Eglise ne condamne jamais *les idées*, mais toujours *les systèmes* ; jamais les rayons, mais les ombres que ces rayons projettent ; *jamais les affirmations*, c'est-à-dire *jamais la pensée*, mais toujours les *négations*, les *amoindrissements* ou les exagérations, et dans les exagérations mêmes seulement ce qu'elles récèlent de *négatif*. C'est que toute vérité est orientée vers l'être, toute erreur vers le néant. Aussi le négatif est la marque même de toute erreur, de toute hérésie, puisque celles-ci ne sont jamais en somme *des idées*, des actes *positifs* d'intelligence, mais des *diminutions* de l'idée intégrale, des *mutilations* de l'intelligence. Et c'est cette mutilation *uniquement*, c'est cette restric-

tion, qui tombe sous le coup des condamnations de l'Eglise, laquelle maintient ainsi, sous couleur de dogmatisme et d'intolérance, et en proscrivant tour à tour tous les systèmes, *l'intégrité* de l'esprit humain, *la largeur et la plénitude* de l'idée totale et universelle.

Nous entrevoyons maintenant, je pense, ce que je pourrais nommer la mentalité philosophique de l'Eglise, et le profond libéralisme caché sous son intransigeance apparente Elle ne condamne pas l'esprit moderne dans ce que l'esprit moderne a de *positif* en ses idées ou ses élans, progrès, justice, pitié, démocratie, liberté, science, développement intégral de l'homme et de l'humanité. Elle ne condamne en ces grandes choses, quoi qu'on en ait pu dire à propos d'un autre syllabus mal compris, que ce qu'elles peuvent avoir de négatif, d'incompatible avec nos intérêts supérieurs, d'hostile à l'âme, par la faute de ceux qui font de ces affirmations généreuses des armes au service de la négation suprême. L'Eglise ne réprouve de la civilisation matérielle que l'esprit d'hostilité à la civilisation morale, et dans les droits de l'homme que l'exclusion des droits de Dieu. L'exclusivisme n'est pas son fait, mais celui de ses adversaires. Ils oublient trop souvent que les idées justes elles-mêmes deviennent des idées fausses, dès qu'on les présente à l'esprit, séparées de celles qui doivent leur servir de complément, et qu'il n'est sage de dire une vérité aux hommes que lorsqu'on peut leur en dire deux. Il est dangereux, observe Pascal, de montrer à l'homme sa misère *sans* sa grandeur ou sa grandeur *sans* sa misère ; mais il est très avantageux de les lui montrer *l'une et l'autre*. Ainsi de tous les contraires. Le pessimisme n'est bon qu'avec le contrepoids de l'optimisme Le socialisme moderne a pour base la grande idée de solidarité humaine qui est le fond des doctrines chrétiennes de la chute et de la rédemption, mais, cette idée, le socialisme l'isole et la fausse en l'isolant de son contraire, le droit de l'individu et de la liberté personnelle dont le Christ a le souci constant ; le socialisme a besoin d'être complété par les théories libérales de l'initiative et de l'indépendance, trop souvent exclusives à leur tour. Ainsi dans l'esprit humain s'équilibrent les écarts successifs. Schopenhauer noie l'individu dans l'espèce et ramène la morale à la pitié. La réplique ne se fait pas attendre : voici Nietzsche, individualiste farouche, ramenant tout à la force, à l'énergie personnelle. Qui a raison ? leur synthèse. La vérité est toujours *l'union de deux erreurs se compensant l'une l'autre*, comme la vertu est peut-être la délicate pondération des tendances qui aboutiraient à tous les vices. Or examinez de près le christianisme, et surtout le christianisme catholique, vous constaterez qu'il est la doc-

trine de la pondération universelle. En lui le *déisme* le plus élevé et *l'humanisme* le plus pur, le culte de *l'idéal humanisé* et de *l'humanité divinisée ;* en lui *l'humilité* et la *grandeur*, *l'égalité* et la *hiérarchie, l'austérité* et *l'amour*, la *virginité* et le *travail*, le *sacrifice* et *l'intérêt personnel*, la *souffrance* et le *bonheur,* la *guerre* et la *paix*, la *pitié* et *l'énergie* le pessimisme et l'optimisme, *l'enfer* et le *ciel* se contrepèsent, et rien n'est exclu, ni la *foi,* ni les *œuvres ;* ni la *grâce de Dieu* sans laquelle l'homme ne peut rien dans le monde supérieur déclaré avec raison par le positivisme « l'inaccessible et l'inconnaissable », ni la *liberté de l'homme* sans laquelle la grâce divine est impuissante.

Le christianisme, qui est la doctrine du *rapprochement universel,* appelle en haut les choses d'en bas, comme il invite Dieu à descendre ; et c'est lui, religion de *spiritualité* pure et sublime, qui pose les deux grands dogmes glorificateurs de la *matière* et de la *femme* : la *sainteté du mariage* et la *transfiguration de la chair*. Il pousse tout vers l'*unité*, la grande unité *humano-divine ;* et tandis que l'Arabe attelle à sa charrue sa femme et son âne, et que la rêverie brahmanique voyage à la poursuite d'un insaisissable absolu, l'Eglise par ses gracieux mystères — Virginité, Incarnation — met la femme tout près du ciel et Dieu dans la chair humaine.

« *L'Eglise catholique,* pour parler grec, dit Ernest Hello, est une des institutions les plus inconnues qu'il y ait au monde... Son nom déplaît à bien des gens. Peut-être que, si on leur parlait de *l'Assemblée universelle*, ils éprouveraient une curiosité sympathique, un sentiment d'unité et de grandeur » Le catholicisme est si bien la doctrine du rapprochement, de l'union, de la *religion* universelle, que tout ce qui n'est pas lui, porte un nom *partiel*, comme si le mot voulait indiquer l'étroitesse de la chose. Le *libéralisme* ne voit que la liberté, le *socialisme* ne voit que la société, l'état ; le *rationalisme* ne croit qu'à la raison, le *traditionnalisme* à la tradition, le *modernisme* à l'esprit moderne. Qu'est-ce que le *sensualisme ?* la foi exclusive aux sens. *L'idéalisme ?* la foi exclusive à l'idée. Tout se heurte comme des fragments de monde impuissants à se rejoindre. Sous nos yeux et en même temps, le *monisme* affirme : tout est nature. Le *spiritisme* : les esprits sont les maîtres du monde. Pendant que *l'athéisme* dit : Dieu n'est pas, le panthéisme dit : Tout est Dieu, et le *lucifériauisme* adore Lucifer. En histoire, les uns expliquent tout par l'influence des milieux, les autres tout par la liberté humaine. En morale, sous des noms nouveaux, le stoïcisme ramène tout au devoir, l'épicurisme tout au plaisir, l'utilitarisme tout à l'intérêt. En politique, tandis que les « avancés » ne voient

que le progrès (et par là même l'entendent mal), les « conservateurs » s'attardent aux vieux régimes. Le poète ne voit que la poésie, le chimiste vit dans sa cornue, l'astronome dans son ciel étoilé. Et presque toujours, l'irréligion naît de cette étroitesse ; car l'irréligion est une myopie de l'œil, un défaut d'horizon. De là l'immense débordement d'incrédulité actuel, depuis que la science s'est enfouie dans la matière. La science ainsi entendue est une vue étroite des choses, et, parce qu'elle est étroite et *par ce qu'elle a d'étroit* (non par le reste) elle est anticatholique.

Il en est de même de la philosophie. Je pourrais prendre un à un tous les systèmes, et les dépouillant de leur esprit d'exclusion, délivrant les idées captives (car il y a une âme de vérité, dit fort bien Spencer, en toute erreur) des emprisonnements que l'esprit étroit leur impose, je reconstituerais par la réunion des philosophies éparses la philosophie universelle. On pourrait pour les religions tenter le même travail et montrer dans le catholicisme, comme l'essaya l'abbé de Broglie, la grande synthèse religieuse, la perfection et la plénitude de ce qui est ailleurs épars, morcelé et incomplet. Quand on étudie les hérésies, on les reconnaît à cette marque : la mutilation de l'idée, qui est chrétienne. L'erreur est une *diminution*. Quand on scrute les religions de l'Inde, de l'Arabie, de la Perse et tout ce qu'on oppose aujourd'hui dans les musées et les revues à la religion du Christ, on y trouve les fragments mutilés de ses vérités et de ses dogmes. Quand on rapproche les uns des autres les systèmes philosophiques opposés, matérialisme, idéalisme, athéisme, panthéisme, pragmatisme, intellectualisme. etc, on voit se reconstituer la philosophie catholique et universelle, totale et orthodoxe.

Qu'y a-t-il donc au fond des hérésies, au fond des erreurs religieuses ou philosophiques ? Rien autre chose que la vérité blessée et meurtrie, que l'idée mutilée ; et ce que l'Eglise anathématise en elle, c'est seulement, c'est uniquement la mutilation et la meurtrissure. Le mal est une force *négative*, une diminution d'être et de vie, il n'est pas autre chose, et ce que la religion condamne en lui ce n'est pas ce qu'il renferme de vie et d'être, ce n'est pas l'élan, ce n'est pas le cœur, ce n'est pas la beauté et l'amour, c'est la dégradation de ces choses. Elle ne veut pas du culte de la raison avilie ou prostituée ; mais la raison humaine est sur ses autels, divinisée dans le Christ, et le Verbe est la raison de Dieu. Elle ne veut pas du culte de l'amour abaissé et animalisé, mais l'amour infini est sur ses autels, brûlant dans un cœur de chair, et elle adore le cœur d'un Dieu. Elle ne veut pas du culte de la beauté déshonorée et flétrie,

mais elle a donné à la Vierge-Mère, à celle qui est toute belle et sans tache, un trône au dessus des séraphins. La religion, bien loin d'exiger l'amoindrissement de l'homme, le rétrécissement de l'esprit et du cœur, la diminution de la lumière, de l'amour et de la félicité, même terrestres, rêve d'agrandir l'homme au contraire, d'exalter toutes ses puissances jusqu'au ciel et à la divinisation.

On a trop représenté l'orthodoxie comme un frein et la vertu comme un empêchement à la vie. Sans doute le catholicisme est une religion sévère, mais sévère contre qui ? Contre l'erreur, contre le mal, sévère précisément contre ces amoindrissements contre ces diminutions de la pensée et du cœur, contre les obstacles à la grande lumière et à la grande joie humaine et divine. Sans doute, le catholicisme est une religion de combat, mais quels sont ses ennemis ? Les larves de l'ombre, les Négations, rien de plus. Il *ne doit pas* en avoir d'autres. La synthèse des lumières n'a contre elle que les ténèbres extérieures.

En somme, et si l'un des traits les plus marqués de l'esprit moderne est un besoin de largeur, de conciliation, de synthèse, qui se trouvant à l'étroit dans toute forme exclusive, particulière, *partielle* et *partiale*, dans tout *parti* (politique, philosophique, religieux) aspire à quelque chose de plus vaste et monte (au-dessus des systèmes, au-dessus des prisons intellectuelles dont il a fait tomber les murs de séparation), respirer l'air libre de la plénitude intellectuelle et morale, — rien n'est plus moderne en ce cas, parce que rien n'est plus large, que le catholicisme. Car si aujourd'hui tant d'intelligences ouvertes et distinguées, tant de nobles cœurs n'ont pas de religion positive et se condamnent à flotter toute une vie dans l'indécision doctrinale, n'est-ce pas, très souvent, qu'ils croiraient, en se fixant, *limiter* leur horizon, *s'emprisonner* en quelque chose de partiel, d'exclusif et renoncer à tout le reste. Or, catholique veut dire universel, et *l'orthodoxie est la largeur d'esprit même*. En elle, tous les mondes de la pensée ont leur équilibre, leur pondération délicate et grandiose, bien au-dessus de la petitesse de nos politiques misérables et de nos discussions puériles. Que si l'Eglise condamne le modernisme, comme toute exagération et tout système, c'est en *ce que seulement le modernisme a de fermé, d'exclusif, et par conséquent d'anti-moderne*. Venir à elle n'est point s'emprisonner dans un cléricalisme étroit, comme voudraient le faire croire ses adversaires et comme pourraient le faire croire quelques-uns de ses fidèles et de ses pasteurs. C'est gagner *le large*, la haute mer, selon le mot du Christ au batelier : *Duc in altum*. Se convertir à elle n'est point quitter sa religion d'enfance, *mais la compléter* ; n'est point abdiquer

la philosophie et la libre pensée virile pour un dogmatisme obscur, enfantin ou intransigeant, mais élever sa propre croyance incomplète insuffisamment éclairée, jusque dans la région supérieure de la pensée intégrale, du grand vol de l'âme vers la haute liberté et la totale lumière. Les deux bras étendus entre terre et ciel, d'une extrémité des choses à l'autre, de l'Homme-Dieu sur la croix, font vraiment, même dans l'ordre de la pensée, le geste divin, le geste infini, le signe de la conciliation et de l'embrassement universel ; et de même que toutes les fautes du genre humain, vont, par le repentir, se perdre en son immense pardon, ainsi toutes nos erreurs, c'est-à-dire toutes nos vérités partielles, toutes nos philosophies humaines, viennent, après le sacrifice de leurs négations et de leurs limites, s'unir et se fondre dans la plénitude harmonieuse de son esprit, de son Eglise, qui est la Vérité totale.

JOSEPH SERRE.

A la suite des articles contre le Néo-Hellenisme de notre ami Fernand Divoire, Ernest Gaubert écrit :

Mon cher Divoire,

Tu m'as fait l'honneur de me nommer souvent dans ton étude sur le néo-hellénisme où tu réveilles, semble-t-il, avec tant d'âpre joie la vieille querelle Nord contre Sud, à l'heure où le Midi pleure encore ses morts, sa misère éclatante et incomprise, sa générosité méconnue, sa franchise bafouée et sa magnifique chevauchée à la suite d'un autre Rienzi. Je pourrai peut-être un peu discuter cette épithète de Tartarin que nous jetaient les cavaliers du Nord en juillet 1907, mais je n'entreprendrai pas cette réhabilitation du héros tarasconais, cousin joyeux de Parsifal. Au fond, ce qu'on ne pardonne pas aux méridionaux, c'est, dans un temps de petites ambitions, de mesquines gloires, de garder leur rêve, leur sens critique et de railler même les dieux qu'ils adorent.

Ce que tu appelles le néo-hellénisme n'est pas une tendance précise, c'est je crois bien, ce qu'on confond avec la renaissance classique, la renaissance latine, la renaissance méditerranéenne, etc.

Le Néo-Hellenisme est une tendance morale, quant à un mouvement littéraire méditerranéen ce mouvement ne peut s'exprimer qu'en *langue d'oc*, en cette langue romane qui fut, durant trois siècles, la nef à plein cintre de la civilisation. Or, s'il en était ainsi, je m'étonnerais de vos critiques,

puisque l'idéal mystique des troubadours paraît demeurer le vôtre et que tout ce que vous regrettez du passé s'est desséché lorsque les hordes du Nord noyèrent la Septimanie, l'Aquitaine et la Provence. dans le sang.

Cette civilisation et cette langue romane que Pétrarque parlait et que Dante faillit élire pour sa Divine Comédie, la langue d'Arnaud Daniel, de Rudel, de Bertrand de Born, d'Arnaud de Mareuil, ce furent cette civilisation et cette langue qui donnèrent à Rienzi, la force de lutter contre l'impérialisme des Orsini et des Colonna.

Ce n'est donc pas cela que vous attaquez, le grand mouvement d'idées qui fait la lumière du Moyen-Age et que Frédéric Mistral a continué et rajeuni ? Or, tout mouvement néo-latin, néo-hellène, méditerranéen gravite autour de l'œuvre de Mistral et d'Aubanel. Les théories rabâchées par quelques bavards lyriqnes d'à présent sont dans Fourés, Tourtoulon, dans Bonaparte-Wyse, dans la *Revue du Monde Latin* d'il y a vingt ans. Emilio Castelar les résuma dans son magnifique discours sur l'idéal latin, aux Cortès, au lendemain de l'incident des Carolines.

Que ceux qui aiment les souvenirs grecs ou latins, que ceux que groupe cet idéal écrivent en catalan, en provençal, ou en français, aucun d'eux ne saurait être anticatholique, *aujourd'hui.*

Entre les conceptions d'un Xavier de Ricard, d'un Mariéton d'un Charles Maurras, d'un Rémy de Gourmont, d'un Pierre Louys, d'un Gubernatis, d'un Ruben Dario, il y a de larges espaces et ces communes tendances néo-latines, néo-helléniques se différencient jusqu'à s'opposer, selon que l'on donne plus d'importance à la politique, à l'esthétique ou à l'éthique.

Mais, même ceux-là qui demeurent athées, ne peuvent être des adversaires de votre idéal catholique, puisque la nef de Pierre a recueilli les épaves les plus précieuses du monde antique. Cela ne veut pas dire qu'ils aiment les prêtres.

D'ailleurs la plupart de ceux que tu cites n'ont-il pas fait la renaissance idéaliste du symbolisme vers 1885 et il y a cinquante ans le félibrige fut aussi une renaissance idéaliste. Songe aux poèmes d'Aubanel, songe à *Mireio ?*

Et lorsque tu reproches leur libertinage à certains, oublies-tu donc tous les nouvellistes italiens, cardinaux, évêques, théologiens graves, qui se délassaient de quelque étude de philosophie religieuse, en composant une historiette licencieuse ?

Hier, mon ami Rouveyre, le dessinateur sans pitié ni rancune des *Carcasses divines* me montrait des dessins de Léonard de Vinci, dont son père fut l'éditeur. Le grand

artiste consacrait plusieurs planches à styliser un sexe de femme. Parti d'un dessin réaliste qui m'a fait deviner où Rops s'inspira,il aboutissait à une corolle chaste de fleur à six pétales !...

L'idéalisme d'ailleurs n'est pas une morale, c'est une métaphysique. Et Platon, semble-t-il, n'était ni de Lille, ni de Pontoise !

En réalité, ton étude oppose le Nord idéaliste au Midi réaliste et matérialiste. C'est une erreur, il y a le paganisme idéaliste de Platon et le paganisme d'Epicure et de Lucrèce! Et c'est le Midi qui, contre Simon de Montfort, représentait l'Idéalisme.

Et c'est encore, le Midi qui reste catholique, comme c'est lui qui défend contre les snobismes et les obscurités du Nord, cette tradition de l'harmonie et de la clarté qui fut celle de la Grèce et que le souvenir de la Grèce imposa à la France de la Renaissance.

Mais c'est le Midi qui est avec vous !

Quant à la querelle des courtisanes, eh ! eh ! les idéalistes ne les ont pas toujours dédaignées, ces jeunes personnes !... et notre maître, Jésus de Galilée, pardonna à l'enfant de Magdala, à la fleur de Bethanie en lui disant : « Tu n'as pas péché.... »

Seriez-vous plus sévères que lui ?...

Et Aglaë et Thaïs, et Marie l'Egyptienne ?...

Votre idéalisme ainsi compris dans le domaine moral est plus protestant que catholique, mon cher Divoire, et c'est la vieille rigueur hébraïque que vous prêchez, vous qui préferez à la blanche triomphatrice des plages d'Eleusis, le soudard hydrophobe de la croisade, le sodomiste et le voleur que fut Simon de Montfort !...

Rien n'est moins catholique que votre admiration pour cet assassin, car le catholicisme, c'est avant tout la Charité ?

Au fond, c'est la Provence et son ardeur que tu attaques, la Provence sensuelle et lumineuse des félibres, la Provence noyée dans le sang par les croisés du XIII[e] siècle, la Provence d'Aubanel, de Mistral et de Mirabeau.

« Le sang provençal et ligure vient de temps à autre « inonder le tempérament français et c'est ce sang qui met « ce tempérament en garde contre l'horrible gris sur gris « du Nord, contre les idées fantômes sans soleil et contre « l'anémie ».

Et c'est Frédéric Nietzsche dans *Par delà le Bien et le Mal* qui déclare cela. Ce philosophe n'est pas du Midi ! Et Wagner a écrit à peu près la même chose !

Pourquoi réveiller de vieilles querelles de race, à l'heure où il faut défendre le grand héritage *humaniste* contre la

Barbarie des primaires ? Catholiques ou païens, cette défense nous réconcilie ? Pourquoi chercher les idées qui divisent, quand il faut surtout proposer celles qui unissent les élites ?

Par les citations que tu as faites de moi, plusieurs sont tronquées Celle qui se rapporte à l'idéal romain et à l'esprit évangélique me fait dire le contraire de ma pensée ?

Quant aux citations de Pierre Louys, je n y ai point reconnu les idées du styliste et du moraliste de *Pausole*. Le néo-hellenisme opposait la doctrine morale « du moins de douleur » à l'aphorisme « *la douleur est sainte* » du christianisme. Malgré tout, je suis avec ceux qui veulent alléger la souffrance humaine...

Tout à toi,

ERNEST GAUBERT.

Réponse à Ernest Gaubert

J'avais essayé d'établir dans mon étude sur le néo-hellénisme que les raisons données par les néo-hellènes pour justifier leurs idées étaient mauvaises. Je ne demandais pas mieux que quelqu'un me répondît et reprît un à un mes arguments pour les anéantir. Ce n'est pas tout-à-fait cela que fait Ernest Gaubert.

Il m'enveloppe du charme harmonieux de ses périodes ; il fait appel à mes meilleurs sentiments. J'en reste confondu et honteux. Mais ici nous ne parlons pas, nous écrivons et nous discutons logiquement.

Ernest Gaubert *m'accuse* d'abord *de réveiller la querelle Nord contre Sud* au moment où il y a des inondations dans le Midi et après les charges des cuirassiers de Narbonne. Il m'accuse de partir en guerre contre des provinces malheureuses.

Il ne peut pas être question ici de province : ma situation personnelle me défendrait de prendre cette attitude. Il n'est question que d'idées, rien que d'idées, il s'agit de savoir si, oui ou non, les raisons du néo-hellénisme sont justes. Les provinces inondées n'ont rien à voir là

Mais admettons qu'il y ait une guerre. Qui l'a déclarée ? N'ai-je pas pris soin de spécifier que c'était le Midi qui avait commencé à attaquer le Nord. Ce sont les sudistes qui ont réveillé la querelle

Et admettons même que, au point de vue des idées, je déclare la guerre. Cela ne vaudrait-il pas mieux que la faire sans le dire ? Et s'il est exact que j'ai attaqué les méridionaux n'y aurait-il pas un certain courage à le faire au moment où ils sont les maîtres de Paris et de la France et

où ils se distribuent les uns aux autres les places et les rubans? Et ceci en spécifiant toujours que je ne veux point dépasser ce que peut dire un étranger.

De *Tartarin*, Ernest Gaubert dit qu'il est le *cousin joyeux de Parsifal*. Je ne vois pas bien Parsifal chasseur de casquettes.

« *Ce qu'on ne pardonne pas aux méridionaux, c'est dans un temps de petites ambitions... de garder leur rêve, leur sens critique...* » Je ne pense pas que personne ait jamais fait une pareille critique à la France méridionale.

Un mouvement littéraire méditerranéen, ne peut s'exprimer qu'en langue d'oc ». Bravo, mon cher Gaubert, je suis tout à fait d'accord avec toi et je voudrais te voir parler la langue de ta province comme moi je voudrais parler la langue de la mienne. Mais ce n'est pas le lieu, pour nous deux, de prêcher le fédéralisme. Toutefois, à part les disciples directs de Mistral, c'est en français que tes compatriotes ont fait leur prône, en français que tu as écrit tes *Roses latines*, comme s'il s'agissait beaucoup plus de convertir Paris que de charmer la Provence.

« *L'idéal mystique des troubadours pouvait demeurer le vôtre* ». Est-il vrai que l'idéal des troubadours était l'idéal albigeois et que la pensée albigeoise était la pensée manichéenne? Est-il vrai que des troubadours et des Albigeois sont sortis les francs-maçons? Si l'une seulement de ces questions doit être résolue affirmativement, l'idéal des troubadours n'est pas le nôtre.

« *Vous attaquez le grand mouvement d'idées qui fait la lumière du moyen-âge* ». Le moyen-âge ne fut-il pas au contraire l'enneni féroce du midi anti-catholique? Le moyen-âge, ce n'est pas le roman, c'est le gothique. Ce n'est pas l'âge des gallo-romains, et des sarrasins, c'est l'âge des français, je veux dire des Celtes et des Francs.

Tout mouvement... néo-hellène.,. gravite autour de l'œuvre de Mistral et d'Aubanel ». Précisément. Et voilà bien, tu vois, mon cher Gaubert, avec justesse, le fond de la question. Mais j'ai promis à mon ami Paul Vulliaud de lui laisser juger lui-même la pensée de Mistral. Car Mistral le dionysiaque n'est pas ce qu'un peuple naïf pense. Mistral et Nietzche valent une étude spéciale.

Aucun de ceux que groupe cet idéal « ne saurait être anti-catholique, aujourd'hui ». Peut-être, et ce serait pourtant une raison de plus pour que nous nous séparions d'eux. Dans la religion catholique, nous ne voulons voir que les beautés religieuses, nous ne voulons voir que la divine religion du Christ telle que l'ont faite saint Jean, saint Denys l'Aréopagite et les premiers pères de l'église.

Ce que vous y voyez, vous, c'est la discipline, la hiérarchie ; c'est que l'église est un superbe modèle d'organisation temporelle. Conçois-tu que nous, qui ne sommes ni réalistes, ni royalistes, ni Césariens, ni réactionnaires, nous ne puissions pas accepter un compromis avec un catholicisme sympathique à Charles Maurras.

« *Puisque la nef de Pierre a recueilli les épaves les plus précieuses du monde antique.* Vraiment ? Si par les épaves les plus précieuses on entend l'organisation romaine, bien. Mais il ne faut pas oublier que si Rome n'a pas fait brûler la bibliothèque d'Alexandrie, c'est que les musulmans ne lui en ont pas laissé le temps ; que c'est Rome qui a fait détruire les ruines de l'Irlande et que c'est grâce à elle que nous sommes privés de l'histoire d'une moitié du monde. Et le Mexique, où furent livrés au feu les manuscrits et les monuments. Aujourd'hui encore, au lieu de sauver les débris du monde antique, les missionnaires de l'Inde y détruisent les livres sacrés. Mais c'est moi maintenant qui attaque le catholicisme, défendu par Ernest Gaubert !

« *La renaissance idéaliste du symbolisme... le félibrige fut une renaissance idéaliste.* Idéaliste, voilà un mot qui demanderait à être défini. Il a plusieurs sens. Le nôtre n'est ni celui des symbolistes ni celui des félibres et dont les fondements sont beaucoup plus anciens. Est-ce parce que les symbolistes parlaient de guivres, d'alérions, de licornes et de centaures que l'on peut dire qu'ils étaient idéalistes ? Cela ne nous suffirait pas. Cela n'aurait pas suffi à Platon. De même, il ne faut pas confondre l'idéalisme (le nôtre, tout au moins) avec le lyrisme. Les deux choses sont tout à fait différentes. Et il ne suffit pas non plus, pour être idéaliste, de hurler des vers sonores en agitant les bras.

***

Nous arrivons, enfin, à la grosse question : l'apologie du libertinage. *Cardinaux, Evêques, théologiens graves, se délassaient de quelque étude de philosophie religieuse en composant une historiette licencieuse.* Crois-tu, mon cher Gaubert, que pour sauver un cardinal ou un évêque je voudrais sacrifier quelque chose que je crois une vérité ? Si les cardinaux de la renaissance étaient grivois, tant pis pour les cardinaux de la renaissance. C'est à eux que l'on doit Luther.

Le Vinci stylisait des sexes de femme, c'est exact, mais il ne le faisait que pour chercher des motifs d'ornementation. Il en a cherché dans de bien moins nobles parties du corps humain. Cela prouvait-il qu'il plaçait en ces endroits son idéal ? Il me semble qu'alors il n'aurait jamais fait la tête du Sauveur de la galerie Brera. *Son dessin réaliste aboutit*

à une corolle chaste. Je pense que bien des modernes auraient fait d'une corolle chaste un dessin réaliste. C'eût été plus dans leur mentalité.

L'idéalisme n'est pas une morale, c'est une métaphysique. Et d'abord, pour revenir à ce que nous disions tout à l'heure, de quel idéalisme parle-t-on ? Pour nous, il peut y avoir autant d'idéalité dans une conception morale qui voudrait faire de l'homme un être pur et noble que dans une conception métaphysique. Mais l'idéalisme est plus métaphysique, certes, que le néo-hellénisme, qui en veut surtout à la morale. Passons, car je ne voudrais pourtant pas prêcher mes contemporains, ils auraient le droit de me demander l'exemple.

Certes, *Platon n'était ni de Lille, ni de Pontoise*, mais il n'était pas non plus Toulousain. Et un homme du Nord, fût-il blond comme un dieu hellène, peut fort bien considérer ce grec comme un des plus grands génies du monde et même trouver que les grecs sont un des peuples les plus admirables sans partager pour cela les idées des néo-hellènes.

Mon étude oppose le nord idéaliste au midi réaliste et matérialiste. C'est une erreur, dit Ernest Gaubert ; et les preuves que le Midi n'est pas aussi réaliste et matérialiste que je le dis, c'est que : 1° il y a le paganisme idéaliste de Platon et le paganisme d'Epicure et de Lucrèce ; 2° que c'est le Midi qui contre Simon de Montfort représentait l'idéalisme. 3° que c'est encore le Midi qui reste catholique comme c'est lui qui défend contre les obscurités du Nord la tradition de l'harmonie et de la clarté.

1° Si ce raisonnement prouve quelque chose, il prouve simplement que le Midi préfère généralement le paganisme d'Epicure (tel qu'il conçoit Epicure) à l'idéalisme de Platon ; car le mot paganisme, appliqué à Platon me semble un peu déplacé 2° Est-il exact que, contre les croisés de Montfort, le Midi représentait l'idéalisme ? Toujours ce satané mot idéalisme que chacun peut accommoder à sa sauce. Quant aux Albigeois, qui n'étaient purs que parce que tout leur était pur (à part la classe supérieure des véritables cathares) il me semble que leur idéalisme consistait surtout à se griser d'orgueil et de mots comme Montsalvat et Paraclet, mais que leurs facultés métaphysiques étaient inférieures à celles des catholiques. 3° Le Midi reste catholique ; je dirais presque que c'est par matérialisme et que son catholicisme est surtout rituel et cérémoniel. C'est lui qui défend contre les obscurités du nord l'harmonie et la clarté. C'est exact. Cela ne prouve pas qu'il ne soit point réaliste. Au contraire. Et vous voyez bien que c'est vous qui avez commencé.

Quant à la querelle des courtisanes, c'est encore l'éternel argument de *Jésus pardonnant à Madeleine.* Pourquoi Madeleine et Thaïs ont-elles été pardonnées? Parce qu'elles avaient péché ou parce qu'elles avaient mérité le pardon parce qu'elles s'étaient repenties? Allons, mon cher Gaubert, puisque tu invoques Jésus en l'appelant notre maître, repens toi, et surtout souviens-toi que l'on peut être très indulgent à de pauvres petites prostituées sans cervelle et ne pas pardonner aux hommes qui font d'elles le but de leur vie et conseillent l'adoration de ces petites personnes. Quant à Thaïs, admire-la, mais n'oublie pas qu'elle termina sa vie dans la pénitence

Protestantisme? Cette objection, déjà faite, a fait l'objet de tout un article ici même.

J'ai opposé *Simon de Montfort* à Phryné. J'avoue que je le regrette un peu, d'autant plus que j'ignorais qu'il fût hydrophobe, sodomite et voleur. Mais, en chirurgie, on a comme cela des préférences coupables pour le fer rouge, aux dépens des plus jolies tumeurs.

C'est la Provence que j'attaque? N'avais-je pas pris soin de spécifier que c'est la Provence qui a commencé? Et puis, ce n'est pas la Provence, c'est le néo-hellénisme. Et pour terminer, mon cher Gaubert, tu me proposes de nous réconcilier pour la défense du grand héritage humaniste contre les primaires. Je ne demande pas mieux, faisons la paix, si chacun peut répondre des siens, et si tu veux bien ne plus parler de néo-hellénisme; mais au lieu de nous défendre contre les primaires, faisons l'éducation des primaires.

Et maintenant, je te présente toutes mes excuses pour les citations de toi que j'ai pu tronquer, surtout si, en les tronquant j'ai pu te faire dire exactement le contraire de ta pensée; et je reste à ton entière disposition si tu veux un jour réfuter les arguments que j'ai donnés dans mon étude et éterniser cette querelle, qui est peut-être une grande querelle, et qui n'a peut être sa solution ni dans tes idées, ni dans les miennes, mais dans les idées de celui qui saura prendre à chacun de nous ce qu'il dit de vrai.

FERNAND DIVOIRE.

Le roi de Provence et les Franchimands

« Tout mouvement néo-latin, néo-hellène, méditerranéen gravite autour de l'œuvre de Mistral et d'Aubanel. » Ainsi l'affirme un partisan (1) de ce mouvement qui, il faut bien l'avouer, existe jusqu'ici, en dehors du Félibrige, au seul titre de quelques ambitions individuelles, malgré les mots sonores et pompeux de Renaissance, soit de l'Esprit classique, soit de la Tragédie.

Qu'est-ce que le Classicisme ?

Pour un grand nombre, l'Idéal grec et latin en constitue l'essence et je ne crois pas pouvoir y ajouter, comme M. Arnaud-Jeanti : le Christianisme. Les provinces méridionales de la France sont, paraît-il, les héritières privilégiées du patrimoine antique ; tout enfant de ces contrées se doit de cultiver la religion de cet Idéal classique, le plus beau de tous jusque dans ses formes expressives ; aussi la consanguinité des races provençales avec les races helléniques et italiennes dûment reconnue, la formation d'un groupe s'impose, en filiation félibréenne, et les méditerranéens, lassés de s'agiter en d'étroites périphéries deviendront rapidement océaniques.

A dire vrai, toutes ces tentatives de rénovation ne sont pas le fait d'un groupement et restent surtout comme un nouvel exemple de la perpétuelle agitation méridionale.

Ayant défini le Classicisme, demandons-nous, ce qu'en ont exactement retenu les générations modernes. La Cité, voici l'horizon du Grec ; le Monde, celui du Latin d'abord, de l'Italien ensuite. Laissant aux Grecs un horizon trop borné, néo-hellènes, néo-latins, méditerranéens gardent, de leurs ancêtres, l'esprit conquérant et c'est ainsi que depuis César, Daudet l'a constaté, les Latins continuent la conquête de la Gaule.

Si, envahir est la caractéristique du méridional ; si la légion méditerranéenne, sauf dans le Félibrige, en est encore à la période vagissante ; revendiquer Mistral pour patriarche est un acte que nous envisageons non seulement comme un acte de justice et de reconnaissance, mais aussi de vasselage. En effet, Péladan qui, dans une belle dédicace, titrait Mistral, Comte de Provence, aurait dû, à cette époque, l'appeler plus familièrement : mon cher Cousin,

---

(1) Ernest Gaubert.

puisqu'en réalité, Mistral, le grand Mistral est à la fois le Roi de Provence et Mage.

Je n'en impose pas au lecteur. Etudions plutôt la pensée de l'Ancêtre méditerranéen.

Tel un roi d'Egypte, l'auteur de *Mireio* s'est fait construire son tombeau. Ce tombeau, il l'a chanté :

« *Et puis un jour on dira : — « C'est celui qu'on avait fait roi de Provence.* »

« *Enfin, à bout d'explications, on dira : « C'est le tombeau d'un Mage. — Car d'une étoile à sept rayons — le monument porte l'image.* »

Cette versification procure aux journalistes l'occasion de dire que le chef de l'école avignonnaise a gardé sa modestie jusque dans la mort et facilite à l'archéologue la lecture du symbolique monument ; lisons d'abord l'épitaphe gravée sur la tombe du style Renaissance :

Non nobis, Domine, non nobis
Sed Nomini tuo
et Provinciæ nostræ
da gloriam.

Quelques provençaux ont toujours regardé l'auteur de *Calendal*, comme illuminé d'une auréole de mystère. Ne serait-il pas, dernier patriarche, le représentant d'un culte antique et secret, pensent-ils ! Je ne puis satisfaire cette curiosité et les cabalistiques inscriptions resteront aussi cluses que certaines poésies du grand lyrique, un des sept fondateurs de l'école avignonnaise. Et déjà, que diront plus tard, à propos de ce nombre sept, les imaginatifs qui appliqueront à Mistral le procédé d'interprétation appliquée à Dante par Rossetti et Aroux !

Ce nombre septénaire ne sera-t-il point lu par eux en pantacle sectaire ; n'est-il pas nombre d'harmonie et de lumière, celui de l'homme parfait, du *cathare* ?

Cette hypothèse ne sera pas complètement fantaisiste puisque la devise tombale du poète provençal est celle d'un *Templier* A la devise, donnée aux membres de l'Ordre fameux, par saint Bernard, Mistral a seulement ajouté : *Provinciæ nostræ*, pour caractériser l'œuvre de son ambition

Mais, pourquoi dans ce tombeau, est-ce le Roi de Provence, est ce un Mage qui repose ?

Souvenons-nous qu'aux Pays d'Oc, les poètes s'élevaient au rang des Seigneurs alors qu'aux Pays d'Oïl, ils restaient leurs humbles protégés ; alors, troubadour de la princesse des Baux, Mistral devient prince des Baux et par suite Mage, puisque la grande Famille provençale descend de Balthazar, Mage d'Orient.

Aussi, a-t-il parfaitement le droit d'orner son mausolée de l'étoile à 7 rayons, car les armes princières des Baux sont les siennes ; que personne n'en doute.

L'énigme mistralienne reste difficile à dévoiler en sa complexité ; les sept rayons de l'Etoile sont insuffisants pour l'éclaircir d'autant plus que rares se sont comptés, parmi les enthousiastes partisans du Maître et parmi les félibres actuels, ceux qui ont été favorisés des confidences royales.

Toutefois, les indices déjà révélés semblent prouver que Mistral serait le continuateur d'une ancienne *fraternité*, dans le genre de celles qui furent si nombreuses au Midi de la France.

Le mot *félibre*, lui-même, que veut-il dire? Signifie-t-il *homme de foi libre* ou *faiseur de livres ?*

Hyppolite Babou répond : Il ne signifie absolument rien étymologiquement. Néanmoins, le publiciste languedocien raconte que « les poètes de la pléiade avouent que l'un d'entre eux l'ayant par hasard entendu appliquer par une vieille Provençale à saint Marc ou à saint Luc ,il en conclut que le mot voulait dire évangéliste. »

L'explication donnée par cet auteur, ne s'impose pas à la raison ; si la vieille provençale avait employé ce mot, il eût été de compréhension populaire.

Eugène Garcin explique, à son tour, ce mot de *félibre* : Attribué, dit-il, aux apôtres, dans de vieilles prières, ce nom a été choisi par les poètes provençaux aux vallées du Rhône.

D'autre part, le sens que lui attribue Paul Mariéton, en constatant le mystère de ce vocable, incline à prendre ce terme comme ésotérique : *:fellibris*, dit-il, équivalent de *discipulus* : lettré, docteur dans l'acception première.

Parmi les nombreuses étymologies qui ont été données de ce mot qui pourrait donner la plus exacte? A défaut de Mistral, ou d'Auguste Fourès, appelé par Mariéton, le dernier Albigeois, peut-être le grand érudit Garcin que nous citerons souvent désormais au cours de ces lignes, aurait-il pu trancher la difficulté. Son ouvrage : la *Poésie en Provence* est malheureusement resté inédit, je crois ; écrivain bien informé, aimant à recourir aux premières sources, il y reproduisait sans doute ces prières auxquelles il fait allusion dans l'*appendice* de son curieux et savant livre : *Les Français du Nord et du Midi* (1).

Félibre lui-même, s'il n'a été le premier à dévoiler la pensée de Mistral, le premier il l'étudia un peu profondé-

(1) Cet ouvrage eut deux éditions, mais il est resté trop peu connu.

ment quoique, subordonné à la question ethnologique, il en ait trop négligé le côté religieux et philosophique.

Mistral fut en même temps le plus et le moins *Félibre* des Félibres

Le plus *félibre*, oui ! car, ainsi que le dessinait avec vigueur et précision Hyppolite Babou (1), il y a en lui « du soldat et du sectaire, du conquérant et du prédicateur.

Le moins félibre, encore oui ! et la suite va nous le prouver.

Dès l'enfance, Mistral, ses enthousiastes biographes le racontent, souffrait au collège où il lui était interdit de parler son cher idiome, où le provençal était proscrit ; aussi jura-t-il de « venger un jour et de réhabiliter cette langue maternelle sacro-sainte » (2).

Roi-Mage, il fallait bien à Mistral une enfance légendaire. Un Hérode de collège proscrivait donc l'idiome provençal, c'est pourquoi les premiers vers de Mistral ont été écrits en français, tandis qu'Hérode lui-même, son chef d'institution, Roumanille, son professeur, Anselme Mathieu, son condisciple, chantaient dans la langue harmonieuse des troubadours.

La légende est ainsi détruite par Garcin qui naquit avec les poètes de la pleiade provençale dans le même berceau et qui fut leur ami d'enfance.

Lisons une nouvelle page de l'histoire merveilleuse. Ayant juré de se venger, *Mistral voua sa vie à la constitution d'une nationalité provençale* et désormais la devise du poète fut

Nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et habitants des mas.

Et Provence, Catalogne, Aquitaine et Languedoc, en fraternité, devront se liguer contre l'ennemi, le barbare, l'homme du Nord, le *Franchimant* pour tout dire avec mépris !

Aussi Mistral, fidèle à son vœu, avec piété publia ses œuvres chez Lemerre, Hachette et Charpentier, éditeurs à Paris après avoir eu soin de traduire ses poèmes en bon *franchimand*. Lamartine lui donna son brevet de félibre, enfin l'empereur des *Franchimands* (Napoléon III) le fit Chevalier de la Légion d'honneur. Ayant conquis la Gaule, le Roi de Provence retourna jouir en paix de sa souveraineté sur le Languedoc, l'Aquitaine et la Catalogne.

Néanmoins, les bons rapports que Mistral entretenait, par conciliation, avec les *Franchimands*, ne firent cesser

(1) *Revue libérale.*
(2) J.-B. Gault.

tous les malentendus et le Félibre Paul Mariéton, nous affirme que « le mal est qu'on a toujours cru, chez nous, à une lutte sourde et permanente du Nord contre le Midi — parce qu'une désastreuse croisade *politique* a coïncidé, il y a sept siècles, avec la fin d'une ère glorieuse de poésie et de civilisation. Il n'y a, entre le Nord et le Midi, que des différences de tempérament et de race, qu'une centralisation ne saurait pas plus supprimer qu'elle ne peut déplacer les territoires ou modifier les climats. »

L'écrivain lyonnais, en parlant de la Croisade contre les Albigeois, suit l'opinion de Mistral ; pour celui-ci, la croisade ne fut pas religieuse. Mais que la lutte entre le Nord et le Midi soit un fait, il n'y a pas à en douter lorsque l'auteur de *Mireio* le déclare contre l'auteur d'*Hellas*. Nous dirons quelques mots sur l affaire de la Croisade et nous pensons bien clore définitivement certains litiges historiques. Enfin, le but de ces lignes est de mettre en valeur que le Midi a toujours commencé cette guerre, qui, pour avoir été permanente, n'a pas toujours été sourde.

Revenons à Mistral lui-même.

En 1867, le Roi de Provence publiait *Calendau*. On en connaît le sujet : La princesse des Baux est aimée par *Calendau*, pauvre pêcheur de Cassis, celui-ci veut l'épouser ; la princesse, tout en avouant son amour pour lui, déclare que la fatalité empêche le mariage. C'est le comte Sévéran qui obtient la main de la jeune baronne, mais elle s'enfuit, la nuit, de chez cet homme qui est un chef de brigands du Nord. Après une longue série d'aventures, Calendau provoque Sévéran qui périt de malemort, le pêcheur est nommé consul de Cassis et devient le mari de la princesse des Baux (Estérelle).

Nous voudrions bien croire aux paroles de paix, prononcées par Paul Mariéton ; mais, à l'apparition du poème, Xavier Eyma en dévoila l'ésotérisme. « La Provence, écrivait-il, est voilée sous l'allusion d'une belle et chaste fille. Les persécuteurs d'Esterelle, ce sont les envahisseurs de cette terre méridionale. » Quels sont donc ces envahisseurs ?

Or, Mistral se plaît dans les notes qui accompagnent son poème à signaler l'antagonisme entre les provinces du Nord et du Midi. Le grand poète, historien à ses heures, fait remonter cette vieille hostilité à l'époque des croisades contre l'Albigéisme. Historien, ai-je dit ; non ! Mistral reste encore troubadour — qui veut dire inventeur — lorsqu'il s'agit de faits historiques.

Contre toute vérité, l'illustre Capoulier affirme que la guerre contre les Albigeois fut une guerre de race ; en effet, les hérétiques furent persécutés partout où il s'en trouvait.

Il est notoirement faux que la croisade ne fût pas religieuse ; si dirigée par un homme bassement politique, elle devint plus tard l'effet d'ambitions personnelles, il n'en reste pas moins vrai que la question religieuse domina, en premier lieu, le mouvement.

Lorsque Mistral constate avec émotion que les historiens français condamnent la cause méridionale, Garcin lui objecte avec sagacité que ces historiens français sont tous ultramontains, « chose qui, à elle seule, conclut-il, prouverait l'influence de la question religieuse dans la guerre. »

Afin de prouver son assertion, Mistral déclare que les villes de Provence, quoique très catholiques, prirent hardiment parti contre les Croisés.

Une certitude que nous avons, c'est que Rome persécuta le Midi et que le grand poète s'il était logicien tournerait son aversion contre la ville des Papes au lieu d'avoir en horreur les hommes du Nord, ce qui détruirait, je l'avoue, l'entente latine, méditerranéenne ; mais l'illustre méridional resterait inébranlable dans la logique, tandis qu'il hait ou aime au gré de ses passions.

Je ne sais si l'Idéalisme fut du côté albigeois, c'est-à-dire chez ceux qui précédèrent les assassins de la Michelade mais il est inutile de rappeler quelle fut, de part et d'autre,la barbarie des actes commis pendant la croisade. Cependant, dirions-nous, par suite du respect qu'on doit à l'histoire que l'abbé de Citeaux se révéla assez inique pour être déchargé de l'imputation d'avoir prononcé le fameux mot : *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens*. De Potter lui-même qui a vomi une quinzaine de volumes contre l'Eglise catholique, cite le dit-on sans appui d'autorité malgré son luxe habituel de citations. Ce propos a été attribué pour la première fois par César d'Heisterberg ; cet écrivain se trouvait alors... en Allemagne et jusqu'ici, toutes les recherches pour le trouver dans les historiens du pays ont été vaines.

L'intérêt plus direct de notre sujet nous commande de rechercher quel était cet abbé de Citeaux, un des hommes les plus sinistres parmi les odieux, responsable en partie des répressions rigoureuses de Simon de Montfort.

Or, l'abbé de Citeaux, de son vrai nom Arnaud Amalric, était *méridional*.

Ce sera l'éclatant mérite de Garcin d'avoir prouvé, lui provençal, que ce fut le Midi qui organisa la Croisade contre le Midi. « L'an 1208, dit-il, nouant la grande intrigue, une députation se rendit à Rome, dans le but de dénoncer au pape le comte de Toulouse et les hérétiques, et dans le but d'obtenir une Croisade contre eux. Cette députation d'où partait-elle ? Du Midi ! Qui la composait ?

Des méridionaux ! C'était Guillaume des Baux, prince d'Orange ; Folquet de Marseille, évêque de Toulouse ; le troubadour Perdigon, natif du Gévaudan ; et enfin l'abbé de Citeaux. »

Amalric — l'abbé de Citeaux — fut suivi par les prélats, tous méridionaux encore : celui de Lérida, de Barcelone, de Maguelone, celui de Pampelone, de Burgos, de Terrasone, d'autres du Languedoc... plus, des Templiers, ce qui prouve que si les Templiers devinrent coupables, ils ne le furent pas toujours, pas plus que les *cathares* et les *pauvres* de Lyon, qui ne rompirent avec Rome qu'aux jours décadents de leur fraternité.

Mais bientôt un nouvel Orient allait paraître à l'horizon mystique, Saint François d'Assise, pour ramener toutes les hérésies au sein de l'orthodoxie. Saint François, véritable cathare, vrai frère du libre esprit, c'est-à dire vrai félibre, enfin chevalier français (1) de la race de ces chevaliers du Nord qui s'opposèrent à Simon de Montfort. Rappelons-nous donc que le duc de Bourgogne, le comte de Saint Pol, le comte de Nevers refusèrent l'offre de la vicomtesse de Béziers — le champ du sang — acceptée par Simon, ce Simon mystique du supplice qui supplie, et donnée par lui en hommage au Pape ; rappelons enfin que le roi de France refusa de prendre part à la Croisade et ne s'y associa que sur la fin.

Concluons dès lors avec Eug. Garcin contre Mistral : « Quand on se fait l'historien, le poète, le représentant, l'apôtre et presque la personnification d'un pays, le premier devoir — qui touche à l'intelligence — c'est de bien connaître l'histoire de ce pays : le second devoir — qui touche au courage — c'est d'oser dire toute la vérité ; le troisième devoir enfin qui touche à la justice — c'est, quand on tient sous sa main un criminel de ne point accuser un innocent. »

Pourtant, depuis Mistral, les hommes du Nord — les *Franchimands* — ont toujours été accusés d'attiser la vieille querelle et les troubadours de se poser en victimes.

Remontons à 1867. L'*Armana* de cette année publia un poème allégorique de Mistral : *la Comtesse*, dédiée au catalan don Balaguer. Q'est-ce en réalité que la Comtesse ? On l'entoure, raconte le dithyrambique Gaut, d'adorations occultes et ferventes, et les adeptes de cette franc-maçonnerie déplorent toujours le meurtre d'Hiram et espèrent la reconstruction du Temple. *La belle Comtesse*, c est ainsi qu'ils l'appellent dans le langage des initiés, vaincue et

(1) On connaît l'amour de saint François d'Assise pour la France et la langue française.

persécutée, brisera un jour ses chaînes, reparaîtra dans sa gloire et sa beauté, et remontera au zénith de sa splendeur. »

Mais encore que veut dire ce langage à demi révélateur? Cachez-vous sous le nom énigmatique de la *Comtesse*, l'Eglise albigeoise? Répondez, *disciples de la Nature*, chantres du *Pur Amour!* Faites-vous seulement allusion à la Provence, réunie au royaume des *Franchimands* et dont vous prophétisez la délivrance?

Au fond les Félibres sont d'âme païenne et leur principal souci est avant tout l'autonomie de leur race « par le félibrige écrivait Péladan à Mistral, vous avez montré, sans le vouloir peut-être, (je ne veux pas vous compromettre), que les pays n'ont plus qu'une façon d'honnêtement vieillir : *le fédéralisme.* »

Ne pas vouloir compromettre le roi de Provence! vis-à-vis du troupeau de brutes qui pataugent dans la mare de l'ignorance sans doute.

En effet, l'*Armana prouvencaïs* n'a-t-il donc pas assez compromis Mistral? « *Calen au*, annonce-t-il, va passionner toutes les âmes génére es et asseoir notre Provence dans sa conscience de nation. » Est-ce assez clair ? Et constatons en passant que, s'il n'y avait pas nn sens caché dans *Calendal*, l'histoire d'un pêcheur d'anchois et d'une sauvagesse pourrait asseoir, je ne sais comment! un pays dans sa conscience de nation.

Mistral ne s'est-il pas compromis en termes explicites en disant qu'il eût désiré que la fusion entre Nord et Sud n'allât pas au-delà de l'état fédératif (note de Calendal).

En outre, et pour bien montrer que le Midi a toujours commencé la guerre contre les *Franchimands*, remémorons qu'en 1836, Henri Bonfrède émettait le vœu de réunir la Guienne et la Gascogne à l'Angleterre; Gabourd, de son côté, prophétisait que : « si jamais l'unité française pouvait être amoindrie, c'est par les provinces languedociennes et bordelaises que le mouvement commencerait. » (1)

L'œuvre de la Révolution française fut l'unité politique de la France. Ce n'est pas le moment de la discuter; seulement les méridionaux, devraient se souvenir que ce n'est pas l'âme de la Provence qui inspira Mirabeau, combattu dans son action révolutionnaire par le *provençal* Pasqualis.

Au cours de l'Histoire, l'âpreté méchante de l'Homme du Midi *contro li négri cavaucaire* (2) s'est conservée vivante.

---

(1) Cités par E. Garcin.

(2) Les *noirs chevaucheurs* Mistral. V. Invocation à l'âme de la Provence.

S'est-on demandé pourquoi la misère actuelle des pays viticoles n'a pas ému spontanément le cœur de la France entière; victimes des inondations, pourquoi les départements du Midi n'ont pas été secourus, comme Courrières, par une charité universelle? N'est-ce point parce que les méridionaux repliés dans le patriotisme exclusif, exalté par le poète de l'*Invocation à l'âme de la Provence* manquèrent d'enthousiasme pour venir en aide aux contrées du Nord, ruinées par l'invasion de 1870, alors que la Pologne et l'Irlande tendaient leurs mains généreuses.

Le Midi a toujours été infesté par l'hérésie; à l'heure actuelle elle conserve en France le virus protestant. «Qu'attendre, disait un historien que ses travaux auraient dû rendre célèbre (1), qu'attendre aussi, pour la bonne morale de ces gens du Midi? C'est une remarque assez générale, en effet, que les gens du Midi furent en tout temps les fléaux de la France, et les pires ennemis de nos traditions les plus sacrées ou de nos propres intérêts. »

Et lorsqu'on vient nous citer Nietzsche, nous sourions du propos (2) de l'oracle teutonique; enfin si Wagner l'a tenu également ceci prouve que les plus grands génies perdent l'occasion de se taire surtout lorsqu'ils ont immortalisé les légendes du Nord.

Quels sont donc, retrouvés par Nietzsche, les éléments de civilisation ligure si favorables au tempérament français? Les Ligures sont des Berbers qui, d'Afrique passèrent en Espagne, puis en Gaule et en Italie. Or, d'après J. de Boisjolin, « c'est dans le pays auquel le nom de Ligurie a été conservé par le caprice de l'histoire, qu'on trouverait le moins de véritables Ligures. On n'y trouvera que le Ligure sémitisé »

Le théosophe de l'*Origine de la Tragédie* songe-t-il, en parlant de sang ligure, au méridional Auguste Comte que le méridional Charles Maurras voudrait imposer à la France?

Je ne puis songer à épuiser la question Nord-Sud; mais si les Méridionaux en appellent à l'idée d'alliance contre la barbarie des *primaires*, ce n'est pas en envoyant Mistral comme parlementaire que la paix sera signée.

On a comparé Mistral à Dante, son attitude sectaire l'apparente plutôt à Voltaire. L'un méprisait les Français

---

(1) Jacquot, de Nancy. Cet écrivain a publié une *Défense des Templiers* qui lui a coûté trente années de travail. Il est inconnu!

(2) « Le sang provençal et ligure vient de temps à autre inonder le tempérament français et c'est ce sang qui met ce tempérament en garde contre l'horrible gris sur gris du Nord, contre les idées fantômes sans soleil et contre l'anémie. »

sous le nom de ***Franchimands***, l'autre, botté par Frédéric II, les méprisait sous le nom de *Welches*.

Les raisons ethniques de sympathie sont trop nombreuses pour éterniser des luttes inutiles. Seulement faudrait-il cesser, sous prétexe d'Idéal classique, de conquérir la Gaule. Notre race n'est pas latine et ce sera peut-être un jour l'éternel honneur d'Adrien Mithouard de nous avoir rappelés à notre conscience d'occidentaux.

PAUL VULLIAUD.

Note. — Signaler la pensée séparatiste de Mistral, ce n'est point lui reprocher son vœu de décentralisation. Le sujet que j'ai effleuré dans l'article ci-dessus serait inépuisable. Je me permettrai, au point de vue linguistique de rappeler une vieille anecdote. En effet les uns prétendent que la langue de Mistral est bien celles des *mas*, d'autres affirment que le poète parle un patois qui n'est plus compris aujourd'hui ; les uns et les autres sont provençaux, n'étant pas né en Provence je ne puis donner mon avis; mais voici l'anecdote, le lecteur en tirera la conclusion, à son gré : Des paysans, voulant édifier une croix de mission invitèrent Mistral à la présidence de l'inauguration. Tout à coup Mistral s'écria :

Ounté voulés que li vireu lou mourré.

Des murmures se firent entendre. Le mot *mourré* correspond à notre mot : *gueule* ; les villageois avaient traduit :

De quel côté voulez-vous que nous lui tournions la gueule ?

Le grand linguiste fut obligé, pour calmer l'agitation réprobatrice, d'expliquer que le terme *mourré* avait deux significations : celle de *face* et celle argotique de *gueule*.

C'est curieux que, dans le désir de parler pour les habitants des *mas* l'auteur de *Mireille* soit contraint de leur apprendre leur langue.

Cette anecdocte vient de Maillane même.

P. V.

La Flûte Enchantée

(Suite)

SCÈNE VII

Le DEUXIÈME PRÊTRE et PAPAGENO

DEUXIÈME PRÊTRE

Que vois-je ? Ami, lève-toi ! Qu'as-tu donc ?

PAPAGENO

Je suis à terre, évanoui !

DEUXIÈME PRÊTRE

Debout ! reprends possession de toi-même ! sois homme !

PAPAGENO, *il se lève*

Mais dites-moi seulement, mes chers messieurs, pourquoi je dois éprouver toutes ces souffrances et tous ces effrois ? Si les Dieux me destinaient une Papagena, quel besoin d'affronter de si grands dangers pour la conquérir ?

DEUXIÈME PRÊTRE

A cette question curieuse ta raison même répondra. Viens mon devoir m'ordonne de te conduire plus loin. *(il le couvre du voile).*

PAPAGENO

Un aussi éternel voyage peut bien faire périr à jamais l'amour !

DEUXIÈME PRÊTRE, *s'en va avec lui à gauche.*

Changement de décor

Un jardin avec un lac dans le fond. Au milieu un grand sphynx. A droite un siège enguirlandé de roses fleuries. Le clair de lune inonde le paysage.

SCÈNE VIII

PAMINA, *dormant sur le siège, sous un abri de roses. Entre par la gauche, en arrière,* MONOSTATOS.

MONOSTATOS

Ah ! je retrouve enfin ma farouche belle ! Et c'est pour cette plante si petite que l'on voulait me donner des coups de bâton sur la plante des pieds ? Louons donc le jour présent qui me voit marcher sur la terre sans dommages pour ma peau. En somme, quel était mon crime ? M'enivrer d'une fleur transplantée en un sol étranger ? Mais quel homme, après avoir quitté un doux climat, resterait froid et insensible devant un tel spectacle ? Par toutes les étoiles cette jeune fille me fera encore une fois perdre la raison. Le feu qui flamboie en moi va de nouveau me ronger (*il jette un coup d'œil circulaire*). Si je savais — être tout seul et à l'abri des regards, j'essaierais encore une fois (*il s'évente avec ses deux mains*). C'est donc une chose maudite et folle !... un petit baiser, je pense, serait bien excusable.

N° 13. Air

**Tout ressent la joie de l'amour
Bécotte, folâtre, caresse et embrasse.
Et je dois, moi, éviter l'amour
Sous prétexte qu'un noir est laid !
Aucun cœur ne m'a-t-il donc été donné ?
Les jeune filles n'ont pas à me dédaigner,
Toujours vivre sans femme
Ne serait-ce pas le feu de l'enfer ?**

Aussi je veux puisque j'existe
Bécotter, embrasser, être tendre !
Pardonne, chère bonne lune !
Une blanche s'est emparée de mon cœur.
Le blanc est beau, il faut que je le baise
Lune cache toi pendant ce temps
Si cela doit trop te contrarier
Ou bien alors ferme les yeux

(*Il se glisse lentement et en silence vers Pamina*).

LA REINE (*accourt au milieu du tonnerre et des éclairs, par la droite, au fond*).

SCÈNE IX

PAMINA, *endormie en avant, à droite,* LA REINE *occupe le milieu avec des gestes menaçants.* MONOSTATOS *à sa gauche.*

LA REINE (*impérieusement, à Monostatos*)

Arrière !

PAMINA (*s'éveille*)

Dieux !

MONOSTATOS (*recule*)

Malheur ! Je ne me trompe pas, c'est la déesse de la nuit !

PAMINA (*se soulevant*)

Mère, mère ! ma mère !

(*Elle tombe dans ses bras*).

MONOSTATOS

Mère ? Hum ! il me faut épier de loin cette entrevue.

(*Il sort furtivement par le fond à gauche*).

SCENE X

PAMINA. LA REINE, *à sa gauche*

LA REINE

C'est grâce à la violence avec laquelle on t'a arrachée à moi que je me nomme encore ta mère-.. Où est ce jeune homme que j'ai envoyé à ta recherche.

PAMINA

Ah ! mère, il a été soustrait pour toujours au monde et aux hommes : il s'est dévoué aux Prêtres.

LA REINE

Aux Prêtres. Malheureuse enfant ! tu m'es arrachée pour toujours.

PAMINA

Arrachée ? Ah ! fuyons, chère maman. Sous ta protection je braverai tous les dangers.

LA REINE

Ma protection ? Chère enfant, ta mère ne peut te protéger. Avec la mort de ton père, ma puissance est descendue au tombeau.

PAMINA

Mon père.

LA REINE

Ton père a livré volontairement aux Prêtres le septuple cercle solaire. Ce puissant cercle, c'est Sarastro qui le porte sur sa poitrine. Lorsque je suis venue lui en parler il m'a dit le front plissé : « Femme, ma dernière heure est là, — tous les trésors que je possède sont à toi et à ta fille. » — Le cercle solaire qui consume tout... lui répliquai-je hâtivement — « est destiné aux Prêtres », répondit-il : Sarastro s'en servira aussi virilement qu'il l'a fait jusqu'ici Et maintenant plus un mot. Ne t'attache pas à ce qui est insaisissable pour un esprit de femme. Ton devoir est de t'abandonner toi et ta fille, à la direction d'hommes sages.

PAMINA

Chère mère, pour conclure, ce jeune homme est donc bien perdu à jamais pour moi.

LA REINE

Perdu, si avant que le soleil ne colore la terre, tu ne le persuades de fuir par ces voûtes souterraines. La première lueur du jour décidera s'il t'est donné tout entier à toi ou aux Prêtres.

PAMINA

Chère mère, ne pourrais-je pas aimer le jeune homme une fois prêtre, aussi tendrement que je l'aime maintenant ? Mon père lui-même était lié à ces hommes sages. Il en parlait à chaque instant avec admiration. Il vantait leur bonté, leur sagesse, leur vertu. Sarastro n'est pas moins vertueux.

LA REINE

Qu'entend-je ! Toi, ma fille, tu pourrais défendre les honteuses lois de ces Barbares ? Aimer un homme qui serait lié à mon ennemi mortel et dont la préoccupation de tous les instants serait de préparer ma perte. (*Elle tire un poignard*) Vois-tu cet acier. Il est aiguisé pour Sarastro. Tu vas le tuer. Tu le tueras et tu me livreras le puissant cercle solaire (*Elle lui met le poignard dans la main*).

PAMINA

Mais, chère mère...

LA REINE

Pas un mot. Si Sarastro ne tombe pas sous tes coups, crains la vengeance d'une mère outragée qui te repoussera à jamais.

N° 14. Air

La vengeance infernale en ma poitrine brûle !
Mort et désespoir, entourez-moi de vos flammes !
Si Sarastro ne ressent pas par toi les douleurs de la mort
Tu n'es plus ma fille !
Je te repousse et t'abandonne pour l'éternité.

Que s'effondrent tous les liens de la nature
Si Sarastro ne périt pas par ta main !
Ecoutez, dieux vengeurs ! écoutez l'anathème d'une mère !
(elle s'enfuit au fond à droite)
(Tonnerre)

PAMINA, *le poignard à la main, fait quelques pas à gauche.*
Dois-je tuer ? Dieux ! Je ne puis, je ne puis... (*elle reste debout, plongée dans ses pensées*).

MONOSTATOS, *arrive rapidement par le fond à gauche, il se hâte avec une joie silencieuse*

SCÈNE XI

PAMINA, *à gauche, tournée.* MONOSTATOS, *à sa droite, derrière elle.*

MONOSTATOS

Le cercle solaire de Sarastro a donc une telle puissance? Et pour l'obtenir la belle jeune fille doit assassiner Sarastro... C'est du sel dans ma soupe !

PAMINA

Mais n'a-t-elle pas juré par tous les dieux de me repousser si je ne tournais ce poignard contre Sarastro ? Dieux ! Que dois-je faire ?

MONOSTATOS, *lui prend le poignard*

Te confier à moi !

PAMINA, *effrayée*

Ah !

MONOSTATOS

Qui te fait trembler ? ma couleur noire ou la pensée de ton meurtre ?

PAMINA, *à voix basse*

Tu sais donc ?

MONOSTATOS

Tout. Je sais même que je tiens dans ma main non seulement ta vie, mais aussi la vie de ta mère. Je n'ai qu'un mot à dire à Sarastro pour que ta mère soit noyée dans l'eau même qui doit purifier les prêtres consacrés. Elles ne sortira saine et sauve de cette enceinte que si je le veux. Un seul chemin s'ouvre à toi pour vous sauver toi et ta mère.

PAMINA

Qui serait ?

MONOSTATOS

M'aimer.

PAMINA, *tremblante, à part*

Dieux !

MONOSTATOS, *joyeux, à part*

La tempête abat de mon côté le jeune arbuste. (*haut*) Eh bien ! jeune fille, oui ou non ?

PAMINA, *hardiment*

Non !

MONOSTATOS, *plein de colère*

Non ! Et pourquoi ? parce que j'ai la couleur d'un fantôme noir ? Ah ! Alors meurs ! (*il la saisit par la main*).

PAMINA

Monostatos ! vois, je suis à genoux, épargne-moi !

MONOSTATOS

L'amour ou la mort ! Parle ! Ta vie ne tient plus qu'à un fil.

PAMINA

J'ai voué mon cœur à un jeune homme...

MONOSTATOS

Que m'importe ton vœu ! Parle.

PAMINA (*hardiment*)

Jamais !

SARASTRO (*entre par la droite*)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS — SARASTRO

MONOSTATOS (*lève le poignard contre Pamina*)

Alors ! plus de pitié.

SARASTRO (*s'avance entre eux, relève le bras menaçant et rejette en arrière Monostatos*)

Arrière !

MONOSTATOS (*tombant aux genoux de Sarastro*)

Maître ! mon entreprise n'est pas criminelle ! Je suis innocent ! on a juré ta mort, je ne voulais que te venger !

SARASTRO

Je sais que ton âme est aussi noire que ton visage ; aussi punirais-je cette noire entreprise avec la plus haute rigueur, si une méchante femme — qui a une excellente fille ! — n'avait pas forgé elle-même ce poignard. Sois redevable au mauvais dessein de cette femme, de t'en aller impuni. Va.

MONOSTATOS (*s'en allant*)

Maintenant je vais partir à la recherche de la mère, car la mère ne m'est guère favorable.

(*Il sort rapidement par la droite*).

SCÈNE XIII

SARASTRO — PAMINA (*à sa gauche*)

PAMINA

Seigneur ! ne punis pas ma mère. La douleur de mon absence.

SARASTRO

Je sais tout. Je sais qu'elle erre dans les appartements

souterrains du temple et qu'elle y attise sa vengeance contre moi et l'humanité. Tu verras de quelle façon je me vengerai de ta mère. Le ciel a fait don au doux jeune homme de courage et de persévérance en son pieux dessein : tu trouveras près de lui le bonheur et ta mère couverte de honte s'en retournera dans son château.

N° 15. — Air.

SARASTRO

Dans ces saintes salles
La vengeance est inconnue.
Un homme est-il déchu
L'aurore le ramène à son devoir
Il voyage alors à la main d'un ami
Content et joyeux dans le meilleur des pays.

Dans ces saints murs
Où l'homme aime l'homme
Aucun traître ne peut dresser de pièges,
Car on pardonne à l'étranger.
Celui que de tels enseignements ne réjouissent pas
Ne mérite pas d'être un homme !

TOUS DEUX (*sortent à gauche*)

Changement de décor

Une petite salle. Entrées à gauche et à droite. A droite et à gauche, en avant un banc de pierre.

SCÈNE XIV

TAMINO et PAPAGENO, *sans voiles s'avancent par la gauche introduits par les* DEUX PRÊTRES

L'ORATEUR

Tous deux vous allez être laissés ici seuls à vous-mêmes. Dès que la porte s'ouvrira, vous vous dirigerez de ce côté (*Il montre la droite*)). Prince, Adieu. Nous nous reverrons avant que vous soyez tout à fait au but. Encore une fois, n'oubliez pas ce mot : Silence !

(*il sort à droite*).

DEUXIÈME PRÊTRE

Papageno ! Quiconque en ce lieu rompt le silence, le tonnerre et la foudre divine se chargent de le punir ! Adieu !

SCÈNE XV

TAMINO, *s'assied sur le banc de droite*
PAPAGENO, *même jeu à gauche*
PAPAGENO, *après un silence*

Tamino !

TAMINO

St !

PAPAGENO

Voilà une joyeuse existence. Ah ! si j'étais plutôt dans ma chaumière ou dans la forêt ; au moins j'entendrais par moment siffler un oiseau.

TAMINO, *lui faisant signe*

St !

PAPAGENO

Je pourrais pourtant bien me parler à moi-même, j'espère ; et nous deux aussi nous pouvons parler ensemble. Nous sommes des hommes sapristi !

TAMINO, *lui faisant signe*

St !

PAPAGENO, *fredonne*

Lalala ! Pas même une goutte d'eau à recevoir de ces gens-là : quant au reste encore bien moins !

UNE VIEILLE FEMME LAIDE, *entre par la droite avec une grande timbale pleine d'eau*

SCENE XVI

TAMINO, *assis à droite, en avant,* PAPAGENO, *même jeu à gauche.* LA VIEILLE FEMME *à sa droite*

LA FEMME, *Tend la timbale à Papageno*

PAPAGENO, *la regarde longuement*

C'est pour moi ?

LA FEMME

Oui, mon ange.

PAPAGENO, *la regarde encore une fois et dit*

Ni plus ni moins que de l'eau. Dis moi donc, belle inconnue, tous les hôtes étrangers sont-ils hébergés de la sorte ?

LA FEMME

Mais oui, mon ange.

PAPAGENO

Ah ! ah ! de la sorte ? Alors les étrangers ne viendront pas ici en masse.

LA FEMME

Il en vient très peu.

PAPAGENO

Je pense bien. Dis-donc, la vieille, assieds-toi à côté de moi, le temps me paraît diablement long.

LA FEMME, *s'assied à côté de lui*

PAPAGENO

Dis-moi, quel âge as-tu donc ?

LA FEMME

Quel âge ?

PAPAGENO

Oui.

LA FEMME

Dix-huit ans et deux minutes.

PAPAGENO

Dix-huit ans et deux minutes ?

LA FEMME

Oui.

PAPAGENO

Hahaha ! Eh ! jeune ange ! Tu as sans doute un amoureux ?

LA FEMME

Oui. certainement.

PAPAGENO

Et il est aussi jeune que toi ?

LA FEMME

Pas tout à fait, il a dix ans de plus que moi.

PAPAGENO

Il a dix ans de plus que toi ? Ça doit être un bel amour !. Comment s'appelle-t-il donc ton amoureux ?

LA FEMME

Papageno !

PAPAGENO, *effrayé — silence*

Papageno ! Mais où est-il donc ce Papageno ?

LA FEMME, *le montre*

Il est assis-là mon ange !

PAPAGENO

Ce serait moi ton amoureux ?

LA FEMME

Oui, mon ange !

PAPAGENO

Dis-moi, comment donc t'appelles-tu ?

LA FEMME

Je m'appelle...

(Violent coup de tonnerre).

LA FEMME, *disparaît rapidement à gauche*

PAPAGENO, *se dresse*

Malheur !

TAMINO, *se dresse et le menace du doigt*

PAPAGENO

Je ne dirai plus un mot !

LES TROIS GARÇONS, *viennent de gauche ; l'un porte la flûte ; un autre un carillon*

(A suivre).

Trad : GEORGE GROFFE.

CHRONIQUES

LES ROMANS.

RENÉ DE SAINT-CHÉRON : *La jeune fille de la Mer.* (P. V Stock). A. LICHTENBERGER. *Minnie* (édition de l'Illustration.) PASCAL FORTUNY *Les Vierges Solitaires* (P. Douville). ANDRÉ GERMAIN : *La Cousine et l'Ami* (Sansot et Cie). HENRI RIGAL : *Mounette.* (Bernard Grasset) JACQUES LANGLOIS : *Une Fugue à travers l'Eternité* (Saud).

La Jeune Fille de la Mer. — Il m'a été donné parfois de rencontrer M. de Saint-Chéron dans une maison amie. J'ai causé avec lui, trop peu pour l'avoir réellement connu, assez pour apprécier le charme de son discours, la coutumière élévation de son esprit délicat. Il m'est doux aujourd'hui de penser que j'ai pu lui apporter, jadis, des premiers, un suffrage dont il fut ému. J'avais eu communication, chez ces mêmes amis, de sa *Vierge d'Avila*, publiée hors commerce. Il y avait, dans cette étude consacrée à Ste-Thérèse, de si hautes qualités de style, alliées à une telle ardeur de la pensée, à une si vraie profondeur de mysticité, que le souvenir de ce grand René, dont il se réjouissait sans doute de porter le nom, s'en trouvait impérieusement évoqué. Je ne pus me refuser le plaisir de conter en quelques lignes très brèves de la *Chronique des Livres* (1), à quel point cette lecture m'avait ravi. M. de Saint-Chéron eut connaissance de cette notice ; il en témoigna une joie très particulière, et qui, certes, dépassait de beaucoup la valeur de l'appréciation. Ce souvenir m'est précieux, et je remplis un très pieux devoir en disant ici quelle intelligence fine et distinguée, quelle âme très noble, quel talent rempli de hautes promesses, viennent, hélas ! de s'éteindre avec René de Saint-Chéron. On l'apprendra beaucoup mieux en lisant la préface attendrie que M. Henri de Régnier a écrite pour la *Jeune Fille de la Mer*, ce roman qui constituait son vrai début littéraire, et dont il n'a pas eu le temps de corriger les épreuves... On l'apprendra surtout en parcourant le livre lui-même, tout plein de poésie, de douleur, d'amour et de rêve. René de Saint-Chéron était un fervent de la Beauté. Il ne se contentait pas de la sentir, en artiste, dans ses manifestations les plus tangibles ; il était apte à la rechercher sous les voiles de l'intemérable Mystère. Il a parlé de cette terre idéale, inaccessible à ceux qui vivent en bas. » Il vivait, lui, naturellement *en haut*, et c'est vers les solitudes sublimes qu'après les extases et les déchirements de l'amour humain, il se complaît à ramener son héros. Il l'a conçu, ce Gérard Dervein, un peu à sa propre image : épris du rêve et violemment sensible à la splendeur de l'action. Il l'a symboliquement apparenté à ces grands flibustiers dont lui-même, en ces dernières années, étudiait l'histoire, et il en a fait une sorte d'ascète intellectuel réfugié à

(1) *Chronique des Livres* du 10 novembre 1903.

la pointe de l'Armorique, berçant ses songes au rythme houleux des mers de Bretagne. C'est là que l'amour conquiert ce rêveur, sous les traits adorables de Jeanne Plouvan, la vierge flétrie par un odieux attentat, courbée sous une injuste réprobation et qui apparaît à Gérard comme l'essence même de cette Beauté dont il est épris. Il brave les préjugés, renverse tous les obstacles. Son amour réhabilité, ladouce victime rend à l'esseulée l'ivresse d'aimer et de vivre, Mais nul ici-bas n'étreint durablement l'Infini... Jeanne doit mourir, et Gérard, après avoir épuisé la passion terrestre ne peut plus poursuivre qu'un Idéal surhumain. Le cloître devient son abri. Au monastère d'Appuldurcombe, dans l'île de Wight, les fils de St-Benoît ouvrent à l'esthète les voies de l'Impérissable Beauté, « les hautes régions du savoir, de la pénitence et de la prière. » — Autour de ses protagonistes l'auteur a groupé des personnages épisodiques, alertement dessinés. Le bon abbé Planer, si simple et parfois si grand, les dévotes de village, Anne-Marie, si fière de ses talents culinaires. Je ne saurais omettre Sybille et Tristan, la chatte hautaine et le chien bon garçon, humbles commensaux de Gérard. Ce n'est pas moi qui reprocherai à l'auteur d'en avoir fait des « personnes » véritables. Je déplorerais plutôt l'ignorance où il nous laisse à leur égard. J'aime à penser que Gérard, avant de partir, assura le sort d'Anne-Marie, et que sous la protection de la vieille bonne, Sybille et Tristan continuèrent à philosopher. Ils seront mieux là qu'au presbytère, où malgré le bon recteur, l'aigre M[lle] Palmyre leur eût rendu la vie dure. La part accordée aux animaux dans le bien que nous pouvons faire, n'est aucunement dépourvue d'importance. — Ainsi René de Saint-Chéron a su exprimer, dans son beau roman, avec sa haute mysticité, son goût pour l'action, et tout son respect de la vie. Car il ne faudrait pas croire que cet esprit éclairé fût le moins du monde enclin à un rigorisme étroit. Il aimait bien trop les flibustiers pour cela ! Certaines admirations répondent, je crois, de nos destinées. Tout jeune, il goûtait avidement Ernest Hello et Barbey d'Aurevilly. Cela suffit à garantir l'indépendance de sa pensée et la qualité d'arts qu'il se fut efforcé, s'il eut vécu, de mettre dans ses ouvrages. Cela doit aussi redoubler nos regrets de le voir si vite remonté vers ces hauteurs dont il gardait la sainte nostalgie, et auxquelles tout vif élan de son âme le ramenait invinciblement.

Minnie. — L'histoire — car c'est plutôt une histoire qu'un roman — de M. Lichtenberger est tout simplement exquise. Je n'essaierai pas de la raconter ; elle perdrait trop à une brève analyse. Ce que je peux dire en toute sincérité, c'est que M. Lichitenberger a su mettre dans son récit cette émouvante simplicité, plus précieuse que toutes les recherches, qui fait vibrer les cordes les plus hautes et les plus délicates de notre âme Il y a joint des grâces charmantes d'imagination et de style : telles pages, sur le *musée* de Minnie, par exemple, sont d'une réelle beauté. Histoire d'enfants ! diront certains dédaigneusement sans la lire, — mais il n'est pas donné à tout le monde d'en écrire, de ces histoires-là ! — Remarquez d'ailleurs s'il vous plaît, que, très souvent, quant elles sont belles, il n'en

est pas de plus propres à attendrir, à instruire et à améliorer tous les âges. Ainsi de *Minnie*. Ce livre renferme d'ailleurs quelque chose de plus qu'un simple récit. Minnie est en quelque sorte un symbole, et il ne faudrait peut-être pas chercher bien longtemps pour trouver dans son caractère et ses aventures toute une philosophie de la vie. Et cette philosophie agit tout doucement, sur tous ceux qui sont en rapport avec elle, de Marraine à Max Péborde. Certes, le rêve et la poésie y ont leur part, mais l'action aussi y est représentée dans ce qu'elle a de sain, d'utile et de droit, et la grande leçon de la solidarité humaine, aux vieux comme aux jeunes y est éloquemment prêchée. Cela n'est pas surprenant. Nous savons qu'en M. Lichtenberger, écrivain et artiste, il y a aussi le philanthrope dont l'activité quotidienne est vouée à la propagation des plus généreuses doctrines. C'est pourquoi sa *Minnie*, qui est un livre charmant, demeure aussi une bonne action. Je suis heureux d'y collaborer — Oh ! bien modestement — en disant aux lecteurs des *Entretiens* le plaisir et l'émotion que m'a causé ce récit très simple, très vivant, et très noblement idéaliste.

Les Vierges Solitaires. — M. Pascal Fortuny alterne le roman d'idées et le roman social. Il cède ainsi au double courant qui l'entraîne et les deux faces de son talent nous apparaissent tour à tour en des œuvres d'inspiration différente, mais également sincères et dignes de retenir l'attention. Ses *Vierges Solitaires* — plus solitaires que Vierges — évoquent la destinée féminine dans ce qu'elle a de plus laborieux. Il a « fraternellement » dédié son livre à « l'héroïque et pitoyable troupeau du travail féminin. Il a su montrer toutes les lutteuses esseulées qui,dans des sphères les plus diverses gagnent l'amer pain quotidien, parcimonieusement mesuré. Chastes, ou perverties plutôt que perverses,les voici défiler devant nous,les combatives et les résignées,les apôtres du féminisme ou de la charité,et toutes, les folles comme les sages, méritent un peu de notre tendresse, beaucoup de notre pitié. Une ingénieuse affabulation relie entre elles ces figures d'une grâce douloureuse ou d'une farouche âpreté. Mme Séverine a préfacé avec une ardeur coutumière ce volume qui contient des pages émouvantes et où se rencontrent parfois des tableaux d'une réelle grandeur. Au point de vue purement littéraire, Les *Vierges Solitaires* sont cependant selon moi inférieures à la *Frieda* que j'analysai naguère. Le nouveau roman de M. Forthuny possède le double mérite d'un livre intéressant et d'une œuvre de générosité. L'auteur y a mis, je crois, tout son cœur. Mais, il y a dans sa *Frieda* une bien autre originalité : il fallait pour l'écrire, plus de ce que l'on appelle communément le talent... Oserai-je avouer qu'en littérature j'ai un faible pour le talent ?

La Cousine et *l'Ami*. — Le précédent aveu, dénué d'hypocrisie,explique mon goût pour le roman de M. André Germain. Il est très imparfait, il fourmille de gaucheries et d'inexpériences ; l'intrigue, puérile, est cependant compliquée. Ce ne serait que la banale aventure d'une femme déçue coup sur coup par le mariage et l'amitié amoureuse, si l'on n'y sentait le frémissement d'une âme, si l'on n'y respirait la passion et

la douleur. Oui, le livre est très imparfait, mais. où je me trompe fort, où le débutant qui a conçu cette histoire d'une âme véritablement solitaire, celui-là surtout qui a écrit les trois pages de cette introduction où tant de style s'allie à tant d'émotion, celui-là ne doit pas être le premier venu et le prouvera quelque jour.

Mounette. Je ne voudrais pas contrister M. Rigal. Ce n'est pas ma faute si sa préface promet plus que *Mounette* ne tient. Il y a évidemment de la joliesse dans certains de ces menus tableaux d'une liaison juvénile. Mais y avait-il bien là matière à un livre ? Celui de M. Rigal n'est pas bien gros, ni bien lourd. Ce n'est pas lui faire injure que de lui souhaiter un bagage plus important pour le jour où il lui sera donné de rejoindre, dans les Champs-Élyséens, les maîtres qui lui sont chers, et dont la nomenclature (sans vouloir en offenser aucun) est quelque peu disparate.

Une Fugue à travers l'Eternité. — Le début de la fantaisie de M. Langlois est heureux. J'ose espérer qu'il aura déridé M. Louis Barthou à qui le volume est dédié. Malheureusement cette douce gaieté ne se soutient pas tout le temps. Le lecteur n'est nullement saisi du rire inextinguible des Olympiens en apprenant que les élus consomment à leur repas de midi, des beefsteaks à la Saint-Laurent, ou du salmis de colombe du St-Esprit. Les faciles gaietés pharmaceutiqnes inspirées par le mot de purgatoire le laissent aussi assez froid. Ce qui est très certain par exemple, c'est que l'auteur ne doit aucunement être taxé de profanation. Son livre est inoffensif et l'auteur n'a d'intentions irrespectueuses envers personne, pas même envers le Dante que je n'aurais pas songé à nommer au sujet de cette « Fugue » si M. Langlois n'en avait pris l'initiative dans sa préface. — Remarquez en passant, à quel point nos jeunes gens d'aujourd'hui aiment les préfaces !

CAMILLE MARYX.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

CH. M. DES GRANGES. *La Presse littéraire sous la restauration.* (Mercure, éditeur, 7 fr. 50). J. ERNEST CHARLES, *Les samedis littéraires*. (Sansot éditeur, 3 fr. 50) MAURICE DE GUÉRIN, *Lettres à Barbey d'Aurévilly.* (Sansot, éditeur, 1 fr.). MADELEINE DE SCUDÉRY, *De la poésie Françoise jusqu'à Henry quatrième* (Sansot, éditeur, 2 fr.) THOMAS CARLYLE, *Essais choisis de critique et de morale ;* CARLYLE, intime. *Lettres de Thomas Carlyle à sa mère*, (Mercure, éditeur. Deux volumes à 3 fr. 50. AD. VAN BEVER, *Blasons anatomiques du corps féminin* (Sansot, éditeur, 4 fr.). LE Mis. COSTA DE BEAUREGARD, *Mme Loyse de Savoye, Récit du XVe siècle.* (Plon-Nourrit, éditeurs, 3 fr. 50). FORTUNAT STROWSKI, *Pascal et son temps.* (Plon-Nourrit éditeurs 3 fr. 50).

La Presse littéraire sous la restauration. — On ne peut se défendre d'une certaine admiration quand on lit l'ouvrage de M. des Granges. La besogne entreprise était considérable. L'auteur s'en est heureusement tiré et qui voudra faire l'histoire

du romantisme ne pourra plus se passer de consulter les documents réunis dans ce volume avec une claire et sage méthode. M. des Granges termine sa préface en disant : « Le plan que j'ai suivi est très simple. Deux parties : *Les Documents, Les Exemples*. Dans la première, après un chapitre consacré aux *généralités*, c'est-à-dire à l'étude sommaire des conditions dans lesquelles se publient les périodiques politico-littéraires de 1815 à 1830, et à leur groupement par doctrines, je fais la monographie des plus importants, dans l'ordre suivant : *libéraux, romantiques, doctrinaires*. Dans la seconde, je cherche à prouver que ces périodiques sont en effet utiles pour reconstituer l'évolution d'une théorie ou d'un genre. Je choisis trois exemples : 1° *La définition du romantisme* ; 2° *le lyrisme* ; 3° *le drame*. Mais je me borne à l'essentiel ; je ne sors pas des périodiques même que j'ai analysés dans la première partie, et je déclare que ces exemples restent incomplets et devraient être accompagnés et fortifiés de toute une documentation politique, sociale et bibliographique, à tirer des journaux quotidiens tels que les *Débats*, le *Constitutionnel*, la *Gazette de France* et la *Quotidienne*. » Il est à souhaiter qu'on entreprenne le travail indiqué par M. des Granges et parallèle au sien. Ainsi aurons-nous tous les éléments réunis d'une histoire du romantisme et il suffira d'en faire la synthèse.

Les Samedis littéraires. — Je déteste et j'admire M. J. Ernest-Charles. Je déteste son ironie lourde, ses plaisanteries de mauvais goût sur le nom d'un auteur, son esprit sectaire qui l'empêche de juger équitablement d'une œuvre lorsqu'elle est d'une inspiration catholique et je déteste par-dessus tout le ton rageur de sa critique, ses réflexions aigres et ses remarques bilieuses qui pourraient vraiment nous laisser croire qu'il ne se console pas d'avoir tant écrit sans obtenir le résultat espéré. J'admire M. J. Ernest-Charles quand il attaque les livres répugnants de Willy, quand il appelle Verhaeren « Verhæren-le-grand), quand il met à leur place Samain, Henri de Régnier, Claudel, Elémir Bourges, quand il ose dire que Viélé-Griffin « est un sauvage immigré et qu'il écrit le français comme les nègres portent un chapeau haut de forme ». La cinquième série des *Samedis littéraires* vient de paraître, précédée d'une préface que j'approuve pleinement, mais pourquoi cet éternel persiflage dans les articles composant ce recueil? M. J. Ernest-Charles croit-il donc que pour être moins violente... et insolente, sa critique perdrait de son autorité?

Lettres à Barbey d'Aurévilly. — Félicitons-nous d'avoir ce petit livre publié par Mlle Louise Réad. Tous ceux qui aiment le génie charmant de Maurice de Guérin reliront ces pages adressées à Barbey d'Aurévilly. En écrivant à son grand ami, Maurice de Guérin se raconte avec une émouvante sincérité. Toute son âme nostalgique, inquiète, timide et silencieuse, tout son cœur fidèle et sûr sont dans ces pages d'une mélancolie ardente et voilée. En tête du volume, on a placé l'étude de Barbey sur son jeune compagnon. Personne n'ignore que le grand honneur d'avoir fait connaître Maurice de Guérin revient surtout à d'Aurévilly.

De la poésie Françoise jusqu'à à Henry quatrième. — M. Michaud qui édite le petit livre de Madeleine de Scudéry, nous déclare dans son avertissement que « le souvenir qui nous reste de ce qu'a pu écrire cette femme tant vantée, c'est encore le souvenir de la Carte du Tendre. » « Ainsi ajoute-t-il, notre impression se résume en un baillement et un sourire. » Je suis tout-à-fait de l'avis de M. Michaud. Il a eu bien raison pourtant de publier cet extrait où l'auteur du *Grand Cyrus* loue et défend les poètes attaqués par Boileau : Ronsard, Desportes, Bertaut, Mlle de Scudéry avait plus d'une raison d'en vouloir à Boileau. Celui-ci ne s'était-il pas permis d'écrire :

Gardez-vous donc de donner ainsi que dans *Clélie*
L'air et l'esprit français à l'antique Italie,
Et sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Non contente de s'allier avec Ménage pour empêcher son détracteur d'entrer à l'académie, l'infortunée précieuse s'efforça de lui répondre, Chapelain, Ménage et Colletet lui apportèrent leur collaboration. Elle copia un peu Pasquier, pilla Scévole de Sainte-Marthe et emprunta à Claude Binet ; le tour fût joué et elle put s'offrir la satisfaction de dire à ce Boileau d'un « caractère bourgeois » toute l'admiration qu'elle professait envers Bertaut déclaré ni plus ni moins « les colonnes d'Hercule de la Poésie française ». M. Michaut conclut très justement : « C'est se juger soi-même que de parler de la sorte, et si l'on parle alors au nom d'une école, c'est la juger également. Ainsi, après avoir lu cette *histoire de la Poésie Françoise jusqu'à Henry quatrième*, on voit mieux quel était vers 1600 l'état de notre littérature, quels services Boileau nous a rendus quand il a discrédité tous ces auteurs — et la pauvre Madeleine de Scudéry avec eux. »

Essais choisis de critique et de morale ; *lettres de Thomas Carlyle à sa mère.* — Ces deux ouvrages traduits par MM. Edmond Barthélémy et Emile Masson nous permettront de connaître Carlyle sous ses différents aspects. Déjà l'année dernière, *le Mercure* nous avait donné *Les pamphlets du dernier jour* qui montrent si curieusement les dons prophétiques de Carlyle en matière sociale et politique. Ce qu'il écrivait en 1850 n'a pas cessé d'être vrai de nos jours. *Le Temps présent*, *Prisons modèles*, *Statuomanie et jésuitisme* semblent composés d'hier et s'adaptent merveilleusement à l'état actuel de la France.

Aujourd'hui nous avons à juger le Carlyle critique. Il nous donne ses vues sur Kant, Fichte, Hegel et Schelling ; il nous parle de Gœthe ; il nous entretient de Voltaire. de Diderot. Il compose des études à propos de *Cagliostro*, du *Collier de la Reine* et de *l'Histoire parlementaire de la Révolution française* de Buchez et Roux. On lira également, afin de connaître le point de vue général de Carlyle en critique ses *Signes du Temps* et ses *Caractéristiques*. Il a, dans ces deux écrits remarquables, esquissé un tableau intellectuel et moral de l'Europe au lendemain de la Révolution.

Les lettres de Carlyle sont aussi fort intéressantes. La première date de 1818 ; à cette époque, il vient de s'installer à Edimbourg et, nous dit-il, il vise craintivement à la littéra-

ture. » La correspondance s'arrête en 1853. Il avait achevé toutes ses œuvres, sauf *Frédéric-le-Grand* qu'il venait de commencer et à quoi il allait consacrer treize années. Ces lettres nous permettent donc d'assister à l'élaboration de ses livres et de ses idées et nous avons tout profit à les consulter.

Blasons anatomiques du corps féminin. — Evidemment, je ne recommanderai pas la lecture de ce livre aux jeunes filles ni même aux jeunes femmes, mais les curieux de la littérature, ceux que la poésie et les mœurs du XVIe siècle intéressent, auront profit à l'étudier. « Le blason, nous dit l'infatigable chercheur qu'est M. Van Bever, est une des plus anciennes formes de notre poésie du XVIe siècle. Clément Marot, alors réfugé à Ferrare, le mit à la mode vers 1535, en écrivant l'épigramme DU BEAU TETIN. Tout de suite ce genre fit fureur : plaisant jeu de rimes où l'éloquence et le sentiment n'excluent ni l'ironie, ni la satire. » Les rimeurs s'escrimèrent à chanter les divers attraits des femmes. On réunit les poèmes et les dames qui avaient accompagné Renée de France à Ferrare, durent faire un choix. La première édition date probablement de 1550. Elle est extrêmement rare. C'est d'après elle que M. Van Bever a publié son livre. Il a ajouté d'intéressantes notices sur les auteurs cités : Albert-le-Grand, Michel d'Amboise, Guillaume Bochetel, Victor Brodeau, Claude Chappuys, Eustorg de Beaulieu, Antoine Hervet, Lancelot de Carle, Pierre le Lieur, François Sagon, Maurice Serve, Jean de Vauzelle. Que d'efforts, que de longues, minutieuses et patientes recherches ont dû coûter ces études bio-bibliographiques. Il y a en ce recueil d'assez vilaines choses, mais le début du BLASON DE LA LARME, n'est-il pas charmant :

Larme argentine, humide et distillante
Des beaulx yeulx clairs, descendant coye, et lente
Dessus la face, et de là dans les seins,
Lieux prohibez comme sacrez et sainctz ;
Larme qni est une petite perle
Ronde d'embas, d'enhaut menuë et gresle,
En esguisant sa queuë un peu tortuë,
Pour démontrer qu'elle lors s'esvertuë,
Quant par ardeur de dueil ou de pitié
Elle nous monstre en soy quelqve amitié ;
Car quand le cueur ne se peut descharger
Du dueil qu'il a pour le tout soulager,
Elle est contente issir hors de son centre,
Ou en son lieu joye après douleur entre.

Mme Loyse de Savoye. — Voici un petit livre qui a dû coûter beaucoup d'ouvrage au marquis Costa de Beauregard. Je n'aime pas la langue de ce récit du XVe et je le dis tout net, mais le sujet en est fort attrayant. La merveilleuse histoire de la fille d'Amédée IX de Savoie et d'Yolande de France est une fraîche idylle qui étonne au milieu des rudes conflits où se débattaient le Téméraire et Louis XI. Mariée par raison d'Etat à Hugues de Chalon, elle ne considéra les dix ans de son bonheur terrestre que comme une avance d'hoirie dont elle devait compte au ciel. Sa vie nous apparaît, dans ce récit orné et fleuri autant qu'une légende, pareille « à quelqu'un de

ces triptyques du quinzième siècle où les imagiers se plaisaient à retracer les différents traits de la carrière des prédestinés ou les divers épisodes de quelque miraculeuse aventure. » M. Costa de Beauregard a fort habilement encadré cette idéale figure de sainte.

Pascal et son temps. — Dans le premier volume de son *Histoire du sentiment religieux en France au XIXe siècle*, M. Strowski avait situé la figure de Pascal. Il entreprend cette fois d'étudier sa personnalité. La méthode de M. Strowski est sûre- Pour raconter l'âme hautaine de Pascal, il tient compte des plus petits détails, enregistre les moindres faits, établit les origines de la formation des *Pensées* et les mille circonstances où évolue son génie. De la sorte nous le suivons aisément. Nous assistons à sa formation scientifique, nous le voyons à Rouen, nous prenons part aux tâtonnements de son génie dans la physique et dans les mathématiques, et nous sommes naturellement conduits au grand événement de sa conversion par le spectacle instructif de ses relations, de son mariage intellectuel avec Port-Royal, mouvementé comme un roman, de l'application obstinée de sa méthode qui lui permet, selon le mot de M. Strowski, de voir le Seigneur face à face et de ne pas ressembler aux autres hommes.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

LES THÉATRES

L'Apprentie à l'Odéon

On me demande de parler un peu de l'*Apprentie*. Me voici bien embarrassé. Parlerai-je de M. Antoine ou de M. Geffroy ? Si j'étais de bonne humeur, sans doute parlerais-je d'Antoine. La mise en scène, l'interprétation (sauf pour le jeu de Mme Suzanne Desprès qu'on me permettra de trouver mauvais) sont tout simplement admirables. C'est l'excellence même. Pourquoi faut-il que je sois de méchante humeur ?

Cher monsieur Geffroy, vous ne me connaissez point et je ne vous ai jamais vu. Nous sommes pourtant de vieux amis. Les jeunes idéalistes de ma génération, qui eurent quinze ans au lever du siècle et qui lurent vos chroniques d'art et de théâtre ou *Le cœur et l'esprit*, vous trouvaient peut-être trop de goût pour la déclamation et aussi pour des forces un peu bien brutales ; néanmoins ils aimaient en vous je ne sais quelle ardeur généreuse et cette passion d'humanité qui forme la haute source de toutes les beautés de l'art. Ces jeunes gens n'arrivent pas à comprendre qu'en l'an 1908 vous repreniez l'*Assommoir*.

Pardonnez-leur, ils ne savent ce qui se fait. Ils ont une détestable manie, qui consiste à relire quelquefois Sophocle, Shakspeare et Racine. Ainsi retranchés de leur siècle et tout habillés de préjugés, comment pénétreraient-ils vos desseins ? Analysons donc.

La pièce est en dix tableaux ; nous sommes à un cinématographe perfectionné. Sur les remparts ; au foyer d'un garde national ; dans les caves où l'on se cache des Versaillais ; au

Père-Lachaise...., Puis nous sautons dix ans. La famille Pommier, qui fut le centre de ces diverses scènes, est maintenant fort réduite. Les deux fils se sont fait tuer, le père se console par l'absinthe et meurt sur la scène dans un bar ignoble ; la fille aînée glisse à la prostitution et la plus jeune, Cécile, reste seule, courageuse, loyale, farouchement fière.

Cette division de la pièce en tableaux nous apprend dès l'abord qu'elle comporte une suite non logique, mais chronologique. Quant aux tableaux mêmes, ils allient le pittoresque à des moyens grossiers d'émotion : et voilà tout ! Par exemple, dans les caves communardes, nous voyons des femmes qui se désolent : « où est mon mari ? Où est mon fils ? » Un éclat d'obus illumine l'escalier. Puis des hommes arrivent ; on crie, on s'embrasse, on demande des nouvelles des absents... etc, etc. — « Enfoncés les classiques ! », ainsi que cria, à la première, un intelligent personnage au doux sourire....

Ce réalisme, qui conduit M. Gustave Geffroy à mettre à la scène des souteneurs ou des sales tenanciers d'un bar infâme, est proprement le réalisme de Zola. M. Geffroy est un fakir qui a dormi vingt ans et qui vient juste de se réveiller, l'*Assommoir* à la main. Cinq ou six siècles français de vie civilisée tendirent à ce soir fameux de 1908 où le « Second théâtre français » exhibe ces messieurs et demoiselles du trottoir. C'est infiniment plus bête que honteux. Des jeunes gens ont sifflé, et je les félicite. Puisque certains manifestent en applaudissant, pourquoi d'autres ne manifesteraient-ils pas en sifflant ? C'est un droit qu'à la porte...

De plus la pièce se surcharge d'intentions morales et sociales. Le dernier tableau surtout est remarquable à ce point de vue. Il y a là des tirades vertueuses et déclamatoires qui sont horripilantes. Mais j'en aime un beau cri : « Moi, je ne suis pas une p... ! » Ce mot-là, qui a bien droit aux feux de la rampe comme ses frères, n'est-ce pas ? sonne dans la salle superbement. Sifflets. Acclamations.

On réclamait un art social : eh ! le voilà. Lequel conviendrait mieux à notre démocratie? O chers maîtres qui n'êtes pas des génies, mais qui avez fait de délicieuses choses, Lemaître, Donnay, Tristan Bernard, Henry Bataille, vous n'eûtes jamais de succès pareils à celui que l'*Apprentie* promet. Tout de même, vous étiez des psychologues, vous vous souveniez un peu de Racine et de Marivaux. Si certains lettrés ne vous aimaient que médiocrement, c'est qu'ils rêvaient de Sophocle...

Nous avions pu croire qu'Ibsen nous ramènerait sur la grande voie. Après lui, après M. de Curel, il semblait qu'un artiste sincère et généreux n'eût pas le droit de retourner aux inepties du Théâtre-Libre. Certaines scènes, certaines répliques de l'*Apprentie*. qui sont justes, belles et poignantes, enfin le passé littéraire de M. Geffroy, tout cela nous affirme, ce me semble, qu'il est capable d'une œuvre vraie. Alors devant cette pièce qui vient de naître et qui pourtant est si vieille, la critique, si elle n'était vénale ou bassement complaisante, devrait rechercher publiquement les desseins de l'auteur. Je me permettrai ici deux hypothèses. Si l'auteur a obéi à sa conception esthétique, nous nous ferons de son esprit et de son âme

une idée fâcheuse. Il reste qu'il peut avoir été entraîné malgré lui dans le mauvais courant comme un vulgaire Margueritte; et dans ce cas, c'est un flatteur de la foule, c'est un amuseur public, un homme qui se prostitue.

HENRI CLOUARD.

MUSIQUE

L'année est à Beethoven. Le centenaire de *Coriolan* s'accompagne d'auditions dont ne pourraient se plaindre que les amateurs de « concertos » ou ceux qui, témoins des efforts de M. Colonne, assistent maussades à ses exécutions pourtant meilleures, des Symphonies. Si je suis de ces derniers n'est-ce point que le génial Weingartner et Nikisch et Willem Mengelberg et M. Chevillard même — sans omettre le Conservatoire confié à M. Marty — me hantent et que le Beethoven auquel ils nous accoutumèrent est un peu différent de l'hypothétique Beethoven du Châtelet. Il est différent certes, car jamais la lourde et massive *Léonore* de M. Colonne, jamais le *Coriolan* boiteux qui pèse à son orchestre ni les Symphonies sur lesquelles il peine sans résultat,depuis trente ans, ne firent apparaître le Prométhée dressé sur les mondes que voici trois ans, Weingartner évoquait en gestes inoubliables, des abîmes profonds de la *IXe Symphonie.* Néanmoins, ce « cycle », de l'Héroïque à la Neuvième (pourquoi omettre la *Symphonie en ut mineur ?*) parcouru décemment, avec le souci visible de bien faire, réhabilite un peu M. Colonne qui s'y est surpassé en réalisant sa meilleure approximation.

Au style, il est malaisé d'acquiescer ; le vrai caractère en est absent ; c'est encore dans *la Pastorale* et dans la *Symphonie en la*, celle-ci prodigieusement colorée, celle-là moins reculée dans l'abstraction, que M. Colonne parvient en ce sens, au résultat possible. La vision toutefois lui convient peu et l'on ne voit pas M. Colonne sans la gamme romantique des nuances dont s'éblouissent les foules compactes et incultes que sa minutie sentimentale gagne aux pires enthousiasmes en les portant, comme revers, à cette aversion du sifflet — ce n'est pas le nôtre ! — lancé par-delà le rempart d'une claque unanime autant qu'intransigeante.

De la *Symphonie en la* l'allegretto, ralenti, noyé de brumes n'est plus guère qu'une page décorative, élégiaque, funèbre même, sans volonté métaphysique. Est-ce à dire que l'accentuation grossière du rythme soit une réaction estimable ? Deux extériorités mauvaises ne sauraient convenir à Beethoven. La vérité est que l'*allegretto*, inéluctable, ne peut être conduit *andante* et que le secret consiste à dégager la douleur voilée qui s'avance sur un rythme fatal et éternel,tout en affirmant le stoïcisme d'une page que devra nous réapprendre Weingartner.

Il n'y a pas d'exégèse qui vaille un bon goût musical, et au bout du compte, la profondeur est dans le sentiment. Si M. Colonne ne sent pas la *Pastorale*,s'il n'est pas touché par la grâce,. il continuera comme M. Camille Bellaigue et nonobstant l'épigraphe de Beethoven « *Mehr Ausdruck der Emp-*

findung als Malerei » (1) à n'éprouver, dans le moment du plus grand cataclysme de la musique, à l'instant tragique de cet Orage éclaté dans l'âme pareille aux nues pantelantes, à n'éprouver, dis-je, qu' « un trouble extérieur, physique, dont les profondeurs de l'âme ne sont pas agitées »,sans se joindre, peu fervent adorateur, aux louanges que Dieu reçoit de l'Homme reconnaissant.

Il est inconcevable que Beethoven ne suggère chez nous que l'image de divertissements rustiques contrariés par des averses, violemment imitatives, et qu'on tienne pour extérieurs les paroxysmes de sa grande âme ouverte à la Douleur éternelle de la nature et du monde, comme à la Joie, diversement symbolisée, de la vie triomphante. La vulgarité fait loi. Et ce sont les poètes auxquels on refuse le sentiment profond, le discernement vrai du vrai génie de Beethoven et dont on repousse les « visions » certes plus significatives cent fois, avec leurs hypothèses, avec leur beauté différente, d'un autre ordre, que ces pâles ou grossières interprétations.

Je ne m'étendrai pas sur chacune des symphonies jouées au Châtelet. Le détail expressif de la *Scène au bord du ruisseau*, dans la *Pastorale*, ne parut pas l'excuse du zèle orphéonique des impitoyables massacreurs du *final*. Quand se décidera-t-on à modérer le rythme en laissant aux motifs l'ample respiration qui leur convient ? L'impression d'ensemble fut celle d'une exubérance grossière que subissait, quinze jours après, la *VIII*e *Symphonie en fa*, tant calomniée.

De la *VII*e en *la*, à part le *poco sostenuto e vivace* franc de rythme et chaleureusement conduit, que louer dans l'exécution ? de bons coins dans l'*allegretto* — le majeur, la fugue — et c'est tout. L'outrance des timbales et des cuivres, ces habituels tapageurs, nuisait au *presto* non moins qu'au *final*, enroué et confus. On est trop bruyant dans cet orchestre.

La *IX*e *Symphonie* est un monument presque inabordable. M. Colonne l'approche en pleine incohérence, à peine détourné de la *Salomé* de Strauss. Impossible d'expliquer cette énormité. Il fallait un entr'acte. On n'est pas dépravé au point de mêler la sensualité *saloméenne* à la spiritualité d'un Beethoven. Quelle mentalité ont ces musiciens ? En vérité on sort de soi-même... et l'on n'a pas le temps de protester, le gâchis commence. Il a bien fallu quelques bonnes minutes à l'orchestre, aux auditeurs à l'œuvre elle-même pour entrer dans l'atmosphère de beauté sublime où transparaît le sens révélateur, unique, de cet *allegro maestoso* qui veut à lui seul une méditation, avant que d'être osé. Il était impossible que ce fût bien. Si M. Colonne est satisfait des unissons pesants (trop d'archet) où culminent ses cuivres avec des percussions de timbales ; s'il est satisfait de ses crescendos confus et du rythme rapide qu'il imprime à tout le morceau ; s'il félicite ses « bois » de leur inexpressive traduction du motif de la « Douleur » aussi terne que le passage syncopé qui suit les traits alternés des cordes et que détaillait si admirablement Weingartner, c'est qu'il est bon prince ; je trouve obscur, informe, bruyant le Beethoven qu'il nous pré-

(1) Plutôt l'expression du sentiment que la peinture.

sente ici. Serait-ce la « quatrième manière » ? La troisième étant la bonne, M. Colonne s'est montré sage en y revenant, d'abord dans le *scherzo* enlevé avec peut-être plus de bondissante énergie que de réelle souplesse et de grand style, ensuite dans l'*adagio* qui est allé aux nues grâce à des demi-teintes, des nuances, des sonorités que la constante suprématie des « bois » rendait plus saisissantes. Risquons deux critiques. Dans le *scherzo*, la noire pointée ne prend pas toute sa valeur ; il en résulte une moindre élasticité. Dans l'*adagio*, C barré immense *dont la blanche est par conséquent l'unité du temps*, on ne distingue pas assez le rythme réel ; en outre la ligne mélodique commande des *appoggiatures* qu'on a coutume de négliger dans nos orchestres. Ce n'est donc, au fond, ni la respiration ni l'accent vrais et par suite, *l'adagio* prend une physionomie sur laquelle je me permets d'attirer l'attention des musiciens.

Weingartner ménage un court silence entre *l'adagio* et le *final*. La présence du chœur, dès le début, lui paraît de stricte obligation. M Colonne innove à sa manière, qui est moins esthétique, mais pratique indéniablement si ses choristes sont engagés à l'heure ; — ou bien ces professionnels seraient-ils comme la corporation entière incapables d'ouïr un chef-d'œuvre ? Heureux quand ils sont capables de le chanter. Ce n'est pas le cas pour l'*Ode à la Joie* qu'ils ont littéralement hurlée, comme pour une revanche à prendre, étagés qu'ils étaient au fond du décor derrière des trombones impératifs clamant : « Seid umschlungen, Millionen !... » à la façon des stentors démocrates de la religion future. Ce mysticisme promet.

Le quatuor vocal, suffisant de puissance et d'équilibre, m'a semblé à la hauteur du rôle écrasant qui lui échéait ; quant à l'orchestre il est ce qu'est son chef, responsable de ses incohérences — ce *fuoco* des vents ! — et de son incorrigible manie du bruit. Beethoven a chanté les « étoiles » et célébré le « Père », même au *prestissimo* final. Cela est choquant, nos modernes « éteignoirs » le disent ; il n'y a qu'à les écouter. Avec eux, la joie stupide triomphe ; nous ne comprenons rien à ses agapes.

Avant d'aborder les nouveautés parlons du concert que dirigea en l'absence de M. Colonne, M. Gabriel Pierné. L'auteur de l'*An mil* est un conducteur appréciable auquel nous concéderons plus d'autorité que de goût. L'impression qu'il m'a donnée et que tous les français me donnent est celle d'une lenteur pénible à s'assimiler ce que l'étranger nous offre d'absolument supérieur, dans l'interprétation classique. Je ne conçois pas qu'on ait assisté aux révélations de tant de grands *capellmeister* — qui, eux, surent profiter de nos qualités — sans acquérir spontanément comme un sens nouveau des chefs-d'œuvre. A moins que notre sens propre nous suffise, ce qu'il serait inconvenant d'oser dire.

Qui n'a entendu le *Freischütz* allemand ? Le *Freischütz* allemand c'est, dans un *adagio* très ample, des lointains de cors profonds comme la solitude sylvestre (ici la nature-symbole) ; des soudainetés terribles, appels funestes, fantômales apparitions ; la nuit d'une âme, la flamme d'une vierge, la rage impuissante du démon, enfin le cri de la Délivrance, immense

d'humanité. C'est du mystère et du romantisme, atmosphère et drame, c'est aussi une synthèse classique. Pour M. Pierné c'est une introduction lente, un *allegro*, une *coda* brillante. L'original Nikisch l'incite aux saillies — ces appels de cors — sans le convaincre de la justesse des *tempi* allemands. Le *meno mosso e rubato* s'impose à l'apparition du chant d'Agathe, lequel, symbolique dès les grands accords d'ut, appelle cette véhémence d'âme, que depuis Wagner personne ne méconnaît. Il faut *tenir*, *élargir* et *lier* avec, naturellement, tous les accents mélodiques inclus dans l'expression Le style ne peut être dans cet éclat vulgaire où persistent, je crois, tous nos orchestres.

M. Pierné nous redonnait la *Symphonie* de César Franck. L'œuvre est dans son sentiment ; toutefois M. Pierné se départit d'une simplicité que fait regretter certaine affectation peu favorable à la musique. Pourquoi ces insistances, ces *ritardando* excessifs, et surtout cette brisure absolument fausse du rythme, au *canon* célèbre de *l'allegro ?* (dédoublement arbitraire avant la modulation en *si*). Pourquoi cette lenteur dans *l'allegretto ?* C'est beaucoup moins subtil ; c'est en outre un moyen infaillible de disperser l'effet.

De César Franck, que dire si ce n'est que très grand par le cœur et les idées il ne put que se réaliser en romantique avec l'appui des *formes* traditionnelles, sans parvenir à leur perfection intérieure, à cette *intelligence du Style* dont dépend la seule véritable unité d'une œuvre. Symphoniste médiocre doué prodigieusement pour émouvoir par son ingénuité même, par les élans de sa passion généreuse, ses instincts de grand musicien, il fut avant tout un lyrique. Cela déjà est quelque chose ; c'est pourquoi nous le vénérons.

Les nouveautés valent-elles qu'on s'y arrête? Ce n'est pas l'insignifiante *cantate* de M. Le Boucher, grand prix de Rome, dont il ne fallait en la circonstance rien exiger de plus, ni les *Fugitifs* de M. Fijan d'un effet déplorable, qui nous retiendront. M. Bruneau est une personnalité. Je me demande comment sa renommée fut acquise, ce n'est pas quelques bonnes idées point réalisées, indiquées plutôt, dans un art grossier, avec parfois un coloris personnel, mais uniforme qui peuvent suffire ; ni sa science rudimentaire, son pathos, sa lourdeur de rustique sincère plein d'emphases naïves à propos de rien qui le font tenir pour un musicien ; est-ce alors cette vague poésie qu'on devine avec, ici et là, quelques accents dramatiques inspirés par de mauvais mélodrames *à* épisodes? La caractéristique de M. Bruneau c'est une généreuse trivialité. Tous les dehors mélodiques et rythmiques des formes inférieures de l'art se retrouvent dans sa musique inéluctablement vulgaire, plébéienne, sordide, incarnant toutes les prétentions socialistes levées contre la tradition esthétique et aristocratique d'un peuple, d'une race, de *notre* race. Ces attitudes, blessantes, du matérialisme mystique sont celles qu'accuse la musique écrite pour le drame tiré du roman d'Emile Zola *la Faute de l'abbé Mouret*, art déplorablement naïf et si « université populaire » dans son symbolisme que la moindre notion supérieure d'humanité vraie ne parviendrait pas à soustraire à ce romantisme inculte, en friche, à ja-

mais stérile où croupissent les imaginations puériles d'improbables musiciens.

A quoi bon souligner les inélégances de M. Bruneau? Il n'y a aucun espoir de connaître jamais, de lui, une seule œuvre cohérente, assise, équilibrée, stylée, développée, une seule œuvre pensée, réalisée, une seule œuvre de goût, d'écriture décente, et qui soit originale avec distinction. N'en disons rien de plus, de peur d'être injuste.

Pénétrons à la Schola Cantorum. Bach y est le Jupiter de cet Olympe dont tous les vieux maîtres sont dieux. Faisant suivre l'affliction profonde de la *Cantate pour tous les temps* des funèbres et mystiques beautés de la *Trauer Ode* (Ode funèbre) et de l'*Actus Tragicus*, la Schola prouve son culte, qui est le vrai. L'*Ode funèbre* est une œuvre de circonstance, coupée de chorals et dont tous les chants coïncident aux sentiments de douleur, au deuil des âmes, rassérénées dans l'espérance finale du chœur : *Chrétien pieux, tu ne meurs pas* Quelle atmosphère et parfois quelle poésie enveloppent cette musique ! Le récit d'alto : *Des cloches, vibre en nous le glas* scandé si étrangement sur des pizzicati de cordes en est un merveilleux exemple ; c'est presque une hallucination. Admirable comme l'*Agnus dei* de la *Messe en si mineur* est l'air de soprano : *Silence, silence*, que l'orchestre souligna d'une émotion profonde, parmi des nuances très justes. Page aussi sublime de tendresse contenue ce choral a capella : *O vous qui m'avez tant chéri*, que les voix ont chanté intérieurement, comme dans un soupir. Les airs d'alto et de ténor sont dans la même note inspirée. Mme M. Philip et M. Plamondon qui les chantaient sont les seuls solistes de la Schola. A eux les éloges, qui nous dispensent de louer la direction persuasive du maître qui fut l'âme de cette exécution.

Plus profondément mystique est *l'Actus Tragicus ;* c'est une méditation sur la mort, une aspiration à l'au-delà, que couronne un alleluia majestueux. La pensée s'y élève à des hauteurs que la perfection des formes fait apparaître davantage. Une telle austérité tient du génie ; c'est de l'art surhumanisé : c'est le face à face de l'âme avec Dieu. Pour cette vision d'éternité, Bach fait appel aux flûtes et aux violes, soutenues de l'orgue, et à la voix humaine, soli et chœurs. L'effet est incomparable, depuis la *Sonatina* avec ses accents pénétrants de flûte jusqu'à l'*Amen* final précédé d'un chœur scandé de traits grandioses et de gravité presque wagnérienne, en passant par l'air de ténor avec flûte, si émouvant, la fugue chorale : *Telle est l'antique loi* et l'air de basse avec choral : *Aujourd'hui tu seras avec moi* où l'unisson des altos, lamento funèbre, s'oppose si étrangement à la sereine mélodie de la basse, mélodie comparable en beauté, à celle de la cantate *Ich habe genug*, non moins mystique. Telle est l'intériorité parfaite de la musique, rendue par les moyens simples de l'art le plus grand.

A la Schola, on ne prend pas le choral comme à la Société Bach que dirige M. Bret. Ici on le nuance, on le pathétise, dans un *legato* soutenu ; là, rue St-Jacques, on le tient, dans un *forte* constant, avec de longs points d'orgue. C'est plus liturgique à la Schola, mais c'est plus vivant chez M. Bret. Je crois la vérité capable de départager les interprétations. Sans

incarner cette vérité, il me semble qu'elle réside dans *l'austérité nuancée* du choral, lequel, unanime, peut résumer dans *sa* nuance un ensemble d'émotions individuelles, c'est-à-dire enfermer dans un sentiment général précis, tous les sentiments accentués par le poème religieux. Je crois le *choral* impressionnable, sans admettre l'atténuation, que ne manque pas de produire l'excès pathétique, de sa ligne ou de sa force collectives. Donc sévère et expressif, avec l'amplitude voulue.

Le choix de la *Passion selon St Jean* peut être une explication du choral de M. Bret. Le sens dramatique, très juste, avec lequel M. Bret voit et conduit l'œuvre de Bach, et l'intensité qu'il recherche, même par des moyens violents, dans la déclamation et la musique, l'induisent à procéder par contrastes d'autant plus saisissants, croit-il, que les oppositions de nuance et de mouvement sont plus soudaines et accentuées. Ce faisant, il faut prendre garde que le sens dramatique ne nuise au sens mystique, et si M. Bret pathétise autant le choral, c'est que la fièvre de l'exécution dramatique, fort belle, je le répète, et sa nervosité lui enlèvent une part de sa volonté contemplative. Je me rappelle notamment une exécution de l'*Actus Tragicus* où l'*amen* resta privé de toute sérénité. Cette gravité dont j'ai parlé, cette propension au surnaturel est plus manifeste à la Schola. Ce n'en fut pas moins une audition admirable que celle où M. Bret, avec une fougue et une conviction superbes, anima les chœurs et les récits de la Passion. L'Evangéliste c'était M. George Walter, le plus grand artiste chanteur que je connaisse, avec M. Burgstaller ; auprès de lui, M. Gérard Zalsman d'Amsterdam fut un Christ profond d'accent divin. M. Bret a sur la conscience les coupures pratiquées dans la seconde partie de l'œuvre ; rien n'ayant paru les justifier, il s'est fait dire de dures choses ; espérons que les préoccupations futures de M. Bret iront moins vers l'auditoire, que vers les œuvres.

Le *Prométhée* de M. Fauré remonte à quelques années, mais on peut se demander si le directeur du Conservatoire, comme tant d'autres, posséda jamais les moyens de renouer la tradition à des modes esthétiques nouveaux. La musique de scène inspirée par le *Prométhée* de Jean Lorrain et M. A.-F. Hérold ne s'accuse aucunement tragique. C'est un compromis entre la cantate et le style d'opéra. Des masses se meuvent sur la scène, et chantent, sans participer à l'action ; des soli interviennent qui ne font que troubler celle-ci, sans observer le mystère de l'art pourtant discutable de *Manfred* ; et pour quelques beaux airs qui s'y trouvent, pour pompeux que soient les chœurs, pour honnêtes qu'en soient les interludes ou les mélodrames, cette musique n'est qu'agréable dans sa profonde inutilité.

Cela ne signifie pas que M. Fauré soit sans talent musical ; il y a de la noblesse dans son œuvre, de beaux accents, un certain pathétisme et une poésie que sa musique pour *Pelléas et Mélidande* condense originalement ; mais son art s'approprie mal à la volonté tragique de *Prométhée* ; il n'évolue pas, ne vit pas ; il est le *spectateur* qui chante pour lui et qui s'écoute ; pâle commentaire, complaisant, poncif, ennuyeux parfois parce que sans vie. Au fond, M. Fauré n'a pas le sens dramatique ;

il nous devait la compensation de formes originales, renouvelées, personnelles, romantiques ou classiques, secouant au moins la poussière d'une scolastique qui a vécu ; « opéresque » jusqu'au bout,académique aussi,M.Fauré s'est comporté en parfait « immortel » qu'il est,ou sera.L'interprétation convenait au cadre,l'ancien Hippodrome transformé.Sous la direction générale de l'auteur et la conduite respective de M. M. Parès, pour la « Garde ». Verbregghe, pour le 1er *génie* et Gironce pour la *musique du* 89e — celle-ci *post scenium* et chargée des mélodrames de l'œuvre —, 600 exécutants ont ébranlé de leurs instruments ou de leurs voix, la voûte propice à cette solennité.

Les mardis de M. Parent méritent mieux que les quelques lignes qui vont clore cette longue chronique. Piocheur infatigable, dévoué aux anciens comme aux « jeunes », M. Parent est en outre homme d'esprit. Sa manière d'enseigner les esprits incertains qu'il croit deviner sous des productions hâtives, esprits inquiets d'une direction, consiste à les convier à des « cycles » entiers d'œuvres de Schumann, Brahms, César Franck. C'est ingénieux et de plus, d'un réel profit pour ses auditeurs, que reçoit, chaque semaine, la petite salle de la Schola.

L'œuvre d'orgue de César Franck, encore qu'inégale, contient des beautés qui deviennent sublimes dans les trois grands *Chorals*, sa dernière inspiration. Les plus belles idées réalisées en style d'orgue m'ont semblé être dans *Prélude, fugue, variations*,la *Fantaisie en ut* et le début de la *Prière*,les autrespièces ayant à souffrir d'une certaine extériorité d'effets et d'accent. Ce défaut, aggravé de monotonie, est celui de *Prélude, aria et final*, pour piano, œuvre scolastique et de forme inintéressante qu'éclipse heureusement *Prélude, choral et fugue*. Là, Franck s'est montré novateur inspiré. De sa musique de chambre, si pathétique, si émouvante aussi, c'est le *quatuor* qui est l'expression la plus hautement significative, la plus accomplie. Ce pourrait être son chef-d'œuvre ; c'est en tout cas une œuvre de style, conçue d'un symphoniste riche d'idées profondes de qui le *Quintette* n'était que l'impulsion destinée à cette future vie tragique. Le quatuor Parent y fut admirable de passion et d'unité.

Réentendre Schumann, ses trois *Trios*, ses trois *Quatuors* à cordes, celui avec piano, le *Quintette*, les deux *Sonates* pour violon et celles pour piano seul, c'est s'abandonner à la vague immense et inapaisable, à la mélancolie, au destin étrange d'une âme ondoyante, qui ne connut que l'infini pour limite. Schumann, nous commençons à le comprendre ; c'est toute la nostalgie d'un siècle, et c'est encore la nôtre. La douleur anxieuse ne s'exhale qu'en lui ; tous les désespérés, que le rythme fatal emporte à travers la vie, suivent sa destinée, qui est grande, puisqu'elle aspire à connaître le secret de toute chose, puisqu'elle reste un appel déchirant d'éternité.

Mais il y a aussi du caprice, de la fantaisie, de l'ironie, des échappées bizarres dans cette musique ; ainsi nous apparaît-elle variée, colorée, riche, inépuisable, bien au delà des formes que la nature de Schumann dut subir à regret, et qui gênèrent toujours sa respiration. Quel choix oser dans une telle

œuvre ? Je préfère le Schumann fatal, *leidenschaftlich*, et impersonnel au Schumann romantique du *Quintette* ou du *Quatuor* avec piano, d'autres aimeront davantage ses visions imaginaires, son coloris, ses impressions. M. Parent, son quatuor, Mlle Dron si schumannienne et de volonté orchestrale ; Mlle Cesbron qui interpréta à deux reprises l'*Amour et la Vie d'une femme* d'une voix intime et expressive,nous rappellent des soirées qu'un intérêt d'art soutenu, bien au-dessus des succès personnels, rattache directement au mouvement contemporain. C'est ce que l'indifférence ou la mauvaise volonté des Beaux-Arts semble nier en refusant, paraît-il, à M.Parent, la salle du Conservatoire. Quelles raisons peut bien donner la moue officielle ? Nous le saurons un jour.

Albert Trotrot.

LES REVUES

La Méditerranée préhellénique (M. R. Dussaud, *Revue des Idées*). — M. Dussaud dit ce qu'a dû être la Méditerranée préhellénique d'après les plus récentes fouilles faites à Cnosse, en Crète.

La première installation humaine en ce lieu remonte à dix ou douze mille ans. La civilisation qui s'y développa ensuite est le résultat de l'influence de l'Égypte et de la Lybie sur une race douée, sur une race qui n'est ni la sémitique, ni l'égyptienne, ni l'indo-germanique, mais une race spéciale, la méditerranéenne, petite, brune, au crâne allongé.

Parmi les vestiges de cet âge mycénien, plusieurs images ont été retrouvées : celle de la déesse est une femme aux bras levés, les mains ouvertes, le corps enlacé de serpents ; la croix se retrouve, là comme partout, mais M. Dussaud se refuse à lui attribuer un sens symbolique précis ; à côté des « cornes de consécration » qui représentent le taureau, se voit le *labrys* ou hache double, attribut et symbole de Jupiter Crétois.

On peut remarquer en passant que ce mot labrys ressemble beaucoup au mot labyrinthe et que celui-ci ne représente peut-être que le temple ou le palais du roi.

—

L'église cathare (M. Molinier, *Revue historique*.) — Dans le dernier article de son étude sur l'église dualiste, M. Molinier montre la deuxième classe des cathares : les *croyants*.

A ceux-ci, les *parfaits* ne révélaient pas tout le fond de la doctrine. On les recrutait généralement dans la classe bourgeoise et les classes inférieures et c'est parmi les humbles que l'on trouva les plus obstinés lorsque tous eurent abandonné, de force ou de gré. Les croyants étaient environ, dans toute l'Europe, trois millions.

Leur doctrine était venue de l'Orient de l'Europe. On croit que l'origine de la secte a été dans les Balkans. Ardents au travail, ce qui leur avait donné la réputation d'être âpres au gain, (les catholiques s'indignaient de ce que chez eux ce n'était pas un péché de prêter à intérêt !) ils étaient cependant charitables entre eux, disaient leurs adversaires.

Quant au rôle de leur société il fut surtout de s'élever contre l'Eglise officielle dégénérée. L'esprit cathare fut, dit M Molinier. le père de l'esprit moderne.

—

Les prix littéraires (Enquête de M. Georges le Cardonnel dans la *Revue*). — Les jeunes revues ont été appelées à donner leur avis. Le *Beffroi* répond que les prix littéraires ne font de tort à personne, qu'il faut les donner au moins riche. Les *Entretiens Idéalistes*, la *Phalange*, *Poésie*, la *Revue néo-romantique*, la *Revue des Lettres* sont nettement contre. *Le Feu* dit qu'ils sont discutables, les *Feuillets* répondent : injustice déplorable ; la *Rénovation* trouve que de l'argent c'est bien, mais qu'il devrait être distribué par un maître, non par un jury ; les *Pages libres* disent qu'on peut tolérer les prix comme on tolère la charité ; le *Semeur* conclut que le devoir des jeunes est de les refuser.

L'ensemble des réponses est nettement hostile aux prix littéraires.

—

Matérialisme intégral. — « La philosophie est née en 1855 ». Telle est la phrase plus que lapidaire, en bronze, par laquelle M. Georges N. N. Belot commence son article : *Critique du monisme de Haeckel comme religion.* C'est qu'en 1855 a paru *Force et matière* de Louis Büchner. Tout ce qui a été pensé avant 1855 n'existe pas ! M. Belot est un auteur comique qu'il faut désigner à l'admiration des foules.

M. Belot admet cependant qu'il y ait un Dieu, « Dieu, c'est le cerveau même ». Mais plus exactement, savez-vous ce qu'est Dieu ? Penseurs, ne cherchez plus :

« Dieu est une objectivation cérébro-spinale originairement liée aux processus de la sensibilité morale et de l'imagination ». La phrase, dernière fleur et la plus parfaite de la philosophie née en 1855, est composée en lettres capitales.

Maintenant, par charité, je vous dirai encore ce qu'est l'homme. Il est composé d'un Cerveau, d'un Dieu et d'une Ame.

—

La Société Nouvelle, cette revue, qui publie avec l'extraordinaire article de M. Belot une nouvelle bien traitée de Franz Hellens, contient encore un article de Gabriel Boissy à propos du Salon d'Automne.

Gabriel Boissy a été des nôtres. Et il serait bien fâché si on lui disait qu'il n'en est plus. Mais, malgré lui, il a été envahi par le pragmatisme ambiant, par l'amour de l'action. L'amour qu'il a donné au passé, il le déclare néfaste, fallacieux, décevant, bon au charme des siestes. C'est qu'il se tourne vers l'avenir, vers la joie *dionysiaque* de création et il déclare que le manieur d'hommes et le créateur de faits participent autrement à la vie que le manieur de phrases et le conducteur de livres.

Evidemment, il y a un certain mérite, à voir l'aurore d'un renouveau dans les croûtes banales et nulles du Salon d'Automne. Mais passons à la conclusion :

Maintenant qu'un métier nouveau est conquis, les vrais

artistes, prêts à de nouvelles inspirations ouvrent déjà leurs ailes vers le principe de tout art : *l'exaltation de la réalite, l'exaltation de la vie.* »

Pour moi, qui me méfie un peu de l'exaltation lorsqu'il s'agit d'exalter la vie, je ne vois pas bien ce qu'il y a d'admirable dans la réalité. Oui, je sais, ce qui est beau c'est la volonté de l'homme, qui, pour avoir mené à bien, à travers toutes les difficultés une entreprise financière, peut se trouver aussi héroïque qu'Hercule ou que Thésée. J'attendrai donc l'avènement de cet art complet, original et beau, dont Gabriel Boissy se fait à son tour l'annonciateur.

L'exaltation, principe du nouvel art, « consiste à développer la part volatile et divine de toutes les choses et de nous-mêmes ». Exemple, les Grecs pour qui l'Ilissus, ce ruisseau, prend des proportions de fleuve ; exemple encore, le provençal, le méridional (penseriez-vous, Gabriel Boissy, à cette sardine qui, un jour, bouchait le port de Marseille ?) Le méridional français, concluez-vous, est « le danseur Dionysiaque celui qui vit en vérité les états lyriques de l'homme, celui qui connait l'unique fin de la vie : le bonheur ! »

Votre article est digne de vous, plein d'un bel enthousiasme et de pensées généreuses. Mais, si l'unique fin de la vie est le bonheur, croyez-vous le trouver en vous livrant gaîment à la trépidation de la vie moderne ? J'admire votre ardeur confiante, mais je doute de ce bonheur là.

—

Un livre de Schopenhauer, le troisième volume des *Parerga et Paralipomena* a paru en français, traduit par M. Auguste Dietrich. M. Thiaudière en rend compte dans le *Penseur.*

Le volume a trait à la philosophie et aux philosophes. Schopenhauer, avec une colère « un peu dindonesque » y parle des écrits de Schelling, « dégoûtant fatras » de Hegel « qui se distingue seulement par son obséquiosité » ; de Fichte qui n'a fait qu'une découverte « celle de la niaiserie des Allemands ».

Sur lui-même, Schopenhauer a des aperçus plus flatteurs. Il déclare que « la doctrine de la volonté n'a été établie nulle part d'une façon aussi approfondie, claire, logique et complète que dans son *Mémoire,* honnêtement couronné par la société des sciences de Norvège ». A propos de Spinoza, un mot bien juste sur le panthéisme : « le panthéisme n'est qu'un athéisme poli. »

—

Fustel de Coulanges. — L'amitié de France honore dans son quatrième numéro la mémoire de Fustel de Coulanges. M. Luchaire écrit de Fustel historien qu'il est le chef de notre école d'érudition historique par la clarté de ses livres, par l'ordre et la suite qu'il a cherché à mettre dans l'histoire. Puis ce sont les souvenirs personnels de M. Edouard Bertrand qui montrent ce savant modeste travailleur et honnête homme, et des lettres inédites de jeunesse.

Carrière. — Dans la même revue, M. Claude Neydens parle de Carrière. Il le définit un peintre du sentiment. Le but que M. Neydens prête au peintre est excellent. « Carrière, écrit-il, se donnait pour but de toucher ses contemporains par l'expres-

pression des sentiments primordiaux et éternels de l'âme humaine, mais il prétendait y parvenir en utilisant les formes actuelles que revêtent ses sentiments. »

... Il fixe la *sentimentalité* de l'homme, et non pas tel tic superficiel, tel trait passager ; mais les yeux et les bouches de ses portraits sont éloquents comme des yeux et des bouches de muets. Carrière prend la suite des artistes du moyen âge, sculpteurs d'expressions, peintres d'âmes. »

M. Neydens dit que Carrière est un peintre spiritualiste. Ses excellentes intentions en ce sens ont-elles été suivies des faits ou est-il resté éloquent « comme une bouche de muet. » ?

FERNAND DIVOIRE.

L'abondance des matières nous oblige à remettre pour le prochain cahier la fin de l'article ALBERT TROTROT sur la *Thèse classique dans la Symphonie* ; la suite de l'article d'A. GUILLON DE MONTLÉON sur LÉONARD DE VINCI ; la Chronique bibliographique de PAUL VULLIAUD.

***

Nos lecteurs trouveront en supplément à ce cahier, la Table des Matières du Tome II, qui devait paraître dans le cahier précédent.



Le Gérant : F. DANIEL. Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Le Comte de Gobineau cabaliste

Malgré les efforts de nombreux et illustres savants, extrême est encore la difficulté de lire les textes cunéiformes. Exemple ; le fameux Rawlinson traduisait ainsi l'Inscription de Behistun :

« Le roi Darius a dit : Aussi longtemps que tu conserveras ce tableau et ces figures, ne les déshonore pas ! Et si tu te préserves de l'injure, qu'Ormuzd soit ton ami, et que ta postérité soit nombreuse et, puisses-tu vivre longtemps ! Et ce que tu feras, Ormuzd le bénisse pour toi dans l'avenir ! »

De son côté, le Comte de Gobineau transcrivait : « L'habitant de la mer était arrivé, le roi repoussa vivement ce rebut du mépris. Il repoussa de lui-même les œuvres de chute (les péchés) qui voulaient l'envahir, il s'efforça énergiquement par des coups de rompre l'assaut des péchés. La déesse aux beaux cheveux accepta la supplication de ce pénitent effrayé. Elle voulut (la réalisation du) souhait qu'il formait. Elle fit vivre, en frappant (à son tour) le fils de l'Effrayé ; en frappant, elle fit connaître sa protection ! La Déesse aux beaux cheveux éclaire son sectateur par la vertu de l'invocation auxiliatrice ! » (1).

D'aussi invraisemblables résultats font comprendre l'exclamation de l'assyriologue Barrois qui, tout en présentant un système fort curieux et très estimable par ses applications, désespérait un peu de la science au sujet des étranges caractères légués par les civilisations chaldéennes.

Ce n'est point tant par leur figure que les textes cunéiformes sont étranges, ils le sont par la possibilité de traductions diverses qu'ils offrent aux savants ; diverses à ce point que Gobineau pouvait à chaque examen déchiffrer un sens nouveau. Il déclare même qu'on pourrait s'engager, sans trop d'audace, à extraire du texte cunéiforme de Behistun une ode à Napoléon, en bactrien (2).

Certains savants ont toujours eu d'enviables privilèges !

Etudier l'auteur de l'*Essai sur l'Inégalité des Races humaines*, au point de vue orientaliste, n'en reste pas moins intéressant et utile ; toutefois, devais-je montrer la flexi-

(1) *Traité des Ecritures Cunéiformes*. T. I. p. 260, 261.
(2) Tome I. p. 200.

bilité des résultats chez les hommes de science au cas où, moi-même, je commettrais une bévue.

Déjà, Gobineau en d'autres ouvrages, est remarquable par d'inexplicables étrangetés. A son avis, la Russie n'eût jamais existé sans la Normandie ; le nègre est la créature humaine le plus énergiquement saisie par l'émotion artistique.

Malgré de tels paradoxes, cet écrivain reste un puissant esprit, et de nos jours, où ses doctrines sont analysées avec enthousiasme, on ne peut le négliger sous quelqu'une de ses faces.

Un des torts de Gobineau est de n'avoir pas envisagé, comme l'illustre J. Oppert, par exemple, que la langue assyrienne prenait sa source dans l'hiéroglyphisme, et qu'elle fut assujettie au même phénomène qui transforma les écritures égyptienne ou chinoise. En effet, « on remplaça, je cite Oppert textuellement, — l'image par quelques traits qui, sans rendre exactement la forme, en rappelèrent du moins les apparences. Les plus anciens documents de Babylone et de Chaldée sont produits dans cette écriture *qui n'est pas encore cunéiforme.* » (1)

Le docte Barrois partageait cette opinion, admise couramment aujourd'hui.

Cette pénétration, par l'étude des langues, dans les temps ante-historiques n'est pas inutile, surtout lorsqu'on exagère, comme le fait Gobineau l'importance de la Philosophie chaldéenne, au préjudice de l'exégèse des traditions primitives.

Ainsi, Barrois que je me plais à citer parce que Rome l'encouragea avec efficacité dans ses recherches, Barrois nous instruit que le récit de la Chute fut consigné sur la pierre au moyen de figures hiéroglyphiques, et rapporte d'après la Bible allemande de Brentano et Dereser qu' « il est à croire que Moïse, en transportant ce monument dans son histoire graphiée littéralement, a conservé le serpent qui sur la pierre, était un signe dénotant l'orgueil. »

Ceci prouve, en nous éclairant sur le mythe originel, que l'allégorisme d'Origène n'est pas aussi condamnable que la littéralité de ses accusateurs, et l'on peut regretter que le comte Gobineau, puisqu'il voulait tirer une « philosophie des textes cunéformes », n'ait trouvé que des formules talismaniques dans les textes chaldéens.

« Aucune des populations de l'Orient, déclare-t-il, n'en a jamais douté, et ce sont constamment, dans les siècles passés aussi bien qu'aujourd'hui, des talismans qu'elles ont

(1) Rapport adressé à S. E. M. le ministre de l'Instruct. publiq.

vus en contemplant les inscriptions cunéiformes de tous les genres. » (1).

Gobineau n'aurait-il pas été trop frappé de l'usage actuel des petits cylindres « qu'on attache encore mainte- au cou des enfants à Badgad, à Hillah, en Perse, etc... (2) » pour donner une même attribution à *tous* les textes cunéiformes.

Cette écriture en forme de clou ou de coin est d'après une inscription, « la manifestation du dieu Nébo, du dieu de l'intelligence suprême » ; ce qui nous autorise à croire que son emploi n'était pas seulement talismanique. Quoi qu'il en soit, nous serons introduits par Gobineau dans les mystères de la Cabale pratique.

La Bible, avant la Massore, ne formait qu'un verset (3), comme elle, les Cunéiformes sont caractéristiques par la continuité ininterrompue des lignes, l'isolement de chaque lettre, enfin nous constatons dans la langue sainte et dans les inscriptions chaldéennes l'absence de voyelles.

Ces particularités engendrent la multiplicité des sens ; ainsi la Bible contient 49 sens purs, et 49 sens impurs, tous connus de Moïse. Mais, en définitive, la variété des interprétations se réduit à deux : au propitiatoire et à l'imprécatoire. Ce dualisme constitue ce que les Arabes appellent l'*Ezdad*, c'est-à-dire : contraire, antinomie (4).

L'art de découvrir les multiples lectures se nomme la *subtilité* (dakdok).

Enfin les lettres, toujours isolées dans les talismans et les écrits magiques, sont en correspondance avec les nombres et restent soumises aux lois de toutes les mutations.

Nous retrouvons donc appliquées aux cunéiformes les règles de la cabale artificielle ; et c'est ainsi que « la contemplation du langage donna naissance à une théologie. »

On pourrait alors appeler la théologie chez les chaldéens : la Science de l'Ezdad.

Pour établir la légitimité de sa découverte dans les inscriptions cunéiformes, Gobineau interprète la pensée sémitique. Le caractère typique de cette pensée est vraiment l'Unité absolue de Dieu. Mais notre auteur en tire des conclusions inouïes. « Il est Tout ! Il est Un ! Il est Un, ai-je dit, et les conséquences de cette unité se dressant devant la

---

(1) T. 1 p. 33.
(2) Hoefer *Babylonie*. p. 429.
(3) Certains auteurs prétendent que chaque mot était séparé par un point.
(4) T. II. p. 104.

pensée du sémite dans leurs proportions énormes, accablantes, effrayantes, répugnantes, ne l'ont jamais fait reculer. »

L'auteur du *Traité des Ecritures cunéiformes* affirme, il affirme souvent ; mais il est bien rare de le voir donner les sources auxquelles il emprunte les croyances des Anciens. Ce défaut rend la discussion des opinions de Gobineau souvent impossible et de celles aussi qu'il attribue à l'Antiquité.

L'unité absolue de Dieu est, sans doute, le dogme essentiel du Sémite ; toutefois, si l'on veut faire l'exégèse de cette Unité, faudrait-il s'entourer du cortège des meilleurs interprètes. Serait-il juste de pénétrer dans la philosophie juive avec les lumières de Spinoza ?

Il ne faut même point, à notre avis, lorsqu'il s'agit des questions fondamentales de la Théologie, se heurter à la brutalité des mots et reste-t-il à connaître en quel sens exact les mots sont employés. Tels sont ceux d'Emanation qui, chez les Panthéistes et chez saint Thomas ; de Probole, chez certains Pères de l'Eglise et chez les Gnostiques, ne correspondent nullement à des conceptions identiques.

Puis encore la pensée est-elle la même chez tous les peuples de race sémitique ?

Pourtant, notre assyriologue qui lisait les textes cunéiformes suivant une pluralité indéfinie d'interprétations n'en retient plus qu'une lorsqu'il s'agit de la foi sémite. Quoique discutable à l'égard des Chaldéens, l'affirmation de Gobineau l'est encore plus lorsqu'il oblige le prophète Isaïe à partager le Dogmatique qu'il prête au monde situé entre le Tigre et l'Euphrate ; c'est-à-dire, somme toute, le Panthéisme, comme on le verra.

Dieu est tout ; il est Un, telle est donc la pensée Sémitique ; « Isaïe lui-même, font remarquer les rabbins aramisants (1), a prêté à Dieu, aux versets 5 et 7 du chapitre 45, ces paroles expresses : « Je suis Jéhova, et hors de moi, il n'y a rien !... Je forme la lumière et je crée les ténèbres ! Je produis la paix et je crée le mal. Je suis Jéhova, l'auteur de tout cela ».

D'abord cette foi est-elle à ce point Sémitique ? Ne la retrouvons-nous pas chez Eschyle et chez Euripide. Mais enfin, le Sémite a-t-il la conception panthéistique de l'Unité, identifie-t-il Dieu et le monde en une même Unité de Substance ? Le croira-t-on pour Isaïe, malgré que ce Voyant sût que Dieu « crée le mal » ?

Pour Gobineau, dans les compositions talismaniques, grâce à l'Ezdad « le mal et le bien y sont indissoluble-

(1) Qu'était-il besoin de leur aide !

ment unis, et ainsi, par cet effort heureux, se trouve sauvegardée la notion fondamentale de l'Unité divine ».

Non ! si le Sémite — chez les Hébreux tout au moins — nous dit que Dieu crée le mal, il ne nous déclare jamais qu'il *est* le Mal. Dieu a sans doute l'idée du Mal qui est la science de la détermination vers un moindre bien ; toutefois, ne ne nous engageons pas où Gobineau ne nous conduit pas lui-même, dans les profondeurs des problèmes ontologiques ; rappelons brièvement que saint Thomas enseigne : « Dieu est l'auteur du mal qui est la peine, mais il ne l'est pas du mal qui est la coulpe », ce qui explique le verset d'Isaïe-ou celui d'Amos.

Pour ceux qui n'admettraient pas saint Thomas comme autorité, nous citerons tout à l'heure, à l'appui de notre thèse, le Grand Aigle de la Synagogue, Maïmonides.

Théosophiquement, sachons aussi que l'antinomie est la loi de ce monde, puisque l'arbre de la Science, dans le Paradis, était celui du Bien et du Mal, mais le même Arbre. Nous pourrions encore ajouter une observation théosophique. L'épée flamboyante du Chérubin au Paradis terrestre signifie l'*Epée de la division* ; et, depuis la chute, le monde est en dualité ; il cherche à reconquérir son individualité. Envisageant l'arcane par rapport à l'Amour, nous voyons que cette individualité se retrouve soit par l'extase mystique, soit par le mariage des âmes.

Et l'antinomie court au long de la Bible ; « considérez toutes les œuvres du Très-Haut : vous les trouverez ainsi deux à deux, et opposées l'une à l'autre (1) ». Cependant, l'antinomie n'est pas la contradiction au sens où nous l'entendons vulgairement ; le dualisme n'est que l'idée corrompue de l'antinomie et les Perses eux-mêmes ne la connurent pas, le Boun-Dehesch déclare : « Arihmane a toujours été mauvais, mais il cessera de l'être ». L'antinomie est la conception d'une seule et même chose sous le rapport de ses deux aspects.

Prêter aux anciens Sages « qu'en soi, rien n'était louable, rien blâmable, rien bon, rien mauvais, que tout ce qui était, était, pas autre chose, et que ce qui était, c'était Dieu », c'est leur prêter, si je ne me trompe, une pensée blasphématoire.

Gobineau n'envisage pas la pensée sémitique dans ses vicissitudes ; il la juge tout d'une pièce. La critique n'en peut donc qu'être philosophique, en se plaçant, en outre, au point de vue de la justification biblique. Continuons.

Que Dieu soit Tout ; évidemment, puisqu'il est l'Infini, c'est-à-dire la Totalité de l'Etre qui seul *est* réellement.

---

(1) Eccli. *XXXIII* 15.

Il est aussi le Néant. Dans quelle acception Gobineau comprend-il ce terme ?

« Le Bien, le Mal, l'Etre et le Non-Etre, ne sont que des acceptions fragmentaires, incomplètes, inexactes, inventées par la débilité de l'esprit humain, mais n'ayant pas de vérité absolue, puisque la seule vérité de ce genre, qui soit possible, c'est le fait de l'unité divine ».

« On voit ici la cause de l'ezdad ou du sens double, propitiatoire et imprécatoire, dans les textes cunéiformes (1) ».

Le fait de l'Unité divine retrouvé au profit de sa théorie de l'Ezdad, basée sur une lecture de textes chaldéens que je laisse à l'appréciation souriante des spécialistes, Gobineau ne cherche plus à approfondir la doctrine sémitique ; si bien que cette doctrine, telle qu'il la présente, est finalement celle de la résolution des contradictoires dans l'Unité. Dieu est en même temps, en soi, positif et négatif.

Je ne soupçonnais pas l'esprit sémitique dans un tel dénuement philosophique !

Nous retrouverions alors, sur les monuments cunéiformes, la théosophie d'Hegel (2), *et surtout celle qu'on a la coutume de lui prêter*. Nous aimons mieux croire que, pour la pensée sémitique, Dieu est l'Etre, car il *Est*, Lui, la vie de toutes les existences ; puis, qu'il est le Non-Etre, à la fois, par rapport à l'*apophase* (la connaissance négative) que nous pouvons avoir de Lui, et par rapport à la réalité phénoménique, comme nous incite à le concevoir la belle définition de l'Etre imaginée par le Soufisme lui-même : l'Etre est le Néant de l'Existence (3).

Après avoir apprécié la Dogmatique du Sémitisme, telle que la conçoit notre auteur étudions-en la Psycologie, nous aurons l'occasion de dire quelques mots sur les *Noms divins*.

PAUL VULLIAUD.

(*A suivre*)

---

(1) T. II, p. 125.

(1) T. II, p. 126.

(2) A la fin de son traité, Gobineau qualifie de chaldaïque la doctrine hégélienne.

(3) Il faut toutefois retenir qu'il entre autant d'éléments hindous que perses dans le Soufisme. V. Mabilleau, *Philos. Atom.*, p. 215.

Verhaeren

POÈTE DE LA TENDRESSE

Pélerin magnifique, Verhaeren a parcouru les campagnes de Flandre et crié son angoisse de la lande désertée, du village abandonné, des maisons béantes, des émigrations, en lentes caravanes, vers les villes tentaculaires. De ces villes, il nous a signalé l'épouvantable et fascinatrice laideur broyeuse d'hommes. Ses poèmes ont retenti de luttes atroces, de mêlées convulsives et de fièvreuses joies. Génial halluciné, il a écrit la trilogie des *Soirs*, des *Débacles* et des *Flambeaux noirs* où l'effroi, la douleur et la révolte clament leur tumulte désordonné. Visionnaire sublime, il a compris et chanté l'ardeur frénétique de son « siècle athée et noir », nous montrant tour à tour la vie intense des bourses et des comptoirs, le fourmillement des ports et des usines, la beauté des steamers et des locomotives en marche, nous disant l' « élan des géantes métamorphoses », l'inlassable et généreuse ardeur des savants, la magnificence des colossales entreprises, nous prophétisant enfin, avec une sorte de sacré délire, l'approche du monde nouveau.

Or, ce poète de la force et de la lutte est également le poète de la douceur et de la tendresse. S'il a donné des vers tout pleins de cris rauques, d'images violentes, de chocs de mots barbares, il est de lui d'exquises, naïves et simples prières d'amour. Il a signé *les Campagnes hallucinées* et *les Villes tentaculaires*, mais aussi *les Heures claires* et *les Heures d'après-midi*, deux petits livres qui marquent des dates importantes dans son œuvre et un complet renouvellement de sa manière.

Libre, ardente et vagabonde fut son existence. De Londres à Munich et de Munich en Espagne, il est allé, épris de sensations fortes, avide de découvrir l'inconnu. Il a vu les sombres cités industrielles, errer autour des quais et des docks, respiré l'amère odeur dugoudron et de la houille, rêvé devant les navires ; il a visité des cathédrales et des monuments, contemplé des statues, coudoyé des foules différentes. Sa sensibilité s'est éduquée peu à peu ; sa vision du monde s'est élaborée ; il a groupé les éléments dont il devait faire de prestigieuses synthèses. Ses joies, ses émotions, ses douleurs, ses tristesses, ses rêves, il les a dit âprement, il les a jetés en de beaux poèmes sonores et francs. Il a connu de la sorte l'ivresse de l'artiste qui crée, la meilleure joie d'accueillir et de multiplier en soi les images extérieures. Pourtant, voici

qu'au terme de ses pélerinages, la fatigue s'empare de lui Il se désenchante ; les voyages l'importunent ; les houleuses et bruyantes capitales le fatiguent. Une réaction s'opère et, surmené, il ne souhaite plus que l'ombre et la fraîcheur du jardin bien clos où s'épanouiront des roses et luiront les fruits de l'automne. Dans ce cœur qui a trop senti et souffert déjà, naît le besoin d'une consolante tendresse. Elle est venue et le poète, heureux maintenant et apaisé, chante sa sécurité :

..... j'ai tes mains entre les miennes
Et tes yeux sûrs, qui me retiennent,
De leurs ferveurs, si doucement ;
Et je te sens si bien en paix de toute chose,
Que rien, pas même un fugitif soupçon de crainte,
Ne troublera, fût-ce un moment,
La confiance sainte
Qui dort en nous comme un enfant repose.

Avant de connaître celle qui lui dispense son amour, qu'était-il ? un malheureux sans repos et sans confiance :

J'étais si lourd, j'étais si las,
J'étais si vieux de méfiance
J'étais si lourd. j'étais si las
Du vain chemin de tous mes pas.
Je méritais si peu la merveilleuse joie
De voir tes pieds illuminer ma voie,
Que j'en reste tremblant encore et presqu'en pleurs,
Et humble, à tout jamais, en face du bonheur.

Les heures mauvaises sont passées. Une infinie quiétude règne dans son âme et détend son être jadis accablé. Le doute est mort. Il ne faut pas raisonner. Il ne faut chercher « ni les pourquois, ni les raisons », mais s'abandonner simplement avec une grande foi, à la seule félicité :

Je te sens claire avant de te comprendre telle ;
Et c'est ma joie, infiniment,
De m'éprouver si doucement aimant
Sans demander pourquoi ta voix m'appelle.

Un tel amour transfigure la vie. L'univers se magnifie aux yeux des amants et sitôt que leurs lèvres se touchent, une clarté irradie le monde ; « tout éclaire et tout paraît flambeau » ; ils ne se lassent point de répéter les mêmes mots parce qu'ils ne sont jamais fatigués de les entendre. Les complications sont vaines. Que le cœur règne au-dessus de l'esprit :

Laissons l'esprit fleurir sur les collines
En de capricieux chemins de vanité ;
Et faisons simple accueil à la sincérité
Qui tient nos deux cœurs clairs, en ses mains cristallines.

Oui, il faut être simple par dessus tout et ne se soucier que de cette tendresse admirable. Parfois le poète reparaît chez l'amant. Il cherche pour l'élue des noms pompeux ; il la voudrait célébrer en des vers de parade :

Mais combien vite on se lasse du jeu
A te voir douce et profonde et si peu
Celle dont on enjolive les attitudes ;
Ton front si clair et pur et blanc de certitude,
Tes douces mains d'enfant en paix sur tes genoux,
Tes seins se soulevant au rythme de ton pouls
Qui bat comme ton cœur immense et ingénu,
Oh ! comme tout, hormis cela et ta prière,
Oh ! comme tout est pauvre et vain, hors la lumière
Qui me regarde et qui m'accueille en tes yeux nus.

A la douce compagne de ses jours, il se contentera donc de balbutier des oraisons naïves, des prières ingénues. Il en est d'exquises :

Je dédie à tes pleurs, à ton sourire,
Mes plus douces pensées,
Celles que je te dis, celles aussi
Qui demeurent imprécises
Et trop profondes pour les dire.
Je dédie à tes pleurs, à ton sourire
A toute ton âme, mon âme,
Avec ses pleurs et ses sourires
Et son baiser.

Mais leur joie éclate à la fin ; ils ne la peuvent plus contenir et dans leur cœur dilaté, ils se sentent l'amour de l'univers entier. C'est un hymne triomphal qui termine *les Heures claires :*

Et, nous aimant ainsi,
Nos cœurs s'en sont allés, tels des apôtres,
Vers les doux cœurs timides et transis
Des autres :
Ils les ont conviés, par la pensée,
A se sentir aux nôtres fiancés
A proclamer l'amour avec des ardeurs franches,
Comme un peuple de fleurs aime la même branche
Qui le suspend et le baigne dans le soleil ;
Et notre âme, comme agrandie, en est éveil,
S'est mise à célébrer tout ce qui aime,
Magnifiant l'amour pour l'amour même,
Et à chérir, divinement, d'un désir fou,
Le monde entier qui se résume en nous.

***

Les Heures d'après-midi sont d'une inspiration plus noble encore et plus sereine que *les Heures claires*. Des ans se

sont passés. Le poète a souffert. Sa compagne est demeurée sûre, fidèle, attentive, soigneuse de ses maux :

Et rien, rien n'est meilleur que se sentir ainsi
Heureux et clairs encor, après combien d'années ?

Qu'importe la vieillesse ! Ceux qui vivent d'amour ne vivent-ils pas d'éternité ? Dans la retraite amie les minutes de leur bonheur s'égrènent et tintent claires au disque de l'horloge de chêne ; puis tous deux regardent au fond de leurs prunelles l'ardente extase d'une confiance réciproque.

Voilà quinze ans déjà que nous pensons d'accord ;
Que notre ardeur claire et belle vainc l'habitude,
Mégère à lourde voix, dont les lentes mains rudes
Elurent l'amour le plus tenace et le plus fort.

Leurs plaisirs, leurs ivresses paisibles, ce sont les floraisons mousseuses des roses trémières, les aubes où se jouent les prismes irisés, les oiseaux chanteurs, les fruits luisants, les étangs et « les grands yeux d'eau de leur mouvant visage ». La terre n'a que des parfums. Tout cet enchantement : le gai travail du matin tandis qu'elle passe dans le jardin, ses retours embaumés de senteurs liliales et ses baisers qui versent l'ardeur du soleil, même leurs accalmies silencieuses :

Et c'est la joie intense et c'est l'amour profond
Que nous goûtons à nous sentir si bien ensemble,
Sans qu'un seul mot trop fort sur nos lèvres ne tremble,
Ni même qu'un baiser n'aille brûler ton front.

Et nous prolongerions l'ardeur de ce silence
Et l'immobilité de nos muets désirs
N'était que tout à coup à le sentir frémir
Je n'étreigne, sans le vouloir, tes mains qui pensent.

Ah ! se fanent ses traits, s'obscurcissent ses yeux et se flétrisse sa chair, il dira encore :

Que m'importent les deuils mornes et engourdis,
Puisque je sais que rien au monde
Ne troublera jamais notre être exalté
Et notre âme est trop profonde
Pour que l'amour dépende encor de la beauté.

Parfois le poète écoute son passé. Les jours d'hier et ceux plus distants ressurgissent. Vêtus de leurs robes noires glissent les souvenirs de la maladie et des morsures de la souffrance qui alourdissaient le sang et séchaient la peau comme une écorce. Alors, sa tendresse s'émeut jusqu'aux larmes et sa reconnaissance s'exalte. C'est que sa compagne fut la dispensatrice de sa lumière et de sa force, l'inspiratrice de ses œuvres, l'amie tutélaire de sa vie et

enfin la plus suave image de ces heures d'après-midi dont le cortège fleuri ramène chaque jour la douce accoutumance. Il s'écrie :

Et je m'en viens vers toi, heureux et recueilli,
Avec le désir fier d'être à jamais celui
Qui t'est et te sera la plus sûre des joies.
Toute notre tendresse autour de nous flamboie ;
Tout écho de mon être à ton appel répond ;
L'heure est unique et d'extase solemnisée
Et mes doigts sont tremblants, rien qu'à toucher ton front
Comme s'ils frôlaient l'âme en fleur de tes pensées.

Les claires heures, les heures d'après-midi se sont écoulées. Après l'été, l'automne va naître et le poète se demande :

Heures ceintes de fleurs, reviendrez-vous jamais ?
Pourtant, si le destin, qui tient en main les astres,
Nous épargne ses maux, ses coups et ses désastres,
Peut-être, un jour, reviendrez-vous, devant mes yeux,
Entrelacer vos pas égaux et radieux ;
Et mêlerais-je, à votre ronde ardente et douce
Tournant, dans l'ombre et le soleil, sur les pelouses,
— Tel an suprême, immense et souverain espoir —
Les pas et les adieux de mes « heures du soir. »

***

Tels sont ces deux petits livres d'ingénue tendresse, d'amoureuse ferveur et de joie reconquise. Là se retrouve le Verhaeren mystique des *Moines*. Les poèmes violents sont devenus une délicieuse musique. Comme on l'a dit très justement, des harpes frémissent dans le bruyant orchestre et l'on s'arrête surpris, charmé, de ces accords imprévus. Sans doute, l'auteur des *Visages de la Vie* ne renonce pas à nous montrer sa force et il garde, en dépit d'une extrême simplicité, la « frénésie » qui le caractérise, mais il innove une façon persuasive et originale d'être sincère en ces choses du cœur, et sa voix magnifiquement sonore s'infléchit aux doux accents d'un cantique adorateur. De même son rythme s'est diversifié et il a perdu, en gardant son ampleur, cette cadence volontairement monotone et lourde que l'on observe quelquefois.

Un pareil renouvellement d'inspiration et de « faire » est, chez le poète, la vraie preuve de la grande puissance lyrique et l'on ne peut, en lisant les *Heures claires* et les *Heures d'après-midi*, que trouver deux raisons nouvelles d'appeler Verhaeren « Verhaeren-le-grand », comme le font ses contemporains et comme le fera la postérité.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

Les Jongleurs

LES POÈTES

Servants d'un art austère, échos des cris humains,
Hommes souffrant comme les autres ;

Pour qu'un Œuvre parfait survive aux lendemains,
Mêlant à leurs sanglots les nôtres ;

Divins sacrifiés, escaladeurs du ciel,
Plus grands, plns forts que la nature ;

A l'homme révélant le grand Homme éternel,
Expliquant le monde à la créature ;

D'une vierge Idéale immuables amants,
Ayant négligé la femme incertaine ;

Ne trahissant jamais la Béatrix lointaine,
Dont l'image a reçu leur unique serment ;

Ouvriers du futur qu'aucun labeur n'arrête,
Et pour qui la douleur féconde est une fête,

Ceux-là sont les Poëtes.

LES JONGLEURS

Mais vous Jongleurs de l'Art, polisseurs de sonnets,
Avec l'éternité du Verbe pour jouet
Et, pour balles de cuivre et pour poignards, les phrases,
Debout sur le dos de Pégase,
Vous faites voltiger dans l'air
L'harmonieux dessin des rythmes et des vers.

Ah ! Zeus, Hellas, Pallas, les Vénus Cyrhérées,
Nymphes, bois d'oliviers, courtisanes sacrées,
Bonheur de se savoir,en sa jeune saisons,
Riche, élégant, aimé des belles qu'on agrée,
De connnître le luxe assis de la maison,
Et de tenir sur soi la gloire en pâmoison ;
Toutes les belles boules creuses,
Grimpant, tombant, papillonnant,
Font leurs courbes harmonieuses
Et repartent en bourdonnant.

Sans idéal, charmeurs subtils, pour tout génie
Vous savez seulement suivre le pur contour
D'une Phryné de carrefour.
Au nom du Verbe, épris seulement de discours;
Niant l'immortel, au nom de la Vie ;
Jouisseurs au nom de l'Amour ;
Vous fleurissez de vos guirlandes vaines

Le masque serein de la mort,
Et vous troublez, de vos clochettes d'or,
Le mystère infini de la souffrance humaine.

Funambulesques et bavards,
Artificiels, délicats et frivoles,
Vous avez sali la Parole,

Vous êtes les Jongleurs de l'art.

FERNAND DIVOIRE.

Légendes du Cotentin

SAINTE COLOMBE

Ce début, à mon ami Paul Vulliaud, en remerciement de ses affectueux conseils.

C'était un soir d'automne, époque où la Hague — ce coin mélancolique de la Normandie — est la plus belle et la plus caractéristique, drapée dans sa chevelure roussie et dorée par les rayons du soleil,qui semble vouloir donner un dernier baiser plus chaud et plus ardent à la nature, sa belle amante, avant qu'elle ne s'endorme dans l'hiver.

Le couchant étendait dans les prés les ombres allongées des arbres, se reflétait dans les vitres des maisons et colorait le clocher de la vieille église romane du petit village de G***, où je venais d'arriver.

J'étais venu dans ce village avec l'espoir de déterrer quelque vieille légende enfouie au plus profond de la mémoire d'un vieux ou d'une vieille du pays et d'aller ensuite la vivre par l'imagination dans le lieu où elle s'était passée.

Avant de chercher mon conteur, j'entrai à cette heure de recueillement dans l'église, afin de dire avec sa cloche et toute la nature mon Angelus du soir. L'ombre et le silence envahissant l'édifice aux voûtes basses venaient convier l'âme humaine au banquet de la prière.

Quand j'eus terminé d'orer, je fouillai des yeux tout ce sanctuaire et, au milieu de plusieurs statues modernes, j'en aperçus une datant du Moyen-Age se détachant des autres comme un diamant sur des charbons. Elle était en

bois sculpté, peut-être un peu grossièrement, mais elle appelait la contemplation ; car cette grossièreté, comme dans toute œuvre d'exécution naïve, loin de l'enlaidir, ne faisait qu'ajouter à la beauté de son caractère mystique. Elle représentait une sainte en robe de Vierge gothique ; ses yeux levés vers le ciel paraissaient éternellement demander grâce pour quelqu'un. Un mystère semblait s'attacher à cette statue ; elle devait avoir, pensai-je, son histoire ou sa légende. Je la contemplais toujours, cherchant à déchiffrer ses traits, lorsque le sacristain — le custo comme l'on dit en Normandie — armé de son trousseau de clefs vint pour fermer l'église.

— Quelle est cette sainte ? lui demandai-je en l'accostant.

— Sainte Colombe, me répondit-il, une sainte de G***.

— Connaît-on son histoire, poursuivis-je, sa vie ?

— Ma fé, reprit-il par cette locution qui commence toute réponse de paysan du Cotentin, on l'a sue autrefois, maintenant elle est oubliée et personne ne pourrait vous la conter ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle a donné son nom à cette grotte qui s'ouvre sous la roche du Catet au bord de la mer.

Déconcerté, je remerciai le sacristain et sortis de l'église.

La nuit était venue, une légère lueur rougissait encore le couchant, les étoiles apparaissaient. Je regardai distraitement pendant quelque temps la silhouette de l'église, me demandant ce que j'allais faire ; enfin, je pris une résolution et ce que les hommes ne savaient plus, quelque hasard surnaturel me l'apprendrait peut-être Ayant appris quel était mon chemin, je partis pour le trou de Sainte-Colombe, quoique je susse ne pouvoir le visiter avant le jour, la mer montant. J'étais décidé à passer la nuit sur la roche du Catet et à descendre, le jour venu, au bas de la falaise.

Le chemin que je suivai descendait à la mer dans une petite vallée, reserrée entre deux collines couvertes de champs et de landes et au fond de laquelle un petit ruisseau coulait à travers des prairies séparées par de vieux murs en pierres sèches, couverts de mousse. Au fond de cette vallée, la roche du Catet — qu'on appelle aussi rocher du Castet-Vandon — semblait en obstruer la sortie.

Mais si je parle ainsi de cette vallée, qu'il faut avoir vue pour en comprendre toute la poésie sauvage, c'est que je l'avais souvent parcourue ; ce soir-là, je n'en vis pas tant. Il n'y avait pas lune, comme disent les paysans, mais il y avait en échange une diable de petite brume qui vous

glaçait les poumons et vous empêchait de voir à plus de dix pas.

Arrivé au pied du Catet, je laissai la route et je me mis à gravir ce rocher dont les aspérités seules surgissent aujourd'hui de la terre et du sable que le temps a apportés et où des herbes sèches, des ajoncs et des bruyères ont poussé. J'atteignis rapidement le sommet où je m'installai pour attendre le matin. La mer, qui montait à cette heure, baisait de ses lames argentées, brillantes dans la nuit, le pied de la falaise. Au large, des voiliers éclairés subitement par le pinceau lumineux des phares de la côte, semblaient quelque vaisseau fantôme errant dans les eaux. Pas un vivant n'était en vue, pas une voix ne se faisait entendre, et je restais dans une solitude que rien ne troublait.

Je rêvais depuis quelques heures, mon imagination bercée par le bruit du flot; lorsqu'une chouette poussa son cri lugubre, ce cri qui épouvante tout être superstitieux comme l'est tout Normand et l'oblige à se signer. Presque aussitôt après, j'entendis un pas; une silhouette sombre venait vers moi, je la pris d'abord pour celle d'un douanier faisant sa ronde nocturne; mais je m'aperçus, quand elle se fut rapprochée, qu'au lieu de porter l'uniforme vert aux boutons d'argent, elle était drapée dans une grande pèlerine, qui lui descendait jusqu'aux pieds et dont le capuchon relevé et rabattu sur la figure en cachait les traits. La nuit profondément obscure donnait à cette forme humaine un air fantômatique.

L'homme — sa voix me révéla plus tard son sexe — l'homme qui était ainsi drapé, s'arrêta, arrivé près de moi et s'assit sans parler. Il resta quelques instants silencieux, pendant lesquels je pus me demander si je ne devenais pas visionnaire, comme disent nos paysans, et si je n'allais pas être le jouet d'un maléfice.

Enfin lente, une voix sortit du capuchon comme d'une bouche étrange.

— Vous êtes venu ici pour apprendre la vieille histoire de sainte Colombe.

— Oui, répondis-je, très étonné, mais comment pouvez-vous le savoir ?

— Que seriez-vous donc venu faire à cette heure ?

— Vous m'avez deviné, repris-je, j'ai vu en entrant dans l'église, *à la tombée*, la statue de sainte Colombe, et connaissant malgré que je ne l'eusse jamais visitée, la grotte, qui porte son nom, j'ai pensé qu'elle devait avoir son histoire ou sa légende ; mais j'ai appris avec regret que personne ne la connaissait plus et c'est pourquoi je rôde ici, en ce lieu où la nature me semble mystérieuse.

— Détrompez-vous, reprit le singulier personnage, quelqu'un la sait encore, c'est moi ; je vous la redirai

volontiers cette nuit, afin qu'elle ne soit pas à jamais perdue, si vous le voulez bien.

Je pris l'occasion par les cheveux, comme on dit communément, car je tenais à mon histoire.

— Certainement, lui dis-je, je brûle de la connaître, nous serons du reste à merveille ici, car nous pourrons replacer les faits à l'endroit où ils se sont passés.

— Oui, dit-il, puis il se tut. Je compris qu'il rassemblait ses souvenirs et j'attendis avec impatience, le commencement.

La nuit était toujours aussi noire, la mer qui battait maintenant son plein, frappait plus fortement le pied de la falaise et le vent monotone soufflait dans la lande.

— Il n'est pas étonnant, reprit mon conteur, que les gens d'aujourd'hui aient oublié cette histoire, car elle vient de loin.

Comme vous avez dû vous en apercevoir, continua-t-il, la statue de sainte Colombe date à peu près du XIIe siècle; mais elle ne fut exécutée probablement que longtemps après sa mort, car Colombe vivait en l'an 9... Colombe était une jeune fille du village de G***, qui se composait alors : de la vieille église que vous avez vue ce soir — et qui, aussi solidement plantée qu'un roc de la falaise, a résisté à la marée des temps -- du presbytère et de quelques chaumières qui ne différaient pas beaucoup des maisons d'aujourd'hui. Les parents de Colombe en habitaient une, gens libres, vivant du produit de leurs terres, composées de prairies et de champs de blé, qui s'étendaient dans l'entour de G*** au milieu des landes.

Colombe, leur seul enfant, avait reçu à son baptême ce nom poétique que portaient autrefois assez souvent les femmes de la Hague.

A l'époque où s'ouvre ce récit, elle avait 19 ans ; belle comme une aurore de printemps, sa chevelure avait la couleur des épis de blé mûr, ses yeux bleus comme la mer par un beau soir d'été ; elle était grande sans exagération et fine sans étroitesse. Elle possédait pour tout dire une beauté rare. Son âme était aussi blanche que l'oiseau dont elle portait le nom.

Colombe aidait ses parents dans les travaux des champs, elle maniait de sa main à la fois robuste et délicate — qui ne ressemblait en rien à celle d'une paysanne, — les instruments nécessaires à l'agriculture. Dans ce village, parmi ces travailleurs aux mains rugueuses et aux traits rudes, on ne l'aurait pas crue de la même race, elle rappelait plutôt quelque druidesse au milieu des laboureurs, une colombe — pour employer son nom qui la symbolisait si bien — au milieu d'une basse-cour. Aimée par les vieux

du village à cause de son caractère toujours doux, toujours serviable, elle l'était aussi par les jeunes gens à cause de sa beauté.

Le soir, lorsque le soleil couchant étendait sa pourpre sur les prés et faisait étinceler le coq du clocher, Colombe s'en allait aux champs traire les vaches ; aussitôt qu'ils la voyaient, les jeunes gens occupés aux clos voisins, s'empressaient autour d'elle pour lui proposer de prendre sa lourde *cane*. C'était à qui la lui porterait ; mais, toujours, elle remerciait avec amabilité ses adorateurs et disposant sur son épaule quelques fougères, elle y chargeait sa *cane* qu'elle maintenait, comme font encore les paysannes d'aujourd'hui, à l'aide d'une courroie passée au poignet qu'elle tenait au-dessus de sa tête. Puis elle s'en allait ainsi, majestueuse, l'or de ses cheveux se confondant avec le cuivre de sa cruche.

Il n'y avait pas que sa beauté qui la séparât du village son intelligence aussi, le désir de savoir la tourmentait, la fièvre de l'Idéal dévorait son âme.

Dans ce temps reculé où l'imprimerie n'existait pas et dans ce coin encore presque sauvage, un seul être pouvait lui prêter des manuscrits et la comprendre, c'était le curé de G***. Jeune prêtre, il appartenait à une famille noble du pays ; de belle prestance, sa physionomie et ses manières décelaient bien son origine. Les paysans disaient de lui : « Il prêche comme un saint et chante comme un ange ». Aimant l'étude, il avait collectionné un assez grand nombre de manuscrits. Souvent Colombe lui en empruntait ou parfois s'entretenait avec lui de sujets religieux. Au commencement, elle ne restait que peu de temps au presbytère, mais bientôt ses visites devinrent plus longues ; cependant personne dans le village ne trouva rien à redire, car l'on connaissait trop la piété et la pureté de Colombe pour la soupçonner

Ces visites toujours purement intellectuelles pour Colombe, ne l'étaient plus, hélas ! pour le prêtre ; au début il n'avait vu en elle qu'une âme vierge, mais peu à peu il s'était épris sans s'en apercevoir de cet idéal et soudain son amour lui était apparu dans sa violence profane.

Faible de caractère, il n'avait pas su y résister et même déjà trop épris, le courage de fuir lui avait manqué. Bon, doué d'une grande âme et d'une haute intelligence, l'état religieux l'avait attiré, — le monastère ou l'église étant alors les seuls lieux où les esprits supérieurs allaient se recueillir et étudier — ne s'apercevant pas que trop humain son cœur était fait pour aimer une femme sur cette terre et qu'il rencontrerait peut-être un jour l'être qui devait combler sa vie et qui maintenant allait faire son

malheur. Il ne cédait pas bestialement au désir de la chair, mais faiblement au mouvement de son cœur ; n'ayant commis qu'une faute, celle de s'être trompé, il ne sut pas la racheter en acceptant pleinement le devoir qu'il s'était lui-même imposé.

Colombe allait donc assez souvent au presbytère, elle y allait généralement vers le milieu du jour, avant de reprendre son travail aux champs.

Par un de ces jours, où le soleil redescendait majestueusement de son trône de midi, la chaleur des derniers jours de l'été faisait chanter le grillon tandis que les paysans se livraient à la sieste quotidienne, Colombe, dans sa robe blanche, les cheveux tombant sur les épaules et les bras nus sortit de la maison paternelle et traversant la place de l'église, se dirigea vers le presbytère.

Le presbytère, séparé de l'église par un petit chemin, était une maison basse, rien ne la distinguait des autres, sinon un grand jardin entouré de hauts murs.

Ce fut le curé qui vint lui-même ouvrir à Colombe ; en la voyant, un éclair de passion qu'elle n'aperçut pas brilla dans ses yeux. Il la fit entrer dans le jardin et ils allèrent s'asseoir sous un figuier pour se garantir du lourd soleil de cette heure. Elle rapportait un manuscrit qu'elle avait depuis quelques jours. La conversation s'engagea naturellement sur cette œuvre qui n'était autre qu'une épopée bretonne. Le prêtre enthousiasmé se mit à discourir, oubliant sa passion, tandis que Colombe écoutait les éloquentes paroles qui tombaient de sa bouche. Ils parlèrent ainsi longtemps, elle, interrompant le discours par des demandes, lui, reparlant sur ses questions avec fougue. Le soleil déjà bien baissé, la conversation épuisée tomba.

Ils restèrent quelques instants silencieux, leur entretien les retenait loin de la réalité, il leur fallait le temps d'y revenir avant que leur esprit ne s'abattît sur cette terre comme le goëland sur la plage après un long voyage dans les cieux.

Ce fut le prêtre qui revint le premier à lui-même, mais laissant Colombe qui rêvait toujours, il se mit à la contempler. Elle était splendide, assise au pied de ce figuier, telle une divinité forestière, telle une druidesse écoutant un oracle ; plus il la contemplait, plus il sentait grandir son amour, et le désir qui lui était défendu s'emparait de sa personne avec la force d'une volonté.

A son tour, échappée de la rêverie, Colombe aperçut les yeux du prêtre attachés sur elle ; sa figure légèrement bronzée rougit et comprenant ce qui se passait dans l'âme de l'abbé, elle voulut s'enfuir ; mais lui qui n'était pas maître de sa passion — qui allait maintenant l'entraîner

comme un cheval emballé dans tous les sentiers de la folie — la retint par le bras et lui avoua sa pensée criminelle. Colombe, la pure Colombe, entendant cet horrible et cynique aveu, trembla et le forçant d'une saccade à lâcher son poignet, elle voulut se précipiter vers la porte, mais il l'y avait devancée et avait eu le temps d'en arracher le loquet.

Se voyant ainsi enfermée dans le jardin, elle passa le seuil de la maison et entra dans une chambre qui était ouverte ; une fois entrée elle en ferma la porte et après avoir poussé un bahut pour empêcher qu'on ne l'ouvrît, elle tomba sur un escabeau et pleura.

Quand elle eut pleuré, les nerfs calmés par ses larmes, comme un orage par une pluie abondante, elle réfléchit sur les moyens d'évasion. Mais la maison était complètement entourée par le jardin, dont la porte était fermée et les murs trop hauts pour permettre la fuite. Elle était bel et bien enfermée et voyant qu'elle ne pourrait se sauver, elle se décida à ne pas bouger de cette prison jusqu'à ce que le curé voulût bien la laisser sortir.

Elle resta ainsi trois jours sans manger, dormant à peine, souvent le prêtre venait frapper à sa porte et la suppliait de se rendre à ses instances ; elle le renvoyait toujours et lui disait l'horreur de sa faute.

Le matin du quatrième jour, le soleil venait de se lever, le coq chantait, Colombe qui s'était assoupie se réveilla, la faim la tenaillait, plus de résistance était impossible. Triste et découragée, elle s'agenouilla devant le crucifix suspendu à la muraille et pria le Rédempteur de ne pas permettre qu'elle tombe ainsi sans forces aux mains de l'insensé qui la retenait prisonnière.

Quand elle eut terminé cette supplication, elle leva les yeux vers le Crucifix ; ô miracle ! elle vit que la boiserie sur laquelle il était accroché, n'était autre qu'une porte condamnée. Revenue à l'espoir, elle saisit une hachette oubliée dans un coin et cogna dans la porte qui soudain sous les chocs répétés s'ouvrit, démasquant un escalier poudreux qui conduisait à une cave. Ayant allumé une chandelle, elle descendit les degrés, et arrivée au pied de l'escalier, elle leva la lumière pour mieux se rendre compte du lieu où elle se trouvait.

C'était une cave depuis longtemps abandonnée, car les quelques débris que l'on y avait entassés, étaient couverts d'une poussière épaisse ; au fond une vieille porte délabrée veuve de son battant semblait conduire à une autre cave.

Colombe se dirigea de ce côté, elle vit alors un couloir creusé dans le roc et entendit un mugissement éloigné,

semblable à celui qu'on entend dans les coquillages du bord de la mer. Etonnée, elle s'arrêta, se demandant si ce n'était pas là le bruit du flot et si ce couloir ne la conduirait pas vers la falaise. Mais n'y avait-il pas une demi-lieue de l'église de Gréville à la mer et comment expliquer l'existence d'un pareil souterrain ?

Elle était là, hésitante, lorsqu'elle entendit qu'on essayait d'entrer dans la chambre qu'elle venait de quitter, son parti fut aussitôt pris. Elle remonta fermer la porte, dont le bruit qui lui parut celui d'une dalle de tombeau, la fit frémir, et faisant un signe de croix, elle s'engagea dans le couloir.

L'orée en était large, deux personnes y auraient aisément passé de front, les parois, le sol, la voûte, tout étai formé par le roc, l'air y était humide, car l'eau suintait de toutes parts ; Colombe couverte de sa légère tunique, frissonnait, l'humidité gênait sa respiration ; désireuse d'en sortir le plus vite possible elle mit sa main devant la chandelle et pressa le pas. Mais peu à peu le couloir se rsesserra, elle marcha de plus en plus difficilement, bientôt elle n'eut plus que juste la place de se faufiler, sa tête touchait la voûte et les parois semblaient se rapprocher, comme pour l'écraser, sa tunique s'accrochait aux aspérités du roc ou ses bras se heurtaient et s'écorchaient, ses pieds se meurtrissaient aux cailloux. Bientôt le couloir s'abaissa tellement qu'elle fut obligée de ramper sur les genoux et sur une main, tenant toujours de l'autre la lumière. Heureusement — car elle n'aurait pu aller loin dans cette position — la voûte ne tarda pas à se relever. L'étroit défilé franchi, elle s'arrêta exténuée, il devait y avoir déjà près d'une heure qu'elle allait ainsi ; découragée, elle se demanda si elle n'était pas victime d'un sort et si ce souterrain ne durerait pas éternellement. Ses plaies et la faim lui donnèrent un vertige, elle tomba sur le sol où sa chandelle s'éteignit. Le choc la fit revenir à la réalité, elle se redressa. Elle vit alors une faible lueur blanchâtre que la lumière lui avait voilée.

Elle reprit donc rapidement sa route, le souterrain maintenant se rélargissait, les mugissements de la mer éclataient avec force, l'air qui s'engouffrait faisait flotter ses cheveux et la lueur grandissait de plus en plus.

Enfin la mer apparut ; alors joyeuse elle sauta de roche en roche, telle la biche dans les Alpes et atteignit la grève que la mer, presque haute, baignait.

Elle se jeta aussitôt à genoux et clamant un *Gloria in excelsis Deo*, elle tomba à bout de forces au bord de la mer, qui devant cette quasi martyre de sa virginité s'arrêta

comme le lion aux arènes, et vint seulement rougir ses lames argentées sur ses pieds sanglants.

La disparition de Colombe n'était pas restée inaperçue au village, on avait longtemps fouillé les alentours, questionné bien des gens et l'on n'avait rien trouvé ; trois jours écoulés on était allé demander au presbytère, où un enfant en dénichant un nid l'avait vue le jour même de sa disparition. Le curé avait répondu qu'elle y était venue, mais qu'elle en était repartie et pour dissiper tout soupçon, il avait ordonné de fouiller le presbytère. Ce ne fut qu'à *la tombée* du quatrième jour, qu'on la vit revenir, le corps meurtri, les vêtements déchirés. Aux demandes que lui firent ses parents, elle répondit qu'elle sortait de la grotte du Catet. Voyant ses réponses embrouillées, ils crurent qu'elle était tombée de la roche et qu'elle était restée longtemps évanouie, ils lui pansèrent ses plaies, puis ils dirent leur Angelus, car il venait de sonner au clocher et prirent leur repas du soir.

Le lendemain, Colombe ayant repris des forces pendant son sommeil, se remit à son travail coutumier ; mais elle ne parlait plus et son sourire n'illuminait plus sa figure. Damnation ! C'est qu'elle aimait aussi le prêtre et cet amour qui lui était resté caché jusqu'alors, cet amour pour cet être sacré lui semblait une faute sacrilège. Son âme, qui n'avait jamais connu le péché, ne lui apparaissait plus blanche comme son nom et de même que l'hermine qui meurt d'une tache sur sa fourrure, elle n'allait pouvoir regarder cette tache de son âme sans mourir.

Le soleil baissait vers sa couche et bientôt la cloche allait lui jeter son adieu avant qu'il ne disparût à l'horizon.

Colombe sortit de la chaumière familiale, une botte d'ajoncs sur l'épaule et s'en alla au four du village afin de renouveler la provision de pain.

Une fois arrivée, elle alluma le feu et en attendant que le four fût chaud, elle s'assit sur un tronc d'arbre qui servait d'escabeau et se recueillit. Sa faute lui apparaissait de plus en plus sacrilège et son pardon lui semblait impossible sans une grande pénitence.

Elle était absorbée par cette pensée fixe lorsqu'une de ces détonations que fait le bois chauffé, se produisit ; instinctivement Colombe tourna les yeux vers le four et voyant l'ouverture béante, une idée de pénitence horrible qui devint vite une résolution traversa son esprit. S'enfermer dans le four à la place du pain et y mourir brûlée, telle fut la pénitence qui lui apparut comme la plus propre à se faire pardonner ; ne s'apercevant pas, dans sa pureté

naïve, qu'elle allait commettre une bien plus grande faute en se tuant ainsi...

Le soleil disparaissait complètement à l'horizon, l'étoile du berger brillait déjà. Le père de Colombe ne voyant pas revenir sa fille, alla la chercher au four ; mais en arrivant dans la pièce, éclairée par les lueurs rougeâtres du feu, il s'aperçut qu'elle était vide.

A ce moment quelques paysans revenant des champs passèrent, il les arrêta our leur demander s'ils n'avaient pas aperçu Colombe.

L'un d'eux répondit l'avoir vue il y avait peu de temps, disait-il, en train d'allumer le feu. Ils entrèrent dans la pièce pour s'assurer qu'elle n'y était pas, se demandant si elle allait disparaître de nouveau ; mais en regardant de près le four, ils aperçurent que la terre glaise au lieu d'avoir été mise de l'extérieur avait été placée de l'intérieur ; à cet indice ils pressentirent ce qui s'était passé et saisissant la longue pelle qui sert à prendre le pain, ils débouchèrent rapidement l'entrée. Alors une colombe sortit et planant un instant elle passa la porte et d'un vol rapide, monta dans les cieux.....

Quand le prêtre apprit ce qui était arrivé, il s'écria : « Colombe est sauvée, moi je suis perdu ». Puis sortant de chez lui, il alla se pendre dans un champ voisin du presbytère et qui est aujourd'hui rempli de ronces, personne ne voulant le cultiver, car il est maudit...

Quand mon conteur eut fini, je regardai l'horizon qui à l'approche du soleil, commençait à blanchir et se couvrait de zébrures violacées qui s'empourpraient de plus en plus. La mer éclaircissait ses ondes et ses vagues pressées accourant sur la grève semblaient se poursuivre comme des monstres marins.

Soudain une colombe — cet oiseau assez rare dans nos contrées de l'Ouest — passa devant nous se dirigeant vers le Levant. Longtemps perdu dans mes pensées, je suivis son vol ; lorsqu'elle eut disparu, je voulus parler à mon compagnon, mais il n'était plus là, j'entendis alors derrière moi une voix qui me criait : « Priez pour moi ». Je me retournai, mais je n'aperçus dans la lande qu'une grande chouette qui poussant son cri lugubre, s'enfuyait à l'approche du jour dans les derniers lambeaux du manteau de la nuit.

PIERRE DE CRISENOY.

Evocation séphirotique

I

Ineffable ! Dans la contemplation, je t'évoque ! Las, à ton seuil, interdit, l'hiérophante s'arrête pour seulement prier. Comme lui, adorant, je balbutie des mots qui chantent : Saint des saints ! Impensable ! Aïn-Soph ! Absolu !...

J'ai voulu remonter vers la source des biens, voici que lumineuse, l'apparition grandiose a fini en symbole.

Je n'ai pu qu'admirer, non pénétrer en toi !

Mais par les dix clartés que son centre projette, j'essayrai de conter la vision auguste d'une aube de printemps.

II

Ehie ! Kether ! Couronne des Esprit ! Pouvoir sur le Pouvoir ! Comme un feu caressant qui se joue de mon âme, ton ivresse l'emporte, au loin, vers l'Orient. Sois clément pour mon rêve, Dragon qui garde seul le secret radieux ! Parvenu devant toi, tête spirituelle, vois cet humble chanteur qui s'éleva jadis à travers les neuf cieux et qui vint jusqu'à toi, comme au maître visible, dire un ave profond en offrant son esprit.

Ehie ! Kether ! Couronne des Esprits !

III

Elohim ! ô, Hocma ! Sagesse des Esprits ! Les Prophètes ont dit la gloire de ton Etre, caresse du cerveau ! Tu incarnas pour nous, dans les divins terrestres, le bien suprême seul donné aux indigents : la Sagesse — l'Amour !

C'est toi le Verbe, l'Energie de l'Ineffable, toi qui t'involuas pour apaiser l'hostile et régner à jamais dans nos cœurs grands ouverts,

Christ, Messie, que ton sein nous entende et qu'un rayonnement de ton amour immense s'étende jusqu'à nous !

Elohim ! ô Hocma ! Sagesse des Esprits !

IV

Jehovah Elohim ! Bina ! Intelligence ! Pur esprit des Esprits ! Les quatre mondes en toi, se lèvent tout joyeux. Evoici ton oiseau qui vole, hiératique, les ailes étendues. L'aigle est audacieux, il plane sur les neiges et fixe le soleil sans baisser son regard.

Je sais, comme il les sait, les secrets de son nom tétragramme et nomme, à bon escient, les quatre coins du monde qui enserrent, fervents, le jardin Paradis.

Jehovah Elohim ! Bina ! Intelligence !

V

Elohaï, Hesed ! Grâce ! Ton influx dans mon cœur est un baume qui coule, ton geste est un parfum et ta voix qui louange est l'abime infini du tendre amour naissant.

Je te renvoie tes dons, ô, Magnifique. Et mes vœux, mes désirs sont des fumées qui montent, des brasiers où flamboient des parfums caressants !

Tu cercles de bonté mon cœur ! ô Sympathique !

Elohaï, Hesed ! Grâce !

VI

Iah Elohim ! Geboura ! Ton arme c'est la Force et ton pantacle la Justice ! Tu parais sur la terre quand l'homme courroucé, s'est levé pour venger, dans sa sainte colère, la justice outragée !

L'intrus ne peut sur nous aucun geste qui blesse si tu veux bien, Grand Equilibrateur, t'identifier à nous !

La Victoire, c'est toi ! Aide-moi, je ne combats jamais pour les causes profanes et je ne subis point les appels de l'informe !

Iah Elohim ! Geboura !

VII

Jehovah ! Tipheret ! ô, soleil de Beauté ! L'ascèse vers ton sommet est la voie lumineuse.

A travers la clarté, c'est toi que l'on perçoit, reflet de puissance splendide, forme des formes, père des choses, âme du monde, Beauté !

De mon cœur de poëte, un vol fou de pensées s'évade vers ta fulgurante lumière. Reçois-les Tipheret, ô, soleil de Beauté ! Et quand tu daigneras tourner les yeux vers moi, un geste me dira si mon offre fut bonne et si j'ai mérité les baisers du divin !

Veille sur moi, ô, Jehovah, Tipheret, ô soleil de Beauté !

VIII

Jehovah Çabaoth ! Necah ! Triomphe ! Valeureux !

Je t'ai tendu mon glaive pour que tu le bénisses !

Sa pointe protectrice, au jour d'évocation, effare les lémures qui veulent me surprendre.

Ghibor, Dominateur ! mon corps danse vers toi, car il sait que tu es les sublimes délices... Ta puissance, c'est la dextre du monde tierce qui porte le palmier.

Jehovah Çabaoth ! Necah ! Triomphe ! Valeureux !

IX

Elohim Çabaoth ! Hod ! Gloire ! Extase !

En un, tu es la charité sublime et la Justice au beau front.

Çabaoth est ton nom ! L'amant, le juste, est seul des pérégrins qui sera accueilli dans ta sphère de gloire.

Le palmier de la dextre, c'est Necah qui le garde, toi, tu as l'Enfançon assis sur ta senestre !

J'arrive devant toi les yeux plus haut fixés. Tu es un échelon du sentier qui ascende vers la face sublime. Ta sphère glorieuse roule vers la Beauté, monte vers la Justice !

Elohim Çabaoth ! Hod ! Gloire ! Extase !

X

El Haï ! Yesod ! Génération ! Convoyeur admirable !

C'est sur toi que s'appuient nos pensées qui vont gravir les cieux ! Tu portes nos désirs vers les sphères plus hautes, aimable messager, et aussi tu descends, chargé d'un lourd fardeau ; c'est le butin des cieux dont les bras se fatiguent, que tu viens déposer sur notre terre aimée.

Par toi, bel audacieux, si tu meus la matière, même la moins parfaite, les âmes réincarnent des vêtements toujours plus jolis et plus clairs.

Vol de sphère en sphère, en m'emportant El Haï ! Yesod ! Génération !

XI

Adonaï ! ô ! Malchut ! Royaume ! Temple ! Félicité ! Tu règnes sur la forme : la lumière faite ombre, la pensée, action !

Ton nom est Harmonie ! Ta sphère est le miroir du soleil tout puissant qui éclate de Gloire !

Si ton corps est fini, il n'est que le reflet de l'auguste pensée, qui siège immarcessible, au fond de l'infini.

C'est aux sons de la lyre, louangeant l'Ineffable, que je bâtis ton temple ! ô ! Adonaï, Malchut ! Royaume, Félicité !

LÉON BRUNETEAUX.

La Thèse classique dans la Symphonie (*)

LE PRIX CRESSENT 1906

(Suite)

La forme sans l'intime relation des idées est vaine en soi, objectivement, elle ne peut correspondre à une vérité. D'autre part, quelle logique autre qu'une logique intérieure ferait coïncider les motifs pour cette parole lucide et expressive, qu'en nous-mêmes, naturellement nous identifions au sens vrai d'une œuvre? Jamais aucune méthode de raisonnement, aucun système de figures, aucune mécanique formelle, n'a fait une œuvre d'art, et n'en fera. Il n'y a pas de connexion, de lien moral possible des idées sans base sentimentale.

Le procédé ne crée pas, il sert. L'artisan, secondant l'artiste, a son procédé comme l'esthéticien a son système. Si pour sa réalisation Bach utilise la fugue et les formes en vigueur du contrepoint, si Beethoven, après Mozart, emprunte le développement symétrique des figures c'est en raison d'une simple loi d'esthétique admise par leur époque. Fort de toute sa raison architecturale, Bach obéit, non aux règles, mais à la norme de son génie, constructif et gothique par certains côtés; ses principes en découlent, appropriés à sa vision. Ces lois et principes, nous les retrouvons non dans leur application stricte mais au sens d'une large interprétation, au cours de l'évolution de la musique.

Symbole plastique à l'origine, c'est-à-dire pensée comme forme, la symphonie, orientée par la raison déterminante de toute sa volonté consciente, se manifeste en Beethoven symbole spirituel — c'est-à-dire idée — parole et aspect d'âme plutôt qu'image ou geste. Dès lors, fera-t-on abstraction d'une évolution qui ayant ouvert le monde sonore à la lucidité de Beethoven, manifesta la direction précise et le sublime effort de la musique vers le sens éclairé de son verbe? Considérer la musique antérieurement à la venue de ce dieu nouveau, en sacrifiant sur l'autel des formes au nom d'une scolastique vermoulue, c'est la rendre à l'innocence du sommeil de ses Primitifs, sans retrouver leur perfection. Cette contradiction, osée par les formalistes, est jugée.

S'il est de nos jours une physionomie musicale que

(*) Cahiers XIII et XIV.

n'éclaire de reflets même très pâles le génie volcanique de Beethoven, s'il est une pensée que n'alimente pas la sienne (les nouveaux points de vue pourraient l'expliquer), où est l'art dont l'origine soit uniquement dans l'intuition de siècles révolus ?

Debussy ? Mais il ne réinterprète pas un passé, il en assemble tels éléments, qui lui paraissent bons et les enrichit, les complète pour des expressions nouvelles.

Renouvelant la langue et l'esprit de la musique, inventant des modes esthétiques nouveaux, Debussy est le moins formaliste des musiciens. D'ailleurs, ni architectural ni classique au sens traditionnel, bien moins encore anticlassique, son art oriente la musique vers la lumière subtile et l'indéfini des images, suggérés en vibrations, après l'idée formelle ou architecturale, l'idée spirituelle ou philosophique, enfin l'idée colorée ou atmosphère. C'est déjà une évolution historique.

Revenons aux classiques. Un double courant les entraîne et les dirige. Par eux, la symbolique musicale révèle ses faces diverses, du moins les plus essentielles. Son principe, d'abord soumis à l'infaillibilité de la forme, s'élargit et peu à peu se transforme au point de déterminer un organisme nouveau, celui de l'âme nouvelle de la symphonie de Beethoven. La mélodie subtile et infinie, de volonté subjective, y circule ; ses fluctuations iront grandissantes, par-delà l'unité de rythme et les symétries générales où demeure, avec ses rites formels, le principe objectif. La mélodie, leitmotiv de vie intérieure, devient donc la vraie parole symphonique et du même coup *le corps du symbole musical*. Sa volonté nouvelle engendre une pensée neuve d'où la dogmatique traditionnelle est exclue. Elle sera enfin la base du principe wagnérien.

L'essor de la symphonie transfigurée en Beethoven, on le sent, devait condamner et en effet condamne tout retour avoué ou déguisé à la scolastique et à ses procédés, qui permettraient d'imposer une forme déterminée, préconçue à l'idée qui *a priori* ne saurait la recevoir. La « grande variation », le « leitmotiv » wagnérien sont des systèmes, si l'on veut ; mais ce sont des systèmes absolus, je veux dire inclus dans le concept musical et dans la volonté esthétique des créateurs ; à la lettre, ils ne signifient rien, ils n'ont qu'une valeur morte que ne fera pas revivre le premier des raisonneurs. Seule une disposition d'âme, appuyée d'une grande vigueur d'esprit, pourrait sans contradiction les ranimer au nom d'une idée traditionnelle. Ce cas n'est pas impossible ; la personnalité de Paul Dukas l'atteste, mais justement chacune des œuvres de ce grand musicien montre ce jugement expressif faisant se

correspondre le caractère du style et l'attitude des formes, pour l'épanouissement musical de son idée.

Ce jugement, nous le trouverons difficilement chez l'auteur qui nous occupe. Dans l'*andante* de sa symphonie, M. Eug. Cools défigure son style par une association d'idées fondée sur le simple mécanisme d'un leitmotiv. L'auteur s'est-il demandé si la nouvelle déformation de son thème remplissait l'office qu'il en attendait ? Il a voulu exalter mystiquement la « Volonté », comme Beethoven, par exemple, anime en sillons de feu, au début du *scherzo* de sa *IXe Symphonie*, la « Volonté de vie ». Soit. Mais cette volonté surgissant avec son « motif » n'a plus ou presque plus rien d'héroïque ; j'ai dit qu'elle est comme passive et inerte, dans sa nouvelle proposition. Infidèle au *sens absolu* de la mélodie solidaire du rythme, hors de sa cause musicale, elle n'est qu'esclave d'un procédé et ainsi asservie ne préserve plus l'intérêt psychologique sur lequel l'auteur s'est mépris lui-même, en osant s'appuyer sur le seul mécanisme formel de la « variation ».

Spéculation dangereuse, je le répète, et d'où ne sort pas indemne la mélodie. Chaque variation nouvelle instruit la lettre, mais en altérant l'esprit, sans l'excuse d'une qualité musicale qui, à la rigueur, validerait tous les raisonnements. L'auteur est trop « textuel » pour être expressif, c'est un prisonnier volontaire,systématique,qu'une tour sans air et sans lumière abrite amplement ; muré dans son procédé, il se montre tout de même capable de petits travaux, bien faits et minutieux — par exemple cette variation en *la bémol*, où méthodique et comme sans y voir, M. Cools brode le point régulier d'une dentelle prévue — mais qui, pour nous convaincre d'un talent raisonnable prémuni contre les dangers d'un art trop libre, ne laissent pas que de paraître peu ingénieux. Je préfère la témérité à l'anémie. Quelle routine et quel manque d'hygiène ! à peine si l'on entrebaille une fenêtre, sans même l'ouvrir sur l'imprévu, dans cette fin d'*andante* qu'une coda hermétique, cadenassée de contrepoints barbares, condamne au faux jour d'incertaines modulations. Voilà un art humide, monotone, absolument froid, et si M. Cools me disait qu'il a voulu cette grisaille je n'incriminerais pas sa couleur puisqu'il n'est pas coloriste et ne cherche pas à l'être, je lui demanderais où va le symphoniste perdu dans des brumes obstinées de tierces et à quelle musicalité conduit sa variation systématique.

La question est en réalité celle-ci : les nécessités d'une esthétique procédant de Beethoven se heurtent à des parti-pris formels qui n'y répondent pas. Ces parti-pris ne sont que les vestiges d'une tradition plastique caractérisant ce

que j'appellerai l'âge architectural, moment historique qui n'est pas le nôtre. Ici, le parti-pris de la « variation » prétend consolider l'édifice, en rattachant le second morceau au premier, et faire œuvre architecturale. Cette liaison n'est d'aucun intérêt. Toutes les disjonctions subsistent. L'unité de pensée et de style, comme l'unité d'architecture ne dépendent que de la volonté mélodique portée par le rythme intérieur, et la forme est dans la fatalité de l'idée, rythme ou mélodie, « corps du symbole musical ». A partir du renversement de son premier thème, dans l'*allegro*, l'auteur entre dans l'inconscience : au destin mélodique, il substitue un raisonnement. J'admets la *cellule* proposant l'inversion, mineure ou majeure ; les degrés, les intervalles s'y prêtent ; cette inversion est même typique ; poussée au thème entier, elle est forcée, devient laide et improductive, elle n'est plus dans la volonté mélodique ; enfin, dans l'*andante*, avec ses chutes nouvelles, ses altérations de rythme et d'accents, elle n'est qu'un lourd contre-sens et une négation.

Quels que soient le point de vue, le système, le commentaire explicatifs, ma conclusion est invariable au sujet de ce *lento*. Je n'y découvre ni style ni unité ; j'y vois trois compartiments, c'est-à-dire trois idées inconciliables, dont la seconde s'inscrit entre les périodes symétriques de la première affectée au péristyle de l'ouvrage, et dont la dernière est la physionomie nouvelle, très arbitraire, du thème inverti de l'*allegro*. Ce n'est qu'un semblant d'architecture, un composite artificiel tonal et ordonné. Rien n'est moins classique.

(*A suivre*).

ALBERT TROTROT.

La Flûte Enchantée

(Suite)

SCÈNE XVII

TAMINO, *en avant, à droite*, LES TROIS GARÇON, *au milieu* PAPAGENO, *en avant, à gauche*

N° 16. Terzetto

LES TROIS GARÇONS

Soyez-nous bienvenus pour la seconde fois
Vous, hommes, en ce royaume de Sarastro
Il vous renvoie ce que l'on vous avait ôté
La flûte et les clochettes.

(*Une table dorée richement pourvue de mets et de boissons surgit*).

Voulez-vous ne pas mépriser ces mets ?
Mangez donc et buvez joyeusement
Quand vous nous reverrez pour la troisième fois
La joie aura récompensé votre courage,
Courage, Tamino, car tout proche est le but !
Et toi, Papageno, garde bien le silence !

(*Pendant le Terzetto ils tendent à Tamino la flûte — à Papageno les clochettes et s'éloignent ensuite par la gauche*).

SCÈNE XVIII

TAMINO — PAPAGENO

PAPAGENO

Tamino ! n'allons-nous pas manger ?

TAMINO, (*souffle dans sa flûte*)

PAPAGENO

Eh bien ! continue à souffler dans ta flûte, moi je vais souffler les miettes ! (*il va derrière la table et mange*) Monsieur Sarastro a une bonne cuisine. Comme cela ah ! certainement je me tairais bien pourvu que j'attrape toujours d'aussi bons morceaux !... A présent je m'en vais voir si la cave est aussi bien fournie... Ah ! c'est du nectar !

TAMINO (*termine son morceau de flûte*)

PAMINA (*entre rapidement à gauche*)

SCÈNE XIX

TAMINO (*en avant à droite.* PAMINA *à sa gauche.* PAPAGENO *mangeant et buvant à la table au milieu*

PAMINA (*joyeuse*)

Toc ici ! Dieux cléments, soyez remerciés pour m'avoir conduite dans ce chemin ! J'ai entendu ta flûte et je suis accourue vers le son avec la rapidité de la flèche. — Mais tu es triste ! tu ne dis pas une syllabe à ta Pamina ?

TAMINO (*sanglote*)

Ah ! (il lui fait signe de s'en aller).

PAMINA

Quoi ! je dois m'écarter de toi ! Tu ne m'aimes donc plus ?

TAMINO (*sanglote*)

Ah ! (*il lui fait signe de s'en aller*).

PAMINA

Je dois fuir sans savoir pourquoi ? Tamino, doux jeune homme, t'ai-je offensé ? Oh ! n'afflige plus mon cœur ! Près de toi je cherche consolation — aide — et tu peux faire encore plus de mal à mon cœur aimant. Tu ne m'aimes donc plus ?

TAMINO (*sanglote*)

PAMINA

Papageno, dis-moi, qu'a mon ami?

PAPAGENO, (*la bouche pleine, lui fait signe de s'en aller*). Hm ! Hm ! Hm !

PAMINA

Quoi ? Toi aussi ? Explique-moi au moins la cause de votre commun silence !

PAPAGENO

St ! (*Il lui fait signe de s'en aller*)

PAMINA

Oh ! c'est souffrir plus que la mort ! (*un silence*) Oh ! mon plus cher, mon seul Tamino !

N° 17. Air.

PAMINA

Ah ! je le sens il est disparu
Pour toujours mon plaisir d'amour !
Vous ne reviendrez jamais plus, heures d'extase
Pour mon cœur,
Vois, Tamino, mes larmes
Elles coulent, mon fiancé, pour toi seul.
Si tu ne ressens plus les désirs de l'amour
Je ne retrouverai plus de paix que dans la mort.
(*elle sort, à gauche, pleine de tristesse*)

SCENE XX

TAMINO — PAPAGENO (puis LES LIONS.)

PAPAGENO (*dévore goulûment*)

Tu vois, Tamino, que je sais me taire quand il le faut. Quand c'est d'une telle entreprise qu'il s'agit, alors je suis là ! (*il boit*) A la santé de Monsieur le cuisinier et de Monsieur le sommelier !

(*Triple sonnerie de trompettes*)

TAMINO (*montre la droite pour dire à Papageno de venir avec lui*).

PAPAGENO

Va donc devant ; je te rattraperai.

TAMINO (*essaie de l'emmener de force*)

PAPAGENO

Le plus fort, c'est moi !

TAMINO (*le menace et sort par la droite ; il était venu par la gauche*).

PAPAGENO

Ah ! maintenant, je vais commencer par me soigner de mon mieux. Au plus fort de mon appétit ce n'est pas le moment de m'en aller ! A d'autres ! Je ne m'en irais pas, maintenant quand bien même Monsieur Sarastro lâcherait contre moi ses six lions !

LES LIONS (*arrivent par la gauche et menacent Papageno*).

PAPAGENO

Miséricorde ! Ah ! dieux cléments !... Tamino ! sauve-moi. Les messieurs lions ne vont faire de moi qu'une bouchée !

TAMINO (*revient de droite, souffle dans sa flûte, et apaise les lions qui sortent à gauche*)

TAMINO (*fait signe à Papageno de se décider à venir avec lui*)

PAPAGENO

Oui, je viens. Traite-moi de fripon si je ne te suis pas toujours.

(*Triple sonnerie de trompettes*)

PAPAGENO

Cela nous concerne ! Nous voici !... Mais écoute donc, Tamino, qu'est-ce qui va bien encore pouvoir nous arriver ?

TAMINO (*montre le ciel*)

PAPAGENO

Je dois interroger les dieux ?

TAMINO (*fait signe que oui*)

PAPAGENO

Certainement, ils pourraient nous en dire plus long que nous en savons.

(*Triple sonnerie de trompettes*)

TAMINO (*lui prend le bras et l'emmène violemment à droite*

PAPAGENO

Ne te dépêche donc pas tant. Nous arriverons assez tôt pour nous faire rôtir.

(*la table disparaît*)

Changement de décor

Parmi des pyramides, une grande pyramide au milieu, ornée d'hieroglyphes. Entrées à droite et à gauche. Il fait à moitié nuit.

L'ORATEUR. PRÊTRES *avec des flambeaux.*

SARASTRO *arrive de droite et se place au milieu.* UN PRÊTRE *le suit avec un flambeau.*

N. 18. Chœur

CHŒUR DES PRÊTRES (*Sarastro au milieu de l'hémicycle*).

O Isis et Osiris, quelle volupté !
L'austère nuit s'écarte devant la lumière du soleil.
Bientôt le noble jeune homme sentira en lui une vie neuve ;
Bientôt il sera tout dévoué à notre service.
Il a l'esprit audacieux et le cœur pur,
Bientôt il sera digne de nous !

(SARASTRO *fait un mouvement vers la droite.* DEUX PRÊTRES *s'éloignent à droite et reviennent aussitôt avec Tamino couvert du voile*)

SCÈNE XXII

LES PRÉCÉDENTS. TAMINO, *à droite de Sarastro*

SARASTRO. — Prince, ta conduite jusqu'ici fut virile et résolue. Tu as encore maintenant deux dangereux chemins à parcourir. Si ton cœur bat toujours avec autant de ferveur pour Pamina et si tu désires toujours régner plus tard comme un prince rempli de sagesse — que les dieux te protègent et t'accompagnent dans ces dernières épreuves. Ta main (*il fait signe à gauche*). Qu'on amène Pamina ! (*Deux Prêtres s'éloignent à gauche et reviennent de même avec Pamina qui est aussi recouverte du voile des consacrées*).

SCÈNE XXIII

LES PRÉCÉDENTS, PAMINA *à gauche de Sarastro.*

PAMINA

Où suis-je ? Quel effroyable silence ! Dites ! Où est mon fiancé ?

SARASTRO

Il t'attend pour te souhaiter le dernier adieu !

PAMINA

Le dernier adieu ? oh ! où est-il ? conduis-moi vers lui !

SARASTRO (*laisse tomber le voile de Tamino*)

Le voici.

PAMINA, *en extase*

Tamino ?

TAMINO, *lui faisant signe de s'écarter*

Arrière !

N° 19 Terzetto

PAMINA

O cher, ne dois-je donc plus te voir ?

SARASTRO

Vous vous reverrez dans la joie.

PAMINA

De mortels dangers te sont réservés !

TAMINO

Veuillent les dieux me protéger !

PAMINA

De mortels dangers te sont réservés !

SARASTRO

Veuillent les dieux le protéger !

TAMINO

Veuillent les dieux me protéger !

PAMINA

Tu ne vas pas échapper à la mort
Un pressentiment me le dit tout bas.

SARASTRO

Que la volonté des dieux soit faite
Leur arrêt sera sa loi.

TAMINO

Que la volonté des dieux soit faite
Leur arrêt sera ma loi.

PAMINA

Oh ! si tu m'aimais comme je t'aime
Tu ne montrerais pas tant de tranquillité !

SARASTRO

Crois-moi, il ressent les mêmes atteintes
Et te restera fidèle éternellement !

TAMINO

Crois-moi je ressens les mêmes atteintes
Et te resterai fidèle éternellement

SARASTRO

L'heure sonne ; à présent il faut vous séparer !

TAMINO et PAMINA

De quels tourments s'attristent les séparations.

SARASTRO

L'heure sonne ; à présent il faut vous séparer

TAMINO et PAMINA

De quels tourments s'attristent les séparations.

SARASTRO

Il faut que Tamino maintenant s'en retourne !

TAMINO

Pamina, il me faut partir !

PAMINA

Tamino, il te faut partir !

SARASTRO

Il faut partir !

TAMINO

Il me faut partir !

PAMINA

Il te faut partir !

TAMINO

Adieu, Pamina !

PAMINA

Adieu, Tamino !

SARASTRO

Hâte-toi maintenant car ton serment t'appelle
L'heure sonne — à bientôt !

TAMINO ET PAMINA

Ah ! repos doré quand reviendras-tu !

(*Pamina est emmenée à droite par des prêtres*).

SARASTRO *s'éloigne par la gauche tenant Tamino par la main suivi de tous les Prêtres.*

(*Un silence*)

(*La nuit tombe*)

SCÈNE XXIV

PAPAGENO. DES VOIX. L'ORATEUR.
PAPAGENO, *à la cantonade, à droite*

Tamino ! Tamino ! tu vas donc tout à fait m'abandonner ! (*il regarde, en entrant par la droite*) Si je savais au moins où je suis ! Tamino ! Tamino ! Aussi longtemps que je vivrai, je ne me laisserai plus séparer de toi !... Pour cette fois encore, n'abandonne pas ton pauvre compagnon de route (*il arrive à la porte de gauche*).

UNE VOIX, *crie à sa rencontre*

Arrière !

(*Coup de tonnerre ; du feu jaillit de la porte*)

PAPAGENO

Dieux miséricordieux ? où vais-je diriger mes pas ! Si je savais seulement par où je suis entré ! (*il arrive à la porte de droite, par où il est entré*).

LA VOIX, *crie contre lui*

Arrière !

(*Tonnerre et feu comme plus haut*)

PAPAGENO

Maintenant je ne puis ni avancer ni reculer ! (*il pleure*). Maintenant je vais finir par mourir de faim. C'est bien fait aussi, pourquoi t'avoir accompagné ?

L'ORATEUR *entre par la gauche.*

SCÈNE XXV

PAPAGENO, L'ORATEUR, *à sa gauche avec un flambeau.*
(*Il fait un peu plus clair*)

L'ORATEUR

Homme, tu aurais mérité de voyager à jamais dans les abîmes sombres de la terre — mais les dieux éléments te tiennent quitte de ta punition. En revanche, tu ne connaîtras jamais la divine volupté des consacrées.

PAPAGENO

Tant pis ! Il y a bien des gens dans mon cas ! Ce qui me ferait le plus de plaisir, ce serait un bon verre de vin.

L'ORATEUR

A part cela, tu n'as pas de désirs en ce monde ?

PAPAGENO

Pas pour le moment !

L'ORATEUR

Tu vas être servi à souhait. (*il sort à gauche*).

(*Il fait de nouveau plus sombre*

(*Apparaît une grande timbale pleine de vin*

SCÈNE XXVI

PAPAGENO, *seul*

PAPAGENO

Vivedieu ! me voilà déjà exaucé (*il boit*). Magistral ; céleste ! divin ! — Ah ! je suis si content maintenant que je volerais jusqu'au soleil, si j'avais des ailes. Ah ! mon cœur nage dans l'extase — je voudrais, — je souhaiterais — mais quoi ?

N· 20. Air

PAPAGENO *s'accompagne en carillonnant*

Une fille ou femme
Voilà ce que Papageno se souhaite !
Une petite colombe bien douce
Ce serait du bonheur pour moi
J'aurais plaisir à boire et à manger,
Je pourrais me mesurer avec des princes
Jouir, en sage, de la vie,
Et être comme aux Champs Elyséens.
Une fille ou femme
Voilà ce que Papageno se souhaite.
Une petite colombe bien douce
Ce serait le bonheur pour moi
Ah ! pourquoi ne puis-je plaire
A aucune de toutes les ravissantes filles !
Il faut qu'une m'aide dans ma détresse
Ou je me languis jusqu'à la mort !
Une fille ou femme
Voilà ce que Papageno se souhaite
Une petite colombe bien douce
Ce serait le bonheur pour moi !
Aucune ne va donc m'offrir son amour
Que la flamme alors me dévore !
Mais que je sois baisé par une bouche de femme
Ah ! me voilà aussitôt guéri.

LA VIEILLE (*dansant, avec l'aide d'un bâton arrive par la droite et se place à gauche*).

SCÈNE XXVII

PAPAGENO. LA VIEILLE, *à sa gauche*

LA VIEILLE

Me voilà, mon ange.

PAPAGENO (*se retourne*)

Tu as eu pitié de moi !

LA VIEILLE

Oui mon ange !

PAPAGENO

Voilà du bonheur !

LA VIEILLE

Et si tu me promets d'être toujours fidèle, tu verras comme ta petite femme t'aimera tendrement.

PAPAGENO

Ah ! petite folle amoureuse !

LA VIEILLE

Oh ! que je vais t'embrasser, te cajoler, te serrer sur mon cœur !

PAPAGENO

Même me presser sur ton cœur ?

LA VIEILLE

Viens ! donne-moi, ta main pour lier notre serment !

PAPAGENO

Pas si vite, mon ange ! Avant de s'engager par un tel serment, il faut mûrement réfléchir...

LA VIEILLE

Papageno, je te le conseille, n'hésite pas. Ta main ! ou tu es pour toujours emprisonné ici !

PAPAGENO

Emprisonné ici ?

LA VIEILLE

Pain et eau : Telle sera ta nourriture quotidienne. Tu vivras sans ami ni amie, retranché du monde pour toujours.

PAPAGENO

Boire de l'eau ! retranché pour toujours du monde ! J'aime encore mieux prendre une vieille que rien ! Voici ma main, avec l'assurance que je te serai toujours fidèle... (*à part*) jusqu'à ce que j'en voie une plus jolie !

LA VIEILLE

Tu le jures ?

PAPAGENO

Oui, je te le jure !

LA VIEILLE (*se change en une jeune femme, habillée comme Papageno*)

PAPAGENO

Pa-Pa-Pagena ! (*il veut l'embrasser*).

L'ORATEUR (*entre rapidement par la gauche et les sépare*)

SCÈNE XXVIII

LES PRÉCÉDENTS. L'ORATEUR

L'ORATEUR (*la prend vivement par la main*)

Va-t-en, jeune fille ; il n'est pas encore digne de toi. (*Il l'entraîne de force par la gauche. Papageno veut la suivre*). Arrière, dis-je ! (*Il sort à gauche*).

PAPAGENO

Plutôt que de m'en aller, que la terre m'engloutisse (*il s'enlise*). O Dieux ! (*il ressort et court pour sortir à gauche*).

Changement de décor

Jardin de palmiers, sans horizon ; clair obscur, (peu à peu le jour vient).

SCÈNE XXIX

LES TROIS GARÇONS *(arrivent par la gauche)*

LES TROIS GARÇONS

Bientôt jaillira, annonciateur du matin,
Le soleil sur sa voie dorée !
Bientôt l'hérésie disparaîtra,
Bientôt vaincra l'homme sage.
O aimable repos ! descends du ciel
Pénètre le cœur des hommes
Et la terre deviendra un paradis
Et les hommes, des dieux !

PREMIER GARÇON

Mais voyez ! le désespoir torture Pamina !

DEUXIÈME ET TROISIÈME GARÇON

Où donc est-elle ?

PREMIER GARÇON

Elle est hors d'elle-même !

LES TROIS GARÇONS

Elle souffre de son amour dédaigné
Préparons à la malheureuse une consolation,
En vérité, son sort me tient à cœur.
Oh ! que son fiancé n'est-il ici !
Elle vient, retirons-nous,
Afin de voir ce qu'elle va faire.

(Ils se retirent à gauche, au fond).

SCÈNE XXX

LES PRÉCÉDENTS. PAMINA, *quasi folle, tient le poignard que la reine lui a donné.*

PAMINA *(au poignard)*

Ainsi, c'est toi mon fiancé ?
Grâce à toi ma peine va finir !

LES GARÇONS *(à part)*

Quelles paroles sinistres elle prononce !
La pauvrette est près d'être folle !

PAMINA

Patience, mon fidèle, je suis à toi.
Bientôt le mariage sera consommé !

LES GARÇONS *(s'approchent)*

La folie bouillonne dans sa tête
Le meurtre même se lit sur son front
(A Pamina)
Charmante jeune fille, regarde-nous !

PAMINA

Je veux mourir, car l'homme
Que je ne pourrai jamais haïr
Peut, lui, abandonner sa fiancée !

(elle lève le poignard)

Voilà le présent de ma mère.

LES GARÇONS

Dieu punira sur toi ton suicide.

PAMINA

Plutôt mourir par ce fer
Que de m'éteindre consumée d'amour !
Mère, c'est à cause de toi que je souffre
Et ta malédiction me poursuit !

LES GARÇONS

Jeune fille, veux-tu venir avec nous ?

PAMINA

Ah ! la coupe de douleur est pleine !
Volage, jeune homme, adieu !
Regarde ! Pamina meurt par toi
Que ce fer me tue !

(elle essaie de se poignarder)

LES GARÇONS *(s'approchent un à gauche deux à droite et lui arrachent le poignard)*

Malheureuse ! arrête !
Si ton fiancé te voyait
Il en mourrait de chagrin
Car c'est toi seule qu'il aime !

PAMINA *(elle se ressaisit)*

Quoi ! il m'aime comme je l'aime
Et me cacha ses élans,
Ecarta de moi ses yeux !
Pourquoi ne parla-t-il pas ?

LES GARÇONS

Il nous faut le taire
Mais nous allons te le montrer !
Et tu verras, avec étonnement,
Qu'il t'a consacré son cœur.
Et que, pour te conquérir, il brave la mort

PAMINA

Menez-moi le voir, je le désire tant !

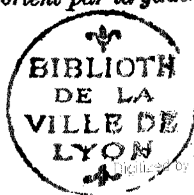
LES GARÇONS

Venez, nous allons le voir !

TOUS QUATRE

Deux cœurs qui brûlent d'amour
Nulle puissance humaine ne les peut séparer.
Peine perdue pour leurs ennemis
Les dieux mêmes les protègent !

(Ils sortent par la gauche.)



Changement de décor

Contrée sauvage et rocailleuse avec, au centre, une porte en fer, à droite et à gauche, comme entrées, portes en fer. Au fond, de chaque côté de la porte, des cavernes ; par la grille en fer de droite on voit une cascade bruyante ; par celle de gauche, un brasier ardent. Il fait clair-obscur.

SCÈNE XXXI

DEUX HOMMES EN ARMES, *avec des lances, dressés près de la porte centrale ; sur le casque de chacun d'eux, un feu flambe.* TAMINO, *avec deux prêtres, arrive par la gauche.* LA VOIX DE PAMINA, *dehors, à droite.*

LES DEUX HOMMES EN ARMES

Quiconque peut parcourir ce chemin plein d'embûches
Traversera, pur, le feu, l'eau, l'air et la terre
S'il peut vaincre la peur de mourir
Il pourra s'élever de terre vers le ciel
Eclairé, il sera alors en mesure
De se consacrer entier aux mystères d'Isis.

TAMINO

La mort ne m'effraie pas, ni d'agir virilement
Et continuer à suivre le chemin de la vertu.
Ouvrez les portes de l'effroi
Je tenterai gaîment la hasardeuse course !

PAMINA, *de droite*

Arrête, Tamino, je veux te voir !

TAMINO

Qu'entends-je ! la voix de Pamina !

LES HOMMES ARMÉS

Oui, oui, c'est la voix de Pamina !

TAMINO

Bonheur ! elle va pouvoir me suivre ;
Aucun coup du sort ne nous séparera ;
Même si notre mort était résolue !

LES HOMMES EN ARMES

Bonheur ! elle va pouvoir te suivre ;
Aucun coup du sort ne vous séparera ;
Même si votre mort était résolue !

TAMINO

M'est-il permis de lui parler ?

LES HOMMES EN ARMES

Il t'est permis de lui parler.

LES DEUX PRÊTRES, *sortent par la droite*

TAMINO

Quel bonheur de nous revoir !

LES HOMMES EN ARMES

Quel bonheur de vous revoir !

TAMINO et LES HOMMES EN ARMES

La main dans la main nous entrerons joyeusement dans le [temple !

Une femme qui ne craint ni la nuit ni la mort,
Est digne d'être consacrée !
LES DEUX PRÊTRES, *reviennent par la droite avec Pamina.*

SCÈNE XXXII

LES PRÉCÉDENTS. PAMINA

PAMINA, *embrassant Tamino*

Mon Tamino ! Quel bonheur !

TAMINO

Ma Pamina ! Quel bonheur !

(il montre les deux cavernes)

Voilà les portes de la terreur
Qui me menacent de détresse et de mort !

PAMINA

En tous lieux
Je serai à ton côté.
Je te conduirai moi-même.
Que l'amour me guide !

(elle le prend par la main)

Qu'il sème la route de rose
Puisqu'il y a toujours des roses près des épines
Joue de ta flûte enchantée
Qu'elle nous protège en chemin.
Elle fut taillée en une heure d'enchantement
Par mon père dans le cœur profond
Du chêne centenaire,
Au milieu des éclairs, de la tempête, du tonnerre, et du fracas.
Viens maintenant et joue de ta flûte
Qu'elle nous conduise sur la voie terrible.

TAMINO, PAMINA

Par la puissance des sons nous traverserons
Heureusemeut la nuit sombre de la mort !

LES HOMMES EN ARMES

Par la puissance des sons vous traverserez
Heureusement la nuit sombre de la mort !

(Tamino et Pamina se tournent à gauche vers la grotte de feu qu'ils traversent : Pamina met la main sur l'épaule de Tamino qui joue de la flûte. Dès qu'ils ont accompli l'épreuve du feu, ils s'embrassent et restent au milieu).

TOUS DEUX

Nous avons traversé le Brasier
Et combattu courageusement le danger.

(à la flûte)

Que ton son nous protège dans les eaux
Comme il le fit dans le feu.

TAMINO *et* PAMINA, *se retournent exactement comme précédemment, vers la grotte où se trouve la cascade. Dès qu'ils sont sortis de l'épreuve de l'eau :*

Changement à vue

Les rochers disparaissent par le haut et les côtés et à leur place apparait la large entrée d'un temple bondée de prêtres et magnifiquement illuminée.

SCÈNE XXXIII

LES PRÉCÉDENTS. SARASTRO. LES PRÊTRES, *au haut du temple*

TAMINO, PAMINA

O dieu ! quel spectacle !
La faveur d'Isis nous est acquise !

CHŒUR DES PRÊTRES

Triomphe ! triomphe ! ô noble couple !
Tu as surmonté le danger
Tu possèdes la consécration d'Isis.
Venez ; entrez dans le temple !

TAMINO *et* PAMINA *se tournent vers le temple.* SARASTRO *descend vers eux, leur tend les mains en signe d'accueil, et les conduit dans le temple.*

Changement de décor

Un jardin sans horizon. A droite, un arbre avec une branche morte. Il fait clair.

SCÈNE XXXIV

PAPAGENO, *seul, ceinturé d'une corde*

PAPAGENO *appelle dans ses pipaux*

Papageno ! Papageno ! Papageno !
Ma petite fille ! ma colombe ! ma belle !
C'est en vain ! Hélas ! elle est perdue !
Je suis né pour mon malheur !
j'ai bavardé ! ce fut mon tort !
Je n'ai que ce que je mérite.
Depuis que j'ai goûté ce vin,
Depuis que j'ai vu cette jolie petite femme,
La chambrette de mon cœur est en feu.
Cela me pince par ci, cela me pince par là.
Papagena ! ma petite colombe !
Papagena ! ma chère petite femme !
C'est en vain ; c'est peine vaine !
Je suis fatigué de ma vie
La mort c'est la fin de l'amour
Si cela continue à me brûler ainsi !

(il retire la corde de sa taille)

Je veux orner cet arbre,
M'y accrocher par le cou ;
Puisque la vie me dégoûte.
Bonsoir ! monde de fausseté !
Puisque tu as mal agi envers moi,

Que tu ne m'as pas attaché une jolie fille,
C'en est fait, je meurs !
Jolies filles pensez à moi !
Si l'une d'elles veut, avant que je me pende,
Prendre pitié de mon indigence,
C'est bien, je renonce à mon projet !
Criez seulement : oui ou non !
Aucune ne m'entend ! Tout est silencieux ?
(il regarde autour de lui)
Alors, c'est votre volonté ?
Papageno ! en haut ! courageusement !
Termine ta vie !
(il regarde autour de lui)
J'attends encore,
Je temps de compter un, deux, trois !
(il siffle)
Un !
(il regarde autour de lui et siffle)
Deux !
Deux est déjà passé !
(il siffle).
Trois !
(il regarde autour de lui)
C'est bien ! je reviens à mon projet,
Puisque rien ne me retient !
Bonsoir ! Terre de mensonge !
(il veut se pendre)

LES TROIS GARÇONS *arrivent en toute hâte par la gauche*

SCÈNE XXXV

PAPAGENO. LES TROIS GARÇONS

LES TROIS GARÇONS

Arrête, ô Papageno, et agis sagement !
On ne vit qu'une fois, que cela te suffise !

PAPAGENO

Vous l'avez belle à plaisanter
Mais si le cœur vous brûlait comme à moi
Vous souhaiteriez aussi aller vers les jeunes filles !

LES TROIS GARÇONS

Alors, fais sonner ta clochette
Elle fera venir ta jeune fille !

PAPAGENO

Fou que je suis ; j'avais oublié les talismans
Sonne, carillon, sonne !
Il faut que je voie ma chère fille !
(il fait sonner son carillon).

Sonnez, clochettes, sonnez !
Appelez ma bien aimée !
Sonnez, clochettes, sonnez !
Faites venir ma chère femme !

LES TROIS GARÇONS, *sortent rapidement vers la gauche à ces coups de sonnette et reviennent aussitôt avec Papageno.*

Maintenant, Papageno, regarde autour de toi!
(ils s'éloignent par la gauche).

PAPAGENO, *regarde autour de lui. Jeu de scène comique*

SCÈNE XXXVI

PAPAGENO, PAPAGENA, *à sa gauche*
PAPAGENO, *dansant autour d'elle*
Pa-Pa-Pa-Pa-Pa-Pa-Papagena !
LA FEMME, *dansant autour de lui,*
Pa-Pa-Pa-Pa-Pa-Pa-Papageno !
TOUS DEUX
Pa-Pa-Pa-Pa-Pa Pa Papageno! Papagena !
PAPAGENO
Es-tu maintenant tout à fait à moi ?
ELLE
Maintenant je suis tout à fait à toi !
PAPAGENO
Sois donc ma petite femme aimée !
ELLE
Sois donc mon cher tourtereau!

TOUS LES DEUX
Quelle joie nous aurons!
Pourvu que les dieux pensent à nous
Pour donner à notre amour des enfants,
De charmants petits enfants !
PAPAGENO
D'abord un petit Papageno !
ELLE
Ensuite une petite Papagena !
PAPAGENO
Et puis encore un petit Papageno !
ELLE
Et puis encore une petite Papagena !
TOUS LES DEUX
Papagena ! Papagena ! Papagena !
N'est-ce pas le plus élevé des sentiments :
Beaucoup, beaucoup, beaucoup
De Pa-Pa-Pa-Pa, Papageno,
De Pa-Pa-Pa-Pa, Papagena,
Sont la bénédiction des parents !

(*Tous deux s'éloignent rapidement par la gauche, enlacés*)

Changement de décor

Région rocheuse sans horizon. Il fait nuit.

SCENE XXXVII

MONOSTATOS. LA REINE avec ses TROIS DAMES D'HONNEUR *rentrent par la droite. Tous portent à la main des flambeaux noirs allumés.*

MONOSTATOS, *à la reine, à gauche*
Silence ! Silence ! Silence ! Silence !
Bientôt nous pénétrerons dans le temple !
TOUTES LES DAMES, *en arrière*
Silence ! Silence ! Silence ! Silence !
Bientôt nous pénétrerons dans le temple !
MONOSTATOS
Princesse, tiens ta parole, accomplis-la
Ton enfant doit être ma femme !
LA REINE
Je tiendrai ma parole. C'est ma volonté !
TOUTES LES DAMES
Son enfant doit être ta femme!
(On entend un bruit sourd de tonnerre, de fracas et d'eau)
MONOSTATOS
Silence! J'entends un fracas horrible !
Comme le bruit du tonnerre et la chute des eaux.
LA REINE et LES DAMES
Oui ce fracas est terrible
Comme la résonnance d'un lointain tonnerre !
MONOSTATOS
Maintenant ils sont dans les salles du temple !
TOUS
Nous les surprendrons là-bas.
Ces faux dévots qui sortent de la terre
Avec une ardeur enflammée et un glaive puissant !
LES TROIS DAMES et MONOSTATOS
C'est à toi grande reine de la nuit
Que nous apporterons la victime de notre vengeance !
(Tous se tournent à gauche. On entend les éclats du tonnerre, des éclairs, de la tempête).

MONOSTATOS. LA REINE. LES DAMES
Abattue, anéantie est notre puissance
Nous sommes engloutis dans la nuit éternelle.
(ils s'enfuient par la droite).

Changement à vue

(Temple du soleil)

SCÈNE XXXVIII

LES PRÉCÉDENTS. SARASTRO *devant lui* TAMINO et PAMINA, *tous deux en robes sacerdotales.* LES PRÊTRES *des deux côtés.* LES TROIS GARÇONS *tiennent des fleurs.*

SARASTRO

Les rayons du soleil chassent la nuit
Anéantissent la puissance pâlie des hypocrites !

CHŒUR DES PRÊTRES

Prospérité aux Initiés ! Vous vous êtes frayé un chemin à tra-
[vers la nuit !
Soyez remerciés Osiris et Iris !
La force vaincue et couronne comme récompense
La beauté et la sagesse d'une aurore immortelle !

Fin

Trad. GEORGE GROFFE.

DE

QUATRE TABLEAUX

ATTRIBUÉS A

LÉONARD DE VINCI

dans lesquels la Sainte-Vierge, assise, se penche vers son enfant qui joue avec un agneau

(*Suite*)

«La Vierge asise sur sa mère, disait le peintre écrivain, » imite amoureusement les filles de mœurs innocentes, » avant que leur mélange avec des hommes leur ait fait per- » dre la grâce de l'ingénuité et l'habitude de s'abandon- » ner avec liberté, même en public, à des démonstrations de » tendresse (1). » Cette contre-épreuve de l'explication de rédacteurs du *Musée Français*, en fait ressortir davantage le ridicule et la puérilité.

Eux-mêmes ne s'en dissimulaient guères le peu de valeur, car ils déguisaient ce qu'il y avait d'inconvenant dans le groupe, en ne parlant point de la pose de Sainte-Anne, mais seulement de celle de la Vierge. « Sa pose, disaient-ils, est facile, élégante et noble ». Oui ; mais parce que cette pose avait été copiée sur le tableau de Léonard de Vinci, où la Vierge est assise sur un tertre et non sur les *coscie* d'une femme plus âgée. Serait-ce donc lui, dont on connaît la pureté, la délicatesse de goût en fait de bien-

(1) *Al modo come stanno amorosamente le figlie d'innocente costume, primà che la mistura cogli uomini tolga loro quel brio ingenuo e l'abito a facili e publiche dimostrazioni di tenerezza* (pag. 251 du livre : *Del cenacolo di Lionardo da Vinci; dal pittore Giuseppe Bossi. Milano*, 1810).

séances, qui aurait substitué à cette agréable et simple éminence de terrain, les parties inférieures du corps de la femme plus âgée, dont la partie supérieure, cachée derrière la jeune, ne laisse voir que la tête avec son bras gauche. Eh ! comment encore, en le pliant avec raideur au coude en angle droit, pour en porter la main sur la hanche, à la façon de certaines femmes du commun ? « Léonard de « Vinci, disait encore Rubens, observoit la bienséance et « fuyait toute affectation ; il poussait le caractère de la « majesté jusqu'à la rendre divine (2) ». Ce n'est donc pas lui, si noble, si délicat en fait de convenances, qui a imaginé cette irrévérente et triviale intercalation des *coscie* de la femme âgée sous les *natiche* de la jeune.

Les éditeurs du *Musée français*, par une inconséquence à laquelle les entraînait la force de la vérité, nous aident eux-mêmes à prouver que le tableau n'est point de Léonard de Vinci Après avoir dit « que les traits du visage « de la Vierge portent l'expression convenable de l'amour « et de la joie ; que celui de l'enfant est plein de feu ; que « sa poitrine et ses bras ont de la grâce et de l'énergie » ; ce qui devait être, puisque tout cela avait été copié par un pinceau habile sur le véritable tableau de Léonard de Vinci ; ils s'étonnent des nombreuses irrégularitésqu'on remarque dans celui du Musée. « Est-il vraisemblable, « continuent-ils, qu'en dessinant Sainte-Anne, Léonard eût « entièrement caché son bras droit ? Croirions-nous que, si « le dessin avait été fait par lui, l'agneau ne serait pas « dessiné plus correctement ? Est-ce bien Léonardquiapeint « ces pieds sans grâce et sans relief ? » Je pourrais ajouter : serait-ce lui, si soigneux de ne pas blesser les regards dans la disposition des objets de même nature, qui aurait mis les trois pieds de femme qu'on voit en avant, sur trois points symétriques, comme ceux d'un trépied ? Serait-ce lui qui aurait négligé de motiver la pose du tronc de Sainte-Anne, et ne nous aurait pas fait comprendre comment ni sur quoi elle est assise ?

Les éditeurs du *Musée français* reprennent : « Est-ce « bien cet habile et scrupuleux imitateur de la nature, qui « a répandu sur le visage de la Vierge, une lumière égale « et monotone ; qui a mis la masse entière des cheveux « dans la demi-teinte ?... C'est en d'autres ouvrages, et « non point ici, qu'on peut retrouver la perfection de son « pinceau. Le respect dû à sa mémoire nous fait présumer « que le tableau n'est pas de lui, mais de quelqu'un de son « école ».

(2) Voy. à la page 166 du livre de Roger de Piles : *Abrégé de la vie des peintres* ; Paris, 1699.

Ces écrivains désignaient même Bernardin Luini, en disant plus loin « qu'il avait très bien imité la manière de » Léonard. »

D'autres considérations viennent à l'appui de cette conjecture. Le bandeau transparent qui est ici sur le front de Sainte-Anne, et dont Léonard de Vinci ne couvrait point celui de ses figures de femme, est de la même invention et du même *faire* que celui dont Bernardin Luini a voilé le front de Sainte-Anne dans son tableau de *la Sainte Famille* qui, enlevé à la Bibliothèque ambroisienne de Milan, est pareillement au Musée du Louvre. Les vêtemens dans l'un et l'autre tableau sont des mêmes couleurs ; et la Vierge est, dans celui de Bernardin Luini, comme dans celui qu'on dit de Léonard de Vinci, assise sur les *coscie* de sa mère. On ne comprend pas mieux dans *la Sainte-Famille* de Luini, comment, ni sur quoi, Sainte-Anne est assise. Ses genoux y sont aussi dans une position qui choque la décence ; les jambes et les pieds y chagrinent l'œil du spectateur par leurs efforts avec contorsion, pour que les *coscie* puissent résister tout-à-la-fois au poids de la jeune femme et à la répulsion qu'elles reçoivent de son élan vers son fils.

Si, méconnaissant la sublimité du génie de Léonard de Vinci et la noblesse de ses conceptions, au point de le faire descendre au niveau de Bernardin Luini, l'on persévérait à soutenir que le tableau du Musée du Louvre, *Sainte-Anne, la Vierge, l'Enfant et l'Agneau,* est du premier de ces deux peintres, ce serait supposer que ce fut de lui que Bernardin Luini apprit à grouper si peu noblement les deux saintes. Mais j'opposerais victorieusement à cette injuste supposition l'éloignement que Léonard de Vinci avait pour de telles postures.

(*A suivre*) A. GUILLON de MONTLÉON.

CHRONIQUES

RELIGION ESOTÉRISME

SIMON BRUGAL : Excentriques disparus. (*Ed. Privat Toulouse*). — WILHELM SCHNEIDER : L'au delà. (*Bloud et Cie*). — Dr J. FIAUX : Comment réussir dans la vie. *(Daragon)*.

Ce livre des « Excentriques disparus » de Simon Brugal, signalé par l'éditeur Privat de Toulouse, dans son dernier catalogue d'ouvrages en fonds, est des plus curieux. Il donne de multiples renseignements qu'on ne trouve que là. De même, pour l'histoire des sciences occultes, il fixe plusieurs points peu ou mal connus. Ainsi, n'ignore-t-on pas généralement que

les Vingtrasiens empruntèrent leur théorie de la Sophie éternelle à quelque ouvrage du fameux Dom Pernetty ; sait-on bien que Naündorff jalousait Vingtras et que l'étrange prétendant ambitionnait le sceptre et la tiare ; ce qui lui attira l'abandon des Vingtrasiens, rattachés de ce fait à Richemont, autre prétendant, parce qu'il leur fallait à tout prix un Louis XVII ? L'histoire d'à-côté est utile pour l'étude de l'histoire positive,et Brugal est un révélateur précieux, il puisa ses documents à la meilleure source. Il a vu, suivi, interrogé, le plus possible, les personnages qui font l'objet de son livre. Ces excentriques sont tous sypathiques par leurs fantaisies sans danger, d'autres le sont par leurs illusions généreuses, d'autres enfin sont dignes de cette pitié due aux hommes supérieurs peu favorisés des circonstances. « Les Excentriques disparus » instruit, fait sourire quelquefois sur les folies humaines : il émeut aussi.

Une figure assez attachante est celle d'Anna Marie, de son vrai nom Comtesse de Hautefeuille. Réduite à vivre de sa plume, elle eut quelque succès avec « l'Ame exilée » ; elle fit plus tard, effrayée des pouvoirs de la force occulte, un roman qui mériterait d'être plus connu : *la Science funeste* où elle établit les dangers, sous tous rapports, du magnétisme. Brugal attire l'attention sur ce mystique impénétrable : Coëssin, d'abord Jacobin sous le nom de Mutius Scœvola, sur le pythagoricien Gleyzès, sur le vicomte de Lapasse, initié par le prince Balbiani qui avait fréquenté Cagliostro ; il rend hommage au docteur Adrien Péladan que les Nimois calomnièrent et qui fut bon sans forfanterie ; sur Marc Trapadoux, l'ami de Beaudelaire et qu'il influença ; sur Constant Thérion, l'Elysée Méraut de Daudet, etc.

Simon Brugal publia en 1869, sous le nom de Firmin Boissin : « Visionnaires et illuminés ». Nous signalons cette brochure au même titre que les « Excentriques disparus » aux chercheurs et aux lettrés.

***

« L'Au-delà » est à la fois un ouvrage de théologie et d'édification. Sous le rapport de la piété, son auteur, guidé par la raison, rectifie certaines fausses notions qui ont la tendance de s'infiltrer dans le concept catholique ; lorsqu'il sagit, par exemple,de la fuite du monde, du travail, du pessimisme chrétien, etc ; et de ce fait Mgr. W. Schneider réfute certains préjugés contre la Religion. Le sentiment trouvera donc chez l'évêque de Paderborn un guide sûr.

Sous le rapport de la théologie, vivifié, par la poésie,ce livre reste exempt de l'aridité qui s'attache à la discussion des hauts problèmes. D'autre part, le savant prélat d'Allemagne ne s'égare pas dans la description des paradis où se sont complu les mystiques, mais que notre siècle supporte moins. Au contraire Mgr. W. Schneider s'entoure des lumières scientifiques les plus actuelles comme en témoigne le chapitre sur « la matière rayonnante ». Peut-être le paragraphe sur l'Eternité des peines est-il forcément inférieur puisque cette éternité n'est pas de dogme ; par contre la question du purgatoire garde une supériorité d'élucidation, comme il fallait s'y attendre,puisque

l'auteur d' « Au-delà » enseigne en pays protestant.

Cet ouvrage, dont nous n'avons qu'une adaptation, d'une substance compacte, est au surplus écrit sur un ton toujours élevé, quoiqu'un peu monotone. Il se fait valoir par une érudition étendue ; enfin il nous révèle plusieurs penseurs d'outre Rhin.

S'adressant au cœur et à l'esprit, « l'Au-delà » mérite le succès de ses huit éditions allemandes.



Le *Comment réussir dans la vie*, du Dr Fiaux, est une suite de conseils, pour l'éducation de la volonté. La caractéristique de cet opuscule est que son auteur a gardé le souci d'harmoniser l'ascèse qu'il préconise avec la morale.

PAUL VULLIAUD.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Rémy de Gourmont. — DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (1905-1907) (MERCURE éditeur, 3 fr. 50) *Hélène Vacaresco.* — ROIS ET REINES QUE J'AI CONNUS. (*Sansot* éditeur, 3 fr. 50) *Georges Casrella.* — J. H. ROSNY. (*Sansot* éditeur 1 fr.) *Maurice Magre* — CONSEILS A UN JEUNE HOMME PAUVRE QUI VIENT FAIRE DE LA LITTÉRATURE A PARIS. — (*Bernard Grasset,* éditeur 2 fr.) *Joachim du Bellay.* — LES REGRETS avec une introduction des notes et un index par *Robert de Beauplan.* (*Sansot,* éditeur 2 fr.) *Gabriel Faure.* — HEURES D'OMBRÉE.(*Sansot* éditeur 3 fr.) *Jules Bertaut.*— BALZAC ANECDOTIQUE (*Sansot* éditeur 1 fr.) *Honoré de Balzac.* — LA FEMME ET L'AMOUR avec une introduction de *Jules Bertaut* (*Sansot,* éditeur, 1 fr.).

Dialogues des amateurs sur les choses du temps. — M. de Gourmont nous donne aujourd'hui la quatrième série de ses épilogues. Peu de conversations sont aussi savoureuses que les dialogues entre M. Desmaisons et M. Delarue. Ils sont tous deux très intelligents. Doués d'une vaste érudition, ils s'étonnent difficilement et peuvent en toutes circonstances nous fournir les plus ingénieux aperçus. Poètes, philologues, métaphysiciens, sachant plusieurs langues et dialectes, n'ignorant ni la mystique ni la théologie, ce sont de doctes et sages esprits auxquels on n'en fait point accroire. MM. Desmaisons et Delarue sourient volontiers. Ils ironisent sans acrimonie. La bêtise de leurs contemporains les met en joie et ils l'excusent, se contentant de la souligner le plus spirituellement du monde, à moins que cette bêtise ne soit un danger pour les belles et bonnes choses et ne gêne la liberté des gens. Alors MM. Delarue et Desmaisons s'indignent. Ils savent prouver leur colère et montrer leur mépris. Ce ne sont pas seulement des savants que ces amateurs, mais de grands, de délicats artistes. Il ne faut pas attaquer la vérité ni la beauté dont il ont le

culte. La liberté aussi leur est chère. Ils en connaissent la relativité parce qu'ils savent beaucoup, mais cette liberté relative, cette tranquillité modérée, ils entendent la garder et le disent à l'occasion.

M. Remy de Gourmont atteste de nouveau sa hauteur de vues, son universalité d'esprit, son étonnante plasticité intellectuelle et je ne sais pas de meilleur éloge à faire des épilogues que de les désigner à la postérité comme la plus exacte représentation de la société actuelle.

Rois et Reines que j'ai connus. — Mme Lacaresco a connu des rois, des empereurs et des reines. C'est la matière d'un livre et voici défiler, avec leurs tics, leurs grimaces et leurs sourires, l'empereur d'Allemagne, la reine Victoria, Edouard VII, Victor-Emmanuel. Dirai-je que ces articles de grand reportage signés par un très pur poète, m'étonnent. Mme Lacaresco peut faire mieux que nous initier à l'intimité des souverains. Les journalistes s'en chargent. Qu'elle écrive donc de beaux vers et oublie Guillaume. Je réserve cependant le chapitre consacré à Carmen Sylva. Il y a dans ces pages une touchante émotion filiale.

J-H. Rosny. — M. Casella étudie les frères Rosny. Son petit livre est consciencieux, intelligemment composé. Il a bien vu la complicité de ces auteurs qui ont tour à tour abordé le roman préhistorique, le roman scientifique, le roman social. Il faut aller chercher les Rosny dans cette dernière formule de leur art. Leurs qualités maîtresses s'y développent et ils y attestent une puissance que l'on serait loin de soupçonner chez les auteurs des légères et trop faciles nouvelles du *Journal.*

Conseils à un jeune homme pauvre qui vient faire de la littérature à Paris. — Le titre est long, mais le livre est court. Je lui reproche sa brièveté parce que le plaisir de notre lecture est trop tôt interrompu, et pour cela seulement. M. Maurice Magre est pessimiste. Il dissuade le jeune homme pauvre de venir à Paris d'abord, et ensuite d'y faire de la littérature. Conseils inutiles d'ailleurs il ne l'ignore pas. Le jeune homme suivra sa chimère. En ce cas il devra se conformer à quelques principes qui lui vaudront de parvenir. M. Magre le lui indique spirituellement, mais une note mélancolique tout-à-fait charmante, un peu d'apitoiement pour les songe-creux et les rêveurs, tempèrent son ironie. Efforce-toi, dit à son lecteur l'auteur de la *Chanson des hommes*, d'avoir une mine confortable, sache te ménager la bienveillance de ta propriétaire parce que tu n'auras pas toujours les quarante francs nécessaires à payer ta chambre, ne sois pas timide avec les hommes influents mais garde-toi d'afficher de la morgue, dépense avec à propos tes quelques sous, ne fuis pas les femmes, mais ne perds pas de temps à les rechercher, évite le jeu, ne crois pas aux petites annonces qui te promettent de riches mariage, garde-toi d'emprunter, aie des amis, mais n'en attends rien, surtout sois joyeux. Il importe d'être joyeux. Ainsi l'on sent moins ses tristesses, ses humiliations, ses déconvenues : ainsi l'on travaille mieux. Quand on ferme le petit livre de M. Maurice Magre, une certaine mélancolie s'empare de vous. Sous la forme badine, il y a trop de choses vraies là-dedans.

Les Regrets. — Une excellente notice de M. Robert de Beauplan précède la gracieuse réédition que nous donne la librairie Sansot des *Regrets* de Joachim du Bellay. La place de du Bellay était toute indiquée dans cette collection surannée. On n'ignore pas que le poëte exilé à Rome eut la nostalgie de son pays. Il l'a exprimée délicatement en ces 191 sonnets où revit toute la ville des papes avec ses intrigues et sa fièvre amoureuse. Mais les sonnets de du Bellay, en dehors de leur intérêt documentaire ont un intérêt littéraire. Le premier, ce poète estima que la poésie n'était pas uniquement destinée aux grands sujets et que l'on pouvait se soustraire à l'imitation des anciens. Donc, simplement, il chanta ses peines et ses joies, ses amours et ses haines. Il fut le premier en France qui se permit cela. Et il fut le premier également à employer exclusivement l'alexandrin et à conserver une forme régulière.

Heure d'Ombrie. — Je me méfie toujours un peu des impressions de voyage. Les touristes s'imaginent volontiers avoir découvert les pays où ils sont allés et nous ennuient de banales remarques ou de redites fastidieuses. Tel n'est point le cas de M. Gabriel Faure. C'est un artiste et qui sait beaucoup. Il y a dans son livre, du tact et de la sobriété, une émotion directement ressentie au contact des choses qui se communique au lecteur et l'on a ce rare plaisir de pouvoir sympathiser avec lui. Il fait bon le suivre.

Balzac anecdotique. — M. Jules Bertaut a choisi judicieusement les anecdotes concernant Balzac. L'auteur de la *Comédie humaine* est là avec ses rêves démesurés, ses folles ambitions, son imprévoyance, ses enfantillages, sa puissance de travail extraordinaire, ses joies de créateur et ses tracas d'argent.

La femme et l'amour. — C'est encore M. Jules Bertaut qui a pris dans l'œuvre de Balzac les pages caractéristiques concernant la femme et l'amour. Ce petit livre reste incomplet, mais M. Bertaut a bien utilisé le nombre de pages restreint dont il disposait.

Albert de Bersaucourt.

BEAUX-ARTS

Société Internationale des Artistes peintres et sculpteurs.

Les Salons de la « Société Internationale des Artistes peintres et sculpteurs » méritent annuellement une attention spéciale pour le caractère sérieux et la valeur technique des œuvres qu'ils réunissent. Deux ou trois exposants seuls m'ont paru, cette fois, démériter de leurs honnêtes confrères. Qu'ils retournent à l'atelier et se rassurent : je ne les nommerai point.

H. A. Calbet nous montre quelque naïade à mi-corps dans le ruisselet. Son tableautin, placé un peu haut sur la cimaise, est conçu dans une tonalité sombre, d'aspect classique. Il m'eût fallu le voir de moins loin pour le louer de façon plus précise. — Des paysages basques nous présentent en H. W. Laparra un coloriste intéressant. Il y a là des enveloppe-

ments de tranquille lumière, non dénués de charme. Une tête de vieille femme, à l'expression énergique et nette, me fait souhaiter que H. Laparra se tourne désormais, avec plus d'audace, vers le personnage de caractère. Dans ses coins de petites villes basques, la simplicité du dessin incline dangereusement vers la nigaude simplesse. — Voici, je crois, l'un des plus remarquables portraitistes de ce temps : M. FRED. LAUDH. Là, c'est pour marque essentielle, la belle distinction sans afféterie, et l'intensité de l'expression psychologique. L'artiste a peut-être eu, jusqu'ici, des modèles plus significatifs : mais j'aime cet harmonieux fondu dans le modèle, (sans les ficelles d'un Henner) et ces étranges atmosphères où les tons bruns et gris dominent, quoique sans rhétorique ; surtout, la vision profonde des personnages, le noble effort pour extérioriser des âmes attachantes valent éminemment aux yeux de quiconque place l'expression suprême de l'art dans « la spiritualité des formes ».

M.M. RÉALIER-DUMAS expose un intérieur de parc que traverse une femme portant des fleurs. Agréable symphonie en verts tour à tour majeurs et mineurs, sous un aspect de sérénité qu'on retrouve dans l'autre tableau du même peintre : des ruines au sommet d'un promontoire devant la mer : j'y ajoute des qualités d'espace, de vision large, et d'infinie délicatesse dans le jeu des teintes. — Une chambre qu'emplit de sa mélancolie le regard d'une femme pensive devant la fenêtre, après un départ : cela est signé STEVENS et constitue en vérité une exquise œuvrette ; la soie brune de la robe montre des cassures que le pinceau de l'artiste a caressées comme au grand siècle. — De M. RUPPERT GOLD BUNNY, quelques silhouettes et masques de femmes attestent une sincère recherche d'expression : langueurs, inquiétudes, fièvres... — M. P. ALBERT LAURENS, artiste déjà notoire, se complaît un peu trop dans sa formule : il tourne à l'artificiel ; ses jardins tout parés d'une somptueuse flore, telle rêverie de jeune femme au bord d'un bassin, conçus dans une manière naïve et surannée, se laissent d'ailleurs regarder sans désagrément. Une nymphe endormie dont le dessin est soigné, la couleur plaisante, révèle que M. ALBERT FOURIÉ ne manque pas de métier : mais tout cela demeure peu personnel, poncif même ; la hantise des grands souvenirs y pèse trop.

Chez les sculpteurs, j'ai noté les envois de P. L.-B. BERNSTAMM : deux bustes, l'un de Berthelot, l'autre d'E. Deschanel. Le premier m'a particulièrement plu, chargé de pensée douloureuse et traité d'une main robuste. J'arrive au héros de ce salon, le maître italien CANONICA. Il faut mettre hors de pair son exposition. C'est d'abord un buste de jeune homme, au masque fin et volontaire, d'une singulière aristocratie ; puis un buste de femme : ce visage qui palpite, des narines presque trop dilatées, le mouvement général des lignes, en font un véritable poème d'orgueil. Et comment ne point arrêter des yeux amusés et charmés sur certains bambins au sourire si mignonnement malicieux ?... Tout cela vient déjà d'un excellent artiste ; voici maintenant qui proclame l'artiste tout-à-fait supérieur : un buste de femme, de femme au visage émacié

presque irréel, aux yeux perdus dans les visions de souffrance, le menton dans les mains qui s'étreignent ; sur le socle, cette épigraphe : *La mente sogna i desideri del cuore*. Avec quelque chose de bien plus intense dans la signification intérieure, cette belle œuvre ne va pas sans rappeler certains portraits du peintre Aman-Jean. M. Canonica expose un dernier buste non moins capital : celui d'un Christ si purement beau dans son indicible douleur, et d'une telle piété de réalisation, qu'on le peut filier, sans blasphème, aux chefs-d'œuvre des grands renaissants italiens. Techniquement, ce qui frappe chez M Canonica, c'est l'extrême sobriété de sa manière : mais une sobriété sans sécheresse. On y aperçoit plutôt l'effort de l'artiste qui réussit à dégager de ses éléments contingents et accessoires le modèle choisi et qui ne laisse briller dans son œuvre que les traits essentiellement représentatifs d'une idée. Au surplus, et sauf pour le buste de Christ où l'acuité de la souffrance exigeait le tourment du ciseau, le sculpteur ne semble pas travailler considérablement sa matière ; il est vrai qu'une telle simplicité atteignant à un si haut degré d'animique synthèse, ne vient sans doute qu'en conclusion de très longues et très minutieuses recherches ; et voilà le secret des grands artistes. M. Canonica peut se montrer fier d'une œuvre qui domine la médiocrité du siècle et restitue, dans quelques-unes de ses plus nobles lignes, le visage splendide d'un art à peu près perdu.

René-Georges Aubrun.

LES REVUES

A propos de l'Histoire des Religions, Mgr Mignot écrit dans le *Correspondant* sur la Bible et les Religions. Savante étude dans laquelle l'auteur cherche à prouver la supériorité d'Israël sur les autres nations.

La partie étude de la Bible est fort bien conduite, mais il faudrait une partie étude des autres religions pour que l'article soit complet. Et Mgr Mignot se contente d'affirmer la divinité de la Bible sans analyser ce qu'il peut y avoir de divin chez les autres.

Entre les religions étrangères et la juive « il y a similitude de mots et de sentiments ; le reste, c'est-à-dire l'essentiel est aussi différent que le jour l'est de la nuit. A quoi ont abouti les religions païennes, qu'ont-elles laissé après elles ? Au contraire, Israël a retrouvé Dieu, etc. » Et Mgr Mignot montre qu'il l'a retrouvé peu à peu, *progressivement*. « Seul Israël a connu la nature du péché, comme cause de son mal... Cet état d'âme n'a pas été le travail d'un jour... »

A remarquer la partie de l'article traitant de l'immortalité de l'âme et de la résurrection dans la Bible, Mgr Mignot cite, après l'enlèvement d'Enoch et d'Elie les citations plus précises de Daniel (XII-2) et du second livre des Macchabées (XII-42).

—

M. H. Delacroix analyse dans la *Revue de Métaphysique et de Morale le mysticisme de Mme Guyon*. Dans le développement

chronique du mysticisme, M. Delacroix découvre trois périodes psychologiques bien distinctes, qu'il décrit minutieusement par leurs caractères et leurs effets. Il détermine la collaboration de la conscience claire et de la subconscience.

Et c'est assez bizarre, cet homme qui devant « l'âme perdue en Dieu » prend son microscope et ses balances psychologiques à peser les quarts de cheveu.

Sous le titre de : *La Poésie dans l'ancienne Egypte*, M. Eugène Revillot parle dans la *Revue* du 15 janvier de plusieurs manuscrits d'un intérêt historique.

—

Modernisme et tradition catholique en France, fin des articles de M. Ch. Guignebert dans la *Grande Revue* (10 janvier). M. Guignebert est pour un catholicisme libéral Il écrit : « Révélation, tradition, dogmes, souveraineté spirituelle de l'Eglise, puissance et infaillibilité du Pape ne peuvent plus se concevoir aujourd'hui qu'en fonction d'une mentalité périmée, d'un passé disparu. »

Que le Pape ait exagéré le thomisme et l'organisation de l'espionnage dans son encyclique sur le modernisme, c'est évident. Mais que serait un catholicisme sans révélation, sans traditions et sans dogme, avec un pape constitutionnel, ou sans pape ?

Le protestantisme, peut-être.

—

La philosophie de Léonard de Vinci. — (*Mercure de France*). C'est là une conclusion que Péladan tire de ses *Textes choisis de Léonard* Et, pour lui, la pensée de Léonard est « un idéalisme expérimental. »

Sur la Renaissance, Péladan a quelques pages que nous devons aimer car nous y reconnaissons des idées que les lecteurs des *Entretiens* ont trouvées ici sous la plume de mon ami Paul Vulliaud..

Devant Léonard, écrit Péladan. » Nous sommes en face du plus caractérisé des libre-penseurs. «

Cette affirmation a déjà été discutée ici et d'ailleurs, puisqu'il faut juger d'après les manuscrits, elle est hors de ma compétence.

—

Le 10 février a marqué l'entrée de Péladan comme articlier au journal *la Patrie*.

Le titre du premier « papier » de celui qui fut peut-être chez nous le vrai père de l'antimilitarisme intellectuel est : Dying Nation.

Nous avons trop ici le respect de Péladan pour nous amuser à relever la contradiction qu'il paraît y avoir entre le Sar (pour qui le journalisme était une des sept têtes d'imbécillité du pays d'Occident et les journalistes, des prostitués) et l'écrivain d'aujourd'hui prix Monthyon et rédacteur à *la Patrie*.

La vie est parfois dure pour ceux qui veulent être plus grands qu'elle. Elle force parfois les plus audacieux à redescendre parmi ses sujets.

On peut souffrir à ce spectacle ; il ne faut pas railler.

On a vu déjà bien des choses : M. Homais mourir membre du tiers-ordre franciscain ; peut-être verrons-nous Péladan publier ses mémoires dans un fameux journal du matin.

FERNAND DIVOIRE.

—

Conférence sur Albert Samain par Albert de Bersaucourt

Voici quelques jours notre collaborateur et ami ALBERT DE BERSAUCOURT nous conviait à l'audition de sa conférence sur ALBERT SAMAIN. Une nombreuse assemblée a fait au conféren, cier le plus légitime des succès. Notre ami, comme on le peut voir dans ce présent cahier des *Entretiens Idéalistes*, n'a pas une admiration exclusive pour le délicieux chantre d'*aux flancs du vase* et de *Polyphême*, mais sa psychologie semble sympathiser particulièrement avec la tendresse mélancolique du poète ; aussi nous l'a-t-il présenté dans un langage ému qui, en charmant l'auditoire, a gagné des admirations à l'auteur du *Chariot d'or*

ALBERT DE BERSAUCOURT nous a dit la noblesse du poète, le courage de sa vie. Peut-être cette vie douloureuse fut-elle encore plns dramatique qu'on ne le sait. Cependant les amis D'ALBERT SAMAIN restent discrets et ne veulent point,semble-t-il, profaner le tombeau où, déjà, l'artiste avait enfermé le secret de sa douleur. Il faudrait révéler les lâches revanches prises par l'impure Société sur l'incorruptibilité d'un Idéal ; il faudrait pénétrer dans l'intimité de certains sentiments qui accablent les plus mâles. Mais ne doit-on pas respecter la mémoire de Samain, en se taisant, comme lui, sur le malheur de ce destin qui avait inspiré à Beaudelaire les émouvantes imprécations de son poème : *Bénédiction*.

Notre ami DE BERSAUCOURT en a suffisamment dit pour nous attendrir ; il nous a confié les noms, celui surtout de l'admirable Raymond Bonheur, de ceux qui vinrent encourager l'âme endolorie et faire naître à l'espoir celui qui bientôt, devait sa tâche faite, s'endormir, mais consolé par le sourire de cœurs amis.

Le conférencier a de même considéré ALBERT SAMAIN sous le rapport de son œuvre ; on ne saurait se plaindre qu'il l'ait placé sur un plan peut-être trop élevé, car si la précision, la rigueur fait défaut à l'admirateur, la finesse dans l'analyse des tendances est digne d'éloges.

Nous avons applaudi comme tous, avec allégresse, à cette conférence qui joignait à l'étude d'un beau talent l'apologie d'un grand caractère.

PAUL VULLIAUD.

Le Gérant : F. DANIEL. Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Deux Ermites littéraires

Un ermite littéraire est l'homme d'un seul livre : il n'écrit que sa bible.

Ce que je pense de ma formule : hum ! beaucoup de bien ; — le mal, Jean Roanne, cet ermite littéraire, d'espèce rare, puisque ermite féminin, me l'a dit d'avance :

« Je ne connais rien qui nous satisfasse davantage qu'une définition inventée. Il semble qu'on ait découvert une sorte de trésor. Eheu ! cela est généralement très vide et on n'y pense plus, une fois qu'on l'a fait sonner creux au moindre coup de réflexion. »

Car ma formule est vraie, sans doute, mais si générale qu'elle comprend au moins tous les écrivains qui ne croient pas à l'impersonnalité de l'art. Il n'y a pas de formule fausse d'ailleurs si tout est dans tout. Et c'est notre suprême et bonne et certaine consolation que l'édition personnelle des aphorismes de M. de la Palisse.

Un ermite littéraire est l'homme qui n'écrit sa bible que pour un seul lecteur, qui est lui-même.

Voilà qui rétrécit. Et si je ne refléchis pas trop, cette seconde formule peut me satisfaire. Provisoirement et par hypothèse, que mon lecteur — lequel j'espère être autre que moi-même — se déclare satisfait. Le double exemple que je lui offre lui montrera mieux que mes formules ce que l'on pourrait entendre par ermite littéraire.

Les deux ermites (il y en a plus de deux, et un non moins bel exemple aurait été fourni par Suarès) couplés ici sont Claudel au génie philosophique et Saint-Pol-Roux au génie rhétoricien.

⁂

Récemment le Mercure de France nous offrait un livre de l'un, un livre de l'autre — qui ressortissent d'une même catégorie littéraire : le poème en prose. *Connaissance de l'Est* et *Les Féeries intérieures* furent parallèlement placés sur l'étal du libraire. Qui les feuillette, l'esprit sympathique, risque bien de les acheter tous deux. Un ami de Saint-Pol-Roux et un ami de Claudel accordent d'autant plus facilement leurs admirations... qu'ils sont le plus souvent une seule personne.

Si Claudel vit en Chine, si Saint-Pol-Roux vit en Bretagne, c'est d'une vie assez pareille — en ermites. Ils ont

aussi le goût semblable de ces deux formes esthétiques par lesquelles ils ont coutume d'exprimer leurs idées et leur personnalité : le théâtre (un théâtre d'ermite est irréalisable sur un théâtre de ville, mais si jouable sur le féerique théâtre de mon imagination, ce théâtre dont je suis le perpétuel roi de Bavière) et le poème (en prose, ce qui les dispense de la quête de la rime aux dépens souvent de la raison ou des effets d'écriture et d'impression des vers libres, tout en conservant le lyrisme) ; donc, dialogue ou monologue selon l'humeur du dédoublement ou le désir de monisme, toujours aveu orgueilleux — l'orgueil n'est que le sublime de la modestie — du moi.

« Je... » dit Saint Pol-Roux.

« Je .. » dit Claudel.

Il me faut respecter ces affirmations et ne point continuer un parallèle dont le moindre défaut serait, en les accommodant trop bien tous deux à la manière symétrique du pendant, de limer la personnelle originalité de chacun.

Il n'y a point de sens péjoratif dans le mot « rhétoricien » que j'ai appliqué à Saint-Pol-Roux. Je hais la tendance des gens à sous-entendre en certains mots des sens fâcheux ou glorieux. Les mots désignent des choses. Pour qu'ils nous soient utiles ils doivent être communs à vous et à moi. Mais notre appréciation de ces choses est distincte, opposée peut-être, espérons-le pour notre individualité. Il y a méprise si j'adjoins sans le marquer d'un nouveau mot un sentiment à la définition d'un substantif. C'est une méprise très ordinaire. Quand j'ai traité Saint-Pol-Roux de rhétoricien, j'ai dénoncé en cet écrivain le souci qu'il a de l'expression verbale de sa pensée et le soin qu'il prend de sa langue — et je ne trouve point qu'il y ait là matière à blâme. Personnellement, mais maintenant je le dis et avant je ne l'avais pas dit, j'y trouve matière à ma louange.

De même je ne tiens pas à mérite que Claudel ait un penchant à philosopher. C'est un fait. C'est une qualification de son génie, ce n'est point une qualité. Mais j'ajoute que cette philosophie, à mon avis, anime, renforce, enrichit les larges belles phrases qui sont les jets de sa pensée ; que, plus retenu dans l'ivresse des mots que Saint-Pol-Roux, Claudel nous étourdissant moins nous dispose mieux à la méditation solitaire. Le mérite que je lui en reconnais n'était pas contenu dans l'expression « génie philosophique ».

Connaissance de l'Est et *Les Féeries intérieures* sont des recueils de poèmes en prose. Ce genre littéraire, encore adolescent puisqu'il n'est pas séculaire, date du romantique *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand. Pierre Louys a trouvé un précurseur en Buffon pour le rythme du style. Et certes en Chateaubriand aussi. Mais totalement réalisé,

en son aspect d'album, c'est bien le livre des *Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot* qui ouvre la chronologie.

Qu'est ce qu'un poème en prose ? Je renonce à une définition scolastique, difficile à formuler et naturellement restreignante. Je traiterais volontiers de poème en prose tout morceau de prose qui, lu du regard avec attention, excite le désir d'être lu de la voix... Il y a à ce propos dans une lettre de Baudelaire : « Vous savez combien c'est difficile pour éviter d'avoir l'air de montrer le plan d'une chose à mettre en vers ». Bien des poèmes en prose médiocres seraient écrasés par cette remarque ; — de même que cette boutade de Jules Renard : « Que le vers soit toujours d'une qualité rare ! C'est sa gloire et son excuse » causerait la mort de tant de petits poètes si naïvement féconds en vers chevillés et mornes... L'idéal du poème en prose est une perfection telle que l'écoutant on ne soit pas tenté de regretter l'armature musicale accoutumée du nombre et de la rime. Il doit synthétiser la rareté du beau vers et l'intelligence de la persuasive prose. C'est un tour de force. L'acrobate spectateur applaudit peu mais juste l'acrobate sauteur ; le poème en prose, sorte de musique de chambre de la littérature (selon le terme de Nietzsche), n'est goûté pleinement que dans l'intimité de soi-même. C'est œuvre d'ermite à l'usage d'ermites — temporaires.

Les lieds de Schubert, de Schumann, je les sens mieux si je les interprète moi-même malgré ma voix trouée et ma maladresse au piano. Ouvrez ce Saint-Pol-Roux, c'est, si vous le voulez bien, Schubert, ce Claudel, c'est Schumann (en correspondances picturales, représentez-vous Claudel peint par Carrière et Saint-Pol-Roux par Gauguin) ; lisez haut, à vous-même, telles pièces des *Féeries intérieures* ou de *Connaissance de l'Est*. « Je... » *Vous* deviendrez ce *je*. Du moins je vous le souhaite.

***

Connaissance de l'Est est une réédition que l'on devrait dire populaire. La première édition avait son charme de bibliophilie. Elle n'était point paginée parce que les feuilles et les fruits tombent des arbres sans suivre l'ordre que leur imposerait la prévision humaine, et que l'esprit de Claudel est comparable à un arbre qui s'effeuille au hasard — du moins au hasard humain. A ce qu'en note un heureux possesseur, Gilbert de Voisins, la couleur de sa couverture tenait le milieu « entre celle d'une sauce végétale et celle d'une eau stagnante ». Et elle triompha. Peu de lecteurs fervents valent bien pour la meilleure des réputations, la

réputation de la postérité, une multitude de lecteurs, si avides qu'ils sont tout de suite lassés. Pour le commerce de la librairie, le contraire est préférable — sauf au gré des héritiers.

Les poèmes sont chinois parce que Claudel est consul de France en Chine. *Le Livre de Jade*, qui amorça la réputation de Mme Judith Gautier,est une chinoiserie charmante. *Connaissance de l'Est* n'est point ce bibelot. Il est moins chatoyant de couleur locale. Livre de Soi, non de Soie, le seul personnage en est Claudel,contemplateur. promeneur, sédentaire — penseur. Et ce monde, où Claudel vit et qui vit de lui, est sa représentation. Le paysage aurait pu être breton, tunisien ou péruvien, que l'auteur en eût donné la même expression égoïste.

D'où l'on pourrait trop vite conclure à une œuvre vague et générale, où les champs y sont champs sans désignation de culture. Non, ils sont « de riz, de tabac, de haricots, de citrouilles, de concombres et de cannes à sucre ». Non, car, peut-être sous l'influence amicale de Schwob, Claudel emploie des mots et des images qui singularisent. Et puisque la Chine est forcément son horizon familier, son paysage est expressément et intensément chinois.

Aussi y prenons-nous une vive connaissance des mœurs chinoises à l'occasion des descriptions de pagodes, de montagnes, de cimetières, de fleuves, de jardins, de maisons, de mendiants, d'animaux, descriptions toujours tracées à la méthode personnelle qui est la vraie façon de les animer. Par l'action de la nature et la réaction de l'homme qui a nom Claudel naît et croît l'intérêt dramatique. Et alors s'opère entre Claudel et vous la transmission du *je* qui me paraît l'essentiel de toute lecture.

Vous voici en Chine, mais vous restez Occidental, et vous comprenez le titre : *Connaissance de l'Est*. Il a le mystère du premier abord. Mais dès qu'il est compris il devient inoubliable. Vous oubliez facilement la rencontre de ces vingt amis qui ont une même politesse à votre service et au service de tous. Mais celui qui vous a retenu une minute pour vous dire quelque chose qu'un autre ne vous aura point dit, l'oublierez-vous aussi ? Comparaison : les titres des vingt derniers romans, le titre du livre de Claudel — les titres et les œuvres.

Vous voici en Chine — « Je vois la Pagode... » Ne suivent pas de secs mots de guide, mais cette vue évocatrice de la Pagode aux toits retroussés : « ... une tente dont les coins relevés sont attachés à la nue, et les idoles de la terre sont installées dans son ombre ». Les idoles sont les divers Bouddhas qui « choient, des mêmes yeux baissés, leurs abdomens ». Et à l'imitation de leurs idoles — le lotus où

se tient Bouddha est un escabeau sous le derrière des prêtres — quatre bonzes « décantent ». Leurs visages en « plis,... pareils à la cicatrice de l'ombilic », ne bougent pas. « La conscience de leur inertie suffit à la digestion de leur intelligence ».

Et du temple chinois, je peux passer à la rue chinoise qui est faite « pour un peuple habitué à marcher en file » ; au cimetière chinois si vivant parce que « la mort en Chine tient autant de place que la vie » ; au jardin chinois dont « le mur serpente et ondule, et sa crête avec son arrangement de briques et de tuiles à jour imite le dos et le corps d'un dragon qui rampe », et qui est construit avec des pierres, et où « comme un monstre, un grand rocher se dressait dans la basse ombre du crépuscule comme un thème de rêverie et d'énigme »... J'en ai assez cité, j'espère, pour inviter au voyage

Ne vous embarquez pas, touriste en chambre, car ceci n'est point du tout une suite d'impressions de voyage, ainsi que j'en viens de créer l'apparence. Désirez-vous les photographies des sites chinois ? Cherchez ailleurs. Ici Claudel a écrit : « Je suis ce passant inexplicable que croise le groupe naïf de paysannes rougeaudes. » Ce n'est que la rêverie de ce promeneur solitaire que nous offre *Connaissance de l'Est*, livre où est signifiée l'expansion du lyrisme qui vibre dans sa cervelle et coule — « par une fonction en rien différente du ver à soie qui fait son fil » — dans des mots mordant le papier blanc et, à travers l'infini, construisant le temps et l'espace.

Inexplicable ! — la paysanne rougeaude passe son chemin. Passez-le aussi si vous n'avez jamais senti que pour comprendre totalement un autre homme il vous faudrait être son Dieu. Inutile d'insister d'ailleurs, puisque, d'un remous de votre cerveau, vous avez déjà jugé, jaugé le passant : ou vous avez subi l'attrait du monde mystérieux qu'il est, et l'incompréhension de quelques-unes des pages de son livre ne vous rebutera point ; — ou vous l'avez traité de sot, d'insensé, ce qui est au moins le remarquer ; — ou plutôt il vous a paru semblable à tous les autres, à vous-même, sans intérêt,..

En qualifiant Claudel d'ermite littéraire, avais-je tort ? Mais qui rend l'homme ermite ? La foule. Tous, c'est l'ennemi de Un. Un est, par le trait de sa séparation, un surhomme. Contre Un, haine massive de tous les hommes.

Et cependant Claudel est parfois attiré par la foule. Jamais il ne s'adresse à tel ou tel. Mais il écoute éperdûment la rumeur d'une ville.

Claudel est surtout l'homme de la nature. Il est la conscience confuse de la nature. Il est en rapport avec elle

comme l'âme l'est avec le corps, selon la conception spiritualiste. Il sent surtout combien l'âme-Claudel est esclave du corps-Nature. D'un mot d'esprit boulevardier je dirai : Claudel, poète météorologiste. On pourrait féminiser et l'appliquer au poète des *Eblouissements*. Et mon mot n'est point dénigrant. Ah non. La sensibilité de l'homme aux mœurs du ciel est trop naturelle — c'est le terme rigoureux — pour en médire. Qu'un linceul de pluie, que le lever du soleil, qu'un baiser de lune soit sans influence sur les sens des êtres vivants, un « pur esprit » — en est-il ? — pourrait seul le soutenir.

A être si naturel, Claudel n'est point du tout social. Et de ce lyrique ne sourd, dans ce livre du moins, aucun poème d'amour : l'amour, c'est reproduction, liaison, enchaînement des hommes. Claudel reste seul avec le monde.

Ainsi délibérément en posture d'ermite « ses yeux lui fournissent tout l'élément de son bien-être, et il remplace l'ameublement par sa fenêtre qu'il ouvre ». Croyons-le sur sa parole, puisque la preuve éclate à chaque page de son livre par les belles images qui luisent neuf parmi les phrases de son style d'allure classique.

Sur une autre de ses paroles, croyons le : « ivre de voir, je comprends tout ». En effet il essaie toujours de nous transmettre ce qu'il comprend en même temps que ce qu'il voit. Il y a dans *Connaissance de l'Est* des pièces exclusivement philosophiques. Il n'y en a guère qui n'ait pas de farce philosophique. Le pittoresque est vain qui se dresse sans âme.

D'ailleurs en même temps qu'il rééditait *Connaissance de l'Est*, le Mercure de France éditait de Claudel un *Art poétique* (trois études dogmatiques sur trois sujets de philosophie : métaphysique, par la *Connaissance du Temps*, — psychologie, par le *Traité de la Connaissance du monde et de soi-même*, — esthétique, par le *Développement de l'Eglise*) qui est sous une forme d'école l'esprit même de cette *Connaissance de l'Est* et devient la justification de la manière littéraire de Claudel.

La marche à l'ermite, le pélerinage vers Claudel, je ne les conseille qu'à ceux qui préfèrent la subtilité à la banalité et qui ont du penchant pour l'effraction de la phrase. — Mais si la phrase est creuse ? — Je l'ai trouvée pleine de moelle dans Claudel.

***

Et l'autre ermite n'est pas moins subtil — mais d'une subtilité beaucoup plus amusante parce qu'elle est surtout dans l'expression même de la pensée par le style, plutôt que dans la pensée elle-même.

Je ne veux point faire, par cause de rapprochement, Saint-Pol-Roux moins philosophe qu'il n'est. Il y aurait duperie de l'apparence, parce que Claudel prend souvent l'immobilité pensive de Bouddha à traiter de futile la frénésie de Bacchus, non moins Dieu, qui agite toujours Saint-Pol-Roux.

« La grappe des sensations au pressoir de la pensée — et voici le vin de l'expression radieuse », proclame Saint-Pol-Roux. A la comparaison bacchique j'ai donc moins de mérite que votre bienveillance a pu m'en accorder.

Les Féeries intérieures sont une troisième vendange. Il y en eut deux : *La Rose et les Epines du Chemin*, *De la Colombe au Corbeau par le Paon*. Et d'une quatrième Saint-Pol-Roux annonce qu'il est en gésine. Et il est gros, certes, d'une cinquième... car de ces *Reposoirs de la Procession* (le titre général de cette série de poèmes en prose) le poète sait bien que l'ultime est dédié à *La Dame à la Faulx* et que, tant qu'il n'y sera point arrivé, il doit reprendre son chemin de vie — et en témoigner.

Si je maintiens les termes mystiques de la phrase précédente pour dénoncer la bibliographie des œuvres de Saint-Pol-Roux, c'est qu'il est difficile de ne point photographier l'auteur, en notre imagination de lecteur, imagier du moyen âge.

« Un fin clapotis sculpte l'à fleur d'eau... » dit-il doucement dans une de ses *Féeries*. Le plus souvent la tempête souffle.

C'est une tempête de mots. Des mots, encore des mots, toujours des mots — devise dantonesque qui doit plaire à l'audacieux rhétoricien. Ne haussons point les épaules, ce qui d'ailleurs n'ébranlerait pas le monde en dépit de leur double effort à lever le ciel. A-t-on trouvé d'autre moyen d'échanger des idées ? Et l'idée pure, l'idée sans son mot, pour la concevoir il me faudrait admettre le mystère de la dualité corps et âme. Impossible à moi qui suis — prétends être — un.

Des mots ! L'excès, vous l'apercevez tout de suite : tendance à considérer chaque mot en soi. La phrase liera tous les mots tant bien que mal. L'important est le mot, le beau mot, qui peint, qui crie, qui gesticule. Le mot est un monde. Une phrase de Saint-Pol-Roux sera un univers grouillant où chaque mot vibrera. Nous étions plus traditionnalistes en écoutant Claudel dérouler ses longues phrases lentes, toujours classiquement harmonieuses, même en l'éclat de leurs images neuves.

Encore des mots ! Mais voici un autre excès qui n'est point comme le précédent un glorieux trop plein de richesse. A force de sculpter avec des mots prend corps Dame Allé-

gorie. Aïe! Nous revenons à une tradition française d'ailleurs. C'est la littérature du moyen âge — vous voyez l'imagier — en sa grâce apprêtée et sa naïveté qui par l'usage est devenue source de clichés. C'est la littérature aussi de nos excellentes Précieuses qui filaient délicieusement les métaphores, — mais la métaphore est une image empaillée pour qu'elle se conserve mieux en ne vivant plus. J'ai relevé une « montagne de l'épreuve » chez Saint-Pol-Roux qui figure sans doute sur la carte du Tendre. Et c'est la littérature à énigmes de l'abbé Delille. Elle n'est point sotte autant qu'on croit. Elle est ingénieuse. Elle excite l'esprit de celui qui lit. Elle décrit l'objet et en donne une image bien plus vive quelquefois que le mot propre. Quand Saint-Pol-Roux appelle la main ouverte une « sébille de chair », il agit sur moi à la fois visuellement (par l'image) et intellectuellement (par l'énigme) — à la façon de l'abbé Delille. Et c'est enfin la littérature symboliste, dont Saint-Pol-Roux est un maître isolé, avec son langage d'initiation, ses personnifications de sentiments et d'idées, ses allusions, sa discrète volonté d'évocation plutôt que de définition.

Toujours des mots! D'où la recherche du mot rare, le plaisir de faire renaître un vieux mot, aussi celui d'en faire naître. D'où l'emploi de mots expressifs : les mots abstraits deviennent des symboles, les mots concrets seront franchement réalistes. Si le mélange est d'un pittoresque à faire hurler certaines gens d'esprit froid, n'oublions pas que Saint-Pol-Roux provençal a consacré à Marseille quelques poèmes d'un violent coloris et d'un entrain forcené. Mais il n'y a pas que dans ces poèmes Marseillais qu'éclate la fanfare de notre poète. Des pélerinages bretons, la coupe du goémon à Roscanvel, le miracle d'Epinal que fit, défit et refit Saint Nicolas des Ardennes, ne sont adoucis que d'un demi-ton.

Tout cela vous impose de si fortement personnelles images que vous ne pouvez guère rester indifférent. Les idées de Claudel, vous pouviez ne les point reconnaître — et puis c'était tout : du neutre en votre mémoire. Les images de Saint-Pol-Roux vous exaspèreront d'enthousiasme ou de colère. Je ne suis pas sûr que ce ne sera pas quelquefois des deux en un même mouvement passionné.

L'image se détache de la page. Quand le panthéisme de Saint Pol-Roux a ce cri : « le monde entier m'envahit dans un jet de brise », ne vous sentez-vous point le jouet du vent, comme traduirait le populaire.

J'aperçois une tour. Saint-Pol-Roux aussi. Il la nomme : tronçon de serpent. Cette idée de tour tronquée était en puissance chez moi. La voici formulée nettement. Et il est

riche d'une image de plus. Et moi je m'enrichis de cette image, à laquelle j'en allumerai d'autres.

Cette vie propre de l'image, due à l'extraordinaire virtuosité de Saint-Pol-Roux, est tout à fait particulière à cet ermite littéraire. Il y a des artistes plus ou moins japonais qui animent les choses. Lui anime les mots, et même, si j'ose dire, animalise les fleurs de rhétorique.

***

Evidemment ce sont deux *singuliers* écrivains que Paul Claudel et Saint-Pol-Roux... et c'est un grand éloge, du moins à notre humble avis.

LEGRAND-CHABRIER.

Le Comte de Gobineau cabaliste (1)

(Suite)

A mon ami Henri de Crisenoy,
fervent de lectures cabalistiques,
affectueux souvenir.

Dieu est unique ; il est éternel.

Son nom suprême est et demeure inconnu ; la plus complète expression qu'on en puisse donner est le nom *hu*, lui ! Le Sémite, Arabe, Hébreu, Chaldéen ne prononce qu'avec la plus religieuse terreur ce nom *hu* ; il entoure le pronon sacré de nombreuses épithètes, il réserve son impuissance à combler jamais l'Infini dont le mot *hu* n'est pas même l'image,mais la constatation (2).

Est-il vrai que ce nom divin fut prononcé avec une religieuse terreur ? La part que Gobineau fait à la peur érigée, semble-t-il, en caractéristique de la religion sémitique, me paraît extravagante ; on le dirait parfois disciple du grand Vico qui fut quelquefois fabuliste ; et lorsqu'il affirme que la race ariane moins que certaine de l'unité divine n'hésite pas à attribuer à l'Etre supérieur d'autres noms, enfin que sous son influence la notion sémitique fut troublée, Gobineau ne nous dit pas l'époque, nous n'avons qu'à rappeler, sans songer à faire à cette heure l'exégèse des croyances aryanes et remonter ainsi à leurs sources primitives, nous n'avons qu'à rappeler l'âge des documents hindous relati-

(1) Voir *Ent. Idéal*, cahier XVII.
(2) Cf. T. 2, Ch. IV.

vement plus récents que le vulgaire ne se le figure avec nombre de savants. Du reste, l'Inde, comme la tradition sémitique ou la tradition druidique, possède dans son lexique religieux la syllabe sacrée : Lui ! pour l'expression, non pas d'une religieuse terreur, croyons-nous, mais d'une adoration extasiée qui n'a au-dessus d'elle, pour se formuler, que le silence.

Par désir d'être plus explicites dans l'expression du nom divin, les sages sémitiques, selon Gobineau, désignèrent quelques-uns de ses attributs. Ils l'appelèrent, en tremblant, Elohim, « Les Forces ». En signalant encore la part que Gobineau donne à la peur, nous eussions désiré une explanation moins brève de ce divin nom.

Ce nom, aux applications si diverses, fut en effet, par appropriation, celui des Forces organisatrices de l'Univers, que ces Forces soient les Démiurges cosmogoniques, ou les Forces cosmiques. Mais encore doit-on réfléchir que cette appellation sacrée, au témoignage de Jehuda Hallev , exprime l'idée générale de la Divinité sans notion précise de personnalité et de qualité morale, ce qui prouve d'après le très docte Schœbel, que c'est *ab antiquo*, un terme *monothéiste* et qui, par conséquent, implique le culte du monothéisme.

Suivant d'autres autorités rabbiniques — Is. Abarbanel entre autres — ce nom, Elohim, s'applique à Dieu, considéré sous l'attribut de Puissance. Il correspond à l'idée de Dieu créateur.

L'exégèse moderne confirme cette analyse des noms divins ; toutefois, consultons les écrivains qui ne prennent pas prétexte de science pour faire du roman.

A ce sujet, nous appellerons l'attention sur un savant aussi éminent qu'inconnu. L'abbé Lanci a recherché dans les arcanes de la Cabale pure les lumières propres à jeter les lueurs les plus vives sur la Bible, et de ce fait, au moyen d'une traduction rigoureuse, il a rétabli plusieurs passages de ce Livre dans leur sens, pour ainsi dire, inspiré. Les opinions de ce grand érudit, quelquefois aventureux, ne sont pas, à notre avis, toutes à accepter au même titre (1) ; cependant sa vaste science lui méritait la renommée alors que ses travaux sont encore, pour un certain nombre, inédits. Et ce n'est point sans regret qu'il faut constater l'ignorance ou sont tenues ses puissantes élucidations bibliques, notamment celles du Cantique des Cantiques, puisque

(1) Et dire que si Gobineau l'avait connu, il aurait trouvé chez Lanci, un appui pour sa théorie des races nobles ! Il y a cependant des différences notables entre les deux auteurs.

ce poème se trouve entre les mains des incultes et des calomniateurs

Revenons au nom divin Elohim.

Nous avons cité plus haut d'importants témoignages rabbiniques en faveur de son expression monothéiste ; cependant les commentateurs, pour la plupart, l'ont expliqué en pluriel d'excellence, mais en pluriel, ou bien dans son rapport avec le mystère de la Trinité. Ce mot Elohim est pour Lanci, un singulier.

« Mais, me disais-je en moi-même, raconte le docte italien, serait-il donc vrai que le plus sage des historiens, attentif à bannir de l'esprit des Hébreux toute idée qui pût rappeler la pluralité des dieux, dont l'Egypte était remplie, voulant les attacher étroitement au culte de l'unique et vrai Dieu, avec l'observation de ses saintes lois ; serait-il vrai que parmi tant de noms divins si magnifiques qui n'offrent aucune idée de pluralité, il ait précisément choisi pour le récit de la création, celui de tous ces noms qui pouvait devenir une pierre d'achoppement pour des hommes sortis récemment de la superstitieuse Egypte?» Michel-Ange Lanci raisonnait logiquement ; il en vint à prouver que Moïse avait choisi, pour raconter l'origine des choses, le nom qui exprimait le mieux l'action du créateur. En effet, après une longue analyse de l'*Eloim* singulier il y découvre les notions de grandeur et de bonté, ce qui l'engage à traduire le premier verset de la Bible par : Au commencement le *Dieu grand et bon* créa le ciel et la terre.

Plus loin revenant encore sur ce mot : Eloim, il démontre comment par le redoublement de la lettre *l*, que ce nom possédait dans les temps reculés (quoi qu'en pensent les grammairiens), *Elloïm* renferme en lui le mystère de la Sainte Trinité puisque *el* désigne la *puissance*, c'est-à-dire le Père ; *loim*, *la grandeur et la bonté*, c'est-à-dire le Fils et le Saint-Esprit, ce qui revient à traduire le nom de Dieu : Elloim par le Puissant, le Grand, le Bon. (1)

Nous avons suffisamment prouvé sans appeler d'autres témoins qu'*Elohim* ne signifie pas uniquement « les Forces » comme nous l'enseigne la philologie courante, dont Gobineau s'est constitué l'écho.

Poursuivant l'*histoire* des noms divins, notre auteur affirme qu'après avoir « en tremblant », appelé « Elohim », ils murmurèrent tout bas « plus timidement encore » *Adonaï*, « le Seigneur » et qu'enfin « la philosophie » leur compo-

(1) Lanci donne cette nouvelle explication comme une opinion ; mais il faut ajouter qu'il la justifie en cherchant la valeur des mots dans l'idiome qui a le plus d'affinité avec l'hébreu, l'arabe.

sa, « dans ses audaces » le mot Jehova et qu'alors « ils se crurent si près du secret, qu'ils baissèrent la tête avec crainte, écrivirent le tétragramme et n'osèrent pas le prononcer. » (1)

Voici un Dieu des Sémites un peu poussé au noir. En tout cas, au point de vue scientifique, l'hypothèse de la peur a conduit Gobineau à confusion complète.

D'abord que devient l'Inspiration dans les théories de cet écrivain. Dieu nous révèle la Bible, se donne lui-même ce nom Jehova en parlant, c'est-à-dire en inspirant son serviteur Moïse et notre philologue en attribue la composition à la philosophie.

Ensuite, si l'on y réfléchit bien, l'expression syllabique *Hu*, Lui ! n'est-elle pas au fond plus philosophique ? A force d'épuiser la série des épithètes attributives qui nomment Dieu, n'est-ce point par un effort de la réflexion, par une concentration de la pensée, que l'esprit humain fait jaillir pour les synthétiser toutes, le mystérieux *Hu* Lui ?

Ce *schem* (nom) peut être considéré à la fois comme l'exclamation adoratrice du contemplatif, comme le symbole de l'ascension intellectuelle du philosophe, aboutissant à l'idée d'Ineffabilité et par cela même s'identifiant avec l'expression mystique ; en un mot. cette expression n'est pas l'indice de la peur qui, d'après Gobineau, serait inhérente à l'esprit sémitique. Il est évident du reste que ce terme *Hu*, Lui ! renferme la qualité de Justice puisqu'il renferme toutes les qualités divines ; déjà Elohim nommait Dieu comme Juge en même temps que Créateur.

Gobineau, grand voyageur puisqu'il fut ministre de France, en différentes contrées, s'est exagéré, croyons-nous, pour les études orientales, la valeur des observations qu'il avait pu faire au cours de ses voyages. La lecture du *Zohar* seulement ne donne pas une impression en harmonie avec l'idée que de Gobineau s'est faite de l'esprit sémitique. *Le Livre de la Splendeur*, sous l'obscurité des arcanes, reste un monument de la plus belle poésie, et son mode d'enseignement garde l'empreinte patriarcale ; ces caractères éloignent l'idée de toute comparaison avec les civilisations modernes même orientales, c'est-à-dire celles où le principe de stabilité semble s'être mieux conservé à travers les âges.

Un argument qui frappera ceux qui étudient la philosophie des religions ; pour admettre ce coefficient de la peur dans la théologie sémitique et lui garder toute l'importance attribuée par Gobineau, il aurait fallu que cette théologie fût basée sur l'observation des phénomènes physiques,

(1) T. II ch. IV p. 117.

tels que la foudre, le tonnerre, ce qui n'est pas, pour la religion chaldéenne où l'observation des phénomènes astronomiques tenait la première place.

Chez les Arabes eux-mêmes, la contemplation, croyons-nous, est une caractéristique aussi importante que la fatalité, car ils semblent multiplier les épithètes divines, comme un peuple habitué à regarder un firmament diamanté par le monde des étoiles.

L'érudition, au reste, vient confirmer notre assertion ; en effet, chez les Musulmans, la notion de peur fut introduite seulement par Hasan-al-Bacri qui, s'il fut orthodoxe, n'en a pas moins été le principe de l'hétérodoxie développée par son disciple Wâcil-ibn-Atà (1).

Au surplus, la théologie musulmane n'a pas l'unité scholastique qu'on serait à même de supposer, en lisant l'auteur du *Traité des Ecritures cunéiformes*. L'esprit humain, sous toutes latitudes, a constamment été en travail. C'est ainsi que les théologiens arabes se divisent en *partisans de l'essence* et en *partisans des attributs* (2). Les partisans de l'essence étaient, en somme, ceux qui comprenaient, dans l'Esséité, la réunion de toutes les perfections divines ; les partisans des attributs établissaient une distinction entre l'essence divine et les attributs, constitués en vertus séparées.

Ce sont les partisans de l'essence qui, pour l'exprimer, nommaient Dieu : *Hu*, Lui « Les Musulmans, dit Reinaud, ont l'idée de Dieu si présente, que le plus souvent ils ne prennent pas la peine de le désigner par son nom, et se contentent d'employer le nom de la troisième personne ». C'est le sens du mot *hu* ; il correspond à *Celui qui est*.

Si nous écoutons cet enseignement, le coefficient de la peur est bien prêt de se résoudre en zéro.

Cependant, pour Gobineau, la construction du Tétragramme Sacré est une œuvre chaldéenne.

« Les Chaldéens furent d'abord convaincus de la haute portée de leur œuvre, et c'est pourquoi, ainsi que je l'ai dit plus haut, aussitôt créée, ils en eurent peur, et cette quintessence de la Parole qu'ils venaient de saisir les frappa tellement de respect que n'osant pas en faire usage, ils renoncèrent à la prononcer. Les Rabbins, instruits par eux, entrèrent dans leurs scrupules. Ces derniers écrivirent et écrivent le mot comme leurs instituteurs et comme eux se refusent à le dire. Il leur est même défendu, aujourd'hui, de le tracer dans les talismans, et bien que, dans beaucoup de cas, leurs compositions magiques se trouvaient énervées

(1) V. Dosy. *Essai sur l'hist. de l'Islamisme*, p. 201.
(2) V. Rinaud. *Catal.*, t. II, p. 20.

par l'absence de ce nom, ils préfèrent tromper ceux qui les employaient à profaner un si grand mystère. J'ai recueilli cet aveu de la bouche d'un enchanteur juif qui a bien voulu me donner ses leçons » (1).

Nous avons transcris ces lignes de Gobineau pour montrer à la fois la rigueur de son dogmatisme et l'imperfection de ses autorités. En effet, de quelle valeur peuvent être de modernes enchanteurs juifs pour établir la dogmatique chaldéenne ? A quels Rabbins fait-il allusion ; quels documents lui certifient l'usage mystérieux du Tétragramme soi-disant chaldéen ?

Les interprètes de la Synagogue ne contredisent-ils pas formellement le comte de Gobineau ?

Contrairement à lui, nous énoncerons que les Hébreux n'eurent aucune timidité à prononcer les noms divins, qu'ils écrivirent le Tétragramme et qu'ils osèrent le prononcer.

« La seule critique, énonçait notre auteur, des opinions qu'on ne partage pas, c'est la démonstration de celles qu'on professe ».

Rien n'est plus exact, et nous avouons préférer les opinions d'un savant qui s'impose par les preuves de ses affirmations et non par des affirmations sans preuves. D'une science adamantine, Drach semble, en vérité, avoir parlé dans le désert, car on prétend vulgairement que les Juifs ne prononçaient pas le Tétragramme et que l'on n'en connaît plus la véritable prononciation. Ce qui est faux.

Avant tout « *prononcer le nom Jéhova*, c'est selon les commentaires rabbiniques, *donner l'intelligence du* tétragrammaton : expliquer le nom ineffable autant que le permet la faiblesse de la compréhension des fils d'Adam. » (2) Et Drach cite plusieurs savants qui pensent de même. Quant à la véritable prononciation du mot Ineffable, le grand Rabbin converti enseigne que, par tradition constante, les Juifs savent qu'elle est *Jéhova*. « Il n'est pas vrai, ajoute l'éminent cabaliste, que les voyelles dont nous voyons ponctué le tétragrammaton soient celles d'*Adonaï* », il le prouve par l'exégèse philologique à laquelle on peut se reporter (3) et signale en quelles circonstances ce nom était prononcé. En particulier, on avance souvent que, seul, le Grand Prêtre prononçait le nom Ineffable et qu'il le faisait entendre une seule fois. Drach redresse cette erreur et dit que le Grand Prêtre le prononçait dix fois, à haute et intelligible voix.

(1) T. II, ch. IV.
(2) De l'Harmonie entre l'Egl. et la Synag. T. 1, p. 427.
(3) Drach. op. laud. p. 481.

L'éxégèse du Tétragramme — Jéhova — faite par Gobineau, est, également, croyons-nous, à redresser. Répète-t-il une opinion de quelque théologien juif ou musulman ; nous confie-t-il ses propres réflexions ? Il ne le dit pas. Quoi qu'il en soit, « on doit remarquer, écrit-il, que bien que, saisissant un point tout à fait essentiel, c'est-à-dire l'attribut de la vie,le nom de Jéhova borne là sa puissance et les autres attributs restent en dehors, ou bien si l'on veut admettre qu'ils entrent dans la formule quadrilittère, par le fait seul qu'ils sont inséparables de l'attribut d'existence infinie, ce qui serait un peu raffiner sur les significations, encore faudra-t-il convenir qu'ils y existent à l'état caché seulement et non pas manifesté ; la manifestation de ces attributs manque donc ; le mot *Jehova* produit une expression importante, imposante de la divinité, c'est une face de la divinité même, mais il ne contient pas toute la force de la Parole, il s'en faut de beaucoup et c'est parce qu'il se flatte à bon droit d'être plus explicite qu'un autre nom divin, qu'il est aussi plus borné ». (1)

Le comte de Gobineau se trompe. Discutons.

Ce n'est point, en vérité, raffiner sur les significations en posant que le principe essentiel, appelé par l'Ontologie, *Esséité*, renferme tous les attributs.L'Esséité, qui est la propriété d'Etre, est la totalité de l'Etre ; la notion d'Etre exprimé par le mot *Jéhova* contient donc la notion de plénitude divine, c'est-à-dire de tous les attributs qui en découlent. Si nous voulons exprimer l'idée de Bonté en Dieu, nous pouvons dire : Il est. Son Esséité — signifiée par le mot Jéhova — est donc la Divinité tout entière. C'est bien aussi ce que pensaient les théologiens musulmans, partisans de l'essence.

Nous ferons même remarquer qne ce nom divin affirme remarquablement la transcendance de l'Etre infini puisqu'il distingue l'Auteur de toutes choses, des choses elles-mêmes, car le fini possède l'existence seulement et non pas l'Etre, (2) transcendance magnifiquement symbolisée, par la signification grammaticale qui se traduit par l'Eternité.

Au reste, analysons de quelle façon ce *schem* (nom) contient l'idée de Vie. Le symboliste juif Rosenberg (3) a fait de ce nom divin une profonde explanation. Je la reproduis

(1) T. II. ch. IV.

(2) L'existence est donnée par l'Etre, le fini ne possède donc pas à proprement parler, l'esséité. La philosophie qui a le mieux argumenté dans les temps modernes sur l'Être et l'existence est l'immortelle école italienne, Gioberti en particulier.

(3) Rosenberg est un des plus remarquables cabalistes modernes. Je ne l'ai vu cité nulle part.

afin de montrer à quel point Gobineau fut enclin à n'étudier que la Cabale superstitieuse.

Donc Rosenberg fait remarquer que le tétragramme se compose du *Jod* et de l'ensemble formé par le double *Hé* et le *Vav*. Or, cet ensemble symbolise l'attribut d'Etre et le Jod symbolise l'idée de Dieu. Jehova peut donc se traduire le Jod existe, ce qui revient à l'affirmation de l'existence de Dieu par lui-même.

Nous trouverions dans les fameux Cabalisants de la Renaissance la confirmation de ces principes traditionnels. L'apologiste de la Cabale contre Pierre Garzia (1) nous enseigne que le Jod symbolise l'essence indivisible de l'Unité Suprême ; le grand allégoriste Farra suit les mêmes doctrines. (2)

Nous ne voulons pas, d'après le conseil de Gobineau, raffiner au delà sur la signification du mot Jéhova ; cependant disons que si la manifestation des autres attributs divins manque dans l'expression du nom divin, ce n'est que par suite de la successivité de la parole humaine puisque la plénitude de l'Etre signifiée par Jehova, comporte avec elle toutes les perfections.

Une fois de plus, Jehova n'est donc pas une face de la Divinité, il est la Divinité toute entière.

Mais encore, est-il aussi borné que le veut Gobineau, ce mot de Jehova par ce qu'il prétend définir ?

Notre auteur oublie ici les premiers éléments de la philosophie. Une définition est une distinction. Or, signifier par le nom Jehova que Dieu est la plénitude de l'Etre, c'est le distinguer ou le définir, *toutefois sans le limiter*. La plus haute idée que l'homme peut avoir de Dieu,c'est l'idée de son Esséité, s'il essaie de gravir l'échelle d'intellection, il se heurte à celle d'Ineffabilité.

Et lorsque Gobineau avance que « le nom de Jehova,par la nature des éléments vocaux qui le constituent, approche de plus près que toute autre combinaison vocale, de la définition de l'Essence Unique, parce qu'il résume en lui ce qui est la vie, c'est-à-dire la voyelle, et la vie à l'état le plus pur que l'homme puisse concevoir » et que « pourtant si sublime que puisse être cette abstraction, elle reste

(1) L'auteur de cette apologie de la Cabale composée en faveur du prince de la Mirandole est Archangelus Burgonovensis.

(2) Ce platonicien a dédié un de ses *Trè Discorsi* au marquis de Peschara. Dans le *Miracoli d'Amore* il cite la Marquise de Peschara. Ce fait jette une lumière sur les relations entre les grandes intelligences de cette époque.

encore loin de l'infini (1) par ce seul fait que la compréhension de l'Infini est le seul point impossible à tout autre qu'à lui-même », nous concluerons au contraire que l'idée de Vie exprimée par le nom sacré Jehova, c'est-à-dire l'Esséité s'identifie avec l'Infini,ne pouvant concevoir l'infini en dehors de son essence. (2)

Le dogme chaldéen de l'Unité, tel qu'il est appliqué par Gobineau à tous les peuples Sémitiques est panthéistique.

J'adopte la terminologie de notre Assyriologue, cependant je dois faire remarquer, et j'aurais dû le faire plus tôt, qu'entre les Sémites, seuls les Hébreux gardèrent la connaissance du Dieu Un.

Sans doute, le Monothéisme de tous les peuples est prouvé, mais historiquement, il ne faut pas oublier qu'Abraham fut tiré d'Ur en Chaldée polythéiste puisqu'astrôlatre à cette époque et l'Unithéisme que leur suppose Gobineau est puisé dans les doctrines des Rabbins et des Arabes, considérés comme disciples des Chaldéens.

Ceci dit, étudions le problème de la Création.

« Le monde est en Dieu, dépassé par Dieu, émané, mais non détaché de Dieu. C'est pour employer l'expression des Gnostiques, une des proboles de Dieu ». T. II. ch. IV. p. 130.

Cette expression de probole est, en premier lieu, fâcheusement empruntée au vocabulaire gnostique, puisque l'émanation du monde contient, pour le Gnosticisme, l'idée de chute. Sans doute, avant que le choix des mots ne fut fixé pour l'explication des doctrines, plusieurs Pères de l'Eglise eurent en usage ce terme de Probole, mais bientôt, Tertullien le rejeta avec raison, de peur qu'on ne le prît dans son acception gnostique.

Le problème de la création se rattacherait plutôt,semble-t-il, par ses données cabalistiques de projection et de paagdime divines à la Metexis et à la Mimésis, c'est-à-dire à la participation des objets créés aux idées éternelles et à leur imitation des perfections infinies.

D'autre part, par le fait de l'Unité de Dieu où se trouvent le Bien et le Mal, c'est encore en Dieu, d'après Gobineau, que nous devrons trouver la raison des modifications de la probole divine,le monde, et de sa mobibilité (3).

(1) Cette phrase ferait penser que Gobineau avait fréquenté Hégel.

(2) Néanmoins, il reste évident que la *compréhension* de l'Infini est seule possible à l'Infini, mais il faut avoir soin de prendre les termes dans leur rigueur philosophique, ce que Gobineau ne peut se flatter de faire.

(3) Cf. T. II., p. 130.

Nous retrouverions donc les imperfections du fini dans l'Infini ! Ai je besoin d'ajouter que nous sommes à l'écart de la Foi Sémitique, le Panthéisme est ici poussé au ridicule de ses conséquences.

Le problème ainsi posé, le monde envisagé comme probole divine,nous avons à connaitre l'origine de la création. Auparavant, rappelons encore que Gobineau affirme sans entourage d'autorités. Les preuves ne seraient-elles point de toute nécessité lorsqu'il énonce que la philosophie chaldéenne ne professait pas que ce monde, dans son organisation actuelle fut le début des œuvres divines? Et d'où lui viennent les documents sur cette antique doctrine, lorsque nous en sommes si dénués, comme notre assyriologue le reconnaît, d'autre part (1). Des traditions rabbiniques, arabes... ? pourquoi dès lors ces traditions sont elles si peu conformes à ce que nous connaissons positivement des doctrines chaldéennes ? Les Rabbins, me répondra Gobineau, avouent être les disciples de la Chaldée ; cet aveu est-il unanime ? Notre auteur eût été fort instructif en citant le nom de ses Maîtres.

En effet, pour en revenir à la conception de totalité divine où le Bien et le Mal s'identifient, présentée, par l'auteur du *Traité des écritures cunéiformes*, comme un *Dogme* sémitique, il est au moins certain que Maïmonide le contredit (2), lui qui parle à ce propos comme St Denys l'Aéropagite et St Thomas.

Bref la philosophie sémitique — ésotérique, conviendrait-il encore d'ajouter, — « ne professait pas que ce monde, dans son organisation actuelle, fut le début des œuvres divines. Tout au contraire. Une longue série de transformations nécessaires avait amené le globe au point où nous le voyons aujourd'hui et cela, par une suite de changements, résultats de l'atténuation des forces physiques ». Il n'y a, en vérité, dans cet exposé, rien qui ne soit en parfait accord avec l'esprit de la théosophie cabalistique qui, pour ce chapitre, trouva un écho sonore chez plusieurs Pères de l'Eglise, le grand Origène en particulier. Toutefois, Gobineau tranche un peu vite sur les opinions chaldéennes à propos de la création du monde ou de son éternité. N'affirme-t-il pas que les Sages de la Chaldée n'admettaient pas l'idée » d'une création première ayant introduit dans l'Unité d'Existence un fait quelconque qui ne s'y serait pas trouvé compris de toute éternité, car Dieu est tout, Dieu est un, et les textes assyriens le proclament : il est éternel ». Quel ébranlement ne subit pas cette affirmation

(1) T. II, p. 274.
(2) Lire le ch. 10 de la 3e partie, *More Nebouchim*.

de la part de Maïmonide ! Ne dit-il pas expressivement que « depuis trois mille ans, les philosophes sont divisés là-dessus » ? (1) Et voici, au surplus, Gobineau contredit lorsqu'il avance que « les écoles juives et arabes ne font que répéter ce qu'elles ont appris des anciens maîtres. Elles ne posent même pas la question de savoir si Dieu a pu tirer quelque chose de rien. Ce problème fameux ne saurait exister pour elles. » Nous venons de le voir, ce problême, au contraire a toujours occupé les esprits.

Le dogme *ex-nihilo* n'est-il donc pas un dogme sémitique ? Le Dieu sémite n'est-il pas éminemment le Dieu de la Transcendance. Gobineau qui cite quelquefois le disciple de saint Paul, l'Aéropagite, ne s'est pas souvenu qu'il nomme Dieu le Nihil ; ce qui nous aide à comprendre la création, émanée (2) du Nihil, c'est-à-dire de Dieu, et qui peut expliquer le dogme que Gobineau a trouvé dans le *Mefatih-al-Megalik*, et que nous retrouvons en Occident chez l'Erigène par exemple (3).

Quant à l'éternité du monde, elle ne répugne pas à l'idée de création. Ce mystère est profond, sans doute, et d'élucidation difficile, mais, conservé chez les Néo-Platoniciens qui admettaient l'éternité du monde quoiqu'il fut créé, nous noterons que le génie chrétien, par l'organe de Saint Anselme, a donné de cette question la plus inaperçue et cependant la plus définitive solution en concluant que Dieu n'est pas plus ancien que la création, quant au temps, mais quant à la dignité (4).

Je profite, en citant un Occidental, pour déclarer que je ne crois pas aux assertions des Orientalistes, tel Gobineau, qui prétendent introduire des divergences extrêmes entre le génie spéculatif d'Orient et celui d'Occident, car je ne constate pas de différence, dans la subtilité et la hauteur de pensée, entre un Maïmonides, un Saint Denis et un Erigène.

En définitive, que nous interrogions Philon, Maïmonides ou les Rabbins, le Dogme de l'Unité ne sera pas panthéis-

---

(1) *Guide des Eg.* 1re partie, ch. LXXI.

(2). Pour l'explication de ce mot, voir Saint Thomas. *Somme théol.* 1re part., quest. XLV : *De modo emanationis rerum a primo principio.*

(3) Les pages 128, 129, du ch. IV (tome II) sont assez obscures. Quoiqu'averti sur le sens négatif de l'idée divine, Gobineau emploie, sans distinction, le mot Néant, tantôt dans l'acception de Non-Etre, tantôt dans celle de Rien.

(4) *Elucidarium*, liv. I, ch. 4 ; la critique ne reconnait pas, en général, cet ouvrage pour être de Saint Anselme, il serait d'Honorius d'Autun ; la pensée n'en est pas moins excellente.

tique chez les Sémites. Quant à la création *ex-nihilo*, elle sera formellement confessée par l'Esotérisme juif, et puisque Gobineau cite Luria, il aurait pu lire qu'à plusieurs reprises ce rabbin parle comme le Sepher Ietsirah et le Sohar.

Du reste, qui ne sait que le Grand Aigle de la Synagogue pensait : combien ce serait magnifique si l'on réussissait à montrer la nullité des démonstrations alléguées pour l'éternité du monde ! (1)

En effet, Maïmonides comme Saint Thomas prétendait que la raison était impuissante à prouver la création, alors que Levi-ben-Gerson, comme plusieurs ontologistes modernes, sont d'avis contraire.

Le monde n'est donc pas une *probole* divine, ce terme étant pris panthéistiquement.

PAUL VULLIAUD.

(*A suivre*).

En Méditation sur la vie

II

A PAUL VULLIAUD.

> Trois privilèges de l'état d'humanité :
> L'équilibre du Mal et du Bien et de là la comparaison,
> La liberté du choix et de là le jugement et la préférence,
> Le commencement de puissance qui dérive du jugement et du choix : ils sont nécessaires avant d'accomplir quoi que ce soit.
> (*Triades bardiques — 29.*)

Il ne faut pas confondre la volonté avec le désir.

La volonté peut suspendre le désir ; elle peut capter l'énergie qui l'anime, la détourner à son profit et en faire son aliment.

Le désir meut directement les réflexes et s'y accouple ; la volonté les subjugue.

Surseoir à l'accomplissement d'un acte dont on attend une joie immédiate, mais passagère, c'est emmagasiner de l'énergie volontaire.

La volonté ne va pas sans le jugement ; elle ne peut se manifester s'il n'a été prélevé en sa faveur, sur les bénéfices transitoires de l'existence, une épargne préalable.

Initium sapientiæ timor domini. Pour apprendre l'homme à renoncer aux satisfactions instantanées, la violence est parfois nécessaire, en tout cas, toute conscience atavi-

(1) Moré Neb., 1re p., ch. 71.

quement constituée a celle-ci pour origine. Cette violence établit dans la sensibilité le noyau initial autour duquel capitalisera le libre arbitre moral.

Chaque sacrifice consenti en augmentera et renouvellera la réserve et, chaque fois qu'il faudra choisir, c'est là que la volonté viendra puiser le dynamisme nécessaire à aiguiller ses résolutions.

Les idées sont des forces subtiles qui s'organisent en nous : il y a un point de liberté où les contradictoires se font équilibre. C'est à nous de le trouver et le jugement intuitif doit y pourvoir. Souvenons-nous du levier. Les idées ne peuvent devenir viables que si elles empruntent le support du sentiment.

Savoir renoncer à temps ; apprendre à projeter sur l'au-delà les énergies d'amour rédempteur qui se veulent dépenser trop tôt ; neutraliser le désir complice de la vanité, le comprimer pour en décupler le dynamisme en le dérivant ailleurs : c'est le principe de l'héroïsme. Et les miracles ne naissent pas autrement.

Les sacrifices humains chez les Gaulois durent être ainsi des actes volontaires destinés à dynamiser l'Idée pour une œuvre de rédemption. Le fanatisme put le rendre obligatoire, mais la superstition dénature également les pélerinages qui obéissent aux mêmes raisons profondes. Et la superstition ne mène à rien. La passion de Christ, ce Gaulois de Galilée, humainement parlant, n'emprunte-t-elle point l'aspect d'un sacrifice volontaire de même ordre en vue de mettre en œuvre la Loi d'Amour ? Voilà bien le mystère de l'Homme-Dieu.

Il y a plus de vérité psychologique dans les mythes religieux que dans les plus lourds traités et si nous voulions les confronter d'abord avec la Réalité vivante, nous serions encore éblouis.

PHILÉAS LEBESGUE.

Voltaire et Vallant

Nous n'avons pas la prétention de faire mieux connaître Voltaire tant étudié déjà, mais seulement de révéler une de ses innombrables boutades. Celle ci est ignorée parce que personne ne s'est avisé jusqu'à ce jour, — à notre connaissance, du moins, — de recueillir ou d'utiliser le court billet que nous allons reproduire et qui fut publié jadis dans une revue locale, *La Revue du Nord* (1835).

Vallant, médecin du roi, possédait une estampe représentant le cardinal d'Auvergne et, comme c'était la mode alors, il désirait mettre une inscription dans la marge du bas.

En conséquence, il sollicita Voltaire. Voici sa lettre :

A M. de Voltaire, à Lunéville, le 15 septembre 1744.

Monsieur,

Je serais bien flatté si vous ne m'aviez pas oublié, ou du moins de n'être pas importun en réitérant la prière que j'eus l'honneur de vous faire dernièrement à Paris, au sujet de quatre vers que je voudrais placer au bas de l'Estampe de feu monseigneur le cardinal d'Auvergne, laquelle par mes soins a été gravée par Drevet (1) ; j'eus l'honneur de vous représenter, qu'ayant pendant plus de dix-sept années conservé la santé de ce seigneur, mon but actuellement était de le faire revivre dans la Postérité, vous seul, monsieur, pouves enrichir mon expression et donner à mes sentiments cette énergie qui vous est si naturelle, ce sera un nouveau relief pour cette gravure qui la rendra plus prétieuse au public et immortalisera à jamais le seigneur, qui par mes soins y est représenté. Je suis fort allarmé sur la fièvre dont vous étiès travaillé lorsque je vous vis, si les vœux sincères d'un médecin suffisoient, une santé prétieuse aux beaux-arts seroit exempte des maux qui affligent l'humanité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Vallant, (2) Médecin des écuries du Roi.

Voltaire qui était, ce jour-là, de fort méchante humeur, répondit :

A Lunéville, ce 30 septembre 1744.

A M. Vallant, médecin des écuries du Roi, à Paris.

« Je vous conseille monsieur, de mettre l'inscription la plus simple au bas du portrait du cardinal d'Auvergne ; tous les sujets ne sont pas propres pour les vers, ce n'est pas assez d'avoir été grand seigneur et cardinal, il faut avoir

---

(1) Il y eut trois graveurs du nom de Drevet qui se rendirent extrêmement célèbres. On cite de Pierre Drevet d'incomparables gravures des portraits de Louis XIV, de Louis XV, de Boileau, de la duchesse de Nemours et de M[me] de Lambert. Pierre-Louis Drevet a surtout gravé d'après Coypel, Restout et Boulongne et nous a laissé de beaux portraits de Bosssuet, du cardinal Dubois, de M[lle] Lecouvreur. Il s'agit ici de Claude Drevet, né à Lyon en 1705. mort à Paris en 1783, neveu et cousin des précédents. Il gravait d'après Rigaud, comme Pierre-Louis Drevet.

(2 Nous n'avons pu, et nous le regrettons vivement, trouver de documents établissant les rapports de Vallant et de la cour,

fait de grandes choses pour mériter les éloges de la postérité. Le cardinal d'Auvergne avait un nom par sa naissance ; il avait des dignitez, mettez son nom et ses dignitez au bas de son estampe. Et d'ailleurs pourquoi une estampe ? *Vanitas vanitatum.*

J'ai l'honneur d'être parfaitement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

L'infortuné Vallant rabroué malgré toute sa sollicitude pour la santé de l'auteur de *Candide* et blessé dans son admiration, ne semble pas avoir insisté. Il le fit, c'est probable, et nous en trouverons les preuves quelque jour, mais il fut obligé en fin de compte de s'adresser au poète Roy.

Ce Roy, totalement ignoré aujourd'hui, était né à Paris en 1683. Il acheta d'abord une charge de conseiller, puis, cédant à son inspiration, il l'abandonna et prit la succession de Quinault. Ses livrets d'opéra eurent une certaine vogue. *Callirrhoé*, surtout, obtint un vif succès. Il cultivait en outre le madrigal, l'élégie et l'ode. L'académie le couronna trois fois et il fut neuf fois lauréat des jeux floraux. L'esprit ne lui manquait pas, mais il en faisait hors de propos dans la conversation, de sorte que Fontenelle disait de lui : « C'est l'homme d'esprit le plus bête que j'aie connu. » Pour Voltaire, il ne reconnaissait aucun talent à son confrère et ce dernier ayant adressé une ode au roi Louis XV sur sa *Convalescence* (1744), Voltaire fit contre lui cet épigramme :

Notre monarque, après sa maladie,
Etait à Metz, attaqué d'insomnie.
Ah que de gens l'auraient guéri d'abord !
Roy, le poète, à Paris versifie,
Sa pièce arrive, on la lit .. le roi dort...
De St-Michel la muse soit bénie ! (1)

Bref, c'est au poète Roy que Vallant demanda son inscription. Sa réponse vint aussitôt. Nous la transcrivons.

Ce 24 juin, 1748.

Celuy, qui par les fruits d'une étude suivie
Avait scu tant de fois te rendre la santé,
Prince, assure aujourd'hui ton immortalité
Avec le même soin qu'il prenait pour ta vie.

ou

Celuy, qui par son art, son étude suivie
Avait scu tant de fois te rendre la santé,
Est jaloux d'assurer ton immortalité,
Autant qu'il eut de Zèle à prolonger ta vie.

VALLANT.
Médecin de S. A. E.

(1) Roy composait également des épigrammes. La plus célèbre est celle contre le comte de Clermont, son concurrent

Voilà, monsieur, l'inscription que vous m'avez demandée, je vous y fais parler vous-même au cardinal, et ce tour est assez singulier. Jay fait les vers en deux manières, vous choisirez celle qui vous plaira le mieux, et à notre amy M. Berger. Je suis charmé d'avoir trouvé cette petite occasion de vous témoigner à quel point jay l'honneur d'estre monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur (1).

S. Roy.

Il est probable que les quatrains envoyés par le poète Roy ne satisfirent pas Vallant et qu'il dut en solliciter de nouveaux, car on trouve au dos de la lettre que nous avons reproduite trois variantes. Elles ne sont pas de la main de Roy. Il y a donc lieu de supposer que Vallant les recopia après les avoir reçues. Peut-être aussi l'auteur de *La convalescence de Louis XV* ne les a-t-il pas composées et émanent-elles d'un autre poète. Cependant, cette hypothèse n'est guère vraisemblable à cause de la similitude des inscriptions que nous venons de citer avec celles qui vont suivre.

Celuy qui par son art, son étude suivie,
Avait scu tant de fois te rendre la santé.
Prince assure aujourd'hui ton immortalité
Avec le même soin qu'il prenait pour ta vie.

Autre Variante

Celuy qui mit ses soins et sa plus chère envie.
Prince, à te conserver ou rendre la santé
Est jaloux d'assurer ton immortalité
Autant qu'il eut de Zèle à prolonger ta vie.

Troisième Variante.

Prince, celuy dont l'art et la plus chère envie
Furent de conserver long-tems ta santé,
Est jaloux d'assurer ton immortalité
Autant qu'il eut de Zèle à prolonger ta vie.

Et maintenant il serait bien curieux de retrouver l'estampe du cardinal d'Auvergne et de savoir l'inscription qui obtint les préférences du bon Vallant (2).

Albert de Bersaucourt.

---

heureux à l'Académie Française. Elle fut la cause de sa mort. En effet, si nous en croyons Palissot, le comte de Clermont chargea un nègre de bâtonner Roy, alors agé de quatre-vingt-un ans. Le vieillard ne survécut que peu de jours à cette brutalité.

(1) Il va sans dire que nous respectons scrupuleusement la ponctuation et l'orthographe du texte original.

(2) L'écrivain qui a reproduit le billet de Voltaire dans la revue dont nous avons parlé et qui signa son article des simples initiales, L. D..... a, lui aussi, cherché à retrouver l'estampe du cardinal d'Auvergne. Ses recherches demeurèrent infructueuses. Nous ne désespérons pas cependant de la découvrir un jour et cette petite curiosité d'histoire littéraire se trouvera ainsi complètement élucidée.

Pour un album

Et c'est ici le simple vœu ardent
D'un qui naquit et vit au pays des houillières,
De chanter filialement
Un ciel brumeux où voguent de lentes fumées blanches,
Un décor à la fois vierge, doux et austère,
Tragique aussi, avec ses soirs — en rouge et noir —
Où se profile,
Parmi les monstrueux terrils,
Le retour morne et las de tranquilles géants.

***

Regarde : ma fenêtre enclôt le paysage
Qu'obstinément, au long des âges,
Sous terre,
Dans les ténèbres familières,
L'effort de mes obscurs aïeux élabora.
Il suffit à mon âme, assouvit mon désir
Pour jusques à la mort...
Et puis, retourne-toi, regarde encore :
Toute la vie est là,
Avec l'enfant qui nous sourit,
Avec sa mère qui l'admire,
Avec les livres chers, la page inachevée...
Entends-tu pas aussi dans les corons gronder
Mon peuple doux et fort, mes géants qui s'amassent,
Entends-tu pas ma voix dans leurs calmes menaces ?...

***

Oui, c'est ici le simple vœu ardent
D'un qui naquit et vit au pays des houillères
De chanter filialement,
Ses mille aspects, avec la vie coutumière...

LOUIS PIÉRARD.



DE

QUATRE TABLEAUX

ATTRIBUÉS A

LÉONARD DE VINCI

dans lesquels la Sainte-Vierge, assise, se penche vers son enfant qui joue avec un agneau

(*Suite*)

Voyez donc ce qu'en opposition à celle de votre Sainte-Anne, il recommandait dans son *Trattato della Pittura* (1), au chapitre 239 : *Del posar delle femine*. Lisez ensuite ce qu'il enseignait sur la pondération des corps, dans ses chapitres 263, 265, 266 ; et vous ne douterez plus qu'il ne se serait jamais permis de faire subir aux jambes et aux pieds de Sainte-Anne, les efforts impuissants autant que pénibles, auxquels, dans votre tableau, elle est obligée pour supporter le corps de sa fille mère, élancée vers l'enfant qui enjambe l'agneau.

Bernardin Luini avait sans doute un grand talent de pinceau pour imiter le faire de Léonard de Vinci ; mais lors-même qu'il eut été doué en naissant, d'un génie aussi élevé, aussi vaste que Léonard, de son tact si parfait pour les bienséances les plus exquises, de cette noblesse sans apprêt qui le fit chérir dans les cours les plus polies de son temps, ce qu'on ne saurait dire de Bernardin Luini ; celui-ci n'eut pas dans sa jeunesse, les modèles d'urbanité dont le jeune Léonard de Vinci avait été environné dans le pays de sa naissance et de sa première éducation. Bernardin naquit dans un village agreste, à Lovino, loin des villes, et sur le bord d'un lac à peu près sauvage. Là, certainement, et même à Milan, où il vint étudier la peinture dans le rustique atelier du sec André Scoto, l'on ne respirait pas cet atticisme qui, exilé de la Grèce et attiré en Toscane par les mœurs et l'ascendant des Médicis, s'y propageait avec tant de complaisance. Il retrouvait sa véritable patrie sur cette terre heureuse, où, lorsqu'elle était nommée l'Etrurie, le ciel en avait si miraculeusement doté les premiers habitans du génie de la science et des arts.

Les auteurs du *Musée français*, en conjecturant que le tableau de Paris pouvait être de Bernardin Luini, s'étaient approchés de la vérité ; mais ils en étaient dévoyés quand ils pensaient ensuite que ce tableau « pouvait avoir été

---

(1) Edition des *Classici italiani ; Milano*, 1804.

« peint d'après le fameux carton que, pour un tableau de « Sainte-Anne, Léonard de Vinci avait fait à Florence ». Vasari dit que ce carton était si merveilleux, « qu'il fit « accourir pour l'admirer tous les Florentins, hommes et femmes, jeunes et vieux, comme s'ils venaient à une fête solennelle (1) ». Les Milanais revendiquaient aussi pour le tableau de l'une de leurs églises, où le même sujet était représenté, l'honneur d'avoir été peint d'après ce fameux carton. Il est utile de faire intervenir, entre ces deux prétentions rivales, une digression qui mette mon lecteur à même de savoir si l'une des deux est mieux fondée que l'autre, et peut-être de juger que l'une et l'autre n'ont pour fondement que de vaniteuses présomptions.

§ II

Du carton de Léonard de Vinci, dessiné, en 1501, à Florence, pour un tableau de Sainte-Anne

Vasari, qui le premier parla de ce carton, en 1550, et le vanta comme un prodige, ne l'avait point connu. Né en 1512, onze ans après que ce carton eût émerveillé Florence, et n'ayant que quatre ans, lorsqu'en 1516, Léonard de Vinci et son carton passèrent en France, il n'en faisait la description que sur des *ouï-dire*, trente-quatre ans après qu'il eût été dessiné. Borghini qui, pareillement Florentin, vint, en 1584, le préconiser, en disant, d'après Vasari, que ce carton avait été porté en France, lorsqu'en 1516, François Ier y attira Léonard de Vinci, ne le décrivait que d'après la tradition florentine de son temps, qui déjà différait en un point essentiel de la description faite par Vasari. Celui-ci avait dit : « On y voyait la Sainte-Vierge s'épa« nouissant de joie en admirant la beauté de son enfant « qu'elle tenait avec tendresse *contre son sein*, non sans « jeter en même temps un regard de satisfaction sur un « petit Saint-Jean qui, à ses pieds, jouait avec un agneau ; « une Sainte-Anne, pleine de contentement, souriait à « l'aspect de sa progéniture terrestre devenue toute céleste (2). » Suivant Borghini, le carton représentant

---

(1) *Fece un cartone dentrovi una Nostra Donna e una Santa Anna con un Cristo... Finita ch'ella fu, nella stanza durarono due giorni d'andare a vederla gli uomini e le donne, i giovani e i vecchi, come si va alle feste solenni, per veder le maraviglie di Lionardo, che fecero stupire tutto quel popolo* (tom. v, page 38 de l'édition de Sienne, 1792).

(2) *Si vedeva Nostra Donna, che contentissima di allegrezza del vedere la bellezza del suo figliuolo che con tenerezza sosteneva in grembo, e mentre che ella con onestissima guardatura abasso scor-*

« une Sainte-Anne, le Christ, la glorieuse Vierge avec « *d'autres saints* (1) ».

Borghini restait persuadé que ce carton était encore à Paris,en 1584, tandis que, la même année, le Milanais Jean-Paul Lomazzo publiait que ce carton était à Milan, en la possession d'Aurèle Luini, fils de Bernardin. Mais la description qu'il en donnait ne prouvait pas que c'était le même dont Vasari et Borghini avaient parlé. « En ce car- « ton de Florence que possède Aurèle, disait Lomazzo, « Léonard a exprimé, dans la Vierge Marie, l'allégresse et « la satisfaction qu'elle ressentait de ce qu'un aussi bel « enfant que le Christ était né d'elle, et de ce qu'elle avait « été rendue digne d'être sa mère ; puis,dans Sainte-Anne, « le consentement qu'elle éprouvait en voyant sa fille deve- « nue mère de Dieu, et elle-même béatifiée (2). » Lomazzo ne disait point qu'il y eût un agneau ; Borghini n'en avait pas parlé, et il avait signalé *d'autres saints*, dont il n'était fait aucune mention par Lomazzo ni par Vasari. Celui-ci montrait l'enfant Jésus entre les bras de sa mère, contre son sein, et un petit Saint-Jean-Baptiste, quatrième figure qu'on ne voit dans aucun des tableaux peints, dit-on, d'après le carton de Florence. Remarquons, en outre, qu'aucun de ces trois écrivains n'a dit que la Sainte-Vierge fût assise sur les *coscie*, ni même sur les genoux de sa mère.

Aurèle Luini avait tellement persuadé les Milanais que le carton qu'il possédait était celui-là même de Florence, que les amateurs voulurent en avoir des copies ; et il en distribuait d'autant plus généreusement qu'il prévoyait que ceux qui les auraient seraient intéressés à vanter son

---

geva un santo Giovanni piccol fanciullo, che si andava trastullando con un pecorino : non senza un ghino d'una santa Anna, che, colma di letizia, vedeva la sua progenie terrena esser divenuta celeste. (tom. II, pag. 570, de l'édition de Florence, 1550, et tom, V, pag, 39 de l'édition de Sienne, 1792).

(1) *Ritornato poi à Firenze, fece un cartone, che aveva a servire per l'altur maggiori della Nunciata, una sancta Anna, con Cristo, e la Virgine gloriosa con altri santi* pag. 159 du tom. II, édition des *Classici italiani ; Milano,* 1807, de *Il riposo in cui si tratta della pittura e della scultura de' più illustri professori antichi e moderni*, mis au jour à Florence, en 1584).

(2) *Dove egli (Lionardo) espresse nella Virgine Maria l'allegrezza e il giubilo che sentiva vedendosi nato un cosi bella fanciullo qual era Cristo, e in santa Anna similmente la gioja e il contento che sentiva vedento la figliuola madre de Dio, e ella beatificata.* (Cette phrase qui était déjà dans la première édition du *Trattato della pittura. etc.* de Lomazzo, en 1584, est à la pag. 171 de la seconde, *Milano,* 1585, l. 2, cap. 17).

carton comme l'original (1). Lomazzo, qui nous apprend cette distribution, et qui, ayant voyagé par toute l'Italie avec une profonde intelligence des arts du dessin, en connaissait toutes les peintures remarquables, comme le prouve son grand Traité, confesse implicitement qu'en 1584 il n'en existait encore alors aucune, d'après le carton de Florence. Vasari d'ailleurs nous dit positivement qu'à Florence, Léonard ne fit jamais le tableau projeté dans ce carton, malgré les instances des religieux qui le lui demandaient (2) ; et l'on sait qu'en France, il n'exécuta point en peinture ce carton, quoiqu'il en eût été sollicité sans cesse par François I[er]. Dans les deux ans qu'il y vécut, il en fut toujours empêché par les infirmités de la vieillesse, et finalement par la mort, en 1519 (3).

Comment concilier ces deux faits bien constatés, avec le sonnet qui, dans le volume des poésies du seigneur bolognais, Jérôme Casio de Médici, publié à Bologne en 1525, portait en titre : « Pour le tableau de Sainte-Anne que Léo« nard de Vinci peignit (ou a peint) retenant dans ses bras « la Vierge Marie qui voulait empêcher son fils de descen« dre sur un agneau (1) ? » L'explication que le sonnet donnait de cette peinture, qui, au fond, ne pouvait être que présumée, en contient une description dont, à la vérité, quelques traits pourraient s'appliquer au carton de Florence, et quelques autres au tableau de Paris, mais qui, dans son ensemble, n'est applicable ni à l'un ni à l'autre. Voici comment s'exprimait Casio : « Cet enfant, dont Saint« Jean avait dit : *Voilà l'Agneau de Dieu*, veut s'identifier « avec un agneau sans tache, parce qu'il doit être immolé « pour le salut du monde. Sa mère le retient, parce qu'elle « ne voudrait pas la perte de son fils et qu'elle redoute la « douleur qu'elle en ressentirait ; mais Sainte-Anne, qui

---

(1) *Ne vanno attorno molti disegni.* (Ibid., *ibid*)

(2) *Et cosi li tenne in pratica lungo tempo, ne mai comincio nulla* pag. 390 du tom. II, édition de Florence, 1550).

(3) *Desiderava il rè che colorisse il cartone della santa Anna ; ma egli, secondo il suo costume, lo tenne gran tempo in parole, et non opero mai. Venuto vecchio, stette molti mesi ammalato, e mori nell' età di etc.* (*Ibid.*, *ibid.*) Borghini, pag. 159, édition des *Classici italiani. Milano.* 1807).

(1) *Per S. Anna che dipense L. Vinci, che tenea la Maria in brazzo, che non volea il figlio scendessi sopra un agnello.* (Titre du sonnet CXLIV, pag. 70 de *Libro de' fasti giorni sacri de li quali si fa mentione, etc.; per il Magn. Hieronimo Casio de' Medici, laureato e del Felsino studio reformatore, lo anno del giubileo MDXXV.* Edition plus rare que celle de 1528, et dont un exemplaire est à la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris, sous le nº 4040. B.

« savait que Jésus n'avait revêtu le voile de l'humanité que « pour effacer le péché d'Adam et d'Eve, dit à sa fille, avec « un zèle compatissant : Ne l'empêche pas d'agir comme il « le fait, parce qu'il lui est ordonné par le ciel de s'immoler « lui-même (1) ».

Suivant le sonnet, Marie tenait encore l'enfant dans ses bras, et ne voulait pas qu'il descendît sur l'agneau ; dans le carton de Florence l'enfant était aussi entre les bras de Marie ; mais on voyait un second enfant, le petit Jean-Baptiste, qni jouait avec l'agnean. Le tableau de Paris, où il n'y a qu'un enfant, commc dans la description faite par Casio, ne paraît pas en différer formellement en ce qui concerne le groupe de Sainte-Anne avec la Sainte-Vierge, mais il en diffère tout à fait quant à l'enfant, puisqu'il le représente montant effectivement sur l'agneau, tandis que Casio l'avait vu dans les bras de sa mère qui l'empêchait de descendre sur l'agneau.

Pour apprécier, comme document historique, le sonnet de Casio, il faut savoir d'abord que ce poète était devenu tout-à-coup dévôt, après avoir passé soixante ans dans la volupté, comme il le déclare lui-même en ses autres poésies (2). Il l'était déjà en 1500, car cette année-là, il avait fait peindre par Jean-Antoine Beltraffio, élève de Léonard

---

(1) J'aurais tort de priver mon lecteur de la connaissance du sonnet de Casio ; le voici :

ECCE AGNUS DEI,*disse Giovanni,*
Che entro e usci nel ventre di Maria,
Sol per drizar con la sua santa via
E nostri piedi a gli celesti scanni.
De immaculato agnel vuol tuorre i panni,
Per far al mondo di se beccaria :
La madre lo ritiene che non voria
Veder del figlio, e di se stessa i danni.
Santa Anna, come quella che sapeva
Giesù vestir de l'human nostro velo
Per cancellar il fal di Adam e di Eva,
Dice a sua figlia con pietoso zelo :
« *Di retirarlo il pensier tuo ne lieva,*
« *Che gli è ordinato il suo immolar dal cielo.* »

(2) Son recueil bizarre de poésies contient, à la suite de ses sonnets mystiques, beaucoup de pièces inspirées par la volupté. Parmi les mystiques, il en est plusieurs où il en témoigne à la Sainte-Vierge un grand repentir. Je ne citerai de celles-ci que les quatre vers d'une longue complainte qui est au *fol.* 6,*recto*, de son recueil :

Dodici lustri intra le humane squadre,
Con le mie rozze rime e incolta prosa
Consonti ho già nella schira amorosa
E in pensier vani e opre triste et adre.

de Vinci, pour l'église de la *Miséricorde* hors des murs de Bologne, un grand tableau où lui-même était représenté à genoux aux pieds de la Sainte-Vierge tenant son enfant, et accompagnée d'un Saint-Jean-Baptiste avec un Saint-Sébastien nu (1). Dans la ferveur de sa conversion, il avait entrepris le voyage de la Terre Sainte pour achever d'expier ses péchés ; et ce voyage lui avait valu deux ou trois ans de captivité chez les Turcs. Qu'on juge de l'âge qu'il devait avoir quand furent publiées ses poésies. Il n'était guère capable, surtout pour des objets qui se rattachaient à la religion, de ce talent de critique qui ne permet pas à de pieuses fraudes d'usurper les droits de la vérité.

Quand il disait que le sujet décrit par lui, avait été peint par Léonard de Vinci, il n'avait pu en voir le tableau, puisqu'il n'en existait encore aucun de pareil, comme cela vient d'être constaté. Que décrivait-il donc ? ce ne pouvait être qu'un carton qui lui était montré comme étant celui-là même que Léonard de Vinci avait composé à Florence en 1501. Mais ce n'était pas en réalité ce fameux carton, puisque, porté de Florence à Paris ou Fontainebleau, en 1516, il n'en était pas revenu à Bologne. On abusa donc le vieux poète en lui présentant, comme ce véritable carton, un autre qui aurait été composé conjecturalement en un sens analogue, par quelque artiste exercé dans la manière de Léonard de Vinci. Il était dès lors facile de persuader à Casio que ce peintre si célèbre étant en France, n'avait pas négligé d'exécuter en peinture un carton qui déjà lui avait fait tant d'honneur. Casio, étant à près de trois cents lieues du pays qu'habitait Léonard, ne pouvait rien vérifier ; et il ne se doutait pas que Bernardin Luini était de l'école de ce grand peintre, car il croyait, jusqu'à le dire dans ses vers, que Léonard n'avait pas eu d'autre élève que Beltraffio (2).

Mais ce carton qu'on lui avait montré, dont il croyait que le tableau avait été peint, et qui, bien certainement, n'était pas le fameux carton de Florence, 1° où et par qui avait-il pu être dessiné ? 2° quand donc ensuite et par qui put-il être exécuté en peintures, avec un changement qui, déplaçant l'enfant des bras de sa mère, le mît à ses pieds

---

(1) *Voy.* Vasari, à la fin de sa *Vie de Léonard de Vinci.*

(2) Beltraffio étant mort à Milan, en 1516, à l'âge de quarante-neuf ans, et Casio ayant appris son décès, fit en son honneur le quatrain suivant qu'on trouve dans sa *Cronica* (Bologne, 1525) a *fogl.* 46, *recto.*

L'Unico *elievo del Vinci Leonardo,*
Beltrafio, che col stile e col penello
Di natura facca ogni huom più bello,
Mori, ch'el ciel non fu a rapirlo tardo.

et l'y fit enjamber l'agneau, comme on le voit dans le tableau de Paris et dans celui de Milan ; car le sujet n'a jamais été peint qu'avec cette variante, respectivement à la description contenue dans le sonnet de Casio, et même à celle du carton de Florence ? Etait-ce vraiment ce carton qu'en 1584, Aurèle Luini, fils de Bernardin, montrait comme tel avec tant de jactance ? 4° Si ce n'était pas le véritable carton de Florence, comment Lomazzo put-il s'y méprendre ? Tout cela va s'expliquer par quelques notions biographiques.

1° Observons avant tout que, lorsqu'à la fin de 1499, Léonard de Vinci quitta Milan pour aller à Florence, Bernardin Luini, qui partit aussitôt pour Rome, ne le revit plus ; car, lorsqu'il revint en Lombardie, Léonard lui était devenu étranger. Mais en allant à Rome, Bernardin avait emporté plnsieurs dessins de ce grand maître, parmi lesquels ne pouvait être le fameux carton de Florence qui ne fut fait qu'en 1501. Quand, cette année-là ou la suivante, on apprit à Rome que ce carton avait excité dans Florence une admiration si vive et si générale, Bernardin Luini, qui n'était pas (ce qu'on ne vit jamais) un peintre sans émulation ni prétention, et que les louanges décernées à son pinceau portaient à s'estimer beaucoup lui-même, dut naturellement se mettre à composer un dessin de Sainte-Anne, d'après ce qu'il apprenait vaguement de la composition du carton de Léonard de Vinci. Il put, à cet effet, consulter celui des précédens dessins de Léonard qui, représentant la Sainte-Vierge, se prêtait le mieux à l'intercalation d'une Sainte-Anne. Mais dans tous ceux où, de même que les autres peintres, Léonard avait représenté la Vierge assise, elle l'était sur un fauteuil, ou une chaise, ou un bloc de rocher, ou un tertre champêtre ; le génie foncièrement villageois de Bernardin Luini pouvait trouver fort bien de substituer à de pareils sièges la moitié inférieure du corps de Sainte Anne, dont il lui fallait placer le tronc derrière la Vierge qui, dès lors, empêchait qu'on ne le vît ; et cependant Sainte-Anne devait être la figure principale, dominante et plus apparente du tableau. Il ne pouvait plus que l'indiquer en faisant ressortir sa tête sur l'arrière-plan. Mais l'embarras était de la placer juste ; et il fallut, pour cela, faire plus d'un essai. Comme, d'ailleurs, l'art avait toujours voulu que la Vierge assise le fût de biais, à trois quarts de face, ce qu'exigeait encore son mouvement vers l'enfant, il n'était pas possible de l'asseoir sur les genoux proprement dits de Sainte-Anne, parce qu'elle y aurait été vue à pleine face. Il fallait donc qu'elle se trouvât assise sur la longueur des *coscie* de sa mère. Au surplus, la manière au moins *singulière* de grouper ainsi les deux

femmes était si fort dans le goût de Bernardin Luini, qu'il en a agi de même en d'autres tableaux, et notamment, selon que je l'ai déjà fait observer, dans sa *Sainte-Famille*.

Mes conjectures sur les procédés de Bernardin Luini, pour la composition d'un dessin de sainte-Anne, capable de rivaliser avec le célèbre carton fait à Florence par Léonard de Vinci, sont justifiées par la description contenue dans le sonnet de Jérôme Casio ; car cette description. qui ne s'accorde point avec ce carton, ni avec aucun tableau fait d'après ce modèle, puisqu'il n'en existait aucun, est précisément celle de l'état où serait alors parvenu le dessin de Bernardin Luini.

. . . .

2º Pour découvrir où et par qui fut peint, toutefois avce quelques changemens, ce que Casio avait décrit, et qui ne pouvait être qu'un dessin, comme nous l'avons démontré, et le dessin tracé à Rome par Bernardin Luini ; il faut reprendre la marche de ce peintre revenant en Lombardie, entre 1512 et 1516. Déjà en 1520, il y achevait, dans la jolie chapelle de la sainte Vierge, à Sarone, cinq lieues au delà de Milan, une fresque qui porte cette date, et à laquelle il en ajouta une autre, terminée en 1525. Sans doute, depuis son retour, il avait vu l'un ou l'autre des deux tableaux que Léonard de Vinci avait peints à Florence dix ans après y avoir fait le célèbre carton de 1501, et qu'en 1513, il apporta à Milan : ceux que j'ai décrits dans la première partie de la présente dissertation, et dans lesquels l'enfant enjambe si gracieusement l'agneau aux pieds de la Sainte-Vierge. Charmé par ce groupe, aurait-il résisté à la tentation de l'adapter à son dessin, en déplaçant l'enfant qu'il y avait mis entre les bras de sa mère, mais en maintenant sa populaire invention de la substitntion des *coscie* de Sainte-Anne au tertre champêtre sur lequel, dans les deux vrais tableaux de Léonard de Vinci, la Vierge était assise ? Il crut alors, et ses compatriotes aussi purent croire, qu'il avait complètement deviné et composé lui-même, de son côté, le carton de Florence. Déjà l'on entrevoit comment, soixante ans plus tard et quarante-trois ans environ après sa mort, les Milanais ont pu s'y méprendre sur la parole tranchante de son fils Aurèle Luini, soutenue par l'autorité de Lomazzo.

Bernardin qui, en 1530, était déjà considéré par les siens comme l'égal de Léonard de Vinci, put-il s'empêcher d'exécuter en peinture son dessin, que ses compatriotes aimaient à confondre dans leur estime, avec le carton de Florence, qu'ils n'avaient jamais vu, et qui était perdu pour l'Italie ? D'autres tableaux que Bernardin avait peints, d'après des dessins de Léonard de Vinci,

toutefois avec des variantes de sa façon, passaient déjà pour être de ce grand maître. Après avoir fait quelques peintures à Milan, il allait peindre çà et là dans les autres villes de l'Italie septentrionale, dénaturant même en les copiant, les plus merveilleuses peintures de Léonard de Vinci, telles que son Cénacle, dans la copie qu'il en fit chez les Franciscains de Lugano, d'où, par le lac Majeur et le Tesin, il put descendre facilement à Novarre et Verceil. Il y était attiré par les succès de Gaudence Ferrari (1), qui avait été jadis son condisciple chez le vieux Scoto, puis son compagnon à Rome, sous Raphaël, et avec lequel il travaillait naguère dans la chapelle de Sarone, dont Gaudence peignait la coupole pendant que Bernardin en peignait le sanctuaire. Si ce ne fut pas dans le Novarrais que Bernardin Luini exécuta en peinture son carton, il y en avait fait venir le tableau récemment peint. C'est par sa nouveauté, encore plus que par son mérite, qu'une peinture cause, dans le pays où elle se manifeste, cette vive émotion qui détermine un de ses peintres à lui en procurer une copie. Or, la première qui se soit faite, non du tableau de Milan comme on le verra tout à l'heure, mais de celui de Paris, l'a été dans le Novarrais, vers le milieu du XVIe siècle. Le copiste ne fut rien moins que le plus habile des élèves de Gaudence Ferrari, c'est-à-dire Bernardin Lanino de Verceil, qui faisait à Novarre, dans une chapelle de saint Joseph, des peintures qu'on y admire encore.

Les guerres qui désolèrent cette contrée, pendant une grande partie du même siècle, ne permirent pas aux étrangers d'apprécier ni même de connaître l'original et la copie, d'autant plus que Bernardin Luini était mort vers 1541, et Bernardin Lanino, en 1558, n'eurent pas le temps ni la facilité de les faire préconiser au loin. Les deux tableaux restèrent comme oubliés dans le Novarrais. On a vu par qui celui de Luini acquit une grande réputation, en 1630; celui de Lanino, découvert à Verceil, vers 1801, par des explorateurs intelligents, devint la conquête de la *Pinacoteca* de Milan, où je l'ai souvent examiné en 1812.

Il est aussi sur bois, mais, un tiers à peu près moins grand que le tableau de Paris. Les figures y sont posées et vêtues de même. Lanino s'est permis dans sa copie quelques variantes assez heureuses. 1°. Il a eu le bon esprit d'y faire paraître l'épaule droite et le bras droit de

(1) *Museo novarese, par* Lazarre-Augustin Cotta, *Milano*, 1701. *in-fol.*

Sainte-Anne ; 2° la Vierge y retient son enfant avec une légère écharpe qui passe sous ses aisselles et derrière son dos ; 2° le fond consiste en une cloison rembrunie ; où par un contraste ingénieux, une interruption laisse voir au loin un joli paysage.

3°. Pour juger si le carton possédé et montré par Aurèle, fils de Bernardin Luini, était, suivant sa prétention, le véritable carton de Florence ; il faut savoir d'abord qu'Aurèle, né en 1530 n'avait que dix ans quand son père mourut. Il était incapable de discerner parmi les dessins et cartons de la succession, ceux qui étaient en entier de Bernardin, et ceux qui n'étaient que des recompositions d'après ceux de Léonard de Vinci. Ce ne fut que vers sa cinquième année, qu'enorgueilli par ses propres succès dans l'art cultivé par son père avec un talent fort vanté, et n'hésitant pas dans son amour filial, exalté par l'amour-propre, à croire le mérite de son père, à qui déjà Lomazzo le comparait, égal à celui de Léonard de Vinci, il se montra persuadé que le carton de la succession paternelle était celui que Léonard avait dessiné à Florence, plus de soixante-cinq ans auparavant. A cette époque, où il y avait si peu d'esprit de critique, bien des gens imaginèrent que le recouvrement de ce fameux carton avait été fait par Bernardin Luini. On ne réfléchissait pas que Bernardin était mort six ou sept ans avant le roi François 1er, décédé le 31 mars de 1547, et que ce monarque avait attaché trop de prix au carton de Florence, pour se le laisser enlever. Aussi demandez à Aurèle Luini et à Lomazzo, qui consacrait avec son autorité les assertions d'Aurèle par qui et en quelle année ce carton aurait été apporté de France à Milan ; comment Aurèle en serait devenu le possesseur privilégié ? Ni l'un ni l'autre ne pourront vous le dire.

4° Enfin Lomazzo, si judicieux en fait d'objets d'arts du dessin, et n'ayant alors que trente-six ans, pouvait-il être induit en erreur sur le véritable auteur du carton montré par son ami Aurèle avec tant de jactance ? Oui, parce qu'il était aveugle depuis treize ans, et que la confiance, l'amitié le portait naturellement à prendre pour véridique les assertions d'Aurèle. De là vient qu'il les donna pour certaines dans son grand *Traité*, digne en général de beaucoup d'estime. Il en résulta que, quarante ans après, des peintures antérieurement faites à Milan, d'après le carton montré par Aurèle, l'une à fresque sur une muraille (1), l'autre sur une toile mobile et en dé-

(1) Le cardinal Frédéric Borromée le croyait quand il fit faire, d'après cette fresque, un tableau à l'huile par le peintre André

trempe (1), passèrent pour avoir été faites d'après le célèbre carton de Léonard de Vinci, au pinceau même de qui la vanité des possesseurs essayaient de les faire attribuer. Mais ce fut en vain, parce qu'il devenait de plus en plus notoire que Léonard de Vinci n'avait jamais exécuté en peinture quelconque son carton de Florence.

De ce que ce carton ne se retrouve plus en France, où il dut être fort négligé et périr sous les règnes orageux qui succédèrent à celui de François 1er, l'on ne peut en conclure qu'il fut porté à Milan, où même n'existe plus depuis la mort d'Aurèle Luini, en 1593 le carton qu'en 1684 il avait étalé avec tant de présomption. C'est ici le cas d'observer qu'il ne reste plus rien en Italie, pas plus qu'en France, de ceux des dessins et cartons de Léonard de Vinci, d'après lesquels Bernardin Luini, Salaï et François Melzi ou quelques autres de leurs contemporains firent ces tableaux que leurs possesseurs disent avoir été peints par Léonard lui-même (2). On devine aisément les motifs qui ont causé la ruine de ces dessins et cartons. Dans les doléances qu'en faisait Amoretti, il donnait pour généralement reconnu que cette *Sainte-Famille avec Saint-Michel qui présente une balance à l'Enfant-Jésus*, (tableau qui, enlevé par la révolution à la Bibliothèque ambroisienne de Milan, est au Musée de Paris, où il passe pour avoir été peint par Léonard de Vinci), n'est que de Bernardin Luini ; mais d'après un dessin de Léonard qui a disparu comme tous les autres de sa composition après qu'il eut été exécuté en peinture par son imitateur.

§ III

Du tableau de la sacristie de Sainte-Marie, près Saint-Celse, à Milan, qu'on dit semblable à celui du Louvre : Sainte Anne, la Sainte-Vierge, l'Enfant et un agneau.

Ce tableau, que j'appellerai le *Tableau de Milan*, quoique depuis 1814, il ait été porté en Bavière, par le jeune

---

Bianchi, dit *il Vespino*, comme on le voit dans son *Musæum* (Milan, 1625, *in-fol.*, au chapitre des *Copies faites avec soin*.

(1) Cette toile peinte en détrempe était encore, en 1804, dans la chapelle domestique du palais Venini, à Milan (Amoretti, *Memorie, etc.*, pag. 91 et 17).

(2) *Non sappiamo ove siano i cartoni di Lionardo da Vinci, che servirono a Salaï e a Luino il seniore* (*Berdardino*) *per le mentovate loro tavole* (pag. 175 de *Memorie su la vita e le opere di Lionardo da Vinci*).

(3) *La Sacra Famiglia con Santo Michele* ; *sappiamo che il Vinci non ne fece che il cartone. Lo stesso dicasi d'una consimil* (pag. 169 et 170 des *Memorie* ci-dessus).

vice-roi Eugène Beauharnais, est plus brillant, mieux conservé, d'une date évidemment moins ancienne que celui de Paris et d'un faire différent. Sa largeur est à peu près la même, quoiqu'il ait un peu plus de hauteur. Pendant la première moitié du dix-septième siècle, il passa pour avoir été peint par Léonard de Vinci. Les prêtres et les fabriciens de l'église dans la sacristie de laquelle il était, lui avait fait cette réputation, sans toutefois pouvoir dire quand ni comment il y était venu. Certainement il n'avait pas été peint pour cette église, dont, à la vérité, les fondations avaient été jetées en 1491, mais dont la construction n'était pas encore achevée en 1550, lorsque, depuis trente-un an, Léonard de Vinci était mort. Ce fut seulement sous l'archiépiscopat de saint Charles Borromée, de 1560 à 1584, que cette église fut en état de recevoir les ornemens d'architecture dont l'enrichirent les célèbres Pellegrini et Bassi.

Vers le milieu du siècle suivant, les Milanais furent obligés de confesser que le tableau ne pouvait être de Léonard de Vinci ; mais ils voulurent conserver quelque chose de leur précédente illusion, en s'appuyant sur ce que Vasari avait dit : que ce grand peintre retoucha cer« taines peintures qu'avait faites à Milan son élève » Salaï. » (1) Ils attribuèrent donc ce tableau à Salaï, comme s'il eût été le seul des élèves de Léonard de Vinci dont il avait retouché les peintures. Dans la magnifique copie de son mémorable *Cénacle*, faite par son autre disciple *Marco da Oggiono*, il y a trois têtes reconnues bien dûement pour être l'œuvre de son pinceau. (2). L'on peut même douter que Salaï eût fait à Milan quelque peinture digne d'être retouchée par un si grand maître.

Lorsqu'en 1671, les frères Sant-Agostini, peintres distingués de Milan, publièrent leur *Catalogo delle pittura insigni nulla citta di Milano*, ils y dirent affirmativement que le tableau en question était de Salaï, autrement dit Salaïno. La description qu'ils en faisaient, montre qu'alors ce n'était point Sainte-Anne qu'on y croyait voir avec la Sainte-Vierge, mais Sainte-Elisabeth ; ni le fils de Marie, jouant avec l'agneau, mais un petit Saint Jean-Baptiste. Quarante six ans auparavant, ces deux figures avaient été ainsi nommées par le cardinal Frédéric Borromée, dans

---

(1) *Certi lavori che, in Milano, si dicono essere di Salaï, furono ritochi da Lionardo* (pag. 570 du tom. 2, de Vasari, édition de Florence, 1550.)

(2) Voy. mon livre publié à Milan en 1814 : *Le Cénacle de Léonard de Vinci, rendu aux amis des beaux arts*, pag. 13 de l'*avant propos*, et 3 du corps de l'ouvrage.

son *Musæum*, en donnant à la bibliothèque ambroisienne le tableau analogue dont j'ai parlé ci-devant (1).

Mais, en 1674, le chanoine milanais Charles Torré vint soutenir que le tableau de la sacristie de Sainte-Marie près Saint-Celse, avait été peint par Léonard de Vinci. Torré était visiblement piqué de ce qu'en 1651, Trichet du Fresne avait exclusivement attribué ce privilège au tableau de Paris, ce qui faisait descendre celui de Milan au rang des copies.

(*À suivre.*) A. GUILLON DE MONTLÉON.

CHRONIQUES

RELIGION

Le théâtre édifiant par M. DIEULAFOY (Bloud et Cie). — *Le Symbolisme du Droit romain*, par M. l'abbé BAYLE (Librairie des Saints-Pères).

Le théâtre espagnol est peu connu en France ; cette lacune est en partie comblée par les traductions de M. Dieulafoy. Dans une remarquable et substantielle introduction, l'auteur du « Théâtre édifiant » établit la psychologie de la scène espagnole et la présente sous son jour de catéchisme attrayant. Le théâtre, en Espagne, servit de chaire contre les doctrines hérétiques ; il exalta la Foi unie à l'Espérance, opposa au dogme de Luther la pensée de Molina. M. Dieulafoy pousse assez loin l'analyse des drames espagnols pour montrer que les solutions des problèmes théologiques, donnés par les poètes dramatiques, sont imprégnées du caractère musulman, mais il détruit ce préjugé qui envisage le disciple de Mahomet comme soumis à l'inéluctable fatalité.

Pour construire son « Théâtre édifiant » l'auteur a très heureusement choisi : *le Truand béatifié* de Cervantès, *le Damné qui manque de confiance*, de Tirso de Molina, la *Dévotion à la Croix* de Caldéron ; et les a intégralement traduits.

Une des premières qualités du *Symbolisme du Droit romain* est son originalité. L'auteur guidé par la parole si juste du grand pape Léon XIII qui rappelait que « la science du droit se rattache par des liens très intimes et très logiques, à celle de la théologie » a su faire servir la législation romaine à l'apologie du texte évangélique. Ecrites dans une langue à la fois sobre et élégante, nous trouvons dans ces pages de science juridique de précieux éléments pour croire avec plus de force et c'est ainsi, chacun peut reconnaître que « le Christianisme

(1) Ci-devant, page 34, note 1.

se rencontre au bout et au fond de toute exploration du savoir », comme le dit M. Bayle dans une préface d'une lecture indispensable. Cette œuvre d'apôtre et de savant où se révèle un disciple de St-Denys l'Aéropagite offre, aux hommes studieux mais incroyants, de nouveaux motifs de certitude rationnelle et de même, aux esprits religieux, des sujets d'élévation mystique.

Ouvrage scientifique, *le Symbolisme du Droit romain* devient apologétique, car le Vrai s'identifie avec le Juste ; il se déroule en poème, car le Vrai et le Juste s'identifient avec le Beau.

PAUL VULLIAUD.

ESTHÉTIQUE.

THÉODORE JORAN *(Autour du Féminisme)* Edition des Annales politiques et littéraires.

Monsieur Théodore Joran publia naguère *Le Mensonge du Féminisme*. Il nous a donné, il y a quelque temps, *Autour du Féminisme*, qui est un livre écrit dans une langue aimable, spirituelle, et doucement caustique. L'auteur y juge avec un impitoyable bon sens, les idées féministes, et les personnes insexuées qui les défendent. Et, bien que le point de vue de M. Joran, par trop traditionnel et bourgeois, ne soit pas le nôtre, nous lui sommes reconnaissants d'avoir osé dire des choses vraies, à une époque, où l'on n'estime que le mensonge : S'attaquer aux femmes dans une société où la femme règne en maîtresse de corruption, de sottise et de laideur, nécessite un certain courage, nous félicitons M. Joran de l'avoir eu, nous lui prédisons qu'il ne sera jamais ministre, ni académicien,et nous lui conseillons fort de ne jamais prétendre aux honneurs dont les dames récompensent leurs couturiers, leurs comédiens,leurs bouffons et leurs valets.

Abaissement de l'intelligence, corruption des mœurs et du goût, énervement des volontés, avilissement des caractères, règne tyrannique de la mode, triomphe insolent des médiocres, étouffement systématique, des individualités fortes, haine, mépris ou dédain de toute grandeur, telles sont quelques-unes des caractéristique déplorables de notre temps.

La Toute Puissance occulte de la Dame, instaurée par l'évolution économique de la Bourgeoisie est la cause la plus immédiate de cet état général de décadence.

La Prédominance sociale du principe femelle sur le principe mâle, c'est-à-dire de la chair sur l'esprit, est le fait important de l'histoire de notre époque ; on peut expliquer par elle, toutes les maladies de la civilisation ; qu'un sociologue doublé d'un esthéticien se propose cette tâche, et je lui promets des découvertes. Eh bien, cela ne suffit pas encore au Féminisme, les Bourgeoises *qui ont déjà tout* veulent avoir davantage, de là, les revendications malhonnêtes et tumultueuses dont elles emplissent les carrefours.

Des livres comme ceux de M. Joran, qui sont des livres d'argumentation logique, ne peuvent rien, malheureusement, contre un mouvement illogique comme la nature et brutal com-

me elle, et dont l'origine est plus encore dans la lâcheté des hommes, que dans le désir d'affranchissement des femmes. Celles-ci se révoltent, parce qu'elles savent très bien, que dans une société énervée par le sensualisme, elles ne rencontrent plus chez les hommes, ni des conseillers, ni des amis, ni des maîtres, mais des serviteurs. Une crise de mauvaise humeur, non contre les tyrans, mais contre *les domestiques trop zélés*, que sont actuellement les individus du sexe fort, voilà ce qu'est au fond le féminisme. Le jour où les hommes se reprendront à croire qu'ils furent créés à l'image de Dieu, et ne consentiront plus à sacrifier, à la passion sexuelle, les droits de l'Esprit, les femmes ne parleront plus des leurs.

Ayons une volonté de fer, une âme d'azur, et un cœur d'airain ; n'acceptons jamais l'asservissement à l'amour ; domptons la Bête sous toutes ses formes, en nous et hors de nous. Efforçons nous de marcher dans la vie, libres, fiers, joyeux et seuls, et nous ferons s'anéantir les Bacchantes industrieuses pour retrouver devant nous, de vraies femmes.

EDOUARD GUERBER.

LES POÈMES

EMILE VERHÆREN : *Les Visages de la Vie*. — Un vol in-16· Mercure de France. Paris 1908.

Les visages de la Vie sont multiples, suivant la vision personnelle des poètes et leur inspiration. Nous ne pouvons en effet posséder une vue d'ensemble de la Vie. Celle-ci nous dépasse infiniment et nous n'extrayons d'elle que ce que notre cœur et notre conscience individuels en peuvent contenir.

Suivant donc notre tempérament et nos idées la Vie nous apparaît sombre ou joyeuse, tragique ou tendre, mais toujours lyrique si nous sommes poètes. De la Vie se dégage une force qui nous émeut, nous presse et nous exalte. Il est des jours où nous surabondons de vie, où nous nous sentons en étroite communion avec le cosmos et c'est cette plénitude de force qui nous pousse à chanter.

Il semble que M. Verhæren soit quotidiennement sous cette tension lyrique qui nous entraîne vers les hauts sommets de lumière et d'ardeur. Son tempérament est naturellement fervent et passionné, mais passionné jusqu'à la perpétuelle outrance. Certes, je n'oublie pas que Verhæren est aussi le poète de la tendresse et que dans les *Heures claires*, par exemple, il nous offrit des joies calmes et des corbeilles de fleurs fragiles. Mais je pense que l'inspiration du poète des *Forces tumultueuses* est d'abord et surtout un mode de création violent et emporté. Il y a de l'épique dans ce génie qui contemple tout avec des yeux démésurément agrandis et brûlants. Verhæren est un tragique expressif, qui voit grand parce qu'il compare tout à la mesure de son cœur fougueux, et qu'il s'intériorise en chaque chose, dotant l'univers de quantités d'âmes turbulentes comme la sienne.

De ceci, certains en ont conclu que Verhæren pourrait bien

être le dernier de nos romantiques. Je crois que penser de la sorte, c'est méconnaître le plus pur de l'originalité de ce poète naturaliste jusqu'au mysticisme.

En effet un romantique aime d'abord le pittoresque et voit en fonction de son imagination. Or Verhæren n'est pas que sensualiste. Son imagination s'enfle au point qu'elle atteint jusqu'à l'idée, si j'ose m'exprimer ainsi. Un soir d'hiver, un bateau sur la mer, un décor de kermesse font lever en son esprit des associations d'idées multiples, qu'on dirait naturalistes et simplement violentes au prime abord, mais qui, à force de monter de ton, arrivent à rendre des sons larges et pleins, des sons cosmiques, — osons cette expression, — des sons bourrés de sens. La vision de Verhæren ne prend donc une telle intensité que parcequ'elle est portée par l'idée, accrue par le télescope de cet esprit qui ne contemple que des astres et qui cherche à deviner la marche des mondes.

Au fond c'est peut-être moins les objets extérieurs que contemple Verhæren que son propre moi. A travers les plis de sa conscience le poète découvre l'univers paré et mouvant. Les visages de la vie ce sont bien vraiment les états d'âme de cet homme dont l'existence n'est qu'une furieuse extase.

« Mon âme était anxieuse d'être elle-même ;
« Elle s'illimitait en une âme suprême
« Et violente, où l'univers se résumait. »

Il y aurait toute une étude à écrire sur le style de Verhæren, si adéquat à la qualité de son inspiration. Les tours de phrase de ce poète, la façon dont il interpelle, ses interjections, ses « dites, vivre la-bas, en de claires Zélandes », ses « vous les jardiniers de la mort » etc., prouvent l'exaspération d'une âme assoiffée d'absolu. Car Verhæren, bouillonne de foi en l'avenir meilleur et c'est de toutes ses forces centuplées par l'espoir qu'il clame la joie des matins triomphants :

« Un vaste espoir, venu de l'inconnu, déplace
« L'équilibre ancien dont les âmes sont lasses ;
« La nature paraît sculpter
« Un visage nouveau à son éternité ;
« Tout bouge et l'on dirait les horizons en marche.
« Les ponts, les tours, les arches
« Tremblent, au fond du sol profond,
« La multitude et ses brusques poussées
« Semblent faire éclater les villes oppressées,
« Le temps est là des débacles et des miracles
« Et des gestes d'éclair et d'or
« Là-bas, au loin, sur les Thabors. »

Acceptons ce nouveau volume des mains de ce poète si noble, si désintéressé, si humble dans son orgueil de penseur. Acceptons-le religieusement, comme nous recevrions une statuette de Rodin. Mirons-nous dans ces poèmes où l'univers se reflète, non pas un univers statique et figé, mais un nœud de forces déchaînées, passant comme des courants électriques autour de nos âmes et nous entraînant dans leur souffle mystique. Dans la rude mêlée sociale où la vie nous culbute pêle mêle, où les forts seuls triomphent, Verhæren domine notre époque comme un promontoire la mer, et le petit nombre des

surhommes pour lesquels meurt l'humanité, l'a reconnu pour un des leurs.

T. DE VISAN.

Les Symphonies voluptueuses, par MAURICE GAUCHER. (Edition de la Belgique artistique, Bruxelles). Baudelaire et tout récemment Mirbeau ont dit, en termes judicieux et acerbes, ce qu'est la Belgique : le pays anti-littéraire par excellence. L'œuvre, qui en France ne demande que de la persévérance, exige en cette moderne Béotie un effort soutenu, une énergie inlassable. Aussi cet effort n'est-il que plus méritoire.

Parmi les jeunes écrivains français de Belgique, M. Maurice Gaucher est l'un des plus actifs et des plus féconds. Voici un an à peine que parut, chez Sansot et Cie, son livre de début, *Jardin d'Adolescent*, en lequel se révélait un poète épris de Beauté et d'un Idéalisme qui, sans être précisément traditionnel, n'en était pas moins de bon aloi. Depuis, cet auteur publia des études critiques et des monographies qui dénotent une compréhension avisée des choses d'art. Aujourd'hui, il fait paraître dans les éditions de la « Belgique artistique » un livre nouveau, un recueil de vers : *Les Symphonies voluptueuses*.

Ce titre pourrait laisser supposer qu'il s'agit de poèmes lascifs. Il n'en est rien. La volupté de ces vers est une volupté toute spirituelle. M. Gauchez est un de ces poètes qu'émeuvent une belle couleur, un parfum pénétrant, un accord harmonieux épars dans la nature. Et en lisant ses vers, je me rappelais les paroles de Gabrielle d'Annunzio lorsqu'il parle de ces « âmes ingénues et magnifiques qui ont gardé le coloris des vieilles toiles », de ces êtres « qui frémissent de plaisir lorsqu'ils touchent une belle dentelle ou un beau velours, et qui s'y attardent avec une grâce presque honteuse d'être une volupté ».

Peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter que M Maurice Gauchez dirige actuellement — avec autant d'activité que d'entendement — le *Thyrse*, cette vaillante revue d'art qui, depuis près de dix ans, défend en Belgique la pensée et la langue françaises. C'est là un titre qui n'est pas à dédaigner, même par un ardent poète dont les écrits se recommandent d'eux-mêmes.

M. B. DE VILLIERS.

LES ROMANS

COLETTE YVER : *Princesse de Science* (chez Plon), LOUIS DE LA SALLE : *Le Réactionnaire* (Sansot et Cie). — PAUL FLAMANT : *Isarina* (Sansot et Cie). — A. DES VERNYÈRES : *La Maison du Seigneur* (Sansot et Cie). — GARNICA DE LA CRUZ : *l'Arène aux Crucifiés* (Sansot et Cie).

Princesse de Science. — Mon Dieu ! que les femmes de lettres deviennent donc raisonnables ! Voilà Mme Tinayre, qui, pour des raisons fort touchantes, ne tient pas à être décorée, et Mme Colette Yver, qui remporte le prix de la *Vie heureuse* en prêchant —

fort bien d'ailleurs — les vertus ménagères et privées. La femme, docteur en médecine et mariée, peut-elle concilier, avec les devoirs de son état, les exigences de sa profession ? Mme Colette Yver, conclut ponr la négative. — Que si par hasard, une femme, toujours mariée et mère de famille, est blanchisseuse de son état, ou employée dans un magasin, sa marmite bout sans encombre et ses enfants ne se font pas écraser dans la rue pendant qu'elle est à son lavoir où à sa boutique. De celles-là il n'est point question, et leurs époux ne se plaignent guère. Le conflit n'existe qu'au sujet des « intellectuelles » et dans les milieux relativement aisés. Il doit y avoir à cela de profondes raisons ethniques et sociales. Je voudrais qu'un moraliste s'appliquât à les déduire ! — Donc, il appert du volume de Mme Yver, que le Dr Francis Guéméné eut grand tort d'épouser la doctoresse Thérèse Herlinge, alors que cette jeune dame prétendait, malgré le mariage, faire de la clientèle. Pardon ! je me trompe : c'est Thérèse Herlinge qui eut tort, alors qu'elle se mariait, de ne pas renoncer à la science... Mais après tout, est-ce bien certain ? Mettons si vous voulez bien et pour ne pas faire erreur qu'ils eurent tort tous les deux. Ce qu'il en devait résulter pour eux d'épreuves, de luttes et de soucis. Mme Colette Yver l'a conté — et fort bien, je le répète — dans un roman très intéressant, très simple, très honnête, dont toute déclamation est heureusement bannie. Elle a, thèse à part, fort amoureusement composé le personnage de Thérèse, et c'est même là que gît — est-ce à son insu ? — le point faible de son livre. Elle est beaucoup trop supérieure à son mari, cette superbe Thérèse, humainement et scientifiquement, pour que son sacrifice s'admette, à la fin, comme juste et nécessaire. Ce n'est pas la thèse générale que j'entends incriminer : je prends le roman tel qu'il est fait, et je suis forcé de dire que rien ne légitime, chez ce mari, l holocauste de cette femme; de plus les motifs de Thérèse sont mal définis : sa conscience ne l'oblige point ; sa maternité n'y est pour rien, puisque son enfant est mort, enfin, ce n'est pas avant tout une amoureuse : elle n'a jamais oublié l'heure du laboratoire dans les bras de Guéméné... Ah ! s'il était de taille à la dominer, cette Thérèse, du haut de son esprit et de sa tendresse ! si la lutte se portait sur un terrain plus fier, entre l'Amour et l'Orgueil ; s'il était un vrai Héros de la pensée, aussi digne de soumettre la disciple que la femme ! il n'y aurait plus sacrifice ; il ne pourrait s'établir entre eux que des rapports harmoniques. Malheureusement pour tous les deux, c'est un excellent garçon, intelligent, travailleur, mais un peu vulgaire, faible de plusieurs façons, vraiment trop préoccupé de comestibles... De sorte que, si la thèse de Mme Yver est servie, dans le roman, par de plus heureux exemples, on peut toujours supposer qu'entre Thérèse et Guéméné les difficultés proviennent de cette disproportion beaucoup plus que de la carrière de la femme. Une vérité inattendue s'en dégagerait alors : c'est que l'évolution intellectuelle et morale de la femme commande celle de l'homme. Plus elle réussira à se cultiver, plus elle développera noblement et utilement son *moi* et plus elle aspirera à trouver en l'homme un *moi* supérieur. Le roman de Mme Yver est fort attachant, mais il mène à une autre conclusion. Attelez à

un tombereau un pur-sang à côté d'un percheron : quand il faudra un coup de collier, c'est le pur sang qui le donnera. Dans *Princesse de Science*, les femmes sont les pur sang. Jusqu'à la petite veuve insignifiante et naïve, avec ses broderies éternelles, ses liqueurs et ses pâtisseries, qui sait, le cas échéant, se montrer autrement grande que le brave Guéméné... et c'est bien pourquoi il est permis de se demander en toute dernière analyse, si Mme Colette Yver n'a pas fait, le plus spirituellement du monde, en mystifiant son jury, un livre ultra-féministe sans en avoir l'air ?

Le Réactionnaire. — Qu'on se rassure ; la politique n'entre pour rien dans ce livre, bien que les Juifs et l'Affaire y soient, peut-être un peu souvent mentionnés. Il ne sont point, grâce aux dieux ! mêlés à l'action qui est des plus simples. Peu nous importe, au fond, de savoir si Mme Thureau a tort d'être jalouse de son gendre, ou si M. de Bucey a raison de trouver que sa belle-mère accapare trop sa femme. Si c'est être réactionnaire que de vouloir, quand on se marie, avoir la tranquillité chez soi, voilà le titre bien justifié Mais l'auteur, ma foi, ne l'est pas pour un sou, réactionnaire... à moins toutefois, que l'on ne mérite cette épithète quand on a beaucoup d'esprit, et que l'on écrit d'une façon alerte, élégante et vive, dans une langue excellente Tout le monde a du talent aujourd'hui, c'est convenu, mais ce talent, trop de gens l'expriment à l'occasion en belge ou en catalan ! M. de la Salle, lui, sait le français ; c'est, je crois la meilleure garantie de l'agrément qu'on trouvera à le lire. Et si le lecteur, trop superficiel, ne s'intéresse pas uniquement, dans ces pages, à « l'histoire morale de ces dix dernières années » comme l'y invite l'éditeur, il prendra du moins un plaisir de dilettante à voir délicatement *bêcher* gens et choses, avec un éclectisme qui nous rassure... Réactionnaire, M. de la Salle ? — Allons donc ! Sceptique, oui, avec une légère très légère pointe de barrésisme, mais d'un barrésisme discert car il ne s'ignore pas ! — et revenu de bien des erreurs, et, par cela même, amusant.

Isarina. — Le conte d'art de M. Paul Flamant est d'une lecture attrayante, si le symbole en demeure obscur et la profondeur absente. Les marionnettes — car ce ne sont guère des personnages — qui évoluent sur la scène remplissent élégamment leur rôle, qui est de nous distraire un moment. Pourquoi reprocherais-je d'ailleurs à M. Flamant de nous donner là une œuvrette un peu vide de pensée ? C'est de la poésie et du rêve qu'il y voulut mettre, et sous ce rapport il a très honorablement réussi. Les petits tableaux de Venise sont d'un charme pénétrant, et il a su négliger le côté « Bœdeker » pour s'attacher de préférence à la grâce attendrissante des canaux, du ciel et de ces roses sanglantes que le soleil mourant effeuille sur les lagunes. Il y a malheureusement quelques scories dans le style. Qu'est-ce que : une eau lisse et verte *l'avait appris* à mesurer... ou : flageller *son pas* de pénitent *sur* le dur pavé .. ? Mais ce sont là des taches légères, et que la muse de M. Paul Flamant aura sans doute tôt fait d'effacer.

La Maison du Seigneur. — Après des livres tels que *Lucifer* ou *l'abbé Tigrane*, il n'était peut-être pas bien nécessaire de

nous apporter sur « la vie cléricale » des aperçus aussi peu nouveaux. Tout ce qu'il y a dans le volume de M. des Vernyères a plus ou moins traîné à la troisième page des journaux sous la rubrique des faits-divers ou des tribunaux, sans parler des mémoires du curé de Chatenay. M. des Vernyères s'est plu à oublier qu'il y a, en tout, des contrastes, et les types qu'il présente sont par trop uniformément grotesques ou odieux. Je ne puis, en outre, que le plaindre d'avoir si bien retenu les homélies dont sa jeunesse fut affligée. Il faut reconnaître qu'elles sont, hélas ! prises sur le vif. Le tableau de la mort et de l'enfer terrorise, chaque année, vers Pâques, dans toutes les paroisses de Paris, les infortunés bambins à qui le Christ parlait, certes, d'autre sorte ! Il n'est que trop facile d'entendre un mauvais sermon : c'est pourquoi M. André des Vernyères eût pu, sans inconvénient, s'éviter la peine d'en éditer à son tour.

L'Arène aux Crucifiés. — Extravagante histoire d'un fou, qui se croit, on ne sait vraiment pas pourquoi, appelé à réincarner le Christ, et que des grévistes — également fous, je suppose — crucifient, on sait encore bien moins pourquoi. Ce pourrait être blasphématoire, si ce n'était, avant tout, absurde. M. Garnica de la Cruz a cru opportun d'introduire dans son récit quelques scènes d'une répugnante et par trop grossière indécence. Âge naïf, qui prend la malpropreté pour de l'audace, et le mauvais goût pour de la vigueur ! Ce qu'il y a de tout à fait grave dans son cas, c'est qu'il croit évidemment écrire en français. Or, dans le premier chapitre seulement, on trouve : « le brasier fulgurait des flammes. » — « la nuit s'amulettait d'étoiles » — « l'air silenció de bruits humains, » — « ses cheveux fauves que le foyer ardait d'éclairs » — « la géant gronda un soupir » — « une allée en luxure de feuilles » — « la route tambourinant sa peau claire... » tout cela en dix-neuf pages. — Ouf ! je me sauve, car — j'aime mieux vous le dire tout de suite, le volume en compte, exactement, trois cent trente-trois !

Camille MARYX.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

STENDHAL, *collection des plus belles pages*, avec une notice de PAUL LÉAUTAUD (Mercure, éditeur, 3 fr. 50). — LOUIS DE ROMEUF. *Biographie d'Edouard Schuré* (Sansot, éditeur 1 fr.). — ALPHONSE SÉCHÉ ET JULES BERTAUT. *L'évolution du théâtre contemporain*, avec une préface par EMILE FAGUET (Mercure, éditeur, 3 fr. 50). — HENRY GAILLARD DE CHAMPRIS. *Sur quelques Idéalistes* (Bloud et Cie, éditeurs, 3 fr. 50). — GEORGE FONSEGRIVE. *Ferdinand Brunetière* (Bloud et Cie éditeurs, 1 fr.) — HENRI CHAPOUTOT. *Villiers de l'Isle-Adam* (Delesalle, éditeur, 3 fr.). — HENRY COCHIN *Tableaux flamands* (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs).

Stendhal. — Un bon et beau livre s'ajoute à la collection des plus belles pages que publie le *Mercure de France.* Les textes ont été choisis de façon à faire ressortir la personnalité si curieuse et si complexe de Stendhal. A coté d'extraits importants de *Le Rouge et le Noir* et de *La chartreuse de Parme* on a publié

les *Préfaces* de Beyle très importantes parce que l'auteur indiquait les circonstances dans lesquelles il composait ses livres et le but qu'il se proposait en les écrivant. Ici figurent également le *Journal* de Stendhal. la *Vie de Henri Brulard*, des *Souvenirs d'Egotisme* des passages de ce chef-d'œuvre qui s'appelle *De l'amour*. Il faut encore signaler les savoureuses *Anecdoctes Italiennes* tirées de *Rome, Naples et Florence* les *Anecdotes Françaises* tirées des *Mémoires d'un touriste*, quelques lettres et, en appendice, la *Biographie de Stendhal* par R. Colomb, *H. B. par un des Quarante*, quelques opinions littéraires dont celles de Balzac, Taine et Gœthe. Deux curieux documents terminent le volume : *les Itinéraires de Stendhal*, c'est-à-dire les listes des villes où il vécut et une liste des 171 pseudonymes de Beyle. Les travaux ont été faits par M. Léautaud avec une conscience et une habileté très remarquables. Ceux qui sont friands d'anecdotes et d'inédit trouveront de piquantes historiettes et des fragments inconnus de *Promenades dans Rome* à l'appendice de ce livre vraiment complet et que précède une notice excellente de M. Léautaud.

Biographie d'Edouard Schuré. — Nous n'avons pas besoin de répéter ici notre admiration et notre respect pour M. Edouard Schuré dont M. Louis de Romeuf nous donne la biographie. Ce petit livre est un peu trop mince à mon gré. M. de Romeuf aurait pû s'étendre sans inconvénient. La matière à pétrir est si belle. On trouvera néanmoins de l'ordre, de la clarté et les éléments essentiels dans cette brochure ; on y trouvera aussi de l'amour et de l'enthousiasme. M. de Romeuf conclut son étude en ces termes : « Cet aperçu succinct d'une production considérable suffit à désigner Édouard Schuré comme le chef de l'Idéalisme français contemporain.

« Il est un chef, parce que ce sont des enseignements qu'il nous livre et des voies nouvelles qu'il propose à nos tâtonnements d'aveugles. Il est un chef encore, parce que sa vie entière n'est que le miroir de sa tâche. Elle en a l'abnégation, la modestie, la conviction et l'unité. C'est un bloc de transparent cristal, au travers duquel il nous plaît de lire un peu de l'éternelle Vérité. »

Ai-je besoin de dire qu'Edouard Schuré ne jouit ni des honneurs ni de la considération générale à laquelle il a droit ? Ceux-là qui le défendent remplissent par conséquent une tâche généreuse et nous ne pouvons faire de meilleur compliment à M. Louis de Romeuf.

L'Evolution du Théâtre contemporain. — M. Jules Bertaut qui a l'esprit fin et avisé et M. Alphonse Séché qui met au service de sa curiosité littéraire une habile méthode d'investigation, viennent de nous donner un ouvrage sur l'*Elévation du théâtre contemporain* préfacé par M. Faguet. Il est écrit alertement, bourré de faits et de documents, et atteste chez les auteurs une patience et un courage remarquables Beaucoup de pièces en effet ne sont pas récréatives : elles sont même, la plupart du temps monotones et fastidieuses. MM. Séché et Bertaut ont bien fait de s'armer d'énergie. Leur livre a une valeur documentaire de premier ordre. Il fixe vraiment l'aspect de notre théâtre moderne et servira beaucoup, j'imagine, aux fu-

turs historiens. Vous pensez bien qu'il est fort question de l'adultère et du divorce dans cette étude. Il y est aussi question de la politique au théâtre, du fait divers au théâtre, de la foule au théâtre, etc. L'on nous parle enfin des femmes auteurs dramatiques. Quelle femme ne l'est pas ?

Quelques Idéalistes. — M. Henry Gaillard de Champris a réuni quelques études sur Alfred de Vigny. La philosophie religieuse de Jean-Jacques Rousseau, Henry Bordeaux, Jules Lemaître, etc.., les différents articles ont tous ce caractère commun de situer les œuvres et les hommes à un point de vue religieux et social et le livre conserve ainsi une unité qui manque généralement à ce genre d'ouvrages et qui est, selon moi, parfaitement inutile pour ce qu'elle est toujours, ou presque toujours, artificielle. M. de Champris a fait un « éreintement » de M. Catulle Mendès et nous avons le devoir de joindre nos félicitations à nos remerciements. Les œuvres de M. Henri Bordeaux qui sont étudiées plus loin enthousiasment l'auteur un peu trop, mais les pages où il traite de Jules Lemaître critique et morale, etc., sont fort agréables et celles enfin où il étudie Alfred de Vigny sont d'une belle venue. J'en veux citer la conclusion : « Il est grand surtout par l'unité harmonieuse de sa pensée, de son œuvre et de sa vie. Hugo fut un poète magnifique et un petit caractère. Lamartine traite trop la poésie en amateur, et l'homme d'action chez lui fait tort au poète. Musset fut un dandy de génie dont la sincérité seule et les souffrances peuvent faire oublier les faiblesses. Au contraire Vigny fut toujours fidèle à lui-même ; sa vie fut orgueilleuse peut-être, mais douloureuse à coup sûr et bienfaisante ; sa doctrine est grave, humaine et généreuse ; son art est probe, sévère et sublime. »

Ferdinand Brunetière. — L'opuscule de M. George Fonsegrive contient l'exposé systématique des idées et des théories émises par Brunetière. Nous assistons à la genèse historique de ses grandes théories et aux évolutions successives de sa pensée. M. Foncegrive a bien montré l'unité vivante et profonde qui subsiste malgré tout en cette âme de penseur. Elle réside surtout en ce que Brunetière voulut toujours l'accroissement de la vie morale et religieuse de ses lecteurs et qu'il ne rechercha jamais la spéculation pure. Le livre de M. Foncegrive groupant des données éparses ici et là, a une réelle opportunité.

Villiers de l'Isle-Adam. — Je tenais à signaler le livre de M. Chapoutot, J'aurai bientôt l'occasion d'y revenir.

Tableaux flamands. — Il y a, dans ce livre de M. Henry Cochin, une très fine étude sur les correspondances mystérieuses existant entre l'âme des primitifs flamands et celle des flamands modernes, une autre étude non moins bonne où est examinée l'influence du climat et du milieu sur la mentalité flamande et en dernier lieu la reconstitution documentée d'un petit drame provincial qui s'est déroulé à la première conquête de Louis XIV. Ces divers sujets sont traités dans une langue élégante et sobre qui rend agréable la lecture du livre de M. Cochin.

A. DE BERSAUCOURT.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

MANUEL UGARTE. — *La jeune littérature hispano-américaine.* (Sansot, éd.).

Ce petit livre, malgré son titre, n'est pas une étude uniquement littéraire. M. Manuel Ugarte n'y critique pas un courant artistique, ni les œuvres d' « écoles » successives. Bien plus sociologue que littérateur, il s'est fait l'historien du processus que suivit l'intellectualisation de son pays. Il étudie le développement du mouvement dont sont nées sœurs jumelles, les conceptions artistiques et les conceptions sociales que s'appliquent à réaliser — et peut-être dans un avenir prochain — les républiques sud-américaines. La production littéraire lui apparaît conditionné par un certain nombre d'événements politiques et la littérature, un acte social qui mérite d'être exalté en tant qu'il semble apte à rehausser l'éclat naissant de sa patrie.

Voici des peuples qui aspirent à naître à la vie intellectuelle. M. Manuel Ugarte va définir, parmi le grand nombre de facteurs qui forment la conscience d'un pays et concourent à le doter d'une physionomie propre, la place et l'importance du facteur littéraire, le rôle que joua et doit jouer l'art, c'est-à-dire les manifestations du Beau, dans l'élaboration de sa mentalité.

Il esquissera, bien plus que l aspect d'un état achevé, le tableau des époques antérieures et proposera un programme pour l'avenir. C'est le coup d'œil en arrière et à l'entour d'un homme confiant en les destinées de sa race, qui a un but à atteindre et se croit dans la bonne voie puisque chaque pas l'approche du terme de ses efforts, mais qui sait au prix de quels sacrifices et de quelles peines il est parvenu jusqu'à ce point.

Lorsqu'on parle de l'Amérique du Sud, les noms de Buenos-Aires, de Montévidéo ou de la Plata évoquent des contrées frustes, sans organisation sociale stable, où font loi le couteau et le revolver, peuplées d'éleveurs grossiers, de *gauchos* parcourant des prairies et surveillant des troupeaux de taureaux.

C'est vrai, et il faut bien croire, comme on me l'a conté, que dans la pampa la vie d'un homme n'a pas grande valeur si l'on s'en rapporte à la fort modique amende dont y est taxé un meurtre. Songeons toutefois aux difficultés que trouverait une police régulière à s'exercer sur de si vastes espaces et ne nous étonnons pas trop que, rendus à la vie sauvage et libre, les particuliers se sentent investis tacitement par la société dont ils se retranchent temporairement, du droit de juger leurs semblables en dernier ressort, et assument eux-mêmes le soin de se rendre une prompte justice.

Il existe d'ailleurs des centres de vie intellectuelle et avec l'ardeur qu'ils employaient à dompter des chevaux sauvages puis à renverser des gouvernements, les hommes de la génération actuelle se sont mis au travail et ils commencent à apporter leur contribution aux recherches entreprises par le vieux continent. Il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer dans les revues spéciales — de psychologie, de médecine, ou de

mécanique — des études souvent remarquables qui attestent l'activité des jeunes savants sud-américains.

Le mouvement révolutionnaire qui arracha ces pays à la domination espagnole, eut une origine purement économique. Ce fut, au début, une révolution commerciale et non politique. Mais quelles qu'en aient été les causes, la possession de leur indépendance fut pour les Américains du Sud une initiation à la vie intellectuelle. Il y eut pour eux nécessité de s'organiser, de sortir, coûte que coûte, de la période d'anarchie qui suivit la conquête de leur liberté. Ils essayèrent un peu toutes les formes de gouvernement, ils tâtèrent de la monarchie pour revenir, dans la suite, au régime républicain.

Ces peuples jeunes, d'esprit vif, impatients de toute contrainte, se virent subitement « en contact avec le siècle », en présence de théories extrêmes, dont la hardiesse leur plut. Mais après les exagérations primitives, le besoin d'une règle s'imposa aux directeurs de l'opinion : les jeunes générations semblent fort imprégnées des théories positives. Sortant de la tutelle espagnole, théologique et scolastique, les Américains du Sud, avides de rationalisme, retrouvèrent dans la religion Comtiste les symboles transformés de la religion catholique : c'est ainsi que, dans certaines villes, on a pu voir les églises changées en temples positivistes, le grand Etre adoré en place du Père éternel et Clotilde de Vaux succéder à la Vierge !

M. Manuel Ugarte cherche à déterminer la valeur des diverses influences subies et c'est là qu'il aborde la partie plus spécialement littéraire de cette étude. Il analyse, avec une louable impartialité le caractère espagnol. L'Amérique du Sud devait trop à l'Espagne — et d'abord sa langue même — pour qu'il ne rende pas justice au passé littéraire Espagnol qu'il ne borne pas au *Don Quichotte* : l'Espagne reste la *base*, le point de départ. « Il est impossible de rayer d'un trait le passé et de s'improviser une autre existence «. (1)

Le souvenir de la révolution française ne fut pas non plus sans effet sur la mentalité des Américains ; mais ils n'en ressentirent le contre-coup que très affaibli. La France agit surtout par sa littérature ; ils y recueillirent les qualités apparentes de l'âme française : « bon goût, sentiment de la justesse, esprit d'analyse » en même temps que « liberté politique, religieuse, financière et même grammaticale (?) ». Mais on sent dans le jugement qu'il porte, l'orgueil un peu puéril du citoyen fier d'avoir contribué à jeter les bases d'un état neuf, et qui note, avec quelque dédain, la décadence des vieilles natures à les comparer au rêve qu'il espère réaliser.

L'accueil enflammé fait aux théories morales les plus avancées, à son correspondant en littérature et le mouvement symboliste et décadent se refléta en Amérique. « Le mouvement lui-même, dégagé de ses jactances, de ses excès, des ardeurs qu'il suscita, réduit à son essence, à ce qu'il fut à son origne, ne pouvait que rendre des services ; il marquait la disparition définitive des survivances espagnoles et l'avènement tangible d'une conscience nationale littéraire ; il donnait naissance au

(1) P. 12.

moment voulu à une floraison d'indépendances coordonnées qui suivant chacune sa conception contribuèrent à créer une littérature nouvelle. Il y avait aussi des dangers à suivre ces exemples. L'influence qu'exerce la littérature d'un pays sur une littérature étrangère n'est pas en raison directe de sa propre valeur, ni même de ce qu'elle contient ou exprime réellement. Une réaction utile, comme le fut en France le mouvement symboliste ne pouvait que se déformer transposé dans un autre millieu, en proie à l'incompréhension des adaptateurs. Ces révolutionnaires de l'Amérique du sud ont vu dans les manifestes des écoles nouvelles, une rébellion contre le passé, alors qu'à ces tendances littéraires ne se mêlaient pas nécessairement des arrière-pensées politiques.

L'étude de M. Manuel Ugarte sert d'introduction à une anthologie d'écrivains sud-américains Il est pourtant difficile de porter sur ceux-ci un jugement littéraire. Il ne s'agit pas en effet pour ces auteurs, de posséder plus ou moins bien une langue séculaire ; ils doivent se créer leur instrument et lutter contre les « puristes » qui voudraient conserver exclusivement la langue de Cervantes archaïque, privée des souplesses de tournures et des néologismes nécessaires à l'expression des sentiments modernes.

Il n'y a donc pas encore « d'œuvre définitive ». Il était cependant légitime et intéressant de montrer « l'effervescence intellectuelle, la curiosité artistique, même les réalisations partielles, toutes récentes, avec leur audace et leur heureuse vigueur » de ces peuples, en attendant que des individualités émergent, qui, grâce à leur influence, à la force d'extension donnée à leur personnalité par le succès, fondent des écoles à coups de chefs-d'œuvre.

Ces pages, d'une écriture claire, avec parfois des élans de lyrisme, s'inspirent d'un grand enthousiasme et d'une large foi en l'avenir. Elles sont toutes vibrantes du souffle d'un esprit national analogue à celui qui passa sur l'Allemagne à la fin de l'Empire et inspira le poète Körner et les philosophes de cette époque. Elles proclament la poussée collective d'un peuple vers une vie organique.

George Groffe.

MUSIQUE

La recrudescence, en ce début d'année, des concerts de musique ancienne et l'émulation des sociétés diverses essayant et parvenant à réaccorder nos âmes au passé, font penser à quelque paradoxe musical de notre époque, que tentent à la fois deux inconnus paraissant s'exclure, et qui y pénètre, dans l'espoir d'un résultat que nul encore ne prévoit. Hardi et tourmenté, notre temps regarde en arrière, évoquant l'art ignoré dont il sait vaguement l'histoire, et curieusement, il le déchiffre. Que songe-t-il, en surprenant l'écho lointain de rudes certitudes? et que voit-il dans la forme multiple et harmonieuse d'une même vérité accrue et modulée au cours des siècles? Est-ce l'art, continuellement renouvelé dans sa chaîne ininterrompue, quels qu'en soient les modes et formes d'expres-

sion, qui le frappe, ou bien des traditions qu'il croit mortes comme l'esprit qui les perpétue ?

Sa distinction confuse est dans l'outrance rivale des dogmatiques et des novateurs, pour ce qui est des artistes, et dans la double hésitation — respect ou crainte — que manifeste le public devant la réalité merveilleuse du passé ou celle, naissante, d'une nouvelle « musique de l'avenir ». L'erreur, chez les avancés, est de se figurer le présent inconciliable à ce qui fut, chez les autres, de s'arrêter à une habitude d'oreille ou d'esprit en prenant une attitude connue pour la tradition. La tradition dépasse les modes et les formes et, comme pour l'Eglise, elle est dans le sentiment et l'esprit, accordés dans la Raison. Ailleurs, il n'y a que le préjugé. Celui-ci est mauvais. Voilà, semble-t-il, la leçon à retenir avec beaucoup d'autres des magnifiques auditions des « Chanteurs de la Renaissance » et des séances de l'Ecole d'Art, données rue de la Sorbonne. (Histoire de la musique de chambre).

Une chose frappe dans ces musiques anciennes restituées par des érudits qui sont en même temps des artistes, c'est leur constante vérité d'expression. Le rythme et la mélodie y sont en adéquation parfaite du poème, traités avec la liberté voulue, dans les limites techniques de l'époque. Le poème a lui-même une sorte d'unité intérieure, un principe dominant qui peut légitimer la chanson à couplets, par exemple dans l'art polyphonique du XVI[e] dont M. Expert sut nous faire entendre *a capella* les plus authentiques chefs-d'œuvre, en sorte que telles variations d'un texte n'entraînent que les inflexions nouvelles des mêmes rythmes et mélodies simplement nuancés. Ce sont les formes simples de l'expression vocale ; ce ne sont pas les moins belles. Costeley (Las, je n'yrai plus, Mignonne, allons voir), Du Caurroy (Deliette, mignonnette), Claude Le Jeune (Revecy venir le printemps), Clément Janequin (Ce mois de may, Au verd boys) nous en montrent la richesse variée. Mais ces intuitifs sont allés plus loin. Le *Chant des oyseaux* et surtout la *Bataille de Marignan* de Janequin attestent le souci d'un pittoresque extraordinaire pour l'époque et significatif dans les effets, qui dépassent les moyens naïfs auxquels tant de modernes ajoutèrent les procédés grossiers du réalisme pur et de la description. Si le *Chant des oyseaux* est une petite symphonie vocale, imitative et colorée, la *Bataille de Marignan*, polyrythmique et unitone, tient dans les phases rythmiques merveilleuses, déterminées par le poème, et dans le caractère de chacun des moments du chœur préposé à la description. Art essentiellement dynamique, évocateur aussi, toujours simple et lyrique en ses attitudes. Voyons-y un style et une synthèse.

Il en est de la musique religieuse du XVI[e] comme des Chants profanes. L'expression y est juste et profonde, sans monotonie. Le cadre vocal commande un style approprié au sentiment mystique, sans nulle extériorité d'effets, une polyphonie où l'on perçoit les mouvements du rythme intérieur, souverain des formes et de toutes les apparences, individuelles ou collectives. C'est le jugement que suscite, dans tous les arts, l'œuvre des Primitifs. De ces musiciens qui furent des artistes,

poètes et mystiques, je cite les noms, tous à retenir : Ant. Févin, Du Caurroy, Nic. Martin, Pierre Guesdron, le protestant Goudimel, Guill. Costeley, favori de Charles IX, Claude Le Jeune, Jacques Mauduit et le grand Orlande de Lassus, sommet du xvie siècle français (gallo-belge). Sur des poésies de Baïf, Ronsard, Desportes, Belleau, Agrippa d'Aubigné, tous ont écrit des chefs-d'œuvre d'art et de musique, d'une concision parfaite et d'une étonnante eurythmie.

Le musée permanent que nous promettent les « Chanteurs de la Renaissance » de M. Henry Expert va enfin ramener l'attention sur des œuvres nécessaires à notre culture et dont les beautés rendent singulièrement exigeants ceux qui les connaissent.

Dans ses tonalités incertaines, l'art instrumental primitif, comme celui des airs accompagnés des xve et xvie siècles où nous prîmes plaisir à suivre M. Louis Laloy, organisateur des auditions historiques suivantes, témoigne d'une même volonté expressive et d'une noblesse admirable de style s'imposant aux modes restreints et uniformes de l'époque. Toutefois, et malgré ses recherches curieuses — comme l'accouplement suggestif du trombone et des violes — cet art laisse voir des entraves que brise le siècle suivant. Le xviie siècle est réellement le premier âge instrumental, et l'avènement d'une musique émancipée où la forme est assise, la langue plus sûre, la vision plus large, le sens plus harmonieux. Au total, un art rationnel et homogène, un art de musique pure fait suite aux splendeurs vocales et chorales du xvie siècle, de la Renaissance.

Le luth, confident des Francisque, des Gallot, des Dufault, des Pinel et de tant d'autres comme Gauthier, Dubut, Bocquet, pour ne parler que de l'art français, est l'orateur intime dont les secrets, perdus, suscitent tant de regrets.

Ce devait être un instrument merveilleux. Douze à seize cordes touchées avec art, au-dessus d'un « ventre amplement bombé » propice aux résonnances, ménageaient sans doute des effets dont nous n'avons pas idée. M. J. Ecorcheville, dans le *Bulletin français de la S. I. M.* (Société internationale de musique) consacre un article au luth et à ses tablatures qu'une commission internationale formée au sein de la Société, est chargée d'étudier, et il écrit : « Le luth dont les cordes vibraient directement au contact des doigts supporte et appelle des raffinements que la raideur de l'orgue et du clavecin rendit mécaniques et par conséquent ridicules. » Tel est cet ancêtre, inspirateur des *branles, chaînes de voltes* et *Suites* de l'époque, types embryonnaires des futures sonates.

Puis, après les D'Estrée, Claude Gervaise et Guil du Tertre, auteurs de basses-danses, tourdions, branles et gaillardes, sous les Valois, les « violons du roy », avec ce grand air des cours seigneuriales, nuancent, dans une polyphonie sérieuse, les *Suites* magnifiques et pompeuses d'une musique pure, aristocratique, nullement froide, dont nous ne possédons pas toutes les traditions, et que notre instrumentation infidèle ne prive ni de l'éclat, ni du charme particuliers au grand siècle. Des *Vingt Suites* publiées par M. J. Ecorcheville d'après le manuscrit de

Cassel — un monument —, nous ouïmes *Branles* et *gavotte* de Guillaume Dumanoir, « roi des violons », émule des Mazuel, Constantin, Nau, Artus, Brular, De la Croix, De la Haye, De la Voye, Lazzarin, Verdier, Belleville, Pinel, Chr. Herwig, musiciens somptueux chers à la S. I. M. (Société internationale de musique), vulgarisatrice patiente, à qui nous devrons un goût plus sûr et des horizons nouveaux.

Détrôneur du luth, le clavecin entre en scène. Sa mécanique précieuse ne va pas, comme il est dit plus haut, sans une certaine infériorité d'expression. Frêles et lointaines, de l'aigu au grave, ses sonorités font penser à des jeux aériens de flûte ou d'orgue, sans ténuité, mais d'une poésie imprécise tout à fait charmante. C'est l'intimité des Couperin, sérieux ou enjoués, puis de Scarlatti et de Rameau que Mme C. Laloy-Babaïan, avec autant de grâce que de distinction, fait revivre, tantôt seule, tantôt alliée à la flûte de M. Friscourt pour des *Musettes* adorables de Fr. Couperin, ou au violon de M. Luquin traduisant les *Suites* nobles de Guignon et Francœur, et l'éblouissante *Folia* de Corelli.

Dans cette histoire de la Musique de chambre (XVIIIe inclus) je n'oublie pas les *Airs de cour* de Guesdron, Cambefort, Moulinier, Boesset, ni les *Airs sérieux et à boire* de de Bousset, joliment stylés par M. Sautelet, ni la noble *Didon*, cantate à voix seule, de Campra, non plus que l'école italienne des Carissimi, Alex. Scarlatti et Bononcini présentée par Mlle Marg. Babaïan, très artiste dans un bon style, Mlle Rückert et M. Chelminsky, secondés d'excellents accompagnateurs et du quatuor Luquin.

Avec Rameau, nous nous arrêtons, juste à temps pour admirer, de son œuvre si vaste et musicale, les airs tirés des cantates *Aquilon en Orithse* et *Les Amants trahis*, dont M. Jean Reder se fit, comme toujours, le sûr interprète. Nous sommes en plein XVIIIe, époque de l'opéra et du ballet. L'influence italienne, le sujet poétique, allégorique, chorégraphique et toutes les nouvelles formes de la musique pure et dramatique annoncent une évolution profonde. Sur cette pente, on ne s'arrêterait qu'à l'apogée classique.

Concluons. Au XVIe siècle, l'art vocal concentre toute la volonté de la musique à la fois poétique et mystique dans les Chants profanes et religieux, et pittoresque avec un Cl. Janequin. Dans le chœur s'inscrivent les styles, avec leurs modes particuliers, et merveilleuse est l'expression. Cette grande époque eut le sentiment des plus hautes réalités.

Au XVIIe siècle, l'art instrumental — luth, archets, clavecin — développe une musique pure et impersonnelle sous la forme des *Suites* graduellement polyphoniques de danses nobles, naïves d'abord, pompeuses ensuite, où s'affirme la nécessité du style symphonique. C'est un art cristallisé, avant le nouvel essor poétique du siècle suivant, conciliateur et décadent par certains côtés, qui multiplie les genres et les styles, mais pour aboutir en fin de compte à l'autonomie de la musique, pure ou décorative, comme à sa jonction avec la parole, dans la conception lyrique de la cantate et de l'opéra. Du moins en France, car l'Italie nous avait devancés.

Cet aperçu n'est pas complet ; sa brièveté laisse des points obscurs. Toutefois, il ressort, à propos d'auditions historiques dont je n'ai pu dire ni tout l'intérêt, ni toute la portée, qu'un art complet n'a pu naître sans les intuitions des XVI[e] et XVII[e] siècles, précisées par le XVIII[e], qui eut besoin du grand art vocal renaissant et de la musique pure des luthistes et des « violons du roy ». Celui qui, s'arrêtant à l'intelligence du XVIII[e] siècle, s'imagine que l'art n'eut pas d'autres sources ou que les créations antérieures ne sont dignes ni de son goût ni de son savoir, commet une étrange méprise ; il risque tout simplement de ne jamais connaître la musique.

ALBERT TROTROT.

LES REVUES

Le Symbole des apôtres (*Revue des questions historiques) :* M. Vacandard). Le Credo, dit l'auteur,ne remonte pas plus loin que l'an 100. Sa forme actuelle n'est pas celle du credo romain primitif. La Gaule en serait le pays d'origine.

—

Lamennais d'après ses correspondants inconnus(même revue, M. A. Roussel). Dans cette première série de lettres, peu de choses sont caractéristiques.

—

Le Pragmatisme (*Revue de Métaphysique et de Morale* : M. D. Parodi). Etude serrée, faite d'après M. Schiller et William James. Après l'exposé de cette doctrine, d'après laquelle nous faisons nous-mêmes la vérité et la réalité, M. Parodi la juge comme ambiguë entre toutes. « Au nom même du principe pragmatique, le pragmatisme croit n'avoir pas besoin d'une unité et d'une précision complètes... Mais... il pourra sembler qu'il est pragmatiquement impossible de s'en tenir au pragmatisme. »

—

Salammbo et l'archéologie punique (Mercure de France, 16-II-08) M. Maurice Peigard veut démontrer en réduisant à néant la documentation de Flaubert et en faisant voir son ignorance de la vie punique que le roman archéologique est un genre vain et faux.

—

Les femmes du Tintoret : « Toutes sont de belles personnes franches, de grands êtres forts qui se meuvent avec une royale résolution, et qui jusque dans les paisibles emplois, se révèlent des guerrières et des travailleuses.» Adrien Mithouard(*Occident de janvier*).

—

Nouvelles revues. — La Revue des lettres et des arts, qui paraît à Nice avec la collaboration de MM. Pierre Hepp, Camille Mauclair, Francis de Miomaadre, Guy Lavaud, publie un article de M. Jacques Reboul sur *Tristan* et le chevaleresque adultère médiéval.

— *Les Chimères*, dont le premier numéro est daté de février, publient de nombreux vers.

Dans la *Rénovation esthétique*, où écrivent côte à côte M. Melrol et M. Lormel, une prose d'Henri Clouard. C'est une exhortation à soi-même, une exhortation à construire sa vie dans la liberté de la soumission et du renoncement, à s'élever assises par assises, comme une cathédrale.

— D'Emile Bernard (même revue) ces pensées justes : « Croire à Dieu, c'est être incrédule aux Hommes » ; « Un poète qui parle au nom de la raison, me fait l'effet d'un souverain qui parle au nom du peuple. »

—

—*La Chronique des Lettres françaises*, publiée par la librairie Sansot. On y trouve des critiques soigneusement faites des livres et des pièces parus dans le mois et une bibliographie méthodique complète.

—

— *L'amitié de France*. — M. Georges Dumesnil fait une belle réponse à une lettre qu'il reçoit au sujet de la question : Immanence-Transcendance. L'Immanence, dit-il, dans le système chrétien catholique, il n'y en a pas.

— A signaler des vers M. Emile Ripert à Louis le Cardonnel.

—

Notre collaborateur Albert de Bersaucourt, qui est en train de prendre une des premières places parmi les anecdotiers du passé, publie :

Dans le *Mercure de France*, un article sur Balzac et sa « Revue parisienne ». Il y cite les terribles « rosseries » envoyées à Eugène Sue, fanfaron de vices, à Latouche, à Thiers, girouette qui tourne sur le même toit Il le montre catholique et royaliste, il retrace l'histoire de ses rapports avec Hugo.

Dans la *Phalange*, une lettre inédite de Mallarmé, avec des notes très curieuses.

Dans la *Revue du Temps présent*, un article sur Nodier et le salon de l'Arsenal ; avec force documents il y est montré que Nodier était un homme complet, littérateur, sociologue et moraliste, que sa mobilité seule a empêché d'être grand.

—

La *Revue de l'art ancien et moderne*, instructive au point de vue technique, publie de belles reproductions d'œuvres d'inégale valeur.

—

La Société Nouvelle.— Un article encore, sur le Modernisme, par M. Jules Noël. C'est un mélange de documentation habile et d'affirmations à priori qui laisse un peu rêveur. Surtout lorsqu'on arrive à cette conclusion :

« Quand donc l'humanité comprendra-t-elle enfin qu'une règle sentimentale, si noble soit-elle, en butte aux interprétations de l'opinion, ne peut, en dernière analyse, que servir à river plus fortement ses chaînes ? Et que seule la souveraineté de la *Raison* peut définitivement les briser ! »

Et sur quoi s'appuiera une règle raisonnable ? J'aime mieux la logique des amoralistes.

— Des notes intéressantes sur la philosophie japonaise, par Alexandra Davis.

FERNAND DIVOIRE.



M. Deuxeilles nous juge ainsi dans le dernier Numéro de la *Société Nouvelle* : « *Les entretiens idéalistes.* — Mensonge des mots ! L'idéalisme de ces Messieurs les conduit fatalement à Dieu, à ses pompes et à ses œuvres. Naturellement, ces gens sont régionalistes. La république, même bourgeoise, les embête : multiplier les « patries » est un bon moyen de réaction. Tout cela peut se mettre dans la même... calotte. »

Cette appréciation montre que nous n'avons pas été lus par l'organe de Mons, donc : *mauvaise foi ;*

Cette appréciation montre encore qu'on n'y discute pas les opinions des adversaires, donc : *intolérance sectaire* ;

Cette appréciation montre enfin que les « citoyens » de Mons n'usent même pas de politesse confraternelle, donc : *insolence* ;

Or, nous aussi, nous sommes « Société nouvelle » ; mais nous ne savions pas qu'il fallût être pour l'amélioration sociale : de mauvaise foi, sectaires et voyous.

PAUL VULLIAUD.

Informations

Nous signalons avec plaisir à nos lecteurs les conférences de RICCIOTTO CANUDO. L'auteur de *la IX*[e] *Symphonie de Beethoven* a choisi pour « Héros » Dante. Nous avons assisté à la première et à la deuxième leçons de ce cours dantesque et nous nous proposons d'en faire l'analyse. Pour l'instant, nous convions nos lecteurs à l'audition des prochaines conférences, faites à l'ECOLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 16 rue de la Sorbonne, avec le concours de Mesdames Segond-Weber, Delvair, de la Comédie française, Jeanne Lion, Barjac, Vellini de l'Odéon, etc. » Réunion le vendredi : à 4 h. 1/4.

REÇU : Louis Lormel, Tableaux d'âme. (Sansot) ;
Pierre Fons, La Divinité quotidienne, poèmes (Sansot) ;
Jules Romains, La Vie unanime, poème (Edit. de l'Abbaye).

Le Gérant : F. DANIEL. Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Aperçu nouveau du catholicisme

Une *nouvelle conception* de l'orthodoxie, ne veut point dire une *orthodoxie nouvelle*, « un catholicisme de demain » qui serait la négation ou l'évaporation évolutive du catholicisme d'hier ou d'aujourd'hui, ce qui fut le tort des modernistes et motiva leur condamnation.

Il n'y a pas deux catholicismes, et si je ne dis point tout-à-fait comme Brunetière : « Vous voulez savoir ce que je crois ? Allez le demander à Rome », c'est que je craindrais qu'on interpretât ce mot en un sens de soumission aveugle, tandis que je veux rendre à l'Eglise l'hommage d'une soumission raisonnée et libre. La devise des Jésuites, des Francs-maçons et des soldats, *perinde ac cadaver*, a sans doute sa valeur, pour la puissance et même la sainteté. Elle est une traduction énergique de la nécessité de l'obéissance, dans tous les domaines, car on n'est pas plus libre de mal penser que de mal agir. Mais dans l'ordre de la pensée et de la philosophie, l'obéissance ne doit pas être autre que l'intelligence même.

Nul n'est attaché plus que moi à l'orthodoxie catholique. Est-ce une raison pour me résoudre à la voir méprisée ou suspectée par l'élite des esprits de mon temps, ou par une portion considérable de cette élite, alors que m'apparaît dans la clarté de l'évidence philosophique le malentendu qui nous divise et l'accord possible et profond des idées et des esprits dans une conception neuve et orthodoxe à la fois du vieux catholicisme immuable. Cet essai vaut bien le risque d'être traité de clérical par les uns, de libre penseur et de moderniste par les autres.

Non seulement je ne pense pas que l'Eglise soit toute entière dans un parti politique, encore moins dans la nuance d'un de ces partis, comme d'aucuns se l'imaginent, ni dans une école philosophique ou sociale, ni dans une forme de gouvernement ou de mentalité particulière, mais je crois qu'elle est destinée à apparaître au monde, *et sans rien changer d'elle-même*, sous un jour nouveau, dont je voudrais esquisser l'aurore.

A juger selon les apparences, je l'avoue, cette aurore n'est pas près de poindre. Entre catholiques mêmes, une des grandes causes des divisions profondes qui les affaiblissent et les paralysent, n'est-elle point qu'ils sont imbus de préjugés et d'opinions préconçues à l'égard de ceux qui

sur une question ou sur une autre, ne pensent pas tout à fait comme eux ? Ils forment autant de petites chapelles qui se méconnaissent, s'anathématisent, se jugent à travers les on-dit, d'après les attaques souvent exagérées de la presse et des livres. « Les royalistes, disait un jour le cardinal Merry del Val à un pèlerin de Rome, voudraient que nous condamnions les républicains et ceux-ci ne pardonnent pas au Pape de ne pas exclure les royalistes. Or, cela nous ne le pouvons pas, car le Saint-Siège n'a pas à faire de la politique : royalistes et républicains ont droit à notre égale sollicitude et bienveillance. »

Cette bienveillance n'est point toujours la note dominante des appréciations mutuelles des divers groupes catholiques étudiés par M. Oscar de Férenzy dans son beau livre *Vers l'union* (1), qui constitue un acte de courage et de largeur d'esprit. « Au cours de notre enquête, dit-il, ce qui nous a peut-être frappé et, il faut bien le dire, affecté le plus, c'est la tendance qui porte les mieux intentionnés à croire que seuls, ils sont dans le vrai, que seuls ils ont trouvé la bonne voie, et qu'en dehors d'eux .. il n'y a pas de salut. Ils oublient qu'il y a « multiplicité et variété de grâces » ; qu'il peut y avoir différence des méthodes dans l'unité de l'esprit. Au lieu de regarder droit devant eux, de marcher directement vers le but, ils tournent trop souvent les yeux vers l'œuvre du voisin, non pour la copier ni pour l'admirer, mais pour l'amoindrir, pour la critiquer, pour en contester les mérites, si ce ne sont même les bonnes intentions.

« Et cependant, Dieu sait si, partout, nous avons rencontré de la générosité, de la loyauté, du saint enthousiasme ! Mais puisqu'il est dit que nulle œuvre humaine ne sera parfaite, il faut avouer que le côté faible de la plupart est la méconnaissance des droits du prochain de penser, de concevoir et d'agir différemment ; c'est par là que l'esprit du mal fait naître ces dissentiments si profonds, ces polémiques si ardentes et si douloureuses ! C'est ainsi que se pose le problème de l'union de tous ces cœurs excellents, de toutes ces natures généreuses qui ont la même foi, le même idéal sublime, et qui ne sont divisés que sur des questions absolument secondaires.

« Et en effet, lorsque des hommes sont unis par le même amour de Dieu, le même attachement à l'Eglise en face de l'impiété, en face de la persécution, et que leurs divergences de vue ne portent que sur une question de forme politique ou d'école sociale, n'est-ce pas secondaire ? »

« De même ajoute M. Flourens, que le drapeau de la

(1) Bloud, éditeur.

France est assez large pour abriter tous ses enfants, le drapeau de l'Eglise universelle est assez large pour abriter toutes les opinions politiques, morales, philosophiques... Que chacun s'impose cette règle de conduite : Ne pas laisser passer une journée sans avoir, dans la sphère de ses relations et dans la mesure de son action, fait faire un pas en avant à la bonne cause, un pas en arrière à la mauvaise! Les querelles intestines se trouveront naturellement reléguées au second plan et atténuées, sinon oubliées... Ce n'est pas le moment de perdre son temps à chercher la petite bête, quand les grosses bêtes nous déchirent et nous dévorent. »

Je crois que dans la bataille pour l'Eglise, il y a place aux défenseurs de gauche comme aux défenseurs de droite. De Fénelon à Lacordaire, de Montalembert à Lemire, il y a toujours eu une gauche catholique, qui a rendu d'éminents services. La droite et la gauche sont aussi essentielles à la Vérité, qu'à une armée et au corps humain. Or, la nature même de l'une est de n'être pas l'autre, mais de la compléter par des qualités contraires, par des attributions opposées. La fonction de la gauche ne saurait être l'intransigeance : la droite s'acquitte trop bien de ce service pour qu'on lui en ôte le monopole. La gauche n'a pas dans la chaire de vérité, à prononcer les excommunications ni le *non possumus*, mais le *venite ad me omnes*. Elle n'a pas pour charge, à l'office divin, dans l'assemblée des croyants, d'encenser l'évêque, d'asperger d'eau bénite les fidèles, mais d'ouvrir les portes toutes grandes (après avoir chassé les vendeurs et, s'il se peut, les pharisiens) pour que toutes les âmes de bonne volonté puissent entrer dans l'Eglise.

Le grand principe de la division du travail et de la séparation des pouvoirs, lui octroie la mission délicate et glorieuse de quérir l'infidèle sur ses terrains (*in partibus infidelium*), de cotoyer ses précipices, d'aller jusqu'aux extrêmes frontières de l'orthodoxie, tendre aux mécréants une main secourable et fraternelle, au risque de perdre pied et de s'ensevelir avec eux. Mêlée au siècle, et ne vivant pas dans la tour d'ivoire, quoi d'étonnant qu'ici où là elle ait des faux pas, des menaces de chute, des chutes mêmes. Si la gauche est faillible, la droite est-elle impeccable ? Si les libéraux abusent parfois de la liberté, les intransigeants n'abusent-ils jamais de l'intransigeance? Est-ce que Veuillot lui-même. le grand champion du catholicisme ultra-orthodoxe, n'est pas accusé d'avoir fait à l'Eglise autant de mal que de bien, ce qui n'est pas peu dire assurément ? N'est-ce point la violence d'un de ses articles fameux qui fut cause que le pauvre Brizeux, le doux poète de *Marie*, est mort sans sacrements ?

Mais si la droite est souvent plus catholique que le pape, (ce qui est une façon de ne pas l'être assez), ce n'est pas un motif pour que la gauche l'imite en sens contraire. Si la droite conçoit volontiers l'orthodoxie comme un cadre vide, qu'il s'agit de défendre et non de remplir et d'animer, ce n'est pas un motit pour la gauche de l'enrichir, ou plutôt de l'appauvrir, d'idées douteuses, téméraires ou hétérodoxes. Si la droite exagère l'immutabilité du catholicisme, ce n'est pas une raison pour la gauche d'en exagérer l'évolution. Si la droite verse parfois dans l'intolérance, ce n'est pas un droit pour la gauche de verser dans le concessionnisme, qui n'est point largeur mais lâcheté d'esprit. Si la gauche représente plus spécialement les droits de la pensée et la droite ceux de l'autorité, ce n'est pas qu'elles n'aient point à satisfaire toutes deux au double devoir de la raison et de l'obéissance.

Je crois que la difficulté à gauche, de cette dernière vertu, comme aussi à droite la crainte de la pensée personnelle, proviennent de la conception étroite qu'on se fait de part et d'autre de la mentalité de l'Eglise.

On n'a guère jusqu'ici, envisagé l'Eglise, l'orthodoxie, le catholicisme que par leur côté négatif, par leur face d'intransigeance et d'antilibéralisme, de fulmination et d'anathème. Ceux mêmes qui ont exposé le plus magnifiquement, le plus *positivement*, la Vérité catholique, ont toujours prétendu *la défendre*, c'est-à-dire l'opposer à ce qui n'est pas elle, à ce qui est sa contradiction et sa limite.

En d'autres termes, et dans cette conception des choses, on se représente la Vérité comme un champ clos, comme une citadelle dont il s'agit de repousser les assaillants, comme une tour d'ivoire dont il ne faut pas sortir parce que c'est la tour du salut, comme l'arche sacrée battue par les flots de l'erreur et du mensonge. Cette manière, très vraie d'ailleurs et très orthodoxe, de voir le catholicisme, avait eu en quelque sorte sa préfigure extérieure et sensible dans l'ancien peuple hébreu, exclusif et jaloux, qui, par ordre même de son Dieu, poussait parfois jusqu'à l'extermination de l'ennemi la crainte de toute influence païenne, de toute infiltration étrangère. Que serait devenu le petit peuple élu, et le sang très pur du Messie qu'il devait donner au monde, si l'intransigeance de ses idées, la minutie de ses prudences et de ses lois, l'épée de l'ange et les tonnerres du Sinaï, ne lui avaient rappelé sans cesse, au sein des infidélités universelles, la jalousie divine de Jéhova.

Mais le Messie est venu, et dans son étroite crèche déjà, puis sur sa grande croix, *il a ouvert les bras au monde*. Ne semble-t-il point même que l'intransigeance séculaire et

très fermée de toute une race, n'ait été que le prélude austère, la préparation mystérieuse et par contraste, de ces deux bras qui s'ouvrent, de ce geste immense et mondial qui fût celui du Golgotha ?

S'il m'est permis de transposer dans l'ordre intellectuel et philosophique ce geste divin que nous adorons à genoux, n'y puis-je trouver le symbole de la synthèse et de la conciliation universelle que je cherche ?

Oui, la vérité est intransigeante, la vérité est *judaïque* et par ce mot je ne prétend point lui faire injure. La vérité n'admet pas la *concession*, qui est une lâcheté de l'esprit, elle ne tolère ni l'erreur ni l'hérésie, et si elle ne peut l'exterminer (je ne parle pas de l'hérétique, ceci est une autre affaire), elle n'en saurait admettre le moindre germe pourri au sein très pur de sa doctrine immaculée.

Mais l'orthodoxie n'est pas seulement *judaïque*, elle est *chrétienne*. N'y eut-il pas discussion entre les apôtres Pierre et Paul, sur le point de savoir s'il fallait réserver le baptême aux seul juifs,ou l'accorder aux gentils ? L'apôtre des gentils prévalut. De juive, et sans cesser d'être juive, l'Eglise devint chrétienne.

Elle est aujourd'hui catholique, c'est-à-dire universelle. Mais, dans l'ordre intellectuel, et peut-être moral, on n'a pas encore traduit le mot. Ce dernier pas, immense, reste à faire.

Il est vrai que la traduction est souverainement délicate et périlleuse. Les contre-sens sont aisés, les écarts faciles, les infidélités redoutables.Les théologiens, pour la plupart, opposent à tout essai de ce genre une méfiance hostile, qui n'est que trop justifiée par l'expérience. Le protestantisme, le philosophisme, le libéralisme, le laïcisme, le modernisme sont des traductions malheureuses. La dernière vient d'être anathématisée violemment.

Le résultat naturel de toutes ces tentatives infructueuses, ne pouvant être qu'une réaction en sens contraire, c'est-à-dire une recrudescence d'autorité, un renforcement de l'intransigeance, le moment semble mal choisi pour l'essai d'une traduction nouvelle. D'autre part, néanmoins, et comme ce n'est point résoudre un problème que d'en repousser les solutions fausses, mais seulement déblayer le terrain pour la solution vraie, jamais besoin ne fut,je crois, plus urgent, d'une conception nouvelle, pour parer au scandale de tant d'esprits qu'épouvante le spectre qu'ils se font de la vieille Eglise orthodoxe.

Je crois qu'on a mal compris jusqu'ici les anathèmes de l'Eglise, que loin d'être hostile à la pensée, elle ne condamne au contraire, le long des siècles, comme je l'ai montré ailleurs, tous les systèmes, toutes les exagérations

en sens inverse, toutes les négations contradictoires, que pour maintenir, fût-ce sous couleur de dogmatisme et d'intolérance, l'équilibre de la raison, l'intégrité de l'esprit humain, la largeur et la plénitude de l'idée totale et universelle. Nous vivons dans une minute de son Histoire, et voyons tomber sous ses coups les systèmes qui nous sont les plus chers, sans réfléchir d'abord qu'elle n'en réprouve *que la partie négative*, c'est-à-dire étroite et fermée, « la part de néant » pourrait-on dire ; puis, que les systèmes les plus ennemis des nôtres, les antipodes de nos idées actuelles, sont également, à leur heure, tombés sous ses coups, ce qui nous venge, ce me semble, et nous rassure.

Le paganisme, le judaïsme, l'arianisme, le manichéisme, le jansénisme, le quiétisme, le rationalisme, le traditionnalisme, le fidéisme, le libéralisme, le modernisme, tous les *ismes* sont condamnés par l'Eglise, (sauf celui qui signifie *universel*), mais elle ne condamne, elle ne rejette aucune des valeurs positives, aucune des vérités vitales cachées au fond de toutes ces erreurs et qui en constituent l'âme orthodoxe : ni la pompe du culte et la matérialité religieuse (paganisme), ni l'unité de Dieu (judaïsme, mahométisme), ni l'humanité du Christ (arianisme), ni la lutte des deux principes ennemis (manichéisme, dualisme), ni l'austérité morale (jansénisme),ni le saint abandon à Dieu (quiétisme), ni la raison (rationalisme), ni la tradition (traditionnalisme), ni la foi (fidéisme), ni la liberté (libéralisme), ni l'esprit moderne (modernisme).

Je l'ai dit ailleurs, prenez toutes les formes de la pensée, tout le modernisme intellectuel par exemple, moralisme des dogmes, immanence, philosophie de l'action, relativisme, kantisme, américanisme, agnosticisme, critique, exégèse, — l'Eglise, observez-le, n'en condamne jamais que *la partie négative*, l'esprit d'*exclusion*, alors que tout le côté *affirmatif*, tout le *positif* de ces thèses est orthodoxe, et d'une orthodoxie excellemment opportune, harmonieuse à l'état d'esprit contemporain. En un sens, aucune doctrine n'est condamnée par l'Eglise, — bien que le contraire soit vrai aussi. Et il n'y a là aucune contradiction, mais une philosophie profonde, que je voudrais signaler.

On m'objectera que ce n'est pas le moment de dire ces choses : je crois, bien plutôt, que c'est précisément l'heure de les dire. Il est quelquefois imprudent d'énoncer la vérité partielle ; il ne l'est jamais de dire la vérité toute entière. La franchise absolue est la souveraine habileté, et l'Eglise ne meurt que de nos partialités et de nos réticences. Il faut savoir reconnaître, et clamer de la même voix, l'absolue intransigeance et le profond libéralisme de l'orthodoxie

intégrale, et nous garder (là serait le péril réel), de présenter l'Eglise comme puissance de négation et d'anathème (fût-ce contre l'erreur) sans la montrer, du même geste et dans le même instant, comme puissance de bénédiction et de fécondation intellectuelle, soigneuse de n'éteindre, jusque dans l'erreur même, aucune pensée, aucun rayon de l'esprit humain.

Je ne suis pas moderniste, au sens *négatif* du mot. Car tout mot a deux profils, est un Janus à deux faces ; positif et négatif à la fois, tout mot est *vocable* et *terme*, expression et limite, être et néant. Nous devons rejeter le néant et garder l'être, manger le fruit et rejeter la coque vide. Le modernisme a deux orientations contraires. Il y a en lui un levain de négation et de doute, un esprit corrosif et dissolvant qui, sous couleur de critique et de science, et par un inconscient parti-pris philosophique, par un subtil assouplissement des faits aux besoins d'une théorie préconçue — le naturalisme évolutif — désurnaturalise lentement l'Evangile et la Bible, l'histoire et le monde, sans s'apercevoir de la part prodigieuse de fantaisie et d'hypothèse, qui entre dans ces constructions, ou plutôt, dans ces destructions savantes — et non point scientifiques. Le parti-pris d'expliquer par les seules forces de la nature humaine, ou par celles de la nature physique (comme s'il *ne pouvait* y en avoir d'autres dans l'univers) tous les phénomènes, y compris ceux de la mystique transcendante, du merveilleux chrétien, de la magie, du spiritisme, du satanisme ; la négation, posée en principe et en dogme (non avoué mais immanent) de toutes puissances supérieures à l'homme ou à la matière, me semble un des symptômes les plus flagrants de l'étroitesse de la science actuelle, dont le modernisme, dit catholique, reflète trop souvent les tendances négatives.

Négativement, le modernisme est fait de trois mépris, ou, si l'on préfère, de trois amoindrissements, de trois antipathies, et même de quatre, qui l'acheminent vers le protestantisme et vers la libre pensée : antipathie du *miracle*, du *dogme*, de *l'autorité* et de la *dévotion*. Il ébranle les quatre colonnes du temple catholique : de là, l'émoi du chef de l'Eglise. Leur rêve ultime à tous, plus ou moins, est *la religion philosophique*, *le christianisme de l'esprit pur*, la « Haute-Eglise » du pasteur Wagner, où viendraient les rejoindre tous les cœurs droits, toutes les belles âmes de tous les cultes réunis dans la religion de l'esprit large, en dehors de toute confession et de toute pratique obligatoire, de tout dogmatisme et de tout césarisme, comme ils disent. Et certes, en tant qu'aspiration positive vers un idéal d'union, de paix, de spiritualité, de raison, de liberté,

j'applaudis et je suis, comme tout homme sincèrement religieux, un fidèle de ce temple de l'esprit, qui n'est autre en somme, que l'âme même de l'Eglise, l'assemblée de toutes les âmes de bonne volonté et de bonne foi, dans l'amour de la vérité, quelle qu'elle soit. J'ai écrit, moi aussi, *La religion de l'esprit large*. Et pourtant mes conclusions sont toutes autres.

C'est que, si la conception moderniste a *son côté positif*, elle est, par l'autre face, *essentiellement négative*. Leur religion de l'esprit large est aussi *la religion de l'esprit vague*, et leur christianisme d'esprit pur s'évanouit dans le pur rationalisme ou dans une sorte de religiosité sentimentale. C'est, en somme, la mort de la religion positive, la seule qui ait jamais vécu et fait vivre l'humanité. Ils ont de l'homme une conception incomplète, tronquée, et leur conception religieuse découle de cette erreur anthropologique. L'homme, l'âme même (les modernes études de psychophysiologie l'ont, je crois, montré suffisamment) n'est pas un esprit pur, comme le croyait Descartes, père philosophique de l'idéalisme moderne. C'est une incarnation vivante, comme l'Eglise catholique, comme le Christ lui-même. L'homme est essentiellement corps, organisme, famille, société, tradition, mémoire, formule; — et la religion aussi.

La forme, le signe sensible, n'est pas l'ennemi, mais le moyen, le sacrement ; la lettre est l'expression de l'esprit : il ne faut mépriser ni l'un, ni l'autre. La dévotion, même petite en apparence (car tout est grand pour le cœur), est souvent le fil qui nous rattache au divin. Le détail n'est pas seulement, comme on l'a dit très justement « la vérité et la poésie de l'Histoire », il est la vérité et la poésie de la religion, comme de la vie même, comme du style et de l'art. Une largeur d'esprit très sincère, mais faussement entendue, pousse les modernistes, à dédaigner comme fétichisme et anthropomorphisme, non seulement les statues et les reliques, mais le culte des saints, c'est-à-dire le culte de l'humanité supérieure qu'Auguste Comte laissa survivre sur les ruines de sa négation théologique ; et leur logique idéaliste ne les incline-t-elle pas, sans qu'ils s'en doutent, à dédaigner le christianisme lui-même, qui n'est en somme qu'un anthropomorphisme sacré.

Non, la religion philosophique et abstraite de l'esprit pur, de la libre pensée et du modernisme, n'est pas la religion humaine. Elle méconnaît et mutile notre nature, aussi bien dans les hauteurs de l'âme que dans les profondeurs de la chair, dans ses besoins de merveilleux et de précis, de sublime et de matériel. Elle n'a pas le sens du mystère ni du rite, ne conçoit ni les magnificences transcendantes des dogmes

que sa myopie n'atteint pas, ni les grands faits de la vie mystique, qu'elle ignore ou rabaisse à l'état pathologique, ni les gloires des abaissements divins, ni ce « magnitudo parvi » dont parle le poète des *Contemplations*. Elle ne connaît ni la titanesque grandeur de l'homme, ni la profondeur de sa chute. Elle ne lui donne pas le grand frisson de ce libre-arbitre redoutable qui oscille du ciel à l'enfer, dans les enchevêtrements tragiques de la volonté, de la fatalité et de la grâce, au pied sanglant du Golgotha. Elle lui offre, en place, la vague image d'un Dieu paterne, ou bien — supprimant même ce restant de dogme — le simple moralisme.

J'ai connu jadis un excellent homme, protestant libéral, très fin et très cultivé, très religieux aussi, mais qui, de progrès en progrès dans sa libre croyance, loin de tout ritualisme et de tout dogmatisme, en était venu à ramener la morale elle-même, qui seule lui restait, à une sorte de bienveillance universelle, laquelle se résumait dans la politesse. La politesse était devenue toute sa religion. Je ne sais si, à force de fuir le dogme, le miracle, les dévotions, les formes, les rites, l'anthropomorphisme, le fétichisme, toute révélation précise et toute autorité extérieure, nous en arriverons là. Toujours est-il, que mes amis les modernistes, sont la plupart d'une politesse charmante, d'une bienveillance exquise, que n'égalent peut-être point toujours mes amis les orthodoxes.

Orthodoxes, ceux-là, ils le sont, certes... — presque au point de ne plus l'être. Car il y a deux façons de pécher contre l'orthodoxie : par défaut ou par excès, par largeur d'esprit fausse ou par étroitesse sectaire. Etre plus catholique que le pape, équivaut à l'être moins ; et l'être jusqu'à la rage, jusqu'à la méchanceté, jusqu'à la mesquinerie et à l'inintelligence, équivaut sans doute à ne plus l'être du tout.

. . . .

(*A suivre*) JOSEPH SERRE.

Introduction nouvelle à la Divine Comédie

Le nom de Dante, le charme traditionnel du Poème Sacré, nous émeuvent encore, par le même sentiment, peut-être, qui animait le Boccace en l'église de San Stefano al Ponte Vecchio, à Florence, lorsque, en l'année de grâce 1373, il inaugurait la première Lectura Dantis. Il nous plaît de répéter le geste antique. Notre sentiment d'intellectuels modernes : idéalistes inquiets, positivistes satisfaits, hommes de rêve et hommes de science, n'est pas absorbé dans une admiration presque religieuse ainsi que le sentiment du grand novellière ancien. Le peuple de Florence ne remue pas au-delà de notre porte l'élégance lyrique de ses fêtes printanières ou la rouge fureur de ses guerres intestines. Nous sommes dans la ville qui a hérité du sceptre de domination de la race méditerranéenne, et qui fut au temps du Dante, et en quelque sorte demeure, la *civitas philosophorum*, la cité de la pensée et de l'action par la pensée.

Mais après cinq siècles, et avec des esprits modernes de critique et des besoins antiques de poésie, nous nous approchons aussi dévotieusement du Poème de l'Occident : du Poème d'une Epoque. Nous répétons le geste de l'antique, avec notre âme nouvelle, notre sensibilité esthétique récente. Notre volonté crée la *Lectura Dantis* à Paris. Et ce que nous demanderons au vieux Poème, ce ne sera point, peut-être, une vision de guerre, une vision de haine ; la vision de cette guerre et de cette haine du grand Gibelin, que des critiques de toutes sortes analysent éperdûment depuis des siècles, à l'aide des archives, pour en détruire de plus en plus la poésie en tassant chaque élan lyrique dans le moule d'un fait historique. Nous demanderons à Dante quelque joie. Nous demanderons à sa poésie quelque joie poétique. Chacun de ses chants doit nous révéler ici quel-

ques significations de l'âme éternelle de l'homme, de sa douleur éternelle, de son espoir éternel, de son éternelle puissance. La Poésie est le réel absolu, a dit Novalis. Dante doit nous donner la joie de cette réalité absolue, qu'il éternisa dans ses rythmes, qu'il vêtit des contingences d'âme et d'esprit de son temps, de tout le moyen-âge. Nous confronterons sa réalité avec notre réalité profonde. Dante nous aidera à reconnaître quelques-unes de vos vérités intérieures. Ce sera là notre récompense.

La vie s'enfièvre de plus en plus dans notre temps. Et à Paris les flots humains palpitent dans les rues, ainsi que le sang palpite dans les veines d'une main contractée par un invincible besoin d'étreindre la vie qui se renouvelle sans cesse. Dante nous ramènera à l'antique poésie de l'âme. En dehors de sa théologie et de son histoire, il est l'homme qui connut et qui conçut la vie comme une interminable passion, malgré la rédemption finale, comme une longue souffrance. La vie est peut-être au contraire une longue chaîne de petites joies, c'est-à-dire de petites victoires dans l'interminable lutte entre la désillusion perpétuelle et le perpétuel espoir. De toute façon, nous avons toujours besoin d'ennoblir notre existence, de découvrir quelques valeurs maxima à la vie, pour apprendre de plus en plus à vivre en beauté. Nous ne chercherons donc pas dans la *Divine Comédie* la matière opaque que la critique historique séculaire n'épuisera jamais. Nous y chercherons des images d'âmes, des sanglots de la chair et des hymnes de l'esprit. Nous y chercherons pour notre joie quelques éléments de l'immuable, de l'éternelle et toujours féconde poésie.

Depuis que le Poème de Dante fut écrit, trois sortes de critiques se sont adonnées à son interprétation :

— Ceux qui ont cherché et cherchent dans le Poème ses raisons doctrinales et historiques, ses allégories, ses disputes théologiques et ses passions politiques. Ceux-ci ont cette devise : il faut expliquer Dante avec Dante, il faut lire la *Comédie* après les recueils de vers et de prose, les canzoni et les traités du Poète. Ils établissent bien arbitrairement un principe de cohérence absolue dans tout l'œuvre d'un homme, et ils s'égarent ainsi dans ces innombrables commentaires du Poème, qui perd de la sorte tout caractère de beauté pour se parer lourdement d'un caractère scolastique souvent insupportable.

— Il y a ensuite les doctrinaires et les occultistes — phalange plus récente que la première — Ceux-ci cherchent le sens hérétique, ou simplement sectaire, caché « sous le voile des phrases étranges », selon la parole du Poète même. La bibliothèque dantesque s'est enrichie ainsi d'une forte quantité de volumes où chaque vers est expliqué dans un

sens hérétique, qui nous montre Dante en lutte cachée avec l'Eglise de Rome et très passionné dans sa lutte. Cette lutte, suivant la coutume, assez généralisée d'ailleurs, des poètes de son temps — serait devenue matière de poésie, substance de lyrisme, souvent même de haut lyrisme, comme dans le recueil juvénile de la *Vita Nuova*.

— Enfin, une école toute récente étudie les œuvres du poète dédaigneux et superbe, au point de vue de la science anthropologique moderne. On reconnaît à Dante ce rôle de clairvoyance, parfois de prévoyances psychologiques, qui est un caractère éventuel du génie. On avait déjà découvert les principes de droit pénal de la *Divine Comédie*. On étudie maintenant les principes anthropologiques de Dante, sa conception de la criminalité, sa science de psychiâtre.

Les critiques esthétiques, vraiment dignes de ce titre, sont fort rares. Cependant, on réagit contre l'obstination des écoles qui observent un Poème, à la manière d'un traité de droit sacré et de droit profane, et l'analysent à l'aide de la pierre de touche du « document », dont s'enorgueillit tout individu appartenant à l'interminable phalange des « cardeurs de faits », acharnés à leur âpre besogne sur tout chef-d'œuvre.

Point n'est besoin, dirons-nous, de considérer Dante toujours par rapport à quelque faculté qui est hors de la poésie. On observe Dante historien, Dante politicien, Dante théologien, etc. Il serait temps qu'on n'observe que Dante poète, et rien que poète-philosophe. Tous les éléments historiques serviront sans doute à expliquer sa personnalité et même à faire comprendre sa poésie. Mais il y a une autre personnalité, la plus profonde, celle du Poète, qui nous intéresse, et une autre compréhension à atteindre : celle de la beauté lyrique pure de son œuvre, en dehors du temps, en dehors de l'espace, dans ses rapports suprêmes avec l'âme lyrique du monde. Notre tâche est celle d'un esthéticien, car les « critiques » et les « doctrinaires » de la *Divine Comédie*, ouvriers nécessaires mais toujours ouvriers, pullulent depuis cinq siècles. Les esthéticiens, poètes-exégètes, sont plus rares, très rares. Nous voulons nous ranger parmi eux, ou devant eux.

Tout homme de génie est une borne dans la vie une et innombrable de l'homme. Simplement et suprêmement, Dante doit nous apparaître dans sa fonction lyrique, par sa manifestation synthétique de l'expression lyrique humaine.

Nous ne voulons reconnaître à Dante que deux qualités idéales, ou plutôt deux attributs. Il fut Poète et il fut Philosophe. Toute sa fonction *d'homme dans le monde des hommes*, selon l'expression de Kipling, toute sa vie civile,

ainsi que sa vie amoureuse, sa vie théologale, ainsi que sa vie vagabonde ; toute son inquiétude et toute sa certitude, se fondent naturellement dans le creuset terrible de son cœur ému et de son âme rebelle. La vision jaillit de là : une, parfaitement une dans sa complexité : une et admirable par tous ses rapports avec les aspects infinis de l'âme humaine. Dans la *Divine Comédie*, tout est poésie et philosophie. Cela veut dire que tout est abstraction pure, haute : lyrisme, sur une trame de pensée cohérente, sur le développement profond et continu d'un seul thème idéologique dominant : l'aspiration de la chair à devenir esprit. Dante, en suivant Aristote, eût dit que l'âme végétative aspire à devenir âme sensitive pour atteindre l'état de l'âme intellective. Il fit cette distinction, mais il n'affirma pas cette *aspiration* des états inférieurs de notre être. Cependant tout son art se développe de la sorte : de la *Vita Nuova* — œuvre assez complexe de mysticisme sectaire et de passion amoureuse — jusqu'au *Paradis de la Comédie*. Tout cet œuvre est une continuelle aspiration *au plus haut*, à travers les affres charnelles *du plus bas*, les angoisses de la faute, les horreurs et les terreurs de l'*Enfer*.

Le passage lent, la longue évolution de l'âme et de l'œuvre de Dante, de la sensation simple à l'intelligence pure, à travers tous les états sentimentaux du poète — de l'Enfer au Paradis, à travers le Purgatoire — est toute sa poésie et toute sa philosophie.

Pourquoi en compliquer les raisons, pourquoi en voiler les causes en soulevant les voiles épais de la poussière des archives ? Pourquoi nous a t-on appris le nom et l'histoire d'Ugolin, et le nom et l'histoire de Francesca ? Pourquoi nous explique-t on la beauté du *Paradis* avec des formules de doctrine, ou se perd-on dans une longue, très récente discussion sur un prétendu dualisme de l'esprit dantesque, sur la contradiction possible entre sa philosophie et son mysticisme ?

Ugolin est un type humain : la vision anthropomorphe d'un aspect de la douleur du monde · Francesca est aussi un type humain, elle est aussi la vision anthropomorphe d'un aspect de la douleur du monde : la plus terrible douleur qui est le plus révoltant esclavage : celui de l'amour irrésistible d'un couple soumis à la tyrannie souveraine d'une autre volonté, imposée par les contingences sociales et armée de droit contre l'amour. — Tous les damnés de l'*Enfer* indiquent un aspect de douleur observé ou découvert par le poète, ou bien une désharmonie véhémente et inéluctable de la vie collective : ce qu'on appelle vice ou criminalité. Et toute la théologie du *Paradis* — dont les éléments constructifs et représentatifs peu-

vent remonter jusqu'à Platon, à Aristote, puis à Saint-Augustin, enfin à toute la vaste, obscure, complète philosophie du moyen-âge — toute la théologie du *Paradis* se résout dans une sensation de lumière, dans un sentiment de lumière, dans un concept de lumière. La matière même de l'art absorbe tout dans son essence de feu. Le poète a trouvé son expression suprême. Dans son éblouissement aux pieds du trône de Dieu, Dante résume la suprême jouissance de l'âme humaine épanouie dans l'extase, ravie dans la suprême spiritualisation.

Toute la philosophie de Dante aboutit donc à son triomphe paradisiaque. Le grand symbole du Poème apparaît évident, au-delà de toute doctrine (c'est-à-dire de tout dogme et de toute méthode) et au-delà de toute histoire. L'homme est monté des abîmes de la chair douloureuse jusqu'aux sommets de l'esprit bienheureux. Du domaine des désharmonies, il est entré dans l'empire de l'harmonie absolue ; du mouvement à l'immobilité ; de la vie charnelle, passionnée, agissante, parce que contingente, il s'absorbe dans la vie infinie, sereine, inerte, parce que (par sa définition même) immuable. La *doctrine* qui se dégage du Poème est ainsi étroitement liée à l'*expression* du poète, à son mode de réalisation.

Dante apparaît alors dans toute sa puissance humaine, ce qui veut dire qu'il apparaît comme le seul Poète qui ait exprimé dans une œuvre très vaste la vérité simple du processus vital de chaque être

Tout organisme tend à son état de suprême subtilisation, à son *état de feu ;* tout tend à se spiritualiser, à son *état de lumière*. La vie de l'univers n'est autre que le mouvement perpétuel du *plus bas* vers le *plus haut ;* les puissances charnelles tendent à devenir puissances spirituelles, l'instinct tend à devenir conscience ; ainsi que dans le domaine social, l'évolution des civilisations n'est autre qu'une subtilisation incessante de l'intelligence, en rapport direct avec la croissance du nombre des individus, et représentée par les efforts inapaisables de l'art et de la science. La Morale universelle, ce que j'appelle volontiers la « Morale de la Nature », consiste précisément dans l'aspiration du plus bas vers le plus haut, et du mouvement du plus évolué vers le moins subtil, afin de garder cet équilibre, cette éternelle harmonie de l'univers, que Dante synthétisa plastiquement. La Divine Comédie est un traité de contrepoint moral, théologiquement métaphysique, des vices et des vertus.

Voilà ce que Dante, Poète et philosophe, le Dante qui est de nos jours et de tout temps, a représenté dans son poème. Voilà la plus simple expression, peut-être la plus profonde

signification de son poème, dépouillé de tout l'innombrable fatras doctrinaire, grammairien et historique qui lui fut indispensable pour se manifester, et qui préoccupe tant et par trop exclusivement la critique dantesque.

De la chair douloureuse, à l'esprit bienheureux, des domaines ténébreux à l'empire de la lumière, à travers une zone de tiède pénombre : le Purgatoire.

Voilà pourquoi lorsque Dante atteignit le sommet qui était non seulement le but conscient de son Poème, mais le but même inconscient de son destin de Poète, il se retrouva seul, parfaitement seul, devant la vision de l'unité universelle. Virgile avait disparu. Béatrice avait disparu. Il secoua pour la dernière fois sa poussière mortelle. Il secoua la chevelure de flammes de ses sensuelles angoisses, et il fut tout ébloui par la lumière, devenu lumière lui-même, au centre même de l'harmonie du monde, au sein de son Dieu. Le but suprême du destin, idéologique et moral d'un Poète était atteint.

RICCIOTTO CANUDO.

LE RÊVE

[Prélude]

Le soir mystérieux descendait sur Paris.
De partout, les clameurs sauvages et les bruits
Des machines en marche et des foules humaines,
(Clamant tous les désirs, hurlant toutes les haines),
Montaient, répercutés par tous les horizons,
Où, dans l'immense azur, des milliers de maisons
Amoncelaient leurs toits élargis de fumées !

L'espace occidental, à travers des nuées,
Qui roulaient des torrents de flammes dans leurs flancs,
Etageait dans le ciel ses bleus escarpements,
Déjà noyés de brume et de vapeur solaire !

Les graves angelus, dont la ville en colère,
N'anéantissait pas les échos infinis,
Jetaient éperdument vers d'invisibles nuits,
Les chants multipliés de leurs appels sonores !

Et, par ce crépuscule, où toutes les aurores
Semblaient agoniser dans le dernier soleil,
— Me plongeant dans les flots de mon esprit pareil
Au Dieu des anciens jours errants au fond des nues, —
Je me sentis planer sur des nuits inconnues !
Et, plein du ciel mourant dans le soir étoilé,
Mon Rêve m'entraîna, vers lui-même, appelé,
Au large de la mer des nébuleuses mortes !

Ah Seigneur, je ne sais où vos siècles m'emportent,
Bien que leur ombre soit dans chacun de mes pas,
Les âges qui viendront, je ne les connais pas !
Je ne sais où je suis, ni d'où je viens, personne,
Pas plus que moi, ne peut, à la cloche qui sonne,
Crier je sais ton nom dans le verbe éternel !
Je connais les accords de ton hymne réel ;
Je sais ton origine et comprends ton symbole ;

J'entends l'inéluctable et profonde parole,
Dont l'écho s'éternise à ta bouche d'airain,
Et quels accents venus de l'esprit souterrain,
Dont l'éternité dort au fond des nuits du monde,
Répètent dans ta voix, sans que rien leur réponde,
L'appel des profondeurs aux silences humains !
Je ne sais où je suis, j'ignore les chemins,
Où s'égare avec vous, la fuite de mes âmes,
Flots de sonorités, rayonnements de flammes,
Mais l'infini m'étreint, quand vous poignez mon cœur !

— O, respiration de l'abîme, rumeur
Des torrents de lumière et des fleuves de lave,
Qui charriez les cieux dont le monde est l'épave ;
Explosions des nuits, sombres halètements
Des volcans déchirés par leurs embrasements ;
Fracas des tourbillons soulevant les espaces ;
Hurlement des *chaos* que les titans embrassent,
Rugissements des mers, musiques des soleils,
Souffles des ouragans, tumultes des éveils
Des gouffres, sous l'étreinte éclatante des astres ;

Heurts des siècles battant de leurs flots les pilastres
Des ténèbres ; destins, dont les vents sont la voix ;
Vastes plaintes des dieux accablés sous leurs poids,
Tumultueux appels de tout vers le silence ! —
Est-ce vous qui montez dans la clameur immense
Des angélus flottants sur le soir éternel,
Et vos chants viennent-ils de la terre ou du ciel ?

Ah Seigneur ! je ne sais où je suis dans cette heure,
Par mon âme, emporté, j'ignore ma demeure,
Et quel ombre est en moi, pour que l'ombre d'un son,
— Muant toute ma vie en son propre frisson,
Plus loin que tout espace et plus haut que moi-même, —
Unisse ma pensée au mystère qu'elle aime,
Elargisse mon cœur au delà de sa nuit,
Et ramène au sommet de ce temps qui me fuit,
Comme l'aube du monde, avant sa fin prochaine !

Je ne sais où je suis dans cette heure incertaine !

Sous les brumes du soir (mystérieuse mer
De Tenèbres trainant des épaves de fer),
D'immenses flots vivants, à l'horizon déroulent.
Déferlant sur Paris, des millions de foules
D' ,tres dont les clameurs font résonner la nuit !
J'entends monter vers moi, formidable, le bruit
De l'espace battu de leurs mornes marées ;
Et, dans les profondeurs, des voix désespérées,
Vociférer l'ennui et le tourment humains !
La Ville étend là-bas ses milliers de chemins,
Où des peuples mêlés à des peuples, circulent ;
Partout, en même temps, leurs tourbillons ondulent,

S'épandent sur les murs, se chevauchent, et font,
De chaque rue, un fleuve, où leurs remous s'en vont
Rejoindre d'autres mers et couler avec elles ;
Çà et là, sur la nuit, des phares étincellent,
Des lanternes de chars courent, de grands éclairs
Volent, entrecroisant leurs feux rouges et verts,
Dans le brouillard sonore où les angelus tintent;
Des blasphèmes, des cris, des hurlements, des plaintes,
De chaque carrefour de l'énorme cité,
(Sombres voix de colère et de fatalité)
Montent, lourdes d'amour, de haine et de détresse ;

Partout, je les entends, mon cœur bat, une ivresse
D'ardente passion, s'agite dans mon sang,
Mon âme multiplie en mon corps frémissant,
Tous les désirs vivants et toute la souffrance
Des peuples, ma douleur s'exaspère, et, démence,
Où je me sens sombrer dans des gouffres sans noms,
(Hurlant par tous ses flots d'hommes et de démons,
Je ne sais quel appel à quelle nuit profonde),
La ville m'apparaît comme l'Enfer du monde !

Et je regarde au fond de son cercle éternel
Avec le soir qui meurt, agoniser le ciel !

. . . .

EDOUARD GUERBER

(La Solitude Éternelle)

Le comte de Gobineau Cabaliste [1]

(*Fin*)

Ce serait ici le lieu d'étudier avec Gobineau la métaphysique de la Parole, probole divine par excellence, et la philosophie de la linguistique. Il y a sur ces matières, dans le *Traité des Ecritures cunéiformes* des pages très critiquables sans doute, mais aussi fort remarquables, à certains égards, j'allais dire originales si je ne me souvenais à l'instant des dissertations de l'éminent baron d'Eckstein sur la psychologie des langues et avant ce très savant danois des synthèses de l'immortel Ballanche où la théorie de la Parole est quintessenciée.

Nous pourrions faire à Gobineau *cabaliste* le grief de son manque de méthode. N'aurait-il pas dû nous initier d'abord aux mystères de la Parole. En effet, Dieu créa par le Verbe ; c'est-à-dire en définitive, Dieu engendre son Verbe, et le Verbe, à son tour créa les siècles (2). Pic de la Mirandole traduit bien, par cabale littérale, le premier verset de la Genèse : Le Père par le Fils, commencement et fin créa le monde angélique, le ciel, le macroscome et le monde corruptible. (3)

Le problème de la création, étudié après celui de la Parole, Gobineau se serait peut-être gardé des erreurs panthéistiques ; car le monde, logiquement, ne devient plus en ce cas, la Probole de Dieu (pour employer la terminologie de notre auteur), mais la probole du Verbe.

Je profiterai, même en ce lieu, de penser que, c'est faute de n'avoir point vu cette subtilité, que certains savants ont accusé la Cabale d'Emanationisme. Par l'explication précédente nous nous rendons bien compte que l'émanation s'arrête aux relations de l'Un avec son Verbe. (4)

Au surplus, l'étude du disciple de Gamaliel, — car il est étonnant à quel point saint Paul explique la Cabale, — celle de la Sagesse Salomonienne, (5) auraient guidé l'auteur du *Traité des Ecritures cunéiformes* encore plus sûrement que les initiations orales qu'il écouta avec tant de

(1) *Voir Entr. Idéal.* cahier XVIII.

(2) On sait que *siècles* est identique à *mondes*.

(3) Heptaples. V. aussi la 25e conclus. (ed. Pistorius). La traduction que je rapporte n'est pas littérale, je l'ai exotérisée,

(4) *Le Verbe est ici assimilable à ce que le Mahométisme* appelle la Primitive Volonté.

(5) Lire en particulier le ch. VII.

complaisance et toute une théologie se serait révélée aux yeux de son esprit, éblouissante.

Enfin, citons la page où notre auteur décrit les effets de la Parole.

« La Parole n'est pas, plus que les autres proboles détachée de Dieu, car l'omnipotence qui caractérise l'Etre infini ne la quitte jamais. La preuve en est, pour la foi catholique, que la Parole accomplit chaque jour les plus étonnants miracles. Un morceau de pain est changé, à chaque instant, en mille endroits du monde, au corps et au sang du Sauveur, par la parole que prononcent des armées de prêtres, et s'en trouverait-il parmi eux, des plus indignes et des plus souillés, la Parole n'en garderait pas moins, dans leur bouche, sa souveraineté sans limites. Elle-même, au jour de la descente du Saint-Esprit, a remis ce pouvoir à l'homme qui la profère ; car c'est la Parole qui a sacré les premiers pontifes et qui investit successivement leurs générations spirituelles du droit d'agir en dehors et au-dessus des lois du monde physique. Elle autorise l'homme armé par elle à des actes qu'il peut lui-même ne pas comprendre. Elle opère, par lui, en quelque sorte, indépendamment de lui... Et, puisque notre loi enseigne qu'un prêtre relaps, criminel au premier chef, coupable de toutes les désobéissances, hérésies, impûretés, n'en a pas moins la puissance de transformer en hosties les pains d'un boulanger, en prononçant sur eux d'une voix sacrilège, la Parole commutatoire que la parole de consécration prononcée jadis sur lui-même, le rend habile à mettre en jeu, nous ne pouvons pas nous étonner que les juifs, dans le Maccoth et les Chaldéens, comme les Hindous, aient enseigné que la parole de malédiction d'un sage, même imméritée, produit nécessairement tous ses effets. Cette doctrine a été celle du Brahmanisme. Les Bouddhistes en font un article de foi, et Euripide, en montrant Hippolyte au moment où ses chevaux le traînent dans les rochers, convaincu que sa funeste mort est le résultat des imprécations de son père abusé, prouve clairement que l'opinion de l'antiquité grecque sur ce point était, sans hésitation, conforme à celle des autres peuples. Ce n'est, dans un cas comme dans l'autre, que reconnaître, proclamer la vertu de la Parole, sa nature essentiellement divine, sa cohésion continue avec la substance dont elle émane, et par dessus tout, son irresponsabilité finale. » (1)

Il y a du vrai dans cette théorie, mais toutes les assertions du comte de Gobineau sont-elles rigoureusement exactes ? Pour éviter les longueurs et sans rappeler les

(1) T. II, ch. IV, p. 134.

discussions des églises grecque et latine sur ce sujet, avançons que les paroles sacramentelles n'agissent pas à ce point indépendamment de celui qui les profère ; le prêtre, il ne faut pas l'oublier, représente Jésus-Christ, et ministre aux autels, son action n'a de vertu que si elle est celle du Sauveur ; d'autre part si la Parole s'offre elle-même en sacrifice, les paroles de consécration n'ont pas l'effet que leur prête notre auteur car pour opérer le miracle inouï de la transsubtantiation, ce n'est pas assez de prononcer ces mots sacramentels sur du pain et du vin, mais il faut que le prêtre, également représentant de l'Eglise, exprime les prières et observe les cérémonies prescrites par l'autorité sacrée, qui en détermine le sens, l'esprit et les rend efficaces, autrement, ces mêmes paroles n'auraient qu'un sens historique et ne produiraient aucun effet, ce qui a lieu, entre parenthèses, dans le protestantisme, où il n'y a pas de sacrifice.

Le prêtre est le ministre de Jésus-Christ, le député de l'Eglise mais, en réalité c'est la Parole qui consacre et les paroles prononcées par un laïque sans mandat ne consacrent nullement. J'ai vaguement l'intuition que notre lecteur des cunéiformes a confondu la Parole (le Verbe) avec les paroles (les mots prononcés).

Qu'il y ait accord entre l'esprit du consécrateur, indigne ou non, et l'esprit de l'Eglise, c'est indispensable, car voyez comment Gobineau représente la Parole : « comme une sorte de fluide, comme une espèce de magnétisme, comme une électricité qui s'épand et triomphe dans l'univers spirituel et dans celui de la matière, elle ne se préoccupe pas plus que l'unité chaldéenne, des distinctions entre le bien et le mal. Elle agit. »

Du reste, j'avoue ne pas saisir parfaitement ; d'autant plus que d'autre part, (p. 142), Gobineau avoue que « dans la doctrine catholique, toute parole, il s'en faut, n'est pas omnipotente : quelle qu'elle soit il lui faut pour cela parvenir de la source particulière de la Parole de Dieu. » Pourquoi, dès lors en faire un parallèle avec l'unité chaldéenne où la Parole doit toujours être omnipotente, puisque panthéistique.

Enfin, je ne comprends pas davantage cette doctrine chaldéenne, — retenons bien que les Hébreux, dans le système de Gobineau, sont disciples de Chaldée, — cette doctrine chaldéenne où la Parole n'est pas détachée de Dieu, où elle est toute puissante parce que divine, où elle ne se préoccupe pas des distinctions entre le bien et le mal. Elle agit, dit-il ; mais cette Probole divine, — que nous appelons le Verbe, si je ne m'abuse — pourrait troubler l'har-

monie des univers ; cette électricité pourrait devenir une force mauvaise.

Vraiment ! si dans le monde antique tel que nous le dépeint notre assyriologue, les Aryens restaient indécis sur l'Unité divine, les Chaldéens aveuglés par le panthéisme, il est indubitable, on en conviendra, qu'il y avait nécessité à ce que la Parole, le Verbe, s'incarnât.

Est-ce à dire que je nie totalement la vertu des mots ? A Dieu ne plaise que je n'aille me briser contre d'imposantes autorités ! Quoiqu'il en soit, il ne faut rien exagérer dans un domaine où la pente est rapide. Mais se rappeler plutôt que les Cabalistes ont toujours considéré la cabale des mots (Schemot) comme très inférieure. (1)

Il est certain, au surplus, que la parole opère ce que « le philosophe inconnu » Saint-Martin et Ballanche ensuite appelaient le *Magisme* de l'homme, donnant ainsi raison à Bacon, cité par Gobineau ; la créature, il est vrai, était douée de facultés supérieures de nous ignorées. Les mystiques seuls, arrivent à les reconquérir et les miracles, qu'affranchis des sens ils réussissent à accomplir, sont au fond très rationnels, c'est-à-dire très explicables. Roger Bacon, comme l'assure notre auteur, est de cet avis.

Donc, les saints s'élèvent dans la spère de la foi active, leur volonté s'harmonise avec la volonté divine, ils sont donc tout puissants.

Pourquoi, cet omnipotence pensera-t-on, ne se retrouverait pas dans l'accord de la volonté humaine avec la volonté perverse ? Cette union, se réalise en effet, l'expérience nous le prouve, néanmoins elle détermine non pas une toute puissance, mais un pouvoir aussi grand que Dieu le permet toutefois. On ne peut nier la Providence ; et elle ne fut jamais niée, même chez les Grecs sous son nom de *Moira*. (2)

C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons admettre l'antinomie (la contradictoire) que Gobineau puise, toujours guidé par ses théories conséquentes, dans la Parole, et si notre savant prend son appui dans la lecture des cunéiformes, avec de Saulcy, Mênant, Oppert, Rawlinson, Burnouf et Lassen, nous nous contenterons de trouver à l'assyriologue de Gobineau beaucoup d'ingéniosité.

La doctrine de la Parole chaldéenne, expliquée par cet écrivain, respecte l'antique loi des castes. Voyez, La Parole

(1) V. les conclusions de Pic de la Mirandole, — *secundum opinionem propriam* ; la 3me où la science qui est la partie pratique de la Cabale est qualifiée de théologie inférieure.

(2) V. Augustin Christ. *Le Destin et la Divinité dans Homère*, cité par Robiou.

est omnipotente puisqu'elle est probole divine. Elle a sa force en elle-même, elle agit indépendamment de ceux qui l'emploie, elle ne perd ni de son influence, ni de son énergie, une bénédiction donnée à tort comme un anathème lancé au hasard n'en atteignent pas moins leur but (p. 142). La distinction est inadmissible entre Dieu et sa parole d'une part et l'homme et sa parole de l'autre (p. 145) et cependant il n'y a que les Sages qui puissent s'en servir avec effet ; et cela sous prétexte que là où il n'y a pas compréhension, il manque la Vie, il manque la Volonté, il manque la Parole (p. 144). Mais, ce principe s'accorde mal avec celui qui n'admet d'autre existence dans le monde que celle de Dieu (p. 143) et avec cet autre principe où l'indépendance de l'omnipotente Parole vis-à-vis de celui qui l'emploie est proclamée. Cette théorie est pleine de contradictions d'autant plus que le langage, vêtement de la parole, ne contient pas autre chose que les définitions de l'Unité.

Sous le rapport de la psychologie du langage, Gobineau en fait un savant et classique exposé.

Pour marquer les analogies entre l'Orient et l'Occident, signalons que si les Rabbins nous apprennent que les consonnes et les voyelles constituent le corps et l'âme de la parole, nous écoutons le même enseignement chez Alcuin.

Il est regrettable sans doute que notre assyriologue ne se soit pas avisé que toutes les langues primitives étaient soumises à des lois identiques et peut-être lui préférons-nous les pénétrantes recherches de l'éminent baron d'Eckstein où le mystère linguistique et plus approfondi (1).

Très remarquable, il est vrai, dans l'ouvrage de Gobineau l'étude des rapports entre la Parole, l'Ecriture et la Conception. Etant donnée l'absence de voyelles, chacun sait qu'un mot identique SPhR, qu'on peut prononcer (syphyr. sephar, syphor), est l'expression des trois puissances divines. Il est dommage que notre savant ne se soit pas souvenu que ce même mot (SPhR) signifie aussi nombrer. L'oubli est d'autant plus fâcheux que la philosophie séphirotique, c'est-à-dire la philosophie des Nombres pouvait le guider au sein du mystère cabalistique. Au dire de Lambécius, Pythagore avait emprunté ses dogmes à la Théologie des Séphirot et certes ! le sage de Samos n'en avait pas tiré les conclusions surprenantes que l'auteur contemporain a tirées des doctrines antiques.

(1) Les esprits passionnés pour ces études pourront trouver dans l'*Encyclopédie Catholique* (lettre A) l'article d'Eckstein.

Resuivons-le. L'Ecriture est plus que la Voix, l'expression de la pensée de Dieu, la représentation de la Parole, la Parole elle-même (1). Mais encore est-il nécessaire de savoir ce qu'on entend par Ecriture. Tout ce qui vit est l'Ecriture de Dieu ; « elle reste essentiellement le type de la forme manifestée aux yeux.» Aussi existe t-il des formes plus parfaites, plus saintes que d'autres ; toutes les écritures ne se valent pas « et pour exprimer les mystères divins, les idées divines, certains modes graphiques sont placés plus près du but que d'autres ».

Tous les docteurs musulmans et tous les rabbins conviennent que la première apparition de la forme manifestée, est le *point*.

Le point et le développement immédiat du point c'est la ligne droite.

Ce principe est capital dans le système que nous étudions ; « le point et la ligne droite représentent ce qu'il y a de plus auguste dans les formes manifestées et, en conséquence, *une écriture uniquement composée de traits droits*, doit dépasser toutes les autres en vertu talismanique, parce qu'elle est plus près de l'Infini, étant demeurée identique avec la forme typique et primordiale (2) ». Toute écriture aux lignes courbes ne saurait avoir autant de vertu que celle où les lignes sont droites. Cette doctrine est tirée, nous assure Gobineau, des plus célèbres talmudistes (3).

D'après ces données, il reste hors de doute que les Assyriens furent privilégiés plus que tout autre peuple et que l'occasion leur a été ménagée pour réfléchir sur la nullité de l'art talismanique.

Et cependant, l'alphabet *iodique*, c'est-à-dire celui où toutes les lettres sont formées par l'assemblage de *Iod* n'est-il pas davantage en conformité avec la philosophie cabalistique et rationnellement plus près de l'Infini puisque la ligne est contenue dans le point (le Iod) et que le Iod est le principe de toutes choses et de toutes lettres, suivant l'axiome fondamental de la Cabale ?

Serait-ce en outre une vaine hypothèse de prétendre que le Cunéiforme est à l'Iodique comme le composé est au simple ? En vérité, on serait en droit d'affirmer, avec plus de raison, à propos de l'alphabet iodique ce que disait Gobineau de l'écriture cunéiforme : c'est l'idée philosophique

---

(1) T. II, ch. IV, p. 163.
(2) T. II, ch. IV, p. 165.
(3) Je répète plus que jamais en ce lieu que j'eusse voulu me reporter aux sources, car j'ose supposer que cette doctrine n'est pas de pure cabale.

qui l'a produit. Enfin, on pourrait, croirais-je, établir sur les alphabets dits célestes, en identité, les raisonnements exposés par notre assyriologue sur les Cunéiformes et, à juste titre, en admettant, ce qui n'est pas dénué de vraisemblance, que ces caractères célestes sont tirés de la figure des constellations (1).

Les textes traditionnels ne manqueraient pas pour le soutien de cette opinion,

Avouons-le néanmoins, quelle occasion de savamment déraisonner que les langues et les alphabets ; ce n'est pas sans sourire que l'on parcourt les dogmatiques dissertations des plus doctes sur ces propos !

Je me permettrais cependant, en deux mots, de rappeler au souvenir les travaux linguistiques de Barrois, tombés dans l'oubli si jamais ils connurent la faveur. Le système de lecture pour ce savant était basé sur l'acrologie et la dactylologie. Le moment n'est pas de le critiquer, toutefois l'application qu'on peut en faire pour lire les œuvres d'art composées aux belles époques est indiscutable, évidente.

Le procédé dactylologique était connu des anciens, sans aucun doute, il est venu expirer, que dis je ! resplendir sur les ouvrages du plus mystérieux et cependant du plus *confidentiel* des Artistes : Léonard de Vinci.

A mes yeux ce qui donne encore du poids à l'autorité de Barrois est son amitié avec Drach. L'illustre hébraïsant devait publier de son côté, un ouvrage important sur l'exégèse, illuminée par les théories dactylologiques. Hélas ! comme beaucoup de ses œuvres annoncées, sa « Genuina interpretatio » n'a pas vu le jour.

Nous ne pouvons songer à suivre Gobineau dans tous les développements que sa théorie nécessiterait ; néanmoins dirons-nous que profitable est la lecture des pages curieuses où se trouve étudié le symbolisme figuré des pièces talismaniques. Une seule objection possible a trait aux inscriptions considérées dans leur rapport avec le système de notre auteur sur la lecture des Cunéiformes. Si l'on peut rencontrer des sens divers et contradictoires dans un même texte, comment se fait-il que les Sages de Chaldée ne se soient pas avisés qu'ils se neutralisaient et que par suite, les talismans gardaient peu de valeur ; ne mériteraient-ils pas leur renommée de sagesse ? Quant aux noms, que l'on peut découvrir, par le procédé conventionnel de l'arithmétique littérale, que faut il conclure si je trouve par aventure, le nombre 358 ; la lecture en sera-t-elle le serpent ou le Messie ?

---

(1) On peut consulter avec grand profit l'atlas de Moreau Dammartin.

Et vraiment, nous ne pouvons croire que toute la philosophie chaldéenne fut établie sur la torture arbitraire des alphabets et sur l'exégèse fantaisiste des textes. En cet instant, nous invoquerons la dissemblance des résultats auxquels les savants sont arrivés. Ainsi l'abbé Lanci dans une dissertation curieuse, originale et d'une solidité au moins apparente puisqu'il prend son appui dans la philologie arabe, langue utile en pareil cas par sa parenté avec l'hébreu, l'abbé Lanci, disons-nous, prétend que l'ordre de l'alphabet fut bouleversé depuis Moïse et révèle comme un grand secret l'ordre supposé des anciens caractères. Finalement il interprète l'alphabet hébreu, dans une nouvelle disposition, comme une prière. Le même érudit annonce la révélation de l'arcane qu'il a découvert sous la réforme alphabétique du Grand Législateur des Juifs. « Je ne peux encore (le) rendre public, écrivait-il, parce, que je dois m'en servir pour de plus importantes découvertes que je me propose de faire ». Toutes ses recherches sont malheureusement restées inédites.

Drach, de son côté, rapporte que les bons esprits du Judaïsme eurent un profond mépris pour la cabale artificielle et pour ceux qui n'admettraient pas ce témoignage nous apprendrons qu'un des plus fameux Cabalistes Eisenmenger, pensait de même. Enfin, les docteurs musulmans s'accordent en général pour condamner les vaines pratiques (1) parmi lesquelles on peut ranger une certaine cabale littérale.

Gobineau s'est trop laissé guider par les interprétations dégénérées des commentateurs juifs, par les méthodes de l'halaka et l'hagada. Au rapport d'Eisenmenger, cette exégèse est absolument arbitraire.

En effet, toute liberté était laissée au docteur pour l'explication et l'interprétation de la loi, et plus encore dans l'hagada, le commentateur laissait prendre libre cours à son imagination. Qu'elle valeur peut avoir une science où quelques lettres signifiant Sagesse (Hocma), par une certaine combinaison alphabétaire arrivent à former le mot Ignorance, (Pétim) ?

Un jour, quelque « jeune étudiant fort orthodoxe d'ailleurs voulant convaincre son maître de l'arbitraire de ce genre d'explications lui objecta que par de pareils moyens le premier mot de la Bible, *bereschit* (2) dont le nombre est 913 correspondait au mot *fausseté et mensonge* dont le nombre est aussi 913. « Le pauvre disciple fut mis à la porte

(1) Reinaud. catal. T. I. p. 70.

(2) Cabalistiquement ce mot veut dire dans la Sagesse, dans le Verbe.

ajoute l'auteur à qui j'emprunte cette anecdote et qui prétend que du temps de Boèce les Juifs ne se livraient pas encore à la bizarrerie des combinaisons. (1) Cette dernière affirmation est évidemment inexacte.

De même un fameux abbé qui passa toute sa vie dans la cabale littérale et numérale a commenté les Psaumes selon cette méthode. On se perd au milieu de ses calculs, et d'autre part il n'a jamais formulé exotériquement les résultats de ce qui, pour ce docte hébraïsant, était d'étonnantes découvertes. Or, si le jeune étudiant israëlite trouvait le nombre 913 pour *Bereschit*, pour *fausseté et mensonge*, de son côté, l'abbé Martet dévoilait que le nom de Jésus correspondait aussi à ce chiffre de 913 ; que penser d'une semblable cabale ? Ce qu'en pensa Agrippa lui-même lorsqu'il tourna.... au scepticisme croirais-je, et ce qu'en pensèrent les partisans de la cabale pure. Ce n'est pas que dans cet art combinatoire tout soit faux, mais, à mon sens Molitor a justement déclaré le jugement qu'on doit en porter : « Les 22 lettres de l'alphabet hébreu passaient pour une émanation, ou pour l'expression visible des forces divines du Nom Sacré. Ces lettres se remplacent par les nombres ; .... Quant à la vertu des noms ou Baalschem il est impossible de nier que cette Kaballe, aujourd'hui sans valeur, n'ait eu quelque base profonde malgré ses abus ; et s'il est écrit qu'au nom de Jésus tout nom doit fléchir pourquoi le tétragramme n'aurait-il pas eu la même force (2) ? »

Les incontestables témoignages en faveur de la science des lettres et des nombres, science tombée en désuétude et pour ainsi dire inconnue dans ses règles primitives, nous autorisent à croire qu'il y avait chez les anciens une autorité traditionnelle pour en régler l'orthodoxie.

Il faudrait évidemment de longs jours d'études pour retrouver les arcanes de cette philosophie alphabétique et numérique, mais auparavant ne serait-il pas indispensable de reconstituer l'ordre des alphabets antiques pour les faire parler, et non pour les forcer au mensonge ?

Enfin, si l'on peut et si l'on doit tout trouver dans les textes araméens ou bibliques par les méthodes convenables, comme le prétend Gobineau, (3) nous en inférons logiquement à l'existence de docteurs autorisés pour conserver dans toute sa pureté les dogmes de la Théologie symbolique. Car la dogmatique sémitique, chez les Hébreux, n'était point celle de l'Unité panthéistique telle qu'elle ressort des écrits de Gobineau ; mais elle était ésotérique-

(1) Rapp. fait à l'Acad de Metz 1840 par Gerson-Lévy.
(2) Molitor. Phil. de la Trad.
(3) T. II, ch. IV, p. 154.

ment chrétienne, car pour le dire en passant, d'après la définition d'un vieil auteur allemand, (1) la doctrine du Règne du Fils ou la doctrine de *Malchut* est la proue et la poupe de la Cabale Judaïque

Il nous reste à rechercher avec Gobineau quelle a été l'influence des idées chaldéennes. Disons immédiatement qu'elle nous paraît énormément exagérée.

Une première marque de cette influence s'aperçoit dans ce passage de la Genèse où il est raconté qu'Abraham vit trois hommes (anges) et n'en adora qu'un. Notre auteur en conclut qu'il faut constater ici « l'usage de confondre Dieu avec les anges et par conséquent, la Puissance émanante avec les Emanations. C'est encore là un point capital du chaldaïsme que cette union indissoluble de l'Unité avec ses proboles. »

Mais il n'est rien de semblable dans la Théologie Judaïque. Le Zohar de la Genèse dit : « Dieu ordonna la lumière du premier jour de rayonner du ciel jusqu'à la terre. Et ce sont là les anges qui ont été créés au premier jour. » (2)

Aucune trace de chaldaïsme, c'est-à-dire d'émanationisme. Les cabalistes enseignent qu'avant le *commencement* existait *le type angélique* Mais ce type *angélique*, d'après l'explication qu'ils en donnent, était, nous dit Drach, *une communication* par génération (éternelle) *de la splendeur* de l'éclatante majesté *divine*, à une hypostase consubstantielle. »

« Il n'y a pas à s'y tromper ajoute Drach : ce type angélique, engendré de la substance du Père Divin avec qui il demeure un *unum* (Joa, X, 30) c'est le Verbe Eternel appelé *ange* en plusieurs endroits de l'ancien testament. » (3)

Donc, aucune confusion entre Dieu et les anges.

Recitons Gobineau : « Les premiers pères d'Israël honoraient au moins, pour ne pas dire davantage, les forces naturelles, représentées par les Théraphims ». Nouvelle preuve de chaldaïsme.

Mais que sont les Théraphims ? Sur ce propos, *plusieurs centaines* de savants ne sont pas d'accord.

La mission de Moïse est fort bien comprise de notre auteur, il prétend toutefois que « même de son vivant, même à l'égard de lui-même, il ne réussit tout au plus qu'à demi, je ne dirai pas à établir sa réforme, mais seulement à

(1) V. Observation. Halens.
(2) Cité par Drach : *Analyse du Livre d'A. Guillemin* sur *les Anges de la Bible.*
(3) Drach, loc. laud.

l'exposer. Il bannit la sorcellerie et il était magicien. Il défendit de tailler des images et il fit fondre les chérubins ; il interdit de maîtriser la nature par ses forces secrètes et il ordonne pour l'éphod du grand prêtre les puissantes pierres d'onyx, de sardoine... etc ; il ne voulait pas d'amulettes et il fit graver sur le même éphod les noms des enfants d'Israël, et de plus, sur une lame d'or, la formule redoutable (lui qui défendait les formules !) : «Sainteté à Jéhova!»

Nous partagerions volontiers ces critiques si elles étaient fondées. Sur la lame d'or, la fameuse formule n'était point telle que l'ont rapportée la plupart des commentateurs, il y avait tout simplement : *Kodes*, le *Saint* c'est-à-dire, le Sanctifié. (1) De même pour les autres objections, nous nous contentons de renvoyer les lecteurs à l'ouvrage de M.-A. Lanci, qu'on pourrait appeler : Moïse justifié par la science consommée.

Trop habitués que nous sommes de voir les anciennes gravures des vieux in-4° composés par les P. Lami et les P. Calmet nous nous figurons le grand Prêtre chez les Juifs, avec un costume que nul symbolisme ne légitime, nous nous figurons les chérubins comme des adolescents ailés et le chandelier du Temple d'après le modèle sculpté sur l'arc de Titus. Et toutes ces fausses notions établis par des traductions imparfaites ! On ne peut réellement s'imaginer ce que le culte moïsiaque avait de grandiose si l'on ignore les intelligentes exégèses de M.-A. Lanci.

« L'arche toute entière n'était qu'un bétyle » nous dit Gobineau. Oui, sans doute, est-ce là toutefois une preuve d'influence chaldaïque. Ne sommes-nous pas d'abord autorisés à penser que l'arche construite sous la direction de Moïse était assimilable au vaisseau sacré, à la *Bari* égyptienne. Quoiqu'il en soit, l'Ecriture savait résister à l'influence chaldéenne, en nommant *Beth-Aven* (demeure du Mensonge) la pierre sacrée des peuples idolâtres. Enfin dire que Moïse, proscripteur de la sorcellerie, était cependant un magicien, c'est comme si l'on avançait que la défense des orgies sabbatiques, comporte celle de dire la Messe.

Nierai-je l'apostasie d'Israël ? Ce serait mépriser l'histoire ; mais si l'on juge les croyances d'un peuple, il le faut faire sur ses dogmes et non sur ses retours aux dieux de la maison de servitude, qui fut d'abord l'Egypte si elle fut la Chaldée.

Analysons, en cet instant, l'opinion de Gobineau sur l'influence araméenne à l'époque de la captivité de

(1) V. L'élucidation de l'abbé Lanci : *La Sainte Ecriture éclaircie.*

Babylone. Il dit : « le livre d'Esdras ne nous laisse pas ignorer que le Christ Cyrus pour parler comme les prophètes, leur eut permis de retourner en Palestine, une petite Eglise assez restreinte se mit seule en voyage. La nation avait cessé de pleurer sous les saules de Babylone elle s'y trouvait bien ; elle y vendait, achetait, trafiquait. Elle laissa partir les zélés qui emportèrent pour bagage un mosaïsme momifié, enveloppé dans des idées chaldéennes très-vivantes. »

Avant de vérifier ce que Gobineau attribue à Esdras, j'espérais que « la petite église assez restreinte » se composait au moins d'un nombre suffisant pour reconstruire le Temple, puisque Cyrus, leur libérateur, en avait donné l'ordre aux Juifs.

En effet, Esdras fait un dénombrement du premier retour très détaillé ; il occupe plusieurs pages : 42.360 personnes, sans les serviteurs, au nombre de 7.337 s'en retournèrent. La petite église se composait donc de 50.000 personnes. En outre, je ne comprends pas comment, puisque Cyrus avait rendu les divinités à tous les peuples qu'il avait délivrés, les Hébreux auraient préféré les dieux chaldéens. N'a-t-on pas l'habitude, basée sur la vérité, d'appeler Esdras le Restaurateur et le Réformateur de la religion judaïque ? Les Juifs n'avaient aucune raison pour conserver de bons souvenirs de leur captivité chez un peuple de brutes ; loin de leur emprunter leurs divinités, ils ne leur empruntèrent même pas cette fameuse écriture cunéiforme adoptée cependant par les Susiens, les Arméniens, les Mèdes, les Perses en outre des Chaldéens et des Assyriens. Et nous savons, au contraire que sous Esdras, il y eut une puissante action religieuse ; les Pharisiens aimaient à s'enorgueillir de faire remonter le début de leur association à cette époque mémorable En réalité, ils ne succédèrent, hommes de piété extérieure qu'aux Chasidim (les hommes de piété intérieure.) Pour marquer l'horreur, en outre, mentionnée par Esdras lui-même, pour les nations païennes disons l'aversion des Juifs pour l'idolâtrie après leur captivité babylonienne. Cette nouvelle disposition religieuse a toujours été très peu remarquée.

L'influence reste toujours visible pour Gobineau ; les Perses vainqueurs sont en réalité vaincus par le Chaldaïsme. Nous ne nous proposons pas d'étudier toute une religion au sujet d'une affirmation et de même, ce qui nous entraînerait trop loin, nous ne discuterons pas les opinions de notre auteur sur le Christianisme à son aurore historique. Telle proposition exigerait un commentaire et sa discussion.

Pourtant quelle opinion Gobineau se fait-il du Christia-

nisme — religion d'Abraham d'Isaac et de Jacob — en prétendant que certains esprits pouvaient prendre « la foi naissante pour une branche des théories assyriennes judaïsées. » (1).

Ecoutons encore : « Saint Ignace, Saint Polycarpe, l'auteur de l'Epitre à Diognète, parlent le langage chaldéen, lorsqu'ils se plaisent à substituer au nom du Sauveur les appellations de *Vie*, *Vérité*, *Verbe*. Ces mots demeurés si communs dans la théologie demi-gnostique de l'Islam et des livres magiques, hyy, hakk, harf. Les auteurs sacrés que je cite, emploient ces attributs comme on employait les proboles.

Ce sont, suivant eux, ces attributs qui ont fait le monde; sans eux point de création, etc. »

Le lecteur catholique un peu instruit dans sa religion comprendra qu'il était nécessaire de citer textuellement. Jusqu'à ce jour, j'avais cru que les évangélistes, les apôtres et les docteurs répétaient la doctrine de leur maître qui disait en parlant de lui-même :

Je suis la voie la vérité et la vie (Jean, XII, 14) et je ne sache pas que Jésus-Christ ait subi l'influence Chaldéenne. Je n'insiste pas à ce sujet, soupçonnant que tout le monde connait assez amplement l'Evangile, y compris ses contradicteurs.

Le chaldaïsme s'observe partout ; dans l'Apocalypse de Saint Jean, dans l'Eglise d'Orient ; au moyen du Mahométisme, il infecte l'Occident par l'Italie, la Sicile et l'Espagne, la Renaissance est chaldaïque, il y a du chaldaïsme jusque sur les portes des cathédrales, il triomphe en Afrique, en Egypte, dans toute l'Asie musulmane; de nos jours encore le chaldaïsme est vivant, enfin Hégel est chaldaïque.

Gobineau voit même le chaldaïsme où il ne se trouve pas. Ainsi cet auteur prétend que Maïmonide dans son *Guide des Egarés* relate l'opinion d'Epicure sur Dieu qui ne serait qu'un *reflet*, ancienne conception dont se serait déjà plaint Jérémie (v^{e} ch. vers. 12). Or, dans Maïmonides il n'est pas question de cette doctrine. En m'abritant sous l'autorité de Munck, je donne la traduction du verset : « Ils ont nié l'Eternel, disant qu'il n'existe pas. » Dieu ne serait donc même pas le *reflet* chaldaïque !

Et nous nous étonnons, après avoir entendu Gobineau nous assurer que le docteur juif s'éloigne de la Vulgate, pour traduire d'après l'hébreu, de constater que l'interprétation de Maïmonides, d'après Munck, correspond à celle de la Vulgate.

Avant de terminer nous apporterons quelques observations

(1) T. II, p. 320.

sur l'épisode de Balaam. Ce devin a été l'objet d'une foule de commentaires ; les uns le déclarent faux prophète, les autres, homme de bien, nous déclarons tout net n'en rien savoir ; mais nous pouvons penser que notre lecteur des Cunéiformes était puissamment fortifié dans son système ; en effet, il applique la double lecture — propitiatoire et imprécatoire — même aux prophéties de l'enchanteur. A ce propos, nous nous hasarderons de douter que sa traduction soit bien fidèle. Peu importe cependant ! toutefois, il aurait été curieux de savoir l'*Ezdad* (le contraire) de la quatrième prophétie où Balaam annonce qu'

Une Etoile sort de Jacob
Un Sceptre s'élève d'Israël

Cette prophétie est passée sous silence. En outre, pour l'explication du terrible, Mané, Tekel. Pharès, par Daniel, notre assyriologue se livre aux hypothèses

La tradition ne relate pas complètement ce qui s'est passé, pense-t-il, c'est ainsi qu'il supplée alors au mutisme de la Bible.

Gobineau est ici fantaisiste jusqu'à l'inconvenance.

Notre auteur trop imbu de ses propres idées constate une fois de plus l'aramaïsme colorer le génie d'un Abbon de Fleury ou d'un Odon de Morimond. Le premier abbé vivait au XIe siècle, le second au XIIe siècle ; or, Ch. Jourdain, dans une savante thèse, établit que les ouvrages arabes n'ont été connus qu'au XIIIe siècle ou tout an moins qu'à la seconde partie du XIIe siècle, enfin, on sait de façon certaine qu'un des auteurs fortement influencé par les Arabes est Adélard de Bath, mais celui-ci n'est pas un mystique, il traduit l'Astrolabe ou les Tables Kharismiennes, ne se préoccupant que de la science appelée, à cette époque, philosophie naturelle. Et puis que trouvons-nous dans les *Analytica numerorum*, les *de Sacrementis numerorum*, etc., sinon l'étude allégorique de la nature ou des explications symboliques sur les matières de foi. Il faudrait accuser de chaldaïsme un nombre considérable de Pères de l'Eglise et d'écrivains religieux ; tout esprit porté vers la spéculation mystique serait entaché de chaldaïsme ; quel critique ne signalerait pas alors l'abus d'hypothèses aussi dénuées de vraisemblance ?

Bornons-nous à conclure que Gobineau était un esprit systématique.

Et puis, dans ce long chapitre de l'Influence des Idées chaldéennes, il la constate où elle n'existe pas èt il glisse, jusqu'à ne la point signaler par un exemple, à côté d'une œuvre où *tardivement*, elle se fit sentir, sous un caractère moderne, il est vrai : le *Sohar*.

Je ne sais vraiment s'il faut attribuer, à toutes les im-

perfections que nous avons relevées au cours de ses lignes, la cause récemment signalée par M. Nicolas et que nous allons rapporter.

Arrivé à ce point de ma critique sur le système de Gobineau, j'avoue que jusqu'ici je ne m'étais pas préoccupé de connaître les jugements plus anciens que des hommes compétents en assyriologie ou que des critiques récents eussent pu porter à cette occasion. A part les pages, assez incolores du reste, parues dans les « Etudes », je ne connaissais aucune analyse de ses théories, je savais cependant que le comte de Gobineau était l'objet d'une admiration zélée ; je ne la croyais pas sans bornes comme certaines lectures me l'ont appris.

Plusieurs de ces disciples se récusent par suite d'ignorance en la matière lorsqu'il s'agit d'étudier ce chapitre des œuvres de notre auteur où les philosophies et les religions orientales sont traitées. Je veux bien les croire même lorsque, pour certains, des origines juives pourraient être une prédisposition de compétence.

Cependant la logique ne devrait pas, tout au moins, perdre ses droits. Un des admirateurs de Gobineau, et non un des moins enthousiastes, se range, même au point de vue assyriologique, du côté de Gobineau contre Oppert qui déclara tout net que l'auteur du *Traité des Ecritures cunéiformes* avait été inutile et nuisible à cette science ; or, comment ce critique est-il amené à prendre position après avoir confessé son incompétence ? On le voit, par servilité discipulaire.

En général, les publicistes ont convenu qu'on ne peut se faire une idée juste sur les théories de Gobineau si l'on ne connaît pas l'homme. Nous le croyons sans peine et le traité sur les *Ecritures cunéiformes* reflète bien un esprit brillant ; son style tourbillonnant donne assez l'illusion d'une conversation prestigieuse. Mais la conversation n'a pas les exigences de la science et pour séduisant homme du monde que fut M. de Gobineau, il n'en reste pas moins trop... artiste lorsqu'il s'agit de discuter sur des questions aussi graves que les Religions.

A vrai dire je comprends très peu à son sujet, l'engoûment dont il est la cause dans une Allemagne que l'on a toujours cru savante. Ils sont plus de deux cents à la « Société Gobineau » pour prendre au sérieux une philosophie de l'Histoire où le mot de civilisation signifie décadence ; ils sont plus de deux cents pour étudier une théorie du mélange des races qui le mena à justifier, nous révèle M. Robert Dreyfus, sa doctrine de la « dégénération », tout comme elle l'aurait mené à construire une philosophie du « progrès » s'il s'était senti des préférences humani-

taires. » Et l'on voudrait acclimater sous le soleil de France des systèmes qui se plient aux fantaisies et aux caprices d'un écrivain !

Il y aurait en effet à réfuter une philosophie de l'histoire qui ne garde pas son importance au plus grand événement de l'histoire : la venue du Christ sur la terre. Du reste, à propos des opinions religieuses de M. de Gobineau, il y aurait à faire sourire de pitié les enfants du Catéchisme. On prétend notre auteur « catholique, mais antichrétien » ; ces choses s'écrivent. On le prétend très catholique et son catholicisme trop particulier est obligé de répudier toute la morale Chrétienne. Nous comprenons que des partis politiques s'emparent des idées gobiniennes, mais c'est un scandale de les voir soutenir au nom de la Religion et de la Science.

Il y aurait à prendre spécialement le chapitre de son ouvrage sur les races où il prétend que le christianisme n'est pas un facteur de civilisation. Jusqu'ici j'avais cru que le Paganisme autorisait l'infanticide et que par l'influence chrétienne l'infanticide était devenu un délit puni par les tribunaux ; j'avais cru jusqu'ici que le Paganisme s'était souillé par les sacrifices humains et que sous l'action bienfaisante du Christianisme ils avaient cessé, j'avais cru mille choses ingénues auxquelles désormais il ne faudra plus croire parce qu'elles appartiennent au domaine des préférences humanitaires qui n'inspiraient aucun goût à M. de Gobineau.

Je ne pourrais cependant pas, malgré tout, me résoudre à partager ses opinions sur les doctrines antiques, pas plus que je ne saurais souscrire aux étranges idées qu'il se faisait de la révélation (1). Et pour montrer à quel point la recherche de l'Unité a fourvoyé notre assyriologue, disons que les Chaldéens eurent à certaines époques de leur Histoire une religion gynécocratique alors que les Hébreux donnèrent toujours la prééminence au soleil sur la lune ; au surplus, l'ordre des planètes en correspondance avec l'ordre des jours de la semaine fut différent chez les Mithriaques, les Hébreux et les Persans, les Chaldéens et les Assyriens ce qui nous prouve la diversité des écoles et des cultes ; les savantes études du comte de Charencey en témoignent. Quant aux influences subies par les différentes théologies, un tableau rapidement tracé des affirmations avancées par les doctes prouveraient la richesse de leur ntelligence hypothétique et leur oubli de la prudence.

Il est regrettable que la curiosité encyclopédique de Go-

(1) V. son ouvrage sur le Bâbysme : *Philosophies et religion dans l'Asie centrale.*

bineau ne se soit pas attardée quelques heures à l'étude de la langue et de la cabale chinoises. L'arcane du tièn (point) l'aurait éclairé sur le mystère du iod (point) ; mais seulement une lecture plus assidu du *Sepher Jetzira* l'eût contraint de repousser les bases de sa théorie puisque sur les 22 lettres fondamentales, 7 seulement sont doubles qui représentent des contraires et les 7 doubles, si je ne me trompe, ne se rapportent qu'à l'ordre des choses soumises au temps.

Quoi qu'il en soit de toutes ces critiques je ne crains pas de dévoiler que j'avais peur de m'engager sur une fausse route. Etant donné l'enthousiasme suscité par Gobineau, le nombre de publicistes éminents qui l'étudient patiemment, je me pris à réfléchir, par suite également de la difficulté du sujet, que je pouvais avoir tort contre notre assyriologue. Heureusement, il y a peu de jours, un document publié naguère par M. Nicolas (1) vint me fortifier dans mes jugements. Arthur de Gobineau, paraît-il, ne savait pas un mot d'arabe, ni de persan ce qui n'empêche pas, dit M. Nicolas, « que l'habitude a été prise d'accoler à son nom le titre de « savant » savant à bon marché, car son ouvrage : *Religions et philosophies dans l'Asie centrale*, — qu'on a tort de prendre pour un ouvrage original, — n'est autre chose qu'une traduction fort brillante, mais quelquefois fautive du Nacikh et Tevarikh faite... par un juif qui savait un peu le français, qui se nommait Lalézar, et qui était le professeur de M. de Gobineau. Quant à la traduction du livre arabe des Préceptes (le Biyyau, comme dit M. de Gobineau, ce qui devrait suffire à dénoncer son ignorance), je préviens le lecteur qu'elle est incompréhensble pour les 2/3 et que le 3e tiers dit exactement le contraire de ce que dit le texte. »

Dans les travaux publiés sur Gobineau, le chapitre au sujet de ses études orientales manque ; j'ai comblé la lacune, la fantaisie cabalistique ne déparera pas, pour un esprit logique, la fantaisie de l'inégalité des races et nous serons au moins deux contre l'admiration servile des membres de la « Gobineau Vereinigung ».

Mais au fait, les Gobiniens eux-mêmes ne sauraient m'en vouloir. De Gobineau se prétendait issu d'Odin, fils de roi quoiqu'il fut gascon ; or, à lire ses ouvrages une certaine griserie vous pénètre, la plume avec laquelle on écrit se change en sceptre, des mains invisibles nous posent sur le front une couronne royale. On voit son orgueil grandir ; finalement j'ai poussé le cri : moi aussi, je suis fils de Roi ! et j'ai déclaré la guerre au comte de Gobineau comme au dernier de mes cousins. Paul VULLIAUD.

(1) A. L. M. Nicolas. Le Bâb. Dujarric, 1905.

DE

QUATRE TABLEAUX

ATTRIBUÉS A

LÉONARD DE VINCI

dans l squels la Sainte-Vierge, assise, se penche vers son enfant qui joue avec un agneau

(*Fin*)

Torré, pour faire mieux prévaloir, dans cette rivalité, le tableau milanais sur celui de Paris, laissait de côté les noms que le cardinal Frédéric Borromée, et les frères Sant-Agostini avaient donnés à la femme plus âgée et à l'enfant, et adoptait les deux dénominations employées par Trichet du Fresne, disant vaguement que le Tableau de Milan représentait, ainsi que celui de Paris, « la Vierge avec son fils et Sainte-Anne (1). » Mais il n'ajoutait pas, comme Du Fresne : « La Vierge assise contre le sein » de Sainte-Anne, tient avec ses mains un Christ enfant » qui joue avec un agneau (2). »

Pourquoi donc le cauteleux chanoine se taisait-il sur l'agneau avec lequel l'enfant Jésus forme un groupe si remarquable ? Ne serait-ce point parce que la mention qu'il faisait ensuite d'un pareil groupe, en décrivant le tableau véritablement de Léonard de Vinci qui était dans la galerie archiépiscopale (3), eût provoqué à des comparaisons qui n'auraient point été favorables à son système de la prétendue originalité du tableau de la sacristie de Sainte-Marie. Celui de l'archevêché, n'ayant point de Sainte-Anne, eut trop fait sentir qu'elle était dans l'autre, comme dans le tableau de Paris, une stuperfétation désavouée, par la composition originale.

En France, où parvint au dix-huitième siècle la nouvelle opinion milanaise, que ce dernier tableau était de Salaï, Dezalliers d'Argenville affirmait en 1745, dans son *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, et conformé-

(1) *Fu dipinto da Leonardo da Vinci, ed effigio la Vergine col figlio* e *Santa Anna* (pag. 78, *ibid*).

(2) *Una madonna, la quale, siede in grembo a S. Anna*, e *tiene con le sue mani un Cristo bambino, che scherza con una pecorella* (Trichet du Fresne, *Vita di Leonardo*).

(3) *Il maraviglioso Leonardo da Vinci fece la Madonna che contempla il figlio Giesù scherzando con un agnello* (pag. 394 du même *Ritratto di Milano*).

ment au *Catalogo* des frères *Sant-Agostini,* que la plus âgée des femmes qu'on y voyait, était, non Sainte-Anne, mais Sainte Elisabeth ; et l'enfant non le fils de Marie, mais un petit Saint-Jean-Baptiste. Mariette, si fier de sa richesse en estampes, et de qui l'on imprima fastueusement à Rome, en 1759, l'ambitieuse lettre de 1550, au comte de Caylus, y avait dit que, dans le tableau de Milan, l'enfant jouait avec un oiseau ; et qu'il en était de même dans le tableau qui, maintenant au Musée du Louvre, se voyait alors dans le cabinet du roi, où il lui était si facile de s'assurer que l'enfant jouait avec un agneau. Rapportez-vous en donc à ces connaisseurs de si haute renommée, qui prononcent magistralement sur des objets qu'ils n'ont pas seulement vus.

Ainsi l'avait fait, en 1695, le père Resta, qui, se prévalant du prestige dont sont accompagnés les jugemens qui partent de Rome, avait affirmé : 1° Que ce fût d'après son croquis (où l'enfant était dans les bras de la Vierge), qu'avait été peint le tableau de Milan (où il était aux pieds de sa mère et jouait avec un agneau) ; 2° Que ce tableau se conservait, non dans la sacristie de Sainte-Marie, mais dans celle de la vieille église de Caint-Celse (1), Le père Resta n'aurait pas osé dire que cette peinture fut faite d'après le célèbre carton que Léonard de Vinci avait composé à Florence. Cette présomptueuse assertion ne devait être hasardée que par l'ex-jésuite, abbé Lanzi, en 1796, dans la *Storia pittorica dell' Italia*, ajoutant que le tableau se voyait dans la sacristie de Saint-Celse (2), où très-certainement on ne le vit jamais Il lui appliquait obliquement la description que Vasari avait faite de ce carton, dans lequel était deux enfans. Les auteurs du *Musée français*, éblouis par la réputation de l'abbé Lanzi, n'ont pas hésité à dire, mal-à-propos, d'après lui, « que « le tableau de Milan contenait un enfant de plus que celui

(1) *Da questo studio di Leonardo, ed è il presente, la mia proprietà) il Salaï ne fece una copia superba in pittura, che si conserva nella seconda sagrestia di S. Celzo in Milano* (pag. 326 du tom. 2 de *Raecolta di lettere sulla pittura, etc.*, Roma 1759).

(2) *Fra le pitture di Salaï sopra tutto è celebre il quadro della sagrestia di S. Celso. Fu tratto dal cartone di Leonardo fatto a Firenze e tanto applaudito... Il Vasari lo chiamo il cartone di S. Anna, che insieme con N. Signora vagheggia il divino fanciullo, mentre con lui trastullasi il picciolo precursore* (pag. 199 du tom 4 de *Storia pittorica dell'Italia*, dernière édition le *Bassano*, 1809).

» de Paris, et que, par là, il se rapprochait davantage du
» carton de Florence. »

. . . .

Les vicissitudes de ma longue vie, pleine de traverses, m'ont du moins procuré un avantage que n'a eu aucun des écrivains qui ont parlé de ces divers tableaux, n'en connaissant de fait que l'un ou l'autre. J'ai contemplé souvent celui de la sacristie de Sainte-Marie, pendant les douze années que j'ai passées à Milan, depuis 1802 jusqu'en 1814, y faisant d'assez profondes études et de curieuses découvertes sur Léonard de Vinci. Depuis mon retour à Paris, encore plus qu'avant mes étranges voyages, j'ai soigneusement examiné le tableau du Musée du Louvre.

J'ai déjà fait observer que, lorsque Lomazzo donna en 1585, la seconde édition de son *Trattato dell'arte della Pittura, etc.*, le sujet du carton montré par Aurèle Luini ne passait pas à Milan pour avoir été exécuté en peinture et que Lomazzo n'avait connu aucun tableau analogue, Salaï ne lui avait même pas semblé mériter d'être cité avec éloge. Il ne l'avait nommé qu'une seule fois dans les sept cents pages de son *Trattato* où il avait proposé pour modèles plus de deux cents peintres, et encore ne fût-ce que pour dire que Salaï n'atteignit jamais à la manière de Léonard de Vinci (1). Cinq ans après, en 1590, Lomazzo ne le nomma seulement pas dans son *Idea del tempio della Pittura*, où il célébrait la gloire de cent quatre-vingt douze artistes, presque tous de son siècle. Les seuls tableaux, que le siècle suivant, Milan crut avoir de Salaï, étaient dans la petite église de Saint-Jérôme, mais ne s'y retrouvaient déjà plus en 1674. Ils représentaient, dit-on, deux actes de la pénitence de ce saint (2) : ce qui ne comportait aucune application du genre noble ou gracieux de l'école de Léonard de Vinci.

Si Salaï fit quelques tableaux dignes de cette école, ce ne put guère être à Milan. Il y avait d'abord été pris fort jeune, pour domestique, par Léonard de Vinci. « C'était, » dit Vasari, un bel adolescent, plein de grâce et de gentil- » lesse, ayant de beaux cheveux qui se frisaient et se » bouclaient naturellement. L'affection que Léonard lui

(1) *Alla maniera di Leonardo non sono mai potuto aggiungere Cesare da Sesto, Salaï e il Boltrafio* (pag. 437, l. 6, c. 50 du *Trattato*, édition de 1585.)

(2) *Da Andrea Salaïno venero dipinte due tavole d'altare per le capelle, rappresentando gesti in penitenza di san Ciromamo, le quali ora non più si trovano in chiesa* (pag. 176 de *Ritratto di Milano*, 1674.

» portait devint si vive qu'il enseigna quelques parties » de l'art de peindre (1). » En avril 1497, il le revêtit à grands frais d'une riche et brillante cape de drap d'argent, garnie de velours vert et de rubans, afin qu'il figurât en page élégant aux magnifiques obsèques que le duc Ludovic, dit le *More*, préparait pour sa défunte épouse (2). Ne pouvant se passer du service de Salaï, Léonard l'emmena avec lui à Florence, en Novembre de 1499, et ensuite dans ses tournées de 1502 et 1503 en Italie, puis dans son excursion de 1506 en France. L'ayant ramené à Milan en 1507, et ne possédant le 15 octobre que trente écus, il lui en prêta treize pour compléter la dot de sa sœur prête à se marier (3). Il ne sut pas retourner à Florence, vers la fin de 1510, sans avoir à ses côtés son fidèle Salaï. Si, au commencement de 1512, il se priva de sa présence, ce fut seulement pendant quelques jours, et parce qu'il ne connaissait pas de messager plus digne de sa confiance, pour porter à Milan une lettre adressée au président du Sénat (4). Salaï rejoignit bientôt Léonard à Florence, et reparût avec lui à Milan au printemps de cette année. On a déjà vu qu'il fut un des cinq élus dont Léonard se fit accompagner dans son voyage à Rome, en septembre de 1513. Salaï ne le quitta plus et le suivit en France, lorsqu'en 1516, François Ier l'y attira pour l'avoir près de lui. Mais Léonard y amena aussi le plus jeune François Melzi, gentilhomme, qui avait alors ses principales affections, au point que, dans son testament de mort, fait le 23 avril 1518, il le constitua son légataire universel, ne donnant à Salaï que la moitié d'un jardin à Milan, dont il léguait l'autre moitié à Baptiste de Villanis, que même il favorisait beaucoup plus. Chacun de ces deux individus n'était qualifié par lui que *suo servitore*. La pauvre Mathurine qu'il appelait *sua fantescha*, n'eût, pour tout legs, que *una vesta di bon pan negro foderata di pelle; una socha di panno et doy ducati, per una volta solamente pagati ;* mais il donnait beaucoup d'argent aux églises de la ville d'Amboise, près de laquelle il habitait dans le château royal de Clot, et surtout aux chanoines de

(1) *Prese in Milano Salaï milanese per suo creato, il quale era vaghissimo di grazia e di belleza, avendo egli capelli ricci et inanellati, de quali Leonardo si diletio molto, e a insegno molte cose dell' arte* (pag. 570 du tom. 2, édition de Florence, 1550).

(2) Amoretti : *Memoria su la vita, etc. di Leonardo da Vinci*, pag. 78.

(3) *Ibid*, pag. 103.

(4) *Ibid*, pag. 109.

Saint-Florentin d'Amboise (1). Ceci fait entrevoir le vrai sens de cette phrase de Vasari : « Léonard, croyant sa mort » prochaine, se fit informer des choses catholiques. » Cependant il ne mourut que le 2 mai 1519 (2).

On peut croire que, pendant les deux années précédentes, Melzi et Salaï avaient fait sous sa direction quelques tableaux empreints de sa manière, lesquels, dans la suite, ont été regardés par les possesseurs comme des œuvres de son pinceau. Mais qui ne sait aujourd'hui que, Léonard de Vinci, presque toujours malade alors, n'entreprit aucun tableau ; et l'histoire n'a pas dit que, lorsqu'il était venu en France, en 1516, on y eût apporté d'autres ouvrages de lui que son carton de Florence et son portrait de Lise, femme du florentin Jocondo. Salaï, sans doute après les obsèques de son maître, s'achemina, vers Milan, pour s'y mettre en possession de la moitié du jardin qu'il lui avait légué, et dans lequel il avait préventivement construit une maison fort commode. Agé de près de cinquante ans, ayant des jouissances qui suffisaient à son bonheur, et peut-être imprégné de l'air qu'il avait respiré parmi les courtisans du chevaleresque François Ier, il ne dut pas être fort disposé à peindre pour les Milanais, surtout à cette époque où Charles-Quint, parvenant à la couronne impériale, présageait de fâcheuses destinées à leur patrie.

Quand, soixante-cinq ans après, en 1584, Lomazzo publia son *Trattulo della pittura*, tous les élèves de Léonard de Vinci étaient morts ; et Lomazzo, lui-même, né en 1538, ne prolongea guères sa vie au-delà de 1591. Aveugle depuis 1571, il ne pouvait savoir par lui-même ce que peignait ou projettait Aurèle Luini qui lui survécut. Cependant, d'après les éloges qu'on avait prodigués aux ouvrages d'Aurèle, Lomazzo se croyait autorisé à publier « qu'Aurèle était, en « fait de talent, le digne fils de Bernardin Luini, et qu'on « pouvait s'en convaincre par les peintures qu'il avait déjà « faites à Milan et au dehors. » Il le vantait « comme très « habile à rendre exactement les formes du corps humain.

(1) Amoretti : *Memorie, etc.*, page 121. et suivantes : où se lit en entier le testament de Léonard de Vinci.

(2) Vasari a dit que Léonard avait alors soixante-quinze ans, et qu'il mourut entre les bras de François Ier. Il y a là une erreur et une fable. Des actes authentiques constatent qu'il était né en 1452 ; il ne pouvait donc avoir, à sa mort, qu'environ soixante-sept ans. Le second fait n'est qu'une supposition, imaginée par le peintre Vasari pour la glorification de l'art. Il est démontré que, lorsque Léonard mourut au château de Clot ou Clou, François Ier, était en résidence à Saint-Germain-en-Laye (*Voy.* Amoretti : *Memorie*, aux pages 14, 127 et 128).

« suivant que l'exigeait la science anatomique, et à faire « les *raccourcis* avec une telle illusion, que l'œil croyait « voir dans tout leur développement les parties qui les su- « bissaient ; comme supérieur enfin, dans l'art de parer les « paysages d'une belle végétation, non seulement en fait « d'arbres, avec leurs branches et feuillages, mais encore « d'arbustes, de simples plantes avec leurs fleurs et même leurs « fruits ».(1) « Six ans après (en 1590), Lomazzo revint dans « son *Tempio della pittura*, préconiser Aurèle Luini, jusqu'à « prétendre qu'en « quelques parties de l'art, il n'était « point inférieur à son père, et que, de jour en jour, il ac- « quérait plus de gloire par les tableaux qu'il continuait à « produire ».

Aurèle, ayant plus d'intérêt qu'aucun autre à procurer l'illustration d'une belle peinture au carton qu'il réussissait à faire croire celui-là même que Léonard de Vinci avait composé à Florence, dût naturellement se mettre à l'exécuter en peinture, pour l'édification des Milanais. Mais il mourut en 1593 ; et le tableau n'étant vraisemblablement pas encore achevé, ne pût l'être que par son meilleur élève Pierre Gnocco ou Gnocchi, parvenu « sous sa direction à être un excellent peintre, » dit Lomazzo. Il est impossible d'expliquer autrement l'entreprise et l'exécution du tableau de la Sacristie de Sainte-Marie, près Saint-Celse, dans lequel on retrouve le faire d'Aurèle Luini et le goût de Pierre Gnocco.

Les couleurs y ont de la pureté et de l'éclat ; la lumière y est distribuée avec justesse : deux choses par lesquelles Lomazzo dit qu'Aurèle Luini s'était distingué dans une fresque. Le dessin du tableau est, en général, exact et correct : mais le style de peinture y diffère notablement de celui de Bernardin Luini ; les objets et surtout les figures y ont un relief imité de la manière de Polydore Caravaggio, de qui Lanzi juge, d'après d'autres tableaux d'Aurèle Luini, qu'il avait adopté ce genre de peindre, et qu'en outre, il était fort maniéré. De là viennent sans doute les exorbitantes parures de la Vierge de ce tableau, lesquelles, étant aussi dans le goût de Pierre Gnocco, ont pu être poussées par lui à l'état de somptuosité où on les voit.

Lanzi prétend que Gnocco, qui travaillait encore à Milan, en 1608, était « hasardeux en ce genre, mais avec plus « de goût et d'habileté qu'Aurèle Luini. » Pellegrin Orlandi, dans son *Abecedario pittorico*, dit que Gnocco avait adopté le genre de Frédéric Zuccharo ou Zuccheri

(1) *Voy.* dans le même Traité, pag. 474 et 475, l. 6. cap. 62, la longue conversation d'Aurèle Luini avec le Titien sur l'art des paysages, *onde abbagliar le frondi col campo.*

que Lanzi a trouvé pareillement « maniéré, et capricieux « dans ses ornemens, néanmoins gracieux ».

La prétention de faire un chef-d'œuvre sous ces divers aspects atteignit son but dans ce tableau ; mais y retrouve-t-on le sentiment délicat des convenances et la céleste inspiration de Léonard de Vinci dans ses peintures religieuses, sa noble et sublime simplicité accommodée aux divers sujets de cette nature, et son exquise justesse dans les expressions et les mouvemens des figures ? Le peintre ou les peintres du tableau de Milan crurent faire merveille en prodiguant la magnificence dans un sujet où elle ne pouvait qu'être un contre-sens. La Sainte-Vierge y est parée avec un luxe que désavouaient sa condition et son humilité. Quelle recherche de parure dans ce voile transparent qui, jeté sur son front, vient flotter élégamment sur ses bras, et y figurer comme de secondes manches pour charmer l'éclat de sa tunique d'écarlate ! Ses pieds qui, dans les quatre autres tableaux analogues dont j'ai parlé, étaient nuds, sont ici parés de belles sandales qui présentent à la naissance de l'orteil de magnifiques agraffes, et à chaque croisement des galons qui les attachent tant sur le pied qu'autour du bas de la jambe, des chatons de pierres précieuses, richement enchassées. La Sainte-Anne, dont aussi les pieds sont nuds ailleurs, a elle-même ici de jolies sandales, quoique plus modestes que celles de sa fille. Elle paraît moins sa mère que sa sœur aînée, parce que le peintre ou les peintres voulurent en faire une femme presque également agréable à voir ; et de là provint l'erreur qui l'a fait prendre si longtemps pour la cousine de Marie. La physionomie de l'enfant a plus de ressemblance avec celle de la femme la moins jeune qu'avec celle de la Sainte-Vierge ; ce qui le faisait regarder comme le fils de Sainte Elisabeth, comme un Saint Jean-Baptiste. Le peintre ou les peintres ne se montrèrent pas moins capricieux en somptuosités dans le paysage que dans le costume des figures. Lés arbres y ont une magnificence recherchée ; leurs riches feuillages sont travaillés avec un soin ambitieux. Les basses plantes, éparses sur le terrain, sont découpées avec prétention. Il est parsemé de fleurs champêtres, et l'on y voit même des fraisiers parés de leurs fruits : toutes ces recherches eussent semblé frivoles et puériles au sublime génie de Léonard de Vinci.

. . . .

En achevant ma dissertation sur les quatre tableaux, où l'on voit la Sainte-Vierge assise et penchée vers son enfant qui joue avec un agneau ; mais, en deux desquels elle est décemment et simplement assise sur un tertre champêtre ; tandis que, dans les deux autres, elle l'est sur

les *coscie* d'une femme moins jeune, prononcerai-je une conclusion qui tranche la question sur ceux qui sont de Léonard de Vinci et ceux qui ne sont pas de lui ? Non, certes, je croirais faire injure à la sagacité de mes lecteurs, si, après les données que je leur ai fournies, j'avais l'air de penser qu'ils ont besoin de moi pour résoudre cette espèce de problème.

A. GUILLON DE MONTLÉON.

CHRONIQUES

RELIGION

FRÉDÉRIC CHARPIN : *La question religieuse.* (Mercure de France).

« Assistons-nous à une dissolution ou à une évolution de l'idée et du sentiment religieux. » Tel est le problème que M. Charpin posait à un grand nombre de personnalités. Certains esprits aux yeux desquels l'opportunité d'un acte ne se révèle jamais ont pensé que la question était inutile à soulever. Nous donnons au contraire raison à l'enquêteur. Non pas que d'un tel projet pût naître quelque lumière puisqu'il était nécessaire, pour répondre avec sagesse, d'avoir, à la fois, pleine conscience de son temps et l'instinct prophétique. L'un des deux éléments est sans doute plus facile à acquérir que l'autre, lisez bien, l'instinct prophétique, puisque l'étude de la loi qui préside aux destinées humaines en est la source ; mais la conscience du temps où l'on vit est moins aisée, car, ainsi que le disait un philosophe en qui j'ai la plus grande confiance : Une époque s'ignore. Il avait raison et quelque répondant à l'enquête reste pénétré de cette idée ; enfin la diversité des opinions l'a bien prouvé. Rien de plus exact cependant, M. Charpin a été bien inspiré. Et pourquoi ? A cause des réflexions que suggèrent les réponses publiées.

Tout d'abord signalons les tendances contemporaines qui sentent la nécessité d'une sorte de suffrage universel. S'agit-il de la suppression ou du maintien de la peine de mort, de l'utilité ou de la nocivité des impériales d'omnibus, on consulte l'opinion publique. Telles sont aujourd'hui nos mœurs : nous avons besoin de consulter le suffrage universel. Le philosophe auquel je faisais allusion plus haut croyait aussi qu'il fallait gouverner en tenant compte de l'opinion publique. Mais l'enquête de M. Charpin est, si l'on peut dire sans faire crier les mots dans leur heurt, une consultation universelle... restreinte aux Intellectuels.

Or, n'a-t-on pas souvent lu, comme moi, les prétentions de cette catégorie d'individus ? Ne disent-ils pas que le bonheur social serait déterminé par la mise en tutèle des masses, sous l'égide de penseurs. De Platon à St-Simon puis à Auguste

Comte sans parler des plus modernes, le désir n'a-t-il pas été, maintes fois, manifesté de constituer un sacré collège d'intelligences pour maintenir les foules toujours mineures sous un mandarinat éclairé ? La lecture du livre édité par M Charpin, devient, sans qu'il s'y attende, l'exemple de ce que serait une semblable forme appliquée au gouvernement. Ce serait désastreux et j'espère bien que les premiers lecteurs de « l'Enquête religieuse », seront ceux-mêmes qui y ont coopéré. Sans doute, je m'en suis bien aperçu, plusieurs noms manquent à l'appel, plusieurs personnages dont on eût voulu le témoignage se sont abstenus. Je ne crois pas néanmoins que l'expérience puisse être récusée.

Et d'abord, que penser de ce qui devrait être, en France, la fleur de l'intelligence, l'Académie? Beaucoup sont restés indifférents, certains membres de la Société toujours la plus exquise, paraît-il se sont récusés en envoyant, avec politesse leur carte de visite. François Coppée répond par un acte de foi, ce qui ne montre aucune supériorité sur son charbonnier, M. Bazin croit à une persécution alors qu'on lui demandait s'il y avait évolution ou dissolution de l'idée et du sentiment religieux. Toujours en France plusieurs philosophes détachent une page de leur programme ; les réponses de Barrès, de Marc Saugnier, du P. Laberthonnière sont ainsi connues, de même la réponse de Bergson est un reflet de sa doctrine générale ; les points de vue où se sont placés de tels penseurs seraient donc à mettre en valeur ou en discussion ce qui entraînerait à approuver ou à repousser leur système. Le moment n'en est pas actuel.

Regardez à quel point il est difficile de se dégager du temps où l'on vit. Beaucoup de réponses signifient que, et l'abbé Lemire l'a justement remarqué, « tous les esprits sont tournés vers la séparation de l'Eglise et de l'Etat. » Cette considération impressionne les opinions dans un optimisme ou un pessimisme de conséquence. M. Péladan, se borne à la critique du clergé, et raconte les potentialités de la Charité en phrases éloquentes. M. Max Nordau donne la main à M. Soury pour nous expliquer qu'on peut être catholique et athée ; pour le même M. Nordau, ce qu'il appelle le confessionalisme sera, dans un temps plus ou moins long, aboli, mais le sentiment religieux évoluera toujours avec l'humanité.

De son côté, M. Salomon Reinach est amusant : « Le fond commun des religions, dit-il, étant l'animisme et l'homme naissant animiste, restant animiste malgré les enseignements de la science, les préjugés qui dérivent de l'animisme, tels que celui de la survie des âmes ou l'idée d'un Grand Esprit chef des esprits sont proprement indéracinables. » Comment se fait-il que que l'homme naisse fatalement avec une croyance spiritualiste et que le Grand Esprit soit en même temps un *préjugé* que la science n'arrive pas à déraciner. Si la science a vérifié cette psychologie animiste, pourquoi s'acharne-t-elle contre les préjugés spiritualistes ? C'est un mystère qu'avec la meilleure foi, M. Reinach n'arriva pas à résoudre, M. Paul Adam, esprit confus, nous parle de la philosophie communiste-anarchiste des Esséniens et du Christ ; il nous révèle que la Vierge-Mère repré-

sente le dogme de l'Identité des contraires surabstraits. Il regrette aussi, « car l'ignorance des cardinaux tua l'Eglise » et « Renan n'aurait pas dû prêcher hors des cathédrales, mais « dans les cathédrales, et sous la bénédiction pontificale. » Il se désole : « Si le sacré collège en 1700 eut exhumé l'âme essénienne et communiste des apôtres, s'il eût dévoilé l'ésotérisme du Père, de la Vierge-Mère, du Fils, du St-Esprit, le catholicisme n'eût pas fléchi. » Mais tout n'est pas perdu, M Adam a lu Fabre d'Olivet et St-Yves d'Alveydre ; le Nouveau Temple doit être érigé aux Forces universelles. Que M Paul Adam, s'il l'ose, nomme en français, intelligible à tous, les *organes* des forces universelles. Pour M. Baumann, « il n'y a, dit-il après Auguste Comte, au fond qu'une religion. » Or, si nous en croyons ce comtiste, et l'aveu est à retenir : « Je ne serais pas positiviste si je croyais à l'éternité du catholicisme. » Si je retiens cet aveu, je ne relèverai pas les contradictions des positivistes, les répondants ont l'occasion de se lire les uns les autres dans le volume de M. Charpin et les lecteurs saventbien qu'il y a Comtistes et Comtistes, y compris ceux qui n'ont jamais lu Auguste Comte. Encore une affirmation à retenir, elle est de M. Saint-Saëns : « L'irréligion de Homais, dit-il, est une forme de l'inintelligence et de la vulgarité. »

M. George Goyau envoie une réponse remarquable dans sa forte sérénité ; elle nous repose vraiment. « Les hommes d'autrefois étaient, je crois, plus accessibles que ceux de notre époque au langage des cieux leur racontant la gloire de Dieu » (cœli enarrant) ; aujourd'hui ce sont les profondeurs même de nos âmes, bien plutôt que les voûtes du ciel, qui nous paraissent postuler Dieu... » et toute l'opinion de M Goyau serait à citer.

Mais voilà que pour M. A Verwey il n'y a qu'un culte : vivre. Les porcs vivent aussi, ont-ils une religion ? Et que pour M. A. Niemojewski, de Varsovie, le ciel catholique est fade en comparaison des délices de Paris ou de la beauté de l'Italie. M. Istrati, ancien ministre, membre de l'académie romaine a confiance dans l'étude scientifique des religions qui démontrera que la religion de l'avenir sera, je vous le donne en mille : le spiritisme. M. Louis Gumplowicz est au moins original. Seule entre toutes, sa réponse est dénuée de formes courtoises. M. Gumplowicz est de plus professeur de l'université de Graz, or, le docte apprend à ses élèves que Copernic est à l'Index. Ce n'est pas de chance ! Copernic n'est pas à l'Index et ses ouvrages sont dédiés au pape Paul III. M. Gumplowicz a encore moins de chance : à son avis naturellement le catholicisme a mis le boisseau sur la lumière, et le Protestantisme l'a soulevé ; que M. le professeur prenne une petite leçon. C'est Luther et non les cardinaux romains, qui eut le plus profond mépris pour Copernic, il l'appelait un *sot* Pourquoi était-il sot ? Parce que Josué avait commandé au soleil de s'arrêter, disait-il. Le professeur finit en criant : Vive la République française. M. Auguste Strindberg pense que le but religieux vers lequel nous marchons est une confession moniste « sans dogme, ni théologie, » quelque chose dans le genre d'une vérité sans proposition qui l'exprime ou la fasse comprendre. M. Frantz

Stuck, artiste peintre à Munich, répond : j'observe la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France avec envie et admiration. Est-ce là ce qu'on lui demandait? M. Humperdinck est aussi berlinois, compositeur de musique ; il croit qu'« on peut sûrement conclure de la dissolution notoire de l'esprit religieux dans la musique de nos jours, — dissolution également évidente dans les autres arts,... — que l'idée religieuse de notre temps est arrivée à une totale improductivité. » Ceci prouverait tout au plus qu'il n'y a pas d'artistes, en ce moment, qui daignent se réchauffer aux rayons divins et que d'autres conscients encore de l'essence de l'art, en sont empêchés pour des causes diverses, l'impuissance matérielle entre autres car il n'est pas donné à tout le monde de travailler... pour le roi de Prusse, comme M. Humperdinck.

Selon M. Wildeboer professeur de Théologie à Groningue (Hollande), la dissolution amènerait la ruine des sociétés. Ce qu'il faut, c'est le retour à la pureté de l'Evangile de Jésus-Christ, à la religion d'expiation et de rédemption du Nouveau Testament. Les catholiques ne cessent de le dire aux protestants en pensant que la pureté évangélique comporte le principe d'unité. M. V. Pareto prétend que « l'effet social d'une religion n'a que peu de rapports avec sa théologie... Il dépend surtout des sentiments qu'elle développe ou qu'elle fortifie chez les hommes... » Sans doute, mais ces sentiments ne seront-ils pas plus développés et forts, si l'idée théologique est mieux comprise. Le succès d'une religion « est dû à cet effet social et non à des recherches théologiques ni à des exégèses plus ou moins subtiles.Sans doute encore,tout le monde ne s'occupe pas directement de théologie, cependant il faut compter sur le rayonnement d'influence et sur la vulgarisation pour créer des idées et des sentiments ambiants. Le protestantisme n'est-il pas l'effet de recherches théologiques et exégétiques qui, il est vrai, n'ont rien de subtil,mais enfin d'exégèses. M. Pareto professeur à l'université de Lauzanne croit néanmoins à un avenir qui appartient au catholicisme.

M. Dumesnil montre les dépendances de l'idée et du sentiment et pense très justement que si l'idée meure le sentiment doit bientôt mourir malgré son apparente exaltation ; toutefois je ne sais pourquoi M. Dumesnil s'autorise du Comtisme pour prévoir que tout ce qui restera du sentiment religieux théologique s'agrégera au catholicisme puisque Comte n'aspirait qu'à la mort de l'Idée théologique dans le catholicisme. Une bonne réponse de Fogazzaro : Nous allons, dit-il, vers une conception religieuse où le dogme tiendra une très grande place, mais où les relations entre l'intelligence humaine et le dogme seront des relations de foi vivantes dépassant les formules, plongeant dans le mystère, y puisant l'amour, la force, la vie à traduire en action.

Le R. P. Dom Besse. Un moine ! espérons une pluie de lumière puisque *spiritualis judicat omnia.* Mais le R. P. rappelle l'irréductibilité de l'Eglise et de la pensée moderne, la constitution monarchique de l'Eglise. Il est regrettable que le prisme politique brise la vision religieuse que doit avoir tout religieux ; puis dans le combat actuel les belli-

gérants seraient les laïcs et l'Eglise, c'est-à-dire quelques prêtres. Il faut des saints pour sauver la situation, soupire le R. P. dom Besse. Si, au moins, ceux qui font profession d'ascèse mystique accueillaient les hommes de bonne volonté, les saints viendraient ensuite. Au lieu de crier décadence, que les moines se régénèrent d'abord eux-mêmes. Que le R. P. bénédictin lise la réponse du R. P. Albo, frère prêcheur, elle est plus juste que la sienne parce que plus dégagée des intérêts de dynasties. Le comte de Romanones, ancien ministre (Madrid) est un penseur. Il prend hardiment conscience de son temps et, selon nous voit clair. En considérant à leur moindre valeur ces coefficients de luttes où les partis sont engagés, il dégage l'évolution de l'idée et du sentiment religieux ; il semble savoir que l'idée ou les sentiments religieux n'ont pas pour objet le triomphe des particularismes et constate avec sagesse que « l'essence éthique de la doctrine de Jésus va s'incorporant avec rapidité dans les aspirations sociales », il s'élève sur un plan historique très solide lorsqu'il avance que « les principes de liberté, d'égalité et de fraternité, nerf des démocraties contemporaines, conquêtes idéales où tend l'évolution politique actuelle, sont l'écho de la prédication chrétienne, les rejetons vigoureux des semences placées par Jésus dans la conscience de l'humanité » il résume exactement le problème comtemporain : le « mot de combat est contre l'intromission des représentations théocratiques dans la sphère du pouvoir civil, quel que soit le champ sur lequel se livre la bataille », il prévoit encore juste lorsqu'il annonce que « le terme de la crise actuelle se trouvera partout dans le triomphe de la liberté qui est dogme chrétien et dogme philosophique en même temps. Les orthodoxies intransigeantes et dominatrices abandonneront l'autorité politique qui ne leur appartient pas et reviendront à leur domaine propre, qui est purement spirituel etc. » Les opinions de M. de Romanones seraient toutes à citer. Il établit le tableau instructif du catholicisme en Amérique et peut-être l'ancien ministre avouerait-il avec nous l'utilité de laisser pénétrer plus abondamment dans le sacré collége l'influence des esprits pénétrés des idées et des sentiments qui y sont en quelque sorte étrangers ; une direction nouvelle, plus droite serait peut-être donnée à la Barque, dirigée par un conclave où les Italiens sont en majorité.

Cependant si M. de Romanones a parfaitement compris l'essentiel de la doctrine chrétienne, n'a-t-il pas assez réfléchi, à mon avis sur le catholicisme. Le catholicisme dont le siège est à Rome aujourd'hui, ne peut pas être incompatible avec les aspirations sociales, modernes dans ce qu'elles ont de légitime si les représentants de cette même religion tournent vers le passé des regards attristés par les regrets d'une puissance perdue.

Je ne puis dépasser les bornes jusqu'à rapporter toutes les réponses ; mais somme toute, si quelques-unes indiquent des intelligences élevées, la plupart émanent d'esprits qui se montrent peu capables, malgré leurs prétentions, de conduire les peuples.

PAUL VULLIAUD.

PIERRE PIOBB. — *L'année occultiste et psychique 1907*, (première année), 1 vol. in-16 de 304 pages. Paris, H. DARAGON.

L'utilité de cette collection annuelle dont le premier volume vient de paraître est indiscutable et nous espérons bien que M. Piobb trouvera tous les encouragements nécessaires à son entreprise remarquable par la compétence de son auteur et par son exposé impartial des meilleurs travaux contemporains sur l'occultisme. Une ou deux réflexions nous révèlent bien les préférences du traducteur de R. Fludd, mais ne déparent pas l'harmonie d'un ensemble construit sur des bases scientifiques. M. Piobb déclare avec raison que l'étude patiente des sciences que notre époque ne dédaigne plus aura pour terme une désoccultation telle que « l'occultisme n'existera plus ». Tout en consignant les résultats acquis déjà, il illustre son recueil de ses travaux personnels; c'est ainsi qu'il nous initie à sa théorie fort intéressante du courant civilisateur dont le flux et le reflux se trouve en rapport avec le mouvement des corps célestes.

Il n'y a aucun reproche à faire à cet ouvrage, cependant nous nous permettrions de penser que, sans plus tarder, des améliorations peuvent être apportées à « L'année occultiste et psychique ». Cette collection devrait se présenter plus complète sous le rapport bibliographique au moins puisqu'on ne peut songer à faire l'analyse de tous les ouvrages qui paraissent sur les sciences occultes d'autant plus que certains ont peu de valeur. Puis seul l'inédit devrait y trouver place : ainsi, par communication envoyée à l'auteur, nous avons une nouvelle publication du célèbre talisman de Fourier, publié en 1841 et même avec un fac-similé. Peut-être M. Piobb pourrait-il s'adjoindre des collaborateurs pour une publication qui doit se rendre indispensable par la somme de ses documents, d'autant plus que « l'année occultiste » correspond à une nécessité actuelle. Mais, je le répète, il ne faut point prendre comme des critiques péjoratives, ce qui n'a de rapport qu'avec des améliorations possibles, et, ajouterai-je, faciles.

Un mot au sujet de la « Vierge ésotérique de Reims » qui a motivé de longues discussions dont nous trouvons l'écho dans le livre de M. Piobb. Ne connaissant pas le tableau je ne prétends pas en révéler le sens, mais je rappellerai à ceux qui l'ont étudié que le vers grec traduit par : *J'ai enfanté vierge, ayant un enfant, n'ayant pas de parents*, ne prouve pas l'hétérodoxie de ce tableau. Les peintres du moyen âge étaient, avant tout, des illustrateurs de légendaires. Les légendes nous expliquent souvent la signification d'œuvres d'art ; or, leur tradition s'est perpétuée. Aussi pour le cas qui nous occupe il est important de se souvenir que les hommes pieux des époques médiévales avaient exaspéré, pour ainsi dire, l'idée de pureté, ils avaient reporté sur la naissance de la Mère ce qui était vrai du berceau de l'Enfant divin. Par ce fait, la devise mentionnée ci-dessus, serait expliquée dans un sens où le symbolisme franc-maçonnique n'a aucune part.

P. VULLIAUD.

LES POÈMES

MARGUERITE BURNAT PROVINS : *Petits tableaux valaisans* Vevey 1903. — *Heures d'Automne*. Vevey 1904. — *Le chant du Verdier*. Vevey 1906. — *Le livre pour Toi*. Sansot 1907.

Il y a six mois j'ignorais encore le nom et l'œuvre de Madame Maguerite Burnat Provins. Il faut avouer que l'auteur a tout fait pour prolonger mon ignorance et celle de mes confrères. Je l'en remercierais presque, étant donné son mépris de la réclame et des procédés chers à nos littérateurs si elle n'avait manqué me priver, moi et bien d'autres, d'un délicieux régal, en sorte que je ne sais trop si je dois la louer de sa modestie ou la blâmer de nous procurer une joie si tardive.

L'auteur, partant de cette idée que la poésie est chose précieuse, a tenu à ce que sa lyre se présentât sertie de perles et taillée dans une conque de pur ivoire. Elle a donc habillée ses livres d'une façon ravissante. Tout a été choisi avec goût depuis la couleur du papier jusqu'aux planches et vignettes qui illustrent ses poèmes.

Mais le luxe de ces éditions rares serait de peu de prix si la pensée, qui s'incrustent dans ses pages teintées, ne venait mettre son éclat triomphant sur des joyaux morts et animer une matière simplement chatoyante.

Habitant tour à tour le canton de Vaud et un gracieux village de la Savoie, l'auteur du *Livre pour Toi*, s'est d'abord caressé les yeux à toutes les joies saines de la nature. La lumière sur les vallons, l'aspect riant des paturages calmes, la couleur des heures changeantes et le sens intime des saisons, le chant mystérieux des oiseaux et les gestes pauvres mais rayonnants des ruraux, ont façonné cette âme de poète et l'ont exaltée doucement jusqu'au lyrisme. Mme Burnat Provins est poète comme d'autres sont bergers. Elle s'exprime naturellement en langage cadencé, de même que les simples parlent en patois. Chacune de ses pensées s'élève ainsi que la fumée des chaumières et toutes ses pensées viennent du cœur. De cette fréquentation constante avec la nature et les paysages environnants est né à la longue un phénomène psychologique fort curieux, une sorte de mimétisme moral. La personnalité du poète a revêtu, si j'ose dire, la teinte des choses et des êtres qu'elle réfléchit. D'où la précieuse aptitude de Mme Burnat Provins à exprimer dans leur plus belle vérité les sentiments d'allégresse que la nature exhale comme des parfums.

Les trois premiers livres de l'auteur : *Petits tableaux Valaisans*, *Heures d'Automne*, *le Chant du Verdier*, nous initient à la vie des fleurs, des paysages, des animaux domestiques et des villageois. Ces poèmes où la description s'allie si bien au lyrisme ont la fraîcheur des sources cachées aux creux des montagnes.

Les enfants poussent dans les prés en même temps que les pimprenelles, les sanicles et les carottes sauvages. A poignées, ils cueillent les ombelles livides, se penchent, se relèvent, courent, les bras tendus, comme si les fleurs pouvaient fuir et leur échapper, et les bouquets de petits visages s'épanouissent

à la hauteur des touffes convoitées. Quand les deux mains sont pleines, ils s'arrêtent pour regarder nulle part, avec, dans leurs yeux ignorants où la lumière s'amuse, toute la fête du pré joyeux.

Cette citation prise au hasard, fait saisir de quelle façon se comporte Mme Burnat Provins en face d'un spectacle émotif, et vous avez sans doute déjà le nom de Francis Jammes sur les lèvres.

Le *Livre pour Toi* est l'expression lyrique d'un amour ardemment vécu parmi les paysages complices et familiers. Le poète célèbre en des hymnes très poussés de ton, l'ivresse de ses sens et la fleur de son cœur épanouie sous le regard de l'aimé.

J'ai plongé mon bras dans l'eau glacée venue des neiges éternelles, le ciel était sous mes doigts, et l'eau riait.

J'ai rempli l'âtre de bois vermeil, pris en automne dans la forêt, et dans la flamme meurtrière, le bois chantait.

J'ai laissé la fenêtre ouverte : avec l'âme violente des roses, le rossignol est entré.

Et, pour mieux revoir ton ombre chère, j'ai fermé les yeux.

J'ai senti vivre ta bouche plus fraîche que l'eau, ton regard plus lumineux que la flamme, ton rire qui vole comme l'oiseau, ta chair plus grisante que le parfum des roses.

Et ma solitude en a frémi.

Il y a, dans cette attitude lyrique soutenue, une manière d'exaltation intérieure, à la fois sensuelle et idéale qui fait de Mme Burnat Provins la digne sœur de Mme de Noailles et de Gérard d'Houville. Cette poésie est à la fois très féminine et très moderne.

Dans cette façon de vibrer au contact des choses perçues et des événements du cœur, telle que la conçoivent nos modernes poètes féminins et que j'analyserai peut-être un jour plus à fond, Mme Burnat Provins a su faire preuve d'une précieuse originalité. Qu'elle en soit remerciée ici, non en mon nom, mais au nom de la poésie même.

T. DE VISAN

CRITIQUE LITTÉRAIRE

JEAN DE GOURMONT. *Henri de Régnier et son œuvre.* (Mercure, éditeur, 0 fr. 75). — *Collection des plus belles pages :* SAINT-AMANT, avec un frontispice et une notice de RÉMY DE GOURMONT. (Mercure, éditeur, 3 fr.). — LOUIS LORMEL. *Tableaux d'Ame.* (SANSOT éditeur, 3 fr. 50).

Henri de Régnier et son œuvre. — L'académie n'a pas encore voulu recevoir M. Henri de Régnier. Nous supposons que cet hommage sera bientôt rendu à l'un des artistes les plus probes et les plus élevés de ce temps. Notre vœu exprimé, voyons les titres que M. de Régnier peut avoir à la consécration offi-

cielle. M. Jean de Gourmont a écrit sur l'auteur de *la Canne de Jaspe* une très clairvoyante étude qui nous sera d'un précieux secours dans la recherche que nous nous proposons. Voici d'abord des notes biographiques. M. de Régnier est né à Honfleur, le 28 décembre 1864. Il y demeura jusqu'à l'âge de sept ans où il vint à Paris. C'est à Stanislas qu'il fit ses études et qu'il écrivit ses premiers vers. Le droit l'occupa quelques temps, mais il l'abandonna pour se livrer entièrement à son inspiration et les innombrables revues qui marquèrent les débuts du symbolisme n'eurent pas de collaborateur plus assidu que lui. Il signa des poèmes, des contes et des articles dans *Lutèce*, *La Vague*, *le Scapin*, rarissime publication réunissant Mallarmé, Verlaine, Samain, M. Jules Renard, Mme Rachilde, M. Vallette et M. Dumur. *Les Ecrits pour l'Art* de M. René Ghil, la *Revue Wagnérienne* de M. Dujardin, les *Entretiens politiques et littéraires* de M. Viélé Griffin, la *Wallonie* de M. Mockel insérèrent également les articles de M. de Régnier. Il publiait en même temps ses premiers recueils. *Les Lendemains* sont de 1885, *Apaisement* est de 1886, *Sites* de 1887, *Episodes* de 1888.

M. Jean de Gourmont a très heureusement caractérisé ces quatre livres. « Il faut, dit-il, remarquer la suite logique de ces premiers recueils que l'auteur devait réunir plus tard en un seul volume : *Premiers Poèmes*. On peut l'indiquer en quelques mots : *Les Lendemains* : Premier contact avec la vie. Non conformité du rêve et de la réalité. Douleur de cette constatation. *Apaisement* : Sagesse. Acceptation. La douleur s'apaise. Le rêve se développe selon sa logique intérieure. Le poète lui bâtit des palais, des paysages, des *Sites* où se dérouleront les *Episodes* de cette vie intime. »

Ce fut en 1888 que M. de Régnier épousa Mlle Marie de Hérédia qui est elle-même un très pur poète et l'un de nos meilleurs romanciers dont les ouvrages, l'*Inconstante*, l'*Esclave*, et, tout récemment, *le Temps d'aimer*, ont acquis une juste célébrité.

Après les *Episodes*, M. de Régnier était déjà en possession de son talent et les poèmes de ce dernier recueil accusent une maîtrise qui se développera encore dans les *Poèmes Anciens et Romanesques* publiés en 1890. Chacun connaît *Le Songe de la Forêt*, les *Scènes au crépuscule*, chacun s'est répété à lui-même ces beaux vers mélancoliques d'une troublante volupté et évocateurs de prestigieux décors. Viennent ensuite *Tel qu'en songe* (1892), *Aréthuse* (1895) où le poète accueille les souvenirs du passé toujours intacts et resplendissants, *Les Jeux rustiques et divins* (1897) contenant quelques-uns des vers les plus harmonieux et les plus aimables de l'auteur. Il faut citer cette odelette ravissante :

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je me penche
Sur elle ; si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchote entre les branches ;

Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau
Qui passe et chante
Avec le vent;
Si j'ai parlé,
C'est à l'écho.

Si j'ai aimé de grand amour,
Triste ou joyeux,
Ce sont tes yeux;

Si j'ai aimé de grand amour,
Ce fut ta bouche grave et douce,
Ce fut ta bouche;

Si j'ai parlé de grand amour,
Ce furent ta chair tiède et tes mains fraîches.
Et c'est ton ombre que je cherche.

En 1900, M. de Régnier donne *les Médailles d'argile* dans lesquelles il revient à une forme de vers plus classique ainsi que dans *la Cité des Eaux* (1902) cette noble évocation de Versailles. *La Sandale Ailée* parue en 1906 nous montre le poète arrivé à la maturité de son génie et disposant des ressources d'une langue merveilleusement riche et adroite.

La conclusion de M. Jean de Gourmont sur M. Henri de Régnier poète vaut qu'on la cite pour sa justesse et sa pénétration : « On peut dire que Henri de Régnier a élargi le domaine de la poésie, reculé les barrières blanches qui la circonscrivaient : son rêve s'est agrandi du songe des philosophes. Il n'a pas de petites religions, de petites et naïves croyances, comme Victor-Hugo ; il est un poète sceptique et sa poésie est de ce monde. Il est encore le seul poète peut-être qui donne à son lecteur, en outre de l'émotion sentimentale, une émotion intellectuelle, dégagée presque de toute sensualité. Poésie d'idées ; on a la joie de comprendre, en même temps que celle de sentir. Mais, ce qui fait leur charme, ces idées sont exprimées par des images, des mythes et des symboles ; elles évoluent dans un crépuscule, à l'orée d'une forêt, dont elles prennent le parfum, et, malgré tout, la sensualité ».

Plus d'un s'enorgueillirait d'une œuvre poétique aussi vaste et d'aussi harmonieuse architecture, mais M. Henri de Régnier peut ajouter à ses recueils de poèmes une respectable quantité de romans et de livres de nouvelles. Sans compter les ouvrages de début : les *Contes à soi-même* et le *Trèfle noir*, réunis aujourd'hui sous le titre de la *Canne de Jaspe*, M. de Régnier a publié la *Double Maîtresse* un savoureux pastiche du XVIIIe siècle, les *Amants singuliers*, le *Bon plaisir*, les *Rencontres de M. de Bréot*, les *Mariages de minuit*, les *Vacances d'un jeune homme sage*, le *Passé vivant* et la *Peur de l'Amour* Tandis que les premiers de ces livres empruntent le langage et « la manière » du XVIIe et XVIIIe siècle, les autres sont modernes et M. de Régnier excelle dans les deux genres. Il est telle de ses pages que cite M. Jean de Gourmont qui rappelle une toile de Frago et je ne sache pas que l'on soit allé plus loin dans la peinture d'une âme moderne que M. de Régnier dessinant le caractère de Marcel Renaudier dans la *Peur de l'Amour*.

Romancier et poète, M. Henri de Régnier est encore un critique très distingué, comme le prouvent ses deux livres : *Figures et Caractères* et *Sujets et Paysages*. Les articles réunis là sont d'une érudition, d'une ingéniosité et d'une élégance tout à fait séduisantes.

J'arrête ici ce compte-rendu un peu long. Il prouve que M. de Régnier occupe l'une des premières places parmi les littérateurs contemporains et qu'il est un ouvrier d'art scrupuleux, mettant une longue patience au service de ces dons incomparables. A ce titre,nous souhaitons que le choix de l'Académie ratifie promptement le sentiment public formé depuis longtemps.

Saint-Amant. — Je me rappelle très bien que mon professeur de seconde qui ne détestait pas de nous faire rire, avait coutume de nous citer certains passages cocasses de *Moïse sauvé*. Il y en a et, faute d'approfondir davantage ma connaissance de Saint-Amant, je tins celui-ci, assez longtemps, pour un plat et ridicule poète. L'erreur était lourde, je m'en suis aperçu depuis et j'ai vérifié du même coup la justesse de cette réflexion d'Augier : « C'est en sortant du collège que l'on commence à faire ses humanités ». En vérité, Saint-Amant est de bonne compagnie. On peut le lire ; il n'est pas ennuyeux et, l'ayant lu, on ne déteste pas de le relire. Le *Moïse sauvé* n'est pas ce que je préfère, mais il est plaisant et M. Rémy de Gourmont a bien raison de protester en faveur du vieux poète. « Il faut cependant reconnaître, dit-il, que, de tous les grands poèmes français modernes, le *Moïse sauvé* est le seul qui ait gardé quelque fraîcheur, quelque apparence de vie. Il vit gauchement, mais il vit encore. Il n'y a plus dans la *Semaine* de Du Bartas que des vers isolés, souvent d'une puissante beauté, que des détails curieux ; il y a dans le *Moïse* des épisodes complets qui se lisent avec plaisir ».

Saint-Amant aime la nature. Il sait l'envisager sous tous ses aspects, en des contrées diverses, et il traduit son émotion d'une manière harmonieuse et juste. Lisez le *Printemps aux environs de Paris* :

Zéphire a bien raison d'être amoureux de Flore
C'est le plus bel objet dont il puisse jouir ;
On voit à son éclat les soins s'évanouir,
Comme les libertés devant l'œil que j'adore.

Qui ne serait ravi d'entendre sous l'aurore
Les miracles volants qu'au bois je viens d'ouïr !
J'en sens avec les fleurs mon cœur s'épanouir,
Et mont luth négligé leur veut répondre encore.

L'herbe sourit à l'air d'un air voluptueux ;
J'aperçois de ce bord fertile et tortueux
Le doux feu du soleil flatter le sein de l'onde.

Le soir et le matin, la Nuit baise le Jour ;
Tout aime, tout s'embrase, et je crois que le monde
Ne renaît au printemps que pour mourir d'amour.

Saint-Amant a la réputation d'un franc buveur. Il a chanté maintes fois les plaisirs du cabaret. M. Rémy de Gourmont émet à ce sujet un doute intéressant. Peut-être l'auteur de *Moïse* n'était-il pas l'ivrogne qu'il a bien voulu dire. « On sent bien, cependant, ajoute M. Remy de Gourmont, que Saint-Amant fréquentait volontiers les mauvaises compagnies, mais c'était surtout par amour du pittoresque, et pour en revenir avec ces sonnets qui sont, comme *les Goinfres*, *les Paresseux*, *Assis sur un fagot*, et plusieurs autres, des eaux fortes qui valent celles de Callot. On disait, de son temps les « caprices » de Saint-Amant, comme les caprices de Callot. Ils vont de pair : l'un nous fait comprendre l'autre ; ils s'illustrent réciproquement. »

Il n'est pas mauvais de remettre à leur place certains poètes trop décriés. Je crois que ce petit livre fort habilement édité par M. Rémy de Gourmont, fera beaucoup pour la gloire tardive de l'auteur du *Passage de Gibraltar*.

Tableaux d'Ame. — M Louis Lormel vient de réunir des notations (Proses simplistes, Esquisses d'Ame, Des Villes chantent et pleurent) sous le titre de *Tableaux d'Ame* et ce sont bien des tableaux d'âme en effet ces impressions minutieusement notées, rendues à touches légères et précises, ardemment éclairées ou embrumées de crépuscule, joyeuses ou tristes, douces ou brutales, sincères toujours. Il en est qui évoquent des auberges au bord des routes, des chambres villageoises remplies de la paix des vieilles choses sagement installées à leur place coutumière, des cimetières tranquille, des églises où les saints de bois vous regardent. Il en est qui ressuscitent pour notre attendrissement de bonnes femmes qui s'appelaient la Tante Ursule et la Tante Adélaïde. Une émotion franche imprègne certaines pages ; d'autres fois l'auteur s'abandonne à son ironie volontiers joueuse et méchante. *Un début sentimental*, *Les trois Dames du café de Paris*, beaucoup de pages encore ont une cruauté volontaire. Puis, voici les villes avec leur charme particulier et leur aspect habilement caractérisé : Semur, Bruges, Nice, Ypres, Bourges, ou bien des notes de voyage sur la Suisse. Les courts récits de M. Lormel racontent quelquefois une « histoire », et quelquefois, le plus souvent, il jette son impression ou la travaille jusqu'à en faire un poème en prose. Lisez par exemple : *L'étang*, *Chromos*, *la Grange*, *Parc*, *les Miroirs*. Ce sont ces petites pièces que je préfère dans ce recueil où l'auteur nous montre une grande diversité d'émotion, beaucoup de richesse verbale et l'adresse d'un écrivain déjà exercé qui nous donnera bientôt, je veux le croire, une œuvre de longue haleine,

A. DE BERSAUCOURT.

LES REVUES

Le Maître de Léonard de Vinci : *Verrocchio* (M. Jacques Morland : *Mercure de France*, 1er avril).

« Botticelli, décorateur adroit et délicieux, ne mérite tout de même pas l'enthousiasme de ses fervents. Il a été élevé trop

haut; il ne peut plus se maintenir au rang des grands maîtres. »

C'est du moins M. Jacques Morland qui affirme cela ! Mais passons au reste de son article.

« Aujourd'hui, il est possible de partager l'art italien en trois périodes successives : la période byzantine, la période mystique et la période réaliste... »

Verrocchio est de ceux qui ont fondé la troisième période. M. Morland suit son évolution et analyse son art.

« Verrocchio développe lentement ses dons, en restant toujours maître de son génie. Il a commencé par des travaux d'orfèvrerie ; il finira par le *Colleone*.

Il ne faut jamais manquer une occasion de montrer ce que fut l'art pendant les années qui précèdent immédiatement la révélation des chefs-d'œuvre de l'antiquité. La résurrection de l'art ancien supprima en Italie cet esprit de recherche qui remplit d'enthousiasme, vers 1460, Verrocchio et ses rivaux. En étudiant Verrocchio, on voit ce que produit l'observation directe de la nature. Pendant que Botticelli s'inspire, avec une âme de poète, des modèles fournis par les générations précédentes, sans avoir le goût de suivre l'esprit nouveau dont profite mieux l'admirable Ghirlandajo, Verrocchio poursuit des études difficiles, toujours plus parfaites. Il atteint à une si grande maîtrise que, dépassant l'expression des formes vivantes, il rend vivante la pensée. »

Pour terminer, M. Morland parle de Verrocchio maître de Léonard.

Les tendances actuelles de la religion. (M. l'abbé Ermoni : *Mercure de France* 1er avril).

« On sait assez généralement que jusqu'ici on se plaisait à considérer la religion comme un corps de doctrine et un ensemble de devoirs, que l'on proposait à l'acceptation et à la pratique des fidèles.

Aujourd'hui on préfère se tourner d'un autre côté et procéder, dans la systématisation des croyances religieuses, d'une toute autre façon. Non pas que l'on abandonne les anciennes positions, mais on les regarde comme inefficaces pour agir sérieusement sur l'esprit moderne et l'on se rend de plus compte que l'analyse philosophique exige d'autres procédés et impose, par conséquent, d'autres méthodes... On s'est donc tourné vers l'âme et on lui a demandé le cadre d'une apologétique, destinée, non à supplanter l'ancienne, mais à la suppléer en vue des nouvelles exigences et des nouvelles attitudes. De ce mouvement est sortie la méthode d'immanence... qui consiste uniquement à s'appuyer sur le monde intérieur, à partir du monde intérieur pour établir la nécessité et la légitimité de la religion.

On tend aussi de plus en plus à orienter la religion vers l'action. L'homme a besoin de vivre et la loi de la vie n'admet ni suspension ni délai, ceux qui aujourd'hui aspirent à conserver à la religion la place qu'elle mérite et en même temps à l'insérer dans le mouvement général des idées, penchent du côté de la morale. On observe que le dogme s'adapte plus difficilement à la culture générale.

C'est encore le caractère social de la religion qui apparaît beaucoup, et l'étude de la religion dans le passé et dans l'avenir ; d'où culte de l'histoire. »

Tel est le résultat des observations de l'abbé Ermoni.

***

Dans le même numéro du *Mercure* d'intéressantes révélations de M. Dufaix sur Chamfleury et Madame Hauska qui, quelques jours à peine après la mort de Balzac se donna à Champfleury la première fois qu'elle le rencontra.

***

Dans la *Renovation Esthétique* un article d'Henri Clouard « pour une défense de la beauté ». D'Albert de Bersaucourt : un poème en prose « Echos, Visions et Parfums ». A signaler encore de notre collaborateur : la fin de l'étude sur « Balzac et sa Revue parisienne » parue au *Mercure de France*.

***

L'*Occident musicien*. Dans l'*Occident*, M. Georges Houdard étudie la musique du Nord et la musique du Sud. Entre les deux races il voit un terrain d'entente : la musique.

—

La méditerranéite gagne la Belgique. Sous le titre de *Belgique française* trois revues de là-bas fusionnent pour se réclamer, elles aussi, de l'idéal méditerranéen.

Bientôt les Esquimaux vont emboucher des coquillages polaires pour chanter la gloire d'Athéné

—

Dans l'*Initiation* dne lettre de Phaneg à un débutant sur l'état intermédiaire du rêveur éveillé.

—

D'Albert de Bersaucourt : *Revue du temps présent*, une étude sur « Hortense Allart de Méritens » à propos des ouvrages de M. Léon Séché vient de publier ou « Mercure de France. »

FERNAND DIVOIRE.

Reçus les ouvrages dont les comptes-rendus seront publiés prochainement : *Le Baron de Richemont* par JEAN DE BONNEFON ; *Les Conférences ésotériques* du Dr *Papus* ; *Les Vierges-mères et les naissances miraculeuses* par SAINTYVES ; *En marge de l'Odyssée* par LADOUÉ ; *Les Pas sur la Terre* par ADRIEN MITHOUARD ; *Soleil d'Islam* par PAUL BRUZON ; *Amicitiæ Sacrum* par LÉON BARRY ; *Les plus jolis vers de l'année et les Sonnets d'Amour*, recueils édités par ALPHONSE SÉCHÉ ; *De l'ombre et de la solitude* par LOUIS DUMONT ; *Images et Mirages* par CHARLES VILDRAC.

Reçu : *l'Occident*, *le Voile d'Isis*, *la Revue des Lettres et des Arts*, *la Chronique des lettres françaises*, *la Société nouvelle*, *les Chimères*, *le Penseur*.

Le Gérant : P. VULLIAUD. Imp DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Aperçu nouveau du catholicisme

II

J'avoue que si les modernistes me font apprécier les orthodoxes, les orthodoxes plus d'une fois, m'ont fait apprécier les modernistes. Si les uns sont hérétiques par leur doctrine amoindrie, par leur catholicisme diminué, leur incompréhension du surnaturel, le naturalisme et le rationalisme anti-mystique de leur tempérament et de leur esprit, les autres ne le sont guère moins, bien souvent, par la forme étroite et mesquine que revêt dans leur pensée et leur style, plus encore dans leurs façons d'agir et leurs procédés, cette orthodoxie dont ils sont les ardents, mais surtout compromettants défenseurs. Si les uns, dans leur zèle pour l'esprit et la morale chrétienne, en arrivent à l'évaporation de la lettre, de la forme et du dogme catholique, les autres n'ont-ils point quelque tendance à l'exagération opposée, à la thèse de l'école néo-monarchiste,par exemple, dont un publiciste donnait récemment la formule crue : « Quand on aura débarrassé le catholicisme de tout ce qu'il contient de christianisme, on aura la vraie religion nationale française ».

Si les novateurs abusent de la critique et du libre examen qu'ils orientent vers la négation, que dire de ces théologiens atteints d'orthodoxite suraiguë, indifférents aux profondeurs comme aux charmes de la pensée, laquelle n'est pour eux qu'un terrain de chasse à la petite bête hérétique ?

La *doctrine* des uns, et la *mentalité* des autres, seraient, à mon goût, un mélange heureux. L'Esprit large trouvant, comme l'Eglise même, son bien dans tous les partis, son butin dans tous les camps, tour à tour ou plutôt simultanément matérialiste (car la part est grande de la matière, même en religion), idéaliste (car tout doit être idéalisé par l'âme), pragmatiste (car le dogme,certes,est action et vie), intellectualiste (car la doctrine, avant de parler au cœur, s'adresse à l'intelligence), fidéiste avec Pascal et Kant, rationnel avec Descartes et Lacordaire, ami de la tradition aussi bien que du progrès, de la science comme du dogme, il ne voit pas de motif de n'être point modernisant et intransigeant tout à la fois, au sens *positif* de ces deux mots, et au risque de s'entendre traiter de « loque intellectuelle » par les amis des deux rives. Il s'en consolerait en son-

geant que le drapeau de la France, ce grand pays synthétique ouvert à tous les souffles généreux et formé de la fusion de tant de races, n'est lui aussi qu'une loque et qu'il flotte à tous les vents, ce qui est sa beauté et sa gloire. Flotter à tout vent de doctrine, comme à tout opportunisme de sentiment, est assurément la marque d'un esprit faible ou d'un cœur frivole, si l'on entend ce « flotter » en un sens d'indécision et de contradiction réelle. La vérité est immuable comme la lumière est simple, comme est fidèle le cœur bon et sûr. Mais de même que cette fidélité du cœur n'empêche pas la variété des affections légitimes, pas plus que l'amour du bien absolu n'exclut la diversité des bonnes actions, ou la simplicité de la lumière, la gamme nuancée des couleurs dont cette simplicité est précisément la blanche synthèse ; de même que l'harmonie musicale est d'autant plus riche, l'impression de son unité sonore d'autant plus forte et puissante et qu'elle est faite des mille jeux de tout un orchestre, — ainsi je crois que l'orthodoxie la plus stricte, bien loin d'exclure ou de gêner l'ampleur ou la largeur de l'esprit, est au contraire la synthèse harmonieuse de ses points de vue, la plénitude et l'équilibre de toutes ses forces, l'orchestration de toutes ses gammes, l'unité de tous ses rayons, fondus en un immense flambeau qui est à la fois la lumière du ciel et la lumière de ce monde.

On est frappé, à la surface, de la multitude des philosophies, des religions, des vérités, des doctrines ; on est scandalisé de leur nombre, dérouté par leurs divergences ; on hésite, on doute. S'il n'y en avait *qu'une*, on ne douterait pas. Or c'est là précisément, pour l'esprit large, le fait réel. Il n'y a qu'une philosophie : la *Philosophie*, dont les systèmes partiels et tronqués ne sont en quelque sorte, comme on dit en zoologie, que des *arrêts de développement*.

Il n'y a qu'une philosophie comme il n'y a qu'un ciel, contenant dans son immensité tous les mondes. Jadis, on ne croyait qu'à un monde : la terre. Et l'erreur n'était pas de croire à la terre, mais de ne croire *qu'à elle seule* : (les *que* sont toujours à retrancher). On niait *la pluralité des mondes* (un système est toujours cela). La terre semblait si vaste, si large, si encombrée de magnificences, avec ses montagnes géantes, ses peuples, ses forêts, ses océans ! et elle l'est en effet. Tant qu'on admire on n'a jamais tort : la science moderne, en les regardant au microscope, n'a fait que centupler notre admiration pour la terre et ses merveilles. L'insecte est un roi vêtu de splendeur, le moindre ruisseau des champs charrie en chacune de ses gouttes d'eau enchantée des spectacles féeriques. J'ai dans mon

jardin autant de chefs-d'œuvre que de fleurs et de brins d'herbe, et ce n'est pas seulement le lis, c'est la moindre mousse, c'est le plus petit lépidoptère au fond des prairies perdues qui rendrait jaloux Salomon. Oui, la science est une fée qui a enchanté la terre ; en la touchant de sa baguette, elle l'a peuplée à nos yeux de plus de nations fantastiques, de plus de créations merveilleuses que tous les cerveaux de tous les poètes réunis n'en pourraient enfanter dans les exaltations les plus lyriques de leurs rêves.

Mais qu'est-ce que la terre, qu'est-ce que cette terre encombrée de magnificences ? Qu'est-elle aux yeux de la science moderne, quand ces yeux se lèvent au ciel ? Plus rien ; et il en est ainsi de la matière, comme d'ailleurs de tout système étroit et partiel. « Le système » fait l'unité comme l'enfant sur le clavier, avec une note : il ignore *l'accord*, cette conciliation ; il ignore le concert, cet accord des accords. L'enfant joue avec un doigt ; il n'a pas cette largeur de main qui s'étend d'un bout de la gamme à l'autre. Ouvrez Spinosa : tout est divin. Lisez Moleschott : tout est matière. Le matérialiste, le psychophysiologiste est un myope qui ne voit que le premier plan des choses. A son tour le spiritualiste est exclusif bien souvent. Pénétré de l'esprit, de ses puissances, de ses splendeurs, il lui arrive de s'y enfermer. Berkeley niait la matière. Fichte, Schelling, ramenaient tout à leur moi intelligent, à la pensée. Hegel assujettissait la nature entière à ses idées, comme un despote, et n'avait que du dédain pour le ciel étoilé, parce qu'il ne rentrait pas dans son système. Descartes, en son mécanisme exclusif, rejetait, non seulement l'énergie essentielle à la matière, mais encore les forces vitales, l'énergie végétative de la plante, l'activité sensible de l'animal. D'un trait, il biffait deux ou trois règnes de la nature, trouvant plus simple de ramener à la *matière brute* tout ce qui n'était pas *la pensée*. Lui et Malebranche, le plus doux des hommes, s'amusaient à torturer des chiens pour démontrer les ressorts de ces machines aboyantes, et, d'après eux, tout aussi insensibles que des toupies et des pantins. Ils voulaient, disaient-ils, creuser l'abîme entre l'homme et l'animal, pour éloigner à jamais le matérialisme. Et qu'ont-ils fait ? Ils ont jeté le pont par où le matérialisme est entré. Le pont est facile à voir : si les merveilles de l'instinct et de la sensibilité animale peuvent s'expliquer par la matière brute, pourquoi pas l'âme et les merveilles de l'intelligence humaine ? — Et voilà comment tous les esprits étroits se donnent la main — je veux dire se culbutent les uns les autres.

Il y a encore le spiritualiste étroit par scrupule, le chrétien qui a peur de la science, le vieux réactionnaire qui

dit non aux idées nouvelles, le théologien exclusif, comme le Révérend Whewell. qui publia un livre contre la pluralité des mondes, c'est-à-dire contre l'astronomie moderne. Quelques-uns ne refusent pas l'existence aux terres du ciel, mais ils leur refusent le droit de porter des habitants. Notre planète doit avoir le monopole de la vie. D'autres se moquent des forces inconnues de la nature ou de l'organisme, du subconscient, de la métapsychie, comme on s'est moqué de la vapeur, des ballons, de toutes les découvertes. D'autres, se faisant de la nature une conception étroite, dénient aux esprits le pouvoir d'exister et rejettent de parti-pris toutes les manifestations spirites, qu'ils trouvent commode de mettre au compte de l'inconscient humain quand ils ne les traitent pas de jongleries et de prestidigitations.

En face de ceux qui en politique et ailleurs, ne voient que le progrès et par là même vont à la décadence, il y a ceux qui n'y croient pas et passent leur vie à pleurer le passé mort. De même la science se dresse contre la foi, la foi s'oppose à la science; les deux idées sont en lutte comme la thèse et l'antithèse éternelles. La Foi dit à la Science : Impie ! la Science dit à la Foi : Aveugle ! C'est la division des idées, c'est la division des hommes, les dévots d'un côté, les libres-penseurs de l'autre. Et dans le même homme, quelquefois, éclate cette division douloureuse, ce tiraillement intime, si fréquent aux époques de crise intellectuelle, où la prédominance d'une idée nouvelle, d'un aspect nouveau des choses, vient éblouir les âmes et les absorber dans une contemplation trop étroite, trop exclusive, d'un point de vue au préjudice des autres.

Le synthétiste, lui, est aussi large en philosophie qu'en littérature où il admet tous les systèmes, — (moins leurs limites et leurs négations). Est-ce à dire qu'il n'ait pas plus de conviction religieuse que de conviction littéraire? Nullement. Le scepticisme n'est point du tout la largeur d'esprit, mais seulement sa contrefaçon. Penser, c'est avoir des convictions, penser largement, c'est les avoir grandes, synthétiques, en religion comme en littérature. Quelle est la vraie littérature, la grande, l'unique, la littérature tout court et complète ? Est-elle *classique, romantique, réaliste, symboliste ?* Elle est tout cela à la fois. Le *classique*, c'est l'ordre, la règle, le goût, la convenance, la sobriété élégante et pure, l'ensemble des qualités calmes et dignes, l'aristocratie de l'idée et la noblesse du style. Le classique, c'est la raison en littérature. Le *romantisme*, c'est l'imagination, cette folle éblouissante qui parlait à l'oreille des Shakespeare, cette folle qui néanmoins est une sœur de la raison ; qui est la

raison splendide. Le romantisme, c'est l'inspiration chaude, l'étourdissante sonorité du vers, l'amour du grandiose dans la pensée, le culte du pittoresque dans l'expression. C'est Victor-Hugo après Racine.

Qu'est-ce que le *réalisme ?* C'est le culte du vrai rendu dans sa crudité austère ; c'est la sincérité, chose un peu négligée des romantiques, ces splendides gesticulateurs ; c'est la précision en littérature. Le *symbolisme* enfin, c'est la nuance, l'intuition, le mystère, la souplesse, la fluidité musicale du vers et du sentiment. L'homme parlant *raison* (classiques), avec *splendeur* (romantiques), avec une splendeur si belle qu'elle a le droit d'être nue (réalistes), et pourtant *mystérieuse et subtile* (symbolistes) : voilà la littérature. Puisse l'idée, la grande idée universelle, apparaître un jour dans l'auréole d'une raison éclatante comme l'imagination même, tangible comme la matière, délicate comme une suggestion d'âme ; resplendir dans une œuvre qui sera le baiser de paix des systèmes, une œuvre aussi ordonnée que puissante, aussi puissante que vraie et intime ; — sérieuse comme la sagesse, splendide comme la couleur, exacte comme la science, magique comme le rêve ; classique, romantique, réaliste, symboliste.

Cette largeur d'esprit, je l'applique en religion. Quelle est la religion de l'esprit large ? Et d'abord quel est le Dieu de l'esprit large ? Est-il réel ou idéal ? Universel ou déterminé ? Infini ou personnel ? Connaissable ou inconnaissable ? Autant de mots, autant de systèmes. Et ce ne sont pas là de simples mots vides, faits pour sonner dans quelques bouches de savants oisifs et disputeurs, ce sont des mots immenses, dont chacun a fait vivre ou mourir des millions d'hommes, battre ou se glacer des millions de cœurs. Questions d'apparence scolastique et subtile, en réalité questions capitales, car l'erreur en philosophie ressemble aux erreurs du télescope, où souvent dévier d'un fil c'est se tromper de milliards de lieues. Un petit mot, ou un autre petit mot, et la face du monde change.

I. — *Dieu est-il réel* ou *Dieu est-ce l'idéal ?*

1er Système (Thèse) Dieu est réel — Le divin est une réalité. Sous une forme ou sous une autre, finie ou infinie, physique ou spirituelle, ridicule ou sublime, les religions enseignent la réalité de Dieu. Cette croyance est en philosophie celle des théistes et des panthéistes. Pour les premiers, Dieu c'est *l'Etre ;* pour les seconds, c'est *l'Univers*, pour tous une réalité, et la plus haute, la plus profonde, la plus réelle des réalités qu'ils conçoivent : la Réalité même.

2me Système (Antithèse) Dieu c'est l'Idéal. — Lisez Renan et beaucoup d'autres qui ne se considèrent pas toujours

comme les moins pieux des mystiques : pour eux Dieu est le nom propre de la perfection et de l'absolu, c'est l'*Absolu*, c'est *la Perfection*, mais ce n'est rien de réel. « La plus haute chose que nous connaissions dans l'ordre de l'existence, c'est l'humanité », a dit Ernest Renan. Au-dessus de l'humanité qu'y a-t-il ? Ce qui n'est pas de l'ordre de l'existence, le contraire du réel : l'*Idéal*. Misérables, en face de nos chétives grandeurs ; artistes en face de la beauté fugitive ; philosophes devant la vérité incomplète et vacillante ; vertueux, devant nos pauvres vertus, nous faisons un rêve de parfait, nous agrandissons à l'infini, tout ce que nous voyons et tout ce que nous sommes. Qu'avons-nous alors ? La grande Idée, le type suprême de la science, de la morale et de l'art ; la Vérité, la Beauté, la Sainteté adorable ; Dieu.

Synthèse des deux systèmes contraires : — Or, pourquoi mettre en lutte ces deux croyances ? Dieu existe véritablement (Bossuet), et Dieu c'est l'absolue perfection (Renan). Je vais plus loin, et remarquons-le, non seulement ici comme ailleurs, les deux contraires se concilient, mais ils se complètent au point que, vu à fond, chacun des deux nécessite l'autre. Et en effet quelle est la vraie réalité ? Quel est le plus haut point de l'existence, le comble du réel ? C'est l'idéal, c'est le parfait. La vraie réalité est la realité parfaite, complète, absolue. Tant que le réel s'arrête au-dessous de l'idéal, il n'*est* pas complètement : C'est un réel inférieur, misérable ; le vrai réel, c'est l'idéal réalisé. Donc le premier système implique naturellement le second. L'esprit étroit qui rabaisse tout, voit partout des contradictions parce qu'il met partout des limites. Il enfermera Dieu dans un oignon, dans une réalité inférieure et mesquine, et aussitôt la contradiction naîtra : le premier système contredira le second, car un oignon n'est pas l'idéal. L'idéal ne peut exister que dans une réalité sans borne. — A son tour le second système contredira le premier, si l'esprit étroit s'y loge. C'est rapetisser la Perfection, que lui refuser le premier des biens, l'existence ; nier la réalité de Dieu, c'est rogner le Parfait en lui marchandant la vie. La perfection de M. Renan ressemble à la jument de Don Quichotte : elle a toutes les qualités, mais elle est morte. Il ne voit pas que la perfection vraie n'a sa plénitude que dans *l'Etre*, comme l'Etre dans la perfection ; que l'*Idéal* plein est réel comme le *Réel* suprême est idéal et que Dieu est le confluent de ces deux fleuves.

II. — *Dieu est-il un être déterminé, ou bien est-ce l'universel ?*

Premier Système. (*Thèse*), *Dieu est un être déterminé.* — Dieu n'est ni vous ni moi, il est lui. « Dieu est Dieu », dit

Mahomet; *Ego sum qui sum,* a dit le Jéhova de Moïse. C'est le monothéisme juif, le polythéisme païen, le déisme philosophique.

Deuxième système. (*Antithèse*). *Dieu est l'être universel.* — C'est le second instant de la réflexion sur Dieu, le second moment de l'idée, dirait Hegel. L'enfant est théiste, partisan du premier système ; le jeune homme est facilement panthéiste, partisan du second. C'est le panthéisme, c'est le monisme qui mettent une majuscule à la Nature, à l'Univers.

Synthèse. — Or les deux contraires, loin de s'exclure, se complètent l'un par l'autre, et constituent, comme toujours, les deux moitiés de la vérité totale. St Thomas d'Aquin, le plus grand penseur de l'Eglise catholique, a écrit en toutes lettres : *Deus est omnia. Dieu est tout.* C'est la formule même du panthéisme. Mais si le panthéisme a raison dans ce que sa conception de Dieu a d'immense, il a tort dans ce qu'elle a d'étroit. Le panthéisme qui s'élève à l'idée du grand Tout, confond ce grand Tout avec l'univers. Il emprisonne Dieu dans la nature, dans le temps, dans l'espace, comme si Dieu avait besoin de tout cela pour vivre et pour exister. Dieu a tout l'être de l'humanité, toutes les qualités de tous les êtres, c'est vrai, mais il a tout cela supérieurement, immensément, divinement. Il ne l'a pas à notre étroite manière. Tout vit en lui, mais transfiguré. *Deus est omnia* EMINENTER ; Dieu est tout, mais *éminemment*. Il a la perfection de toute réalité.

Ainsi le théisme s'ajoute au panthéisme, non pour restreindre mais pour agrandir la notion de Dieu en la dégageant des limites de nos imperfections nécessaires. Ainsi sont conciliés les deux contraires. Dieu est le grand Tout, et Dieu est un être à part, l'Etre à part par excellence. Il n'est pas le monde, il est mieux, il est l'idéal du monde, mais idéal qui est la suprême réalité.

III. — *Dieu est-il personnel, ou est-il l'immensité infinie.*

Premier système (Thèse) : Dieu est personnel. — Dans ce système qui est celui du paganisme, du christianisme, de la foule, et d'un très grand nombre de penseurs, Dieu est un être intelligent et libre, pensant et aimant, qui peut dire : Je veux ; qu'on peut appeler un père, un ami, un monarque, un maître, qui a l'œil ouvert sur le crime et l'innocence, qui envoie ses anges à Abraham, etc... Dieu est personnel.

Deuxième système. (*Antithèse*) *Dieu est l'immensité infinie.* — Les partisans de ce second système traitent le premier d'humain, d'enfantin. Ils se raillent de ceux qui mettent Dieu dans les chapelles tandis qu'il a l'ampleur de l'uni-

vers ; parfois ils semblent confondre Dieu avec l'Espace, cette idée de l'immensité les obsède.

Synthèse des deux contraires. — Nous répéterons ici notre formule émise ailleurs : non seulement les deux contraires ne s'excluent pas, mais ils s'appellent ; à la condition toutefois qu'ils sacrifient leurs limites c'est-à-dire leur petitesse. Si vous vous faites des idées étroites de la personnalité ou de l'immensité, vous ne les concilierez pas. Rien ne se concilie que dans la largeur d'esprit. Presque toujours quand nous concevons *la personnalité*, nous y ajoutons des bornes humaines, nous en retranchons *l'immensité*, nous faisons de l'anthropomorphisme. D'autre part, nous rabaissons l'Immensité elle aussi, en la concevant à notre manière humaine et matérielle ; nous la matérialisons, nous nommons de ce nom sublime le simple espace qui sépare les corps, ce grand vide qui n'est que l'image, le reflet dans le néant, de la véritable immensité de l'Être plein. Dès lors il devient impossible de s'entendre. Ayant abaissé les idées, nous les opposons facilement, et les systèmes entrent en guerre. Car enfin c'est évident, *une personne* comme vous n'est pas *l'Espace*, et l'espace qui sépare les nébuleuses ne saurait être une personne. Mais à qui la faute ? Supprimez les bornes, les petitesses, les grossières matérialisations des choses, élargissez vos conceptions ; Qu'est-ce alors que *la personnalité* ? La plus haute forme de l'être. Plus l'être monte, plus il est personnel : l'animal l'est plus que le caillou, je le suis plus que l'animal, le génie l'est plus que moi. La personnalité est une perfection. Dieu est la personnalité infinie.

Et qu'est-ce que *l'immensité* au sens large et philosophique ? C'est la grandeur sans bornes de l'être, c'est la plénitude sans limites, l'océan sans rives de toutes les perfections. Dieu est l'immensité même, au sens sublime du mot, parce qu'il est la personnalité infinie.

IV. — *Dieu est-il connaissable ou est-il inconnaissable ?*

Premier système. (Thèse). Dieu est connaissable. — Toutes les religions prétendent connaître Dieu ; les philosophes le définissent ; Renan l'appelle « l'Idéal », David « Le Tout-puissant », le Chrétien « Notre Père ». Chacun a son idée de Dieu, et, comme nous venons de le voir, toutes ces idées se concilient et forment, en se conciliant, la connaissance la plus parfaite que nous ayons du divin.

Deuxième système, (Antithèse) *Dieu est inconnaissable.* — C'est l'*Inconnaissable*, disent les positivistes et les agnostiques ; c'est le mystère, disent les poètes et les religions elles-mêmes. Isis était voilée chez les Egyptiens, comme le saint des saints chez les Juifs, et l'univers est dans le silence car le sphinx n'a pas dit le mot.

Synthèse. — Les deux systèmes font la vérité totale. Dieu est *connaissable;* car nous avons la nature, nous avons la raison, nous avons les religions et les philosophies pour le connaître. Et puisque leurs lumières mises en faisceau par l'Esprit large et conciliateur s'harmonisent et se complètent si bien malgré leurs contradictions apparentes, comment douterions-nous ? Mais Dieu reste *inconnaissable* et mystérieux dans ses profondeurs. Le grand Lumineux et le grand Obscur, non pas en soi mais pour nous, non par obscurité, mais par excès de lumière. Ni l'Etre, ni le Soleil ne se peuvent regarder en face ; le divin est la clarté même, mais c'est la clarté immense faite pour des yeux infinis. L'œil borné n'en reçoit que quelques rayons, suffisants pour éclairer le monde. Le fond reste impénétrable.

Dieu est la Clarté. Dieu est le Mystère.

Les prétendues antinomies philosophiques peuvent donc se résoudre en une conciliation qui est l'orthodoxie même. La Vérité est faite de toutes les affirmations, — même de l'affirmation athée L'affirmation athée ! voilà un mot nouveau dans le dictionnaire philosophique. Mot juste pourtant. Si l'athée ne faisait que nier ; s'il ne fallait voir en lui qu'un myope fanatique, montrant le poing à l'infini dans sa haine sotte, ou se courbant sur la flaque terrestre sans voir au fond le reflet du ciel, il ne serait que méprisable. Mais l'athée *affirme*, il pose une affirmation méconnue de son adversaire étroit, une de ces grandes affirmations qui sont des moitiés de philosophies. *Au divin il oppose le non-divin ;* il est le défenseur de l'être fini et borné, le champion de l'univers vis-à-vis de Dieu, qu'il a tort de nier. L'athée complète le panthéiste, comme le panthéiste complète l'athée.

L'orthodoxie philosophique est donc la synthèse de toutes les philosophies partielles et contradictoires, y compris l'athéisme lui-même en ce qu'il a de *positif*. De même l'orthodoxie religieuse n'est-elle pas la synthèse de toutes les religions partielles et contraires, la perfection des éléments qui se trouvent à l'état séparé ou incomplet dans les autres cultes, la communion universelle faite de tous les battements mystiques du cœur humain ? La religion catholique est *israélite*, en ce qui constitue l'essence du judaïsme : croyance messianique et formalisme d'une liturgie où tout est figure et parabole. Elle est *protestante* par sa foi à l'Evangile, par le libre examen possible de ses titres, par l'idéalisme profond de sa doctrine et son culte de l'Esprit. Elle est *païenne* par le matérialisme poétique de ses formes extérieures et son culte de la lettre. Elle est *musulmane* par son dogme de l'unité de Dieu et l'affirmation nette, vigoureuse de la *personnalité* et de *l'autorité* divines. Elle est *bouddhiste* par la pureté de sa morale de détachement et de

charité, par son mysticisme et ses monastères. Elle est *monothéiste*, comme l'Islam et Israël; elle est *polythéiste* par la foi aux personnes divines et par le culte des saints qui est en même temps le vrai *culte de l'humanité*. Elle est *dualiste*, comme Zoroastre et Manès, puisqu'elle admet les deux principes bon et mauvais et la guerre des deux esprits. Elle est *panthéiste* puisqu'elle ramène tout à Dieu et rêve la divinisation de l'homme. Elle est *humaniste* puisqu'elle adore un Dieu incarné, un Homme-Dieu. Elle est *rationaliste*, puisqu'elle veut que la foi soit raisonnable et volontaire. Elle est *occultiste*, puisqu'elle croit aux anges et aux esprits, aux formules et aux sacrements. Elle est *philosophe*, puisqu'elle a des docteurs qui sont les plus grands des métaphysiciens et des sages. Elle est *fataliste* par son dogme de la chute et de la solidarité humaine, et pourtant elle affirme la *liberté* individuelle et les œuvres personnelles et fait dépendre le salut de cette conciliation sublime : « Agir comme si l'on pouvait tout, prier comme si l'on ne pouvait rien ».

Ainsi l'Eglise est essentiellement synthèse et plénitude, « Assemblée universelle ». Rien n'empêche au reste que chacun y entre par la porte qui lui convient, et y prenne la place et la part qu'il préfère ; que l'un *incline* (mais sans y *verser* toutefois et sans *exclure* ni abandonner le reste, car là serait l'hérésie), au pur évangélisme spirituel (protestantisme), l'autre à l'observation des rites (judaïsme), celui-ci au renoncement intérieur (bouddhisme), celui-là au culte de la Vierge ou des Saints (polythéisme). Car la grande Eglise a ainsi ses chapelles, *ses petites hérésies orthodoxes*, qui correspondent à toutes les religions, à toutes les aspirations du cœur humain Dans le catholicisme je retrouve tous les cultes, comme au congrès de Chicago, mais expurgés, fondus et synthétisés en une unité vivante qui les harmonise tous, non pas dans le vague d'une foi imprécise à un au-delà quelconque ni dans un syncrétisme qui serait un amalgame monstrueux et sacrilège du vrai et du faux, du positif et du négatif, de Jésus et de Bélial, mais dans l'ampleur précise et orthodoxe de la religion de l'esprit large, de la conciliation harmonieuse des vérités dans la vérité universelle.

Ainsi tout s'harmonise dans la doctrine suprême, dont les trois grands dogmes se trouvent être, de plus, les trois grandes idées centrales de la philosophie et de la raison humaine :

1° la *Trinité* (type de l'union, de la société, de la famille, de la synthèse, du syllogisme, du mariage universel de deux termes dans un troisième qui est leur conciliation et leur unité) ;

2° *L'Incarnation*, type de l'incarnation universelle, c'est-à-dire de l'essentielle dualité de la forme et de l'esprit, du *mécanique* et du *psychique*, dont la combinaison indissoluble et partout présente est, au dire de M. Fouillée, « le résultat auquel aboutit la philosophie contemporaine » ;

3° La *Chute* et la *Rédemption*, application transcendante de la grande loi de solidarité, de réversibilité qui est le fond de la société humaine.

Ainsi les mystères du christianisme, bien loin d'être sans rapport avec la vie et la science, ne sont que le couronnement religieux, l'application transcendante des grandes lois universelles.

Et ces trois grands dogmes, ces trois grandes lumières (Trinité, Incarnation, Rédemption), sont l'*Amour de Dieu* où toute la morale se résume, dont les mères parlent aux petits enfants, et que symbolisent dans le monde intellectuel la recherche ardente de l'*unité* par les philosophes, et dans le monde physique la grande loi d'*attraction* au centre, qui fait couler les fleuves, peser les corps, graviter les mondes !

Nous sommes là au *cœur des choses*, au point où tout ne fait plus qu'un, car ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, dit l'occultisme en sa devise profonde ; car *l'occultisme* est vrai, le *spiritisme* est vrai. La nature est baignée de surnaturel et la science travaille sous le ciel du mystère. Ou, si vous préférez, il n'y a ni mystère ni surnaturel ; il n'y a que la *nature*, mais la nature est infiniment plus vaste, plus haute, plus sublime que ne se l'imaginent les naturalistes de la matière ou même les psychologues de l'esprit humain. La religion aussi est un fait de la nature : c'est le fait *transcendant* de l'âme et de l'histoire. Le miracle aussi est un fait, et *un fait de la nature*, mais d'une nature supérieure à la nature matérielle et à nos petites forces humaines (ce qui, certes, n'a rien de miraculeux). Sans parler des milliards d'êtres et de puissances spirituelles s'échelonnant sans doute au-dessus de l'homme et pouvant agir sur nous, il y a dans la simple notion de Dieu plus de surnaturel que ne peuvent en contenir tous les miracles de toutes les religions ; or Dieu c'est l'*être à l'état de nature*, et nous vivons, nous sommes et nous nous mouvons en lui.

Sachons donc agrandir notre conception de la nature, et aussi notre conception de l'*Eglise*. L'*Eglise* (quant à son âme du moins) n'est pas autre chose que « la grande société de toutes les âmes de bon vouloir sauvées dans tous les temps comme dans tous les mondes, par l'application des mérites du Sauveur, qui est mort pour tous. »

On comprend dès lors la maxime : « Hors de l'Eglise point de salut, » qui devient celle de la largeur d'esprit même. L'Eglise est aussi vaste que l'univers et que la bonne volonté. Sans doute l'Eglise a un corps, la vérité est précise, minutieuse même, comme toute chose dans la nature, comme un organisme, comme une œuvre d'art, comme un problème d'algèbre, et l'ampleur n'exclut pas plus la formule en religion qu'en astronomie. Car l'esprit large, je crois l'avoir dit, n'est pas l'esprit vague, avec lequel on le confond si souvent. La vérité est comme la nature : aussi exacte qu'elle est immense. L'orthodoxie est comme Dieu, qui étant l'Etre universel n'en est pas moins l'Etre transcendant et personnel par essence. Les *intransigeants* et les *conciliateurs* sont donc également dans le vrai, et se complètent les uns les autres, comme le « vu de profil » complète le « vu de face », comme l'arithmétique et le sentiment se combinent dans l'harmonie de la musique ou du vers. Soyons *exclusivement* des *esprits larges*. Catholiques, restons modernes ; modernes, restons catholiques, et les deux totalement, — sans diminution ni de la Doctrine par quelque rupture d'équilibre de l'esprit, ni de la Science et de la critique par quelque méthode étroite, systématiquement naturaliste, exclusive d'une catégorie de faits. Quand la Pensée sera la grande synthèse impartiale, la délicate pondération des idées ne s'excluant plus les unes les autres, elle n'aura plus rien à craindre, je crois, de l'anathème papal ni de « l'exclusivisme romain », qui n'auront plus de raison d'être, — *plus d'exclusions à exclure*.

C'est mon vœu, ou c'est mon rêve.

JOSEPH SERRE.

Catholicisme et Positivisme

L'idée qu'avait eue Auguste Comte, d'établir un accord entre les Positivistes et les Catholiques n'a jamais été tout à fait abandonnée et maintenant elle fait partie intégrante de la théorie des positivistes traditionalistes. Je ne crois pas cette union légitime : les Comtistes sont trop éloignés de la tradition philosophique catholique.

En effet Comte, qui prétendait avoir une grande « vénération pour les ancêtres », a pourtant repris une thèse qui est loin d'être sainement traditionnelle : « Comment les choses se passent-elles, comment les phénomènes sont-ils liés entre eux, en d'autres termes quelles sont les lois des phénomènes, voilà, déclare-t-il, la seule connaissance qui nous soit permise. » Jamais un catholique ne pourra admettre cette déclaration. Abolissant la métaphysique elle rend impossible les preuves de l'existence de Dieu et rejette les motifs de crédibilité, ce qui est contraire à la tradition chrétienne, qui a toujours soutenu les bases rationnelles de la foi.

La Foi catholique par Saint Paul dit aux Romains : « Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité sont devenues visibles depuis la création du monde par ce qu'il a fait. » (1)

La Théologie catholique par Saint Thomas déclare : « L'existence de Dieu et les autres vérités que nous pouvons découvrir sur Dieu par la raison naturelle, selon les paroles de Saint Paul aux Romains, ne sont pas des articles de foi, mais des préambules à la foi, car la foi suppose des connaissances humaines de même que la grâce suppose la nature. Cependant rien n'empêche que des vérités susceptibles d'être démontrées ne soient reçues comme des choses de foi par ceux qui n'en saisissent pas la démonstration. » (2)

Enfin la Tradition catholique par le Concile œcuménique du Vatican a condamné tous ceux qui prétendent que la raison humaine ne peut remonter à la cause première :

(1) *Ep. aux Romains* I, 20.
(2) *Somme théol.* I, II, 2.

« Si quelqu'un dit que la lumière de l'humaine raison est incapable de faire connaître avec certitude, par le moyen des choses créées, le seul et vrai Dieu notre Créateur et Maître, qu'il soit anathème. » (1)

Pie X rappelle ce canon dans sa dernière encyclique, dont toute la partie sur l'agnosticisme serait à citer, car c'est une défense de la raison humaine et une condamnation des « monstrueuses erreurs » qui l'abaissent. M. Léon Daudet, en signalant les philosophes visés dans cette encyclique, n'a cité que les Allemands ; mais M. l'Abbé Guibert a vu plus clair et n'a pas oublié A. Comte et H. Taine, qui ont enseigné, dit-il, que l'homme n'a point le droit de dépasser la région des phénomènes. (2)

La proposition fondamentale du positivisme est donc solennellement rejetée du catholicisme.

D'un autre côté, il semble étonnant qu'Auguste Comte ait pensé avoir l'appui des catholiques quand on voit à quoi se réduit sa prétendue « vénération » du catholicisme. Il le considérait, en effet, comme provisoire et destiné à être remplacé par la religion positiviste : « Il faut souhaiter, dit-il, que les âmes restent catholiques, jusqu'à ce qu'elles deviennent positivistes, en évitant tout scepticisme. »

Ailleurs : « Désormais abandonnée spontanément à sa corruption naturelle, la croyance monothéique, soit chrétienne, soit musulmane, mérite de plus en plus la réprobation que son avènement inspira, pendant trois siècles, aux plus nobles patriciens et théoriciens du monde romain. » (3)

Enfin « le positivisme élimine irrévocablement le catholicisme. » (4)

Quant à la morale chrétienne il en proclame le « caractère immoral inhérent à sa nature antisociale. » (5)

Ces idées n'ont d'ailleurs rien qui étonne, de la part d'A. Comte : ce qu'il admire dans le catholicisme, c'est l'organisation et non la partie dogmatique, et mystique que son intelligence utilitaire était incapable de comprendre.

Aussi dans son calendrier positiviste, il cite Saint Paul, mais ne réserve pas un jour au Christ, qui d'après lui, n'est que le « prétendu fondateur » (6) du Catholicisme.

Nous avons vu qu'A. Comte pensait remplacer le Christianisme par la religion positiviste. La religion de Comte est basée sur l'Adoration de l'Humanité, sous le nom de

(1) De Revel, *Canon* I.
(2) *Revue pratique d'Apologétique*, 15 octobre 1907, p. 126.
(3) *Cathéchisme positiviste* p. XIII
(4) id. p. XIV.
(5) id. p. XIV.
(6) id. p. XII.

Grand-Etre : « En un mot, dit-il, l'Humanité se substitue définitivement à Dieu, sans oublier ses services provisoires. » (1)

A cette adoration de l'Humanité il associe le « Grand Milieu » (l'Espace) et le « Grand Fétiche » (la Terre). Ce sera la trinité positiviste. La parodie du Catholicisme ne s'arrête pas là ; Comte compose des prières, instaure des sacrements et des fêtes. (2) Que cette création d'une nouvelle religion n'ait pas sombrée sous le ridicule, cela semble paradoxal, surtout étant donnée la « rigueur minutieuse de ses prescriptions » et le « degré extraordinaire où il pousse la manie de la règlementation » (3) ; dans tous les cas la tendance nettement panthéiste et naturaliste apparaît, et par là Comte se rapproche plus qu'on ne le croit de la tradition maçonnique.

Littré avait bien vu le côté faible de cette partie de l'œuvre de Comte, il repousse la méthode subjective et note l'incompatibilité des « deux régimes théologique et positif. » (4) Cette branche de positivistes composée de Littré, Laffitte et autres, n'approuva pas le Comte de l'Appel aux Conservateurs ; ils se souvenaient de celui qui s'était enthousiasmé de la Révolution de Février : Un fond socialiste, qui est inhérent à la philosophie positive, s'accommoda sans peine d'une plus large influence donnée aux masses populaires. » (5) dit Littré. Cependant l'idée d'associer le Catholicisme au Positivisme ne devait pas périr.

II

M. le Comte Léon de Montesquiou préconise l'accord sur le terrain politique des Catholiques et des Positivistes dans un ouvrage intitulé : « Le Système Politique d'Auguste Comte ».

Ce livre porte la firme de l'Action Française, qui est la mise en pratique de la théorie sur l'accord. Si les directeurs de cette ligue, qui sont, si je ne me trompe, trois positivistes, ne prétendaient qu'à changer la forme gouvernementale ils pourraient évidemment établir un accord entre eux et certains catholiques, car le catholicisme est indépendant des formes gouvernementales ; mais étant

(1) *Cathéchisme positiviste* p. 382. N'est-ce pas là le comble du blasphème ironique ?

(2) Voir *le Système de Politique positive*, *le Cathéchisme positiviste*, etc...

(3) Stuart-Mill, *Auguste Comte et le Positivisme*, p. 155.

(4) E. Littré. *Auguste Comte et la philosophie positive*, p. 577.

(5) E. Littré. *A. Comte et la philosophie positive*, p. 592.

donné le caractère philosophique et sociologique de cette ligue, je m'étonne qu'on y rencontre des catholiques.

Par exemple, le livre de M. de Montesquiou, qui est bien officiel, puisque c'est un cours naguère professé à l'Institut d'Action Française, contient des comparaisons fâcheuses. M. de Montesquiou y ose un parallèle entre la foi catholique et la foi positive. Comment n'a-t-il pas vu que s'il est raisonnable d'avoir foi en des dogmes que l'on croit révélés par Dieu (le pape parlant « ex cathedra » enseigne au nom du Verbe), il ne l'est plus de croire aveuglement ce qu'un homme nous enseigne ?

Mais, ce qui est plus grave, ce livre contient des propositions, au moins erronées, sinon hétérodoxes. La déclaration agnostique de Comte, citée au début de cette étude, est reproduite dans cet ouvrage (1). Le culte panthéistique du Grand-Etre (l'Humanité) s'y retrouve également : « En résumé, dit-il, d'après le positivisme, nous devons adorer le Grand-Etre, parce qu'il est l'auteur immédiat de tous nos biens » (2). N'est-ce pas là une déclaration de panthéisme ? Et les catholiques qui contribuent à la propager n'en sont-ils pas responsables ?

Ce n'est d'ailleurs pas la seule raison de l'étonnement que l'on éprouve à voir des catholiques faire partie de l'Action Française. En effet, un catholique peut-il approuver cette déclaration : « Un vrai nationaliste place la Patrie avant tout : il conçoit donc, il résout donc, il traite donc toutes les questions pendantes dans leur rapport avec l'intérêt national (3) ».

Peut-il s'engager à servir son pays par « tous les moyens » (4) ? Je ne le pense pas, le Syllabus de Pie IX si apparemment vénéré à l'Action Française, (5) nous donnera du reste la réponse en condamnant la proposition suivante : « La violation d'un serment, quelque saint qu'il soit et toute action criminelle et honteuse, opposée à la loi éternelle non seulement ne doit pas être blâmée, mais elle est tout à fait licite et digne des plus grands éloges, quand elle est inspirée par l'amour de la Patrie » (6).

Il me semble que cela interdit bien de servir la Patrie par « tous les moyens ».

De plus, il faut remarquer que Pie IX en appelle à la

---

(1) *Le Système Politique* d'A. Comte, p. 47.
(2) *Le Système politique* d'Auguste Comte, p. 130.
(3) *L'Action Française* (Revue)
(4) Voir *Nos Maîtres. (Action Française).*
(5) *L'Action française a fondé, à son Institut, une chaise dite du Syllabus.*
(6) *Syllabus de Pie IX*, prop. LXIV.

« loi éternelle » ; n'est-ce pas là une condamnation de la sociologie positive ?

Cette dernière, en effet, a bien la prétention de se baser sur des lois ; mais uniquement sur des lois positives, c'est-à dire sur des lois provenant de l'expérience, du fait ; et elle repousse comme métaphysique tout principe absolu, or la loi éternelle, invoquée par Pie IX, n'est-elle pas un principe absolu ?

Cela nous montre l'antinomie irréductible des systèmes de sociologie catholique et positiviste ; le dernier considérant tout « dans son rapport avec l'intérêt national, ne peut, évidemment, s'accorder avec le premier qui place au-dessus la « loi éternelle » de justice et de charité.

Les catholiques de l'Action Française ne semblent pas douter qu'une politique « réaliste » est incompatible avec le Christianisme ; nous voyons, en effet, ceci, dans la Déclaration, dite des Cinq : « Rien n'empêche que nous nous accordions sur le programme de l'Action Française, avec des incroyants, s'ils sont réalistes en politique, tandis que ce programme repousse les tenants des sectes dissidentes, toujours libérales, individualistes et en route vers l'anarchie » (1). Que devient la « loi éternelle » de Pie IX, dans cette politique « réaliste » ?

D'ailleurs, tout se tient dans un système ; et si une politique réaliste convient au positivisme et au matérialisme, la politique inspirée, de l'Evangile et de la Tradition catholique, est, au contraire, une politique idéaliste en ce sens qu'elle repose tout entière sur l'idée de Justice.

Ce serait une erreur de croire que la politique idéaliste est moins solide que la politique réaliste : la première a une base sérieuse, l'Idée de justice,qui est un principe absolu, tandis que les lois sur lesquelles s'appuie la politique positive ne sont que des lois relatives. M. de Montesquiou l'avoue en parlant de la science : « Les lois de l'univers établies par nous ne sont jamais que des hypothèses que nous faisons. *Oui, ce que nous appelons dans chaque cas la vérité, n'est qu'une hypothèse* (2) » Au point de vue scientifique cela est juste ; mais tout le système positiviste ne reposant que sur des lois, établies pour l'homme, c'est-à-dire sur des hypothèses, d'après M. de Montesquiou, il n'est pas difficile de voir le danger que présente l'application d'un tel principe dans le domaine de la sociologie ou de la morale. Que répondra-t-on à celui qui appellera vérité une autre hypothèse ? Une loi relative est une base bien fragile.

(1) Revue, *l'Action Française*, 15 janv. 1908.
(2) *L'Action Française* (quotidien), 6 avril 1908.

Si la morale et la sociologie positivistes ont un fondement peu solide, ce n'est cependant pas qu'il soit idéal, car, en réalité, c'est l'intérêt qui est le point de départ de ce système utilitariste.

Comte, il est vrai, considérait l'intérêt de l'Humanité, mais certains de ses disciples, l'ont un peu oubliée, il me semble, au profit de la Patrie, la Déclaration de l'Action Française en fait foi.

C'est ce mesquin point de vue qui est la cause du peu d'élévation du système. Les arts ne trouvent guère de place dans une sociologie aussi étroite. Cependant, M. Léon Daudet, dans la « Libre Parole » a signalé le sensualisme de la musique allemande, ce qui me semble hardi. Je ne m'étais jamais douté que Bach, Beethoven et Wagner fussent plus sensuels et moins idéalistes que M. Massenet.

M. Daudet aurait mieux fait de signaler ce que notre art moderne a d'anarchique ; les salons, les devantures de marchands de tableaux le démontrent, et l'entrée de l'Olympia au Louvre est un fait plus important qu'on ne se l'imagine. En littérature, les positivistes condamnent le Romantisme, n'est-ce pas renouveler, sur un autre plan, l'erreur des contempteurs du gothique ? (1)

Je m'étonne d'ailleurs qu'ils admirent nos cathédrales ; ne sont-elles pas des symboles de liberté, des envolées de pierre vers l'Infini ? Et ils n'aiment pas l'Infini, ces utilitaristes, M. Veaugeois nous conseille de « ne pas nous perdre dans les nuées, car nous pourrions nous enrhumer » (2) ; voilà de l'esprit bien français !

A l'élévation de l'intelligence, les positivistes préfèrent de beaucoup la force et surtout la force pratique ; ils voient l'avenir d'un pays dans l'industrialisme et la banque ! L'industrialisme, cette forme moderne de l'esclavage, la banque, qui n'est si souvent que l'usure déguisée. L'agriculture, qui devrait occuper la première place est bien moins importantes à leurs yeux.

C'est bien là du reste l'idée d'Auguste Comte, il voyait dans « l'Industrialisme Systématisé » la cause de joie universelle, et il veut confier le gouvernement de chaque petite république, (la France serait divisée en dix-sept parties) à trois banquiers (3). Je ne pense pas que cette forme de gouvernement obtienne l'assentiment des positivistes de l'Action Française, ils n'admettent pas non plus, je pense,

(1) V. p. 280 la réfutation des étranges critiques d'Art de l'Action française.

(2) *Syst. pol.* d'A Comte, page 283.

(3) Voir le Système de Politique Positive, le cathéchisme Positiviste etc....

la disparition des fortunes moyennes, les meilleurs des petits propriétaires devenant de grands capitalistes, les autres, des prolétaires. Sur ce point la branche des Positivistes suivant Littré, ainsi que Stuart-Mill, ont mieux conservé la Théorie du Maître.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule divergence, que l'on puisse relever entre eux et A. Comte ; il serait curieux de savoir s'ils pensent, comme M. Baumann, qui est logique, et reconnaît qu'il ne serait pas positiviste s'il croyait à l'éternité du catholicisme (1). Les catholiques de l'Action Française auraient grand intérêt à connaître la réponse de MM. Vaugeois, Maurras et de Montesquiou ; s'ils sont vraiment positivistes, ils doivent attendre avec impatience l'établissement du système politique et religieux d'Auguste Comte.

Comment les comtistes considèrent-ils cet événement comme possible et comment y voient-ils un progrès, c'est ce que je ne comprends pas.

Des intelligences qui ne sont pas des « esprits décapités », suivant l'expression de Villiers de l'Isle-Adam, parlant des athées, se résoudront-elles à ne rien savoir de l'origine et de la fin du genre humain ? Non, les grands philosophes viennent protester et réclamer, pour l'humanité, le droit de savoir d'où elle vient et où elle va. Nous préférons la Charité au culte du Grand-Etre et la Justice à l'Intérêt d'un pays et même à celui de l'humanité. Nous croyons que la question sociale est avant tout d'ordre moral et religieux et, avec nous, nous avons le Pape. C'est en christianisant l'humanité qu'on peut l'élever et non en la matérialisant. Ne nous reprochez pas de nous perdre dans les nuées, les flèches de nos cathédrales nous en montrent le chemin et l'orthodoxie nous empêche de nous y égarer.

Enfin si nous cherchons la justice, c'est que nous sommes les disciples de celui qui a dit : « Bienheureux, ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés. »

HENRI DE CRISENOY.

---

(1) La question religieuse (Frédéric Charpin, Mercure de France).

Etre, vivre, rêver.

I

Rien ne m'est étranger qui vit dans ma demeure,
Mais le monde s'arrête du seuil de ma maison ;
Je n'ai jamais su voir plus loin que l'horizon,
Et la suite du temps pour moi tient dans une heure.

J'ai fui l'orgueil, qui grise, et craint l'espoir, qui leurre ;
Homme selon la vie et la simple raison,
J'ai vécu seul et fier, cueillant chaque saison
D'un cœur égal, et la tenant pour la meilleure.

J'aime ce qui m'émeut, je suis selon l'instinct :
Forgeant à chaque jour un peu de mon destin,
Sans redouter la mort je me donne à la vie...

A mon balcon parfois je m'accoude, et j'attends :
Mon cœur vibre. La nuit me berce ; et je m'oublie,
Petite ombre mêlée à la fuite du Temps...

II

Quelquefois je descends au jardin, et j'y rêve.
Un lit de mousse, un pan de ciel, l'ombre d'un mur,
D'invisibles parfums dans l'invisible azur,
Il a suffi, l'heure qui naît me sera brève.

Je songe à la saison heureuse qui s'achève,
Aux jeux mouvants de l'ombre au cœur des buis obscurs,
Au plafond de ma treille où les muscats trop mûrs
Eclatent, quand le vent d'automne les soulève.

Au pied d'un orme blanc je relis d'anciens vers,
Et philosophe à mes moments, tout l'Univers,
Je l'explique en croquant des grappes de groseilles ;

Mais le verger voisin fleure si doux le miel
Qu'en écoutant pàsser des murmures d'abeilles,
Certains midis, je dors l'âme entre terre et ciel.

III

Il pleut, et j'ai rêvé de l'impossible gloire !
La pluie au gré des vents cliquette à mes volets ;
Tous mes desirs, à tire d'ailes envolés,
Ont fait plus seul mon cœnr et cette nuit plvs noire.

Atteindrai-je la source où les héros vont boire,
Et dormirai-je aussi dans l'idéal Palais,
Ou, ce soir trop pareil à d'autres, sans relais
Irai-je galopant de déboire en déboire ?

Je sens en moi des milliers d'âmes s'agiter :
Une naîtra. Hélas ! vaudra-t-elle en beauté
Celle vers qui tendaient mes fièvres les plus folles ?

Qu'importe. Je créerai mon œuvre sans rancœur :
Car je sais, dans l'éclat de ses sept paraboles,
Que l'arc-en-ciel un soir doit éblouir mon cœur.

(L'Amour) ANDRÉ TUDESQ.

Les contes de Villiers de l'Isle-Adam

Encore, loin d'un siècle immonde
Libre et seul dans les bois déserts,
Si j'avais pu venir au monde
Aux premiers jours de l'Univers ;

Quand sur sa beauté découverte
Eve promenait son œil bleu,
Quand la terre était jeune et verte
Et quand l'homme croyait à Dieu.

Villiers écrivit un jour ces vers nostalgiques. Ils expriment l'âme désenchantée de ce grand méconnu et racontent la fatigue de sa carrière aventureuse. Villiers en effet fut avant tout un triste obsédé par la laideur de son siècle et la bassesse de ses contemporains, un mystique et un sentimental choqué par l'indifférence et la brutalité universelle. Le manque d'une gloire qu'il savait méritée, les difficultés matérielles de sa vie dues à l'utilitarisme et à la sottise des gens, lui donnèrent une haine et une amertume dont son œuvre est empreinte et qui se retrouve spécialement dans est contes que je me propose d'étudier aujourd'hui. Ils forment, sous les titres divers de *Contes cruels, Nouveaux contes cruels, Propos d'au-delà, Histoires insolites*, etc., plusieurs recueils importants.

L'auteur d'*Axël* a jugé notre époque, équitablement et durement, avec le mépris d'un aristocrate souverainement dédaigneux et la claire logique d'un esprit attaché à ses croyances traditionnelles. Rien ne lui est caché, ni la vénalité de l'amour, ni la fourberie des hommes politiques, ni l'ignorance et l'ineptie de la foule. Il sait que son entourage n'a d'autre souci que ses intérêts matériels et ne recherche que les satisfactions les plus basses et les plus triviales ; il sait que dans la société moderne oganisée au mieux de la disparition de l'art et de la défaite de l'idéal, le poète ou l'artiste ne trouvent pas de place. Il sait que

les individus sensés ne se préoccupent pas de ce que signifie le Beau, le Juste, le Ciel, et que ces mots-là auront bientôt perdu leur signification. Le littérateur désireux de conquérir un tel public sera donc obligé de se déshonorer à son tour et, s'il ne veut pas mourir de faim, d'user d'infâmes procédés. Chacune de ces constatations, Villiers, nous allons le voir, les a illustrées en ses récits d'une ironie vengeresse.

Et d'abord, qu'est ce que l'homme politique vraiment habile? Villiers nous l'indique en traçant le portrait de M. Rousseau-Latouche (1).

C'était le type de l'homme de nos jours, exempt de superstitions, ouvert à tous les aspects de l'esprit, peu dupe des grands mots, cubique en ses projets financiers, industriels ou politiques.

Rousseau-Latouche avait fait sa fortune dans les lins. Il ne s'était enrichi que par le travail — et, aussi, grâce à quelque peu de savoir-faire — sans parler de certaines circontances dont il est convenu que les sots seuls négligent de profiter ; tout le monde l'estimait donc, de l'estime actuelle.

Au moral, il avait les idées françaises d'aujourd'hui, les idées ayant cours, — excepté en quelques négligeables esprits. Ses convictions se résumaient en celles-ci :

1· Qu'en fait de religions, tous les cultes imaginables ayant eu leurs fervents et leurs martyrs, le Christianisme, en ses nuances diverses, ne devait plus être considéré que comme un mode analogue de cette « mysticité » qui s'efface d'elle-même — brume traversée par le soleil levant de la Science.

2· Qu'en fait de politique, le régime royal, en France (et ailleurs) ayant fait son temps, s'annule également, de soi-même.

3· Qu'en fait de morale pratique, il faut, tout bonnement, se laisser vivre selon les règles salubres de l'honnêteté (ceci autant que possible), — sans être hostile au Bien, c'est-à-dire au Progrès.

4· Qu'en fait d'attitude sociale, le mieux est de laisser, en souriant, pérorer les gens en retard, dont le cerveau n'est pas d'une pondération calme et dont les derniers groupes tendent à disparaître comme les Peaux-Rouges.

Bref, c'était un être éminemment sympathique, ainsi que l'sont, de nos jours, presque tous ceux qui — les mains vides mais ouvertes — sont doués d'assez d'empire sur eux-mêmes pour pouvoir prononcer, non seulement sans rire, mais avec une sincérité d'accent convaincainte le mot *Fraternité* ; — c'est-à-dire le mot le plus lucratif de notre époque.

Certes, le portrait n'est pas flatteur, mais pourrait-on dire qu'il manque d'exactitude ? Sommes-nous curieux à présent de connaître les moyens qui permettent d'entrer à

(1) CONTES CRUELS. — L'amour sublime.

la Chambre et, peut-être, de s'asseoir au banc ministériel, Villiers nous les indique en racontant l'aventure de *Maître Pied* (1). M. Pied est un sage notaire de Normandie qui s'est retiré après fortune faite. Il jouit de la considération générale quand, tout à coup, il a l'inexplicable et bizarre idée d'incendier la grange du baron des Gauds-d'Argental chez lequel il reçoit l'hospitalité. On l'arrête et son attitude, aux assises, est cynique. Il ose déclarer qu'il n'est pas fort grave « d'avoir porté la torche dans la pigeonnière d'un sénile et arrière talon-rouge ». Bref, l'attitude de M. Pied indispose si fort le jury que celui-ci le condamne au maximum de la peine et on envoie l'ex-notaire dans un pénitencier du centre. Un jeune homme vient visiter le détenu et lui dit sa surprise de pareilles incartades au terme d'une carrière honorable. Ma conduite est pourtant bien simple, répond M. Pied ; en vieillissant, j'eus soif de considération et résolus d'atteindre au pouvoir. Et il ajoute :

A quel titre eussé-je brigué, par exemple, les cinquante ou cent mille suffrages qui poussent à la Chambre et, par suite, si l'on sait son monde, au banc ministériel ? Remarquez bien qu'il me le fallait banal, cet acte, ce moyen, — (car je répugne à l'extraordinaire), — banal, mais d'une valeur pratique, s'étayant sur des précédents hors de conteste.

Eh bien, un très attentif examen des affiches électorales de ces quinze dernières années me convainquit, bientôt, de cette vérité — devant l'évidence de laquelle s'inclinerait M. de la Palisse, — qu'entre les candidats dûment élus et validés, ceux qui se bornèrent à faire valoir, sur les murailles, les simples titres politiques (lesquels en valent bien d'autres), D'ANCIENS FORÇATS, D'INCENDIAIRES ET D'ÉCHAPPÉS DE BAGNE (en ajoutant « sous le feu de sentinelles », ce qui, attestant la vigilance de l'Etat, n'est jamais démenti) furent ceux qui, — j'en ai la liste — obtinrent, pour la plupart, de l'enthousiasme populaire, des ballots de bulletins.

A cette découverte, je résolus de m'appeler Pied... tenez, tout bonnement comme on s'appelle Pyat.

En effet, — si l'on ne bute pas contre un de ces cas d'engouement, où tout un peuple vote quand même pour l'homme en qui s'incarne l'idée du jour, et devant lesquels il n'y a rien à faire, — ces titres à la législature sont les plus irrésistibles aux yeux des masses radicales, — pour peu, surtout, qu'on les espace par des bouts de phrase tels que : « Martyr de la cause sociale, ayant bravé le jury, insulté et nargué les juges, fait acte d'homme *à poigne* » et j'atteste qu'aucune capacité ne vaut ces titres, et ne prévaudrait contre eux. — S'étant raréfiés, toutefois, cette année, faute de sérieux titulaires, celui qui, COMME MOI, peut les rénover, offre donc d'indiscutables chances d'apparaître comme l'homme attendu.

(1) Propos d'au-delà.

M. Pied, faut-il le dire, ne tarde pas à quitter la prison et tout laisse prévoir que ses ambitions seront bientôt réalisées.

Les deux citations un peu longues que nous avons faites permettent de constater l'outrance et la froide ironie chères à l'auteur. Il ne craint pas, le cas échéant, d'amplifier encore son procédé et de dessiner de véritables charges d'une déformation parfois extravagante, mais toujours habile. S'il veut donner une idée de la pauvreté d'esprit des députés et de l'inutilité de leur rôle, il proposera de les remplacer à la Chambre par une machine (1) qui pourra dire de temps en temps : « Très bien! — Oui ! oui ! — Aux voix ! — Vous en avez menti ! Non ! non ! — Je demande la parole ! — Continuez ». S'il veut exprimer le vide et l'incohérence de l'éloquence parlementaire, Villiers n'hésitera pas à mettre en scène Pantaléon Gambade qui est devenu un orateur célèbre de la façon suivante : ayant recueilli sur des bouts de papier deux cent cinquante-sept mots de sept et huit syllabes, tels que parlementarisme, gouvernemental, constitutionnel, concordataire, dans cette enceinte, etc..., cet homme éminent met dans son chapeau les petit carrés ainsi notés, il les remue et trouve des combinaisons de phrases à perte de vue sans avoir besoin de réfléchir (2).

La vénalité et la brutalité de l'amour compris à la manière d'une opération rapide et avantageuse ne révolte pas moins Villiers de l'Isle-Adam que les manœuvres des politiciens et leurs basses ambitions. Il a dit son mépris des femmes en des pages particulièrement acerbes. *Les demoiselles de Bienfilâtre* (3) et *Les amies de pension* (4) sont deux contes où nous apparaît la courtisane remplissant sa fonction comme une marchande débite ses denrées et accordant sans joie des faveurs que les hommes reçoivent sans plaisir. Le côté répugnant de l'amour salarié est indiqué ici, avec les perversions étranges des filles et la détresse de leur vie sevrée d'affection sincère. D'ailleurs, ce n'est pas seulement dans le monde de la galanterie que l'amour est intéressé, les âmes des jeunes gens sont également perverties par ce goût général du lucre et l'auteur nous raconte l'histoire de *Virginie et Paul* (5). Il ne s'agit plus des héros touchants de Bernardin de Saint-Pierre mais de jeunes amoureux qui connaissent l'existence, ses lois et ses obligations et qui

(1) La Machine à gloire.
(2) Le socle de la statue.
(3) Contes cruels.
(4) Nouveaux contes cruels.
(5) Contes cruels.

font des projets d'avenir. Peut on échanger des promesses, se caresser et se griser de mots tendres, quand il faut tant d'argent pour vivre? Et les deux causeurs nocturnes qui n'ont pas quarante ans à eux deux, ne parlent que des moyens de se procurer de l'or, des opérations fructueuses de leurs parents, de leurs héritages probables, du prix de la maison où ils s'installeront et des économies qu'il sera possible d'y réaliser. Enfin l'heure sonne de se séparer et tandis qu'ils s'en vont chacun de leur côté, l'écho attardé des ruines répète encore leur refrain « De l'argent ! Un peu d'argent ! » Et Villiers conclut amèrement : « O Jeunesse, printemps de la vie ! Soyez bénis, enfants, dans votre extase ! Vous dont l'âme est simple comme la fleur, vous dont les paroles, évoquant d'autres souvenirs *à peu près* pareils à ce premier rendez-vous, font verser de douces larmes à un passant ». Après la fille de basse catégorie et la jeune fille moderne, l'auteur de *Tribulat Bohomet* s'est plu à nous montrer les grandes courtisanes et nous remarquons chez elles le même déséquilibre moral, la même perversité inconsciente et naïve. Simone Liantis quitte son amant parce que celui-ci n'a pas voulu la battre. Maryelle adore un tout jeune homme dont elle ne reçoit pas d'argent ; elle l'adore justement à cause de cela et n'estime pas le tromper en se procurant ailleurs les ressources qui lui sont nécessaires. Il serait facile de citer beaucoup d'autres types créés par Villiers de l'Isle-Adam. Qui ne se souvient du reste de ce magnifique et atroce pamphlet qu'on appelle l'*Eve future?*

Leur procès fait aux politiciens, l'ignominie de l'amour moderne dénoncée, l'écrivain part en guerre contre le cynisme, l'immoralité et la veulerie de son époque. Il invente pour exprimer la dégradation des consciences et l'inertie des intelligences, de lugubres bouffonneries célèbres dorénavant et qui s'appellent *Le traitement du docteur Tristan,* (1) *L'affichage céleste* (2) *La machine à gloire* (3). *L'analyse chimique du dernier soupir* (4) Qu'est ce que le traitement du docteur Tristan ? Un excellent moyen d'oublier certaines expressions fantastiques, certains mots étranges tels que générosité, foi, désintéressement, âme immortelle. Le docteur génial vous dit et vous répète ces mots à l'oreille. Lorsque « le vase de votre entendement » est rempli de la sorte, Tristan introduit deux fils saturés de fluide *positif*. Il touche l'interrupteur d'une pile voisine, l'étincelle part et

(1) Contes cruels.
(2) Contes cruels.
(3) Contes cruels.
(4) Contes cruels.

vous n'entendez plus rien, Vous êtes libre, le vieil idéal est assassiné ; rien ne saurait plus vous émouvoir que l'amour de votre santé et le soin de vos aises. Vous êtes enfin un homme pratique.

Il faut être pratique, il faut suivre les progrès de son siècle, il faut marcher avec son temps. Traité par le docteur Tristan, vous ne sauriez vous étonner de la géniale combinaison de *l'affichage céleste*. Elle consiste à « défricher l'azur, coter l'astre, exploiter les deux crépuscules, organiser le soir, mettre à profit le firmament » et, pour cela, projeter des réclames lumineuses sur le ciel. On verra entre les « pattes sublimes » de la Grande-Ourse cette annonce : *Faut-il des corsets oui ou non ?* et sur la pointe de l'Epée de la Vierge un ange tenant un flacon à la main, tandis que sortira de sa bouche une banderolle où on lira ces mots : *Dieu que c'est bon* !... En temps d'élection, la photographie des candidats pourra apparaître, sourire à l'avenir, répandre des larmes sur nos mécomptes, ouvrir la bouche, plisser le front, etc. Bref les voûtes azurées « qui ne servent à rien, qu'à défrayer les imaginations maladives des derniers songe creux » seront utiles. Encore une fois, il importe d'être pratique et par exemple, pourquoi ne pas dispenser la renommée et le succès aux auteurs dramatiques, grace à *la machine à gloire*. Selon quelques naïfs la gloire est le resplendissement d'un nom dans la mémoire des hommes et elle peut demeurer, quoique silencieuse, immense et éternelle. Vains propos que ceux-là ! La vraie gloire se traduit par des signes et des manifestations sensibles pour tout le monde, par du bruit, des applaudissements et des trépignements. Rien ne s'oppose donc à ce qu'une machine habilement organisée produise ces bruits, ces applaudissements et ces trépignements en divers points, d'un lieu public. Il suffit d'y mettre le prix et de procéder à l'installation des appareils nécessaires. On vient d'inventer ceux-ci et ils ont déjà donné les meilleurs résultats. Quelle perte de temps économisée ainsi chez le public. Que d'efforts lui seront épargnés !

Grâce à Dieu, plusieurs philanthropes se préoccupent d'éviter aux gens pressés et absorbés de notre époque toutes les tristesses, tous les ennuis, toutes les fatigues qu'il ne leur est pas absolument indispensable d'endurer. C'est ainsi que le professeur Schneitzoëffer (junior) a mis en vente un appareil au moyen duquel les enfants pourront désormais regretter leurs parents, sans douleur, chose heureuse puisque les larmes sont inutiles et que les heures consacrées à souffrir sont des heures perdues. *Cet appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir* ne coûte que 7 fr. 50. Il est d'un emploi très facile. « L'ingénieux du procédé

consiste à recueillir, dans cet alambic de luxe, bon nombre *d'avant-derniers* souffles, pendant le sommeil de la Vie, pour pouvoir, un jour, en comparant les précipités, reconnaître *en quoi* s'en différencie le *premier* du sommeil de la Mort. Cet amusement n'est donc, au fond, qu'un fortifiant préventif, qui dépasse, d'ores et déjà, de toutes prédispositions aux émotions *trop* douloureuses, les tempéraments si tendres de nos benjamins ! Elle les familiarise artificiellement avec les angoisses du jour de deuil, qui *Alors*, ne seront plus que connues, ressassées et insignifiantes. »

Aux gens sensés, éduqués suivant les moyens que nous venons de voir, à ce siècle marquant l'apogée de la raison et le triomphe du bon sens, une littérature spéciale est nécessaire et Villiers, impitoyable, nous introduit dans le cabinet du directeur d'un grand quotidien (1). Ce directeur reçoit un inconnu totalement dénué de talent, l'homme qu'il cherche vainement depuis de nombreuses années. Son émotion est violente. « Savez-vous bien, monsieur, dit-il à son visiteur, qu'il faut, de nos jours, être un homme des plus remarquables pour n'avoir aucun talent ? un homme considérable ?.... que souvent, ce n'est qu'au prix d'une cinquantaine d'années de luttes, de travaux, d'humiliations et de misères que l'on y arrive et que l'on n'est, alors, qu'un parvenu ? » Un homme dénué de talent qui écrit des chroniques semées de fautes d'orthographe et de français, des articles « suintant la suffisance repue, le cynisme quiet, la nullité sentencieuse », voilà ce que demande le public, voilà ce qu'il faut lui procurer sous peine de lui déplaire. « Le Public ne lit pas un un journal pour penser ou réfléchir, que diable ! » L'inconnu croit avoir réussi ce qu'on lui demande et avoir écrit un article suffisamment détestable. Il tend son manuscrit au directeur qui le parcourt et le rejette indigné. Ces pages sont infectées de talent et le bourgeois sérieux qui les lirait sourirait en traitant leur auteur de poète, après quoi il se désabonnerait. L'inconnu n'est même pas médiocre ; il ne lui reste qu'à s'en aller.

Certes, l'ironie de Villiers stigmatisant les hontes et les ridicules des individus est terrible, mais lorsque ce grand seigneur attaché aux fastes du passé lorsque cet artiste souffrant d'être méconnu veut nous dépeindre le bourgeois, son pire ennemi, son mépris atteint une dignité souveraine et son irritation une grandeur lyrique. Comme Flaubert qui détesta également le bourgeois et le ridiculisa dans Homais et dans *Bouvard et Pécuchet*

(1) Deux augures.

Villiers de l'Isle-Adam incarna le type exécré dans *Tribulat Bonhomet*, et fit en sorte qu'il résumât la suffisance, la sottise, la jactance, l'orgueil, l'ignorance et la banalité de son siècle. Une héroïne de Villiers, Claire Lenoir, prononce à propos de Tribulat Bonhomet une phrase qui résume celui-ci tout entier. « Il est, dit-elle, des êtres ainsi composés que même au milieu des flots de lumière, ils ne peuvent cesser d'être obscurs Ce sont les âmes épaisses et profanatrices, vêtues de hasard et d'apparences, et qui passent, murées, dans le sépulcre de leurs sens mortels. » En vérité Tribulat Bonhomet est muré dans le sépulcre de ses sens et c'est une expression magnifique que Villiers a trouvée là pour nous montrer l'homme éloigné de tout idéal, étranger à toute poésie, hostile aux spéculations de l'esprit, ennemi de l'art. Il dédaigne souverainement les belles-lettres, la métaphysique, les croyances religieuses, et généralement, tout ce qui n'est pas positif, tout ce qui ne se démontre pas, tout ce qui ne rapporte pas d'avantages matériels. Tribulat est pratique, Tribulat est l'ami du bon sens. On ne lui en fait point accroire. Docteur, agrégé de physiologie, membre honoraire de plusieurs académies, il a des titres pour juger sainement et trancher de l'art, de la politique et de la littérature avec une clairvoyante érudition. Bonhomet n'ignore pas son insigne valeur et il affiche une triste, ridicule et imbécile prétention. Villiers a voulu symboliser la laideur d'âme, le matérialisme abject et la trivialité de son héros et il a écrit le *Tueur de cygnes* (1) un conte qui dans son raccourci vigoureux et sa tristesse pathétique caractérise toute une catégorie d'individus fermés aux aspirations généreuses et aux pensées élevées. *Le Tueur de cygnes* met en scène Tribulat Bonhomet allant, la nuit, tuer des cygnes dont il a appris par l'Histoire naturelle qu'ils chantent bien avant de mourir.

Avec d'infinies précautions, il gagnait un étang et, là, égorgeait les nobles oiseaux-poètes.

Alors, l'âme des cygnes expirants s'exhalait, oublieuse du bon docteur, en un chant d'immortel espoir, de délivrance et d'amour, vers des cieux inconnus.

Le rationnel docteur souriait de cette sentimentalité, dont il ne daignait savourer, en connaisseur sérieux, qu'une chose, — LE TIMBRE. — Il ne prisait, musicalement que la douceur singulière *du timbre* de ces symboliques voix qui vocalisaient la Mort comme une mélodie.

Bonhomet, les yeux fermés, en aspirait, en son cœur, les vibrations harmonieuses : puis, chancelant, comme en un spasme, il s'en allait échouer à la rive, s'y allongeait sur l'herbe, s'y

(1) Histoires souveraines.

couchait sur le dos, en ses vêtements bien chauds et imperperméables.

Et là, ce Mécène de notre ère, perdu en une torpeur voluptueuse, ressavourait, au tréfonds de lui-même, le souvenir du chant délicieux — bien qu'entaché d'une sublimité selon lui démodée — de ses chers artistes.

Et, résorbant sa comateuse extase, il en ruminait ainsi, à la bourgeoise, l'exquise impression jusqu'au lever du soleil.

Ainsi, Villiers s'est élevé avec force contre la laideur morale, la platitude et le mercantilisme de son siècle ; il a été le contempteur des faux politiciens, des amants intéressés, des littérateurs médiocres ; il a fait justice d'un public asservi à ses intérêts et à ses passions ; il a caractérisé les divers aspects de la misère humaine. Est-ce donc qu'il n'a rien rencontré qui fût capable de le charmer ou de l'émouvoir doucement ? Si, sans doute, et nous verrons tout à l'heure qu'il a tracé dans ses contes d'idéales figures de femmes et de beaux portraits d'hommes sincères et sensibles. Nous ne restons pas toujours dans la laideur avec le moraliste de *Tribulat Bonhomet*. Son œuvre renferme de belles et consolantes pages. Avant de les examiner, je désire marquer un autre aspect de Villiers. Il a écrit plusieurs contes où, sans abandonner son ironie et son procédé habituel de déformation caricaturale, il ne s'est pas soucié de critiquer les choses ni les gens. En ces nouvelles curieuses de forme et de fonds et imprévues dans leur conclusion autant que dans leurs péripéties, il s'est borné à relater des épisodes singuliers relevés encore par sa puissante et dédaigneuse raillerie. Voici *Les Brigands* (1), *Sombre récit conteur plus sombre* (2), *Le plus beau dîner du monde* (3), *Le convive des dernières fêtes* (4), *Le désir d'être un homme* (5). On en pourrait citer d'autres. Je n'analyserai pas chacun de ces récits. Il me suffira d'un seul exemple. *Le convive des dernières fêtes* met en scène des viveurs qui, à l'issue d'un bal, se sont adjoint comme compagnon de souper, un étranger rencontré par hasard. La petite fête est joyeuse. Il y a là plusieurs hommes et plusieurs courtisanes très belles qui sablent joyeusement le champagne et échangent de gais propos. Pourtant une gêne pèse sur l'assistance dès le commencement du souper. On ne s'explique pas les allures un peu mystérieuses et bizarres de l'étranger qui finit par quitter précipitamment ses hôtes à la pointe du jour. Ceux-ci res-

(1) Contes cruels.
(2) Contes cruels.
(3) Contes cruels.
(4) Contes cruels.
(5) Contes cruels.

tent décontenancés et apprennent enfin que leur compagnon est un maniaque personnage obsédé du besoin de remplir les fonctions de bourreau et, cherchant pour satisfaire sa folie épouvantable, à soudoyer les exécuteurs des hautes-œuvres. Ce matin-là, il est parti à l'exécution capitale qui a lieu dans la ville et peut-être sera-t-il parvenu à accomplir la funèbre besogne qu'il aime. Le sujet n'est rien ou peu de chose et l'on en pourrait dire autant des divers contes que nous venons de citer, mais Villiers de l'Isle Adam a le sens du tragique et de l'épouvante au plus haut point. Il excelle à préparer son lecteur, à le suggestionner, à lui faire attendre le drame qui éclate enfin, violent et imprévu. Tous les contes de cette seconde manière n'ont pas un pareil degré d'horreur, je me hâte de l'ajouter, et Villiers narre parfois de plus réjouissantes histoires, — très rarement, du reste.

Ce n'est pas dans ces inventions si habilement conçues et réalisées qu'elles puissent être, qu'il faut aller chercher le meilleur du grand écrivain. Et ce n'est pas davantage dans les contes où il a brillamment et férocement fustigé les vices et les bassesses de son époque. Villiers était un être d'amour, de rêve et de mélancolie qui aurait souhaité réaliser son œuvre au sein du silence. Incompris des uns, bafoué par les autres, astreint aux besognes du journalisme, il eut le sarcasme aux lèvres et se vengea à sa manière, mais il garda toujours la nostalgie d'une noble et inaccessible retraite et il se plut, pour se consoler, à créer des personnages qu'il ne voyait pas dans son entourage, il inventa des fictions magnifiques qui lui valurent d'oublier la réalité. A côté des imbéciles, des forbans, des coquins, des faux artistes et des faux écrivains, il a placé, dans ses contes, de purs esprits, d'honnêtes gens, des femmes admirables de pureté et d'intelligence, des peintres, des musiciens et des poètes amoureux de leur art et angoissés de leur idéal. Ceux-là, Villiers les dit « atteints d'âme » et il les peint tendrement, respectueusement, tels qu'il aurait désiré les connaître et tels qu'il ne les a sans doute jamais rencontrés. Nul écrivain n'a dessiné un caractère d'épouse aussi élevé que celui de Mme Rousseau-Latouche dans *L'Amour sublime* (1). Mme Rousseau-Latouche est la femme d'un homme politique stupide, vil et borné. Elle le supporte patiemment ; elle fait mieux : dans le milieu trivial et vicieux où elle est obligée de fréquenter elle conserve sa pureté et sa piété intacte, elle garde la finesse de ses goûts et la qualité rare de son intelligence. On la trouve une femme « supérieure »

(1) Propos d'au-delà.

mais assez extraordinaire. « Ainsi, musicienne, elle n'aimait exclusivement et sans jamais une concession, que cette musique dont l'aile porte les intelligences bien nées vers ces régions suprêmes de l'Esprit qu'illumine la persistante notion de Dieu, — d'une espérable immortalité en cette increéée « Lumière » où toute souffrance mortelle est oubliée ». De même « elle ne lisait que ces livres, si rares, où vibre la spiritualité d'un style pur », elle n'aimait pas le monde et préférait aux bruyantes réunions les calmes prières et les visites aux pauvres. M. Rousseau Latouche « comprenant toutes les aberrations des êtres non parvenus à sa sérénité intellectuelle » trouve sa femme excusable et il l'excuse d'autant mieux qu'elle est fidèle et résignée à ses exigences. Cependant les Rousseau-Latouche reçoivent un jeune homme et ce dernier montre une délicatesse d'âme, une pureté et une finesse de sentiment, une piété aussi qui séduisent la jeune femme et lui permettent de mesurer toute la vulgarité de son mari. Ils s'aiment bientôt d'une tendresse d'âme, d'une amour idéale, vraiment *sublime*, avec le désespoir de ne s'être pas rencontrés jadis et l'enivrement de leur noble tristesse. Rousseau-Latouche croit à une passion vulgaire. Il cherche à surprendre les amants et voici ce qu'il aperçoit :

« Les deux amants, le dos tourné à la porte, et chacun les mains jointes sur le balcon d'une fenêtre ouverte, aussi bien vêtus qu'en plein midi, contemplaient, l'un vers l'autre, l'auguste nuit de lumière, avec des regards d'espérance, et récitaient ensemble, à l'unisson, leur prière du soir, d'une voix lente, mais dont la terrible simplicité d'accent semblait devoir glacer le sourire des gens les plus éclairés ». Aux heures de trêve dans la lutte incessante de sa vie, Villiers demeuré sentimental et religieux, se dédommageait par de telles pages des choses et des gens qu'il lui fallait supporter.

Je parlais, il y a un instant, de ce grand désir que nourrit toujours l'auteur d'*Axël* de vivre solitaire. Il l'a exprimé en maintes fictions suaves et mélancoliques. Les fils et les filles de ses meilleurs songes, ceux en qui il a placé sa dilection ne peuvent rester dans le monde. La médiocrité universelle étouffe leurs âmes trop fragiles et ils gagnent une retraite mystérieuse où ils se grisent d'ineffables joies. *La maison du bonheur* (1) raconte cet épisode. Ni Paule de Luçange, ni le duc Valleran de la Villethéars, épris des choses du ciel et fervent de la beauté, ne sont capables de goûter les distractions banales de la jeunesse élégante et

(1) Histoires souveraines.

d'asservir leurs âmes aux trivialités quotidiennes. Ils disparaissent et vont goûter bien loin l'épanouissement de leur sublime passion. Oui, il faut fuir le monde. L'atmosphère en est nauséabonde et dangereuse ; elle étouffe les délicats. Dans *Sentimentalisme* (1), Maximilien de W***, artiste profond et sincère, meurt de n'avoir pas été compris. Villiers tant blessé par de rudes contacts, par des trahisons, par une hostile indifférence, n'a pas cessé de le répéter : mieux valent les rêves que les réalités, mieux vaut s'épargner la vérité brutale. *Le meilleur amour* (2), c'est celui qui ne sera pas consommé et, n'ayant pas eu son achèvement, ne sera pas défloré par l'inévitable désenchantement des passions finissantes ; le meilleur amour, c'est celui que nous nous créons en dehors de l'objet qui l'inspire et que nous entretenons au fond de nous-mêmes seulement. Voyez Guilhem Kerlis. Il est fiancé. « C'était un grave cœur, plein de croyances, dont les sentiments étaient à la fois purs, ardents et stables ». Laissant son amie, le garçon part au régiment. Incorporé dans les chasseurs d'Afrique, il est dirigé sur la province d'Alger. Tandis qu'il se bat en ce pays lointain, Yvaine coquette se laisse séduire, mais elle se garde bien d'avertir son ami, elle continue d'échanger avec lui une tendre correspondance et il meurt, n'ayant rien su, ayant lutté et vécu dans une bienfaisante et perpétuelle illusion. L'artiste lui aussi doit fuir les trop immédiates réalités s'il veut créer de belles choses et trouver la récompense de ses travaux. Villiers a incarné ces idées dans l'*Elu des rêves* (3).

Nous avons envisagé trois aspects de Villiers conteur : Villiers ironique et satirique, Villiers traitant des sujets ordinaires, mais les relevant par sa verve caustique et la rare habilité de son invention, Villiers chantant l'idéal et créant de nobles héros en des pages mélancoliques et pourtant réconfortantes. Nous examinerons maintenant Villiers catholique et royaliste.

Villiers de l'Isle Adam, dernier descendant d'une race très croyante, resta profondément attaché aux convictions de ses ancêtres. Il fut, lui aussi, un grand chrétien, un catholique discipliné et soumis dans sa vie autant que dans son œuvre. L'un de ses contes, *Entre l'ancien et le nouveau* (4), renferme cette phrase : « Aucune épreuve — ni l'indifférence, ni les détresses — ni les nuls soucis de ceux-là qui donnent la mesure de leurs âmes en un clignement

(1) Contes cruels.
(2) Propos d'au-delà.
(3) Propos d'au-delà.
(4) Propos d'au-delà.

d'œil aussi vil que mensonger, ne nous fera jamais troquer notre foi, ce droit d'aînesse, pour tous les plats de lentilles du progrès ». La foi de ses aïeux, il l'admit tout entière, sans restriction et sans raisonnement, n'admettant point qu'on la discutât. S'il plaît à l'église de prescrire la créance à certaines légendes vénérables, le fidèle doit les accepter avec respect. Nous n'avons pas davantage le droit de discuter les Mystères qui apparaissaient comme impossibles et absurdes à nos yeux d'argile et d'orgueil. — « Et, s'ils étaient possibles et raisonnables, les accepterais-tu pour divins puisque toi, poussière, tu pourrais les mesurer d'une pensée ? Si donc ils sont absurdes et impossibles, ils sont précisément ce qu'ils doivent être, et, comme l'enseigne Tertullien, c'est tout d'abord par cela qu'ils présentent la première garantie de leur vérité ; leur absurdité humaine est le seul point lumineux qui les rende accessibles à notre logique d'un jour, sous condition de la foi ». Ces lignes attestent un grand esprit de discipline et Villiers fut en effet un catholique remarquablement discipliné. Pour lui, il n'y a pas de droit, de liberté et d'autorité en dehors de l'église. Tout progrès est en puissance dans l'évangile. Les sciences sont vaines, inutiles et dangereuses. Il n'y a pas de vraie amélioration possible en dehors de la religion. Quand il voyait les gros livres parus chez Alcan, il disait ironiquement : « Le catéchisme ne coûte que deux sous (1) ». L'*Eve future* n'est qu'une glorification du spiritualisme catholique. M. Camille Mauclair a dit excellemment (2) : « Le désir de glorifier le spiritualisme catholique est la raison d'être de cette *Eve future*, où Villiers a mis en scène, avec une constante dignité, la figure d'Edison, le prodigieux inventeur étant à ses yeux de poète la plus parfaite incarnation du démiurge que la science contemporaine pût offrir. Sans pédanterie, sans aridité, mais aussi avec une connaissance approfondie, Villiers a admis d'emblée l'hypothèse du suprême souhait de la science moderne, la récréation logique d'un être donnant l'illusion absolue de la vie. C'est un tel être qu'Edison parvient à fabriquer, en le dotant de toutes les perfections, pour consoler le jeune lord Ewald qui déplore l'absence d'âme dans sa belle maîtresse Alicia Clary, en sorte qu'Ewald tombe réellement amoureux de l'automate Hadaly, supérieure à la vivante Alicia. L'étude ingénieuse des procédés employés par Edison pour cons-

(1) Raconté par Rémy de Gourmont. Promenades littéraires. 2e série.

(2) Etude sur Villiers de l'Isle Adam parue dans *La Revue*.

truire une telle merveille, fait de l'*Eve future* un roman passionnant,et un curieux prototype des livres de M.Wells; mais tout l'ouvrage ne sert qu'à une finale affirmation du spiritualisme ». En la rude intransigeance de sa foi, Villiers reconnaît à l'église le droit de se servir de la force pour contraindre les tièdes et les incrédules. Je ne veux pas davantage sortir du cadre de cette étude et j'emprunte mon exemple à ce conte magnifique qui s'appelle : *La torture par l'espérance*(1). Un vieux juif est détenu à l'official de Saragosse. On le torture depuis plus d'un an afin qu'il se convertisse. Certaine nuit,le vénérable Pedro Arbuez d'Espila,troisième Grand-Inquisiteur d'Espagne, pénètre dans le cachot de sa victime et lui déclare : « Mon fils, réjouissez-vous : Voici que vos épreuves d'ici-bas vont prendre fin. Si, en présence de tant d'obstination, j'ai dû permettre, en gémissant, d'employer bien des rigueurs, ma tâche de correction fraternelle a ses limites. Vous êtes le figuier rétif, qui, trouvé tant de fois sans fruit, encourt d'être séché... mais c'est à Dieu seul de statuer sur votre âme. Peut-être l'infinie Clémence luira-t-elle pour vous au suprême instant ! Nous devons l'espérer ! Il est des exemples... Ainsi soit ! — Reposez donc, ce soir, en paix. Vous ferez partie, demain, de l'*auto da fé* : c'est-à-dire, vous serez exposé au *quemadero*, brasier prémonitoire de l'éternelle Flamme : il ne brûle, vous le savez, qu'à distance, mon fils, et la Mort met au moins deux heures (souvent trois) à venir, à cause des langes mouillés et glacés dont nous avons soin de préserver le front et le cœur des holocaustes. Vous serez quarante-trois seulement. Considérez que, placé au dernier rang, vous aurez le temps nécessaire pour invoquer Dieu, pour lui offrir ce baptême du feu qui est de l'Esprit-Saint. Espérez donc en La Lumière et dormez ». Ces paroles dites, le grand inquisiteur s'éloigne et laisse son prisonnier. Celui-ci, tout-à-coup, s'aperçoit que la porte de sa cellule n'a pas été refermée. L'évasion est donc possible. Eperdu, tremblant, ivre de crainte et de bonheur, il gagne le corridor et, après de nombreuses péripéties, des rencontres évitées, de folles alternatives d'espérance et d'effroi, il entre dans la campagne. C'est la liberté reconquise, la vie, la joie. Non, le Grand Inquisiteur est là qui considère le misérable « de grosses larmes plein les yeux, et d'un air de bon pasteur retrouvant sa brebis égarée ». Le prisonnier comprend qu'on lui a infligé un dernier supplice, celui de l'espérance. Ce conte, — l'un des plus beaux de notre langue, — exprime bien les sentiments de Villiers. Selon lui, les inquisiteurs ne furent pas des bourreaux, des tortionnaires, des

(1) Nouveaux contes cruels.

furieux, comme on se plaît à les représenter, mais des hommes enflammés de l'amour du Christ, puisant dans leur croyance le droit d'être cruels à la condition que de nouvelles âmes soient gagnées au ciel. Vous avez entendu le discours de Pedro Arbuez d'Espila, vous avez vu son attitude lorsqu'il reprend l'échappé. L'attitude et le discours sont d'un mystique hanté par sa foi, prêt à user de tous les moyens, mais ne les employant que pour glorifier Dieu et le servir. Cette idée était assurément celle de Villiers puisque, dans un autre conte, il nous présentera Tomas de Torquemada et lui fera dire à de jeunes-gens qu'il faut ramener à la ferveur : « C'est d'amour que mon cœur se consume, car l'amour, c'est la loi de la vie ! c'est le sceau de la sainteté ». Le principe d'autorité dévolu à l'église, et qu'il illustra dans ce conte, Villiers l'a reconnu en ses autres œuvres et il fait dire à l'archidiacre d'*Axël* : « Nous avons l'Autorité : nous la tenons de Dieu, et nous la garderons, entre nos mains profondes, jusqu'à la consommation des siècles. Et cela, malgré les menaces de l'avenir, les illusions de la science, et toute l'infecte fumée du cerveau mortel, afin que la parole soit accomplie : « *Stat crux volvitur orbis.* »

Ses convictions religieuses n'ont pas toujours inspiré des pages aussi tragiques à l'auteur de *Tribulat Bonhomet.* Il a écrit de naïves et touchantes légendes, de mystiques « histoires » comme embaumées d'encens et qu'il entendit peut-être raconter en cette lointaine et sauvage Bretagne où s'écoula son enfance. Ce sont des contes de crépuscule que ceux-là, des récits à faire lentement dans le silence de petites chapelles solitaires et ignorées. Y a t-il rien de plus suave que la fiction de *Sœur Natalia.* (1) Une religieuse séduite par un jeune homme quitte son couvent, non toutefois sans avoir imploré son pardon de la Sainte-Vierge. Bientôt l'amant se montre fatigué de son coupable amour et il disparaît, laissant sa compagne déchirée de honte, de chagrin et de remords. Elle décide de mourir, mais auparavant veut revoir le couvent où elle connut de pures et calmes joies. Entrée dans la chapelle, elle pleure auprès de Marie. Miracle, celle-ci parle à la pécheresse : « Ma fille, ne te souviens-tu pas ? Tu m'as confié ton voile, et la clef de ta cellule avant de nous quitter. Je t'ai donc remplacée, ici, accomplissant sous ce voile, toutes les tâches de tes vœux : nulle d'entre tes compagnes ne s'est aperçue de ton absence : reprends donc ce que tu m'as confié : rentre dans ta cellule, et.... ne t'en va plus ». *La céleste aventure* (2) n'est pas

(1) Nouveaux contes cruels.
(2) Histoires souveraines.

moins touchante. Un juif a entassé des richesses durant sa vie. Il est vieux et n'a connu d'autres joies que celles des fructueuses opérations réalisées. Qu'importe cependant puisqu'il se découvre possesseur de trois millions. Trois millions ! Et tandis qu'il contemple son trésor, l'eau envahit sa maisonnette. Une inondation submerge la campagne environnante. L'usurier va-t-il périr sans pouvoir profiter de ses biens mal acquis ? Résolument, il prend ses billets, ses diamants, ses papiers, les enferme dans une sacoche qu'il suspend à son cou et se jette à l'eau, décidé à gagner un refuge. Là-bas, un calvaire se dresse. Le juif répugne à demander asile à cette image. Néanmoins, il le faut. De ses bras défaillants, et non sans dégoût, il étreint la croix fatidique. Une barque ne tarde pas à arriver. Le vieux Moré y monte, mais auparavant il veut rétribuer ce Dieu qui n'est pas le sien du service rendu, lui donner ce qu'il aurait offert à un homme en pareille circonstance et, gravement, il enfonce une pièce d'or entre les deux doigts repliés sur le clou de la main droite. Or, à quelque temps de là, une pauvre jeune fille réduite à la famine, vint, le crépuscule tombant, s'affaisser au pied du calvaire et implorer le secours du sauveur. « Et, chose à stupéfier l'entendement, voici que, de la main du vieux Christ, vers qui les yeux de la suppliante s'étaient levés, une pièce d'or tomba sur la robe de l'enfant, — et que ce choc, avec la sensation douce et jamais troublante d'un miracle, la ranima ». La jeune fille devint une sainte et mourut à vingt-huit ans, supérieur d'un ordre de Petites-Sœurs des pauvres, fondé par elle, en Provence.

Il y a, dans ces pages, une ferveur d'oraison, une tendresse grave et recueillie. Villiers dut être spécialement attiré par le côté légendaire et mystique du catholicisme qui correspondait si bien à son tempérament de poétique rêveur. Il est permis de déplorer qu'il n'ait pas eu la pensée de traiter d'autres sujets religieux. Une Vie de Saint François d'Assise écrite par lui eût été une très belle chose. Ce croyant que nous avons vu tout-à-l'heure si ferme en ses principes, si rude en leur application, ce combattant qui fondait un journal intitulé *La Croix et l'Epée* et y défendait vaillamment sa foi, ce grand chrétien trouvait d'ineffables accents pour dire la joie de la vie religieuse et la sérénité souriante des Vierges qui se consacrent à Dieu, telle cette Lysiane d'Aubelleyne consumée de l'ardeur du sacrifice et qui, jeune, belle, ardente et riche, entre au Carmel, dans *L'Amour Suprême*.

Nous ne donnerions pas une idée complète de Villiers catholique si nous ne signalions encore deux contes de lui : *L'Enjeu* où il met en scène un mauvais prêtre et *Le*

chant du coq où il discute à propos de ces mots de l'Evangile : « *Le coq chanta* ». Un coq n'aurait pu chanter à Jérusalem, puisque la loi juive interdisait l'introduction de ces animaux dans la ville. Mais le texte sacré indique *le* coq et non pas *un* coq. Il y avait, en effet, un coq à Jérusalem et il n'y en avait qu'un, celui du Temple, le veilleur sacré, le solitaire. Cette petite controverse a de quoi étonner. Il faut dire que Villiers ne dédaignait pas d'étaler ses connaissances des livres saints, et maintes citations, dans son œuvre, le prouvent.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

Le Péril de l'Intelligence

Il ne faut jamais manquer de lire la *Revue des Deux Mondes*. Je ne connais pas de périodique qui se tienne mieux dans le train. Il n'y a point de jeune personne plus coquettement fardée. Un préjugé historique, moral, philosophique est il à la mode, il entre dans les graves recueils. Ceux-ci s'affirment incontestablement les meilleures des Revues, car ils sont un miroir pour les contemporains. Nous nous y retrouvons. En examinant aujourd'hui l'article de M. Louis Bertrand sur les *Paysages de Grèce*, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril dernier je commenterai donc quelques traits de notre visage.

On y surprend une singulière méthode qu'il importe de signaler. Mais afin de parler avec précision, nous prendrons, s'il vous plaît, des exemples J'avertirai que ces exemples sont typiques, qu'ils s'étalent dans chaque page du texte et *que l'intention dont ils témoignent commande l'article tout entier*.

M. Louis Bertrand écrit donc :

— « Je n'apercevais que le fronton ébréché du Parthénon, — lourd triangle d'or écrasé sous les pourpres du soir, — et les arches trapues du théâtre d'Hérode Atticus... Il n'y avait jamais beaucoup de monde autour des tables disséminées le long de la route : deux ou trois employés qui s'éternisaient sur leur verre...

Et plus loin :

« L'impression la plus étonnante que l'on reçoive de l'Acropole c'est sans doute par un soir de juin ou de juillet, à l'entrée de la rue Athéna. — Au fond de l'avenue toute droite, où s'espacent les ballons des lampes électriques, à

travers les poussières voltigeantes, parmi les odeurs des crottins et des ruisseaux stagnants, une immense muraille... etc. »

On voit comme l'auteur s'attache au pittoresque moderne dans un lieu si antique. Bien plus que de l'élan de l'Acropole ou de la grâce de l'Erectheion, il paraît occupé des pièces de bois des échafaudages accotés au rempart. Lorsque dans son ascension vers les Propylées il s'arrête au seuil de la seconde enceinte, soudain « c'est une stupeur », car un champ de neige est devant lui : la jonchée des marbres brisés. A six heures du soir, ce sera un champ de bruyères, où les colonnes allongeront des ombres lilas.

L'auteur des *Paysages de Grèce* reproche aux pèlerins illustres du Parthénon de ne vouloir qu'admirer un beau passé. Enthousiastes (ô Maurras !) ou déçus (ô Barrès !) ils sont coupables, dit-il (1), de n'avoir nourri là-bas qu'une imagination livresque. Or, ajoute-t-il, « il doit y avoir des matins radieux sur les montagnes de Phigalie, des midis tout blancs sur la plaine de Thèbes, des soirs lourds de volupté sur Nauplie et Corinthe ». M. Louis Bertrand est allé en Grèce *pour voir des couleurs*. Eh ! les dernières flammes du jour sont-elles les mêmes sur Notre-Dame et sur la Tour Eiffel ?

M. Louis Bertrand nous répondra qu'il a porté la vue au-delà de fugitives couleurs, et qu'il s'est enivré des effluves d'une vie moderne renaissant sur les ruines d'une civilisation. Etant monté à l'Acropole un soir de lune empêché de se recueillir par des touristes importuns, il s'adosse à la cella du temple, tend l'oreille et les yeux. Il aperçoit les fanaux des automobiles sur la route de Phalère et les cordons du gaz des casinos. « Des trains sifflent sur la ligne du Pirée, s'entrecroisent dans le noir, comme des étoiles filantes. Des faisceaux lumineux, projetés par les cinématographes du Zappion et du Syntagma, effleurent, en tournant, les fûts des colonnes et les inondent des brusques phosphorescences. En bas, les orchestres des cafés-concerts se démènent autour du Theséion... »

Ces exemples nous suffiraient certainement pour réfléchir sur le dessein de notre voyageur. Tous vont avec tant de force dans le même sens que l'on y trouve inscrit l'aveu d'un procédé. J'en apporterai pourtant un dernier, parce que l'antithèse y est encore plus frappante et que la volonté de l'auteur y prend je ne sais quel air sectaire...

« Au bout d'une allée de square, entre une double rangée

(1) Ce pèlerin déçu auquel fait allusion M. Bertrand n'est d'ailleurs pas tout à fait le Barrès du *Voyage à Sparte*.

de lampadaires à gaz, le bastion oriental de l'Acropole dévale d'un jet perpendiculaire parmi les entassements de roches. *Ramassé dans sa force, le Pronaos du Parthénon* s'enlève sur le bleu du ciel, l'air circule dans l'espace libre des entre-colonnements, et ce mur de marbre ainsi découpé à jour semble une délicate et frêle balustrade penchée sur les éblouissements du crépuscule.

Au milieu de l'allée, des bonnes en tablier blanc surveillent des enfants qui jouent. »

II

Un tel procédé peut sembler médiocrement neuf, si l'on se souvient de l'avoir rencontré maintes fois chez le vieil Hugo. Mais cependant quel progrès Une anthithèse appuyée sur des éléments un peu bas, Hugo la faisait servir à quelque dessein introduit, si légèrement que ce fut, dans son propre sujet. Que fournissent les petites bonnes au sujet de M. Louis Bertrand ?

Plus exactement, font-elles même partie d'un sujet quelconque ? On ne sait si elles valaient que l'auteur les regardât pour elles-mêmes. Mais on voit trop bien qu'il n'a pas regardé pour elle-même la silhouette du Parthénon. Il veut nous persuader qu'il a vu seulement le rapport des deux séries d'images. Et la série des tabliers blancs fut de beaucoup la plus précieuse. Songez que la beauté vénérable de l'Acropole classique a excité chez de multiples générations une admiration dévenue classique elle-même. La renouveler personnellement en public? C'est se faire traiter de professeur! Au lieu que M. Bertrand montre à tous l'originalité de son esprit et qu'il est un professeur émancipé. Il lui a suffi de remarquer que les hasards de la civilisation peuvent amener dans la sainte perspective des bonnes en tablier blanc.

Parthénon, Parthénon! Ton plan combina si exactement de simples rapports que tu as touché à la perfection de l'architecture. Hommes du xxe siècle, nous t'en exprimons une reconnaissance profonde. Non de cette perfection en soi, mais du moyen qu'elle nous fournit d'être piquants. Les normaliens français vanteront notre liberté. Car nous découvrons et osons publier ceci : que passant dans le rayon de l'Acropole à une certaine heure du soir, nous avons aperçu une assemblée de tabliers blancs, et que cet effet nous parut précisément ce qu'il importait de noter en un tel lieu. Un ami m'insinue que la rue d'Ulm est proche du Luxembourg, que le « jardin des poètes » est un fort beau jardin, mais fleuri de nourrices.

M. Louis Bertrand dut craindre légitimement qu'on ne

vînt à lui reprocher de s'être soumis à un objet. Chose qui ne se fait plus. On n'a plus d'Objet. L'Objet est mort. Il n'y a plus rien, depuis longtemps déjà, depuis Mallarmé exactement...

Une dentelle s'abolit
Dans le doute du Jeu suprême
A n'entr'ouvrir comme un blasphème
Q'absence éternelle de lit..,

Ces vers sont dans toutes les mémoires ; et l'on sait bien qu'il n'y aura jamais de lit. Le souci de l'Objet est un préjugé tout à fait oublié. Il n'existe plus que des groupes de mots sur le néant universel. C'est très volontairement, très habilement, c'est très conformément à l'esthétique de l'époque que M. Louis Bertrand prend soin de ne rien évoquer de l'Acropole qui ne soit aussitôt détruit dans la pensée du lecteur par un contraste ironique. Le Parthénon n'a plus qu'une existence irréelle, dispersée, et qui vole avec la poussière. L'homme du xxe siècle n'aperçoit plus que des fragments rompus où s'accroche la lumière. Il note ces accrocs. Il est toujours un peu le fils putatif de M. Raffaëlli. Il consigne avec soin de faciles impressions, dont il aime surtout les plus fugitives. C'est pourquoi je ne m'occupe point ici de l'homme qui a nom Louis Bertrand, mais du représentant d'un état d'esprit. Nos contemporains aiment leur petit individu. Mis au centre des choses, il tourne sur pivot, et les choses s'impriment. Les bons livres sont des cinématographes.

III

A Charles Maurras

Il est incontestable qu'on se fait aujourd'hui une conception singulière de la liberté, de l intelligence. L'esprit est plus libre et plus grand, pense-t-on, à proportion que ses produits sont plus indéterminés, plus inféconds et plus inutiles. C'est une marque de servilité ou d'étroitesse que de proclamer une beauté ! Mettre une beauté sur le socle ou seulement la considérer avec complaisance et sans ironie, c'est la comparer en secret à d'autres êtres moins favorisés. C'est choisir, c'est classer. Eh ! le xxe siècle fait-il des distributions de prix ! Il erre parmi les choses créées, sourit à toutes, et cueille des sensations avec grâce. Ceci est « intéressant ». Ceci encore. Tout est intéressant. Nous nous refaisons une jeunesse vraiment primitive. Nous redécouvrons le monde.

Un être sain, énergique et sincère échappe à cette barbarie panthéiste et démocratique. Il est contraint d'aperce-

voir dans l'art la sélection et l'aristocratie. Essentiellement, profondément, et comme l'écrit Emile Bernard, l'art est monarchique. Une œuvre belle est un être qui s'est tiré de la multitude de l'être. Elle est l'Unique, en qui se résout l'universel. Naître une fleur du beau, c'est jeter de l'ombre sur une populace de laideurs, d'insignifiances et d'inutilités. Le jugement est une hache qui taille, écrase, jette à bas, afin de dégager une force privilégiée. Il est dur et terrible. Il introduit au Paradis ou précipite aux Enfers.

Il y a donc quelque lâcheté dans le cas de nos dilettantes sensitifs. On ne se retient pas de les mépriser. L'écrivain qui devant le Parthénon ne se sent pas l'âme sérieuse, prépare son sourire et retouche son nœud de cravate, n'est rien qu'un fabricant de copie. Il peut se montrer ensuite parfait danseur de corde, ingénieux causeur, romancier amusant. En tant qu'artiste il demeure jugé.

Mais il faut ajouter que de pareilles lâchetés déconsidèrent l'intelligence et la menacent de ruine. Elles l'attaquent tout d'abord chez le lecteur. Il arrive fréquemment aujourd'hui qu'un « lettré » vous félicite d'un article ou d'un livre,mais en regrettant l'attention qu'il y a dû mettre. — « Cela, dit-il, ne se comprend pas du premier coup... » Les responsables d'une paresse si lamentable sont les frères spirituels de M. Louis Bertrand, dont le seul souci « intellectuel » est de nous donner de l'univers des images coloriées et de fuir tout ce qui pourrait ressembler à un essai de construction.

On comprend qu'une décadence parallèle s'accomplisse chez les auteurs.Ceux-ci ne veulent plus; bientôt ils ne sauront plus saisir les rapports rigoureux des choses.

C'est-à-dire que l'intelligence se montrera incapable dans son unique fonction, qui est d'établir des jugements. Alors on fera de la peinture avec des mots. Ou plutôt on ne fera plus que cela. Nous serons tous devenus des Jean Lorrain et des Pierre Loti. Seulement, comme nous resterons toujours pressés, en tant qu'hommes, des mêmes graves et éternelles questions philosophiques, morales et politiques, pauvres impressionnistes sans cervelle, nous accepterons les nuées du premier rhéteur venu. Et l'intelligence ayant ainsi manqué à son devoir de gardienne, ce sera la société elle-même qui glissera à l'abîme.

Les grandes Revues ne paraîtront plus.

Henri CLOUARD.

CHRONIQUES

RELIGION. ESOTÉRISME.

P. Saintyves. — *Les Vierges mères et les naissances miraculeuses* (Nourry, éd.)

Ouvrage où sont recueillies les légendes de tous les peuples sur les enfants divins nés dans le sein d'une vierge par une opération miraculeuse. L'auteur nous affirme en sa conclusion qu'il serait désolé que l'on considérât son livre comme l'attaque méprisante d'un sceptique et qu'on ne vît en lui qu'un démolisseur des fondements de la morale. « Persuadé, continue-t-il, que la moralité a des liens effectifs avec la religion, je suis non moins assuré qu'elle est indépendante de l'acceptation d'un récit légendaire ». Nous nous autorisons de ce témoignage de sincérité pour dire à M. Saintyves que son essai de mythologie comparée, inspiré par les doctrines de l'abbé Loisy, ne tient pas assez compte des traditions judaïques qui le contredisent absolument. A ce sujet, nous relevons une erreur d'érudition, la *3me lettre d'un rabbin converti à ses coreligionnaires* par Drach n'a pas paru dans le recueil que M. Saintyves signale, c'est un compte-rendu de cette *3me lettre* et la chose a son importance. En effet, lorsqu'il déclare, à propos de l'ouvrage de Bedin, que la démonstration dont celui-ci fut un des nombreux échos « est des plus mauvaises » nous retournons l'affirmation; s'il veut bien se donner la peine de lire l'ouvrage de Drach lui-même, il partagera l'opinion du fameux hébraïsant contre M. Herzog sur lequel il s'appuie.

« Toutes les tentatives des théologiens pour donner à *Almah* le sens de *vierge*, viennent échouer contre les deux textes du Cantique, VI, 8 et des Proverbes, XXX, 19 » affirme M. Herzog. Drach a consacré *tout un traité* sur cette question ; il y réfute surabondamment les vieilles erreurs au sujet du mot *Almah*. Ajoutons que Luther lui-même offrait 100 florins, et qu'il les offrit plusieurs fois à celui qui lui prouverait qu'*Almah* avait un autre sens que *vierge*. Luther était, comme on sait, un hébraïsant de haute valeur.

Quant à la thèse elle-même de M. Saintyves, qui détruit la divinité de Jésus-Christ, nous n'y sommes pas favorables pour la raison suivante : Il n'y a rien d'étonnant que tous les peuples aient eu des légendes analogues par rapport à la naissance miraculeuse d'un sauveur. Elles ont une double origine, ou celle de la tradition primitive conservée par toutes les nations ou celle de la diffusion des Evangiles. En effet, des Indiens demandèrent

à Démétrius, évêque d'Alexandrie, un docteur apostolique pour la propagation de la foi chrétienne en leur pays. Pantène y trouva un exemplaire en hébreu de l'évangile de St-Matthieu. (St-Jérome. Des hommes illustres c. XXXVI). Ceci prouve que l'Evangile avait été déjà annoncé dans les Indes et nous ne pouvons dès lors nous étonner que le savant capitaine Wilford ait pu faire la preuve décisive de l'influence des chrétiens sur les Hindous. De même l'influence des Juifs est moins reconnue aujourd'hui, mais elle n'est pas vaine; il y avait au temps de Salomon 53.000 prosélytes venus à Jérusalem pour se faire initier aux mystères des Juifs.

Au surplus, il ne faut pas attribuer un témoignage trop important au folk-lore. J'ai eu l'occasion de causer longuement avec un Peau-Rouge, un nommé Panikiaga né à Ouaoulagella sur toutes matières religieuses ou traditionnelles et j'ai du me rendre compte qu'il fallait quelquefois accorder peu de crédit aux voyageurs.

En conclusion si le folk-lore ne mène pas à la vérité, la philologie peut y mener plus sûrement, car je renvoie encore M. Saintyves à la dissertation du très illustre Drach sur le mot *Almah* qui n'a qu'un seul sens, celui de *Vierge*.

Dr PAPUS. — *Conférences ésotériques.*

Résumé de toute une doctrine, ces conférences sont remarquables par les qualités qui ont toujours distingué l'enseignement du Dr Papus. Il est certain que par la limpidité de l'expression et par les tableaux synthétiques qui accompagnent l'exposé de ses théories pour le rendre plus clair encore, l'auteur a rendu l'utile service aux étudiants de la science occulte, en la dégageant de tous les voiles qui l'obscurcissaient, d'en permettre l'assimilation au plus grand nombre des intelligences — ou tout au moins, j'ose l'espérer, — et de la placer enfin sous le jour où quelques occultistes l'ont considérée.

Mais où diable le Dr Papus a-t-il pris que la syllabe mystique AUM correspondait à notre *Ave Maria* ? Cette explication est d'autant plus étonnante que la véritable traduction favoriserait, prise en un certain sens, la doctrine qu'il expose.

Il est vrai, me serais-je trompé, en lisant certains passages où l'ironie reste visible, de penser que le Dr Papus, tel jadis Agrippa, évolue vers une certaine phase sceptique à l'égard de plusieurs enseignements aphoristiques, on peut le dire, de l'Occultisme, et qui a fait longtemps déconsidérer ses adeptes?

PAUL VULLIAUD.

HISTOIRE.

J. DE BONNEFON. — *Le baron de Richemont, fils de Louis XVI.* (Louis-Michaud, éd.)

La thèse établie par M. de Bonnefon est nouvelle, je dirais qu'elle remet tout en question si la majorité des partisans de la survivance du fils de l'infortuné Louis XVI n'inclinait pas à reconnaître en Naündorff le véritable dauphin, parmi les quel-

ques seize prétendants à l'origine royale. On fait grand cas, ai-je remarqué et même encore dans le livre de M. de Bonnefon, de l'attitude du pape vis-à-vis des « Louis XVII ». Cependant, ce que nous connaissons officiellement de son attitude ne conclut-elle pas *a contrario* : Grégoire XVI et Pie IX n'ont-ils pas condamné tour à tour *celui qui se dit faussement duc de Normandie*, qui se falso ducem Normandiæ nominat ; l'ouvrage principal du plus ardent défenseur de la cause Richemond, Nicod, n'est-il pas à l'Index ? Qu'importent quelques bénédictions données à la famille des prétendus dauphins ! La papauté, par l'organe de Pie VII, n'a-t-elle appelé Louis-Philippe son très cher fils en J.-C. alors que ce roi n'était qu'un *usurpateur* comme a bien su le dire en pleine Chambre aux Orléanistes un député soucieux de mettre à la fin l'histoire dans son cadre de vérité.

Cependant nous ne contestons pas, loin de là, que la papauté *devait* être au courant du fait de la survivance, elle ne pouvait ignorer que Louis XVIII s'était manifesté à l'égard des puissances comme un Régent. Au reste, si la « question Louis XVII » reste embrouillée, il est hors de doute aujourd'hui que le Dauphin n'est pas mort au Temple. Il faut aussi constater que « la survivance » a été le prétexte de bien des intrigues. Dépouillons alors les Archives ; au-dessus du fait historique, il faut parvenir à connaître quels furent les instigateurs de ces mouvements en faveur de la « légitimité ». Dévoilons le dessous de l'Histoire, c'est la seule façon de constituer une solide philosophie de l'Histoire de France et plus encore. Je le demande, en effet, par quelle suite de circonstances la question Naündorff est-elle en rapport avec les prétendues révélations du laboureur de Gallardon, Martin?

Une révélation parue en 1817, aujourd'hui bien rare quoique réimprimée en 1839, nous apprend que la « mission de Martin » n'avait, à son début, aucune corrélation avec l'existence de Louis XVII. Ce fut plus tard seulement que les Naündorffistes s'avisèrent d'établir leurs prétentions sur d'étranges révélations aussi contradictoires que ridicules. Je signale cette relation aux amateurs de la « question Louis XVII », ils seront bien aises de lire les différentes interprétations des célestes langages ; en voici le titre complet : *Relation concernant les événements qui sont arrivés à Thomas Martin, par M. S***, ancien magistrat.*

Les *illuminations divines*, les *visions célestes* dont les Naündorffistes furent l'objet, ont dû, à mon avis, jeter quelques défaveurs sur leurs prétentions ; et puis, que penser d'un ange venant inspirer un brave paysan pour qu'il aille faire reconnaître les droits d'un protestant sectaire au trône de la fille aînée de l'Eglise ? Parce qu'enfin, il faut lire la *Doctrine céleste* de Naündorff ou *l'Evangile de N.-S. Jésus-Christ, dans toute sa pureté primitive, tel qu'il l'a prêché lui-même pendant sa carrière terrestre ;* il faut lire ces *Preuves sur la falsification de l'Evangile de N.-S. J.-C, dicté par l'ange de l'Eternel.* Tout se résume en un long factum contre le Pape et l'Eglise. Seul, le fameux Gruau de la Barre a été plus violent, car je ne parle pas du pauvre Madrolle, que la légitimité de Louis XVII avait

rendu fou. Ce mouvement Naündorffiste commencé par des pamplets contre Rome et les Saints, devait finir un beau jour à Paray-le-Monial, avec le culte du Sacré-Cœur. On le sait aussi, le fonds des doctrines de Vingtras, autre prophète d'un siècle qui en compte beaucoup, et les Vaticinations du duc de Normandie est identique ; il y a néanmoins des différences, puisqu'un prêtre qui se dévoua à l'œuvre dite de la Miséricorde qualifiait la *Doctrine céleste* de sacrilège. A ce propos, citons une anecdote : Vingtras, condamné pour escroquerie et prétendant à la Tiare pontificale envoya quelquefois des émissaires à Naündorff qui, prétendant à la Tiare et à la Couronne, se trouvait, pour le moment, détenu à la prison pour dettes de Londres. Il voulait le rallier à la doctrine du Carmel.

« Vingtras est le prophète inspiré du Saint-Esprit, croyez en lui », disait le prêtre à Naündorff ; celui-ci répondit : « Non, c'est moi qui suis inspiré ; saint Michel me l'a assuré ; vous êtes un hérétique, et le premier usage que je ferai de mon pouvoir, quand je serai remonté sur le trône de mes pères, sera de vous faire brûler vif. » Ces paroles sont asolument authentiques et rapportées par celui qui les entendit lui-même, A. Bonnetty.

D'autre part, pourquoi la famille Naündorff revendiqua-t-elle ses titres contre le comte de Chambord ? Ne savait-elle pas que le duc de Berry était bigame ; que le comte de Chambord avait un frère aîné ? Or, elle le savait. Naündorff fut en relation avec le duc de Berry par l'entremise du comte de Repenties, celui-ci fut l'ami et le compagnon d'exil du duc de Berry, *confident de son mariage en Angleterre*, comme lui, il épousa une Anglaise. Le duc de Berry eut de son premier mariage avec Amy Brown trois enfants. De ces deux enfants, deux filles, présentées à la seconde duchesse de Berrry et recommandées à sa bienveillance, le jour même de l'attentat dont le duc fut la victime, furent titrées cette même année, le 9 juin 1820, et devinrent, l'une, la princesse de Faucigny-Lucinge, l'autre, la baronne Athanase de Charette. Mesdames de Faucigny-Lucinge et de Charette ont toujours entretenu les meilleures relations avec leur frère,connu sous le nom de Thomas Brown.

La situation de M. Thomas Brown comme héritier du trône, connue des Naündorff, pourquoi, répétons-nous, ne revendiqua-t-elle pas ses titres contre lui ? La question Louis XVII aurait-elle mystère un de plus ?

En outre, si nous remarquons que Naündorff connaissait sa parenté avec le duc de Berry, nous ne constatons pas qu'il en fût de même pour le baron de Richemont.

La thèse de M. Jean de Bonnefon est sans doute originale, puisque pour lui Hervagault, Bruneau et Richemond auraient été le même personnage. Aux spécialistes à répondre. Quoi qu'il en soit, l'ignorance de Richemond à l'égard du premier mariage du duc de Berry constitue un argument défavorable à ce prétendant.

Rappelons-nous aussi, et la chose a bien son importance, que tous les faux dauphins furent reconnus parce qu'ils ne connaissaient pas les particularités symboliques de la croix de Saint-Louis que portait le véritable Louis XVII dans son enfance.

Le mystère Louis XVII est encore profond. Nous souhaitons bien vivement qu'on le pénètre, car au jour de l'évidence, tous les esprits comprendront que les bons gouvernements sont indépendants des formes dynastiques.

Trop souvent, sous le prétexte d'élucider un point d'histoire, on a travaillé au retour d'une monarchie, d'une monarchie quelconque. On y a travaillé avec perfidie, car un nombre incommensurable de fausses prophéties inventées par des ambitieux ou des gens de lucre, ont été publiées pendant longtemps pour amener toute une nation à reconnaître le roi qu'un petit nombre voulait imposer. Toutes ces vaticinations proclamaient « l'avènement du grand Roy et du grand Pape ». Le jour où celui qu'un parti appela Henri V mourut,tous les anges se turent, les organes célestes sont peut-être aujourd'hui agents électoraux ; ils n'annoncent plus le grand Pape depuis que Léon XIII a reconnu ce que M. de Bonald avait reconnu un siècle avant lui : l'alliance de la Républipue et du Catholicisme dans une même unité.

Oui ! disons avec un grand penseùr catholique, Donoso Cortès : « La monarchie de droit divin finit avec Louis XVI sur l'échafaud ; la monarchie de la gloire finit avec Napoléon dans une île ; la monarchie héréditaire finit avec Charles X dans l'exil, et avec Louis-Philippe finit la dernière de toutes les monarchies possibles, la monarchie de la prudence. » Et de notre côté disons encore : Richemond mort, la monarchie d'un Naündorff n'est pas possible car, même reconnu que celui-ci ait été vraiment le fils de Louis XVI, le peuple ne peut reconnaître comme Roi, un apostat ; enfin pour ceux qui admettent l'action providentielle dans l'histoire, nous prophétisons que Dieu rejettera à tout jamais cette famille dont la généalogie s'énonce fils d'usurpateur, fils de régicide, fils de Judas, fils de Caïn, fils de Satan.

PAUL VULLIAUD.

LES POEMES

FRANCIS JAMMES : *Poèmes mesurés,* (Mercure de France) — PAUL FORT : *Ile-de-France*, (Vers et Prose). — ARMAND PRAVIEL : *L'Exercice du Chemin de la Croix,* (Ame Latine). — PAUL DROUOT : *La Grappe de raisin* (La Phalange). — FERNAND DIVOIRE : *Poètes* (Les Entretiens Idéalistes).

C'est avec raison que Francis Jammes appelle ces quelques pièces *Poèmes mesurés*. Ecrits en vers réguliers, mais souples, ces courts poèmes sont classiques de forme comme d'inspiration. Toutes les soi-disant « licences » prises ici par le poète sont dans le génie de notre langue : hiatus, coupe du vers d'après la position des divers accents, rythme commandé par les mesures des temps forts et faibles,etc... Quant aux sujets traités, ce sont toujours les mêmes tableaux champêtres, les mêmes paysages sobres, les mêmes notations exactes et lyriques.

Ç'aura été la gloire de Jammes de nous initier à un lyrisme naturaliste, de réconcilier la prose et la poésie, de garder la juste mesure entre un idéalisme trop subjectif et un positivisme

trop étroit. Il lui suffit de voir en chaque fleur, en chaque pierre du chemin un hymne à la gloire de Dieu, pour animer ses paysages sans leur faire subir des déformations « logiques ». Jammes veut la vérité tout entière, c'est-à-dire la matière, mais la matière douée d'âme et de vie. Cette pièce, entre autres nous fera comprendre de quelle manière Jammes compose sa palette :

La gueule d'un vieux pot à soupe. baille au pied
de la niche du chien. On entend le léger
cliquetis des roseaux que l'air à peine froisse.
Vêpres sonnent, des moineaux crient vers la paroisse.
Dans le coin de la cour où s'écaille un mortier
continue le doux bruit, et comme émietté
des roseaux. Au dedans de cette métairie
un homme va mourir et une femme prie.
Le porche de l'église est noir soudain, l'office
est terminé. Les roseaux, encore, bruissent...

De l'air, de la lumière et de la joie, c'est tout Paul Fort. La poésie glisse légère sur nos âmes et les éclaire du soleil de la jeunesse rieuse. Ce poème *Ile de France* a les qualités de notre race, la candeur de nos ciels. Il fut écrit aux environs de Nemours dans un de ces moments de plénitude et de bonheur de vivre si propices au lyrisme passionné. Paul Fort nous y offre une fois de plus le trésor inépuisable de ses images imprévues et pathétiques, ainsi que la verve d'un esprit bien français.

« *Ma cage est ouverte, il fait nuit. Par la fenêtre, au bout du lit, le ciel tend sa pastille de menthe. Il est plein de bonbons d'anis.,. Ma chambre est ouverte, il fait nuit.* »

M. Armand Praviel est un des meilleurs poètes catholiques de notre temps. Avec quelques autres il a compris que loin de se diminuer on pouvait chanter sa foi et atteindre dans sa religion même aux plus belles manifestations de l'art. Rien ne prête au lyrisme comme la liturgie et nos hymnes saintes. En prose comme en vers, M. Praviel s'est affirmé artiste religieux. Son roman *Péché d'aveugle* n'a peut-être pas été accueilli avec tout l'enthousiasme qu'il mérite par notre presse ignorante et grincheuse. Ses recueils de vers tels que *Poèmes mystiques*, la *Ronde des Cygnes*, la *Tragédie du soir* renferment des pages non indignes de *Sagesse*. Dans l'*Exercice du Chemin de la Croix* qu'il nous offre aujourd'hui, l'auteur résume et chante en quatorze sonnets les tragiques stations du Calvaire. La ferveur exhalée de ces vers, la beauté grave de ces méditations, l'inspiration purement catholique du sujet font de ce livre en même temps qu'un recueil de piété une noble œuvre d'art. Voici, à titre d'exemple, le commentaire de la Xe station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*.

Dépouille-toi de cette soif de la richesse
Qui te dessécherait sous un horrible été
Ne cherche plus, avec un vouloir entêté,
L'or, ce vin de soleil qui verse la tristesse.

Frère, dépouille-toi, car tout est vanité !
Le pouvoir est changeant, la fortune est traîtresse ;
Déchire, s'il le faut, ce manteau qui t'oppresse
Des replis de l'orgueil et de l'impureté !

Dépouille-toi, dépouille-toi ! Jamais lassée,
Ta main doit arracher, d'un geste résolu,
Tes haillons de regrets et de lâches pensées ;

Car, pour gagner Sa Croix, notre Maître a voulu
Offrir, il t'en souvient, Sa nudité blessée,
Comme le fruit sanglant de l'Arbre du Salut !

J'ai mis beaucoup de bonne grâce jadis à dire que la *Chanson d'Eliacin* de M. Paul Drouot ne me déplaisait pas. J'en mettrai moins aujourd'hui à confesser que sa *Grappe de raisin*, encore que baignée de chaude lumière, est un peu acide à nos palais délicats. Ce livre est composé d'une série de quatrains, à raison de deux quatrains par page. Le jeune poète est très riche en images ; ses associations d'idées éloignées produisent le plus heureux effet et font lever dans notre esprit de soudaines clartés. M. Drouot possède à son service un précieux vocabulaire et sa pensée s'élargit parfois jusqu'au grand lyrisme.

Mais pourquoi faut-il que ces heureuses qualités soient souvent mêlées à quelques fâcheux défauts. La strophe choisie par l'auteur est un peu monotone et trop brève pour contenir son lyrisme débordant. M. Drouot a évidemment voulu nous offrir des tableaux ou des sentiments alertement exprimés dans de courtes stances. Je crois pourtant que l'auteur de la *Chanson dEliacin* ne gagne rien à s'enfermer ainsi dans des limites étroites. Et puis, si les strophes se succèdent très régulièrement, en revanche le rythme de chaque vers est très spécial, très particulier et, pour tout dire, boiteux. Je ne suis pas parvenu à comprendre comment M. Drouot coupait son vers, sans tenir compte des accents et de la cadence. Il y a ainsi des changements brusques dans une strophe, dus à une césure au 7e pied après un vers régulièrement construit, qui heurtent notre pauvre oreille. Enfin M. Drouot a tellement d'esprit qu'il ne peut s'empêcher de ricaner de temps à autre au milieu d'une grave pensée. Cette façon d'imiter Heine me semble une erreur. Voici, en exemple, une strophe où quelques défauts de M. Drouot sont indiqués :

Dieu inconnu, il me faut que tu interviennes,
Car il ne se peut ni je ne veux, Père Saint,
Que tout entier ce peu que nous sommes devienne
Semblable à la déjection de l'intestin !

Que l'auteur ne me tienne pas rigueur de ces remarques. M. Drouot est un très bon poète. Je voudrais lui voir chanter de plus hautes ou plus simples chansons.

Il entre dans le talent de M. Divoire une dose d'ironie cruelle de fureur contenue, d'éloquence un peu romantique qui gêne parfois l'essor de sa poésie pure, c'est-à-dire de la poésie dépouillée de tout ce qui n'est pas elle et chantant sans le secours d'artifices oratoires. Un Jules Laforgue mitigé de Musset, tel m'apparaît M. Divoire. Il a du premier la blague triste et qui

mord ; du second il possède parfois le souffle ardent, le langage passionné. Voici un exemple de cette double manière :

O les bonnes petites Eves,
Vous qui si bien avez tari la sève
De notre cœur qui s'affirmait,
Délivrez-nous de tous les rêves
Que nous n'exprimerons jamais.

De quel mal ancien t'es-tu donc souvenu?
Quel douleur, enfant, te rapporte cette heure?
Est-ce l'œuvre imparfaite, est-ce le soir venu?
Ce que tu désirais, vois, tu l'as obtenu
Car tu fus poète et tu pleures !...

A travers les vers de M. Divoire, nous entrevoyons un cœur ulcéré, un cœur tôt lassé des joies du monde, un cœur où se cachent de la bonté et de l'amour. L'auteur a donc raison de se mettre tout entier dans son œuvre, puisqu'à se frapper le cœur on fait parfois, comme le dit Musset, jaillir du génie.

T. DE VISAN.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

ADRIEN MITHOUARD. — *Les Pas sur la terre.*

Il y a des livres qui ont le pouvoir sacré de renouveler notre exaltation intérieure, d'affermir en nous le culte de la tradition et d'orienter notre courage vers des buts nécessaires. Le livre de M. Mithouard est de ceux-là. Il vient illustrer les nobles idées que nous avaient proposés le *Traité de l'Occident* et le *Tourment de l'Unité*, deux bréviaires dont la jeunesse consciente a le devoir de relire chaque jour une page, pour garder la beauté de son âme et l'harmonieux équilibre de son esprit.

Nos existences s'agitent dans l'inquiétude et le désordre. Entre le passé dont on renie les enseignements et l'avenir dangereux dont nous ne parvenons pas à élucider le mystère, nos âmes sont opprimées et souffrantes. Nous nous tournons de tous côtés sans rencontrer le but désirable et voici que notre foi nous abandonne, voici que nos croyances nous désertent. Nous ne savons dans quel sens nous affirmer. C'est ici que s'atteste la puissance de l'écrivain éducateur. Conscient du trouble qui énerve notre volonté, instruit des problèmes qui nous angoissent, ayant présent à l'esprit le drame social où nous nous agitons, il nous saisit la main d'une douce et impérieuse étreinte. Il ne faut plus que se laisser conduire.

A cette heure, tous les romanciers, tous les auteurs dramatiques, les poètes eux-mêmes, prétendent au rôle d'éducateur. Ils savent bien que dans une nation aussi bouleversée que la nôtre les esprits n'ont pas la quiétude suffisante pour s'intéresser aux spectacles de l'art pur et qui veut exercer une influence réelle sur ses contemporains, qui veut retenir leur attention, doit exprimer les tourments de l'heure présente et résoudre les conflits dont les données occupent chacun. La question du divorce se pose à côté de celle du machinisme. L'avenir de la terre, l'éducation de l'enfant, les désordres religieux

nous retiennent également. Et tous, au théâtre ou dans les livres, bâtissent des systèmes, tracent des programmes, tranchent et décident. Il faut y prendre garde : ceux-là qui nous veulent instruire sont mauvais souvent et dangereux presque toujours. Sachons donc choisir nos maîtres.

Nous pouvons suivre M. Mithouard et appuyer fortement nos pas sur le sol de France, en sa compagnie. Il nous donnera d'abord l'amour de la terre et de notre pays : « La société de la terre est purificatrice : elle veut une conscience droite, un esprit net, un cœur ardent. Le frémissement de chaque pas nous régénère et rectifie nos idées, car notre pays sait tous nos désirs, toutes nos faiblesses et tous nos secrets, et il nous enveloppe d'une atmosphère qui est à toute heure comme une parole libérale et juste qu'on attendait. » A ces paroles d'un éclatant et enthousiaste lyrisme, d'autres s'ajouteront plus loin qui les viendront illuminer. Dans une étude intitulée *Les géomètres*, M. Mithouard s'écrie : « Oui, posséder, c'est toujours la plus profonde ivresse. Mais posséder la terre ! Quelle affolante union de l'homme avec les forces de la nature ! Celui qui possède la terre, c'est lui qui en décide les assolements, qui en distribue les activités et qui en choisit la gloire ; il y règle le printemps et l'automne : elle vit de son labeur et sous sa volonté. Mais à son tour la terre lui offre le fruit de ses pommiers ou de ses vignes, et le froment de ses moissons. C'est la vie qui s'échange avec la vie ». La tendresse profonde de nos bois et de nos campagnes, son amour pour nos paysages aux lignes simples, M. Mithouard les a encore exprimés de plusieurs façons touchantes. Il se plaît à nous redire de vieilles coutumes des campagnes, à nous évoquer sous un ciel fin une plaine mollement étendue, à nous montrer de sages paysans, et partout, et toujours, la sincérité de son sentiment exalte et transfigure les impressions qu'il nota.

Oui, si nous voulons prendre conscience de nos origines et trouver dans le passé la force et la sérénité par quoi se découvre le but de la vie et son sens religieux, il faut mettre nos pas dans les pas de ce grave promeneur. Il nous montrera le charme de Versailles, nous découvrira la douceur de l'Ile-de-France, nous contera avec un charme incomparable l'histoire selon son cœur de Saint Sébastien « le capitaine de l'arc », nous désignera les rosaces féeriques de Rouen, d'Evreux, d'Amiens, de Laon, de Dieppe, de Beauvais..., nous conduira en Angleterre pour que nous revenions avec un plus puissant amour de la France.

Aimer notre pays dans le présent et dans le passé, l'avoir sous les yeux à toute heure et tout entier, savoir dégager de la langue, des coutumes et traditions, la force et le charme des qui y sont contenus, extraire de l'objet plus humble sa poésie, de l'exemple le plus modeste son enseignement, montrer que nous avons pour nous protéger et nous affermir la gloire et le labeur des générations disparues, tels sont les buts généreux, consolants et rassurants que M. Mithouard s'est toujours proposé et se propose cette fois encore. Il a écrit ces mots d'une beauté simple et nue : « Tout ce que nous oublions nous affaiblit un peu ». Et il ajoute : « L'honneur qui est la

tradition de la race se continuant dans chaque homme, la coutume qui est l'honneur du peuple tout entier, c'est de quoi nous donner à toute heure le temps de devenir nous-mêmes. Les beaux sentiments s'attachent à toutes les vieilles, aux plus minimes reliques et l'on ne détruit pas ces douces reliques sans affaiblir ces saintes tutelles ».

Comprenons enfin, après ces affirmations nettes et franches, que notre force véritable est de nous unir à ceux qui nous ont précédés et que nous agirons bien si nous nous instruisons de leur exemple. Tout devient un sérieux point d'appui lorsque l'on sait écouter et regarder le passé.

Une haute et fière leçon se dégage du livre de M. Mithouard. il forme avec les deux volumes qui l'ont précédé une puissante trilogie. Celui-là est vraiment l'écrivain éducateur, le maître qu'il faut écouter, par qui nous avons connu le réconfort et senti tressaillir nos énergies profondes.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

CRITIQUE D'ART

Il existe depuis quelque temps une théorie qui juge les Beaux-Arts comme expression *politique* de la Société. (1) Notre forme gouvernementale actuelle serait la cause de la décadence artistique où nous nous trouvons. Qui se serait douté qu'une constitution dont l'auteur était monarchiste en serait arrivée là ! Mais enfin, le retour du Roy amènerait le retour de la prospérité intellectuelle et esthétique. Ce serait merveilleux, magique... Vive le ROY ! Je ne suis pas aussi optimiste que le critique de l'*Action française*; un politicien se laisserait convaincre, mais un artiste se souviendrait que le Roy, objet de ses désirs, est le descendant du fondateur de ce musée qui se trouve à Versailles, Louis-Philippe. Et dame ! au point de vue esthétique j'aime mieux Loupillon 1er que Philippe-le-Prétendant s'il doit ramener un Horace Vernet.

Il y a des gens qui se font une paradoxale opinion de la monarchie ; pour eux, elle est une panacée. Malheureusement, l'histoire est là et nous savons que Poussin, le peintre tenu par beaucoup pour LE PLUS GRAND ARTISTE FRANÇAIS, fut aux beaux jours de la Monarchie obligé *de gagner Rome à pied* et EN MENDIANT, puis, appelé, grâce à sa renommée, par la Monarchie à Paris, que la Monarchie lui prodigua de telles faveurs, qu'il s'en retourna bien vite, pour ne plus jamais revenir, à Rome, loin des artistes courtisans. Nous savons aussi que Delacroix fut tenu en suspicion par la Monarchie jusqu'au gouvernement de Juillet, que le père de Delacroix, violent régicide, ne dut pas lui inculquer un culte bien fervent pour la Légitimité ; enfin nous savons que si Delacroix, tenu par beaucoup pour LA GLOIRE DE L'ART FRANÇAIS AU XIXe SIÈCLE, trouva un protecteur, il s'appela M. Thiers, et que celui-ci présentant l'auteur des *Croisés* pour la Légion d'honneur fut repoussé par

(1) *L'Action française. Vendredi 1er Mai 1908.*

Louis-Philippe, monarque, qui répondit : *j'aime mieux la peinture de M. Abel de Pujol. Il compose bien et il n'est pas cher.* Comme ce dernier mot dépeint à merveille le citoyen Louis-Philippe ! En tout cas la Monarchie eut de tels sourires pour Delacroix qu'il se fit nommer de l'Académie des Beaux-Arts à cause du traitement de 1500 francs qui le rassurait sur l'avenir.

Je ne cite que ces deux faits concernant LES DEUX PLUS FAMEUSES CÉLÉBRITÉS DE L'ART DE FRANCE ; car les anecdotes ne manquent pas pour ramener la doctrine du mariage entre l'Art et la Monarchie à ce qu'elle vaut, c'est-à-dire au rang d'une doctrine électorale.

C'est curieux tout de même à quel point la passion politique égare les jugements ! Je lis dans le même journal : *Je ne reconnais pas à des artistes anglais le droit de s'occuper de Jeanne d'Arc* ; puis le critique chante un petit couplet en faveur de M. Detaille, l'Horace Vernet de notre temps. Est-ce que l'*Action Française* ne reconnaîtrait pas aux évêques le droit de composer des panégyriques en l'honneur de cette sainte héroïne, parce qu'un de leur corporation la condamna au supplice ?

Armand Point a exposé (1) un tableau absolument magnifique. Il aurait vaincu une double difficulté, celle de réussir en son art et celle d'avoir réalisé une belle toile... malgré notre oligarchie. Cet artiste, en effet, a su faire d'un portrait une véritable œuvre d'art. Intelligence de la composition, dessin scrupuleux, couleur attrayante dans sa sobriété, expression d'une réalité portée jusqu'à l'idée poétique tout a concouru, en cet ouvrage, pour le meilleur des résultats. Mais je n'ai pas l'ambition de juger tous les envois du Salon... Mon but est de signaler une erreur de critique contemporaine et de montrer que l'Art et la Politique sont distincts comme l'Art et la Morale sont distincts. M. E. Burnand a bien prouvé du reste que l'Art et la Morale, lui qui les a confondus, ne doivent pas se confondre... *s'ils ne doivent pas se contredire.* L'illustration *évangélique* de M. Burnand manque de cet idéal que n'engendre pas un prône de pasteur *évangélique.* Mais de son côté, M. Maurice Denis nous en impose ; il assimile le salon des Indépendants « à une expérience complète et concluante de la démocratie. » Un numéro de l'*Action Française* reflète ses théories.

L'idée quatre-vingt neuviste et quarantiutarde (2) serait purement négative. Elle est aussi l'idée romantique d'après laquelle l'artiste doit s'abandonner à son individualisme.

Tout ceci devait aboutir au Naturalisme, enfin aux « Indépendants ». Voilà ce qui au moins s'appelle chercher midi à quatorze heures à propos d'un groupement d'ouvriers sans talent et de fumistes. Mais examinons l'œuvre du *réactionnaire*, M. Maurice Denis ; examinons comment les artistes devront peindre lorsque le ROY sera revenu ; car « anarchiste, naturaliste et romantique, le salon des Indépendants aura été le berceau d'une école néo-classique » qui se réclame d'Ingres, de Poussin, de Claude Lorrain.. et qui en réalité, a eu pour maîtres im-

(1) *A la Société Nationale des Beaux-Arts.*
(2) *Argot à l'usage des critiques d'art monarchistes.*

médiats les impressionnistes entrés au Louvre, comme éducateurs de la Démocratie.

Ne nous payons pas de mots pour juger les œuvres de M. Denis qui, disent ses admirateurs, a fait de l'ordre avec du désordre. Laissons la littérature de côté et causons en *peintre*.

Une œuvre d'art ne se conditionne-t-elle pas de cinq éléments : l'idée, la composition, le dessin, la couleur et le métier? Alors procédons à l'analyse.

1° *L'idée*. — Il est évident que le jugement en est proportionnel à l'intelligence de chacun ; nous ne mesurerons donc pas l'envergure intellectuelle de M. Denis pour mieux causer en *peintre*.

2° *Composition*. — Il n'y en pas. Les personnages, en effet, ne suivent aucun rythme et le tableau ne subirait aucun tort si l'on déplaçait une figure. Il n'y en a pas, même si nous la concevons établie par la lumière, — couleur et forme, — puisque le tableau de M. Denis est peint en tons plats.

3° *Dessin*. — Le dessin de M. Denis est celui d'un artiste vivant à une époque primitive et non dans une civilisation qui peut faire son éducation chez des maîtres qui ont excellé dans leur Art. Est-il sincère de dessiner comme au temps de Cimabué? Serait-il permis de mettre encore les personnages du dernier plan d'une dimension double par rapport à ceux du premier? Nous ne le pensons pas. Mais le dessin peut être contour ou modelé. Or il n'y a pas dans l'œuvre analysée de contour, il n'y a pas de modelé.

L'aspect est celui d'une affiche où les figures sont serties, toutes les fois qu'elles ne peuvent pas se détacher par l'opposition naturelle des couleurs.

4° *Couleur*. — Distinguons : il y a le coloris et le coloriage. Certains impressionnistes, reconnaissons-le, ont fait du coloris, *dans l'ordre du paysage surtout* : Monet, Sisley ; dans l'ordre de la figure : Puvis de Chavannes. M Denis ne fait que du coloriage, la preuve en est qu'il supprime l'atmosphère à laquelle l'école impressionniste s'attache particulièrement. Il supprime évidemment l'atmosphère puisqu'il sertit ses figures, toutes les fois qu'il ne peut obtenir sa silhouette par l'opposition naturelle des couleurs. Je lui ferai même remarquer qu'il y a malgré son parti-pris de tous plats, des valeurs fausses ou plutôt des taches puisque les plans ne sont pas observés, sauf dans le ciel où ils sont obtenus facilement par une coloration plus intense de la partie supérieure de sa toile. Le tableau se remarque par sa luminosité ; mais cette qualité est encore facilement obtenue, parce qu'on garde toujours de la fraîcheur à un ton lorsqu'il n'y a pas de modelé, et si le tableau conserve sa luminosité, il se remarque aussi par son absence de lumière, car qui dit lumière dit plan, or le *Printemps* de M. Denis n'a pas de plan. Même, au point de vue impressionniste l'œil de M. Denis n'est pas doué, je n'en voudrai pour preuve que les hortensias qui sont du même ton que la robe, ce qui ne s'est jamais vu.

5° *Métier*. — Les observations précédentes montrent assez que M. Denis en est dénué. Un ton plat badigeonné et le métier pictural sont choses différentes. M. Denis qui retourne, par

son dessin, aux époques hiéroglyphiques, peint comme un colleur d'affiches ; et son tableau est en réalité une affiche, séduisante pour un observateur superficiel, mais qui ne trompe pas... *un peintre*.

Ingres disait à ses élèves que le *dessin était contour et forme et pour bien peindre, qu'il fallait accompagner la forme*, je ne sais si l'on retrouverait ces paroles dans celles qui ont été publiées dans les travaux consacrés à Ingres, mais je les tiens de tradition orale, elles ont été d'abord rapportées par L. Janmot et Dumas ; cette source est une autorité vis-à-vis de M. Denis, auteur d'une étude sur les élèves d'Ingres. Or, nous ne retrouvons nullement ces conditions plastiques chez M. Denis, nous y retrouvons plutôt les aberrations impressionnistes. Et puisqu'on mêle la politique aux Beaux-Arts nous conclurons que le contempteur de la démocratie, M. Denis, se trouve, qu'il le veuille ou non, par son talent que nous avons apprécié, au sein des plus démagogiques adversaires de l'*Action française*.

Et nous finirons en disant que ces anti-romantiques qui font exclusivement l'apologie de la Raison en Art seraient heureux de pouvoir compter un seul dessinateur d'une taille suffisante pour venir à la cheville d'un Paul Chenavard, que M. Denis jugea naguère avec une désinvolture telle que nous sommes en droit de supposer qu'il n'avait point vu ses dessins. Nous ferons même remarquer, à ce propos, combien sont insuffisantes ces théories à la Pierre Lasserre, puisqu'en 1848, le classicisme avait pour fidèle un austère républicain, comme Chenavard.

PAUL VULLIAUD.

REVUES

Ruskin et la vie (M. André Chevrillon, *Revue des deux Mondes*). Etude détaillée qui tend à prouver que tout mysticisme Anglais finit en pragmatisme. L'idéal humain, pour Ruskin est d'avoir un vigoureux cerveau, une conscience lucide, de sentir la beauté visible et d'en être heureux.

—

Le Dieu de Spinoza (M. V. Brochard, *Revue de Métaphysique et de morale*, Mars) Cette étude, la dernière qu'écrivit avant de mourir le professeur Brochard, présente le Dieu de Spinoza comme « un Jéovah très amélioré ».

Et d'abord l'auteur établit que c'est un Dieu personnel, ce qui pourrait paraitre étrange à bien des lecteurs. Spinoza, qui place la morale au dessus de toute considération philosophique et religieuse croit à la justice, à la charité et à l'amour de Dieu.

Mais où est là son panthéisme ? M. Brochard tourne assez joliment la difficulté. Pour lui, le propre du panthéisme est plutôt une explication des rapports de Dieu et du monde. Quant au spinozisme ce serait un monothéisme immodéré, une exagération du : « Dieu est partout ».

Spinoza avait d'après M. Brochard une conception, juive de la divinité fortement influencée par les doctrines de Plotin.

Henry Bataille. (M. Ernest Gaubert, *Mercure de France*, 16 Avril). Article très clairement et très complètement documenté où M. Ernest Gaubert a voulu surtout montrer l'influence sur Henry Bataille de sa terre et de ses morts. *La poésie et le théâtre* du grand poète du *Beau Voyage*, de l'auteur de *Maman Colibri* et, hélas, de la *Femme Nue* sont analysés. Ernest Gaubert montre qu'il y a un fatalisme oriental dans la conception de la passion dangereuse et mortelle qui se voit dans tout le théâtre d'Henry Bataille.

En résumé, l'œuvre de Henry Bataille a été de traduire « tout le langage intérieur, tout le lyrisme refoulé, l'inexprimé des volontés, des souffrances, des élans, des désirs ».

—

Le jeu de Massacre (M. Emile Magne, *Mercure de France*, 1er mai). Les poupées du massacre, ce sont les enfants torturés par certains parents. M. Magne rappelle tous ceux de la littérature : Olivier Twist, Nicolas Nickleby, Jacques Vingtras, Sébastien Roch, Jack Poil-de-Carotte, Fil-de-Fer, ceux de la *Maternelle*, ceux de *En Correction*.

M. Magne conclut que la Société se doit d'intervenir, d'appliquer implacablement sa justice à tous les mauvais parents.

—

La Généalogie de Villiers (*Mercure de France* même numéro). M. René Martineau a retrouvé des documents inédits sur cette question qui passionna si fort Villiers de l'Isle-Adam et qui lui fit perdre un temps qu'il aurait mieux fait d'employer à écrire.

—

La *Revue des Lettres et des Arts* publie une excellente étude du vrai poète Georges Périn sur *Charles Van Lerberghe*. M. Toussaint Luca termine un *Saint-Apollinaire*. Et que dire du mérite de M. Guillaume Apollinaire qui découvre des talents remarquables aux « Indépendants. »

—

M. Louis Calvet étudie dans la *Revue du temps présent* les idées de Mme Tinayre — M. Ernest Bosc rappelle dans le *Voile d'Isis* cet aphorisme hindou : « Lis une minute et médite trois minutes. »

—

REÇU : *Les chimères. Les Bandeaux d'or. La Revue du Temps présent. Poesia. Pan. Les Argonautes. La Rénovation esthétique. La Chronique des Lettres.*

FERNAND DIVOIRE.

Informations

Notre collaborateur Albert de Bersaucourt fera le 15 juin à l'Institut Rudy, 53, avenue d'Antin, une conférence sur l'œuvre d'Emile Verharen. Les poèmes seront interprétés par divers artistes et notamment par Mme Philippe Colin.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

La Gare des petites villes

Du côté du canal où ronflent et s'exilent
Les trois usines de la ville,
La gare,
Avec ses coups de trompe et de sifflet,
Avec ses signaux verts, dans le soir violet,
Luit et s'effare.

Elle existe, vivant de peu, très à l'écart :
Où monte son pignon, montait l'ancien rempart.
Les dimanches matin au temps de la grand'messe,
Elle écoute au loin le lourd bourdon baller
Et les cloches, une fois l'an, se quereller
Toutes ensemble, à la veille de la kermesse.

Elle connaît l'huissier, le juge et le curé
Et ceux qui vont à Deynze, et de Deynze à Courtrai
Et ceux que le lundi pousse jusqu'à Termonde ;
Tous, ils rentrent, le soir, avant la nuit, chez eux,
Sans que jamais aucun ne laisse errer ses yeux
Au long des rails brûlants qui vont autour du monde.

Un va-et-vient de rouages mornes et las
Circule à l'aube autour de son hangar, là-bas ;
Un camion s'éloigne, un camion arrive,
On hèle au cabaret quelques débardeurs soûls,
Et les wagons chargés sont poussés, bout à bout,
Et se heurtent, comme entraînés à la dérive.

Mais dès que le jour tombe, et que s'en vont rentrer
Ceux-ci d'Alost, ceux-là de Deynze et de Courtrai.
La gare
Une dernière fois tremble et s'effare
Et s'ameute de bruit ;
Puis doucement s'enfonce et se clôt dans sa nuit.

Et l'on n'entend plus rien, dans la salle d'attente,
Où seul un bec de gaz reste allumé,
Que le grincement dur d'une plume irritante
Près du guichet fermé.

EMILE VERHAEREN.

François Coppée

C'est chez lui, rue Oudinot, que j'ai vu pour la première fois François Coppée. Nous connaissons tous, dans cette calme rue quasi ecclésiastique de province parisienne, le pavillon, au fond de la cour, qu'il habitait.

Ce logis était bien celui qui convenait au poète des intimités. Dès l'entrée, une bonne odeur de famille vous accueillait avec le sourire de la vieille bonne. Puis des chats, de gros beaux chats ronronnants, venaient se frotter à vous. Le maître bientôt précisait l'impression. Sa voix gouailleuse de grand gamin idéaliste. où passaient comme des ferveurs dévotieuses, vous souhaitait une brusque et cordiale bienvenue. Et l'on s'asseyait, on causait, dans une pénombre, une atmosphère de chapelle domestique. On avait, en effet, une envie soudaine de se confesser, de communier, de faire acte joyeux de religion, certain d'avoir avec l'oreille du poète, — j'allais dire du prêtre, — son absolution. On causait de choses profondes ou légères, toujours charmantes. Le plus souvent on écoutait : c'est le maître alors, qui se confessait. Son âme aimable se révélait sous les couleurs les plus tendres et les plus vives.

Il serait oiseux, un peu maladroit, de faire, à propos de Coppée, de grandes théories critiques.

Romantique, parnassien ? Il le fut sans doute. Sa jeune âme fut traversée d'influences comme de parfums. Il y a du romantisme dans l'exquis *Passant*. Et il fut des fondateurs du « Parnasse ». A vrai dire, il fut surtout poète ; une âme d'expansion généreuse et d'extase, une sensibilité en éveil, en continuelle sympathie avec l'Univers. Il eut un de ces cœurs sonores ou retentissent en beauté tous les soupirs du monde. Mais dans ce vaste concert d'émotions il écouta plus volontiers la voix des humbles. On l'a assez dit, répété,ressassé : Coppée s'inclina d'un cœur très tendre sur la vie de ceux qu'un labeur quotidien, acharné, fait, semble-t-il, plus près de Dieu. Ah ! le petit épicier et la petite ouvrière, le forgeron, le jeune soldat, le marin, tous ces autres qui sont du peuple, le peuple, les a-t-il assez chantés ! Il en a traduit la poésie touchante, si peu troublante, les a vus au foyer, dans la rue, aux entractes du

combat, s'est fait de leur âme l'observateur inspiré. Dans ce sens, on peut dire qu'il a *inventé* une sensibilité.

Poète des demi-teintes sentimentales, des intimités de tendresse et de pénombre, du ronron des existences simples, François Coppée eut l'âme ouverte à des voix plus éclatantes.

Il semble que les affres de la Guerre et du siège dont souffrit sa jeunesse aient élargi son âme, y aient pratiqué une déchirure capable de laisser passer une beauté plus véhémente. C'est ainsi que,intimiste et élégiaque, François Coppée se laisse également émouvoir par la grandeur tragique de l'histoire. De *Fais ce que dois* à *Pour la couronne* nous voyons un talent se développer dans cette note, avoir des accents puissants et prophétiques évocateurs et excitateurs d'énergies. Nous sommes loin des sérénades parfumées du *Passant*, de l'art, sinon plus exquis certes, du moins plus robuste de *Severo Torelli*. La guitare, semble-t-il, fait place au clairon. C'est une poésie d'images fortes que sillonne l'éclair des armes et où fermente le levain de la passion. De même n'avons nous pas vu le poète, aux heures où sa religion nationale se croyait menacée, quitter la paix du home pour le tumulte du forum, la sérénité du rêve pour la fièvre de l'action, soumettre sa plume de poète aux polémiques du citoyen ? Ces deux hommes, chez Coppée, étaient distincts, très nets. Cependant ils se mêlaient si bien le plus souvent, pour l'unité de sa physionomie, qu'on ne savait dire si c'était le poète qui piaffait de passion ou si c'était l'homme d'action qui était inspiré.

En vérité, et considérée dans son ensemble, c'est une grande figure française qui a disparu.

Et ce que fut Coppée dans la vie, le spectacle de sa mort nous l'a montré avec la plus éloquente simplicité. Une foule compacte et pittoresque de partisans et de purs admirateurs suivait la dépouille de cet homme dont la souffrance martyrisa les dernières heures. Généraux et soldats, prêtres et actrices, ouvriers et gentilhommes, midinettes et grandes dames, hommes de lettres, politiciens, tous les orgueils et toutes les humilités accompagnaient jusqu'à la tombe celui dont l'âme avait su, sous les espèces de sa poésie ou de sa parole, mettre du songe ou de la force dans la réalité de leurs jours. Une grande sérénité planait sur cette foule

Ce sourire attendri du Paris qu'il aimait tant a dû réjouir, dans la grande paix des au-delà, l'âme du beau chrétien qui n'est plus.

JOSEPH CASANOVA.

Les Contes de Villiers de l'Isle-Adam

(Fin)

Catholique fervent, Villiers de l'Isle-Adam fut un royaliste convaincu. Tandis qu'il dirigeait *La Croix et l'Epée*, il se fit le champion de la cause des Naundorff et peut-être eût-il continué à soutenir son prétendant si le milieu politique n'avait pas profondément répugné à son aristocratie. La bêtise du peuple éternellement dupe, toujours victime de ses meneurs, lui inspirait une profonde tristesse qu'il a exprimée dans le conte *Vox populi*. (1) Devant la grille du parvis Notre-Dame, un aveugle est assis qui implore en une plainte monotone : « Prenez pitié d'un pauvre aveugle, s'il-vous-plaît » et tandis que monte cette supplication, le temps passe, les révolutions se succèdent, les régimes changent. Après avoir crié « Vive l'empereur » le peuple crie « Vive la république » pour clamer ensuite « Vive la commune » et finalement « Vive le maréchal ». Villiers conclut : « Et, depuis, d'année en année, de revues en revues, de vociférations en vociférations, quel que fût le nom jeté aux hasards de l'espace par le peuple en ses *vivats*, ceux qui écoutent, attentivement, les bruits de la terre, ont toujours distingué, au plus fort des révolutionnaires clameurs et des fêtes belliqueuses qui s'ensuivent, la voix lointaine, la voix *vraie*, l'intime voix du symbolique Mendiant terrible ! — du veilleur de nuit criant l'heure exacte du Peuple, — de l'incorruptible factionnaire de la conscience des citoyens, de celui qui restitue intégralement la prière occulte de la Foule et en résume le soupir ».

Quel roi donnerait-on à cette foule ? De même qu'il a montré l'abaissement des esprits et des consciences, Villiers nous dit la déchéance du roi (2) et la vilenie des courtisans (3). Les droits de la Maison de France sont imprescriptibles pourtant et peut-être Dieu a-t-il accablé la France parce qu'elle avait tué son roi. Un conte magnifique : *Le droit du passé* (4), illustre cette pensée. Jules Favre qui

(1) Contes cruels.
(2) *Entre l'ancien et le nouveau.*
(3) Ellen.
(4) Histoires souveraines.

s'était fait le défenseur de Naundorff avait reçu une bague de celui-ci, en remerciement. « C'était une chevalière d'or. Dans une large opale centrale, aux lueurs de rubis, avait été gravé, d'abord, le blason des Bourbon : *les trois fleurs de lys d'or sur champ d'azur*. Mais, par une sorte de déférence triste, — pour qu'enfin le républicain pût porter sans trouble, ce gage seulement affectueux, — le donateur en avait fait effacer, autant que possible, les armoiries royales ». Sur les fleurs de lys effacés, Louis XVII avait commandé que l'on gravât l'image d'une Bellone et, tendant l'anneau à son défenseur, il avait dit : « Monsieur Favre, en cette opale, vous le voyez, est sculptée, comme une statue sur une pierre funéraire, cette figure de la Bellone des vieux âges. Elle traduit ce qu'elle recouvre. — Au nom du roi Louis XVI et de toute une race de rois dont vous avez défendu l'héritage désespéré, portez cet anneau ! Et que leurs mânes outragés pénètrent, de leur esprit, cette pierre ! Que son talisman vous conduise et qu'il soit un jour, pour vous, en quelque heure sacrée, le TÉMOIN de leur présence ! » Jules Favre ne quitta point sa bague et il la portait encore le jour où il signa avec Bismarck la trêve amenant la capitulation. Au moment d'apposer son cachet, il s'aperçut qu'il avait oublié le sceau de la République Française et, sur le conseil de Bismarck, il se servit de la bague léguée par l'inconnu. « Au bas de cette page qui devait coûter à la patrie tant de nouveaux flots de sang français, deux vastes provinces, sœurs parmi les plus belles ! l'incendie de la sublime capitale et une rançon plus lourde que le numéraire métallique du monde — sur la cire pourpre où la flamme palpitait encore, éclairant, malgré lui, les fleurs de lys d'or à sa main républicaine — Jules Favre, en pâlissant, imprima le sceau mystérieux où, sous la figure d'une Exterminatrice oubliée et divine, s'attestait, *quand même !* l'âme — soudainement apparue à son heure terrible — de la Maison de France ». Le fait peut n'être pas exact ; il a une grande puissance dramatique, et cet autre récit, *Le tzar et les grands-ducs*, où Villiers nous dit la respectueuse tristesse qui s'empare de lui en face d'Alexandre II, n'est pas moins poignant.

Il nous reste à examiner Villiers de l'Isle-Adam, conteur au point de vue de l'occultisme. Les études d'occultisme passionnèrent le grand écrivain ; il explora sans répit cette dangereuse zone des sciences. Eliphas Levi, Mesmer, Swedenborg, Kardec et Crookes, furent connus de lui et maintes fois cités dans ses œuvres. Aucun des phénomènes de sorcellerie, de spiritisme et d'évocation ne demeurèrent ignorés de lui et il s'occupa des correspondances mystérieuses, des transmissions de pensées, des phénomènes hypnoti-

ques, des pressentiments, des suggestions, des coïncidences étranges et des hallucinations. L'œuvre entière de Villiers est pleine de faits de ce genre, mais, puisque nous ne nous occupons ici que des contes, retenons deux exemples seulement et analysons rapidement l'*Intersigne* (1) et *Vera* (2). Dans le premier de ces récits, Villiers a signalé une coïncidence bizarre. Un jeune homme vient séjourner chez un ami de campagne, l'abbé Maucombe. Dès la première nuit, le prêtre apparaît à son visiteur, blême, les paupières baissées, rigide, et il lui tend un grand manteau noir. A son réveil, le jeune homme ne se préoccupe pas outre-mesure de son hallucination. Forcé de partir le soir même, il est accompagné par l'abbé Maucombe, sur la grand'route, et l'ecclésiastique, désireux d'éviter le froid de la nuit au voyageur, lui offre son manteau avant de le quitter. Le jeune homme accepte, rentre sans encombre et, peu de jours après, on lui dit que l'abbé Maucombe est mort d'une fluxion de poitrine contractée précisément la nuit où il accompagna son ami et se dépouilla en sa faveur de son vêtement. Le jeune homme a donc eu un pressentiment quand il a vu paraître son hôte au presbytère. Les phénomènes de cet ordre ont été si fréquemment observés de nos jours que nous n'y attachons guère plus d'importance ni d'intérêt et la nouvelle de Villiers s'en trouve vieillie.

Vera présente une force dramatique bien supérieure. M. d'Athol a perdu sa femme qu'il adorait. Il veut conserver intact le souvenir de la chère défunte. Absente, elle doit lui demeurer présente et, pour se créer ce mirage, pour garder cette illusion, il continue sa vie comme si la morte était encore là. Elle est associée à tous ses actes, il lui parle, il lui fait la lecture, il prend conseil d'elle, il lui murmure les tendres phrases de jadis. Chose étrange, l'illusion agit. M. d'Athol distingue malaisément le point où l'imaginaire et le réel sont identiques. La disparue n'a pas quitté le vieil hôtel. Sa robe apparaît au détour des allées ; elle s'accoude sur le piano du salon ; elle embaume toujours sa chambre de son parfum préféré. Les efforts de son mari *nécessitent* sa présence. Un jour cependant le rêve de M. d'Athol s'interrompt ; il se rappelle la triste réalité et il pousse ce cri désespéré : « Quelle est la route, maintenant, pour parvenir jusqu'à toi ? Indique-moi le chemin qui peut me conduire vers toi !... ». « Soudain, dit le conteur, comme une réponse, un objet brillant tomba du lit.

(1) Contes cruels.
(2) Contes cruels.

nuptial, sur la noire fourrure, avec un bruit métallique : un rayon de l'affreux jour terrestre l'éclaira ! » L'abandonné se baissa, le saisit, et un sourire sublime illumina son visage en reconnaissant cet objet : c'était la clef du tombeau ». Il est donc bien évident que pour Villiers, l'âme de Mme d'Athol n'est pas morte en même temps que son corps et qu'il y a au-delà du tombeau, une autre vie.

Ses études d'occultisme n'ont jamais gêné Villiers de l'Isle-Adam dans ses croyances. Certes, il connaissait les dangers de cette science spéciale et, comme l'a dit M. Camille Mauclair, dans l'étude que nous avons déjà citée : « Il était bien trop averti pour ne pas sentir que là était tout le péril, et que si l'athéisme n'etait qu'une réaction brutale, insuffisante à détourner les âmes du besoin de Dieu, l'explication progressivement raisonnée du mystérieux, donnée par la science, saperait bien plus la foi, puisqu'au lieu de nier les mystères, elle parlerait en d'autres termes que la religion, à la curiosité et au sentiment, qui sont les motifs essentiels du besoin de croire ». Villiers a vu cela si clairement qu'il s'est efforcé de démontrer que l'occultisme scientifique ne peut aboutir qu'à un renforcement du spiritualisme absolu. Nous l'avons constaté une première fois par son roman fameux, *L'Eve future*. On retrouvera la même théorie démontrée dans l'épisode de Claire Lenoir qu'il a mis dans son *Tribulat Bonhomet*.

Nous avons envisagé sous tous leurs aspets, les contes de Villiers de l'Isle-Adam. Jugeons maintenant leur valeur proprement littéraire.

***

Et d'abord il y a lieu de se demander quel est le degré d'originalité de l'auteur d'*Axel*. A-t-il été de tous points un précurseur et un innovateur dans cette partie de son œuvre qui nous occupe ? Il ne faut pas hésiter à répondre par la négative, malgré le respect et l'admiration dûs à un immense talent. Le nom de Villiers appelle celui d'Edgar Poë qui le précéda et l'on peut établir entre ces écrivains un constant parallélisme. Il va de soi que Villiers n'a pas *imité* le conteur américain, mais qu'il s'en est *inspiré* et avec cette maîtrise du génie qui renouvelle tout ce qu'il touche. Néanmoins il sied de fixer les rapports des deux auteurs. Nous serons ensuite mieux à notre aise pour faire sa part à Villiers et cette part reste magnifique.

Que Villiers ait connu Edgar Poë, il n'y a aucun doute à ce sujet. Le docteur Tribulat Bonhomet parle d'Edgar Poë en ces termes : « Une chose qui m'a frappé, c'est le *titre* de ses œuvres. Il les appelait, avec une certaine suffisance : *Histoires sans pareilles! Contes extraordinaires!*...etc. . J'ai

lu toutes ces histoires et je me suis vraiment demandé ce qu'il voyait d'extraordinaire dans tout ce qu'il racontait. C'était, en bonne conscience, le dernier mot du banal, — présenté, il est vrai, à la bourgeoise, — mais du banal ; et il m'endormit, maintes fois, délicieusement. J'en avais conclu que le titre avait été choisi par l'éditeur pour piquer la curiosité du vulgaire ».

Au commencement de cette étude, nous avons montré Villiers bafouant la sottise, l'ignorance et le cynisme tranquille de ses contemporains. Edgar Poë nourrissait des sentiments identiques vis-à-vis des américains de son temps et il les exprimait aussi bien dans ses contes que dans sa critique. De même que Villiers a dit la nullité,la mauvaise foi et la malhonnêteté des directeurs de journaux dans ce conte des *Deux Augures* dont nous donnions tout-à-l'heure l'analyse, Edgar Poë a convaincu les directeurs de magazines de torts identiques dans la *Vie Littéraire de Bob Thingum, esq*. C'est l'histoire d'un jeune yankee très avisé, qui a résolu d'arriver à la gloire et à la fortune par la littérature. Il commence par acheter quelques vieux bouquins « complètement oubliés ou inconnus »,qu'il traduit ou copie avec discernement. A l'un, il prend l'histoire « d'un certain Ugolin, qui avait une potée d'enfants ; à l'autre, un long passage sur « la colère d'Achille » ; à un troisième, qui est aussi d'un bonhomme aveugle, des tirades sur « la Sainte-Lumière » et sur Adam, « premier-né du ciel ». Bob recopie proprement « ses poèmes » et les envoie aux quatre *magazines* les plus importants. Ils sont refusés, non pas qu'on ait reconnu les vers de Dante,d'Homère ou de Milton, mais parce qu'ils sont traités de fatras. Instruit par l'expérience, Bob débute modestement par un distique sur un produit de parfumerie. Il apprend d'un éditeur influent l'art de la réclame, celui de tuer la concurrence en déshonorant les confrères et de supprimer les frais de rédaction en se faisant payer par ses collaborateurs. La fortune lui sourit aussitôt. Il devient propriétaire de « trois périodiques », l'argent afflue dans sa caisse et les échos de la presse quotidienne retentissent de son nom : il est le grand Bob, le fameuxBob, « l'immortel Bob » (1). La parenté de *la Vie Littéraire de Bob Thingum, esq* et des *Deux augures* est évidente.

Dans le mépris de leurs contemporains, Edgar Poë et Villiers puisaient le goût de ces mystifications satiriques qui s'appellent chez le premier *Blackwood, les Lunettes, la Mille et deuxième Nuit, le Duc de l'Omelette*, et chez le se-

(1) J'emprunte cette analyse à l'étude de Mme Arvède Barine sur Edgar Poë.

cond *L'Affichage céleste, la Machine à gloire, l'Agence du chandelier d'or*. L'un et l'autre ont le même procédé de déformation caricaturale, d'ironie excessive, de plaisanterie bouffonne, mais Edgar Poë s'abandonne à sa verve avec un entrain trop facile, il exagère ses sarcasmes jusqu'à les rendre ennuyeux et même insupportables, il perd tout sentiment de la mesure et outrepasse ses droits, tandis que Villiers conserve toujours la mesure, met dans son comique une certaine discrétion et on ne cesse pas de le voir, derrière ces pages, un triste et dédaigneux sourire aux lèvres. Edgar Poë est assez « peuple » dès qu'il commence à plaisanter et il s'amuse franchement des travers et de la canaillerie de ses contemporains. Villiers ne cesse pas d'être grand seigneur et, s'il fait œuvre de satirique, il conserve au fond du cœur une secrète et sincère tristesse en face des tares et de l'imbécilité de son temps. Il a écrit *Blackwood* à sa manière, en y mettant l'amertume et le mépris que l'on ne trouve pas dans le conte d'Edgar Poë.

Villiers et Poë ont un autre point commun : leur certitude de l'impossibilité d'une coïncidence du progrès scientifique et du progrès social. Nous avons vu que, pour l'auteur d'*Axel*, il n'y avait pas de progrès certain en dehors du catholicisme. Edgar Poë n'a pas envisagé la question sous son côté divin, mais il aboutit, dans sa *Petite conversation avec momie*, aux mêmes conclusions que Villiers de l'Isle-Adam, dans l'*Ève future*. Ils sont tous deux, et nettement, antiprogressistes.

Un des goûts que les deux écrivains partagèrent encore fut celui de l'occultisme. *Claire Lenoir* et *Les souvenirs de M. Auguste Bedloë* ont une ressemblance singulière. C'est dans cette nouvelle que Villiers s'est peut-être approché le plus du conteur américain. Lorsqu'il s'abandonne à ce genre d'inspiration, Villiers de l'Isle-Adam est tout voisin d'Edgar Poë.

Dans le livre qu'il a consacré à Villiers, M. Henri Chapoutot (1) a dit justement : « Vera fait penser à Ligria : le comte d'Athol, après la mort de sa femme, vit longtemps avec l'illusion souriante, assise à ses côtés, de la morte inoubliable, sortie de son tombeau comme Lady Ligria ». M. Chapoutot ajoute : *Catilina, Le Secret de l'échafaud, Le Convive des dernières fêtes,* sont placés par Villiers de l'Isle-Adam dans une atmosphère de terreur qui se rencontre fréquemment chez Edgar Poë : *la Torture par l'espérance* a une parenté évidente avec *Le Puits et la pendule.*

(1) Henri Chapoutot *Villiers de l'Isle-Adam.* — Delesalle, éditeur.

Mais quelles différences dans les moyens employés par Poë et par Villiers de l'Isle-Adam pour frapper l'imagination du lecteur ! Dans *Le Puits et le pendule*, comme dans *Une Descente dans le Maëlstrom, la Chute de la maison Usher, Le Masque de la Mort rouge,* etc... nous ressentons de l'horreur, de la terreur, une impression purement physique. Il n'y a, dans *La Torture par l'espérance*, ni puits béant à la gueule ouverte, ni pendule d'acier qui siffle en se rapprochant d'une victime enchaînée, ni murs de fer chauffés au rouge qui s'avancent et se resserrent : non ; il suffiit à Villiers de l'Isle-Adam, pour tous moyens, d'une porte entr'ouverte, d'un corridor obscur, d'un jardin parfumé sous une nuit étoilée pour que nous frémissions avec le rabbin Aser Abartanel dont le cœur se dilate à l'espoir de la liberté et de la vie. L'extase à laquelle l'arrache subitement le Grand Inquisiteur nous émeut peut-être plus profondément que ces contes souvent mélodramatiques où Edgar Poë accumule l'horreur d'extraordinaires et surnaturels événements ». Il est certain que Villiers usa de moyens dramatiques plus discrets que ceux d'Edgar Poë, mais si l'on ne rencontre pas au même degré, chez lui, l'épouvante et l'effroi, le goût maladif du mystère, la peur démente et la préoccupation constante de la mort, — toutes choses qui distinguent et caractérisent l'auteur des *Histoires grotesques et sérieuses*, — son esthétique est celle d'Edgar Poë. Tout ce que ce dernier a écrit sur son art, Villiers aurait pu le signer. « Il n'y a pas d'idée qui ne puisse s'énoncer clairement, disait Poë en paraphrasant le vers de Boileau, du moment qu'on la conçoit bien ». La prose doit être claire et il disait encore : « Créer, c'est combiner, soigneusement, patiemment, et avec intelligence ». Ailleurs, il émettait ce principe : « Ce n'est qu'en ayant sans cesse son dénouement devant les yeux, en faisant concourir tous les incidents et le ton général du récit au développement de l'*intention* que nous pouvons donner à l'action l'air de logique et d'enchaînement qui lui est indispensable ». Ces qualités de clarté, de précision et de logique, Villiers les rechercha d'abord et il écrivait de son côté : « Si je pense magnifiquement, on trouvera littéraire ce que j'écris. Ce n'est pourtant que ma pensée clairement dite, et non point de la littérature, laquelle n'existe pas et n'est que la clarté même de ce que je pense ». D'ailleurs, sauf les réserves indiquées, les procédés littéraires des deux écrivains sont identiques. Ils se sont efforcés de donner de la réalité à leurs fantaisies les plus extravagantes, — qu'elles fussent joyeuses, satiriques, étranges ou tristes — par la précision et la vérité du détail.

Enfin Villiers et Edgar Poë considérèrent le monde

comme illusoire. « Les hommes m'ont appelé fou, dit Poë ; mais la science ne nous a pas encore appris si la folie est ou n'est pas le sublime de l'intelligence, — si presque tout ce qui est la gloire, si tout ce qui est la profondeur, ne vient pas d'une maladie de la pensée, d'un mode de l'esprit exalté aux dépens de l'intellect général... Nous disons donc que je suis fou (1). » Comparez ce passage au passage de Villiers : « Où le *moi* est-il bien lui-même ? Quand ? A quelle heure de la vie ? Votre moi de ce soir est-il celui qu'il sera demain ? celui d'il y a cinquante ans ? Non. Nous sommes les jouets d'une perpétuelle illusion, vous dis je ! Et l'Univers est bien réellement un rêve ! (2) ».

Il ne sied pas de pousser plus avant ce parallèle. Nous en avons assez dit pour montrer la parenté intellectuelle des deux auteurs et pour faire voir que Villiers, tout en devant beaucoup à Edgard Poë, garda son originalité intacte. Du reste aurait on l'injustice de refuser à l'auteur d'*Isis* une grande puissance et une rare diversité d'invention dans ses contes, il n'en resterait pas moins l'un de nos plus magnifiques écrivains et peut-être son véritable titre de gloire, est il là. Villiers fut un puissant artiste du verbe. Sa langue a une force et une majesté incomparables. Empeinte d'un lyrisme élevé et constant, éclatante et harmonieuse, elle s'adapte à tous les êtres et à tous les objets qu'elle veut peindre avec un renouvellement perpétuel de brillantes images et de mots précis. Tantôt elle est fluide, agile et légère comme une source et tantôt elle coule grave, lente et noble comme, un large fleuve. Semblable à tous les écrivains de grande race, Villiers est un évocateur merveilleux et telle de ces pages vaut de longues descriptions. Ecoutons le début des *Amants de Tolède* :

Une aube orientale rougissait les granitiques sculptures, au fronton de l'Official, à Tolède — et, entre toutes, le chien-qui-porte-une-torche-enflammée-dans-sa-gueule, armoiries du Saint-Office.

Deux figuiers épais ombrageaint le portail de bronze : au delà du seuil, de quadri-latérales marches de pierre exsurgeaient des entrailles du palais, — enchevêtrement de profondeurs calculées sur de subtiles déviations du sens de la montée et de la descente. — Ces spirales se perdaient, les unes dans les salles de conseil, les cellules des inquisiteurs, la chapelle secrète, les cent soixante-deux cachots, le Verger même et le dortoir des familiers ; — les autres, en de longs corridors, froids et interminables, vers divers retraits..— des réfectoires, la bibliothèque.

En l'une de ces chambres, — dont le riche ameublement, les

(1) Eléonore.
(2) Tribulat Bonhomet.

tentures cordouanes, les arbustes, les vitraux ensoleillés, les tableaux, tranchaient sur la nudité des autres séjours, — se tenait debout,cette aurore-là, les pieds nus sur des sandales, au centre de la rosace d'un tapis byzantin, les mains jointes, les vastes yeux fixes,un maigre vieillard, de taille géante, vêtu de la simare blanche à croix rouges, le long manteau noir aux épaules, la barrette noire sur le crâne, le chapelet de fer à la ceinture. Il paraissait avoir passé quatre-vingts ans. Blafard, brisé de macérations, saignant, sans doute, sous le cilice invisible qu'il ne quittait jamais, il considérait une alcôve ou se trouvait, drapé et festonné de guirlandes, un lit opulent et mœlleux. Cet homme avait nom Tomas de Torquemada.

Qu'il s'agisse de caractériser un individu, de peindre un paysage ou un aspect quelconque d'une chose, Villiers ne procède jamais autrement que par touches nettes et précises. Il choisit minutieusement ses détails et les choisit essentiels, dédaignant ceux qui sont complémentaires, en sorte que sa vision s'impose au lecteur avec un relief et une intensité prodigieuses. A cet égard son saisissant portrait de Bismarck à Ferrières est typique :

La statue colossale du chevalier de l'empire d'Allemagne, en tenue de major général, projetait son ombre sur le parquet de la salle dévastée.A de brusques lueurs du foyer étincelaient la pointe de son casque d'acier poli, bombée de l'épaisse crinière blanche — et, à son doigt, le lourd cachet d'or, aux armoiries cept fois séculaires, des Vidames de l'Evêché de Halberstadt, plus tard barons : le trèfle des Besthums-marke, sur leur vieille devise : *In trinitate robur*.

Sur une chaise était jeté son manteau de guerre aux larges parements lie de vin, dont les reflets empourpraient sa balafre d'une teinte sanglante. Derrière ses talons, enscellés de longs éperons d'acier, aux chaînettes bien fourbies, bruissait, par instants, son sabre, largement traîné. Sa tête, au poil roussâtre, de dogue altier, gardant la maison allemande — dont il venait de réclamer la clef, Strasbourg, hélas ! — se dressait. De toute la personne de cet homme, pareil à l'hiver, sortait son adage : « jamais assez ». Le doigt appuyé sur la table, il regardait au loin, par une croisée, comme si, oublieux de la présence de l'ambassadeur, il ne voyait plus que sa volonté planer dans la lividité de l'espace,pareille à l'aigle noir de ses drapeaux (1).

Il y a autant de majesté et de magnificence dans le portrait de Milton : (2)

Milton parut.

Le vieillard tâtait les murs du bout de sa canne. Son visage aux lignes sévères blêmi par les chagrins, son vaste front aux trois rides longues et droites, ses yeux fixes et sans lumière, la noblesse mystique du tour de son visage ses grands che-

(1) Le droit du passé.
(2) Les filles de Milton.

veux aux longues mèches blanches partagées au milieu... Un vieux pourpoint de velours marron et des chausses de même, — et son grand col d'un blanc sali, noué par deux glands, ses souliers à boucles et son chapeau puritain datant des jours de Cromwell.

Villiers use des mêmes procédés de simplification et de la même sobriété de dessin lorsqu'il traite un paysage. Le profond amour qu'il avait de la nature donne à ses descriptions champêtres un charme pathétique. Voici une page extraite de l'*Intersigne* (1).

L'aspect champêtre de cette maison, les croisées et leurs jalousies vertes, les trois marches de grès, les lierres, les clématites et les roses thé qui s'enchevêtraient sur les murs jusqu'au toit, d'où s'échappait, d'un tuyau à girouette, un petit nuage de fumée, m'inspirèrent des idées de recueillement, de santé et de paix profonde. Les arbres d'un verger voisin montraient, à travers un treillis d'enclos, leurs feuilles rouillées par l'énervante saison. Les deux fenêtres de l'unique étage brillaient des feux de l'Occident ; une niche où se tenait l'image d'un bienheureux était creusée entre elles. Je mis pied à terre, silencieusement : j'attachai le cheval au volet et je levai le marteau de la porte, en jetant un coup d'œil de voyageur à l'horizon, derrière moi

Mais l'horizon brillait tellement sur les forêts de chênes lointains et de pins sauvages où les derniers oiseaux s'envolaient dans le soir, les eaux d'un étang couvert de roseaux, dans l'éloignement, réfléchissaient si solennellement le ciel, la nature était si belle, au milieu de ces airs calmés, dans cette campagne déserte, à ce moment où tombe le silence, que je restai — sans quitter le marteau suspendu, — que je restai muet

Quand il se plaît aux évocations somptueuses de l'Orient, quand il nous montre de lointains palais et des cités de rêve, Villiers atteint un faîte suprême de conceptions et d'images. *Akëdysseril* où est évoquée la barbare richesse de Bénarès baignée de pourpre et d'or, est un chef-d'œuvre que l'on ne dépassera pas dans notre langue. Il serait aussi fort malaisé d'égaler, en ce genre, l'*Annonciateur* (2) dont nous reproduisons une page afin de montrer l'étonnante richesse de vocabulaire et la vigoureuse faculté d'invention de ce grand écrivain :

A l'horizon, sur les hauteurs de Millô, tout enveloppé d'une brume lumineuse, un étrange palais superpose ses jardins suspendus, ses galeries, ses chambres sacerdotales aux solivages de bois précieux, ses pavillons entourés d'oliviers, ses haras de basalte aux terrains sillonneux pour l'élève des étalons de guerre, ses tours aux coupoles de cuivre. Il se dresse confusément au-dessus des vallons de Bethsaïde, sous le silence étoilé.

Là, c'est un soir de fête ! Les esclaves d'Ethiopie, sveltes

(1) Contes cruels.
(2) Contes cruels.

dans leurs tuniques d'argent, balancent des encensoirs sur les marches de marbre qui conduisent des jardins d'Etham au sommet de l'enceinte : les eunuques portent des amphores et des roses ! les muets, à travers les arbres, avivent des charbons enflammés pour les autels de parfums.

Contre les cintres des vestibules des nains safranés, les ganaddim, flottant dans leurs robes jaunes, soulèvent par instants, les tentures antiques.

Alors les trois cents boucliers d'or, cloués aux cèdres entre les haches madianites, réfléchissent les feux brusques des lampes apparues, les merveilles, les clartés !

Sur les esplanades, aux abords des portiques, les cavaliers aux lances de fer, guerriers nomades des plages de la mer Morte, contiennent leurs lourds coursiers gomorrhiens aux harnais de pierres précieuses, qui se cabrent, puissamment, dans les étincelles !...

Au-dessus d'eux, à hauteur des feuillages extérieurs, la mystérieuse Salle des Enchantements, œuvre des Chaldéens, la Salle où mille statues de jaspe font brûler une forêt de torches d'aloès, la haute Salle des festins, aux colonnades mystiques, exposée à tous les vents de l'espace, prolonge au milieu du ciel, le vertige de ces profondeurs triangulaires : les deux côtés de l'angle initial s'ouvrent, en face du Morin, sur la ville ensevelie dans l'ombre du Temple, tiare lumineuse de Sion.

Villiers n'ignorait pas les ressources de son imagination. Il se savait inépuisablement riche et ne craignait pas, à l'occasion, de dilapider ces biens. C'est ainsi qu'il lui arrive d'abuser des évocations somptueuses et des images brillantes. De même la majesté naturelle, l'ampleur de son style qui lui sert si heureusement dans certains sujets, devient ailleurs de la grandiloquence. On pourrait encore lui reprocher un emploi excessif de termes bizarres ou inconnus et maintes autres fautes légères. Il faudrait bien de la mauvaise grâce pour en faire grief à qui sait écrire des pages comme celles que nous venons de citer et nous n'avons pas l'intention de trier les scories tombées de ce brasier éblouissant.

***

J'arrête ici cette étude déjà longue. Il est bien d'autres aspects de Villiers de l'Isle-Adam que l'on aurait pu fixer. Plusieurs courants se rencontrent et se mêlent dans son œuvre importante. L'auteur des *Contes cruels* a signé des drames comme *La Révolte*, *Axel*, *Le Nouveau monde*, *Ellen* et *Morgane* et il serait glorieux à un directeur de théâtre intelligent de risquer la généreuse tentative de les reprendre. *Le Nouveau monde* surtout, quoique infecté de romantisme, est une fort belle chose injustement oubliée. *Isis* mérite aussi d'être relu. *Chez le passant*, reste un livre actuel et curieux à plus d'un titre. *Tribulat Bonhomet* « la bouffonnerie énorme et sombre » chère à Villiers et que

nous eûmes l'occasion de citer au cours de ce travail, doit être placé à côté de *Bouvard et Pécuchet,* sur les rayons de notre bibliothèque. *L'Ève future* enfin devrait retenir la sympathie et l'attention de notre époque qui se montre enthousiaste des ouvrages de M. Wells. Comment oublie-t-on que *l'Ève future* est le prototype des romans de l'écrivain américain et comment nos contemporains dévotieux envers Ibsen et Nietzsche négligent-ils de relire *l'Evasion* et *la Révolte* quand ils vont entendre *Maison de Poupée.* On l'a déjà dit, et il importe de le redire, Villiers fut un Voyant, un précurseur, et c'est peut-être parce que les uns et les autres sentent ce qu'ils lui doivent, qu'ils préfèrent ne pas sauver sa mémoire.

Villiers demeurera quand même et, je le crois, il demeurera surtout à cause de ses contes. Quelques défauts gâtent ses autres livres. Les besognes d'une existence misérable, les tristesses et les soucis d'une carrière perpétuellement harcelée, l'empêchèrent de composer ses œuvres de longue haleine avec la vigueur et la discipline indispensables. Au contraire, dans ces contes rapides écrits aux heures de détente, il s'est mis tout entier et si l'on n'y trouve qu'une étincelle de son génie, elle fulgure d'un éclat souverain.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

La quatrième antinomie et la synthèse catholique

« Lorsque, dit Kant, nous ne nous bornons plus à appliquer notre raison à des objets de l'expérience, en nous servant des principes de l'entendement, mais que nous essayons de l'étendre au delà des bornes de cette expérience, il en résulte des propositions dialectiques qui n'ont ni confirmation à espérer, ni contradiction à craindre de l'expérience et dont chacune, non seulement est par elle-même exempte de contradiction, mais même trouve, dans la nature de la raison, des conditions qui la rendent nécessaire ; malheureusement l'assertion contraire ne repose pas sur des raisons moins bonnes et moins nécessaires » (1).

Avant de nous faire assister à ce conflit des assertions de la raison pure, le philosophe allemand prend soin d'observer que la méthode sceptique qui justifie la recherche des antinomies, n'est essentiellement propre qu'à la philosophie transcendentale, qu'elle serait absurde dans les mathématiques et inutile dans la philosophie expérimentale et dans la morale, le doute provisoire, en ces dernières, finissant toujours par se dissiper dans une expérience concluante.

L'antithétique se borne donc aux assertions transcendentales qui sont de telle nature, d'une part, que leur synthèse abstraite ne saurait être donnée dans quelque intuition a priori, et d'autre part, que le malentendu qu'elles occasionnent ne pourrait être découvert au moyen de quelque expérience.

Pour bien comprendre cette distinction, rappelons-nous que, pour Kant, notre connaissance dérive de deux sources : l'*intuition*, ou la capacité de recevoir des impressions, *qui nous donne l'objet*, et l'*entendement*, ou la spontanéité des concepts, qui nous donne l'objet comme pensée, c'est-à-dire dans son rapport à notre représentation, rappelons-nous,en outre, que la différence du transcendantal

(1) *Critique de la raison pure* (Antithétique de la raison pure).

et de l'empirique n'appartient qu'à la critique des connaissances et ne concerne point le rapport de ces connaissances à leur objet.

La prétention de notre philosophe, en recherchant les *antinomies de la raison pure*, n'est donc point de nous montrer dans la science un simple phénomène subjectif, mais de nous amener à dénier à la logique le droit de se constituer le juge de la vérité objective.

« Une connaissance, nous déclare-t-il, a beau être tout à fait conforme à la forme logique, c'est-à-dire ne pas se contredire elle-même, il se peut toujours qu'elle ne soit pas d'accord avec l'objet. Le criterium purement logique de la vérité, à savoir l'accord d'une connaissance avec les lois universelles et formelles de l'entendement et de la raison, est donc bien la condition *sine qua non* et par conséquent *négative* de toute vérité, mais la logique ne saurait aller plus loin et aucune pierre de touche ne pourrait lui faire découvrir l'erreur qui n'atteint pas seulement la forme, mais le contenu. Personne ne peut se hasarder à juger des objets sur la foi de la logique. Avant d'en affirmer quelque chose, il faut en avoir trouvé, en dehors de la logique, *des révélations fondées*, sauf à demander ensuite aux lois logiques l'usage et l'enchaînement au sein d'un tout systématique. »

Or, ce qui rend la logique dangereuse, c'est qu'il y a des raisonnements qui ne contiennent pas de prémisses empiriques et au moyen desquels nous concluons de quelque chose que nous connaissons à quelque autre chose dont nous n'avons encore aucun concept et à quoi nous attribuons pourtant de la réalité par l'effet d'une inévitable apparence. Nous aboutissons ainsi à une prétendue cosmologie pure (ou rationnelle), mais sans tarder à nous engager dans des contradictions qui, en désespoir de cause, peuvent nous jeter dans le scepticisme ou dans un dogmatisme entêté.

Kant appelle « concepts cosmologiques » toutes les idées transcendentales, en tant qu'elles concernent l'*absolue totalité* dans la synthèse des phénomènes, et il prétend qu'il n'y a que quatre idées cosmologiques : l'univers ou *la totalité de l'assemblage* de tous les phénomènes donnés, *la totalité de la division* d'un tout donné, *la totalité de la dérivation* ou des origines d'un phénomène en général, *la totalité de la dépendance* des phénomènes *quant à l'existence* en général.

Ces affirmations dialectiques ont pour but de résoudre quatre problèmes naturels et inévitables de la raison dont le quatrième se pose ainsi :

Thèse : Il y a dans le monde quelque chose qui, soit

comme sa partie, soit comme sa cause, est un être absolument nécessaire ;

Antithèse : Il n'existe nulle part aucun être absolument nécessaire, ni dans le monde, ni hors du monde comme en étant la cause.

Sans une série de changements dans le monde sensible, dit la thèse, la représentation même de la succession du temps ne nous serait pas donnée. Mais tout changement est conditionnel et tout conditionnel suppose une série allant jusqu'à l'inconditionnel seul nécessaire.

D'un autre côté, ce nécessaire appartient lui-même au monde sensible, car sa causalité, pour produire des changements dans le temps, doit les précéder dans le temps, condition de tout commencement, de toute série.

Pour l'antithèse, s'il y a *dans le monde* un être nécessaire, il y a, dans la série des changements, un commencement sans cause, et si le monde est lui-même nécessaire, il faut admettre une multiplicité nécessaire, quand aucune de ses parties n'existe en soi. Conséquences inacceptables.

S'il y a, *hors du monde*, une cause du monde nécessaire, sa causalité rentre dans le temps et elle y rentre avec elle, ce qui est contradictoire.

Kant trouve dans cette antinomie un étonnant contraste ; le même argument qui servait à conclure dans la thèse l'existence d'un être premier, sert à conclure sa non-existence dans l'antithèse, et cela avec la même rigueur. « On disait d'abord : *il y a un être nécessaire*, parce que tout le temps passé renferme la série de toutes les conditions et par conséquent aussi l'inconditionnel. On dit maintenant : *il n'y a pas d'être nécessaire*, précisément parce que tout le temps passé renferme la série de toutes les conditions (qui, par conséquent, sont à leur tour conditionnelles). »

Ce contraste est-il si surprenant ?

Lorsque j'envisage un phénomène quelconque, par exemple la chute de la pluie, je ne puis sérieusement regarder son contradictoire comme possible, c'est-à-dire l'appeler contingent dans le sens pur de la catégorie. Du moment que la pluie tombe, je n'ai aucune raison de supposer qu'elle puisse ne pas tomber. Il faudrait pour cela que les phénomènes dont résulte sa chute n'eussent point existé.

Rien ne m'est donc donné qui me permette de voir dans ce phénomène l'effet contingent d'une cause contingente ou nécessaire ; je ne saurais supposer sa non-existence qu'en me plaçant hypothétiquement en dehors de l'actualité.

Je suis en présence d'un phénomène qui ne peut ne pas

être, puisque je le constate et que j'ai foi au témoignage de mes sens.

Mais s'ensuit-il que ce phénomène, pour nécessaire qu'il soit, soit inconditionnel ? En aucune façon. Le déclarer *inconditionnel*, ce serait le déclarer sans relation avec les phénomènes que je connais dans le temps et dans l'espace, en faire un monade, un atome, une chose en soi, un absolu, ce qui est évidemment absurde. Il est donc, à la fois, et *nécessaire* et *conditionné*.

Dès lors on conçoit que Kant ait été obligé de dire, des thèses dialectiques de la raison pure, qu'elles se distinguaient de toutes les propositions sophistiques, en ce qu'elles avaient pour objet des problèmes que toute raison humaine rencontre nécessairement dans sa marche et présentaient, avec leurs antithèses, non pas une apparence purement artificielle, mais une apparence naturelle et inévitable.

C'est qu'en réalité, ces prétendus conflits de la raison avec elle-même, n'existent que pour un observateur superficiel du jeu de la connaissance.

Il n'y a, en effet, qu'une contradiction apparente entre la thèse : « il y a dans le monde quelque chose qui, soit comme sa partie, soit comme sa cause, est un être absolument nécessaire ou possède une existence absolument nécessaire », et l'antithèse : « il n'existe nulle part aucun être absolument nécessaire, ni dans le monde, ni hors du monde, comme en étant la cause. »

Je puis concevoir comme nécessaire un organisme fini dont chaque partie serait terme de relation pour toutes les autres, et dans lequel existerait un équilibre général non exclusif des mouvements particuliers. L'infini n'aurait point dans cet organisme à s'opposer au fini, il n'y aurait que du fini, l'activité infinie, ne pouvant, dans cet ordre de réalités, se traduire que par des relations finies.

Je n'ai donc nullement besoin de concevoir l'être nécessaire comme *l'aboutissant* de la série *régressive* des conditions du phénomène donné. Je le possède *actuellement* dans ce phénomène, et par suite, je puis affirmer qu'il y a dans le monde quelque chose qui soit, comme sa partie (le phénomène en question) soit comme sa cause (l'ensemble des phénomènes qui ont amené l'état présent du monde), est un être absolument nécessaire.

Mais je puis affirmer en même temps qu'il n'y a pas d'être nécessaire *dans* le monde, en considérant que ce n'est qu'arbitrairement que j'envisage un phénomène indépendamment des autres ou l'ensemble des phénomènes qui ont amené l'état présent du monde comme une totalité *donnée*.

En ce qui concerne la cause du monde, supposée *exté-*

rieure au monde, je puis la considérer à la fois comme nécessaire, puisque le monde est donné, et comme n'étant pas nécessaire, puisque l'existence du monde ne s'exprime par rapport à tel ou tel phénomène, qu'en phénomènes *finis* quant au temps et quant à l'espace.

Il n'y a là aucune contradiction.

Kant ne s'est d'ailleurs donné le spectacle des antinomies que pour avoir le plaisir de les résoudre.

Cherchant donc une solution au problème cosmologique qu'il avait formulé en ces termes : idée de la *totalité de la dépendance* des phénomènes quant à leur existence en général, il remarque que, comme tout est conditionnel dans l'existence des phénomènes, il ne pourrait jamais y avoir place pour un être nécessaire si les phénomènes étaient des choses *en soi*, parce que leur condition appartiendrait toujours avec le conditionnel, *à la même série d'intuitions*, mais que, lorsqu'on envisage la dérivation qui fait sortir un état de sa cause ou l'existence contingente de la substance même de l'existence nécessaire, la condition et le conditionnel n'appartiennent plus inévitablement à la même série empirique.

Il nous reste donc, conclut-il, une issue ouverte dans l'antinomie apparente qui s'offre à nous, puisque les deux thèses contradictoires peuvent être vraies en même temps, dans des sens différents, de telle sorte que toutes les choses du monde soient entièrement contingentes et qu'il y ait pourtant, *pour toute la série*, une condition non empirique.

Cette condition, il la conçoit comme purement *intelligible*.

« Le principe régulateur de la raison est donc, relativement à notre problème, que tout. dans le monde sensible, a une existence empiriquement conditionnelle, et qu'il n'y a nulle part en lui, par rapport à aucune propriété, une nécessité inconditionnelle, qu'il n'existe aucun membre de la série des conditions dont on ne doive toujours attendre, et, aussi loin qu'on le peut, chercher la condition empirique dans une expérience possible, et que rien ne nous autorise à dériver une existence quelconque d'une condition placée en dehors de la série empirique ou à la tenir dans la série même pour absolument indépendante et subsistant par elle-même, mais sans nier pour cela que toute la série puisse avoir son fondement *dans quelque être intelligible*, qu'il soit ainsi libre de toute condition empirique et contienne au contraire le principe de la possibilité de tous les phénomènes. »

N'oublions pas, pour comprendre ce que c'est que cette cause *intelligible*, que, pour Kant, le monde sensible ne

contient que des phénomènes qui ne sont eux-mêmes *que de simples représentatations* à leur tour soumises en nous à des conditions sensibles, et que le philosophe allemand a pu dire : « Cette cause ne signifie que le principe, *pour nous purement transcendantal et inconnu*, de la possibilité de la série sensible en général. »

Ce principe pourrait être ainsi une simple loi de notre entendement.

Au lieu de cet *agnosticisme subjectif* séduisant, au premier abord, parce qu'il semble sauvegarder les droits de la recherche expérimentale indéfinie, la métaphysique catholique nous offre (en sauvegardant, non seulement les mêmes droits, mais encore ceux de l'objectivité contre l'idéalisme) une autre solution de la quatrième antinomie.

Pour les métaphysiciens catholiques, l'être nécessaire n'est point en effet l'inconditionnel, mais l'éternel conditionné, le nécessairement conditionné ; l'existence absolue, mais entièrement déterminée par les relations intrinsèques qui la constituent.

Le catholicisme conçoit Dieu comme une opposition subsistante, comme une substance n'ayant point d'existence réelle en dehors de deux événements, *de deux relations*, la procession du Verbe et la procession de l'Amour, la génération et la spiration.

Dès lors, la création des êtres finis n'est point un incident inexplicable dans la vie divine. Essentielle à la substance, l'opposition est donnée, par cela même qu'est posé l'être infini ou fini, et l'unité de la substance n'apparaît plus que comme la condition logique de la possibilité des rapports envisagés.

Il ne s'agit donc plus, comme dans la théorie de Kant, de chercher, jusque dans un pur intelligible, l'inconditionnel qui doit expliquer l'existence contingente. Que nous envisagions l'existence infinie ou l'existence finie, nous restons dans la même série d'intuitions, c'est-à-dire dans la série du conditionnel.

Nul besoin ici d'abandonner jamais le concept empirique de la contingence, c'est-à-dire la loi de la causalité. La science peut progresser toujours de conditions empiriques à des conditions plus élevées, mais à leur tour empiriques, sans être obligée d'en appeler, à aucun moment de sa libre recherche, à un inconditionnel, à une cause nécessaire du phénomène donné.

« La création, dit St Thomas d'Aquin, n'est pas un changement dans la réalité des choses, mais seulement dans la conception de notre esprit. Il y a changement quand une chose existante devient autre qu'elle n'était... Or, dans la création (qui produit toute la substance), il n'y a pas réel-

lement de chose existante qui devienne autre qu'elle n'était ; ce changement s'opère uniquement dans notre esprit, à peu près comme lorsque nous concevons l'existence d'un être qui n'était pas auparavant... Dans les choses qui se font sans mouvement, se faire et être fait sont simultanés... comme la création se fait sans mouvement, une chose se crée et est créée en même temps.

« Dieu produit les choses dans la création sans mouvement... Concluons donc que la création constitue purement et simplement dans la créature une relation qui l'unit au Créateur comme au principe de son être... » (1)

Cette relation des créatures avec Dieu, est-ce autre chose que l'existence même de ces créatures ? Est-ce une action spéciale distincte de celles qui développent les existences finies et les conduisent à leur perfection ?

Non, répond St Thomas, rien n'est créé que ce qui est ou existe. Quand nous disons que Dieu crée les choses composées, cela ne veut pas dire qu'il les forme d'éléments préexistants, mais qu'il les appelle à l'existence avec tous leurs principes constitutifs... Les choses sont faites autant qu'elles ont l'être. » (2).

La création s'accomplit donc sous nos yeux, dans les combinaisons innombrables qui composent la trame de l'existence.

Avant Kant, la métaphysique catholique a donc conçu tous les phénomènes du monde sensible comme ayant une existence empiriquement conditionnelle et par conséquent elle a permis à la science de supposer qu'il n'existait nulle part dans le monde une nécessité inconditionnelle bornant la recherche et inclinant la raison devant l'affirmation d'un mystère.

Mais en même temps, au lieu de supposer, comme le philosophe allemand, pour légitimer l'impérieux besoin d'une condition dernière de l'existence, un pur intelligible, un inconnaissable, placé en dehors de la série des phénomènes, elle a regardé l'existence divine comme conditionnée, donc connaissable, et a mis l'être nécessaire à la fois hors du monde, dans les relations éternelles, et dans le monde où Dieu est « ce qu'il y a de plus profond dans les choses » suivant la forte expression de l'Ange de l'Ecole (3).

EDOUARD SCHIFFMACHER.

---

(1) St Thomas d'Aquin. *Somme Théologique*. I. VLV. 2.
(2) id. *ibid*. 4.
(3) St Thomas d'Aquin. *loc. cit*. I. CV. 5.

Les Pas sur la Terre

« Il est bien heureux qu'il y ait sous nos pieds quelque chose de quoi nous ne pouvons douter. » Ce quelque chose, c'est la terre maternelle que foulent nos pas éternellement. En vain voudrions-nous descendre dans l'antre des mines, habiter au centre des contrées souterraines, comme le proposait Tarde, ou fixer notre séjour dans les airs et parmi les nuages, nous ne rapporterions de ces excursions aventureuses que des impressions de malaise et d'effroi. « C'est sur le sol que tout s'organise et que tout veut être considéré. » Il n'est pas de plus doux plaisir que celui d'arpenter la terre et que de sentir ses pieds solidement fixés sur le sol. La terre est notre plus ferme certitude. Pleine d'un glorieux passé, receleuse de nos morts et de nos traditions continuées, elle nous fait vivre et nous charme. Tout repose sur le sol : notre corps, ainsi que les contreforts de nos cathédrales.

Ce premier chapitre qui donne son titre à l'ouvrage de M. Mithouard (1) et que je résume sans adresse est un profond symbole. Une grave et saine philosophie morale et sociale s'en dégage à la lumière d'une vivante esthétique.

***

Sous la pression d'un naturalisme sans art et d'un positivisme sans espérance, nous pensâmes étouffer, il y a quelque cinquante ans. La méthode expérimentale et une esthétique purement visuelle ne pouvaient pas ne pas être honorées après les errements de l'imagination romantique. Mais scientistes et parnassiens ne tardèrent pas à faire preuve d'exigences insupportables. Nous étions donc entourés de cornues et de coupes ciselées.

Il vous souvient du *Rheingold* où les deux géants entassent l'or et les boucliers en cuivre repoussé sur la jeune Freïa, jusqu'à ce que la déesse du printemps soit engloutie sous ce funeste amoncellement.

Pareil malheur nous guetta. Les chiffres et de pauvres chansons avaient pris la place de la riante nature. Pour nous dégager de la mentalité positiviste, il ne fallut rien

(1) Adrien Mithouard, *Les pas sur la terre.* 1 vol. in-16. Stock.

moins qu'une révolution intellectuelle extrêmement violente. La renaissance idéaliste de la fin du XIX[e] siècle est un fait accompli, enregistré par l'histoire des idées. Cette réaction, fort complexe dans ses origines, ne saurait prêter ici matière à développements, car dans la composition de cet idéalisme interviennent des éléments allemands, scandinaves, slaves, anglo-saxons dont le dosage d'influence reste à déterminer. C'est avouer que le génie français n'ayant pas seul collaboré à l'expression de notre lyrisme contemporain, on ne doit pas le rendre responsable des erreurs commises, au cours de ces dernières années, par certains de ses représentants.

Toujours est-il que ce qui devait arriver arriva. D'une réaction nous sautâmes dans une autre. Après avoir souffert d'un excès de naturalisme, nous manquâmes mourir d'un excès d'idéalisme. Voici que le pendule de notre esprit a sauté violemment de l'un à l'autre de ses pôles extrêmes.

Mais notre génie français ne saurait vivre parmi ces oscillations folles. Tôt ou tard il reprend le cours de son rythme sûr et traditionnel qui fit sa gloire comme sa sagesse. C'est donc la meilleure préoccupation de quelques-uns de nos contemporains de vouloir discipliner cet idéalisme moderne selon les lois de notre esprit national. Cet idéalisme a sa nuance propre qui le distingue du romantisme et du parnasse. On lui a trouvé un nom assez baroque peut-être, mais nous n'y pouvons rien. On l'a nommé *symbolisme*. On entend bien que cela ne signifie pas une petite école de poètes, mais une mentalité générale, une attitude intellectuelle que nous retrouvons aussi aisément en science, en philosophie, en apologétique qu'en esthétique. Pour ma part j'ai pu, ailleurs, décrire les divers gestes dont se compose cette attitude lyrique.

Aujourd'hui, constatons sans plus que cet idéalisme un peu composite et qui draine des éléments étrangers, a besoin d'épuration. C'est ainsi que les littératures septentrionales, pour ne citer qu'un exemple, doivent être tenues responsables de certaines de nos outrances en art. Sans l'influence de l'extrême Nord, nous n'aurions pas donné dans le vague et l'obscur, choses que notre génie réprouve; de même que la renaissance italienne est coupable de nous avoir induits en erreur et de nous avoir fait commettre des fautes dont se serait gardée la renaissance purement française, comme l'école tourangelle, par exemple. Il est donc bon de dire, pour nous innocenter, que parfois nous fûmes entraînés malgré nous et que chaque fois qu'une réaction intellectuelle se produisit en France, ce changement ne nous fut profitable qu'après que notre génie national, d'a-

bord ébloui, se fut ressaisi et qu'il eut fait passer ces acquisitions sous sa loi.

***

Cet instinct national, norme admirable à laquelle nous rapportons tous nos actes, canon éternel selon quoi nous mesurons les œuvres de l'esprit, M. Mithouard l'appelle l'*Occident*.

Ce mot est plus facile à entendre qu'à définir « car définit-on la pente d'un pays dont les fleuves pourtant s'écoulent ? » Pourtant, qu'est-ce que l'Occident ? C'est une seule et même tradition, le monde chrétien opposé à la civilisation païenne, un même sentiment chevaleresque, une même conception de la vie. « Quelle qu'ait été ensuite la destinée de chaque peuple, ils n'en restent pas moins liés par une origine que, du reste, leur pénétration continument réciproque fut loin de démentir. L'Occident existe ». Mais entre tous ces glorieux rameaux que forment des peuples groupés sous le même idéal et sous une semblable tradition, s'élève la souche française. La chevalerie française a enseigné à l'Europe sa notion de l'honneur. La France a fourni à la chrétienté le type achevé de ses églises « Par elle, l'homme moderne connut la joie de servir fièrement sa croyance et l'ivresse de se dévouer sans plus ; par elles les mœurs sont devenues plus douces : les lois même de la galanterie, c'est manière française. La statuaire de l'Ile-de-France précède et détermine l'épanouissement de tous nos arts. Le celtisme des Gaules a pénétré enfin tous les pays d'Occident et la plupart n'ont rien pu opposer à la mythologie ancienne, sinon les fables occidentales. Le monde moderne est devenu breton et il s'en honore ».

Ainsi l'Occident apparaît groupé « autour de l'intelligence française, laquelle, singulièrement alerte, mais profondément rationnelle, semble faite d'un équilibre de toutes les autres. Une cellule de sagesse est au milieu : l'Ile-de-France ».

Quelles sont les qualités intellectuelles ou, si l'on préfère, la marque distinctive d'esprit de l'Occident, c'est-à-dire de la France ?

Mithouard a trouvé une magnifique définition du génie français. Elle est tout entière contenue dans ce mot : la voûte. « Une forme d'art définit, résume et commande toute l'intellectualité occidentale : la voûte. D'autres ont construit la voûte, d'autres ne l'ont pas produite avec cette passion. C'est là que l'Occident se reconnaît ; c'est par elle qu'il débute ; elle est sa première requête ; le type qu'il en conçoit est si profondément conforme à son génie, que

désormais toutes ses œuvres ressembleront à la voûte; c'est au pays de la voûte que tout commence ».

C'est ici que nos braves méridionaux élèvent la voix. Ils demeurent persuadés qu'avant le XVIe siècle l'art français n'existe pas et que le « classicisme » date de la renaissance italienne. Bien vite il faut répondre à ces aveugles qu'il n'y a pas de solution de continuité entre une cathédrale gothique et une tragédie de Racine. Ce qui nous caractérise à travers le temps, c'est une même façon de construire solide, une même ordonnance des parties d'une œuvre, un même souci de logique claire et de plan nettement tracé. Qu'importe la différence entre une « croisée d'ogive » et un château de la Loire, entre le *Discours de la méthode* et un arc doubleau. L'esprit qui présida à ces créations demeure pareil à soi-même et dévoile les heureuses aptitudes d'une race. « Nos temps classiques recommencèrent la construction ogivale avec un inflexible et rationnel vouloir ». En vérité, cette épithète de classique dont s'enorgueillit le XVIIe siècle ne lui appartient pas en propre, car ses mêmes qualités de réalisme sans excès, comme de solidité sans lourdeur, le moyen âge les possède et le prouve. Ne disons donc plus : c'est un classique, parlons mieux : c'est un français. « Cette attitude apaisée de l'esprit, cette parfaite possession de soi révèlent un égal détachement de toutes les expressions particulières. C'est en ce point que les emportements les plus divers deviennent capables d'être conçus dans un seul effort et se tempèrent les uns par les autres, et je vois le secret de cette maîtrise s'y résoudre en un sourire supérieur ».

Au surplus, cet ordre, cette logique, ce naturalisme aimable, qui caractérisent les œuvres de notre race, n'ont rien d'abstrait ni de rigide. Notre esprit est si parfaitement sage et mesuré qu'il souffre avec autant de répugnance les hypothèses épuisantes que la folie de l'idéalisme absolu. « C'est que le sens de la pesanteur est dans la nation. Elle fut toujours portée à apprécier la densité de chaque objet. A la différence des Romains qui bâtissaient à grand renfort de mortier, les constructeurs français ont toujours marqué de la préférence pour la taille et l'appareillage des pierres. Le poids des matériaux faisait la solidité de l'œuvre. De la matière ils aimaient la dureté, la nudité, la résistance, le grain irréductible. Ils manifestaient une race à qui il est naturel d'exclure les généralités vacantes et problématiques pour les remplacer par des objets fixes et des réalités loyales. Les gens de chez nous parlent comme ils ont travaillé ». De là notre morale positive, notre amour des réalités, l'honnêteté de la race, nos joies pures et calmes,

notre générosité rayonnante. De là aussi notre haine des méridionaux, des phraseurs, des idéologues.

***

En résumant ici le *Traité de l'Occident*, paru en 1904, et dont bien peu ont su dégager la puissante et vivante doctrine, je m'aperçois que du même coup j'ai extrait le suc du dernier livre de M. Mithouard, *Les pas sur la Terre*. Ce volume est comme l'illustration du *Traité* et n'a d'autre fin que de nous remettre en mémoire, au moyen d'exemples délicieux, nos origines intellectuelles. Notre type d'occidental, Mithouard l'illumine de sa prose chatoyante, soit qu'il nous raconte l'histoire de Saint-Sébastien « capitaine des archers de Senlis », soit qu'il plaide le procès de Guilbicot, dit le Museur, lequel chemineau s'étant arrêté un soir d'automne dans le parc de Versailles, eut la curiosité d'ouvrir tous les bassins et de danser, entouré des jets de cristal, aux sons de sa cornemuse, trouvant ainsi, sans le savoir, dans le miracle des eaux, la conciliation de la pierre et des arbres.

Nous sommes loin de cette raison desséchante et abstraite où voudraient nous enfermer de faux classiques ; car qu'est-ce qu'une raison qu'on ne sent pas ? Vénérons au contraire cette flamme intérieure qui nous éclaire à toute heure et qui nous conduit sans défaillance, l'instinct. « Cela, qui me renseigne, mais qui m'échappe, c'est la raison de toute ma race, c'est la réflexion de tous ceux qui m'ont transmis le fruit de leurs labeurs dans l'hérédité, de tous ceux qui par l'éducation m'ont informé des résultats acquis, et c'est aussi le peu que j'y pus ajouter moi-même pendant des années de patience et de préparation. Mon instinct, c'est le souvenir sensible d'une foule de déductions anciennes, une provision de bon sens que les âges ont préparée pour moi, enfin de la raison profondément assimilée ».

Il n'est pas de plus douce discipline que celle qui permet à chacun de vivre dans le libre épanouissement de son exaltation lyrique et de demeurer quand même dans les bornes d'une tradition rafraîchissante. Cette discipline est à la fois amour et liberté ; elle se résume dans ces mots : « Croyez donc à l'Occident et faites vos œuvres ».

T. de Visan.

Pour éviter tout malentendu, je déclare que cet article a été écrit en dehors de toute préoccupation de parti politique ; j'entends rester dans la sphère des idées. S'il fallait préciser ma thèse, je dirais : Il est faux de prétendre que la forme monarchique de gouvernement possède essentiellement *un principe d'amélioration sociale, Et restant le plus possible étranger à mes préférences en matière politique, je me suis appliqué à faire,* historiquement, *ce que M. Ch. Maurras appellerait une vérification. Pour rendre cette vérification plus sensible aux partisans de l'*Action Française *, j'ai pris le règne de Louis-Philippe, ancêtre de ce Prince, qu'elle propose admirativement. J'aurais pu la faire sur le règne de Louis XIV ; quelques notes, ici et là, en diront assez.*

*Un ami m'envoie trop tard des numéros de l'*Action Française *où sont insérées des réponses de M. de Montesquiou à l'article de notre collaborateur et ami Henri de Crisenoy :* Catholicisme et Positivisme. *Dans son premier article, M. de Montesquiou nous supposait « sincères », dans le second il parle de « fourberie ». Par ses procédés de discussion, encore plus que par ses doctrines, l'*Action Française, *on le sait, a toujours restreint le cercle de son influence. Nous reviendrons à ce sujet. Toutefois, disons de suite que le même M. de Montesquiou nous attribue une « nuance Sillon ». Nous savons que le sens critique est un* privilège *que le Roi lui-même ne pourrait pas donner à tout le monde.*

Pour nous présenter, à lui comme à d'autres, déclarons encore que notre Revue est catholique et que sa seule nuance est d'être orthodoxe. Pas plus, pas moins.

Les doctrines néfastes de « l'Action française »

L'*Action française* est, en France, un danger. (1)

Curieuse entre toutes les sectes, elle possède un Institut où, inspirée par un Renan, elle enseigne dans une chaire dite du *Syllabus*, où l'on commente par des textes

(1) La propagation des fausses doctrines est toujours dangereuse. Ce danger est du reste le seul à signaler, car, au point de vue politique, l'influence d'un groupe ne se mesure pas au bruit qu'il fait.

de Proudhon les rétrospectives illuminations de M. de Maistre ; et parmi les Muses inspiratrices de cette *Action française*, il est naturel de s'étonner de n'y pas voir côte à côte Voltaire et Blanc de St-Bonet. Quoi qu'il en soit, des athées s'y prétendent catholiques-romains, des chrétiens y sont nietzschéens.

Comme un grand nombre de personnes admirent Nietzschee, il serait nécessaire de leur en donner une lecture. Mais l'écrivain allemand fut prolixe, je ne rappellerai de son œuvre lourde que ce passage, entre mille, où ses opinions religieuses sont nettement déclarées. Après avoir tracé de St Paul un portrait d'une minutieuse psychologie, il l'appelle *le premier chrétien*, l'inventeur du Christianisme ! Puis il affirme sans se troubler que personne n'a su lire les écrits de ce St Paul, avant lui, Nietzschee, et qu'il a finement saisi que le Christianisme avait été fondé sur l'*épilepsie* du Voyant de Damas.

Mais, avant tout, un dogme inspire plus particulièrement l'*Action française* : le dogme Comtiste.

— Comment, me direz-vous, un athée peut-il être dogmatique ?

— Eh ! quel athée n'est pas dogmatique. Entendez-le *promulguer* : JE dis : Dieu n'existe pas.

— Mais, lui objectez-vous...

— JE dis, il n'y a pas à discuter, ce me semble.

Puis l'athée, le comtiste, ajoute : Ce Voltaire, qui avait pourtant du bon sens puisqu'il méprisait le peuple, aurait voulu l'inventer, le détrôner si, *par hasard*, il existait, serait de meilleure *politique*. Cet Etre est ridicule, qui prétend s'appeler AMOUR quand on *doit* s'appeler FORCE, ce Républicain dont le drapeau est BLEU, BLANC, ROUGE (1) et qui peut-être n'est pas anti-dreyfusard ! A quelle décadence n'étions-nous pas irrémédiablement voués si le Grand-Etre, dans son adoration altruiste... de lui-même, n'avait pas envoyé, en temps opportun, Sa Sainteté Auguste Comte, Pontife-Suprême, pour établir, à l'exemple du Saint-Simonisme, une Eglise et pour enseigner cette religion de l'Humanité qui, seule, est capable de réaliser ce Progrès indéfiniment définitif : la Négation absolue de Dieu, le culte des navets et des animaux, enfin la dévotion à cette Déesse, Clotilde de Vaux, mystiquement aimée au souvenir de malheurs conjugaux.

Mais l'*Action Francaise* proclame un dogme politique :

---

(1) *En symbolique chrétienne, ces trois couleurs désignent la Trinité.*

la Royauté. Le rétablissement de la Royauté est, pour ses adeptes, la raison fondamentale de leur existence et de leur apostolat. Les néo-monarchiques ne disent pas : d'abord la Religion, mais d'abord la Royauté (1). Un catholique s'indigne-t-il ? L'*Action Française*, par l'organe du comte de Montesquiou, sait immédiatement lui montrer son erreur, que cet Auguste Comte fut jadis incompris du magistère ecclésiastique et qu'il n'y a pas désaccord entre le Catholicisme et le Positivisme. Jadis, M. Jules Soury, qui porte encore les traces ineffaçables des coups de critique infligées naguère par Barbey d'Aurevilly, n'a-t-il pas expliqué aux ingénus qu'il est très logique d'assister au sacrifice chrétien,la messe, sans croire, en aucune façon à la victime du Sacrifice, le Christ, que le scandale n'est qu'apparent.

Il est inutile de souligner que pour l'*Action Française* notre temps est celui d'une décadence irrémédiable si le Roi ne revient pas de suite. Une nation s'épuise par manque d'autorité royale et l'*Homme qui vient* de M. Valois en révèle fort à propos les puissances de rénovation. Ce livre très vivement recommandé par l'*Action Française*, se présente comme une « philosophie de l'Autorité ».

Les conjurés monarchistes, ceux qui se déclarent, malgré leur athéisme avoué, catholiques-romains n'ont pas de chance,à moins que ce ne soit le goût du paradoxe qui les ait entraînés. En effet, ils détestent les romantiques, les mystiques,et c'est le brave Pierre Leroux qui donne l'impulsion sentimentale au Comtisme, ils détestent les protestants et c'est à Bœhmer qu'il faut remonter pour trouver un exemple de la Politique établie dans l'*Homme qui vient*. La justice m'oblige,il est vrai, d'avouer que Boehmer est d'un degré moins nuisible que M. Valois. L'ouvrage de cet auteur se montre à ce point détestable que les royalistes eux-mêmes auraient dû le flétrir comme une insulte à leurs convictions que l'acte de Clovis a rendues respectables (2).

« Ce langage est dur », telle est l'épigraphe de M. Valois. S'il est dur ! plus que celui de Marat en ses « Chaînes de l'esclavage ». J'ai lu, pour ma part, un nombre considérable de livres royalistes, j'en ai rencontré un qui avait

(1) Il en a été souvent ainsi chez les monarchistes : Le duc d'Orléans déclare dans son testament politique : *Hélène sait que ma foi politique m'est encore plus chère que mon drapeau religieux.*

(2) On sait que Clovis déposa sa couronne, emblème du royaume, sur la *Pierre* en signe de la promesse qu'il faisait de défendre l'Eglise.

pour auteur un publiciste, disons le mot juste, enragé en faveur de la Royauté : Eugène Roquette. Cet auteur quoique prêtre, avait l'idôlatrie du gouvernement monarchique puisqu'il accusait de faiblesse le biblique Bossuet, mieux encore, puisqu'il traitait M. de Maistre lui-même de favorable au *pacte social* ; or je puis me porter garant de la pensée qu'il aurait eue à propos du livre de M. Valois par le jugement qu'il porte sur celui de Bœhmer. Il était dégoûté.

M. Valois répète Bœhmer sur l'origine du pouvoir ; l'abbé Roquette, ultra-monarchiste, pensait que le pouvoir a meilleure origine que la violence. Cet avis est juste.

Avant d'aller plus loin, posons à l'*Action Française* ce dilemme, elle sourit à ce genre de raisonnement : ou les origines monarchiques telles que M. Valois les dévoile sont historiques, ou elles ne le sont pas.

Si elles sont historiques, leur degré d'ignominie engendre l'horreur.

Si elles ne le sont pas, il n'y a plus de royalistes honnêtes en France, car il est impardonnable à un parti de se laisser jeter à la face des injures.

Voyons maintenant, d'après M. Valois, les titres primitifs de la Politique exemplaire. Il remonte au commencement de ce monde ; alors, il affirme : *après la chute, au temps où nos pères vivaient dans l'état de nature, c'est-à-dire au temps où rien ne les distinguait des autres animaux...*

Du premier coup, l'adepte de la positiviste *Action Française* commence *positivement* par une absurdité. Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance. Il n'a jamais permis que son image et sa ressemblance se ravalassent jusqu'à l'animalité. L'état de nature que l'*Homme qui vient* imagine est une pure fiction. L'homme, même après la chute, n'a jamais cessé d'être l'homme. Son péché, dirait un théologien, n'a pas détruit sa nature, il l'a dépouillée seulement des dons de la justice originelle ; les saints et savants fondateurs de la philosophie chrétienne ont, à cet égard, un *suffrage* vraiment *universel*.

Théologiquement, le système de l'Autorité, développé par M. Valois, est radicalement faux ; le plus fou des romantiques en constaterait le ridicule. Pourquoi les Positivistes de l'*Action Française* n'ont-ils pas fait remarquer à cet auteur que sa thèse est établie sur une fable ; pourquoi les catholiques, égarés à la secte ne l'ont-ils pas prévenu que sa thèse était empreinte d'hétérodoxie ?

Les fables ont toujours eu de l'attrait pour les enfants. Il en est plusieurs à l'Académie française, suffisamment *vieux* pour couronner l'auteur de cette fable.

Mais aussi, comment résister au sourire en l'écoutant raconter ? Résumons-la.

Il était une fois... un homme qui par son ascendant brutal, exerca une domination sur les hommes. Celui-là est à craindre dirent les uns. Il pense, il fait des projets pour n'être plus semblable à nous ; il veut s'élever au-dessus de nous. C'est un ennemi : il faut le tuer avant qu'il ait nui. Mais l'autre était parti dans la forêt. C'était à coup sûr un homme fort, aux poings solides, à l'esprit prompt ; ayant deviné les pensées de ses frères, il les guetta, en battit un certain nombre, en assomma un ou deux tout à fait, tua le tigre et revint avec une chose de son invention, un bâton auquel il avait lié la queue du tigre, le Fouet.

— *Et maintenant, dit-il, travaillez !*

Les hommes élevèrent un hymne de reconnaissance à la gloire de l'homme au fouet. « Frappe-nous donc, maître, si tu nous aimes ».

Telles sont les origines de l'Autorité, d'après M. Valois. O μῦθος δηλοῖ ὅτι ? C'est que M. Valois qui nous avoue qu'il n'est qu'un prolétaire devrait, avant de publier son ignorance, demander au R. P. dom Besse, qui a toujours aimé consacrer ses veilles à l'éducation du peuple, quelques leçons d'histoire sainte et de catéchisme.

En attendant, lisons la Bible ensemble.

Toutefois, rappelons-nous que le Comtisme de l'*Action Française* n'est pas le comtisme de Littré, quoique M. Salomon récemment dévoilait l'unité de principe des Comtismes de Littré et de Laffitte,opinion qui pourrait être le début d'un troisième groupe. Laissons pour la minute, ces industrielsse faire une loyale concurrence ; laissons Laffitte dont la science est assez humoristique, prétendre que la Genèse est un roman. Mais retenons que M.Valois a été ramené au Christianisme par Nietzschee, — c'est tout de même affolant de penser qu'un bouc puisse vous montrer le chemin de l'Eglise ! — et que, puisque chrétien, la Bible ne peut pas être, à ses yeux, un vain témoignage.

L'Eglise n'a donné son adhésion à aucune chronologie ; cependant l'idée ne lui est jamais venue de placer Nemrod avant le père Adam ou même avant Noé.

Cette interversion, M. Valois l'a commise.

La Bible nous dit : Or Chus engendra Nembrod qui, LE PREMIER, fut puissant sur la terre. Cette phrase déplace un peu l'origine de l'Autorité telle que la conçoit notre philosophe. Le commentaire hébreu, je lui en conseille la lecture, nous apprend que le mot Nemrod signifie *Rebelle* ; il nous apprend encore que l'origine de l'idolâtrie remonte à ce chasseur. Puis le commentaire chrétien, j'en conseille toujours la lecture, appelle le PREMIER *fondateur*

d'Empire : un tyran, un usurpateur, un brigand, un voleur. Ces termes sont ceux exactement employés par St Jérôme et par Estius.

Mais si M. Valois s'est trompé de date, il ne s'est pas trompé sur la qualité des origines monarchiques. Je parle des origines trouvées dans l'histoire du monde antique.

Il les a dépeintes..., il les a dépeintes, comment dirais-je ! de telle façon qu'on aurait pu craindre une riposte, si par aventure, un adversaire les avait identifiées avec celles du Banditisme. Banditisme ! Que nous voilà éloignés de l'Autorité. Il est vrai que M. Valois n'a pas eu le temps de réfléchir sur la valeur des mots et qu'il a confondu Autorité avec Autoritarisme, avec Despotisme, avec Césarisme.

Au fond, la logique conduit toujours et malgré lui l'écrivain parti de fausses prémisses. Le Comtisme, c'est-à-dire l'Athéisme, engendre le Despotisme. Auguste Comte, du reste, ne tarissait pas d'éloges sur le Bonaparte, connu sous le nom de Napoléon III. (1) Et qu'est donc le Despotisme ? Une Révolte et un crime ! Une Révolte contre Dieu. Le Despote dit : Je suis Tout. *Omnia Cesar erat*, déclare Lucain. L'Autorité établie sur la force, celle que nous montre le théoricien de l'*Action française* est un crime ; un crime contre l'Homme, contre la Société. L'Autoritaire de cette espèce supprime la collectivité ; l'Etat c'est Lui ! Et l'être en qui cet Absolutisme est incarné s'appelle le Roi-Soleil, mais les peuples dansent autour de son cercueil ; son nom, les feux d'une gloire infernale le dévorent. Le penseur s'approche à son tour ; se souvenant de la parole d'Aristote, il dit alors : *Plus l'Autorité est absolue, moins elle est durable.*

Poussons la réflexion jusqu'au bout et frappons, s'il est permis au sujet de l'Autorité considérée en Dieu, frappons avec raillerie, car des athées, des Comtistes ne comprendraient pas. Dieu ne s'est jamais permis, dirons-nous, de s'attribuer une puissance absolutiste, il est soumis aux règles de sa RAISON, c'est pourquoi Thomas l'Angélique

(1) *Dans son numéro de ce 31 mai* « l'Action Française » (*quotidien*) *félicite M. André Beaunier, du* Figaro, *d'avoir abandonné sa thèse du* « Comtisme Bonapartiste ». « L'Action Française » *fait erreur en disant qu'il n'y a pas un* « Comtisme bonapartiste », *et nous savons qu'Auguste Comte, en ses conversations intimes, montrait son enthousiasme pour Napoléon III. Nous tenons notre document au service de ceux qui voudront le consulter. Du reste, nous le publierons, car un jour nous exécuterons un portrait, selon la vérité, du Pontife positiviste.*

écrivait : *une chose n'est pas juste parce que Dieu le veut, mais Dieu la veut parce qu'elle est juste.*

L'*Action française* déteste les Romantiques ; les Romantiques étaient chrétiens, Nietzschee, au milieu des accès de sa Raison chaude, de sa *RAISON SOLAIRE,* l'a compris ; pour Nietzschee, romantique et chrétien sont synonymes et les Comtistes pensent tout bas, d'autres le clament, que l'Evangile est un Code de Révoltés.

Révolté CELUI qui vint rétablir toutes choses dans leur UNITÉ ! Révolté CELUI qui mourut même pour l'être infâme, l'apôtre *césarien*, le seul qui signa un pacte avec l'Etat, JUDAS.

Tibère est moins crapuleux que Judas !

La thèse soutenue par M. Valois en faveur de ce gouvernement qu'il appelle la *Monarchie légitime* est même, à bien considérer, anti-royaliste, selon l'Histoire, elle est, suivant la Raison, Césarienne, Impérialiste, ne pouvant être favorable au Christianisme, puisque le Christ est venu mettre en *liberté* ceux qui sont dans les fers (S. Luc, IV, 19).

L'*Action française* est Césarienne. « Pour faire la *Monarchie, tous les moyens sont bons* », telle est sa maxime. Elle se souvient de Machiavel.

La royauté primitive disait en France : *Lex fit consensu populi et constitutione regis.*

Comprend-on, dès lors, qu'il ne s'agit pas à l'*Action française* du retour *légitime*, — puisque tous les moyens sont bons — d'une monarchie *légitime*, c'est-à-dire où par le consentement du peuple, *consensu populi*, et par la sanction du Roi, *constitutione regis*, serait établie la Loi, *Lex* ; mais qu'il s'agit de conquérir la Nation pour l'avantage d'un parti (1).

Ceux qui rêvent le rétablissement d'une Royauté— par n'importe quel moyen — sont *Césariens*. Or, l'*Action française* prêche l'accord de ses doctrines et du catholicisme ; pourtant le catholicisme ne peut entrer dans une conjuration césarienne, et du reste, ceux qui se sont laissé prendre au sophisme de l'*Action française* n'étaient pas catholiques car, interrogés sur le symbole de la Foi univer-

(1) *On comprend aisément qu'une théorie en faveur du retour, à cette ancienne forme, serait, à la rigueur, admissible en disscusion, puisque le principe monarchique et le principe démocratique y sont conservés. Mais, au fond, ceux qui désirent vraiment la grandeur d'une nation devraient, avant tout, chercher à organiser ou même à réformer un système gouvernemental, plutôt que de s'efforcer à rétablir d'anciennes formes. En admettant une réussite de changement, l'opposition ne serait que déplacée et c'est ainsi que l'harmonie serait toujours et inévitablement troublée.*

selle, ils ne connaissaient pas le monument impérissable, érigé avec les pierres vivantes de la vérité, en face de l'ennemi, comme parle saint Jérôme.

L'*Action française* est, en France, un danger ; il était nécessaire de le dire.

L'*Homme qui vient* est historiquement contraire à la vérité.

M. Valois ignore son histoire, il l'ignore comme beaucoup de politiciens ; l'ignorant est toujours dangereux.

Il faudrait pourtant savoir que monarchie ne veut pas dire prospérité nationale. Les néo-royalistes se plaignent du régime actuel. La faute en serait à la Franc-Maçonnerie qui le dirige. Cependant notre régime continue le régime d'un Louis XVIII ou d'un Louis-Philippe. Le gouvernement maçonnique ne date pas du 4 septembre. Si nous sommes gouvernés par les Francs-Maçons, nous l'avons toujours été ; il n'y a rien de changé, en France, à ce sujet. N'est-ce pas le voltarien Louis XVIII qui donna places et honneurs aux hommes des Loges? Ses ministres n'étaient-ils pas Talleyrand, Fouché, l'assassin de son frère Louis XVI, le duc Decazes, grand commandeur du suprême conseil du 33e degré de l'Écossisme ? (1)

L'usurpateur Louis-Philippe, l'ancêtre de celui que l'*Action française* appelle Monseigneur le duc d'Orléans, fut le persécuteur de la Religion, enfin ce Louis-Philippe qui, errant sur les côtes de Normandie, ne trouva qu'avec peine un embarquement clandestin, fut un ignoble personnage ; car on est ignoble lorsqu'on pensionne la maîtresse d'un assassin et que l'assassin se nomme Louvel.

L'*Action française* dit à tout propos : Si le Roi remontait sur le trône de ses pères, la France revivrait les jours honorables. L'histoire ne contredit-elle pas de telles affirmations ?

Sous la Monarchie (1830) la religion eut à souffrir de cette même intolérance que nos jours ont revue, et ceci prouve que la forme monarchique n'est pas une garantie pour le maintien de l'Ordre, puisqu'au contraire, c'est sous ce régime que commença, on peut le dire, le mouvement anti-religieux dont nous subissons actuellement les tristes conséquences.

Aux jours de la Royauté, la liberté n'existait que pour les destructeurs de la religion, on interdisait aux prêtres de se produire en public. Le pillage des églises, le renversement des croix restaient impunis. On sifflait les prêtres catholiques dans leurs chaires d'enseignement. Affaire Bautain, novembre (1830) ; les séminaires étaient convertis en

(1) Ajoutons encore que la Monarchie pensionna la sœur de Robespierre et la sœur de Marat.

casernes ; les églises désaffectées et, dit un contemporain, le culte des grands Hommes y remplaçait ridiculement le culte du Dieu des chrétiens. (Auguste Comte était bien de son époque). Sous la Monarchie, on pilla l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et l'Archevêché ; et ceci à cause de l'attitude scandaleuse du parti légitimiste. Sous prétexte de célébrer l'anniversaire du 13 février 1820, les légitimistes firent, le 14 février 1830, une manifestation *politique* et *mondaine*. Si les tombes, ce jour-là, furent violées, les cendres jetées au vent, les tableaux les plus précieux — une copie de la Cène de Léonard, par Luini entre autres — brûlés, si les préfets et les maires donnèrent l'ordre de renverser les croix, si les ornements sacerdotaux furent souillés, les prêtres poursuivis par des cris de mort, un ministre se réjouissant de ces scènes de violence ; eh bien, si toutes ces manifestations purent s'exercer, la faute en est au *parti légitimiste* et à la COOPÉRATION DU POUVOIR MONARCHIQUE.

Ce n'est pourtant pas la République qui avait substitué à la croix de l'Eglise Sainte-Geneviève (le Panthéon) une statue païenne de la Renommée (1836) (1).

Sous la Monarchie on avait éloigné le prêtre pour l'éducation des enfants, on le rappela, grâce à l'initiative du protestant Guizot (loi de 1833).

Sans parler de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, déjà en germe sous Louis-Philippe, ou plutôt de l'asservissement de l'Eglise par l'Etat, puisque l'Etat voulait transformer à sa guise l'administration ecclésiastique (suppression d'évêchés, création de diocèses, etc., etc.), le clergé catholique était, comme hier, le moins rétribué à l'avantage des cultes protestant et israélite. Je n'en dis pas plus pour aujourd'hui, car il n'est pas dans mes intentions de faire une critique d'ancien Régime, mais de suffisamment prouver que la Monarchie n'entraîne pas fatalement avec elle le bon ordre social.

Faudrait-il, pour en dévoiler davantage, citer fastidieusement la liste de tous les représentants de l'Autorité, dans l'ordre universitaire, ou militaire, ou politique, qui furent, sous nos Rois, francs-maçons ? Où se trouvait à cette époque l'honnêteté ? L'honnêteté s'appelait Ozanam, Lacordaire, Lamennais, Ballanche... Les sots ou les imposteurs peuvent se moquer des Romantiques et des Idéalistes, mais il ne faudrait pas oublier que les Républicains de 1848 ne

(1) *Sous la monarchie, le gouvernement faisait déjà, comme aujourd'hui, transporter au Panthéon les hommes de son choix. Un député, Salverte, demanda le transfert de quatre* citoyens. *Plus ça change...*

se montrèrent pas hostiles à la Religion ainsi qu'à ses ministres, puisqu'ils en envoyèrent un nombre considérable à la Chambre des députés pour y représenter la Nation. Aucune Assemblée, depuis 1789, ne fut favorable à l'Eglise, aucune, excepté l'Assemblée Nationale présidée par le libéral et très-digne Buchez.

L'*Action française* se déclare anti-révolutionnaire, mais alors pourquoi voudrait-elle imposer le descendant de cette Dynastie qui resta toujours propagatrice des principes de la Révolution, comme en témoignent les testaments politiques de ses chefs ? Puis enfin, Louis-Philippe le fourbe, malheureux par sa honteuse et criminelle ascendance, infâme par lui-même, n'a-t-il pas, pour combler la mesure, effacé de ses armoiries les lys de France ?

Au surplus, M. Valois qui ne connaît pas son histoire, ignore même ce qu'est un roi. A son avis, il le faut « roi de la durée, fils et père de roi ». Quelle ignorance pour un monarchiste que de ne pas savoir ce que fut, en France, le principe royal !

Il croit, ainsi que Louis XIV l'écrivait au Dauphin, que : « les Rois sont seigneurs absolus, ils ont naturellement la disposition pleine et libre de tous les biens ».

Louis XIV s'abusait ; il était excusable après sa déification par Bossuet (1), mais M. Valois ne l'est pas de montrer son ignorance. Citons-le, puis nous réfuterons.

« Il est de toute nécessité, dit-il, que le chef ait son intérêt personnel lié étroitement à l'intérêt de la nation, il faut que le chef soit le *propriétaire* de la nation, ou tout au moins propriétaire de sa fonction (2)... Il faut, pour que la garantie de bonne administration soit la plus grande possible, qu'il le soit pendant sa vie éternelle, c'est-à-dire dans *sa vie familiale*, afin que, assuré de léguer sa propriété à son entant, il en ait le plus grand souci qu'un homme peut avoir ».

M. Valois est d'une ignorance inconcevable. Jamais ! jamais ! la royauté française ne fut patrimoniale ; le roi a des successeurs, il ne peut avoir d'héritier. L'auteur de l'*Homme qui vient* se figure qu'un royaume est une métairie. Quelle erreur ! Si M. Valois avait consulté l'Histoire,

(1) Les historiens catholiques disent volontiers, pour la plupart, que la Révolution est issue du Protestantisme. Ils oublient, par une impardonnable insuffisance de critique, que la déclaration de 1682 a plus sûrement *commencé* la Révolution. Louis XIV a fait plus de mal à la France que le Régent et Louis XV. Innocent XI écrivait à Bossuet, à propos de la fameuse déclaration, qu'il s'était couvert de l'opprobre éternel.

(2) Colbert tenait le même langage. Cette attitude méprisable lui rapporta 10 millions.

elle lui eût appris que toutes les fois que les volontés royales ont voulu transformer le gouvernement en monarchie patrimoniale, elles ont été brisées : en 1312 comme en 1328, sous Charles VI et François Ier comme sous Louis XIV, etc. M. Valois est un *Primaire*.

Un vieil auteur écrit : *Le royaume de France n'est pas héréditaire et patrimonial, de sorte qu'un roi ne pourrait léguer le royaume même à son fils, comme il fut décidé pour le Dauphin Charles, quand le roi Charles VI a institué le roi d'Angleterre pour lui succéder au royaume de France* (1).

Un autre rapporte qu'au traité d'Utrecht, l'ambassadeur de Louis XIV, plus sensé que son prince, disait : *La couronne est un héritage que le prince le plus proche de la couronne ne tient ni du roi, son prédécesseur, ni du peuple ; il le tient de la loi. Cette loi est estimée l'ouvrage de Celui qui a établi les Monarchies* (2).

Certes, un royaume n'appartient pas plus au Roi que les Etats de l'Eglise n'appartiennent au Pape. Du reste, il n'y a que le R. P. dom Besse pour être assez naïf pour s'imaginer que l'Eglise est une monarchie.

Où en serions-nous si l'Eglise était une monarchie et que la monarchie soit établie, comme le veut l'*Action française*, sur la Force et la Conquête. Où en serions-nous, car n'a-t-on pas réfléchi que la Force appelle la Force, que la tyrannie appelle la Révolution. La monarchie établie sur la Force ! Mais alors les piques révolutionnaires ne sont point souillées de sang, elles sont éclairées par l'or d'une lumière de justice. Les phalanges domptées, domptent à leur tour... ce qui montre la *faiblesse* du régime d'autorité absolue ; car, depuis le premier Initiateur, combien ne se sont pas initiés ! (3)

(1) Le Bret. Gouvernement du royaume.

(2) Torcy. T. II. Il est rare de voir une ignorance aussi honteuse que celle de M. Valois. Il faut si peu qu'un roi, pour être légitime, soit « roi de la durée, fils et père de roi », que sous les deux premières races en France, au commencement de la troisième race même, les rois, ordinairement choisis dans la famille royale, ne montaient sur le trône que par l'élection. Hugues Capet, enfin, n'avait aucun titre à la royauté par sa naissance. Héréditairement le trône appartenait à Louis de Lorraine.

(3) *Il est surprenant que les derniers événements de Portugal n'aient pas été un enseignement pour les politiciens. Je déclare que je regrette, tout le premier, l'assassinat du roi Carlos, mais enfin, au point de vue de la loi de cause à effet, je ne puis m'empêcher de constater que la dictature a entraîné la répression de la dictature. De plus je ferai remarquer que le nouveau roi a été choisi dans la dynastie, mais que ce n'est pas à titre de* propriétaire *du royaume qu'il règne.*

Nous devons rendre grâce à l'ignorance de M. Valois, elle nous fait contrôler la puissance *fatale* de la logique. Cet écrivain a démontré sans le vouloir que la forme impérialiste de gouvernement est la forme régulière de l'Anarchie.

N'ai-je pas dit que *César est celui qui fait du désordre avec de l'ordre,* me répondra M. Valois ?

Sophiste ! Il l'avoue après avoir dit : *Sois donc loué alors, toi seul et vrai maître, vrai conducteur, vrai roi, ô toi Napoléon !* Après avoir déclaré que César était un roi, après d'autres rois, légitime au même titre que les précédents puisqu'il s'était servi des mêmes moyens. Citons les paroles textuelles de M. Valois ; il décrit les premiers agissements de la nouvelle noblesse, celle du premier Empire, et les compare à ceux de l'ancienne noblesse :

Chacun s'avance avec sa bande de partisans, comme un baron du moyen âge avec ses vassaux. Ils ne sont pas la négation de la noblesse, ils sont la nouvelle noblesse. Pillards, voleurs, tripoteurs des fonds publics, maîtres chanteurs parfois. C'est possible. Ils n'ont point le temps d'établir leur fortune honnêtement, par les nouvelles forces d'industrie et de commerce, et on ne les reconnaîtra définitivement que lorsqu'ils auront réuni autour d'eux les signes de leur force ; il faut bien que l'on puisse mesurer, à la grandeur de leurs appétits, ce qu'ils sont capables d'administrer dans la nation. Ils prennent l'argent, les valeurs, pour s'assurer l'exercice de leurs facultés, comme autrefois les barons prenaient les terres. — La fortune publique à qui peut s'en servir pour le grand bien du pays. « Malhonnêtes gens », disent les « légitimistes » aristocrates. Comment avons-nous nommé vos pères, aristocrates, les fondateurs de vos légitimités, ceux qui ont pris nos terres ? Nous les avons nommés conquérants.

Et voilà ! C'est à croire, après de pareilles théories, qu'il suffit d'employer la pince-monseigneur le Roy, pour n'être plus un coquin, mais un conquérant ; ne condamnons plus les apaches, ce sont des « nobles » et des « conquérants ». Ils prennent l'argent, les valeurs, « pour s'assurer l'exercice de leurs facultés comme autrefois les barons prenaient les terres (1) ».

Le césarisme est un danger. Il cherche à briser l'évolution chrétienne.

---

(1) *Il faut avouer que la Monarchie a réalisé à la lettre les doctrines de l'Action française ; ainsi : par testament le duc de Bourbon avait laissé le château d'Ecouen, plus cent mille francs de rente, pour une œuvre charitable et patriotique. Louis-Philippe déclara cette clause immorale, les biens légués furent donnés au duc d'Aumale.* Immorale, *le mot historique.*

On ne peut plus parler de progrès destiné à faire le bonheur des hommes, ni « de meilleur devenir », voilà ce que dit l'écrivain amené au christianisme par Nietzschee ; « le meilleur devenir n'est plus qu'un mot ; le mieux est réalisé depuis les origines » ; voilà ce que dit encore l'écrivain qui nous a révélé qu'à l'origine l'homme était tombé dans l'animalité et c'est à maintenir cet *état originel*, continue-t-il, « contre des forces qui tendent à le détruire, que nous devons travailler. Ce n'est pas la recherche de notre bonheur qui importe, il n'y a point pour nous, sur cette terre, d'autre but que celui-ci : travailler à augmenter les protections de la vie. »

Quel involontaire logicien que M. Valois ! comme il nous démontre apodictiquement que le césarisme est l'ORGUEIL DE LA VIE. Le césarien ne considère que la vie présente, le *reste* est utopique, le *reste* se nomme le Règne de Jésus-Christ.

Le paganisme de M. Valois ne craint pas alors de déclarer que le travail « ne peut commencer d'être et durer que par une contrainte exercée par un homme sur un autre homme » ; il le déclare au mépris de l'enseignement chrétien qui a toujours respecté l'homme dans sa liberté, car « Dieu n'a pas établi la domination de l'homme sur l'homme », *non hominem homini sed hominem pecori* (1).

M. Valois raisonne comme si l'homme était, encore, la chose, *res*, d'un Maître, comme s'il était le porc utilisé pour les ripailles de la Noël capitaliste. Il n'a point vu, dans ses études des origines, que Dieu avait condamné l'homme à gagner son pain ; mais non pas le pain des autres.

L'*Homme qui vient* nous fait assister à l'aurore de la civilisation : l'*initiateur dompte*, — M. Valois s'exprime ainsi, *dompte ses frères*, — il ne craint pas d'employer ce mot de frères, — *et les fait passer de l'animalité*, — que nous savons fictive, — *à l'humanité par le travail qu'il leur impose et dont il profite. Le premier maître est, en même temps, le premier conducteur, le premier noble ; il est le premier utilisateur des énergies humaines, le premier accumulateur de travail, le premier capitaliste.*

Il en est ainsi vraiment ? Le maître, le noble, le capitaliste, sont des fainéants qui profitent du travail qu'ils imposent ? Il en faut croire leur apologiste, M. Valois. Je comprends donc le soulèvement des plèbes et je comprends qu'elles aient juré le massacre des tyrans, qu'elles aient déclaré une juste guerre aux châteaux.

Et cette aurore de la civilisation est décrite à la veille du

(1) Saint Augustin.

crépuscule des capitalistes. Saisissons, du reste, en sa description, le point criminel : celui contre l'Humanité. Un tel *civilisateur* a vraiment brisé tout lien de solidarité ; il fait éclater l'organisme social, qui ne peut subsister que par la solidarité ; c'est une Brute. Or, la Brute détourne l'homme du Vrai qui le détermine à l'accomplissement du Bien et de la contemplation du Beau.

Mais, puisque le dominateur, le Monarque, se maintient par la Force ; esclave ! acquiers, toi aussi, la force suffisante pour renverser le Maître et le dominer à ton tour. Une telle doctrine légitime les usurpations politiques et les révoltes sociales.

Révolte-toi donc, révolte-toi, ô mon frère, mon frère en Christ ! révolte-toi, la révolte est sainte contre l'Homme de la Force, car la Force exclut le Droit ; ton Devoir est de défendre ton Droit.

Un philosophe — nous nous étonnons vraiment que l'*Action française* ne l'ait pas pris au nombre de ses Muses.— A. Blanc de Saint Bonet — après avoir combattu, en 1848, parmi les rangs de la Démocratie, *apostasia*. Dans un opuscule, — non mis dans le commerce, — il disait : « Et quand la République ne serait pas un triomphe d'aventuriers en train de satisfaire les envies et les convoitises, elle viendrait encore remplacer l'action civilisatrice des classes les meilleures et les plus distinguées, par l'action des classes inférieures. »

Nous retrouvons ici exprimés les principes défendus par les sectaires de l'*Action française*, les théories habituelles des royalistes. D'après eux, la France de nos Rois est la « belle et noble France». Les ancestrales vertus séculaires payées d'ingratitude par un peuple de révolutionnaires, il faut renouer la chaîne harmonieuse de la Tradition. Telle est la chanson.

Mais la chanson est menteuse ; faisons un peu d'histoire vraie.

Quelles étaient donc les vertus des classes « les meilleures et les plus distinguées » en 1789 ? La vérité forcera l'historien à publier le nom « des meilleurs et des plus distingués » qui consommèrent, unis aux Robespierre, aux Marat, aux St-Just, aux Danton, l'assassinat de Louis XVI

Les scènes horribles de la Révolution française ont été l'occasion de falsifier l'histoire. Mais enfin, lorsqu'une populace avinée envahissait les châteaux de Versailles, qui la conduisait ? N'était-ce pas le duc d'Aiguillon, vêtu et armé comme les femmes de la halle, qui les menait à l'assaut ?

Et lorsque le franc-maçon Renan, un des Maîtres de l'*Action française*, ose dire que le meurtre de Louis XVI fut un

acte de roturière vilenie (1), il ment ; il ment effrontément. Le meurtre de Louis XVI ne fut pas un acte de *roturière* vilenie. Ceux qui ont appris l'Histoire dans ses *Causes* savent que l'assassinat de Louis XVI fut l'œuvre des Francs-Maçons. Or, les Francs-Maçons s'appelaient à cette époque : marquis de Montesquiou-Fezensac, duc de Luynes, comte de Rochechouart, comte de Lacépède, vicomte de Liancourt, comte de Kersaint, marquis de Montalembert, comte de Croix, marquis de la Coste, comte de Choiseul Gouffier, etc., tous maçons, adeptes du Club de la propagande, présidé par l'abbé, comte Sieyès, club sous la protection de l'assassin duc d'Orléans.

On peut avoir des convictions monarchistes, mais au-dessous de ses préférences il y a la vérité, la sainte Vérité. Il ne faut pas charger le peuple des crimes de la Révolution, quand la Révolution est l'œuvre des Francs-Maçons et que ceux-ci portent les noms de vicomte de Lusignan, de duc d'Aumont, de comte de Tessé, de marquis Latour-Maubourg, de Boissy d'Anglas, de comte de Crillon, de duc de Biron, de comte de Praslin, de comte de Castellane, de prince de Broglie, de vicomte de Beauharnais, de vicomte de Noailles, de Dupont de Nemours, de duc de Larochefoucauld et de mille autres alliés dans une monstrueuse conspiration aux Brutus Napoléon (2), continuateurs des maçons Voltaire, Helvetius, marquis de Condorcet, d'Alembert, de Mirabeau, marquis de Saint Martin, marquis de Saint-Germain, baron de Gleichen, etc., etc., (3).

Voilà quelles étaient les classes « les meilleures et les plus distinguées » : affiliées au plus infâme des complots (4).

---

(1) *Revue des Deux-Mondes*, oct. 1869.

(2) Il existe une lettre signée de ces nom et prénom.

(3) On vient de publier un *Annuaire maçonnique*, très incomplet du reste ; il serait bien plus intéressant et plus utile pour l'Histoire de publier un Annuaire maçonnique *rétrospectif*.

(4) On peut me dire, je le sais, que tous les francs-maçons n'étaient pas coupables, et que beaucoup faisaient partie d'une loge, comme d'une Société de bienfaisance. Il faut, en effet, faire la part des choses. Tous les francs-maçons d'abord, n'en étaient pas moins fautifs puisque le Saint-Siège, dès le début, avait défendu de s'associer à ces clubs ténébreux ; de plus, en fait, ils étaient plus coupables qu'on ne le se figure, du reste, nous ne nous fions pas aux apparences du mysticisme.

Le mysticisme n'empêcha pas un marquis de St-Martin, chevalier de St-Louis, de monter la garde à la Tour du Temple où était détenu le fils de Louis XVI. J'appelle cet acte... ou plutôt, il n'y a pas de nom pour une telle infamie. Ainsi le même homme qui avait été proposé, parmi d'autres, pour être précepteur de Louis XVII, le gardait prisonnier, accomplissant, noble

Que dirons-nous du clergé ?

Un nombre considérable de prêtres et de religieux de tous ordres étaient francs-maçons.

Faut-il encore reproduire la liste des prêtres, des évêques, des chanoines, de tous les dignitaires qui trahirent leur foi ? Faut-il absolument remuer toute la saleté des classes « les meilleures et les plus distinguées ». Non ! ce serait trop douloureux ; qu'on apprenne cependant que si une danseuse de l'Opéra, symbolisant la Déesse-Raison, foulait aux pieds le crucifix, le 10 novembre 1793, c'est que la veille, le 9 novembre, Mgr Gobel, évêque de Paris, avait ouvert, par sa renonciation, les portes de la cathédrale.

Voilà, voilà, l'histoire des classes « les meilleures et les plus distinguées ; voilà leur action civilisatrice ! Voilà ! !

Cessons de croire à ces théories doucereuses qui transforment les anciennes aristocraties en pauvres victimes d'un peuple en délire. Et lorsque M. Valois, comme tous ceux de l'*Action française* repousse la République, sous le prétexte que la Démocratie est un fait de décomposition, que dira-t-il d'une monarchie dont les membres sont à ce point déchus que le crime est pour eux un mérite ? La Monarchie n'était-elle donc pas un fait de décomposition, lorsque dans le royaume de France s'étendait l'Œuvre franc-maçonnique que la marquise de Pompadour, protégeait de sa haute influence ?

Allons ! ce sont les hommes qu'il faut régénérer et l'action régénératrice ne s'opère pas au moyen de formes gouvernementales.

Nous savons que la « Philosophie de l'Autorité » de M. Valois, est une Erreur en Théologie, une Imposture en Histoire, une Monstruosité en Fait ; glanons d'ici, de là, les idées et les sentiments qu'une telle doctrine a inspirés.

M. Valois se dit prolétaire ; mais ce prolétaire a trouvé le temps de lire Maistre, Bonald, Comte, Taine, Nietzschee !.... Enfin ! Ce prolétaire a le plus grand mépris pour l'intellectuel, pour le poète, car *c'est une loi de la nature*, dit-il, *que l'homme ne vaut que par la capacité qu'il a de faire de l'argent, c'est-à-dire de tirer du sol les choses nécessaires à la vie*, tandis que le poète par son imprévoyance *voit ses enfants décharnés se traîner sur les pierres, le cul nu*. De son côté, toujours à l'avis de M. Valois, *le capitaliste, l'homme riche, est celui qui fait vivre tout le monde*.

---

son rôle dans la milice révolutionnaire, après avoir pris part au convent maçonnique où le meurtre du Roi avait été décidé. Le cœur est déchiré

M. Valois, le prolétaire qui a trouvé le loisir d'étudier Maistre, Bonal Nietzschee, Comte, Taine, etc. ! a vraiment l'*âme* prolétaire. Mais le poète, l'intellectuel a la raison pour sa part, même sur le terrain *économique* ; en effet, c'est le poète qui fait vivre tout le monde et ceux qui l'accusent d'être inutile n'ont pas réfléchi qu'il *donne* SON capital qui profite aux ouvriers imprimeurs, libraires, etc., à tout un monde, à tous ceux qui font, *pour eux*, le commerce de SA pensée ; et lui reste bien en effet, le « cul nu » pour employer une expression de M. Valois. Mais bien au contraire, le capitaliste ne fait vivre personne, et tous le font vivre. Tous ont le « cul nu » alors que le capitaliste, celui qui *profite du travail qu'il impose*, toujours suivant les expressions de notre auteur, est chaudement habillé. Oui ! même au point de vue économique : le poète est plus *utile* que l'industriel. (1)

M. Valois méprise l'Intellectuel ; M. Valois est un *jacobin*. La Révolution n'avait pas besoin de savants, la Royauté de M. Valois ne veut pas de penseurs et d'artistes. L'auteur de « l'Homme qui vient » est jacobin !

Toutefois, le Conquérant, le Maître, le Capitaliste, est selon M. Valois un homme bien à plaindre ; lisez ses doléances sur la situation faite à celui qui dirige, au patron. Songez donc ! « *Il ne se repose jamais complètement, car il ne peut jamais éloigner de son esprit les préoccupations que lui donne sa direction et les craintes de perdre tout ce qu'il a engagé dans ces combinaisons.* »

Pauvre homme ! Je me sens tout ému ; aussi vais-je lui indiquer le moyen de faire son bonheur immédiat : qu'il change tout de suite sa position contre celle de celui qu'il dirige, qu'il gouverne. Qu'il la change vite car, d'après M. Valois, quel printemps perpétuel pour le prolétaire. « *Salariés*, dit-il, *vous trouvez chaque matin la besogne toute prête, et vous n'avez plus qu'à l'exécuter dans le sens qui vous est indiqué !* » M. Valois n'a pas même songé que l'altruisme du maître, va jusqu'à prendre les plaisirs pour éviter de la peine aux esclaves.

Enfin l'esclavage s'est transformé, à son dire ; toute terre possède un *propriétaire*. Ceux qui n'ont point de propriété ne sont-ils pas obligés de travailler pour celui qui est propriétaire, se demande-t-il ?

Comme la terre, toujours d'après M. Valois, est prise

(1) *Exemple : un filateur dont nous pouvons donner le nom a fait, l'an passé, un chiffre de 800 000 frcs, il n'a pas gratifié ses ouvriers de cinq centimes. Peut-on, après de tels faits, soutenir l'apologie de l'industriel, sous prétexte qu'il fait vivre autour de lui.*

par violence, il est conséquent que le *fort* possède *sa* terre plus celle du *faible ;* l'état de guerre sociale durera donc autant de jours où l'homme sera exploité par l'homme, où l'homme possèdera sa propriété plus celle de son voisin. Elle cessera le jour où chacun aura repris *sa* propriété, c'est-à-dire s'il vit *comme aux jours où il n'y avait pas de Roi.*

Qu'on juge à quel point les doctrines que nous exposons sont néfastes ! Ecoutez cette parole qui suffirait à couvrir de honte celui qui l'a pensée : *les vrais jugements sociaux sont donnés par la Bourse qui évalue les vrais résultats de l'énergie, c'est la Bourse seule qui estime la vraie valeur humaine de l'homme, son authentique capacité de rendement.* »

Les sectaires de l'*Action Française* sont un danger pour la France. La Bourse, estimation de la vraie valeur humaine ! et si la ruine de la France triplait un capital, montrerait-elle encore la valeur de l'homme ? Si oui, plus noble est le communard allumant le pétrole versé sur les palais des riches ; le communard est souvent un homme qui n'a pas su voir avec résignation les privilèges d'un petit nombre, tandis que l'homme de Bourse est un lâche. L'anarchiste lance la bombe dont il sera peut-être la première victime, l'homme de Bourse opère à coup sûr sous la protection de la police. L'homme de Bourse est un patriote qui met, le jour de la fête du Roi, les drapeaux à sa fenêtre et qui rêve des catastrophes nationales qui l'enrichiraient.

Ferais-je du paradoxe à mon insu ? Ecoutons ce que dit un reporter de la *Revue Financière :*

« Promenez-vous à la Bourse au moment où quelque nouvelle rassurante arrête la débâcle dont la baisse triomphait ; regardez ces incrédules, ces Thomas, qui ne veulent absolument pas croire que la France puisse ressusciter : quel dépit sur leur visage ! quelles chicanes ! quel mécontentement ! Comme ils ergotent pour tâcher de faire croire que la bonne nouvelle est une fausse nouvelle ? comme ils voudraient que l'Etat, au lieu d'être un fort navire, ne fût qu'un radeau de la Méduse. »

M. Valois qui trouva la Monarchie établie au commencement du monde, y a-t-il trouvé la Bourse ?

Mais écoutons encore M. Valois : *La guerre,* dit-il, *est la loi primitive de la vie... la guerre est la première noblesse de l'homme, car c'est par elle qu'il est sorti de la Bête.* Puis, notre philosophe fait l'apologie de la guerre.

M. Valois écrit sans réflexion. Il ne s'est pas rappelé que le consentement universel appelle la guerre un fléau. M. Valois qui ne sait pas son histoire, pas même l'histoire

des Conquérants qu'il admire, ignore que les Conquérants repliés dans leur conscience, se sont méprisés à l'heure suprême. « J'ai trop aimé la guerre, ont-ils dit avec amertume. »

Ecoutons encore : « *Songez donc bien à ceci, nations*, dogmatise M. Valois, *la civilisation, l'espèce, la vie, Dieu, seront avec cette nation victorieuse, et toutes les autres devront suivre sa loi. Songez-y et cessez de parler des « violations du droit par la force brutale.* »

Ah ! Ah ! M. Valois qui déteste les pédagogues, partage les théories du plus fameux pédagogue du XIXe siècle. Citons la page de V. Cousin, apologie de ce que nous appelons aujourd'hui l'*arrivisme*, apologie de la victoire comme signe de la justice.

« *Le caractère propre, le signe du grand homme, c'est qu'il réussit... Il faut être du parti du vainqueur ; car c'est toujours celui de la meilleure cause, celui de la civilisation et de l'humanité... Même à la réflexion, on trouve toujours que le vaincu a dû l'être... Le vainqueur sert non seulement la civilisation, mais il est meilleur, plus moral, et c'est pour cela qu'il est vainqueur... Le courage est une vertu qui a droit à la récompense de la victoire ; la faiblesse est un crime... Les grands résultats, tout le reste n'est rien.* »

Voilà ce qu'on enseignait sous la Monarchie. V. Cousin continuait Danton : *De l'audace, toujours de l'audace, encore de l'audace* et l'*Action française* continue V. Cousin. L'*Action française* est en France un danger.

Après un langage d'un Jacobisme exalté, après un langage sacrilège (1) parfumons notre esprit en lisant Fénélon.

Une guerre injuste écrivait le grand prélat, à Louis-Soleil, n'en est pas moins injuste, pour être heureuse. Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement... Il est inutile de dire que ces conquêtes étaient nécessaires à votre état : le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire. Ce qui nous est véritablement nécessaire, c'est d'observer une exacte justice... En voilà assez, Sire, pour reconnaître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la vérité et de la justice, et par conséquent hors de celui de l'Evangile. » Il faudrait citer *in extenso* ces admirables remontrances où Fénélon a le courage de dire à celui qu'avait exalté Bossuet, que *son nom est devenu partout odieux*, (2) cette lettre transportait d'admiration un d'Alembert.

---

(1) *Puisque d'après M. Valois, Dieu est fatalement avec le vainqueur.*

(2) Il faut noter que Louis XIV est le premier Roi qui ait

Toutes les erreurs se tiennent.

M. Valois, ce Jacobin, fait un portrait de l'anarchiste et du Maître ; on peut dire que pour lui, le Maître est un anarchiste « arrivé ». Passons rapidement.

Menteurs et faux savants, paraît-il, ceux qui ont enseigné que l'homme était conduit par son intelligence. « *L'homme est mené par ses instincts, voilà ce que savent et disent les savants...* » Quelle barbarie déjà ! et cependant M. Valois continue : *c'est aller contre nature que de vouloir faire du cerveau le dominateur de l'instinct.* » « *Il ne peut y avoir,* dit-il encore, *d'aristocratie intellectuelle, c'est-à-dire que ne pourront jamais être maîtres et conducteurs les hommes qui n'ont d'action que sur notre intelligence.* »

Enfin, pour combler la mesure, M. Valois fait profession de Christianisme. Prendrait-il l'Evangile pour le Coran ?

Ce Nietzschéen qui constate aux origines l'établissement de la Religion, après celui de la Monarchie (!) a l'incohérence de parler du Christ et de l'Eglise. « L'Homme qui vient » devait finir par un BLASPHEME. Détournons-nous avec répugnance.

L'Action française est en France, un danger, un danger religieux, philosophique, social et politique.

Cette secte est Comtiste ; il faut que l'on sache les doctrines d'Auguste Comte dont le cercueil fut accompagné, avec 50 autres matérialistes, par le franc-maçon Proudhon, un des Maîtres de l'Action française. Ecoutez ce que disait au peuple le prétendu conservateur des énergies sociales, l'homme dont les théories sont, au dire de M. Montesquiou, compatibles avec le catholicisme. C'était à l'époque de la Monarchie, Auguste Comte faisant à la mairie du 3e arrondissement un cours d'astronomie disait :

« La théologie, qui convenait peut-être dans l'enfance du monde, n'a plus aucun crédit... »

Auguste Comte le matérialiste était un corrupteur du peuple. Auguste Comte était un pornographe : Lisez ce qu'écrivait ce publiciste, que MM. Maurras et Montesquiou

---

établi de nouveaux impôts contrairement à la tradition, à la loi primitive de la Monarchie qui liait le peuple au Roi ; Philippe-le-Bel préférait être faux monayeur. La lettre de Fénélon ne devait pas être inutile ; si la Gloire de Louis-le-Grand fut lourde au peuple, rappelons que la mort de LouisXIV, sublime par son humble repentir, fut sa véritable gloire ; que les athées et les nietzschéens de l'Action française lisent le récit de ses derniers moments plutôt que le récit de ses conquêtes que Fénélon appelait des crimes.

voudraient imposer à notre admiration. « Afin de mieux caractériser l'indépendance féminine, je crois devoir introduire une hypothèse hardie que le progrès humain réalisera peut-être, quoique je ne doive examiner, ni quand ni comment. Si l'appareil masculin ne contribue à notre génération que d'après une simple excitation dérivée de sa destination organique on conçoit la possibilité de remplacer ce stimulant par un ou plusieurs autres, dont la femme disposerait librement. L'absence d'une telle faculté chez les espèces voisines ne saurait suffire pour l'interdire à la race la plus éminente et la plus modifiable (1). »

Tel est l'écrivain que l'*Action française* présente comme apologiste de la Famille !

Cette secte est essentiellement royaliste. La Royauté n'est cependant pas un baume appliqué sur la corruption des peuples pour les fatalement revivifier. Les sectaires qui énoncent: La Royauté d'abord ! sont des imposteurs. Il faut agir directement sur les mœurs d'une nation,on n'agit directement que par la religion et le grave Montesquieu ne l'ignorait pas : les principes du christianisme, écrivait-il, bien gravés dans le cœur, sont infiniment plus forts que le faux honneur des m'narchies, ces vertus humaines des républiques et cette crainte servile des états despotiques. (*Esprit des lois*, l. XXIV, ch. VI. (1)

Auguste Comte criait : A bas la métaphysique ! A bas le catholicisme ! Que chacun répète : A bas la politique ! Vive la Religion ! Vive le Catholicisme !

Quant à la forme républicaine des gouvernements, elle peut mépriser les insultes que les Royalistes lui prodiguent avec un choix remarquable d'épithètes roturières, elle peut les mépriser ; car de toutes les constitutions établies au XIX[e] siècle, elle est la seule qui ait reçu l'approbation explicite du Saint-Siège : (Constitution républicaine de Pologne en 1791).

Puis, quelle justification ne tirerait-on du règne de Louis XIV, lorsque les adversaires de la République parlent de ses Finances ; le grand roi est mort avec 5 milliards de dettes ; il se glorifiait auprès de son fils de faire banqueroute. !...

Enfin terminons par ces mots du plus fameux des conquérants :

---

(1) Ecrit en 1854. *Polit. pos. T. IV. p. 68, cité par Littré dans Auguste Comte et la Phil. pos. p. 584.*

(1) Au sujet de l'action religieuse, on objecte souvent. Il faut changer un gouvernement hostile à la religion, il s'agit, sophistes ! lorsque je parle d'une amélioration par la religion, de cette religion *active* qui s'appelle « faire les œuvres du Père ». On peut l'appliquer sous tous les gouvernements.

Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit.

J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses... A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit.

Napoléon faisait ainsi le commentaire d'une parole parmi les plus belles de l'Evangile.

Bien heureux les doux car ils posséderont la terre.

Ah ! disons-le avec un ancien : Il n'y a qu'une noblesse, celle de la bonté, on reste toujours bâtard quand on est méchant.

PAUL VULLIAUD.

CHRONIQUES

LES ROMANS.

TANCRÈDE DE VISAN : *Lettres à l'Elue* (Messein). — GÉRARD D'HOUVILLE : *Le temps d'aimer* (Calmann-Levy).

Lettres à l'Elue. — Il y a deux barrésismes, chacun sait cela : celui de *Sous l'œil des Barbares*, et celui de la nouvelle formule, régionaliste et conservateur. Ils ne sont point incompatibles, car ils aboutissent tous deux au culte du Moi... de M. Maurice Barrès. Notre collaborateur, M. Tancrède de Visan, qui se rattache à la deuxième étape, nous donne, sous ce titre charmant : Lettres à l'Elue, une étude psychologique tout imprégnée de doctrine. C'est l'aventure très simple d'un jeune homme, un instant attiré hors de sa province natale par des mirages de gloire, de vie intellectuelle, d'art combiné avec d'abstraites recherches philosophiques Eclairé, assagi par ses défaillances comme par ses désillusions, il retourne modestement puiser la vie de son cœur et de sa pensée aux sources pures et véritables. Près de la demeure familiale rouverte il retrouve la petite amie tendre, loyale et fidèle, qui devient la Fiancée, celle qui fut toujours, malgré tout l'Elue de son rêve, A Madeleine, Henry adresse, sous forme de lettres quotidiennes, une sorte de confession sentimentale... Cette trame si unie se prête aux détails poétiques et touchants, aux descriptions émouvantes. Certaines subtilités de raisonnement n'y sont point déplacées et il y règne un très louable souci de haute idéalité. — Et voilà pourquoi c'est peut-être ici le lieu d'examiner, à propos de ce livre, l'influence néfaste exercée par ce que, faute de mieux, et tout en affirmant une admiration pour le prestigieux talent de M. Maurice Barrès, je suis obligé d'appeler le *barrésisme*. Tout ce qui, dans le livrede M. de Visan, est bon, lui appartient. Tout ce qu'il y a de regrettable appartient, non pas à M. Barrès, mais au barrésisme. En effet, si M. de Visan, qui est un poète délicat, avai

fait son livre bonnement, à soi tout seul, pour le plaisir de le faire, sans formule à suivre ni doctrines à répandre, il aurait lâché la bride à son inspiration et son œuvre y eût gagné. Je n'en citerai qu'un exemple : le récit de la veillée de Noël. Là, M. de Visan a envoyé promener l'école, il s'est abandonné au charme secret de souvenirs sans doute vécus, sa propre nature l'a emporté, et il a écrit le meilleur chapitre de son roman. En revanche, vingt pages plus haut, dominé par le démon du génie, son Heny dit avec sérénité : « *Je comptais beaucoup sur le cimetière pour lier mes impressions disparates et me composer une pacifique unité...* » !!! Voilà pourtant où le barrésisme conduit un homme d'esprit et de cœur, et à quoi il lui fait réduire « ses morts » qui jouent un role si important dans son nouveau catéchisme ! Moi, qui suis une âme simple — un barrésiste de marque a bien voulu, dernièrement me l'écrire — je souhaite à M. de Visan de ne se point attarder dans « les sentiers obscur, au pied des montagnes. Je crois que nous devons tous, selon nos forces à nous, nous obstiner à gravir la cîme, et laisser briller sur notre front le clair soleil de Dieu qui luit pour tous les humains. Le vent qui souffle la-haut, les nuages qui traversent le ciel bleu, ne connaissent pas de frontières. Ne leur demandons pas de quel sol montèrent vers eux les vapeurs qui vont retomber en pluie légère, sur les tombeaux fleuris de « nos morts ». La douceur de la petite patrie est sacrée ! Mais ce n'est pas en rétrécissant systématiquement notre âme et notre art que nous la chanterons mieux. M. de Visan découvrira bien tout seul, un jour, ce qu'il y a d'artificiel, de morbide, de déplorablement creux dans cette formule d'où proviennent toutes les entraves de sa personnalité. Son cas n'est d'ailleurs point isolé : presques tous les adeptes de cette école en subissent la stérilisante et oppressive influence. Conséquence d'autant plus fâcheuse, que le barrésisme n'est pas uniquement un système, mais une langue, et une langue parfois dépourvue des qualités les plus véritablement françaises. — Qu'est-ce à dire ?... M. Maurice Barrès ne serait-il pas un admirable écrivain ? Si fait certes, mais peut être justement un beaucoup trop admirable écrivain ! Il semble d'ailleurs lui-même avoir tranché la question avec son ordinaire sublimité, en préfaçant les *Lettres à l'Elue*, il loue agréablement ces druides de l'ancienne Gaule, qui défendaient — avec quelle sage discrétion ! — à leurs disciples d'écrire les choses qu'ils leur enseignaient... Ah ! que M. Maurice Barrès est un merveilleux artiste !... mais pourquoi faut-il qu'il ait des disciples, et de si périlleusement convaincus, et que, de toutes les faces de son talent ,ce soit justement son imperturbable, magnifique et universelle ironie qu'ils aperçoivent le moins ?

Le Temps d'Aimer. — Voici un livre délicieux, un livre d'art et de rêve en même temps que de fine observation. Très supérieur à *l'Esclave* et à l'*Inconstante*, il est tout aussi passionné, mais la passion qu'il renferme est d'une essence plus haute et autrement pure. La trame en est simple, mais l'âme des personnages est tout à la fois délicate et ardente, héroïque, et quelque peu puérile... Le charme d'une amitié spirituelle déguise longtemps l'amour aux yeux de Laurette et de Raoul.

Meurtrie par une première désillusion, puis par les douleurs d'un mariage mal assorti, la jeune femme se réfugie dans le culte fervent de cette amitié... Elle veut ignorer tout autre sentiment, et lorsque Raoul sent monter à ses lèvres de trop révélatrices paroles,lorsqu'il ne peut plus refréner la tentation de l'aveu, il trouve le douloureux courage de la quitter. Sous le ciel doré de la Crète, il emporte le germe d'un mal incurable. Laurette, éclairée par les douleurs de l'absence, et qui ose enfin s'avouer qu'elle aime, ne trouve plus qu'une tombe quand elle vient le rejoindre. Les heures précieuses, les jours enivrants se sont envolés, et Raoul n'a pas entendu l'aveu de Laurette, et Laurette jamais ne connaîtra le baiser de Raoul.. En connaîtra-t-elle d'autres ? est-il passé pour elle le temps d'aimer ? — Le soleil se lève sur la mer pâle ; le navire au large de l'île d'Ariane emporte Laurette. Mais la tendresse généreuse qui conduisit son pélerinage ne l'a pas abandonnée, et lord Arthur lui rendra, plus tard l'espoir et la foi. — C'est tout ; mais ce peu de chose est exquis, car l'auteur a su maintenir d'un bout à l'autre de son volume une atmosphère idéale qui ennoblit la fiction. Et, chose curieuse, c'est aussi comme une *réplique,* féminine et attendrie, de la *Peur de l'Amour* que publiait naguère M. Henri de Régnier. Faut-il donc se laisser séduire par la mélancolie un peu enivrante de cette lecture et voir dans l'amour ainsi entendu, l'unique trésor de la vie ? Peut-être, quand il s'agit des héros de ces deux romans, libres, maîtres d'eux-mêmes et de leurs existences et qui ne reculent devant le gouffre fleuri que par une sorte de lâcheté d'âme. Les voix, charmantes et assagies, de Pascal Flammenc et de Mme La Charmette parlent bien un peu un autre langage. Encore ces voix sont-elles égoïstes et la vérité est-elle autre part. — S'il n'était, Laurette, qu'un temps ou une manière d'aimer, qu'adviendrait-il de ceux — et ils sont nombreux ! — pour qui l'Amour, tel que vous le connaissez, n'eut pas de visage, et pour qui la vie, toujours s'appela devoir ? Le temps d'aimer, Laurette, ne passe point : le sens de l'Amour un jour épouse le sens de la Vie et l'Amour change de forme et presque d'essence. A travers les premiers voiles, éclatants et vaporeux, que le désir déploie devant eux, les êtres très jeunes croient voir l'amour. Ils ne voient et ne chérissent qu'eux-mêmes. Ils n'ont pas encore *appris* à aimer. Et lorsque l'Amour se lève vraiment sur leur vie, il n'est plus seul : il tient par la main la Pitié divine. C'est alors que guéri de cette vaine recherche de soi dont parle l'*Imitation*, il monte et s'épure, et la paix est atteinte à l'heure où il s'oublie et ne désire plus rien que pour l'amour des cœurs jeunes, ardents,et parfois aveugles, malgré ses leçons ; qui après nous, près de nous tentent à leur tour, l'assaut de la vie... Heureuses vos sœurs, Laurette, lorsqu'elles savent, à temps, comprendre ces choses ! J'ai, pour vous les enseigner, plus de confiance en la tendresse grave de lord Arthur qu'en la juvénile flamme du pauvre Raoul, couché dans la terre hellène. — Mais à quoi bon tout cela ? Il faut lire le livre ; il faut en goûter la douceur, et parfois la profondeur. Car, et ce n'est pas là son moindre mérite, il y a dans cette œuvre, sinon de la pensée, au moins des

pensées, et des pensées justes, délicates, originales. Il fait penser à une belle peinture et à un beau fruit et Mme Gérard d'Houville, si elle n'a point fait un chef-d'œuvre, peut du moins se dire qu'elle a écrit l'un des rares romans parfaits — en tant que romans — de ces premières années du xxᵉ siècle.

CAMILLE MARYX.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

LUCIE PAUL MARGUERITTE. *Paillettes*. (Sansot éditeur, 1 fr.) JOSÉ DE BERYS. *Le Professeur de Bluff* (Sansot, éditeur, 1 fr.) ETIENNE FRÈRE. *Louis Bouilhet* (Société française d'imprimerie et de librairie, 3 fr. 50). HENRY DE BRUCHARD. *La France au soleil*. (Sansot, éditeur, 3 fr.)

Paillettes. — Est-ce que la mode ne reviendrait pas aux pensées et aux maximes ? On en publie beaucoup ces temps-ci en volume et dans les journaux qui sont presque toujours piquantes, imprévues, joliment drôles. J'aime assez cet exercice d'esprit. Il est élégant et utile, il aide à préciser les notions que nous avons des choses et nos idées sur les gens, il nous tient en éveil, il augmente nos qualités d'observateur. La Rochefoucault, Vauvevargues, le grave Jouffroy et La Bruyère lui-même, ces illustres devanciers, n'ont pas de quoi intimider ceux qui s'en inspirent ou qui les imitent. Puisqu'il est bien entendu que romanciers, philosophes et moralistes refont éternellement les mêmes livres et que nous vivons sur un fonds commun, refaisons sans inquiétude des recueils de maximes, de sentences, de réflexions et de pensées, selon qu'il nous plaira de choisir l'un ou l'autre de ces titres qui eux non plus ne nous appartiennent pas. Mlle Lucie Paul Margueritte a intitulé son petit livre *Paillettes*, et c'est une assez gracieuse originalité. En vérité, les observations groupées là sont des paillettes qui miroitent et qui retiennent les yeux, car on sut les piquer et les assembler avec beaucoup d'esprit et d'adresse. Qu'il y a de malice, d'ironie et de juste méchanceté dans ces notations. Ah! Mlle Margueritte ne s'illusionne pas sur la valeur de l'humanité et elle ne s'illusionne pas non plus sur son propre compte, en quoi, j'imagine, elle se calomnie. Les femmes surtout ne trouvent pas grâce devant l'auteur et rien ne lui reste étranger de leurs petits travers, de leurs ridicules, de leurs manies, de leurs prétentions et de leurs fourberies. Voulez-vous des exemples : « Une femme aimera mieux être accusée d'une méchanceté que d'une faute de goût dans sa toilette ». Plus loin : « Soyez jaloux de votre femme, elle vous trouvera insupportable, et peut-être qu'elle vous trompera pour justifier vos soupçons. N'en soyez pas jaloux, elle vous trompera pour que vous le soyiez. Mais peut-être vous trompera-t-elle sans motif ou pour faire comme les autres ». Nous pourrions continuer longtemps à cueillir des paillettes de ce genre, mais il y a autre chose dans ce recueil, des réflexions plus générales prouvant une connaissance approfondie de l'existence et des secrets ressorts des êtres. Les petites trahisons quotidiennes, les

demi-mensonges, les sourires faux, les lâchetés, les envies médiocres, tout cela est consigné en phrases incisives. Ecoutez ce dialogue :

X. — Vient de lire à son ami R... la dernière de ses œuvres.

R. — Mes compliments, mon cher. C'est de tout premier ordre, c'est remarquable !

X. — Vil flatteur.

R. — Mais non, mais non, je vous affirme que c'est tout à fait bien.

X. — Vous dites cela pour me faire plaisir.

R. — Très sincèrement, ça n'est pas mal du tout.

A quoi bon multiplier les citations ? On résume malaisément des livres comme celui-ci et malaisément aussi on en donne l'idée. Le mieux est encore de les lire... et de les garder.

Le Professeur de Bluff. — M. José de Bérys est un jeune homme bien spirituel. Il vient d'écrire un petit manuel d'arrivisme à l'usage des gens de lettres que l'on aura profit et plaisir à consulter. C'est très sérieusement que je dis que l'on aura du profit à lire *Le Professeur de Bluff*. Celui-ci nous renseigne admirablement sur les dessous malpropres de la vie littéraire et sur les gestes et les attitudes nécessaires pour retenir l'attention de ses contemporains. Les gens qui ne sont pas dégoûtés de faire ces gestes et de prendre ces attitudes, ceux auxquels il ne répugne pas de fréquenter des mufles et des fripouilles, peuvent donc hardiment lire et retenir les pages de M. de Berys. Elles sont terriblement ironiques et offrent sous forme de conseils anodins, une rude satire. M. de Berys n'a pas l'air d'y toucher, mais il connaît son monde et lui dit son fait. Renseignez-vous sur les cafés littéraires, les théâtres, apprenez les endroits où vous devez vous montrer, approfondissez l'art de vous créer d'utiles relations et d'obtenir les honneurs, sachez comment on lance un livre et comment on retient le public, étudiez ce que vous pouvez tirer des femmes. Tout cela est dans *Le professeur de Bluff*. Ah ! le cruel petit livre. Quand on l'a parcouru, une bonne envie vous prend d'abandonner à jamais la clique littéraire et de se renfermer dans sa tour d'ivoire. Si M. de Bérys avait obtenu ce résultat pour quelques jeunes gens, un pamphlet serait une bonne œuvre.

Louis Bouilhet. — Louis Bouilhet fut un grand ami de Flaubert. Il eut une influence constante dans la vie de l'auteur de *Madame Bovary*. Celui-ci n'appelait-il pas Louis Bouilhet « *mon accoucheur littéraire, ma conscience et ma boussole* ». J'estime que M. Etienne Frère a accompli une œuvre utile et pieuse en rappelant la mémoire de Bouilhet et en faisant revivre Flaubert à ses côtés. Bouilhet fut d'ailleurs un très estimable poète, un homme excellent et un ami sûr. Les hérédités sont étudiées ici, de même que l'influence de son milieu natal, son passage à l'Hôtel-Dieu. Un chapitre très attachant nous montre Louis Bouilhet à Croisset. Il faudra que les amoureux de Flaubert lisent ce livre. Il complète sa physionomie.

La France au soleil. — Je tiens à signaler le livre excellent de M. Henry de Bruchard. Une partie seulement qui traite de la

littérature algérienne, rentre dans le cadre de cette chronique' mais l'essai est de première force et j'y renvoie mes lecteurs.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

Ludwig FINCKH. — *Le docteur aux roses*. (Vannier, éd. Messein, successeur).

L'Allemagne n'a pas eu de romanciers de la race des Balzac — ou des grands romanciers russes. Jean-Paul atteint parfois une certaine profondeur dans son pittoresque drôle et l'ampleur de Gœthe ne va pas toujours sans prétention. Le roman allemand contemporain — qu'il s'agisse de Ch. F. Meier ou de Sudermann, dont la « Frau Sorge » a eu un gros succès, ou encore de Gottfried Keller (l'ami de Boecklin, son frère en génie a-t-on dit ; mais que ne dit-on pas ?) dont certaines nouvelles célèbres présentent des scènes provinciales d'un bon réalisme, un peu vieillot — le roman allemand contemporain est un mélange où l'on discerne les influences amalgamées de tous les romanciers français, de Balzac aux frères Margueritte en passant par Zola et Bourget pour certains romans à tendances plus spécialement sociologiques ou morales, et cette épaisse compilation n'offre le plus souvent qu'un attrait fort restreint, surtout pour le public français.

Le roman de Ludwig FINCKH, dont j'ai à parler, nous est plus accessible que beaucoup d'autres à cause de sa grande simplicité. Disons tout de suite et pour nous débarrasser de cette observation matérielle, que si M. François Germain a été assez bien inspiré en choisissant *Le docteur aux roses*, pour le traduire, — sa traduction n'est pas à l'abri des reproches. Elle a dû être faite très hâtivement : outre certaines vulgarités qui tiennent à la littéralité d'un germanisme rendu dans notre langue, il y a des fautes de français assez choquantes. (Je relève, entre autres : « Alors je me rappelai *de* toute ma belle et triste jeunesse » ou encore : « Je passais pour mal pratique aux yeux de mon père, *bien qu'au* fond, je ne le *fus* pas. » Ces solécismes s'expliquent très bien : *obgleich, obschon*, (bien que) en allemand régissent l'indicatif, — mais ils ne laissent pas que d'impressionner désagréablement le lecteur).

Le principal personnage de ce roman — qui affecte la forme d'une auto-biographie — déclare à un certain moment : « Parce que je suis idéaliste... » et cette profession de foi établit suffisamment sous quel angle il appréciera toutes les manifestations de la vie et envisagera ses devoirs. Il est *idéaliste* ; il l'est même, semble-t-il, un peu trop exclusivement ; il possède en naissant l'idéalisme, — comme d'autres, dans la théorie janséniste, avaient la grâce. Sont-ce toujours les grandes pensées, les plans tracés d'avance qui règlent le cours d'une vie ? Il y a le déterminisme des petits-faits et des contingences... C'est d'ailleurs avec une abondance de petits détails réalistes et charmants, qui donnent la vie à son récit, que L. Finck raconte

comment se forma l'âme d'un enfant sensitif sous l'action des choses et principalement de la nature. La nature joue un grand rôle dans l'éducation de celui qui sera le Docteur aux roses et c'est même de son amour pour elle qu'il prendra conscience de sa vocation. Le cadre de ses jeux enfantins, le lieu où il replace ses souvenirs les plus chers, est un prestigieux jardin à la vie duquel nous sommes minutieusement initiés, les amis qu'il aimera le mieux sont d'abord le ciel bleu et les nuages blancs, les insectes de l'air et d'humbles animaux et, plus tard il confiera à un petit lézard familier l'aveu de son premier amour et sa première déception.

Cette âme d'artiste, qui n'aime rien tant que les enfants, qui, au collège, souffrait d'entendre surcharger de commentaires historiques ou grammaticaux chaque vers de ses chers poètes grecs ou latins, ce poète se voit destiné au barreau et contraint d'étudier le Droit. Son cœur, avide de justice, épris de beauté et de bonté, toujours prêt au sacrifice de soi et y trouvant sa joie, est révolté et blessé par l'enseignement abstrait de la loi, qui lui apparaît, entendue à la façon de ses maîtres, comme un piège dressé au bon droit, et il se tourne vers l'étude de la médecine.

Il faut noter, en même temps que des paysages, des scènes d'intérieur et de la vie provinciale, des silhouettes bien campées d'étudiants — d'intéressantes digressions', sentiments naturels de l'homme fait dont nous avons suivi la formation : des critiques de l'enseignement secondaire ; d'éloquentes pages où il s'indigne contre l'esprit borné du magistrat qui s'en tient au texte strict de la loi écrite — sans rien connaître, sans même se préoccuper de la structure des hommes qu'il a à juger ; et partout, un éloge des femmes — sans trop de *féminisme*, au sens politique de ce mot.

Ce roman, sans autre intrigue qu'une histoire très simple d'amour épuré, avec quelque désenchantement dans la résignation finale, parmi les roses du jardin, l'auteur a su, en lui conservant un ton élevé et souvent lyrique, le rendre attachant par sa variété et aussi la grande force de conviction qui en émane.

GEORGE GROFFE.

REVUES

— Dans l'*Amitié de France*, M. Michel Durouvre définit le matérialisme : L'état naïf de la philosophie dont le souci est, dit l'auteur, de mettre sous ce qui passe quelque chose qui demeure et qui en soit la raison. Mais, lorsque M. Durouvre avance que la première conception philosophique est le matérialisme spontané, on voudrait, pour l'admettre, quelques preuves solides.

— Avez-vous lu Chide ? demande M. Georges Dumésnil. M. Chide est le père du mobilisme moderne. Dans ce temps bigarré et dégénéré, il se proclame relativiste. Ce n'est pas la doctrine de M. Dumesnil, mais celui-ci serait heureux de lancer un Chide enragé sur les monistes et les scientistes.

—

Dans son numéro du 16 Mai, le *Mercure de France* donne un

article très instructif de M. André Fontainas sur *Dante Gabriel Rossetti : Le poète*, qu'il montre épris de l'Art, de la femme idéale et de l'amour.

— Laurent Tailhade : *la farce de la marmite* ; c'est une préface pour l'Aululaire de Plaute. Deux contes, dont l'un excellent, de Kipling.

—

Dans la *Rénovation Esthétique*, *quelques mots sur l'Art* par Gerhard Munthe :

« Reproduire la nature ne saurait constituer l'art — de même qu'on ne ferait pas de la musique en imitant le chant d'un oiseau...

Le naturalisme lui-même, bien qu'il en soit le plus proche, est tout autre chose que l'observation et l'imitation. »

— Louis Lormel appelle le Salon de cette année le marécage. Emile Bernard écrit de l'Art Arabe qu'il se peut aisément diviser en trois branches : l'Art religieux ou Art des mosquées, l'Art du harem et des bains et enfin l'Art du café. Des vers de Charles Grolleau, Alexandre Arnoux, Emile Henriot, Louis Thomas.

—

L'*Initiation*, qui publie l'introduction de Madame A. Gédalge à la *Flûte enchantée* traduite par George Groffe, donne sous le titre de les énigmes des marques de librairie une dissertation de Tidianeuq sur le quarante quatre et le quatre, chiffre de l'Initiation.

— Dans le voyage de Kosti d'Eckartshausen, il y a des phrases à retenir.

« Jamais le But ne doit devenir Loi, jamais le Moyen But...

Les moralistes, les savants et les artistes changeront la base sur laquelle devraient reposer la Morale, la Science et l'Art...

Le moraliste se donnera lui-même comme But, avec sa volonté comme Loi, et se servira de la Morale comme Moyen pour réaliser ses intérêts. Ainsi se perdra le Bien.

Le savant donnera son orgueil comme Loi, un honneur vain, comme But, et la Science, comme Moyen. Ainsi se perdra le Vrai.

L'artiste aura sa présomption comme Loi, lui-même, pour But, et se servira de l'Art comme Moyen. Ainsi se perdra le Beau.

Dans cette confusion il ne restera rien à faire que de ramener les hommes du Désordre à l'Ordre, et leur faire connaître la base qu'ils ont quittée.

Dans la Morale, Dieu doit être la Loi, le moraliste, le Moyen et le Bien, le But.

Dans la Science, la Vérité doit être la Loi, le savant, le Moyen, et le Vrai, le But.

Dans l'Art, la Nature doit être la Loi, l'artiste, le Moyen, et le Beau, le But. »

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

La Ville des Expiations

Livre Premier

I

J'ai assez démontré, dans toute la suite de la Palingénésie sociale, que certaines classes d'hommes furent soustraites à l'attribution de leurs actes, par le défaut de liberté. Les hommes compris dans ces classes étaient donc irresponsables moralement.

A mesure que les fardeaux et les bienfaits de la société s'étendent, plus d'hommes entrent dans la composition des mœurs générales ; d'après mon système d'idées, cela veut dire que plus d'hommes participent à la capacité du bien et du mal.

Les devoirs de la société s'augmentent en raison de l'augmentation du nombre d'hommes successivement introduits dans la composition des mœurs générales.

A mesure que des hommes nouveaux arrivent sur le seuil de l'initiation sociale, ces hommes nouveaux représentent l'homme cosmogonique entrant en possession de la conscience de lui-même, promu à la sphère de la responsabilité, lorsque, pour la première fois, il fut doué de la capacité du bien et du mal.

Ces représentants de l'homme cosmogonique succombent à l'épreuve, comme l'homme cosmogonique succomba lui-même.

Mais nous savons à présent que le décret de la déchéance fut immédiatement suivi du décret de la réhabilitation.

C'est là que réside la raison des devoirs plus étendus imposés à la société. Nous avons vu qu'une loi providentielle se manifeste dans l'éducation du genre humain, divisé en initiables et en initiateurs.

Le progrès, avant le Christianisme, a dû se produire sous une forme antagonistique ; depuis le christianisme, il a dû tendre à se produire sous une forme harmonique.

Et le genre humain est un, et l'homme a toujours été identique à lui-même ; et cette unité et cette identité

ressortent du progrès, car le progrès n'est qu'une évolution.

L'origine du mal, c'est la nécessité de la liberté, pour que l'homme fût, selon son essence, un être moral. L'homme ayant été créé libre, il a bien fallu qu'il pût abuser de sa liberté. Le mal hors de l'homme, le mal dans le reste de la création, est le mystère sous lequel s'enveloppe, en ce monde, la nécessité du mal relativement à l'homme, c'est-à-dire la liberté.

Pour emprunter l'expression algébrique de la Genèse, langage auquel je crois avoir accoutumé mes lecteurs, Adam, c'est l'homme universel, c'est la nature humaine en puissance et en acte ; c'est l'homme primitif se connaissant lui-même, se saisissant de la capacité du bien et du mal. Tous les hommes qui ont paru, qui ont leur place, composent une unité générale que la Genèse nomme Adam. Adam succomba à l'épreuve de la capacité du bien et du mal ; et cette épreuve ne pouvait lui être déniée, car sans elle, il n'aurait pas pu prendre rang parmi les intelligences morales. Adam succomba, et nous les représentants de l'homme universel succombons aussi à la même épreuve. Les temps successifs reproduisent incessamment les temps cosmogoniques, et l'évolution naît de l'identité. Toutefois, si l'homme universel succomba,il resta doté de la conscience. Ainsi l'homme universel est devenu l'homme évolutif.

Le mystère de la déchéance et celui de la réhabilitation s'expliquent l'un par l'autre.Le Christ, qui a racheté la nature humaine, n'aurait pu la racheter, s'il ne se fût identifié à elle. Voilà pourquoi le Christ est Dieu et homme.

Il ne suffit donc pas de contraindre la volonté, il faut la changer : le mal ne peut disparaître qu'à ce prix.

L'homme régénéré aurait donc l'éminente faculté d'ôter le mal ! Ceci résulte du double dogme de la chute et de la réhabilitation exprimé dans toutes les cosmogonies, proclamé dans toutes les traditions générales, expliquant à la fois l'homme et l'humanité.

Je le sais,on objecte à un tel ordre d'idées,qu'il est fondé sur une croyance générale, si l'on veut, mais une croyance, et qu'ainsi il peut être affirmé, et non prouvé ; enfin qu'il est du domaine de la foi, et non du domaine de la science.

Je réponds qu'une croyance universelle rentre dans le domaine de la science, sous le rapport des preuves de son universalité. Si de plus, elle manifeste le principe ontologique de l'homme, le principe cosmologique de l'humanité, alors c'est toute une psychologie de l'homme et de l'huma-

nité, toute une philosophie qui a ses développements historiques. Ne pourrait-on pas ajouter, sans trop de témérité, que peut-être, dans l'échelle des êtres intelligents, l'homme est le seul qui soit un être moral ? ce qui justifierait la nature des épreuves successives qui lui ont été réservées.

En un mot, le dogme du Médiateur, qui est si avant dans les traditions générales du genre humain, repose sur cette doctrine que l'homme ne pouvait être régénéré que par des moyens qui lui fussent identiques. Sous ce point de vue la Rédemption, telle qu'elle apparaît dans le Christianisme, prouve aussi bien que la déchéance la liberté humaine.

C'est à la fois l'adhésion à la peine du péché, l'acceptation de la douleur, le consentement libre à la grâce de la réconciliation, le progrès de l'être moral, la naissance de l'homme nouveau, qui constituent la vraie expiation.

Ici nous rencontrons l'idée pressentie dans les Prolégomènes, à savoir que la solidarité et la charité ont continuellement tendu à devenir identiques. Nous devons donc arriver à croire que si, par un jugement inexplicable de Dieu, le fardeau du mal a été trop pesant pour quelques-uns de nos frères, il en résulte pour nous l'obligation de nous distribuer, dans toute la communauté sociale, cette portion excédante du fardeau. Le mal dont quelques-uns de nous ont été accablés nous a été épargné par un autre jugement de Dieu, afin que nous en prissions volontairement notre part.

La solidarité devenue charité établit l'équilibre providentiel, fait que l'unité est une harmonie au lieu d'être un destin : c'est là sans doute cette portion de justice distributive que Dieu a voulu attribuer à l'homme par le développement de la loi chrétienne.

Maintenant, reproduisons en d'autres termes la série des déductions qui vient de nous occuper. Voyons si nous parviendrons au même but par une route différente.

II

C'est à la sympathie à reconstruire la société.

En effet la société paraît extérieurement menacée d'être mise en poussière par l'émancipation individuelle.

L'unité du genre humain, si souvent démontrée dans les divers écrits de la Palingénésie sociale, doit être affirmée de nouveau, à un moment où l'autorité des traditions non seulement s'affaiblit, mais semble sur le point de périr dans un naufrage universel.

C'est à la sympathie à parler comme les traditions.

Cette sympathie, dans sa plus haute sphère, est la cha-

rité, telle que l'a produite le Christianisme, telle que l'a définie l'esprit du Christianisme, telle que doit la développer le Christianisme, introduit dans la sphère civile et politique.

Cette sympathie est donc à la fois un sentiment et une doctrine. Elevée à une si éminente prérogative, la sympatie est une merveilleuse transformation de la solidarité.

Le Christianisme, entendu dans le sens le plus général, est en même temps le centre, le sommet, la preuve de toutes les traditions, le flambeau qui éclaire la destinée humaine, le lien logique du mythe et de l'histoire.

C'est sur lui que repose la grande unité du genre humain.

Je l'ai assez fait pressentir jusqu'à présent, dans toutes les initiations de la sagesse antique, il est un dernier epoptisme qui échappe toujours, qui reste toujours voilé, même pour l'hiérophante ; c'est l'ombre du Christianisme, objet de l'attente générale.

Le Christ s'est fait le péché, comme dit Saint Paul.

Oui, si nous voulons accomplir la charité chrétienne, il faut que nous prenions sur nous-mêmes le fardeau de nos frères, de ceux qui ont succombé à l'épreuve.

S'ils ont succombé à l'épreuve, est-ce une raison pour qu'ils cessent d'être nos frères ? Ne devrions-nous pas plutôt les présenter à une nouvelle épreuve, les y assister, la supporter avec eux ?

Le Christianisme antérieur à la manifestation dans le temps nous disait de supporter par la solidarité ; le Christianisme, depuis la manifestation, nous dit de supporter par la charité.

Ici seulement la question de l'abolition de la peine de mort pourrait se résoudre dans l'absolu ; jusque là elle ne peut être que conditionnelle. C'est donc le signe d'un ordre de choses complet.

La solidarité, revêtue du manteau chrétien de la charité, est la législatrice suprême de cet ordre de choses.

Hors de la charité chrétienne, je le conçois, la société, sans l'attribution des peines et du châtiment, serait, comme on l'a dit, désarmée. Mais le mystère de la charité suffit à toutes les garanties.

La mort et les fers nous délivrent des inquiétudes que peut nous faire concevoir l'existence des coupables : est-ce pour nous affranchir de l'inquiétude, pour nous donner du repos aux dépens de nos frères, que nous avons été mis dans le monde ? Serait-ce en vain que le Christianisme aurait substitué parmi nous la charité à la solidarité ?

J'ai voulu montrer, dès le commencement, le dernier terme de notre palingénésie actuelle ; il nous reste à la suivre dans ses détails.

III

(J'ai besoin de dire pour plusieurs passages de la Ville des Expiations, que cet ouvrage est écrit depuis plus de douze ans) (1).

La direction des idées qui ont remué le XVIIIe siècle ne doit-elle pas amener graduellement l'abolition de la peine de mort ? Ce n'est point sans de bonnes raisons que je pose ainsi la question. En effet, il ne s'agit pas, quant à présent, de savoir en général si la société a ou n'a pas le droit d'appliquer la peine de mort ; il s'agit uniquement, d'après ma manière de voir personnelle, d'un point de fait social que je voudrais me borner à constater et à expliquer ; et comme un fait social est toujours de nature à ne pas être aperçu ou senti par tous, celui dont je cherche à établir l'existence peut subir de grandes contestations avant d'être unanimement admis. Un tel fait néanmoins ne saurait être plus important, puisque, d'après M. de Maistre lui-même, et en cela je suis de son avis, l'essence de ce fait constitue la société, est le lien de la société. Ce n'est donc pas une chose d'ordre et de police qu'il est bon de régler ; nous avons à choisir entre dénouer ou trancher le nœud social.

Dans une telle situation, je ne saurais poser des prémisses hasardées. Il me suffit d'être certain que si la société n'a pas le droit d'appliquer la peine de mort, elle ne peut tarder de reconnaître qu'elle a été trop longtemps usurpatrice et oppressive, ou que si elle fut réellement investie de ce droit redoutable, il viendra le temps où elle pourra y renoncer sans inconvénient, et qu'alors elle le devra, car la société comme les individus n'a que la faculté de légitime défense. Ainsi, raisonnant dans cette hypothèse qui ne touche point à la légalité, et que cependant quelques esprits ne se trouveront pas encore disposés à favoriser de leur assentiment ; raisonnant, dis-je, dans cette hypothèse toute pleine de réserve, je crois que, dès ce moment, il est bon de prévoir l'époque peu éloignée, selon moi, qui verra cesser cette usurpation cruelle, si toutefois c'est une usurpation, ou qui verra tomber en désuétude ce droit rigoureux, si l'on veut continuer de l'admettre comme un droit.

D'après ce que j'ai dit, ma pensée est facile à compren-

(1) Avant 1830.

dre. L'intervention toute seule de la charité chrétienne dénoue un nœud qui serait inextricable sans elle. Il est inutile de répéter à présent ce qu'a dû être à l'origine le tissu du lien social ; je m'en suis assez expliqué ailleurs. Quoi qu'il en soit, il serait sage de prévoir, peut-être même de hâter, cette grande réforme dans nos lois criminelles, pour arriver, le plus tôt possible, à un temps qui, dans tous les cas, sera une époque chère à l'humanité. Ne voyons-nous pas déjà les répugnances que cause, parmi un grand nombre de jurés, l'application de la peine de mort ; et ces répugnances n'augmentent-elles pas de jour en jour ? Ne voyons-nous pas que l'auguste dispensateur du droit de grâce, si souvent obligé à des condescendances, court le risque, à chaque instant, de ne pas assez faire fléchir la justice, de ne pas assez compromettre sa haute prérogative ? Attendrons-nous donc qu'elles soient outrageusement éludées, et même grossièrement violées, toujours au détriment de la conscience des jurés, quelquefois même au détriment de la conscience des juges ? Ce n'est pas, il faut le dire, sans de grands dangers pour la morale publique, pour la morale intérieure, que l'on persiste à faire marcher la société dans les voies qui ne sont plus les siennes, parce qu'alors les droits et les devoirs deviennent tous incertains ; rien alors n'est obligatoire.

Or, le fait social que je viens de constater est précisément celui que j'ai caractérisé plus haut : la charité substituée, par le christianisme, à l'antique solidarité, comme la Providence est substituée à la Fatalité.

Le progrès est en fait, il ne s'agit plus que de le transformer en droit.

Depuis que ceci est écrit, le fait social que je voulais signaler a reçu une bien éclatante confirmation. La Chambre des Députés a été appelée à délibérer sur l'abolition de la peine de mort, et le gouvernement s'est engagé à présenter prochainement une loi.

Maintenant il est bien permis de dire que la foi en la légitimité de la peine de mort est, au moins, prodigieusement ébranlée, ce qui en rend désormais l'application impossible.

Toutefois ce qui s'est passé, dans cette circonstance, au sein de la Chambre et en dehors, me prouve que j'avais raison de m'exprimer avec quelque réserve.

Je ne ferai qu'une remarque au sujet de la séance de la Chambre, c'est que les orateurs sont restés dans la théorie de l'humanité, théorie belle et généreuse, mais évidemment insuffisante. Il aurait fallu entrer à pleines voiles dans la discussion religieuse, qui seule pouvait autoriser à

résoudre le problème par l'absolu. Alors, au lieu de capituler avec le préjugé pour lui faire une part, on l'aurait abattu d'un seul coup. Je renvoie le lecteur à cette partie des Prolégomènes, où la question est envisagée dans toute sa généralité et placée dans la sphère religieuse progressive. C'est là que se trouve aussi traitée la question importante de la sanction pénale, c'est-à-dire du pouvoir d'infliger le châtiment. Au reste, la révolution de juillet a placé la couronne sur la tête d'un prince qui participe à tous les instincts de la société actuelle ; et nous savons à présent que le dispensateur du droit de grâce ne peut manquer de tremper avec tous les jurés de France dans cette sainte conspiration de l'humanité.

Ainsi la réforme, qui n'était que prévue, devient de jour en jour plus nécessaire, pour mettre d'accord la légalité et la conscience publique.

IV

Le législateur n'a pas besoin de régler le passé, car le passé est hors de sa puissance ; il n'a pas besoin de régler le présent, car le présent est hors de sa juridiction ; il ne peut régler que l'avenir, encore en le prévoyant, car il ne peut pas le faire. Avant donc que l'avenir soit le présent, je voudrais que l'on s'occupât, 1° d'un régime moral et diététique, appliqué aux prisons ; 2° d'une nouvelle graduation de peines. Ne nous mettons pas dans la nécessité d'improviser des lois.

Je prie d'abord de remarquer, quant au régime diététique le soin que les législations anciennes, que des sectes de philosophie, que des fondateurs d'ordres religieux, ont apporté pour régler la nourriture des hommes, pour entretenir leur propreté et leur santé, pour isoler certaines classes d'hommes au milieu des peuples, ou même pour isoler des peuples parmi les autres nations. Les mœurs, les habitudes, les costumes, le choix des aliments, des signes dans la chair, que de choses inutiles à rappeler en détail, parce qu'elles ne peuvent manquer de se représenter à l'esprit du lecteur ! Il faudrait que tout ce qui a été fait dans ce genre servît d'enseignement, et quelquefois de modèle, pour tout ce qui doit se faire. Quant au régime moral, il n'est pas besoin non plus de m'expliquer en ce moment : l'ensemble de cet écrit manifestera ma pensée à cet égard. Qu'il me suffise de le redire ; ce que d'anciens législateurs ont fait pour des peuples entiers, ce que des sectes philosophiques et des collèges de prêtres ont fait pour des initiés, ce que des fondateurs d'ordres

monastiques ont fait pour des religieux, je voudrais qu'on le fît pour les hommes dont je m'occupe en ce moment, pour les hommes qu'il s'agit de transporter, d'une manière quelconque, hors des lois ordinaires de la société, pour les hommes à qui les épreuves communes n'ont pas réussi. Mais si nous les plaçons dans une sphère différente, il ne faut pas que ce soit dans le but de les éloigner de nous, de nous ôter le souci de leur surveillance. N'oublions jamais que nous ne devons point vouloir nous soustraire à cette antique solidarité, devenue une sympathie générale, et transformée définitivement en charité chrétienne.

Il est facile de comprendre dès à présent que mon hypothèse nous dispense de l'examen de tous les régimes pénitentiaires qui ont été essayés, ou dont les théories ont été proposées.

Nous parlions tout-à-l'heure d'une nouvelle graduation de peines; mais on le verra, par la suite, si mes idées venaient à acquérir quelque crédit, le système de graduation serait fort peu compliqué, encore ne serait-il que transitoire, puisque je veux parvenir à une suppression complète de toute peine. Ainsi que je l'ai dit, la charité suffit à tout, la charité entendue dans le vaste sens du christianisme, c'est-à-dire la solidarité nouvelle, sous la forme d'une mansuétude universelle.

Ajoutons seulement ceci : il est certain que l'abolition de la torture et l'abolition des supplices variés sont déjà un si grand pas vers l'abolition de la peine de mort, qu'elle en résulte, en quelque sorte, nécessairement.

V

Je sais qu'une commission est instituée pour l'amélioration du sort des prisonniers ; mais cette commission ellemême, quoique appelée à rendre de grands services, ne peut néanmoins diriger ses travaux que dans les routes tracées par notre législation actuelle. Or, à mon avis, notre législation actuelle est tout à fait provisoire : il serait donc indispensable, selon moi, d'adopter d'abord, et avant tout, un principe que je crois devenu la moralité des peuples, l'un des instincts sociaux qui régissent les hommes de l'avenir. Résister à ce principe me paraît dès à présent résister à l'évidence d'un fait, car les faits de l'avenir sont toujours pris dans le présent.

J'aurais bien sans doute des arguments et des notions historiques à faire valoir en faveur de l'abolition de la peine de mort ; mais je préfère en appeler tout simplement

à la tendance générale des peuples placés dans notre orbite de civilisation. J'aime mieux m'appuyer sur la nécessité, cette grande souveraine des choses humaines, cette haute interprétatrice des volontés divines, parce que la nécessité est invincible, lorsqu'elle est, au lieu que le droit est susceptible d'être contesté, et que l'utilité elle-même peut être niée par les esprits trop prévenus. Au reste, cette nécessité, telle qu'elle m'apparaît, résultat de tant de faits et de tant de doctrines antérieures, n'existe point à l'insu de l'homme, et la liberté humaine y a concouru. Toutefois, je ne m'abstiendrai pas des arguments, non plus que des notions historiques lorsque le développement tout naturel de mes idées les amènera sous ma plume.

Je ne puis m'empêcher de remarquer encore ici que la révolution de Juillet est venue hâter le mouvement des esprits. N'importe, je laisse subsister ce qui est écrit, non point par respect pour ma pensée ancienne, mais parce que je dois lui conserver sa forme successive.

VI

Le projet que j'ai conçu, et que je me sens pressé de communiquer aux autres, l'ai-je conçu avec la confiance positive qu'il soit un acte en puissance destiné à être un jour un acte réalisé ; ou bien est-ce seulement un cadre plus ou moins heureux pour donner une forme à ce que beaucoup d'hommes appelleront, sans hésiter, un rêve philanthropique ? Quoi qu'il en soit, le voici tel qu'il s'est présenté à mes sens sympathiques, tel qu'il m'est inspiré pour me séduire dans ce qu'il y a de plus intime en moi ; et s'il ne m'est pas donné à moi-même d'apprécier jusqu'à quel point j'y crois, je puis certainement affirmer que je désirerais y croire de toutes mes forces intellectuelles et morales. Néanmoins, qu'il me soit permis de le dire, les autres, pas plus que moi, ne peuvent le rejeter sans examen ; et l'on ne saurait me refuser la faculté de le présenter à tous, de l'offrir à la méditation des sages. Il est de nature à avoir besoin d'être discuté longtemps d'avance, puisque l'exécution, au cas qu'elle ne soit pas impossible, exige des années entières et l'emploi de sommes considérables d'argent.

De plus, osons le proclamer, il est des pensées qu'on ne peut cacher sans crime, lorsqu'on les a eues, comme on ne peut les négliger sans un autre crime, quand une fois elles sont produites ; car qui prétendrait savoir si elles ne sont

point une révélation de Dieu, agitant l'esprit humain, et cherchant un interprète ?

De plus enfin, un acte en puissance est toujours un acte ; s'il ne gouverne pas dans la sphère de la réalité, il gouverne dans la sphère de l'idéalité vers laquelle il faut incessamment tendre de toute l'activité de ses facultés progressives.

Mais, je veux en faire une dernière fois la remarque, la révolution de Juillet est venue ajouter à mes idées toute la maturité de sa puissante incubation.

VII

« Bâtit-on toujours des villes ? » demandait jadis un célèbre solitaire. C'était, il vous en souvient, à l'époque de la première émancipation du genre humain par le Christianisme. La nouvelle ère qui va commencer, l'ère du grand développement du Christianisme, moi je voudrais qu'elle fût marquée par la fondation d'une ville. Cette ville serait toute différente des autres. Elle aurait, en apparence, quelque chose d'analogue à ce qu'étaient chez les Hébreux les villes de refuge. Elle serait un emblème des destinées générales du genre humain, une image de la vie d'épreuves, qui est la vie de l'homme; elle serait la racine vivante de la civilisation progressive.

On la nommerait :

La Ville des Expiations

VIII

Au commencement du IVe livre des Lois, Platon cherche le nom qu'il donnera à sa cité typique ; ce nom sera tiré ou d'une circonstance de la fondation, ou du lieu, du fleuve, de la fontaine, ou d'une divinité. Ceci s'applique à une fondation spontanée, à l'œuvre d'une volonté dominatrice et indépendante : c'est une théorie, et les choses ne se passent point ainsi. Les villes primitives furent des faits cosmogoniques ; plus tard, des faits de colonie ou de conquête. Les anciens n'avaient pas à chercher le nom d'une ville nouvelle ; l'imposition du nom était une chose fatale. Nous avons vu que de deux fondateurs l'un donnait le nom, et l'autre formait l'institution. De plus, nous savons que toute ville antique avait deux noms ; l'un secret,

l'autre public ; l'un profane, l'autre sacré. Nous savons encore que les rituels fixaient les cérémonies augurales pour la fondation d'une ville selon le rang que devait tenir la ville, selon les facultés et les traditions dont elle était pourvue.

Platon dit formellement, et dans plusieurs endroits, qu'il n'a point prétendu fonder une cité, une république. Il a présenté un idéal, un exemplaire, une théorie, sans s'occuper de savoir si l'exécution était possible.

La belle imagination de Platon lui faisait chercher parmi toutes les contrées celle qui est le plus favorable à la vertu, celle où règne je ne sais quel souffle divin. Saint Jean fit mieux, il fit descendre sur la terre la Jérusalem céleste.

IX

La vie sociale, telle qu'elle est à présent, telle qu'elle fut, telle qu'elle sera un jour, tout cela est épuisé pour le discours. Je sais ce qui a été dit sur les misères humaines, je crois savoir tout ce qui peut se dire encore. Je connais les formes sociales dont les combinaisons sont épuisées ; je connais celles dont les combinaisons peuvent sortir d'un nouvel ordre de choses. Ne soyons point timides, transportons-nous dans le possible. Pour la première fois, créons une société *a priori*. Je n'assiérai point les fondements des murailles sur le saphir ou l'émeraude ; ce n'est point une Jérusalem céleste que j'ai à bâtir ; et toutefois un souffle divin y règnera. Il s'agit d'une société humaine, c'est-à-dire une société de malheur, de faiblesse, de crime ; une société d'êtres collectifs et solidaires soumis à mille épreuves diverses ; une société d'êtres intelligents et moraux, qui doivent se perfectionner eux-mêmes, se perfectionner les uns par les autres, s'améliorer graduellement. Ne vous souvient-il pas que la seule ville du monde anté-diluvien, dont une tradition auguste ait conservé la mémoire, est dite avoir été fondée par Caïn? Et cette ville du monde nouveau, qui s'appelle toujours la ville éternelle, cette ville qui eut toutes les sortes de puissances, a-t-elle renié un fratricide pour son fondateur ?

Les premières sociétés humaines ont été soumises à la solidarité, d'une manière qui peut nous paraître étrange, et même injuste. Il serait facile néanmoins de l'expliquer par ce qui nous est connu des mystères de notre nature, révélés en nous-mêmes, et éclairés du flambeau des traditions générales du genre humain.

Plus l'on remonte vers l'origine des sociétés, plus l'on trouve qu'elles sont régies par une solidarité inflexible à

l'égal du destin de la muse tragique. Et pourtant cette solidarité si inflexible, d'après tous les témoignages de l'histoire, devait produire un jour la loi miséricordieuse de la charité. C'est que le décret divin de la déchéance est le même que le décret divin de la réhabilitation ; c'est que le genre humain a toujours été un et identique à lui-même. Et cette solidarité si inflexible s'empreignit dans les lois, toutes émanées de cet ordre primitif ; en effet, plus l'on remonte vers l'origine du monde civil, plus l'on trouve les lois dures, prévoyantes, impassibles ; et plus on avance dans l'histoire, plus l'humanité cherche à s'en dégager.

Mais, il ne faut pas l'oublier, par la simultanéité, par l'ineffable harmonie du dogme de la déchéance et de la réhabilitation, dès le commencement, la charité a été contenue en germe, et comme enveloppée dans la solidarité. Combien d'épreuves étaient nécessaires avant que ce qui était en puissance passât en acte !

La société a été imposée à l'homme, ainsi que je l'ai exposé ailleurs (Dans les *Institutions sociales*. Mais à l'époque où j'écrivais ce livre, j'étais loin de connaître toutes les raisons que la suite de mes méditations historiques m'a successivement enseignées depuis).

L'homme donc a reçu la liberté à cette condition. Le genre humain, sous certains rapports, a été civilisé malgré lui, et, remarquez le bien, toujours par des moyens violents quoique la civilisation fût une loi de sa nature, déchue et réhabilitée. Dieu, voulait que le genre humain se civilisât, parce que, dans sa pensée éternelle, il avait voulu que la société fût un des moyens de perfectionner l'homme, parce qu'il avait voulu que l'homme, être libre et moral, fût l'ouvrage de l'homme lui-même. Voilà pourquoi, au commencement, il a suscité des hommes si puissants sur les autres hommes. Ceux-là, il les avait animés de son esprit ; il leur avait parlé dans le buisson ardent, ou parmi les tonnerres sur le mont Sinaï ; ou bien, il les avait envoyés dans le désert, ponr leur parler seul à seul. Ainsi donc encore, plus l'on remonte haut, plus la distance est grande entre ces hommes et la multitude, ces hommes destinés à dominer les autres dans tous les genres ; plus aussi les hiérarchies sociales s'appuient, en quelque sorte, sur des inégalités naturelles. Trouvez, si vous le pouvez, des hommes plus durs, et plus durement conduits que les Hébreux. Il fallait bien à de tels hommes un homme tel que Moïse ; et Moïse est dit le plus doux des hommes. Le Lévitique est un type immense de ces législations primitives faites pour garrotter l'homme, tel qu'il doit être garrotté, tant que son éducation morale n'est pas faite. Le Christianisme a été une véritable émancipation du genre humain ; et cette émancipation est

venu dans son temps, c'est-à-dire dans le temps fixé, à l'origine, par la divine Providence, dans le temps enfin où ce qui était en puissance devait se produire en acte.

L'erreur de M. de Maistre est de vouloir nous replacer sous les dures lois de la solidarité antique, de la division initiative des castes, sous les lois traditionnelles, absolues, immobiles de l'Orient. La société qu'il voudrait rétablir, cette société est condamnée, irrévocablement condamnée par celui qui a établi, dans un temps, la loi de la terreur et de la chair, et qui, dans un autre temps a établi la loi de l'amour et de l'esprit ; par celui qui avait enfermé la seconde loi dans la première, pour que l'une fût un développement et un corollaire de l'autre.

FIN DU LIVRE PREMIER.

Livre deuxième

I

Dans l'état actuel de la société, les méchants, les scélérats mêmes, ne sont que des hommes hors du Christianisme, hors de la société telle que Dieu l'a voulue, telle que le progrès du temps l'a faite, des hommes en arrière du sentiment moral, enfin des barbares. Je prends ici le mot barbare dans le sens où il est généralement entendu. Les barbares qui ont régénéré l'état social, en le bouleversant tout entier, qui se sont répandus comme un torrent sur les débris de l'Empire romain, ne sont pas les Barbares instinctifs et intuitifs que Platon avait en vue, les pères des traditions selon Pythagore ; il ne faut jamais perdre de vue que les philosophes du dix-huitième siècle ont commis une grande erreur, en posant pour point de départ de la société l'état sauvage. Ils ont méconnu l'antiquité. Je m'en réfère à tout ce que j'ai dit dans les volumes précédents. Des philosophes avaient comparé les antiques Rois de la Grèce aux Caciques et aux Sachems ; ils ignoraient donc ces monuments cyclopéens qui précédèrent partout les siècles héroïques, et qui attestent de fortes civilisations antérieures : ils étaient dispensés alors du soin d'expliquer ces monuments.

Les barbares, qui sont au milieu de nous, notre devoir est de chercher à les civiliser, ou du moins à civiliser leurs enfants. Ce sont des êtres individuels que nous avons à faire rentrer dans la communauté des sentiments sociaux, en réveillant ou en faisant naître en eux le sentiment moral, qu'il nous est prescrit de désindividualiser par l'éducation, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Enfin replaçons-les sous le joug de la solidarité, mais avec la pensée intime et profonde que ce joug austère est une forme de la charité ; que par une suite d'épreuves et d'initiations appropriées il deviendra ouvertement un jour le doux lien de la charité.

Il faut donc recommencer pour eux la société primitive ; il faut créer pour eux une organisation sociale antique. Et ici je ne puis m'empêcher de signaler encore une fois l'erreur du dix-huitième siècle, au sujet du point de départ de la société. Ainsi il faut, comme dans les temps anciens, des lois qui règlent les paroles et les actions de ceux que nous avons à civiliser. Le nouveau peuple agira comme un seul homme, pour toutes choses. Ce sont des Hébreux à arracher à la maison de servitude, à conduire dans la terre promise, en passant par le désert, où ils logeront sous la tente.

Et néanmoins nous ne prendrons pas M. de Maistre pour notre législateur ; car, même à l'égard du peuple nouveau, dont nous nous occupons, nous ne pouvons ni faire rétrograder, ni suspendre la loi de clémence et de grâce. Nous ne prendrons pas non plus Bentham, car nous avons des idées qui dominent celle de l'utilité, et nous tenons compte des traditions.

La société du genre humain, comme il a été déjà dit, a commencé par un état de déchéance ; toutes les traditions primordiales sont unanimes sur ce point. Les sociétés humaines, celles dont nous connaissons l'origine nous a été racontée par l'histoire ou par la poésie, qui est aussi l'histoire, mais l'histoire, primitive, toutes ont commencé par un état analogue. Qui sait si Spartacus n'aurait pas fini par régénérer l'institution romaine, déjà évidemment usée à cette époque ? Politiques profonds, voilez-vous la face devant les mystères de l'organisation sociale, devant les mystères, souvent sanglants, qui enveloppent le secret des diverses transformations politiques.

La Ville des Expiations aura donc un commencement semblable à celui de toutes les sociétés humaines. Seulement la prescience divine aura pour interprète la prescience humaine.

La nouvelle société de l'Europe, celle qui a manifesté tout à coup son existence par le tocsin terrible de 89, celle qui ne peut plus ne pas s'affermir, n'a point échappé à la rigoureuse loi que nous venons de signaler, loi si vivement empreinte de l'anathème dont nous devons travailler à nous relever. La diffusion des lumières n'a pu nous garantir des sanglantes saturnales de 93 : les lumières, il est vrai, n'étaient pas arrivées jusqu'aux hommes pour qui de tels crimes ne furent que l'instinct féroce du barbare. Le dix-huitième siècle avait été un siècle de critique et non un siècle de doctrine. Il ne pouvait donc pas fonder ; sa mission fut une mission redoutable, puisqu'elle ne consistait qu'à détruire.

Les esclaves, les serfs, les ilotes, les vaincus souvent s'affranchissent par des crimes dont rougit l'humanité. Plus tard, ils parviendront tout naturellement à l'instruction commune dont ils furent trop longtemps privés ; à la propriété, qui leur fera connaître les affections sociales auxquelles ils restèrent étrangers. Enfin ils entreront dans la composition des mœurs générales, seules vraies garanties de l'ordre.

Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit ici. Les méchants d'un état social quelconque, ainsi que je l'ai dit, peuvent être considérés comme les individus hors de cet état social, ou par leur propre situation, ou par leur caractère, c'est-à-

dire ou par leur nature intime, ou par des circonstances extérieures à eux ; des individus enfin, pour lesquels il est nécessaire de construire une société en rapport avec eux, dont les initiations successives leur soient appliquées. Ce sont des barbares qu'il faut civiliser, ou des abrutis qu'il faut réveiller au sentiment moral. En un mot, il faut se placer pour eux dans l'hypothèse où s'est trouvé le genre humain, après la déchéance, condamné à se refaire lui-même.

Voilà pourquoi, dans la Ville des Expiations, il sera juste de rétablir la puissance des traditions, de rendre son énergie au règne de la solidarité. Tout sera fixe, déterminé, immuable, inflexible, comme dans les législations anciennes. J'ai cité le Lévitique ; mais le principe progressif sera tenu en réserve dans le fond même de l'institution. Nous ne pouvons pas oublier que le mouvement d'évolution est inhérent aux sociétés humaines.

Ainsi que je l'ai dit au commencement, le progrès avant le Christianisme, a dû se produire sous une forme antagonistique ; depuis le Christianisme, il a dû tendre à se produire sous une forme harmonique.

II

Que le lecteur me permette une remarque digressive, nécessaire pour éclairer la suite de mes idées. A l'origine, il est bon de le dire une fois, les facultés instinctives avaient plus de force et d'étendue dans l'homme, qu'elles n'en ont à présent ; telle est peut-être la raison qui explique, ainsi que je l'ai déjà fait pressentir, les connaissances météorologiques que nous avons perdues, et les progrès de l'astronomie antique ; telle est peut-être encore la raison qui expliquerait l'institution du langage originel. Pouvons-nous, en effet, nous faire une idée de ce que furent les langues près de l'origine du langage, c'est-à-dire à l'origine des choses, lorsque l'homme sortit, créature intelligente, libre et morale, des mains de son Créateur ?

Une de ces facultés primitives, dont il subsiste encore quelques traces, et qui commencent à se perdre par l'introduction des lumières acquises, par la science destinée à remplacer l'instinct ; une faculté que nous ne pouvons même déjà plus juger, quoique la tradition n'en soit pas très ancienne pour nous ; une faculté enfin qui ne se présente plus à notre esprit que comme une illusion superstitieuse, parce qu'elle est hors de nos sensations habituelles, c'est la seconde vue des Ecossais, et peut-être de quelques habitants des Alpes. Le magnétisme serait-il destiné à nous introduire un jour dans la connaissance des facultés instinc-

tives primitives, ou du moins à nous les faire comprendre ? J'ai parlé ailleurs des nations chananéennes. Les charmes, les incantations, le magnétisme exercé sur les serpents, sur d'autres animaux ; les amulettes, les fétiches, les objets de la nature animée ou inanimée, qui restent empreints du magisme exercé par l'homme ; les sciences occultes enfin, qui ne furent pas toujours des jongleries ; telles sont les choses dont nous nous abstiendrons de rendre compte.

Parce que nous voyons que tout est successif, que tout se développe, chaque ordre de faits à son tour, nous croyons que tout a toujours été ainsi ; nous nous trompons. L'intelligence humaine est tout d'une pièce. L'homme a toujours été et sera toujours identique à lui-même. Au commencement, il était nécessaire qu'il sût beaucoup ; à présent, il est nécessaire qu'il apprenne beaucoup. Ayons toujours ceci présent à la pensée : il faut que l'homme se fasse lui-même ; et Dieu, en chaque temps, lui a donné l'instrument dont il a besoin. Il doit travailler à la sueur de son front jusqu'à ce qu'il revienne au lieu d'où il est sorti, comme s'exprime si énergiquement la Genèse.

M. de Maistre forme, à l'égard de la puissance primitive de l'homme, des conjectures analogues aux miennes. Il croit que le déluge fut une punition de crimes au-delà de nos facultés actuelles. L'anathème inexorable prononcé contre les nations chananéennes aurait pu lui fournir une conjecture de plus pour son hypothèse.

Ainsi, selon ce théosophe, l'homme, après avoir succombé à une première épreuve, aurait encore succombé à une seconde : la première aurait été faite sur l'homme universel ; la seconde sur les hommes issus de l'homme universel déchu.

Je laisse à d'autres le soin d'expliquer la prodigieuse algèbre de Moïse : ce n'est point ici le lieu de m'en occuper. Qu'il nous suffise d'y lire le double dogme de la déchéance et de la réhabilitation.

Je n'ai fait cette digression que pour marquer la distance vraiment incommensurable où nous sommes des institutions primitives. Nous ne pouvons pas reconstruire le vieil Orient, surtout à une époque où le vieil Orient va peut-être lui-même recevoir un immense ébranlement.

Toutefois remarquons que le vieil Orient se reconstruit toujours à toutes les époques.

La Grèce plaça dans la Thrace le berceau des traditions dont elle ne pouvait rendre compte historiquement ; l'Egypte fut le vieil Orient pour les peuples Occidentaux ; enfin l'Etrurie fut le vieil Orient pour les peuples Italiques.

Je ne veux point répéter ce que j'ai dit dans les Prolégomènes de la Palingénésie et dans les arguments de l'Orphée. Seulement je veux dire qu'il ne s'agit point de reconstruire tout un passé, qu'il ne s'agit point de faire repasser la cité nouvelle par les temps divins ou mythiques, qu'il faut se borner à chercher dans l'homme évolutif l'homme cosmogonique, car l'homme cosmogonique se retrouve toujours à toutes les phases de l'évolution.

III

Revenons sur nos pas. Il faut, disions-nous, recommencer la société pour les hommes en arrière ou hors de la société; mais ne nous lassons pas de le redire, car c'est ici que commence notre profond dissentiment de M. de Maistre; nous sommes toujours d'accord, lui et moi, lorsque nous sommes dans les temps antérieurs, sans application de ses doctrines aux temps modernes ; mais, puisqu'il faut le redire, nous ne pouvons séparer de la promesse la réalisation de la promesse ; le décret de la réhabilitation du décret de la déchéance. Ainsi la prophétie et le symbole ont un langage plus accessible. Ainsi, pour le culte, nous ne saurions rétablir les sacrifices d'animaux. Ainsi nous nous garderions bien de reconstituer les castes, lors même que ce serait en notre pouvoir. N'avons-nous pas le Christianisme? Et quel que soit notre régime d'exception, nous est-il permis d'ignorer le Christianisme ?

Nous fonderons de nouvelles traditions, mais ces traditions ne peuvent être que chrétiennes, qu'une série chronologique des diverses applications, des divers développements de la loi de clémence et de grâce. Nous n'avons aucune mission pour établir une religion ; d'ailleurs le Christianisme est la perfection et le complément de toute institution religieuse, d'ailleurs enfin il ne peut y avoir de religion sans une base cosmogonique.

Il est plus facile de faire comprendre que de dire le secret de la Ville des Expiations, ce qui doit en former le lien social.

IV

Que l'on me permette une dernière remarque.

L'individualité est un progrès ; la solidarité rigoureuse, telle que l'entend M. de Maistre, est une sorte de panthéisme qui anéantit le moi moral. Le moi moral doit augmenter d'intensité, et prendre de la réalité, à mesure que le senti-

ment moral se perfectionne dans l'homme. Ne craignons pas néanmoins que cette individualité puisse jamais arriver au point de détruire l'unité morale sur laquelle repose la société, unité qui est l'identité même du genre humain. Une autre fois, je chercherai à consoler les esprits chagrins qui nous croient menacés de la dissolution du lien social; peut-être à expliquer plus ou moins comment ce lien continuera de subsister Dieu a toujours veillé et il veillera jusqu'à la fin sur les sociétés humaines.

Ainsi donc je me contente pour le moment d'énoncer un point de fait tout simple. L'individualité, nous sommes forcés de le reconnaître, est une tendance et par conséquent un progrès. Dans une autre vie, l'individualité sera plus parfaite; dans celle-ci, elle ne peut éviter mille écueils. C'est cette imperfection de l'individualité qui en fait les inconvénients, qui produit le mal. Ceux qui ne sont pas encore faits pour cette individualité, tout imparfaite qu'elle est, c'est-à-dire les hommes en arrière du progrès, doivent recommencer leur éducation sociale, puisque celle à laquelle ils ont été soumis a été insuffisante pour eux. Tel est encore notre but en fondant la Ville des Expiations. Tout le problème consiste dans la transformation graduée de la solidarité en charité.

La charité est aussi le lien qui unit ce monde à l'autre, le passé et l'avenir, le temps mobile et l'immobile éternité.

V

Sans doute il y a toujours eu des méchants, des hommes en arrière de la Société où ils vivaient; et plus le nombre de ceux qui entrent dans la composition des mœurs générales augmente, plus le nombre des méchants augmente, j'oserai dire dans une proportion à peu près égale. Il en résulte donc que le nombre des méchants était moindre dans les sociétés antiques que dans les sociétés modernes. Des classes entières étaient hors de la responsabilité, pendant que d'autres classes étaient couvertes du manteau de l'impunité.

Voici une autre observation qui mérite de ne pas être dédaignée.

Les stipulations des lois anciennes annoncent que le crime était puni comme un dommage et non comme une infraction de la loi morale, car la loi morale a longtemps été en puissance avant d'être en acte.

Incomplet et obscur le sentiment moral se manifestait alors indépendamment de la loi positive. Que l'on se souvienne de cette loi du talion qui est regardée toujours par

certains esprits comme le type de la justice; que l'on se souvienne encore de cette autre loi qui tarifait les indemnités dues aux parents d un homme assassiné, selon la classe ou la condition de la victime. Nous trouvons ces sortes de lois étranges, parce que depuis, la loi morale nous a été donnée, parce qu'enfin le sentiment moral s'est perfectionné en nous. Je sais que durant la nuit du moyen-âge, qui fut le retour des siècles cyclopéens ou héroïques, les lois du talion, des représailles, des compositions ont existé, quoique le christianisme fût constitué en société publique. Mais il en est de cela comme de l'esclavage, qui s'est perpétué malgré l'Evangile, et de la servitude de la glèbe, qui a succédé à l'esclavage. Toutes ces choses indiquent seulement que le christianisme, par le côté où il touche aux affaires humaines, a été très lent à s'établir : il lui a fallu ni plus ni moins de dix-huit siècles pour pénétrer dans l'essence même de la société, pour passer de la sphère religieuse ou philosophique dans la sphère civile ou politique.

Le droit d'aubaine et le droit de confiscation viennent seulement de disparaître. Le mot de vindicte publique est toujours employé dans la langue de notre jurisprudence; et il continue de l'être jusqu'à ce qu'il soit reconnu enfin que la société n'a plus le droit de se venger. Elle peut se défendre, mais non se venger, pas plus que les individus. L'homme et la Société sont des êtres analogues.

VI

La véritable mission de la société est de protéger les individus, de développer les facultés de l'homme, de perfectionner le genre humain. M. Cuvier, en creusant les premières couches du globe terrestre que nous habitons, a trouvé plusieurs âges de créatures animées qui répondent au temps de la Cosmogonie de Moïse. Les monuments de l'esprit humain nous donnent de même plusieurs âges de formes sociales, et, ce qui est encore plus étonnant, il sera possible un jour de déterminer plusieurs âges de procédés intellectuels; l'étude approfondie des langues produira ce merveilleux résultat.

Cette considération nous conduirait à celle des races et à leurs diverses attributions. Mais cette question ne sera mûre que dans un demi-siècle. Resserrons notre cercle de discussion.

Voyez ce qui est arrivé pour notre civilisation Européenne moderne. Les nations qui bornaient au Nord l'Empire Romain formaient des races distinctes, dont les facultés caractéristiques sont un objet d'études si difficiles et si dignes de

nous occuper. Ces races diverses se sont succédé sur les différents sols de l'Europe. A mesure que l'Empire Romain se retirait, le flot de l'inondation barbare s'avançait. Lorsque, par exemple, les Francs et les Bourguignons entraient dans les Gaules, les Goths s'établissaient sur la rive gauche du Danube et les Scythes venaient remplacer les Goths ; puis, les Tartares sont venus occuper, sur les bords de la mer Noire, l'ancienne patrie des Scythes auxquels ils ressemblent. Ce phénomène des populations et des races se pressant l'une l'autre, se succédant, se remplaçant ; les aborigènes chassés par les conquérants, devenus conquérants d'une autre contrée ; ce phénomène est un des grands problèmes de l'histoire ancienne.

Nous sentons, plus qu'il ne serait possible de l'exprimer les différents âges de civilisation ; mais ce qui serait difficile à sentir et à exprimer, ce serait l'appréciation, la mesure du sentiment moral pour chacun de ces âges.

Quoi qu'il en soit, et ce qui, du moins, est hors de doute, c'est qu'à tous les âges de civilisation, il y a des hommes en arrière de cet âge lui-même, des hommes pour qui il faut refaire l'éducation sociale. Jusqu'à présent on a trouvé plus simple de les tuer, ou de les mettre aux fers ; j'ai déjà fait cette remarque.

Le génie de l'humanité a bien quelquefois fait entendre de nobles et de rares protestations. Quelques instincts sublimes se sont manifestés. On n'a jamais rien tenté dans un système général. Mais il est une réflexion qu'il ne faut pas omettre. Dans un ordre social où l'esclavage était de droit commun, il s'est trouvé des esclaves qui, malgré l'autorité d'Aristote, ne se sont pas sentis nés avec une nature d'esclave ; ils avaient en eux l'âme d'un homme libre. Ceux-là ont dû souvent réagir contre une société oppressive pour eux seuls. Ce que je dis des esclaves n'est qu'un exemple pour faire sentir ma pensée. Une simple désharmonie entre les facultés intellectuelles et le sentiment moral a pu pousser certains hommes dans une voie d'opposition aux lois établies. N'est-il jamais arrivé que des hommes nés dans un pays et dans un siècle pour lesquels ils n'étaient pas faits se soient trouvés comme emprisonnés dans les formes sociales, et aient fait des efforts plus ou moins condamnables, plus ou moins généreux, pour briser leurs fers ? Peut-être y en a-t-il qui n'avaient d'autre malheur que celui d'être nés prématurément, s'il est permis de parler ainsi, d'être nés au sein d'une civilisation trop peu avancée pour l'étendue de leurs facultés. On ne sait pas assez où peut conduire le défaut de sympathie avec les temps où nous vivons. Du malheur au crime, souvent la pente est rapide.

Substituons au châtiment, l'épreuve pour les uns, l'expiation pour les autres.

VII

Sparte fut une sorte de paradoxe réalisé. La Ville des Expiations sera une autre sorte de paradoxe réalisé. Lycurgue voulut pétrifier une législation héroïque. Nous prendrons le principe progressif à son origine, pour lui faire parcourir toutes ses phases. Nous règnerons dans notre ville par l'uniformité de la règle. Toute la vie, tous les actes de la vie y seront prévus et réglés jusque dans les moindres mouvements, jusque dans les moindres actions. Il y aura les heures des repas, les heures des prières, les heures des promenades, les heures de silence, les heures d'entretien, les heures de lecture, les heures de travail manuel. Pas une minute ne sera perdue.

Que si le génie de l'humanité, qui a eu ses prophètes, à diverses époques, daignait condescendre à la pensée dont je me rends l'interprète, et qu'il voulût me confier sa toise d'or, je commencerais dès à présent, à tracer l'enceinte et à creuser les fossés de la nouvelle ville. J'en dessinerais les murailles auprès d'un grand fleuve, dans une vaste plaine qui serait entourée de riches coteaux. J'y unirais toutes les magnificences de la nature avec le style noble d'une architecture sévère. Je me souviendrais des monuments de l'Egypte, non pour les imiter, mais pour produire des impressions analogues. On retrouverait donc quelque chose de ces formes sérieuses et gigantesques ; grossières de près, types de beauté de loin, et surtout je n'oublierais pas les aspects symboliques et instructifs : les lignes seraient des idées. Tous les moyens de salubrité et de propreté seraient prodigués dans la distribution de la ville, soit par les courants atmosphériques, soit par les plantations d'arbres, soit par le luxe des eaux. Les abords en seraient larges et commodes, mais l'accès en serait difficile ; on ne pourrait y entrer que par une seule porte.

La ville, toute entourée de remparts, serait partagée en deux parties distinctes ; l'une serait la ville haute, et l'autre serait la ville basse.

La ville haute serait composée d'édifices publics, et de maisons pour des marchands, des ouvriers, des artisans de toutes sortes. La ville basse serait uniquement destinée aux habitants soumis à la vie d'expiations. Une banlieue considérable, qui serpenterait autour des collines et dans la plaine, appartiendrait à la ville, serait comprise dans la même administration, et serait réservée toute entière aux

affranchis ou aux expiés, qui prendraient dès lors le nom de colons. Cette banlieue serait divisée en jardins et en petites fermes avec de jolies habitations.

VIII

Si Caïn et Judas ont été condamnés pour avoir désespéré de la justice divine, que penser de la justice humaine ? Car enfin c'était sur eux-mêmes que Caïn et Judas prononçaient la sentence d'irrémission ; et nos juges de justices humaines s'avisent de la prononcer sur les autres ! Ils seraient condamnés, s'ils se condamnaient eux-mêmes, comment osent-ils condamner ceux dont la conscience ne peut être connue par eux ? La Genèse prononce un sextuple anathème contre ceux qui attenteraient aux jours de Caïn, et un anathème sept fois septuple contre le meurtrier de Lamech, l'autre meurtrier.

Je ne saurais trop le redire, au risque même d'atténuer les arguments dont je dois me servir, il ne faut pas croire qu'il soit dans mon intention de censurer les actes par lesquels la société s'est investie, ou s'est crue investie du droit de condamner à mort. Jamais je ne consentirai à m'établir juge d'un ordre de choses dans lequel je suis né : Socrate aima mieux mourir plutôt que de se soustraire à la rigueur d'une loi dont il avait cependant reconnu l'injustice. Encore moins voudrais-je m'établir juge d'un ordre de choses dans lequel je ne suis pas né, dont je ne fais point partie : ce serait en quelque sorte se déclarer juge de la Providence elle-même. Je sais seulement qu'une loi morale n'existe pas pour le monde, avant d'y avoir été d'abord prédite, et ensuite promulguée. Les vérités n'arrivent que successivement, et ne se développent que graduellement. Ce que j'ai exprimé plus haut, sous la forme d'un doute, j'ose ici l'affirmer : non, la société n'avait point usurpé le droit de mort, reste du droit de vie et de mort accordé aux pères sur les enfants ; elle ne l'avait point usurpé, puisqu'elle les a tous en elle. Peut-être l'usurpation commencerait-elle dès à présent, si elle voulait continuer de le retenir contre la tendance des idées et des sentiments.

Lorsque vers le milieu du siècle dernier, Beccaria, l'avocat général Servan, et plusieurs autres précurseurs d'une révolution maintenant à moitié accomplie dans la jurisprudence criminelle, faisaient entendre leurs éloquentes réclamations en faveur de l'humanité, ils trouvèrent de nombreux contradicteurs. De cette controverse qui agita tous les esprits dans le temps, il n'est resté que les écrits des partisans de la réforme, parce que ceux-là seuls étaient en

sympathie avec les opinions générales, avec l'avenir de la société; le reste est absolument inconnu. C'est toujours ainsi. Nul ne peut survivre qu'en vivant d'avance dans l'avenir.

Mais revenons à ce que nous disions tout à l'heure. Une loi morale n'est point obligatoire pour l'homme avant sa manifestation dans le monde, si ce n'est pour ceux à qui il a été donné de devancer les temps. Et c'est la société tout entière, la société telle qu'elle est devenue par le progrès des idées, qui manifeste en ce moment son horreur pour la peine de mort. Il est du devoir du législateur d'obéir à cette expression de la société actuelle. Une loi morale a aboli la confiscation ; cette loi a précédé l'acte législatif qui l'a réalisée ; auparavant sans doute, quoique dans un sens relatif, la confiscation pouvait paraître juste, parce qu'elle était très légale, et d'une légalité non conventionnelle. Les principes sont invariables et absolus, mais les applications changent La société se perfectionne elle-même, parce que le mouvement perfectif a été mis en elle par l'auteur de la société ; et, en se perfectionnant, elle perfectionne l'homme, parce que c'est là sa mission : la société et l'homme ont l'une sur l'autre une action réciproque et continue ; les sociétés vieillissent et meurent, mais elles laissent un héritage qui ne meurt jamais.

Hobbes avait raison de regarder l'état social comme un état de guerre ; c'était ainsi de son temps, car l'harmonie n'avait pas encore été substituée à l'antagonisme. Rousseau dévoré de mélancolie, trouvait l'état social un état non naturel, et par conséquent un état dépravateur. Telle fut la source de toutes ses erreurs dans tous les genres ; les erreurs aussi bien que les vérités sont sœurs.

On est toujours parti de ce principe faux : à savoir que l'homme a primitivement aliéné une partie de sa liberté pour obtenir en échange la protection sociale. C'est une hypothèse contredite par toute l'histoire, par toute la philosophie du genre humain. L'homme n'a rien aliéné, n'a pu rien aliéner. Il n'a point cédé une chose, il ne s'en est point réservé une autre. Il n'a point stipulé pour lui et pour les siens. Il n'a point le choix, il ne l'a jamais eu. Il est essentiellement et constitutivement être social ; c'est sa nature. Il a toujours trouvé la société toute faite ; il l'a trouvé toute composée d'un passé et d'un avenir ; il y est né seulement avec sa liberté morale. Ainsi donc la société a des droits antérieurs aux individus qui la composent, des droits primitifs qui dominent et enchaînent les individus.

Il y a une remarque importante à faire ici, et que j'ai déjà consigné quelque part. On trouve parmi les nations

sauvages une sorte de stupidité invincible qui s'oppose à l'avancement des idées. On sent que les générations seraient destinées à se succéder indéfiniment, sans se perfectionner, et que les enfants ne sachant jamais que ce que leurs pères leur auraient appris, la masse des idées ne pouvait s'augmenter. Cet état qui paraît être un état de dégradation d'une société antérieure, devrait être stationnaire, puisque l'homme ne transmettrait jamais que ce qui lui aurait été transmis. Il en est de même du langage qui paraît également n'être formé que des débris d'un langage antérieur.

L'instruction ne pouvait donc pas sortir du sein de ces sortes de peuples ; elle devrait donc venir du dehors. Il serait donc permis de croire à une instruction primitive imposée dès l'origine ; il serait donc permis d'affirmer que les perfectionnements successifs de la société ont, par la même raison, été imposés, et ne furent jamais le simple résultat du progrès naturel des choses ; encore le progrès naturel des choses est-il hors de la puissance des individus. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que je ne m'occupe pas en ce moment de la diversité des facultés attribuées aux diverses races humaines.

La révélation, considérée sous le rapport philosophique, est le besoin pour l'homme que l'instruction vienne d'une source extérieure à lui. Il est bien entendu toutefois que je n'exclus point la spontanéité, qui est tantôt une des formes de la révélation, tantôt l'expression ou le résumé d'un état antérieur.

Ainsi la révélation, les traditions, la spontanéité, sont la trame merveilleuse des destinées humaines.

L'homme prend hors de lui, mais il s'assimile à lui.

Ces pensées nous introduiront bientôt dans de nouvelles considérations que nous devons écarter en ce moment pour continuer notre discours. Beccaria, dont nous parlions tout à l'heure et qui a partagé la grande erreur du dix-huitième siècle, celle de l'hypothèse du contrat primitif, Beccaria, parmi les arguments contre la peine de mort, emploie celui-ci. L'homme n'a pu jamais céder le droit de lui donner la mort. Certainement non, mais cela n'empêche point que la société ait pu l'avoir, car la société étant, ainsi que nous le disions, antérieure à l'individu, elle a des droits antérieurs. D'ailleurs encore, même dans la supposition du contrat primitif, chaque homme n'aurait cédé le droit de mort sur lui que pour assurer sa propre vie. Ainsi la société a pu fort bien avoir le droit de vie et de mort, et l'individu n'avoir point le droit de se tuer. L'individu néanmoins a incontestablement le droit de se dévouer, même au risque d'une mort certaine, mais sans qu'il en

résulte pour lui le droit de se tuer lorsque la vie lui devient à charge.

Ceux qui accordent à l'homme le droit de se tuer, comment s'y prennent-ils pour contester le droit de tuer les autres ? On résonne toujours mal lorsque l'on raisonne sur un droit inhérent à l'individu : remontez donc toujours, je vous en conjure, et il n'y a que cela de vrai, remontez au sentiment moral et à l'institution divine.

IX

Le contact du bourreau, la simple vue du bourreau vous font frémir, et il n'est qu'un instrument! Retirez-vous donc du juré et du juge ! Fuyez l'approche de tout homme qui n'a pas reculé devant la pensée de l'irrévocable !

Oui, hâtons-nous de supprimer la peine de mort, quand ce ne serait que pour qu'il n'y eût pas cette sorte de créature, cette créature isolée et sinistre, ce terrible excommunié qu'on appelle le bourreau.

Une autre sorte de créature suscite aussi une profonde pitié. Il faut bien le dire, et j'en demande pardon au lecteur ; il faut bien le dire, puisque c'est aussi un des grands opprobres de l'ordre social. Il s'agit de la profession de femme publique, si l'on ose appeler profession un tel état de dégradation. Des hommes qui parlent de mœurs comme M. de Maistre parle de justice, ne sont-ils pas accoutumés à décider du haut de leur cruelle sagesse que la prostitution est la garantie de la sûreté du mariage ? Ah ! si je ne craignais pas d'outrager la pudeur comme M. de Maistre a fait baisser les yeux à la sainte humanité, je pourrais à mon tour, peindre cette nécessité sociale qui commande à de certaines femmes le sacrifice ignominieux que des nations idolâtres ont imposé pour honorer d'impudiques divinités ; je pourrais peindre ce malheur abject qui pèse sur elles, et qui les parque ainsi que des êtres immondes, de vils rebuts de la société ; je pourrais enfin peindre cette acceptation de l'opprobre, ce consentement à l'outrage, caractère singulier d'un vice érigé par nous en profession. Qui refuserait de connaître la même raison, le même principe, les mêmes analogies ? Toujours quelques-uns dégradés pour relever la dignité des autres ! Toujours oubli de la solidarité et de la charité ! Oh ! s'il était vrai que la société ne pût se soutenir que par de telles calamités ; s'il était vrai encore que la société eût besoin des iniques ressources, des honteux et coupables stratagèmes de la police ; s'il était vrai enfin que la morale et l'art de gouverner les hommes fussent établis sur des principes différents, alors

il faudrait crier de toute sa puissance contre l'ordre social, alors il faudrait secouer fortement, comme ce fameux juge d'Israël fit pour le temple des idoles, et s'ensevelir sous les ruines de ce temple sacrilège.

En effet, allons jusqu'où nous pouvons aller dans les conséquences d'un si déplorable système. Il y a pour les voleurs, pour les faussaires, pour les escrocs, une sorte d'instinct, qui peut paraître aussi un instinct inné, un jugement de Dieu sur la société. Eux aussi sont une nature à part, si l'on ne consulte que les mêmes analogies, si l'on se place dans la même sphère d'idées que M. de Maistre. Remarquez les prodiges d'intelligence, d'adresse, de sagacité que font éclater les voleurs dans la conception du crime. Comme ils s'entendent ! Comme ils se répondent ! Comme ils sont en sympathie les uns avec les autres sans se connaître ! Cette intelligence employée à faire le mal, ce courage à braver de honteux et obscurs dangers, cette lutte perpétuelle de plusieurs contre tous, inégale par la force, et qui se prolonge par la ruse, ce brutal désintéressement du danger et de la mort, cette loyauté dans le partage du vol, vraie parodie de la justice, vraie ironie de l'équité ; cette soumission à une discipline qui remplace la loi et le devoir, cette vie aventureuse qui fait le brigand, le flibustier, le pirate, le conquérant même, lorsqu'il n'est que conquérant, tout cela compose aussi, si l'on veut, une nature à part.

Et le mendiant donc ! cette existence insouciante, vile et paresseuse, ce goût de l'abjection et du mépris, ne constituent-ils pas une créature en dehors des autres créatures humaines, pour la sympathie des sentiments ?

Retranchons-nous dans les catégories, dans les natures diverses, nous serons bien à notre aise pour expliquer, pour justifier même, pour légaliser enfin les choses ignobles de l'ordre social, choses que nous devrions tendre au contraire à en faire disparaître. Nous dirons alors : la société ne peut exister sans prostituées, sans mendiants, sans voleurs ; comme M. de Maistre dit qu'elle ne peut exister sans bourreaux ; comme des publicistes anciens et même des publicistes modernes ont dit qu'elle ne peut exister sans esclavages. Ces Parias volontaires, ces ~~Hôtes~~ libres, ces misérables qui se cachent dans l'ombre, et qui dérobent en quelque sorte leur existence sans cesse menacée, formeront des sociétés différentes les unes des autres. Je ne puis pas croire que ce ne soit pas contraire au but de l'association humaine. Vous prétendez que de telles dégradations sont un produit nécessaire de la force des choses, et moi je prétends que ce sont des barbares qu'il faut civiliser, que cette lie deviendra un vin généreux lorsque la société sera égale

Ilotes

pour tous. Ne prenez point pour prétexte de votre inhumanité et de votre insouciance le résultat de l'inégalité des rangs, des hiérarchies sociales. Je vais plus loin, si vous persistez à admettre des classes naturellement dégradées, vous ne pouvez tarder à les multiplier. Il y en aura toujours qui d'abord échapperont à vos classifications, et qui viendront ensuite s'y ranger. Vous prodiguerez la séduction pour avilir ; ensuite vous vous en tirerez par le mépris justifié ; bientôt vous en viendrez à mépriser l'homme lui-même, l'homme image de Dieu ; et la dignité qui devrait être pour tous, ne sera plus qu'une exception faite par votre caprice. Ah ! je vous le dis encore une fois, vous m'apprendriez ainsi à repousser la société, la société qui, malgré vous, sert à l'avancement de l'homme.

Je sais bien que les différentes analogies que je viens de signaler ne sont point du même ordre. La nécessité de ce que la justice offre de terrible, sans doute vient de ce qu'il y a toujours eu, de ce qu'il y aura toujours des malfaiteurs.

A mesure qu'un plus grand nombre d'hommes est admis aux droits de cité, à mesure qu'un plus grand nombre entre dans la composition des mœurs générales d'une époque, alors toutes les idées relatives et absolues changent dans toute l'étendue de la hiérarchie sociale. Alors les peines infamantes et la peine de mort prennent réellement plus de gravité ; alors elles deviennent plus difficiles à appliquer, car le sentiment de la dignité, dans les classes inférieures, et le sentiment de l'humanité dans les classes supérieures, faisant toujours des progrès égaux, doivent finir par se rencontrer.

C'est à la doctrine des initiations à préparer la réparation de tant de maux, à opérer graduellement la transformation de la solidarité en charité.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME

(*A suivre*) BALLANCHE.

Ce fragment que nous publions aujourd'hui fait partie d'une immense conception philosophique et d'une réalisation poétique toute nouvelle de l'âme grecque.

Ce que l'auteur, M. Ricciotto Canudo, appelle La Trilogie Méditerranéenne *se compose de Dionysos ; 1re Tragédie (Mythique.) La mort d'Hercule ; 2me Tragédie (Héroïque.) Le délire de Clytemnestre ; 3me tragédie (Historique.)*

La poésie de Ricciotto Canudo est déjà essentiellement dans la pensée ; il n'a pas cru cependant devoir négliger la poétique ; au contraire, dans une tentative hardie il a cherché l'adaptation du vers français sur la métrique latine, puis à varier ses rythmes symphoniquement composés par rapport aux caractères des personnages et aux leit-motifs des idées et des sentiments.

Il n'est pas inutile de faire remarquer qu'à notre époque où l'on parle de renaissance de la Tragédie, les auteurs n'offrent au public que des adaptations ou des traductions ; or le « déroulement » de la Tragédie méditerranéenne *est* inventé.

La Mort d'Hercule

IIe Tragédie (Héroïque) de « La Trilogie Méditerranéenne »

Fragment inédit

Un blessé.
L'Hellas est angoissée. — Encore des luttes et des morts !
Le crime et la vengeance, amants inséparables !
Un vieillard
On va pour nous chercher sur tous les troupeaux écrasés,
Nos morts roulaient sur nous la terreur comme un feu.
Dejanire.
Quelqu'un vient de là-bas où notre douleur est intense...
Avec un lourd fardeau... Hercule ! Hercule mort.
Alcmène.
Hercule mort ? Non ! Non ! Tous les Centaures et les monstres,
Et tous les hommes, tous seront son lit de mort...
L'heure n'est pas venue !... Ah ! ces feux qui brûlent là-bas
Comme un flambeau immense, à qui répondent-ils !
... Qui sont-ils ? Ennemis, ou bien esclaves du Héros ?
... La sinistre clarté est là ! ils portent un mort.

(La forêt brûle en de grandes flammes, loin. Plusieurs hommes du festin de Piritoüs arrivent déchirés, et roussis par le sang et par le feu. Ils ont dans leurs mains leurs épées brisées et sales. Ils ont dans leur tête orageuse la fureur de leur récente mêlée. Quelques-uns soutiennent Coryte, presque tué).

Alcmène.

Coryte ! ô pauvre enfant ! tes membres tendres la cruelle

Violence a frappé ! Où est-il donc, Hercule ?

Coryte.

Hercule ? Je ne sais plus rien d'Hercule.
Et nous étions tous couronnés de lierre,

Levant haut la forêt des bras, fleuris
De cratères comblés. Nous invoquions

Peân et Dionysos, le dieu à l'arc.
Précis, et le dieu à la mitre d'or.

Nous répétions dans l'hyménée le nom
D'Hyppodamie,et la vierge passait

Emmi le chœur de ses blanches compagnes.
Alcmène ! Puis nous vîmes Eurytons,

Ardent comme un flambeau dans sa pensée
Immonde, se lever furieux et agile,

Homme, chien et cheval en même temps.
Courant sur les vierges aux roses blanches,

Il prit l'épouse,et essayant de fuir
Avec, il la frappait de ses baisers.

Hercule s'est levé, par une patte
L'a pris, et brisé contre un rocher...

... Qui a pris tous les flambeaux sur l'autel ?...
Le feu ! le feu ! Tout le monde se bat.

La terre en tremble. Et Rhétus d'une branche
Ardente se fait lance et bouclier,

Et terrible couronne d'étincelles !
... Hercule ? Tous crient, hurlent et gémissent.

Tous les flambeaux tombent comme la foudre,
Sur les poitrines ouvertes et sur les gueules.

Tout est ténèbres, puis tout est lumière...
Mes flambeaux sont brisés, mais tes genoux

Le sont aussi, Rhétus. On met le feu
Partout... Et l'on rit ! Qui donc rit ? Qui rit ?

Et sur trois Centaures morts à ses pieds,
Hercule debout rit, et il nous regarde

En riant. Ah ! Qu'il soit maudit le sang
Que tu n'as pas versé, Hercule ! ô fils

D'Alcmène, pourquoi donc nous trompes-tu ?
Et le combat s'arrête. Les Centaures

Regardent tous Hercule sans comprendre.
Nul n'ose plus se battre. Hercule rit.

Son fou bossu rit aussi dans ses jambes.
Puis il secoue ses énormes épaules

Et disparaît, nous laissant dans la mort.
La terre aussi tremblait dans ce grand rire.

Hercule ! Hercule notre ennemi !

Déjanire.

Non !

Coryte.

Oui, fille d'Enéus. Regarde le Héros

Semble toujours nous regarder sans yeux.
Et si l'on chante ou court autour de lui,

Il est toujours absorbé dans les yeux
Du bossu qui le suit partout : un chien

Dans les traces profondes de ses pieds !

Déjanire.

Ah ! le bossu !

Coryte.

Petit triste animal
Que l'on pourrait écraser dans les doigts
Et qui fait peur.

Déjanire.

Ah ! le bossu ! c'est lui
L'ennemi sans pitié de mon foyer.
Il regarde de loin. Il n'a jamais

Franchi le seuil. Et parfois il me semble
Que tout en me parlant, Hercule parle
Avec lui et répond à l'invisible...

Coryte.

Où trouva-t-il un immonde esclave ?

Déjanire.

Je ne sais pas. Peut-être en Occident,

Où un peuple vit sur la terre d'ombre.
Ou dans les glaces hyperboréennes,

Ou en Etiopie. Je ne sais pas.
Le Héros de Tirinte a traversé

Toute la terre, des montagnes chauves,
Jusqu'aux vallées où bout le sang de Gée.

Il a trouvé peut-être son esclave
Dans un pays qui n'a ni nom ni peuple.

Coryte.

Et il l'aime ?

Déjanire.

Il l'aime. Et ce bossu maudit
Est un blasphème du Héros auprès du fier

Et de la force belle. Et cet esclave
Sans moëlle partout partout le suit.

Ainsi que l'eau s'en va dans les sillons
Que le paysan creuse devant lui.

Il suit le Héros, et aussi l'entraîne.

Coryte.

Un sort étrange pèse sur la Grèce,

Oui si les Héros se laissent conduire

Par la main par de tels enfants bossus.

Un homme.

La Grèce semble aller sans plus penser,
Comme le font ceux qui sont fatigués,

Et déjà endormis dans leur pensée,
Quoique leurs membres soient en mouvement.

Déjanire.

Votre destin est celui de l'Hellas.

Coryte.

Et ailleurs je m'en vais. Mon corps ouvert
Marque de rouge mon chemin. Adieu.

Vénérable Alcmène, et toi Déjanire,
Adieu... Ah ! la Pithie au trépied d'or

A dit que les enfants ont de solides
Jambes pour les batailles, car leur vie

Se renouvelle en hâte tous les jours
Même s'ils sont blessés. Moi je vais loin,

Si un corps exangu peut marcher,
Tandis que l'outre vide ne peut pas

Rester debout... Je vais, je ne sais où
Raconter cette angoisse des Lapithes.

(*Il s'éloigne*)

Le blessé.

Hercule ! Et ce Héros le fils de Zeus,
Nous a tous trahis. Aussi tous les maux

De la Grèce nous viennent de lui...

Un homme.

Il est violent et solitaire...

Le blessé.

Il boit
Le vin des noces de Piritoüs,
Mais il n'a pas brisé la patte immonde

A tous les faux-chevaux. Il le pouvait,
Et lui seul le pouvait ! Hercule ! Ah ! ah !

(*Il tombe sur sa face*).

Le vieux pâtre.
Nous connaissons le nom de ce Héros,
Fils de Zeus et d'Alcmène. C'est lui, lui,

Oui, qui soulève toute la colère
Des monstres qui recouvrent notre terre,

Gonflés de sang humain. C'est de leur sang,
Veiné par le Héros, que d'autres monstres,

Et d'autres, vont sans cesse surgissant.
Et les nouveaux sont de fiers agonistes.

Qui pourra donc les arrêter ? Et qui
Pourra donc nous sauver ? Et nos montagnes

Sont maintenant désertes misérables.
Dans une seule nuit désespérée,

Nos troupeaux qui léchaient nos mains amies
Ont baissé leur fureur contre nous tous.

Un héros, fils d'un dieu, peut nous sauver,
Peut-être encore, ou nous sommes perdus !

Alcmène.

Hélas ! les dieux furieux vont entraînant leurs vengeances.
Mais toi, ô Dionysos, ô dieu d'or chevelu,

Tu ne vois pas l'horreur semblable à la robe de bronze,
Qu'on jette sur celui qui naquit dans ta terre.

C'est un manteau d'angoisse. Et, vois ! tous ces hommes l'arra-
[chent.
De leur dos ; ils en font sombre gloire à Hercule.

Un homme.

Tu invoques Alcmène, un dieu qui jamais ne mettra
Ses mains subtiles, sur nos poitrines en sang.

Notre sang est sur nous semblable à un rouge serpent.
Le Héros rit nous quitte. Sommes-nous perdus !

Le vieux pâtre.

Perdus ! La Grèce est toute accablée par les monstres volant
L'air que nous respirons. Ils sont tous sur nos gorges,

Qui étouffent, les peurs de la Nuit s'acharnent et prennent
Las ! toutes les formes que craint celui qui ne dort pas.

Un homme.

Le Héros de Thèbes, fils d'Alcmène, le fils de Zeus,
Cause tous nos malheurs, par sa grande violence

Il creuse de ses ongles le sol de la Grèce où dormaient
Les anciens ennemis repus de sang humain.

Et là la gueule ouverte encor, des monstres qui attendent,
Qui guettent notre sang, enfièvre les terreurs.

Hercule a parcouru la terre pour donner la paix.
Il nous entraîne tous vers d'atroces vengeances.

Il nous laisse en riant seuls avec la mort invincible.
Il réveille la mort. Nous sommes tous perdus !

Alcmène.

Et toi, ô Déjanire ! Là en muette suppliante,
Tu entends impassible hurler ces étrangers.

O Déjanire ! Hécate ailleurs a l'oreille, elle écoute
De ces hommes les voix,et non tes pleurs muets.

Le Héros ne voit pas la bave mêlée au sang clair
D'une bien petite et arrogante blessure.

Et moi, qui, tourmentée du grand désir de voir
Celui qui me donna avec la haute gloire

La suprême douleur d'être sa mère à tous ces hommes
Au lourd bouclier de cuir, aucun mot je ne dirai.

(*se tourne vers la déesse*)

Protège le Héros au bouclier bronze sonnant !
Hécate ! ô déesse austère du chemin !

Depuis de si longs mois, ô déesse ! en vain je le cherche,
Protèges-tu ses pas vers l'inconnu Destin !

Et toi, ô Déjanire ! Là en muette suppliante,
Déchaîne ta fureur d'épouse envers ces lâches.

Déjanire (*seule, très triste*)

Alcmène, ô Alcmène ! Il est notre plus fier ennemi...
Ennemi du foyer... Ennemi de la Grèce !

J'ai crié ma douleur devant ces hommes de ma race...

(*dans un bond de fureur*) :

Et maintenant, à vous ! riches de flèches et de haines !

Qui osera braver le Héros que tous haïssez
Ainsi que je le hais ? A vous, ô guerriers !

L'oracle en a menti qui nous avait promis la paix,
Et le triomphe du Héros sur les monstres les peurs.

Et vous haïssez le Héros, comme moi je le hais.
Mais son regard au moins ne vous enflamme pas !

Ah ! vous ne voyez pas la bouche semblable au fruit riche
Alors que votre soif vous brûle la gorge et les yeux.

... Mais vous baissez la tête ! et vous évitez mon regard !
Ah ! lâches ! lâches ! Vous l'êtes tous devant mon malheur ?

Ah ! lâches ! lâches ! Nul n'osera braver le Héros ?
L'homme par vous haï ?

(Les hommes sont tous affaissés dans leur silence fait de fatigue et de lourde impuissante colère).

Alcmène (d'une voix lointaine et profonde).
O, O, O Déjanire ! Déjanire !

Déjanire (au comble du délire de sa douleur vengeresse).
Nul n'osera ? Et si nul pouvoir d'homme et de chevaux
Ne peut heurter le roc de sa grande poitrine,

Pourquoi, pourquoi de loin, n'envoyez-vous donc pas vos flèches,
Oui cette arme de Zeus, contre le dur Héros ?

Alcmène (s'approchant de Déjanire, lentement, l'arrêtant sous son regard terrible et immobile).
Déjanire ! Ta bouche est folle !
Et par les flammes de ta fièvre elle est tordue,
Flammes qui toutes m'enveloppent.
Tais-toi ! ô Tais-toi ! Car le sang que tu demandes
Est celui qui bout dans mon cœur.

Ta bouche est folle, ô Déjanire !
Si tu le veux, bois bois mon sang, oui, pour ta soif,
Car, c'est le sang même d'Hercule !
Mais n'attire donc plus sur nous la chaîne ardente
Des vengeances, à tout détruire !

Déjanire (tend ses bras vers Alcmène, désespérément, mais elle tombe près de l'autel de la déesse en sanglotant).
Hercule ! Hercule ! Hercule !

(Silence). RICCIOTTO CANUDO.

PSYCHÉ

Pour Henri Clouard

Tu t'éveilles, Psyché douloureuse, et tu pleures.
Le voilà disparu le rêve aërien
Qui berça ton sommeil durant de longues heures,
Et de tes visions il ne reste plus rien!

Mélancolique, tu contemples la forêt
Où grandit, par instants, la rumeur des feuillages.
A te voir immobile et pensive on dirait
Que tu fixes en toi de lointaines images,

Mais depuis un moment ton oreille attentive
S'inquiète au murmure éloigné de roseaux
Qu'une invisible lèvre émeut, sur l'autre rive,
Par delà le silence et la lenteur des eaux.

Et tu ne sais si c'est la flûte qui gémit
Ou bien ton cœur, tant cette plainte semble tienne.
Et voici que le rythme imprécis à demi
Fait surgir à tes yeux la vision ancienne.

Ah! tu vas donc pouvoir le ressaisir ton rêve!
Car c'est lui qui s'exalte au fond du soir tombant.
Pour traverser le gué difficile, relève
Ta robe longue à ta ceinture, mon enfant.

Suis les sentiers herbeux qui traversent le bois,
En écoutant, pour te guider, la mélodie
Qui se fait plus pressante encor, comme une voix
Tantôt impérieuse et tantôt assourdie.

Mais pourquoi te troubler, puis ralentir ta course
Et, soudain, t'arrêter, ô mon âme, ô Psyché?
Pourquoi ne pas aller enfin jusqu'à la source
Du chant mystérieux à présent rapproché?

Hélas! Il est moins beau maintenant qu'il est près
Ce chant que tu croyais jailli de ta poitrine!
Et, déjà, dans ton cœur voici que les regrets
Font tomber lentement, doucement leur bruine...

Ce chant léger, dont tout à l'heure la volute
Tourbillonnait dans l'air impalpable, n'est rien
Qu'un souffle qui se heurte aux parois d'une flûte,
Et ne ressemble pas au songe qui fut tien.

Ecarte encore, si tu l'oses, les rameaux
Et les feuilles pour voir le joueur qui te trouble
Et regarde ces doigts crispés aux chalumeaux
Ces pieds fendus et sur ce front la corne double!

Ah! maintenant, pauvre âme, endolorie et lasse,
Retourne et pour cacher ton désespoir navrant,
Dans tes cheveux alors enfouissant ta face,
Endors-toi, ma Psyché douloureuse en pleurant!

JEAN-MARC BERNARD.

Notes sur l'Art Catholique

Ad Crucem per Rosam
(*Hymne Rose † Croix*)

On ignore maintenant cette loi que tout Art s'inspire d'une religion, que la Religion est la base même de l'Art. La philosophie esthétique donne à l'Art les règles, c'est-à-dire ses limites, mais ce qui est la nature même de l'Art, c'est la Foi, l'enthousiasme, le sentiment du mystère, c'est-à-dire le sentiment religieux.

Le dogme et la morale, une conception du Vrai et du Bien, voilà le fond de toute religion. D'un autre côté suivant la définition de Péladan : « l'Art est l'ensemble des moyens réalisateurs de la beauté.» Il y a donc entre l'Art et la Religion des rapports aussi étroits que ceux qui lient les trois idées du Vrai, du Bien et du Beau.

Je sais que le Réalisme est répandu à notre époque : beaucoup disent : « L'Art c'est le Vrai ou l'Art c'est le Réel ». C'est là une grossière erreur; depuis les origines les plus lointaines, Sphinx d'Egypte, Taureaux de Kaldée, l'Art a transformé le réel pour exprimer une idée ou un sentiment par de belles lignes ou de belles sonorités, et tout à coup on vient nous dire : Jusqu'ici le mot Art a désigné l'ensemble des moyens réalisateurs de la beauté, désormais il désignera la représentation de la réalité. Qui donc a qualité pour fausser le sens des mots, et pourquoi bannir la musique du domaine de l'Art ou la réduire à imiter le vent ou tel autre bruit réel, pourquoi bannir l'architecture.

De plus, l'Art, expression du beau, se place à côté de la Science ou de la Morale, comme réalisant le troisième terme du Ternaire Vrai, Bien et Beau ; en faire la copie ou l'expression du réel, c'est le précipiter de cette hauteur, le confondre avec des moyens mécaniques.

Les abstractions de Vérité, Bonté et Beauté correspondent aux trois personnes divines et sont les trois angles sous lesquels l'homme s'efforce vers l'Absolu. L'Art même profane, adore donc par sa seule Beauté, la troisième personne divine. Si l'on remplace beau par réel dans la définition, l'art n'est plus une haute matière, l'artiste n'est plus qu'un ouvrier et rien ne justifie les honneurs rendus aux peintres,

sculpteurs, musiciens ou architectes. L'admiration, qui est un sentiment anoblissant et presque religieux, deviendrait alors un simple plaisir d'amateur jouissant d'un procédé habile, comme un gourmet jouit d'un plat réussi.

Me basant donc sur le sens traditionnel du mot Art en même temps que sur la hauteur et la généralité de la conception, je considère comme démontré que l'Art est l'ensemble des moyens réalisateurs de la Beauté. Il suit de là que l'Art s'inspire de la religion et en dépend. Le Beau étant la splendeur du Vrai, suivant la parole de Ficin qu'on a prêtée à Platon, et les deux conceptions du Bien et du Vrai s'enchaînant l'une dans l'autre, il est évident que l'Esthétique ne peut rester étrangère aux différents systèmes de dogmes et aux diverses morales et qu'elle doit subir des variations analogues.

Il faut remarquer cependant que si tout art s'inspire ou découle d'une religion, toute religion n'inspire pas un art. Les faibles d'esprit ou les ennemis du Catholicisme, ont voulu faire croire que le Christianisme était contraire à l'Art ; entendant parler d'abnégation et de sacrifice, ils se figurent l'Idéal chrétien incarné dans une sorte de solitaire ignare et fanatique, haïssant la nature et toute la création. Le sectarisme n'est pas le christianisme, ni l'esprit chagrin l'esprit chrétien ; il y a eu des chrétiens qui ne sont pas parvenus à corriger un caractère sombre et étroit ; nous ne pouvons les condamner, moins encore les approuver ; mais il faut être, je le répète, faible d'esprit ou de mauvaise foi pour y voir l'Idéal chrétien. L'Évangile, qui renferme tout pour un chrétien, est-il sombre et haineux : Notre-Seigneur a comparé lui-même son Eglise au sénevé et les hommes aux lys et aux fleurs des champs. Voyez le Séraphin d'Assise, vrai disciple de Jésus, son cœur est assez grand pour embrasser l'univers.

Le fond du Christianisme n'est donc nullement opposé à l'Art et naturellement nous allons retrouver la vraie tradition du Christ dans l'église catholique.

Il est remarquable que souvent les hérésies lui ont reproché d'accueillir toujours les chefs-d'œuvre. Les Iconoclastes en particulier voulaient réduire la peinture et la sculpture à un élément décoratif. Ce fut un moment grave dans l'histoire de l'Art, sa plus haute branche, l'art sacré allait-elle être définitivement retranchée. Sous les ordres des empereurs gagnés à l'hérésie, on fouillait les églises et toute image sainte était brisée ou vendue à l'encan. Il sembla quelque temps que l'art plastique allait mourir, les chefs-d'œuvre détruits par ce vandalisme insensé s'entassaient en montagnes. Rome alors prit la défense de l'Art proscrit,

le reçut, déclara d'hérésie les destructeurs de pieux chefs-d'œuvre et ainsi sauva l'art plastique. L'Art courut encore de grands dangers au début de l'ère chrétienne et toujours Rome apparut comme salvatrice et conservatrice.

L'Eglise, en effet, après avoir sauvé peinture et sculpture, ouvrit la tombe où les invasions successives avaient enseveli les autres arts.

Succédant à deux littératures formidables de beauté, les premiers Pères surent dépasser incomparablement tout ce qui avait été écrit avant eux, malgré la gêne d'une langue barbare à force de vieillesse. Tout se renouvela ainsi. En musique, le plain-chant, en architecture le Roman et le Gothique sortirent de l'âme humaine transformée, comme les fleurs sortent d'une terre que le soleil du Printemps vient de rajeunir.

Pour terminer cette discussion triomphalement, citons ce qu'écrivait à ce sujet le grand d'Aurevilly : « Ce qu'il y « a moralement et intellectuellement de magnifique dans « le Catholicisme, c'est qu'il est large, compréhensif, im- « mense, c'est qu'il embrasse la nature humaine tout en- « tière et ses diverses sphères d'activité et que par-dessus « ce qu'il embrasse il déploie encore la grande maxime : « Malheur à celui qui se scandalise. » Le Catholicisme n'a « rien de prude, de bégueule, de pédant, d'inquiet. Il laisse « cela aux vertus fausses, aux puritanismes tondus Le « Catholicisme aime les arts et accepte sans trembler leurs « audaces. Il admet les passions et leurs peintures, parce « qu'il sait qu'on peut en tirer des enseignements même « quand l'artiste ne les tire pas.»

Après avoir parlé d'Hérodiade, Barbey résume ainsi les devoirs de l'artiste : « Peindre ce qui est, saisir la réalité « humaine crime ou vertu, et la faire vivre par la toute- « puissance de l'inspiration et de la forme, montrer la « réalité, vivifier jusqu'à l'idéal, voilà la mission de « l'artiste. Les artistes sont catholiquement au-dessous des « ascètes, mais ils ne sont point des ascètes : ils sont des « artistes. Le Catholicisme hiérarchise les mérites, mais « ne mutile pas l'homme. Chacun de nous a sa vocation « dans ses facultés.»

«... Assurément, dit-il en terminant, la sagesse catholi- « que est plus vaste plus ronde, plus franche et plus ro- « buste que ne l'imaginent Messieurs les Moralistes de la « Libre Pensée. Qu'ils demandent aux Jésuites, à ces éton- « nants politiques du cœur humain, qui entendaient si « grandement la morale, qui la voyaient de si haut, quand « au contraire les Jansénistes la rapetissaient et la voyaient « de si bas, la rendaient si étroite, si bête et si dure ! Qu'ils « interrogent un de ces casuistes à l'esprit de discernement

« et de soulagement comme l'Eglise en a tant produit sur-
« tout en Italie, et ils apprendront puisqu'ils l'ignorent « qu'aucune prescription ne nous arrache des mains la passion dont le roman écrit l'histoire, et que le Catholicisme étroit, chagrin et scrupuleux qu'ils inventent contre « nous n'est pas celui-là qui fut toujours la civilisation du « monde aussi bien dans l'ordre de la Pensée que dans l'ordre de la moralité.

« Et ceci n'est point une théorie inventée à plaisir pour « les besoins d'une cause, c'est l'esprit même du Catholicisme...

« Voilà ce que nous avions à dire à Messieurs de la Libre « Pensée. Finissons par un mot de leur maître : « Il est de « viles décences » disait Rousseau.

« Le Catholicisme ne les connaît pas ».

***

Il était nécessaire puisqu'il est des écrivains assez ignorants pour prendre le Protestantisme et le Jansénisme pour le Christianisme (1) de prouver l'existence et la légitimité de l'art chrétien catholique. Il nous reste à en admirer la beauté.

Ce qui relie entre elles les diverses branches d'un art et ce qui distingue l'art égyptien de l'art grec, par exemple, c'est la conception de la beauté, c'est-à-dire cet esprit qui anime également peinture et architecture, musique et sculpture, cette unité qui permet de dire l'art de tel pays, de telle époque, englobant ainsi en un seul terme toutes les productions artistiques animées du même esprit.

La conception n'est pas la définition, l'une est variée, l'autre immuable, et la seule définition de la beauté admet fort bien diverses conceptions suivant l'angle sous lequel on perçoit.

Il faut donc classer les concepts s'accordant avec la définition pour pouvoir les comparer et les juger.

Nous emprunterons ici à Péladan la classification si simple et juste qu'il donne dans cette magnifique théorie de la Beauté qui ouvre l'*Art Idéaliste et Mystique*.

« Ainsi que les trois personnes divines sont toutes présentes en chacune d'elles, ainsi la beauté se particularise « en trois rayonnements formant le triangle d'idéalité.

« A V. — La Beauté du Père s'appelle Intensité. La « Beauté du Fils s'appelle Subtilité. La Beauté du Saint-« Esprit s'appelle Harmonie.

---

(1) Remy de Gourmont. Promenades littéraires. Deuxième série p. 184 : « Au XVIIe siècle l'Etat persécute : « les seuls représentants vrais de l'Esprit chrétien les Huguenots, les Jansénistes ».

« Lorsqu'on dit une chose, idéale, on lui attribue l'inten-
« sité, la subtilité et l'harmonie conceptible, et l'art consi-
« déré dans son essence se définira.

« A VI. — Le point esthétique d'une forme est le point « d'apothéose, c'est-à-dire la réalisation qui l'approche de « l'absolu conceptible.

« A VII. — *L'Intensité réalisée s'appelle le Sublime.* Le « Sublime s'obtient par l'excès d'une des proportions et « opère sur l'esthète par l'étonnement : tels le surbaisse- « ment des temples d'Orient, et la surélévation des églises « ogivales ; tel Michel-Ange en ses deux arts.

« A VIII. — *La subtilité réalisée s'appelle le Beau.* Le « beau s'obtient par la pondération et l'équilibre des rap- « ports immédiats ; telle l'œuvre d'Athènes et celle de Ra- « phaël.

« A IX. — *L'Harmonie réalisée s'appelle Perfection* et « s'obtient par la pondération et l'équilibre de tous les rap- « ports, même les plus asymptotes : telle l'œuvre de Léo- « nard de Vinci..

« A X. — *L'Art est l'ensemble des moyens réalisateurs de « la Beauté* ».

« A XI. — *La Beauté est l'essence de toute expression par « les formes. Les Technies ne sont que les modes aboutissants.*

« Si la Beauté est le but, l'Art le moyen, quelle sera « la règle ? L'Idéal.

« Ouvrez un *Littré* à ce mot « Idéal, ce qui réunit toutes « les perfections que l'esprit peut concevoir. »

« *L'Art Idéaliste est donc celui qui réunit dans une œuvre « toutes les perfections que l'esprit peut concevoir sur un « thème donné.*

« On comprend déjà qu'il y a des thèmes trop bas pour « qu'ils suscitent aucune idée de perfection...

« Pascal se l'est demandé en une exclamation lumineuse. « Quelle vanité que la peinture qui veut nous forcer d'ad- « mirer la représentation des choses dont nous dédaignons « la réalité. »

« Si nous rapprochons de l'auteur des *Provinciales* l'au- « teur de *Parsifal*, nous aurons élucidé toute la matière.

« Wagner dit dans un de ses écrits théoriques : « l'art « commence où finit la vie. »

« Car la même femme que la concupiscence salue d'un « désir, ne solliciterait pas l'admiration par son image « reproduite. Voilà pourqoi à la première épithète idéaliste, « j'ai dû en ajouter une autre *et mystique*.

« Or mystique veut dire qui tient du mystère et myste, « initié.

« Il ne suffit donc pas qu'une œuvre satisfasse l'idée, il « faut encore qu'elle détermine une impression d'au-delà ; il

« faut qu'elle soit un tremplin d'enthousiasme, un détermi-
« nant de pensées. Généralement Le Titien est idéal, jamais
« mystique, le contraire apparaît chez les Trecentisti,
« toujours mystiques, rarement idéals.

« A XII. — La beauté d'une œuvre est faite de réalité
« sublimée.

« A XIII. — La Mysticité d'une œuvre est faite d'irréalité
« normiquement produite.

« A XIV. — L'œuvre réelle de forme et irréelle d'ex-
« pression est parfaite : Léonard. »

Voilà donc trois classes pour les concepts : Intensité, Subtilité, Harmonie et deux pierres de touche : l'idéalité et la mysticité.

On peut dire d'une façon générale que chacun des arts préchrétiens ne connut qu'une des trois faces de la Beauté et que la mysticité y fut relativement rare. L'Egypte la connut et en marqua presque toutes ses œuvres, mais souvent elle manque d'idéalité dans les formes ; son art, de plus, est presque exclusivement typique, il ne représente pas l'individualité, mais toujours quelques types humains généraux et convenus dans telles ou telles circonstances. Dans son architecture massive devait dominer l'intensité. De Kaldée il nous reste peu de choses, les grands taureaux ailés paraissent être la plus belle production connue de cet art ; leur force dans la forme et leur irréalité d'expression et d'ensemble les rendent sublimes par leur intensité ; à Athènes, par contre, comme le marque Péladan, c'est la subtilité qui domine. L'art est plus individuel, supérieurement idéaliste ; mais la mysticité est excessivement rare.

L'art chrétien a toutes ces qualités successivement ou même simultanément. Ses diverses époques depuis les catacombes jusqu'au XIXe siècle en passant par le Byzantin, le Gothique, la Renaissance et le XVIIe déploient une richesse, une diversité inconnue jusqu'alors et cependant à travers ces vingt siècles, l'Art chrétien conserve vraiment son intérêt et sa continuité. C'est que dans sa conception de la Beauté, en même temps qu'une synthèse des anciens, il y a une certaine mysticité nouvelle correspondant à l'extension donnée au plan animique et à son union plus intime avec le plan intellectuel. Dès les peintures des catacombes quelque chose de nouveau dans les expressions et dans les attitudes distingue ce qu'inspire le Christianisme et toujours dans la suite des siècles jusqu'à Delacroix, jusqu'à Wagner, ce caractère distinctif s'affirme. Le petit art du XVIIIe qui fit effort pour rejeter l'influence chrétienne ne fut jamais païen, jamais il n'atteignit à la grandeur et à la simplicité antique, et fut simplement un amoindrissement, un appauvrissement de l'art du siècle précédent dégénéré. Glück le

grand, le seul génie de premier ordre de toute cette époque, est jusqu'à un certain point en dehors de son siècle ; il était chrétien et catholique et reste incompris de la plupart des philosophes : en tête des Piccinistes était Marmontel. Sans la Reine l'auteur d'Orphée eût été sans doute à peine remarqué, sa noble et harmonieuse grandeur ne devait pas être comprise des moqueurs à la Voltaire et des pleurards à la Jean-Jacques, il dépasse ce siècle petit, continue la tradition artistique et relie seul deux grands siècles : le XVII[e] et le XIX[e]. L'art chrétien est donc bien continu et malgré ses efforts le siècle de Voltaire n'a jamais pu créer un art hors du Christianisme, un art séparé.

Quel caractère nouveau le Christianisme a-t-il donc apporté à l'antique conception de la beauté ? L'expression de la personnalité peut sembler au premier abord être propre à notre ère, mais les Grecs avaient des bustes et il nous en reste qui étaient de splendides portraits. La nouveauté de l'art chrétien, c'est l'esprit chrétien lui-même ; c'est l'esprit de charité. C'est lui qui transforme l'Androgyne antique, synthèse des sexes, canon de la beauté plastique en Ange chrétien. C'est lui qui déplace la sensibilité en lui donnant un but plus haut. C'est lui qui mêle l'amour du mystère à sa contemplation, qui transpose le sourire égyptien en Léonardesque comme l'œuvre d'Athènes était devenue raphaëlique sous son souffle ; c'est lui qui inspire toute notre musique, comme notre architecture. Ce n'est qu'après l'ère chrétienne que l'art a exprimé ce qu'Aristote appela en un éclair de génie : *l'attrait du désirable et de l'intelligible.* Je ne dis pas qu'il soit impossible de trouver dans l'art antique des pressentiments du Christianisme, bien au contraire, ceci fortifie ma thèse : la pensée antique a pressenti Jésus, et l'art a fatalement exprimé ces aspirations, ces élans, ces commencements d'espérance.

De même, quand Pâques renouvela le monde, l'art comme le phénix triompha sur son bûcher. La vérité connue s'augmentait d'une nouvelle révélation ; la conception du Bien se transformait totalement : celle du Beau sembla disparaître pour renaître transfigurée. Les exemples que j'ai cités sont manifestes ; et certainement pour d'autres il est plus difficile de retrouver l'action transformatrice de l'esprit chrétien. Mais pour indirecte qu'elle soit, je crois qu'elle n'en existe pas moins dans toute œuvre d'art digne de ce nom, depuis que le Christianisme est apparu dans le monde. Comment admettre que cet esprit, sous l'influence duquel tout se transforme, qui pénètre si profondément tous les modes de la vie ou de la pensée, n'ait pas transformé l'art, ou plutôt qu'à côté d'une œuvre éclose sous son souffle, une autre se trouve qui ne lui doive rien ? Ce

serait méconnaître étrangement et ce qu'exprime une œuvre d'art et les conditions où elle paraît. Depuis l'Evangile rien ne s'est produit en dehors du Christianisme en Occident, depuis Jésus pas un philosophe, pas un écrivain, n'a pu se dire en vérité étranger à sa doctrine, à son esprit. Tous sont ses fils ou ses ennemis ; Jésus l'a dit lui-même : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi » ou ce qui revient au même : « Quiconque n'est pas contre vous, est avec vous ». Ceci bien posé, étant donné que l'art est l'expression sublimée de l'époque où il paraît, l'art doit être chrétien ou anti-chrétien ; mais peut-il y avoir un art de l'erreur, peut-il y avoir un art contre quelque chose ; la haine est-elle inspiratrice ? Il est aussi impossible à la haine de produire la beauté, qu'à l'amour de produire la laideur : « Ars nulla circa falsum constituitur, nous dit Jean-François Pic de la Mirandole ». Voilà pourquoi depuis l'ère chrétienne, il n'y a pas eu d'art en dehors de l'Eglise catholique. Toute œuvre d'art digne de ce nom s'inspire donc de l'esprit chrétien.

Pour voir du reste la diversité que peut produire un même fond conçu par des races différentes, à des époques éloignées, il suffit de suivre les différentes étapes de l'art chrétien ; c'est le même esprit qui inspire les pures Orantes des catacombes et ces immobiles et hiératiques extases des saintes byzantines ; nous le retrouvons dans la cathédrale gothique élan vers l'Idéal, dans ces statues toutes verticales, qui semblent se pencher pour jeter vers la terre un regard de charité attristée ; Giotto l'exprime parallèlement au plain-chant ; Orcagna et Masaccio l'enseignent en leurs fresques.

Mais voici la Renaissance ; l'esprit chrétien cesse-t-il d'inspirer l'art, comme on l'a prétendu ? Nullement, l'art en vérité prend une nouvelle direction ; mais il ne faut pas oublier qu'au point de vue du fond, c'est toujours l'esprit chrétien qu'expriment les allégories mélancoliques du pieux Boticelli et à fortiori ses Madones ; conçu différemment, il anime Léonard, Raphaël et Michel-Ange, trio de géants ; Palestrina, Vittoria, Monte-Verde le chantent en harmonie architectonique. Il conduit la main qui grave la Résurrection de Lazare comme il avait conduit le pinceau des Van Eyck et celui de Durer. Bach génialement l'exprime en fugue, Poussin l'encadre dans la nature ; un siècle veut l'oublier et il ne produit rien, il faut arriver à Gluck pour le revoir ; Mozart le chante, Beethoven le Grand en est possédé ; Delacroix l'exprime en symphonies de couleurs ; Wagner enfin, pour clore cette liste, nous en donne une des expressions les plus complètes dans Parsifal.

Ceci ne prétend point classer de tels hommes ou nommer

tous les génies ; c'est seulement quelques-uns des plus grands noms, pris dans tous les temps pour montrer la continuité de l'art chrétien.

Mais cet esprit qui fait le fond de toute œuvre, qui constitue l'unité de l'art chrétien, dans quels sujets peut-il se faire jour ?

***

Ce qu'il faut affirmer tout d'abord, c'est que l'esprit chrétien ne repousse nullement les sujets antiques, qu'il sait en leur laissant tout leur intérêt et toute leur beauté, les vivifier par son propre souffle.

La mythologie a fait le sujet d'œuvres splendides depuis Jésus ; on ne saurait les repousser sans puritanisme ; mais bien loin que l'art ait perdu des sujets depuis que l'Evangile l a inspiré, quantité de nouveaux, et de quelle beauté, sont venus s'ajouter aux anciens.

Or, si l'esprit chrétien sait renouveler, sortir de la formule et du poncif les sujets antiques, que dire de sa beauté quand il s'épanouit dans les sujets qui lui sont propres, qui sont sa forme logique. Il devient ici nécessaire, indispensable ; il est la substance même de l'expression ; mais aussi il rayonne mieux que partout ailleurs. L'Evangile est la mise en acte de la Charité infinie, toutes les paroles sont des exhortations à la charité, aussi aucun autre sujet que les évangéliques ne permet cette explosion, cet éclatant rayonnement de charité.

Michel-Ange trouve ici son intensité, Raphaël sa sérénité, Léonard sa profondeur. Il est certain que représenter Dieu sous la forme humaine, non pas un dieu, mais l'Absolu ; non pas parce que la forme humaine est la plus belle que nous connaissions et que nous l'attribuons naturellement à Dieu, mais parce que réellement Dieu s'est incarné ; représenter à la fois Dieu et l'homme dans une seule personne ; représenter une sainte famille et retrouver les sentiments de la Mère de Dieu ; cela apparaît comme dépassant incroyablement l'allégorie elle-même. Construire non une maison pour un homme, non pas un temple où doivent se célébrer les grands Mystères ; mais la cathédrale, l'église, c'est-à-dire le lieu où tous les jours se consacre l'Eucharistie, où tous les jours Dieu descend, c'est un effort vers un point d'une transcendance que l'antiquité n'a jamais soupçonnée. Ecrire non pas la musique d'une danse tragique, ni celle d'une trilogie de Sophocle, non pas celle expressive de sentiments humains si hauts soient-ils ; mais la musique de la Messe, c'est exprimer le mystère d'une façon plus profonde et plus amorphe que les anciens ne l'avaient rêvé en leurs hypothèses les plus hardies.

Les sujets proposés aux artistes par le Christianisme sont incomparables à tout point de vue ; qu'on les considère intellectuellement, moralement ou même physiquement, rien ne les approche.

Peut-être d'aucuns diront-ils qu'ils sont trop hauts pour que des artistes puissent les exprimer et qu'en s'y efforçant beaucoup se sont lancés en de vagues rêveries, perdant tout contact avec la réalité. A ceci les œuvres seules répondent ; elles témoignent sans cesse des dons de Dieu et il n'est rien à ajouter à leur muet enseignement, que le cri de l'enthousiasme et de l'admiration d'un chrétien et d'un artiste éperdu devant cette suite de chefs-d'œuvre et de génies qui défie l'imagination, qui surpasse tout ce que l'on pouvait attendre et espérer de l'humanité.

CARL DE CRISENCY.

Idéalisme et Idéalisme

Il y a idéalisme et idéalisme.

Il y a tout aussi bien idéalisme d'Epinal que matérialisme d'école primaire et libre-pensée de commis voyageur. Il y a idéalisme et idéalisme et surtout il y a idéalisme et il y a lyrisme.

Lorsque nous avons fondé cette revue, nous avons eu de la peine à écarter différentes acceptions du mot Idéalisme sous lesquelles on voulait nous étouffer. Des systèmes de philosophie classique avaient déjà pris l'étiquette et nous avons dû préciser : ni Berkeley, ni Hume, ni Kant.

« Quel est donc votre idéalisme et pourquoi vous dites-vous idéalistes ? » nous a-t-on demandé. Est-ce-que tout le monde n'a pas un idéal ? Est-ce que tout le monde n'est pas idéaliste ?

Non, tout le monde n'est pas idéaliste et le moyen le plus facile de s'en convaincre est encore de demander aux gens ce qu'ils pensent de l'idéalisme. Ils n'ergotent pas sur le sens exact du mot. Ils ne cherchent pas d'analogie avec les écoles alexandrines. Ils ont compris tout de suite qu'il s'agit d'une théorie d'astrologues, de magiciens, de fous, de spirites tourneurs de tables, de charlatans et d'imbéciles.

Non, tout le monde ne l'est pas ; mais il y en a encore trop. Le congrès d'occultistes qui s'est réuni sous la présidence de Papus est, lui aussi, idéaliste. Vous voyez bien que les gens de tout à l'heure ont parfois raison.

Mais il faut éliminer d'abord ceux qui, comme ces gens, s'avouent des ennemis. Il nous restera encore beaucoup de travail à nous reconnaître parmi nos amis.

« Je suis positiviste, je suis matérialiste, réaliste, disent-ils. Je ne suis pas des vôtres et je ne peux pas m'entendre avec vous. »

Ces gens ne nous comprennent pas. Nous aussi, nous sommes positivistes, car nous ne croyons qu'à ce qui nous

a été positivement démontré : nous aussi nous sommes réalistes, car nous n'admettons que des réalités : on ne construit pas les cathédrales sur des nuages.

Seulement nous voulons dresser la flèche et faire monter les tours aussi haut que possible. Et voilà où nous nous séparons.

L'instinct des gens les a bien avertis. Ils savent que nous sommes ceux qui « croient encore à quelque chose » et ils ont vu de suite que nous étions les adversaires de leur matérialisme qui n'est pas une foi, qui est uniquement la négation d'une foi. Eux sont des positivistes négatifs, nous, des idéalistes positifs.

Cependant pour triompher de ces premiers ennemis, il est trop facile de prendre comme partenaire un libre-penseur de table d'hôte. Certes il y a un matérialisme dont tout le raisonnement consiste à dire : « J'aime mieux une fille qu'un philosophe, et une absinthe qu'une vérité première. Et si vous voulez que je croie à autre chose montrez-le moi ».

Le positiviste de cette espèce est le plus fréquent, même en philosophie mais il y a aussi un matérialiste scientifique avec lequel il faut discuter sérieusement. C'est le savant qui part de la cellule vivante *une fois créée*, qui la suit d'organisation, la voit obéir à des lois, s'adapter à toutes les besognes utiles du progrès, de la conservation et de la destruction. Cet homme-là est parti d'en bas, avec ses cornues et ses équations. A présent le voici devant les innombrables bras de Vichnou, de Brahma et de Siva, devant toute la nature. Il a encore fort à faire ; s'il voulait bien ne pas donner d'explications de ce qu'il ignore, il aurait droit au respect.

Le malheur est qu'il tient absolument à parler métaphysique, pour nier ; et, aux faits qu'il a observés il ajoute ses hypothèses.

Aux marches de la création, telle qu'il l'a lue dans un catéchisme, il substitue le plan incliné de l'évolution et il pose à priori, comme postulatum, la transformation par hasard de la matière organique en matière organisée, d'éléments chimiques en substance vivante, animée, sensible, pensante.

Il veut tuer « l'hypothèse Dieu créateur » par l'hypothèse monaire et il ne peut que se réfugier dans l'infini, l'éternel, l'insondable, l'absolu de la nature

Tout ce que peut faire son matérialisme athée est de se confondre avec le panthéisme.

***

Et maintenant, nous voici entre amis. Nous avons avec nous tous les cerveaux détraqués, qui trouvent des mani-

festations du Saint Esprit dans les mouvements d'un guéridon, et les femmes, qui lisent Zola, mais qui aiment les idéalistes parce qu'ils ont « de beaux sentiments ».

Pardon, pardon. Nous n'avons pas gardé le Temple ensemble. Il faut distinguer.

Il ne faut pas confondre les mystiques et les mystes, les rêveurs qui font de l'équilibre au-dessus du panthéisme et les initiés.

Certains se disent spiritualistes, qui ne sont que spirites. Et il ne faut pas confondre l'Esprit et les esprits.

Certains se disent idéalistes, qui ne sont que des idéalisateurs. Ceux-là mettent de l'idéal partout pour être sûr de n'aimer que des choses idéales. Ils glorifient ainsi les objets les moins glorifiables. « Je te baptise carpe. » C'est l'idéalisme du père Gorenflot.

Il y a encore d'autres idéalistes, qui ne sont que des lyriques. Chanter, s'enthousiasmer, danser, dire des vers sonores, c'est peut-être du méridionalisme, ce n'est pas de l'idéalisme.

Il y a quelques années s'était fondé à Paris un théâtre idéaliste. On y jouait des pièces en vers, les unes bonnes, les autres mauvaises, mais toutes sans aucun rapport avec le domaine de l'idéal et des idées.

Si la tentative avait réussi, il serait devenu impossible de s'appeler idéaliste. Le nom était galvaudé pour vingt ans. Il est agaçant, à la fin, de voir les lyriques prendre des noms auxquels ils n'ont point droit. Chacun chez soi. Aux uns l'art, la forme, la belle matière et à César ce qui est à César.

Des critiques ont essayé de nous jeter dans les bras des symbolistes. Ne confondons pas le symbolisme et la symbolique.

Tous ces faux idéalistes écartés, il en reste encore assez pour que chacun puisse servir la cause de l'idéal à sa manière et le mot garde un sens encore assez vague pour que tout le monde puisse s'entendre.

Quels sont pour nous les vrais idéalistes ? On peut dire, comme définition *provisoire* : ce sont les hommes qui croient à l'existence, à la puissance des Idées et qui s'appuient sur elles pour espérer en l'Idéal qu'elles leur ont montré.

Fernand Divoire.

CHRONIQUES

CRITIQUE LITTÉRAIRE

EDMOND PILON, *Muses et Bourgeoises de jadis.* — (Mercure, éditeur, 3 fr. 50). RENÉ GILLOUIN, *Biographie de la Comtesse Mathieu de Noailles.* — (Sansot, éditeur, 1 fr.) GAUTHIER-FERRIÈRES, *François Coppée et son œuvre.* — (Mercure, éditeur, 0 fr. 75). FAGUS, *Aphorismes.* — (Sansot, éditeur, 1 fr.) PAUL MARGUERITTE. *Les jours s'allongent.* — Librairie Plon, 3 fr. 50). ALPHONSE SÉCHÉ. *Les « Poètes misère ».* — (Louis-Michaud, éditeur, 1 fr.) ALBERT EMILE SOREL, *Biographie d'Auguste Dorchain.* — (Sansot, éditeur, 1 fr.) DOM BRUNO DESTRÉE, *Au milieu du chemin de notre Vie.* — (Librairie Bloud, 3 fr. 50) REMY DE GOURMONT, *Dante, Béatrice et la Poésie Amoureuse.* — Mercure, éditeur, 0 fr. 75) EMILE MAGNE, *Madame de la Suze.* — (Mercure, éditeur, 3 fr. 50) CASIMIR STRYIENSKI ET PAUL ARBELET, *Soirées du Sthendhal Club.* — (Mercure, éditeur, 3 fr. 50.)

Muses et Bourgeoises de jadis. — M. Edmond Pilon a déjà publié deux volumes de portraits français où il faisait revivre Choderlos de Laclos, Mme Geoffrin, Latouche, Fabre d'Eglantine et jusqu'aux muses plaintives du romantisme. J'aime assez la manière de procéder de M. Pilon. Dès qu'il a choisi son personnage, il se documente soigneusement et se renseigne autant qu'il le peut sur son compte, puis à l'aide de ses œuvres, des portraits et des témoignages qu'il a recueillis, il le fait revivre, parler et agir sous nos yeux. Mais il ne faut pas que de l'érudition pour mener à bien cette tâche. De l'imagination et une vive sensibilité sont indispensables. Croyez que ni l'une ni l'autre ne manquent à l'auteur. Il a le goût des beaux décors et le sentiment des gracieuses et nobles attitudes. L'esprit non plus ne lui fait pas défaut. Sa verve nous amuse et, s'il lui plaît que nous soyons émus, nous le sommes très volontiers. Son nouveau livre contient de charmants portraits nets, précis et complets. Voici Madame d'Aulnoy ou la fée des contes qui narre aux petits enfants de merveilleuses histoires; voici mesdames Cornuel et Pilou, deux précieuses affairées qui courent les salons et bavardent sans trêve. Vient ensuite madame Denis ou « maman » Voltaire, bonne grosse femme qui fut la dévouée compagne du grand philosophe et se reposa d'administrer la maison de son neveu en jouant la comédie et en faisant l'amour. Madame Greuze nous apparaît également dans le livre de M. Pilon, cette terrible madame Greuze fraîche et rebondie qui fut d'abord l'ange de son foyer et trompa ensuite effrontément son malheureux compagnon. A toutes ces muses et bourgeoises de jadis, je préfère mistress Cook, la pauvre petite mistress Cook si patiente et si résignée, qui aimait d'une sage et inlassable tendresse le capitaine illustre toujours en allé vers les merveilleuses aventures de ses découvertes. M. Pilon a écrit là quelques pages qui mériteraient de prendre place dans une anthologie.

Biographie de la comtesse Mathieu de Noailles. — M. René Gillouin nous a donné un petit livre qui me satisfait beaucoup parce qu'il y montre une admiration modérée et tempérée de sages réserves et parce qu'il y fait preuve d'un sens critique très sage. Madame de Noailles est assurément un grand poète. Elle a une ardeur continue, une sensualité inépuisable et universelle, un lyrisme ample et magnifique qui sont très capables de griser et de transporter son lecteur, mais aussi les fautes de goût abondent chez elle, nulle modération ne tempère sa fougue, son émotion atteint un paroxyme identique, qu'il s'agisse du Parthénon ou d'un légume, et elle se sert des mots, des comparaisons et des épithètes avec inconvenance à cause justement de cette suprême et perpétuelle exaltation. Tout ceci, du reste, n'empêche pas qu'elle n'ait un beau tempérament et qu'on ne goûte à la lire un très réel plaisir. Il s'agit seulement de ne pas crier au miracle et de ne pas se pâmer dès qu'elle ouvre la bouche.

François Coppée et son œuvre. — François Coppée est un poète beaucoup plus sage que madame de Noailles, beaucoup plus raisonnable et trop raisonnable parfois puisqu'il tombe dans un fâcheux prosaïsme. On s'est emparé avec joie de ce défaut pour ridiculiser un homme qui est assuré de tenir sa place dans notre littérature, malgré ses ironiques détracteurs et qui occupera justement dans les anthologies les pages auxquelles ces messieurs s'imaginent avoir droit. M. Gauthier-Ferrières a étudié dans sa petite brochure le poète lyrique et dramatique. Il a dit quelques mots des prosateurs. Sa critique est juste et perspicace. Elle complète heureusement l'excellente biographie d'Ernest Gaubert.

Aphorismes. — Suis-je tellement niais qu'il me soit impossible de comprendre M. Fagus ou bien M. Fagus est-il tellement sot qu'il ne réussisse pas à se faire comprendre de moi, je l'ignore, mais son petit livre m'a fatigué sans profit.

Les jours s'allongent. — M. Paul Margueritte nous avait déjà donné, l'année dernière, un charmant livre de souvenirs de jeunesse intitulé : *Les pas sur le sable.* Tout ce que renferme d'incommunicable une âme de gamin, ses curiosités, ses craintes, ses plaisirs, ses tristesses, ses joies, ses colères, ses aspirations et ses rêves, il l'avait exprimé. Nous avions vu le jeune Paul circuler dans son jardin de Blidah où il se rissolait au soleil, se saturait de parfums et guettait les ennemis imaginaires de Cooper son auteur favori. Nous l'avions vu également quitter les femmes excellentes qui le chérissaient pour entrer au collège. Aujourd'hui il va à La Flèche. Les mœurs de cette école militaire sont soigneusement décrites par M. Margueritte qui en a gardé un fâcheux souvenir et il nous initie à des troubles et à des émotions de son enfance que je désignerai suffisamment par les titres des chapitres où ils nous sont racontés. Ce sont *La Crise* et *La Femme et son Ombre.* Enfin, il s'agit de choisir une carrière et M. Paul Margueritte nous dit être entré au ministère de l'Instruction publique. Il y a beaucoup de grâce, de charme et d'élégante sensibilité dans ce volume.

Les « poètes misère ». Ces poètes misérables dont M. Sé-

ché a entrepris de nous raconter l'histoire, ce sont Malfilâtre, Gilbert, Roulland, Galloix Bertrand, Elisa Mercœur, Le Bras, Escousse, Glatigny, Hégésippe Moreau, tous ceux-là qui vinrent attirés par le rayonnement de la grande ville dispensarice de renommée. Quelles odyssées lamentables! Ils étaient fiers de leur génie; ils croyaient en eux-mêmes; ils ne doutaient pas un instant que la vie ne leur réservât faveurs, joies et triomphes. Elle ne leur procura au contraire que déconvenues et amertumes. Ils furent blessés dans leur orgueil, humiliés dans leur talent et, à bout de ressources et de forces, cherchèrent dans la mort la délivrance. Hélas! c'est presque toujours la destinée des êtres vraiment supérieurs de souffrir et d'échouer. M. Séché a eu bien raison de nous dire l'histoire tragique de ces méconnus. Il s'en dégage un grave enseignement que messieurs les éditeurs et directeurs de journaux et de théâtre feraient bien de mettre à profit.

Biographie d'Auguste Dorchain. — M. Auguste Dorchain est un artiste retiré et silencieux, plus avide de perfection que de réclame. Il est au courant de toutes les manifestations poétiques de son temps et sait en dégager les lois avec justesse et clairvoyance. Nous lui devons un livre solide sur *L'Art des vers* un recueil de poèmes délicats intitulé : *La Jeunesse Pensive*, plusieurs comédies et à propos en vers, fort estimables. M. Albert-Emile Sorel a su faire ressortir les qualités de modération, de discrétion et de finesse de cet esprit classique.

Au milieu du chemin de notre vie. — Le livre de Dom Bruno Destrée qui comprend des légendes hagiographiques, l'épisode évangélique des rois mages et des poèmes symboliques et religieux, a une élévation de sentiments, une douceur pieuse très prenante. On peut le placer à côté de l'admirable *Songe de Gérontius* de Newman et des *Paraboles* de Jœrgensen. Lui donner cette compagnie n'est-ce-pas en faire le plus bel éloge?

Dante, Béatrice et la poésie amoureuse. — M. Remy de Gourmont, dans l'étude d'une claire et solide érudition, qu'il donne sur la Béatrice de Dante et sur l'idéal féminin en Italie à la fin du XIIIe siècle, soutient une thèse très intéressante. Selon lui Béatrice n'a pas réellement existé; elle n'est qu'une abstraction, l'incarnation d'un idéal. Il suffit, pour s'en convaincre, de se livrer à un examen attentif de la *Vita nuova*. Parmi bon nombre d'arguments très satisfaisants donnés par M. Remy de Gourmont, voici l'un des plus intéressants : « Lorsque Dante fit paraître sa *Vita nuova*, il était peu connu comme écrivain; le public, de tendance crédule, distinguait mal la vérité de l'allégorie; on lut le livre : il parlait d'amour, les femmes le vantèrent, s'y plurent, s'intéressèrent à cette Béatrice. Jamais les maîtresses chantées par les poètes n'étaient plus clairement désignées : on aimait encore à deviner, et le secret de tout dire n'était point connu. Les questions allèrent leur train, on s'informa. Le nom de Béatrice fit penser à une Béatrice Portinari, qui avait été fort jolie, s'était mariée, comme toutes les jeunes filles se marient, et finalement était morte vers 1220. Il n'en fallait pas plus : la légende était faite. Boccace la recueillit dans sa *Vie de Dante*, et tous les autres, hormis Filippo Villani, qui d'ailleurs ne nomme pas la Portinari, copièrent Boccace. Une

dernière remarque montrera que la *Vita nuova* ne saurait faire preuve. Dante prétend l'écrire un an après la mort de Béatrice, et il mentionne un fait arrivé l'an 1300. »

Après deux chapitres très intéressants dont l'un est consacré à la Béatrice des contemporains de Dante et l'autre à Selvaggia, la Béatrice de Cino de Pistoie, chapitres où M. Remy de Gourmont a noté les curieuses transformations du sentiment de l'amour chez les poètes du moyen âge, nous revenons à la Béatrice de Dante, et M. Rémy de Gourmont se demande : « Mais si Béatrice n'a pas existé, que représente-t-elle donc ? En dehors de son rôle d'héroïne mystique d'un amour spirituel, ne concrète-t-elle point quelque haute aspiration humaine ? Est-elle tout bellement le vague idéal ? Est-elle une allégorie » On a interprété Béatrice de façons très diverses et très opposées. Selon Biscioni, la *Vita nuova* est un traité d'amour purement intellectuel. Pour lui, Béatrice n'est pas une femme, mais la sagesse individualisée au plus haut degré, représentant l'état le plus élevé de l'entendement humain. Rossetti considère Béatrice comme la personnification de la monarchie impériale. Selon M. A d'Ancona,Béatrice est peu à peu montée de la réalité à l'allégorie. M. Remy de Gourmont cite encore d'autres opinions et voici la sienne : « Idéal de beauté, idéalde lumière, sainte du paradis, cette femme n'est vraiment pas de ce monde.Fut-elle jamais autre chose que le jeu de l'imagination la plus féconde et la plus exaltée ? » C'est par une rapide étude sur les autres amours de Dante que se termine l'outrage fort instructif de M. Rémy de Gourmont et je souhaite qu'il le recommence un jour avec toute l'ampleur que l'on voit qu'il pourrait y mettre, s'il le voulait.

Madame de la Suze. — Nous devons déjà à M. Emile Magne un *Scarron et son milieu* et une *Madame de Villedieu* dont j'ai parlé ici même. Ce sont des livres très vivants, solidement documentés, accompagnés d'une multitude de références et d'une lecture aussi facile et attrayante que celle d'un roman. Madame de la Suze fut une grande dame très amoureuse, très brillante, qui mena sa vie joyeusement et magnifiquement. Elle avait épousé en secondes noces un homme trop... tendre et trop buveur et elle demanda à la littérature de la consoler de ses déboires conjugaux. Les premiers vers intéressants furent *le Triomphe d'Amarillis*. Ils étonnent de cette femme triste et blessée. Cependant que le brutal M. de la Suze restait éloigné chez des parents d'Allemagne, la poétesse courait les ruelles et se déshabillait dans les alcôves, elle se mettait au diapason de la société précieuse et libertine d'alors. Cette société, M. Emile Magne la connaît admirablement. Il ne nous donne pas, dans son livre l'impression d'un savant qui a cherché et travaillé pour reconstituer une époque, mais bien celle d'un personnage du temps qui rentrerait chez lui, après visite faite, et rédigerait ces mémoires en homme prodigieusement intéressé et amusé. Préciosité prude, préciosité sentimentale, préciosité libertine, préciosité galante sont ici notées et analysées. Madame de la Suze n'a pas ce ridicule d'être une femme de lettres que beaucoup de ses pareilles se donnaient déjà. Elle est une grande dame s'intéressant à la littérature et ce n'est pas du

tout la même chose. Il lui plaît de fréquenter les milieux les plus divers et il nous plaît de l'y accompagner. Elle nous amuse, elle nous intéresse, elle nous retient si bien que nous excusons volontiers ses fautes, ses erreurs et ses faiblesses, et c'est à la toute puissante intercession de M. Emile Magne, à l'habilité de celui-ci que cette charmante femme dont les vers ne sont pas négligeables, doit d'être jugée avec indulgence par la postérité.

Soirées du Stendhal Club. — Casimir Stryienski avait déjà publié sous le même titre une série de renseignements et de curieux détails concernant Stendhal. Aujourd'hui, il s'adjoint M. Arbelet. Nul ne s'en plaindra, je pense. On aime ou on déteste Stendhal parce qu'il ne peut laisser personne indifférent. Quand on l'aime, rien de ce qui le concerne ne nous importune. Il avait trop d'esprit d'observation et de savoir pour que le moindre de ses papiers ne nous apporte pas un renseignement utile sur lui-même ou sur ce qu'il a vu Les pages captivantes ne manquent pas dans ce nouveau recueil. Une fois de plus, et autrement, nous y voyons l'auteur du *Rouge et Noir* amoureux, homme de lettres, en famille. J'ai surtout goûté les pages intitulées *Sur la tombe de Stendhal*. Elles sont d'un charme fait de sincérité et de mélancolie.

Albert de Bersaucourt.

REVUES

Le rêve du bonheur. — Marius-Ary Leblond, *Mercure de France* (1er et 16 juin). Etude très intéressante faite surtout d'après Rousseau et Bernardin. Ce que veut Rousseau, c'est la liberté, le communisme, le retour à l'agriculture, la vie dans la campagne, idées qui pour la plupart sont louables, mais que la négation de la propriété, qui est à la base, rend chimériques. Pour Rousseau, l'état de nature, ce n'est pas la sauvagerie primitive, c'est la vie aux champs, la société, ce sont les grandes villes, « gouffres de l'espèce humaine ».

Bernardin, admirateur de Fénelon parce que « il a fait une révolution en Europe en apprenant à ses rois que leur gloire consistait dans le bonheur des hommes et le bonheur des hommes dans les travaux de l'Agriculture », ne demande nullement le partage égalitaire, mais la limitation de la trop grande propriété. Pour eux, dit M. A. Leblond le bonheur est une pastorale.

La solitude pour Rousseau n'est point l'isolement, c'est l'Art de participer à la société de telle façon qu'on en retire plus de bien que de désagrément. Il écrit : « Je crois qu'en devenant homme civil j'ai contracté une dette immense avec le genre humain. »

Ici Rousseau est l'ennemi des Encyclopédistes, « ces Scolastiques de la philosophie moderne », contre lesquels Bernardin écrit : « Quelle illusion a égaré cette raison merveilleuse d'où sont sortis tant d'arts, excepté celui d'être heureux ? »

Rousseau veut qu'on développe la force physique ; les ancêtres de l'âge d'or, —hypothèse qu'accepte Rousseau parce qu'il

croit à la vertu et que pour lui l'âge d'or, c'est la vertu — étaient forts. Il ne conseille cependant pas de retourner vers cet âge d'or. Il ne sait même pas, et ceci est peut-être une grande divination, si l'âge d'or est passé ou futur.

Ce qu'il conseille, c'est la vie en plein air, chacun se suffisant à soi-même, (ce qui est la suppression de l'industrie), la séparation ordinaire des sexes car, dans la cohabitation, « faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes ». Evidemment, si l'on en croit les Confessions, cette façon de vivre ne priverait un Rousseau de rien. Quant aux amusements, ce seraient des fêtes dont les exercices des Mimi-Pinsons peuvent donner un avant-goût.

L'auteur conclut que Rousseau, chrétien, protestant, librepenseur et républicain, a introduit le sentiment de la nature dans une société anti-socialiste.

—

Mercure de France (1er juin) M. Rémy de Gourmont, ce fanatique du scepticisme arrivé à une certitude, négative mais certitude, la certitude biologique, a appliqué à la philosophie les idées de M. Quinton, qui me disait un jour qu'il répudiait toute théorie politique ou intellectuelle dérivée de son système. Je le crois volontiers après avoir lu la philosophie de M. Valois, de l'« Action française »! Dans ce numéro, M. de Gourmont fait une niche à Chateaubriand en prouvant qu'au moment où il allait se mettre au *Génie du Christianisme*, il annotait d'une façon sceptique, cynique et impie le seul volume paru de son *Essai sur les résolutions anciennes et modernes*.

Les citations qui appuient le texte ne sont guère à l'honneur de Chateaubriand. On regrette que l'auteur des *Mémoires-d'outre-tombe* ait manqué de sincérité et se soit trouvé presque d'accord avec M. Rémy de Gourmont, qui formule ainsi sa philosophie de l'histoire : « Tout n'est que biologie, et ce serait une erreur grave de considérer l'évolution des sociétés humaines d'un autre œil que l'évolution des autres sociétés Animales ».

— C'est le même bon tour que joue à Nietzsche et à M. Jules de Gaultier, M. Louis Dumur.
Nietzsche est-il un révolutionnaire ou un classique ? M. de Gaultier s'en tire en disant qu'il a oscillé, comme la vie, et qu'il a eu des « opinions circonstancielles », des boutades, dit Georges Brandès. Mais M. Dumur montre le sophisme et que la grande antinomie métaphysique entre la volonté de puissance et le retour éternel est irréductible. D'après lui, Nietzsche est plutôt anti-Nietzschéen.

Dans ce numéro et le suivant, Laurent Tailhade termine la traduction de l'Aululaire de Plaute, la *Farce de la Marmite*. Traduction ? Transposition plutôt, car je doute que Plaute ait écrit : « la ferme ! » avant Zola. — (16 juin). Des vers d'Alfred Mortier, très psychologiques, George Groffe publie une lettre de Rops sur Stevens.

—

Dans l'*Occident* : l'*importance de Venise*, par Adrien Mithouard : c'est d'avoir compris que la peinture et non la sculpture était l'art central de l'Occident et d'avoir été non païenne

mais occidentale ; un poème de Henri Martineau ; une réédition par M. Florent-Matter de la légende de Sainte-Odile.

—

En quatre pages, M. Heibling, qui est ingénieur, découvre que la langue hébraïque est une langue artificielle comparable à la notation chimique actuelle. Elle se compose de soixante-dix éléments figuratifs (les 70 vieillards du schema hamphorasch) dont M. Heibling a pu reconstituer le sens exact. Tout le système est fondé sur trois règles (*l'Initiation*). Nous attendons anxieusement la traduction de la Bible selon la nouvelle méthode.

D'Eckhartshausen, suite de la réédition du voyage de Kosti :

« Sciences et arts ne seront, par conséquent, jamais nuisibles, tels qu'ils sont sortis de la main du Créateur, comme Moyens, pour la formation des hommes. L'abus rabaisse leur dignité, car l'homme prend son intérêt comme But de la science, son « Moi » comme But des arts ; l'Ordre est interverti et l'harmonie détruite ».

—

La Revue des Lettres et des Arts publie la conférence faite aux Indépendants par M. Guillaume Apollinaire sur les jeunes poètes. Il faut féliciter le conférencier — et le remercier — d'avoir fait à toutes les écoles leur part. Si l'on pense que M. Apollinaire est un « confrère », on comprendra qu'il a fait là un beau geste.

—

La société nouvelle : *les anabaptistes* par Elie Reclus ; la carrière de Bernard Shaw par Archibald Henderson.

FERNAND DIVOIRE.

Reçu : Les Chimères ; Les Bandeaux d'or : Pan ; Le Voile d'Isis ; La Chronique des Lettres françaises, etc., etc.

Reçu : Jacob Bœhme : *De signatura rerum*, traduit de l'allemand par Sédir, (Chacornac éd.) ; P. Froument : *Les Méthodes de la Raison*, (Vigot frères, éd.) ; Mme Aline Tasset : *La main et l'âme au Piano d'après Schiffmacher*, (Delagrave éd.) ; J. de Marthold : *La bonne Lorraine*, (Daragon éd.) ; Mme Alice Moisant : *Le droit du plus fort*, (Messein éd.) ; Dr O. Béliard et Dr Léo Gaubert : *Le Périple*, (Tassel éd.) ; Gaston Sauvebois : *Après le Naturalisme*, (Abbaye éd.) ; Et. Rouvray : *Paysages psychologiques* (Amitié de France éd.) ; Marinetti : *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste*, (Sansot éd.) ; Marinetti : *La Ville charnelle*, (Sansot éd.) ; Legrand-Chabrier : *La journée d'Arles*, (Sansot éd.) ; Mme Hankes-Drielsma de Krabbée : *Les Ames Muettes*, (Sansot éd.) ; Maxence Legrand : *La Bataille perdue*, (B. Grasset éd.) ; etc. etc.

ERRATUM : *Romans* : p.334 ligne 9, lire : genre au lieu de génie, ligne 38 : subtibilité au lieu de sublimité. Dans l'article : *Les Doctrines néfastes de l'Action française*, lire p. 326, ligne 14 : au-dessus au lieu de au-dessous. Les autres fautes d'impression peuvent être facilement corrigées.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

*Nous publions « Zanoni expliqué » dont nous n'avons jamais rencontré la version française. Stanislas de Guaïta s'était flatté de traduire pour la première fois l'*Introduction *du roman de Bulwer-Lytton ; or la traduction en avait déjà paru dans l'édition complète in-8°, bien supérieure à l'édition in-12°, plus facile à trouver. Espérons que pareille mésaventure ne nous arrivera pas et que ce sera bien de l'inédit que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.*

Zanoni expliqué (1)

par... (un anonyme que Bulwer-Lytton dans une note préliminaire qualifie : « un des écrivains les plus éminents de l'époque... »

MEJNOUR. = La Contemplation de l'Actuel, la *Science*. Toujours âgée, et appelée à durer autant que l'Actuel. Moins faillible que l'Idéalisme, moins puissante en pratique à cause de l'ignorance où elle demeure du cœur humain.

ZANONI. = La Contemplation de l'Idéal, l'*Idéalisme*. Nécessairement sympathique, existant par la jouissance, il a pour type l'éternelle jeunesse. L'Idéalisme est le puissant Interprète, le Prophète du Réel, mais ses facultés sont diminuées dans la proportion où il demeure accessible à la passion humaine.

VIOLA. = *L'Instinct humain* (à peine digne d'être appelé *Amour*, car l'Amour n'abandonnerait pas son objet sur l'ordre de la Superstition). Les premières aspirations vers l'Idéal font qu'il recherche primitivement des apparences fallacieuses. Il s'en détourne pour un plus haut amour, mais, par les conditions mêmes de sa nature, il ne peut s'y adapter et demeure accessible au soupçon et à la méfiance. Sa plus grande force, (l'instinct maternel) le rend capable de pénétrer certains arcanes, de suivre certains mouvements de l'Idéal, mais, trop faible pour les dominer, il cède à la Superstition — voit un péché là où il n'y en a pas, tout en en commettant un véritable, sous une trompeuse direction — sa faiblesse cherche un refuge parmi le tumulte déchaîné des passions de l'Actuel, et se détache de l'Idéal serein : — torturé cependant par la perte de ce même Idéal, jusqu'à ce que il expire, (je ne veux pas dire : *périsse*, mais :

(1) Dans la belle édition anglaise de Knebworth, la plus complète, cette notice est placée à la fin de l'ouvrage. N. du Tr.

soit transmué) dans une aspiration suprême vers la fusion des lois qui régissent les deux natures.

(La compréhension populaire serait mieux satisfaite si l'on définissait ces trois types ; *l'Intelligence, l'Imagination et le Cœur*).

L'ENFANT. = *L'Instinct nouvellement-né*, tant qu'il subit la direction de l'Idéalisme, promet, par son éveil précoce, sa vigilance incommunicable, des résultats surhumains, mais, inévitablement orphelin, il se voit contraint par une partie des lois de son être à retomber dans la condition commune.

ADONAÏ. = *La Foi*, qui ne manifeste ses splendeurs, ne rend ses oracles, ne communique ses merveilles à l'âme que dans ses stases les plus élevées ; elle a pour antagoniste direct l'Epouvante, de sorte que ceux qui recourent aux moyens de l'Epouvante doivent renoncer à ceux de la Foi. Cependant l'aspiration ouvre une voie réparatrice et peut rappeler la Foi, même quand elle jette son cri sous l'étreinte de l'Epouvante.

LE GARDIEN DU SEUIL. = *L'Epouvante* (ou *L'Horreur*), contre laquelle l'homme est défendu par l'épaisse barrière de la Règle et de la Coutume. Du moment où cette protection cesse, et où l'esprit humain s'aventure seul, dans les régions inexplorées de la Nature, cette Naturelle Horreur le hante ; elle ne peut être vaincue que par le défi, par l'aspiration vers le Créateur et le Recteur de la Nature, et par la confiance en ce Recteur suprême, qui a la Foi pour messagère et pour instrument.

MERVALE. = *Les Conventions*.

NICOT. = *La Passion*, mais inférieure et pernicieuse.

GLYNDON. = *L'Aspiration Imparfaite*. Elle suivrait l'Instinct, mais elle s'en laisse détourner par les Conventions ; l'Idéalisme la trouble en l'attirant, et, passagèrement, l'inspire, mais elle ne possède pas la persévérance nécessaire à la contemplation initiatique de l'Actuel. Elle joint à son privilège usurpé les tentations du sensualisme et elle souffre de l'horreur de l'un et du dégoût de l'autre, entraînant l'innocence dans ce fatal conflit spirituel. Sur le point de périr, elle est rachetée par l'Idéalisme ; incapable de s'élever elle-même à cette modalité de l'être, elle s'estime heureuse de rentrer dans la région du Familier, et se reposera désormais dans la Coutume.

(C'est aussi le Miroir de la Jeunesse Masculine).

ARGUMENT DE L'ŒUVRE

L'Etre Humain soumis aux conditions ordinaires — exempt de ces conditions. (Maladie — Pauvreté — Ignorance — Mort).

La *Science* s'efforce d'élever les mieux doués au-dessus de ces conditions. Le résultat présente autant de victimes que d'efforts et le Lutteur demeure finalement isolé ; car l'objet qu'il poursuit n'est pas adéquat aux natures sur lesquelles il veut agir.

La poursuite de l'*Idéal* comporte des émotions d'un ordre tel qu'elles rendent l'Idéaliste vulnérable à l'humaine passion et pourtant et si longtemps qu'il s'en garde, fatalement vulnérable, accessible tout au moins à une union avec l'*Instinct*. La Vision Intérieure et la Clairvoyance sont obscurées en lui par la passion. Tout effort en vue d'élever l'Instinct à l'Idéalisme est vain ; les lois de leur être sont antinomiques (au moins au premier stade du développement de l'Instinct). Ou bien l'Instinct s'alarmera et cherchera un refuge dans la Coutume ou la Superstition, ou bien il sera abandonné, sans ressource, à la charité humaine et confié aux soins de la Providence.

L'Idéalisme, dépouillé de la Vision Intérieure et de la Clairvoyance, perd sa sérénité, retombe sous les lois de l'Horreur à laquelle il avait échappé, et en acceptant leur aide, perd ses droits au secours supérieur de la Foi. La voie de l'aspiration cependant lui demeure ouverte, et par là, celle d'une lente réintégration, et même de *quelque chose de mieux*.

Evoquée par l'aspiration, la *Foi* arrache à l'Epouvante elle-même la vérité rédemptrice à laquelle la science demeure aveugle, et que l'Idéalisme salue comme sa plus transcendante acquisition, sa couronne et sa victoire, l'inestimable PREUVE résultant de tous ses travaux et de toutes ses luttes. Et pendant que s'élabore lentement cette Preuve :

Les Conventions intriguent, se complaisant en elles-mêmes et se garant de tout risque ;

La *Passion Egoïste* périt, rampante et désespérée ;

L'Instinct s'endort dans l'attente d'un réveil supérieur, et *l'Idéalisme* apprend, comme une suprême leçon : que le sacrifice volontaire est la vraie rédemption ; que les régions de l'Au-Delà conviennent seules à l'exemption des lois ordinaires et que la Mort est le portique éternel, désigné par le doigt de Dieu, la vaste avenue par laquelle l'homme, au lieu de se glisser, solitaire et furtif, dans le royaume de l'Existence Délivrée, y entrera, triomphant, et accueilli par la hiérarchie des Essences Immortelles.

En d'autres termes : *le lot humain universel est, après tout, celui qui comporte les plus glorieux privilèges.*

Traduit par CAMILLE MARYX.

La Ville des Expiations

(Suite)

Livre Troisième

I

Comment concilier les lois préventives avec la liberté ? Le don de la capacité du bien et du mal suppose la nécessité de l'épreuve.

Faciliter l'épreuve, la proportionner selon le besoin de celui qui y est soumis : voilà toute la pensée des lois préventives.

Un malade qui a des éruptions sur la peau n'est pas seulement traité à l'extérieur par un médecin habile ; ce médecin travaille à purifier le sang de l'individu, à rétablir l'équilibre des humeurs. En vain vous supprimerez la peine de mort, en vain vous graduerez avec soin les autres peines, vous n'aurez rien fait si vous ne réformez l'ensemble social. La société a cessé d'être un fait fatal ; elle est devenue un fait qui retombe de plus en plus dans le domaine du libre arbitre. Et ici je ne vous demande point une vaine utopie. Commencez par extirper la mendicité, premier élément de nos hontes et de nos misères ; substituez graduellement les secours à domicile à l'établissement des grands hôpitaux. Dans le système à domicile tout profite à la famille dont vous resserrez les liens par les soins qu'elle-même continue de donner au malade ; dans le système des hôpitaux, vous créez de nouvelles calamités, vous entretenez une sorte de dédain de soi-même, qui est un si grand mal, vous achevez de détruire les affections domestiques.

Une première mesure à prendre, c'est d'inculquer le sentiment de l'avenir à ceux qui en sont dépourvus. Inspirez-leur la prévoyance par tous les moyens possibles, et

vous aurez fait un pas immense. Soignez l'aisance de chacun, faites-la descendre dans toutes les classes. Respectez en tous la dignité humaine, afin que chacun se respecte soi-même. Multipliez le travail et les produits du travail ; divisez la propriété ; ne vous laissez pas assourdir par les plaintes qu'exhalent ceux qui craignent que chaque portion de terre, à force de se diviser, ne finisse par s'anéantir. Faites que le travail soit certain de son salaire et de sa récompense, et que l'homme laborieux ne puisse pas craindre d'être réduit au pain de l'aumône ; faites que, par le travail quant à l'industrie, par de bons procédés agronomiques quant à la culture des terres, par la bonne direction des produits, la petite propriété s'améliore plutôt qu'elle ne s'agrandisse. Les machines multiplient les forces, les assolements multiplient la terre. Où la charrue de la grande propriété donnera sept, la bêche de la petite propriété donnera dix ; et cela indépendamment des autres produits. Considérez un champ comme une manufacture. Répandez l'instruction, civilisez autour de vous.

La meilleure manière de faire des lois préventives, lesquelles ont toujours été le grand problème de l'organisation sociale, c'est de répandre l'instruction, l'aisance, la propriété foncière ou industrielle, le sentiment moral, de développer l'intelligence pour arriver plus sûrement au développement du sentiment moral.

Admettez qu'il n'y a d'autre inégalité que celle des facultés. C'est Dieu qui a voulu cette inégalité, et il a voulu qu'elle fût initiative. Il l'a domptée par une loi progressive que nous ne pouvons formuler didactiquement, mais que des considérations sur la marche des destinées humaines nous aident à entrevoir. N'est-ce pas déjà un grand progrès que la force morale ait pris l'ascendant sur la force physique ? Introduisons le plus grand nombre d'hommes que nous pourrons dans l'usage de la force morale. L'âge des sociétés fondées sur les castes, sur l'esclavage, etc... est passé, et les sociétés furent légitimes ; mais l'inégale répartition des facultés humaines, dont elles furent l'expression rigide, continue de subsister, toujours sous la condition de la loi progressive.

II

Lorsqu'il n'y aura plus ni prostitution publique, ni mendicité, c'est-à-dire lorsque la société elle-même donnera l'exemple du respect pour la nature humaine, alors l'œuvre des lois préventives sera bien près d'être accomplie.

On a commencé par abolir les supplices, il faut encore abolir la peine de mort. Comment interdire le meurtre, lorsque la société, elle-même, se le permet? Faudra-t-il qu'elle s'arroge l'odieux privilège du meurtre? Et un meurtre lent, froid, calculé? Et encore un meurtre consommé par un moyen mécanique! La mort donnée à l'homme par une machine! L'homme livré comme une bête féroce prise dans un piège! L'ironie d'un démon ne saurait aller plus loin : cela fait frémir de honte et d'indignation. L'homme rendant le dernier soupir dans la rage! L'heure suprême, une heure de malédiction! Dieu! des regards avides, et nulle pudeur pour la souffrance la plus intime! Croyez-vous que cet horrible jet de sang ne fera pas naître des idées de sang? Croyez-vous que ce spectacle d'angoisse et de terreur soit innocent pour ceux que vous y conviez? N'y a-t-il point un anathème puissant quelque part, si ce n'est sur l'échafaud, du moins dans la foule?

L'argument tiré de l'exemple ne peut déjà plus se soutenir avec assurance. L'utilité, lorsqu'il s'agit de la souffrance et de la mort, l'utilité est l'idéal de l'odieux.

Rassurez-vous cependant si vous voyez luire le jour où les funestes fonctions de bourreau n'existeront plus... Oui, la société continuera de marcher malgré les menaces de M. de Maistre. Dieu, car c'est Dieu qui veut une rançon, qui veut être supplié par le sang, Dieu ne cessera point de laisser tomber ses regards paternels sur la société.

Lorsque vous serez bien-convaincus que l'homme a toujours droit à l'expiation, alors vous n'aurez ni prisons, ni hôpitaux, ni supplices, ni chaînes à sceller.

En supprimant la peine de mort, soyez-en prévenus d'avance, je ne veux ni l'esclavage, ni la privation de l'air et de la lumière; je veux conserver la liberté des mouvements. Enfin je ne veux pas substituer à la peine de mort une peine pire et plus longue. Beccaria n'avait pas assez secoué le joug des préjugés qui de son temps pesait de tout son poids sur la jurisprudence criminelle. Et d'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, ce que je veux éviter, c'est l'irrévocable.

Souvenons-nous du respect que nous devons toujours à une intelligence morale et libre; souvenons-nous que nous ne pouvons sans crime empêcher l'homme de mériter et de démériter. J'ai fait connaître plus haut tout mon secret. Je veux recommencer l'éducation de ceux à qui elle n'a pas réussi jusqu'à présent, ou les introduire dans un autre milieu social, celui où ils sont nés ne pouvant plus que les corrompre; car un ordre social quelconque corrompt inévitablement ceux qui ne sont pas faits pour lui. On me répondra que je ne puis ôter le mal du sein de la société, je

le sais bien, puisque j'ai imaginé la Ville des Expiations.

III

Que direz-vous, hommes du monde si faciles à vouloir que la justice soit rigoureuse, parce que vous vous croyez au-dessus des soupçons de la justice, parce que vous vous croyez inaccessibles à toute séduction, parce que vous pensez qu'aucune circonstance ne peut tromper vos intentions, qu'aucune illusion ne peut égarer vos sens et votre imagination ; que diriez-vous si je vous annonçais dès à présent que parmi les grands coupables réunis un jour dans la Ville des Expiations, il y en aura certainement dont il faudra certainement travailler à adoucir les remords ; qu'il y en aura à qui il sera bon d'enseigner qu'il ne faut jamais désespérer de soi ?

Que diriez-vous, si je vous affirmais, comme déjà on a osé l'affirmer dans l'Homme sans Nom, que certains hommes pour être épurés doivent passer par la fournaise ardente des remords les plus poignants ? Et vous qui êtes si fiers de votre innocence conservée, que diriez-vous si je me permettais un doute outrageant à votre égard, puisque vous m'y autorisez par votre manque de charité ? Peut-être en effet est-ce par ménagement pour votre faiblesse que les grandes tentations, c'est-à-dire les grandes épreuves, vous ont été épargnées ; ne soyez donc pas si fiers de ce que les routes ont été aplanies pour vous. Vous n'auriez pas été assez forts ; vous aurez été moins éprouvés, vous serez placés moins haut. Eh bien ! sachez-le enfin par moi, oui, j'en suis certain, la grande expérience que je propose montrera des abîmes du cœur, des abîmes de toutes les sortes, et que nous ignorons encore. Derrière des mystères de perversités nous découvrirons avec joie des mystères de bons et nobles sentiments enfouis dans le cœur de ceux que nous nommons les méchants, comme de secrets et détestables sentiments sont quelquefois cachés dans le cœur de ceux que nous nommions les bons.

Enfin, il faut bien que nous finissions toujours par retrouver une âme humaine, une intelligence humaine, une créature promise à de hautes destinées. Sachez donc que le cœur de tous les hommes est pétri de la même argile, et que le cœur de tous les hommes produit de bons et de mauvais sentiments, comme toute terre produit le blé et l'ivraie. Et de plus, si vous êtes chrétiens, comme je ne puis en douter, souvenez-vous que toute créature humaine a été jugée digne d'être rachetée par la mort de l'Homme-Dieu.

Que diriez-vous encore, sages et prudents du monde, si

je vous annonçais comme certain que, quelques années après sa fondation, les habitants de la nouvelle ville formeraient une colonie régénérée qui régénèrerait la société où elle aurait été fondée ? Elle deviendrait, si j'ose m'exprimer ainsi, la métropole du sentiment moral.

Permettez-moi que je vous le redise, car je voudrais le dire à toutes les pages, le grand besoin de l'homme, c'est la société, et le méchant ne réclame que le bienfait de l'expiation, le droit imprescriptible d'être civilisé. Encore une fois, les méchants, les scélérats sont des barbares, dans le sens que nous avons fixé à ce mot. Mais, vous le savez, une société vieillie offre des inégalités blessantes ; la misère y est à côté de l'aisance ; l'orgueil et l'abjection s'y touchent, rarement la plainte de l'être souffrant y est entendue, et l'être souffrant étouffe sa plainte inutile : de là toutes les révoltes manifestées ou non manifestées.

Les hommes que les inégalités blessent, dont tant de misères ont empoisonné l'âme, transportez-les ailleurs ; placez-les dans un autre milieu social ; qu'ils ne foulent plus un sol inhospitalier qui ne produit plus que des ronces et des épines ; qu'ils aillent respirer l'air natal, c'est-à-dire l'air des institutions primitives, à la condition toutefois que ces institutions seront modifiées par les sentiments et les idées du christianisme. Faites-leur une vie de choix, une vie commune à tous, une vie où tout soit précepte et instruction morale. Les formes sociales dans lesquelles ils se trouvent enveloppés sont usées, sans crédit, sans amour ; et, c'est ce qui arma quelques-uns d'entre eux, les caractères les plus énergiques et les plus forts, ceux qui peut-être eussent été le plus susceptibles du bien ; c'est ce qui les arma contre les lois du pays, contre les sentiments mêmes de la nature. Que le silence et la méditation, qu'une charité compatissante et appropriée à leur caractère leur fasse retrouver leur nature primitive, leur nature susceptible de recevoir l'initiation. Pour eux ce sera sortir de la servitude d'Egypte. Qu'ils oublient jusqu'à leur nom, devenu un nom d'opprobre et de malheur ; qu'ils en viennent à expier leurs fautes, à expier leurs crimes, comme nous expions tous la chute originelle. Ne leur dites pas : « Vous êtes des scélérats » ; car, si vous leur parlez ainsi, malgré leurs chaînes ils resteront scélérats par le cœur. Dites-leur bien plutôt : « Une créature intelligente, une créature faite à l'image de Dieu, doit toujours finir par concevoir le bien ». Ne craignez pas de vous mettre à leur niveau, de vous identifier avec eux, car ils sont enfants de Dieu, et Dieu a défendu de maudire Caïn, le premier meurtrier. Savez-vous d'ailleurs la distance réelle qui est entre eux et vous ? Ah ! avant même de revêtir pour eux le doux manteau de la charité,

ne craignez pas de ceindre vos reins de la terrible ceinture de la solidarité.

Voici ce qui va irriter toutes les susceptibilités ; et je ne puis m'abstenir cependant de le dire. Le parricide et l'empoisonneur seront traités à l'égal de l'escroc, à l'égal peut-être du contrebandier et du déserteur. Les crimes qui révoltent le plus la nature humaine, et les fautes que l'on serait le plus enclin à pardonner, mangeront le même pain. Oui, il faut bien que ce soit ainsi puisque nous ne faisons plus qu'ajourner le coupable devant la justice de Dieu, la créature devant son Créateur, le vase devant celui qui l'a fait, et qui seul peut le briser. Vous êtes bien obligés de renvoyer à Dieu la récompense des bons, pourquoi ne lui renverriez-vous pas la punition des méchants, ou pour mieux dire, la dispensation d'un genre d'épreuves au-dessus de votre puissance ? Dites-moi les dédommagements que vous offrez à tant de justes qui souffrent pour la cause même de la justice ! Ah ! vous ne pouvez faire autrement que d'en appeler pour eux à une autre vie. Ce que vous devez aux bons, c'est la protection dans le bien ; ce que vous devez aux méchants, c'est de leur rendre possible et facile le retour du bien.

Laissez à Dieu la juste rétribution ; ne vous réservez que la charité, puisqu'elle est descendue du ciel pour nous.

Vous qui condamnez à mort pour de certains crimes, vous n'avez pas de punition, même légère, pour des crimes plus grands que ceux qui entraînent la peine capitale. Renoncez donc à ce reste de lois sanguinaires et conséquentes de Dracon, que jamais vous ne sauriez admettre dans toute la rigueur de l'application. Dès lors renoncez à votre justice courte et injuste, à votre justice de hasard et sans véritable équité. Les premiers législateurs qui ont infligé la peine de mort l'avaient admise pour des choses relatives aux mœurs. Dans votre civilisation compliquée, vous ne le pouvez pas. Supprimez donc la peine de mort pour le meurtre, comme vous l'avez supprimée pour des atteintes à la pudeur, pour la profanation du lit conjugal. N'y a-t-il pas en effet des choses plus saintes et plus sacrées que la vie elle-même ? Et qu'y a-t-il de plus terrible qu'un avenir perdu pour l'innocence et la vertu ?

IV

Mais il faut bien que je vous en avertisse, afin que vous connaissiez toute la folie de mon plan ; la ville des Expiations ne sera pas habitée seulement par des coupables, par des individus que, pour me conformer à votre langage, je consens à appeler le rebut de la société. Beaucoup de per-

sonnes y viendront, je l'espère, de plein gré, et avec toute leur innocence, du moins selon le monde, prendre le cilice de l'infamie et du crime, se soumettre au baptême douloureux de la pénitence, rétrograder volontairement de la charité à la solidarité. Et ceux-là seront, sans distinction des autres, confondus dans le même régime, dans les mêmes habitudes.

Juste ciel! vous voulez donc que nous nous assimilions au parricide, à l'incendiaire, au sacrilège! Oui je le veux, car il y a eu dans de grands coupables des sentiments dont vous vous seriez honorés. Et que savez-vous, puisque vous me forcez de nouveau à le dire, que savez-vous comment vous eussiez agi dans telles ou telles circonstances? Que savez-vous la conduite que vous eussiez tenue si vous eussiez été élevés de telle ou telle manière? Que savez-vous la force que vous auriez trouvée en vous,pour résister à telle ou telle épreuve? Que savez-vous enfin si votre faiblesse seule, si l'heureuse nullité de votre caractère ou le peu d'énergie de vos facultés n'ont pas fait toute votre sûreté, toute votre innocence? Ne soyez donc pas si fiers de ce que vous avez été ménagés par le souverain dispensateur des destinées humaines. Prenez donc pitié de ceux qui ont succombé à des épreuves dont l'intensité peut-être vous aurait fait succomber vous-mêmes. Ceux-là sont des victimes dévouées par la justice de Dieu pour montrer la faiblesse de tous, pour montrer à tous jusqu'où peut descendre la nature humaine, pour enseigner à quelques-uns toute l'étendue de la charité; et sans doute il leur sera tenu compte de la violence de l'épreuve, lors même que l'épreuve a excédé leurs forces.

N'espérez pas toutefois que je vous introduise dans le secret des conseils de Dieu, car je n'ai que des conjectures à vous offrir. Mais laissez-moi vous dire: « Et d'ailleurs que sont vos justices à vous, que sont vos innocences? » Quelques-uns de nos frères auront bu la coupe d'absinthe jusqu'à la lie, et peut-être seront-ils, à cause de cela, initiés avant vous aux grands mystères de la miséricorde divine, pendant que vous aurez encore à vous purifier de votre orgueil, de votre dureté, de votre fastueuse et inexorable justice. J'ai lu dans l'Evangile, et vous l'avez lu aussi, le premier qui a suivi le Christ rédempteur dans les royaumes du ciel, c'est un misérable que nos traditions ont nommé le bon larron. Celui que Jésus Chrit a fait le prince des apôtres avait renié trois fois son maître.

Oui, je suis autorisé à le penser, et je puise ma conviction dans les plus intimes profondeurs du cœur humain; oui, de grands exemples et des idées fécondes de régénération ne tarderont pas de sortir de notre Ville des Expiations.

V

Je disais tout-à-l'heure, je l'ai dit plus d'une fois, que l'homme le plus dégradé à nos yeux n'a souvent besoin que d'être civilisé.

Voici un grand exemple qui vient d'être donné, une grande expérience qui vient d'être faite. Une partie du peuple français était réduite à une sorte d'état de servitude, au point que plusieurs écrivains se sont crus autorisés à remonter jusqu'au droit de conquête pour expliquer l'origine et l'existence de ces peuples dans le même peuple. Cette partie vouée à une abjection ou à une privation de droits qu'aucune prescription ne pouvait rendre légale, ou enfin à une tutelle au moins devenue sans motif et à laquelle il n'y avait point de borne réelle ; cette partie du peuple, ou plutôt cet autre peuple s'est affranchi peu à peu, s'est graduellement avancé dans les routes de l'émancipation. Tout-à-coup ce peuple sans régime légal a voulu, irrésistiblement se constituer. La société encore une fois s'est régénérée par la conquête ; mais cette fois le peuple conquérant a été autocthone, est sorti du sol même, Les conquérants ont signalé leur triomphe par les violences ordinaires de la conquête. Ils ont brûlé, saccagé, égorgé ; ils se sont partagé les dépouilles des vaincus ; ils ont dédaigné les sciences et les arts : puis ils ont courbé la tête sous le joug des idées morales ; puis ils ont voulu, comme cela arrive toujours, prendre les mœurs, les habitudes des vaincus. C'est aux vaincus maintenant à faire leur devoir, car la victoire a été pleine et entière. Il faut qu'ils souffrent l'égalité, c'est-à-dire la justice égale pour tous.

M. de Montlosier a fort bien prouvé que l'invasion de la Société nouvelle n'a pas commencé en 1789. On a beaucoup parlé de la corruption qui a amené la révolution française. Oui, la corruption était dans ce qui formait la nation légale, la nation privilégiée. Pour les autres, c'était autre chose que la corruption. Il y avait donc le peuple barbare et le peuple corrompu. Encore une fois les barbares ont conquis la vieille Sybaris, la monarchie de Louis XIV, devenue celle de Louis XV. Alors deux grands génies avaient paru avec une mission redoutable. Voltaire pour démolir l'ancien ordre de choses, Rousseau pour donner des lois à des barbares sans lois. Nous n'eûmes malheureusement que des missionnaires de fin, nous n'en eûmes point de renouvellement ; car il ne fut point donné à Rousseau de connaître la philosophie palingénésique qui gouverne les sociétés humaines. L'énigme de l'homme ne fut devinée ni par les rois, ni par les précepteurs des rois ; le phénix fut consumé par un feu tout matériel. Fénelon

n'était point là pour charmer les derniers instants, les souffrances suprêmes de l'oiseau cyclique.

Il y avait donc réellement deux peuples en France. L'ancien peuple s'était abatardi par excès de civilisation. Le nouveau peuple, resté barbare ou dans les liens de la servitude, avait besoin d'être civilisé. On lui a donné des armes avant de le civiliser : voyez ce qui est arrivé. Les révolutionnaires ont voulu égorger le premier, et imposer la civilisation à l'autre, mais une civilisation de livres, le paradoxe du contrat. C'est par la classe moyenne qu'il est permis de croire qu'on pouvait parvenir à l'amélioration sociale ; mais il ne fallait pas attendre, il fallait donner des institutions. Aujourd'hui si vous voulez recréer l'aristocratie, c'est-à-dire rendre l'ascendant à l'ancien peuple civilisé, vous faites revenir la révolution. D'ailleurs cet ancien peuple civilisé est resté en arrière des lumières.

Il en est de même dans un autre ordre d'idées. La philosophie du dix-huitième siècle était finie : et ce sont ses ennemis qui l'ont fait revenir de son exil. Ce sont les ennemis de la révolution qui feront revenir la révolution.

Nous avons vu en 1820 qu'on a craint le retour des scènes de 91, de 92 et même de 93. Les esprits pusillanimes font quelquefois plus de mal que les esprits aventureux ; la crainte d'un pareil paroxysme était une vraie terreur panique dont on a soigneusement évoqué les tristes fantômes. Ce n'aurait cependant point été l'expérience qui eût pu nous en garantir, car l'expérience n'est rien pour les populations, parce qu'elles agissent toujours instinctivement. Ce n'aurait donc été que le progrès des idées morales, qui eût en effet contenu le peuple, et qui l'aurait contenu suffisamment contre l'attente même de ceux qui venaient lui contester sa victoire ; mais qu'on ne s'y trompe pas, le progrès n'est point encore descendu assez avant pour qu'on puisse se rassurer entièrement ; et l'on doit toujours redouter d'ébranler les masses. Heureusement le peuple a eu plus de sagesse que ceux qui le provoquaient avec tant d'imprudence ; il a senti sa force, et il est rentré dans son repos.

Au reste, une révolution accomplie ne peut ni recommencer ni s'annuler. La terre et la propriété industrielle sont affranchies. La Charte a donné au fait la sanction du droit, et l'indemnité du milliard, la sanction de la justice. C'est l'indemnité du milliard qui consacre l'abolition de la confiscation.

J'ai déjà prévenu que la Ville des Expiations était écrite bien des années avant les événements de Juillet. Je crois

devoir laisser toujours subsister la forme évolutive de mes opinions et de mes sentiments.

VI

Nous sommes tous pécheurs, et nous avons tous besoin de pardon. La terre est une vallée de larmes ; et c'est la grande cité de l'Expiation.

Tous les hommes commettent des fautes ; ces fautes comparées à la perfection du Créateur, sont infinies en gravité. Qui donc sait jusqu'à quel point nous sommes coupables ? Qui sait combien nous l'avons été avant la réalisation de notre existence actuelle, avant la division de l'unité, c'est-à-dire dans notre essence même ? Qui appréciera la peine attribuée à notre nature, ou plutôt la durée et l'intensité de notre expiation ?

La Justice de Dieu est lente ; les délais de la justice prouvent le respect de Dieu pour la liberté de l'homme. Si Dieu saisissait toujours le coupable au milieu de son crime, il anéantirait la liberté de l'homme ; car alors l'homme, trop certain que la punition suivrait immédiatement la faute, ne pourrait plus concevoir la pensée de prévariquer. Dieu, maître du temps, accorde le temps au juste pour qu'il mérite en persévérant, et au coupable pour qu'il acquière le mérite du repentir.

L'homme apprécie mal les fautes d'un autre homme, parce qu'il ne peut pas s'identifier assez avec la conscience d'autrui.

Le véritable juge de l'homme, c'est l'homme lui-même ; encore n'est-ce qu'en s'élevant au-dessus de sa propre situation, en dominant pour ainsi dire ses facultés.

Lorsque la créature paraîtra devant son Créateur, elle sera seule en présence de son juge. Ce sera la créature elle-même qui se jugera, car alors elle sera rendue à toute l'énergie du sentiment moral, à un parfait désintéressement de sa destinée, et elle sera dépouillée de toute espèce d'illusion. Un rayon de l'intelligence suprême illuminera cette créature, et le Créateur ne viendra que pour adoucir par sa miséricorde le jugement de la pauvre créature sur elle-même. Alors commenceront pour elle les jours d'une nouvelle expiation ; mais nous devons nous arrêter sur les limites d'une investigation qui déjà pourrait être nommée téméraire. Qui suis-je pour pénétrer dans la terreur des emblèmes, dans les menaces de la Parole ? Le moment est venu où l'autorité légitime ne peut tarder de s'expliquer.

Le Christianisme est la seule loi morale du genre humain ; ne cherchons point à prévoir tous les développements du Christianisme ; attendons-les avec confiance, ou de la tradition mieux expliquée, ou même d'une manifestation spéciale, si Dieu le juge nécessaire.

Quelquefois c'est un homme qui est prophète au milieu d'un peuple ; quelquefois c'est un peuple tout entier. Moïse a initié un peuple ; le Christianisme a initié le genre humain.

Lorsque le Christianisme parut sur la terre, des sectes religieuses, des sectes philosophiques, firent de grands efforts pour concilier ces sectes avec le Christianisme, ou pour l'adapter à des débris de croyances. Ce fut là l'origine des hérésies. Souvenons-nous qu'avant le concile de Nicée, il y avait beaucoup de diversité dans les formes de l'expression chrétienne. La ligne de l'orthodoxie n'était point aussi inflexible qu'elle l'a été depuis, et surtout qu'elle l'est à présent. Reportons notre pensée, ainsi que je l'ai déjà fait entendre, vers les premiers siècles de notre ère ; c'est là que nous devons prendre notre point de départ, si nous voulons connaître les traditions générales du genre humain, et y conformer nos opinions.

Quoi qu'il en soit, s'il est une vérité qu'il nous soit permis d'établir, c'est celle-ci : l'homme est fils de lui-même.

VII

La société a le droit de punir les infractions à ses lois, car ses lois sont divines ; mais la société se perfectionne ; et ses lois se perfectionnent aussi. Les lois sont l'expression de la société. Dans ce monde périssable et changeant, il ne peut y avoir rien d'absolu : il n'y a donc ni vérité absolue, ni justice absolue, ni principe absolu. C'est une grande preuve de notre misère que l'absolu conduise droit à l'absurde. Ne soyez donc point étonnés si les lois se perfectionnent, sont susceptibles de s'améliorer, si elles ne contiennent jamais le sentiment d'une pleine et entière confiance, en un mot si elles varient comme la société.

Bossuet me fournirait ici un immense argument pour cette thèse du progrès dans les lois, puisqu'il a cru au progrès dans les dogmes sur lesquels repose toute religion. N'a-t-il pas en effet, affirmé que Dieu avait cru nécessaire dans les lois du Sinaï de céler au peuple Hébreu, à son peuple tiré de la servitude d'Egypte, la connaissance de l'immortalité de l'âme ?

Il n'y a point de vérité absolue, disions-nous, point de justice absolue dans ce monde contingent et conditionnel.

Ainsi je n'ai pas à me justifier si j'ai quelquefois énoncé des choses contraires les unes aux autres, des choses qui semblent s'exclure. Je nie l'absolu, et cependant je l'admets ; ces deux énonciations peuvent également s'affirmer. Voyez dans l'Orphée le livre des initiations.

Tout en niant la justice absolue, je suis loin des philosophes qui n'ont placé la justice que dans la stipulation de la loi, et qui par conséquent ne font résulter la justice que de la parole prononcée ou écrite Cette philosophie, appliquée aux lettres et aux arts, tend à dire qu'il n'y a de beau que le convenu. C'est sur cela que repose au fond le système classique, lequel est fini, je ne veux pas dire que nous devions renoncer au génie classique, ni même en restreindre l'emploi : seulement l'inspiration générale n'étant plus là, nous ne saurions plus y trouver qu'une servile imitation.

Pour en revenir à la justice fondée sur la loi, il faut bien admettre qu'il y a dans la loi une raison de justice, mais de justice générale. Alors on parviendrait à concilier l'absolu avec le conditionnel, comme, dans une certaine sphère d'idées, on pourrait concilier la prescience de Dieu avec la liberté de l'homme.

Il en est de même pour la littérature et les arts : tous les principes se tiennent.

Il resterait une belle question à examiner, celle de la justice sociale et de la justice privée, celle de la morale générale et de la morale individuelle. Ce serait la matière d'un très beau livre ; je n'ai en ce moment qu'un mot à dire à ce sujet, c'est que nous devons nous garder de nous diriger par plusieurs morales et plusieurs justices. Toute bonne philosophie doit travailler à les unir, car très certainement elles sont toutes unies dans la pensée de Dieu.

VIII

Je pourrais entasser ici tous les arguments et tous les plus brillants paradoxes contre l'état social. Un tel signe de dissolution et de mort n'a pas manqué dans le siècle dernier. Ne cédons point à cette misanthropie chagrine et orgueilleuse, mais sachons qu'elle existe. Fondons une sorte de Lazaret pour cette grande maladie de l'espèce humaine, et ne nous laissons pas aller à une aussi triste contagion. Elle ne travaille pas toujours les esprits ; elle ne se manifeste avec quelque énergie qu'aux époques de fin et de renouvellement.

La Ville des Expiations est faite pour ajouter à l'intensité du sentiment moral. Là, l'homme séparé de la société commune, dans un monde à part, pour y accomplir une expia-

tion spéciale, soustrait aux contrariétés pénibles ou fastidieuses, déchargé des gênes et des fardeaux, est rendu à toute la plénitude, à tout l'ascendant de sa conscience.

C'est un malheur de mon sujet de m'obliger à répéter souvent les mêmes choses Je répèterais moins souvent si j'étais certain que la pensée dominante de cet écrit fût toujours présente à l'esprit du lecteur. La vie est une épreuve et une expiation. La Ville des Expiations est instituée pour faire atteindre ce but à ceux qui s'en sont écartés ; mais toujours dans notre ville nouvelle, comme dans le monde, c'est à l'homme à s'expier lui-même.

Des religions anciennes ont cru pouvoir expier par des cérémonies. Le Christianisme n'expie que par le repentir, qu'en faisant l'homme nouveau, par une palingénésie anticipée. Ceux qui sous la loi chrétienne croient encore pouvoir expier par des cérémonies et des pratiques, ceux-là sont restés païens.

Aux initiations anciennes on n'admettait que les hommes qui avaient mené une vie heureuse et honnête. Le christianisme convoque tous les malheureux et tous les coupables à son universelle initiation : il n'exclut aucune misère.

Autre caractère du christianisme. Il reconnaît une initiation primitive, une initiation qui précède la faute de chaque individu ; c'est l'expiation de la nature humaine par la Rédemption ; c'est l'immense charité de Dieu venant réparer le mal introduit par la nécessité de la liberté pour l'être moral.

Souvenez-vous des expiations anciennes, non pour les imiter, mais pour apprendre que la pensée des Expiations repose dans tous les souvenirs du genre humain ; souvenez-vous encore que la pensée si féconde de l'initiation et de l'épreuve, dans une application plus générale, tient à une croyance unanime, celle d'un état de déchéance.

Enfin, si nous avons admis qu'il y a pour tous les hommes et pour le genre humain tout entier, des épreuves successives, des épreuves appropriées aux temps et aux lieux, ne cessons de penser qu'il n'est pas bien de prolonger un système d'épreuves, lorsque ce système est frappé de désuétude, car alors il est réprouvé par la Providence.

IX

En ôtant la vie à l'homme, vous lui ôtez tout ce que vous pouvez. Si Dieu n'était pas miséricordieux, que deviendrait cette pauvre âme que vous jetez pleine d'angoisses devant son Créateur ? Et encore ces angoisses ne sont point celles du remords, de l'acceptation de l'expiation : ce sont celles du supplice, c'est-à-dire de la rage et du désespoir.

N'avez-vous jamais entendu parler d'un homme qui, fasciné par une passion coupable pour un objet indigne, est entraîné d'abord au vol, puis au meurtre, et finit par être condamné à mort? Vous abrégez ses souffrances ici-bas, mais sa dette n'est point acquittée, et vous le livrez déjà. Miséricorde de mon Dieu, soyez plus forte que l'étroite justice de ceux qui ont condamné cet homme, qui lui ont enlevé le jour du repentir, qui ont chassé le remords par les terreurs du supplice. Ils ont fait comme ces créanciers impitoyables qui plongeaient leurs débiteurs dans d'odieux cachots, et les faisaient expirer dans de lentes tortures, au lieu d'alléger pour ces malheureux le fardeau de la dette, de les mettre en état de s'acquitter peu à peu par le travail de leurs mains. C'est la faim, c'est le dénuement, c'est l'amour qu'il porte à sa femme et à ses enfants, qui l'avaient contraint à emprunter ; ensuite les exactions du riche heureux avaient creusé l'abîme sans fond.

Il est des coupables qui ne connaissent pas le repentir ; il faut le leur enseigner, car l'homme est destiné à tout apprendre. Je m'abstiens de rappeler que trop souvent des innocents ont été condamnés à mort. Justice des hommes, qu'aviez-vous qui vous rendît si hardie à courir de tels risques ? Cet infortuné que vous avez fait mourir avec le grincement du désespoir, et que Dieu a saisi, maudissant avec trop de raison les hommes et les choses les plus saintes qui soient parmi les hommes, maudissant peut-être son Créateur ; maudissant son Créateur, car sans doute il ne savait pas encore ce qui lui aurait pu être enseigné plus tard, à savoir que la souffrance est le prix de la vie, et que la vie est le prix de l'immortalité ; cet infortuné que sera-t-il devenu ? Heureusement pour lui et pour vous, Dieu aura fermé l'oreille à de telles malédictions. Dieu n'aura pas livré cette âme aux tourments de l'âme à jamais déchue ; car alors il aurait fallu qu'il eût détruit en même temps la société, cause d'un tel malheur.

Que serait-ce donc si j'osais peindre le délire des factions, si je ne m'abstenais pas, pour ménager vos délicatesses, de dérouler à vos yeux le tableau des révolutions, de ces terribles anomalies du monde social, où l'innocent et le coupable reçoivent le même salaire ?

Ecoutez ceci. Un meurtre a été commis. Un homme est accusé, convaincu, condamné. Son innocence même, comme il arrive trop souvent, fut un piège où il dut tomber. Il est prouvé ensuite, mais trop tard, que celui que vous avez fait périr n'avait pas commis le crime dont il fut cependant convaincu. L'inévitable est là. Cette voix qui crie, c'est la voix du sang. Cette ombre qui vous poursuit, c'est l'ombre de la victime. L'âme peut-être a par-

donné dans le ciel, mais sur la terre l'ombre est implacable, et Dieu n'est point apaisé. Mais voici une chose que vous ne savez pas, que vous saurez seulement lorsque vous serez confronté avec la victime. Cet homme, dans le secret de son cœur, avait désiré la mort de celui qui fut assassiné. Il a accepté sa condamnation injuste, il l'a acceptée à sa dernière heure comme une expiation de son désir cruel. Dieu est absous, s'il est permis de parler ainsi, à l'égard de votre victime; votre victime elle-même est purifiée; mais vous, dites-moi, quel sort vous réserve la justice de mon Dieu? Apprenez-le néanmoins, je ne veux pas non plus vous livrer au désespoir, Dieu sera plus clément pour vous que vous pour vous-même.

Ce que je viens de vous dire est arrivé souvent, car souvent les présomptions qui s'élèvent contre un homme ne sont pas complètement gratuites. Mais voici un fait particulier, et qui n'est pas du même genre. Il est très vraisemblable qu'il s'en est souvent présenté d'analogue; celui-ci, j'ai lieu de pouvoir l'attester.

Deux hommes avaient commis un assassinat. La victime était un serviteur des pauvres, qui avait consacré sa vie à la direction d'un grand hôpital. Les assassins étaient des employés gagés de cet hôpital, qui trouvaient trop pesant le joug d'une discipline austère. L'un des deux avait été, je ne dis pas entraîné, mais fasciné par l'ascendant de l'autre. Il y a de ces sortes de fascination pour tous les rangs, pour toutes les mesures d'esprit et d'intelligence; et les hommes dont je parle étaient des êtres fort inférieurs, sous le rapport des facultés comme sous le rapport de la condition. Le singulier ascendant de l'un des deux sur l'autre continua de subsister dans la prison, devant les juges, au pied de l'échafaud. Le premier avait conservé son imperturbable sang-froid; il était fier, railleur, plein de dédain pour la vie et de mépris pour sa destinée future. Le second était timide, désolé, rempli de bons sentiments; le repentir avait en lui les formes les plus douces et les plus touchantes; et, au milieu de ses angoisses, la voix ou le geste, ou le simple regard de son terrible compagnon le faisaient encore frémir, avaient encore la puissance de l'émouvoir, lui dictaient encore ses paroles. Il avait eu recours à la religion, il y avait eu recours avec crainte, car l'autre le lui avait défendu: il avait eu besoin de rassembler toutes ses forces pour procurer quelque repos à son âme. Arrivé au lieu du supplice, l'homme supérieur, le maître dans le crime, dit à l'homme vulgaire, à son jeune disciple: « C'est moi cependant qui t'ai conduit ici! C'est moi qui ai armé ton bras, qui l'ai dirigé! Eh bien! m'en veux-tu? » L'infortuné fondait en larmes. « Prends

courage, mon ami, reprend le maître, et viens m'embrasser avant de mourir. » Le disciple se jette dans les bras de l'ignoble Mahomet, puis reçoit la dernière réconciliation religieuse que son odieux compagnon repousse jusqu'à la fin.

Conduisez ces deux hommes dans la Ville des Expiations : vous ne savez ce que pourra devenir le premier ; mais comment ne pas prévoir ce que deviendra le second ?

Ecoutez encore ceci. Il était un homme que les inégalités sociales blessaient. Il ne se sentait pas au niveau de sa condition ; sa vie était une amertume continuelle. Il se fait brigand, ne sachant pas faire des livres contre la société.

Pourquoi notre Ville des Expiations n'a-t-elle pas été fondée plus tôt. Celui-là et beaucoup d'autres encore auraient pu aller y chercher un asile.

Mais la ville des Expiations n'est pas seulement le symbole de la nécessité imposée à toutes les formes sociales de tous les temps et de tous les lieux, de faire recommencer l'initiation de l'humanité aux hommes restés en arrière de ces formes ; elle est aussi le symbole de la nécessité non moins évidente de venir au secours de ceux pour qui la vie actuelle, indépendamment même des formes sociales successives, est un exil trop pénible et trop rigoureux.

En un mot, sous la loi Evangélique de l'égalité, il faut à la fois suppléer à la délimitation des classes, et aux divers époptismes, par lesquels on tempéra, sous l'empire des castes, l'impatience des esprits troublés par la forte préoccupation de nos destinées définitives.

FIN DU LIVRE TROISIÈME

Livre Quatrième

I

On parle souvent de l'insalubrité des prisons, mais l'insalubrité de certaines habitations dans les villes et même dans les campagnes mériterait bien que l'on pût aussi prendre des mesures. Qu'il nous suffise de nous occuper de la Ville des Expiations. Elle est toute à créer ; il ne s'agit ni de rectifier des alignements, ni de faire disparaître, à grands frais, de vieilles constructions, ni de concilier des intérêts publics avec des intérêts privés, ni de consulter des raisons de localité, d'industrie, de commerce, de relation sociale quelconque.

Choisissez donc, puisque vous le pouvez, choisissez un lieu entouré de beaux sites, avec un air salubre ; qu'une belle rivière coule au milieu ; que les collines dont elle sera couronnée soient couvertes de quelques vastes monastères, pour rétablir, du moins dans un coin de l'Europe, les pieuses contemplations de la vie cénobitique, les paisibles et utiles travaux de Port-Royal et de Saint-Benoît ; que là des maîtres de doctrines spirituelles, des maîtres de lettres humaines, viennent, comme dans les anciens jours du Christianisme, se confiner sur les limites des deux mondes, et y fondent une philosophie toute divine.

Ce serait la contrée de la vie sérieuse. La Ville des Expiations deviendra peut-être un jour une Thébaïde nouvelle d'où sortiront des exemples pour le monde.

J'ai déjà dit que nous n'exclurions pas les innocents qui voudraient se perfectionner par une expiation libre et de son choix. Un coupable qui n'aura pas été atteint par les ministres des lois, qui aura échappé à toutes les recherches et à tous les soupçons, pourra aussi se presenter lui-même à l'expiation de son crime, afin de ne pas laisser la justice indécise. Là il subira, comme nous l'avons appris, le baptême douloureux de la pénitence.

Le sort de tous étant pareil, les habits, la nourriture étant les mêmes, la règle pesant sur tous également, il n'y aura ni haine ni jalousie ; ce sera d'abord une Sparte nouvelle, et ensuite un nouveau Paraguay. Fénelon verrait une Salente chrétienne. Les hommes qui auraient été l'opprobre de la nature humaine en seront la gloire, par eux, ou par leurs enfants, ce qui est encore eux.

La puissance romaine a longtemps passé pour être sortie d'un repaire de brigands, et ce sont les peuples rassemblés

sous l'unité de la domination romaine qui ont accueilli le Christianisme.

Cyrus fut nommé le Christ de Dieu, Attila se disait le fléau de Dieu ; des hommes sont destinés à éprouver les autres hommes, et à être éprouvés eux-mêmes par l'acte de l'épreuve qu'ils font subir : Dieu l'a voulu ainsi.

C'est par de bons traitements, par des paroles compatissantes, que vous ferez pénétrer dans l'âme du coupable le remords qui doit racheter son crime.

Ne dédaignez pas de soigner son existence physique, d'éloigner de ses yeux les objets qui peuvent lui offrir de fâcheux aspects ; c'est ainsi que vous ferez disparaître de sa pensée les souvenirs qui la blessent.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que notre ville régénérera le monde, en régénérant les sociétés humaines usées par l'excès de la civilisation ; elle remplacera ces inondations de barbares que la Providence jadis tenait en réserve et dont la source est tarie.

Platon excluait de sa ville hypothétique les poètes et les baladins ; je n'exclus de la mienne que les poètes des empires dégénérés. Les poètes primitifs y seront en grand honneur ; mais toute cette littérature d'une société exquise ou mouvante ne peut convenir ; il nous faut Homère, Eschyle, Dante, Shakespeare, Corneille. Voltaire est ce qu'il y a de plus opposé à nos institutions futures ; le frondeur et le railleur ne peuvent se supporter dans une ville où il s'agit de régénération. Qu'aurions-nous besoin d'embellir l'existence, ou de discréditer des opinions qui ne seraient pas là, dont nous n'aurions rien à craindre, de frapper de ridicule de pauvres vices que nous ne soupçonnerions même pas ? Je l'ai déjà dit, nous habitons la contrée de la vie sérieuse. Les villes anciennes avaient deux noms, l'un mystique, qui se rapportait à son origine religieuse, et l'autre civil. La Ville des Expiations n'aura qu'un nom, celui qui établit son origine mystique et régénératrice. Mais les peuples, qui ont reçu le pouvoir de donner un nom, les peuples la nommeront la Ville Sainte.

II

Mais pourquoi continuerais-je de parler sous la forme gênée du futur conditionnel ? Allons plus directement à notre but. Réalisons notre rêve, si toutefois c'est un rêve, et parlons-en, non plus comme d'un projet, mais comme d'un établissement formé depuis un certain nombre d'années. Nous avons tiré l'abstrait du concret du passé ; donnons la forme plastique à l'abstrait de l'avenir.

Ecoutons dans un recueillemeht religieux la voix puissante de cette prévoyance instinctive qui fait les vrais poètes et les prophètes.

Je me permets donc de devancer les temps ; j'arrive à l'instant où la noble renommée de la Ville des Expiations est déjà répandue au loin. Des souverains étrangers envoient à l'envi, dans la France, restée la reine des nations, l'institutrice des peuples, afin d'y visiter la ville nouvelle, d'y étudier les merveilles de son administration, les lois particulières qui la régissent. Je suis un de ces envoyés, un de ces paisibles explorateurs, et je raconte ce que j'ai vu.

Et d'abord je m'informe sur la route, à mesure que j'approche, avec quel argent a pu être acheté tout le terrain nécessaire, avec quel argent a été payée la quantité immense d'ouvriers qui ont dû être employés à cette masse de constructions. Je me rappelle tout ce qu'on a fait, dans les temps anciens, avec une population d'esclaves, tout ce que les Romains ont exécuté de travaux éternels avec leurs légions, tout ce que les souverains pontifes ont créé de prodiges par le simple appel à la croyance des peuples. « Avez-vous disposé des trésors de l'Europe ? ai-je demandé. Avez-vous tenu le bâton haut sur de malheureux Ilotes, sur des serfs soumis de nouveau à la corvée ? » « Non, « nous n'avons pas eu besoin de tant de choses. Notre « terre n'a point bu à regret les sueurs et les larmes « des hommes. Nous avons été les premiers à affranchir « l'industrie étrangère de tout tribut ; en un mot, nous « avons été les premiers à abolir pour nous et pour les « autres le système prohibitif, et l'industrie émancipée a « fait volontairement toutes nos ressources. Au reste, nous « n'avons point amené à grands frais des obélisques de « l'Egypte. Nulle dépense extravagante n'a été faite. « Les travaux que nous avons exécutés sont loin d'égaler « ce qu'il a fallu pour la grande Pyramide, ou le creusement « du lac Moeris, sont loin même d'égaler ou Saint-Pierre « de Rome, ou la création de Versailles. Et tout l'argent « qui a été employé avec la plus stricte vigilance ne s'élève « pas au quart du capital que nous avaient coûté deux « invasions, capital qui fut cependant acquitté en moins de « cinq années, joint à celui qui fut la rançon de l'émi- « gration. Quoi qu'il en soit, la ville existe, et l'état épar- « gne à présent sur l'administration des prisons et des ba- « gnes jadis si coûteuse quoique si mauvaise, l'état épar- « gne bien au-delà du revenu de son capital primitif.

« Voilà, m'a-t-on dit, pour vous rassurer, puisque vous « voulez absolument introduire une question de finance ou « d'économie politique dans la sainte cause de l'humanité ».

III

J'entre dans la ville. Le fisc n'a point établi ses avides sentinelles sur les limites du territoire de toutes les immunités ; mais je suis obligé de montrer mes lettres de créance, parce que nul ne peut pénétrer dans la ville, sans avoir été soumis à un examen. Lorsque je me suis prouvé moi-même, un pont s'est abaissé devant moi, et j'ai passé sous un grand arceau qui a retenti du bruit de mes pas. Une herse en fer, qui s'était élevée lourdement, est retombée de la voûte de l'arceau lorsque j'ai eu passé. Le premier bâtiment qui s'est offert à ma vue est une vaste hôtellerie, la seule qui soit dans la ville ; j'y suis reçu d'une manière qui rappelle l'hospitalité antique. Je m'aperçois bientôt qu'aucune des choses utiles ou agréables au voyageur n'y a été oubliée. Les appartements y sont d'une grande recherche de propreté. La vue s'étend au loin dans une très belle exposition, mais elle est absolument fermée du côté de l'intérieur de la ville. On est assujetti à ne pouvoir pas sortir de l'auberge sans un guide qui est un homme approuvé et payé par l'autorité. Un immense jardin potager entoure les bâtiments de cette magnifique hôtellerie et de la basse-cour qui en dépend, et qui est fort considérable.

J'habite la ville haute : voici comment est organisée cette partie de la Ville des Expiations.

Le chef suprême, avec le titre de dictateur, ne rend compte qu'au roi de sa gestion ; ses ordres sont des lois, sous sa seule responsabilité. Nous verrons bientôt qu'il y a des moyens d'arriver à atteindre cette responsabilité, et que l'arbitraire ne peut subsister au milieu même de ces derniers vestiges, ou plutôt en présence de cette image du pouvoir absolu. Le palais du dictateur ressemble à un cube gigantesque de granit. On y arrive par une avenue de plantes. Devant est une vaste cour fermée par une grille en fer, d'un travail admirable. Derrière le palais est un jardin peu étendu.

La justice est rendue par une haute Cour, qui prononce sans appel, selon des formes spéciales, sur tous les genres de délit, et dont la juridiction unique embrasse tous les individus, soit de la ville haute, soit de la ville basse. Les membres de cette Cour sont institués par le roi, sur la présentation des Chambres ; ils ne sont révocables que dans les cas prévus par les lois. La Cour est nombreuse, et se divise en cinq tribunaux, non selon le genre des délits, mais selon le genre des personnes à qui le délit est imputé ; car ici, comme dans les institutions primitives, nous faisons acception des personnes : tribunal des néophytes, des colons, des surveillants, des militaires, des savants. La

Cour se réunit toutes les années, à une époque fixe, en session parlementaire, pour exercer la portion de fonctions législatives qui lui est attribuée par les lois, et pour proposer des mesures d'amélioration. Elle est aussi consultée soit sur les points difficiles de jurisprudence, soit sur le bien ou mal jugé des autres Cours et tribunaux du royaume, lorsque la Cour de Cassation a, tout en approuvant la forme, aperçu que le fond mérite un nouvel examen. Dans ces cas, qui sont toujours rares, la Cour suprême de la ville des Expiations s'assemble hors le temps des sessions. Elle connaît également des crimes de haute trahison, et des complots contre la sûreté de l'Etat lorsqu'aucun pair n'y est impliqué ; car alors c'est à la Cour des Pairs à instruire l'affaire et à la juger.

Le palais de la haute Cour est tout entier éclairé par le toit. Ses murailles élevées ne sont percées par aucune fenêtre. La seule porte par où on entre est basse et étroite. De fortes prisons sont adossées à ce palais, et ne reçoivent également le jour que par le toit. On ne pénètre dans l'intérieur des prisons que par le palais même de la Cour. Ces prisons, dont le séjour ne peut-être que fort temporaire, et dont l'usage sera expliqué, sont un logement commode et sain.

Il y a un collège de frères de la doctrine chrétienne, un collège de médecins et de chirurgiens, de vastes infirmeries, un séminaire pour l'éducation ecclésiastique, une école normale de toutes les sortes d'agents nécessaires à la tenue et à la surveillance des prisons établies dans le reste du royaume. Il y a aussi une école normale pour les divers employés des hôpitaux, et des dispensaires adaptés aux divers modes de distribution des secours, enfin pour les dépôts de mendicité et pour les ateliers qui entrent dans la composition de toutes les institutions de charité. Tous les bâtiments qu'exigent les établissements que je viens d'énumérer se trouvent dans la ville haute ; ils ont des jardins assez spacieux pour les récréations.

La Ville des Expiations est une ville de garnison et d'instruction militaire. En conséquence, dans la ville haute sont les casernes suffisantes pour contenir trois mille hommes d'infanterie et mille hommes de cavalerie, avec tous les développements, un arsenal, des manéges, une place d'armes très étendue. Les soldats ne peuvent sortir de leurs quartiers que pour leur service, ou par permission. Ils sont soumis d'ailleurs à la discipline générale.

Les boutiques, les ateliers, les manufactures, tout ce qui tient au commerce est enfermé dans un enclos, afin d'éloigner le bruit et le mouvement de la région du repos et du silence. Cet enclos se ferme à la première heure de la nuit,

et ne s'ouvre qu'au jour. Avant de fermer la porte de l'enclos, on s'assure que tous les habitants y sont rentrés. L'enclos des professions mécaniques et industrielles se nomme la cité, et forme une paroisse. Il y a dans l'intérieur un curé, un médecin, un corps de garde, un juge de paix. Le portier ne peut ouvrir durant la nuit, si ce n'est par ordre du gouverneur. Au milieu de la cité est une fort belle place publi que, plantée d'arbres. D'un côté de la place est la chapelle avec le petit presbytère ; de l'autre est le logement du juge de paix et du médecin. C'est le juge de paix qui constate l'état civil.

Les autres fonctionnaires qui habitent la ville haute sont le chef d'armes, le chef de justice, le promoteur des grâces, l'infirmier général, le maître des surveillants, l'inspecteur des travaux publics, l'avocat général des opprimés, le défenseur de la loi, le maître des rigueurs, l'intercesseur des pardons.

Ces divers fonctionnaires sont logés commodément, dans une sorte de monastère, près de la Cour de justice. Le bâtiment est entre un préau et un jardin. Je n'ai pas besoin de faire connaître l'emploi de chacun ; le nom par lequel on les désigne indique assez la nature de leurs fonctions. Je ne m'arrêterai point sur le costume qui les distingue aux yeux, et qu'ils sont tenus de porter toujours.

Le fisc n'a point de préposés, car, ainsi que je l'ai déjà dit, la Ville des Expiations est affranchie tout entière de toute espèce d'impôts.

IV

La ville basse est consacrée d'une manière absolue aux néophytes de toutes les classes, qui tous sont censés être venus pour se soumettre à l'expiation volontaire.

Cette partie de la ville est composée de soixante enclos, qui forment autant de hameaux, nommés régions. L'ensemble de ces enclos se nomme le désert.

Chaque hameau contient soixante petites maisons qui ont la forme d'une tente ; chacune de ces maisons ou tentes est destinée à une seule personne. Les petites maisons sont toutes isolées les unes des autres, bâties en pisé, et ne forment qu'une seule chambre, bien enduite en dedans, et peinte de manière à présenter en effet l'aspect d'une tente. Il n'y a pour mobilier qu'un lit, une table, une chaise, une lampe, une horloge en bois, un livre, *le manuel du chrétien*, Derrière la maison est un petit cabinet, éclairé par le haut, et dont l'air est changé par des meurtrières au niveau du sol. Le sol de la chambre est élevé de trois marches, et as-

saini par un plancher en bois de sapin, lequel est renouvelé tous les cinq ans. La porte de la chambre est garnie de verrous qui se ferment de dehors. Un guichet grillé de six pouces en carré, est pratiqué dans la porte, de manière à recevoir pour la nuit une lampe qui éclaire dedans et dehors. Le néophyte peut se servir de ce guichet pour communiquer extérieurement, en cas de besoin. Deux petites fenêtres, placées de chaque côté de la porte, sont garanties par des barreaux de fer. Trois des côtés du hameau sont occupés par vingt de ces petites maisons ou tentes. Le quatrième côté est occupé par la maison du surveillant, par le réfectoire propre à recevoir soixante néophytes, un surveillant et neuf soldats. Aux deux angles, qui laissent un espace libre, sont deux corps de garde, chacun de quatre soldats ; et ces postes peuvent être facilement doublés en cas de besoin. Le neuvième soldat est placé dans la maison du surveillant.

L'espace libre du milieu est planté d'arbres fruitiers, avec une fontaine au centre.

Le hameau est entouré d'une forte muraille, garnie d'espaliers ; elle est fermée par une seule porte.

Entre la muraille et les maisons est un espace libre qui permet aux patrouilles de faire le tour du hameau en dedans.

Chaque jour le surveillant, seul fonctionnaire immédiat, est tenu de faire, avec un soldat, la visite de toutes les maisons ou tentes, pour veiller à ce qu'aucune dégradation n'y soit faite à l'intérieur.

Cinq hameaux de soixante habitations forment une paroisse ; dix forment une justice de paix ; vingt forment une sous-préfecture. L'ensemble des soixante hameaux forment une préfecture. Les hameaux qui forment soit une paroisse, soit une justice de paix, soit une sous-préfecture, ne sont point contigus les uns aux autres ; ils sont tirés au sort toutes les semaines. Ainsi les hameaux d'une même paroisse, d'une même justice de paix, d'une même sous-préfecture, sont plus ou moins dispersés, selon les chances du sort, sur toute la surface du désert, et changent toutes les semaines de rapports d'administration. Toutes les semaines encore les néophytes tirent au sort, d'abord le hameau qu'ils doivent habiter, ensuite la maison même du hameau où ils ne doivent passer qu'une semaine. On ne réunit dans chaque hameau que les individus du même sexe, et à peu près du même âge ; et, dans les mouvements dont il vient d'être question, toujours on a soin de conserver les mêmes rapports de sexe et d'âge. Il y a dans tous ces changements des secrets connus de l'Administration seule.

La Ville des Expiations doit être une image vive de la loi monotone et triste des vicissitudes humaines, de la loi imployable des nécessités sociales ; on doit y attaquer de front toutes les habitudes, même les plus innocentes ; il faut que tout y avertisse incessamment que rien n'est stable, et que la vie de l'homme est un voyage dans une terre d'exil. Ces hameaux qui tous se ressemblent, cette tente toujours changée et toujours semblable à celle que l'on vient de quitter, ces meubles qui sont les mêmes dans toutes les maisons, néanmoins s'identifieraient à la longue avec l'individu qui en jouirait quelque temps : il faut éviter jusqu'à cette misérable attache. Nous découvrirons bientôt une autre raison pour ces perpétuelles mutations.

Poursuivons.

Les curés, les juges de paix, les sous-préfets, le préfet ne correspondent point entre eux. Ils ont les uns et les autres la correspondance directe avec les surveillants et le dictateur.

Entre la ville basse et la ville haute est un espace où sont douze chapelles pouvant contenir chacune cent néophytes et autant de soldats. Les néophytes ont des bancs, les soldats sont sous les armes. Tous les jours il y a une messe basse dans chaque chapelle ; tous les dimanches deux messes basses et une grand'messe. Ainsi le dimanche seulement tous les néophytes peuvent assister à la messe.

Il y a en outre, dans l'espace qui vient d'être désigné, douze presbytères pour trois prêtres chacun, six maisons pour les six juges de paix, trois hôtels de sous-préfectures, et un hôtel de préfecture.

Les intervalles libres entre les diverses habitations sont occupés par des jardins et des groupes d'arbres fruitiers. Enfin il y a une métairie assez vaste pour la distribution du laitage et des fruits.

Tout devant être symbole et instruction dans la Ville des Expiations, les noms donnés aux diverses divisions de territoire, aux diverses circonscriptions des juridictions, sont des noms significatifs.

. . . .

Dans tous les détails que je viens de retracer, on n'aperçoit qu'une sorte de manifestation religieuse. Je dois prévenir que néanmoins l'exercice des cultes protestants n'est point exclu de la Ville des Expiations. Trois pasteurs ont dans la ville haute un logement convenable et un jardin. Ils entretiennent avec les néophytes de leur religion toutes les communications qu'ils peuvent désirer. Ils sont toujours instruits des lieux où ces néophytes sont portés par les mouvements de chaque semaine. Un temple également dans la ville haute leur est destiné.

Les différents fonctionnaires assistent alternativement aux offices dans toutes les chapelles, ou dans le temple protestant, lorsqu'ils appartiennent à cette communion.

V

Avant toutes choses, il est impossible de ne pas être frappé de la salubrité qui fait en quelque sorte la physionomie de la Ville des Expiations. Nous verrons, à mesure que l'occasion s'en présentera, toutes les recherches de propreté, d'hygiène publique et domestique auxquelles on n'a pas craint de se livrer. Les plus petits détails n'ont point rebuté la patience et la longanimité des fondateurs. Contentons-nous à présent de remarquer l'aspect général. Rappelez-vous, si vous le pouvez, le tableau dégoûtant de certains ménages et de certaines habitations dans les autres villes. Souvenez-vous de leurs prisons et de leurs hôpitaux, heureusement destinés à disparaître par l'amélioration successive de la société. Comparez encore les banlieues des autres villes avec la banlieue de notre cité mystique. Ailleurs tous nos sens sont à chaque instant affectés désagréablement, et nos regards sont même douloureusement repoussés par les plus tristes tableaux. Ici on n'éprouve rien de semblable. On conçoit enfin comment des créatures humaines peuvent vivre et se développer ; comment, respirant à l'aise un air libre, abondant et sain, elles peuvent s'améliorer,se perfectionner ; comment, sorties des espèces de cloaques où elles furent ensevelies,ces créatures humaines peuvent cesser de mener une vie tristement végétative, et marcher au moins quelques pas dans une vie intellectuelle et morale. Ainsi la Ville des Expiations sera encore une ville normale, sous le rapport extérieur.

Ajoutons ceci. Le peuple de notre ville ne se confond avec les autres peuples par aucune espèce de relation, ni de commerce, ni d'administration, La chronologie même l'isole, car on n'y date que de l'ère de la fondation de la ville.Cette ère en effet est considérée comme celle d'un nouveau développement du Christianisme.

Ainsi jamais dans la Ville Sainte il n'est question des événements politiques qui bouleversent à leur gré le monde. La guerre n'y est connue que comme un fléau qui afflige les hommes, et la paix comme un bienfait du ciel ; on n'en calcule jamais ni les chances ni les résultats politiques. Les orages qui troublent les sociétés humaines, les orages des passions, les orages du gouvernement représentatif s'arrêtent en tumulte autour des murs paisibles qui entourent la Ville des Expiations.

VI

Lorsqu'un homme est envoyé par jugement à la Ville des Expiations, et qu'il y arrive, on pratique à son égard quelque chose de l'initiation antique. Il est introduit avec un vêtement noir dans une salle où il est chargé de fers. De là, il est immédiatement conduit devant les juges assemblés, qui commencent par lui faire ôter ses fers. Le néophyte s'assied sur un siège. Le premier juge, c'est-à-dire le plus ancien d'âge, descend de son estrade et va s'asseoir sur un autre siège vis-à-vis et tout près du néophyte. Là il prononce à haute voix l'acte qui contient l'énumération et les détails des crimes pour lesquels le coupable a été condamné à subir l'expiation. L'arrêt de mort, si c'est la peine capitale qu'il a encourue, se réduit à trente jours de gêne ; c'est pour lui la mort civile. La prison où il est ramené se nomme le tombeau. Dès ce moment, sa vie antérieure est abolie; son nom périt, et il reste trente jours sans nom. Les repas qu'il prend dans le tombeau s'appellent les repas funèbres. Chaque jour il est visité alternativement par un prêtre, par un juge, par les surveillants. Nul fer ne pèse sur ses mains. On lui explique les dogmes sévères et consolants du Christianisme, qui a aboli l'expiation par le sang. On lui explique aussi que la mort subsiste toujours comme punition du péché, et que la réintégration parfaite de la créature humaine ne peut avoir lieu que dans une existence suivante. On lui explique enfin que cette mort apparente à laquelle il a été condamné est une image de la mort réelle qu'il a encourue, et qui est infligée à la fin à tous les hommes ; et que la seconde vie qui va lui être rendue est une image encore de la nouvelle existence promise à tous les hommes. On l'exhorte aussi à donner un assentiment complet à son expiation, afin qu'il puisse arriver certainement à sa parfaite réintégration.

Au bout de trente jours, un juge et un surveillant entrent ensemble dans la prison ; le juge instruit le néophyte de ce qu'il a à faire ; le surveillant le conduit à un bain et le fait laver. Ensuite il le revêt d'un vêtement blanc. Puis il lui met au bras gauche un bracelet scellé par le juge. Sous le sceau du bracelet sont inscrits le nom que le néophyte portait dans le monde, et les qualités qui servirent à le désigner, avec la date du jour où il est arrivé dans la Ville des Expiations.

Dès ce moment commence pour lui une nouvelle vie, et en cet état il paraît devant les juges assemblés.

Le premier juge lui demande ce qu'il veut. « Un nouveau « nom, dit-il, un nom que je puisse désormais honorer ».

Un des juges lui impose un nom, et se dit solidaire Le juge qui accomplit cet acte se déclare par là le Christ particulier de cet homme. Le nouveau nom est inscrit, à l'instant même, sur les registres de l'état civil. On assigne également au néophyte son âge, puisque ses années antérieures ne comptent plus.

On l'interroge sur la profession à laquelle il peut être propre ; puis on lui assigne le hameau qu'il doit d'abord habiter dans la ville basse. Il lui est recommandé de garder le silence sur la cause qui l'a amené dans la Ville des Expiations, puisque le passé est aboli, puisque, pour parler le langage de l'ancienne *initiation*, il a bu les eaux du Léthé : et ce secret il doit le garder à l'égard de ceux sous la dépendance de qui il doit être ; enfin, s'il est permis ds s'exprimer ainsi, il doit le garder avec lui-même, ne songer qu'à l'homme nouveau.

Des peines graves sont attachées à la violation du secret, lequel doit rester enfermé dans le bracelet destiné à conserver et à justifier l'identité, lorsque cela deviendra nécessaire. Il faut bien que l'individualité, la conscience du moi survive à la mort et se reproduise dans la vie future. Ce n'est pas un autre être, ce n'est pas une autre créature intelligente et morale qui subit une autre épreuve. Dans la Ville des Expiations, toutefois, on professe la doctrine que la mémoire ne constitue point l'identité.

Je rendrai compte des peines attachées à la violation du secret, dans le lieu où il sera question de peines : mais il est bon de dire, dès à présent qu'il n'y a point de peine corporelle.

Chaque néophyte a son compte ouvert sur un grand livre tenu sous les yeux du dictateur. C'est un compte moral et clinique rédigé d'après les notes qui lui sont transmises ; il est arrêté toutes les semaines. Nous verrons bientôt l'utilité de ce grand livre, heureux souvenir, ou plutôt image imparfaite de cette tradition religieuse par laquelle il est dit que les actions et les pensées de tous les hommes sont inscrites sur le livre de vie.

Les biens des néophytes sont administrés dans leur pays, par une tutèle publique, durant trois ans. Ce terme peut être prorogé, d'après des renseignements pris sur la conduite du néophyte dans la Ville des Expiations. Au bout de neuf ans accomplis,la mort civile est définitivement prononcée, et les biens acquis aux héritiers naturels. Les revenus des biens, administrés gratuitement, sont distribués chaque année, tout le temps que dure la tutèle, à ceux qui seraient héritiers en cas de mort.

Il y a des hommes qui viennent se réfugier volontairement dans la Ville des Expiations,soit pour cause de duel,

soit pour faire pénitence, ou se soustraire à quelqu'ennui, ou aux déplaisirs du monde, soit pour expier une fortune mal acquise, soit enfin à cause de revers de fortune qui les mettent hors d'état de satisfaire à des engagements contractés. Je n'entrerai point dans le détail des formalités qu'il faut remplir, et des précautions qui sont prises, pour que le droit d'asile accordé à la Ville des Expiations ne soit pas un vain droit, en même temps pour qu'il ne soit pas possible d'en abuser. Qu'il me suffise de faire remarquer seulement combien, dans le train ordinaire des choses humaines, il y a des torts irréparables, et combien alors il est nécessaire de venir au secours du malheureux sur qui pèse la terrible pensée du tort irréparable. Les intentions les plus honnêtes et les plus pures ne peuvent pas mettre toujours à l'abri d'un concours de circonstances fatales et imprévues. Ceux donc qui se sont présentés d'eux-mêmes, coupables ou non, ou coupables à des degrés différents, sont soumis à la même règle que les autres ; ils subissent les épreuves du jugement ; ils se dépouillent de leur nom pour prendre un nom nouveau. Lorsque les temps d'épreuves sont finis, et qu'ils peuvent sortir, ils subissent un autre jugement qui les rend au monde. Ils ont, comme tous leur compte ouvert sur le livre de vie.

On ignore dans la ville quels sont ceux qui furent coupables et ceux qui ne le furent pas ; car les innocents et les néophytes volontaires sont tenus au même secret que les autres. L'histoire de Saint Vincent de Paul ne signale-t-elle pas ce héros de l'humanité pour avoir été chargé des fers d'un forçat ! N'y a-t-il pas un autre fait également attesté, qui a été reproduit sur la scène ? D'ailleurs quel mal y aurait-il à ce que tous se crussent seuls coupables ? D'ailleurs encore pourquoi quelques-uns ne prendraient-ils pas volontairement le fardeau de la solidarité ? Enfin la charité est le remède définitif des misères humaines. Je vais plus loin. Il faudrait que les coupables fussent assez modifiés pour croire à leur propre innocence.

VII

Lorsqu'un nouvel habitant de la ville basse est admis, il est annoncé à toute la colonie par son nouveau nom ; l'autre reste inconnu. On dit : « Un tel vient ici pour re-
« cevoir le bienfait de l'expiation. C'est un frère que
« vous devez accueillir. Mes frères, que notre exemple
« d'abord lui soit utile, en attendant que nous puissions
« profiter de celui qu'il nous donnera ».

On procède ensuite à l'admission de l'étranger dans le

sein de ses nouveaux frères. Voici comment se passe cette touchante cérémonie. Soixante députés sont tirés au sort, un dans chaque hameau. Ils se rendent dans le hameau où doit se faire l'admission, et forment un demi-cercle autour de la maison du surveillant qui se tient sur le seuil de sa porte. L'étranger arrive entre un juge de paix choisi pour présider dans cette occasion, et un prêtre. L'étranger est introduit dans le demi-cercle, et le juge de paix lui tient ce discours ;

« Mon frère, nous ignorons le sujet qui vous amène parmi nous, et nous commençons par vous rappeler le secret « qui vous est imposé comme à nous. Mais si nous ne savons « pas qui vous êtes, nous savons que nous avons tous à « expier. Les souffrances de l'homme prouvent ses fautes, « car ce n'est pas injustement que Dieu inflige la souffrance. Nous savons que vous êtes une créature humaine, « c'est-à-dire faite à l'image de Dieu. Nous savons que « vous avez des destinées immortelles à accomplir. Nous « savons que l'homme est fait pour la société ; mais nous « savons aussi que la véritable justice distributive n'appartient qu'à Dieu, que Dieu seul peut nous rendre selon nos « œuvres. Peut-être le niveau social où vous vous êtes « trouvé placé contenait-il des choses qui d'abord blessèrent votre âme, et votre âme révoltée a été conduite au « mal. En effet, du malaise au mécontentement, et du mécontentement à la révolte, la pente est rapide. L'homme « ne peut vivre que dans la société, ne peut se développer « que dans la société, et la société n'est pour l'homme, qu'un « ensemble funeste de pièges, ou, pour parler plus exactement, d'épreuves trop souvent intempestives, peu ménagées. Après la révolte, l'ignominie dont vous avez été entouré, la réprobation qui vous a frappé, vous ont de plus « en plus enfoncé dans l'abîme. Le mal engendre le mal. « Vous n'avez pas voulu reculer devant vos propres terreurs, vous avez accepté votre excommunication sociale. « Un premier pacte avec l'iniquité lie toujours au-delà de « notre force. Maintenant félicitez-vous d'avoir brisé tous « vos liens, d'avoir pu vous affranchir de tous vos engagements, de n'être plus garrotté par la fatalité que vous « aviez faite vous-même contre vous. La liberté civile vous « est enlevée en entier, afin que vous entriez dans la plénitude de votre liberté morale, qui est la seule vraie liberté de l'homme. Mais je vous parle au hasard comme si « je savais que vous eussiez mal usé de la liberté, et que « votre présence ici ne fût pas un acte très louable de cette « liberté. Dieu m'est témoin, mon frère, que je ne le sais « en aucune sorte. Et, si je parle ainsi, c'est pour commencer par vous apprendre l'humilité, pour donner à

« tous, pour me donner à moi-même une leçon qui nous « profite. Si donc vous êtes venu volontairement recevoir « le joug salutaire de la pénitence, si vous êtes comme un « simple voyageur qui demande une hospitalité passagère « sous nos tentes, vous ne serez point offensé, puisque tou- « jours vous vous êtes reconnu pécheur, et nous le sommes « tous. Quoi qu'il en soit, vous êtes déjà pour nous un frère, « vous êtes celui que nous attendions, vous êtes celui dont « les bons exemples nous sont promis à tous. Vous nous « apprendrez les desseins de Dieu sur ceux qu'il veut les « premiers appeler à lui. Nous lirons ensemble, dans les « oracles éternels, que le trône de la puissance et de la « gloire est accordé aux infirmes, que celui qui s'asseyait « sur le fumier sera élevé pour s'asseoir avec les princes. « Nous y lirons ensemble que là où le péché a abondé, là « aussi abondera la grâce. Nous apprendrons de Job qu'il « faut en venir à craindre toutes ses œuvres, puisqu'il en « était venu, le juste lui-même, à craindre que ses œuvres « ne s'élevassent contre lui. C'est ce qui nous porte, mon « frère, à vous accueillir comme un pécheur qui demande « la réconciliation. Ainsi donc toutes vos habitudes sont « brisées. Toutes vos peines sont restées dans le monde que « vous avez quitté. Vous avez déposé tous vos fardeaux sur « le seuil de nos demeures. Vous êtes devenu un homme « nouveau. La solitude et le silence vous révèleront les « secrets de Dieu, qui sont au fond de votre cœur, qui « n'ont jamais cessé d'y être. Vous êtes admis dans la « Ville des Expiations, dans la ville des épreuves adoucies, « dans la ville où l'homme est livré plus particulièrement, « plus spécialement à ce qui est sa destination sur la terre, « à ce qui est le véritable emploi de sa vie ».

Tel est le discours par lequel on commence à instruire le néophyte.

Tout est calme, paisible dans la cérémonie d'admission : les soldats sont en sentinelle, à l'entrée du hameau, sur le seuil de la porte, et y sont tout à fait étrangers.

Les soixante députés se retirent en silence chacun dans sa demeure.

L'étranger est conduit par le surveillant à celle qu'il doit occuper, et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

VIII

Les néophytes peuvent correspondre avec leurs parents et leurs amis, mais leurs lettres et celles qu'ils reçoivent sont lues auparavant par le censeur, pour qui cette lecture est une confidence en quelque sorte sacramentelle. Toute

7

correspondance du dedans au dehors s'entretient toujours sous le couvert de l'administration, pour conserver le secret des noms substitués aux noms anciens, des noms de religion aux noms du monde.

Ceux des néophytes qui veulent cultiver les sciences et les lettres le peuvent, toutefois néanmoins sous l'autorisation du tribunal de censure, lequel juge ce qui peut être publié d'une manière quelconque. Il ne faut pas oublier que la Ville des Expiations n'est autre chose qu'un renouvellement des institutions primitives. Ainsi, comme dans les temps anciens, nulle science ne doit être cultivée que de l'aveu des maîtres de la science ; nulle vérité ne peut être promulguée que de l'aveu des dépositaires de la vérité. Enfin tout doit être en définitive décidé par la voix de l'autorité. Mais on a soin de veiller à ce que le corps des censeurs ne soit pas étranger au mouvement des idées et des opinions ; il est toujours en sympathie avec le siècle. La Ville des Expiations ne doit jamais être isolée au milieu du monde civilisé. Elle est le lien entre les civilisations immobiles et les civilisations progressives. C'est une antique cité de l'Orient, transportée, tout d'une pièce, au milieu de notre changeante Europe. Elle ne participe aux développements que pour les constater par son adhésion, les légitimer en les adoptant. Elle ne repousse pas les investigations individuelles, mais elle veut qu'avant d'être produites au dehors, elles soient revêtues de la sanction des maîtres de la science, des dépositaires de la vérité.

IX

Quelquefois le néophyte a besoin d'être soutenu dans sa vie pénitente ; il est facile de se décourager lorsqu'on n'a que de funestes souvenirs, et lorsqu'on est dans une situation telle que la conscience va toujours se repliant sur elle-même. Le devoir alors est de rendre des forces à celui qui est faible. S'il y a plus que de la faiblesse, s'il paraît obsédé par ses remords, on le réprimande avec quelque douceur, mais aussi avec ascendant et conviction. « De quoi vous « plaignez-vous, lui dit-on, homme qui vous êtes condamné « à l'opprobre ? Le vase n'a pas le droit de demander au « potier pourquoi, toutes les argiles étant égales entr'elles, « l'argile dont il est formé est devenue un vase destiné « aux plus vils usages ». Le potier aurait à répondre avec « justice : « Il faut des vases pour tous les usages. » Ceci « explique les races royales, les castes, les serviteurs, les « esclaves, les riches, les pauvres, les heureux, les infor- « tunés, les hommes doués de plus d'intelligence, ceux à

« qui Dieu parait avoir refusé une partie des dons de l'es-
« prit. Ceci explique les innocents et les coupables ; ceci
« explique toutes les situations anciennes et modernes ;
« ceci explique même le mépris de certains hommes pour
« la dignité humaine. Toutefois, mon frère, consolez-vous,
« car le potier entendra les plaintes du vase, et il le desti-
« nera un jour à des usages honorables. Il deviendra le
« vase des parfums qui se brûlent éternellement devant le
« trône de l'éternelle majesté. Mon frère, souvenez-vous
« des lieux où l'homme est conçu, des voies par lesquelles
« une créature intelligente et morale arrive dans le temps.
« Essence humaine, es-tu moins l'essence humaine, pour
« avoir habité dans la fange ? Jugements de mon Dieu,
« j'en suis certain, vous serez justifiés ! Providence de
« mon Dieu, de quel éclat vous brillerez lorsque vous serez
« connue ? Mon frère, dès que vous avez été parmi nous,
« nous vous avons dit les anciens oracles. Voici encore les
« paroles d'un prophète : « L'âme qui est triste, à cause
« de la grandeur de son mal, l'âme qui marche courbée,
« infirme, les yeux baissés, souffrante de la faim, cette
« âme doit justifier et glorifier son Dieu. » Pour me servir
« du conseil des Saintes Ecritures, je vous dirai : « Mettez
« votre visage dons la poussière, et attendez l'espérance ».
« Mais il est une vérité bien plus puissante que toutes ces
« exhortations : « Celui qui n'avait pas connu le péché
« s'est fait le péché, afin que nous, nous fassions la jus-
« tice. » Après ce texte étonnant il ne me reste aucune
« parole à vous dire. »

Telle est la forme des discours qui se tiennent à ceux qui sont sur le point de tomber sous le poids du découragement.

N'avons-nous jamais rencontré dans le monde de ces hommes qui ne peuvent se pardonner à eux-mêmes les infractions qu'ils ont faites à la justice ou aux saintes lois de l'humanité ? « Que ne puis-je, disait un de ceux-là, que « ne puis-je anéantir ma vie passée ! » — Insensé ! autant vaudrait dire : « Que ne puis-je m'anéantir ! » La vie passée, c'est toi. Si ce que tu déplores n'existait pas, tu serais un autre que toi, tu aurais été soumis à d'autres épreuves. Il te fallait sans doute celles que tu as subies. Prions chaque jour, prions comme cela nous est prescrit ; prions le Père céleste de ne pas nous envoyer des épreuves au-dessus de nos forces.

Lecteur, qu'il vous souvienne de L'Homme sans nom. Notre cité mystique n'existait point alors que cet homme si noble et si dégradé se nourrissait de ses inflexibles douleurs, car alors nous lui aurions dit : « Ce n'est plus au « milieu du monde que tu peux verser des larmes ; le

« monde ne vaut rien pour toi. Ce n'est pas au sein de la « solitude que tu dois rester; la solitude ne ferait qu'ag- « graver tes maux. Bénis mille fois Dieu qui t'offre un « doux refuge dans la Ville des Expiations. »

Au reste cette ténacité du souvenir prouve dans l'homme déchu que sa réhabilitation n'est pas complète, que le nouvel homme n'est pas tout entier né dans l'ancien, que le serpent ne s'est pas dépouillé de sa peau.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME

O cloche!

O cloche, quand ta voix nombreuse où le Passé
Laissa son nonchaloir, quand ta voix qui s'élance
Vers le zénith, moirant l'Océan du silence,
Désormais se taira tel un aïeul lassé ;

Lorsque tu cesseras, ô cloche, de verser
Sur les endoloris tes urnes d'oubliance,
Lorsque le souvenir de ta sainte ambiance
En la foule sera pour toujours effacé ;

Les soirs prestigieux parés d'un charme étrange
Sous leur mauve manteau qu'un flot de grenat frange,
Ne sentant plus vers eux fluer tes chants sereins

— Et sublimes parfois quand le vent les rapproche —
Par un esseulement inguérissable étreints,
Les soirs inconsolés te pleureront, ô cloche !...

ALBERT DESVOYES.

Dame Neige

Je dois vous parler de cette femme habillée de blanc qui vécut à la montagne, dans un pays dont j'ai connu chaque pierre et chaque sentier.

Sa maison, brune et blanche au bord du chemin, était si attrayante que le soleil du matin la prenait entre ses bras dorés, et la gardait jusqu'au soir, navré de la quitter pour disparaître derrière les Cîmes pointues qu'on nomme les Aiguilles vertes.

Cette femme aimait le soleil.

Elle aimait son amant, grand comme l'alcée qui croissait dans le courtil et penchait la tête. Lui aussi la regardait du haut de sa vigueur et de sa tendresse, elle se sentait alors toute petite, heureuse et protégée.

Le vingt-et unième jour de Juin, elle alla, par le chemin bordé d'immortelles, jusqu'au bout de l'éperon où la ruine qui achève de mourir, se couche un peu plus chaque soir.

Ayant abrité ses yeux sous sa main, elle regarda venir le cortège d'Eté qui se déployait dans la vallée.

Tout était rouge et or.

Au faîte des tours aériennes, le vent sonnait ses grandes cloches, la montagne tremblante se pâmait d'aise et de chaleur.

La femme tendit ses bras nus à la lumière, agita ses doigts comme des flammes et lança son rire en offrande audevant du dieu qui s'avançait.

Ce jour-là commença pour elle une féerie d'amour et se levèrent de rousses moissons de volupté.

La jeune tête de son ami brillait comme le blé nouveau et fleurissait les bluets de ses yeux. Sur ses lèvres fermes, la femme aspirait le chaud bonheur au goût de fruit mûr, et l'extase, et le grand sommeil du milieu du jour, de l'heure où la nature craque, immobile, lourde de tous les trésors qui croissent dans son sein.

Alors, elle fit des bouquets de roses et les donna.

Une pluie de feu tombait sur les prés, sonores du chant métallique des insectes réjouis.

Les noyers versaient l'eau bleue de leur ombre et les ruisseaux couraient à la poursuite des rayons dansants qui les taquinaient.

Dès l'aube sur la dernière branche pliante des ormeaux, la crécelle jetait un cri qui fendait l'air comme une lame affilée et le rossignol, au déclin du jour roulait des cascades mélodieuses qui baignaient la maison de leur fraîche harmonie.

La femme vivait, émerveillée.

En marchant entre les seigles montants, au crépuscule, elle tenait entre ses deux mains son cœur impatient qui ne savait pas attendre l'aimé et, dans le ciel vert, Vénus lui souriait. avivée par la limpidité splendide de la prochaine obscurité.

Et puis, le pas frappait la pierre du seuil, la porte s'ouvrait et se nouait l'étreinte attendue et se joignaient les bouches altérées dans un baiser long comme une agonie.

Jusqu'à l'aurore, le tournesol de la lampe s'épanouissait.

Par toutes les fenêtres ouvertes entraient les noctuelles palpitantes, la plainte de l'effraie et la note continue du grillon qui implore sans lassitude.

Sur le repos de son ami, la femme veillait, accoudée, et regardait passer la vie ardente de ces nuits. La beauté satisfaite était étendue contre son flanc et, parfois, elle baisait la main longue dont les caresses fluaient en ondes brûlantes, qui la faisaient frémir jusque dans l'apaisement.

Cet été fut un chef-d'œuvre.

Pas un instant le soleil ne détourna son visage de cette ivresse qui lui fut un hommage et le flot des heures roula, joyeux et rapide, sans rencontrer d'écueil.

La femme vivait,frissonnante comme une feuille dans un délire que rythmaient l'ombre et la clarté.

Sans prévoir, sans se rappeler, elle s'abandonnait contre la poitrine forte et tranquille du glorieux Eté.

Avec l'homme qu'elle aimait, elle partageait le lait demeuré froid dans l'obscur cellier, les fruits qu'il déchirait sur ses lèvres, et le miel en rayons parfumés.

Tous deux se taisaient.

L'amour passait dans le jardin, léger, entre les anémones, les phlox et les œillets. Eux seuls entendaient le frôlement de ses pieds nus.

Mais les arbres enfiévrés, certain soir, devinrent pourpres, le sang coula du haut de la montagne et la femme retourna vers la ruine.

Le long du fleuve, au loin, c'était un bouillonnement fauve et des voix tumultueuses qui montaient.

Elle eut peur et sentit se détacher d'elle le torse puissant qui la soutenait.

« Adieu ! » dit l'Eté, et il disparut.

L'automne fou hurlait à travers les vignes et la femme croisa ses bras ambiés par la canicule. Son ami dit : « Je partirai. »

C'était au vingt-et-unième jour de septembre.

Alors elle comprit que les feuilles étaient mortes ; elle entendit tinter le glas dans les cathédrales du vent et passer les troupeaux de chèvres grelottantes comme des joueurs de lojki.

Mais, son cœur torride pantelait, elle avait soif.

Elle garda sa robe blanche et monta vers la forêt.

Tout y était triste et d'une grande douceur. Les ramures parfilées des mélèzes, secouaient leurs franges ténues et les têtes rondes des cèpes soulevaient le grand tapis souple étendu sous les sapins. Il n'y avait plus d'oiseaux.

Elle songea à l'absence de son ami.

Des corbeaux, au loin, tournoyaient. Le soir violet lui fait et noya ses yeux d'ombre. Mais en elle vivait agrandie la brûlure d'Eté et le mordant souvenir des nuits.

Elle avait soif.

Elle monta, butant aux pierres, entre deux futs noirs, la lune chauve et fosiale, la regardait.

Devant elle se dressa une masse brune, mouvante qui approchait. L'ours taciturne, à la tête faible, regagnait son logis.

« Quel est ton nom ? Où vas-tu à cette heure tardive ? » demanda le solitaire à la femme habillée de blanc.

« Je me nomme Ludivine, je viens de ce village dont tu connais les ruches. Je souffre et j'ai soif, je vais trouver Dame Neige sur les sommets. »

« Pourquoi souffres tu donc ? »

« Parce que l'Eté est mort et que mon ami est parti. »

« On vit bien sans compagnon, répondit l'Ours, et il me plaît que tu t'en ailles seule, mais nul que moi ne connaît la demeure de Dame Neige, suis-moi, je t'y conduirai. »

Et ils marchèrent longtemps, longtemps, escaladant des rocs, franchissant des cols, traversant des glaciers.

Au milieu de l'un d'eux, le plus élevé, l'Ours montra à Ludivine un manoir clair et sans portes.

C'est-là, dit-il, et sans attendre un merci, s'éloigna.

Dame Neige, la sourde, était seule, assise, tête baissée. Les grandes ailes repliées traînaient sur la glace grise, elle méditait en attendant la nuit.

Quand la femme se fut approchée, elle se leva lentement. Ludivine la vit grandir dans une brume cendrée et s'accouder à la plus haute Aiguille. Alors elle tourna son regard

gelé vers l'horizon en étirant ses larges ailes, comme un alcyon fatigué, afin de mesurer jusqu'où la conduirait son vol.

Le vent fit tourner sa chevelure épaisse et longue qui s'en alla fouetter les rochers, se confondit avec les nuées.

Sous ses pieds immobiles, le glacier séculaire se plaignit, La nuit tragique passa et dit de singulières paroles.

Dame Neige la salua, et prenant sur sa main Ludivine tremblante lui demanda : « Que veux-tu de moi ? Jamais créature mortelle ne franchit la limite de ce domaine, quelle étrange audace t'a donc portée jusqu'ici ? »

« J'ai soif. Je suis venue te prier de rafraîchir ma poitrine, répondit la femme. Toi qui est pure et froide éternellement, éteins ce feu qui me brûle, cet amour qui flambe dans mon cœur, et ne me laisse ni trève ni repos. »

« J'ignore ce dont tu parles, répondit tranquillement Dame Neige, en la considérant de ses yeux chastes, mais puisque tu souffres, je te donnerai l'oubli en te rendant le sommeil car je suis celle qui endort. Cependant dès que s'éloignera l'Hiver, je te réveillerai. »

Or, la première semaine de Mars, Dame Neige tint sa promesse.

Elle dit simplement : «Ton mal est-il guéri maintenant ?»

« Je le crois » affirma la femme qui se sentit plus légère qu'un flocon.

En abandonnant sa retraite, elle s'aperçut que sa robe blanche était plus blanche ; comme un gigantesque diamant en plein soleil, le glacier étincelait.

Mais Dame Neige était mélancolique, son règne terrestre allait finir.

Sous un long portique, elle rejoignit ses suivantes occupées à peigner la laine écumeuse des brebis qu'on voit paissant dans les nuages.

Un groupe d'entre elles se tenait à l'écart. Leurs doigts se transformaient en tiges fleuries ou s'épanouissaient des calices ; elles les réunissaient en bouquets et puis les secouaient, et se détachaient des millions de pétales qui s'envolaient pour aller ensevelir des plaines.

Quand le soir fut venu, Dame Neige reprit sa vigie au sommet des monts et la Lune vint la visiter. Elle amenait ses cinquantes filles, accourues, légères, pour retrouver leurs compagnes.

En voyant Ludivine elles lui demandèrent « D'où viens-tu ? »

« J'ai gravi la montagne jusqu'ici, dit la femme, pour supplier Dame Neige de soulager mes peines, et grâce à elle, depuis la mort de l'automne, j'ai dormi. Mais je dois à présent retourner vers ma maison.

Les neiges d'Hiver, toujours muettes se mirent à parler. Elle dut leur conter son amour et sa souffrance.

Alors, elles entrouvrirent la robe blanche et contemplèrent cette Chair couleur de flammes en quoi vivait un tourment inconnu ; cette Chair érigée, plus insolente que les pics.

Leurs yeux verdirent, le désir foudroyant naquit dans leurs prunelles où la curiosité s'allumait, comme naît une aurore boréale sur une baie glauque aux creux des fjords. Elles ne comprenaient pas cette femme qui voulait devenir comme elles, pâle et glacée.

La plus hardie s'avança, mit sa joue entre les seins émus, entendit le cœur et recula.

« Que portes-tu donc dans ta poitrine et qui frappe ainsi au fond de toi ?

« C'est le cœur où vit le souvenir de mon ami. »

« Et quel est ton ami ? »

« Un homme qui s'en est allé, mais il est beau et je l'aime. »

Et Ludivine sentit que Dame Neige ne l'avait point guérie.

Alors les filles, serrées l'une contre l'autre, tressaillirent, et implorèrent : « Emmène-nous, toutes nous le chercherons. »

Dame Neige languissait. Le vingt-et-unième jour de mai elle s'endormit à son tour.

Mais les filles blêmes, mordues jusqu'aux entrailles, veillaient et quand leur sourde maîtresse eut clos ses paupières et refermé ses ailes pour trois saisons, avec Ludivine elles s'enfuirent du côté de la forêt.

En les voyant passer si nombreuses, l'Ours gronda.

A mesure qu'elles descendaient, la course et le vent animaient leur visage, une teinte couleur vermeille s'étendait sur leurs traits et leurs cheveux blancs se muaient en cheveux blonds.

Sur le plateau qui domine les villages, essoufflées, elles s'arrêtèrent pour se mirer avec ravissement dans le petit lac aimé des esprits où frissonne le svelte reflet des bouleaux. Deux enfants nus étaient couchés sur ses bords, ils se mirent à rire en les apercevant.

Et dressant leurs corps charmants dans la lumière : « Salut, ô Femmes, chantèrent ensemble le Printemps et l'amour, salut, car nous vous attendions ! »

MARGUERITE BURNAT-PROVINS.

13 décembre 1907.

CHRONIQUES

LES POÈMES :

LÉO LARGUIER : *Jacques* ; Mercure de France. — PIERRE FONS : *La divinité quotidienne* ; Sansot. — CHARLES VILDRAC : *Images et Mirages* ; L'Abbaye. — JULES ROMAINS : *La Vie Unanime* ; L'Abbaye. — JACQUES REBOUL : *Les Florida* ; Sansot.

Le genre où s'essaye aujourd'hui M. Larguier a déjà tenté quelques poètes. L'auteur de *Jacques* ne cite dans sa préface que Lamartine avec *Jocelyn* ; il aurait pu songer aussi au *Triomphe de la vie* de Francis Jammes qui contient *Jean de Noarrieu* et *Existences*.

Malgré ces deux illustres devanciers, il ne semble pas que le roman en vers soit né viable. La poésie ne saurait se contenter de descriptions et de scènes épisodiques. Ce qu'il lui faut, c'est le lyrisme ou exaltation intérieure. Un poème comme *Jocelyn* ne vaut que par ses hors d'œuvre, par ce que j'appellerais en pensant à Virgile ses « nox erat ». Sans cesse le poète s'interrompt pour placer un morceau brillant. L'action en souffre, à supposer même qu'un poème ait besoin d'action. La poésie est plutôt une série d'états psychologiques chantés avec enthousiasme. En sorte que si un roman en prose se lit aisément, un roman en vers ne se peut goûter que par fragments très courts. M. Larguier a si bien compris les dangers auxquels il s'exposait, qu'il ralentit à dessein son action pour placer de beaux morceaux étrangers au sujet de son livre, morceaux qu'il aurait mieux fait de coudre bout à bout dans un recueil d'odes ou de stances :

« Minuit. Les monts sont bleus, la pleine est vague et brune ».

L'auteur, en outre, a délibérément choisi une histoire un peu plate, sans relief, banale et que le lyrisme ne semble pas relever. Cette longue suite d'alexandrins tout unis fatigue. Si ça et là nous découvrons de fraîches oasis où nous reposer, nous sommes vite chassés des jardins parfumés pour retomber dans une morne histoire :

« Noué par les rubans, aux branches d'un sureau,
« Plein de coquelicots pend un vaste chapeau.
« La lune fait briller au pied du vieux platane
« Un soulier de satin... Serait-ce point Suzanne ?
« — Non. »

Je crois découvrir plus de prose que de vers dans des fragments comme celui-ci :

« Le menuisier était dans la cuisine noire
« De l'auberge enfumée et se versait à boire.
« Il avait un matin appris que l'apprenti
« Avec sa femme, sa Rosine, était parti.
« Son tablier sentait le bois et la résine,
« Il se versait à boire et pensait à Rosine. »

Seul M. Charpentier trouverait de la musique à ces vers. Que M. Larguier nous donne vite de nouveaux *Isolements*.

Comme M. Pierre Fons a raison de rappeler l'illustre formule de Hegel : « La Poésie est au sommet de la hiérarchie humaine ! » C'est afin de servir sa muse avec tout le dévouement et le respect qu'elle mérite que le poète nous dit avoir opéré un triage sévère dans ses poèmes et n'avoir conservé que les plus représentatifs, les moins fugitifs, les plus achevés. L'art en effet veut un choix et tout n'est pas digne d'être chanté.

La *Divinité quotidienne* est un livre conçu avec unité et se développant dans un ordre logique. Après *l'initiation*, vient *l'accueil du temple* et enfin le *culte*. L'imagination de M. Pierre Fons est ardente et ses images ont de la puissance. Son souci de faire « triompher Pallas » sèche parfois l'inspiration qui aimerait s'élancer sans contrainte. Mais des vers comme les suivants rachètent bien des défaillances :

« Voici des jours vécus monotones ou durs :
« Saurait-on définir le rêve qu'on repousse
« Et qui n'écoute rien que de vain et d'impur
« Dans une ville terne et sa campagne rousse ? »

M. Pierre Fons a les yeux plus gros que le cœur. C'est dommage car sa tendance aux descriptions pittoresques donne à son livre une froideur néo-classique, si pernicieuse aujourd'hui que l'auteur ferme les yeux et laisse davantage parler son cœur.

MM. Charles Vildrac et Jules Romains appartiennent à ce groupe de jeunes poètes, oblats laïcs qui occupent les cellules fleuries d'une fort peu chrétienne « Abbaye ». Les tendances de cette communauté artistique, encore que vagues, sont intéressantes, car on y veut faire « grand » et pousser des cris plus violents, plus humains, plus généreux que les soupirs au clair de lune d'une génération un peu lasse.

MM. Vildrac et Jules Romains ont les défauts de leurs qualités. Dans leur désir d'être épiques, grandioses, cycliques, ils perdent pied parfois et tombent dans des obscurités métaphysiques ou sombrent dans de froides déclamations J'ajoute que parfois ils manquent de goût et qu'ils blasphèment inutilement. Ces deux poètes ont besoin de s'assagir, de régler leur inspiration, d'opérer un triage sévère dans leurs rythmes et leurs sujets.

Je suis d'autant plus à l'aise avec MM. Vildrac et Romains que j'ai beaucoup de sympathie pour leur art et que je les suis avec attention. Je leur reproche leurs excès de langue et leur intempérance d'idées lourdes, pour pouvoir admirer sans arrière-pensée leurs remarquables qualités de créateurs et leur belle puissance d'intuition. Voici de nobles vers de M. Vildrac :

« Nous sommes tous les livres qu'on n'a jamais lus !
« Un espoir palpitant, jadis, nous a vus naître ;
« Un espoir... un orgueil secret... une fierté...
« Une joie saine... une tendresse ! Et c'était fête
« Dans les cerveaux féconds qui nous avaient portés !
« Ceux-là qui nous avaient pétris avec leur âme
« Nous avaient ordonné, en nous arrachant d'eux.
« — Allez, ô le meilleur de nous ! Nos belles larmes,
« Notre effort calme, échevelé, ou douloureux,
« O nos vierges Idées, allez comme des femmes

» Vous offrir aux baisers profonds de tous les yeux.

M. Jules Romains a le cerveau bouillonnant d'images panthéistes, et le parallélisme de ses visions physique et psychique est parfois d'un effet poignant. Les expressions comme celles-ci abondent :

« Si je pouvais penser ma chambre seulement !

. . . .

« Je suis un peu d'unanime qui s'attendrit. »

. . . .

« J'ai senti l'eau venir sous les rames. »

Ces deux poètes ont en eux des richesses infinies. Un jour viendra où, dégagés d'un vocabulaire abstrait, en possession de rythmes plus surs, leur esprit créera de larges poèmes évocateurs et moins « anarchistes ».

M. Jacques Reboul nous offre, traduit de l'italien, un livre de vers de M. Cipriano da Robe intitulé *Les Florida*. Je ne puis malheureusement pas juger ces vers, ne les ayant pas lus dans leur langue originale. D'après cette traduction je reconnais en M. Cipriano da Robe un poète au souffle puissant et au tempérament lyrique très large, très aéré.

T. DE VISAN.

LES ROMANS

ADOLPHE RETTÉ : *Le Règne de la Bête* (Messein.) — HANKES-DRIELSMA DE KRABBÉ : *Les Ames Muettes* (Sansot.) — P. BRUZON : *Soleil d'Islam*, (Tassel) MAXENCE LEGRAND : *La Bataille Perdue* (Sansot). — H. SCHŒFLER : *Les Chardons* (éditions de « Floréal ».)

Le Règne de la Bête. — Le volume de M. Retté contient l'histoire d'un jeune homme, fils d'un négociant millionnaire et franc-maçon, que l'éducation universitaire et l'histoire de France, telle qu'on l'enseigne au lycée, (1) induisent, d'abord à fabriquer des bombes, puis par une pente assez naturelle, à vouloir les utiliser. Après diverses hésitations, il choisit une église pour théâtre de son forfait. Il pénètre dans Notre-Dame, naturellement à l'heure où il ne s'y trouve que d'humbles et pauvres fidèles. Il se trouble, recule encore, sort, et se décide à rentrer. Le battant de la porte heurte en retombant l'engin qui fait explosion ; l'édifice et le public sont épargnés : l'anarchiste seul est mis en morceaux. Ces dernières pages, d'une émotion sincère et d'une forme assez sobre sont heureusement inspirées. Au point de vue du roman, je ne ferai à M. Adolphe Retté qu'une observation. Il a peut-être un peu trop rapidement passé sur les causes qui amènent son héros, en apparence si peu destiné a ce rôle, à jouer les Emile Henry. Charles Mandrilliat mûrit vraiment un peu vite pour la bombe. Je sais bien qu'il y a le peu sympathique milieu familial : une mère vulgaire et sotte, un père qui est un drôle, et par dessus tout,

(1) C'est l'opinion de M. Adolphe Retté.

toujours, le Lycée et les Droits de l'Homme ! Mais, personne d'entre nous ne choisit sa famille ; beaucoup étudient au lycée et goûtent l'illustre Déclaration, qui, plus tard, ne songent aucunement à lancer des bombes. Il faudrait à l'évolution de Charles une genèse plus fouillée. Mais la thèse de M. Retté en serait moins bien servie. Et ce n'est pas ma faute si je me vois ici forcé de m'écarter un peu des voies de la critique purement littéraire pour aborder un terrain plus délicat et qui devrait être réservé aux sentiments intimes — et infiniment respectables — de M. Retté. Mais M. Retté s'est converti naguère d'une manière retentissante ; il a raconté lui-même ses impressions dans un volume intitulé *Du Diable à Dieu*, lequel renferme, avec de fort belles choses, certains indices, qui, dès la première lecture, m'avaient fait concevoir d'assez vives appréhensions pour l'avenir d'artiste de l'écrivain. Il est permis, dès lors, de supposer que cet auteur, avant sa conversion, n'eût point écrit le *Règne de la Bête*, et cela nous entraîne à mélanger, comme lui, des choses fort différentes. Son nouveau livre justifie d'ailleurs toutes les appréhensions. Encore quelques étapes, et M. Retté sera, hélas ! au point nécessaire pour écrire dans la *Croix*, ou le *Pèlerin*. Car son roman est une sorte de pamphlet, et la politique y joue un rôle que d'aucuns peuvent approuver, mais contre lequel, en moi, la conscience proteste autant que le goût. Je trouve essentiel d'être chrétien, mais, quand on l'est, cela me suffit, sans qualificatif complémentaire. J'aime que l'on se convertisse à la Religion, — avec une grande lettre, — mais pas du tout que l'on s'inféode en même temps à un parti politique ; on peut être assidu à l'église sans fréquenter à la sacristie. Et si l'on me juge un peu sévère pour M. Retté, c'est que cette sévérité prend sa source précisément dans mon respect pour les même choses. Ce n'est pas que j'estime un reflet des clartés éternelles déplacé même dans une fiction. Mais l'introduction d'un tel élément commande une scrupuleuse dignité de forme. Il existe des pages de roman où la beauté de cet ordre d'émotions éclate, avec simpliciié et grandeur... Mais je ne goûte aucunement, je l'avoue, le personnage du brave abbé, confesseur pour bons jeunes gens, qui colloque ses disciples dans les bureaux d'un vertueux patronage, ni les « plaies adorables, » du corps ou du cœur de Jésus, ni le vocabulaire sentimental emprunté aux hystériformes effusions de certains mystiques très détraqués, ni, surtout, le style encore bien plus fâcheux, des *Messagers* pieux... J'admire énormément un homme qui prie, et qui ne s'en cache pas ; mais j'aime aussi qu'il sache prier debout, et les bras au ciel, à la façon des premiers chrétiens. D'autres, avant M. Retté, se sont convertis, dont le talent valait le sien, et qui jamais n'imprimèrent une ligne de palinodie, mais qui, purement et simplement, dans le silence et la solitude, brûlèrent, avant de mourir, des pages peut-être admirables, sans autres témoins que l'émotion en quelque sorte agenouillée et presque les larmes, d'un seul confident. Si de trop absolus serments ne le lient point, M. Jean de Caldain, peut-être, un jour, nous dira ces choses ! Mais, dès aujourd'hui, les vivants grandissent le mort. Les conversions politiques et les confiteor trop publics nous enseignent

chaque jour à mieux comprendre et mieux honorer, avec la foi simplement chrétienne de l'auteur d'*En Route*, l'Intelligence droite, ferme, indépendante et, jusqu'au bout, sainement lucide, de celui qui fut Joris-Karl Huysmans.

Les Ames muettes. — Une traduction ? Je ne le crois pas. En tout cas, une œuvre qui compte. Il y a une poésie vivante, sincère et profonde, dans ces courts récits qui sont des souvenirs d'enfance, mais bien des souvenirs d'âme, non d'événements extérieurs Dans la pensive imagination d'une fillette solitaire, la réalité se déforme, se plie à tous les caprices du songe. Les objets matériels participent d'une vie occulte. C'est une seconde existence idéale qui se superpose à celle de tous les jours ; les deux se confondent jusqu'à l'illusion et le fantastique devient le réel. Dans le parc désert, sous les voûtes seigneuriales, la frêle héritière des vieux barons scandinaves erre, comme les petites princesses captives des contes de fées. Comme elles aussi, elle rencontre, partout, l'aventure merveilleuse. Les ancestrales images, à l'heure du crépuscule lui révèlent de formidables secrets ; elle s'abandonne à l'amitié du bon lion gardien, ou, dans le délire se voit poursuivie par le galop furibond des trois méchantes cavales... Elle pénètre le mystère du lac endormi et sait lire, à sa manière, dans la maison d'Odysseus, les fabuleux épisodes qui se déroulent le long des tapisseries. — Et c'est d'une beauté simple et saisissante, car, à ces choses muettes l'enfant a prêté son âme, elles deviennent tour à tour, les miroirs passionnés où se contemplent ses rêves. — Bien que, çà et là de légers indices révèlent la longue habitude d'un autre idiome, c'est cependant pour une étrangère, la preuve d'une belle maîtrise de notre langue. Il n'est peut-être pas très difficile d'arriver à écrire, dans un français correct, une quelconque fiction ; encore le style demeure-t-il, trop souvent, conventionnel et guindé. Mme Hankes-Drielsma, elle, exprime avec aisance de subtiles impressions, traduit, avec une poésie réelle, tout un monde d'émotions naïves et compliquées... Son livre est à lire : il est simple et touchant comme l'âme d'un enfant-poète.

Soleil d'Islam. — L'Orient devient à la mode, depuis les Mardrus. M. Paul Bruzon, qui a certainement dû vivre dans les milieux qu'il décrit, a rapporté du Maroc l'histoire d'un Madhi : Le Madhi, chacun le sait, n'est autre que le Messie religieux et guerrier, le Libérateur qu'attendent, au fond du sombre Moghreb les redoutables confréries secrètes de l'Islam. Il en a paru plusieurs ; ils ont échoué, et leur échec s'explique par l'égarement de l'orgueil ou de l'ambition. Chacun d'eux s'est cru le Madhi, sans être le véritable Elu du Seigneur, Ahmed-ben-Abd'Allah, lui non plus n'est pas le Madhi. Mais sa foi brûlante et candide, une sorte d'exaltation mystique l'entraînent d'abord. Le contact des Européens, la trahison d'une amante, l'ardeur de ses partisans concourent à le persuader de sa mission. Le doux rêveur, qui, dans le secret de son âme, vénère, entre tous les prophètes, celui que le Coran nomme Aïssa-ben-Mariam, devient le chef militaire, le massacreur d'Infidèles... Vaincu comme ses prédécesseurs, ses yeux se dessillent : il n'est plus qu'un homme misérable, humble et

repentant que la mort délivre... Ce personnage est intéressant et d'une assez curieuse psychologie. A ses côtés héroïques se mêlent de troublants éléments de fourberie et de cruauté. Autour d'Ahmed évoluent quelques types assez réussis de vieux fanatiques, parmi lesquels, en première ligne, l'aveugle Messaoud. Le début du livre, l'oasis, Djémila, tout cela est poétique et charmant. Cela se gâte par la suite ; les événements traînent, le roman paraît interminable. Mais il n'est pas sans valeur. M. Bruzon a tiré un heureux parti de la couleur locale; son héros est original et sans doute assez vrai ; ce n'est déjà pas un mince mérite.

La Bataille perdue. — Le romancier Michel Albrieu conquiert le succès, mais il n'en perd pas moins la bataille de la vie, car toute sa foi en lui-même,l'orgueil et la joie de son œuvre s'écroulent,le jour où il découvre que sa femme,dont il est adoré, s'est donnée par dévouement, au riche éditeur Beauquier pour obtenir que celui-ci lance le roman d'Albrieu, un volume intitulé « le Héros » et dans lequel l'auteur professe d'audacieuses (?) théories. Hélène,désespérée par ses remords et la colère de son mari, cherche un refuge dans le suicide. Michel demeure seul, en proie à l'unique passion qui désormais le domine : une haine farouche, irréconciliable contre celle qui lui a fait perdre « la paix intérieure » de son orgueil. Il y a là un beau sujet de roman passionnel et psychologique, mais un sujet un peu lourd pour de très jeunes épaules. M. Maxence Legrand eût gagné à le mûrir un peu plus. Son livre, qui devrait être empoignant, manque d'émotion communicative. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas suffisamment héroïsé ses personnages. Il leur faudrait des allures balzaciennes qu'ils sont loin d'avoir. Le caractère d'Hélène, touchante dans sa misère, n'est pas assez fouillé ; elle ne tranche pas assez sur la masse des femmes capables de s'associer aux travaux de leur mari. Ce trait, heureusement indiqué au début, s'efface trop à la fin, de même que la déchéance de Michel est par trop vulgaire. Il devient simplement odieux ; son châtiment, très mérité, ne peut plus nous émouvoir, alors que nous devrions, au contraire, nous sentir l'âme angoissée par le désastre de ce génie... C'est que le lecteur n'est pas du tout convaincu de cette vérité : que Michel Albrieu est un pur génie. S'il était de l'étoffe dont le Créateur les fait, il ne perdrait pas la bataille, ou du moins il la regagnerait, car le génie ne perd pas la foi. M. Maxence Legrand, je le répète, est encore un peu jeune. Il ne possède pas toute la science de composition désirable, ni toute l'autorité nécessaire pour imposer ses héros. Surtout, il ne sait pas leur donner les proportions qui prêtent la force et la noblesre à une œuvre. C'est pourquoi, de ce qui pouvait devenir un *grand* roman, il ne subsiste qu'une tentative honorable. Mais il a trouvé *un sujet*, la chose précieuse qui manque à tant de volumes ! Il peut donc en trouver d'autres, et développer, en les traitant,je le souhaite, toutes les qualités qui manquent encore à sa *Bataille perdue*. Reste le style. Celui de M. Maxence Legrand se ressent un peu d'une origine, je crois, étrangère. Qu'il châtie davantage sa langue, étudie la coupe de ses phra-

ses, et apprenne à donner aux mots français leur véritable sens, et il pourra faire de bonnes choses.

Les Chardons. — Une femme de quarante ans — mettons de trente-huit. — qui a une fille mariée et malheureuse, à laquelle, par conséquent elle serait nécessaire, a mieux à faire dans la vie que de se jeter sous une locomotive, parce que le bel officier pour qui elle eut une faiblesse, s'est consolé et ne songe plus à elle... Telle n'est pas l'opinion de Mme Lacour, l'héroïne de M. Schœfler. Ces sortes de malheurs me touchent médiocrement. Mme Lacour n'avait qu'à ne pas mettre un officier dans sa vie — ni un un civil d'ailleurs — et à gâter ses petits-enfants. Il est probable que cela l'eût consolée de bien des déboires. On aurait pu cependant, avec la donnée, composer un récit intime et paisible, tout en demi-teintes... quelque chose dans le genre de l'*Emoi* ; cela n'eût été que plus touchant. Au lieu de cela, nous pensons involontairement à une sous-Bovay demeurée honnête. — Pourquoi ce petit livre paraît-il long ? C'est que l'épisode de Mme Lacour se trouve alourdi par des portraits, des scènes locales, pleines de saveur sans doute pour les habitants de Lunéville. Ces détails d'ailleurs sont pris sur le vif et témoignent chez M. Schœfler de réelles facultés d'observation. Ils font cependant « hors d'œuvre » ; Mme Lacour et sa passionnette tragique eussent gagné à ne se point voir par trop étroitement situés. Le titre s'explique par un symbole tiré de la mort d'un idiot que des gamins fustigent avec des chardons et font choir au fond d'un gouffre. L'historiette a peut-être un fonds vrai : on le sait sans doute à Lunéville, et ce n'en est que plus fâcheux, vraiment pour les femmes de trente ans... passés !

CAMILLE MARYX.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

LEGRAND CHABRIER. *La journée d'Arles* (Sansot éditeur, 1 fr.) *Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac,* avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une notice de REMY DE GOURMONT. (Mercure éditeur, 3 fr. 50). M. DE MECK. *Pensée d'harmonie* (Librairie Plon, 3 fr. 50).

La journée d'Arles. — MM. Legrand-Chabrier qui nous ont déjà donné les curieuses proses du *Livre de Claude-Alexis Brodier* et de *Mangwa,* qui ont signé ce roman plein d'humour et de pittoresque, *L'amoureuse imprévue,* font aujourd'hui paraître d'amusantes et parfois touchantes notations sur Arles que précède en manière de préface, une invitation aux voyages. Elle se termine ainsi : « Même si vous n'allez pas à Arles, prenez mon livre. Il peut être utile en tout voyage. Il est un brin du monde, et frotté contre n'importe quel autre brin, il s'enflammera et vous enflammera... peut-être... » Je suis allé à Arles et je compte bien y retourner. Entre temps il me plaît de me promener avec les aimables guides que sont ces deux jeunes gens, dans la chère ville silencieuse et chaude.

Mistral a écrit magnifiquement : « Arles à cette heure tu es

moissonneuse et, couchée sur ton aire, tu rêves avec amour de tes gloires anciennes ; mais tu étais reine alors et mère d'un si beau peuple de rameau que le vent mugissant ne pouvait traverser l'immense flotte de ton port. Rome t'avait vêtue à neuf de pierres blanches bien assemblées. Elle avait mis à ton front les cent vingt portes de tes grandes arênes : tu avais ton cirque ; tu avais, princesse de l'empire, pour distraire les caprices, les pompeux aqueducs, le théâtre et l'hippodrome. » Ne croyez pas que le début de MM. Legrand-Chabrier soit aussi pompeux. Ils se contentent de remarquer que les cailloux des rues sont pointus et que l'on y troue ses semelles. Je sais gré aux auteurs de cette sincérité. Lamartine lui-même, lorsqu'il avait vingt et un ans et qu'il accomplissait son premier voyage en Italie, n'évitait pas la déclamation comme nous le prouve un carnet de voyage que M. René Doumic eut l'impudence de publier, le reconnaissait détestable, dans un des derniers numéros du *Correspondant*. Pour moi, je me rappelle que les rues étroites, ombreuses et obscures d'Arles furent douces à mes tempes dans l'ardeur de midi et je presse encore avec volupté et mélancolie le souvenir de la vieille cité contre ma poitrine.

Je me laisse guider sagement. Mes compagnons m'entraînent au Théâtre Antique. Ils me désignent les deux colonnes qui se dressent sveltes et lumineuses et qui découpent l'azur et ils me disent : « Laissons-les porter vers le soleil, glorieuse source bouillonnant sa lumière sur le ciel pur, l'offrande d'un morceau de fronton qu'ont sculpté des hommes et que resculptent des mousses. » Nous évoquerons un instant les cortèges des danseuses et des mimes, les acteurs qui disaient de beaux vers sonores et puis surviendra un vieux gardien de quatre-vingt-deux ans qui, au lieu de bonimenter, racontera seulement qu'il a navigué sur la Méditerranée et qu'il a vu l'Acropole, des temples, beaucoup de temples. Tandis qu'il parlera, les cigales l'accompagneront de leur chant monotone. L'année dernière, lorsque je suis allé au théâtre antique, nul gardien ne m'a importuné et ce personnage respectable, s'il m'eût parlé de l'Acropole, m'aurait laissé sceptique. Ces gens du midi ont une telle imagination ! Je suis heureux d'avoir pu rêver en paix et je goûte une joie rétrospective en apprenant qu'un vieux gardien bavard me menaçait. J'ai eu devant le théâtre antique une très mélancolique impression. Le temps s'est joué des efforts que nécessita cette colossale entreprise où des gradins furent bâtis pour seize mille spectateurs. La pierre est effritée, disloquée. Il y a des brèches dans le pourtour. A Orange au contraire le mur énorme se dresse intact, vainqueur des âges ; tous les gradins subsistent et l'éternelle puissance humaine vous enivre. On boit à longues gorgées le vin épais de l'orgueil.

Allons aux Arènes puisque MM. Legrand-Chabrier le veulent. Au-dessus des lourdes substructions de pierre qui forment des chambres et des corridors se dressent de sveltes arcades régulières ouvrant leurs baies sur l'infini. Un peu de la grâce hellénique a pénétré les rudes cerveaux romains. On donne là des courses de taureaux et le populaire bruyant et bariolé se répand en clameurs.

Maintenant, c'est Saint-Trophime. Mes deux guides sont bien irrespectueux. Le souci d'une extrême originalité, la volonté d'être singulier à tout prix qui ne les abandonne jamais et leur suggère souvent tant de notations curieuses, imprévues et intéressantes, leur fait dire cette fois : « Une église gothique, ce n'est le plus souvent qu'une grosse botte d'aiguilles de pierre. Si Dieu m'avait fait oiseau, je craindrais toujours de m'y empaler. Comme il m'a fait homme, au pied je me gonfle d'admiration afin de me croire égal à la cathédrale. » Un peu plus loin, ils ajoutent en parlant du portail : « Il y a quatre lions à gueules euvertes, mais dominés par d'autres saints qui ont des têtes dans lesquelles vivantes on mettrait tout de suite, un bon esprit, un peu bête, de charité chrétienne. » Eh bien, non, je n'aime pas cela. C'est de la blague parisienne et ,dans un tel sujet, il n'en faut pas.

Je regrette que MM. Legrand-Chabrier n'aient pas visité Saint-Trophime avec moi. L'église les laissant indifférents, ils auraient ressenti une émotion d'un autre ordre, mais fort poignante. Lors de ma visite, je pénétrai dans le cloître qui est tout proche. Il est d'un style composite. Les faces Nord et Est sont romanes, la face Sud est encore du style de transition, la face Ouest est ogivale. Elles encadrent une pelouse brûlée de leurs cintres, de leurs arcades, de leurs pilastres et de leurs colonnes. J'admirais les ombres légères se jouant sur les murailles du fond et les petites baies accueillant la lumière et la chaleur de l'après-midi. Soudain, retentit une voix. Derrière moi, un homme se levait. Tâtonnant il se mit en marche et il s'arrêtait à réguliers intervalles désignant de son bâton les sculptures des chapiteaux et des pilastres. Ici, c'était l'Incrédulité de Saint Thomas et là Sainte Agathe et plus loin la Tarasque. Les uns après les autres je voyais,naïvement conçues et grossièrement exécutées,diverses scènes de la Bible et de l'Evangile. Mon guide m'intéressait ; je l'écoutais religieusement. Il s'interrompit et sourit tristement : « Je suis aveugle, monsieur ; mais il y a des années que j'accompagne les touristes et j'y voyais clair, jadis. Alors, je me souviens. » Nous reprîmes notre marche. Ah ! rien n'était plus angoissant que de voir cet homme humilié et hésitant dans la splendeur de l'après-midi et la belle douceur de ce fin décor de pierre.

Les pierres séculaires, les pierres que les siècles ont usées et patinées, comme on en subit le deuil et le charme dans le musée lapidaire où nous nous arrêtons à présent avec nos compagnons ! On y voit le sarcophage de Julia Tyrannia qui aimait la musique. Il est orné de sculptures qui représentent une lyre, une guitare, un cahier de musique suspendu à un clou, un orgue et une flûte. La traduction de l'inscription latine est celle-ci ; « A Julia Tyrannia, fille de Lucien, morte à vingt ans et huit mois, qui par ses mœurs comme par son éducation, fut un modèle pour les autres femmes. Autarcius son père et Laurentius son époux ont élevé ce tombeau. » Il a plu à MM. Legrand-Chabrier d'imaginer une autre inscription. Elle n'est pas moins délicieuse : « Tyrannia, musicienne, a voulu que sur son tombeau fussent gravés les instruments dont elle usa pour tenter de récréer par imitation le monde qui est infini-

ment sonore. Que ta bouche ne prenne point cette flûte, que tes doigts n'agacent point cette lyre. Tu ne les animerais pas plus que tu ne ranimerais Tyrannia. » Sur un sarcophage très endommagé et qui représente la cueillette des olives, MM. Legrand-Chabrier ont écrit : « Nous sommes une ribambelle d'enfants qui cueillons des olives. Nous étions plus nombreux autrefois. La mort a réduit en poussière quelques-uns d'entre nous. Elle a cassé notre image totale comme du pain d'épices... le morceau qui reste est beau, n'est-ce pas, visiteur ? » J'avais, moi aussi, composé une inscription pour une tête de Vénus qui se trouve là et dont le nez est cassé. La voici : « Admire-moi. Je suis belle. Qu'il te plaise d'imaginer ma beauté complète. Jouis sans remords et sans crainte, car je ne saurai changer la face du monde ni troubler ton cœur. » Pour une danseuse décapitée, j'avais écrit : « J'ai voulu n'être plus une femme, mais un mouvement splendide. Aime-moi un peu de ce sacrifice et goûte une pure émotion. » Qu'elles sont touchantes, ces inscriptions gravées sur la pierre ! J'aime particulièrement celle-ci :

O douleur ! que de larmes représente la tombe
De Julia Lucina qui vécut très chère à sa mère.
Cette fleur de jeunesse gît ici cachée sous cette pierre.
Pourquoi sa vie ne peut-elle renaître.
Ne fut-ce que pour qu'elle juge des regrets qu'elle a laissés.
Elle a vécu vingt-sept ans, dix mois, treize jours.
Julia Parthenope sa malheureuse mère.

Nous gagnons le *Museon Alraten*. Mistral et les félibres l'ont créé. Tous les souvenirs du pays d'Arles sont ici groupés. Dans leurs vitrines des scènes de famille groupent des figures de stuc coloré. C'est la visite à l'accouchée. Des femmes sont réunies autour de la jeune mère. Elle font les vœux d'usage au nouveau-né : Sage comme lou sau, — Bon comme lou pa, — Dre comme une brouquetto, — C'est-à dire : Qu'il soit sage comme le sel, bon comme le pain, droit comme un bâton. La *Taulo calendalo* représente une table de noël et mille détails de costumes, de bijoux, de meubles, d'instruments, amusent et retiennent. J'ai acheté une petite lampe antique avec une cigale et une carte postale qui représente le patriarche Mistral assis à côté de son chien. Ah ! Mistral, le respect et la superstition de Mistral, en ce pays ! MM. Legrand-Chabrier remarquent avec bonne humeur que l'on exagère et ils ont raison.

Les auteurs de la *Journée d'Arles* nous parlent encore des Alyscamps. Hélas ! Pourquoi n'y suis-je point allé ? Ils nous parlent aussi des Aspilles et de l'olivier qui leur donne cet enseignement : « Cet arbre ne nous enseigne-t-il point par la façon si tourmentée dont ses branches poussent que la vraie sagesse n'est pas dans la perfection. même une et idéale, mais dans les volontés non toujours victorieuses de perfection, et par le nuage de son feuillage que nous pouvons nous ouater de rêves, car sûrement de l'olivier elles tomberont les grosses olives épaisses d'huile »

Mes amis, aimables guides, je ferme votre petit livre. Laissez-moi rêver un moment, les yeux clos. Vous m'avez amusé ;

j'ai trouvé à penser sous vos phrases légères ; je vous accompagnerai désormais dans tous les voyages où il vous plaira de m'emmener. Vos impressions ne furent peut-être pas toujours exactement à l'unisson des miennes, mais vous êtes gens de bonne compagnie, d'érudition élégante, et très spirituels, trop spirituels quelquefois. Je ne m'en plains pas. Il ne me déplaît nullement que l'on me force à sourire lorsque je suis grave. Ainsi soyez remerciés. Arles m'apparaît au loin, très loin, comme une belle souveraine que défendent des guerriers éternels. Je ne sais plus que je suis à la campagne au milieu de mes vieux arbres. Je ne vois plus sur ma table le manuscrit gonflé de mon roman, ni les épreuves d'imprimerie, ni les livres qui attendent d'être découpés. Vraiment, me voilà parti. Vouliez-vous autre chose ?

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac. — Si souvent déja, dans cette revue, j'ai eu l'occasion de louer l'élégante et précise érudition de M. Remy de Gourmont qu'il me paraît inutile de dire avec quel soin et quelle habileté furent choisies les pages de Cyrano de Bergerac qui doivent nous donner une idée complète de l'œuvre et de l'écrivain. Ce nouveau recueil ne dépare pas l'excellente collection du *Mercure de France*. Nous avions grand besoin de ce livre. Le public pourra se former enfin une idée juste de l'auteur du *Pédant joué* et oublier le Cyrano vraiment trop fantaisiste que M. Edmond Rostand mit à la scène. A cet égard, rien n'est plus instructif que de lire la notice de M. Remy de Gourmont placée en tête du volume. Cyrano n'était pas originaire de la Gascogne, mais Parisien ; il eut des duels,mais ne les rechercha pas, ne se posant nullement en bretteur et en matamore. Il ne fut pas davantage un homme de plaisir. Il ne buvait ni ne s'occupait de femmes.Ayant été gravement blessé à deux reprises différentes, il était tenu à une existence tranquille et ses contemporains ne lui attribuent pas d'aventure galante ou sentimentale. Ajoutons que ce poète improvisateur, au dire de M. Rostand, est l'auteur d'une seule tragédie très grave et d'un seul sonnet de circonstance adressé à Mlle d'Arpajon. Ces révélations sont piquantes, n'est-il pas vrai ? M. Remy de Gourmont excuse d'ailleurs l'heureux Rostand. Je ne partage pas son indulgence. Si loin que s'étendent les droits des poètes, nous ne pouvons leur donner licence de défigurer les gens.

Cyrano eut des idées très audacieuses. « Ses idées, en l'an 1650, sont exactement au niveau des plus libres que l'on puisse professer de nos jours » Il ne croit à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme, ni à la morale conventionnelle. M. Remy de Gourmont a trouvé à la Bibliothèque nationale des pages inédites qui ne laissent aucun doute à cet égard. Il est curieux de remarquer que Cyrano expose à propos des guérisons miraculeuses la théorie moderne de l'auto-suggestion. Ces théories audacieuses, Cyrano de Bergerac se gardait bien de les exprimer directement. De son temps, c'eût été dangereux. Il les mettait dans la bouche d'un personnage et le personnage en question ne trouvait personne pour la démentir.

Cet aperçu rapide suffit à donner une idée de l'intérêt qui s'attache à l'œuvre de Cyrano de Bergerac. On trouvera dans

ses plus belles pages de quoi satisfaire amplement sa curiosité. Elles contiennent *Le pédant joué*, des *Lettres satiriques et amoureuses*, des *Scènes de la mort d'Agrippine*, les *Entretiens pointus*, le *Voyage à la lune et au soleil*, enfin des *Fragments de physique*, et à l'appendice, d'intéressants documents biographiques des jugements littéraires et scientifiques, une bibliographie.

Pensées d'Harmonie. — M. de Meck est persuadé à juste titre de la nécessité d'un idéal. Il s'est donc efforcé d'écrire des pensées élevées qui pourront guider et épurer ses lecteurs. Lui-même nous prévient de ses louables intentions dans son prière d'insérer et il nous prévient également que ses pensées qu'il compare sans fausse modestie à celles de l'*Imitation* « apprendront, à qui saura les savourer dans un recueillement convenable, la signification complète de la vie, le moyen d'établir une harmonie presque divine entre ce que nous voyons, ce que nous subissons, et les destinées supérieures auxquelles nous sommes évidemment appelés par un pouvoir, invisible, il est vrai, mais réel pour certains d'entre nous ». Pascal lui-même n'avait pas de telles ambitions et M. de Meck exagère peut-être la portée de son petit livre. Enfin je ne veux pas le contrarier.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

LES REVUES.

Huysmans et le Satanisme. M. Joanny Bricaud (M. Joanny Bricaud est-il le même que Jean II ou Johannès Bricaud, patriarche de l'église gnostique universelle ?) publie dans la *Revue du Temps présent* un article sur les rapports de Huysmans et de l'abbé Boullan, lequel portait, très visible, à l'œil gauche le pentagramme kabbalistique (!)

L'histoire des démêlés de Boullan, de Jules Bois, et de Huysmans avec Guaïta, Oswald Wirth, Péladan et Papus y est retracée. Les occultistes parisiens ont-ils véritablement envoûté Huysmans et Boullan, et ce dernier a-t-il été assassiné fluidiquement par les Rose-Croix après des années de lutte occulte ? Grave question.

Il faut espérer que M. Jean de Caldain pourra, avec les documents que lui a légués son maître, la résoudre définitivement.

Dans la revue, un article sur Léopardi par Giuseppe Finzi.

—

Le mysticime de la volonté chez Balzac (M. J. Pérès, *Mercure de France*, 1er juillet). « C'est toujours la même volonté dévorante que son élan déchaîne, ou bien fait se répandre, en pensées seulement, à travers le vaste monde, ou jette sur les hauteurs du surnaturel divin ».

—

Dans la *Revue des Lettres et des Arts*, M. Louis de Romeuf estime aussi que l'éducation de la foule n'est pas suffisante pour qu'on lui donne le spectacle du nu.

—

Le Nu. La Rénovation Esthétique. — Sous la signature de Tao-Tao dit d'excellentes choses sur le nu au spectacle. Elle ne veut pas que le nu soit livré à la goujaterie des foules et elle répond à M. Pierre Louys,païen, que le moyen-âge catholique (les cathédrales en font foi), n'avait pas de préjugés sur le nu.

—

Dans la *Rénovation*, Emile Bernard parle sur la peinture. « Nos peintres sont de grands ignorants ; il n'en est pas un sur dix qui sache la plus essentielle des choses à savoir ; leur étrangeté et leur exécution lâchée sont des preuves certaines de leur faiblesse et de leur impuissance...

En art il n'y a que l'Absolu, comme en religion .En art il y a un Olympe ou un Ciel, et dedans il y a les Dieux et les Saints. Tout le reste n'est que la poussière du temps ».

—

Sur le Tintoret. — M. Adrien Mithouard dans l'*Occident*, loue le Tintoret pour l'héroïsme de l'invention et parce qu'il fut un romantique à l'imagination infatigable. — Mais dans la *Revue des Lettres et des Arts*, M. Prosper Dor l'accuse ou le félicite, et avec lui les grands maîtres vénitiens, d'avoir déformé la pensée chrétienne par le retour de l'art à l'étude de la nature. Voilà qui mérite discussion.

Dans l'*Occident* : une ballade de Paul Claudel, une prose d'une belle écriture : *les Collines*, par Henri Cloüard ; des notes très amusantes sur les Siciliens par Don Beppi.

—

Les vers à signaler : Un *Dionysus* d'Edouard Schuré, des vers blancs de Paul Castiaux, des poèmes de Jehanne d'Orliac (*Mercure de France*) ; les vers d'Emmanuel des Essarts, les rythmes nouveaux de Ricciotto Canudo (les *Argonautes*) ; les poèmes de Charles Grolleau et Jean Pellerin (*Rénovation*) ; ceux de Cécile Périn et Guy Lavaud (*Revue des Lettres et des Arts*).

—

FERNAND DIVOIRE.

REÇU : L'Amitié de France ; Pan ; le Voile d'Isis ; Poesia ; la Revue du Spiritualisme moderne ; la Revue du Temps présent ; etc.

NÉCROLOGIE

RIMSKI-KORSAKOV

Le grand musicien fêté l'an passé aux séances russes de l'Opéra, et de qui l'Opéra comique jouait récemment *Sniégourotchka* (Flocon de neige) « conte de printemps » en 4 actes et un prologue, vient de mourir subitement. Nicolas Rimski-Korsakov était né en 1844, à Tiekwin. Il avait appartenu à la marine russe, comme César Cui, l'un des « cinq » du parti national et obtenu, depuis, la direction du Conservatoire de Moscou.

L'auteur d'*Antar*, de *Schéhérazade*, du *Capriccio espagnol*, de la *Grande Pâque russe*, des opéras populaires *Sadko*, *Mlada*, *Tsar Saltan*, est franchement national ; son art, riche d'incrustations folkloristes, est comme l'illustration des grands thèmes légendaires slaves, où s'épanouit un orientalisme parfois exquis mêlé à toute la poésie naïve de la race. Rimski-Korsakov est essentiellement coloriste ; la mélodie populaire, le timbre et le rythme le servent merveilleusement en ces rhapsodies éblouissantes qui nous content peut-être ingénûment les Mille et une nuits ou la destinée fabuleuse d'Antar, protégé d'une fée, mais avec les nuances d'une fantaisie si délicieuse et rare, tant d'imprévu et de libre invention, que les musiciens ont dû y reconnaître la marque d'une originalité créatrice précieuse aux novateurs futurs et présents.

On peut reprocher au « folklorisme » les traits faciles d'un art qui tient des emprunts directs sa physionomie comme ses attitudes, et qui, par là, manque souvent d'autorité et d'intérêt. A cet égard, il faut reconnaître que l'auteur d'*Antar* s'est efforcé, au moins dans la symphonie de ce nom, vers une stylisation poétique et musicale de l'idée dont elle s'inspire, et a su, tout en élevant la raison lyrique de son sujet, enrichir sa mosaïque habituelle d'une forme plus rationnelle et esthétique. *Antar* offre tous les vrais caractères du poëme symphonique ; c'est une œuvre, construite, logique, précise, dont la musique peut à la rigueur se suffire, trouver en soi sa justification, grâce aux contrastes naturels du rythme et à la cohérence mélodique que tant d'auteurs, en des compositions analogues, ont sacrifié à la description futile ou aux vaines exigences littéraires de leurs sujets. Ce mérite prouve que Rimski-Korsakov fut sensible aux pures beautés de la musique ; cependant c'est un poète, un rapsode peu initié à ses abstractions. Gauches et formalistes, ses *symphonies* trahissent la gêne d'un esprit habitué aux libres essors de l'imagination et dénoncent l'inaptitude singulière, commune à la plupart des slaves, à concevoir selon l'esthétique occidentale des maîtres du genre. Il n'y a pas là l'équivalent de ces féeries où la Danse rythme en magicienne la poésie sensuelle, voluptueuse, rêveuse, pittoresque, sauvage et libre, des slaves d'Orient.

Avec Rimski-Korsakov disparaît une figure nationale, un artiste, qui n'eut sans doute ni l'intimité d'un Borodine ou d'un Moussorgski, ni l'envergure d'un Glazounov, mais qui, avec

d'autres dons, sut peindre et animer en l'éclairant de vives lueurs, l'*âme décorative* de sa race. Son ingéniosité n'eut d'égale que sa vivacité. Sa palette orchestrale ne servit pas seulement son jeu de virtuose des couleurs, enclin aux luxuriances de l'art, elle rehaussa des sonorités dont l'éclat naturel tenait aux harmonies subtiles, au tissu mélodique, à la gamme ondoyante des rythmes du musicien et, en quelque sorte, à la lumière de sa vision. Cette « vision » n'est qu'agréable, jamais émouvante ni profonde ; n'y cherchons pas l'image de la vie intérieure et tourmentée d'un peuple, mais seulement le paysage « fleuri de légendes » de son âme, assez riche pour se dérouler en poëmes sonores, tableaux ou symphonies, et rester dans l'art, par Rimski-Korsakov, comme un rayon étrangement mobile et intense du soleil immense de la Musique.

ALBERT TROTROT.

Conférence sur Emile Verhaeren par Albert de Bersaucourt

Notre ami et collaborateur Albert de Bersaucourt a remporté un grand et légitime succès pour sa magnifique conférence sur Verhaeren, qu'il vient de publier. Si l'éloge que nous avons à en faire est un peu tardif, nous sommes assurés que notre opinion n'est pas influencée par la bienveillance de l'amitié : en effet, au plaisir ressenti à l'audition de belles pages consacrées au plus beau poëte de ce temps, est venu s'ajouter la joie de lire tous les comptes-rendus, pleins de louanges, que le monde littéraire a publiés à ce propos.

Montrer le Génie de Verhaeren sous la diversité de ses aspects, tel était le but que s'était proposé Albert de Bersaucourt ; et peut-être, pour la première fois le grand poëte était-il l'objet d'une polyédrique étude. Il faut avouer que, suivant l'inspiration de son héros, le conférencier a, tour à tour, été traditionnel, tendre, fougueux, social enfin, se faisant un devoir de panégyriste de prouver son admiration par un luxe de citations prises au hasard des lectures. Ce fut une belle heure d'enthousiasme que celle passée en compagnie de notre ami mesurant l'envergure de l'auteur des *Moines*, toujours épique, soit qu'il s'élève à la prophétique vision, soit qu'il chante les harmonies du cœur, les tumultes de la Ville ou les repos de la terre génératrice : un noble poëte avait été compris et aimé, toute une assemblée avait applaudi, conquise pour la glorification d'un Artiste qui est une belle âme.

PAUL VULLIAUD.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Les Hypothèses sur Lourdes

Une conception nouvelle du miracle et de la nature)

Voilà, cette année, un demi-siècle qu'une bourgade inconnue des Pyrénées devenue depuis l'une des « Trois Villes » d'un romancier célèbre (Rome et Paris étant les deux autres), voit accourir à elles les foules et se multiplier les prodiges. On citait tout récemment encore des faits surprenants. Car, écrit un journaliste libre-penseur, M. Ludovic Naudau, « des guérisons, beaucoup de guérisons, toutes sortes de guérisons se produisent à Lourdes. On peut dire qu'elles sont jusqu'à présent *inexpliquées et inexplicables* scientifiquement. Ou, encore, on peut chercher à les expliquer par des hypothèses, ou bien on peut les déclarer absurdes, incompréhensibles. Mais on ne peut pas nier leur réalité » (1).

C'est l'avis de Bernheim : « Les faits de Lourdes, déclare le chef illustre de l'école de Nancy, appartiennent désormais à la science. La science les accepte, les classe et les étudie ; l'interprétation seule reste en litige ».

Quelles sont donc les interprétations diverses qu'on a données de ces faits, et n'y aurait-il pas, pour faciliter la solution du problème et préparer l'accord des libres-penseurs et des croyants, à modifier notre conception du miracle et celle de la nature.

On se posa d'abord la question *des qualités thérapeutiques* de l'eau de Lourdes, rivale de Cauterets ou de Vichy. Un des membres éminents de la faculté des sciences de Toulouse et le chimiste le plus en renom du Midi, M. Fi-

(1) Voir l'*Histoire critique des événements de Lourdes*, par Georges Bertrin, agrégé de l'Université, avec « enquêtes » sur les malades, « rapports » des médecins, « statistique » des guérisons principales, année par année, depuis 1863, jusqu'au 1er septembre 1904. Pour les guérisons plus récentes, le nouveau livre du Dr Boissarie.

Voir aussi Zola (*Lourdes*), Lasserre (*Les Episodes miraculeux*), Huysmans (*Les Foules de Lourdes*), et le prochain volume d'Adolphe Retté.

lhol, fut chargé par le conseil municipal d'analyser l'eau de la grotte. Voici la conclusion de son rapport : « Cette eau ne renferme aucune substance active capable de lui donner des propriétés thérapeutiques ». — Est-ce du moins la température de l'eau qui agirait dans les bains froids des piscines ? Mais Lourdes n'a pas le monopole de l'hydrothérapie, organisée ailleurs dans des conditions bien plus parfaites. Car il faut avouer que l'hygiène ici est déplorable. Au moment des pèlerinages, l'eau (qui n'est renouvelée que trois fois par jour) devient ce qu'ont vu Huysmans et Zola, « un hideux bouillon, une sorte d'eau de vaisselle grise, à bulles, et des ampoules rouges et des cloques blanchâtres nagent sur cet étain liquide dans lequel on continue à plonger des gens... On jette dans ces récipients contaminés des malades sans attendre qu'ils aient achevé la digestion de leur repas : on trempe jusqu'au cou des femmes à des époques où le plus élémentaire bon sens défend à une femme de prendre un bain, et souvent dans ce cas, l'eau se change, d'un coup, en une mare de pourpre ». Au reste beaucoup de guérisons (on peut même dire qu'aujourd'hui c'est le grand nombre) surviennent à Lourdes ailleurs que dans les piscines. Cette première interprétation paraît donc défectueuse.

Une seconde interprétation, plus fameuse et plus rationnelle, est celle de la puissance de la *suggestion* et de l'*autosuggestion*. Les expériences de Bernheim et de Charcot à Nancy, et à la Salpêtrière, la mind-cure américaine, la yoga indienne, témoignent éloquemment de l'influence des nerfs sur l'organisme et du pouvoir thérapeutique de la volonté suggestionnée par elle-même ou par les autres. Cette explication serait excellente pour les maladies nerveuses, y compris les plaies nerveuses s'il en existe, car on a parlé de plaies nerveuses, et, d'après la théorie moderne du miracle, le monde entier serait en puissance d'hystérie. Cependant l'hystérie ne peut donner une fièvre typhoïde, créer le cancer, creuser une plaie profonde. L'hystérie a ses limites, beaucoup plus restreintes encore dans le monde que chez les sujets exceptionnels des hôpitaux célèbres. La suggestion, elle aussi, a ses frontières : le Dr Bernheim, son grand pontife, va nous les dire : « La suggestion est une thérapeutique presque exclusivement fonctionnelle... elle ne peut réduire un membre luxé, dégonfler une articulation gonflée par le rhumatisme, restaurer la substance cérébrale détruite ». La psychothérapie ne peut « ni résoudre une inflammation, ni arrêter l'évolution d'une tumeur ou d'un processus de la sclérose. La suggestion ne tue pas les microbes, et ne cicatrise pas l'ulcère rond de l'estomac ». On ne suggère pas non plus « aux

tubercules de disparaître ». (*Hypnotisme, suggestion, psychothérapie* (Paris, 1903, 2e édit. pages 320 et s.). Telle est la doctrine de l'école de suggestion la plus avancée, celle de Nancy.

En admettant donc même (ce qui est faux, dit encore Bernheim), que toutes les maladies nerveuses puissent être guéries par suggestion (car un grand nombre, affirme-t-il, lui résistent), elle ne peut guérir en un instant une plaie profonde, restaurer un tissu détruit, enlever les tubercules de nos poumons ». Et voilà, dit le Dr Boissarie, que nous trouvons à Lourdes plaies et tumeurs qui s'effacent, poitrinaires qui ressuscitent, cancers qui disparaissent, maladies organiques de tout genre qui s'évanouissent comme une douleur fugace. Nous notons à peine les maladies nerveuses, qui devraient occuper une si grande place dans les résultats obtenus ». D'ailleurs la psychothérapie, selon l'avis de Bernheim, demande la collaboration du temps. Or, l'instantanéité, affirme le Dr Vergez, professeur à la faculté de médecine de Montpellier, est un des caractères des grandes guérisons de Lourdes. « Qu'on se rappelle, dit-il, la plaie de trente-deux centimètres de Joachine Dehant, disparue si vite que Joachine disait : « C'est comme si l'on avait appliqué à ma pauvre jambe gangrenée, un bas de peau neuve ». Mme Drossing (de Tongres, Limbourg belge), souffre depuis six ans, d'un cancer au sein gauche, et de glandes dégénérées dans l'aisselle. Elle prend deux bains dans la piscine miraculeuse (2 mai 1885). C'est fini : il ne reste plus aucune trace du mal. « J'aurais vu repousser une jambe, dit le Dr Teurren, son médecin, que je ne serais pas plus étonné. On voit de malheureux agonisants, décolorés, sans souffle, sans voix, sans connaissance, retrouver dans une secousse rapide comme l'éclair, la vie, la force, la pleine possession de leurs fonctions ou de leur intelligence ; des sourds-muets de naissance recouvrer subitement l'usage de la parole.

La soudaineté de ces faits merveilleux a donné lieu à une autre théorie, celle « *de la puissance de la volonté collective* », « du souffle guérisseur des foules » dont Zola s'est fait l'apôtre. M. Ludovic Naudau a parlé dans le *Journal*, de « la puissance de vingt-cinq-mille volontés tendues vers un même but », de « la douche magnétique que projette une foule exaltée par une volonté commune », des milliers de regards ardents qui jettent aux malades « leurs effluves, les aspergent de foi et d'enthousiasme », tandis que leurs sens affaiblis ou surexcités « reçoivent les décharges formidables de volonté qui sourdent de vingt-cinq mille esprits. » Zola affirme que les malades sont hypnotisés par le *décor*, par les *lumières* de la grotte, par le *roulement des*

ave, etc. Et il est incontestable qu'il y a à Lourdes (le Dr Boissarie l'avoue lui-même), « des entraînements d'une puissance inouïe. » Le même docteur prétend, il est vrai, « qu'ils sont sans action sur les guérisons. » Son dire serait à vérifier. Jamais, affirme-t-il, l'entraînement n'a été poussé plus loin qu'au pélerinage national de 1890, et jamais le résultat n'a été plus négatif ; jamais les invocations n'avaient été plus ardentes, la foi plus vive, — et pas un miracle ! — (V. Boissarie p. 426.) L'explication par l'enthousiasme resterait, dans ce cas, insuffisante. La puissance des foules et du milieu n'expliquerait pas non plus les guérisons solitaires, à domicile, car beaucoup de malades ont été guéris dans leur chambre, quand ils ne pensaient pas guérir, parfois même quand ils ne pensaient à rien, dans l'immobilité et l'inertie du sommeil. Telle Mlle Marie Moreau, de Béziers, qui, chez elle, met une compresse d'eau de Lourdes sur sa tumeur ulcérée, s'endort, et se réveille guérie, au grand étonnement de son médecin le Dr Martel.

Une autre théorie très en vogue, est celle de *la puissance de la foi*. L'exaltation de la foi ne serait-elle pas à Lourdes l'agent principal des cures ? « Ils sont heureux, s'écrie un psychologue parisien, parlant des pèlerins et des croyants ; ayant une foi, ils ont une volonté ; ayant une volonté, ils puisent en eux-mêmes, quand ils s'exaltent, une énergie mystérieuse qui rayonne d'eux. » Mais il y a toujours l'objection. « Pourquoi alors, observe Huysmans, tant de personnes, qui ont la foi, ne sont-elles pas guéries, alors que tant d'autres qui ne l'ont pas, le sont. Tel ce mendiant de Lille, Kersbilck qui ne mettait pas les pieds dans les églises et se moquait de la Vierge des Pyrénées. Tel le postier Gargam, libre-penseur, amené par sa mère, ou l'abbesse des Clarisses qui *ne voulait pas guérir*. Que devient, dans ces exemples, *la foi qui guérit*, de Charcot ?

Enfin, aucune des hypothèses susdites ne saurait expliquer la guérison des enfants, de tout petits enfants tels que Georges Lemesle, qui guérit, à trente et un mois d'une paralysie infantile (1897) ; Fernand Balin qui a trente mois est délivré d'une déviation du genou (1895) ; le jeune Duconte (1858) ; Yvonne Aumaître (23 mois) que le docteur son père plonge dans l'eau froide malgré ses cris et qui en sort guérie d'un double pied-bot (1896) ; A Merteus qui guérit à 19 mois d'une paralysie du bras droit (1895) ; Pierre Estournet, un enfant à la mamelle, dont les yeux malades deviennent sains (1864) ; Paul Mercère qui est délivré de deux hernies congénitales (1866), celui-ci a juste un an. Il ne saurait être question ni d'exaltation de la foi, ni de psychothérapie à propos de telles guérisons.

Force est donc de recourir à une hypothèse plus large, car la variété et l'imprévu des faits débordent par quelque bout chacune des théories précédentes. C'est pourquoi l'hypothèse la plus en faveur aujourd'hui est celle *des lois inconnues de la nature*. Qui nous aurait dit, il y a cent ans, que nous entendrions la voix d'un ami, de Paris à Lyon, que les voitures iraient sans chevaux ou que l'homme s'élancerait dans les airs ? Les découvertes de la science démontrent que l'esprit humain trouve de temps en temps des lois nouvelles et inattendues. Il est à remarquer toutefois que ces lois nouvelles, quand elles ne sont pas la simple application neuve de lois connues, n'en sont jamais la contradiction, car la nature ne peut se contredire. Aucune loi ignorée ne peut renverser une loi *scientifiquement établie*, sans quoi la science serait impossible. Il semble donc bien que la force qui, à Lourdes, les contredit toutes, et si capricieusement, n'est pas une loi, car elle n'obéit à aucune règle fixe. Comme l'observe Huysmans, « on est sauvé ici ou autre part, avec ou sans le secours des autres, avec ou sans eau, d'un coup ou lentement... et la même variété existe dans la façon dont se pratiquent les cures : les uns souffrent en guérissant et les autres pas. Les uns sont soulevés par un mouvement de flots et lancés sur leurs pieds, d'autres sont parcourus par des souffles chauds ou froids, alors que d'autres n'éprouvent rien ; les uns se sentent guérir ; les autres, de même que Mme Rouchel, la femme au lupus, le sont sans s'en douter ; d'aucunes enfin, telles que cette miraculée, gardent, une fois rétablies, des cicatrices, des marques de leurs ulcères, tandis que d'autres, telles que Marie Lemarchand, n'en conservent aucune. Expliquez cela. La vérité est qu'il n'y a *aucune règle* ».

Et d'ailleurs, pourquoi, selon l'ingénieuse remarque de M. Bertrin, les pèlerins de Lourdes, auraient-ils seuls le principe d'user de ces *lois inconnues* qu'ils devraient ignorer autant que nous, et pourquoi le reste du monde ne se place-t-il pas dans les mêmes conditions pour profiter des mêmes bienfaits ? D'où viendrait donc à des simples, à des femmes, à des enfants à la mamelle, cette connaissance extraordinaire, cette initiation merveilleuse, et nous serions donc bien naïfs pour ne pas deviner le secret comme eux, et en les voyant s'en servir en foule et à tous moments, ne pas réussir à le leur prendre. Ils ont la foi, direz-vous ? mais nous avons vu que ni la foi, ni la suggestion, ni la psychothérapie, ni l'influence du milieu, ni l'exaltation des foules, ni les vertus de l'eau n'offraient des interprétations adéquates à la réalité des faits. Le recours aux lois inconnues de la nature, qui de plus, serait ici le renversement de

toute la science et des principes les plus certains de la médecine, de l'hygiène et même de la psychologie, n'est pas une explication plus satisfaisante, et équivaut d'ailleurs, à une abdication, à une défaite de la raison, qui renonce à la solution du problème.

Assurément, toutes les hypothèses sont permises. Je suis même libre d'imaginer que dans cent ans l'homme aura la taille de la colonne Vendôme et de raisonner ainsi : « Sans doute, les lois actuelles ne permettent pas de croire à ce développement inouï de notre organisme ; mais il y a des lois inconnues. » Pareillement, depuis que le monde est monde, il est confirmé chaque jour par l'expérience, que la nature n'a jamais pu fermer une plaie, fût-elle d'origine nerveuse, en une minute, reformer un épiderme détruit, en une seconde, tarir, comme dans le cas de Rudder, un foyer purulent et faire repousser un os pendant le temps de dire une prière ; il est également établi qu'elle ne peut restaurer en coup de foudre, sans l'ombre de convalescence, une économie ruinée par une longue maladie et des années d'inanition ; et voilà que, subitement, la nature se contredirait, se violerait elle-même, deviendrait inintelligible et pourquoi ? « Parce que, dit Huysmans, on aurait adressé des prières à une autre qu'à elle ! Car autrement elle ne se contrecarre pas, elle suit son cours régulier. Il faut donc, pour qu'elle se détermine à se dédire, qu'on invoque Dieu ou la Vierge — sans cela rien — et on peut la prier elle, comme on prie Notre-Dame de Lourdes, et elle n'en demeurera pas moins inerte, elle n'en restera pas moins insensible. L'essai est facile à tenter d'ailleurs ; adulez-la par tous les dythyrambes que vous voudrez, priez-la de toutes les façons que vous concevrez et vous verrez si le cancer qui vous ronge disparaîtra. »

Allons-nous donc, en désespoir de cause, nous réfugier dans la croyance et recourir à l'hypothèse chrétienne ? La notion de *miracle* est devenue depuis Renan, si hostile à notre mentalité ; ces deux mots, *surnaturel* et *scientifique*, sont, dans notre esprit, les deux termes irréductibles d'une antithèse si foncière, si radicale, qu'il nous paraît logiquement invraisemblable de les voir conciliés dans un même fait, à la fois expérimental et miraculeux. Pour nous le surnaturel n'est pas scientifique, le scientifique n'est pas surnaturel : Voilà l'axiome de la critique. M. Loisy lui-même ne tient-il pas tout entier dans cette formule ?

Il est évident que si le surnaturel était possible, l'hypothèse chrétienne expliquerait admirablement les faits de Lourdes. Cette hypothèse comble en effet toutes les lacunes des théories précédentes. Elle rend compte de la variété et de l'imprévu des effets produits, de leur puissance et de

leur instantanéité ; elle s'ajoute à la suggestion, à l'exaltation de la foi, au magnétisme des foules, au saisissement de l'eau, ou se passe de tout cela, indifféremment ; elle explique les guérisons solitaires, en chambre, dans le sommeil, la guérison foudroyante des cancers, des chancres, des pieds-bots, des sourds-muets, des aveugles ; la guérison des enfants et celle des incrédules. Elle donne la clé de cette impressionnante féerie de Lourdes, de ce poème de prières, d'invocations, de chants, de pélerinages, d'enthousiasme, de miracles, d'appels de la terre et de réponses du ciel. Posez l'hypothèse chrétienne, tout se simplifie et s'éclaire, et les difficultés s'évanouissent. Assurément, ceci est une présomption en sa faveur ; qu'est-ce en effet que la vérité, sinon l'hypothèse qui explique tout ? Et demande-t-on autre chose à une hypothèse scientifique pour la déclarer la science même.

Mais pouvons-nous admettre le miracle au xxe siècle ? Tout le problème est là. Renan a fait deux objections au miracle : 1° *Le surnaturel est impossible* ; 2° *On ne l'a jamais constaté*. Renan hésiterait-il aujourd'hui, devant les faits de Lourdes, à soutenir cette seconde assertion ? Je ne le pense pas, parce que, somme toute, elle dépend de la première. Si l'on considère en effet le surnaturel comme impossible, comme absurde et contre nature, il ne reste plus qu'à chercher, de tous les faits dits miraculeux, une explication naturelle, et, si on ne la trouve pas, à faire appel aux lois inconnues et aux forces cachées de la nature. C'est pourquoi l'incrédulité est éternelle, comme la foi, parce qu'elle peut résister aux faits eux-mêmes par la puissance d'une idée, et nous ne croyons en définitive qu'aux idées, fussions-nous les plus positivistes des hommes. Le matérialisme lui-même est une théorie spéculative, et la critique historique la plus objective en apparence, celle de Loisy par exemple ou de Harnack, une subjective et systématique philosophie de l'histoire. Spencer, Darwin, Hœckel, sont de grands poètes qui voient le monde à travers une idée, et ploient les faits à leur hypothèse grandiose. Ce sont les têtes de la science actuelle, qui est, beaucoup plus qu'on ne pense, une théorie ou un ensemble de théories métaphysiques de la nature. Monisme, phénoménisme, déterminisme, évolutionisme, naturalisme, toutes ces thèses dont la science contemporaine est profondément imbue et pénétrée, sont des systèmes philosophiques brillamment soutenus il y a deux et trois mille ans par les Lucrèce et les Démocrite, et par eux aussi appliqués à la nature. C'est sans doute sous l'influence de ces *idées* que le mot *nature* a revêtu le sens quelque peu matérialiste que nous lui donnons presque tous et qui s'oppose au *surnaturel*, comme la

science s'oppose *à la foi*, l'état *positif* à l'état *théologique*. Mais rien ne nous oblige, remarquons-le bien, d'avoir de la nature la même conception spéculative que tel ou tel philosophe, Hœckel, par exemple ou M. Le Dantec. La meilleure conception est celle qui explique le mieux tous les faits, et je ne vois pas que les faits de Lourdes, par exemple, puissent s'expliquer par aucune des conceptions de la science actuelle, par aucune des interprétations courantes de la nature.

Nous avons constaté plus haut, l'insuffisance de toutes les hypothèses émises jusqu'à ce jour sur ce sujet difficile. L'hypothèse chrétienne elle-même a le tort, ou l'inconvénient, de se présenter sous des formes hostiles à la mentalité contemporaine, de se laisser prendre pour extra naturelle, irrationnelle et magique. Car telle est bien l'idée que se font aujourd'hui du miracle des incroyants, et je ne crois pas qu'étant donnée l'idée qu'ils s'en font et qu'on leur en laisse, on puisse leur faire grief d'en repousser la notion. Sous le règne du monisme déterministe qui nous fait concevoir le monde comme une grande réalité unique et continue où tout se tient et s'enchaîne, il est certain que *miracle* et *surnaturel* sont deux mots qui contrarient fortement notre mentalité scientifique. Cette antipathie vient, comme toujours, d'un malentendu qui a lui-même son origine dans l'étroitesse des esprits et dans la défectuosité du langage.

Nous pourrions dire ici du mot *nature* ce qu'on pourrait dire d'ailleurs du mot *science* : c'est un mot tronqué par le préjugé matérialiste, qui, le restreignant au monde d'en bas, a fait naître le mot *surnaturel* pour désigner le monde d'en haut. Mais si nous prenions la peine de parler la vraie philosophie, qui est une langue bien faite, nous éviterions ces façons de dire qui déforment la mentalité publique en brisant l'harmonie des lignes de la réalité universelle. En un certain sens, l'incrédulité religieuse a raison de repousser la notion de *miracle* et de *surnaturel*. Où elle a tort, c'est dans la restriction du mot *nature* au monde de la matière et du déterminisme scientifique. Elargissez le sens de ce mot, faites-y entrer, par un effort de monisme supérieur, tous les mondes de la pensée, tous les plans des choses — la réalité toute entière — et le mot *surnaturel* s'évanouit dans cette nouvelle et plus vaste conception de la nature. La *nature* étant, pour l'esprit large, l'ensemble des forces et des êtres qui composent la réalité universelle, je trouve aussi naturelles les manifestations mystiques que les manifestations physiques du monde : elles se meuvent dans un autre plan, voilà tout.

La nature est une immense échelle ascendante dont tous

les échelons sont à la fois *naturels* en eux-mêmes, et *surnaturels* pour les échelons inférieurs. La raison ainsi est surnaturelle pour la matière, comme l'aigle est surnaturel pour la taupe, comme le chrétien est surnaturel pour l'homme, qui l'est à son tour pour l'animal qui est en nous. J'applique cette théorie au miracle.

Dérogation aux lois d'une nature inférieure par un agent supérieur, le miracle, fait relatif, est *une des grandes lois scientifiques du monde*. Je suis un thaumaturge pour la pierre que ma main fait voler, et la rose est miraculeuse pour l'humus qu'elle transubstantie en fleur. Mais pour l'être qui l'accomplit, le miracle n'existe pas : cet être agit selon sa nature. *Le miracle est le point de vue de l'inférieur.* C'est dire que, pour Dieu, il n'y a point de miracle : il n'y a que l'exercice de sa vie et de sa liberté. Pour l'homme, placé sans doute au milieu de l'échelle vivante, entre les êtres matériels dont il est le grand thaumaturge, et les êtres supérieurs dont il peut subir l'invisible action, le miracle n'est pas plus impossible que l'action de ces êtres supérieurs. Le mystère nous enveloppe, un mystère qui n'a rien de surnaturel en lui-même, qui n'est surnaturel et mystérieux que pour nous. Et que, dans ces ombres lumineuses, un acte soudain de bonté invisible éclate, qu'une guérison s'opère, inexplicable par les lois de *notre* nature, je ne vois dans ce fait que l'application trop rare pour nous, d'une des grandes lois de la nature universelle. Et ainsi s'opère la conciliation de la foi des uns et du rationalisme des autres. L'Incrédule a raison de ne croire qu'à la *Nature ;* mais la majuscule qu'il met à ce mot devrait l'avertir de son ampleur et le garder d'interprétations étroites qui en excluraient tout le sublime.

Toute la question théorique du miracle se réduit en somme à celle de savoir si l'échelle des êtres s'arrête à nos chétives personnes. Il me semble que poser la question c'est la résoudre. On parle souvent, pour expliquer les faits merveilleux, des *forces cachées de la nature* et l'on a raison, mais quelles peuvent être ces forces cachées, et n'y a-t-il dans l'univers que des forces matérielles? Plus elle s'élève, plus la force se spiritualise ; en physique elle se distingue à peine de la matière, en botanique la vie apparaît, et qu'est-ce que la Vie si ce n'est le commencement de prise de possession de la matière par l'esprit ? Dans l'animal, la force est plus spirituelle encore, et l'instinct est si peu matière qu'il confine à l'âme humaine. Et si nous montions toujours, si nous dépassions l'homme ? que serait la force pure ? Existe-t-il des forces spirituelles, se suffisant à elles-mêmes, et non plus seulement distinctes, mais séparées de la matière ? des forces assez hautes pour s'en passer ? C'est

logique ; et les religions, sans parler du spiritisme, nous ouvrent des horizons mystérieux sur les mondes de l'esprit pur. L'Eglise catholique a sur ces êtres supérieurs qu'elle appelle des « Trônes » des « Archanges », des « Principautés », des « Dominations », des « Vertus » c'est-à-dire des Forces sublimes, tout un enseignement qui nous parle de milliards d'intelligences immatérielles échelonnées comme les règnes de la nature terrestre au-dessus de l'âme humaine, et prolongeant dans l'infini, la hiérarchie des forces, depuis l'Ange proprement dit, qui sans être matière se mêle au monde et l'inspire, jusqu'aux Séraphins brûlants d'amour et aux Chérubins extasiés dans l'inaccessible Contemplation. L'Astronomie moderne nous invite d'ailleurs à concevoir entre le monde humain et les mondes de l'esprit pur, tous les degrés intermédiaires, et des modes de plus en plus perfectionnés de la spiritualisation de la chair par l'âme, jusqu'à la suppression de la chair. Pour moi je trouve infiniment philosophique, de croire, non seulement à la pluralité des mondes habités, qu'ils aient ou n'aient pas d'action sur nous, mais encore à l'existence, aussi conforme à l'enseignement religieux et aux intuitions des voyants qu'à la tradition humaine, de mondes spirituels, de règnes et hiérarchies supérieures, puissances de bonté et d'amour ou de ruse et de perversité dont les effluves nous enveloppent de leurs influences invisibles, forces de l'au-delà, qui parfois se mêlent aux forces de la nature, sans plus la détruire d'ailleurs, ni violer ses lois (même dans ce que nous appelons le miracle) qu'un médecin ne viole les lois physiologiques en intervenant dans la maladie, ou l'aéronaute les lois de la pesanteur, en s'élevant dans les airs.

Les lois de la nature, pourrait-on dire, ne sont jamais violées par aucun miracle, et la science est la maîtresse du monde ; mais nous imaginer que nous sommes les seuls et les plus forts détenteurs de ses secrets ; qu'il n'existe pas, dans les domaines de l'être, des énergies supérieures à celles de nos misérables laboratoires ou de nos chétives intelligences, alors que les simples puissances physiques qui nous entourent, électricité, chaleur, magnétisme, foudre, tempête, nous terrassent déjà de leurs coups d'ailes formidables, symboliques de forces plus hautes et plus divines ; nous imaginer que les touches de la nature, les harmonies de l'univers, les pièces du mécanisme cosmique ou de l'organisme humain, ne sauraient vibrer que sous nos doigts malhabiles, ou sous les souffles grossiers de la matière, c'est là, ce me semble, une conception qui fait peu d'honneur à notre intellect. C'est celle de la critique négative.

En vain protestent contre elle, toutes les religions, toutes

les mystiques, toutes les traditions de tous les peuples, tous les occultismes et toutes les théosophies ; toute la Bible, tout l'Evangile, toute l'histoire de l'Eglise et les attestations les plus formelles dans tous les temps et dans tous les lieux de milliers de témoins qui ont vu, entendu, touché, et les expériences personnelles de milliers d'âmes transformées, de corps guéris après des années de souffrances et d'incurabilité reconnue par les princes de la médecine humaine. A des millions de faits qu'il dédaigne d'examiner, l'incroyant préfère un principe, celui que l'esprit étroit et bourgeois opposa dans tous les temps à toutes les découvertes : *Impossible*. Et ainsi le miracle, fût-ce la résurrection du Christ, n'ayant *pas pu* avoir lieu, il ne reste plus qu'à donner du texte qui le décrit et l'affirme, une interprétation que Voltaire eût agréée. C'est ce qu'a fait M. Loisy, après Renan et autres génies de l'hypercritique. C'est ce que nous faisons tous les jours.

(*A suivre*). JOSEPH SERRE.

A mon Amie

O mienne, ô mienne, toute-mienne, ô bien-aimée,
Je veux choisir ce soir de misère et d'oubli
Où j'ai senti mourir sur mon rêve pâli
L'effeuillement muet des roses refermées ;

Je veux choisir ce soir où, de douter de moi,
J'ai senti des sanglots si lourds dans ma poitrine
Pour tendre au réconfort de ta lèvre câline
Ma suprême chanson d'espérance et de foi.

Plus faible que jamais, ce soir, je ne suis rien,
Je ne suis que mon cœur et que mes larmes saines,
Et c'est ce soir, ce soir, que je t'offre ma peine
Pour faire du bonheur avec ton rêve ancien ;

Ce soir je ne suis rien, je suis celui qui t'aime,
Qui t'aime simple et calme et douloureusement
Et qui pour être aimé n'a que le dénuement
De sa chimère morte et de son destin blême.

Mon enfant, tu ne m'aimes pas, et je le sais,
Et je sais, aujourd'hui que je suis misérable,
Que mon âme est la nappe blanche sur la table,
Le pain spirituel et le premier verset ;

Tu ne m'aimeras pas, je sais, et tu es mienne,
Car j'ai rempli ton cœur d'un sublime regard
Que tu n'as pas compris, je le sais ; mais plus tard,
Un soir, tu me diras : « Ami, qu'il vous souvienne... »

Tu ne m'auras aimé que d'un splendide amour
Que tu n'auras pas vue, car tu fus éblouie
Par les premiers rayons de l'impossible vie
Dont l'aube marquera le pardon d'un long jour.

Qu'importe, mon enfant! Je t'ai, moi, bien aimée,
Et toi-même savais, quand je baisais tes mains,
Que nos songes d'amour ne seraient pas humains
Mais que ton âme était à la mienne charmée ;

Tu sais qu'il fut très simple et très indescriptible,
Le rêve qui glissa le long de tes cheveux.
Et tu sais que notre âme est, lorsque tu le veux,
La même âme vivant cet hymen impossible.

Ce soir où j'ai senti le monde plus puissant
Triompher de mon cœur, ce soir où je te quitte,
Plus que jamais ton âme est en moi qui m'invite
A respecter le dieu caché que je pressens :

Nous aurions été nous ; tu me serais venue
Simple, dans le besoin de ton rêve meilleur,
— Nous garderons du moins la mystique ferveur
Qui donne à notre amour sa noblesse inconnue.

Mon enfant, je voudrais ne pas crier vers vous,
Et je sens bien pourtant que vous, c'était la vie,
Que vous avez trop pris de moi pour que j'oublie,
Et que nous étions nous, et que nous restons nous ;

Aussi quand vous partez, c'est aussi la lumière
Sans doute qui s'en va, et je dois bien pleurer
Pour ennoblir un peu dans ce soir apeuré
Le retour d'une vie égale et coutumière.

Mais notre âme est en nous à jamais embaumée :
Vous me retrouverez demain dans vos sanglots,
Et quand j'aurai laissé dans la fleur refermée
S'abolir lentement notre heure parfumée
Je vous retrouverai dans l'ombre des soirs clos
Très mienne, mienne, toute-mienne, ô bien-aimée.

MARCEL MARTINET.

En méditation sur la Vie

III

LES RACES

A Emmanuel Thubert

Les races sont des fonctions dans l'Humanité ; elles organisent la physiologie de la planète. Fomentées par des milieux différents, à la faveur de variations dont la loi n'est pas découverte, leurs colonies recherchent instinctivement pour s'y fixer des milieux analogues au milieu natif, et il faut que le paysage nouveau où elles s'installent dégage une atmosphère en rapport plus ou moins proche avec le paysage ancien ; car cette atmosphère est destinée à filtrer les vibrations éthérées, dont l'âme se nourrit.

Par là même les colonies d'une même race humaine sont, à travers la planète et en fonction de ses métissages que le type originel a pu subir, en rapport de polarité les unes avec les autres.

Ainsi le Christianisme a une multiple source (hindoue, juive et grecque). La Grèce, la Galilée, l'Inde avaient été des colonies celtiques. L'Essénisme suscite la personne du Christ. Dans la génération de l'idée chrétienne, la colonisation celtique de l'Orient agit en mode masculin, et c'est l'Europe qui reçoit la semence. Au moyen-âge, le mythe de la Vierge s'engendre de la Table-Ronde, dont la source est en Galles de Bretagne.

C'est la France germanisée au nord, ibérisée-sémitisée au midi, qui se met en œuvre.

C'est par la Galice d'Espagne que le rayonnement s'en étend à travers les pays espagnols et portugais pour y déterminer — une fois épuisé le mouvement des croisades — la curiosité qui devait conduire aux Grandes Découvertes. Au reste, ce mythe admirable ne fut point créé à cette date, mais approfondi et renouvelé.

Issue elle-même vraisemblablement à un triple métissage originel (ibéro-gallo-scythique) la Race celtique se rajeunit constamment. Revivifiée à chaque instant d'emprunts faits à l'une des trois composantes primitives, elle cherche à faire passer autour de la planète, par ondulations propagées à travers ses foyers naturels de colonisation, le courant fécond de ses virtualités idéiques. Car l'Idée est la fonction du Celtisme.

L'Angleterre Saxonne sentant qu'elle avait trop d'éléments communs avec la France pour que ces éléments n'aient pas entre eux une puissante affinité cohésive, a fait tout ce qu'elle a pu, deux siècles durant, pour empêcher la jonction, au sein du domaine français, des fragments séparés de l'ancienne Gaule et germanisés ou italianisés de surface, en sorte que le pouvoir d'aimantation de la France ne fût pas augmenté.

Cependant le Celtisme occupe déjà en Amérique une place trop importante, au Nord comme au Sud, pour que des réactions imprévues ne se fassent pas sentir en Europe, où le péril germanique vient de susciter l'Entente cordiale. Est-ce Merlin qui va se réveiller ?

PHILÉAS LEBESGUE.

Tristia

Par ce matin de gai printemps,
Où l'air pur glisse au cœur des roses,
Des gens aux visages moroses
Vont en pleurs à l'enterrement.

Nul ne sait pourquoi ni comment,
On a trouvé la pauvre Rose
Dans le cristal de l'eau dormant
Un sommeil dont Dieu seul dispose !

Près du tombeau, son jeune amant
Ecoute, hagard, bouche close,
Le bruit sourd des feuilles de roses

De ses tremblantes mains tombant
Sur la bière où Elle repose.

. . . .

On dirait un sanglot des choses.

P. DE MOLÈNES.

Magu, le poète tisserand

A Lizy-sur-Ourcq, petit pays de Seine-et-Marne, vivait en 1840, un humble tisserand nommé Magu et ce tisserand se délassait de ses travaux en écrivant des vers. Ils étaient médiocres, mais que la Muse visitât un ouvrier parut à quelques personnages d'importance une grande merveille et l'on décida l'auteur à réunir ses poésies. Devant la perspective d'être publié une émotion violente s'empara de Magu. Il se troubla et s'agita tour à tour, passa de l'angoisse au ravissement, escompta les faveurs de la fortune et de la renommée et appréhenda la perfidie du sort et les railleries des lecteurs. Ses inquiétudes étaient vaines. On saurait conquérir la foule en traçant une élogieuse biographie du poète placée au commencement du volume ainsi qu'un portrait destiné à amuser et à retenir la curiosité des uns et des autres.

Magu, ai-je besoin de le dire, manquait de portraits. Un tisserand ne se passe pas ces fantaisies. Il fallait aller en chercher un à Paris. Le poète se mit en route docilement, muni d'une lettre pour M. Quinzard, attaché à la maison de M. Lemoine, éditeur de musique, rue de l'Echelle. M. Quinzard lui servirait d'intermédiaire et le présenterait au dessinateur Menut-Alophe. Magu arriva sans encombres, se présenta rue de l'Echelle, donna sa lettre de recommandation à un commis et, saisi tout-à-coup d'un accès de timidité invincible, quitta précipitamment la boutique. M. Quinzard ne trouva plus son protégé lorsqu'il voulut l'avertir de ses bonnes dispositions à son égard.

Cependant Magu n'avait éprouvé nul remords de son incartade et, le reste de la journée, il avait flâné à travers Paris, s'émerveillant de ce qu'il découvrait et entrant, le soir venu, aux Funambules.

Le lendemain il se décida à retourner chez l'éditeur et il apprit que M. Alophe consentait à faire son portrait. L'artiste s'étant mis à l'œuvre aussitôt, Magu ne tarda guère à entrer en possession d'une douzaine d'épreuves. Ravi, il écrivit à sa femme : « Je suis le premier tisserand,

je pense, qui se soit encore fait lithographier ; on m'approuve d'avoir gardé le modeste tablier, et d'avoir voulu paraître ce que je suis effectivement, un pauvre ouvrier... » Le dessinateur n'avait demandé aucune rétribution, mais, au cours de ce voyage, Magu reçut d'autres marques de bienveillance. Broussais s'était intéressé au tisserand dont il avait lu des poésies et il avait désiré le connaître. Remarquant que l'ophtalmie affectait les yeux du poète ouvrier il donna à celui-ci une lettre d'introduction auprès de l'oculiste Séchel.

Magu retourna à Lizy-sur-Ourcq et son livre parut. Il parut d'autant plus vite que de vagues cousins assez riches avaient assuré les frais d'impression. Ce recueil remporta un certain succès. Deux mille exemplaires d'une première édition furent vendus et il y en eut une seconde. On s'intéressa au tisserand et on parla de lui. Deux ministres de l'instruction publique récompensèrent l'œuvre nouvelle, l'un, M. de Salvandy, en accordant une pension de deux cents francs à son auteur, l'autre, Villemain, en souscrivant cinquante exemplaires. La lettre de ce dernier est d'une solennité amusante : « Je viens de lire, monsieur, avec un vif intérêt quelques-unes des poésies que vous avez composées dans les courts loisirs de votre vie laborieuse. Votre talent et les sentiments que vous exprimez, ne peuvent manquer d'être encouragés par l'estime publique. Je dois, comme ministre du Roi, vous donner une marque de l'intérêt que le gouvernement porte aux lettres. J'ai pris une souscription à cinquante exemplaires de votre recueil, sur le fonds spécial du ministère de l'instruction publique. » La louange ne devait pas laisser Magu insensible, mais j'imagine qu'il appréciait plus encore les avantages matériels que lui rapportait son volume. Il s'empressa d'acheter une petite maison longtemps désirée et sans quitter sa navette, y vécut confortablement.

On écrivait beaucoup à Magu ; on célébrait son mérite en de longs poèmes où l'enthousiasme et la bonne volonté remplaçaient l'inspiration absente. Je n'en veux pour preuve que certaines strophes écrites par un bûcheron, marchand de bois, lequel convenait avec bonne grâce de l'infériorité de son talent :

À ma rime assez mal s'ajuste la raison
Je ne suis favori d'Apollon ni d'Euterpe ;
Si l'on vous demande mon nom,
Vous voyez que mes vers sont faits à coups de serpe,
Dites qu'ils sont d'un bûcheron.

Un Denis Thèzan de Gaussan n'a pas la même simplicité

souriante, mais, pour être pompeux, ses vers n'en restent pas moins d'une ridicule banalité :

Non, non ; la poésie au monde n'est pas morte ?
Mais pour chanter il faut une volonté forte
Que n'ébranle point la douleur,
Et qui se résignant aux labeurs de l'histoire,
Sache que ce fruit d'or que nous nommons la gloire,
Ne vient qu'à l'arbre du malheur !
. . . .
Ainsi l'esprit nourri d'une pensée austère,
Sans te mêler à peine aux choses de la terre,
Au sein d'un domaine exigu,
Pauvre, content de peu, dédaignant la fortune,
Tu vis loin de ce monde à la voix importune ;
Oh ! tu fais bien, sage Magu.

Le sage Magu ne dédaignait pas de répondre aux hommages de ses admirateurs, comme nous le verrons dans un instant. Toutefois il est probable que la lettre où Béranger le félicitait de son volume lui causa un plus grand plaisir que toutes les pages de ses obscurs confrères. Magu ne s'était pas décidé sur-le-champ à envoyer son livre au chansonnier, malgré les instances des personnes qui le lui conseillaient, et il avait dit son scrupule en des vers naïfs :

Que voulez-vous du pauvre solitaire ?
J'adresserais des vers à Béranger !
En l'admirant je sens qu'il faut me taire,
Frapper si haut... je n'y dois pas songer.
Auprès de lui je ne suis qu'un atôme,
Son cœur est bon, je le sais, mais hélas ?
Moi si petit, déranger un grand homme !...
Je n'ose pas, je n'ose pas.

Pour comprendre l'incertitude du tisserand, il importe de se rappeler la prodigieuse popularité dont jouissait alors l'auteur de *Lisette*. Combien il eut été dommage que Magu n'ait point osé faire parvenir ses poésies à Béranger. La lettre de celui-ci est très caractéristique : « Je n'ai reçu qu'il y a peu de jours, mon cher confrère, les jolis vers que vous m'avez envoyés le 16 avril. Ne vous en prenez donc point à moi, si j'ai tant tardé à vous en faire mes remerciements. Malgré ce que vous dites dans ces couplets, croyez que je suis exact à répondre aux gens de cœur qui me donnent des témoignages de sympathie. Je saisis donc avec empressement, l'occasion que vous me procurez de vous dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à la lecture de votre volume de poésie. J'ai trouvé en vous le poète artisan, tel qu'il me semble devoir être : occupé de rendre ses sentiments intimes avec la couleur des objets dont il vit entouré ; sans ambition du langage et d'idées ; ne pui-

sant qu'à sa propre source, et n'empruntant qu'à son cœur, et non aux livres, des peintures pleines d'une sensibilité vraie, et d'une philosophie pratique. D'après cela vous jugerez combien j'ai dû me plaire à la lecture de votre volume. J'y ai rencontré mon nom avec celui d'un M. Benoît. Quel est cet ami qui vous a donné mon portrait? Il a bien fait, s'il vous l'a donné comme celui de l'homme qui a célébré les vertus populaires, sinon avec plus de talent, du moins avec plus de conviction. Aussi, suis-je le premier à applaudir au mérite que voient éclore les classes travailleuses, dont je n'aurais pas dû cesser de faire partie. J'applaudis d'autant plus quand ce mérite est accompagné, comme chez vous de résignation et de modestie. » J'arrête ici cette déjà longue citation. Elle suffit, il me semble, pour montrer chez Béranger des sentiments que ni son œuvre ni son existence ne démentirent et qui valurent au chansonnier un peu trop oublié et dédaigné de notre temps, une gloire extraordinaire.

Magu ne recevait pas que ces témoignages flatteurs. La presse parisienne et la presse départementale s'occupaient de lui. *La Quotidienne* et *Le Constitutionnel* lui consacrèrent de longs articles. Il ne tarda pas à être choyé par de puissants protecteurs et accomplit sous leurs auspices un second voyage à Paris. De brillants salons et de solennelles demeures s'ouvrirent devant lui. A son retour, le tisserand connut de nouvelles joies. Il vit la mer à Dieppe, pour la première fois et, s'étant arrêté à Rouen, fit la connaissance de deux autres poètes-ouvriers : le Breton et Beuzeville avec qui il garda d'excellentes relations. Enfin, il fallut regagner Lizy-sur-Ourcq, mais d'autres marques de sympathie l'y attendaient. Les élèves du collège de Meaux lui offrirent une bible magnifique. Des souscripteurs achetèrent son livre. Une grande dame, la comtesse de Volney, ne dédaigna point de le venir visiter et de s'asseoir à sa table. Un jeune sculpteur modela son buste et David d'Angers lui-même exprima son intention de faire un médaillon du tisserand.

Il n'est pas surprenant qu'après avoir connu une telle faveur de la part du public, Magu ait songé à publier un second livre. Nous l'avons sous les yeux. Il est intitulé : *Poésies nouvelles de Magu, tisserand à Lizy-sur-Ourcq (Seine-et-Marne)* et porte en épigraphe un passage emprunté à la lettre de Béranger citée plus haut. Il parut chez Delloye, place de la Bourse. De même que le précédent recueil, l'ouvrage est orné du portrait dessiné par Menut-Alophe. Magu n'était pas beau, il faut en convenir. Le regard est sans expression, la bouche épaisse a une sensualité grossière. Fort à sa racine, épaté à son extrémité, le

nez vulgarise encore la physionomie. Seul, le front semble ne pas manquer de noblesse, mais une chevelure inculte le recouvre presque entièrement. Non, Magu n'était pas beau. Ceci n'arrêtait nullement l'ardeur de ses apologistes et nous trouvons, signé d'un Hyppolyte Tampucci, le véhément éloge du grand homme, en manière de préface. M. Tampucci découvre que la société est mal organisée, que les vocations sont maintes fois contrariées par les circonstances et que la destinée se montre surtout rebelle aux poètes. Après quoi il nous donne son sentiment sur la poésie. « La Poésie est l'amie des âmes simples et passionnées, assez dégagées des soins matériels pour suivre l'impulsion de la nature qui les pousse aux molles et longues rêveries, aux aspirations de l'idéal. » Ainsi donc une noblesse préoccupée de vulgaires plaisirs, une bourgeoisie grossière ne sauraient nourrir de telles aspirations. On rencontre les poètes dans le peuple et là seulement. M. Tampucci pourrait citer des noms, beaucoup de noms. Il se contentera d'écrire celui de Béranger et en parlera avec un manque de mesure assez réjouissant : « Quand le temps aura passé sur tous les noms célèbres de la France moderne, le nom de Béranger brillera le premier de tous. » Le malheur est que M. le comte de Vigny et M. le vicomte de Chateaubriand ont des noms qui brillent beaucoup plus que celui de Béranger.

Homme du peuple, bien mieux : ouvrier, Magu devait avoir du génie : il en a et M. Tampucci exprime sa gratitude à ceux qui ont encouragé les efforts et soutenu les tentatives du tisserand.

***

Recherchons maintenant dans quelle mesure les éloges du public et la bienveillance générale à l'égard de Magu sont justifiés. Il eut à coup sûr ce dangereux et détestable mérite qu'on appelle la facilité. Ses vers sont légers, et coulants, très simples. Nulle recherche d'expression, nulle audacieuse image ne les embarrasse. La route où le lecteur est invité à se promener est à peu près nette, soigneusement entretenue, mais jusqu'au bout elle reste uniforme. Pas un détail pittoresque, pas une note originale ne vient vous surprendre et vous charmer. C'est une prose sage et suffisamment souple, rythmée agréablement, malgré tout. Des fautes de goût s'y rencontrent cependant et la rime, parfois, fut pénible à trouver, Magu sait composer. J'entends qu'il y a dans ses récits de longue haleine une logique et une progression d'intérêt satisfaisantes. Le choix des sujets est généralement banal. Il a de temps à autre, bien rarement, une invention heureuse. Parmi les meilleures poésies de son recueil le petit conte intitulé : *Pourquoi je ne suis poète*

qu'à demi, me paraît mériter la première place. L'auteur suppose qu'il a trouvé un vieux grimoire dans un tronc de chêne. Dès que le grimoire a été ouvert par l'imprudent le diable surgit et lui demande s'il consent à vendre son âme, moyennant rançon. Que désire le jeune homme ? La richesse, l'amour, le plaisir ? Non, ces biens ne le tentent pas. Il se contentera du savoir, il deviendra poète. Satan le lui promet et engage sa victime à constater sur le champ son nouveau pouvoir. En effet, une jolie chanson est écrite par le promeneur ravi et il s'apprête à signer le pacte livrant son âme quand un vieux berger surgit qui chasse le démon et tance le fol, vertement. Le diable ne peut reprendre ce qu'il a donné. Il avait doué Magu d'un peu d'esprit. Magu le gardera et pourra être poète à demi tout en restant bon chrétien.

L'idée est gracieuse. Le tisserand n'en avait pas souvent d'aussi bonnes. Disons à sa décharge qu'on lui imposait fréquemment ses sujets. Tel sollicitait une chanson de fête ou de mariage ; cet autre souhaitait que l'on pleurât la mort de sa femme ; un troisième désirait, étant conscrit, un chant martial. Magu se tirait à son honneur de ces improvisations et il y a de l'ironie aimable, un joli attendrissement dans les vers où il raconte la mort du chat de Madame D***. Tourner un compliment, remercier ses bienfaiteurs, chanter les louanges de ceux qui souscrivaient à ses livres, écrire une poésie destinée à être récitée dans une réunion publique étaient les genres lui convenant le mieux. Son inspiration de qualité médiocre s'y donnait libre carrière et il composait des strophes très suffisantes en prenant quelque peine. Parfois il n'hésitait pas à bacler sa besogne. Voici des vers ridicules dédiés à la marquise d'Eyragues, sur la naissance de sa fille :

Posons la navette,
Vite, ma musette,
Viens à mon secours,
A toi j'ai recours.
Il vous vient de naître,
Un beau petit être,
Qui saura charmer,
Et se faire aimer.

Dieu vous favorise,
Aimable marquise,
En mettant au jour
Ce petit amour.
Oh ! vous serez fière,
D'en être la mère,
Quand un doux baiser,
Saura l'apaiser.

Magu n'était guère plus heureux lorsqu'il répondait aux poèmes qui lui étaient dédiés. Ceux-ci ont été reproduits dans son recueil. L'un d'eux est signé de Auguste Maillet, bachelier ès-lettres, titre qu'il était prétentieux, mais non encore ridicule, de porter en 1840. Auguste Maillet avait écrit une élégie dont je cite les premiers vers :

O toi, mon cher Magu, qui saura me comprendre,
Toi, dont le cœur est bon, dont l'âme est douce et tendre,
Poète harmonieux, ami du sentiment,
Ecoute, je t'apprends ce qui fait mon tourment :
Entends les sons plaintifs que la douleur m'inspire ;
Et mêle à mes regrets les accords de ta lyre.
J'aimais, j'étais aimé, je touchais au bonheur :
Le cœur qu'on me donnait répondait à mon cœur ;
Je trouvais une amie, amante, et plus encore :
Déjà de jours heureux je saluais l'aurore,
Déjà l'hymen pour nous allumait ses flambeaux :
L'amour me souriait ; dans des plaisirs nouveaux,
J'éprouvais auprès d'elle une ivresse inconnue,
Quand sur son front si pur Atropos est venue,
Un soir, appesantir ses odieuses mains.
Esprit, grâce, et beauté, tels sont donc vos destins !
Elle n'est plus... Sophie ! Ah ! quel nom je rappelle !
Pourquoi me la donner, Providence éternelle !

La douleur de son correspondant ne réussit pas à toucher Magu et il répliqua joyeusement, sur les mêmes rimes :

J'ai lu vos vers plaintifs, et j'ai su vous comprendre ;
Rien de plus naturel, aussi rien de plus tendre.
Vous peignez avec feu ce noble sentiment
L'amour, que j'ai connu, qui fait votre tourment.
On écrit toujours bien quand ce dieu nous inspire.
J'écoute en frémissant les sons de votre lyre.
La mort a donc détruit ce charme, ce bonheur,
La douce illusion qui flattait votre cœur ?
Vous avez tant pleuré, gémirez-vous encore ?
D'un beau jour croyez-moi, vous reverrez l'aurore
Vous saurez de l'hymen rallumer les flambeaux,
Vous sourirez encore à des attraits nouveaux.
Aimer qui ne vit plus, oh ! c'est chose inconnue,
Et de vous enterrer l'heure n'est pas venue.
Le bonheur trop souvent s'échappe de nos mains ;
Mortels, nous sommes tous soumis à nos destins :
S'il revient ce bonheur, si sa voix nous rappelle,
Nous ne lui devons pas une haine éternelle.

Ceci est d'un goût fâcheux et M. Auguste Maillet jugea sans doute la consolation intempestive.

La partie élégiaque et sentimentale de l'œuvre du tisse-

rand est la seule qui offre un intérêt passable et que l'on pourrait encore lire, sans trop d'ennui.

Elle comprend les inévitables stances à la jeune poitrinaire, des couplets sur la mort d'Hégésippe Moreau trop déclamatoires et *Le Soir*, plaisant dans sa simple franchise. J'aurai donné une idée suffisante de Magu et des divers aspects du naïf talent de ce poète ouvrier en transcrivant les dernières strophes :

Je n'ai pas mis en vers d'étranges rêveries ;
Faut-il pour divaguer se creuser le cerveau ?
Simples comme le sont les fleurs de nos prairies
Mes chants, vous le savez, n'offrent rien de nouveau.

Je n'ai pas essayé de franchir les barrières
Que Dieu mit devant moi ; pourquoi les disperser ?
Je dois me contenter de mon peu de lumières.
Et du culte où le sort a voulu me placer.

La beauté : bien souvent nous charme sans parure,
Elle n'a pas besoin d'un éclat emprunté,
Le poète inspiré par la sainte nature
Captive quelquefois par sa simplicité,

Mais c'est trop m'oublier, et j'ai dépassé l'heure ;
Seuls quelques vers luisans éclairent mon chemin ;
Ma femme qui m'attend, s'ennuie en ma demeure ;
Ma chère solitude, adieu jusqu'à demain.

Et l'artisan, quittant la prairie où il est venu rêver en face du soleil déclinant, regagne la petite maison que le produit de ses vers lui a permis d'acheter.

A. DE BERSAUCOURT.

La Ville des Expiations

(Suite)

Livre Cinquième

I

Je voudrais, comme le Dante, interroger quelques-uns des néophytes que je vois passer successivement sous mes yeux, connaître leurs pensées, leurs sentiments, les misères ou les douleurs qui les ont amenés dans la ville des Expiations. Je voudrais enfin savoir les événements de leur vie, les modifications que chacun a éprouvées depuis qu'il n'habite plus la région changeante des passions du monde, depuis qu'il a fixé son séjour dans la contrée du calme, de l'immobilité, du silence. Je cherche au moins à lire sur les physionomies les traces des habitudes anciennes et des habitudes nouvelles. Il m'était interdit d'en faire plus, le Dante eut d'autres privilèges pour les cercles merveilleux qu'il lui fût donné de parcourir. Cependant j'ai eu l'occasion d'apprendre plusieurs histoires fort touchantes, et dont je puis donner une idée. Elles m'ont paru caractériser assez bien la différence que présente la cité du monde, comparée à la cité de l'initiation. Il est facile de comprendre que ces histoires m'ont été racontées sans que les personnes m'aient été nommées ou désignées. Une seule, celle par où je vais commencer, a pu, à cause d'une circonstance particulière, échapper pour moi au mystère qui est la loi générale de cette cité du mystère.

. . . .
. . . .
. . . .

(Ces histoires que Ballanche avait écrites pour illustrer sa doctrine ont été publiées dans la France littéraire, en 1832. Nous ne les republierons; du reste, il faut l'avouer, elles sont inférieures sous le rapport littéraire).

Livre Sixième

I

Lorsque le temps de l'expiation est accompli pour un néophyte, et qu'il désire rentrer dans le monde, cet heureux événement est annoncé en ces termes dans tous les hameaux : « Un néophyte, un de nos frères, est sur le point « de rentrer dans le monde. Mes frères, priez pour le pau« vre navigateur lancé de nouveau sur la mer orageuse. Il « était si bien dans le port ! Puisse néanmoins, par lui, la « bonne renommée de la Ville des Expiations s'étendre de « plus en plus ! Nous conserverons avec lui, quoique absent, « la touchante confraternité qui nous a unis ; nous ne bri« serons point notre sympathie de prières, et nous serons « encore avec lui devant le Dieu du ciel et de la terre, le « Dieu qui nous forma tous de la même argile, pour rendre « la perfection accessible à tous. »

Ensuite se fait la cérémonie de l'émancipation en présence des autorités, et l'on parle en ces mots au néophyte émancipé : « Mon frère, vous allez rentrer dans le monde « avec le nom que vous aviez dans le monde. Mais en re« prenant votre nom, travaillez à le glorifier, comme vous « avez sanctifié celui que vous laissez ici, et qui, restera « toujours en vénération. Mon frère, vous avez encouru, « ou vous avez voulu, par des motifs élevés, paraître avoir « encouru la mort civile, image de la mort réelle, que la « société jadis infligeait comme un châtiment, image aussi « de la mort à laquelle nous sommes tous condamnés. Vos « biens ont été administrés par une tutelle paternelle. Soyez « pour votre famille un sujet de joie et non point un sujet « de trouble. Songez, mon frère, aux écueils que vous allez « rencontrer. Gardez précieusement une longue mémoire « de la ville où vous laissez de si précieux souvenirs. Vous « l'avez traversée comme un voyageur, vous y avez vécu « sous la tente. Nous sommes tous voyageurs sur la terre. « Vous n'avez pu contracter que des amitiés qu'il fallait « rompre à chaque instant, et qui avaient à peine le temps « de commencer. Eh ! que sont, en effet, les amitiés de la « terre ? Mais ces liaisons fortuites, destinées à si peu du« rer étaient toujours des liaisons entre frères. C'est ici que « vous avez appris tout ce qu'il y avait de bien en vous, « et que vous ignoreriez peut-être encore. Soyez un exemple « dans le monde, comme vous avez été un exemple parmi

« nous. Que la pensée de la Ville des Expiations soit, dans « le monde, à cause de vous, une pensée douce et conso- « lante. Dites partout qu'ici règne l'amour et non la ter- « reur. Dites que tous doivent considérer la vie actuelle « comme une expiation, que tous doivent se faire à eux- « mêmes la cité des Expiations. »

II

Si un néophyte conserve des habitudes vicieuses; si, après avoir mérité d'habiter trop souvent les lieux de gêne, il meurt dans l'impénitence finale, on annonce cette triste nouvelle dans toutes les tentes du désert, en ces mots : « Il est mort un de nos frères ; nous ignorons les jugements « de Dieu sur lui, mais que ce jour soit pour la ville un « jour de pénitence et de prières. Tâchons de fléchir la « colère de Dieu, car nous vivons sous une loi de solida- « rité. Sans pénétrer les secrets de notre Créateur, entrons « dans un saint tremblement. Avant le sort définitif du « frère que nous avons perdu, espérons qu'il lui sera donné « de subir une nouvelle expiation, puisque celle-ci fut « insuffisante. Nous l'espérons, sans en être certains ; et « qu'ainsi un tel exemple nous soit du moins un avertisse- « ment salutaire ».

Chaque jour, au reste, ces sortes de malheurs deviennent plus rares. La force de régénération qui est dans l'institution finira par dompter les natures les plus rebelles.

Voici le discours qui est tenu au sujet de la mort d'un néophyte pénitent : « Il vient de mourir un de nos frères. « Ce séjour a été pour lui ce qu'il devait être, un séjour de « consolation. La justice humaine l'avait condamné, la jus- « tice divine l'a réconcilié. Les fautes qui l'avaient con- « duit ici avaient été ensevelies dans les secrets du pré- « toire ; elles ne nous ont été révélées à la fin que pour être « bénies. Le nom nouveau a fait l'homme nouveau. Nous « eussions voulu lui épargner le souvenir de ses fautes, et « ce souvenir est venu sanctifier son heure suprême. Mais « sa première vertu fut de n'avoir pas désespéré de lui- « même. Entendez bien ceci, mes frères, il a cru à la « rédemption de tous les hommes ».

Lorsqu'un néophyte est mort, quel qu'il soit, volontaire ou condamné, pénitent ou impénitent, on dresse son acte mortuaire sous le nom qu'il a reçu en entrant dans la Ville des Expiations. Ensuite on le dépouille du bracelet où est enfermé le mystère de son ancien nom, et l'on envoie le bracelet avec l'acte mortuaire à l'administration, qui brise le sceau du bracelet. Là est dressé un second acte mor-

taire, à la marge du registre où le véritable nom est consigné. Ainsi l'identité de la personne n'est constatée qu'au moment du décès. On est quelquefois étonné des prodiges de douceur, de patience, de charité qu'a fait éclater celui qui fut quelquefois si coupable dans sa vie antérieure. Le registre ou livre de vie, tenu par le dictateur, contient toute l'histoire de chaque néophyte, et cette histoire est rendue publique, selon que cela est jugé bon et utile, toutefois avec tous les ménagements que peuvent conseiller la prudence et la charité.

Le cimetière est sur une des collines de la banlieue. Un néophyte tiré au sort dans chaque hameau assiste aux obsèques du défunt.

Un néophyte émancipé est accompagné jusqu'au palais du gouvernement par soixante néophytes tirés également au sort dans chaque hameau.

C'est, dans l'un et l'autre cas, le jour des adieux.

III

Le silence qui règne dans la Ville des Expiations n'est interrompu que par des chants à l'aube du jour et au crépuscule du soir. Après les chants viennent des prières et des litanies, récitées dans tous les hameaux, chaque habitant sur le seuil de sa porte, et tous se répondent alternativement entre eux. Les prières et les litanies sont composées de textes de l'Ecriture Sainte, et ces textes sont principalement ceux où Dieu est considéré comme instituteur et comme conservateur des sociétés humaines. Voici quelques expressions de sentiments particuliers qui s'y trouvent mêlées :

« Rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. Ce divin oracle nous fait comprendre pourquoi les hommes sont sur la terre, pourquoi nous autres nous avons été envoyés dans la Ville des Expiations ».

« La terre que nous habitons a été maudite à cause de nous ; les végétaux ont contracté des qualités malfaisantes. L'air a perdu sa pureté. Les animaux ont participé à l'anathème. Eux aussi sont déchus «.

« Mais la nature humaine a été rachetée ».

« Parole de Dieu, retentissez à nos cœurs. Parole de Dieu, ne prononcez pas contre nous une dernière malédiction. Parole de Dieu, n'attendez pas notre heure suprême pour ouvrir notre ouïe. Parole de Dieu, que dès notre existence actuelle nous vous entendions, afin que les épreuves d'une seconde vie nous soient ou épargnées ou adoucies ».

« Remercions Dieu, mes frères, de ce que nous avons été

reçus dans la Sainte Ville des Expiations pour abréger le temps de l'épreuve ».

« Dieu, protégez la Sainte Ville des Expiations, et daignez produire dans ses habitants des fruits de pénitence ».

« Une ville des anciens temps, qui fut consumée par le feu de la colère céleste, aurait été épargnée si dix justes se fûssent trouvés dans son sein ; Dieu des rétributions, dix pénitents humiliés devant vous auraient-ils de même suffi à votre justice ? Dieu, faites que le nombre des pénitences sincères égale, au milieu de nous, le nombre même des habitants de la Sainte Ville des Expiations ».

« Mes frères, Ninive fut pénitente, et Ninive fut préservée de la ruine ».

« L'âme du pêcheur est une âme humaine, et par conséquent, malgré son péché un des plus beaux ouvrages du Créateur ».

« Justice de mon Dieu, prenez pitié de moi. Miséricorde de mon Dieu, accueillez-moi ».

« La Sainte Ville des Expiations est une image, un emblème de la Société du genre humain déchu et régénéré. Puisse notre cité aider, de plus en plus, chaque jour, à l'avancement moral du genre humain ! »

Telles sont les prières de chaque jour. Il y en a de particulières pour diverses circonstances. Celles qui se font durant l'orage sont très belles ; c'est une énumération triste et solennelle des fléaux qui pèsent sur le genre humain, en punition du péché ; elles rappellent les grands cataclysmes dont la mémoire s'est conservée parmi la race malheureuse d'Adam.

En temps de guerre, il y a des prières pour demander la paix. A la paix, il y a des prières d'actions de grâces. Jamais il n'y a dans la Ville des Expiations de prières pour remercier Dieu d'une victoire.

Tous les dimanches, prières pour demander à Dieu de hâter dans sa bonté le temps où il n'y aura plus de guerre parmi les nations, pour lui demander surtout que la Société Européenne vive en paix sous l'empire du Christianisme.

Tous les mois, commémoration du jour où la société, avertie par Dieu même, s'est affranchie du droit terrible d'infliger la peine de mort, et a cessé de croire à la loi du salut par l'effusion du sang.

Redoutable anathème de la guerre, tu vas cesser aussi, par suite du développement de la doctrine pacifique contenue dans la Bonne Nouvelle.

IV

Il serait trop long d'entrer dans les détails du régime intérieur ; il suffit d'en donner une idée.

Chaque néophyte prend deux repas, seul, sous sa tente ; le premier à sept heures du matin, le second à sept heures du soir. Entre ces deux repas solitaires est placé le repas commun de midi, où assistent tous les habitants du même hameau. La porte de chacun est ouverte un moment auparavant, et ils sortent tous, au son de la cloche, pour se rendre au réfectoire. Toutes les places à la table commune sont séparées les unes des autres, de manière à ce que chaque convive soit isolé de ses deux voisins. Lecture pendant le repas. Après le repas commun, promenade, si le temps est beau, d'une heure au plus, dans l'intérieur du hameau. La nourriture est saine et abondante. C'est la même pour tous, sauf les exceptions recommandées par le médecin. Le vendredi et le samedi, jour de deuil et jour d'abstinence, sauf aussi les exceptions. Ces jours sont encore des jours, de pèlerinage des hameaux les uns chez les autres.

Chaque néophyte ayant été d'abord examiné sous le rapport de la profession, il y a des travaux qui se font en commun et d'autres en particulier. Le règlement des travaux est fort compliqué. On y fixe les heures du travail commun, du travail particulier, du silence.

Toutes les heures ont leurs attributions, et sont annoncées par les crieurs, lesquels sont pris alternativement parmi les néophytes. Dans les infirmeries, les lits sont placés dans des alcôves séparées Les salles sont continuellement visitées, le jour et la nuit, par des infirmiers, par les aumôniers, les surveillants et les médecins.

Une des punitions infligées aux néophytes est la privation du repas commun et de la promenade. Cette punition émane du surveillant. Le néophyte peut s'en plaindre s'il croit la punition injuste. C'est le juge de paix qui connaît la plainte ; il ne peut pas refuser de l'entendre. Une des récompenses est la promenade hors de la ville basse, nommée le désert, dans quelque villa de la banlieue, destinée à cet usage. Les villas sont des Elysées dans de très beaux sites. Les néophytes n'y sont soumis qu'à une surveillance fort peu importune.

Il y a des patrouilles d'heure en heure. Les patrouilles de jour peuvent être formées de néophytes conduits par un caporal qui a le mot d'ordre. Les néophytes en patrouille ne visitent point les hameaux dont ils font partie en ce moment.

A toute heure du jour ou de la nuit, le reclus peut s'avancer vers son guichet pour demander ce dont il a besoin. Il fait appeler ou le surveillant, ou le médecin, ou le prêtre, ou le juge de paix, selon la nature de la demande, du secours ou de la réclamation.

Tous les jours, changement de linge de corps. Toutes les semaines, changement de linge de lit. Tous les 15 jours, au bain. Tous les mois changement de vêtements.

Feux sous la tente, lorsque le conseil de santé juge qu'il faut allumer les feux, sauf toujours les exceptions prescriptes par les médecins de service.

Les paroles pour l'entretien sont prescrites ainsi. Le surveillant dit au néophyte : « Mon frère » ou « Ma sœur ». Le prêtre lui dit : « Mon fils », ou Ma fille ». Le médecin lui dit : « Mon ami », ou « Ma chère enfant, » Le néophyte répond au premier » : « Mon frère » ; au second « Mon père » ; au troisième : « Monsieur ». Les autres fonctionnaires disent simplement : « Homme, femme », ou « Enfant » ; ou bien appellent chacun par son nom religieux. Le néophyte répond : « Seigneur » ou Maître ». Les néophytes entre eux s'appellent frère et sœur.

Chaque surveillant a deux jours de congé par semaine, pendant lesquels il est remplacé par un surnuméraire. Ces jours de congé ne sont point donnés à l'oisiveté ; chacun a ou des affaires particulières qui l'occupent, ou un travail quelconque à l'administration.

Toutes les semaines, le surveillant envoie à l'administration un rapport individuel sur tous les néophytes qui lui sont confiés. Le surveillant surnuméraire envoie aussi son rapport pour les deux jours de son exercice. Un extrait de ces deux rapports, de même que les autres notes qui peuvent parvenir par différentes voies, sont consignés sur le grand livre où tous les néophytes ont un compte ouvert.

Lorsqu'un néophyte est tourmenté par ses remords, il est recommandé aux prières de tous les hameaux, afin que Dieu veuille bien lui faire comprendre sa clémence, et faire cesser le trouble de cette âme malheureuse.

Lorsqu'un néophyte est en danger de mort, on sonne le glas dans tous les hameaux. C'est un avertissement de prier pour que les douleurs de l'enfantement à une nouvelle vie soient abrégées, ou rendues plus supportables.

Les néophytes atteints de nostalgie voyagent sous la conduite d'un surveillant.

V

L'hygiène qui repose sur le choix des aliments sur la propreté du corps, sur les moyens d'entretenir la salubrité,

cette hygiène n'a pas été trouvée suffisante par les fondateurs de la Ville des Expiations ; ils ont voulu encore employer la ressource des fumigations et des parfums ; et, en cela aussi, ils ont tenu compte des enseignements de l'antiquité. Ils se sont souvenus des leçons données à cet égard par le père de la médecine, par des philosophes, par des législateurs ; ils se sont souvenus également que dans tous les temps, les parfums furent employés au service religieux.

Ils ne pouvaient pas négliger la musique. Ils connaissaient parfaitement tout ce que les traditions racontent de la musique, qui fut autrefois une philosophie tout entière. Des séditions furent apaisées par elle, elle guida des guerriers à la victoire ; Thimothée désarmait le courage d'Alexandre, ou l'enflammait. La musique civilisa les hommes. Orphée rendait sensibles les lions et les ours, et suspendait les tourments de l'enfer. Milton n'a pas craint de faire pénétrer, au moyen de la musique, quelques moments de repos parmi les réprouvés. Enfin la musique est venue se joindre à la pompe de tous les cultes, et jamais ce ne fut un vain accessoire.

La musique est donc mêlée à la plupart des actes de la ville. Un corps de musiciens se répand, à différentes heures du jour, dans les divers hameaux. Quelquefois, au milieu de la nuit, un concert se fait entendre. Des orchestres placés sur plusieurs points, dans des lieux élevés, se répondent entre eux.

Ainsi tous les sens des néophytes sont soignés pour arriver à un même résultat. De beaux sites, la salubrité de l'air, les parfums, l'harmonie, aident au développement du sentiment moral. L'austérité des aliments reste néanmoins toujours la même. Jamais sur les tables on ne trouve au-delà d'une nourriture saine et nécessaire ; jamais de mets exquis et recherchés ; jamais de boisson enivrante. Les repas sont toujours pris en silence, et encore est-on distrait dans la satisfaction de ce besoin par une lecture à haute voix ou par de la musique.

VI

Les statues des grands hommes, des poètes, des philosophes, des bienfaiteurs de l'humanité se rencontrent dans toutes les promenades ; leurs bustes décorent tous les lieux de réunion. Leur mémoire est ainsi toujours présente à tous les esprits, et sert le plus souvent de texte aux entretiens et aux leçons.

Des Hermès et des bornes-fontaines, placés dans tous les

carrefours, portent des sentences. J'ai retenu quelques-unes des plus remarquables :

. . . .

Les sentences des poètes gnomiques sont mêlées à celles des livres sapientiaux. Je ne cite que celles que j'ai lues ici pour la première fois.

On sait que Pisistrate fit graver sur tous les Hermès de la ville des sentences en vers élégiaques.

VII

Le code exceptionnel de la Ville des Expiations a été discuté dans trois séances consécutives des Chambres. Ce code, fort compliqué, fruit des méditations des plus grands jurisconsultes, prévoit tous les effets de la mort civile. Mais ce code lui-même se perfectionne chaque jour par l'expérience. Il a cela de remarquable qu'il porte en lui le moyen de s'améliorer et de se modifier selon les circonstances.

Une femme peut suivre son mari, mais volontairement. Encore elle ne peut le voir qu'au parloir, lequel se trouve dans le même bâtiment que le réfectoire ; et c'est toujours avec une permission. Il en est de même du mari si c'est la femme qui est néophyte. Si le mari et la femme sont tous les deux néophytes, ils doivent être séparés, et les permissions de se voir sont plus difficiles à obtenir. Lorsqu'ils sont malades l'un ou l'autre, ou tous les deux, leurs relations dans l'infirmerie sont déterminées d'une manière très précise, selon une foule de circonstances qui toutes sont prévues avec une rare sagacité. On cherche toujours à concilier la prudence avec la charité ; et ce que l'on considère bien avant la sûreté, c'est le développement du sentiment moral. La loi a aussi prévu le cas où des enfants seraient condamnés en même temps que leurs parents, et ceux où un enfant serait seul condamné ; et elle a fixé le rapport des enfants avec leurs parents dans ces diverses situations. Souvent une mesure paraît être arbitraire, et elle n'est fondée que sur un texte précis de la loi qui, lui-même, est fondé sur de très hautes raisons. D'ailleurs on est accoutumé à une obéissance aveugle, mais pleine de confiance. Jamais on ne se permet de juger même le for extérieur de l'administration, qui a, comme la Providence, ses mystères, et dont l'équité ne peut être révoquée en doute.

Néanmoins les néophytes ne sont point toujours isolés ; ils sont quelquefois admis à former un ménage, une famille, mais il faut qu'ils l'aient mérité ; et alors ils habitent, à poste fixe, un hameau destiné aux ménages, lequel est

soumis à des règlements particuliers. Enfin ils peuvent arriver à former un établissement, soit dans la ville haute, s'ils sont artisans, soit dans la banlieue, s'ils sont agriculteurs. Il y a des formes sociales adaptées à chacune de ces professions. Les emplois de bureau peuvent également être remplis par des néophytes qui se sont élevés dans la hiérarchie sociale.

Lorsqu'un habitant du désert monte dans la ville haute, ou devient colon dans la banlieue, c'est un jour de fête.

Lorsqu'un habitant du désert est pleinement gracié, ou mérite la robe de la seconde innocence, c'est un jour de fête dans tous les hameaux, le jour de la délivrance. Ce n'est qu'alors, ainsi que cela a été déjà expliqué, que sa vie précédente est connue. Encore il arrive quelquefois que le fait est connu, et que l'identité de la personne reste ignorée. Quelquefois aussi celui qui a mérité l'émancipation complète, et dont on pouvait croire qu'il s'était revêtu volontairement du cilice de la pénitence, veut lui-même faire sa confession publique pour servir d'exemple à tous, et pour la gloire de la Ville des Expiations.

Un jugement accorde au néophyte qui passe dans la ville haute la faculté de reprendre sa femme. Jusque-là, comme nous l'avons vu, cette femme ne peut se trouver avec son mari qu'au parloir, ou le soigner à l'infirmerie, et toujours avec certaines formalités. Une femme néophyte est soumise à des formalités différentes, en ce qui concerne ses rapports possibles avec son mari. La loi qui a mis tant d'entraves diverses à la liberté, n'a pas perdu un instant de vue l'empire naturel de l'homme sur la femme, du père et de la mère sur les enfants ; elle les respecte, même en les suspendant.

En général, le célibat ou la continence sont imposés aux néophytes. Cependant il est des cas où même le néophyte non marié peut se marier. C'est ici que l'on trouve dans les lois une admirable prévoyance pour toutes les contingences possibles.

Les réglements pour l'état civil des enfants sont arrangés de manière à pouvoir s'adapter en même temps à la société particulière de la ville, et à la société générale du royaume. Les rédacteurs de ces réglements n'ont jamais été entraînés loin de cette pensée première que si la Ville des Expiations est la résurrection des formes sociales anciennes, ces formes existent à côté ou au milieu d'une société progressive, et que souvent les mêmes individus sont destinés à passer par des civilisations différentes. Souvent en effet l'éducation d'un homme doit représenter l'éducation du genre humain.

Les enfants nés au désert sont élevés dans la ville haute,

émancipés ensuite par un conseil de tutèle, et libres de choisir le lieu de leur résidence, à moins qu'il n'y ait des raisons pour prolonger sur eux la triste influence des solidarités humaines. Cette émancipation donne lieu à une des plus touchantes cérémonies qu'il soit possible d'imaginer. On révèle à l'adulte qui reçoit cette espèce de baptême régénérateur, on lui révèle le mystère de sa naissance ; on lui dit quels pécheurs furent ses parents. On récite avec lui le *Miserere*, cette prière si haute et si humble, par laquelle chaque homme confesse qu'il a été engendré et conçu dans l'iniquité. Tout en laissant à l'adulte émancipé la faculté d'aller où il veut, on l'engage à rester dans la Ville des Expiations. Il peut conserver une correspondance directe avec les fonctionnaires de la ville, et il est toujours accueilli avec joie lorsqu'il veut revenir dans sa sainte patrie.

Il arrive quelquefois que les enfants nés dans la Ville des Expiations peuvent être rendus à leurs parents. La cérémonie de la restitution est faite pour plusieurs à la fois, et le jour de cette cérémonie est un jour de fête pour la ville.

Les enfants dont le nom de famille doit rester inconnu sont nommés les orphelins selon le sang, ou les enfants de la Providence.

L'éducation de tous est dirigée de manière à ce que les enfants puissent entrer dans un état, ou prendre une profession, un métier, lorsque l'âge sera venu. Toutefois il y a des exceptions qui sont puisées avec discernement, soit dans la connaissance particulière qu'on a de la famille de l'enfant, soit même dans ses propres inclinations, ou dans les facultés qu'il montre. Les études les plus fortes ne sont pas refusées à ceux qui y paraissent propres.

On a vu qu'au nombre des établissements de la ville se trouve une école d'apprentissage pour le maniement des armes ; c'est même ce qui forme la principale garnison. D'excellents officiers du génie, en même temps que d'intrépides soldats et de braves officiers de toutes armes, peuvent sortir de cette école, où sont admis naturellement les orphelins dont il vient d'être parlé.

Lorsque le néophyte, par une bonne conduite éprouvée, obtient la faveur d'une demeure fixe, cette demeure est un peu plus ornée. Il y a des hameaux assignés pour les demeures fixes ; les reclus qui y sont établis peuvent converser ensemble. C'est le premier degré du progrès social ; c'est quitter l'état nomade et devenir habitant.

Un néophyte vient à habiter la ville haute, ou la banlieue ; il y exerce une profession, ou on lui donne un petit bien en ferme : c'est le second degré du progrès social.

Un néophyte devient propriétaire de son atelier, de son commerce, ou du bien qu'il tenait à ferme : c'est le troisième degré du progrès social. La plus grande moralité qui résulte de la société, c'est la propriété.

L'état militaire est aussi une sorte d'émancipation, sauf néanmoins l'assujettissement à la discipline.

Ceux des néophytes qui ne savent pas lire l'apprennent, s'il en est temps encore. Chaque néophyte a le *Manuel du Chrétien*, lorsqu'il sait lire. Il y a en outre, une bibliothèque de choix, qui est à la disposition des néophytes, sous la censure de l'administration. Une très belle imprimerie est destinée à multiplier les livres approuvés par l'autorité : ce sont des espèces d'*ad usum*, qui se répandent avec un grand succès dans tout le royaume.

Les revenus de la Ville des Expiations reposent sur une certaine quantité de biens-fonds, qui sont sous une sorte de régime de mainmorte, et dans lesquels sont essayés tous les nouveaux procédés agricoles.

VIII

A mesure que le nombre des hameaux nomades diminue par le progrès naturel de l'instruction, et par le développement de la morale publique, on déclare que tel hameau s'avance du désert vers la ville haute. Le jour où cette déclaration est faite solennellement est un jour de fête, avec le sceau de l'anniversaire pour l'avenir.

Et ici il n'est pas possible d'échapper à une pensée que la prévoyance d'un tel progrès fait naître dans l'esprit. Lorsque le développement des facultés humaines et du sentiment moral sera arrivé, au moyen de la société se perfectionnant, et perfectionnant l'homme, selon qu'elle en a reçu la mission ; lorsque, disons nous, ce développement sera arrivé au point où Dieu a déterminé qu'il arriverait, ce sera sans doute la fin des sociétés humaines, car alors le genre humain aura accompli ce qu'il lui a été donné d'accomplir sur la terre. Lorsque le perfectionnement moral de l'homme sera tel que l'a prévu le Créateur, alors il faudra bien que l'homme entre, sinon dans la plénitude de ses destinées définitives, du moins dans une nouvelle sphère d'activité et de développements.

Selon St-Augustin (Cité de Dieu), l'espèce humaine serait partagée en deux grandes familles, l'une dont Abel est le chef, et l'autre qui a Caïn pour premier ancêtre. Il s'agit d'une généalogie toute morale et toute intellectuelle. La famille de Caïn a besoin de l'épreuve sociale ; celle d'Abel eût pu s'en passer, mais elle s'y est résignée.

Le christianisme est venu opérer la réconciliation de ces deux familles, qui sont ennemies depuis le commencement des temps. L'œuvre du christianisme finira par s'accomplir.

Lorsque les deux familles du genre humain n'en formeront plus qu'une seule, ce sera sans doute le temps de l'accomplissement de cette prophétie apocalyptique, sujet de tant d'explications et de conjectures, de ce retour à l'unité, de ce règne de mille ans, où la terre doit présenter une image de la justice fixe et immuable, être un emblème de nos destinées définitives.

Ne nous perdons point dans de tels nuages, et sondons un avenir plus prochain, plus dans le calcul des probabilités humaines.

Transportons-nous donc par la pensée à l'époque où la Ville des Expiations existera depuis un siècle. Alors, j'en suis persuadé, elle n'aura plus que son origine constatée par des monuments historiques, qui pourra faire connaître par quelle colonie elle aura d'abord été habitée. Un grand nombre de hameaux sera converti en habitations fixes. Quelques-unes seront restées des solitudes tout à fait volontaires pour y recevoir ceux que l'ennui du monde ou le goût de la vie contemplative y aura conduits. Le plus petit nombre seulement aura continué d'être le partage des pénitents obligés, parce que dans le royaume, des institutions formées dans le même but sont devenues suffisantes. Des pauvres et des infirmes viendront encore dans la Ville des Expiations chercher des soulagements à leurs misères.

La plupart des clôtures auront été démolies. Les douze chapelles restées un but de pèlerinage auront continué d'être desservies par de saints prêtres. Les bâtiments des réfectoires seront changés en de beaux ateliers de divers genres. Les édifices publics de la Ville haute auront également changé de destination, car invraisemblablement alors un simple juge de paix suffira pour juger les différends de la colonie.

Mais, ô Dieu ! il m'est impossible de ne pas prévoir dès à présent, notre colonie, vieillie avant le temps, toujours régie par des lois exceptionnelles qui seront tombées en désuétude, et par conséquent hors du droit commun, ne tardera pas à se pervertir. Législateur, je vous avertis d'avance, afin que dès à présent vous vous occupiez à prévenir un tel malheur. La Ville des Expiations, si vous n'enfermez pas l'avenir dans vos lois du présent, pourra devenir la ville des divertissements et ensuite des scandales. Elle ne voudra pas se passer de spectacles et de bals. D'abord les histrions et les baladins s'y glisseront furtivement, puis ils y élèveront leurs tréteaux avec les applaudissements des citoyens

dégénérés. Alors tous diront : « Nous voulons être comme les autres peuples ». Alors il est à craindre que nul prophète n'ose crier dans les rues et sur les places publiques : « Hommes insensés ! ne vous souvenez-vous plus de vos « pères ? Ils vécurent dans la pénitence, qui est la libre « acceptation de l'expiation pour soi, de la solidarité « pour les autres ; et c'est par là qu'ils se sont rendus cé- « lèbres... »

La molle Sybaris fut détruite par les pythagoriciens.

Espérons toutefois qu'il sera possible d'écarter cette décadence ordinaire des choses humaines, en la conjurant dès l'origine ; croyons plutôt que s'opérera la régénération générale, la grande réconciliation des deux familles, dût arriver la fin de nos destinées sur la terre.

Nous ne devons pas redouter les destinées qui suivront. L'être intelligent et moral ne peut rétrograder.

Il est une dernière remarque, la plus importante de toutes, et par laquelle j'aurais dû commencer : les lois qui ne sont pas des prophéties, c'est-à-dire les lois qui ne règnent pas dans l'avenir, sont de mauvaises lois.

Mes craintes étaient vaines. Les fondateurs de la Ville des Expiations ont assuré la perpétuité de leur ouvrage. Il ne m'a pas été donné de connaître tous les moyens qu'ils ont employés, mais ce que je sais, je ne craindrai pas de le dire.

IX

Je n'ai point divisé l'espèce humaine en deux familles, l'une innocente, l'autre coupable Saint Augustin méconnut le sens profond de l'antique fraticide, type terrible des fratricides mythiques par où commencent tant d'histoires primitives. Lord Byron s'est emparé du dogme transformé et perverti. Pour lui, Caïn est un initiateur comme Prométhée. Ainsi il a confondu Eschyle et la Bible.

L'altération du dogme de la déchéance par les Grecs est facile à comprendre lorsque l'on parvient à se faire une idée du génie hellénique.

L'ancien mythe latin, dont on ne trouve plus de trace que dans la langue, disait que les âmes innocentes venaient animer les races patriciennes, et que les âmes coupables venaient se purifier dans les individus plébéiens.

Les gnostiques, d'après les traditions orientales, construisirent un système analogue.

Nous avons trouvé, nous, que le don de la capacité du bien et du mal est la première manifestation de l'humanité ; c'est par là que nous sommes parvenus à expliquer la série

des destinées humaines, au sein de leur berceau cosmogonique, et à travers les révélations de l'histoire.

Nous avons donc pris la raison de la loi du progrès dans le mystère même du dogme de la déchéance et de la réhabilitation.

Nous avons vu le genre humain partagé en initiables et en initiateurs, les uns et les autres appartenant à la même essence, les uns et les autres compris dans le même principe ontologique. Cette division en initiables et en initiateurs n'est donc qu'une division des facultés humaines, et elle tend à s'effacer graduellement par la vertu de la Méditation.

La responsabilité, devenue le partage de tous, produit la dignité pour tous.

La Ville des Expiations ne reconnaît point pour fondateur un meurtrier : ce mythe primitif doit disparaître devant la Rédemption chrétienne ; l'homme ne suppliera plus par le sang. Toutefois, comme l'institution nouvelle doit reproduire l'image et la pensée des institutions antiques, il faut bien qu'elle renferme deux villes dans une seule ville : l'une est la ville exotérique ; c'est celle que nous avons parcourue. Nous sera-t-il donné de pénétrer dans la ville ésotérique, la cité du mystère ?

Déjà nous avons aperçu de loin la colline sacrée ; nulle part nous n'avons pu voir les avenues qui y conduisent.

Non, la Ville des Expiations ne périra point, car elle est ville éternelle ; et nous savons que ce nom de ville éternelle désigna un rang, un grade dans la hiérarchie des villes antiques.

La Ville des Expiations, comme l'Egypte d'Orphée, est une représentation de toutes les civilisations, de toutes les institutions, de la marche initiative de l'humanité; comme les villes primitives, elle est une image du monde, mais du monde chrétien à toutes les époques du christianisme.

C'est une palingénésie perpétuelle, qui fait sa durée, qui la constitue Ville Eternelle.

FIN DU LIVRE SIXIÈME

Livre Septième

I

J'ai visité la Ville des Expiations. Je me suis reposé par la pensée sous les paisibles tentes de ses futurs habitants ; mais la toise d'or avec laquelle j'ai tracé l'enceinte, cette toise d'or que daigna me confier le génie de l'humanité a-t-elle eu assez de puissance entre mes mains ? N'ai-je point été infidèle à ma mission lorsqu'une timidité excessive, devenue un doute presque coupable, m'a porté à dire que la cité de l'avenir n'avait d'existence qu'à la condition restreinte et misérable de donner une forme à mes propres sentiments ? Et cependant mon idée est un fait. La forme est donc en quelque sorte une expression plastique. Elle prend ainsi le rang, la force, l'importance d'un fait passant de l'état abstrait à l'état concret : l'abstraction est une marque de la limite assignée à l'intelligence humaine. La foi néanmoins peut déplacer cette limite ; car, nous le savons, parole et destin sont synonymes ; et la parole de l'homme, dans de certaines circonstances, a reçu un pouvoir de création. La Genèse nous dit qu'au commencement l'homme eut la faculté de nommer, en d'autres termes, qu'il connut l'essence des êtres et des choses.

La Ville des Expiations ne doit plus être une vaine fiction, une invention fantastique, une illusion, comme le disent du monde les cosmogonies indiennes. Elle est par elle-même, elle est parce qu'elle est nommée, elle est parce qu'elle est. Nul ne peut dire qu'elle ne soit pas.

Maintenant, achevons de réaliser ma pensée, en la pénétrant tout entière, et dans ce qu'elle a de plus intime ! S'il ne s'agissait que de la mienne, c'est-à-dire d'une pensée individuelle, je ne serais pas tenu sans doute de prendre tant de soin. Non, c'est d'un bien autre intérêt que je me trouve chargé. C'est une pensée générale, qui est entrée en moi ; c'est un sentiment de l'homme social actuel, qui féconde cette pensée en moi ; enfin c'est ce qu'il y a de plus élevé dans une pensée générale, et de plus auguste dans un sentiment collectif, qui cherche une expression en moi. En un mot, osons le dire, puisque je le sens ainsi, c'est un fait divin que j'ai à raconter. Un tel langage ne saurait étonner ceux qui m'ont bien compris jusqu'à présent. La même synthèse que j'ai appliquée au passé, il faut que je l'applique à l'avenir. De la même manière que, dans Orphée, j'ai évoqué l'humanité antérieure à l'histoire, de

la même manière que, dans l'histoire romaine, j'ai cherché la formule générale de l'histoire de l'humanité ; il faut que j'évoque à présent l'humanité qui suivra l'histoire, il faut que je cherche la formule qui doit produire l'évolution définitive.

Ce ne sera pas merveille de succomber sous un tel effort, mais d'autres sans doute suivront cette trace, et seront plus heureux.

Si j'étais comme le solitaire de Pathmos, chef d'une tribu, d'une tribu dispersée dans le monde, d'une tribu qui se composerait de l'élite du genre humain, je dirais ma vision, et ma vision serait la réalité des choses, et la réalité apparaîtrait aux autres, comme elle me serait apparue à moi-même. Eh bien ! je suis cela, je suis le solitaire de Pathmos. Je me fais l'interprète des pensées et des sentiments d'une tribu dispersée dans le monde, d'une tribu qui est en ce moment l'élite du genre humain, d'une tribu en qui est le pouvoir civilisateur, et qui, parce que l'avenir lui est promis, excite mille haines, mille méfiances. Voici donc ce que je sais, ce que j'éprouve, ce que je vois.

Ecoutez et comprenez ; mais auparavant il faut que je m'explique moi-même : j'ai une thèse préparatoire à présenter ; je ne serai pas long.

Les idées entrent peu à peu dans le monde. Souvent on ignore le moment où une idée se lève pour la première fois sur l'horizon intellectuel et moral. Elle n'appartient à un homme, que lorsque cet homme se rend l'interprète de cette idée déjà tacitement populaire, si une telle expression est permise, en la restreignant au nombre plus ou moins grand de ceux pour qui l'idée nouvelle n'est point étrangère, en qui elle est tout de suite sympathique, et qui par conséquent sont tout disposés à se l'assimiler. Avec de telles conditions, elle est entendue par ceux qui doivent l'entendre ; elle est sue par ceux qui doivent la savoir. Un nom d'homme ou de doctrine n'est qu'un signe, le sceau et non la cause : il marque l'heure, il distingue les temps, il est un appui pour la mémoire. Cela est si vrai, que jamais un nom ne manque à une tradition ; les peuples la nomment. Ils l'appellent ou Homère, ou Orphée, peu importe ; quelquefois même c'est la Providence, c'est Dieu. Mais lorsque la majesté d'une pensée générale consent à revêtir une expression individuelle, toujours elle finit par trahir son origine élevée.

Ce que je dis des idées peut se dire des faits ; ou plutôt les faits sont comme les noms auxquels s'attachent les idées.

Les faits les plus importants en apparence ne sont pas toujours les faits les plus importants en réalité. Il ne peut y avoir de fait important pour nous que celui qui est la manifestation d'une pensée générale ; pour dégager ce fait, il faudrait remonter à l'origine, c'est-à-dire à la pensée primitive qui effectivement l'a produit, qui l'a produit pour ainsi dire nécessairement comme l'effet sort inévitablement de la cause ; et c'est un effort d'une miraculeuse difficulté. Nous savons seulement que les faits providentiels ne peuvent avoir qu'une cause providentielle comme eux, mais toujours sous la condition de la liberté des êtres intelligents. Ainsi la pensée humaine n'est point exclue de cette cause providentielle, puisqu'elle y concourt.

Enfin, et ceci est plus singulier, mais n'est pas moins vrai, quelquefois la pensée non produite au dehors, non exprimée extérieurement, se communique à d'autres qu'à celui en qui elle s'est formée. De là les pensées simultanées dans un temps et dans un lieu, surtout aux époques palingénésiques, comme celle où nous nous trouvons ; et celle-ci se distingue de toutes les autres, en ce que la diffusion est incomparablement plus grande, en ce que les sympathies sont bien plus générales.(J'excepte pourtant l'époque où la lumière du christianisme a lui sur le monde). Alors c'est une électricité toute morale, toute psychologique, un magnétisme intellectuel, qui fait concevoir le monde des esprits, qui fait concevoir la parole antérieure au langage, mais d'une antériorité toute métaphysique. Dans cet état même, toutes dépourvues qu'elles sont de leur expression extérieure, les pensées ont une telle puissance les unes sur les autres, qu'elles se modifient mutuellement. La pensée générale d'une multitude, souvent, et même toujours, n'est précisément celle d'aucun individu pris isolément.

J'ai déjà dit que la pensée dont je me rends l'interprète est une pensée générale, que le sentiment que j'exprime est un sentiment revêtu du caractère de l'universalité.

Les opinions individuelles sont sans puissance, ou plutôt elles ne sont pas, tant qu'elles ne sont pas assimilées aux autres. Ici reviendrait la distinction des hommes spontanés et des hommes assimilatifs, distinction que j'ai assez expliquée ailleurs.

Enfin encore il y a des hommes dont la pensée reste intérieure, et ne se manifeste point en dehors. Cette pensée est-elle perdue ? N'y aurait-il point un certain nombre d'hommes dont les hautes pensées mènent les autres hommes à leur insu ? Cette hypothèse au reste nous est indifférente.

On peut tout croire dans de telles spéculations, et le monde des esprits nous est trop inconnu ; seulement il ne

nous est point permis de douter que ce ne soit lui qui gouverne le monde des corps.

D'inductions en inductions, j'espère que j'arriverai à me faire comprendre.

Ainsi donc la région où nous sommes parvenus, à mon avis, n'est point celle de la fiction ; ce n'est point non plus celle de la vision ; c'est la sphère de la pensée en puissance d'être, de la pensée générale, et non de la pensée individuelle ; et j'oserais presque dire que le fait de l'expression ou de la forme n'a qu'une importance secondaire. Le fait est à la pensée ce que le corps est à l'âme : il la constate, il la manifeste, il la rend sensible. La pensée est une essence qui veut devenir une substance. Or la pensée que j'ai à constater, à manifester, à rendre sensible, est une pensée toute populaire, en ce sens qu'elle est intime en tous ceux qui sont susceptibles de la recevoir, c'est-à-dire en tous ceux qui ont le sentiment et la sympathie du progrès actuel.

J'ai donné une forme quelconque à cette pensée, et la forme n'est rien en soi ; néanmoins elle est tenue d'être vraie ; d'accuser juste la pensée.

Ce n'est pas moi qui parle, c'est le temps ; je n'entre pas même dans l'avenir, je reste dans le présent. Je ne suis pas prophète, je suis voyant : je ne suis pas inventeur, je suis rhapsode.

La muse voit et la muse dit ; mais ici elle voit les réalités morales et intellectuelles, et ce sont celles-là qu'elle dit ; et elle les dit avec le même langage qui dit les réalités de la nature et de l'art.

Ce que je viens d'expliquer s'applique seulement au livre dans lequel nous entrons.

II

Au centre de la Ville des Expiations est une colline couverte de beaux arbres et entourée de murs semblables à ceux d'une citadelle. De tous les points de la ville on aperçoit cette colline couronnée par un temple majestueux dont on ne voit que le faîte. Le mur d'enceinte n'est percé par aucune porte, et son accès est défendu par un large fossé. Il est interdit de chercher à savoir quel est ce temple ; on ignore s'il est desservi par des prêtres : nul bruit ne part de cette demeure mystérieuse, si ce ne sont des chants religieux qui se perdent quelquefois dans le vague des airs et qui semblent venir de là.

Cette région inconnue dont on ne racontait rien, vers laquelle on osait à peine tourner les regards, qu'on aurait

pu croire habitée par d'autres êtres que par des créatures humaines, faisait un effet singulier sur l'imagination. Etait-ce un lieu de récompense ? Etait-ce une retraite pour ceux dont les blessures de l'âme étaient trop profondes ? Etait-ce peut-être,au contraire, le séjour des grands coupables, qui ne pouvant obtenir leur réconciliation que par de pénibles souffrances, sont soumis aux épreuves du fer et du feu ? Quoi qu'il en soit, on ne sollicite à ce sujet ni les terreurs ni les espérances des habitants.

Après un séjour de quelques mois dans la *Ville des Expiations*, j'étais sur le point d'en sortir pour rapporter à ceux qui m'avaient envoyé ce qu'il m'avait été donné de voir et de comprendre. Je n'étais pas étonné de ce que je n'avais point pénétré dans cette enceinte inaccesible, où il était bien permis de supposer qu'étaient déposés tous les secrets de la cité merveilleuse. Je n'avais point oublié que j'étais dans une ville semblable aux villes primitives, et je pensais que peut-être celle-ci avait son arche sainte, son palladium, qu'il fallait tenir éloignés, bien éloignés des profanes. Je me disposais donc à partir, lorsqu'un messager vint me dire que le dictateur demandait à me parler. Je me rendis à l'instant même dans son palais, et voici ce qu'il me dit : « Ce n'est pas un homme tel que vous que je veux laisser retourner dans ses foyers sans l'avoir instruit d'une chose, à savoir que tout ne lui a pas été dévoilé, qu'il n'a vu que l'extérieur de notre institution. Etranger, vous avez été le sujet de mes observations particulières ; vous vous êtes présenté à moi avec des marques que vous ne connaissiez pas vous-même. Les chefs de l'avenir ont jeté les yeux sur vous, et vous êtes destiné à être initié un jour au siècle futur. Désormais, vous aurez pour patrons de votre existence nouvelle les chefs de l'avenir, sans cesser toutefois d'être soumis aux lois du présent, qui régissent les sociétés humaines. Faites donc toutes vos dispositions de départ, ensuite vous reviendrez dans ce palais avec le bâton du voyageur. On ne vous verra sortir ni de mon palais, ni de la ville ; vous aurez disparu de nos murs ; et, dans trois jours, vous vous trouverez seul sur la route de votre patrie. »

Je fis ce qui m'était prescrit.

Lorsque je fus rentré dans le palais avec le bâton du voyageur, le dictateur me fit bander les yeux ; ensuite le gouverneur me conduisit par un chemin qui devait me rester toujours inconnu, et qui, sans doute, est un souterrain. Après un espace de temps que je ne puis apprécier, mais qui ne me parut pas très long, et pendant lequel je m'entretenais avec mon guide, on m'ôta mon bandeau, et je me trouvais dans l'enceinte mystérieuse dont je viens de parler. C'était une magnifique forêt, percée de tous côtés par de

larges avenues, qui aboutissaient au temple situé sur le sommet de la colline.

Le gouverneur me conduisit au temple, édifice immense d'une architecture toute nouvelle. L'extérieur ne présente qu'une vaste masse. On y entre par d'admirables portes d'airain, d'un travail merveilleux, qui sera expliqué tout à l'heure.

A un signe du gouverneur, elles semblèrent s'ouvrir d'elles-mêmes, comme on le dit jadis des portes de l'Olympe.

Nous entrâmes ; personne ne se présenta pour nous recevoir. Nous nous mîmes à marcher au milieu d'un péristyle d'une hauteur merveilleuse, dont il m'était impossible d'apprécier la largeur et l'étendue. Le jour n'arrivait que par les rinceaux et les bordures de l'immense plafond, que supportaient de très belles colonnes. Ainsi la lumière flottait dans les chapiteaux, éclairait le plafond à compartiments dorés, et arrivait à peine sur le pavé en mosaïque où nous marchions. Au contraire, au bout du péristyle, dont l'étendue se déroulait en quelque sorte à mesure que nous avancions, je voyais des flots de lumière entourer un obélisque qui terminait cette avenue de colonnes. Enfin, nous approchons, nous arrivons au terme de notre carrière. Que dirai-je ? comment peindre un tel aspect ? Phidias après avoir poussé jusqu'à ses dernières limites l'idéal de la statue humaine, était parvenu à grandir d'un triple front la figure majestueuse de Jupiter-Olympien. Ici l'architecte inspiré avait résolu dans son art un problème analogue à celui du statuaire ancien. Je ne sais par quelle illusion de perspective et de lumière il avait su imposer aux yeux la nécessité de voir une triple coupole d'azur, tout étincelante d'étoiles d'or, et qui se perdait non seulement dans les airs, mais j'oserais dire dans les rêves d'une puissance indéterminée. Un tel effet, à la fois fantastique et réel, ne peut se concevoir. Ce triple firmament, conçu par l'intelligence humaine, était une belle et vive image, un magnifique hiéroglyphe du triple firmament qui sert de marche-pied au trône de l'Eternel, de celui qui est, de l'être des êtres, du seul qui soit par lui-même, du seul qui soit inconditionnel et nécessaire. Un cercle immense de colonnes entourait le sol sur lequel nous marchions ; mais ces colonnes ne supportaient point la triple coupole, qu'on eût dit suspendue dans les airs, et se soutenant elle-même. Un Scythe aurait pu craindre que le ciel ne tombât sur sa tête. Les étoiles d'or, sur un fond d'azur, entassées plutôt que disposées dans un ordre symétrique, paraissaient fuir les unes derrière les autres. Sur les chapitaux des colonnes était assis un entablement simple : imaginez un temple découvert, ayant le ciel pour pavillon, le

ciel des intelligences. C'est au milieu de cet espace que s'élevait l'obélisque.

Une loi de la nature s'oppose à ce que les travaux des hommes puissent paraître même aussi grands qu'ils le sont quelquefois en effet. La perspective les rapetisse, en diminue graduellement les proportions, et se joue ainsi de nos vains efforts vers l'infini. L'architecte ici a voulu lutter contre cette loi de nature, et il est parvenu à en vaincre l'inflexible rigueur. Cette enceinte de colonnes dérobe la circonférence et les limites de la ligne qui ondule à la base de la coupole; l'entablement, destiné lui-même à dérober ces limites en circonférence, semble aussi se perdre dans les airs. On ne sait où commencent, où finissent ces lignes augustes.

On n'est d'abord frappé que de l'ensemble de cet édifice, unique en son genre, création inconnue de la foule, qui participe du temple fermé et du temple découvert. Un jour égal s'y distribue, comme les poètes l'ont dit du jour de l'Elysée. Pendant que j'y étais, l'air se remplit de parfums, et une musique d'une mélodie parfaite se fit entendre, semblable au concert que formeraient mille harpes éoliennes. Alors le gouverneur, qui m'avait accompagné, se retira, et je restai seul.

III

Je ne restai seul qu'un instant. Bientôt un vieillard vénérable sortit d'une porte étroite, cachée dans un des ornements qui décoraient la base de l'obélisque. Ce vieillard était vêtu d'une longue robe de lin. Il s'avança vers moi, et me dit : Etranger, il ne s'agit point avec nous d'une initiation semblable aux initiations qui se pratiquaient dans les mystères de l'antiquité. Le christianisme est la promulgation de tout dogme, de toute vérité. Tu n'as rien à promettre, tu n'es tenu à la loi d'aucun secret. Tu raconteras ce que tu voudras des choses que tu auras vues et entendues. Les merveilles de ce temple sont simples et grandes ; elles sont le fruit du travail de l'homme, et elles sont consacrées à retracer toutes les époques typiques de l'histoire du genre humain. Maintenant que tes yeux sont accoutumés à la lumière qui éclaire l'intérieur du temple, tu peux y voir gravés les faits qui seuls composent les traditions générales dont l'inaltérable empreinte se trouve chez tous les peuples, dans toutes les langues. Les bas-relifs qui couvrent cet obélisque, sont une cosmogonie composée de toutes les cosmogonies : car toutes sont des transformations les unes des autres. Les soubassements des colonnes qui marquent cette belle enceinte, sont des bas-reliefs qui rappellent l'histoire pri-

mitive du genre humain, c'est-à-dire, les temps divins; car en cela encore les traditions générales sont les expressions diverses d'une même idée. Enfin les soubassements des colonnes, qui forment le long portique par où tu es entré, ont des bas reliefs qui représentent les temps héroïques ou à demi-fabuleux : et je prends le mot fabuleux dans son acception vraie.

« Lorsque Dieu fit le monde, il accomplit son ouvrage en plusieurs temps ; et il commença toujours par créer l'essence de l'être avant de créer l'être lui-même, l'être type ou originel.

« C'est dans ce sens que Leibnitz a dit admirablement bien que l'entendement divin est la région éternelle des essences.

A la fin le monde des substances périra, le monde des essences continuera d'exister comme avant la création phénoménale ; et ce qui offre une image de cela ; c'est la simplicité des éléments qui composent toutes choses, et qui sont les mêmes pour les choses les plus dissemblables. La plante vénéneuse et la plante salutaire ont les mêmes éléments matériels. La matière est aussi simple que l'esprit, et aussi inexplicable. Chaque chose périra en sa forme, ainsi qu'il a été dit.

« Ce qui prouve le plus la divisibilité de la matière, c'est la ténuité de ce qu'il y a de matériel dans l'organisation d'un être aperceptible seulement par le microscope. Comptez, si vous le pouvez, les pulsations du cœur d'un ciron, évaluez la force de sa fibre, faites-vous une idée de la circulation des fluids qui portent le mouvement et la vie dans tous ses organes, dites-moi la portion de lumière qui descend de Syrius jusqu'à son œil ; et remarquez que cette ténuité d'organisation nous fait présumer, avec un juste fondement, que nos microscopes sont loin de nous révéler tout le monde de la divisibilité.

« Avant les choses, il y avait donc l'essence des choses : c'est là l'esprit de toute cosmogonie.

« Les essences désiraient devenir des substances : c'est là le fondement de la théogonie cabirique et platonique.

» L'acte de la création est un acte éternel et continu : *au commencement*, comme on l'a remarqué, veut dire *en principe* ; c'est une antériorité métaphysique.

« C'est dans de telles idées générales que nous avons pris celle de la peinture des faits que nous avions à retracer, et qui sont toujours des faits universels ; c'est aussi dans ces idées générales que repose le véritable génie symbolique qui nous a été légué par l'antiquité. Sitôt que les faits cessent d'être des faits universels, nous les avons dédaignés. L'histoire succède à la poésie ; l'éducation divine du genre humain

est achevée. Ainsi donc rien ne retrace ici ni les temps historiques ni les philosophies humaines. Les portes de bronze qui se sont ouvertes devant toi, contiennent tous les signes de la parole chez tous les peuples. Le verbe incarné, le verbe de Dieu n'a point d'emblème ; et nous savons que c'est lui qui a tout fait.

« Mon fils, il te faudrait bien du temps pour voir tous ces bas-reliefs, pour les examiner, pour entendre toutes les explications : une année ne suffirait pas. Nous avons un collège de théosophes qui étudient sans relâche les monuments impérissables dont ces bas-reliefs ne sont qu'un abrégé. Mon fils, ne t'effarouche pas, nous sommes chrétiens. Nous enseignons tout le christianisme, le christianisme avant et après la manifestation qu'il a plu à Dieu de nous donner dans le temps,mais qui est éternel comme son auteur ; car la même parole,qui a fait le ciel et la terre,s'est faite homme pour sauver les hommes. Les sages enfermés dans cette enceinte sont peu nombreux ; ils se mêlent dans le monde pour y répandre des idées,pour connaître celles qui y circulent, pour rester en sympathie avec le mouvement des affaires humaines. Ils vont souvent dans la ville exotérique pour y assister aux cérémonies d'un culte qui est le leur, quoiqu'ils n'en suivent pas toutes les pratiques, quoiqu'ils n'y croient pas tous de la même manière, quoique enfin ces cérémonies ne soient pour quelques-uns d'entre nous, qu'un signe extérieur, un signe semblable au signe contenu dans une langue ; et une langue est destinée toujours à donner une forme à la pensée. Ainsi, pour ne parler que de la plus auguste cérémonie de notre religion, de la vraie religion chrétienne, nous savons ce que représente la messe,le plus haut mystère de la régénération de l'homme, mystère qui continue de s'accomplir, quelle que puisse être l'ignorance qui soit venue saisir un trop grand nombre de prêtres au milieu de leur foi pétrifiée, de leur foi privée de science et de vie universelle. N'oublions jamais que tous les actes divins sont continus, et que celui de la médiation est continue comme celui de la création : c'est cette pensée qui réunira un jour toutes les communions chrétiennes. Il ne peut point y avoir de commémoration pour un fait qui n'est pas interrompu ; il ne peut y avoir que l'apparition même du fait, qui ne cesse jamais d'être un fait actuel. Ceci seul nous fait comprendre comment les prétentions de l'Eglise catholique sont fondées, lorsqu'elle affirme être dépositaire des véritables traditions chrétiennes. Oui le dogme de la présence réelle est le dogme autour duquel doit se reconstruire l'unité ; car il a sa racine dans la psychologie chrétienne qui est une psychologie cosmogonique.

« Mon fils, nous sommes chrétiens ; mais nous savons, et

nous avouons que le christianisme lui-même a produit une sorte de paganisme que les esprits éclairés écartent de leur pensée. Le christianisme pur, le véritable christianisme, est pour les peuples modernes ce que fut l'initiation pour les anciens peuples. Les incrédules de ce temps-ci ont refusé de s'initier eux-mêmes ; la véritable initiation est toujours en soi.

« Mon fils, la Ville des Expiations, que tu as parcourue, est l'image de la vie purgative, pour me servir d'une expression consacrée, par les initiations anciennes et par la philosophie pythagoricienne. Ici c'est toujours dans le même système de doctrine, le séjour de la vie unitive.

« Ne crois pas néanmoins que nous soyons unanimes dans nos opinions ; mais la discussion nous éclaire, ou du moins finit par nous expliquer la raison des différences qui peuvent exister entre nous.

« Je vais prendre pour exemple la doctrine du péché originel.

« Le péché originel explique l'homme par un état de dégradation, dont il a besoin de se relever. Quelques-uns de nous disaient : « Ne pourrait-on pas trouver ailleurs la raison de ce quelque chose d'incomplet qui frappe, et qui a frappé, dans tous les temps, ceux qui ont étudié l'homme indépendamment des croyances ? Ne pourrait-on pas dire que l'homme est destiné à se compléter lui-même ? Dieu le place dans un milieu social pour cela. Dieu lui donne une religion pour cela encore. » La doctrine du péché originel, telle qu'elle fut enseignée dans les écoles orthodoxes, est plus vive et plus nette, quoique plus rigoureuse ; et même, à cause de son extrême rigueur, elle se comprend mieux que la nouvelle exposition de ce dogme universel ; mais il serait possible qu'elle y eût préparé, et peut-être le temps fût venu de la produire. Ce qui nous a retenus dans les limites de la croyance ancienne, c'est que, si nous nous attribuons le devoir d'expliquer les traditions générales du genre humain, nous ne nous attribuons pas celui de les réformer. Nous sommes persuadés de la vérité et de l'unité d'une révélation divine. Au reste, et c'est alors que nous avons pu nous réunir réellement ; au reste, en effet dans une certaine sphère d'idées, les deux doctrines sont identiques. L'homme a été créé dans un ordre hiérarchique d'où il est descendu par sa faute ; il faut qu'il s'y replace lui-même par la vertu du médiateur identifié à la nature humaine, alors donc nous rentrons dans le dogme universel. Remarque bien qu'ainsi nous évitons l'écueil de faire commencer l'homme par le degré le plus infime de l'organisation et qu'en même temps nous concilions les notions de justice et de bonté attribuées à Dieu avec le sentiment de

la misère des destinées humaines. Il ne peut y avoir parmi nous de véritable hérésie. Le symbole de notre croyance est tiré en entier des traditions générales du genre humain ; car c'est là qu'est la véritable révélation continue de Dieu.

« Peut-être serait-il permis de dire que c'est depuis le péché originel que la condition de la société, c'est-à-dire de la solidarité, fut ajoutée à la condition humaine. Le mal fut dispersé, pour qu'il fût moins concentré, pour qu'il perdît de son intensité et de sa malignité, pour qu'il fut plus facile à vaincre. C'est sur cette route que nous avons rencontré la modification du dogme redoutable des peines éternelles, dont la peine de mort a été si longtemps une image cruelle. Une telle expression t'étonne, et cependant je puis te dire qu'elle ne m'est point échappée. Je continue. Cette intention paternelle de la Providence dans la dispersion du mal, c'est peut-être la raison pour laquelle les animaux entrèrent en partage du fardeau, pour l'alléger, comme en effet cela est dans la réalité. Ils supportent avec nous le poids de nos travaux ; ce sont des organes extérieurs ajoutés aux organes de l'homme. Cela est incontestable pour les animaux domestiques ; pourrait être cela pour les autres de proche en proche. Ce fut peut-être là tout ce que les anciens philosophes entendirent par la métempsycose. Voyez le magnétisme perpétuel de l'homme sur les animaux. Revenons à la raison de l'institution sociale. C'est une limite qui fut mise à la liberté de l'homme. Il perdit son individualité, parce que Dieu vit bien que son individualité ne lui suffisait plus.

(*A suivre*) BALLANCHE.

CHRONIQUES

RELIGION

VERS LE CATHOLICISME. — *Programme de conférences apologétiques pour les cercles d'études*, par H. LIGEARD, professeur d'apologétique à l'école de théologie de Lyon. — Francheville. 1 vol. 118 p. Vitte, éditeur, Lyon. — Paris. — 2me édition.

L'une des causes de la crise de la foi, dans bien des âmes jeunes d'aujourd'hui, est dans ce fait qu'à l'expansion de la vie humaine et naturelle n'a point correspondu un parallèle développement de la vie et de la pensée religieuses. Tandis que dans toutes les sphères de son activité, l'homme grandit avec l'âge, il en reste pour l'éducation religieuse aux leçons, d'ailleurs oubliées, du catéchisme de ses dix ans : tel le jeune homme qui voudrait porter les vêtements de sa première enfance.

Or, voici un petit livre, un simple programme d'études, le plus synthétique, le plus complet, le plus court et le plus moderne que je connaisse, qui répond précisément, de la façon la plus heureuse et la plus exacte, à ce besoin de croissance d'âme. Dans sa marche consciente et progressive « vers le catholicisme », M. Ligeard consacre d'abord une première série de plans de conférences à l'analyse des dispositions intimes, à la *préparation intérieure* de l'acte de foi. Une deuxième série développe *les motifs de croire*. La troisième a pour objet, le *rapport du catholicisme actuel et du Christianisme primitif*. L'ouvrage se clôt sur un essai de synthèse. Ajoutons que chaque plan très détaillé, chef-d'œuvre de précision et de méthode, est suivi d'une bibliographie documentaire abondante et choisie sur tous les points traités, ce qui n'est pas l'un des moindres mérites de ce petit livre où se résume, condensée ou indiquée (en élixir, si j'ose dire, ou en étiquettes) la fleur des bibliothèques modernes de la philosophie religieuse et sociale.

L'esprit de l'auteur, franchement orienté vers les préoccupations et les préférences de la pensée contemporaine, s'attache principalement à la partie vitale du catholicisme. Il s'est efforcé dans cette nouvelle édition, de montrer combien, tout en restant fidèle à l'orientation doctrinale de l'Eglise, on peut, dans une large mesure, satisfaire aux aspirations intérieures de tout homme qui se pose le problème de sa vie. C'est donc surtout dans son rapport avec la vie, qu'il examine la question religieuse. Les mystères, les dogmes sont à ses yeux « des vérités de vie », de vie supérieure. Tout le positif de la thèse de MM. Le Roy et Blondel, tout ce que la philosophie pragmatiste renferme de vérité, se retrouve en ces pages. « Si l'on veut jusqu'au bout, écrit M. Ligeard, suivre fidèlement les tendances dynamiques de sa vie, on est contraint de dépasser l'ordre naturel » ; et ailleurs : « Tout homme qui veut suivre avec fidélité les tendances profondes de son être, est contraint

de se dépasser soi-même » selon le mot fameux de Nietzsche. Mais où le distingué professeur se sépare nettement des modernistes, c'est dans la partie négative et condamnée de leur thèse, car le caractère vital et pratique du christianisme ne doit exclure ni sa transcendance, ni sa valeur philosophique et démonstrative, pas plus que la religion intérieure n'exclut le religion extérieure, ou le sentiment le dogme, ou l'évolution la vérité immuable.

M. Ligeard, qui concilie harmonieusement ces contraires, est un esprit large, c'est-à-dire profondément orthodoxe, à qui la croyance « loin d'être un acte aveugle et arbitraire de volonté, une abdication de pensée abstraite et de raison pure, apparaît, dans son ampleur synthétique, « comme le produit et l'expression la plus compréhensive et la plus haute de la personnalité humaine intégrale. Pour lui l'acte de foi est l'acte vital complet, exigeant le concours de toutes les puissances de l'âme ; la vraie religion est, à ses yeux, celle « qui répond à toutes les tendances par lesquelles l'être humain s'efforce de s'exprimer » de même que « c'est le faisceau convergent des preuves qui constitue la preuve suprême et notre vrai motif de croire ». « L'homme, dit-il, doit développer toutes ses facultés, tous les dons reçus de Dieu, ne rien détruire de sa personnalité, en orienter supérieurement l'activité entière. Le chrétien doit être un homme parfait.

Nous souhaitons vivement que l'œuvre de l'éminent professeur — grande sous son petit volume — devienne le *bréviaire* intellectuel (au sens étymologique du mot), le programme religieux de tous les cercles d'étude, et guide « vers le catholicisme » tout esprit « qui veut vivre (au sens plein du mot) et qui réfléchit sur sa vie. »

JOSEPH SERRE.

OCCULTISME

E. DE KERDANIEL : *Les animaux en Justice*, (Ch. Daragon éd.) — I. L. P. BONSENS : *Le clergé catholique et le Spiritisme en face du problème social*, (Chacornac, éd.). — Dr OCTAVE BÉLIARD et Dr LEO GAUBERT : *Le Périple*, (F. Tassel, éd.).— FLORIAN PARMENTIER : *La Sorcellerie devant les temps modernes*, (Gastein-Serge, éd.)

Le grand mérite de l'ouvrage de M. E. de Kerdaniel consiste dans l'authenticité des document qu'il a su trouver, quelquefois dans des ouvrages devenus très rares aujourd'hui. Nous avons là un résumé très bien fait des curieuses pratiques de nos vieux pères qui introduisaient contre les animaux, pour les ravages qu'ils causaient, des instances civiles qu'ils ne faut pas confondre avec les procès criminels.

M. Bonsens expose dans ses ouvrages tous les bienfaits dont le spiritisme serait susceptible pour apaiser les luttes de clas-

ses et baser définitivement la société sur l'Amour et la Fraternité. Le but est louable sans doute et catholique sincère, il déplore un certain état de routine qui mettrait l'Eglise et le siècle en désaccord. Là encore, le spiritisme serait le pont qui réunirait les deux camps opposés : Admettre le spiritisme dans l'enseignement religieux bannirait le scepticisme et le matérialisme qui ruinent l'état social. En félicitant l'auteur de ces nobles tendances, en admettant avec lui certaines réformes nécessaires, — si je ne puis avoir les mêmes vues que lui sur le Gallicanisme étudié trop légèrement semble-t-il, j'accorde la nécessité d'une publication d'un nouveau catéchisme plus en harmonie avec les connaissances modernes, — nous ne pouvons encourager le mouvement que M. Bonsens voudrait déterminer. En voici les raisons ; cet auteur se trompe dans sa critique du clergé en disant qu'il est toujours resté soit indifférent, soit adversaire à l'égard des doctrines spirites. La Controverse en 1883 étudia consciencieusement le spiritisme. Et le clergé ne pouvait mieux prouver son désir d'arriver aux harmonieuses solutions puisqu'il fit exposer la théorie spirite par un de ses doctrinaires les plus autorisés, M. Delanne. Le résultat de la tentative de conciliation fut négatif. Il ne suffit pas d'avancer les propositions de sa croyance, il faut encore réfuter les arguments qui lui sont contraires. Je ne sache qu'un spirite l'ait jamais fait. Il ne s'agit pas ici des hypothèses sur la préexistence de l'âme et sur sa transmigration, hyphothèses qui méritent discussion, mais il s'agit des prétentions spéciales au spiritisme qui font que cette doctrine prouve irréfutablement l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme alors qu'elle prouve seulement l'existence des esprits ; qui sont encore que l'homme peut parler avec les trépassés alors que jamais l'identité des esprits avec les puissances évoquées ne sera prouvée.

L'auteur s'illusionne encore lorsqu'il dit que les phénomènes spirites sont apparus dans les temps modernes, qu'il était impossible qu'ils apparussent plus tôt, reposant, dit-il, sur les connaissances scientifiques des fluides et surtout de l'éther et lorsqu'enfin il rattache ces phénomènes à une nouvelle révélation en quelque sorte. Le spiritisme est vieux comme le monde déchu. Tertullien entre autres, parle des tables tournantes dans son *Apologétique*, au chapitre XXIII, si j'ai bonne mémoire.

Puis enfin, attendre une Rénovation sociale du spiritisme, lui attribuer des vertus d'apaisement à l'égard des catholiques persécutés dans leur foi et dans leur liberté, c'est, à notre avis, et puisque je parle à M. Bonsens qui a déclaré la sincérité de son catholicisme, je le dis en toute franchise, une erreur. Et je m'explique. Il y a parmi les adeptes du spiritualisme des juifs, des protestants, des francs-maçons, or dans la vie politique et publique, ces spirites n'en redeviennent pas moins protestants, francs-maçons, etc., avec leur qualités... mais avec leurs défauts. Non, nous sommes ici-bas, *in via*, c'est-à-dire dans un état de lutte, et notre consolation n'est pas dans les évocations des esprits dont la nature nous est, au gré des expériences, sympathique ou suspecte.

Je place les conditions de vie mystique et socialement religieuse dans l'étude plus approfondie de la Dogmatique catho-

lique et dans la pratique de sa foi considérée en esprit. Ceci fait, les spirites se rendraient compte que la critique qu'ils font du catholicisme, à propos de l'Éternité des peines, tombe d'elle-même puisque cette Eternité des peines n'est pas un *dogme* catholique.

Je reviens encore,pour terminer, à féliciter M. Bonsens de ses sentiments conciliateurs et de la belle tendance de son esprit.

Le monde part de l'Inconscience et retourne à l'Insconscience après avoir passé par toutes les phases du développement de la conscience. Cette évolution circulaire constitue pour MM. les Drs Octave Béliard et Léo Gaubert, ce qu'ils appellent le Périple. Inutile d'ajouter que je ne partage pas de tels principes ; l'Absolu est, à notre avis, la Conscience suprême. Le mérite de cet ouvrage ne réside donc pas dans sa formule synthétique ; mais dans sa manière d'envisager l'occultisme et de chercher tout ce qu'il peut y avoir de scientifique dans ces doctrines mélangées à beaucoup d'inutilités pour ne pas dire de sottises et de mensonges. Les auteurs du Périple, et en cela, je suis parfaitement d'accord avec eux, reconnaissent que l'Occulte doit être désocculté. « Les vulgarisateurs contemporains ont voulu gagner les adeptes au Mystère ; ils le dépouillent d'un bout de domaine par-ci par-là, le pillent sournoisement, et, pensant le redorer, ne font qu'enrichir la science ordinaire à ses dépens. Un phénomène est-il dûment expliqué, il rentre dans quelque catégorie officielle et l'antique magie n'en est pas accréditée davantage, au contraire. » Les Drs Béliard et Gaubert ont raison.

Leur ouvrage revient donc à une œuvre rationnelle sur les données occultistes ; le fâcheux est que ces auteurs ont exercé leur science sur la pensée d'écrivains qui ne méritent pas toujours confiance. S'en remettre par exemple à M. Karppe pour étudier le Sohar, c'est s'abuser plus qu'on ne saurait. Il n'y a pas une citation exacte du Sohar dans l'ouvrage de cet universitaire contemporain

Si l'on veut étudier l'hébreu hiéroglyphique, qu'on laisse de côté Fabre d'Olivet pour Caperau, auteur beaucoup plus sûr et de même pour beaucoup d'autres publicistes. Ainsi, de respectables penseurs, car je ne pense pas que MM. Béliard et Gaubert partagent cette opinion, ne diront point que l'Église catholique a maintenu, au-dessus du plus haut symbole d'humanité la devise alchimique : *Igne Natura Renovatur Integra* (I.N.R.I) Il faut laisser ces interprétations qui cachent de crapuleux outrages, aux ignobles Bebescourt et aux forbans qui propagent cette odieuse tradition qui donne un sens strictement *physique* au plus auguste des actes divins.

Les auteurs du *Périple* n'ont étudié plutôt qu'une face de l'Occultisme, car cette doctrine est pure et impure ; mais ils n'en ont pas moins rendu l'inestimable service à ceux qui voudraient l'étudier d'avoir, dans un livre clair, facilité des recherches toujours longues, quelquefois déconcertantes.

L'étude de la sorcellerie a engendré une nombreuse Bibliothèque ; nous ne nous plaindrons pas d'y ajouter l'ouvrage de

M. Florian Parmentier. Cet auteur a tenté une explication complète du problème et si nous ne tombons pas complètement d'accord avec lui, nous reconnaissons que plusieurs points de son explication peuvent valoir : plusieurs phénomènes qui semblaient surnaturels ne l'étaient que par suite de l'insuffisance des lumières scientifiques. Nous admettons encore certains facteurs, tels que l'érotisme, l'hystérie, les luttes sociales et politiques,etc.,pour être incriminés jadis de sorcellerie. Mais en voulant ramener le cas des sorciers à un fait naturel, l'auteur est tombé dans un excès, à tel point qu'il semble méconnaître dans la sorcellerie, le crime de droit commun. Ce crime est indubitable. Un écrivain de la plus haute compétence, M. Maurice Foucault, déclare : « Ajoutons que les accusés étaient la plupart du temps des gens indignes de commisération, des malfaiteurs véritables et dangereux, contre qui l'inculpation de sorcellerie constituait pour la justice une arme sûre et commode. » *Les procès de sorcellerie dans l'ancienne France devant les Juridictions séculières* de M. Foucault est un ouvrage qui fait autorité en la matière.

D'autre part, nous pouvons regretter que M. Florian-Parmentier n'ait pas jugé à propos d'approfondir le côté historique de sa question. Cet auteur attribue à la bulle du pape Innocent VIII une influence qu'elle n'eût pas ; l'Inquisition dresse ses bûchers, dit-il, l'incendie gagne la France. L'erreur est flagrante surtout pour la France, l'Eglise n'a rien à voir en cette affaire puisque la juridiction était séculière et nullement ecclésiastique. D'après M. Florian-Parmentier, ce qui détermina en 1517, une recrudescence de procès, ce sont les prédications de Luther. « Aux yeux de certains juges l'hérésie et la sorcellerie ne font bientôt plus qu'une seule et même chose, et, aux yeux du peuple, Luther est ni plus ni moins que Satan incarné. » Le contraire est plus exact. C'est le fauteur du protestantisme qui voyait le Diable, les incubes et les succubes et les sorciers partout : « Quant aux démons impurs qui s'allient aux sorcières et qu'on appelle incubes et succubes, je suis bien loin d'en vouloir contester l'existence ; je pense plutôt que cela peut arriver et que le diable est un incubus ou succubus. Beaucoup de personnes m'ont rapporté des exemples de leur propre expérience. » Mais Luther ne croyait pas possible la procréation diabolique. Cependant aux crétins le diable tient lieu d'âme, disait Dr Martin Luther en buvant un verre de vin ; tel était l'hérésiarque partageant tous les préjugés de son temps. D'après lui, la folie, la paralysie, beaucoup de maladies avaient pour cause le diable. Les revenants sont aussi fantômes diaboliques ; ce que nous appelons le spiritisme était encore œuvre diabolique... Je n'en finirais pas de rapporter tous les documents qui prouveraient que Luther fut favorable à la propagation de la sorcellerie et certains historiens allemands, comme Menzel, le reconnaissent.

Je pourrais au contraire montrer qu'à des catoliques revient l'honneur d'avoir émis quelques idées plus raisonnables sur la superstition et sur la sorcellerie ; même à l'époque de la scholastique, même avant cette époque ; citons Grégoire de Tours, Raban Maur, enfin à l'époque de la Grande sorcellerie, ce

sont des catholiques, Molitor, docteur en droit canon, Cornelius Loos, Adam Tanner, le jésuite, Frédéric Spée, Bonvot, etc. qui sont les précurseurs du mouvement humain à l'égard des sorciers supposés.

Il reste évident que beaucoup de pauvres gens furent brûlés comme sorciers ; mais il ne faut étendre à la généralité des cas, ce qui fut l'exception. Le crime de droit commun existait ; on appliquait aux malfaiteurs la législation pénale en cours : le feu. Cependant pour l'honneur de l'humanité, cette législation plus criminelle que le crime devrait être abolie, ce qui nous permet l'espoir de saluer le jour où sera aboli le dernier vestige des jurisprudences barbares : l'échafaud.

A part les réflexions que me suggère l'insuffisance dè la *Sorcellerie devant les Temps modernes* au point de vue juridique, constatons que cet ouvrage trouve son intérêt dans les explications scientifiques que son auteur, M. Florian-Parmentier, a tentées.

PAUL VULLIAUD.

LES REVUES.

Revue biblique internationale. — Le R. P. Condamin discute savamment le sens de l'expression biblique : le serviteur de Iahvé. Faut-il la comprendre dans le sens individuel messianique ou dans le sens de personne morale, d'Israël ? L'auteur penche, preuves en mains, pour la première hypothèse.

— M. Fabre cherche le sens de l'étoile du matin de l'Apocalypse. Les commentateurs n'ont su choisir entre l'eucharistie, Jésus ou Satan et ils ont déclaré que la signification leur échappait. M. Fabre interprète ainsi le symbole Johannite : c'est l'idée de la puissance souveraine qui appartient au christ glorieux et qu'il donne à ses élus.

—

Revue de Métaphysique et de Morale : (Juillet) M. R. Berthelot écrit sur le pragmatisme de Nietzsche. Il y a en effet une parenté indéniable entre Nietzsche et William James, et nous sommes heureux de l'avoir vu en même temps que M. Berthelot.

Il y a, dit l'auteur, des pragmatistes d'extrême droite et d'extrême gauche. Nietzsche pour qui la civilisation grecque a été tuée par la victoire de l'intellectualisme sur l'instinct vital s'accorde bien avec eux.

Discutant la formation du célèbre paral ytique-général, M. Berthelot lui trouve très finement des origines romantiques utilitaires.

Nietzsche : un romantique utilitaire.

—

Revue philosophique : (Septembre) : M. A. Schinz : *anti-pragmatisme.* L'auteur se demande comment le pragmatisme, si faible au point de vue de la pensée, a un tel succès. Il faut qu'il y ait autre chose, dit-il ; et cet autre chose ce sont les circonstances actuelles. D'où il résulte que le pragmatisme est avant out le produit d'un tempérament philosophique.

Mercure de France (16 août) : Nietzsche, encore ! M. Jules de Gaultier le défend contre M. Louis Dumur. Qu'il est Nietzschéen, M. Jules de Gaultier, le frère du « bova rysme » ! Ecoutez-le : « le poison chrétien continue d'être ingéré par l'organisme occidental, mais il n'est plus vomi comme il doit l'être ». Vomi ! ? !

— Le Grand-Chabrier : une étude amusante sur le *Badeau rétrospectif* et une documentation rétrospective intéressante d'Albert de Bersaucourt : *les Pamphlets contre Victor Hugo*, (quelques uns ne sont pas volés, malgré la bêtise des pamphlétaires) ; *le cas de Miss Hélen Keller*, la sourde-muette-aveugle qui parvint à devenir femme de lettres, par Marie Lenéru.

—

L'Occident. — M. Maurice de Noisay avait beaucoup de talent, tout le monde le disait du moins. C'est bien dommage, aujourd'hui, c'est un homme absolument fini, perdu, raté : il a dit du mal des méridionaux. A propros de l'anthologie des poètes du Midi publiée par MM. Davray et Rigal il ose écrire : Quant à la sensibilité, il y a beau temps qu'elle a succombé sous les coups de cymbales, qui déjà avaient mis en fuite les idées. Et il définit la poésie méridionale, comme la politique méridionale : l'art de cacher, sous de grands mots, de petites âmes.

Sévère, mais....

— Fagus : *le Supplice du feu*, ou la crémation. Cet article réaliste est horrible à lire. Mieux valent cent fois la pourriture lente et l'ennui du squelette, comme disait Rollinat.

— Eugène Marsan parle d'un certain marchand d'Orviétan qui tire des traits devant la foule entre le point Beau et le point Mal et qui en conclut que le mal est de négliger ses dents, car M. Stanislas Vanin est arracheur de dents.

—

La Revue des Lettres et des Arts a eu l'heureuse idée de faire commenter Francis Vielé-Griffin à la fois par Jean Royère et Tancrède de Visan. Du poète Guy Lavaud une page *du Livre de la Mort*. Dans le numéro d'août, l'élégante revue Niçoise avait publié des lettres inédites d'Emmanuel Signoret, un poème de Georges Perrin et un article philosophique de Jacques Reboul.

—

Le Penseur. — Emile Blémont y donne un fragment de ses mémoires. Il y a là des souvenirs sur la guerre de 1870 qui sont véritablement émouvants.

— Hélios, une nouvelle revue qui se publie à Agen, donne chaque mois des poèmes souvent intéressants.

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Les Hypothèses sur Lourdes

(*Suite*)

Certes je suis profondément respectueux des droits de la Critique et de la Science, qui sont ceux de l'Intelligence même. C'est pourquoi je n'ai garde de confondre ces grandes choses avec les théories matérialistes de l'esprit étroit, avec les négations de M. Homais ou les fantaisies de M. Binet-Sanglé, avec tout ce vieux fond de scepticisme bourgeois qui ne veut pas du transcendant, du sublime, du divin, de ce qui dépasse notre envergure humaine et bornée pour l'enlever dans l'infini. Les hommes appellent cela « le miracle » et n'en veulent pas ; leur prétention, leur dogme unique, mais à celui-là ils tiennent, est de tout réduire à leur taille, de ne pas tolérer que des êtres supérieurs (peut-il y en avoir ? disait, je crois, Renan) se permettent d'agir, fût-ce même en notre faveur, fût-ce pour nous guérir ou nous sauver, par des moyens suspects à notre science humaine, c'est-à-dire un peu plus perfectionnés, un peu plus scientifiques. Assurément le physicien, le savant, l'homme d'en bas, ne saurait admettre cette intervention « métaphysique » (au sens étymologique du mot) : il est le mineur, la taupe qui creuse ses galeries dans la terre des phénomènes sans se soucier de l'azur du ciel ni du vol des aigles ou des astres. Il a raison, ceci est pour lui l'inconnaissable, il est le positivisme et la science, au sens officiel et vulgaire de ces deux mots. Mais il n'est pas défendu à l'homme d'être un peu plus qu'un savant ou un physicien, et, dès qu'il s'élève, il aperçoit ce qu'ont vu Renouvier, — un criticiste pourtant — et William James, le grand posiviste américain, doublement positif par conséquent, et Bergson lui-même, à savoir, que le fond et l'origine des choses pourrait bien être, non pas la matière, non pas la nature au sens physique du mot, mais la conscience, l'esprit, la volonté, que « le réel consiste en personnalités conscientes, non en lois impersonnelles, » que « le personnalisme de la pensée primitive, que nous croyons avoir dépassé, pourrait bien reparaître un jour » et que « les énergies qui gouvernent le monde sem

blent être des énergies personnelles ». Après tout, écrit William James, dans son étude sur l'*Expérience Religieuse*, « pourquoi le monde ne serait-il pas composé de plusieurs sphères de réalité se pénétrant les unes les autres? Pour atteindre chacune d'elles, nous devrions nous munir d'une conception différente de l'univers. N'est-ce pas ainsi que les mathématiciens traitent les mêmes problèmes numériques et spéciaux, tantôt par l'arithmétique ou la géométrie pure, tantôt par l'algèbre ou la géométrie analytique, tantôt par le calcul infinitésimal ou par la méthode des quaternions ? et les résultats sont toujours exacts quoiqu'ils ne soient pas toujours du même ordre... Sans doute je puis me mettre dans l'attitude de l'homme de science et me représenter vivement qu'il n'existe rien en dehors de la sensation et des lois de la matière. Mais je ne puis le faire sans entendre une admonition intérieure : « artifice que tout cela ! » Toute l'expérience humaine dans sa vivante réalité me pousse irrésistiblement à sortir des étroites limites où prétend nous enfermer la science ; le monde réel est autrement constitué, bien plus riche et plus complexe. » Et ailleurs : « Toutes les deux, Science et Religion, sont des clés bien authentiques donnant accès, pour qui sait s'en servir, aux ressources cachées de l'univers. Ni l'une ni l'autre ne nous ouvre toutes les entrées, et rien ne nous empêche de nous servir des deux en même temps. »

Il pourrait donc fort bien se faire, selon l'aveu même des penseurs les plus positifs et les plus modernes, que le monde fût infiniment plus *merveilleux*, moins matériel et déterministe, au sens étroit de ce mot, que ne l'imaginent les chimistes et les physiologues, même ceux de la critique et de la philosophie inférieures. Le moindre des occultistes ou des théosophes, a sur l'univers des vues autrement profondes que le plus grand de nos soupeseurs d'atomes et défaiseurs de miracles ; et d'ailleurs, la science physique elle-même, et la plus récente, n'est-elle pas en train de ruiner l'ancien déterminisme dit scientifique, qui n'est, dit-elle, qu'un symbolisme commode pour se représenter les phénomènes, et ne commence-t-elle point à entrevoir, comme la théologie la plus mystique, la contingence des lois de la nature, lesquelles ne sont, pour elle, que de simples définitions, des cadres découpés par notre esprit au sein du réel continu. Cette nouvelle école scientifique, dont M. Poincaré est l'un des chefs, montre, dit M. Tancrède de Visan, dans le *Mercure de France*, « que les anciens savants se sont un peu trop payés de mots ; qu'ils eurent pour les prétendues certitudes scientifiques, un enthousiasme que seuls les Homais nourrissent encore. »

Dussé-je être traité moi-même de Homais par M. Tan-

crède de Visan, je ne partage pas son mépris de la science. Je crois aux certitudes scientifiques, mais je me fais de la nature une idée plus large que les naturalistes de la matière et même que les psychologues de l'esprit humain. Je suis positiviste, mais au-dessus du positivisme physique, il y a le positivisme moral, comme au-dessus du positivisme moral et rationnel, il y a le positivisme mystique et religieux : lisez l'*Expérience religieuse* de Willam James. Les trois fameux *états* d'Auguste Comte, bien loin de s'exclure, se complètent ; et la Science, la Métaphysique, la Religion, au lieu de s'anathématiser l'une l'autre, apparaissent comme trois ordres de connaissances distincts et superposés, trois perspectives de l'horizon mental, trois portées du regard humain correspondant aux trois plans principaux de la pensée dans la Nature agrandie.

Pour en revenir aux deux principes de Renan et de la libre pensée inférieure (car la libre-pensée supérieure est orthodoxe), nous venons de voir que le premier de ces deux principes : « le surnaturel est impossible » suppose une conception étroite et matérialiste de la nature. Dans une conception plus large qui n'arrête pas la nature à l'homme, sans doute le surnaturel s'évanouit comme mot, et l'image même qu'il évoque ainsi que l'objection qui en découle perdent toute raison d'être, mais le contenu réel de l'idée ouvre à la science et à la nature des horizons supérieurs, qui jettent de la lumière sur bien des faits de ce monde. Grâce à ce naturalisme transcendant, nous pouvons nous faire du Miracle, jusqu'ici légendaire pour les uns et magique pour les autres, une conception scientifique et largement naturelle. Nous avons vu en effet que dans le vrai naturalisme, le miracle, au lieu d'être un fait bizarre, irrationnel et hors cadre, sorte d'attentat contre la nature, était au contraire une des grandes lois de la nature dans tous ses règnes et à tous ses degrés ; et pourquoi, dès lors, je le répète, cette loi s'arrêterait-elle à l'homme, thaumaturge lui-même des êtres inférieurs, lui qui fait porter des pêches à un prunier, parler le phonographe et voler son propre corps dans les airs ? Vous me direz : ces merveilles n'ont rien de magique, elles sont l'exploitation savante des lois de la nature par une force supérieure à elles, l'intelligence. Fort bien, mais ce que nous nommons *miracle* en notre style humain, est-il autre chose que cela ? Vous venez d'en donner la définition très exacte. Dans le miracle non plus, je ne vois, pour ma part, rien de magique, mais l'action rapide, savante aussi, plus savante, plus profondément scientifique que la nôtre, de forces supérieures et supérieurement intelligentes, tout aussi naturelles que nous, plus naturelles même puisqu'elles sont

plus près du centre de la nature qui est Dieu. Elles ne violent pas plus que nous les lois de la nature inférieure, mais s'en servent plus merveilleusement, plus puissamment, comme le médecin déjà manie plus puissamment que nous les touches délicates de l'organisme, comme le chimiste, le peintre, le musicien, le mécanicien, exploitent plus brillamment que le profane les lois subtiles de la matière, de la couleur, de l'harmonie ou de la mécanique. Mais existe-t-il des êtres supérieurs à nous ? Voilà la question.

La raison, l'harmonie du monde, la gradation ascendante des règnes de la nature, postulent, semble-t-il, leur existence, qui est assurément bien plus vraisemblable que la solution opposée. Toutes les traditions humaines la confirment. En tous cas, cette existence ne saurait nous intéresser qu'autant qu'elle se manifeste à nous, et elle ne peut se manifester que par le miracle. Nous arrivons ainsi à la deuxième des objections de Renan : « On n'a jamais constaté le surnaturel. »

Possible en droit, nous l'avons vu, le miracle existe-t-il *en fait* ? C'est ici que le problème de Lourdes revêt une importance décisive. Nous avons dit plus haut que si le surnaturel ne choquait pas la nature et la raison, l'hypothèse chrétienne expliquerait admirablement les faits de Lourdes. La question théorique étant résolue, toute difficulté semble s'évanouir. Assurément, et pour qui n'a pas la foi, cette solution n'est encore qu'une hypothèse de plus, ajoutée à celles dont nous avons reconnu l'insuffisance ; mais c'est la plus vraisemblable, la plus adéquate aux faits, et, pour l'esprit libre de tout parti-pris et de tout respect humain, je n'hésite pas à le déclarer, la plus rationnelle, la plus évidente.

Bon nombre de médecins, même parmi les libres-penseurs, l'ont reconnue et proclamée. Elle a converti à la foi, des centaines, peut-être des milliers d'âmes. Certes il en coûte à notre orgueil de reconnaître que les simples peuvent avoir raison contre nous, penseurs, savants, rationalistes. C'est que nous ne sommes pas assez penseurs, pas assez savants, pas assez rationalistes. C'est que notre science ne va pas plus haut que la matière, notre pensée pas plus loin que la raison moyenne et bourgeoise. Il y a une raison supérieure qui monte plus haut, jusqu'à la foi, comme il y a une façon profonde et large d'entendre la nature qui inclut le surnaturel. « Si j'avais plus de science, disait, je crois, Pasteur, j'aurais la foi du Breton, et si j'en avais plus encore, j'aurais la foi de la Bretonne ».

C'est la philosophie du cercle, des extrêmes qui se t uchent, de l'alpha et de l'oméga qui se rejoignent. Le génie et la

simplicité sont frère et sœur : ils ont pour ennemis, disait Hello « l'homme d'esprit, l'homme de talent et l'homme médiocre. ». C'est faire bien peu d'honneur, ce me semble, à l'homme de talent et à l'homme d'esprit, et je crois, pour ma part, que l'intelligence, fût-elle brillante, et même médiocre, suffit, avec la bonne volonté, à résoudre bien des problèmes, même celui de Lourdes. Mais il est certain toutefois que le talent et l'esprit, la raison et la science, peuvent être aisément des mines d'objections aux intuitions du génie ou de la simplicité.

Ces deux extrêmes, (le simple et le sublime), sont fondus dans le christianisme, de là la grande difficulté de croire, pour la raison et la science moyennes Je n'irai pas jusqu'à répéter le mot que Jules Vallès confiait un jour à un ami : « Que voulez-vous, il (le christianisme) est trop grand, et ils (les libres-penseurs) sont trop bêtes ». J'ai au contraire, la plus sincère estime pour la plupart des libres-penseurs, et je crois qu'ils représentent aujourd'hui la raison et la science moyennes. Ils ont donc précisément ce qu'il faut pour ne rien comprendre au dogme, qui exige, ou la simplicité de l'âme ou la science et la raison supérieures.

Toutes les vérités chrétiennes offrent cette double face de naïveté et de profondeur. La naïveté est à la surface. Le bon Dieu, la Sainte Vierge, le diable, le Dieu-homme, la Sainte Famille, les Trois personnes Divines, un drame sanglant, la vertu récompensée, le vice puni, le Paradis, l'Enfer, les Anges, les Démons, quoi de plus naïf que cet apparent poème composé,semble-t-il,pour les théâtres pieux du Moyen Age. Mais si l'on creuse ces thèmes d'enfance, si l'âme plonge dans les profondeurs et les hauteurs du dogme avec Thomas d'Aquin, St-Denis, Drach, Hello, Gratry, Blanc de St-Bonnet, ou ce prodigieux penseur des *Harmonies de l'Etre*, Lacuria, et tant d'autres aigles de la raison magnifiée, agrandie jusqu'à la Foi, on s'aperçoit que l'A. B. C. des pauvres d'esprit, les lettres élémentaires de l'alphabet des simples, suffisent à composer le livre sublime de la sagesse et de la science suprêmes. Il s'opère pour chacun des dogmes ce que nous avons vu pour le miracle. qui, vu d'en bas, semble un acte magique et irrationnel, et d'en haut n'est que le couronnement religieux d'une des grandes lois de la nature. Toutes les lois de la nature ont ainsi leur couronnement religieux,leur prolongement supérieur, dans l'un ou l'autre des grands dogmes catholiques : Trinité, Incarnation, Atavisme, Réversibilité, Transsubstantiation, Communion, etc. Même le rêve de l'éternel féminin, virginal et maternel, n'a-t-il pas dans le catholicisme, au domaine des âmes, sa réalisation délicate et magnifique ?

Dieu, pour le cœur, semble trop loin, trop inconnaissable, trop inaccessible ; toutes les religions ont rêvé le « Dieu avec nous », le « Dieu-humain », et le Christianisme est la réponse céleste à cet appel intime des âmes ; mais le « Dieu-humain » est encore un Dieu, il est encore « la Justice », il est le Juge des vivants et des morts, et il nous faut la Bonté pure, la virginale bonté d'une Mère qui serait toute-puissante parce qu'elle serait la mère d'un Dieu, et toute miséricordieuse parce qu'elle serait la nôtre. Le dogme de la Vierge, « Hâvre des misères » Marie des Compatissances » « Mère des Pitiés » comme l'appelle Huysmans, est le chef-d'œuvre du Christianisme. C'est, selon le mot d'un poète,

Comme si l'Infini, pour approcher notre âme
De plus près, eût voulu, dans un plus tendre amour,
Après s'être fait Homme, enfin se faire Femme !

Sans doute, l'incroyant, qui ne connaît ni l'Ecriture, ni la Tradition, ni la Théologie, ni la Mystique, ni l'histoire très intime des âmes, ne peut voir là qu'un merveilleux poème, une consolante hypothèse du cœur. Est-ce que le cœur n'a pas ses droits en philosophie, comme l'esthétique, comme la conscience, comme toutes les puissances de l'Etre humain ? Est-ce que la poésie, qui est trop souvent dans les sphères inférieures de la pensée et de la vie, le contraire de la réalité, ne doit pas être la réalité même dans les sphères supérieures, dans la vie et la pensée religieuses ? Puisque nous traitons dans cette étude des *Hypothèses sur Lourdes*, reconnaissons du moins que cette dernière est la plus belle, la plus douce, la plus radieuse, et, si l'on tient compte de tout, la plus vraisemblable. Peut-être, car tout se touche dans l'énorme paradoxe de la réalité chrétienne, qui nous parle « d'Homme-Dieu », de » Vierge-Mère », d'incurables guéris, de béatitude des misères et des larmes, peut-être l'hypothèse la plus douce n'est-elle pas la moins redoutable. Car la Vierge Marie c'est tout le christianisme. C'est la divinité du Christ, c'est l'Incarnation, la Rédemption, l'Immaculée Conception, l'Eglise, toute la Foi, le catholicisme tout entier. C'est la ruine totale de la Négation philosophique et religieuse, du Naturalisme sous toutes ses formes, ou plutôt leur élévation, leur conversion à l'orthodoxie d'un naturalisme supérieur, d'une libre pensée plus haute. On conçoit dès lors l'opposition formidable faite à Lourdes dans presque tous les milieux. Conspiration du silence, haussements d'épaules, éclats de rire, objections et théories de toutes sortes. Il faut avouer que de toutes les croyances religieuses, de tous les procédés apologétiques, si nous voulions convertir le

monde, nous n'aurions pas choisi, pour les jeter à la face de l'incrédulité contemporaine, ces deux défis : la Sainte-Vierge et le Miracle. Peut-être est-ce une raison de plus de penser que l'œuvre de Lourdes est divine. Nous n'aurions pas choisi non plus l'Etable et le Gibet pour faire éclater la gloire d'un Dieu. Ce qui est sûr, c'est que ces deux points admis (le Miracle et la Vierge) tout le reste en découle. Il semble qu'il y ait là un procédé de divine simplification.

Au reste, que celui de mes lecteurs que ne satisferait aucune de mes hypothèses, veuille bien m'en proposer de meilleures, plus exactement adaptées aux faits dont nous pouvons tous d'ailleurs être les témoins et les juges. Car de ce point de vue le problème de Lourdes est absolument positiviste, et si, par un bout, il répugne à la mentalité du siècle, par l'autre il s'y emboîte merveilleusement.

Lourdes est du réalisme pur, du positivisme cru. Plus de théologie, plus de métaphysique : voilà des faits. Nous sommes dans l'état positif de l'esprit humain. Mais un seul de ces faits, s'il est authentique, peut suffire pour relever la foi tout entière, et, par la foi, peut-être toute la haute Raison, cette grande malade qui agonise depuis Kant sur le grabat de son impuissance incurable. Pour l'heure, nous ne croyons plus qu'à la science : qu'elle examine et décide — mais sans exclure, de parti-pris et par avance, l'examen d'aucune hypothèse, d'où qu'elle vienne. L'hypothèse du miracle (s'il faut nous servir encore de ce mot qui sent la vieille mentalité et qui peut être la seule objection logique contre le miracle lui-même) l'hypothèse d'une action supérieure (appelée miracle en style humain) a ceci de très original, qu'elle est à Lourdes la seule hypothèse qui permette encore d'avoir foi en la science. Ceci est très remarquable : la science elle-même a le plus grand intérêt à la théorie du miracle. Voilà une proposition surprenantemais rigoureusement exacte. Si en effet la disparition instantanée d'un chancre, d'un lupus, d'une fracture, d'une plaie profonde, d'une phtisie avancée, d'un cancer, (merveille qui s'est produite et renouvelée cent fois à Lourdes) n'est pas un miracle, c'est-à-dire l'action d'un être supérieur (chose parfaitement intelligible et rationnelle, très conforme à la loi hiérarchique de la nature, très naturelle en somme) ; si c'est au contraire à l'eau, à la suggestion, à la foule, à l'organisme, aux lois inconnues de la nature inférieure que nous attribuons ces merveilles, cette toute puissance, — alors il n'y a plus de lois connues, ni de l'eau, ni de la suggestion, ni de l'organisme, ni de la nature, il n'y a plus de certitudes chimiques, physiques, physiologiques, médicales, *il n'y a plus de science.* C'est le chaos, la magie, et, à

la lettre, le *miracle*. Non plus le miracle relatif, mais le miracle absolu ; non plus le miracle extérieur, qui planant pour ainsi dire au-dessus des lois de la matière, les laisse subsister toutes, comme nous ne changeons rien aux lois d'un caillou en le lançant dans les airs ; mais *le miracle immanent*, qui ferait que le caillou, dont nous connaissons l'inertie, s'envolerait un jour de lui-même, déjouant toute science et dans une brusque folie. Non, la nature n'est pas une folle et nous ne sommes pas fous nous-mêmes. La science existe, et en tout cas ce n'est point aux savants ni aux libres penseurs de proclamer sa déchéance par un scepticisme incurable. Nous ne voulons déjà plus croire ni à la foi, ni à la métaphysique : allons-nous cesser de croire à la science pour éviter le miracle ? Ce serait fort possible, et la théorie des lois inconnues, très en faveur aujourd'hui, n'est-elle pas un acheminement vers ce doute universel ? En ce sens le miracle, s'il ne la convertit pas, pervertira l'intelligence. Pour le fuir on l'enfermera dans la nature, et il la fera éclater, tuant la science même. On ne réfléchit pas que pour juger un fait, la guérison subite d'un cancer, par exemple, il n'est point nécessaire de connaître toutes les lois de l'univers, dont un grand nombre nous sont inconnues en effet, mais qu'il suffit de connaître la loi qui régit le phénomène en question.

Il n'en reste pas moins, me direz-vous, que le miracle, même théologique, trouble l'ordre des choses. Je pourrais vous répondre par le mot sublime d'Hello, et qui s'appliquerait si bien à Lourdes : « Le miracle ne trouble pas l'ordre, *mais le désordre* de ce monde. » Le miracle trouble la maladie, la tumeur, la cécité, la paralysie, les deuils de l'âme, le chagrin, le désespoir. Car le miracle est intelligent et bon, et ceci encore nous incline à penser qu'il n'est pas une force aveugle de la nature. Il n'y aurait aucune raison, s'il était aveugle, pour qu'il ne se produisît pas à rebours, et qu'on ne vît pas devant la grotte des hommes forts frappés soudain de paralysie, de congestion, de plaies, de surdité ou de mutisme. Tels de ces effets s'expliqueraient même très naturellement dans ce milieu de chaleur, de bruit, d'émotion et de fatigue. Pourquoi toujours la bienfaisance et la bonté, dans le prodige ? pourquoi même toutes les imprudences commises, notamment dans les piscines ou sous le brûlant soleil, sont-elles ici, presque toujours sans effet, ce que Huysmans appelle « le miracle permanent de Lourdes. » Cette présomption d'une intelligence directrice et bonne dans les prodiges obtenus, s'accentue encore par l'examen délicat du contexte et des circonstances, car le prodige lui-même est comme un mot ou un son qui n'a toute sa valeur que dans la trame de la phrase

ou de l'harmonie où il fut émis et prononcé. L'autopsie brutale et sèche d'un fait miraculeux par la science au bureau des constatations ou par les témoins oculaires, a certes son éloquence, mais ce n'est encore pourtant qu'un pâle rayon tombé pour ainsi dire sur un cadavre, sur le squelette d'un fait sans vie et sans chair. La vraie histoire, la longue histoire du malade, l'âme avec ses secrets intérieurs, les épreuves du passé, les avenues de la guérison, voilà le poème divin qui seul fait toucher le miracle et couler les larmes. Car c'est là seulement qu'on sent l'intelligence et l'amour.

Oui ce sont là, si l'on veut, des *forces cachées de la nature*, et l'Immanence a raison. Car, comme le disent fort bien les libres-penseurs : « Que peut-il y avoir en dehors de la nature », si l'on entend par ce mot la réalité universelle ? En dehors de la réalité, il n'y a rien ; M. de la Palisse n'eût pas mieux dit. J'ai souvent pensé que le fond de nos querelles séculaires, en philosophie, et peut-être en toutes choses, n'était qu'un immense jeu de mots. Témoin la grande lutte de la transcendance et de l'immanence, du panthéisme, base de l'incrédulité, et du théisme, base des religions. Dupés par les deux images verbales, opposées et contradictoires, qu'évoquent devant nos yeux le mot *trans* (au-delà) et le mot *in* (dedans), nous avons bâti sur ces deux mots deux grands systèmes philosophiques qui depuis des milliers d'années se partagent et se disputent le monde. Et la question, quelque peu scolastique, est de savoir s'il faut mettre Dieu *dans* la nature ou *au-dessus*. Il y a les partisans de la nature et les partisans du *sur*naturel. On pourrait à la rigueur agiter la même question pour l'homme, puis pour l'animal, puis pour la plante : il suffirait chaque fois de réduire « la nature » à un règne plus bas et d'appeler « surnaturel » tout ce qui le dépasse. En réalité, tout être est à la fois *dans* la nature, et *au dessus* de la nature inférieure à lui, ce qui n'implique d'ailleurs, et bien entendu, nulle idée de localisation. Au reste, la Nature n'existe pas : « Quelle est cette dame ? » disait de Maistre. C'est une abstraction : il n'existe que des êtres. L'intelligence et l'amour ne peuvent être que des personnes, ce qui n'entraîne d'ailleurs aucune limitation anthropomorphique ou matérielle. On sent, à Lourdes, la présence d'une volonté bienfaisante et libre, foudroyante et calme, supérieure à l'eau et aux lois de la matière, à la suggestion et à son domaine restreint, à la foule et à la solitude, à la foi et au doute, au possible et à l'impossible humain.

Cette impression se confirme encore par le caractère purement spirituel et intime de la plupart des effets produits par cette volonté bienfaisante. Car les guérisons physiques

ne constituent pas la centième partie des résultats obtenus, et les prodiges sont surtout d'ordre moral : espérance aux désespérés, force aux faibles, relèvement des déchus, joies intérieures, imprévus heureux, hasards intelligents, illuminations soudaines, résolutions, consolations, transformations, conversions. Les merveilles intimes obtenues là sont autrement belles, bien que plus inconnues, que les merveilles extérieures. La vraie gloire de Lourdes est au fond des âmes, dont la pudeur n'en révèle pas à tous le secret.

Un autre avantage de l'hypothèse *dite* « surnaturelle », est de rendre compte adéquatement, non seulement des effets produits, mais de toute l'histoire de Lourdes, des origines, des apparitions, de la douce figure de Bernadette, de tous les épisodes de ce drame étrange, de tous leurs détails et du pourquoi de toutes ces choses, que toute autre hypothèse rend inintelligibles et inexplicables. Elle me paraît la plus scientifique, puisqu'elle s'adapte le plus complètement aux faits, car la science est-elle autre chose que la connaissance exacte des phénomènes et leur explication par l'hypothèse qui en éclaire le mieux tous les détails ? On dira que la science n'admet pas les causes « extra-naturelles » ? Ceci n'est qu'un mot. Tout est dans la nature, c'est-à-dire dans la réalité, les intelligences comme les corps, les libertés comme les organismes, l'esprit comme la matière, les êtres d'en haut comme les êtres d'en bas, tous les échelons et tous les règnes. Si la science, c'est-à-dire l'observation exacte des faits, me révèle au-dessus de l'insuffisance de toutes les hypothèses inférieures, l'action d'une cause plus haute et plus parfaite qui seule peut fournir l'explication nécessaire et adéquate, l'extra-naturel et l'anti-scientifique me semblent être précisément de ne pas l'admettre. Je ne sais si j'ai la mentalité d'un libre-penseur, je crois avoir celle d'un penseur-libre ; et si la science ici rencontre la foi, c'est peut-être que la foi est plus scientifique qu'elle n'en a l'air.

JOSEPH SERRE.

EXEMPLES

I

LE BOURDON

Désirer

L'ombre des marronniers s'arrondit aux pelouses
que baigne un jour d'aquarium
dont la glauque fraîcheur avive encor le rouge
des bouquets de géraniums.

Le mica miroitant au sable des allées
semble une grêle de soleil ;
et sous le blanc midi les feuilles accablées
goûtent, pendantes, le sommeil.

Au cœur frais d'une rose un lourd bourdon s'enivre,
froissant les pétales soyeux ;
puis s'arrache, et poursuit son vol qui ronfle et vibre,
après un long spasme fougueux.

Et pendant que sans voir mon regard sur le sable
fixe le mica miroitant,
mon désir amolli que la chaleur accable
jalouse l'insecte éclatant.

II

LES EPERVIERS

Agir

L'étang morne se fige entre des bords fangeux
dont la vase au soleil torride se craquelle.
Dans les roseaux brûlés sommeillent les sarcelles
qu'alourdit la stupeur du matin orageux.

Fondant et remontant d'un élan vigoureux,
puis fixé tout à coup dans un tremblement d'ailes,
le vol des éperviers inlassables harcèle
les oiseaux assoupis sur les coteaux rugueux.

Mon regard captivé suit à travers l'espace
l'effort souple et précis de ces chasseurs tenaces
que l'orage jamais n'accable et n'étourdit.

Et quand ils tombent, lourds et brusques, sur leur proie,
un rapide frisson de sanguinaire joie
palpite sourdement dans mon cœur engourdi.

III

LES CORMORANS

Rêver

Rose et bleu, hérissé de coraux et de moules,
le vieux rocher se dresse, et sur ses flancs rugueux
où grouillent mollement de longs bruits spongieux
se rue en vain l'assaut musclé des lourdes houles.

Les graves cormorans, dont les songes s'enroulent
aux caprices jumeaux de la mer et des cieux,
sur son chauve sommet règnent, mystérieux,
loin des îlots peuplés par les criardes foules.

Eternellement seuls sur cet âpre rocher
dont les autres oiseaux n'osent pas approcher
ils goûtent leur destin d'une âme taciturne.

Et quand tournent au loin les phares affolés,
ils semblent, toujours droits sur leur roc isolé,
les sombres gardiens de l'angoisse nocturne.

LOUIS EVEN.

Rocher du Taureau, Baie de Lannion.

Les derniers " poèmes " de Vincent d'Indy

I

SOUVENIRS (1906)

La place que Vincent d'Indy a tenue dans les séances du dernier hiver, par ses compositions d'orchestre, et l'importance croissante de l'école dont il est le chef, m'obligeaient à dire quelques mots du musicien et des tendances qu'accusent ses dernières œuvres. Sans m'arrêter à la *Symphonie en si bémol* qui remonte à quelques années, ni à la trop récente *Sonate en mi* dont je ne voudrais parler qu'à bon escient, je retiendrai aujourd'hui les poèmes où le maître semble avoir voulu préciser son esthétique et l'idée maîtresse de son art.

Pour comprendre Vincent d'Indy, il faut se rappeler son origine cévenole, les principes de son éducation artistique, son amour de la nature et son admiration pour César Franck. Toutes les aspirations romantiques affirmées dans *Wallenstein*, le *Chant de la cloche,* la *Symphonie sur un chant montagnard* et tant d'autres œuvres où la poésie pittoresque s'allie au mysticisme d'un fils de Franck se retrouvent, claires et précises, dans l'art pathétique de *Souvenirs* et l'image colorée du *Jour d'Été à la montagne.* Rien, mieux que ces poèmes, ne caractérise la simplicité d'âme de Vincent d'Indy tout en confirmant cette maîtrise qu'on accorde au musicien et qu'on admire généralement sans restriction. César Franck, pareillement, fut l'homme d'un lyrisme élémentaire et d'une technique sûre harmonisés dans un art personnel un peu lourd et uniforme, mais s'il accusa plus d'équilibre, il eut, je crois, moins de vivacité que son disciple. Vincent d'Indy vit de rythme; César Franck fut constamment et surtout le grand harmoniste éprouvant à travers l'orgue plus ou moins mêlé au jeu

de ses sentiments et de ses passions. L'auteur de *Souvenirs* apparaît plus directement impressionnable, plus sensible au phénomène, plus épris de vie active; il traduit plutôt qu'il n'interprète, proposant néanmoins la nature à travers une mobilité sentimentale significative de ses contrastes et de ses mouvements (1). Par là, Vincent d'Indy incline moins vers la synthèse d'une vie intérieure, que César Franck pénétra davantage dans ses intuitions mystiques ; mais en revanche, il caractérise, peint, sculpte en relief ce qu'il voit ou ce qu'il éprouve, avec un don plus réel d'imagination.

Cependant, ce sont là des raisons un peu indifférentes à celles de la musique traçant elle-même ses cercles selon son idée propre, et dont l'être intérieur obéit à des lois plus absolues. Le musicien se meut dans la sphère d'une harmonie essentielle l'éloignant d'autant d'un monde relatif et apparent, accessible surtout à notre illusion. Pour lui, la réalité s'éclaire là où la sensation, faite rythme et mélodie, s'idéalise, pour entrer dans *l'accord spontané* de l'idée et de la forme que lui suggère son expérience d'âme, et qui est proprement son inspiration.

Ainsi l'idée musicale,vue dans sa plus haute signification semble devoir développer une notion profonde et se fonder sur l'harmonie d'une construction latente plutôt que sur les formes de nos sensations strictement ordonnées par notre intelligence et notre raison.

De ce point de vue, l'idée des poèmes « d'indystes » révèle à nos yeux quelque incertitude : des sensations très simples, quoique aiguës, y déterminent des images que développe et transforme un esprit extraordinairement abstrait, enclin dès lors, à cette recherche intellectuelle des formes poétiques et musicales si périlleuse pour l'artiste, qu'elle éloigne de sa cause, de sa raison positive et esthétique, pour l'égarer dans un labyrinthe de spéculations. Est-ce à dire que dans ses derniers poèmes, Vincent d'Indy n'ait été qu'un technicien démontrant l'équilibre formel des édifices illustrant ses théories, ou l'observateur résumant en in-folio de musique la littérature d'un Roger de Pampelonne, si mal accordée à son fruste impressionnisme? Il y a en vérité autre chose — toute une œuvre en témoigne — dans l'art d'un maître dont les extrêmes, une sensibilité naïve alliée à une réflexion trop impérieuse, laissent encore deviner une volonté musicale ; ce qui est littéraire, c'est sa conception, non pas son expression, forte d'un indéniable lyrisme et faible, uniquement, de

(1) Cette remarque viserait mieux ; *Jour d'été à la montagne* dont le plan d'exactitude picturale admet l'arbitraire de la poésie et du lyrisme, ou inversemen.t

l'appui intellectuel que ses motifs exigent, pour entrer dans l'apparence de l'idée naturelle et profonde jaillie aux sources vives de la musique.

Construits sur l'un des thèmes principaux du *Poème des Montagnes*, *Souvenirs*, « à la mémoire de la Bien-aimée», est une page orchestrale intense, où revivent des émotions, des joies et des douleurs, un poème confrontant la vie et la mort dans une magnifique ascension d'amour. Vincent d'Indy s'y montre naturellement pathétique. J'entends dire que l'expression et l'attitude, correspondant au sentiment et au caractère, c'est-à-dire aux deux faces essentielles de la personnalité, qu'elles manifestent, empruntent le relief des mélodies et des rythmes comme le jeu violent de leurs contrastes, pour s'accentuer dans la musique.

Vincent d'Indy aime les touches vives et imprévues, les physionomies tranchées, les modulations brusques de tonalité et de rythme soulignant ses réactions sentimentales, en un mot le signe très apparent des émotions; c'est proprement sa manière d'être qu'il exprime, le trait dominant de sa nature, vibrante et impressionnable, simple et impulsive, généreuse sans stylisation.

Il serait étonnant qu'une telle nature n'enfermât pas une prédisposition pour le drame. Et certes, par l'optique spéciale de son art, Vincent d'Indy se révèle homme de théâtre bien plus qu'un symphoniste. Qu'il le veuille ou non, il appartient à cette école de qui l'œuvre de musique pure atteste des rapports, même involontaires, avec les modes d'une pensée n'ayant ni son sens ni son origine dans la musique. Il semble qu'à un tel art manque la parole, le mouvement scénique, l'explication plastique, ce qui pourrait en justifier l'esprit, le style ; point fait pour l'isolement, sa vie esthétique reste une énigme, et l'on n'en saurait masquer les contradictions. Anomalie souvent notée chez Berlioz, même dans le « nocturne » admirable de *Roméo et Juliette*, son chef-d'œuvre, c'est toute l'équivoque romantique.

Cette équivoque, nous la retrouvons chez Vincent d'Indy, mais avec des formes, des palliatifs puissants qui ne doivent pas nous tromper. En disant de *Souvenirs*, que ce poème est une *image dramatisée*, nous entendrons d'abord marquer l'alliance d'un principe purement poetique avec les termes dramatiques de l'expression musicale, pour affirmer ensuite la priorité de l'idée littéraire dans la conception générale. Ceci n'est pas une explication. La nôtre aurait comme fondement cette conviction que la nature psychologique et plastique des formes musicales, que tend à définir ce qui précède, ne recèle pas le *principe progressif* nécessaire au déroulement normal des phases d'une

création symphonique. Ni dans l'espace ni dans le temps la mélodie « d'indyste » n'est génératrice ; dégagée dès son exposition elle y forme pour ainsi dire son idéal et reste close, en quelque sorte, avec le sentiment qui s'y épuise. Je le répète, c'est la mélodie du drame ou du lied, mélodie finie et conditionnelle dont le devenir dépend d'une volonté obscure, opposée même à la sienne propre, d'un dynamisme d'esprit ; de là ses aspects définitifs, ses attitudes fixes en lutte avec la variation technique, de là ses lacunes et ses raccords dans une construction abstraite (1).

Prévenons une objection. En m'opposant ici la forme du « thème à variations », on pourrait prétendre y trouver les caractères et l'idée du poème d'indyste. Une distinction s'impose. La forme du « thème varié » se meut autour de l'arbre-type, en en recevant tous les principes. Aucune sujétion poétique. Le secret des profils d'un thème et de leurs contrastes suffit au musicien doué d'intelligence plastique et capable d'en rythmer les effets variés ; ainsi l'arbre type et synthèse sur qui s'exercent, pour en multiplier les faces, les facultés réunies de l'âme et de l'imagination, est ici sujet incitateur d'une conception.

Souvenirs, à la différence, n'apparaît ni la déduction stricte ni l'épanouissement comme idée et comme forme du thème primordial : c'est un poème *utilisant* la variation, laquelle s'objective sur une figure intellectuellement choisie et transformée, toujours reconnaissable et capable, comme moyen poétique, de préciser l'intention dont elle sera le prétexte, sans cependant dominer jamais comme « motif intérieur », c'est-à-dire comme *principe esthétique d'action*. A mon sentiment ce principe est dans l'idée poétique et dans les multiples alternatives liées à son étrange évolution. Autrement dit, la volonté du poète prime ici le sens créateur du musicien. Il s'ensuit que la péripétie nombreuse du poème influence et domine le développement de la musique, au point d'en conditionner même l'architecture, malgré les schèmes, la forme générale et les grandes divisions raisonnées de l'œuvre, « allegro de symphonie dans un grand *lied* ».

Telle est, à mes yeux, l'antinomie profonde qui devait nécessairement placer le musicien sous la tutelle du technicien-poète. Celui-ci a tiré des motifs psychologiques le parti possible, mais en leur imposant le processus d'un

(1) J'envisage, bien entendu, dans son essence, la mélodie « d'indyste ». Je n'ignore guère ce qu'un technicien peut tirer d'une « bonne cellule » ; ce qui importe, c'est la nature, la qualité, la propriété esthétique de cette cellule.

développement que leur capacité intime n'appelait pas. Une volonté s'est trouvée substituée au verbe de la musique, impuissant à en coordonner les actes spontanés, à en constituer la chaîne logique et harmonieuse dans le sens du fait esthétique pur.

Ainsi, comme poète, Vincent d'Indy n'a pu que composer l'image des sensations dont s'accompagnent ses *Souvenirs* ; nette mais tyrannique est cette image. Comme musicien il n'a pu réussir à lui donner une réalité esthétique, ce que j'explique par la *non libération* conséquente à cette entrave trop forte, et par la nature même de l'expression. D'essence dramatique, cette expression a pu descendre au *lied*, entrer dans le dessein d'un style que l'homme de science, maître d'un mécanisme, a voulu symphonique ; ses formes, réalisées, cimentées dans la variation, sont restées impuissantes à dégager l'idée libre dans la musique libre décrivant sa parabole sur son axe propre et par ses seules lois.

J'ai insisté longuement sur ce point d'une question qui a d'autres faces ; mes arguments, tirés d'une impression fortifiée par la lecture, s'y précisent ; j'en ai fait la clef du problème pour garantir les chances d'une élucidation qui est délicate, on le voit, comme tout ce qui touche à la musique. N'entrons pas dans la technique, ni dans l'analyse, laissons aux spécialistes ces lumières utiles pour d'autres questions qui les passionnent et qui les égarent dans un dédale où ils ne touchent plus au fond des choses de l'art. Préférons la distance, la clairvoyance intime ; restons contemplatifs.

L'auditeur écoutant *Souvenirs* est frappé du plan intellectuel de l'œuvre. Et comment pourrait-il ne pas l'être ? S'adressant manifestement à notre intelligence plus qu'à notre intuition, l'auteur veut positivement *décrire*, sans le secours du verbe, les réactions de son esprit absorbé par le jeu imagé de ses *Souvenirs* qui prennent un corps et un rythme uniquement poétiques, pour ne trouver dans la musique que le décor assujetti à leurs fluctuations. Ici le coup d'œil pour ainsi dire mental, active la raison qui devient juge d'un fait visible de l'esprit. Ce n'est pas ce que nous attendons de la musique dont le pouvoir est de stimuler l'âme en l'élevant à la pleine conscience de la réalité supérieure, essentielle et infinie. Cette réalité, l'auditeur, dont le sentiment aussi est juge, n'en reçoit pas l'impression ; il ne peut que suivre le décor soulignant les phases du poème, en noter les moments typiques, les modulations, les nuances expressives et toutes les valeurs, pour en éprouver surtout les accidents, les excessifs reliefs et la théâtralité. Supposer autres le mouvement et le style, auxquels nous rapportons ceux-ci, serait admettre précisément l'esprit et les modalités esthétiques dont l'absence nous

frappe. Dans une telle œuvre, le rythme lui-même, contrarié dans ses courants, disons trop peu musical *en soi*, devient négatif.

Enfin, force nous est d'épuiser les raisons d'une critique purement subjective, discutable certes, mais probante pour qui sent comme nous. Tout en reconnaissant la mobilité parfois intéressante du décor sonore que nous nous plûmes à imaginer et la calme beauté du *lied* qu'il déroule en des mélodies incisives, avouons franchement l'antipathie que nous inspire une psychologie si éloignée du mystère, une forme aussi violemment précise et démonstrative du style d'âme dans ce poème dont l'insistance et les traits plutôt réalistes, s'aggravent d'une physiologie orchestrale que nous eussions cru être l'originalité douteuse, et sans effet sur notre art, du seul Richard Strauss C'est là, et non dans la trame expressive des thèmes de *Fervaal*, que j'inclinerais à voir et à déplorer en Vincent d'Indy l'empreinte du goût germanique. Certes, jamais nous n'aimerons l'exagération sentimentale ni la puérilité grossière de la *Sinfonia domestica* écrite avec maîtrise, par un symphoniste de race prodigieusement virtuose et savant. Que diront alors les admirateurs du bas subjectivisme allemand, s'ils s'avisent d'en trouver chez nos musiciens les caractères, sans la doctorale grandeur de ces polyphonistes bâtissant des Babels avec un prosaïsme de motifs irritant ? Ce n'est pas là l'esprit français auquel Vincent d'Indy a voulu donner la compensation de son cœur, sans trouver l'accord de l'expansion, qui est une qualité, avec la profondeur, devenue une vertu.

Son poème, parfois, fait songer à Schumann, mais il en rappelle l'élan sans la puissance du vol, l'enthousiasme sans la grâce, le recueillement sans le mystère, enfin le généreux amour sans la sublime délicatesse de l'émotion. Ses reliefs, si l'on songe à la transparence d'une âme et à l'idéalité de la vie, pâlissent ; ils nous sollicitent trop vivement pour nous laisser descendre et nous ensevelir au tréfonds du mystère sublime de la musique ; ils sont comme le Jour auprès de « l'auguste Nuit » de *Tristan et Iseult :* apparence vaine et usurpatrice. Le souvenir, c'est un regard de l'âme : cette réalité qui survit et se perpétue en lui n'absorbe-t-elle pas l'existence éphémère que ne doivent plus retracer, dans son humaine vicissitude, les gestes du poète des sons ? Nous n'en devrions connaître que le symbole, en le rapportant à l'unité cosmique.

La piété de l'artiste élevé à la beauté intérieure monte en oraisons, et il est donné au musicien de planer dans les espaces. En y transportant son rêve, il n'en efface pas l'image, il en recule seulement l'horizon et la projetant de

plus haut, sur le plan mystique et universel, la fait apparaître dans l'orbe de la beauté sublime..Nous aurions voulu apprendre de ces *Souvenirs* le stoïcisme chrétien unissant la vie et la mort, inséparables, et mêlant plus intimement dans le présent, le passé et l'avenir. Nous aurions voulu connaître un rythme divin, non un rythme humain, écouter le résumé spirituel d'une vie et nous abîmer dans les songes infinis de l'éternel. Le symbole final, l' « ascension mystique » des cordes,c'est un frisson,mais combien disproportionné aux fièvres de la vie reconstituée,colorée et si *textuelle* qui circule dans l'*allegro* ! Vincent d'Indy songe-t-il qu'il a fait du réalisme sur la donnée idéale d'où il est parti ? Ou s'estimerait-il heureux, lui qui eût pu adoucir la vision terrible de *Mort et Transfiguration* et tracer un nouvel arc-en-ciel sur le déchirement mystique de l'âme fermée à tous les spectacles, s'estimerait-il heureux d'avoir surmonté l'infériorité morale de ce héros d'*Ein Heldesleben* mesurant à l' « Eroïca » sa volonté de puissance et ses calculs philosophiques ? Mais si l'œuvre de Strauss est la géniale préméditation d'un orgueilleux capable d'apothéoses, *Souvenirs* atteste la modestie outrée d'un cœur qui ne promeut plus l'esprit.

Eminemment simple et imaginatif, Vincent d'Indy a été heureux dans sont art tant qu'il a reçu du romantisme l'excitation féconde des chimères du grand rêve optimiste de ses poètes,et de ses lyriques ; il était alors un vrai coloriste, un passionné dont le rythme intérieur suscitait des drames ou des préfaces admirables, et des symphonies parfois lumineuses ; il avait une âme de légende et la jeunesse de ses héros ; escaladant les cimes, il voyait la nature à vol d'oiseau et n'entrait dans aucune minutie réaliste ; la rude écorce du montagnard épris des thèmes de la vie rustique n'apparaissait guère : comme les grands chênes dans leur gaîne feuillue, il la vêtissait d'idéal, et il peuplait de songes les forêts... c'était un grand romantique ; mais le rationalisme des formes a troublé sa vision déjà envahie d'idées objectives ; entraîné dans l'orbite classique, Vincent d'Indy, fatalement,y est devenu l'homme d'une discipline.

La gravitation de l'âme allemande lui a échappé. Comme César Franck il n'a perçu que des points fixes, des symétries, des rapports immuables ; il n'a pas saisi l'étonnante sinuosité des lignes tracées dans l'espace ou formées dans la continuité de la nature soumise à l'ordre universel que nous suggère si puissamment l'image grandiose des Germains ; il a vu l'art en géomètre et croyant conquérir une sphère, n'est apparu que le théoricien de ses projections.

Le poëme de 1906 est le critérium trop sûr de cette évolution jusqu'alors assez vague qui date de *Fervaal*, ou du

programme de la Schola. Œuvre étrangement complexe, faite d'impulsions et de calculs, *Souvenirs*, dans sa propension au drame combattue par une intellectualité précise et forte mais, je le crains, ouverte aux pires confusions, est aussi d'une simplicité extrême, témoignage d'un radical divorce ou d'une divergence profonde entre les principes d'âme du musicien et les facultés de son esprit. Leur écart inconcevable est-il dans l'application trop grande conduisant le technicien à d'inutiles raffinements de forme au détriment d'une culture plus haute, arrêtée dans sa marche, ou dans les termes inégaux et inéluctables leur assignant respectivement des limites ? est-il dans la double orientation d'études que l'artiste n'a pas voulu parallèles, ou dans un état initial impossible à modifier ? Seul peut-être Vincent d'Indy, s'il se connaît, pourrait nous le dire, mais il ne nous laisse pas moins sous l'empire d'une déception que les beautés éparses de son poëme et le souvenir de ses premiers ouvrages, si alertes malgré « leurs défauts » (1), ne peuvent qu'aviver.

« Les observations du critique, a dit un musicien, esprit judicieux (2), ne prouvent pas le plus ou moins de valeur d'une œuvre » ; comme « la remarque de certaines qualités, n'est qu'un moyen de diriger l'attention de l'auditeur... » l'analyse d'une impression, même et surtout défavorable, peut avertir utilement l'auteur que n'aveugle aucun amour-propre. C'est le cas de Vincent d'Indy. Nous lui devions notre critique. Peut-être se mêle-t-il à son expression quelque passion et quelque regret ; c'est le besoin d'affirmer uni à la force d'une conviction. Il n'y a que le scepticisme qui détruise.

Le bruit des courtisans a souvent étouffé une pensée sincère qui ne voulait que servir l'art ; qu'au moins celle-ci soit jugée de haut, comme elle le mérite.

ALBERT TROTROT.

---

(1) Selon la propre opinion du maître.
(2) G. Dubreuilh. L'*Ecole du dilettante*.

Poème en prose

LES MASSIFS

Les clairs matins, que les massifs sont doux à respirer !
Je me réveille et je ris de l'ardeur du soleil et d'immenses joies me soulèvent et je me demande pourquoi.
Je pense à toi, petite amante absente, petite amante loin de moi qui, bientôt, reviendra se blottir en mes bras.
Tu ignores, là-bas, combien les massifs sont doux à respirer.
Il y en a quatre devant ma maison.
Quatre corbeilles fleuries offrandes pieuses, embaument et parent ma vieille demeure.
Sans doute des vierges les ornèrent, sans doute des vierges mystérieuses viennent chaque nuit et s'en retournent, leur tâche accomplie avant avant la neuve lumière.
Je pense à toi, je pense à toi, petite amante loin de moi.
Ta gorge est tiède, ronde et bombée comme les massifs.
Comme eux, elle a de lumineux parfums et l'éclat nacré des pétales des bégonias est l'éclat de la peau.
Je pense à toi.
Je voudrais poser ma tête sur les massifs et je croirais, à sentir palpiter la terre, que ton sein se soulève.
Je pense à toi.
Je voudrais appuyer ma tête parmi les fleurs et m'imaginer, un instant, respirer ton odeur.
Je pense à toi.
N'est-ce pas, ce serait te meurtrir un peu que de froisser les pétales des bégonias ?

Les lourds après-midis, que les massifs sont beaux à regarder !
Tout, dans la nature, succombe et défaille.
Je délaisse, moi aussi, mon importun travail ; je cesse de rechercher l'idée qui fait mon cerveau fatigué.
Les lourds après-midis figés en l'énervante chaleur, les massifs, avec leur immobile splendeur, sont beaux à regarder.

D'ambre et de turquoise, d'émeraude et de rubis, on croirait ces fleurs agencées de somptueux diadèmes.

Si je pouvais, si je pouvais butiner à chaque fleur une précieuse pensée et pétrir, du nectar amassé, de merveilleuses phrases!...

Si je pouvais, pareil aux savants jardiniers qui écrivent de belles et gracieuses histoires avec les feuillages innombrables et les calices divers, si je pouvais, doué de leur imagination capricieuse, dire des choses belles et gracieuses !...

Mais je ne sais pas, je ne sais qu'éblouir mes yeux aux gemmes et aux orfèvreries des beaux massifs incendiés, les lourds après-midis.

Les calmes soirs d'été, qu'il est émouvant de rêver devant les massifs !

L'étroite pelouse luit aux derniers rayons du soleil affaibli.

Une suprême fois, elle offre, des floraisons pressées, les senteurs et la joie.

Les calmes soirs d'été, la pelouse est glauque comme l'eau d'un étang qui dormirait depuis cent ans dans un parc oublié.

A travers les cimes voisines, la nocturne brise s'annonce et frémit.

Elle va rider, à coups d'aile légers, l'onde paisible et belle de la pelouse glauque.

S'éteindra le soleil.

Alors, les massifs ne se balanceront-ils pas doucement ?

Les massifs sont-ils pas des frêles esquifs fleuris sur l'eau endormie d'un vieil étang depuis cent ans oubliée ?

Sous la brise qui vous caresse, voguez les massifs embaumés qui portez mes songes ; en ce calme soir d'été, voguez lentement.

Bercez-vous et me bercez.

Je mourrai.

Il y aura d'autres printemps, d'autres étés ardents.

Pour ceux qui me succéderont, les massifs refleuriront.

Mon cœur, il faudrait que l'on vous enfouît sous la terre, devant ma maison et qu'en toute saison, même l'été, même l'hiver, vous épanouissiez l'immortelle gerbe de mon amour tenace, de mon amour fidèle.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

Consécration anti-positiviste

On peut être à la fois un grand esprit et un pauvre d'esprit, tel Auguste Comte.

Plusieurs critiques, éminents à coup sûr, prétendent que depuis notre Descartes, depuis Aristote ajoute un politicien, Monsieur M. Ajam, aucun philosophe ne fut plus digne de la renommée que le Père du Positivisme. Ce jugement a entraîné l'adhésion de plusieurs jeunes hommes, peu soucieux de lire Auguste Comte par suite d'une confiance, évidemment méritée, qu'ils accordent à de talentueux aînés.

Je ne puis moi-même résister à l'admiration d'un penseur dont les hautes conceptions ne sont pas assez connues. Je n'en veux rappeler qu'une entre autres : Auguste Comte n'ambitionnait rien moins que de faire redresser l'axe de rotation du globe sur le plan de son orbite. Il n'y a là rien de chimérique puisque, de leur côté certains savants cherchent le levier de la lune !

Je suppose que notre grand mathématicien a dû abandonner son projet lorsqu'il préféra devenir le fondateur d'une doctrine altruiste. Toutefois sa première pensée, disons-le, n'en était pas moins déjà dirigée par des sentiments de profonde mansuétude puisque sa mise en œuvre aurait fatalement et rapidement mis un terme à toutes les discussions qui nuisent à l'unité et au bonheur du genre humain. En effet, l'obliquité de l'eccliptique diminuée, par suite de la nécessité de l'alternative des saisons pour la germination et la maturité des substances nutritives, un tiers de l'humanité serait mort de faim tandis que les deux autres tiers auraient succombé aux douleurs d'un froid excessif et d'une chaleur torride.

Tout serait rentré dans l'ordre.

Mais auprès de la valeur scientifique d'Auguste Comte, rien n'équivaut à son génie posthume.

Des publicistes, au talent desquels chacun se plaît à

rendre hommage, l'ont, en effet, choisi comme Maître ; une secte, plusieurs sectes, la *Franc-Maçonnerie* et l'*Action Française*, s'inspirent, politiquement et sociologiquement des doctrines Comtistes. Dès lors, quelques-uns de ses partisans poursuivent le but qu'une minorité, mais d'élite, trouve louable : faire remonter sur le « trône de ses pères » le descendant de Louis XVI par Philippe-Egalité, ouvrier glorieux de la grandeur Nationale consolidée par un mémorable « coup de force », je veux dire un héroïque assassinat qui mit un Roi dans l'incapacité de nuire à la Royauté, en raison de ses tendances révolutionnaires qui auraient peut-être transformé la France en odieuse République.

Les chefs de l'*Action Française*, secte bruyante qui vient encore, me dit une personne bien informée, de recueillir le suffrage d'*un* adhérent, estiment et propagent les doctrines d'Auguste Comte en déclarant son génie incomparable, ce que nous avaient déjà révélé les incorruptibles gardiens de notre présente Constitution gouvernementale que les ligueurs d'opposition cherchent justement à renverser.

Je ne fais pas allusion à leurs disciples qui ne se soucient même pas de savoir si les théories de leurs directeurs sont logiques. On leur a dit de crier Vive le Roi, cela suffit, et leur bouche électorale crie : Vive le Roi !

Tout de même, enviable et curieuse destinée que celle de ce philosophe méridional, cet Auguste Comte ! Il séduit les partisans de politique opposée, mais qu'une identité d'exaltation opposée qualifie. La même idole, haussée sur le pavois par des confréries ennemies ! Ai-je raison de prétendre qu'Auguste Comte est un grand Esprit ? Pour les Francs-Maçons, le Positivisme est le seul moyen de purger notre société du venin clérical dont elle meurt depuis plusieurs siècles. Pour des Néo-Monarchiques, le Positivisme peut être le plus sûr appui du Catholicisme ; contrairement à ce que disait un positiviste de haute marque le général André, qui racontait que : ceux-là cherchent à retarder la civilisation qui tentent des restaurations impossibles.

Le Positivisme est sublime ! Son fondateur n'est pas seulement Auguste Comte, c'est Orphée.

Enthousiasme et délire ! Il faut instaurer le Positivisme, *instaurare in Positivismo quæ in cœlo* DESUETO *et in terra sunt*, comme l'ordonnait son Pontife suprême dans un « bref » envoyé « urbi et orbi » (1) Et voyez ! Bélial et Jésus se réconcilient ; Rotschild, le roi de France actuel, cède sa couronne au duc d'Orléans qui nomme Clémenceau

(1) Chacun sait qu'Auguste Comte envoyait des « brefs ». Cet homme avait pour caractéristique le sens de la parodie.

son premier ministre et le R. P. Dom Besse son chapelain; Edouard Drumont est le parrain de Dreyfus qu'on baptise avec l'eau du Jourdain fournie par Jaurès; tout rentre dans l'ordre, le peuple est heureux, Maurice Denis reçoit le titre de premier peintre royal et diocésain, Armand Praviel est nommé poète national en concurrence avec Théodore Botrel, enfin M. Daudet devient le plus courtois des journalistes, son style est ganté « beurre frais ».

La fête de la Nation est reportée du 14 Juillet au jour anniversaire de la naissance d'Auguste Comte à qui l'on décerne le titre de Grand. Enfin et surtout la Peine de Mort est définitivement rétablie, elle terrorise les apaches à tel point qu'ils deviennent honnêtes gens en un clin d'œil!

Réforme suprême! A la demande de M. Barrès, le Vatican publie une théologie où l'on ne confond plus l'ordre religieux et l'ordre social, confusion qui amenait de regrettables troubles dans les milieux bien pensants et qui faisait bêtement croire que la doctrine du Christ doit être mise en pratique.

Nous n'avons pas encore assez constaté, en citant d'illustres et puissants témoins, qu'Auguste Comte était un grand Esprit.

L'*emeritus professor* Edward Spencer Beesly crie à qui veut l'entendre : Comte est le plus grand penseur de tous les temps.

Gambetta l'appelait le plus grand penseur du siècle. On n'aurait jamais cru qu'un colporteur de rengaînes électorales ait eu autant de sagacité.

A. Comte, mais ce n'est qu'une remarque d'une importance secondaire — n'est-ce pas M. de Montesquiou? — a toujours été l'objet des grandiloquentes louanges de nos politiciens les plus remarquables. Ainsi, un ministre de la République intolérante, M. Bourgeois, juge que le point qui l'a le plus frappé vivement est que le Comtisme se révèle comme une doctrine tolérante, un autre politicien de la plus haute valeur et qui est bien connu, M. Deloncle, félicitait le dit M. Bourgeois pour avoir, en fidèle disciple de Comte « appliqué les grandes déductions ».

Et puis Ferry que j'allais oublier, Jules Ferry cet honnête homme, ce diplomate désintéressé, l'honneur de la République dont il fut le fondateur, n'était-il pas de son côté plein d'admiration pour le Pontife?

Un lecteur assez malin voit déjà se dessiner nettement cet accord possible entre les catholiques et les positivistes, les spoliateurs et les spoliés. Mais, on me permettra d'accuser le trait du dessin.

Ecoutons le Dr C. Hillemand, sa voix d'or déclame;

« Est-ce que tous les esprits cultivés de ce temps ne sont pas pénétrés de ces grandes idées qu'A. Comte a renouvelées ou créées et mises dans un ordre qui les fortifie ? Tout comme les radicaux, les positivistes se réclament de la Révolution française et considèrent comme parfaitement légitime son œuvre de destruction, y compris l'exécution de l'infâme Louis XVI, coupable de trahison vis-à-vis de l'étranger, et de l'indigne Marie-Antoinette ».

C'est Gambetta, continue le même individu, qui imposa à son parti les idées Comtistes. il réussit « à transformer la plus importante fraction du parti républicain qui, jusque-là, n'avait été qu'un parti d'opposition, en un parti organique de gouvernement, s'inspirant, sous le nom de *parti opportuniste*, de cette autre formule de Comte : « tout est relatif, voilà le seul principe absolu... »

Et c'est le Comtisme que MM. de l'*Action française* nous présentent comme la philosophie salvatrice. Quel jugement doit-on porter sur ces hommes ? Surtout lorsqu'on songe que les paroles du Dr Hillemand étaient prononcées à un banquet offert à ce Waldeck-Rousseau qui fit la Séparation de l'Eglise et de l'État avec ce talent diplomatique que les Néo-Monarchistes ont pu apprécier. Waldeck et le R. P. Maumus, son ami, le voilà bien pourtant l'accord entre le Positivisme et le Catholicisme ! Jugez-en les fruits.

Toute notre politique intérieure fut dirigée par des Positivistes et l'on nous vante les bienfaits des théories Comtistes. Est-ce que MM. de l'*Action française* ne nous en imposent pas ?

La belle malice de trouver dans un philosophe, quel qu'il soit, des chapitres en faveur de la vérité ! Voltaire en est plein, et Rousseau, tant haï par l'*Action française*, en regorge. Et l'ouvrage est édité dans une Librairie catholique : *Rousseau chrétien*. On remplirait des bibliothèques par des apologies involontaires en faveur de la vérité catholique par les détracteurs du Catholicisme.

Un dandy fleurdelysé s'est mis en peine de parodier les dialogues de M. Rémy de Gourmont pour me lancer d'aimables flèches. Je ne répondrai pas à lui-même mais plutôt à l'ami qui m'a fait parvenir sa prose.

Quand Monsieur Praviel prend la plume
Pourquoi criez-vous gare au grain ?
Auriez-vous oublié que de sa blanche main
Armand sut de tout temps s'arracher quelque plume ?

Ceci explique suffisamment pourquoi je n'ai pas pu tirer les oreilles à ce jeune pédant ; les oies n'en ont pas. Allons ! Le Capitole de Toulouse est bien gardé.

Par système de compensation, un M. Deherme les porte de

deux longueurs. A juger le luxe d'injures grossières que cet individu me prodigue, c'est à croire qu'il a le cerveau en déliquescence. En un style qui rappelle celui d'un pion atrabilaire, il me reproche de n'avoir pas lu Comte, je lui répondrai lorsqu'il aura lu la *Civilité non puérile, mais honnête*, il y apprendra peut-être la politesse du langage et qu'avant de maltraiter un écrivain, la première condition, c'est d'avoir lu son article, car ce Monsieur apporte avec la preuve de sa compétence en lexique faubourien, la preuve qu'il n'a même pas lu mon article. Cet homme est vil ; la vilenie est-elle une vertu contiste ?

Et dire que de tels sots m'accusent de ne point connaître le Comtisme, j'espère qu'ils verront que j'en ai respiré même les fruits pour juger l'arbre dont je me suis éloigné. Continuons à prouver notre compétence et comme j'ai avancé qu'Auguste Comte était en même temps un pauvre d'esprit, montrons-le.

Auparavant, ouvrons le Dictionnaire de la polémique à l'usage des Monarchistes (édition de l'*Action française*). Nous y lisons : Nuée, toute doctrine opposée à la Royauté. Habitant la Nuée j'ai donc l'incomparable avantage d'être plus expert que personne pour juger les théories astronomiques de Comte.

J'étudie *le Cours de philosophie positive* qui veut démontrer qu'aujourd'hui, pour les esprits familiarisés, les cieux ne racontent plus d'autre gloire que celle d'Hipparque, de Képler, de Newton et de tous ceux qui ont concouru à en *établir* les lois.

C'est moi-même qui ai souligné le mot établir. La chose en valait bien la peine. Continuons en citant toujours textuellement : « Pour les esprits étrangers à l'étude des corps célestes, quoique très éclairés d'ailleurs sur d'autres parties de la philosophie naturelle, l'astronomie a encore la réputation d'être une science éminemment religieuse, comme si le fameux verset : *Cœli enarrant glorian, Dei* avait conservé toute sa valeur. Il est certain, ainsi que je l'ai établi, que toute science réelle est en opposition radicale et nécessaire avec toute théologie, et ce caractère est plus prononcé en astronomie que partout ailleurs, précisément parce que l'astronomie est pour ainsi dire plus *science* qu'aucune autre, suivant la comparaison indiquée ci-dessus. Aucune n'a porté de plus terribles coups, à la doctrine des causes finales, généralement regardée par les modernes comme la base indispensable de tous les systèmes religieux, quoiqu'elle n'en ait été, en réalité qu'une conséquence. »

J'en appelle à ma compétence sur les Nuées. J'aurais pu écrire l'histoire naturelle de cette partie du Cosmos ; le temps malheureusement me manque, mais pour faire pren-

dre patience au public, j'en ai libellé le titre de quelques chapitres.

D'une *Nuée* qui conduisit les Israélites dans le désert ;

Comment les Prussiens vinrent en 1870 sur des *Nuées* hégéliennes.

Or, j'affirme au nom de cette compétence qu'en écrivant les lignes citées ci-dessus, Comte a lancé une Nuée. Toutefois, il y a nuée et nuée, comme il y a bonne et mauvaise foi. Or, celle du Pontife positiviste est une de ces nuées qui crèvent en pluie, mais en pluie de sang sur les hommes admirateurs de ces philosophes qui outragent Dieu, qui l'outragent dans sa Révélation destinée à rappeler, si le cœur pouvait jamais l'oublier, l'existence de la Toute-Splendeur, démontrée par la loi que suivent les astres en chantant le *Gloria in Excelsis*, en l'honneur du Tout-Amour.

La création est un livre où s'épèle le nom de Dieu et Comte ne savait même pas lire. Ai-je raison de dire que c'était un pauvre esprit, un ignorant ?

Et voyez, s'il est juste de penser que l'instruction doit être répandue. Ceux qui ne savent pas lire, et surtout ce premier mot, Dieu, que dans son bas âge, l'homme doit joyeusement répéter, restent un peu idiots toute leur vie ; leur intelligence nie les causes finales ; athées, c'est-à-dire réduits à leurs instincts animaux, ils deviennent « causes finales » des catastrophes, car le Monde naturel ne se soutient que par ce monde surnaturel dont ils ne veulent pas entendre l'éternelle affirmation.

Les athées sont comparables à des brutes qui détacheraient leur cœur pour le regarder vivre entre leurs mains ; devant la négation, le cœur du monde intellectuel et social ne palpite plus. Les athées sont fatalement destructeurs. Sur une négation religieuse, on ne peut pas logiquement établir une affirmation positive de vie sociale. Et les continuateurs de Comte, les Gambetta, les Ferry, les Waldeck-Rousseau, tous ceux enfin qui ont fait la France Contemporaine, qui l'ont plongée dans les honteuses dictatures actuelles, tous ces continuateurs, dis-je l'ont bien montré. Et les admirateurs contemporains de Comte, les sectaires de l'*Action française* voudraient réhabiliter ce cerveau sous prétexte qu'il a conçu une parodie du Christianisme.

Mais pourquoi ne réhabilitent-ils pas le fameux baron prussien, Anacharsis Clootz, ce précurseur de Comte puisqu'il n'avait d'autre Dieu que le genre humain ?

Si les cieux d'après le Pontife, ne racontent plus la gloire de Dieu, il faut dans notre culte « comprendre les astres vraiment liés à notre planète comme annexes objec-

tifs et subjectifs, surtout le soleil et la lune que nous devons spécialement honorer. » M. l'abbé Tourmentin qui a spécialement étudié les doctrines maçonniques surprendrait, j'en suis sûr, comme moi, un exemple de jargon cher aux vengeurs de Molay, aussi le sommerais-je de déclarer quelle ignominie sacrilège se cache sous de telles expressions symboliques.

Les admirateurs de Comte sont des primaires, je ne parle pas de ceux qui ne savent pas résister aux influences, pauvres moutons qui ruinent inconsciemment les bases de cette société qu'ils ont ingénuement l'ambition de reconstruire.

L'enseignement de Comte que j'ai plus haut rappelé visait évidemment celui de Kant. Ce philosophe admettait au moins le langage des cieux et le langage du cœur tandis que le fondateur du Positivisme s'acharne « à contribuer à affranchir irrévocablement la raison humaine de toute tutelle théologique ou métaphysique, en montrant les phénomènes les plus généraux comme exactement assujettis à des relations invariables, et ne dépendant d'aucune volonté, en représentant l'ordre du ciel comme nécessaire et spontané.»

Ce langage est assez clair, je pense. Traduisons-le cependant pour les imbéciles. Comte veut dire : Il n'y a pas de Dieu ; le monde a des lois, mais c'est Newton qui les a *établis* non content de les constater. Ce monde est sans cause ; évidemment ! comme le Positivisme lui-même « nécessaire et spontané », doctrine doublement *phénoménale* qui n'a jamais eu pour volonté cet Auguste Comte lorsqu'elle se révélait en de longs ouvrages d'un style assez ennuyeux pour expliquer que des admirateurs convaincus ne les aient jamais lus.

Si Auguste Comte ne savait pas lire, comme je l'ai prouvé, il ne possédait pas le don précieux de la Logique : Il ne possédait même pas cette vertu qui s'appelle la bonne foi et que la plupart de ses partisans n'ont pas du reste : le Positivisme vient prétendre qu'il ne s'occupe point de métaphysique et qu'il se garde d'être ni religieux, ni athée. Eh morbleu ! deux et deux font quatre, On s'occupe de métaphysique lorsqu'on cherche toute sa vie à la supprimer et qu'on relègue Dieu *explicitement*, au musée des Invalides.

Donc, en Astromie le Positivisme constate le phénomène — il l'a peut-être aussi *établi*, une fois devenu Pontife suprême ! — mais il n'admet pas la Cause du phénomène ; néanmoins en mathématique, le sophiste Comte admet la mathématique pure et la mathématique concrète. Et que ses admirateurs de l'*Action Française*, surtout M. Maurras qu'on dit plein de logique, jugent à quel point ce jour-là,

leur maître fut l'imbécile créateur d'une Nuée, puisque la mathématique pure pose des équations sans rapport avec les données de la mathématique concrète

Au surplus, qu'Auguste Comte ait été privé de logique, ce n'est pas pour nous étonner. Un athée ne peut pas être doué de logique. La logique est la science du Logos et le Logos est le verbe de Dieu. Niant Dieu, l'homme devient fou ; les biographes d'Auguste Comte nous apprennent en effet que le Père du Positivisme fut atteint par ce malheur. Cette absence de logique est même peut-être la raison pour laquelle les athées de l'*Action Française* ont choisi — eux qui veulent le retour de la monarchie — un maître qui avait déclaré qu'en France, la Monarchie était irrémédiablement déchue.

Enfin, il ne faut pas jouer sur les mots. Le Comtisme niant à l'esprit humain la *vertu ortologique*, la possibilité de remonter du phénomène à la cause est fils, fils reconnu, de Kant ; et il devient singulièrement ridicule pour le *Nationalisme intégral* de suivre des doctrines dont les origines remontent aux *nuées germaniques*. Ce qu'il faut bien constater, c'est que le philosophe de Konigsberg donna naissance à cette école de théologiens soucieux de garder également les droits de la Science et du Sentiment : tel fut bien à son tour Auguste Comte qui écarta le surnaturel tout en exaltant la puissance mystique du cœur humain. Par ainsi, le Pontife était aussi bête que Raspail, lorsqu'il disait *Donnez-moi une cellule animée de sa vitalité et je vous rendrai un monde organisé*. Comtequi a la prétention de ne se baser que sur les faits, oublie le Fait le plus important, le Fait divin et pour lui l'humanité n'est que le degré supérieur de l'animalité, elle n'est gouvernée que par des lois physiques.

Moi, je le trouve d'un degré inférieur lorsque j'entends les bruits que fait le tambour (cerveau) de Comte.

Ces théories conduisent notre athée à soumettre l'Histoire au joug de la fatalité. Il *établit* trois phases anciennes de l'Histoire et comme la phase positiviste et dernière doit succéder à la phase métaphysique, il s'en suit que la religion est un effet de la civilisation. Ne croyant plus à Dieu, l'homme ne peut pas vénérer la famille, ni respecter la propriété ; aussi Comte a-t-il recours à l'organisation coercitive de la Société au moyen-âge.

Et c'est bien ce qui attire nos actuels Néo-monarchistes. Mais c'est là aussi leur erreur. Ils se figurent que les cadres, solidement constitués, garantissent les principes d'ordre social. Aveugles ! comme si les volontés humaines, même violemment comprimées, ne faisaient pas voler les cadres les mieux bâtis, en éclats.

Nous relèverions un si grand nombre de contradictions chez les Négateurs qu'on peut dire que toute leur œuvre est une insipide négation.

M. Renan, le savant M. Renan ! maitre de l'*Action Française*, admettait que l'atome possédait une tendance au progrès, mais le gros épicurien ne croyait pas au progrès pour l'homme ; l'atome doué de potentialité progressive fait naître l'univers, mais l'atome humain est fatalement destiné à être commandé par les grotesques mandarins de son espèce.

Comme j'en veux finir avec Cet histrion de Comte, exhumé par les sectaires de l'*Action Française* alors qu'ils auraient dû le laisser entre les mains superstitieuses des politiciens qui nous gouvernent. Je dirai qu'il ne faut pas nous assourdir en criant les vertus scientifiques du Positivisme, car ainsi que l'a déclaré Würtz : pour être positive, la méthode expérimentale n'a rien de commun avec le Positivisme.

Citons cependant quelques blasphèmes du « grand penseur» pour montrer à quel point, il peut être l'objet du dégoût :

A propos de Jésus-Christ, dont le nom est absent de son Calendrier Positiviste ; « Dans ma première élaboration de Calendrier positiviste, *en 1848, je comptai d'abord en faire l'adjoint de St Jean-Baptiste, seul vrai pécurseur juif de St Paul. Mais je reconnus bientôt qu'il ne méritait pas même cet humble rang et je maintins son exclusion totale, j'en proclamai franchement les motifs essentiels dans mon cours oral de 1849, devant un nombreux auditoire. Ayant eu, quelques mois après, l'intéressante visite d'un éminent professeur d'Oxford, je lui fis connaître ce jugement, qu'il approuva complètement en me déclarant que, depuis longtemps, il avait spontanément regardé ce divin personnage comme essentiellement charlatan. Le tome troisième de ma* Politique positive *vient de me conduire à publier définitivement mon opinion historique sur cet aventurier religieux dont la longue apothéose suscite désormais un irrévocable silence.* »

Ce coquin d'A. Comte dit encore : *la Passion chimérique du prétendu fondateur du catholicisme* et l'on ne tarirait pas s'il fallait rapporter les preuves d'une pensée qui fut ignomineuse.

Mais pour qu'on ne vienne plus parler d'accord entre le Catholicisme et le Positivisme, il est nécessaire de dire ce qu'est *réellement* pour les disciples de Comte l'âge positiviste : c'est le retour au *Fétichisme directement condensé dans la Vierge-Mère* (Mme Clotilde de Vaux). Si M. de Montesquiou, de *l'Action Française*, ne comprend pas ce langage, qu'il aille demander quelques explications à M. l'abbé Tourmentin.

PAUL VULLIAUD.

La Ville des Expiations

Livre septième

(*Suite*)

« Mon fils, je t'ai dit quelques mots du péché originel ; venons au dogme du médiateur, qui en est la suite nécessaire, ou plutôt qui en est le complément et la fin.

« Je ne te parle plus de la croyance chrétienne, telle qu'elle est en toi, et telle qu'elle est en moi-même. Nous nous sommes assez étendus à cet égard. Je parle à présent indépendamment de cette croyance. Un de nos dogmes, comme je te l'ai déjà dit, c'est qu'une révélation, toujours la même, se modifie selon la langue et le génie des peuples, mais ne fait que se modifier. Ecoute ceci ; il te sera facile d'y reconnaître une transformation d'idées identiques, diversement exprimées.

« Les Egyptiens croyaient que la révolte du monstre Typhon avait introduit le mal sur la terre. Auparavant tout était en harmonie dans la nature Les hommes, soumis à l'ordre, étaient souvent honorés de la visite d'Osiris, d'Isis et d'Horus, qui leur apprenaient tous les mystères de la sagesse. Sans passer par la mort, les hommes étaient transportés dans des régions astrales, et montaient de ciel en ciel, de perfection en perfection. Mais la révolte de Typhon et de ses complices bouleversa la terre. Les hommes devinrent sujets à l'ignorance, aux passions, aux infirmités, à la mort. La déesse Isis va partout chercher les âmes égarées, tandis qu'Horus combat sans cesse le mauvais principe.

« Le culte des Egyptiens était tout symbolique et relatif à l'état primitif des choses et au rétablissement attendu. Les prêtres portaient une croix.

« Mon fils, on compte quatre grandes époques dans le monde depuis la naissance de l'homme. La première fut la chute originelle, et la dispersion du mal pour lui faire perdre de son intensité. La seconde fut le déluge universel,

pour abolir les traditions perverties dans leur essence propre, et trop identifiées avec l'essence des races humaines alors existantes. Je dois te dire néanmoins que le genre humain tout entier aurait pu être sauvé, s'il l'eût voulu; car, même avec l'état de perversion où étaient tombées ses traditions, par sa faute, il avait encore mille voies ouvertes à la réconciliation Au reste, la mort étant entrée dans le monde, on peut dire que le grand châtiment n'avait réellement rien de plus que d'être une rénovation. Les hommes périrent, ils ne furent point anéantis; ils allèrent dans d'autres lieux pour être soumis à d'autres épreuves. Les hommes donc, ainsi que nous le remarquions tout à l'heure, pouvaient éviter le déluge; et le monde lui-même, le monde tel qu'il était, alors aurait été ce que fut pour une seule famille l'arche de la régénération. Ne savons-nous pas d'ailleurs que le mystère de la rédemption et celui de la dé chéance sont intimement unis? La troisième époque est celle de la manifestation, dans le temps, du médiateur promis, dès l'origine, à toutes les nations et dans toutes les langues: c'est sous cette époque de réconciliation, de salut et de grâce, que nous avons le bonheur de vivre. Enfin la quatrième époque, dont le temps n'est point fixé, puisque l'homme doit la faire éclore, l'avancer ou la retarder, ainsi que cela est arrivé pour les autres, la quatrième époque qui sera la dernière, est celle de la consommation.

« Ces quatre grandes époques s'expliquent mutuellement les unes les autres, dans l'accord ineffable de la providence de Dieu et de la liberté des êtres intelligents.

« Le phénomène métaphysique qui gouverne le monde est un phénomène continu et toujours subsistant.

« Toutes les heures de cette merveilleuse horloge de l'univers sont des heures théogoniques et cosmogoniques, palingénésiques et apocalyptiques.

« L'acte de la création, comme il vient d'être dit, est un acte continu et sans fin: cette acte de la toute-puissance divine est à la fois spontané et successif, puisqu'il est éternel.

« C'est avec raison cependant qu'il est dit que Dieu se reposa après l'acte de la création, c'est-à-dire qu'il laissa le monde créé aller par les lois générales établies de Dieu même; Dieu agit touiours et se repose touiours. L'expression est successive, mais l'expression seulement, pour s'accommoder au langage de l'homme, qui, placé dans le temps, ne peut avoir que des pensées successives.

« Nos livres saints disent que ce fut après avoir créé l'homme, que Dieu se reposa; et la raison en est facile à comprendre. L'essence humaine est le but, non pas de la création, mais de la partie de la création que nous con-

naissons. Nos livres contiennent la partie de la révélation qui est relative à nous. Nous sommes au sommet de ce monde. Moïse a détaché un feuillet de la révélation générale, le feuillet où est l'histoire de l'homme, de l'homme en rapport avec Dieu et l'univers.

« Si nous voyons dans les espaces du ciel des globes naître et des globes s'évanouir, l'histoire de ces globes se trouve sans doute dans le livre de la révélation générale.

« Chaque moment est un symbole de l'éternité, contient l'éternité, se perd dans l'éternité.

« Le fini et l'infini se confondent dans le même temps et dans le même être.

« Chaque être subit toutes les successions cosmogoniques ; il les subit à chacune de ses transformations, à chaque manifestation d'une nouvelle série d'épreuves.

« Tous les faits universels, ainsi que je te l'ai déjà dit, sont semblables et identiques ; mais je dois ajouter que les faits individuels sont la représentation des faits universels.

« L'histoire d'un homme, c'est l'histoire de l'homme.

« L'histoire d'un peuple, c'est l'histoire de tous les peuples.

« L'histoire d'un homme, c'est l'histoire d'un peuple, c'est l'histoire de tous les peuples ; c'est enfin l'histoire du genre humain ; et l'histoire du genre humain lui-même, c'est l'histoire de chaque homme.

« Je parle de l'homme dans ses développements successifs, et toujours identique à lui-même.

« L'homme, en sa qualité d'être intelligent, est destiné au progrès, car sans cela il serait réduit à l'instinct, ce qui n'est pas. De plus, nous trouvons la raison de la loi du progrès dans le décret même de la déchéance et de la réhabilitation, manifestant et expliquant l'identité.

« Si l'âme de l'homme n'était faite que pour informer son corps, ce ne serait pas la peine. Elle est d'abord ; ensuite elle est soumise à une initiation par le corps.

« L'individu n'est être moral que comme être libre. La moralité entre dans les peuples par la liberté. La liberté fera que les masses ne seront pas purement instinctives.

« Dès ce monde, il y a une hiérarchie d'esprit, qui nous fait comprendre les autres hiérarchies d'intelligences, et, pour le dire en passant, nous fait comprendre les hiérarchies préparatoires des castes dans les sociétés anciennes.

« Mais il n'y a qu'une essence humaine, et tous les hommes doivent arriver chacun au même but, le développement complet de son être. Nous voici revenus au dogme

de la déchéance et à celui de la réhabilitation, formant par leur réunion intime la psychologie de l'humanité.

« As-tu quelquefois réfléchi à l'insurmontable difficulté que l'on éprouve à se connaître, à s'apprécier soi-même, soit en bien, soit en mal? Nous ne sentons nos facultés qu'en les exerçant; elles existent cependant lors même que nous ne les employons pas; bien plus, celles que nous n'exerçons jamais, et sans doute il y en a, ne sont pas moins en nous.

« As-tu réfléchi quelquefois à la difficulté non moins insurmontable que nous éprouvons tous à connaître nos propres pensées, à nous en rendre compte à nous-mêmes, à les détacher nettement comme une réalité.

« Enfin as-tu réfléchi quelquefois aux mouvements indélibérés qui agitent sourdement le fond de notre être, sans que nous nous en rendions compte, sans que nous en ayons la conscience, sans cependant que nous cessions d'être nous et d'êtres libres.

« De tout cela que conclure pour la simultanéité, la spontanéité et l'identité, sinon une explication, ou plutôt une puissante analogie qui nous initie à une certitude complète, qui nous donne la foi en la perpétuité de notre être identique, de notre moi après cette vie?

« Nous sentons trop vivement et ce qui nous manque, et ce que nous avons sans pouvoir en user, et ce qui est en nous en quelque sorte à notre insu, pour que nous ne sentions pas le besoin du développement et de la perfection. Le doute ne peut donc porter que sur la forme de l'évolution. Quant à la nécessité, elle est admirablement démontrée par l'inconcevable certitude où nous sommes qu'il y a en nous des choses, et ce sont les plus intimes, qui sommeillent à présent, et qui doivent se réveiller un jour. N'avons-nous pas déjà les organes qui feront de la chenille rampante un brillant papillon? Les phénomènes magnétiques ne présagent-ils pas un nouveau mode de perceptions possibles?

« La révélation, qui a mis en nous ce besoin de nous connaître nous-mêmes, s'est chargée de satisfaire à ce besoin, autant qu'il peut être satisfait dans cette vie, où nous devons être éprouvés, précisément par le mystère. »

Pendant que le vieillard parlait, je sentais toute l'insuffisance de ses paroles. Il succombait sous le fardeau des explications qu'il voulait me donner, et je ne pouvais lui en demander de nouvelles. Une seule chose restait de ces instructions incomplètes, c'était la nécessité qu'un nouveau voile fût levé pour l'esprit humain. L'autorité dépositaire des traditions chrétiennes sans doute a seul le pouvoir de satisfaire les justes curiosités produites par le développe-

ment du dogme et par les découvertes de la science ; c'est donc pour elle un devoir qui lui est imposé, et qu'elle accomplira lorsque le moment sera venu. Toutefois, à toutes les époques, cette autorité ne fait jamais que proclamer une expression générale, résumé orthodoxe de la croyance. La tâche des fidèles consiste à produire par la contemplation et la spontanéité les éléments de l'expression générale, qui alors est une puissante assimilation de la pensée divine et de la pensée humaine. Entre les intervalles des époques palingénésiques, une orthodoxie progressive va jusqu'à pardonner l'erreur qui tient à un ardent amour de la vérité. Néanmoins j'étais persuadé que des enseignements plus profonds que ceux du vieillard ne tarderaient pas de venir à mon secours.

Maintenant je vais continuer de donner une idée de mes entretiens avec lui.

IV

Le vieillard me dit encore : « Nous avons ici un établissement considérable d'enseignement normal, et qui rappelle le célèbre musée d'Alexandrie. On y professe les langues orientales et toutes les philosophies. On y enseigne les deux philosophies, celle qui est fondée sur le Christianisme contenu dans les traditions générales du genre humain ; car, ainsi que je te l'ai déjà dit, nous croyons ici que nul peuple n'a été sans révélation, et que tout hommeporte en soi son flambeau et sa règle, sous la condition néanmoins de ne pas se tenir séparé du genre humain ; et ce que nous redoutons le plus, pour le bonheur et pour la morale, c'est le génie de l'isolement. Tous ces enseignements sont la préparation nécessaire pour faire partie de notre collège de théosophes. Ainsi toutes les grandes questions qui agitèrent le monde dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire l'ère de la manifestation spéciale du christianisme, toutes ces grandes questions, dont la plupart ont été successivement étouffées ou par hérésies, ou par des orthodoxies trop rigoureuses, sont la pâture habituelle de nos pensées de chaque jour.

« Remarque bien ce que je vais te dire ; c'est là toute la doctrine de notre initiation, la seule possible en ce moment, et que nous publions parce que le temps de l'ésotérisme est passé, le christianisme étant pour tous également, pour le citoyen et pour celui qui est sans droit de cité, pour l'innocent et pour le coupable, pour l'infortuné et pour celui que l'on estime heureux. Ecoute donc avec attention.

« L'homme est soumis à des initiations successives. Le

genre humain a commencé par le premier degré de l'initiation.

« Toutes les sociétés humaines commencent également par le premier degré.

Toute cité antique a commencé par être un asile, lorsqu'elle n'a pas été une colonie ; car alors la cité n'est plus primitive. Encore il est souvent arrivé que les colonies ont été constituées de la même manière que les asiles.

« Toute vie humaine commence par être une expiation. La vie tout entière est une épreuve et une expiation.

« *Ne nos inducas in tentationem.* Cette parole, qui se trouve dans la prière chrétienne par excellence, veut dire : Ne nous envoyez pas des épreuves au-dessus de nos forces.

« Peut-être la légèreté de l'épreuve comptera-t-elle aux bons, et peut-être seront-ils retardés d'autant, à moins que ce ne soit une preuve d'une existence antérieure. Cela est vrai pour les heureux. De là l'insuffisance de l'initiation ancienne.

« L'histoire, soit générale, soit particulière, décrite dans la pensée dominante de l'épreuve, de l'expiation, pensée féconde qui reçoit des développements égaux et analogues, qui jette la même lumière sur les faits, quelle que soit leur nature ; cette pensée appliquée à chaque homme, à un peuple, à une race, au genre humain, ne serait-elle pas suffisante pour faire la plus belle des histoires? C'est ainsi que nos sages écrivent l'histoire, c'est selon cette règle qu'ils jugent les historiens, et qu'ils jugent les justices humaines.

« L'imagination, élevée à cette haute sphère, ne doit-elle pas produire une poésie toute nouvelle ? Notre poésie commence, et par elle nous règnerons sur le monde de l'idéalité. Nous étudions les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et nous admettons tout, car la variété est une des beautés du monde poétique et intellectuel, comme elle l'est du monde physique. Mais nos véritables traditions poétiques, nous les prenons toujours dans le système sérieux de l'épreuve et de l'expiation. Notre poésie est toute providentielle.

« La philosophie fondée sur le dogme universel ne serait-elle pas à son tour la plus belle des philosophies ? C'est celle que nous enseignons dans nos écoles du degré le plus élevé. Ce n'est point une philosophie scolastique s'exerçant sur des idées, sur des abstractions ; c'est une philosophie réelle s'exerçant sur les faits de la Providence, sur les faits de l'esprit humain.

« Si je parle ainsi de la philosophie scolastique, ce n'est point pour la déprécier. Nous le savons, elle a été un instrument admirable pour s'ouvrir, durant le règne des individualités si puissamment égoïstes et assimilatrices du

moyen âge, toutes les routes de l'intelligence. De ce que cette philosophie a accompli une mission, et que cette mission est finie, il ne faut pas être ingrat envers elle ; il faut se souvenir que toute mission est divine. Il en est de même de toutes les civilisations antérieures. Toutes ont rendu des services, outre qu'elles ont été sans doute des épreuves appropriées aux temps où elles ont régné à leur tour sur les hommes. N'outrageons point nos pères, n'insultons point à la Providence, croyons aux jugements de Dieu, et soyons certains que jamais les destinées humaines n'ont été abandonnées aux chances fortuites et contingentes du hasard.

« Tous les peuples, toutes les institutions humaines qui ont successivement paru sur la terre, ont tenu un flambeau, ont mis en circulation une pensée, ont semé un germe impérissable. Des peuples ont gouverné le monde par les armes, par le commerce, par les arts. La mission divine du peuple hébreu est facile à comprendre ; et c'est là que se trouve la meilleure réfutation de l'opinion de Bossuet. C'est le sentiment moral qui est pour nous la puissance des armes, celle du commerce, celle des arts, et presque la puissance religieuse. En effet c'est le sentiment religieux que nous répandons ; c'est le règne de la Providence que nous voulons établir. Nous sommes de vrais catholiques, car nous sommes au sommet de toutes les opinions religieuses ; nous habitons la région de toute vérité universelle. Mon fils, nous habitons cette région, mais nous sommes loin de la connaître toute, et nous y faisons chaque jour de nouvelles découvertes.

« Je te dirai plus. Notre collège de théosophes a une direction suprême sur la civilisation actuelle : cette direction inconnue et mystérieuse exerce une grande influence sur le monde, et règle l'avenir de la société. Il domine tous les pouvoirs par une force secrète et bienfaisante qui ne repose jamais, qui ne sommeille jamais, qui n'opprime point parce qu'elle n'est point usurpée, qui gouverne réellement, parce qu'elle gouverne par un ascendant tout naturel. Ce collège n'a aucun attribut d'exécution ; aucun moyen coercitif, et cependant il lance des anathèmes ; s'il le voulait, il forcerait les pouvoirs de la société à frémir dans les liens sacrés de l'interdit. Les dynasties ne peuvent plus être la proie des révolutions. Quand une dynastie cesse d'avoir le sentiment de la direction de la société, nous affranchissons la société qui serait menacée ainsi d'errer dans ses voies, ou qui courrait le risque d'être opprimée ; nous l'affranchissons sans qu'elle ait besoin de s'affranchir elle-même par la violence et l'illégalité.

« Notre collège suprême peut évoquer à lui les affaires de

haute trahison ou de conspiration, pour les juger en dehors des lois sociales actuelles, et pour leur appliquer, s'il est besoin, les lois futures Nous brisons entre les mains de tous le glaive de la vengeance, nour arrachons au visage de tous le bandeau de la partialité. Nous ne poursuivons par l'homme du pouvoir lorsque l'iniquité a été commise, nous n'attaquons point le juge prévaricateur ; mais nous savons atteindre l'un et l'autre par l'inexorable persévérance de nos reproches. Nous ne signalons point le fait au public, mais nous le caractérisons par une accusation solennelle où le coupable n'est point nommé, et l'accusation est signifiée au coupable lui-même, pour que lui ne l'ignore point. Il est ainsi poursuivi jusqu'à la fin de sa vie par une sorte de persécution toute morale qui ne lui laisse aucun repos. Néanmoins il peut obtenir le bienfait de l'expiation, sans être obligé de venir le chercher dans nos murs.

« Je ne t'en dis pas davantage. Une autre fois tu reviendras nous trouver, tu habiteras parmi nous, tu participeras à nos enseignements ; et lorsque tu auras passé par tous les degrés de la science, nous te ferons connaître la théorie de l'avenir, et, les lois de prévoyance, ou plutôt de prescience, qui sont fondées sur cette haute théorie. Tu le sais, les Hébreux eurent des écoles de prophètes.

« Lorsque l'homme pense fortement à l'avenir, il le voit, il le sent, pour le redouter ou pour en jouir : ceci peut servir à nous faire comprendre la prescience de Dieu, la pensée de Dieu sans acception du temps.

« La manière symbolique dont les prophéties sont énoncées prouve que les événements ne doivent pas arriver en opposition avec le libre arbitre. L'événement fait toujours la part des volontés humaines. Le destin est prévu, mais non les faits individuels dont se compose le destin. La seule exception. c'est la promesse du médiateur, et l'on comprend pourquoi. Cependant il faut bien remarqeur que même la promesse du médiateur est devenue le fait du genre humain par l'assentiment que le genre humain lui a donné.

« L'Apocalypse de saint Jean est une prophétie générale; on s'est trompé en voulant y voir une suite de prédictions spéciales. C'est aussi une poésie revêtue de formes particulières et traditionnelles ; enfin c'est une enveloppe pour transmettre aux chrétiens persécutés les consolations et les conseils dont ils avaient besoin. Il n'était pas nécessaire qu'un tel langage fût compris par tous ; il suffisait qu'il fût compris par ceux qui étaient chargés du dépôt de la doctrine, par ceux qui dirigeaient les peuples dans la voie nouvelle. On n'a pas assez remarqué qu'à l'origine le Chris-

tianisme procéda par la forme providentielle et progressive de l'initiation. Les symboles de l'Orient durent se retrouver dans le berceau asiatique, comme bientôt les usages et les rites du grand empire de l'Occident se produiront dans la discipline, lorsque le Christianisme sortira des catacombes romaines.

« Mon fils, il y a tel arbre de la forêt qui est plus vieux que ne l'a été telle institution humaine La féodalité, l'une des plus fortes qui aient jamais enchaîné les peuples, la féodalité elle-même n'a pas vécu au-delà de la vie d'un grand chêne. Mon fils, prie la Providence de Dieu que l'existence de la Ville des Expiations se prolonge dans les siècles à venir, jusqu'à la consommation des temps. Au reste, l'élément successif, le moyen perfectible, sont en elle. Mon fils, le monde social partout a commencé par les temps divins. Les hommes' furent en tutelle et gouvernés indépendamment d'eux ; ils doivent finir par s'abandonner librement et volontairement au gouvernement paternel de Dieu. Ils doivent obéir, non plus par philosophie, mais par amour.

« Le destin, tel qu'il fut conçu par l'antiquité, était réel ; son sceptre de fer a été brisé par la loi chrétienne.

« Étranger, je me retire, mais je ne te laisse pas seul. Adieu ».

Le vieillard, à ces mots, se retira, sans que j'eusse la pensée de lui adresser aucune parole.

Toutefois je sentais plutôt un trouble dans mes facultés ; et j'étais loin d'être satisfait de tout ce que je venais d'entendre : il me semblait que le vieillard eût pris à tâche de répondre à mes propres idées, sans s'imposer le devoir d'en faire naître de nouvelles. Ainsi c'était encore pour moi une instruction exotérique. Me sera-t-il donné plus tard d'obtenir un enseignement ésotérique ? Le voile des destinées futures de l'humanité sera-t-il soulevé devant mes yeux ?

V

Quoi qu'il en soit, je vais chercher à me rappeler diverses choses qui s'étaient mêlées à ses discours sans suite, et tout pleins de digressions.

Au sujet de cette assertion que les villes primitives furent dans l'origine des asiles, à commencer par la ville de Caïn, le premier meurtrier, le premier amnistié ; à ce sujet, dis-je, il ne manquait pas de me faire remarquer que la Genèse fut la véritable histoire du genre humain, qu'elle l'est encore, qu'elle l'a été pour tous les temps, car elle raconte et prophétise tout à la fois ; ce qui a fait dire avec raison

qu'elle était figurative et historique. Et, à cette occasion, il crut devoir me communiquer une pensée dont la réalisation occupait en ce moment le collège suprême, pensée qui prouve à quel point ce collège s'occupe en effet de la direction des choses humaines, mais d'une direction toute paternelle et toute morale.

« Tu as parcouru l'Italie, me disait l'hiérophante, et tu as vu cette noble contrée dévorée par la double plaie d'un air malfaisant et d'un indestructible brigandage ; indestructible, et je ne me trompe point d'expression, indestructible, puisque les sociétés en dissolution ramènent un état pire que la brutalité primitive. Là le moyen-âge a péri sans être remplacé. Et cependant si l'homme veillait pour les choses que la Providence lui a confiées, il n'aurait pas sujet de désespérer. Dans les sociétés en dissolution, le germe de l'indépendance et de la force se conserve longtemps au sein des repaires de brigands, et c'est là quelquefois le premier rudiment de la réorganisation sociale. Un pays sous le joug de la conquête, ou sous le joug de lois mauvaises, de lois sans accord avec les mœurs, de lois tombées en désuétude et non remplacées, un tel pays se régénère dans les asiles ; et la société peut s'y refaire comme elle y a commencé.

« Entre Florence et Rome sont des déserts qui font chaque jour de nouvelles conquêtes ; entre Rome et Naples sont encore des déserts. Que sont devenus ces beaux rivages qui furent la grande Grèce ? Qui pourrait croire à présent à toutes les merveilles que l'on raconte de la Sicile antique, et qui sont attestées par d'irrécusables monuments ? Nous songerons donc à fonder des colonies d'une autre sorte que les colonies anciennes. Il ne faut pas que l'Europe tourne, pour cet objet, les yeux du côté des Amériques ; elle n'a que trop abusé de sa puissance. D'ailleurs les Amériques émancipées n'ont plus besoin de recevoir de colonies nouvelles. Oui, c'est en Italie que nous voulons rétablir la lutte de l'homme contre les forces de la nature, contre cette funeste puissance de dissolution qui vient saisir les institutions humaines lorsqu'elles ont vécu leur âge, et qu'elles n'ont pas subi les transformations réclamées par le progrès des temps. Nous savons ce que signifie Hercule, vainqueur de l'hydre de Lerne, vainqueur d'Antée ; nous savons que la barbarie et la décadence se ressemblent ; nous savons enfin que les sociétés humaines peuvent se régénérer, que les peuples peuvent renaître, que le phénomène de la palingénésie est une des lois du monde intellectuel, comme il l'est du monde physique.

« Ainsi donc, nous devons faire par d'autres moyens ce que firent les premiers civilisateurs avec les moyens qui

leur furent fournis par la Providence ; la Providence nous secondera comme eux ; nous aussi nous sommes suscités d'elle. L'homme n'avait qu'un levier, il en a plusieurs. Les sciences et l'industrie, le perfectionnement des méthodes agricoles sont des instruments nouveaux avec lesquels il peut mieux lutter de cette lutte perpétuelle et sans repos qui lui est imposée, sous peine d'être vaincu par les forces de la nature. Par exemple, des manufactures qui s'exerceraient sur des produits chimiques, et qui animaliseraient l'air peu à peu pour mieux l'approprier à l'organisation de l'homme, les grands végétaux de l'Amérique, qui, transportés dans de certains lieux procureraient à une atmosphère stagnante un utile balancement, quelques pointes électriques distribuées avec intelligence sur la surface d'un sol maudit comme au premier jour de la faute de la race humaine, peut-être toutes ces choses réunies finiraient par dompter les marais Pontins, dont, comme on le sait, dans les temps anciens, les funestes exhalaisons n'étaient cernées et contenues que par la superstition des bois sacrés.

« On dirait que Dieu a mis la vie dans le monde, et que peu lui a importé le genre ou la forme de la vie ; il semble, dis-je, que c'est à l'homme à la faire ce qu'elle doit être. Mon fils, ne t'alarme point si j'emploie trop souvent des expressions peu mesurées. Tu m'as assez compris pour savoir que le respect ne manque jamais à ma pensée.

« Les colonies nouvelles que nous voulons instituer ne doivent marcher que pas à pas, et faire successivement leurs paisibles conquêtes, non en disputant la terre aux naturels du pays, mais en la disputant à la solitude et à la peste, en l'arrachant à la puissance aveugle et délétère qui la dévore, en la refaisant par le travail, en refaisant l'air et le climat. Elles s'avanceraient d'année en année ; elles ne prendraient une pleine possession d'un pays qu'après l'avoir préparé par la culture et par des travaux d'assainissement. Elles y feraient parquer leurs troupeaux avant d'y tracer des villages destinées ensuite à devenir des villes. Nous ne voulons pas sacrifier les hommes d'aujourd'hui aux hommes qui doivent leur succéder. On sait ce qu'il en coûta de funérailles pour conquérir sur une terre marécageuse et inhabitée, le sol où maintenant Saint-Pétersbourg règne sur la Baltique. Nous ne voulons pas de telles hécatombes.

« Au reste, les nouvelles études géologiques nous offrent des inductions puissantes dont il nous est permis de profiter. Nous pouvons faire pour certaines contrées ce que Dieu a fait pour notre globe, et en composer l'atmosphère, le sol, l'appropriation à la vie dans une succession analogue à celle des grandes époques qui ont précédé l'homme.

« Pendant que l'hiérophaute parlait, je vins à penser que l'industrie, puissance toute récente des temps modernes, créée par la classe intermédiaire, devenue peu à peu la société elle-même ; je vins à penser, dis-je, que l'industrie consacre et cimente l'abolition de l'esclavage, abolition qui fut si lente et si graduelle ; je vins à penser en même temps que si, par impossible, on était parvenu à faire reculer la puissance industrielle et à reconstruire l'aristocratie, alors on aurait invinciblement rétrogradé jusqu'à l'esclavage, c'est-à-dire jusqu'à l'abolition de la loi chrétienne. Je crus devoir communiquer cette pensée à mon initiateur. « Il est certain, me dit-il, que la hiérarchie des castes ne peut s'appuyer que sur l'esclavage ou la servitude. Oui, il aurait fallu reconstruire à la fois la théocratie, le despotisme et l'esclavage. Je ne crois pas que les hommes dont la funeste influence avait imprimé un mouvement rétrograde crussent à la nécessité de reculer si loin, mais ils auraient été entraînés. L'Europe, à l'époque dont tu parles, était sous le poids d'une occupation militaire générale, et une occupation militaire n'est pas indéfinie. C'est, de soi, un état transitoire. Il est, du reste, à remarquer que si un tel projet eût pu s'accomplir, c'eût été par Bonaparte, non pas même à cause de son génie immense, mais parce qu'il avait ses racines dans la société nouvelle. Il est difficile de prévoir ce que fût devenue l'Europe reculant toujours. Sans doute elle serait devenue ce qu'est aujourd'hui l'Afrique ».

Parmi les divers discours que m'avait tenus l'hiérophante, j'ai remarqué aussi une vue singulière sur les arts : « Nos peintres, nos statuaires, disait-il, ont une mine inépuisable à exploiter dans la création des personnages universels. L'étude de la science physiognomonique sert merveilleusement à cela, comme elle sert à nos juges et à nos magistrats. C'est une grande faculté instinctive qui a créé le Jupiter Olympien, Homère, tous les types antiques. Voyez le Moïse et le Christ de Michel-Ange ! Voyez les figures traditionnelles du Sauveur des hommes ! Il faut faire attention à une chose ; c'est le peuple qui fait une physionomie, qui lui imprime son vrai caractère individuel, ce qui la rend type historique ou mythique. Jusqu'à un certain point une physionomie n'est pas par elle-même ; elle est par ceux qui la regardent, qui en sont impressionnés, dirigés, inspirés ou fascinés. Cette habitude du symbole élève nos artistes, développe en eux la faculté nécessaire pour saisir les figures historiques, les individualités

poétiques. Noble statue humaine, c'est à l'homme seul, c'est à tout l'homme à retrouver en toi le caractère de la ressemblance divine, et il faut en toutes choses de l'inspiration pour trouver ce qui est. En un mot, ce sont toutes les sympathies réunies qui créent une ressemblance idéale, et l'artiste est tenu de se rendre l'expression de toutes ces sympathies.

« La physionomie est un miroir dans lequel il faut apprendre à lire, car l'homme doit tout apprendre : c'est une loi de son être ; l'autre loi de son être, c'est qu'il s'assimile ce qu'il apprend.

« Pascal se réjouissait de sa pensée oubliée, parce que c'était selon lui, une preuve de plus de sa faiblesse. Il se trompait, égaré par son génie mélancolique. Les pensées que nous oublions sont celles que nous n'avons pas devinées, ou qui ne se sont pas assimilées à nous.

« Le gui du chêne reste extérieur à l'arbre sur lequel il vit; il y a des pensées qui restent toujours extérieures à un esprit, qui ne peuvent devenir sa susbtance.

« Aucune conviction ne saurait reposer sur la faculté purement raisonnable. Développer son intelligence ne suffit donc pas.

(*A suivre*) BALLANCHE.

CHRONIQUES

OCCULTISME. PHILOSOPHIE

JACOB BŒHME : *De Signatura Rerum*, (De la signature des choses) ; traduit de l'allemand par SÉDIR. (Bibliothèque Chacornac) Dr J-K. WILLIAMS : L'*Art d'être heureux* (H. Daragon, éd.)

Les philosophes qui ont fondé ce qu'on pourrait appeler la scholastique allemande ne sont pas aussi exempts de mysticisme que les critiques se plaisent ordinairement à le croire. Etudier Jacob Bœhme, c'est un peu chercher à connaître les origines de la pensée des Hégel, des Schelling, et, le dirais-je, de Kant lui-même ; cette influence ne fut pas sans marquer son passage chez les représentants du célèbre centre théosophique de Bavière, Munich ; citons surtout Franz von Baader, ce polygraphe de génie qui n'eut pas assez de sens critique.

Jacob Bœhme fut surnommé *Philosophus teutonicus* ; ce nom de *philosophe* lui convient et dans sa patrie, il ne resta pas un auteur inconnu. Ses œuvres, en Allemagne, en Flandre, comme en Angleterre où il trouva de chauds partisans, Pordage, William Law, ont été maintes fois publiées ou traduites. Et de son temps, le théosophe Cordonnier. « quoique dit un ancien auteur, depuis que Dieu l'eust illuminé pour la troisième fois, et incité à coucher ses lumières par écrit, il ait beaucoup moins travaillé de son métier que de sa plume » eut de nombreux disciples. On publia même en 1687, soixante-ans après sa mort la *Theologia Christianæ juxta principia, J. Bohémii idea brevior,* résumé de la doctrine de Bœhme » pour servir aux commençants ou aux savants du siècle. »

En France, jusqu'ici les œuvres du théosophe luthérien n'avaient trouvé que peu de traducteurs puisque Saint-Martin

seul avait publié quelques-uns de ses traités, très-importants, il est vrai, tels que l'*Aurore naissante* qui valut à Bœhme d'être inquiété, *les Quarante Questions* et *les Six points* etc ; mais M. Sédir à qui nous devons l'édition de *la Vie supersensuelle* vient de faire paraître une traduction du *De Signatura rerum.*

L'auteur de la *Lettre touchant les auteurs mystiques* estimait qu'il était difficile de traduire Bœhme en notre langue. Voici ce qu'il dit à ce propos : « Quant aux traductions de ses livres en français, c'est ce que ne saurait souffrir la fausse délicatesse de cette langue, qui pour s'accommoder aux esprits mous et féminins s'est laissé imposer pour loi de ne rien dire qui paroisse tant soit peu obscur aux lecteurs les plus négligens sous peine que cela ne passe pour du galimatias, comme passera sans doute la traduction du plus obscur de ses livres *Signatura Rerum*, qu'on publia il y a environ cinquante ans en français à Francfort sous le titre de *Miroir temporel de l'éternité* : traduction qui en effet n'est pas une pièce considérable. »

L'auteur de la lettre parle comme M. Sedir qui déclare la première traduction française illisible. Nous devons donc féliciter le nouveau traducteur pour avoir renouvelé une tentative délicate et dont le résultat mérite l'éloge. En outre, comme la pensée de Bœhme est obscure,puisque ce mystique parlait, comme il l'affirmait, en vertu d'une illumination divine, et que de plus sa terminologie lui était personnelle, la traduction de M. Sedir se recommande par les précieuses notes qui conduisent le lecteur pas à pas. Elles étaient d'autant plus nécessaires qu'on a trop exagéré l'autodidactie de Bœhme, laissant ainsi trop de place à l'illumination. L'auteur de l'*Aurore naissante* prit connaissance pour les interpréter à sa façon des livres de cabale et de leurs explications par les penseurs de la Renaissance, les Riccius, les Burgo-Nuovo, les Reuchlin, les Pic de la Mirandole. Ce fut un ami et disciple de Jacob Bœhme qui édita en flamand le *Pimandre* d'Hermès Trismégiste sur l'édition de Patrizzi. Peut être sommes-nous en droit de juger qu'il connaissait également le Trismégiste ; il étudia quoi qu'en dise l'auteur de *La lettre touchant les auteurs mystiques* Paracelse. Dès lors, nous pouvons, grâce à l'érudition et à la compétence de M. Sédir, familiariser davantage notre esprit, avec une doctrine qui se cache sous la singularité des mots et constater les rapports qu'elle peut avoir avec différentes théosophies plus connues aujourd'hui.

Le système purement mystique de Bœhme, éclos sous les influences du protestantisme quoiqu'il n'en partageât toutes les doctrines, vaut qu'on s'y arrête, nous reviendrons donc sur ce sujet ; mais il était opportun de signaler le remarquable travail de M. Sédir qui a joint pour l'utilité des lecteurs un petit dictionnaire de la terminologie de Bœhme. Nous pouvons toutefois regretter que ce lexique soit incomplet ; ainsi le mot Babel ne s'y trouve pas et c'est dommage pour l'élucidation d'une pensée aussi abstruse que celle du théosophe de Gorlitz. Savoir que Babel signifie l'Église catholique, fixerait certaines notions de la philosophie intuitive de l'auteur de *Signatura Rerum.*

M. Sédir pense que l'aliment que Bœhme offre n'est pas bon pour tous. Nous croyons au contraire qu'il faut divulguer les

systèmes restés fermés jusqu'à ce jour parce qu'ils étaient réputés comme d'une mysticité éperdue ou d'une élévation de pensée telle que les mots servent mal pour l'exprimer. C'est à ce titre que nous nous réjouissons de la vulgarisation des « Classiques de l'Occulte » surtout lorsqu'ils sont lumineusement commentés comme le *De signatura rerum* ; les traditions se sépareront d'elles-mêmes en Lumière d'une part et en Ténèbres de l'autre.

Enfin, les ouvrages tels que ceux de Bœhme à qui Dieu a « découvert le fond de la nature, tant des choses spirituelles que des corporelles » quoiqu'il ait été dépassé, dit le même auteur (1), enthousiaste du théosophe, par Pordage, ce mystique anglais ayant découvert « dans Dieu de nouvelles manifestations, un nouveau monde d'esprit, des principes antérieurs au monde angélique et naturels, et entièrement inconnus à Jacob Bœhme », ces ouvrages, penserais-je, n'ont pas une influence qui puisse faire l'objet de quelque crainte. Ainsi : je possède un exemplaire de *La Voie de la Science divine*, par le fameux comte de Divonne ; ce livre appartenait autrefois aux Pères de Picpus ; de même un livre de Vingtras où son ancien possesseur a laissé une image dite de St-Sulpice. On le voit, ces publications peuvent servir — par je ne sais quel coup du sort ! — à de bons dévots ou à de pieuses femmes. Ne crions donc aucun : Loin de nous, profanes ! Les uns liront sans clairvoyance, les autres comprendront peut-être que la plus grande mysticité se trouve dans la *pratique* de l'Evangile, ce que semble avouer M. Sédir qui a pris le constant souci de faire valoir l'essence chrétienne qui anime un ouvrage où il a lui-même signalé des rapports avec la théologie brahmanique, telle qu'on la conçoit classiquement.

Le petit traité du Dr Williams est basé sur l'utilisation des forces humaines, entraînées pour l'exercice à la fois individuel et social ; il est rempli de bons conseils, cependant l'auteur aurait dû prévenir du danger à exploiter les forces magnétiques.

M.-C. Poinsot : *Le temple qu'on rebâtit*. (Gastein-Serge. éd).
Livre d'une écriture vibrante, enthousiaste, qui révèle une âme d'artiste ; mais le penseur semble se chercher. Il le fait tout au moins avec une sincérité qui prouve une supériorité d'esprit malgré ce que nous appellerons des erreurs. Le style de M. Poinsot indique une âme ardente, toutefois nous y trouvons l'empreinte d'une certaine hâte d'instruction où se mêle un peu de confusion. Aussi lui conseillerons-nous, étant donnée une loyauté qui perce à chaque page, d'étudier le catholicisme chez des hommes qui peuvent lui montrer les fausses idées qu'il en a. M. Séailles a cherché à lui prouver que le Christianisme était égoïste et antisocial, ceci indique tout au plus que M. Séailles a un ramollissement du sens critique, mais non point la réalité de ce qu'il a avancé.

Le seul problème du Christianisme n'est pas comme l'insinue

(1) *Lettre touchant les auteurs mystiques.*

M. Poinsot, le salut individuel, car il faut ajouter par l'amour du prochain. Cet écrivain se montre comme un admirateur des Pères de l'Eglise : « Ces mêmes religions, dit-il, qui secrètent tant de nullités pontifiantes, produisent aussi, et malgré les dogmes dont ils s'arment, de très grands esprits, tels les Pères de l'Eglise, grands par l'originalité, la profondeur de leurs investigations, la noblesse de leur certitude émouvante. « Eh bien ! que M. Poinsot les étudie passionnément, qu'il étudie surtout ce Clément d'Alexandrie qui contient déjà la doctrine si pure de Fénelon qui ne plaçait pas précisément le Christianisme dans le salut égoïstement individuel, qu'il lise Origène, qui a chanté ce beau poëme de l'amour qui sera en réalité vécu par tous,qu'il parcoure seulement S. Athanase ou S. Anselme, ces hommes qui ont fait l'admiration des rationalistes, enfin qu'il cherche dans S. Bernard l'écho du fameux *Credo quia absurdum*, dont on a tant abusé alors qu'on ne saurait dire où ce mot célèbre se trouve et l'exégète duCantique des Cantiques lui répondra *Credo quia mirandum*, et cet écho sera sympathique à M. Poinsot qui s'élève déjà haut par son amour du Beau.

Gaston Sauvebois : *Après le Naturalisme* (Editions de l'Abbaye).

Il y a certains rapports entre les mentalités de M. G. Sauvebois et de M. Poinsot dont nous venons de parler. Tous deux ont le regard tourné vers l'avenir, tous deux cherchent à établir les principes d'une littérature sociale, tous deux sont anticatholiques. Leur individualité est cependant bien marquée, M.Poinsot est plus artiste, M. Sauvebois est davantage un penseur. L'auteur de *Après le Naturalisme* n'écrit pas certes pour ne rien dire, c'est déjà une qualité que ne possèdent pas tous nos contemporains ; il se reflète en son livre comme une avidité de discussion, mais il faudrait une longue séance d'éristique pour détruire certains préjugés qui déparent la pensée de M. Sauvebois. Quelques considérations sur l'époque actuelle sont dignes de remarque d'autant plus qu'il faut toujours du courage pour dire la vérité. Critiquant les grandes écoles littéraires, notre écrivain montre toute l'insuffisance de théories qui se réclament de l'Art pour l'Art. Il a raison et ses preuves sont convaincantes. Toute théorie particulariste conserve jalousement, d'après lui, le principe de l'art pour l'art, c'est pourquoi il s'aventure à rêver d'une formule synthétique et désormais l'art pour la vie doit succéder à toute esthétique qui à priori ne s'adresse qu'à un petit nombre d'élus.

M. Sauvebois courtise ce que beaucoup appelleront l'Utopie, c'est un prophète du Règne de l'Esprit. Je ne lui ferai certes pas un reproche d'avoir un Idéal et de croire à sa réalisation, d'engager toutes les volontés à la recherche et à la pratique des grandes lois de régénération ; je regrette seulement qu'en voulant transformer le règne terrestre, il ne veuille pas en prendre les *seuls* moyens possible.

C'est que M. Sauvebois est positiviste. Au fond, je le crois plutôt frotté de Comtisme que disciple impénitent d'Auguste Comte. Cependant admettant les données du Pontife, il a exagéré la valeur du coefficient statique pour donner trop d'im-

portance au dynamisme qui emporte les sociétés. Aussi négligeant le *moment* d'évolution, je doute qu'il puisse coordonner toutes ses notions en Synthèse. En effet s'il fallait tirer les conséquences des prémisses posées par M. Sauvebois, nous dédaignerions beaucoup les anciennes formules d'art. Du reste, il en arrive à désapprécier l'antiquité pour donner trop bonne part à la science dans l'éducation de la mentalité contemporaine.

Les jugements que cet auteur porte sur les rapports entre l'Art et la Société, partagée en classes sont pour la plupart, exacts, trop exacts, dirons-nous. C'est ainsi qu'il observe que le Classicisme s'adressait à la classe privilégiée de la nation. On peut, je le sais, s'indigner d'une telle opinion. Mais, M. Sauvebois s'accorde ici avec — je le donne en mille ! — avec M. de Maistre.

L'Aigle de Savoie déclarait : « Lorsque j'assiste à une représentation de *Phèdre* et que j'entends la fameuse tirade, il ne me faut pas moins que toute la force de l'habitude et l'inimitable perfection de Racine pour m'empêcher de rire. Qu'est-ce que tout cela nous fait à nous, chrétiens ou athées du XIX[e] siècle ? Rien n'est plus étranger à nos mœurs, à notre croyance, à notre philosophie même. Je n'entends qu'Euripide supérieurement traduit ; c'est un anachronisme de goût. » Quelle vérité ! C'est dire en bonne forme que l'Art n'est pas un plaisir de lettrés, strictement ; mais qu'il doit être, comme le dit M. Sauvebois, social.

Que nous importe en effet l'Individualisme ? Du reste, l'Individualiste nous en impose ; quel est cet homme qui n'est pas assez orgueilleux pour ne point se préoccuper, tel Nietzche, de l'opinion de la Postérité ? Il tourne le dos au monde et s'étonne qu'on n'admire pas son front couronné de lumière ! Au surplus, Eschyle, Sophocle, Euripide, la Grèce entière eut un art social.

Mais où je me sépare violemment de M. Sauvebois, c'est lorsqu'il prend les Encyclopédistes pour des constructeurs. Je m'étonne que cet auteur tombe subitement si bas et qu'il forge des armes contre sa philosophie. Le Comtisme lui fait perdre la tête.

Allons, M. Sauvebois, étudiez de très près les Encyclopédistes, vous verrez que leur amour de l'Humanité n'allait pas jusqu'à aimer le peuple, regardez-y de plus près encore, vous verrez que beaucoup de révolutionnaires, avec leur phraséologie où les mots de justice alternent avec ceux de libération du peuple, ont une nature de marchand d'esclave et qu'ils partagent avec les hommes de castes le goût des privilèges.

Elève de l'Encyclopédie, admirateur de Comte, M. Sauvebois ne dit plus que des bêtises. Il en arrive à des formules de négation impardonnables. Oublions-les.

Je retiendrai seulement que l'auteur d'*Après le Naturalisme* est homme de bonne volonté, aussi lui conseillerai-je, puisqu'il aime la Vie, d'élever son esprit vers l'Auteur de la Vie ; à cette condition seulement sa philosophie sera un Humanisme, un Humanisme complet.

Paul Vulliaud.

THÉATRE

JULES DE MARTHOLD : *La Bonne Lorraine*, Chronique nationale. — (H. Daragon, éd). — MARCEL CLAVIÉ : *Le Triomphe*, comédie en quatre actes. — (H. Daragon, éd.).

Signaler l'ouvrage de M de Marthold à la lecture serait insuffisant ; et nous pensons qu'il serait utile de représenter cette chronique nationale qui rappelle avec avantage les *Mystères* du Moyen-âge. Le théâtre idéaliste n'existe pour ainsi dire pas aujourd'hui, qui empêcherait d'essayer une tentative de résurrection ? Jeanne d'Arc est une figure historique qui rapproche tous les cœurs, et la représentation de cette œuvre serait une digne réponse aux falsifications historiques qui, récemment, ont été publiées pour ternir une des plus belles auréoles.

M. Marcel Clavié ne mérite pas les mêmes éloges pour sa comédie : *le Triomphe*. En voici le sujet : Henri Feuillet, jeune professeur d'avenir et libre penseur convaincu, aime follement Hélène Beauvoisin. Mais celle-ci, catholique ardente, ne veut pas consentir à se marier civilement. Désespérée, elle se retire dans un couvent. Mais là, dans la solitude, elle comprend l'inanité de la foi religieuse et la puissance de l'amour, et quand Henri Feuillet vient la supplier de quitter sa retraite pour le suivre, elle accepte avec joie...

Le lecteur s'en rend compte ; un écrivain peut facilement conduire les événements pour aboutir à prouver sa thèse. Mais ce n'est que du théâtre et il n'en va pas de même dans la vie. Si la chose se passait telle que M. Clavié nous la décrit, il n'y aurait qu'à conclure que la jeune fille n'était pas déjà une catholique ardente, mais encore était un pauvre cerveau qui n'avait pas compris l'essence de sa religion pour succomber aux pauvres arguments du « professeur distingué » qui parle aussi sottement qu'un candidat à la députation en débitant de tristes et vieux lieux-communs qu'un peu de bonne foi et d'intelligence suffisent à détruire.

Que dire de semblables dialogues :

— Cependant, Mlle Hélène a de l'éducation ; par conséquent, un sens de la vie intelligente,supérieure et indépendante.

— Oui et non, puisque Hélène a la foi religieuse.

Est-ce qu'il suffirait d'être religieux pour être un imbécile ?

Le héros de cette comédie est l'auteur d'un ouvrage qui veut prouver que la vraie religion est celle de l'amour, basée sur la solidarité universelle.

Ah ça ! est-ce que ce n'est pas une formule catholique que M. Clavié dérobe ?

Il y a beaucoup de gens qui vous assomment de mots pareils à ceux qu'on rencontre dans l'œuvre de M. Clavié : La science affranchit les peuples, les rendra meilleurs, etc ; que sais-je ! C'est assez de rencontrer de tels pédants dans le cours de la vie, ce n'est pas la peine de les mettre au théâtre.

P. VULLIAUD.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

HENRI LA MAYNARDIÈRE. *Poètes chrétiens du* XVI[e] *siècle* (Bloud et Cie éditeurs, 3 fr. 50). — *L'Esprit de Barbey d'Aurevilly* avec une préface d'OCTAVE UZANNE. (Mercure de France, 3 fr. 50). — COMTE J. DU PLESSIS. *Les Femmes d'esprit en France* (Nouvelle librairie nationale, 3 fr. 50). — LOUIS DEMONTS. *Le Petit jardin de dame Morel ou l'idole favorite.* (Alphonse Lemerre, 3 fr. 50).

Poètes chrétiens du XVI[e] SIÈCLE. — Sous le pseudonyme de Henri la Maynardière, M. Van Bever à qui nous devons déjà tant de travaux d'une solide érudition, publie aujourd'hui une anthologie des poètes chrétiens au XVI[e] siècle. Comme on nous en prévient dans l'avertissement placé en tête du volume, il ne faut pas chercher ici une étude synthétique qui serait impossible à faire dans l'état actuel de nos connaissances. M. Van Bever s'est contenté d'écrire pour chacun des poètes une courte et substantielle notice où il nous résume la vie et l'œuvre de l'auteur. La liste de ces poètes est longue. Successivement y figurent Pierre Gringoire, Roger de Collerye, Catherine d'Amboise, Marguerite de Navarre, Gilles d'Aurigny, Nicolas Denisot, Melin de Saint-Gelais, beaucoup d'autres encore. La plupart sont inconnus ; beaucoup sont mal connus. C'est assez dire tout l'intérêt qu'offre ce livre. On ne saurait trouver meilleur tableau de la poésie religieuse au XVI[e] siècle. M. Van Bever explique fort bien : « Le XVI[e] siècle, bien que traversé d'hérésies, soulevé par les révoltes, déchiré par les factions, fut peut-être le plus croyant de tous les siècles. Le rôle de la poésie chrétienne y devait être prépondérant. Aux théories dangereuses de la Réforme s'opposa le témoignage éloquent, hautain, d'un art qui avait pris sa source dans la race même et adopté les formes du lyrisme. C'est en vain qu'on chercherait dans le parti calviniste la véritable expression du génie français. Que valent les hardiesses lyriques d'un Agrippa d'Aubigné et l'étourdissant concert d'un Du Bartas à côté des accents profonds, surhumains de Marguerite de Navarre et de la poignante confession de Mathurin Régnier ? » Il est impossible de ne pas souscrire à l'opinion de M. Van Bever quand on lit ces poëmes d'une inspiration mystique et vraiment émouvante à force de religieuse ardeur. Nous vivons à une époque où la foi affaiblie n'inspire plus guère les poètes ni les artistes. Ce livre est réconfortant. Il faut remercier la maison Bloud d'en avoir eu l'idée et M Van Bever de l'avoir mise à exécution avec la science, la pénétration, l'intelligence des textes et leur choix judicieux, qui lui sont habituels.

L'esprit de Barbey d'Aurevilly. — Vraiment, M. Léon Bordellet a trop de modestie. Sans la préface de M. Octave Uzanne, nous ne saurions même pas que c'est à son patient labeur que nous devons cet excellent recueil de pensées, de maximes, de

jugements extraits de l'œuvre de Barbey d'Aurevilly. Elle est immense, cette œuvre. Comme romancier et comme critique, Barbey a beaucoup, infatigablement écrit. Il a laissé en articles et en feuilletons la matière d'un nombre respectable de volumes et, chaque année, Mlle Louise Read, fidèle gardienne de la mémoire du grand homme, publie un ou deux livres réunissant des études éparses? A quoi Barbey n'a-t-il pas touché? Le théâtre, la philosophie, l'histoire, le roman, la poésie, la politique, la religion l'ont tour à tour préoccupé. Mais, dans cette œuvre énorme, la même personnalité intransigeante ne cesse pas de s'affirmer, celle d'un catholique fervent, d'un royaliste obstiné, celle d'un honnête homme dans l'acception la plus magnifique que comporte ce mot-là. Il disait avant de mourir : « J'ai traversé bien des épreuves et des misères dans ma vie, mais j'ai la consolation d'avoir toujours conservé mes gants blancs ». Oui, il les conserva sans la moindre tache et il lutta vaillamment; superbe et obstiné il défendit jusqu'au bout les idées de ses ancêtres et les siennes, il mit son immense talent au service de ses croyances. Penser qu'un tel homme est aujourd'hui mal connu est infiniment regrettable et ne fait guère honneur à nos contemporains. Il est vrai que ceux-ci n'ont aucune réclame lumineuse, aucune affiche coloriée sur les murs de Paris, aucune annonce dans *Le Matin* pour leur signaler le génial écrivain. Dès lors, comment voulez-vous qu'ils le découvrent ? Si au moins on avait donné son nom à un parfum de grande marque ou à une liqueur nouvelle! Mais non! Et nul ne s'occupe de Barbey d'Aurevilly. Ce livre rédigé par M. Léon Bordellet, arrivera-t-il à vaincre l'inertie stupide du grand public? Je l'espère de tout mon cœur. D'abord, il ferait apprécier l'auteur des *Diaboliques* et donnerait envie de le lire; ensuite il inspirerait, — je me plais du moins à l'espérer, — un examen de conscience sérieux à quelques-uns. C'est que Barbey n'est pas tendre. Il dit la vérité, et la vérité est dure à entendre quand il s'agit d'une époque comme la nôtre. M. Léon Bordellet s'est servi d'une très simple méthode. Il a dressé un répertoire de noms et de mots, donnant les citations correspondantes. La lettre B, par exemple, comporte Balzac, Barnum, Baudelaire, Beaumarchais, etc. Une publication de ce genre est une bonne œuvre. Puisse-t-elle porter ses fruits.

Les femmes d'esprit en France. — Il y eut beaucoup de femmes d'esprit en France; il y en a de moins en moins; bientôt il n'y en aura plus du tout. Les dames sont trop occupées de prouver que leur intelligence égale celle des hommes et d'arborer, pour nous en convaincre, des régates masculines, des gilets et des vestons propres au sexe fort. Les femmes d'esprit sont destinées à disparaître de notre beau pays, comme l'armée, comme le catholicisme, comme la famille, comme tout ce qui comporte un sentiment de respect et de hiérarchie. D'ailleurs, je vous le demande, que viendraient faire les femmes d'esprit dans une démocratie bien organisée?... Elles gêneraient. La femme d'esprit, la femme cultivée ne peut exister que dans une société aristocratique où la politesse et les bonnes mœurs sont en honneur. Une femme d'esprit, c'est Mme de Tencin ou la marquise de Rambouillet et non pas Mme Bardoche, se fût-elle enri-

chie dans la droguerie ou ailleurs, à dix millions. Résignons-nous à les voir disparaître. Le comte J. du Plessis a eu raison d'écrire leur histoire. Ecrire l'histoire de quelque chose ou de quelqu'un, c'est déjà le reléguer dans le passé, c'est un peu l'enterrer. Brunetière estimait que d'écrire une histoire de ce genre équivalait à tracer un tableau complet de notre littérature. Rien n'est plus vrai. Les Précieuses, les femmes auteurs, celles qui ont ouvert leur salon aux artistes et aux écrivains du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, ont joué un rôle essentiel dans l'évolution des idées. Le livre du comte du Plessis n apporte pas grand'chose de nouveau et, à vrai dire, il n'apporte rien que nous ne connaissions déjà, mais c'est un bon travail de vulgarisation.

Le petit jardin de Dame Morel ou l'idole favorite. — Ce livre dont le titre est très long contient de petites choses fort courtes. Il y a là-dedans de petites nouvelles, des notes, des confidences amoureuses, des poèmes en prose. M. Louis Demonts était évidemment pressé de nous donner un livre. Eh bien, son livre parfois, trop futile et parfois trop facile, n'est pas ennuyeux. J'ai souri en le parcourant; je me souviens même d'avoir été ému. C'est beaucoup.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

LES REVUES.

Dans la *Revue des Idées* M. Albert Schinz fait une découverte : l'art pour l'art participe plus du réalisme que de l'idéalisme. Oh ! oui, M. Schinz. L'auteur accorde que l'art « ne doit pas nécessairement se borner au réalisme » et que l'artiste « peut avoir recours, sans pécher, à l'imagination. » J'aime les gens qui font des concessions.

—

Revue de philosophie : Chez les primitifs africains, par Mgr. Le Roy. Il est remarquable que les Africains ont, pour désigner l'âme, qu'ils admettent d'une façon générale, les mêmes sens premiers que nous : souffle, esprit, ombre. L'article, d'une philologie qui semble très serrée, aura une suite.

— Même revue : L'existence de Dieu d'après Duns Scot, étude où M. Séraphin Belmond poursuit la réhabilitation du Subtil. Avant de nous faire entrer dans le « palais d'idées » de Scot, M. Belmond nous en montre le plan, dont il analyse pour cette fois les deux premières propositions sur l'existence de Dieu: 1° Est-il nécessaire de prouver que Dieu existe? R. Oui, pour nous. 2° Cette preuve est-elle possible? R. Oui, *a posteriori.*

—

Modernisme et pragmatisme, voilà les deux grands chevaux de bataille, les deux grandes actualités des revues philosophiques.

La Revue Augustinienne dit du modernisme ce que d'autres disent du pragmatisme : il n'est pas un corps de doctrine, il

est un esprit, une tendance intellectuelle, un point de vue adopté, une attitude à laquelle on prétend se tenir en tous genres de questions. Et pourtant le modernisme aurait un chef : Luther. « Il n'est pas le chef reconnu, tant s'en faut ; son nom effraie les novateurs ; ils n'en portent pas moins sa cocarde.

—

Le Grand Orient est-il au point de vue maçonnique, une association irrégulière ? Le F. Téder l'a prétendu au congrès Spiritualiste et l'*Initiation* reproduit ses arguments : La franc-maçonnerie britannique des Stuart aurait été purement catholique romaine. Quant à la grande loge d'Angleterre, soit disant détachée de l'ancienne maçonnerie et fondée par Georges 1er, souverain protestant, elle ne serait édifiée que sur des faux, des fantaisies et des parjures. De même pour le Grand Orient de France Il serait faux que Ramsay ait introduit la nouvelle maçonnerie anglaise à Dunkerque et Charles de Derwentwater à Paris.

M. Téder appuie ses idées de documents, mais il n'invoque guère que l'autorité d'Henri Martin pour prouver que l'ancienne maçonnerie française, antérieure au Grand Orient matérialiste et athée d'aujourd'hui était catholique et royaliste.

—

Dans l'*Initiation* aussi, Phaneg donne à un débutant en occultisme ce sage conseil : « Rappelez vous d'abord que, si vous avez tous droits sur vous-même, vous n'en avez aucun sur les autres.

—

Mercure de France. — Sommaire du 1er numéro de septembre :

Edmond Barthèlemy... Saint Simon, Louis le Cardonnel... Poèmes, Péladan... de l'inutilité de la Réforme protestante, Constantin Photiadès... Voyages, Pierre Hortala... Poème à la servante, Albert de Bersaucourt... Les Pamphlets contre Victor Hugo (fin), Rudyard Kipling... Deux contes.

—

Dans le tas des revues reçues :

Quelques articles intéressants : dans *la Rénovation Esthétique*, Emile Bernard montre que la plupart des couleurs qu'emploient les peintres contemporains étaient inconnues il y a deux siècles ; des notes de Louis Lormel sur Maurice Barrès ; dans la *Société nouvelle* un article de Stuart Merrill sur William Maurris ; un roman de Charles Fénestrier sur la vie journalistique ; dans *le Penseur* des passages très émouvants sur la commune des mémoires d'Emile Blémont.

Il y a aussi les vers : dans une nouvelle revue, encore, *Pan*, ceux de René Rivière et de Louis Payen ; dans *la Revue du Temps présent* ceux de P. Saunoy.

Reçu : *Poésia, le Beffroi, la Chronique des lettres françaises, le Voile d'Isis, l'Amitié de France.*

FERNAND DIVOIRE.

Informations

A l'occasion du centenaire de Jules-Amédée BARBEY D'AUREVILLY, qui sera célébré le 2 novembre prochain, notre ami et collaborateur Pierre DE CRISENOY publie une étude sur le grand poète Normand. Traditionalistes, les *Entretiens Idéalistes* se doivent à la glorification des HÉROS de leur Tradition. A ce titre, la belle figure de B. d'Aurevilly méritait d'être exaltée. Notre ami s'est attaché à retracer minutieusement la courbe évolutive de cet esprit qui fut, pendant quelque temps, aveugle aux splendeurs de la Religion, et à faire revivre, pour ainsi dire, les recherches angoissées de cette âme d'élite ; il s'est appliqué, de ce fait, avec les analyses des œuvres de l'Ecrivain, à décrire cette œuvre magnifique, restée trop inconnue jusqu'ici : l'œuvre de sa Vie qui s'élève au rang de l'exemple par la grandeur des sentiments et l'orgueil des attitudes.

Nous prions nos abonnés, pour les remercier de leur attachement à la cause de l'Idéalisme, d'accepter l'offre gratuite de l'*Essai sur Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly* par Pierre de CRISENOY.

L'ouvrage de notre ami et collaborateur se trouve en librairie au prix de 2 fr.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Le dernier « Jeune-France »

Jules Barbey d'Aurevilly

Il y a comme une secrète ironie dans le succès qui vient alors qu'on ne l'attendait plus, et celui qui reçoit ainsi trop tard sa caresse y trouve d'ordinaire plus d'amertume que de douceur. Ce qui eût été un encouragement pour la jeunesse ou la maturité de l'artiste lui paraît inutile et mesquin, à mesure qu'il approche de l'heure où l'on sent mieux la vanité de toute louange humaine. Cette heure avait sonné pour Barbey d'Aurevilly, quand il écrivait, en 1882, dans une lettre intime : « Qui donc me *désentortillera* de ce manteau de mensonges à travers lequel on me voit toujours ? Si je n'étais pas maintenant l'endurci de la vie, le *Bronzino* du mépris qui aimerait mieux l'obscurité que tout, si j'étais sensible au succès qui m'eût ravi plus tôt, comme cela me gâterait mon succès — *qui est le premier !* N'en parlons plus !... c'est déjà trop ». Il était alors à Valognes. De Paris, on lui avait adressé un article, d'ailleurs bienveillant, où s'étaient glissées quelques erreurs biographiques, en même temps qu'on lui annonçait la curiosité éveillée par la publication dans le *Gil-Blas* d'une de ses *Diaboliques*. Sept ans plus tard, il mourait dans la modeste chambre de la rue Rousselet qui était son pied-à-terre parisien, et qu'il nommait son « tourne-bride de sous-lieutenant ». Aux quelques amis réunis autour du lit funèbre, le médecin des morts, après avoir recueilli les indications nécessaires à la rédaction de l'acte de décès, posait cette question : « Quelle était la profession du défunt ? » Pour un homme qui vient de quitter ce monde, laissant une œuvre à grand'peine contenue dans cinquante volumes, il ne saurait y avoir, me semble-t-il, plus authentique brevet d'obscurité.

Pendant plus d'un demi-siècle, cependant, romans, nouvelles, poésies, articles d'histoire, de philosophie, de critique, de polémique, sortirent de cette plume infatigable. Mais pendant le même temps aussi, le causeur étincelant jeta aux vents qui balaient avec même facilité l'or et la paille, les trésors d'un esprit trop riche et volontiers prodigue. Pendant le même temps, dédaigneux de toute concession au goût public, de toute flatterie à l'égard des puis-

sances littéraires, il batailla suivant sa conscience et sans ménagement contre tout ce qui lui semblait, littérairement, socialement et moralement, dangereux ou malsain. Ce fut, déjà du temps où il vivait, une rude besogne. Par une affectation de recherche, dans laquelle on ne vit généralement qu'un travers, et qui était, en quelque sorte, plutôt la manifestation extérieure, la traduction en langue vulgaire de ses élégances d'âme et d'esprit, il se montra paré de vêtements tels qu'on n'en voyait plus depuis l'époque où florissaient les *Jeune-France.* Ainsi s'aliéna-t-il ceux qui disposent du succès, ainsi se fit-il à lui-même une réputation de causeur et de dandy, qui fit ombre au renom littéraire dont il eût pu, à bon droit, se montrer ambitieux. Il n'eut même point cette sorte de réhabilitation posthume dont souvent l'on honore les méconnus. M. Jules Lemaître écrivait bien, le 26 avril 1889, qu'il venait « de rendre à Dieu son âme généreuse et sonore de catholique, de chouan, de dandy, de romantique et de mousquetaire », et c'était donner là — à condition d'ajouter quelques correctifs nécessaires, notamment en ce qui concerne le romantique — les traits essentiels de cette très complexe figure. Mais un autre critique, d'ordinaire plus clairvoyant, faisait de lui, peu après, l'un des chefs d'une école qui vise « à remplacer les lenteurs de la préparation par la soudaineté de l'intuition, les précautions de la méthode par la spontanéité du sentiment, et, d'une façon générale, les idées par les grandes phrases, les faits par les grands mots, les appréciations par les grandes lettres, et les discussions par les grands gestes ». Ce déni de justice ne fut point isolé. Et peu à peu seulement, par une tardive revanche du sort, on en vint à une appréciation plus saine du romancier, du catholique, du critique surtout, en même temps que se préparait, à l'occasion du centenaire de sa naissance, un hommage devenu trop souvent banal par l'abus qu'on en a fait, mais qui, cette fois du moins, sera pleinement mérité, l'érection d'un monument sur le sol normand qui le vit naître, et qu'il aima — ce sont ses propres expressions — « comme un canard sauvage de ses marais ».

***

Jules Barbey d'Aurevilly naquit le 1er novembre 1808 à Saint-Sauveur-le-Vicomte, bourgade nichée dans un site charmant, sur le flanc d'un coteau que baigne la Douve, à quatre lieues de Valognes, aristocratique petite ville, qui regardait la bourgade comme son plus aristocratique faubourg. L'église était une ancienne abbatiale bénédictine, vaste comme une cathédrale, avec une flèche du plus pur XIIIe siècle. La famille Barbey habitait un vieil hôtel du

XVIIIe siècle, entouré d'un beau jardin, clos de grands murs. Elle y vivait modestement de très maigres revenus. Mais le grand père Ango — qu'on ne vit jamais sourire depuis la mort du roi Louis XVI — avait eu une charge à la cour de Louis XV. Si la fortune s'était émiettée, on avait su garder les manières du siècle passé, cette aisance d'allures, cette politesse de mœurs sensible dans les moindres détails de la vie de chaque jour. Barbey d'Aurevilly commença ses études à Saint-Sauveur, dans ce pays rempli des souvenirs de la guerre de Cent ans, des exploits plus proches des chouans. C'est là qu'était son cœur. C'est là que, dans les dernières années de sa vie, alors qu'il ne possédait plus sur ce coin de terre ni un parent, ni un brin d'herbe, il revenait fidèlement passer de longs jours, dans une pauvre chambre louée à un menuisier, et dont les fenêtres donnaient sur le jardin de l'hôtel familial.

Après avoir manifesté pour l'état militaire un goût que son père n'approuva point, Jules Barbey d'Aurevilly s'en alla docilement, en compagnie de son frère Léon, commencer ses études de Droit à Caen. Il s'y lia avec Trébutien, libraire érudit et lettré, donna de concert avec lui, et de façon tout-à-fait passagère, dans ce qu'on appela, en 1830, les idées nouvelles, ce qui le brouilla quelque peu avec les siens, écrivit quelques nouvelles imprégnées d'un romantisme assez fade, *L'Amour impossible*, *Léa*, *Amaïdée*, *La Bague d'Annibal*, *Germaine*, quelques poésies, fut un médiocre étudiant, et ne manifesta — en dépit des objurgations familiales — aucun empressement à faire choix ni d'une femme, ni d'une carrière quelle qu'elle fût.

Cependant la fortune paternelle, déjà fort anémiée, allait subir une nouvelle saignée. Quand la duchesse de Berry débarqua en France, en 1832, M. Barbey d'Aurevilly, le père, mit à sa disposition tout ce qui lui restait. En 1833, l'étudiant normand arrivait à Paris, riche de 1200 francs de rente légués par un oncle, de quelques manuscrits difficilement monnayables, de beaucoup de lectures, d'idées, d'esprit, d'un talent déjà formé, et je dirais volontiers déjà trop personnel. Pour vivre, il se fit journaliste. Il traita de hautes et graves questions au *Journal de l'Instruction publique*, que dirigeait son ami Renée, au *Nouvelliste*, fondé en 1838, par Thiers. Sous un pseudonyme féminin, au *Moniteur de la Mode*, il causa chiffons et toilettes, mais avec un art brillant, qui, désorientant l'abonnée trop pratique, effarouchait par contre-coup le directeur. Au *Pays*, au *Nain jaune*, au *Parlement*, au *Triboulet*, au *Réveil*, il parla littérature et théâtres. Il eût eu sa place à l'*Univers*, s'il avait voulu consentir à se laisser mettre « un tout petit mors d'acier fin », dont Veuillot eût tenu la bride.

Pour exercer ce métier de journaliste, qu'il appelait lui-même « un métier de touche à tout », et qui fut toute la vie son gagne-pain, Barbey d'Aurevilly était doué de qualités que bien peu de ses confrères de tous les temps possédèrent au même degré que lui : érudition solide et presque universelle, rigueur du raisonnement, verve, éclat du style, art de la couleur et du trait qui griffe ou déchire. Mais l'excès même et l'abondance de ces dons lui furent plus une gêne qu'une chance de succès. « En France, a-t-il écrit quelque part (1), l'originalité n'a point de patrie : on lui interdit le feu et l'eau ; on la hait comme une distinction nobiliaire. Elle soulève les gens médiocres, toujours prêts contre ceux qui sont *autrement qu'eux* à une de ces morsures de gencives qui ne déchirent pas, mais qui salissent. *Etre comme tout le monde* est le principe équivalent, pour les hommes, au principe dont on bourre la tête des jeunes filles : « SOIS CONSIDÉRÉE, IL LE FAUT, *du Mariage de Figaro* ».

Barbey d'Aurevilly ne sut point être assez « comme tout le monde », voiler ses feux, boutonner son épée, assouplir, pour la mettre à la portée du public, la noble intransigeance de ses jugements. Les directeurs de journaux considéraient avec effroi cet écrivain qui disait volontiers n'écrire que pour trente-six amis, et, en bons commerçants, se souciaient peu d'offrir à leur clientèle une marchandise littéraire s'écartant trop de la fabrication courante. De là, faute d'avoir pu se faire, en quelque grande feuille, une place confortable, ce labeur incessant, cette production surabondante d'articles mal payés en des gazettes peu fortunées. De cette abondance nous serions peut-être mal venus à nous plaindre, tant nous lui devons de pages brillantes et solides. Qui sait pourtant si la besogne du journaliste n'a pas tué dans l'œuf plus d'un beau livre ?

Les poésies de Barbey d'Aurevilly sont peu connues. Un recueil de quelques pièces parut à Caen en 1854, et fut tiré par l'ami Trébutien à trente-six exemplaires. Un autre recueil fut publié beaucoup plus tard sous ce titre : POUSSIÈRES. Les moins ignorés de ces vers sont l'apostrophe, souvent citée au « Vieux soleil »,

impassible témoin des douleurs d'ici-bas,

où l'on retrouve un peu de l'influence d'Alfred de Vigny, et « le buste jaune », curieuse notation d'impressions fugitives, et d'une mélancolie passablement romantique.

De certains de ses romans, si l'on ne les lit plus guère, les titres du moins ont survécu. Je voudrais montrer qu'ils méritent mieux. Le premier, l'*Amour Impossible*,

(1) Du Dandysme et de Georges Brummel. Préface.

date de 1841. On était alors assez volontiers byronien, et les personnages mis en scène par l'auteur de cette « tragédie de boudoir » sont de froids et corrects dandys étalant avec raffinement leurs élégances de « monstres moraux ». Dans ces pages, déjà, comme dans la *Vieille Maîtresse*, qui parut en 1851, on discerne l'intention de n'évoquer la passion avec plus de vérité, de fougue et de hardiesse, que pour la mieux vaincre. C'est le premier symptôme d'une préoccupation qui, de plus en plus accentuée, prêtera aux discussions, fera scandale, mais qu'on ne saurait condamner de parti-pris, si l'on veut bien admettre qu'un catholique ne doit pas craindre de « toucher aux passions humaines, lorsqu'il s'agit de faire trembler sur leurs suites », sans donner raison aux incrédules « qui voudraient bien que les choses de l'imagination et du cœur, c'est-à-dire le roman et le drame, la moitié pour le moins de l'âme humaine, fussent interdits aux catholiques, sous le prétexte que le catholicisme est trop sévère pour s'occuper de ces sortes de sujets ».

Ces dernières lignes, je les emprunte à la préface de *l'Ensorcelée*, qui date, elle aussi, de 1851. Ce devait être le premier volume d'une série où revivrait l'histoire de la chouannerie. La série fut close avec le second volume, *le Chevalier des Touches*. La scène de l'*Ensorcelée* se place en plein pays valognais, en l'an VI de la République. Un dernier combat malheureux a ruiné les espoirs des chouans. Jehoël de la Croix-Jugan, ancien moine enrôlé parmi les royalistes, se tire un coup de fusil qui ne le tue point, mais le défigure atrocement. Recueilli et soigné par une vieille paysanne, il reprend, quand on rouvre les églises, sa place au chœur; mais il a versé le sang, il est interdit. Tout près de lui, vit une femme de race noble, qui a épousé un paysan parvenu, Thomas le Hardouay. La vue de ce prêtre dont elle sait l'histoire tragique l'a impressionnée au point de susciter en elle une passion insensée et satanique, dont elle se meurt, sans que l'abbé, qui vit dans la retraite la plus profonde, aperçoive les effets du mal qu'il cause involontairement. Elle se tue. Peu d'années après, Jehoël de la Croix Jugan, relevé de son interdit, monte de nouveau à l'autel. A l'Elévation, un coup de feu retentit : le prêtre tombe mort. Thomas le Hardouay a vengé sa femme.

Un prêtre marié, qui parut beaucoup plus tard, en 1864, met en scène Jean Gourgeus, dit Sombreval, prêtre, fils de paysan, qui, venu à Paris en 1789, s'est adonné à l'étude de la chimie, a perdu la foi, et a épousé la fille d'un chimiste, ignorante de son caractère. Le père de l'apostat meurt après l'avoir maudit. Sa femme, apprenant la vérité, meurt, nous dit le romancier « dans une honte immense et

le plus amer désespoir ; et ce crime s'ajoute aux autres crimes de cet être funeste, qui tuait avec ses crimes, comme d'autres tuent avec du poison et du fer ». Une fille lui reste, Calixte, qui a été baptisée en secret, et qui sera l'expiation et le châtiment vivants de son père. Sur son front est imprimée une croix qui « s'élevant nettement entre les deux sourcils,... a tatoué sa face innocemment vengeresse, de l'idée de Dieu ». Sombreval l'aime d'un amour presque sauvage, l'élève avec soin, mais en la tenant jalousement en dehors de toute idée religieuse. Un jour, elle apprend le terrible secret. Cette révélation fait d'elle une chrétienne exaltée. Sombreval, torturé par ses remords, broyé dans son affection de père, revient au pays natal, y achète un château dans lequel il s'enferme pour demander à la chimie le remède propre à guérir le mal mystérieux de son enfant. Un jeune gentilhomme du voisinage, Néhel de Néhou, s'éprend de Calixte. Mais elle lui fait comprendre que la seule affection qu'il faille attendre d'elle est celle d'une sœur. Un triple drame se joue alors entre le père, qui sait que sa conversion, en rendant à sa fille la paix du cœur, la sauverait, Calixte, qui a fait le sacrifice de sa vie pour racheter l'âme de son père, et Néhel, atrocement brisé par la violence d'une passion sans espoir. Sombreval, pour sauver son enfant, joue la comédie d'une conversion, d'une soumission à son évêque. Néhel le sait, mais se tait : parler, ce serait tuer Calixte. Une vision révèle à la pauvre fille le nouveau sacrilège monstrueux de son père. Elle meurt. Sombreval accourt, croit sa fille seulement tombée en léthargie, viole sa tombe, et, la sachant bien morte, se noie dans un étang où jamais son corps ne fut retrouvé.

Si j'ai choisi ces deux romans pour essayer de donner de leur trame une idée plus précise, ce n'est pas qu'ils soient peut-être supérieurs ni à ceux dont j'ai cité les titres, ni au *Chevalier des Touches,* ni à telles nouvelles des *Diaboliques*, qui sont de vrais romans curieusement fouillés et concentrés. Mais l'*Ensorcelée* et le *Prêtre marié* me semblent être particulièrement caractéristiques de la manière de Barbey d'Aurevilly romancier. Plus que par l'étrangeté des sujets, plus que par le choix de situations exceptionnelles, anormales, ils étaient voués à produire un effet de surprise qui serait certainement moins violent chez les lecteurs d'aujourd'hui. Des éléments nouveaux entraient en jeu dans ces récits, des ressorts inusités animaient ces personnages. L'idée dominante du *Prêtre marié*, comme de l'*Ensorcelée*, c'est l'idée d'expiation, et d'expiation d'un crime qui, envisagé du point de vue de la morale naturelle, ou du point de vue de la morale du monde, est inexistant,

Ce premier crime engendre une série de catastrophes, que le destin, la fatalité ou le hasard pourrait à la rigueur expliquer. Il n'y a crime ici que selon la loi de Dieu, et le fil auquel sont suspendues les péripéties passionnément émouvantes inventées par le romancier, ne s'appelle ni le destin, ni la fatalité, ni le hasard, mais la justice divine. Le fond même du roman est donc une idée chrétienne, une conception catholique. Or, bâtir un roman sur une telle donnée, oser cela, alors que le roman avait peut-être bien accompli déjà son évolution du romantisme au réalisme avec Balzac, mais alors que, très certainement, presque aucun lecteur de roman ne s'en était encore aperçu, c'était faire preuve d'une belle hardiesse. Ceux que le réalisme de telles œuvres eût attiré, le surnaturel choisi comme base, et se manifestant jusqu'en des récits de phénomènes sataniques ou d'extatiques visions les écartait. Une répulsion inverse éloignait le lecteur catholique, n'admettant pas que, même pour en inspirer l'horreur, on peignît le mal sous des couleurs et des traits aussi exacts. De part et d'autre on ignora ces œuvres fortes, où, dans des paysages sobrement traités, à la grande manière, des drames poignants se jouent en des âmes de personnages vivant d'une vie intense et vraie. Parmi les créations du roman moderne, il n'en est guère qui dépasse cette belle figure de prêtre austère et repentant, Jehoël de la Croix-Jugan, cette femme mésalliée, souffrant d'une horrible maladie de l'âme qui est, sans qu'il s'en doute, sa victime, et Sombreval, et Calixte, et Néhel de Néhou, et ces types de paysans d'allure si pittoresque. Le romancier les met en scène avec leurs gestes familiers, leurs habitudes, et presque avec « cet accent valognais qui allonge les mots et les écrase, mais qui est pour lui une musique ». Ils disent, dans leur langue, « une minute de temps » pour un instant, un « ber », pour un berceau, « joster », pour plaisanter. Et comme on les voit remuer, s'agiter, vivre enfin. Lisez plutôt ce récit, emprunté à « l'Ensorcelée » :

« Des cris : *A mort la vieille sorcière* ! s'élevèrent et couvrirent bientôt les autres cris de ceux qui disaient : Arrêtez ! Non ! ne la tuez pas ! Le vertige descendait et s'étendait, contagieux, dans ces têtes rapprochées, dans toutes ces poitrines qui se touchaient. Le flot de la foule remuait et ondulait, compact à tout étouffer. Nulle fuite n'était possible qu'à ceux qui étaient placés aux derniers rangs de cette *tassée* d'hommes, et ceux-là curieux, et qui discernaient mal ce qui se passait au bord de la fosse, regardaient par dessus les épaules des autres et augmentaient la poussée. Le curé et les prêtres, qui entendirent les cris de cette foule en émeute, sortirent de l'église et voulurent

pénétrer jusqu'à la tombe, théâtre d'un drame qui devenait sanglant. Ils ne le purent. « Restez, monsieur le curé — disaient des voix — vous n'avez que faire là ! C'est la sorcière de la Clotte, c'est cette profaneuse dont on fait justice ! Je vous rendrons demain votre cimetière purifié ! » Et en disant cela, chacun jetait son caillou du côté de la Clotte, au risque de blesser ceux qui étaient rangés près d'elle. La seconde pierre, qui avait brisé sa poitrine, l'avait roulée dans la poussière, abattue aux pieds d'Augé, mais non évanouie. Impatient de se mêler à ce martyre, mais trop près d'elle pour la lapider, le boucher poussa du pied ce corps terrassé. « La v'là écrasée dans son venin, la vipère ! fit-il. — Allons ! garçons ! qui a une claie que je puissions traîner sa carcasse dessus ? » La question glissa de bouche en bouche, et soudain, avec cette électricité qui est plus rapide et encore plus incompréhensible que la foudre, des centaines de bras rapportèrent pour réponse, en la passant des uns aux autres, la grille du cimetière, arrachée de ses gonds, sur laquelle on jeta le corps inanimé de la Clotte. Des hommes haletants s'attelèrent à cette grille, et se mirent à traîner, comme des chevaux sauvages ou des tigres, le char de vengeance et d'ignominie, qui prit le galop sur les tombes, sur les pierres, avec son fardeau. Eperdus de férocité, de haine, de peur révoltée — car l'homme réagit contre la peur de son âme, et alors il devient fou d'audace ! — ils passèrent comme le vent rugissant d'une trombe devant le portail de l'église, où se tenaient les prêtres rigides d'horreur et livides ; et renversant tout sur leur passage, en proie à ce *delirium tremens* des foules redevenues animales et sourdes comme les fléaux, ils traversèrent en hurlant la bourgade épouvantée et prirent le chemin de la lande... Où allaient-ils ? Ils ne le savaient pas. Ils allaient comme va l'ouragan. Ils allaient comme la lave s'écoule ».

***

Les romans de Barbey d'Aurevilly constituent la partie de son œuvre où se fait le plus sentir l'influence du romantisme, à laquelle, vivant au temps où il vécut, il lui était impossible d'échapper. S'il lui fut donné d'éviter le triple écueil de la déclamation humanitaire, de l'autobiographie sentimentale, et de l'étalage exclusif d'impressions pittoresques, il ne sut se garder ni de l'abondance excessive du développement, ni d'une recherche exagérée de la couleur. Ses personnages ne sont ni poitrinaires ni chlorotiques ; leurs maladies d'âmes ont des causes explicables et expliquées ; ils sont robustes, et au physique et au moral, agissent énergiquement et discourent peu. Mais l'auteur, lui,

est trop préoccupé de tout dire, de fixer toutes les nuances préparées sur sa palette trop riche. Son style est violent, souvent oratoire. Sa phrase heurtée et contournée se surcharge d'incidentes qui l'alourdissent et la brisent.

Mais pour mesurer la distance qui sépare de la conception romantique de la philosophie, de l'histoire et de l'art ce romantique par le style, il suffit presque d'ouvrir un de ses volumes de critique.

Au lendemain de la reprise de Lucrèce Borgia, en février 1870, il écrit :

« Les générations se ressemblent plus qu'on ne croit. Il n'y a que les mêmes pièces qui ne soient plus les *mêmes* au bout de trente ans ! Elles dormaient dans leur beauté qui semblait éternelle, et, comme ce soir, quand on les réveille, voici les rides, l'aplatissement : des vessies qui crèvent et qui, enflées autrefois, paraissaient des globes que Charlemagne Hugo tenait dans sa main ! Ah ! les prétentions et les insolences du romantisme, où sont-elles maintenant ?... Comme Racine est férocement vengé ! Après ce déterrement de *Lucrèce Borgia*, comme ce *polisson* de Racine éclate de jeunesse dans son immortalité ! »

Sur cet esprit amoureux avant tout d'ordre et de logique, de vérité, d'équilibre entre les facultés, de subordination des moins élevées aux plus nobles, le prestige même de Victor Hugo, magique pour tant d'autres, n'a point de prise. « Grand et magnifique poète creux », dit-il de lui quelque part. « C'est un disproportionné s'il en fut oncques, écrit-il encore. Il a l'ossature gigantesque, mais les mouvements d'un géant sont le plus souvent maladroits, disgracieux, heurtés ; ils cassent, trouent, et enfoncent tout, même eux-mêmes. Personne plus qu'Hugo ne se cogne aux mots. Quand il est poète, car il l'est fréquemment (qui le nie ?) il l'est comme le Titan est encore Titan sous sa montagne. On sent qu'il est Titan à la manière dont il la soulève quand il se cambre sous elle ! Seulement la montagne et les mots pèsent et le poète et le Titan sont pris ». Ce qui n'est ni ordonné, ni vrai, ni sain, ne peut trouver grâce devant lui. La poésie de Beaudelaire, dont il ne méconnaît point les beautés, est « une poésie coupable, qui porte le faix de ses vices sur son front livide ». Il voit, dans des œuvres comme celles-là, cet « avancement d'hoirie infernale que tout coupable a de son vivant dans la poitrine ». D'Edmond About, il dira : « Ses livres ne sont pas des livres. Ils sont tout ce qu'on voudra : des feuilletons, des causeries, de vieux jeux de cartes battus et rebattus avec plus ou moins d'adresse, des entrelacements de ficelles plus ou moins redoublées et dénouées, des pilules contre l'ennui, arrangées pour s'avaler d'une station

à l'autre dans le mouvement d'un chemin de fer, mais ce ne sont pas des livres, des compositions ordonnées et réfléchies, des choses d'observation et d'art.

De tous les genres littéraires, le théâtre est peut-être celui où, depuis un siècle, s'est manifesté le plus audacieusement ce mépris de la vérité, ce dédain de l'ordre et cette impuissance à traduire l'observation juste et vrai contre lesquels Barbey d'Aurevilly ne cessa de s'insurger. Aussi, pendant tant d'années qu'il fit métier de juger drames et comédies, lui qui voulait que la critique « eût pour blason la croix, la balance et le glaive, » s'en donna-t-il à cœur joie. Il ne peut s'expliquer le despotisme exercé par ce « tyran moderne », par cet art inférieur qui saisit les hommes « surtout par les côtés les moins nobles de leur nature. » Et ce despotisme lui semble dangereux, qu'on l'envisage du point de vue moral, ou du seul point de vue littéraire. Les conventions qui régissent l'art théâtral en font, à ses yeux, la moins profonde, la moins complète, la moins puissante de toutes les compositions littéraires. C'est un « art mendiant, qui demande aux autres, » puisqu'il lui faut des interprètes, des décors, « magies intermédiaires qui vont de la pensée aux sens. » L'idée n'entre dans le moule dramatique que pour y être brisée, gênée, mutilée ou émiettée. L'homme de théâtre, en quête d'applaudissements, doit flatter le public, la masse, se mettre à son niveau, donc s'abaisser, parler plus fort que juste. Aussi « la tentation du faux est-elle toujours à son coude. » Et le plus souvent, il ne sait point lui résister. « Le théâtre est une tribune, le théâtre est une chaire, » avait dit le romantisme. Quels piteux enseignements tombent du haut de cette chaire. L'histoire y est faussée, le cœur humain déformé, la société contemporaine travestie en un monde de convention où nul personnage ne fait figure d'honnête homme ou d'honnête femme. Qu'on ouvre longuement ces volumes du théâtre contemporain, tout gonflés d'une superbe indignation, et l'on goûtera certainement ces pages vieilles d'un demi-siècle, et qu'on pourrait croire écrites d'hier, tant la pièce qui s'y trouve exécutée, « une platée d'indécences mêlée d'infamies », ressemble souvent à s'y méprendre à cinq ou dix autres que l'on applaudit à l'heure présente.

***

Après la haine du théâtre, la haine la plus vigoureuse que Barbey d'Aurevilly porta dans son cœur fut celle du Bas-bleu. N'allez pas croire que le critique refuse à la femme, des facultés exquises et relativement puissantes dans l'ordre artistique et litttéraire. Mais ces facultés sont autres que celles de l'homme. Elle n'ont, par exemple, (à ses yeux),

«ni l'invention qui crée ou découvre, ni la généralisation qui synthétise, ni la force sans convulsion. » Toutes les civilisations ont connu des femmes poètes, écrivains, artistes, mais sachant rester femmes en même temps qu'elles étaient écrivains, artistes ou poètes. « Le Bas-bleu, c'est la femme littéraire. C'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature. C'est la femme qui se croit un cerveau d'homme et demande sa part dans la publicité et dans la gloire. » Ni les Précieuses de l'Hôtel de Rambouillet, ni Mme de Sévigné, ni Mme d'Aunoy, l'auteur des contes pour les enfants, n'ont été des Bas-bleus, et Mlle de Scudéry a été une exception. Au siècle écoulé était réservé le triste privilège de voir naître ce monstre intellectuel : la femme qui, pour écrire, a pris à tâche de se dépoétiser elle-même, en répudiant tout ce qui fait son charme, qui a donné plus ou moins, pour écrire « la démission de son sexe ». La grande coupable est ici la Révolution. L'égalité civile et politique appelait, comme conséquence logique, l'abolition de l'inégalité matrimoniale, gênante pour l'adultère, et cette cause a trouvé son avocate dans le Bas-bleu type, George Sand.

Mme de Staël venue avant elle n'a point pris d'elle-même « cet odieux air d'homme » que lui ont donné ses admirateurs. Son génie est éminemment sensible et expressif. Dans ses romans, elle se raconte elle-même. En histoire et en politique, elle n'a guère que l'opinion de l'homme qu'elle aime. Toute sa philosophie morale se réduit à poser et tâcher de résoudre la question du bonheur individuel. En métaphysique et dans la critique littéraire, elle manque de principes arrêtés du haut desquels on regarde les choses. Elle ne sait juger définitivement ni les œuvres ni les systèmes, elle ne sait que les caresser. C'est une femme qui reste femme, et gagne à cela de posséder la distinction, la mélodie du style, et « le mot, plus rare que le style, qui le diamante et le couronne. »

Reine d'un salon littéraire, Sophie Gay a gâté sa souveraineté charmante pour avoir voulu jouer au philosophe. L'impuissance du génie féminin à généraliser éclate dans sa *Physiologie du ridicule*, dont le titre promet sans tenir. Elle sait comme tout le monde, ce que c'est que *des* ridicules, mais ce que c'est que *le* ridicule, elle ne le sait point. Elle ignore s'il a sa raison d'être, s'il existe créé par l'opinion seule ou indépendant de cette opinion que Pascal appelait la *reine du monde*, s'il est enfin la transgression d'une loi d'ordre et d'harmonie ou simplement une grimace, un faux pli de l'organisation humaine, une faute ou une infirmité. »

Mme de Girardin a faussé l'une des plus exquises natures de poète qui se soit abritée derrière un joli sourire pour se transformer en une femme de lettres. « Parce qu'elle était

belle, c'est la vérité! comme une Walkyrie, elle croyait sérieusement marcher sur le nuage, quand, *dans ses lettres parisiennes*, elle abdiqua tout à coup le nuage pour le chêne feuilleté des salons. »

Mais aucune de ces femmes n'aurait pu jouer aux yeux des libres penseurs le rôle d'héroïne intellectuelle qui revenait de droit à George Sand pour sa haine du mariage tel que l'a conçu et réalisé le catholicisme pour les prétentions philosophiques étalées en ces pages de romans conçus à la manière de Rousseau, dans le dessein d'enseigner et de prêcher. Elle aura beau se poser, dans ses « Souvenirs et impressions littéraires, » en poète rêveur, en âme simple et sincère, qui écrivit ses romans par amour pour les hommes, comme elle écrit maintenant des comédies par amour pour ses enfants, se donner pour une sorte de génie inconscient, « qui vibre divinement sous le doigt de la circonstance parce qu'il a été créé pour vibrer. » Barbey d'Aurevilly ne se laisse point prendre à des protestations de spontanéité qui sont un moyen trop commode de justifier les pires méfaits intellectuels. Aucun terme ne lui semble trop dur pour juger et flétrir cette « insolente ennemi du catholicisme », qui « n'eut pour tout génie d'invention que d'être mal mariée, bohème et démocrate, et qui n'a jamais que ces trois sources d'inspiration : le mauvais ménage, le cabotinisme et la mésalliance, par haine du noble et par amour de l'ouvrier. » L'abondance et la facilité de son style plaisent aux esprits moyens. Il n'est d'ailleurs ni original, ni même correct. Mais le public, certain public, du moins, « est, dit-il, comme les anguilles : il ne hait pas la vase, il est mieux là-dedans. » Les idées favorites de George Sand sont de honteuses « niaiseries poussées en avant, solennelles, emphatiques et pansues, » habillées de loques qui ont servi à tout le monde, voisinant avec des « images tombées vingt fois de leurs béquilles, et qu'elle relève, et qu'elle appuie contre sa phrase, pour qu'elles tiennent encore un peu debout »

A côté du Bas-bleu qui s'est enrôlé de propos délibéré dans « l'abominable bataillon » il y a place pour celles qui n'en firent partie qu'à demi, et pour ainsi dire par occasion. De ce nombre est Mme Craven, l'auteur des *Récits d'une sœur*. Son premier livre, qui n'est point un livre, — et c'est là sa gloire, — raconte moins qu'il ne fait se dérouler, sous l'œil du lecteur, la vie d'une famille de chrétiens. Par tout ce qui était contenu dans ces pages d'émotion, de sentiments personnels et touchants, l'œuvre a mérité le « succès d'attendrissement humain et d'enthousiasme religieux » qu'elle obtint. Mais ce succès a suggéré *à l'auteur* qui sommeillait en cette âme féminine le désir du succès littéraire, et dans « la petite pluie » de romans cou-

ronnés par l'Académie qui a suivi, il ne reste plus, la palpitation de cœur qui animait le premier livre disparue, que lieux communs, froideur et banalité.

Peu s'en fallut que Mme Swetchine ne fut-elle, aussi, un Bas-bleu, et ce qui la préserva de ce danger, c'est « le surnaturel et le catholicisme », comme la piété l'a sauvée de la philosophie allemande dont on avait voulu « la bourrer ». L'habitude de penser à Dieu lui donna cette simplicité qui fut, à son époque, la chose la plus rare du monde. Souriante moraliste chrétienne, se tenant discrètement dans l'entre-deux de la vie ascétique et de la vie du monde, elle « gardait en soi le génie qui peut produire des œuvres, dit notre critique, comme elle gardait chez elle le Très Saint-Sacrement, et, qu'on me passe cette expression, qui dit bien ma pensée, elle n'en sortait ni l'un ni l'autre pour leur faire faire des processions. » Et, voulant dégager ce qui constitue l'essence même de son mérite, il donne aux pages qu'il lui a consacrées cette conclusion : « Sainte devant Dieu, ce qui n'est pas douteux, si elle n'est pas absolument *une* sainte devant les hommes, elle ne fut guère pourtant séparée de cette sainteté absolue que par l'épaisseur de sa douillette de femme du monde, et encore nous ne savons pas si, derrière la soie, il n'y avait pas le cilice. Franchement, quand une femme, pendant vingt ans, a été cela, il n'importe guère de savoir si elle eût *réussi* peu ou prou dans la littérature : elle a réussi devant Dieu. »

Mais j'ai hâte d'en venir, pour faire pardonner à Barbey d'Aurevilly ses sévérités, à cette douce figure, « suave comme toutes les opales de l'Orient, au matin, et triste comme les lueurs qui meurent si vite au crépuscule, » toute parfumée d'amitié, de poésie, de vertus chrétiennes, d'une senteur d'eau bénite plus enivrante que celle de « toutes les verveines des sorcières du monde ». Eugénie de Guérin. Le souvenir de la sœur est inséparable de celui du frère que, tout jeune elle initia au secret des douces rêveries non stériles parce qu'elles voisinent avec la méditation, dans le cadre champêtre de ce Cayla qu'elle aimait « en fille de gentilhomme pauvre, comme un grand terrien dépossédé aime le champ qu'il a sauvé des terres fraternelles. » Tandis que le frère venait à Paris, elle resta là faisant alterner dans son existence « retirée et close » la prière et les bonnes œuvres, ne prenant la plume que pour adresser à l'exilé de longues lettres d'une distinction de pensée et de style non apprise. Car elle avait bien étudié quelque peu le latin, mais afin seulement de mieux comprendre les offices de l'Eglise et son instruction n'avait rien de vaste. Née au 19e siècle, elle ne savait guère plus de choses qu'une fille de son rang au 11e, gentes et nobles

moult et, « si elle lisait quelques livres de plus que les demoiselles de sa famille à l'époque des premières croisades, c'est que l'auteur, au capuchon baissé, de l'*Imitation*, François de Sales et Fénelon sont venus longtemps après Saint Louis. » Une fois seulement, pour le mariage de son frère elle vint à Paris, étonna le monde, plus qu'elle ne s'étonna de lui, et retourna vivre dans la tourelle de son Cayla, protégée contre les tentations de la vanité et le succès qui l'eussent peut-être gâtée. Barbey d'Aurevilly, curieux à l'avance de savoir si elle était « de personne aussi distinguée que de pensée et de style dans ses lettres » a laissé d'elle, dans son mémorandum, ce portrait :

« Vu Mademoiselle Eugénie de G..., et voici ma première impression. — N'est pas jolie de traits et même pourrait passer pour laide, si on peut l'être avec une physionomie comme la sienne. Figure tuée par l'âme, — yeux *tirés* par les combats intérieurs, — un coup d'œil jeté de temps en temps au ciel avec une aspiration infinie ; air et maigreur de martyre, — lueur purifiée, mais ardente encore, d'un brasier de passions éteintes seulement parce qu'elles ne flambent plus. — Ne ressemble point à ces femmes qui ont ou se donnent l'air d'une victime. Elle, c'est plus beau, c'est un holocauste, — mais tout, tout n'est pas consommé, et le *démon*, comme parle cette pieuse et noble fille, pourrait être encore le plus fort dans cette âme, si le démon se donnait la peine d'être beau, fier, éloquent, passionné, car le *diable de diable* trouverait là à qui parler ?

« Avec cette physionomie entièrement inconnue à Paris, elle a les manières simples, la voix, l'accent, la phrase brisée, la politesse relevée et pourtant familière de la femme essentiellement *comme il faut*, qualités morales de la noblesse du sang et de race, et qui font se ressembler en tout point la femme la plus répandue dans le monde le plus élégant et la pauvre fille qui n'a jamais quitté la petite tourelle de son château de province ; — propres aux mêmes choses toutes les deux, et cela d'emblée et sans noviciat pour la dernière. — Donnez cent mille livres de rentes à Mademoiselle de G... *comme maîtresse de maison* : quelle différence y aura-t-il entre elle et la duchesse de Vallombrose ? Aucune, car toutes deux sont providentiellement écloses pour le même rôle social, et pas n'est besoin de ce rôle pour que ceci demeure prouvé.— Cette longue et belle main des Stuarts, idéale et proverbiale tout ensemble, se reconnaissait partout, et le prétendant en haillons et dans les bruyères de l'Ecosse n'avait qu'à la tirer de son gant déchiré et la présenter à ses nobles : la main blanche ne pouvait pas tromper ; un Stuart seul pouvait en montrer une pareille et l'on se ralliait à Charles-

Edouard. — De même pour l'esprit, pour le caractère, pour les manières, pour toutes choses.— Que mademoiselle de G... se fasse faire une robe chez Palmyre, et l'on jurera qu'elle n'a jamais quitté le faubourg Saint-Germain.

« Sa voix n'a pas le plus léger accent, et tranche par sa fraîcheur avec la fatigue et presque l'épuisement de toute sa personne. On est doucement étonné d'entendre cette voix suave et molle sortir de cette gorge maigre et ascète comme l'imagination en prête à Marie d'Egypte et aux saintes femmes du désert, dans la légende. Et cependant n'a pas du tout, avec cela, l'air béat et dévot, et même de dévotion touchante que ne manquerait pas d'avoir une *bourgeoise* qui aurait son âme.— La *patricienne* est encore plus forte que la *chrétienne*, et tout le ciel descendu dans le cœur d'une femme n'efface pas l'aristocratie puisée aux mamelles de sa mère et les traditions de son berceau ! »

Maurice de Guérin, « rêveur triste, chaste et doux, » qui portait en son cœur, non comme Chateaubriand, Gœthe, Senancour et tant d'autres, la souffrance de la vie, mais le «mal de l'idéal » mourut à trente ans, sans avoir pu donner la mesure d'une « individualité poétique plus poétique que son talent même » laissant « quelques vers finis, et d'autres non finis, mais charmants dans leur ébauche » Il avait, dit Barbey d'Aurevilly, « une manière de travailler patiente, amoureuse, caressante, enivrée du détail qu'il léchait, pourléchait et veloutait avec une chatte de maternité voluptueuse. Le moindre mot pour ce grand voyant renfermait des immensités d'horizon. Je l'ai vu des *semaines* et des *mois* vivre dans un mot, dans les délices intellectuelles d'un mot, comme les Carthaginois à Capoue... Guérin, — passez-moi cette forme vulgaire mais expressive, — était le plus grand *siroteur* d'expression qui ait peut-être jamais existé. Il n'était jamais sans en déguster une. Il suçait les mots comme les abeilles pompent les fleurs, et comme elles en font du miel, il en faisait des idées ! »

Saint-Beuve fit, peu après sa mort, un long article dans la *Revue des Deux Mondes* qui « le classait à l'improviste parmi les poètes de la France. » On enferma son bagage poétique en deux volumes intitulés *Reliquiæ*. Mais le meilleur de sa renommée, le plus brillant rayon de son auréole est encore celui qu'il tient de cette douce amitié fraternelle, pure reflet d'une gracieuse figure qui méritait de prendre place non dans la galerie des Bas-Bleus, mais tout près d'elle, afin de montrer « que la vraie gloire du talent chez les femmes, c'est surtout de ne pas faire partie de cette abominable bataillon. »

***

Ame ardente, qui ne redoute ni de professer des opinions excessives ni de les exprimer crument, Barbey d'Aurevilly n'a point réservé toute sa haine au Théâtre et aux Bas-Bleus. Je pourrais vous le montrer s'attaquant à Rousseau « ce grimaud de Rousseau », comme il l'appelle et surtout à la Nouvelle Héloïse et à ses « ineptes héros » à Renan, « fuyard de séminaire, qui n'a pas le talent d'un Lamennais pour étouffer son apostasie, » à Lamennais lui-même, « Lucifer du sacerdoce ». Mais, s'il n'admire qu'à bon escient, du moins ne marchande-t-il pas plus son enthousiasme qu'il ne ménage sa sévérité. « Lu du de Maistre, écrit-il dans son Memorandum, — grand esprit, énorme portée philosophique imagination de flamme avec une *acuteness* que n'ont pas toujours ces esprits flambants. » Et un autre jour : « Les soirées de Saint-Pétersbourg, ouvrage qui coupe la respiration à force d'idées et d'images. » Et encore : « Passé une partie de ma nuit à lire le Bacon — dure, cruelle et impitoyable critique, mais comme la justice de Dieu. Ce de Maistre est un admirable cerveau ! — Toujours plus content de cette lecture et avec plus de raisons que jamais d'estimer la trempe de ce mâle esprit. » Un critique a jeté dédaigneusement en parlant de Bonald ce mot qu'il croyait être une épigramme : « Ce fut un prophète du passé. » Barbey d'Aurevilly reprend l'expression qu'on a voulu faire injurieuse pour en faire le titre d'un de ses plus beaux livres. « Un pareil nom, dit-il, entre bien dans toutes les mémoires, pour en sortir chaque fois qu'on aura devant soi les œuvres imposantes de ces hommes qui cherchèrent les lois sociales là où elles sont, je veux dire dans l'étude de l'histoire et la contemplation des vérités éternelles.» Les Prophètes du passé, ce sont de Maistre, Bonald, Chateaubriand, Lamennais avant l'Avenir, Blanc de Saint-Bonnet. Il les admire, de Maistre, pour avoir su se placer du « point de vue qui ne peut tromper, la révélation historique, la tradition,» choisir le christianisme comme le point de départ d'où il s'est « lancé sur toute idée », Blanc de Saint-Bonnet, pour avoir trouvé dans l'Evangile la loi économique qui doit régir le monde. Même avec les contagions de son siècle, écrit-il, auxquelles sa poétique nature ne sut pas assez résister, même avec tout ce que tenta, pour l'égarer, son esprit plus ouvert aux choses brillantes que fermé aux dangereuses, Chateaubriand n'en a pas moins sa place parmi les hommes qui ont trouvé dans le passé et dans l'histoire les raisons *suffisantes* et explicatives de l'avenir. Toujours, quand il revint à l'histoire et qu'il s'inspira de son génie, elle lui répondit de cette voix

infaillible, éprouvée, témoignage éloquent de toutes les observations faites sur tous les peuples, par les esprits politiques de tous les temps. Ces jours-là, Chateaubriand s'est rencontré, comme les plus forts, dans la vérité religieuse, politique, humaine, et la prédiction ne lui a, certes, pas manqué. Mais quand, au contraire, il a dédaigné d'interroger et d'écouter cette voix de l'Histoire, il est tombé dans ces erreurs dangereuses que les Sociétés, comme les filles séduites, payent avec des larmes, et quelquefois avec du sang, alors que les esprits doués de séduction ou de puissance les leur ont fait accepter, et la prédiction, mal avisée, gît à côté de l'événement accompli, comme une javeline qui n'a pas porté. »

Le titre de Prophète du passé, volontiers Barbey d'Aurevilly l'eût revendiqué pour lui-même. Persuadé que « les principes régulateurs des sociétés ne changent pas plus que la couleur du sang dans les veines, que son passage dans le cœur de l'homme, que les lois mêmes de la double nature humaine », il pense que la seule façon sage de prévoir et de préparer l'avenir est « d'en appeler aux principes qui gouvernent l'histoire et d'évoquer devant soi les expériences du passé ». Avec de Maistre, il proclamait le néant des constitutions faites de main d'homme et bonnes pour n'importe quel peuple, en n'importe quel siècle, et pour cela destinées à périr. « Plus je lis ce qu'ils appellent les principes du *Droit public*, écrit-il dans son Mémorandum, plus je me convaincs de l'inanité des règles et des généralités sur cette matière. Les faits y sont tout. — C'est la morale des champs de bataille ! — Je ne connais rien qui coupe mieux en deux l'absolu qu'un boulet de canon. Voilà pourquoi tous les professeurs, pédants, écrivailleurs de catéchismes politiques, noircissent en vain du papier. Ce sont des niais qui donnent pompeusement à des inutilités le nom de science. Du moins les poètes font du beau ; ils amusent; mais eux, que font ils ? qu'ennuyer »

Affirmer qu'il n'y a point en politique de règles générales conçues a priori, mais des faits et des causes dont il faut démêler l'enchaînement pour en déduire les leçons du présent et de l'avenir, voilà qui devait le placer dans une étroite communauté de vues avec l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il se rapprochait encore de lui par son ardeur à prendre parti pour le principe d'autorité (qui, dit-il, implique Dieu), contre le principe de la liberté (qui implique l'homme sans Dieu), pour la foi contre le rationalisme, pour le dogme contre le libre examen. Et je ne sais si Joseph de Maistre eût hésité à signer cette belle page d'un article écrit pour le Triboulet, et qui ne vit le jour qu'après la mort de son auteur : « Qui n'a pas perdu le sens de l'Eglise

à cette heure, et du genre d'autorité qu'elle doit exercer parmi les hommes ?... Dans la foule des choses humaines et l'effroyable emmêlement de leurs désordres, l'Eglise doit toujours rester à la même place. C'est le seul pouvoir qui ne meure pas de ses chutes. Quand la France fut sortie de ces évêques qui l'ont faite, au dire du protestant philosophique Gibbon, elle eut une religion d'Etat, et c'est à cette religion d'Etat qu'elle doit sa longue et forte vie. Il ne s'agit pas, en effet, d'être catholique pour reconnaître que tout peuple sans religion d'Etat manque de la cohésion nécessaire à un peuple. Il ne s'agit, pour reconnaître cela, que d'avoir un peu de politique et d'histoire, et d'avoir regardé les peuples forts, qui tous en ont eu une, quelle qu'elle fût. Immense est l'erreur des politiques impies qui, dans ces temps *contre historiques*, ne veulent plus de religion d'Etat, pas plus d'ailleurs qu'ils ne veulent de religion indépendante de l'Etat, hostiles qu'ils sont au principe même de toute religion dans l'âme de l'homme et dans les institutions humaines. Ils sont aussi fous que ce Charles Moor des *Brigands* de Schiller, qui se lie un bras derrière le dos pour mieux combattre, mais ils verront comme ils s'en tireront, avec un seul bras ! L'Eglise le sent, elle, l'Eglise séparée de l'Etat déjà de tant de manières, l'Eglise persécutée aujourd'hui et peut-être martyre demain. Elle le sait et attend, et ce serait sa vengeance, si elle avait besoin d'être vengée, quand elle n'a besoin que de faire miséricorde ».

***

Faut-il ajouter maintenant que celui qui comprit de si admirable façon la vertu sociale et politique du catholicisme, qui s'efforça de juger à la lueur de ce puissant flambeau, les théories et les doctrines, et d'en éclairer les œuvres sorties de son imagination fut un vrai catholique ?Il le fut pleinement, et chaque fois qu'il tenait la plume, presque avec ostentation. « Que la libre pensée, écrit-il un jour, ait ses historiens qui font leur histoire comme leurs romans et leurs romans comme leur histoire ; mais que nous ayons, nous, un domaine public de vérité inaliénable ; que l'on puisse retrouver toujours une tradition visible et vivante, au milieu de nous, et qui puisse résister au travail dépravant et effréné de la Libre-Pensée ! En un mot, que la mémoire de nos grands hommes ne soit pas la proie banale de l'ignorant ou du mauvais qui vient jeter sur son jour sa passion, son manque de principes, son ignorance ou sa haine ! »

On a, certain jour, dans une gazette, remis à plus tard un article trop visiblement chrétien d'inspiration. « Il ne m'est plus permis d'être chrétien que de quatre en quatre arti-

cles, écrit-il à Trébutien (1). Ah ! je l'écrivais à M. de Custine hier : j'ai de sots bourreaux. Il est chrétien comme nous ce grand et charmant esprit, et je me plaignais à lui comme à vous d'une situation qui devient de plus en plus intolérable... Mais moi, grâce à cet ajournement, me voilà retardé d'un article, et plus empêché encore que retardé, car quels livres puis-je examiner qui ne touchent pas, par un bout, à la vérité catholique, soit pour l'assurer, soit pour la nier, soit pour la contester ? Et dans quelles insignifiances littéraires dois-je me plonger pendant que nos détestables adversaires se font litière des plus beaux sujets et des plus grandes questions ? » Quelle intelligence profonde de la foi chrétienne perce dans les dernières lignes de cette autre lettre écrite au même Trébutien, à propos d'une mort récente : « Je la connaissais, je l'avais vue jeune fille. C'était une âme ardente avec du feu physique sur la tête ; car elle était rouge, mais d'un rouge superbe, retrempé d'or, digne de la palette du Titien. La vie débordait en elle et la voilà terrassée maintenant et tranquille. Les R... ont reçu ce coup comme ils auraient reçu le coup terrible de la mort de leur fille, s'ils l'avaient perdue, sans se retourner du côté de la main qui frappe ces rudes coups. Ils vivent dans l'indifférence de Dieu, à un degré qui confond l'imagination. J'ai pu juger cela dans ces dernières circonstances. La douleur les sillonne comme une foudre. Il ne comprennent pas. Je ne connais rien de plus triste, mon cher Trébutien, que cette espèce de stupidité opposée à Dieu qui veut qu'on comprenne et qui avertit. Car songez-y, vous qui souffrez tant et qui avez la foi et l'intelligence de la vérité surnaturelle, la douleur, c'est la visite de Dieu. »

Il pourrait n'y avoir là qu'une façade. L'exemple n'est point rare de ceux qui traversèrent la vie drapés dans le manteau de leur croyance sans avoir su trouver le chemin qui mène au pied de l'autel. Entrons plus avant dans cette âme qui eut certes ses orages, et sans vouloir en évoquer indiscrètement les grondements, voyons du moins quels furent leurs lendemains. En septembre 1855, une lettre écrite à son frère nous apprend que le fougueux polémiste n'est plus un « parleur creux de catholicisme », que « la table sainte abandonnée a revu le gardeur de pourceaux. » En mai 1878, je relève cette lettre adressée à un prêtre de ses amis : « Mon très cher abbé, la vie, ce char à quatre roues qui m'emporte, ne me permet pas d'écrire. Mais pourtant, je vous dois ceci, à vous qui aimez mon

(1) Lettre du 7 nov. 1854.

âme encore plus que mon esprit. Dimanche j'ai eu le bonheur de communier. Je suis rentré dans le *chemin droit*. J'ai senti vos prières sur mon âme. Que Dieu vous rende le bien que vous m'avez fait ! Je suis *sûr* qu'au regard de Dieu vous m'avez fait du bien. » — Ces lignes, — et j'en pourrais citer bien d'autres semblables, — ces lignes suffisent, me semble-t-il, à montrer que la foi de cet homme n'était pas demeurée vivante dans le cerveau seulement et sur les lèvres.

***

Une des qualités qui brillèrent le plus chez Barbey d'Aurevilly, fut celle qui consiste à entrechoquer les idées ou les mots, pour faire naître de leurs rencontres des combinaisons inattendues, à les tailler tantôt à facettes chatoyantes, et tantôt en pointes capables de piquer seulement ou de cruellement blesser, à les manier finement pour amener sur le visage de celui qui écoute un sourire, qualité si bien nôtre, si bien de notre race, qu'elle semble nous appartenir en propre, et qu'y ajouter ou non l'épithète français, cela revient presque à dire la même chose : l'esprit. Il en sema dans ses livres et ses articles à profusion. Il en fit chaque jour dans ses causeries une prodigieuse dépense. Nul ne s'entend comme lui à tracer un malicieux portrait. Sainte-Beuve est « l'abeille de la critique, qui en a souvent la grâce, et le vol ondoyant. . entomologiste littéraire.... bénédictin de l'anecdote, Mabillon de babioles, aiguiseur de mots en épigrammes »... usant de petites flèches, qui, comme celles de Pàris, se tiraient au tendon d'Achille, quand on avait le dos tourné. » Il peint ainsi Pontmartin : « mixte négatif, qui n'est pas tout à fait Gustave Planche, et qui n'est pas tout à fait Janin, composé de deux choses, qui sont deux reflets, un peu de rose qui n'est qu'une nuance, et beaucoup de gris, qui est à peine une couleur ». Il dit de l'Académicien Ampère : « Il n'a qu'un moyen d'être Tacite, c'est de se taire. » ; de Viennet : « A fait un poème de douze mille vers, il faudrait vingt-quatre mille hommes pour l'avaler » ; de Patin : « On lit ses œuvres par le dos. » Parlant de ces réformateurs à outrance déclamant contre les vingt années de corruption impériale, formule toute faite qui, comme toutes ses pareilles, l'exaspère : « Ils entrent dans les écuries d'Augias, dit-il, mais c'est pour en remettre. » Il sait aussi quand il veut, rentrer la griffe, et ciseler ingénieusement une idée délicate : « Penser à un succès dans la joie qu'il cause à un ami, c'est boire son nectar dans une coupe d'or. » Sur les exemplaires qu'il offre de ses livres, on lit des dédicaces recherchées et rares comme la reliure dont il les fait couvrir. Mais privés du ton qui

les nuance, du geste qui les souligne, ces mots ou ces pensées n'ont plus la grâce vivante que n'oublient point ceux qui les entendirent tomber de ses lèvres. La causerie de Barbey d'Aurevilly fut quelque chose d'unique par la verve, l'humour, l'imprévu des citations ou des rapprochements, jaillissant d'un fonds de lecture prodigieusement étendu, par la sérénité impassible de l'attitude, et la suprême distinction de l'allure. Ceux-là seuls qui l'ont connu peuvent l'évoquer comme il s'est évoqué lui-même, « raillant à perdre haleine, détachant de ces reparties qui sont comme la grêle de l'esprit, bondissant sur les vitres, mais ne les cassant pas ». « J'ai bien souvent remarqué, a dit M. Paul Bourget (1) au cours de mes entretiens avec lui, — un des plus vifs plaisirs d'intelligence que j'ai goûtés, — cette surprenante identité de sa phrase écrite et de sa phrase causée. Il me contait des anecdotes de Valognes ou de Paris avec cette même puissance d'évocation verbale et la même surcharge de couleurs qui s'observe dans ses romans. Il s'en allait tout entier dans ses mots. Ils devenaient lui, et lui devenait eux. Je comprenais plus clairement alors ce que la littérature a été pour cet homme dépaysé, et quel *alibi* sa mélancolie a demandé à son imagination. De là dérive, entre autres conséquences, cette force de dédain de l'opinion qui lui a permis de ne jamais abdiquer devant le goût du public. »

Le regret du sol natal, auquel il est fait allusion dans ces lignes est un des sentiments dont Barbey d'Aurevilly ne se défit jamais. Longtemps avant qu'il fût de mode d'y prendre garde, il comprit l'élément de force morale contenu dans cet attachement au coin de terre où dorment, avec les aïeux, leurs traditions, le meilleur du passé de la race. Il a écrit à propos de Brizeux : « A l'amant délaissé de Marie, il restait ce qui vaut mieux à aimer qu'une femme, — son pays. Certes, Brizeux a aimé le sien, qui en doute? Il était de cette terre que lui-même a caractérisée :

La terre de granit recouverte de chênes,

et où tout est solide et profond jusqu'à l'amour qu'on a pour elle. Mais sa Marie, sa douce dédaigneuse, il ne l'a peut-être autant aimée que parce qu'elle lui réfléchissait et lui symbolisait la Bretagne... Mais cet amour de la Bretagne qui a donné goût de terroir à ses meilleurs vers, ne fut point en lui la passion qui, à force d'intensité, monte quelquefois jusqu'au génie... Il n'avait pas ce bonheur d'être un paysan, un vrai paysan, — dans un poète. La civilisa.

(1) Préface des *Memoranda*.

tion, cette Dalila de toutes manières, lui avait coupé les cheveux, à ce Celte qui, d'ailleurs, n'avait jamais été Samson. Il était un lettré. Il vint à Paris. Paris lui passa la main sur la tête, lissa les derniers grains de son granit, et lui donna le poli qu'il aime. On le vit, le Lakiste énervé du Létha, rimer des *Ternaires* pour la *Revue des Deux-Mondes*, et chanter les nombres de Pythagore, comme un élève de l'Ecole Normale en récréation et en gaieté. Ainsi le lettré, le bel esprit, l'homme d'école et d'imitation, remplaça ce qu'il y a de timidement poète, — mais de poète après tout, — dans le rougissant auteur de Marie, et le Breton se naturalisa Parisien... A dater de là, Brizeux a cessé d'exister. Transporté loin de son buisson, dont il est l'étoile, est-ce que le ver luisant ne s'éteint pas ? »

Lui-même ne peut se passer de retourner souvent dans cette petite Valognes, alors même qu'il n'y connaît plus personne, parce qu'elle « a de son cœur sous ses pavés et dans les pierres de ses maisons ». Il ne se lasse ni de la décrire, ni de déplorer les prétendus embellissements qui brisent son vieux caractère d'élégance aristocratique. Il note dans son Memorandum : « Vers 9 heures, (1) le vent est tombé, et le soleil radieux s'est mis à boire les pluies avec la rapidité d'un paysan qui boit du cidre. Je voudrais revoir mon Valognes, la Ville de mes rêves en me retournant, — la voir seul, en détail, — boire son passé goutte à goutte ». Le lendemain il fait une promenade nocturne à Saint-Sauveur. « Je me suis arrêté bien des fois, dit-il, à regarder la physionomie des pignons, l'ais des portes sur la clanche desquelles j'avais posé tant de fois ma petite main d'enfant ; j'ai compté les rides de ces maisons que le temps a sillonnées comme des visages, et entre lesquelles j'en voyais de nouvelles, atroces de jeunesse et de nouveauté, dont la blancheur me paraissait plus funèbre que la noirceur des autres. Une porte qui n'était pas repeinte me ravissait. Les arbres qui ont grandi de trente pieds au-dessus du mur qui ferme le jardin de mon oncle Frédéric, et qu'on voyait dans mon enfance, m'ont semblé sinistres. Je ne me suis fait grâce de rien, et j'ai avalé lentement, en me la distillant dans le cœur, cette coupe de mélancolie. — Suis allé jusqu'au quai. La rivière profonde (Douve Deep) luisait sous la nuée qui cachait la lune. — Un bateau à tangue était à l'amarre, et la voile à moitié tendue frissonnait à l'air de la nuit. — Revenu, — rêvassé au coin du feu, l'âme pleine des choses mortes et des personnes mortes ».

Paris c'était l'exil. Jusqu'au dernier jour le métier l'y enchaîna. Il vivait modestement dans cette petite chambre

(1) 8 décembre 1864.

de la rue Rousselet qu'on a laissée pieusement telle qu'elle était quand il s'y endormit pour toujours, le 23 avril 1889. Parmi les modestes meubles de chambre garnie, qu'il avait transportés là d'un précédent logis, le lit banal, avec un grand Christ posé sur les rideaux, le Socrate buvant la ciguë qui surmonte la pendule, quelques objets mettent une note personnelle : le grand fauteuil de chêne qui porte ses armes sculptées sur le dossier, son encrier, sa boîte à poudre d'or, quelques bibelots, ses Livres, Byron, Walter Scott, Balzac, La Fontaine, le volume de Lamartine où il fit sa dernière lecture. Dans cet humble gîte sont venus goûter le charme incomparable de sa conversation Beaudelaire, Théophile Silvestre, Gobineau, Coppée, Paul de Saint-Victor, Maurice Bouchor, Paul Bourget, Maurice Rollinat. Léon Bloy, Huysmans.

Au mur, un portrait de la chatte *Démonette* voisine avec la reproduction du portrait connu du Luxembourg, et d'un autre portrait qui le représente à 25 ans presque dans le même costume. Ce portrait de jeunesse est à peu près de l'époque où Barbey d'Aurevilly écrivait le petit volume intitulé *Du Dandysme et de Georges Brummel* qu'il aurait fallu donner à lire à tous ceux qui souriaient trop peu discrètement en le voyant passer dans sa redingote à brandebourgs de soie sanglée militairement, ouverte sur un jabot de dentelle et un gilet broché blanc et argent, ou noir à liseré orange, tombant sur un pantalon noir ou blanc, à large bande de satin, la main fine maniant une canne souple, les cheveux envolés en longues mèches noires, la moustache poudrée d'or dessinant un air énergique sous le nez noblement taillé et les yeux profonds. Ils auraient vu dans ce livre comment un homme qui dut sa célébrité, — c'est Brummel que je veux dire, — non exclusivement, mais pour une large part à sa mise, put se faire un nom dans un temps où l'Angleterre possédait des Pitt, des Fox, des Windham, des Byron et des Walter Scott. Comprenant que le dandysme fut avant tout l'art de plaire par une parfaite harmonie entre l'élégance de la personne physique et celle de l'esprit, harmonie nuancée d'une pointe d'audacieux dédain pour ce que la mode et la routine imposent aux autres hommes, ils n'auraient peut-être point trouvé plus étranges les recherches de costume de Barbey d'Aurevilly que son goût pour les reliures rares, en moire de couleur mauve avec un encadrement découpé en maroquin blanc gaufré d'or ; en soie mi-verte, mi-rose, avec des dentelles au petit fer, en peluche bleu céleste ou orange avec des coins et des fermoirs d'acier.

Le désir d'étonner et de surprendre par l'originalité de son costume peut n'être qu'un ridicule chez qui se sert de

ce moyen, comme du seul dont il dispose pour attirer l'attention du grand nombre. A un Barbey d'Aurevilly on peut pardonner ce travers. Au reste, son dédain superbe de l'opinion commune devait lui faire éprouver une secrète satisfaction à n'être connu que pour la forme de sa redingote, la nuance de son gilet et la coupe de son pantalon du vulgaire pour qui ses livres n'étaient point écrits. Il n'a pas à craindre qu'on lui donne la place qu'il demandait pour la statuette de Brummel, « statuette d'un homme qui ne mérite guère que d'être représenté en statuette ; curiosité de mœurs et d'histoire, bonne à mettre sur l'étagère d'un cabinet de travail ». Ceux qui connaissent vraiment Barbey d'Aurevilly mettront au rang qu'il mérite d'occuper, très haut dans la hiérarchie des grands écrivains, ce fier « connétable des lettres », romancier et puissant, critique fougueux, catholique mieux que d'intention, que son tempérament outré, la verve de son imagination, l'exubérance de son style ont bien pu faire prendre pour un « romantique attardé », mais qui semble vraiment, si l'on y regarde de plus près, moins proche de ses devanciers immédiats que des grands maîtres classiques, par son amour pour tout ce qui est fort, robuste et sain, par son culte de la vérité solide, enveloppée dans la beauté d'une forme harmonieuse.

André Pavie.

Une hypothèse mystique sur l'origine de l'homme

Un vénérable patriarche des environs de Lyon (la ville des penseurs érudits et mystiques), lecteur assidu de la Bible et de la nature, dont-il chercha toute sa vie à scruter les mystères les plus profonds, les secrets les plus intimes, encore inexplorés par la science ou l'exégèse, M. G... émet dans ses *Etudes Bibliques*, dont il veut bien me donner la primeur (le livre devant paraître par souscriptions), une hypothèse nouvelle sur l'origine de l'homme, qui serait, selon lui, la clé de l'*Apocalypse*, de la *Genèse*, de la Mythologie, de plus d'un mystère de la nature et jetterait sur le Péché Originel, sur la Rédemption et la Justice en ce monde, sur toute l'économie chrétienne encore si obscure, une lumière qui, pour tomber de très haut et venir de très loin, n'en serait que plus profondément révélatrice et suggestive.

Il s'agit d'une idée, pressentie par Platon et Pythagore, abandonnée depuis aux rêveries des poètes, aux fantaisies des Hindous ou aux divagations de la Métempsycose, et qu'une étude plus approfondie des textes génésiaques et apocalyptiques, non moins que des mystères de la nature et des harmonies du monde, transforme en hypothèse scientifique probable sinon certaine : l'origine céleste de l'homme, la vie antérieure et spirituelle de toute l'humanité.

Qu'elle se concilie ou non avec le darwinisme, dont elle paraît l'extrême antipode, mais non la contradictoire, cette théorie serait la justification, non plus métaphorique et morale, mais réelle et historique de la réminiscence platonienne, des idées innées de Descartes, du vers divin de Lamartine :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux,

et de ces sublimes strophes de Victor Hugo, qui semblent bien répondre à l'un des pressentiments les plus profonds de l'âme humaine :

Avant de ramper sur la terre,
Je sens que jadis j'ai plané.
J'étais l archange solitaire,
Et mon malheur c'est d'être né.

Hélas ! Hélas ! c'est d'être un homme,
C'est de rêver que j'étais beau,
D'ignorer comment je me nomme,
D'être un ciel et d'être un tombeau !

C'est d'être un forçat qui promène,
Son vil labeur sous le ciel bleu,
C'est de porter la hotte humaine
Où j'avais vos ailes, mon Dieu !

On dira : « C'est de la poésie ». Mais notre auteur précisément, prétend fournir à cette poésie — (et le grand poète n'est-il pas souvent celui qui devine, *vates*) — une justification scientifique. Il m'est difficile de donner une idée approximative de cet important travail, et des preuves multiples apportées à l'appui d'une conception, bizarre en apparence, mais féconde en points de vue nouveaux et en clartés pour l'intelligence, même orthodoxe.

Le premier soupçon de l'hypothèse remonte à ce texte de l'Apocalypse (de l'Apocalypse qui n'est point seulement pour notre auteur le récit prophétique de l'avenir de l'Eglise, comme l'a cru Bossuet, ni même son histoire totale — mais le grand Livre de la destinée humaine, de nos origines et de nos fins, de l'A et de l'Ω) : — « Et la troisième partie des Etoiles (des anges) fut entraînée par la queue du Dragon et précipitée en terre » (1) Il ne semble point s'agir ici, comme on a pu le croire longtemps, des anges révoltés et positivement sataniques, mais d'une troisième partie des anges (*tertia pars*, par opposition aux deux parties belligérantes), anges faibles et lâches ou indécis entre le pour et le contre, qui n'allant pas jusqu'à la révolte ouverte ni jusqu'à la fidélité courageuse, furent entraînés par la queue du Dragon, c'est-à-dire par les anges révoltés et sataniques. « Qui n'est pas pour moi est contre moi », a dit le Dieu de l'Ecriture. Mais, trop noirs pour le ciel, ils ne l'étaient point assez, ils ne l'étaient point assez pour l'abîme. Ils furent jetés ou restèrent emprisonnés dans la matière, *in terram*, c'est-à-dire, selon la profonde théorie de notre philosophe, très conforme à la justice immanente, dans leurs propres œuvres.

Qu'est-ce en effet, que cette « *terra inanis et vacua* », cette terre informe et vide, chaotique, dont parle Moïse au 2e verset de la Genèse ? Est-ce que Dieu peut être l'auteur du chaos ? et serait-ce digne de sa toute-puissance et de sa toute beauté d'avoir produit d'abord la confusion et le désordre, fût-ce pour l'ordonner et l'organiser plus tard ? Dieu n'a pu faire que la beauté, l'intelligence, l'amour. Il n'a pu faire que l'esprit, — et la matière à l'état parfait, pur, radiant, éthérique, souple à tous les mouvements des pensées, à toutes les impressions des esprits, qui s'en servent comme de moyen d'expression, et pour y refléter leurs images, pour

(1) Ch. XII.

y mirer et traduire à l'extérieur d'eux-mêmes, comme en des photographies animées et souples, comme en un cinématographe vivant, leurs propres physionomies spirituelles.

Les anges fidèles et vainqueurs ont fait de ce fluide éther leurs auréoles glorieuses et toutes les merveilles du paradis ; les révoltés en ont fait l'abîme, qui est devenu leur demeure, leur état mental et physique ; et les anges neutres n'ayant réussi, dans l'indécision de leurs rêves contradictoires, à produire que le *chaos*, reflet de leurs pensées (*terra inanis et vacua*), y ont été enfermés comme dans leurs œuvres.

Mais Dieu, dans sa misérisorde (ne convenait-il pas qu'en cette grande épopée spirituelle la miséricorde eût sa part ? *tertia pars*), Dieu avait résolu leur rédemption, possible par une nouvelle épreuve, et ici commence l'œuvre de la création du monde matériel proprement dit, ou plutôt de l'organisation intelligente, de la mise en valeur divine de ce chaos où soudain jaillit la lumière *Fiat lux* ! Ici s'ouvre le récit de la *Genèse* et le lent travail de formation de l'univers physique qui aboutit à l'apparition de l'homme.

l'Homme ! l'homme sur la terre et sur toutes les planètes (car notre auteur est un fervent de la pluralité des mondes), l'humanité terrestre et universelle, voilà précisément la forme de cette nouvelle épreuve qui est notre propre histoire, simple épisode de la tragédie immense et spirituelle qui eut son origine et aura son dénouement au fond des cieux.

Dès lors, bien des points ténébreux s'éclairent dans la vie et l'Ecriture. Telle, cette question si débattue, si angoissante, du Péché originel, un des gros scandales de l'incrédulité et du sentiment de justice apparente, puisque nous serions punis, semble-t-il, pour une faute que nous n'aurions point commise ; — tandis qu'en l'hypothèse de notre commentateur, où nous naissons positivement et personnellement coupables, le péché d'Adam, qui est une récidive dans son auteur, l'est encore en nous en vertu d'un consentement probable, d'un contrat originel qui, lors de la première chute céleste, nous aurait fait choisir ce chef pour arbitre, pour mandataire et représentant collectif dans l'épreuve future entrevue et acceptée.

Ce n'est pas seulement sur le Péché originel, dont la gravité s'éclaire ainsi de nos fautes antérieures et d'une responsabilité pleinement voulue et engagée d'avance ; c'est sur la question plus obscure encore de la prédestination, c'est sur le mystère irritant de l'inégalité des conditions et des souffrances humaines (si exploitées aujourd'hui, sans parler du socialisme, par les doctrines du Spiritisme et de la réincarnation), c'est sur la vie humaine tout entière, que l'hypothèse nouvelle projette une lumière explicative et ration-

nelle. On comprend en effet que chacun naisse dans les conditions d'épreuve qu'il a méritées, ait en ce monde la place qu'il s'était choisie par ses actes, et que la différence des responsabilités antérieures puisse produire celle des destinées actuelles,jusques et y compris ces deux extrêmes de la prédestination et de la malédiction. Une mère, penchée sur le berceau de son enfant qui souffre, ne peut plus dire à Dieu « quel mal a-t-il donc fait ? » et nul d'entre nous n'a plus le droit d'arguer de son innocence contre les prétendues injustices de son sort.

C'est pour expier la triple chute de l'humanité : d'abord dans la vie antérieure, puis en Adam comme arbitre ou mandataire, puis en Adam comme ancêtre humain, que Jésus est tombé trois fois sur la colline de la Passion, après le triple reniement de l'apôtre qui, lui aussi, rappelle notre triple chute.

Tout le Christianisme, revu à la lueur de l'idée nouvelle, prend une signification plus précise et plus profonde. La *Genèse* s'éclaire de l'*Apocalypse, l'Apocalypse* de la *Genèse*, et notre auteur établit entre ces deux livres, à la lumière de sa théorie, un parallélisme extrêmement ingénieux, subtil par endroits, qui serait trop long à reproduire ici.

Comme la religion, la nature est pleine de symboles, de figures suggestives d'une triple vie, d'une triple destinée. L'insecte ailé produit la larve qui rampe, qui broute et qui, à son tour, après une longue épreuve, reprend des ailes et remonte à l'état parfait. Tout vivant produit l'œuf ou la graine, c'est-à-dire, la vie inclose, limbaire, la chrysalide, d'où renaîtra le vivant.

La légende des peuples les plus épris de la Tradition (cette mémoire populaire), ne remonte t-elle pas toujours à un âge d'or, à des chronologies fabuleuses, comme celles de la Chine ou de l'Inde, à des combats de dieux et de Titans, à des mythologies fantastiques, souvenirs probables d'une vie antérieure, dont la théorie de la réminiscence platonicienne, nos propres rêves, les idées de notre intelligence, la nostalgie de nos désirs, semblent l'émanation lointaine ? Si nous avons perdu la mémoire consciente et précise de cette origine immémoriale, en nous annihilant pour ainsi dire dans la nuit des limbes et du chaos primitif, c'est que cet oubli était sans doute nécessaire au mérite de notre seconde épreuve. Le fleuve fabuleux du Léthé n'en est-il pas le symbole?

D'où viendrait d'ailleurs cette foi antique et persistante de tout l'Orient à la réincarnation et à la métempsychose, si ce n'est de cette grande tradition défigurée, qui, précisément peut-être, à cause de ces défigurations si faciles et si dangereuses, ne fut jamais enseignée par l'Eglise. L'Eglise

n'a pas d'ailleurs pour mission (on commence à le savoir aujourd'hui) d'enseigner la vérité en tout genre, ni même d'enseigner d'un seul coup la vérité religieuse tout entière, et il est permis de faire des découvertes, non seulement dans la science, mais aussi dans l'Ecriture. Le dogme lui-même se développe, s'approfondit, s'éclaire, s'enrichit d'aperçus nouveaux, de points de vue et d'horizons plus vastes, plus harmonieux.

Je n'ai ni la prétention ni le pouvoir, sur une question qui touche de si près, en sa partie théologique, à l'interprétation des Livres Saints, d'émettre un avis compétent, non plus que de développer les preuves, de discuter les textes ou même de les citer ; mais à me placer sur le terrain simplement philosophique, de cette philosophie religieuse qui n'est à mes yeux que le sens de l'harmonie et de l'unité universelle, je ne puis m'empêcher, en dépit des points faibles peut-être qu'une censure absolument rigoureuse pourrait découvrir (je ne sais) dans la trame des raisonnements ou des interprétations du commentateur, d'admirer la largeur de conception, l'illumination soudaine de plus d'un sommet, de plus d'un détail de la doctrine chrétienne, la cohérence parfaite et l'ampleur et *l'unité* de l'œuvre divine, telle qu'elle nous apparaît dans le jour nouveau de cette hypothèse grandiose, qui nous change quelque peu de nos théories matérialistes et de nos origines simiennes.

Cette lutte antique des bons et des mauvais anges, qui est comme la base de l'enseignement de l'Eglise catholique, n'est plus alors un simple épisode — quelque peu oiseux, semble-t il, — d'une histoire extraterrestre, qui, en somme, ne nous intéresserait guère plus que les catastrophes de Sirius ou les éruptions de la lune. Elle devient notre propre histoire, et l'on comprend que l'Eglise et l'Ecriture, si avares des détails de curiosité pure ou de pure connaissance intellectuelle, aient insisté sur ce fait comme sur le centre même de leurs dogmes et de leurs enseignements. C'est qu'en réalité cet événement extra-humain est un événement humain, l'événement capital de notre humanité, le récit même de nos origines.

Et voilà aussi pourquoi la lutte continue parmi nous des bons et des mauvais anges, qui, si nous n'étions point leurs frères, si nos relations anciennes et intimes avec eux ne leur donnaient le droit de s'entremêler de nous, sembleraient quelque peu des intrus et des étrangers, dont l'intervention manquerait de raison d'être ou de justification suffisante. Mais le cachet des œuvres de Dieu est l'unité et l'harmonie : Dieu n'a fait qu'une œuvre, immense, colossale, éblouissante, spirituelle, angélique. L'univers phy-

sique, dont la science est si fière et qu'elle prend pour l'unique réalité, n'est qu'un épisode de l'univers véritable, du divin plérome, comme le nomment les Gnostiques, une île apparue, par la conflagration des Eléments spirituels, dans l'Océan d'intelligence et d'amour. Sur cette île flottante et ballottée par tous les courants de l'esprit pur, dont peut-être les forces physiques elles-mêmes ne sont que les émanations mystérieuses, et nos propres pensées et nos propres volitions des échos ou des reflets, l'homme est un assiégé dans la grande bataille éternelle où la neutralité est impossible. Entraînée par la queue du dragon, *l'armée des neutres* est devenue, par la miséricorde de Dieu, l'Humanité, où il semble bien que la neutralité en effet soit la note apparemment officielle. Mais l'homme est pris dans la grande lutte ; et, de plus en plus ardente, la lutte des Titans et des dieux l'entraînera à l'affirmation totale ou à la pure négation, à l'amour ou à la haine, dans les domaines du *Non serviam* ou du *Quis ut Deus!* dans la sphère angélique et spirituelle où il a pris naissance ; et c'est lui peut-être qui dira le dernier mot et terminera la bataille en rentrant dans la *patrie* (je souligne le mot, qui n'a sa vérité que dans notre hypothèse), la patrie perdue et reconquise, la maison du Père qui a bâti le monde et agité le chaos pour retrouver la drachme enfouie, la bergerie du bon Pasteur ramenant sur ses épaules sanglantes la brebis égarée. L'incident humain sera clos, et nous serons « comme les anges de Dieu (1) ».

JOSEPH SERRE.

(1) Encore une fois (ceci soit dit pour les orthodoxes) je ne me porte point garant de la vérité d'une thèse dont je ne suis ici que le rapporteur sympathique parce qu'elle me semble bénéficier du principe : *du dubiis libertas*. On est libre aussi de n'y voir qu'un rêve, un peu mieux prouvé seulement (ce qui est peu dire, il est vrai) à coup sûr plus beau et plus religieux que l'hypothèse simienne, laquelle cependant, pour ce qui est de notre corps tout au moins, n'a jamais été condamnée par l'Eglise et fut même soutenue par d'éminents catholiques. Or si l'Eglise n'a jamais fixé le mode selon lequel « Dieu pétrit le corps d'Adam », l'origine de l'âme « qu'il lui insuffla » est-elle mieux déterminée ? Je crois que la question reste ouverte et mystérieuse. En tout cas l'hypothèse de M. G. ne me paraît pas entamer l'intégrité du catholicisme, mais s'y superposer seulement comme un chapitre antérieur et inédit. Elle ne rature pas une ligne du dogme, n'altère (ce qui est le fait de toute hérésie) aucune vérité chrétienne. Simple préface, non révélée, donc hypothétique, du grand livre de la foi, elle laisse le livre intact, qu'on l'ajoute ou la supprime. Elle n'est qu'un rayon de plus, duquel il faut dire avec le poète :

Qu'en est-il de ce rêve, et de bien d'autres choses !
Il est certain, Seigneur, que vous seul le savez.

Poème en prose.

Mon orgueil

Parfois je compare mon Orgueil à quelque épée sans gaîne, nue et droite. Celui qui la porte, d'habitude va seul, par des routes désertes. Le soir pourtant il entre, pour s'y reposer, dans l'auberge aux carrefours rencontrée.

La maison est emplie de tire laine, ruffians et coureurs de chemins, bravis masqués, voleurs à faces noires, tous gens qui portent, en place d'une épée, dessous leurs longs manteaux, l'aiguille assassine du stylet ou l'hypocrite triangle du couteau.

Sans les regarder, celui qui porte l'épée nue de mon Orgueil pénètre dans la salle basse, traverse les reflets rouges du foyer, l'épaisse fumée des lampes et des pipes. Il va droit à la table de chêne ; il y jette la lueur blanche de la lame. Et tandis que le silence autour de lui s'élargit, l'homme, — en face des ribauds dont les mains se crispent aux manches des poignards — l'homme qui portait l'épée gravement demande qu'on le serve.

Ils sont vingt près de lui que la seule clarté de l'épée nue courrouce. Vingt qui mesurent du regard le fil tranchant de l'arme et sa pointe acérée. Vingt qui comparent à son éclat trop franc, le terne éclat de leurs poignards trop courts, tous dans des gaînes de cuir encore dissimulés.

Ils sont vingt qui devant l'épée nue, craignent d'affronter à son acier sans tache leurs fers honteux souillés de lèpres. Vingt qui crèvent de haine et de peur et de rage et qui, blêmes de cruauté, demeurent sans mouvement autour de celui qui boit et qui rêve, sans crainte. Car la lueur de l'épée étendue, entre eux et lui, ouvre sur le bois de la table de chêne, comme une fosse blanche.

Un jour qu'il sera fatigué de marcher et rêver et s'asseoir, l'homme en quittant l'auberge, dédaignera de prendre l'épée claire et sans tourner la tête, voudra gagner la porte.

Ce jour-là, les poignards que la peur immobilisait, sortiront de leur gaîne et perdant son sang par vingt blessures, l'homme assassiné, sans un cri, tombera sur le seuil.

Mais quand tire laine et coureurs de chemins, bravis masqués et spadassins à faces noires, voudront prendre l'épée sans maître, tous les vingt, tant son poids sera lourd et leurs mains tremblantes inhabiles, sur la table où sa lueur les gêne encore, devront l'abandonner.

GUY LAVAUD.

« La Fontaine » de Victor Rousseau, statuaire

Depuis plusieurs années un groupe d'élite admet Victor Rousseau. Il est né en 1866, son premier succès date à peine de 1890, et déjà, en 1904, M. Paul Lambotte pouvait écrire : « La préoccupation unique du sculpteur fut jusqu'à présent de mettre au monde des œuvres. Celles-ci existent, éloquentes, indiscutables. Les succès aux grandes expositions, la renommée, les commandes — corollaires logiques et non escomptés — surviennent à leur heure. Le jeune maître n'a rien sacrifié de son idéal pour les obtenir » (1). Et cette réceptivité du public semble paradoxale si l'on sait qu'à Bruxelles, un sculpteur, Jef Lambeaux, était unanimement glorifié qui se réclamait de tendances absolument opposées. Les deux artistes sont Belges. Lambeaux (2) était la cendre souillée, Rousseau est les fleurs du Paradis. Sa pensée est subtile et religieuse, Albert Mockel avec tact a su le dire (3). Mais tous les lecteurs ne connaissent, peut-être, l'étude de Mockel. Donc, il me faut définir le talent de Victor Rousseau. Après, je vous parlerai de « La Fontaine ».

Or, *Devant les Etoiles*, une figurine de bronze, synthétise étroitement ce talent singulier. Le personnage est tendre et beau. « Ce n'est pas le classique poète sombre, la face ravinée par le malheur, exténué de soupirs, et qui, en une nuit d'insomnie, la tête brûlante, enceinte de mille chimères, fuit en une lugubre pérégrination, se désaltère d'amer espoir sous un ciel constellé. Cet orphée jeune n'a point lutté, devant lui les obstacles s'affaissent, les parfums montent d'un sol scintillant, les fleurs fraîches naissent, un génie tutélaire dresse à ses côtés l'égide princière. Aucune rancœur, nulle amertume ne lui martyrise l'esprit. Ni le dépit tenace, ni la haine torturante n'ont touché ce corps

(1) Paul Lambotte : Victor Rousseau (*L'Art flamand et hollandais*, T. I, 1904).

(2) † le 5 juin 1908.

(3) Albert Mockel ; Victor Rousseau, étude accompagnée de sept reproductions d'œuvres de statuaire, Paris, *La Plume*, 1904.

fait de sérénité ; il est divin et le charmant *inciela* du Dante précise magnifiquement l'ample grâce de cette œuvre. Son geste dit une vague mélancolie, une même nostalgie du divin que son paire dans l'empire supra-terrestre, Seraphita-Seraphitus. Ce mouvement prostré du bras qui reste tendu pour dévoiler Isis, dont il n'a pas souffert, et qu'il veut quitter, et la courbe majestueuse de la draperie qui semble une aile, cette allure éloquente décèle un spleen suprême, mais sa peine vibre adoucie de tous les rayons ineffables qui le pénètrent par les yeux pour illuminer son âme. Moins encore qu'au poète classique, il ressemble à l'athlète novice, qui, drapé, évoque le débardeur. *Devant les Etoiles* est d'un « voyant » de la plastique ; les formes, bien loin de rappeler les produits d'une culture vraiment physique, s'y spiritualisent ; elles sont d'ailleurs réelles tout en sortant triomphalement de la vie ; sa face touche le ciel, ses genoux reposent sur un des sommets de l'humanité consciente ». (L'*Occident*, 1905).

Vous entendez quelles émotions un tel art fait vibrer ! Je veux vous dire celles, — d'un parfum inoubliable — dont me charma une des œuvres de Rousseau.

Ce fut le jour que je souhaitais une exposition où eut palpité l'idéal de la subtilité et de l'eurythmie, — où des ondes de divin se fussent courbées en l'atmosphère comme arcs en ciel dans l'azur, — où les cœurs éblouis eussent sonné plus haut que les bouches, éteint les flammes de la parole, — où seuls les signes muets eussent versé les forts breuvages, les délires nobles et sereins.

Dans un angle obscur je traçai ce pauvre souhait, naturel, et que selon toute évidence, il est toujours urgent de formuler. D'ailleurs, il est l'expression de ce qui à l'intérieur de nous, au fond immaculé de nous, demeurera éternellement sacré. Donc, là je fis l'inventaire de mes désirs, de ces désirs aujourd'hui prohibés, telle une enfant repoussée sur la plage, et qui y habite au soleil, de ses yeux exaltés, le soir, contemple sur son grabat sa moisson de cailloux roses et de coquillages transparents. Dans un angle obscur, car quelques pensées ne souffrent ni luttes, ni combats. Les armes exhibées déjà les flétrissent, et les fragiles plantules ébranlées dans notre âme, transpirent douloureusement du sang de leurs racines.

Et mon souhait fut exaucé, et je vis, trente à la fois, des statues de Rousseau. Je l'aime depuis avant dix-neuf cent cinq où je dis (1), sans connaître l'homme, ma suprême admiration pour ses œuvres. L'année suivante, il avait alors quarante ans, je le vis, et sa tête de Christ espagnol, — le

(1) Victor Rousseau, statuaire. (L'*Occident*, T. 8, 1905.)

Christ portant la croix de Luis de Morales, au Louvre, — m'apparut telle que mon imagination, émue par l'idéale splendeur de son art, me l'avait dessinée.

Le chapeau à la main, nous restâmes longtemps dans une foule, où les connaisseurs courbaient l'échine et se pâmaient près de ternes tableaux. Nous avions, il semblait, pris pied sur un roc blanc, parfumé et fleuri, entouré des glauques serpents d'une mer hargneuse et basse. Au-dessus de nous, un disque bleu était dans le ciel noir découpé ; et la brise triviale des discours n'arrivait dans la colonne de paix et de beauté radieuse où nous dîmes peu. Nous nous quittâmes, et dans ma mémoire j'emportais des merveilles.

L'une d'elles, *La Fontaine,* comme une lumineuse image, s'éleva récemment parmi mes souvenirs en lisant celle-ci de Paul Claudel :

> Nous avions réuni nos bouches comme un seul fruit
> Avec notre âme pour noyau (1).

Ici, ce noyau c'est l'espace divinisé où voguent les aspirations d'une théorie de jeunes vierges, vers des jeunes hommes. Ceux-ci, de leurs gestes et de leurs yeux irradient de la tendresse, de la foi et de l'espoir dans le même espace palpitant. Ces figures, dont nous lisons les ravissements, apparaissent délicieuses et sereines. Les mouvements et les regards nous balancent lentement du groupe des femmes à celui des hommes, et des hommes aux femmes. Mais l'oscillation ralentit progressivement sa course pendant que nous nous pénétrons des sentiments qu'expriment les formes. Bientôt elle vibre sur place, et là, précisément, où les rayons d'émotion convergeent et se croisent comme ceux du soleil dans une lentille de cristal. De ce centre enflammé se précipite et s'allonge, jusque dans notre cœur, une gerbe de tiède joie, et sûre. Maintenant, c'est ici le suprême idéalisme de Victor Rousseau : les expressions touchent le cœur d'abord, comme les épisodes de la vie du Seigneur.

A la vouloir trop commenter, on risquerait fausser la « ligne » véritable de cette œuvre, où la résolution des accords aboutit *abstraitement* à une émotion *puissamment humaine.* J'ai donc seulement dit l'impression profonde que me donne le souvenir de la princière *Fontaine* ; voici la distribution des rôles dans cette scène ineffable.

Le groupe des jeunes hommes, où il y a des masques suprêmes, se penche très peu, prêt à s'avancer vers les jeunes femmes. Celles-ci sont d'âges différents, mais aucune n'est enfant, ni vieille. L'aînée n'est plus sur notre

(1) Paul Claudel : *Tête-d'Or* (première édition).

terre,sa pose hiératique et sa tête un peu impersonnelle indiquent subtilement qu'elle est sage, résignée et soutenue par de réelles visions de purs devenirs, situés plus loin. Elle paraît, en outre, le génie tutélaire d'une merveilleuse vierge, sensitive blottie dans la sereine atmosphère qu'elle lui garde. La plus jeune cède aux effluves attractrices, et penche vers le groupe des adolescents ; mais l'esthétique et l'expression de l'ensemble ont voulu qu'elle restât plastiquement liée à la théorie olympienne. Parmi les autres, des femmes se grisent du parfum d'un bouquet. Entre les deux groupes, un plan perpendiculaire est le champ, le « noyau » où a lieu la projection indescriptible que j'ai fait pressentir.

Ce n'est pas de passion seulement que parle *La Fontaine*. Il y va de cette douleur que nous sentons quelque jour au dernier terme de notre adolescence, et que nous éprouvons affreuse parce que les bouffées animiques qui montent en nous toujours s'évanouissent, parce que leur conclusion nous laisse toujours insatisfaits, n'est jamais celle que nous espérions, n'étant qu'une évocation, une vision idéale.

Il faut qu'une œuvre soit prodigieusement élevée, pour qu'elle nous fasse frémir d'une aussi profonde émotion, de celle qui nous agite aux premiers moment de la vie consciente de notre âme. Or, par des figures de vierges et d'éphèbes Victor Rousseau a exprimé ce moment sacré, dont l'amour des sexes, habituellement, reçoit le puéril hommage.

Rousseau est d'ailleurs le sculpteur de la blanche jeune femme, qui n'est encore salie à nos yeux ; du jeune homme plein de foi, pensant, et le regard intérieur. Et, les figures de ses vierges sont illuminées par des larmes de bonheur inviolé, et leurs yeux célestes, leur sourire, leur front, évoquent le parfum profond et mystérieux des violettes.

mai 1908.

JEAN DE BOSSCHÈRE.

La Ville des Expiations

Livre septième

(Suite)

VI

Le vieillard m'avait quitté, et j'allais me retirer sans trop savoir le chemin que je devais prendre, lorsqu'un héraut du temple s'approcha de moi pour me diriger dans ma route. Nous nous entretenions en marchant. Nous trouvions sur notre chemin des édifices dont il m'expliquait l'usage, sans m'y faire entrer. Je crois utile de consigner ici ce que j'ai appris par mon guide. Ce sont des enseignements qui n'ont pas sans doute l'importance des autres, mais qui cependant ont aussi une grande importance.

Le collège des théosophes a fondé une sorte de Panthéon, qui se nomme la salle des bustes et des statues ; c'est par un jugement solennel que cet honneur est décerné, et que les rangs sont assignés à chacun dans le Panthéon. Les bustes sont destinés aux personnages dont on ne peut pas présenter la vie entière, la pensée complète, à l'admiration ou à la vénération, des hommes, et qui cependant ont bien mérité d'eux, soit en élevant leurs facultés, soit en enchantant leur imagination, car tous les genres de gloire, de renommée y ont leur place ; c'est la récompense de tous les genres de mérites ou de vertus. La statue, sans doute, est pour ceux seulement qui ont laissé un nom irréprochable de tout point, tels qu'Hermès, Pythagore, Fénelon. Ainsi Napoléon a un buste et saint Vincent de Paul une statue.

L'hiérophante m'avait instruit d'une doctrine sur les arts, qui, je le comprends, avait été inspirée par la noble pensée du Panthéon. Mon guide, à son tour, me développe une théorie complète, qui m'a paru très relevée.

La nudité dans les statues n'a rien d'indécent ; il m'en donne une raison que je puis appeler physiologique, et que je m'abstiendrai d'expliquer. C'est l'instinct et non la réflexion qui a fait cette découverte, sans laquelle, il faut le

dire, l'art statuaire n'existerait pas. Les autres raisons sont générales et s'appliquent à tous les arts ; elles sont puisées à la même source où nous allons pénétrer.

Ainsi donc les belles représentations de la nature humaine par les arts d'imitation, sont des représentations qui, par l'essence même de l'art, placent la nature humaine, je ne dirai pas au dessus de son assujettissement aux sens, mais dans un état où la pensée puisse et doive l'oublier complètement. Une misère n'est point une beauté. La pureté est la première condition de la beauté comme elle est le fondement de tous les préceptes de l'art. La beauté est un reflet de l'âme immortelle.

La poésie de la vie en est la vraie réalité. Toutes les fois que les poètes sont descendus jusqu'à exalter notre misère, jusqu'à flatter nos faiblesses, jusqu'à faire, si l'on peut parler ainsi, l'apothéose des félicités des sens, ils ont méconnu la véritable inspiration. Malgré les formes élégantes qu'ils ont employées, malgré les expressions voilées dont ils se sont servis, ils n'ont pas moins péché contre l'inspiration qui était en eux, contre la nature divine de l'art. C'est comme un sacrilège et une idolâtrie ; toutes leurs habiles périphrases sont presque des crimes de plus. Jamais les poètes primitifs ne méritèrent un tel reproche. « Les nôtres, me disait mon guide, cherchent à imiter en cela les poètes primitifs. »

La peinture s'est aussi quelquefois ravalée ; elle est tombée aussi dans l'idolâtrie, et ses voiles indécents n'ont été alors que des périphrases criminelles.

Il semble que la statuaire placée dans une sphère plus complètement idéale soit plus dans l'impossibilité d'en descendre. Elle ne pourrait altérer les lignes de la beauté sans cesser d'être. La poésie et la peinture doivent rendre leur inspiration analogue à celle de la statuaire. On pourrait dire, au reste, dans l'hypothèse la plus générale, que l'apogée appartient à l'inspiration statuaire, et le drame à l'inspiration pittoresque. En un mot, les arts et la poésie, qui est le plus élevé de tous sont tenus de représenter l'homme, avant la déchance, lorsqu'ils veulent le représenter dans sa beauté ; ils se dégradent en le représentant après, s'ils le font avec de lâches condescendances.

Sans doute, ils peuvent peindre les abaissements et les misères de l'homme, mais que ce soit en gémissant.

Malheur au poète corrupteur. Il voudrait faire croire que les gloires et les joies de la terre ressemblent aux gloires et aux joies du ciel. « Nous n'interdisons pas au génie, disait mon guide, la liberté d'user de cette noble puissance qui lui est donnée de charmer les ennuis de notre exil ; mais nous lui interdisons la faculté de nous faire oublier

notre patrie. » Ainsi la pensée de l'épreuve ne cesse d'être la pensée dominante, qui produit tout dans la ville des Expiations.

Mon guide m'expliqua ensuite les lois de la poésie dramatique, telles qu'elles sont exposées par le collège des théosophes. Il me parla d'une de leurs trilogies, dont Zénobie est le sujet. Dans la première tragédie, on voit cette reine de Palmyre au sommet de la gloire humaine. Son nom retentit dans tout l'Orient. Cette grande gloire est loin de la satisfaire. Elle subit l'initiation du polesthéisme, et elle en connaît l'insuffisance. Là se trouve une peinture animée des mystères, mais les hiérophantes des mystères de la gentilité commencent à s'apercevoir que l'Empire religieux leur échappe. Ils ont recours tantôt à une philosophie mystique, tantôt, à une théurgie occulte. Ils ne connaissent rien aux destinées de l'avenir. Les oracles ne sont plus secondés par la croyance des peuples.

Dans la seconde tragédie, tout cet état s'éclipse. Les calamités succèdent aux calamités. Zénobie, retirée dans ses palais et se ressouvenant de Salomon, a recours à l'initiation juive. Elle se fait instruire dans les traditions du peuple de Dieu ; elle lit leurs livres. Elle craint que ses malheurs ne soient une punition de l'oubli où elle est restée de la foi de Salomon, fondateur de Palmyre. Elle attend avec une vive inquiétude les Romains, qui furent ses alliés, et toutefois elle se dispose à une dernière et vaine résistance. Il y a dans toute cette tragédie un pressentiment de fin, je ne sais quelle terreur d'une ruine et prochaine et inévitable.

Dans la troisième tragédie, tout est perdu. Zénobie, les mains attachées avec une chaîne d'or, est offerte à la pitié du monde. C'est ainsi qu'elle sera conduite à Rome, pour orner le triomphe de Valérien. Cette reine malheureuse a découvert, dans les traditions juives, la promesse du Messie. Elle est instruite, dans les fers, de la réalisation de cette promesse. Elle se fait raconter l'établissement merveilleux du christianisme par toute la terre. Elle conçoit le désir de l'initiation chrétienne.

Hors de la trilogie, et après la consommation de cette triple action dramatique, une scène lyrique représente Zénobie dans les solitudes de Tivoli, tout entière à la contemplation chrétienne. C'est une sorte d'apothéose sur la terre, c'est-à-dire une peinture calme et solennelle de l'âme humaine prenant déjà possession de ses destinées éternelles. Ainsi l'immolation forcée de toutes les vanités de la terre devient, par la force toute puissante de la volonté et de la foi, une immolation libre.

Cette triple initiation de Zénobie rappelle la triple et successive initiation du genre humain. Zénobie est soumise

à toutes les épreuves, entre dans toutes les voies préparatoires. Elle est ainsi une image et un type de l'humanité. J'ai passé sous silence tout ce que les différentes situations de Zénobie ont de personnel à cette reine infortunée. Je n'ai voulu que faire comprendre la donnée générale du poète.

Le sujet national de Jeanne d'Arc a également été traité sous la forme de la trilogie antique.

Première action. Peinture de la France envahie par l'étranger ; peinture des diverses races qui sont destinées à s'assimiler pour former l'unité des mœurs françaises. Jeanne d'Arc prothétesse et interprète du sentiment national ; ce sentiment devient son essence et sa vie. Elle est poussée à l'action au lieu d'être poussée à la vaticination ; haut degré de l'enthousiasme, qui est l'inspiration même. Elle dit adieu à sa chaumière. Le signe de sa mission ne lui manquera pas, elle trouvera l'épée, elle délivrera Orléans. L'instinct de l'avenir produit la foi de la victoire.

Deuxième action. Entrevue avec Charles VII. Cour de Chinon. Combat de l'inspiration contre les préjugés de la raison. Première accusation de magie. Cette puissance inconnue qui vit dans l'héroïne n'est-elle point une puissance fascinatrice ? Haute et lumineuse intelligence de Jeanne d'Arc. Elle marche au siège d'Orléans avec son drapeau, qui sera vainqueur et qui restera innocent.

Troisième action. Jeanne d'Arc a délivré Orléans. Elle est à Reims. Le Roi est sacré. Le sens prophétique de l'héroïne s'évanouit. Les souvenirs de l'enfance la viennent assiéger. Elle veut retourner dans sa cabane, auprès de son vieux père. Une tristesse immense s'empare d'elle, parce qu'elle ne peut aller revoir le pays de sa naissance ; elle pense à la chapelle où elle reçut ses premières inspirations, au chêne où elle entendit des voix, comme l'antique Vola des races primitives du Nord.

Après les trois actions qui constituent la peinture de la mission si merveilleuse de Jeanne d'Arc, vient une composition dithyrambique pour l'apothéose du personnage. Voix populaire de sorcellerie. Le jugement, la mort. L'âme s'envole dans les régions de la vérité. La sentence inique sera cassée, d'abord par l'organe suprême du pouvoir religieux, ensuite par l'organe tardif et misérable du pouvoir politique ; et Dieu vengera la mort injuste de sa prophétesse.

Tous les événements, toutes les révolutions des peuples étant des crises de progrès ou de décadence, et ces crises étant analogues chez tous les peuples, les représentations théâtrales, destinées à les rappeler, peuvent être toutes ramenées à une analogie philosophique, à un symbolisme poétique ; mais il faut que l'analogie soit sentie et non

exprimée, que le symbolisme repose dans la puissance de la composition.

Tarquin-le-Superbe, Junius Brutus, mort de Tarquin : trilogie où toute la chose romaine est expliquée et développée. Le Lucumon étrusque, la lutte du pouvoir royal contre la personnalité aristocratique. Vive peinture d'oppression et de douleur d'enfantement dans les trois actions; car dans toutes les trois il y a violence et force, crise palingénésique et souffrance. Les phébéiens, matière première qu'il s'agit de former pour constituer l'élément progressif, et arriver au droit commun : telle fut la mission de la septuple royauté. Junius Brutus fait rétrograder l'initiation de Servius Tullius. L'événement de la troisième tragédie se passe à Cumes, et l'action dramatique à Rome. Dans l'ensemble de la trilogie, le génie même du peuple romain est rendu vivant. On y prévoit à la fois le décemvirat, le triumvirat et l'empire. La Ville éternelle devra produire une personnification terrible que l'on saluera dans les empereurs sous le nom d'éternité.

Toutes les actions, tous les événements, ne sont pas susceptibles d'être traités ainsi. Tragédies isolées : Romulus, le fondateur ; Numa, le théocrate ; Servius Tullius, l'émancipateur ; Coriolan, l'implacable patricien ; Camille, le patriote. Deux tragédies donnent les deux bouts d'une longue chaîne de destinées : le décemvirat et le triumvirat. Tragédies individuelles : Philolaüs, Cicéron, Thomas Morus.

Mon guide m'explique encore les lois de l'épopée, de l'épopée générale, de l'épopée nationale, de l'épopée individuelle. Il me traça le plan d'une épopée chrétienne, nommée par lui la *Foi promise aux Gentils*. L'épopée nationale est bien inférieure à l'épopée générale. L'Odyssée est une épopée générale ; car on y trouve toute la civilisation d'un temps et les traces de toutes les civilisations antérieures. Ce qui vient d'être dit explique comment en effet l'épopée répond à l'inspiration statuaire ; et le drame à l'inspiration pittoresque. Mon guide passe également en revue tous les autres genres de poésie. Il me disait les applications nouvelles qui se faisaient de l'art oratoire. Il me faisait comprendre le système de philosophie morale auquel tout se rapportait. Il me racontait tous les travaux philologiques dont on faisait un délassement d'études plus relevées. Toutefois ces travaux philologiques n'ont pas pour but seulement d'éclaircir et de fixer les textes des écrivains ; ils ont aussi pour objet d'éclairer les mœurs et l'histoire des peuples, et surtout de faire ressortir les faits relatifs aux diverses traditions. Enfin, ils sont, dans la pensée dominante, dirigés vers l'étude des monuments de l'esprit

humain. De même l'astronomie et la géographie, par une impulsion semblable, reculent vers les temps primitifs.

La suite et l'ensemble de cet entretien sont trop longs à raconter pour que je puisse être tenté de les consigner ici.

Lorsque je fus arrivé au lieu où je devais quitter mon guide, mes yeux furent bandés de nouveau. Je fus conduit par des chemins secrets jusque sur la route de ma patrie. Alors on ôta le bandeau de mes yeux et je vis encore la Ville des Expiations, mais de loin.

VII

Dans son manuscrit, Ballanche avait mis ici une note dans laquelle il disait : Il reste à me faire pour la Ville des Expiations une histoire dans la donnée de l'Homme sans nom, c'est-à-dire le tableau d'une vie entière d'expiation. Je terminerai par l'épilogue suivant.

J'ai écrit ceci, parce que j'ai cru bon de l'écrire. Je ne l'ai point d'abord pleinement publié, parce que j'ai cru qu'il fallait parler au petit nombre avant de parler à la multitude. Une voix crie dans le désert, elle est entendue seulement de ceux qui viennent au désert, ou, comme parle Pythagore, qui viennent consulter l'écho. Ceux-là vont ensuite raconter à la multitude insouciante des villes, et savent y accommoder leur langage. Et la voix qui crie dans le désert finit par remplir le monde. D'ailleurs, il faut bien en être convaincu, nous ne sommes jamais compris que par ceux qui sont en sympathie avec nous. Notre pensée tout entière n'est jamais bien saisie que par ceux qui ont des pensées analogues à la nôtre. Il faut donc commencer par fonder ces analogies, pour constater ces sympathies. Les disciples se groupent tout naturellement autour de celui qui vient énoncer leurs propres sentiments, les sentiments qui sont déjà en eux, et dont il s'est fait le représentant par l'arbitre suprême des destinées humaines. La peine de mort est un signe, le signe d'un ordre social fondé sur d'autres éléments.

Les semaines de Daniel ne sont pas longues dans le temps où nous vivons. Avec quelle rapidité en effet les situations les plus diverses se succèdent en Europe. Comme les systèmes de gouvernement sont coup sur coup frappés de désuétude ! D'autres verraient là un signe de la fin des sociétés humaines, c'est-à-dire la fin des choses. J'y vois une évolution complète, une palingénésie universelle. L'Europe ne ressembla jamais à l'immobile Orient.

Les discours dont je me suis souvenu pour assigner des limites à une pensée générale, sont loin d'être des formules

douées de quelque puissance, sont loin même d'être de simples indications. Dans la ville future, qui est en même temps la ville des réalités, mais des réalités idéales, les prêtres, les surveillants, les autres chefs tiennent des discours qui leur sont inspirés par les circonstances diverses. Les prêtres surtout savent puiser dans une religion d'amour tous les motifs de leurs instructions. Il en est de même pour les prières, les détails des cérémonies, les institutions des fêtes, la liturgie, le gouvernement civil et religieux de la Ville des Expiations, seule résurrection possible des formes antiques. Je remonte bien plus haut que la civilisation moitié cyclopéenne, moitié héroïque, moitié anarchique du moyen âge, parce que les hommes dont je me suis senti appelé à m'occuper doivent recommencer leur éducation sociale, sous la douce influence de la loi chrétienne développée ; il ne s'agit point de leur forger de nouvelles chaînes,pour remplacer les tutelles successives de l'esclavage, de la servitude, des castes, qui ont été licenciées. Il s'agit au contraire de briser, pour eux, le joug de l'antique destin ; de leur rendre les flexibles lisières de la Providence ; de les réintroduire, par des épreuves ménagées, dans la sphère de la responsabilité. Il s'agit enfin d'offrir un asile au crime, une retraite au malheur : la retraite et l'asile doivent se rencontrer dans le même lieu ; car le malheur atteste une prévarication, et le crime n'est qu'une forme du malheur.

En effet, le coupable et l'infortuné témoignent également du besoin de l'expiation.

J'ai été instruit plus tard que la ville ésotérique avait une langue sacrée.

Le livre suivant sera un poème traduit de cette langue sacrée : il tiendra lieu de la peinture d'une séance mystagogique, dont je suis obligé de m'abstenir, non point par une réserve qui me soit prescrite, mais par l'impuissance même de mes facultés. (1)

FIN DU LIVRE SEPTIÈME

(1) Il ne reste aucun fragment du Livre huitième.

Livre neuvième

Me voici, de nouveau, dans la ville régénératrice.

Cette fois, je suis immédiatement introduit au sein de la cité ésotérique.

Pendant que je cheminais le long de l'avenue du temple, avec le guide qui m'avait été donné, il crut devoir m'entretenir des divers écrits dont se compose la Palingénésie sociale.

« Mon fils, me disait-il, avoue que tu as été embarrassé pour réaliser l'Orphée aperçu par toi dans les profondeurs de la poésie primitive. Ne pouvant ni taire une histoire, ni créer un mythe, il ne t'a point été donné d'assigner une époque à ton poème ».

— « Je n'ai point dû éprouver l'embarras que vous supposez. Ma propre spontanéité suffisait complètement à mon dessin. Je n'avais point à peindre une époque fixe et positive ; je n'étais point emprisonné dans un thème prescrit, dans une spère qui eût ses limites précises. Je voulais condenser, dans une seule composition épique, les quinze siècles de l'humanité qui ont précédé l'histoire ; je voulais faire la genèse de la gentilité, suppléer, s'il m'est permis de parler ainsi, à la lacune qui existe entre la Bible et Homère. L'Orphée est donc la formule la plus générale, l'expression la plus intimement historique des traditions de l'Ancien Monde ».

— « Avoue, au moins, que les matériaux dont tu t'es servi pour les Prolégomènes ont été entassés pêle-mêle par toi, et que tu as trop laissé à ton lecteur le soin de les coordonner ».

— « Je ne voulais qu'imprimer un mouvement à leur esprit, et non lui imposer des opinions. Toutefois ce mouvement est dans une direction fortement déterminée, et si je ne montre pas le point où l'humanité doit arriver, du moins je signale sa marche à travers les siècles. Au reste, je suis venu chercher ici, et c'est ici que j'espère trouver une véritable théorie de l'avenir, la pensée éclaircie du but de l'humanité ».

— « Tu ne nierais point que tes idées te sont venues sneccessivement ».

(*A suivre*) BALLANCHE.

CHRONIQUES

CRITIQUE LITTÉRAIRE

F. T. MARINETTI. *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste.* (Sansot, éditeur, 3 fr. 50). MAURICE GAUCHEZ. Emile Verhaeren. (Edition du *Thyrse*, 2 fr.). LAURENT TAILHADE. *Le troupeau d'Aristée* (Sansot, éditeur, 1 fr.). P. M. GAHISTO. *Philéas Lebesgue* (Edition du *Beffroi*, 2 fr.). THÉODORE GOUTCHKOFF. *Les vues esthétiques de Montaigne* (Sansot, éditeur, 1 fr.).

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste. — D'Annunzio occupe dans la littérature actuelle une place un peu spéciale. Il a dompté le public plutôt qu'il ne l'a conquis et si l'opinion lui est généralement favorable, bon nombre de gens continuent à faire des réserves à son sujet. Et comment ne pas hésiter quand il s'agit d'un homme dont les plagiats sont célèbres et d'un artiste dont les allures cabotines dépassent infiniment ce que les plus audacieux « m'as-tu vu » ont osé. Tel qu'il est pourtant, avec son œuvre composite où beaucoup d'écrivains peuvent goûter la joie de se relire et avec ses manies d'enfant gâté, d'Annunzio est un grand poète et il représente actuellement, au yeux du monde, la littérature italienne. Je ne crois pas que M. F. T. Marinetti en soit fâché. Il ne se défend pas d'admirer l'auteur du *Feu*, mais estime raisonnable de ne pas se laisser éblouir par lui. Le livre qui nous occupe n'est pas un pamphlet comme son titre pourrait nous le donner à entendre ; c'est seulement une critique mordante, incisive, alerte, spirituelle et joyeuse d'un grand homme qui échappe, moins que tout autre, aux ridicules et aux travers des simples mortels. Vous ne trouverez nulle acrimonie dans les notes que M. F. T. Marinetti a rédigées sur d'Annunzio. Sa bonne humeur au contraire éclate ici à chaque page. D'Annunzio vient lire à ses électeurs un discours qu'ils trouvent insupportable et auquel ils n'entendent rien, M. F. T. Marinetti sourit doucement; affublé d'une étole d'or, entre deux encensoirs qui fument, d'Annunzio travaille devant un lutrin gothique et il prend soin que cette attitude soit connue de la foule stupide, M. F. T. Marinetti se réjouit de nouveau et il a raison. Il a plus raison encore d'être gai lorsque le grand poète de la *Fille de Jorio* paraît vêtu de blanc, ganté de blanc et monté sur un cheval blanc, afin d'étonner son monde ou lorsqu'il adresse aux juges qui l'interrogent, cette réponse délicieuse : « Quant à mon âge, je l'ignore ; c'est une question que l'on n'adresse guère aux femmes ni aux artistes... Au reste, je veux bien avouer trente-neuf ans... » Cela est d'un comique irrésistible et je doute que, pareil à M. F. T. Marinetti, vous puissiez garder

votre sérieux en apprenant que d'Annunzio sortant du bain était jadis attendu par une célèbre actrice soulevant entre ses bras ouverts un grand manteau de pourpre où se réfugiait le corps ruisselant du bien-aimé.

En vérité, ces petites anecdotes ne manquent pas de charme et je sais gré à M. F. T. Marinetti de nous les avoir contées. Mais il y a autre chose dans son livre et autre chose qui est beaucoup mieux. Nous comprenons d'Annunzio, nous pénétrons sa psychologie. En lisant ces pages, il nous apparaît tel qui il est, avec son orgueil, sa vanité morbide, son besoin de retenir l'attention, sa volonté persévérante d'être un Frigoli qui écrirait des livres et voudrait les faire vendre. L'homme mérite donc d'être critiqué, mais il y a, a côté de l'homme, le littérateur et celui-ci, malgré les emprunts et les imitations dont il s'est rendu coupable, possède des qualités éminentes. Nul ne lui contestera la perfection de ses vers, l'harmonie de sa prose, l'éloquence de ses poèmes politiques, l'ingéniosité et la profondeur qu'il a mises à nous dépeindre certains caractères.

D'Annunzio *reste* à bon droit. Il fallait seulement mettre les choses au point. Je pense qu'il restera toujours, sans pour cela faire aucun tort à ces dieux dont nous parle M. Marinetti et qui sont Verdi et Carducci. Il faut lire les pages que M. F. T. Marinetti a écrites sur les funérailles de ces deux grands hommes. On y trouve l'ironie chère à l'auteur, dans les détails de la cérémonie, mais on y rencontre également l'éloquence d'une sincère douleur devant les dépouilles de l'illustre musicien et du généreux poète Avec un emportement lyrique fécond en belles et émouvantes images, avec une piété pleine d'ardeur, avec un immense amour de son pays et des disparus, M. Marinetti a montré Verdi et Carducci descendant dans la tombe, accompagnés de la vénération du peuple italien et je ne sais rien de plus grandiose que le tableau de ce désespoir universel revivant sous nos yeux. Le beau poète qu'est M. Marinetti ne pouvait pas mieux parler des héros du Verbe et de l'harmonie qu'il aime et qu'il respecte justement.

Emile Verhaeren. — M. Gauchez et moi nous nous sommes rencontrés dans notre admiration commune pour le très grand poète des Flandres et nous l'avons exprimée de notre mieux en des livres qui parurent presque à la même date. Ceci ne m'embarrasse nullement pour dire que l'étude de M. Gauchez est excellente de tous points et qu'elle donne une idée précise et claire de l'évolution de Verhaeren, de son inspiration. Il y a, dans ce livre, un chapitre spécial consacré au « métier » du poète. J'ai négligé cette partie du sujet. On me permettra donc d'y insister.

M. Gauchez fait remarquer que dans ses premiers recueils, Verhaeren s'est servi du vers rythmé, césuré en deux endroits, partagé en trois fragments. « Ces vers ternaires se répètent souvent et produisent toujours un effet de rythme plus pur, et plus précis. On dirait comme le martèlement forcené des idées sur le cerveau dont le choc, par bonds égaux, se répercute. Ils donnent une sorte d'énergie et d'ampleur à la phrase : le sens en est élargi. » Voici un exemple emprunté aux *Moines* :

Et les moines dans leurs goules toutes les mêmes
Sont là debout, muets, plantés sur deux rangs blêmes.

Mais Verhaeren devait bientôt déversifier ces rythmes selon les besoins de son inépuisable et multiforme inspiration. Nul poète n'est, à cette heure, plus riche de combinaisons prosodiques, nul ne connaît mieux les ressources de la langue et ne les utilise avec une telle maîtrise. Il a le sens de l'onomatopée, de l'harmonie, il sait rendre les bruits qui lui parviennent, il sait traduire un mouvement, exprimer un cri, donner l'impression d'une foule, d'une gare, d'une usine, d'une bourse. Lisez tout haut un poème de Verhaeren, — et il faut toujours les lire ainsi, — vous obtiendrez des sonorités aussi évocatrices que les mots dont il se sert. La pensée, l'idée du poème vous arrivera véhiculée par les sons. Tout ce que l'on peut obtenir de musical avec des mots, Verhaeren l'a obtenu. Il n'est, pour vous en convaincre, que d'apprendre par cœur la chanson que je vais citer. Murmurez-la ensuite à mi-voix. Elle résonnera en vous suavement, comme telle mélodie de Grieg.

Très doucement, plus doucement encore,
Berce ma tête entre tes bras,
Mon front fiévreux et mes yeux las ;
Très doucement, plus doucement encore,
Baise mes lèvres, et dis-moi
Ces mots plus doux à chaque aurore
Quand me les dit ta voix
Et que tu t'es donnée, et que je t'aime encore.

Je ne connais que Verlaine qui ait atteint le charme de cette amoureuse mélodie. Notez que Verhaeren aura le même bonheur quand il s'agira de traduire une sensation d'éloignement, le bruit d'un moulin ou d'une course d'animaux. Lui faut-il pour cela les libertés extrêmes dont usent certains poètes actuels ? Du tout. Il respecte presque toujours la rime et les plus grandes audaces de sa poésie sont encore les métaphores d'une belle hardiesse évocatrice et quelques mots nouveaux intenses et expressifs.

M. Gauchez montre également que certaines expressions du poète et non les moins heureuses, sont empruntées à la langue flamande. L'adverbe joue aussi un puissant rôle dans ces vers d'une soudaine et fougueuse inspiration. Il y a des abverbes substantifs et d'autres adjectifs, d'un prodigieux effet. M. Gauchez a tout à fait raison de conclure avec enthousiasme son chapitre documenté en disant de l'auteur de *La Multiple Splendeur* : « Remy de Gourmont a parlé de son outil *étrange et magique*, Henri de Régnier l'appela *le grand poète du feu*. Viélé-Griffin trouva que son œuvre *fleurait bon le terroir des aïeux*. Van Hamel l'a trouvé flamand *de cœur et d'âme*. Robert de Souza le baptise *le plus grand manœuvrier des nouveaux poètes*. Ramalku a dit qu'il est celui qui a le mieux donné *la caractéristique flamande à son œuvre*. Je le considère personnellement, comme le premier lyrique belge, le seul poète national qui soit vraiment de chez nous, et dont la langue est colorée des puissances anciennes et modernes de notre race. »

Le Troupeau d'Aristée. — M. Laurent Tailhade a écrit un bien agréable petit livre. Il nous a parlé des abeilles avec

grande érudition tant ancienne que moderne et tout son savoir ne l'a pas empêché de dire à son tour de jolies choses sur les mœurs et le labeur des artistes ouvrières que chanta Maeterlinck.

Philéas Lebesque. — Je suis heureux que M. Gahisto ait consacré cette étude à l'œuvre de notre collaborateur. M. Philéas Lebesque en était digne à tous les points de vue. Il a donné déjà un certain nombre de livres d'une incontestable valeur et qui furent en leur temps accueillis comme il convenait, c'est-à-dire très bien. J'ai moi-même eu le plaisir, il y a deux ans, de parler du *Roman de Ganelon*. D'autres ouvrages avaient précédé celui-là. Dans la laborieuse solitude de la maison champêtre où il réside toute l'année, M. Philéas Lebesque a accumulé des poèmes, des romans, des études littéraires telles que l'*Au Delà des grammaires*, *Le Portugal littéraire d'aujourd'hui*, *La Grèce littéraire d'aujourd'hui*. Ces titres indiquent suffisamment l'étendue et la diversité du savoir de l'auteur. Il était juste encore une fois qu'on lui rendît hommage. Félicitons M. Gahisto de l'avoir fait.

Les Vues esthétiques de Montaigne. — On écrira encore et toujours sur Montaigne et il sera toujours agréable de lire ce qu'on écrira sur lui, Montaigne étant par excellence l'homme à propos duquel on peut bavarder sans être ennuyeux, M. Goutckoff a bien rempli le programme qu'il s'était tracé et il a dégagé avec intelligence certaines idées du vieux et charmant auteur des *Essais*.

A. DE BERSAUCOURT.

THÉATRE

Les Maudits, la pièce de Henri Fescourt qui fut jouée cet été à Champigny, vient de paraître en librairie (Edition de la *Nouvelle Revue*). Nous n'avons pas à dire ici ce que la pièce vaut ou ne vaut pas au point des ficelles de théâtre, mais nous avons à rendre compte de la très grande idée qui l'a inspirée.

Les Maudits, ce sont les fils du Maudit, la race caïnite que la malédiction poursuit et qu'on ne sait quel crime ancestral condamne au crime et encore à la malédiction.

Les fils de Caïn arrivent, dans leur fuite, à une source ; ils ne sont pas, comme chez Hugo, comme dans la Genèse, habiles musiciens ou forgerons, ils sont noirs grossiers, primitifs comme l'homme des cavernes. Ils rencontrent, et de suite combattent, une troupe d'hommes clairs et doux. L'un des étrangers est pris. C'est Djaël, du peuple béni des fils de Seth.

Djaël reconnaît Caïn aux descriptions qu'il en a entendues. De la race d'Abel, il pardonne à Caïn, il amènera le peuple maudit au peuple béni et tous deux vivront unis. Est-ce déjà, pour le meurtrier, la Rédemption ?

Non, car l'heure n'est pas venue, le sang n'est pas payé, le criminel ne s'est pas haussé jusqu'à mériter le pardon, la femme mauvaise, fille de Caïn, Adda, réveille les passions

noires. Au moment où le rédempteur allait triompher, Lameck l'assassine.

Caïn maudit son fils Lameck. Il condamne le meurtrier de Djaël au supplice que supporta le meurtrier d'Abel. Il révèle à la tribu quelle chose horrible est le Crime. Mais les caïnistes n'ont pas la connaissance du mal. N'est-ce que cela, disent-ils? Et sachant maintenant qu'il existe des moissons et des richesses, ils partent pour le carnage, le viol et l'incendie, abandonnant Caïn qui se désespère et crie : « A l'infini, le frère sera tué par le frère. »

Ici s'arrête le drame de Henri Fescourt. Nous pensons que rarement, dans tous les temps, sujet plus beau, plus profond, a été traité au théâtre. Le dernier acte de la tragédie, c'est l'éternelle guerre déclarée par le Mal Maudit au Bien. La marche des Maudits ne s'arrêtera plus qu'au pied de la croix où, pour les racheter enfin Quelqu'un qui est plus qu'Abel donnera volontairement sa vie. Guerre éternelle, crime infini, non. Car la croix a ouvert les temps où la guerre du bien au mal s'appelle l'apostolat et où les maudits, par la rédemption, ont acquis le droit de devenir les bénis.

La pièce de Henri Fescourt ouvre l'histoire philosophique du monde.

F. D.

MUSIQUE

Concerts Lamoureux

M. Camille Chevillard a repris la direction de son orchestre. Il fallait une absence aussi prolongée pour nous faire mieux sentir l'évidente supériorité d'un chef à la valeur duquel nous avons toujours mesuré nos critiques, exigeant d'autant plus qu'il pouvait, qu'il devait plus, nous gardant bien du mensonge ou des flatteries du journalisme, protecteur ridicule de sa « jeunesse », exprimant au contraire notre pensée avec l'indépendance la plus entière, préférant même, quand les circonstances l'exigeaient, la franchise, l'honnêteté courageuse du sifflet que nous reproche encore la bienséance veule, bourgeoise et illettrée des « médiocrates ».

Le successeur de Lamoureux est monté au pupitre parmi la sympathie d'unanimes applaudissements ; nous nous associons volontiers à cet hommage spontané de l'auditoire et de l'orchestre. M. Chevillard a paru touché et, ce qui vaut mieux, répondu par une exécution ferme et intelligente de l'*Ouverture du Freischütz*, de Weber. L'introduction est sublime : dans cette lenteur, les cors nuancent à souhait l'harmonie paisible et profonde de la Forêt, symbole inspirateur du Rhin tétralogique, comme elle mystérieux visage de la Nature inviolée... Large et soutenu, le *trémolo* des cordes annonce le drame et l'*allegro* commence. J'y retrouve la soudaineté mais non l'infernale menace éclatée en tonnerre des 400 exécutants du Trocadéro. Je crois l'orchestre moins convaincu que son chef ; si celui-ci

possède l'intelligence du drame et de l'idée clos en cette préface — ce qu'atteste le rythme d'oppositions senties — sa phalange instrumentale obéit sans comprendre, puisque la rage démoniaque des motifs de Weber ne grince ni aux cordes, ni aux « vents »; c'est la note sans l'intensité ; malgré la chaleur du final,élargi à souhait, la vérité expressive n'est pas entière dans cette consciencieuse mais trop peu vibrante exécution.

Trois symphonies, une par séance, opposent au grand nom de Beethoven, ceux de Mendelssohn et de Brahms. La *VIII*e *Symphonie en fa* n'a plus rien à révéler depuis Weingartner. C'est un chef-d'œuvre de lumière et d'esprit, que l'orchestre Lamoureux rend un peu lourdement, soit qu'il empâte l'*allegro*, épaississe le *scherzo* ou l'adorable *menuet* qui, tous deux, veulent plus de souplesse et d'élégance, soit qu'il manque de nervosité au *final*. Impossible d'oublier l'aristocratie, la finesse, la vivacité classique de Weingartner, son étourdissante maîtrise, ses rythmes, sa concision — et par-dessus tout la grâce, dont ce grand interprète de Beethoven sait parer jusqu'en ses saillies cette extraordinaire composition.

La *Symphonie écossaise* est davantage dans les cordes de notre orchestre qui en sut rendre l'élégance, le charme mélodique, le romantisme et la poésie, sans briser la ligne très classique ni forcer l'intention qui s'y cachent. Magistrale, musicalement accomplie, riche d'idées, de développements et d'écriture, de fantaisie, de couleur et d'expression, l'œuvre de Mendelssohn résiste aux atteintes du temps, défie la mode et les critiques. Comme tous les monuments du cœur et de l'Idée — banale aux yeux des « primaires » — le respect admiratif des artistes la préserve de ces démolisseurs qui osent nous vanter la niaiserie d'architectes sans matériaux.

On peut tout dire de l'*Ecossaise* : qu'elle accueille le *lied*, la poésie descriptive, les formes du style populaire ; qu'elle manque de hauteur ou de profondeur, qu'elle ne sert ni l'exégèse, ni la littérature, ni les barbouillons novateurs, on ne nie pas la simplicité merveilleuse d'un art qui réalise, sans supercherie, un idéal satisfaisant aussi pleinement l'intelligence, le cœur et l'oreille, qui a ses droits. Avec distinction et franchise, une lucidité rare, un goût, une technique très sûrs n'excluant ni l'éloquence ni la passion, Mendelssohn a écrit une œuvre dédiée, pour leur édification, aux *homunculus* présents et futurs ; il a précédé Schumann et Brahms creusant à leur tour, un sillon trop admiré des uns, mais piétiné par les autres, les sots, les béotiens, les cyniques, de manière à justifier la violence des réactions.

A propos de Brahms, de sa très belle *Symphonie en ré majeur*, la « journaille » a sorti ses clichés. L'expression de sa compétence est amusante. « Rhétorique, pesante et ampoulée, formules creuses, anti-naturelles, orchestre sans air et sans art, vide, ennui (j'en passe) voilà ce que signent avec une « rigueur méprisante » nos modestes aliborons. L'art, le style, la poésie et la musicalité de Brahms sont au-dessus de bévues aussi négligeables que les opinions d'un Scudo ou d'un Comettant. Peu dense, le public sérieux a reconnu au travers d'une exécution correcte mais sans finesses, la poésie d'un début qui

rappelle Schubert, le charme d'une seconde idée d'abord en *fa dièze mineur* puis en *la*, cadrant — tel un fleuve aux versants d'un mont — le pic splendide d'un rythme nerveux et incisif, *quasi ritenente*, à la hongroise, tout en syncopes au-dessus et au-dessous desquelles s'abandonne avec passion une mélodie irrésistible ; il a reconnu l'autorité classique et l'intérêt d'un développement où frappent une rentrée ingénieuse, des variantes, des superpositions délicates, des contrepoints subtils, mille détails de rythme ; enfin, comme péroraison à ce très libre *allegro*, une coda expressive, émaillée de *pizzicati* s'éteignant sur une pédale de cors et trompettes, d'un effet absolument réussi.

L'adagio est cette page que Weingartner d'abord indisposé par l'esthétique de Brahms et sans doute par l'exagération teutonne, jugea plus tard, en la comparant à un paysage de Zélande, une inspiration estimable. Brahms y phrase avec largeur et un certain mysticisme une mélodie prenante, noble et naïve non sans mélancolie, dont les dialogues d'un *grazioso* 12/8 complètent l'intimité : note de douceur, de rêve, de tristesse aussi, ménageant vers la fin (thème mineur scandé en triolets soutenus d'harmonies alternées aux cuivres et au bois) l'explosion d'une douleur longtemps contenue qui, insensiblement, replie ses ailes, se tait, s'efface au crépuscule, devant la solitude envahissante...

D'un grand charme est l'*allegretto* qui suit (quasi andantino). Brahms excelle à rendre par des touches délicates, ces aspects aimables de la nature et de la vie ; même il y fait preuve d'esprit, témoin ce *presto* binaire, puis ternaire contrastant si plaisamment avec le gracieux rythme initial proche de ceux de Schumann. Il y a là une originalité que l'accueil du public soulignera chaque fois.

Mais, de cette symphoni placée par Weingartner « au-dessous des quatre de Schumann », si merveilleux est le *final* qu'il faut attendre pour un jour très prochain la débâcle, la fuite honteuse des ignares qui trompent l'opinion. Etincelante, claire, sonre, d'une verve incroyable est cette dernière partie ; contrepointée magistralement, sa phrase en *la* (*largamente*) est tout simplement sublime ; elle monte aux nues et y transporte toute âme sincère. D'un dynamisme prodigieux, le morceau entier a cette envolée: arabesques de tierces, traits, variantes, renversements, mélange du binaire et du ternaire, tout ce que le rythme peut offrir de vivant, de spontané, de *musical*, y prouve le génie d'un maître qu'il semble ridicule de défendre parce qu'il est indiscutable, qu'il crève les yeux, que la Germanie entière l'affirme, le respecte tout au moins comme la majorité française des bons esprits, libres et avertis. L'heure n'est pas venue d'énumérer, ni surtout d'insister sur les défauts de Brahms. Félix Weingartner l'a fait de manière à se voir obligé de réparer son injustice — bel exemple d'honnêteté dont se souviendront les artistes. Aujourd'hui nous devons exhorter les musiciens ou plutôt ceux qui aspirent à le devenir, à pénétrer l'œuvre inégale mais considérable du plus grand des symphonistes de la fin du dernier siècle. Il ne faut pas que par chauvinisme nous imitions ces allemands butés et hypocrites qui méconnaissent nos maî-

tres et parfois les leurs, sans d'ailleurs amoindrir l'effort que des deux côtés du Rhin, tous les pionniers du vrai poursuivent. Que les « assoupis » de chez nous *continuent*... comme certains teutons digèrent; nous n'irons pas les contrarier, mais, s'ils mènent tapage en clabaudant contre la vraie musique, pour nous imposer l'opium qui tue ou les insanités qui les amusent, il faudra les traiter comme des malfaiteurs et dénoncer après la coalition des « virtuoses » celle — qui en fut le soutien — de la *basse-presse* archarnée contre Brahms. Il y a des opinions malhonnêtes, des opinions injurieuses. Que l'ignoble publicité de la presse juge l'art de Brahms une mauvaise affaire, cela n'étonne pas (il est d'un rendement si infime, il n'intéresse qu'une élite !), il n'en faut pas moins rappeler à la pudeur ses courtiers et avec eux tous les imposteurs déçus par l'intégrité qui leur ôte argent ou prestige et prévenir les esprits trop confiants qui ne savent guère quelle bassesse, quels monstrueux calculs dissimule celle que Péladan nomma si bien «l'une des sept Têtes d'imbécillité de notre Occident ».

En attendant, qu'on joue Brahms et surtout qu'on l'écoute (1).

Je dirai, pour finir, quelques mots sur l'introduction du 3e acte de l'*Ariane* de Paul Dukas, un maître, qui fut l'un de nos premiers critiques et qui, armé de la science, forgea son œuvre et sa personnalité sur une enclume d'airain, celle des traditions. Paul Dukas est l'authentique rejeton de l'école franco-flamande d'où sortit l'Italie du XVIe siècle : génie hardi, vivant, profond, mesuré, limpide, spirituel, sa recherche du Beau musical nous vaut la formule suffisamment neuve et définitive d'un art dont l'Opéra-comique nous a fait juges. Depuis Wagner rien n'a été dit d'aussi profond, rien au Théâtre n'a été plus dramatique, plus lyrique, plus vrai dans tous les sens que l'*Ariane et Barbe-Bleue* où, sur la chaîne d'une action symbolique conçue en vue du développement musical, le clair génie de Paul Dukas a jeté la plus extraordinaire trame symphonique de notre temps.

L'introduction du 3e acte annonce par la dissonance tragique des trompettes la fatalité de « Servitude » et par le chant des cordes divisées le « Départ » héroïquement résigné d'Ariane. C'est une synthèse. Le chant du souterrain, la délivrance, la lumière, ses filtrations magiques à travers le réseau des quintes et quartes mélodiques, y rappellent l'acte antérieur, dressé comme l'Idéal devant le spectre hallucinant des Ténèbres... Quel mystère, quelle inquiétude, quelle extase divine, et quelle grandeur aussi ! Jeu d'oppositions suggestives éclairant la face cachée du drame, je ne vois que *Parsifal*, en son 3e acte, à mettre auprès d'un art aussi subtil, aussi fouillé, aussi délicat dans le sublime, aussi pondéré dans l'émotion, âme, parole, symbole, Inconnu tragique du Drame révélé par la plus surhumaine musique...

ALBERT TROTROT.

(1) La *Symphonie en ré majeur* de Brahms date de 1878. Trente ans pour la jouer ! c'est une honte.

Mme ALINE TASSET. *La Main et l'Ame au piano,* d'après SCHIFFMACHER. — (Delagrave, éd.)

Sous ce titre particulièrement heureux, Mme Aline Tasset expose les principes et la doctrine musicale de Joseph Schiffmacher, en y ajoutant le commentaire, appuyé d'une série d'exemples, propre à en faire saisir toute la portée.

Eclairé des notes manuscrites du maître de qui Mme Tasset tient directement les traditions, ce petit ouvrage cherche et parvient « à dévoiler aux pianistes, une technique originale et des procédés mécaniques intelligents par lesquels les exécutions deviennent poétiques et colorées, grâce aux qualités du son rendu plastique ».

« L'étude dirigée vers la perfection par le développement de nos facultés », « l'art de la sonorité, par la force et les gestes qui amènent la variété dans un même timbre », tel est le but d'un enseignement « inspiré d'un *maître infaillible*, la nature », dont les principales relations « transportées au mécanisme » sont judicieusement indiquées en un tableau rapide.

« La rectitude du mouvement, de l'articulation, du geste, résultat du point d'appui et de la force, qui modèle les sons... les dispositions multiples des accords, des traits, des arpèges qui *s'enclavent* »,les secrets du « jeu lent et sûr et de la puissance orchestrale » trouvent dans les chapitres qui suivent, les éclaircissements nécessaires.

L'auteur s'attache ensuite à la diction et à l'interprétation, question délicate, qui n'est résolue que dans le discernement du rôle des notes, c'est-à-dire par l'intelligence de la musique. Comme Schiffmacher et la plupart des harmonistes de son temps, Mme Tasset perçoit uniquement « des accords plaqués ou brisés, dans lesquels on introduit des notes de passage ou étrangères à ces accords ». Du moins ses aperçus sur la structure musicale semblent-ils confirmer cette théorie. Pour nous, le plan d'horizontalité mélodique dominant toute l'harmonie, modifie le sens et par suite le rôle des notes dans l'accord, appelant au piano l'image comme la traduction conformes à ce principe. Faire chanter les notes, c'est représenter *mélodiquement* toutes les voix. La mélodie, multipliée par la souveraine intelligence du contrepoint, voilà ce qu'aura en vue l'interprète de Bach, de Hændel, des grands clavecinistes antérieurs, et même de Mozart, dont l'esthétique dépasse les modes de la mélodie accompagnée. Toutefois, l'art n'étant pas constamment polyphonique, peut justifier certains des conseils pratiques que l'auteur propose aux pianistes avec une réelle largeur d'esprit en faisant appel à leur intuition.

Cette réserve faite sur une théorie musicale engageant quelque peu l'interprétation, on ne peut qu'approuver l'esprit comme les procédés techniques d'un enseignement hardi, éclairé, qui place au premier rang « la beauté du son », sa puissance par les *gestes* « d'où dépend le style », qui préconise l'étude lente, « méthodiquement lente », le double travail de l'intelligence et des muscles, qui s'inspire des voix et de l'orchestre, recherche le jeu coloré et poétique, la peinture de la pensée musicale, faisant ainsi une part égale au sentiment et à l'imagination.

Sans dogmatisme, au nom d'un maître que Delacroix plaçait auprès de Chopin, dont il fut le disciple, Mme Aline Tasset résume dans *La Main et l'Ame au piano* des préceptes et une méthode qui, après Le Couppey, Marmontel et les plus illustres pédagogues du piano, comblent définitivement les lacunes du « virtuosisme ». C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de sa tentative et de son très artistique ouvrage.

ALBERT TROTROT.

NÉCROLOGIE

Le distingué compositeur, chef d'orchestre de la Société des Concerts, Georges Marty, est mort le mois dernier très prématurément. Il n'était âgé que de 48 ans.

La musique française doit à Georges Marty plusieurs opéras dont *Le Duc de Ferrare*,*Daria*, assez réputé,l'ouverture de *Balthazar*,des poèmes symphoniques et quantité de mélodies d'un art agréable, bien écrites, dont Mme Georges Marty fut souvent l'intelligente et fidèle interprète. Par sa franchise, ses qualités mélodiques, sa clarté, l'œuvre entière a du mérite.

Georges Marty fut un instrumentateur adroit. Sa compréhension de l'orchestre justifia le choix qui le mit à la tête de celui du Conservatoire où il succéda, avec autorité, à M. Taffanel. On lui doit des exécutions précises, sobres et distinguées et l'entrée au répertoire de la Société d'ouvrages nouveaux et remarquables.

Tous les musiciens regretteront le modeste, sympathique et infortuné compositeur enlevé si brusquement à l'art et aux siens. Qu'il nous soit permis d'adresser à sa veuve, en faveur de qui la Société des Concerts organisa, le 15, une séance extraordinaire « à la mémoire » de son défunt chef, l'expression de nos vives condoléances et de nos regrets.

A. T.

LES REVUES.

M. Paul Bernard, dans les *Etudes*, montre *Luther intime* : Ivrogne, brutal, enfermé à la Wartbourg par comédie, y menant comme il avoue « une vie de fainéant à me saoûler toute la journée. » Mené par force à l'apostasie complète de Worms, puis pris par d'horribles remords, son œuvre réagissant sur lui-même, et sous ses fanfaronnades cachant son désarroi, hanté perpétuellement de visions diaboliques qui ont tous les caractères de la possession satanique : Luther-le-hanté.

—

La Revue de Métaphysique et de Morale publie sur le mouvement philosophique contemporain en Allemagne, en Angle-

terre, aux Etats-Unis, au Sud-Amérique, en Italie, en Scandinavie, une série d'études fort importantes.

—

Deux hérétiques : Dante et Saint François d'Assise : ceci est le sous-titre d'un article de Riccioto Canudo dans la *Grande Revue*. Dante, dit l'auteur, fut le plus grand des hérétiques du renouveau par la pensée. Saint-François fut le plus grand des sectaires évangéliques du renouveau par le sentiment. Mais dans cet extrait il ne cite pas de point hérétique dans le poème de Dante et il ne donne comme hérésie à Saint François que son humilité et sa pauvreté. C'était peut-être un reproche à la cour romaine, mais point une hérésie. Qui ne voudrait en son cœur, être hérésiarque ainsi — volontairement.

—

L'idée mystique dans l'œuvre de Richard Wagner par Edouard Schuré (*Revue des Deux-Mondes*) : Wagner est un poète ésotérique, comme Sophocle, Dante et Shakespeare, mais non, ainsi que ceux-là le furent, en contact direct avec la tradition ésotérique. Ce qu'il a dit, il l'a trouvé en lui-même et l'a exprimé Il y a en lui un poème intuitif, génial, voyant, et un philosophe raisonneur, éphémère, élève de Feuerbach et de Sehopenhaeur, mais c'est heureusement, sauf dans la *Tétralogie* le poëte qui l'emporte sur le raisonneur.

Et M. Schuré distingue trois périodes dans le développement intellectuel de Wagner : la période révolutionnaire (*Tannhauser* et *Lohengrin*) ; la période pessimiste (*Tétralogie*) et la période chrétienne (*Parsifal*).

—

Dans le numéro du 16 septembre — *Mercure de France* — André Fontainas publie une poésie, Péladan termine son étude sur l'inutilité de la réforme protestante et Louis Dumur écrit :

« Quant à Servet... Les admirateurs de Napoléon lui pardonnent le duc d'Enghien ; les Russes pardonnent à Pierre le Grand le meurtre de son fils, les *protestants et les libres-penseurs* doivent pardonner à Calvin la part qu'il prit dans le procès Servet. *Ce sont là de simples excès de caractère.* »

Dans le numéro du 1er octobre M. Edmond Barthelemy publie la traduction de l'étude faite par Caryle sur Novalis : le but de toute la philosophie de Novalis, dit Carlyle, est de prêcher et d'établir la Majesté de la Raison, d'une raison très mystique.

—

Ultra est une revue théosophique de Rome qui n'a pas son équivalent France. On y trouve une revue des revues complète de tout ce qui se publie en Europe sur l'occultisme. Au sommaire d'octobre un article de Luigi Merlini sur le purgatoire de Dante et la théosophie, où l'on trouve des aperçus étranges sur le corps astral des damnés.

—

La Chimère est une revue de littérature démocratique qui résume ainsi son programme : « faire en sorte que la littérature française ne soit plus le privilège de quelques-uns, mais de-

vienne le bien de tous. » Nous sommes toujours avec les hommes de bonne volonté

—

Dans l'*Initiation* suite de l'article du F.·. Teder 33e sur *les Origines réelles de la Franc-Maçonnerie*. Le grand-maître que les maçons se donnent comme ancêtre, lord Harnouester *n'a jamais existé*. Son successeur, le duc d'Antin, initié en trois semaines par le duc de Richmond. fut nommé grand maître quinze jours après.

L'auteur de tous les mensonges qui veulent relier le Grand-Orient de France à la Grande Loge de Londres est l'astronome Lalande. Plus tard, un nommé Lacorne brouille toutes les cartes, fait décréter la dissolution de l'ancienne grande loge de France et l'installation du Grand Orient sous la maîtrise du futur Philippe-Egalité.

Le résultat, dit Teder, fut la déchéance de la Maçonnerie et le choc en retour de la machine au F.·. Guillotin.

—

La Société Nouvelle. — Dans un article intitulé : *Le côté éthique du Socialisme positiviste*, M. Robert Michels, professeur à l'Université de Turin, qui est l'une des figures les plus sympathiques du socialisme international, s'attache à montrer les rapports qui existent entre la morale et le mouvement ouvrier (*Communiqué.*)

—

L'Occident : Guy Lavaud : *Du Livre de la Mort*. — Ricciotto Canudo : *l'Evangile moral méditerranéen de Dante*. — *Vers et Prose*, dans ce numéro très copieux, des écrits de Jean Moréas, Francis Viellé-Griffin, Stuart Merill, une étude de Guillaume Appolinaire sur André Salomon. — *Revue des lettres et des arts :* Pierre Hepp : *le Greco* (n'exagérons rien). — Thomas Bensa, *Les primitifs Niçois*. — *Le Penseur :* Daniel de Venancourt : *L'art individuel* (sa nécessité, hors des groupes). — poésies de Marguerite Berthet, Camille Lemercier d'Erm, M. Carlix. — *Hélios*, poëme de Deubel, Gaubert, P. Vierge, Vildrac, Gazanion. — *La Rénovation esthétique : Eugène Delacroix critique d'art*, par Emile Bernard.

—

Reçu : *Le Voile d'Isis, Revue des Temps Nouveaux, Isis.*

FERNAND DIVOIRE.

Informations

Notre ami René-Georges AUBRUN, absorbé par de multiples occupations, abandonne ses fonctions de Rédacteur en chef et tiendra désormais la rubrique des *Théâtres*.

—

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la fin de la *Ville des Expiations*, de BALLANCHE, l'article de Camille Maryx sur *la Femme dans trois romans de femmes*, etc., etc.

Livres reçus :

Aurel : *Pour en finir avec l'amant.* (Mercure de France). — J. Nayral : *Le miracle de Courteville* (Gastein-Serge éd.). — A. D. Sertillanges : *Art et apologétique* (Bloud et Cie, éd.). — Paul Macquat : *Evasion et survie du Fils de Louis XVI* (Daragon, éd.). — Henriette Dacier : *Saint Jean Chrysostome et la femme chrétienne* (Falque éd.). — L. Revel : *Vers la fraternité des religions* (Publications théosophiques). — Edmond Benoit : *Psychologie de l'Amour* (Daragon éd.). — Ch. Galder : *L'or composé métallique* (Chacornac, éd.). — Comte de Larmandie : *L'appel du Fantôme* (Chacornac, éd.). — Paul Flambart : *Preuves et bases de l'Astrologie scientifique* (Chacornac, éd.). — *L'art de dire l'avenir* (P. Chacornac, éd.). — Marinetti : *La conquête des étoiles* (Sansot, éd.). — Victor Rondet : *Les Initiations* (H. Falque, éd.). — M. C. Poinsot : *Littérature sociale* (Bibliothèque générale d'édition). — Jules Leroux : *L'aube sur Béthanie* (éd. du *Beffroi*). — Firmin Raillon : *Vers les temps nouveaux* (Giard et Brière, éd.). — A. Porte du Trait des Ages : *L'Envoûtement* (Daragon, éd.). — Gaston Danville : *Magnétisme et Spiritisme* (Mercure de France éd.). — Edm. Bailly : *La Légende de Diamant* (Libr. de l'art indépendant.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. Daniel-Chambon, St-Amand (Cher).

Noël à l'étranger

Il semble que Noël soit notre fête préférée. Tandis que la plupart des usages et des coutumes jadis en honneur dans notre pays disparaissent peu à peu, Noël garde sa forme traditionnelle, ses particularités locales et, dans bien des pays, les habitudes n'ont pas varié, durant la grande nuit, depuis plusieurs siècles. Si nous apportons une ardeur toute spéciale à fêter Noël, les peuples étrangers ne montrent pas moins d'enthousiasme que nous et il suffit pour s'en convaincre d'examiner les réjouissances dont ils sont prodigues à cette occasion.

Je n'apprendrai à personne que le *Christmas* est une sorte de fête nationale en Angleterre. Walter Scott disait déjà :

England was merry England when
Old Christmas brought his sports again ;
Qwas Christmas broached the migtiest ale,
Qwas Christmas told the merriest tale,
A Christmas gambol oft would cheer
The poor man's heart, through half the year (1).

Nous savons par les recueils de Folk-Lore qu'il y avait autrefois, à l'occasion de Noël, des fêtes carnavalesques et les *carols* ou chansons nous apprennent que les personnages étaient le roi de la *Bombance*, la reine de la *Folie*, la princesse *Déraïson*. Même à la cour on nommait un officier devant présider les réjouissances et il s'appelait *Lord of Mirsule* (le Seigneur du Désordre) ou bien, en Ecosse, *Abbot of Unreason* (l'abbé de la Déraison.) Un *act* du parlement daté de 1515 supprima ces fonctions et les joyeuses mascarades cessèrent. Cependant la fête n'a rien perdu de son entrain. M. Alphonse Esquiros nous dit : « On se prépare plusieurs semaines à l'avance au *Christmas*. D'im-

(1) L'Angleterre était la joyeuse Angleterre quand
Le vieux Noël ramenait ses jouissances ;
C'était Noël qui mettait en perce la bière la plus forte,
C'était Noël qui racontait le conte le plus joyeux,
Les ébats de Noël souvent réjouissaient
Le cœur du pauvre, pendant la moitié de l'année.

menses troupeaux d'oies s'acheminent gravement du Nord de l'Angleterre, par toutes les routes, vers la métropole; les grands bœufs annoncent leur arrivée sur les chemins de fer ou les bateaux par de lugubres beuglements. » Mais ce ne sont pas seulement d'énormes provisions qu'apportent les steamboats, ils déchargent encore les cargaisons de gui prises à Granville, sur les côtes de la Manche et enfermées dans les *harasses*, larges caisses à claire-voie. Le gui qui ornera la maison est aussi indispensable que les oies, les bœufs et les dindons. Ces animaux sont exposés, du moins les plus remarquables, dans la grande salle d'*Agricultural Hall*, à Zelington, et les commerçants se les disputent à prix d'or pour les exposer quelques jours avant la fête et s'en faire une réclame. Les bœufs ont surtout du succès et il n'était pas rare, du temps de la reine Victoria, d'en voir qui étaient suspendus, ornés de cette inscription : *brought up by Her Majesty* (élevé par Sa Majesté.) J'imagine que le *Constitutional Club* achetait de préférence ces animaux. Chaque année, les membres de ce cercle doués d'un solide appétit exigent que l'on rôtisse à leur intention un morceau de bœuf de quatre cents livres et ils l'appellent pompeusement le *Baron of beef*.

Comme nous, les Anglais allument le *Christmas Block* ou bûche de Noël et, dans beaucoup de familles, on a la superstition de l'embraser avec un tison provenant de la bûche de l'année précédente. Comme nous encore ils ont leurs chanteurs qui vont se faire entendre à la porte des maisons, la veille de la fête. Une habitude assez répandue dans nos provinces consiste à quêter et de même que l'on chante l'*Aguilloné* au pays d'Armagnac devant les pauvres chaumières, les petits Anglais s'arrêtent en face de chaque cottage, entonnent leurs *glees* et reçoivent une aumône. Washington Irving a dans son *Sketch Book* (livre d'esquisses) un fort joli passage sur cette coutume que l'on pratique également à Londres.

Les Anglais se montrent très charitables à l'occasion de Noël. Leurs journaux sont remplis d'appels adressés au public et ces appels en faveur des misérables sont toujours entendus. Si les riches familles peuvent manger au réveillon de succulentes victuailles, si certaines corporations absorbent des *plum-pudding* où la farine et les raisins de Corinthe entrent par centaines de livres, si les étudiants des universités d'Oxford et de Cambridge se régalent de la hure de sanglier traditionnelle, enfin si Edouard VII fait honneur au rôti de cygne qui lui est servi en cette circonstance, les pauvres, de leur côté, reçoivent des couvertures de laine, du charbon, de la viande et du pain. Dans certaines villes, le maire convoque une centaine de misérables et leur offre

le thé. La femme accueille un nombre égal de veuves sans ressources. Ailleurs, les dames de charité donnent un repas composé de roast beef, de pudding et de bière à ceux qui fréquentent les asiles. La reine Victoria commandait à dîner pour un millier de pauvres et elle visitait elle-même ses convives.

Les enfants bénéficient à leur manière de la fête de Noël. On leur donne congé dans toutes les écoles et *Father Christmas* (le père Noël) ne manque jamais de remplir les bas qu'ils ont suspendus à leur lit. Des jeux leur sont réservés qui empêcheront de trouver la veillée trop longue. L'un des plus populaires d'après l'*Histoire des Croyances* de Nicolay est le jeu du *Snap Dragon*. Il consiste à placer, sur une coupe, des amandes et des raisins de corinthe que l'on recouvre d'eau, puis d'un peu d'alcool. L'alcool allumé, il s'agit d'ôter sans se brûler les amandes et les raisins.

Mes lecteurs connaissent certainement les *Christmas Cards*. Ces jolies cartes qui atteignent parfois des prix extrêmement élevés, sont adressées aux amis et aux absents en grand nombre. La poste de Londres en expédie plus de soixante millions.

***

En Allemagne, Noël est surtout la fête des enfants. Sur les places des villes quantité de boutiques s'élèvent à leur intention et les parents choisissent parmi les jouets accumulés la poupée ou la boîte de soldats qui a paru exciter les plus vives convoitises de leurs petits compagnons. Ces cadeaux seront attachés à l'arbre de Noël et offerts en temps opportun par *der Weihnachtsmann* (le bonhomme Noël). Le Weihnachtsmann, s'il faut en croire la légende que l'on raconte aux petits, vit au sein de la montagne entouré de ses nains. Lorsque Noël approche, ils gagnent la forêt tous ensemble, coupent des sapins, les ornent de neige, de glaçons, de bougies et de friandises, puis les emportent à travers les villages et les déposent dans les maisons où les enfants ont été sages. L'arbre de Noël joue donc un grand rôle dans la solennité allemande. Goëthe y fait allusion dans *Werther*. Charlotte dit à son petit frère : « Tu auras, si tu es sage, une bougie de couleur et quelque chose avec. »

Un assez grand nombre de familles ont gardé l'habitude de montrer *Knecht Ruprecht* (le valet Rupert) ou Nicolas le Velu aux enfants, avant la distribution des présents. Monseigneur Chabot, dans son excellent ouvrage, *Noël dans les pays étrangers*, nous raconte : « Dans la croyance popu-

laire, ce *Knecht Ruprecht* est le même que saint Nicolas (ou le *Santa Claus* des Anglais). Il est bien connu dans toute l'Allemagne Centrale et l'Allemagne du Nord. Il revêt un habit de fourrure et une barbe très épaisse couvre sa figure, un large bonnet à longs poils orne sa tête. Il porte sur le dos un sac plein de jouets et de friandises et dans sa main une baguette, car une partie de sa mission consiste à châtier les enfants méchants. Il est maintenant le messager du Christ-Enfant, bien qu'il doive son origine à des coutumes païennes. » Le *Knecht Ruprecht* est souvent représenté par un ami de la maison bien dissimulé sous son déguisement et chacun de trembler à sa venue. Mais dès qu'il a fini d'adresser ses reproches aux jeunes récalcitrants, le calme et la joie renaissent ; la distribution des jouets commence.

Noël est célébré avec pompe dans l'armée allemande. Beaucoup de soldats obtiennent une permission. Ceux qui restent ne sont pas à plaindre. Ils ont leur arbre de Noël. Le capitaine du régiment reçoit à cet effet une somme de cent marks (cent vingt-cinq francs) et il achète un sapin que l'on installe tout illuminé dans une vaste chambre du casernement. De petites tables supportent des paquets de cigares, des tricots de laine et divers cadeaux. Le capitaine arrive, la compagnie entonne un cantique de circonstance et on procède au tirage des numéros qui correspondent aux multiples trésors accumulés sur les tables. Chacun des hommes reçoit son cadeau, et la bière n'ayant pas été oubliée, le reste de la soirée se passe le plus heureusement du monde. Le capitaine offre directement ses étrennes aux sous-officiers et une vieille tradition veut aussi que le capitaine en second de la 1re compagnie du 1er régiment de la garde à pied donne au souverain un gâteau de miel. Le prince impérial et les fils de Guillaume II en reçoivent comme leur père, mais de moindres dimensions. Ces gâteaux fabriqués à Potsdam sont glacés. Ils portent l'étoile de la garde et une inscription dédicatoire. L'empereur retient à dîner les officiers qui lui ont apporté le gâteau.

Dans la campagne allemande, il n'est pas rare que l'on fasse des processions en l'honneur de Noël. Le *Knecht Ruprecht* y figure à côté de la sainte Vierge et de saint Martin. On joue en plusieurs endroits, des *Mystères de Noël* et, suivant une très poétique coutume, le matin de Noël, des chanteurs s'assemblent au haut de la tour de l'église. Ils jettent de là un appel d'allégresse. Ajoutons que certains paysans, le réveillon terminé, mettent les restes qui seront la part du Christ et des Anges, dans une salle demeurant éclairée toute la nuit. Enfin les bestiaux prennent part à la fête. Leur ration de foin est doublée. D'après monseigneur Chabot, on leur attribue le don de la

parole quand sonne minuit et ceux-là les entendent qui n'ont aucun péché sur la conscience. Cette superstition est d'ailleurs très fréquente en France et nous la retrouvons dans une quantité de légendes. Elle vient assurément de ce que l'on faisait parler les animaux dans les premiers Mystères de la Nativité.

***

Nous rencontrons à peu près les mêmes habitudes dans les pays scandinaves. L'arbre de Noël n'est pas moins en honneur à Stockolm qu'en Allemagne. Il y a cependant une autre façon d'offrir ses cadeaux qui présente de curieuses particularités. L'objet est caché dans une botte de foin, de pailles ou de fleur, ou bien il est enveloppé de multiples enveloppes d'étoffe et de papiers. Le messager apporte le *Juleklap* (ainsi se nomme le présent) du destinataire et celui-ci, après un temps considérable, trouve l'objet; il lui arrive d'être mystifié et de ne rien trouver; il lui arrive encore, s'il s'agit d'une femme trop élégante, de découvrir une poupée prétentieusement mise et, s'il s'agit d'un fat, de retirer un col d'acier. Le *Juleklap* peut avoir un caractère moral et satirique.

Desclées nous signale dans son *Noël* une amusante croyance de la Finlande. « Une vieille croyance, dit-il, promet la meilleure récolte de l'année à celui qui rentrera le premier dans sa maison, après l'office de Noël. C'est alors toute une conspiration contre les équipages. Les jeunes garçons sortent furtivement de l'église pendant l'office, détellent les chevaux, lient les traîneaux les uns avec les autres, changent les colliers, embrouillent les harnais, etc. On conçoit le désordre qui s'en suit, des cris, parfois des coups; la place de l'église se change en véritable champ de bataille. Enfin, les traîneaux sont retrouvés, chacun répare son attelage et part au galop : le combat finit par une course au clocher. »

Ainsi qu'en Allemagne, les animaux prennent part à la fête. On fixe une gerbe, la dernière de la récolte, aux pignons des maisons et les oiseaux de picorer à leur aise. M. Léouzon le Duc dit dans son livre, *La Fête de Noël en Suède et en Finlande* : « Ce jour-là les paysans donnent la liberté aux chiens de garde, ils servent à leurs bestiaux un fourrage d'élite. » Les femmes prévoyantes répandent de la paille fraîche dans leur demeure durant la semaine de Noël et sont persuadées que les animaux qui mangeront de cette paille n'auront aucune maladie pendant l'année.

***

Les Italiens sont plus bruyants et ils mettent dans leurs

transports une exaltation spéciale. A Naples, des clameurs remplissent les rues envahies par les étalages pittoresques et variés des marchands. Le marché aux poissons, sur le quai Sainte-Lucie, est extraordinairement animé. Venus des Abruzzes et des gorges de la Calabre, les *Zampognari*, musiciens ambulants, se drapent dans leur manteau de laine brune et soufflent dans leur cornemuse. On leur demande des neuvaines devant la Madone ou devant la crèche et ils gagnent en quelques jours de quoi nourrir leur famille le reste de l'année. Le *presepio*, c'est-à-dire une crèche garnie de ses personnages, est le cadeau obligé aux enfants. Monseigneur Chabot raconte qu'un auteur dramatique, dom Michel Cuciniello, possédait chez lui un *presepio* d'une beauté d'exécution remarquable et qu'il l'offrit à la ville de Naples. Ce trésor d'art se trouve aujourd'hui au Musée de la Chartreuse de San Martino.

Quantité de *Tricchi-Tracchi*, feux d'artifices, sont tirés par les bouillants napolitains, la veille de Noël et jusqu'au matin les rues, les places, les balcons, sont illuminés de soleils, de girandoles et de fusées. Cette distraction remplace aujourd'hui les représentations théâtrales, mais, il y a vingt ans, on jouait dans un petit théâtre la *Nascita del Verbo Incarnato* (la Naissance du Verbe Incarné), pièce rappelant à s'y méprendre nos mystères du moyen âge. En effet, les acteurs jouaient avec le plus grand sérieux et, brusquement, l'acte terminé, les *guillari* ou bouffons faisaient leur entrée, causaient avec la Sainte Vierge et Saint Joseph et racontaient drôlement, en patois, les nouvelles du port. A Catanzaro, au sud de Naples, il y a une crèche-théâtre où se meuvent des personnages qui ne sont pas moins grotesques que les *guillori* de la *Nascita del Verbo Incarnato*, autrefois.

A Rome, l'allégresse n'est pas aussi bruyante qu'à Naples. La ville des Césars, cependant, ne manque pas non plus de musiciens ambulants. Ce sont les *Pifferari*, bergers descendus de leurs montagnes et dont le costume et les instruments sont semblables à ceux des *Zampognari*. Ils chantent leur *ninna nanna*, berceuses assez agréables en vérité. D'autres montagnards font danser des marionnettes qui annoncent jouets et bonbons aux enfants ravis. Ces derniers néanmoins, comme les napolitains, préfèrent aux meilleures friandises et aux pantins les plus perfectionnés un simple *presepio*. Le *presepio* est-il recouvert d'un globe de cristal, la joie est complète. Mais les enfants ne se contentent pas de recevoir des cadeaux ; ils jouent un rôle bien curieux à l'occasion de Noël. On fait d'eux des prédicateurs. Dans l'église de l'*Ara cœli* où l'on vénère le *San Bambino* qui, paraît-il, exauce inlassablement les requêtes

et opère de merveilleuses cures, de jeunes orateurs exercés au préalable par leur mère ou leurs sœurs, viennent célébrer naïvement en face de la statue miraculeuse, les louanges de Jésus et, montés dans une petite chaire, ils s'acquittent de leur mission à la satisfaction de tous. « Lorsque j'arrivai, écrit Mgr Gaume, c'était une petite fille qui occupait la chaire : à en juger par sa taille, elle pouvait avoir huit ans au plus. Elle parlait avec beaucoup d'onction et de vivacité ; le geste était naturel, le ton juste et varié. La péroraison fut pathétique. L'orateur tomba à genoux, étendit ses petites mains vers le *San Bambino*, lui adressa une naïve prière, puis donna sa bénédiction absolument comme l'aurait fait un vieux prédicateur. »

Il y avait jadis en Italie un personnage imaginaire qui jouait un rôle assez important dans la solennité de Noël. On l'appelait la *Befana*. Elle remplissait les attributions du bonhomme Noël en France ou du *Knecht Ruprecht* allemand et comblait les enfants sages de présents variés, tandis qu'elle n'apportait aux désobéissants que de la cendre et du charbon. La nuit de l'Epiphanie on promenait un mannequin habillé de haillons figurant la *Befana*. Aujourd'hui, elle ne tient plus dans les superstitions populaires qu'une place médiocre. Pourtant l'habitude de *la ruota della Befana* s'est conservée dans quelques villes italiennes. Les enfants dansent une ronde autour d'un feu de joie et escortent une vieille qui, sous son étrange accoutrement, représente la *Befana*. Les gouvernantes l'évoquent aux *bambini* indisciplinés.

L'Italie a encore plusieurs curieux usages au temps de Noël. A Rome, on couvre l'enfant Jésus d'un voile épais, afin de le protéger de la fureur d'Hérode. A Mandello on dépose des jattes remplies d'eau au pied de la crèche. Cette eau acquerra de la sorte des vertus spéciales. Au Val di Rosa (Lecca) on joue des *Mystères* qui datent du Moyen Age. En Toscane les enfants ayant les yeux bandés doivent tourner autour de la bûche, la frapper à coups de pincette et chanter la *canzonetta* qui leur vaudra des bonbons et des jouets.

***

La différence entre les coutumes siciliennes et les coutumes romaines n'est pas grande. Chez les Siciliens les *Zampognari* sont remplacés par des chanteurs que l'on appelle *aveugles-poètes*. Accompagnés de leur violon, ils psalmodient le *Voyage douloureux de la Sainte Vierge et de Saint Joseph* et se font héberger chez les habitants. Les *canzoni* ou cantiques de Noël sont les mêmes que dans l'Italie méridionale. Il faut y ajouter les *orazioni*, prières

touchantes, brèves invocations à Jésus, à la Vierge, à Saint Joseph que l'on récite devant la crèche. Les *Noëls*, proprement siciliens sont d'une grâce, d'une poésie et d'une ingénuité charmante. L'un d'eux montre Jésus naissant dans un jardin envahi de plantes aromatiques et les enfants avec leurs trompettes, leurs tambours et le bruit de leurs jeux, annoncent sa venue. Ailleurs, un autre poète nous raconte qu'un personnage jouait de la cornemuse et que les brebis dansaient, lorsque Jésus arriva sur la terre.

Comme les Norwégiens, les Siciliens ont l'habitude de donner à manger aux oiseaux. La grande joie des enfants est de confectionner eux-mêmes des crèches et ils ne se bornent pas à représenter les personnages traditionnels. Mgr Chabot nous dit en effet : « On y voit : un muletier qui tire par les rênes une bête récalcitrante, une lavandière qui revient du ruisseau avec un lourd fardeau sur la tête, un pêcheur qui jette sa ligne dans les eaux d'une rivière, un chasseur tirant un oiseau qui se brandille sur un arbre... Parmi les vrais bergers, l'un d'eux, en voyant la grande, l'insolite lumière qui se répandit sur la montagne de Béthléem, à la naissance de Jésus, regarde avec frayeur. Aussi est-il connu sous le nom de l'*Effrayé de la Crèche* (*lo spaventato del presepe.*) On y voit un berger qui porte un fagot de bois, un autre qui remue le lait dans une chaudière bouillante ; celui-ci a retiré ou va retirer une épine qui lui gonfle le pied ; celui-là lance une pierre à une vache qui se fourvoie. » La bûche de Noël est soigneusement allumée en Sicile et on ne la laisse pas s'éteindre jusqu'à l'aurore.

***

Disons, en terminant, quelques mots de la fête de Noël telle qu'on la célèbre chez les Espagnols. Ceux-ci sont très bruyants. Leurs *villancicos* (cantiques de Noël) symbolisent les chants des pasteurs glorifiant la naissance de Jésus et sont ordinairement accompagnés de castagnettes et de *Zambombas*. On ne se sert de cet instrument qu'à cette époque de l'année. Il est tout à fait bizarre. Figurez-vous un vase de terre cuite ayant la forme d'un sablier et fermé à sa partie supérieure d'une peau tendue où l'on a pratiqué une ouverture dans laquelle est passée une baguette plantée perpendiculairement à la peau et vous aurez le *Zambomba*. On imprime à la baguette un mouvement de va-et-vient et l'on obtient un son inharmonieux, mais d'une grande portée.

C'est à Séville que les manifestations de la joie populaire atteignent toute leur intensité. La fête n'a rien d'intime ; elle se passe au dehors et quand arrive *la Natividad*, les gens se montrent encore plus flâneurs que de coutume. Il y

a affluence au marché où le *pavero* (marchand de dindons) crie sa marchandise et dans les boutiques où l'on peut se procurer des billets pour la loterie. Chaque année, Séville organise à l'occasion de Noël une loterie colossale dont le gros lot est ordinairement de deux millions de francs, parfois davantage. Les billets sont émis à cinq cents francs, mais on les divise et chacun peut courir la chance de s'enrichir à peu de frais. L'Espagnol essentiellement joueur n'y manque pas.

La veillée est loin d'être calme et recueillie. Sans doute on installe bien une crèche dans la maison —, et cet arrangement de la crèche est même la distraction favorite des Espagnols, — mais l'on danse surtout le *fandango* et l'on ne se repose que pour boire de l'*aguardiente* (eau-de-vie) et du *Marsanilla* (vin blanc très sec.) La messe de minuit est à peine plus tranquille et, dans les églises de Madrid, l'on n'écoute pas sans étonnement les fidèles chanter leurs *villancicos* qu'ils accompagnent du tapage infernal d'instruments variés. A Séville, le jour de Noël, on danse dans les églises, mais tout est réglé d'avance et aucun désordre ne se produit La même habitude existait autrefois à Valladolid. Après avoir représenté des *Mystères* dans l'église, l'organiste jouait un air entraînant et les femmes, les jeunes filles portant à la main des cierges allumés, se mettaient à danser.

Dans la province de Guipuscoa, la fête de Noël revêt un caractère plus grave. Pierre Loti a décrit admirablement la messe au pays basque : « Faire les mêmes choses que depuis des âges sans nombre ont faites les ancêtres, et redire aveuglément les mêmes paroles de foi, est une suprême sagesse, une suprême force. Pour tous ces croyants qui chantaient là, il se dégageait de ce cérémonial immuable de la Messe une sorte de paix, une confuse mais douce résignation aux anéantissements prochains. Vivants de l'heure présente, ils perdaient un peu de leur personnalité éphémère pour se rattacher mieux aux morts couchés sous les dalles et les continuer plus exactement, ne former avec eux et leur descendance à venir, qu'un de ces ensembles résistants et de durée presque indéfinie qu'on appelle une race. »

ALBERT DE BERSAUCOURT.

La Tour

Mon cœur de chair glissa du faîte de la vie
Où je l'avais blotti pour admirer l'entour ;
Et se mit à chercher des amis, des amies,
Tandis que je priais au sommet de la Tour.

Babel énigmatique autant que désuète,
Intriguant seul l'esprit qui d'elle s'échappa,
Son toit monumental couvre un puits d'oubliettes ;
Mais le nouveau-venu ne s'en aperçoit pas :

Car Dieu l'anime entre les fleurs de la terrasse,
Au berceau le plus chaste et le plus près de lui ;
Et sitôt éveillés nos cœurs, ivres de grâce,
Présomptueusement se plongent dans la nuit.

Mon cœur de chair roula du plus haut de la vie...
J'enviai, je plaignis ses candeurs, tour à tour,
D'aventurer leur bouche aux flancs des sympathies,
Mais je ne bougeai pas du sommet de la Tour.

La muraille sournoise, à mesure qu'on sombre
Se hérisse de mille anfractuosités ;
Et même un tentateur, avec ses deux mains sombres,
Y tend des hameçons sous la mousse apostés.

Mon pauvre cœur, pendant la mortelle avalanche,
Limé par le mortier des rocs protubérants,
Pleura son sang vermeil, pleura sa lymphe blanche,
Et s'accrocha plaintif aux végétaux leurrants.

Or, comme il était lourd des désirs qui pressurent,
Aucun des séducteurs ne sut le retenir,
Et saigné d'un espoir à chaque meurtrissure
Il tombait du passé, dupe des avenirs...

Mon cœur s'émietta tout le long de la vie,
Adapta sa franchise à vos moins sûrs détours,
Langueurs des basilics, Caresses des orties ;
Mais moi, j'étais encore au sommet de la Tour.

Puis tant de fois il s'amoindrit dans l'ombre intense,
Et tant de fois le croc des hameçons trompeurs
Morcela sa beauté, dispersa sa substance,
Qu'au milieu de sa chute innocente, il eût peur...

Hélas ! Enraye-t-on l'illusion qui tombe ?
Il acheva sa longue mort comme il lui plut ;
Et lorsque je baissai mes regards vers les tombes,
Je sentis que mon cœur de chair n'existait plus :

Car il s'était usé au sérail de la vie
Sans rien pouvoir aimer de ce qui semble cher...
Alors mon Cœur d'azur, mon Ame inasservie
S'envolèrent, délivrés de mon cœur de chair.

RENÉ JACQUET.

La femme dans trois romans de femmes [1]

Toute œuvre d'art exprime un idéal. Or, l'idéal féminin a dans ces derniers temps tout particulièrement intéressé le public. On a même voulu lui demander une solution aux grands problèmes moraux de l'heure actuelle. Voici par une rencontre curieuse, trois romans, dus à trois plumes féminines, et dont les auteurs ont, à peu de jours de distance, publié dans un grand journal du matin leur opinion sur leur sexe. Ceci, du moins pour Mmes Daniel Lesueur et Myriam Harry ; Ossit, si ma mémoire est fidèle, s'est bornée à parler de la genèse esthétique et sentimentale de son livre et, s'il nous plaît aujourd'hui de rapprocher dans une étude commune des œuvres aussi diverses, c'est qu'il nous paraît exister une corrélation très étroite entre les idées générales naguère exprimées dans le *Matin* par Mmes Lesueur, Ossit et Harry, et le caractère de leurs héroïnes. Mme Daniel Lesueur a proclamé que le salut de la société future lui viendrait de la moderne femme forte, intellectuelle et pondérée, généreuse et pratique, capable de concilier les hautes aspirations de l'esprit avec les charmantes qualités du cœur. Mme Myriam Harry a carrément réclamé pour ses sœurs en velléité d'indépendance... la réclusion du harem. Le nom seul d'Ossit évoque son ambiance coutumière de mélancolie et de songe, dans le cadre des vieilles maisons endormies à l'ombre des cathédrales, ou penchées sur la fuite intarissable des fleuves... Et leurs livres sont si éloquemment représentatifs de leurs états d'âme, que nous ne saurions nous trop applaudir de l'heureux et spirituel hasard qui nous les a donnés à lire, presque simultanément.

Je me suis demandé, au début de *Nietzschéenne*, si le

(1) DANIEL LESUEUR : *Nietzschéenne* (Plon-Nourrit et Cie) — OSSIT : *Cyrène* (Lemerre.) — MIRIAM HARRY : l'*Ile de Volupté*. (A. Fayard : *les Inédits*.)

point de départ de Mme Daniel Lesueur n'a pas été, avant tout, le désir très noble, et, en soi, tout à fait aristique, de venger un penseur qu'elle aime, de certaines interprétations, à ses yeux injustes. De là, à concevoir, pour l'opposer au fameux protagoniste du *Serpent Noir*, un être séduisant et fort, une femme écrasée par l'adversité et qui puise, dans la morale du Maître l'énergie de vivre et de semer le bien, autour d'elle, il n'y avait qu'un pas. Mme Daniel Lesueur, heureusement pour nous, l'a franchi et nous donne un beau roman, un de ceux qui comptent vraiment parmi la production d'une année. Je ne prétends pas rechercher ici, qui, d'elle ou de M. Paul Adam, interprète le mieux Zarathustra.Jocelyne, dans le volume, ne dit-elle pas : « ... nos philosophies, nos religions,... elles valent ce que nous valons nous-mêmes. » Il y a dans *Axel* une de ces formules adamantines si fréquentes chez Villiers : « Chacun, sous le voile de ce dont il parle. n'exprime et ne traduit jamais que soi-même. » — Ainsi, nous n'aimons peut-être dans une œuvre que ce qui, — malgré toute la distance qui sépare les disciples des génies — nous ressemble un peu. A la source nietzschéenne,le héros de Paul Adam a trempé son égoïsme, comme Jocelyne y puise ses forces de dévouement. Elle se consacre, en effet, d'abord à des œuvres de charité sociale, puis au relèvement moral de Robert Clérieux. Car, en vertu sans doute de quelque occulte loi d'équilibre, la défaillance de l'homme appelle les énergies de la femme, et c'est justement parce que, de nos jours, les hommes sont faibles, que Mme Lesueur place dans l'action morale féminine, le salut de l'avenir. Robert Clérieux, cependant, n'est ni mou ni lâche ; il est très susceptible de force ; partant, il n'est pas indigne de la noble Jocelyne. Ce n'est pas uniquement parce qu'elle est belle et qu'elle lui prêche Nietzsche,qu'il développe son énergie, mais aussi parce que la vie, brusquement, exige beaucoup de lui. — Tout le monde a lu ces trois romans : il est inutile de les raconter. Ce point, toutefois, a son importance. S'il était libre, en effet, rien dans sa nature morale ne le séparerait de Jocelyne... Qu'est-ce donc, qui, dans le roman, amène, ou plutôt, rend nécessaire, la catastrophe finale ?

Eh bien, chose inattendue, quoique strictement logique, c'est la banqueroute de Nietzsche et c'est la faiblesse de la femme ! Car Mme D. Lesueur, emportée par son sujet, a obéi avant tout à son talent, et ce talent est trop réel pour lui permettre de tomber dans un dogmatisme exagéré ou dans une invraisemblable froideur. Elle a suivi, forcément, la norme du caractère qu'elle avait tracé. Austère par volonté, Jocelyne n'a pas une nature d'ascète. Elle

lutte bellement sans doute, si bellement, qu'après l'admirable scène de « l'ombre du Mont-Cervin » nous la croyons un instant sauvee, et nous attendons de l'auteur la magnificence d'un dénouement imprévu... Mais non; Jocelyne, comme bien des femmes, va « succomber dans sa force là où elle a résisté dans sa faiblesse (1) ». Et *il ne peut en être autrement*, car le stoïcisme artificiel de Jocelyne crée les forces nécessaires pour la lutte, il n'engendre pas l'héroïsme du renoncement. La foi philosophique ne remplace pas la Foi. Il y a des mouvements d'âme que suscite, seul, le souffle de l'Au-Delà. Je ne sais pas si c'est cela que Mme Lesueur a senti. Je croirais plutôt qu'elle a très courageusement sacrifié son philosophe à l'Amour, maître des dieux et des hommes. Jocelyne donc, a cédé virtuellement; elle a écrit sa lettre d'aveu... Et pourtant il ne faut pas qu'elle tombe... D'où, l'intervention de la femme de Clérieux, et l'ingénieuse transformation, par l'amour, de l'énergie en faiblesse et de l'insignifiance en audace. Mais, de là aussi — et je le signale à regret — l'unique défaut de ce beau roman. Nous ne savons pas, en effet, si Jocelyne vivante se reprendrait, si sa volonté l'arracherait à l'amour. Elle meurt, pour Robert sans doute, mais fortuitement, au cours de l'émeute qui assiège l'usine Clérieux. Elle nous a trop intéressés pour que ce dénouement nous paraisse digne d'elle et de tout le reste du roman. La thèse est abandonnée ; la doctrine est insuffisante à résoudre le conflit. L'idéal de la Nietzschéenne est beau, mais ce n'est qu'un idéal : ce n'est pas encore l'IDÉAL.

D'une manière inattendue, la Cyrène d'Ossit s'en rapproche davantage, Il n'y a aucun rapport, je m'empresse de le dire, entre le talent de ces deux auteurs. *Nietzschéenne* est un roman sérieux, de forme robuste et simple. *Cyrène* est une œuvre délicate, d'écriture artiste, infiniment *distinguée*, et qui relève d'un art absolument différent. Ces livres de désir et de rêve — *Ilse* ; *A quoi bon ?* ; *Cyrène* aujourd'hui, — où l'amour, les larmes et la mort, se suivent en frères inséparables, nous enchantent comme des poèmes. Et il se pourrait bien, que, malgré leur presque irréelle atmosphère, ils fussent en quelque sorte les plus humains. Un verset de l'Evangile pourrait être l'épigraphe de *Cyrène* : « Il n'est pas de plus grand amour en ce monde que celui qui laisse sa vie pour son ami. » A la gloire, au monde, à l'existence en effet, Cyrène préfère l'amour, unique et fidèle. Mais le cœur de Laurent des Andelys est mort ; il ne croit plus à son propre amour, ni à celui qu'il inspire,

(1) G. Sand : *Valentine*.

et ses abandons, ses illusoires retours torturent Cyrène. Pour qu'il entende de nouveau sonner les cloches d'or du bonheur, pour que la certitude lui rende la paix, il faudra la grande preuve. « Comme je t'aimerai lorsque tu seras morte ! » a-t-il dit avec Othello, et d'étape en étape, l'amour de Cyrène s'exalte, s'épure jusqu'à l'entière immolation. Elle mourra pour sauver l'âme de Laurent, pour assurer la guérison qu'il proclame enfin, pour qu'il ne retombe jamais, jamais plus dans les abîmes du doute et du désespoir. En pleine ivresse, dans l'ineffable extase d'un bonheur « à faire envie aux anges immortels » elle se détachera de son amour, par amour, afin de le rendre éternel. Avec un naïf abandon, elle s'en ira vers le Dieu qu'elle sait aussi miséricordieux que juste. Ainsi elle purifiera elle-même, par cette foi enfantine, son sacrifice en ce qu'il peut avoir de coupable — car le suicide, ne l'oublions pas, est toujours un crime. Mais celui de Cyrène n'est pas désespéré, il est simple et beau comme le don de soi-même. C'est pourquoi il lui sera sans doute fait grâce devant le juge qui pèse nos larmes et lui donnera peut-être le Paradis de son rêve, car elle a voulu, d'âme droite et d'intention pure, accomplir l'acte parsifalien : « Rédemption au rédempteur ! » L'amour, quand il va jusqu'à se perdre pour se sauver, est parfait.

Ce livre où saigne l'Amour se termine donc sur une clarté d'au-delà, sur une pensée de confiance. Cela est nouveau dans l'œuvre d'Ossit et j'aime à l'y voir. Le pessimisme à la fois doux et navré de l'auteur, s'est-il senti caresser par ce souffle de l'Invisible dont je parlais tout à l'heure ? Peut-être ; le rêve, après tout, est aussi une des grandes routes qui mènent vers le Mystère.

La femme, on le voit, est tout autre chez Ossit que chez Daniel Lesueur. Mme Myriam Harry, l'amie du harem, dans *l'Ile de Volupté*, nous donne un troisième type, représentatif de sa manière de voir. Jocelyne est une figure de force, de lutte et de volonté ; Cyrène est un être de douceur, de sacrifice et de charme. L'une est faite pour tenir tête à la vie, l'autre pour bercer les merveilleuses chimères. L'amour, leur fatalité commune, les conduit au même funèbre destin. Mais elles savent pourquoi ; elles ont la pleine conscience d'elles-mêmes, et, — si faute il y a — de leur faute. Avant de s'élancer dans le gouffre du sépulcre ou de l'amour, elles en ont mesuré la profondeur, elles sont prêtes à payer le prix. Jocelyne Monestier, Cyrène, marquise d'Agram, dans leur milieu social respectif, sont des natures de luxe. Elles incarnent l'élite. — Qu'est Héliane Reverdun ? Elle est la névrose, la déraison, l'inconscience. Le caprice est sa règle ; elle est à la merci de ses

impressions qu'elle prendra pour les sentiments, de ses nerfs qui remplacent son cerveau. Incapable de se protéger, elle reste celle que de toute éternité l'on embrasse ou l'on meurtrit, l'on enlève et l'on revend. Une seule chose sauve parfois et guérit cette maladie : la maternité, le Palladium de la femme. Héliane — je lui rends justice — y aspire, mais la destinée — et aussi il faut bien le dire — la logique du roman la lui refusent. Ah ! combien elle serait mieux à l'abri, cette Héliane, entre les quatre murs du harem, et qu'il est hardi, pour une femme de talent, de condenser ainsi, dans une figure de roman, toute la dédaigneuse pitié qu'on ressent pour le *vulgum pecus* de ses sœurs !

Car, il faut bien l'avouer, elle est légion, celle-ci. Et pour son malheur, elle n'est pas au harem. Elle vogue sur un beau vaisseau vers son excellent notaire de mari, qui l'attend à Saïgon où il s'en est allé, pour elle, faire fortune. Retenez-le : à ce moment-là Héliane aime son mari. (Il lui semblera ainsi, deux ou trois fois, le long du volume, qu'elle l'aime ; la psychologie de ce caractère est excellente.) Mais quel notaire, orné de lunettes d'or, lutterait avec la barbe blonde, et la tournure élancée, et les doux propos de Gérard de Flossigny, le bel officier de mer ? — Elle a, nous le savons bien, toutes les excuses de l'hérédité. En lui prêtant une éducation très grave, rigidement protestante (pourquoi diable protestante ?) l'auteur a-t-il voulu indiquer une lutte de principes ? A-t-il voulu marquer, simplement, l'inutilité des préceptes contre le tempérament ? Toutes les ascèses sont là pour démontrer le contraire, *pourvu que la conscience morale existe*. Héliane ne possède qu'une conscience artificielle dont les rudimentaires sursauts ne la sauvent pas. Inconsciente dans la chute, elle l'est dans son retour à la vie normale, elle l'est jusque dans la mort, car ce livre, comme les deux autres, se ferme sur une tombe. Elle meurt ainsi qu'elle a vécu, sans très bien savoir pourquoi, sinon qu'elle ne peut pas vouloir autre chose, qu'elle se sent fille du soleil et qu'une insolation, poétiquement, s'appelle une héliose. Vouloir, dans un sens comme dans l'autre, est un acte grave, qui n'est pas à sa portée. Elle meurt, comme une fleur ou un papillon, parce que cela lui paraît une solution élégante et que tel est son caprice du moment. Il n'y a pas plus à lui savoir gré du mal qu'elle n'a pas fait qu'à lui reprocher le bien qu'elle a omis... Le Mal, le Bien... elle ne les a jamais pesés ; ce sont là de trop grands mots, de trop grandes choses pour sa cervelle d'oiseau.

Il n'y a dans l'*Ile de Volupté* rien d'aussi fortement mené que le contraste des deux scènes de la montagne et du jardin, de *Nietzschéenne ;* l'œuvre n'a pas l'intériorité

exquise de *Cyrène*. La poésie, très réelle, en est tout autre. Du cadre exotique, de la mer, du souffle d'aventure qui traverse le volume, Mme Myriam Harry a tiré de beaux effets. Le dialogue est souvent d'un savoureux pittoresque ; les deux lettres de la fin sont belles, mais plutôt de volupté que de passion, et si ce roman parle moins que les deux autres à notre pensée et à notre sensibilité profonde, la faute n'en est pas tant à l'auteur qu'à la nature de son sujet.

Et que sont donc, dans ces œuvres féminines, les hommes qui font mourir les femmes ? D'une façon générale, et justement dans leurs rapports avec elles, ils sont peints d'une plume assez sévère. Robert Clérieux est plus insouciant que mou, mais il a besoin, pour développer ses énergies, des épreuves matérielles et de l'impulsion de Jocelyne. Le prince des Andelys est un déséquilibré, capricieux, esclave de troubles fluctuations d'esprit. Egoïste encore, et dénué de scrupule envers la femme, ce Gérard trop effacé pour que nous sachions ce que, quotidiennement, il peut valoir. Les femmes ne se plaignent donc en somme que de la faiblesse morale de l'homme. C'est presque toujours le refrain de toutes leurs doléances (1). Elles ne veulent point de tyrans, c'est chose entendue, et elles ont bien raison, mais elles avouent qu'elles aimeraient assez un maître... Avertissement précieux, et dont l'homme, il faut bien le dire, ne saisit pas toujours la portée !

Car, je l'ai dit ici même : (2) plus la femme développera noblement et utilement son *moi* et plus elle aspirera à trouver dans l'homme un *moi* supérieur. Si l'on a pu parler du Krach de l'amour, de la banqueroute du mariage, si le conflit des deux sexes devient de jour en jour plus aigu, le mal vient de ce que l'évolution n'est plus parallèle, et de ce que l'égoïsme, aussi, devient plus féroce. C'est lui qui multiplie les foyers où manque la mère, ou que le père a trop souvent désertés, les berceaux sur lesquels se penchent des visages mercenaires. C'est l'appétit du présent qui tue l'avenir. Le remède n'est pas au harem, ni dans Nietzsche seul ; il est dans la suréminente compréhension de cet Amour qui est Charité ; il est peut-être, pratiquement, dans la saine éducation familiale des deux sexes l'un pour l'autre, l'un par l'autre. Vous qui avez charge d'âmes, enseigner etc., etc. Enseignez d'abord aux hommes que leur rôle, dans leur foyer, est un sacerdoce, et que l'on ne s'y prépare pas comme à la tyrannie

(1) Cf. l'enquête du *Matin* sur l'amour.

(2) A propos de *Princesse de Science* de Mme Colette Yver, nº de Mars 1908.

ou à la débauche ; que l'époux peut, légitimement, devenir l'éducateur de l'épouse, mais qu'elle demeure, si elle en est digne, selon la forte expression anglaise, un libre agent. Donnez à tous deux le sentiment, si précieux, et si étrangement rare ! du Devoir et de la Responsabilité ; enseignez-leur que tout acte, toute volonté rayonne, néfaste ou propice, de l'ombre ou de la lumière, et qu'à son risque et péril, il en faut faire le choix réfléchi. Ne dites jamais aux femmes qu'elles sont des serves, bonnes tout au plus à faire la soupe ou à raccommoder les chaussettes — les trop fameuses chaussettes ! — de leur mari. Mais ne leur dites pas non plus qu'elles sont des fleurs, que leur grâce est leur unique fonction, que vous leur demandez simplement d'être belles, poétiquement vêtues et d'enchanter vos regards. Si elles n'étaient, pour la plupart, des êtres superficiels et vains, elles sauraient que ce langage est plus humiliant que l'autre. Le premier suscite des révoltées, le second crée trop souvent les « monstres délicats. » N'oubliez pas qu'Eve vous a, la première, fait goûter le fruit du Discernement terrible... Accordez-lui donc hardiment sa part du fardeau sublime, de l'attribut souverain que Dieu lui-même respecte : la majesté de la conscience humaine ! Et quand vous lui aurez donné ce viatique, ouvrez-lui sans crainte tous les chemins de la vie : elle saura y marcher, dignement, auprès de vous. Vous lui direz volontiers alors qu'avec des dons différents, elle est votre égale, que sa douceur nourrit votre force, et, récompense suprême du double effort ! les deux sexes s'inclineront, les mains indissolublement jointes, sur l'ENFANT qui viendra et leur rapportera — car les lumières du ciel ne sont pas éteintes — les clefs de l'Espoir impérissable et de l'immortel Avenir.

CAMILLE MARYX.

A M. Albert de Bersaucourt.

I

LES YEUX

Lorsqu'une vierge aux yeux de lapis-lazuli
Meurt — le prêtre redit une ultime prière,
Et dans l'originelle et divine poussière
Son corps repose — un corps de grâce tout empli.

Mais avant que — brutal — le titanique Oubli
Ait scellé pour toujours la sepulcrale pierre,
Dieu cueille les deux yeux, voilés par la paupière,
Tel on fait d'un beau fruit, très mûr, presque amolli.

« J'adore en eux, dit-il, leur extatique teinte,
« Et pour les protéger de toute infâme atteinte
« Je veux les enchâsser en mon ciel imborné ».

Aussi, quand vient le soir qui dans nos cœurs amène
Le mal de l'Infini, j'ai souvent deviné
Là-haut, des Regards pleins des tristesses humaines.

II

RETOUR ETERNEL

Si l'Eternel Retour n'était pas un mensonge,
Si je savais qu'aux temps prévus par les Destins
Un semblable désir soulève tes deux seins,
Qu'au même Lac d'Extase une force nous plonge ;

Je dirais : « Sur ce mur — avant que ne s'allonge
« Souplement jusqu'à toi l'ombre des monts lointains —
« Je graverai ton nom, pour que, nos yeux éteints,
« Seul, il puisse attester notre glorieux songe ».

Mais quand, Pèlerins purs des au-delà troublants,
Nous reviendrons ici, peut-être dans mille ans,
S'il n'est pas effacé, le saurons-nous comprendre ?

Qu'importe, puisqu'alors de notre intérieur
— Comme du corps d'Yseult, jad's, la vigne tendre —
Vivace, émergera l'Amour Antérieur !

ALBERT DESVOYES.

Mozart franc-maçon

A l'écrivain catholique EMILE BERNARD *respectueusement.*

Mozart ! Ce nom rappelle tout ce que le génie comporte en lui-même de grâce et de douceur ; il évoque tout ce qu'un homme, au milieu des sociétés frivoles, put garder de candide et de charitable au sein d'aristocraties coupables d'avoir brisé les liens nécessaires à l'harmonie sociale.

Vous connaissez sa légende : le prodige de l'Art qui s'exprime pour ainsi dire en recevant le jour, les enchantements et les fêtes auxquels son âme d'enfant fut conviée pour, en réalité, y rester toujours insensible ; afin de devenir meilleur, rappelons-nous aussi que sa vie fut incessamment une aspiration vers le Dieu qu'il aimait avec l'entière ingénuité de son cœur si délicieusement tendre, d'une pureté si ravissante que chacune de ses palpitations semblait régler sa mesure sur la cadence du Cœur divin. Sa vie ne fut qu'une enthousiaste exaltation pour cette religion catholique dont le Règne intégral inspira les ambitions généreuses de son esprit, pour cette religion qui resta une suave consolation aux douleurs qui l'accablèrent, car relisons enfin la narration des infortunes que supportera héroïquement la fin de ses jours abrégés non seulement par la maladie, mais peut-être par le poison.

Mozart ! Au charme d'entendre sa musique succède le charme de connaître les sentiments cachés dans l'intimité de sa conscience que baigna des ondes mystiques. Fénelon de l'Art musical, il mérite d'être titré le cygne de Salzbourg pour ces mêmes raisons qui forcent l'admiration à poétiser le saint auteur des « Maximes » sous le nom de cygne de Cambrai. Psychologie dont les analogies confinent à l'identité ; évangélisme de la pensée, amour de Dieu, amour de l'Humanité, amour de tous les êtres, sainte compassion penchée sur la douleur du monde, tels sont les caractères de ces deux hommes qui eurent du Génie parce qu'ils élevèrent leur Intelligence sur les ailes du Cœur.

Artiste ! Mozart s'est révélé, comme Fénelon, apôtre de

cette doctrine qu'on a mésestimée sous le mon de *tolérance*, comme si elle s'avilissait aux concessions à l'égard des erreurs, alors qu'elle ne se refuse qu'à l'emploi du cimeterre, arme impuissante à courber le front excepté celui des lâches. Non ! l'art et la vie de Mozart, auréolés d'une même lumière n'ont été qu'une seule œuvre, qu'un poëme dont chaque strophe est un hymne à la pacification universelle des êtres en une même communion, celle de l'Amour.

Aussi, les doctrines esthétiques du musicien furent-elles, les doctrines d'nn conciliateur ; il avait pressenti la loi qui préside à toute activité de l'homme considéré dans son plan d'évolution et qui est, même au point de vue artistique, celle de la palingénésie que Joseph d'Ortigue essaya d'étudier dans la tradition musicale (1).

Mozart pressentit cette loi dans un siècle qui bientôt allait en vérifier l'exactitude, apparente seulement pour les yeux habitués à la lecture des mystères de la vie sociale.

Pour ne pas trop nous éloigner de notre sujet, laissons les énigmes recouvertes de leurs voiles hiéroglyphiques et ne cherchons pas à tirer de la Théosophie que Mozart exprima sous le mode naturel à son génie, des principes applicables néanmoins à la théorie des renouvellements que le penseur constate sur tous les plans de la Vie. Mais caractérisons plutôt l'art immortalisé par l'*Ave Verum*, le *Requiem* ou la *Flûte enchantée*. Oulibicheff nous dit que le musicien désira « pacifier les écoles écoles militantes en réunissant leurs couleurs et leurs devises en un seul drapeau ; fonder l'avenir de la musique sur l'alliance de son passé avec son présent ; augmenter à l'infini la puissance et l'étendue de cet art, par le concours égal et pondéré de tous ses éléments, le développement simultané de toutes ses ressources et la combinaison réfléchie de tous ses moyens d'effet ; éliminer autant que possible des productions de la musique les influences locales et temporelles, les formes conventionnelles et scolaires, pour y substituer les pures analogies des sentiments et des idées, définissables ou non définissables auxquelles la musique doit répondre ; faire que la musique soit une et universelle, comme la loi du ternaire harmonique dont elle émane et comme la poésie de l'âme humaine dont elle est l'interprétation la plus intime et la plus complète. »

Ces quelques mots, pour qui veut lire, résument tout ce que Mozart voulut être et fut, si on le considère dans la culminence de sa pensée rayonnante, et dans l'envergure circulaire du mysticisme où sa vie respira, puisque, nous l'avons dit, l'homme et l'artiste consonnent.

Les musicographes doivent juger à quel point Mozart

(1) Voir *les Entretiens Idéalistes* du 25 septembre 1907.

s'est appliqué à l'expression de sa magnifique doctrine et s'il à réalisé la perfection de son Idéal ; mais nous, admiront pleinement cette aspiration artistique qui se retrouve aux racines de son être épanoui en telle beauté que si l'enthousiasme a nommé l'auteur du *Requiem* : le divin Mozart pour son œuvre musical, il faut aussi pour l'œuvre radieuse de ses jours vécus l'appeler du même nom.

La droiture était la qualité maîtresse de Léopold, son père, Wolfgang Amédée en hérita pour y joindre la candeur, et la Sainteté dont ils gardèrent toujours l'empreinte, les stimula à la recherche des célestes domaines par l'accomplissement du Bien.

Wolfgang médita, avec délices, la lecture du *Télémaque*. La pensée de Fénelon fut la substance de sa pensée, il découvrit en son ouvrage fameux les mystères de la Religion, qui y étaient révélés en prévision de leur application future ; et cette vertu que la vogue des mots appelait *bienfaisance* le pénétra jusqu'à déterminer complètement ses actes personnels.

Son esprit de concorde, sa vision des hommes consommés dans l'Unité d'une même foi, sa pensée logique de grouper les efforts pour la réalisation des lois imposées par une religion sublime, tout réagit sur lui et c'est ainsi que, poussé par le désir de vivre au milieu d'une ambiance plus remplie de mysticité, il fut amené à demander son admission dans la Franc-Maçonnerie.

Une sympathique naïveté, tel est la distinction du caractère, si riche d'éléments séducteurs, de Mozart. On peut pour traduire le dessin, en mode accentué, de cette ravissante figure, énoncer qu'il resta essentiellement une « âme d'enfant » ;une âme d'enfant par rapport à la chasteté des sentiments, car son *enfance* était sans puérilité ; génie, il n'ignorait pas sa valeur. Témoin cette anecdote. Après la représentation des *Noces de Figaro*, l'empereur d'Autriche lui disait : Beaucoup de notes, Monsieur Mozart. — Pas une de trop,Sire ! répondit le musicien. La conscience qu'il eut de lui-même rendit plus amères les vexations, les persécutions qu'il eut à subir de la part de ses « protecteurs ».

« Après Dieu vient immédiatement Papa » disait Mozart; en effet Léopold fut le seul éducateur du célèbre artiste, il garda sur la direction religieuse de son fils une puissante influence. Cependant la piété du père se perdait un peu en minuties, en scrupules même, disons le mot, elle était quelquefois mesquine ou, pour mieux parler, exclusive, Léopold Mozart ne croyait pas qu'il pût se trouver dans le Protestantisme un homme d'une conduite irréprochable. Néanmoins, de semblables préjugés n'arrivèrent jamais à l'aveugler au point de ne pas qualifier l'adaptation si par-

ticulière des principes chrétiens qui distinguait trop souvent à cette époque les représentants de la Religion. Du reste, sa dévotion aurait-elle fermé obstinément ses yeux à la misérable réalité qui relègue, chez certains esprits, une doctrine la plus radicalement vraie, la plus profondément belle, au simple rang d'un magnifique rêve de l'intelligence, sa dévotion, dis-je, l'aurait-elle placé au sein des illusions que l'ignoble conduite de l'archevêque de Salzbourg, Jérôme, comte de Colloredo, eût opéré le miracle, révélateur du fait en désharmonie avec le devoir.

Ce triste prélat fut l'instigateur du complot schismatique connu sous le nom de Punctation d'Ems, et Mozart, au moment où l'implacabilité du destin le forçait à gémir, appelait cet archevêque franc-maçon le Muphti.

L'auteur de l'*Ave Verum* ne prenait aucune décision sans en informer son père. Il ne s'agissait pas pour lui d'aveugle soumission aux commandements d'une autorité quelquefois discutable, mais d'une rencontre harmonieuse de volontés, de l'accord mutuel de consentements pour la meilleure action. Léopold du reste se montra à l'égard de son fils autant et plus un sage conseiller, un ami qu'un père, directeur inflexible ou ancêtre indifférent Dans sa carrière artistique, Mozart trouva toujours en lui un encouragement, une consolation aux heures d'épreuve.

De même nature religieuse, enclins tous deux à s'élever avec pareille ardeur dans les sphères de la mysticité, le père et le fils décidèrent de s'affilier ensemble à la loge de « l'Espérance couronnée » qui devint plus tard la loge « Saint-Jean à l'Espérance couronnée. » Wolfgang avait vingt-neuf ans.

Aujourd'hui, le but réel de la Franc-Maconnerie est plus dévoilé ; mais les écrivains qui se sont familiarisés dans les études de la Secte, étonnés de constater l'incompréhensible adhésion de remarquables personnages, ont cru pouvoir en trouver le motif, pour excuser leur affiliation, dans ce que, pensent-ils, la Franc-Maçonnerie n'était pas au début ce que nous la connaissons à présent, c'est-à-dire persécutrice du Catholicisme L'illusion est fameuse. De telles opinions prouvent avec suffisance que les faits de l'histoire n'ont pas été étudiés dans leurs causes occultes.

Il est vrai, si nous remontons à l'époque des corporations à qui les peuples doivent l'édification des cathédrales, oui ! la maçonnerie fut un compagnonnage dont les constitutions parfaitement chrétiennes méritèrent d'insignes privilèges conférés par les souverains Pontifes ; mais dès 1535 (24 Juin, charte de Cologne) la confrérie des libres maçons était souillée d'éléments politiques et sectaires, dès 1535, Mélanchton s'entendait avec Hermann, l'archevêque élec-

teur de Cologne, pour rétablir ce que les sectaires appellent, par antilogie sans doute, le christianisme de l'esprit, car jamais *spirituels* ne furent plus attachés à la discussion de la *lettre*. Je ne l'ignore pas, l'authenticité de cette chaste rédigée dans la capitale rhénane à été niée cependant, s'il appartient aux écrivains spécialistes de discuter la valeur de ce document maçonnique, on peut avancer sans porter quelque préjudice à la mémoire des noms qui nous sont parvenus, que l'histoire de leurs actes assez blâmables pour une mise au ban de l'empire celle de l'Archevêque par exemple, milite, d'une certaine façon, en faveur de l'authenticité d'un titre propre à démasquer l'insolente hypocrisie d'une société encore plus scélérate que ténébreuse, puisque le feu du ciel dévoila maintes fois par une lumière vengeresse les complots et les trahisons (1).

Que la charte de Cologne soit authentique ou non, peu importe ! à cette période, on ne construit plus de cathédrales, on les démolit. Les adversaires de la Maçonnerie ont recherché bien loin ses origines, mais avant tout son action redoutable remonte à Luther qui était un Rose — Croix. De même, bien souvent j'ai lu qu'on supposait que loin d'être primitivement contraire,même en appprence au Catholicisme la secte voyait d'un bon œil les catholiques se grouper dans les Loges, cette affirmation ne peut être admise comme un principe général car « il existe d'anciens statuts qui excluent les catholiques, et qui restreignent l'ordre aux seuls protestants », avoue Ch. de Villers qui est l'auteur d'un chapitre très curieux sur les sociétés secrètes (2).

Le but de la Franc-Maçonnerie fut donc rapidement une institution agissant en haine de la religion catholique, condamnée en 1737 seulement par cette Papauté qui avait toujours été favorable à l'association jusqu'au moment où le masque de l'imposture ne fut plus assez épais pour cacher des figures d'assassins.

Peu après la bulle de Clément XII qui défendait sous peine d'excommunication de faire partie des sociétés secrètes, plusieurs empereurs, rois ou chefs d'Etat appuyèrent de leur autorité les décisions pontificales. Mais les condamnations étaient tardives et la Franc-Maçonnerie put étendre son influence, assez ouvertement jusqu'à un certain point.

---

(1) L'histoire mentionne deux cas, à ma connaissance, où les conjurés furent frappés de la foudre

(2) Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther 1804.

La Franc-Maçonnerie jugée par Rome, comment se fait-il que Mozart, lui et son père, soucieux de ne point encourir les censures de l'Eglise (1), furent néanmoins entraînés dans la secte.

Il reste hors de doute que la majorité des Franc-Maçons, s'appelassent-ils Louis XVI ou Marie-Antoinette ou Mozart, ignoraient les criminelles décisions prises en haut lieu par les meneurs et les grands dignitaires de la Société infâme. Il est encore indubitable que d'honnêtes gens appartinrent à la Maçonnerie, des hommes même d'une honnêteté scrupuleuse, d'un catholicisme zélé comme Ramsay par exemple, le célèbre mystique converti par Fénelon.

Néanmoins, la reine de France, la pauvre Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe, restent coupables, mais d'une culpabilité qui réside avant tout dans la légèreté de leur conduite ; et pur de toute sévérité, on peut ajouter que le rôle d'une femme, d'une mère qui aurait dû illustrer son haut rang par l'éclat d'incontestables vertus, n'était pas dans la dignité de grande-maîtresse de loge. Quand je parle de légèreté de conduite, je ne fais pas allusion à certaines suppositions qui sont des outrages à l'épouse, mais plutôt à cette frivolité de caractère qui supposaif que prendre part à des banquets maçonniques n'altérait pas l'honneur que se doit la Royauté.

Cependant, aux yeux de la Reine et des grandes dames, affiliées, à la Maçonnerie, l'esprit de charité absolvait une blâmable présence au sein d'une société occulte. C'est attristant, et poignant tout à la fois lorsqu'on songe au drame de la *mystérieuse* révolution française, qui est une GENÈSE,de lire la correspondance de Marie-Antoinette.Pour rassurer sa sœur Marie Christine d'Autriche, elle écrivait : boire des verres et chanter des couplets ne sont pas actions gravement répréhensibles. Voici qu'elle était l'opinion formelle de la Reine sur la maçonnerie : « C'est en réalité,une société de bienfaisance et de plaisir ; on y mange beaucoup et l'on y parle et l'on y chante, ce qui fait dire au Roi que les gens qui boivent et qui chantent ne conspirent pas ; ce n'est nullement une société d'athées déclarés,puisque, m'a-t-on dit, Dieu y est dans toutes les bouches; on y fait beaucoup de charités,on élève des enfants des membres pauvres ou décédés, on marie leurs filles ; il n'y a pas de mal à tout cela. Ces jours derniers, la princesse de Lamballe a été nommée Grande-Maîtresse dans une Loge ; elle m'a raconté toutes les jolies choses qu'on lui a dites, mais on y a vidé plus de verres qu'on y a chanté de couplets ; on doit prochainement doter deux filles ; je crois après tout qu'on

(1) Lettre de Léopold à sa femme,14 avril 1770.

pourrait faire du bien sans tant de cérémonies, mais il faut bien laisser à chacun sa manière ; pourvu qu'on fasse le bien, qu'importe ? »

Cette lettre de la Reine de France confirme bien les documents que nous pouvons tenir d'autre part sur le déguisement de la Franc-Maçonnerie en assemblée de libertins pour cacher son véritable but.

Le Maçon démasqué édité à Berlin en 1757, dit en effet : « La Maçonnerie était autrefois une société d'hommes choisis, que l'amitié unissait par les liens de la vertu, pour se prêter un secours mutuel dans leurs besoins : aujourd'hui elle est un assemblage confus de gens obscurs ou distingués, tous amateurs des plaisirs de la table, et tirés indistinctement de tous les états. »

Pauvre maçon désabusé qui croyait réellement démasquer la Secte !

Mais si les Loges étaient plus particulièrement des succursales du Caveau et de l'antre de Momus, d'autres Loges avaient conservé des allures plus religieuses, mystiques même, en apparence car la sainteté, là encore, a pour vrai nom l'hypocrisie. Nous le saurons par Mozart qui appartenait à l'une de ces dernières confréries.

Pour bien comprendre l'histoire de la Maçonnerie qui est plus complexe qu'on ne l'a supposé jusqu'ici et qui n'a été qu'effleurée à tel point que dans la masse de livres antimaçonniques que j'ai lus, il n'en est aucun de satisfaisant par rapport à la synthèse, la nécessité s'impose d'étudier l'Histoire générale dans le conflit permanent des pouvoirs spirituel et temporel. Le jour où tel écrivain se placera en face de cette grave question pour juger le procès des Sociétés secrètes, une hérésie comme le Jansénisme ou le Gallicanisme, couvrant leurs erreurs de je ne sais quel manteau de vertus, croulera sous un mépris trop justifié. Ainsi, pour constater les influences néfastes auxquelles ne surent pas résister les princes de l'autorité temporelle, il est indispensable de considérer les efforts que les Jansénistes, par exemple, tentèrent en Autriche pour arriver à leurs fins, en faisant expulser d'abord les Jésuites qui les gênaient dans une action déplorable par les conséquences.

En Autriche, comme en France, une partie de l'épiscopat encouragea l'empereur (Joseph II) dans ses entreprises par de continuelles approbations. Ce sont là les paroles d'Alzog, cité par le chanoine Davin ; nous ajouterons que c'était la plus grande partie de l'épiscopat qui pensait qu'une Bulle pontificale ne prenait force de loi que par son acceptation du gouvernement temporel. L'hérésie avait envahi l'Occident. La Maçonnerie était, pour ainsi dire, maîtresse du Clergé.

Si de pareils principes n'avaient pas été propagés par les hommes qui cachaient de leur GÉNIE le venin des doctrines Mozart et bien d'autres esprits remarquables par leur probité, n'auraient jamais fait partie de la Franc-Maçonnerie.

En effet, la conspiration politique et religieuse de la Maçonnerie se déguisa longtemps sous le voile de la charité et c'est par ce moyen que furent attirés des mystiques sincères dans les rangs de cette Société par le désir intense de faire plus de bien, à cette époque où le Clergé en faisait si peu et de s'élever dans les voies de l'ascèse spirituelle. Mozart et son père du reste entendirent rester fervents catholiques en même temps que zélés francs-maçons. C'est ce qui les engagea à pénétrer dans la Loge de « l'Espérance couronnée. »

Cette Loge était une section des plus religieuses parmi celles de la Franc-Maçonnerie. On y méditait plus particulièrement sur la mort, en face du crucifix posé sur une table au milieu de cierges allumés.

« N'ayant d'autre ressource que le casuel de son travail, dit le chanoine Davin, se voyant menacé, dès la première année de son mariage, d'une « plainte » pour dette en justice, cet artiste se trouvait, comme il dira en mourant, « esclave de la mode. » La franc-maçonnerie en était la reine, et elle ne dut pas manquer par quelques-uns de ces services qu'elle a toujours su rendre si habilement pour se faire des adeptes, d'aller au-devant de Mozart et de lui montrer en elle l'idéal de la bienfaisance.

« Un Ordre qui se donnait pour but la fraternité de ses membres devait exercer une attraction naturelle et vive sur le caractère de Mozart profondément affectueux, plein d'humanité, extrêmement sensible aux souffrances de ses semblables, éprouvant un besoin de soulager l'infortune qui ira trop souvent jusqu'à l'imprudence et à la faiblesse, enthousiaste enfin de toutes les idées nobles et douces au point de ne pas distinguer ici, lui, si ennemi du faux, le rêve d'avec la réalité. »

Toute la correspondance de Mozart qui a trait à la franc-maçonnerie a disparu. On ne peut savoir par conséquent en termes exacts ce qu'il en pensait. Cependant nous sommes en droit de supposer qu'il en éprouva quelque décevance, du fait qu'il voulut, dans les dernières années de sa vie fonder une nouvelle société, sous le nom de « la Grotte » et la *Flûte enchantée* qui est une apologie de la franc-maçonnerie, en est une apologie telle qu'il la concevait, car dans l'opéra la satire qui se mêle çà et là aux éloges montre suffisamment qu'il ne resta pas aveugle sur la fausseté des sentiments de la Secte.

Cependant, il est juste d'avouer que dans la *Flûte*

enchantée, que Beethoven regardait comme son chef-d'œuvre, Mozart a pris le parti de voir la franc-maçonnerie sous son jour le plus avantageux. Aussi écrit-il même un couplet pour la disculper des accusations dont elle était l'objet.

Dans ces saintes salles
La vengeance est inconnue,
Un homme est-il déchu,
L'aurore le ramène au devoir
Il voyage alors à la main d'un ami
Content et joyeux dans le meilleur des pays

Dans ces saints murs
Où l'homme aime l'homme
Aucun traître ne peut dresser de pièges
Car on pardonne à l'étranger
Celui que de tels enseignements ne réjouissent pas
Ne mérite pas d'être homme ! (1)

Cœur angélique qui ne veut pas voir la fraude ! Tendre Mozart qui ne croit point à la vengeance et qui se livre à l'illusion d'une apparente fraternité, qui mourra cependant empoisonné, lorsqu'il voudra quitter une Loge qui l'aura laissé vivre en proie aux douleurs du froid et de toutes les privations.

On peut dire que l'artiste ne fut jamais franc-maçon, moralement ; adepte ou non encore affilié à la société secrète, Mozart est resté toujours le même sous l'empire de sentiments identiquement religieux. Son christianisme est celui de Fénelon, le Pur Amour « Ce qui fera la beauté des inspirations de la *Flûte enchantée*, c'est qu'elle sera un écho des mystères chrétiens, » dit avec raison le chanoine Davin et de son côté Oulibicheff aura bien caractérisé son œuvre. L'idée qui a fécondé le poème, écrit-il, était évidemment l'initiation, non pas aux mystères d'Isis ou à ceux de l'Ordre maçonnique, mais aux mystères que le chrétien mourant entrevoit par les portes ouvertes du tombeau. Sarastro et ses prêtres sont de vrais prêtres, et l'instrument enchanté, la flûte, n'est elle-même que le symbole des révélations inarticulées et intuitives de la musique sur les choses d'outre-tombe, révélations dont Mozart devait sentir la portée mieux que tout autre assurément.

En effet, la vie de Mozart fut ce que les anciens appelaient la philosophie dans le sens de préparation à la mort. Il écrivait, le 4 avril 1787, à son père : « Comme la mort,

(1) Traduct. G. Groffe. *Bibliothèque des Entretiens Idéalistes.* 1908.

à le prendre exactement, est le vrai but de notre vie, je me suis tellement rendu familier, depuis deux ans, avec ce vrai, cet excellent ami de l'homme, que son image non seulement n'a rien d'effrayant pour moi, mais est à bon droit pleine de paix et de consolation. »

En somme, franc-maçon, Mozart ne l'a jamais été, et la *Flûte enchantée* n'est qu'un décor pour exprimer les vérités chrétiennes. Il ne vit jamais l'abîme qui sépare les doctrines qui semblent au premier abord, être les mêmes et qui révèlent leur opposition complète lorsqu'on les étudie dans leur profondeur. Même lorsque sa musique illustre des cantates maçonniques ou la cantate de l'imposteur Ziegenhagen, il ferme les yeux sur les expressions d'un pur déisme et quand ce fondateur d'une nouvelle religion, — la religion des proportions, — parle de *superstition*, de *secte*, de *préjugé*, Mozart croit lire « intolérance religieuse » alors que l'homme des ténèbres n'envisage que le Catholicisme.

Pour que le mensonge lui apparût dans toute sa hideur, il fallut qu'il soit représenté par le cynisme, par Voltaire enfin qu'il appelait « ce coquin »,

Tel a été le divin artiste qui est resté pour nous, comme on l'a remarqué, notre contemporain, « parce que, au siècle dernier, les œuvres de Mozart étaient la prophétie du nôtre », au même titre, ajouterons-nous, d'aprè Ballanche, qu'il faut envisager Fénelon, son maître, comme le précurseur de l'ère moderne.

Tel il a été dans la suavité de son âme, et dans la misère de sa vie matérielle. Ce fut sur son lit de mort que l'admiration lui apporta les ressources capables de mettre ses jours à l'abri du besoin.

« Je m'en vais, disait-il souvent dans sa maladie, à présent que je pourrais vivre en paix ! J'abandonne mon art quand, n'étant plus une sorte d'esclave de la mode, n'étant plus enchaîné par les spéculateurs, je pourrais suivre les mouvements de mes sentiments, écrire, libre et indépendant, ce que mon cœur m'inspirerait ! Je quitte ma famille, mes pauvres enfants, au moment même où j'allais être en mesure de leur procurer quelque peu de bien-être !

Ah ! pleurons en écoutant cette expression de regret où le cœur déborde d'amour, où vibre son âme d'artiste soumis cependant aux volontés de ce Dieu qu'il adorait éperdûment.

Non certes, Mozart n'appartient pas à la Franc-Maçonnerie. Son tombeau, ai-je entendu dire, est resté inconnu parce qu'il fut « un Initié » et que le tombeau des Initiés doit rester inconnu. La vérité est plus simple et plus sombre, il n'est pas besoin de calomnier.

Mort dans la plus grande des misères, Mozart n'eut pas la consolation d'outre-tombe de voir la femme, qu'il avait si bellement, si enfantinement aimée, garder sa mémoire. Marié en secondes noces à un protestant, elle n'eut pas toujours le courage de faire respecter le catholicisme des sentiments de l'artiste et laissa, abandonnée, sa dernière demeure.

Non, Mozart ne fut jamais franc-maçon, car Mozart était tout Amour et l'odieuse secte n'a qu'un idéal : la Haine ! et qu'un seul lien de « solidarité » celui de la Vengeance !

Paul VULLIAUD.

On peut consulter pour les ouvrages en français sur cette intéressante question :

OULIBICHEFF : *Nouvelle biographie de Mozart.* Moscou. 3 volumes in-8°.

CHANOINE DAVIN : Différentes études sur Mozart et particulièrement sur la *Flûte Enchantée* dans les *Nouvelles Annales de la Philosophie catholique.*

REVUE GERMANIQUE : *W. A. Mozart* par JOHANNÈS WEBER. Année 1860 et 1861. Ces articles sont des études du grand ouvrage de VON OTTO JAHN. 4 vol. in-8° Leipzig.

La Ville des Expiations

Livre neuvième

(Suite)

— « J'ai dit moi-même que je travaillais à ma propre initiation, et que je désirais y associer mes lecteurs. On ne pouvait exiger de moi que je revêtisse ma spontanéité personnelle du manteau de la révélation, que je ne me fisse pas un devoir de conscience de marquer ce que l'intuition avait reçu de la méditation et de l'étude. Je ne suis ni théocrate, ni sectaire ».

— « Tu as parlé des Sibylles, et tu n'as rien dit de celles qui ont pressenti le christianisme ; et cependant une iconographie complète a consacré les traits de leur visage. De plus n'a-t-il pas été dit que le mot Sibylle est un mot phénicien, et que ce mot signifie retour de Dieu, révolution divine ? »

— « C'est Boulanger qui a parlé ainsi, et je ne sais sur quels documents. Vico avait remarqué que toutes les nations de la gentilité avaient eu chacune leur sybille, ce qui est vrai. Quant à moi, j'ai voulu établir que les Sibylles étaient tantôt des personnifications de cycles sociaux, ou de nationalités importantes, tantôt des créatures puissamment assimilatrices. Mais je crois que ce n'est qu'à l'approche de la manifestation chrétienne qu'elles ont été une expression des destinées générales de l'humanité. Les chrétiens primitifs, qui appelaient les Sibylles en témoignages savaient bien que toute parole cyclique appartient à notre religion, qui est la religion même de l'humanité. Ils savaient bien que toute vaticination véritable est une preuve du brisement de la révélation universelle dont le genre humain tout entier est toujours resté dépositaire. C'est ainsi que j'ai cité Constantin faisant lire au concile de Nicée une belle traduction grecque du Pollion de Virgile. C'est ainsi que j'ai parlé du Pymandre, livre égyptien dont il fut impossible de fixer la date »

— « On te dira ici bien d'autres choses sur les Sibylles, et sur la puissance assimilatrice dont elles sont douées ».

— « Ma pensée a entrevu ce que vos hiérophantes doivent me dévoiler ; mais ma pensée timide s'est enfuie sur des ailes de feu. Et je sais que Marie d'Agréda avait vu sans être éblouie, avait senti sans être épouvantée ».

— « Eh bien puisque tu as compris cet histérisme sublime qui donne le sentiment des choses cosmogoniques, tu es plus avancé que je ne croyais. Je le vois, tu as besoin surtout de donner de l'assurance à tes pensées intuitives ».

Sans doute mon guide avait bien d'autres observations à me faire, qui auraient exigé d'autres réponses ; mais nous arrivâmes au temple, et il dut me quitter.

Voyons si la morale ne repose pas sur des principes cosmologiques.

Chaque homme représente l'humanité.

Le devoir pour chaque homme, de se respecter lui-même est donc le devoir de respecter en lui la dignité humaine,

Le devoir de ne point attenter à sa propre vie est donc le même que celui de ne point attenter à la vie des autres. Kant a donc eu raison de dire : « Agir de telle sorte que la règle de tes actions puisse être une loi générale ».

L'Evangile place le critérium de la morale dans le sanctuaire cosmologique de la médiation. Chaque homme est le Christ, c'est-à-dire l'humanité à sa plus haute expression, l'humanité idéalisée, en quelque sorte, par la vertu assimilatrice du Médiateur.

Telle est l'infinie magnificence du dogme Eucharistique.

Kant a dit encore : « L'Ethique ne s'étend pas au-delà des devoirs de l'homme envers lui-même et envers les autres hommes ».

Cela peut être vrai dans la sphère purement métaphysique, et pour l'homme considéré seulement dans son existence actuelle. Au reste, ce n'est que dans le sens métaphysique qu'il l'a dit, comme ce n'est que dans ce sens qu'il a établi la règle de nos actions.

Tel est l'homme se posant lui-même, et posant le monde.

Mais l'homme cosmique et religieux ne saurait se contenter d'une Ethique si étroite. La raison humaine serait bien obligée de déclarer son insuffisance si les traditions générales du genre humain ne nous avaient pas enseigné la cosmologie de notre être. Kant établit cette vérité avec une logique irrésistible ; et c'est là le grand bienfait qui eût préservé Pascal de ses terribles visions.

L'homme cosmique et religieux dominant l'homme métaphysique est appelé à chercher ses rapports avec Dieu, avec les êtres intelligents, avec la création telle qu'elle apparaît à nos sens et à notre esprit.

Ainsi l'Ethique, c'est-à-dire la morale non prescrite par une loi positive, écrite ou traditionnelle, non circonscrite par le droit fondé sur la raison ou sur la convention, la morale absolue et indépendante de toute sanction pénale, reconnait un principe cosmologique à ses enseignements.

L'homme pourrait être sans rapport avec sa vie phénoménale ; il serait, mais avec d'autres conditions : pour lui, la morale ne peut appartenir exclusivement à son existence actuelle, car il ne saurait rester emprisonné dans le monde extérieur de la création. Nous savons bien d'ailleurs que ce n'est point le lieu de son essence, et qu'elle n'y est descendue qu'accidentellement.

Lorsque l'homme, après avoir appris à se connaître, vient à se juger, il est un être moral jugeant un être moral. Alors il ne peut faire autrement que de se juger dans ses rapports avec Dieu, avec les êtres intelligents et les êtres non intelligents, avec l'ensemble des choses humaines ou surhumaines.

Toutefois il n'a pas de juridiction sur son propre être, puisqu'il n'est pas sa cause à lui-même. De là, la nécessité de l'intervention de l'Etre inconditionnel, de l'Être en qui est toute puissance et toute morale, l'Etre à la fois subjectif et objectif, celui qui a fait la conscience de l'homme, qui l'a doué de la capacité du bien et du mal.

La raison de la juridiction de l'homme sur lui-même est donc une émanation de la raison inconditionnelle de Dieu.

La loi du devoir est donc une loi divine, devenue loi humaine par l'assentiment de l'homme.

L'homme est donc son juge à lui-même selon la juridiction divine qui résulte du don de la capacité du bien et du mal.

Or la juridiction divine place la loi du devoir dans la sphère de l'infini. De là résulte que la sanction pénale se trouve aussi dans la sphère de l'infini.

La loi morale est donc essentiellement absolue et inconditionnelle. Mais l'homme, dans son existence présente, en rapport extérieurement avec le monde de la création, ne peut que la sentir conditionnelle et progressive. C'est par une effort de la raison humaine assimilée avec la raison divine, qu'il sait que la loi morale est absolue.

Cet effort, il est tenu de le faire puisque la faculté lui en a été donnée dès le commencement, comme son titre imprescriptible à l'existence absolue. Il doit donc travailler sans relâche à son perfectionnement, c'est-à-dire qu'il doit

tendre à la perfection, qui, pour lui, n'est autre chose que la reconstruction de l'être primitif, de l'être absolu.

La perfection est donc le but de la loi morale, le but de la nature humaine, le but de l'homme.

Par elle il sortira de l'existence conditionnelle, passagère, progressive où il est détenu.

Jésus-Christ a dit : « Soyez parfaits comme notre Père céleste est parfait. »

Jésus-Christ a pu parler ainsi parce qu'il était venu pour manifester la religion générale de l'humanité, et cette religion générale de l'humanité est fondée en définitive sur la nature intime et absolue de l'homme.

Mais le principe cosmologique sur lequel repose la loi morale a besoin d'être connu dans toute son étendue, car c'est seulement ainsi que l'homme peut être expliqué, que la destinée humaine peut nous être révélée dans la profondeur de ses mystères.

Nous voici donc en présence du dogme redoutable de la déchéance et de la réhabilitation.

Nous voici donc nous affranchissant des chaînes pesantes de la solidarité pour prendre volontairement les doux liens de la charité.

Nous voici donc enfin sachant que l'expiation est la sanction pénale de l'infraction antique dont le Médiateur est venu nous aider à nous relever.

Si nous avons bien compris la religion générale de l'humanité, nous ne pouvons douter que la Médiation ne s'applique à tout le genre humain. Jésus-Christ a pu dire avec vérité qu'il a apporté le salut aux hommes. Il a pu dire avec vérité à son Père : « Pas un de ceux que vous m'avez confié ne sera perdu. » En rentrant dans la gloire de son Père, il a répondu du salut de tous les hommes....

Ici l'hiérophante se trouble. Un cri lugubre retentit dans l'enceinte sacrée.

Eh quoi ! dit l'hiérophante, je suis obligé de chercher mes paroles, et ma pensée elle-même devient confuse. Dieu me soit en aide, et me préserve du blasphème, car je me sens sur la pente d'un abyme. Oui, cette pensée de l'expiation épouvante toutes mes facultés, lorsque je veux l'épuiser. Et ne faut-il pas que je l'épuise si je veux la connaître, puisque c'est là que s'est réfugié le sens de l'homme. Que la nature humaine, telle qu'il nous est donné de la pressentir, soit entraînée hors des notions du temps par la haute contemplation de son essence absolue, ne sera-t-elle pas forcée de rencontrer, pour toute sanction pénale, au lieu de l'expiation, les châtiments éternels ? car qu'y a-t-il hors du temps si ce n'est l'éternité ?...

Ici les gémissements se prolongent, et deviennent une

angoisse intime. L'hiérophante se trouble de nouveau, et jetant autour de lui des regards inquiets, il s'écrie :

Dieu ! je ne veux pas devancer tes oracles, car toi seul sais le moment où tu dois les manifester ! Toi seul sais le jour et l'heure où tout sceau doit être brisé pour la race humaine, nous savons seulement que l'idée définitive est précédée par des idées préparatoires, que toute gestation est longue, que tout enfantement est douloureux. Dieu d'amour, n'est-il pas vrai que le dogme eucharistique est le dogme ineffable de l'amour, le dogme perpétuel du salut, l'emblème divin, le symbole cosmogonique et vivant de la Médiation ?

L'Eglise de Jésus Christ, dépositaire du dogme eucharistique, qui est le dogme continu et sans fin de la Médiation, saura bien s'expliquer lorsque le temps sera venu.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME

ÉPILOGUE

Ici ma tâche est finie. Le peu qu'il m'a été donné de pressentir dans la loi providentielle qui régit les destinées humaines a été dit par moi, et je me suis expliqué aussi bien que je l'ai pu. Maintenant, je rentre dans le silence. Il me reste à méditer sur ma propre destinée ; je ne dois plus m'entretenir qu'avec moi-même.

Nous sommes arrivés à une époque palingénésique. Les hommes que leur situation dans le monde de l'humanité devrait rendre les initiateurs de cette époque, ou la méconnaissent, ou sont peu en sympathie avec elle ; ce n'est pas la première fois que cela est arrivé ainsi ; nous le savons, le plus souvent, la Providence veut se réserver le droit de se manifester par des organes nouveaux. Alors les choses ne sont plus muettes ; les événements et les faits crient avec puissance ; les prophètes qui ont reçu l'ordre de maudire les tentes dressées dans le désert, n'ont de voix que pour bénir les pavillons d'Israël.

Quant à moi je n'ai point reçu de mission pour redresser les voies de ceux qui sont faits pour gouverner la société ; l'œuvre qui s'accomplit chaque jour m'est étrangère.

De plus, il faut un symbole à ce temps ; mais le moment n'est pas venu. Celui à qui aura été accordé le don du symbole, ancien dans son sens intime, nouveau seulement par l'expression ; celui à qui la parole secrète de l'énigme mystique sera connue, celui-là s'avancera à son tour. Il sera cru, car il ne fera que formuler la pensée devenue la pensée de tous ; et cette pensée ne peut être qu'une pensée chrétienne, car le christianisme est la dernière initiation du genre humain.

Voici le but et le motif des divers écrits qui sont comme l'histoire progressive d'un seul sentiment auquel, à mon insu, j'ai consacré toute ma vie.

La créature humaine, je ne l'ai jamais oublié, est une créature frappée dans la source même qui l'a produite ; la déchéance se perpétue par la condition imposée pour la perpétuité de notre race ; c'est ce qu'affirment nos traditions, d'accord en ceci avec les traditions bien comprises de tous les peuples ; et celles de la gentilité, toutes perverties qu'elles peuvent être, ne font pas exception à une si imposante unanimité ; c'est ce qu'a dit admirablement

Bossuet, en employant des mots rudes et nus, que l'autorité du sacerdoce peut seule permettre ; c'est ce qu'a fait entendre Pascal du sein d'une mélancolie sublime. Mais cette créature humaine peut se relever pour sortir de son abaissement, pour lutter contre l'opprobre de son origine. Elle s'immole, elle se dévoue ; elle inspire l'amour à un cœur généreux, et l'admiration à tous ; elle est initiée dans le mystère de son existence virginale par l'auteur même de sa naissance ignominieuse. Tel est le noble apologue auquel j'ai été autorisé à donner le nom d'Antigone, nom consacré déjà par les plus beaux souvenirs de la poésie. Il me fallait la fille mythique de l'inceste pour en faire l'héroïne de toutes les piétés. Ceux qui n'ont vu là que la résurrection d'un sujet antique ; ceux même qui n'y ont vu que le type du dévouement, créé par la muse grecque, ou ne m'ont pas compris, ou ne m'ont compris qu'à moitié.

Un homme doué des plus belles facultés, mais vaincu par les fatalités sociales, et destiné à être expié par le remords ; cet autre noble apologue, dont les traits profondément originaux ne m'ont été fournis que par la contemplation des choses, n'a point pu recevoir de nom, car je n'ai pas le pouvoir de nommer ; mais c'est l'homme même, l'homme aux prises avec des conjonctures plus fortes que lui, ou, pour mieux dire, l'homme vaincu par les premières épreuves imposées à la responsabilité de ses actes, et qui est relevé par les dernières, par les épreuves augustes du remords, de la philosophie, de la religion. Sans doute, les fatalités sociales sont inflexibles ; mais souvent, c'est l'homme qui les fait, ou qui entre en pacte avec elles. Antigone, née dans l'opprobre, s'en dégage ; l'homme sans nom s'y plonge de lui-même, par sa présomptueuse confiance en ses propres forces.

Comment naissent les traditions ? comment se tranforment-elles pour s'approprier au génie des différents peuples ? Ensuite comment se perpétuent-elles, ou pures ou transformées ? Tel est le sujet du troisième apologue, auquel j'ai pu donner le nom d'Orphée, parce que ce nom m'était offert par la Grèce des temps qui ont immédiatement précédé les temps héroïques. Ma fable est donc la peinture d'une palingénésie de beaucoup antérieure à toutes les palingénésies historiques. Ainsi j'étais tenu de deviner, sous le voile des traditions locales et particulières, le génie des traditions générales ; de montrer la responsabilité humaine sortant de son berceau génésiaque ; d'interroger, dans tous les souvenirs de l'antiquité, le dogme nu et identique de la déchéance et de la réhabilitation, contemporain du jour cosmogonique où la responsabilité a pu se manifester ; de reculer l'horizon historique jusque dans la région

du mythe et de la poésie, de laisser entrevoir comment se forme cette chaîne mystérieuse des destinées humaines, cette série d'épreuves successives, naissant les unes des autres, les initiations toujours précédées par des épreuves, et les épreuves toujours égales et semblables à des expiations.

L'Orphée me conduit à Rome future. Sur les collines du vieux Latium sont attachés, au même roc, le dernier anneau de l'Orient et le premier anneau de l'Occident. De nouvelles destinées vont commencer. Une loi générale des sociétés est écrite dans les monuments les plus intimes de Rome primitive. Polybe et Varron l'avaient soupçonnée : l'un la chercha dans la suite et l'ensemble des événements ; l'autre, dans l'étude de la langue. La Formule générale, que j'ai essayée, se fonde à la fois sur ces deux données, qui ont tant occupé Vico et les frères Duni.

L'histoire du genre humain et l'histoire d'un homme sont identiques ; de plus, l'histoire d'un peuple est identique à l'histoire de tous les peuples. J'ai réduit l'histoire romaine primitive à trois grands faits, qui sont les trois sécessions plébéiennes : la première, sur le mont Aventin ; la seconde, sur le mont Crustumérien, devenu par-là le mont Sacré ; la troisième, sur le mont Janicule. Ce sont trois initiations successives, qui manifestent, dans leurs développements graduels, les facultés en puissance, faisant leur évolution, et passant en acte. Les trois faits générateurs accusés par les sécessions plébéiennes sont l'acquisition de la conscience, c'est-à-dire de la responsabilité ; l'acquisition de la pudicité, c'est-à-dire du mariage légal ; l'acquisition de la dignité, c'est-à-dire de l'aptitude aux magistratures légitimes, civiles et religieuses. J'avais donc raison de dire que le plébéien, c'est l'homme même, l'homme évolutif, l'homme progressif, l'homme s'avançant par des initiations successives, au prix de l'épreuve, qui toujours se présente sous la forme d'une expiation.

Lorsque Platon construisait sa république idéale, lorsqu'il voulait que cette république fût le tableau de l'humanité, et que, de plus, elle fût une image de l'homme même, de l'homme avec ses diverses facultés, il savait bien que toute société est cela, et que l'homme est toujours, en ce sens, un type cosmique. Mais voici où est la différence des sociétés anciennes et de celles dont l'ère commence, c'est que, dans les premières, les hiérarchies furent immobiles et pétrifiées, et que maintenant elles sont toutes, de plus en plus, évolutives. Le christianisme affirme une seule essence humaine, déchue et réhabilitée.

Ainsi l'histoire romaine est devenue, pour nous, le tableau de la première palingénésie historique, comme l'Orphée avait été celui de toute palingénésie antérieure.

La Formule générale exprime une autre idée ; c'est, en quelque sorte, une nouvelle prise de possession du passé, du passé même le plus irrévocablement accompli. Voilà ce qui explique comment l'histoire nous découvre des secrets jusqu'à présent restés inconnus, c'est qu'un des triples sceaux se brise sous nos yeux. A mesure que l'horizon s'agrandit dans l'avenir, il faut qu'il s'agrandisse aussi dans le passé. L'intelligence humaine, comme l'ancien Janus, a deux faces.

L'Essai sur les Institutions sociales est à la fois un tableau général des sociétés humaines et de la transformation que subit aujourd'hui la société européenne ; les entretiens qui ont suivi (le Vieillard et le Jeune Homme) ne sont autre chose qu'un développement de ce dernier point. Il s'agissait de déterminer la question métaphysique et la question religieuse, que l'esprit humain examine en ce moment. Les transformations sociales sont toujours douloureuses ; et ce genre de douleur intense qui résulte de la rigueur de l'épreuve, prix expiateur de l'initiation, a été aussi peint par moi dans l'Homme sans nom.

L'essai sur les Institutions sociales est donc une introduction aux prolégomènes de la Palingénésie.

Platon construisait les hiérarchies de sa république idéale, d'après la diversité des facultés humaines ; la cité, grâce au christianisme, ne peut plus être fondée sur de tels éléments. Le dernier époptisme de la sagesse antique, nous l'avons vu dans Orphée, en laissait toujours un que nul néophyte ne pouvait pénétrer. Cet époptisme, objet de l'attente universelle, est devenu la science de tous.

Toutefois, la Ville des Expiations, semblable, en cela, aux sociétés anciennes, la Ville des Expiations, fondée en faveur de ceux qui ont besoin de recommencer leur éducation sociale, de repasser par des épreuves appropriées à leur faiblesse ou à leur malheur, la Ville des Expiations est une image du précédent monde civil de l'humanité.

L'abolition de la peine de mort est, n'en doutons pas, la grande pensée générale, actuelle, ou plutôt, c'est la pensée extérieure qui sert d'enveloppe à la pensée intime, à la pensée palingénésique et profondément religieuse de l'entière évolution du christianisme.

Ici se pose de nouveau, mais sous une forme adoucie, le fameux problème des conditions attachées au développement de nos destinées. Souvenons-nous que toutes les annales du genre humain nous offrent toujours l'épreuve comme une expiation, parce que, selon ce que nous avons vu, la responsabilité et la déchéance sont contemporaines, et que la déchéance et la réhabilitation sont identiques. Toutes ces doctrines, issues des traditions primitives, vont

se résumer dans le progrès que nous attendons. La solidarité des sociétés anciennes, subissant, par le christianisme, la transformation de la charité : tel est le lien merveilleux de la Ville des Expiations.

Une première Elégie, qui est à la suite de l'Homme sans nom, m'offrit l'occasion de porter un œil respectueux sur le sanctuaire où réside le palladium dynastique ; et j'ai trouvé que l'essence d'une dynastie est de représenter la société elle-même Dans l'Orphée, les enfants de Bélus ont tiré le même enseignement de la fable du Phénix. La seconde Elégie est une Elégie générale, et termine tout : c'est le chant funèbre d'une société qui meurt, d'une société condamné par la Providence, et que l'homme ne peut rappeler à la vie. Ce glas funèbre avait retenti déjà dans les Institutions sociales. La révolution française, crise immense, prend, si l'on peut parler ainsi, rang parmi les crises cosmogoniques du monde civil. L'antique symbolisme eût raconté une histoire analogue à celle de Sémélé qui enfantait le Dieu émancipateur, le Dieu destiné à détrôner le Jupiter des vieux patricials ; elle l'enfanta sur une couche de feu qui la consuma elle-même, et qui respecta son fils, l'enfant de l'avenir. Ne nous effrayons pas de l'audace de ces fables si énergiques des âges anciens. Je le redis, nous sommes à un instant palingénésique, et je le redis encore, c'est un moment d'angoisse terrible, puisqu'il ne peut y avoir de résurrection sans mort. Mais à présent nous savons que le christianisme veille sur nos destinées immortelles. Oui, le phénix est sur son bûcher ; le bûcher est composé de parfums et de bois odoriférants, et ceci est bien plus vrai qu'au temps d'Orphée.

J'ai dit de mille façons que la société a été imposée à l'homme, que l'homme est né dans la société, que la société est une des conditions mises par la Providence au perfectionnement de l'homme, ou à son retour vers son état primitif, enfin l'accomplissement de ses destinées quelles qu'elles soient. Mais si une partie de ses destinées demeure voilée à nos yeux, sachons pourtant que toute créature doit finir par accomplir la loi de son être.

Ainsi l'homme individuel et l'homme collectif ont eu en moi un historien qui peut s'être trompé, mais qui a voulu être sincère : néanmoins pourquoi refuserais-je de rendre le témoignage que j'ai dit la vérité, puisque je le crois de toute ma conviction ?

Tant qu'Orphée, celui que j'ai peint, a été soutenu par une pensée générale, il n'a cessé d'agir sur les hommes. Sitôt qu'il sentit sa mission finie, il se retira dans la solitude. Il mourut inconnu. Les Muses néanmoins lui élevèrent un tombeau, les prêtres des saints mystères firent son

apothéose, les peuples conservèrent son nom dans les traditions de la poésie, mais son nom seulement. En effet, qui pourrait formuler la doctrine orphique?

Quant à moi, j'ai fini de dire. Sans doute, je pourrais me livrer à de nouvelles conjectures, et puiser, dans ce qui se passe, de nouveaux enseignements. Ce travail serait vain, car ce serait un travail. L'étude ne saurait remplacer l'inspiration. Il ne me reste plus qu'à attendre l'accomplissement de l'œuvre de la Providence, de cette œuvre dont j'ai cru qu'une partie du plan m'avait été connue.

La pensée de l'épreuve, de l'expiation, du progrès, cette pensée qui explique si bien les destinées humaines, je suis loin de lui avoir donné toute la réalité dont elle est susceptible. Lors même que je lui aurais donné une réalité plus grande, à force de génie et par la toute-puissance d'une énergique spontanéité, elle ne pourrait être regardée encore comme suffisamment réalisée : ce n'est pas un homme seul qui fait de telles choses.

Pour qu'une grande pensée, une pensée destinée à gouverner le monde, soit complètement réalisée, il faut qu'elle entre à la fois dans toutes les facultés humaines qu'elle pénètre simultanément dans tout le domaine de la poésie, dans celui de la philosophie, dans celui de l'histoire. Il faut, si l'on peut parler ainsi, qu'elle subisse plusieurs incarnations. Or, c'est le temps, c'est l'esprit humain, ce n'est pas un homme seul, qui accomplit cet immense enfantement.

La pensée à laquelle j'ai consacré ma vie est la pensée la plus religieuse, puisqu'elle est la pensée intime de la religion du genre humain.

Ma mission est terminée, j'ai jeté le grain dans le sillon. La moisson sera pour d'autres. Souffle de l'avenir, viens hâter cette riche moisson !

J'oubliais de dire, et je devais bien l'oublier, que des Fragments sur des sentiments individuels avaient commencé cette carrière de douleur et de méditation. La peinture de sentiments individuels est aussi une manière de peindre l'homme même ; car tout le genre humain est dans un seul homme. Voilà pourquoi l'Antigone, qui ne fut, dans l'inspiration première, que l'épopée domestique, est devenue, à mon insu, une épopée générale. Toutefois, je dois m'interdire désormais cette sorte de peinture trop restreinte. Je me tairai donc, et je ne travaillerai plus qu'à ma propre expiation. C'est la tâche de mon âge, elle suffit bien à mes forces.

Les Muses ne m'élèveront point de tombeau comme à Orphée, les prêtres des saints mystères ne feront point mon apothéose, les peuples ne consacreront pas mon nom

dans de poétiques traditions. Mais mes écrits laisseront une trace quelconque, je ne sais laquelle. Rien n'est perdu dans le monde matériel, rien n'est perdu dans le monde moral. Dans tous les ordres d'idées,

Le pas d'une fourmi pèse sur l'univers.

BALLANCHE.

FIN

CHRONIQUES

RELIGION OCCULTISME.

GABRIELLE ZAPOLSKA : *L'Oraison dominicale ;* TRADUIT DU POLONAIS PAR PAUL CAZIN (Sansot éd.)

Cette paraphrase du Pater est un livre de pitié, d'amour, de résignation. Présentée sous le mode allégorique de drames sociaux, l'enseignement s'en dégage avec plus de vivacité. On y sent, incarnée, toute l'âme religieuse de la sainte Pologne qui, dans le malheur, fraternise avec cette Irlande dont le culte s'appelle martyre. En outre de l'originalité littéraire de cet ouvrage, il faut en signaler le mérite pour l'entente d'instruire les intelligences modernes sur de vieilles vérités. Exposer une Doctrine sous forme d'action, sur le ton ému et poétique qui distingue les civilisations du Nord, est plus capable de frapper le cœur des hommes que la méthode des sèches scholastiques ou des vaines éloquences, aussi pouvons-nous souhaiter que tout le monde lise la belle œuvre de Mme Zapolska et en pratique la moralité.

A.-D. SERTILLANGES : *Art et Apologétique*, (Bloud et Cie éd).

M. Sertillanges vient de publier le cours qu'il fit à l'Institut catholique ; nous avons lu avec plaisir ce que nous avions entendu. L'ouvrage de cet auteur est, en effet, écrit avec une plume alerte, poétique, enthousiaste même. L'auteur en outre a su être profond sans obscurité ayant éloigné tout pédantisme d'école qui attache aux études philosophiques quelque sécheresse, il sera peut-être accusé d'avoir été superficiel, ce n'est pas notre avis et nous constaterons plutôt que, simultanément apologiste et esthète, il a donné un solide enseignement avec ce charme particulier aux hommes qui ont admiré les chefs-d'œuvre. Le livre de M. Sertillanges est utile, très-utile à tous. A mon sens, les vérités qui y sont consignées doivent être méditées par les écrivains ou orateurs religieux qui ne savent point tirer profit des enchantements de l'art pour le service de la Foi ; car j'ai entendu un, bénédictin, le R.P. dom Du Bourg,

pour ne pas le nommer, me dire : L'art ! c'est un objet de luxe. — Les moines aussi, à ce compte ! telle serait la réponse méritée ; elles doivent être méditées par les dévots qui ne savent pas encore la sainteté de l'art vrai. Je reviens à signaler l'utilité de ce livre ; comme son auteur ne reprend pas la thèse surannée du *Génie du Christianisme* qui faisait tourner la Religion en plaisir d'archéologues ; mais théologien, M. Sertillanges unit l'Art et l'apologétique sans les confondre. Le côté défectueux *d'Art. et d'Apologétique* est un certain optimisme qui dénature un peu le sens critique chez l'écrivain, et en particulier à propos de certains artistes modernes, son optimisme est même exagéré : des peintures comme celles de M. Aubert sont d'exécrables blasphèmes. Une petite erreur s'est aussi glissée : aucune peinture jusqu'au xve siècle ne contiendrait d'hérésie figurée. Oh ! que le théologien regarde attentivement les tableaux ou qu'il lise les nombreux ouvrages parus sous le nom de *Erreurs des Peintres*, etc.

Enfin, l'*Art et l'Apologétique* laissent loin derrière lui les Conférences du R.P Félix prononcées en 1867, je crois. Je n'insisterai donc pas sur cet optimisme, parti-pris de bonne volonté, et sur de petites erreurs sans influence dans le fonds. Il y a plusieurs manières de préparer les lendemains : montrer qu'on ne désespère pas au lieu de gémir stérilement en est une et la meilleure, parce que la plus consolante et la plus fortifiante. Puisque l'auteur l'a choisie, félicitons-le.

L'art de dire l'avenir (P. Chacornac, éd.)

Il n'est pas commode de dresser soi-même son horoscope ; le présent ouvrage établit sur une base exacte les moyens faciles de dire l'avenir. Tout ce qu'il est nécessaire à cet usage se trouve dans cet opuscule et les exemples conduisent l'amateur ; de cette façon, on peu dire que *cet art de prédire* constitue, en quelque sorte une grammaire de l'astrologie.

A Porte du Trait des Ages. *L'envoûtement*. Préface de Papus. (Daragon éd.)

Sous une excellente forme littéraire, l'auteur initie aux mystères de l'envoûtement et de la suggestion tels qu'ils se pratiquent dans la vie quotidienne.

Paul Macquat. — *Evasion et survie du fils de Louis XVI*. (H. Daragon, éd.)

Intéressante contribution à la « Question Louis XVII ». Nous rappellerons à ce sujet aux partisans de la survivance que bien souvent on a invoqué que la Papauté n'était pas ignorante du fait de l'Evasion ; aujourd'hui que les archives du Vatican sont ouvertes, les Naundorffistes ne pourraient-ils pas porter de ce côté le soin de leurs investigations ?

Henriette Dacier : *Saint Jean Chrysostome et la Femme Chrétienne au IVe siècle de l'Eglise Grecque* (Falque, éd.)

Au point de vue intellectuel on peut constater que l'ignorance en matière religieuse, tient au peu de place réservée à la grande doctrine des Pères de l'Eglise. De même, la sorte d'obscurité dans laquelle on a enveloppé ces hauts esprits a eu pour résultat l'indifiérence au sujet de la foi active. Retourner

à la source de la pensée et de l'enthousiasme chrétiens est le seul moyen de fortifier les croyances qui s'affaiblissent, comme c'est l'unique moyen pour imposer les vérités d'une religion, ce Catholicisme, qui, on peut bien le dire, est à ce point mal connu que beaucoup d'adversaires lui imputent des théories qui ne sont aucunement les siennes. Madame Dacier a donc un double mérite : celui de nous faire connaître la vie et la pensée d'un illustre Docteur sur les devoirs de la femme chrétienne et d'avoir su nous peindre le tableau de la lutte gigantesque entre Saint Jean Chrysostome et l'Impératrice Eudoxie, c'est-à-dire la lutte perpétuelle de l'amour et de la haine. Autour de ces deux personnages principaux l'auteur a groupé avec art des personnages secondaires, non par leur valeur, certes ! mais par leur renommée historique, et les fait revivre de telle façon que le lecteur est tour à tour transporté dans le monde épique, ou dans la sphère d'une vie quotidienne, que de saintes femmes parfument de leurs vertus.

PAUL VULLIAUD.

SOCIOLOGIE.

FIRMIN RAILLON : *Vers les Temps nouveaux*, préface de LOUIS FRANCK. (V. Giard et E. Brière, éd.).

En partant de l'étude des faits actuels, il est permis comme M. F. Raillon, d'envisager la réalisation d'un état meilleur en toutes choses. C'est monter du positif à l'idéal. Partant de là, malgré les railleries inspirées par le mouvement féministe, il reste un féminisme auquel doit s'intéresser tout sociologue et que la critique doit encourager : c'est celui qui s'occupe dans l'*ordre pratique* du sort de la femme. Jusqu'ici restant dans un domaine idéal, issu d'anciennes formes sociales, on a trop insisté sur quelques devoirs de la femme tels que résignation, soumission, obéissance, mots employés par d'austères moralistes sans doute mais qui traduisent mal, la plupart du temps, celui d'esclavage. Qu'il y ait un féminisme ridicule, qui songe à le nier ? Mais il y a également le fait social à constater : La femme est exploitée. Or, quoi de plus légitime que, par exemple, cette revendication dont M. Louis Franck, en sa préface de l'ouvrage de M. Raillon, prophétise la réalisation ? La rénumération sera établie, dit-il, suivant la valeur du travail, et non plus d'après le sexe du travailleur. Il est odieux en effet qu'un industriel réalise déjà un bénéfice parce que ses employés sont des femmes. Il est criminel de rémunérer la femme par un salaire dérisoire qui la change en victime. Evidemment nous sommes d'accord avec tous ceux qui voudraient voir la femme seulement à son foyer, dévouée à l'éducation de ses enfants, affectueuse compagne de son mari mais, encore une fois, il y a le *fait social*, dans sa brutalité. L'ouvrage de M. F. Raillon n'est pas celui d'une imagination rêveuse. Il va droit au but dans *l'ordre pratique*, indiquant ce qui a été fait et

ce qui reste à faire pour aboutir à ce que l'auteur appelle l'Humanisme qui dans ce sens, exprime « le meilleur de l'Humanité ». En voici une définition plus explicite : « L'Humanisme est la science naturelle qui a pour objet l'élévation tangible de l'homme. »

Les chapitres de « Vers les Temps nouveaux » ne sont pas de verbeuses digressions mais des exposés sommaires, logiquement formulés, du programme féministe. Dans l'ordre humain que M. Raillon envisage, nous sommes avec lui ; cependant, nous pouvons regretter quelques mots, rares il est vrai, où cet cet auteur a montré qu'il a cédé, sous le chapitre de la Religion à des négations qui ne nient pas «l'Etre imaginaire » puisqu'il déplace seulement un Idéal transcendant pour le mettre au sein d'une Société, qui en est par ses membres l'expression vivante. De même dans le plaidoyer féministe, je réserve le point de vue *politique*. Je sais bien que je suis dans une impasse, mais que l'on comprenne ma critique. La femme, c'est logique, est obligée d'assurer législativement la défense des intérêts de la Femme ; mais si elle borne son rôle à ambitionner quelque fonction législative, nous nous permettrons de douter que le féminisme donne tous les fruits qu'en attendent ses partisans car l'adjonction des femmes ne donnera jamais quelque moralité à une assemblée de politiciens, les pires des hommes.

PAUL VULLIAUD.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

PIERRE DE CRISENOY. Essai sur Jules-Amédée Barbey d'Aurévilly (Bibliothèque des *Entretiens idéalistes*, 2 fr. 50) MADAME DE TENCIN. Mémoires du comte de Comminge, avec une introduction par HENRI POTEZ (*Sansot*, éditeur, 2 fr.) EDMOND BIRE. Ecrivains, et soldats (*H. Falque* éditeur, 2 vol.) Biographie de Catulle Mendès par ADRIEN BERTRAND (*Sansot* éditeur, 1fr.) FORTUNAT STROWSKI. Pascal et son temps (*Plon* éditeur, 3 fr. 50) RAOUL DE HOUDENC. Le Songe d'Enfer suivi de la Voie de Paradis avec une notice historique et critique, des notes bibliographiques et des éclaircissements. par PHILÉAS LEBESGUE (*Sansot* éditeur, 3 fr. 50).

Essai sur Jules Amédée Barbey d'Aurévilly. — Tenez pour certain qu'un sot eût détourné M. Pierre de Crisenoy d'entreprendre le travail qu'il vient de nous donner. « Quoi, aurait dit l'imbécile, vous allez encore écrire sur Barbey d'Aurévilly ; songez à tout ce que l'on a déjà publié le concernant. Avez-vous des documents nouveaux ? Nous apprendrez-vous quelque chose ? .. Non.... eh bien tenez-vous tranquille » J'ai entendu faire ce raisonnement qui me paraît très faux. Lorsque nous aimons un écrivain, lorsque nous avons compris et senti son œuvre, nous pouvons hardiment lui consacrer une nouvelle étude. Si nous parlons selon notre cœur, si les appréciations étrangères n'entament pas notre sincérité, nous sommes assurés de donner des pages point banales, Or M. Pierre

de Crisenoy goûte infiniment et admire de même Barbey d'Aurévilly, aussi y a-t-il dans la monographie qu'il a publiée un joli accent de franchise, et une fougue juvénile très aimable. Les louanges prodiguées dans ce petit livre ne sont pas non plus pour nous déplaire. Son respectueux enthousiasme n'empêche pas M. de Crisenoy de se montrer perspicace à l'occasion.

C'est l'existence tout entière de Barbey qui est ici retracée depuis la naissance de l'auteur des *Diaboliques* jusqu'à sa mort dans cette petite chambre de la rue Rousselet dont Coppée et Bourget furent les hôtes assidus. Quelle belle carrière, quelle lutte ardente, féconde, inlassable et glorieuse il vécut, ce connétable de lettres, comme on l'appela magnifiquement. Il sut jusqu'au dernier instant rester sur la brèche, ne rien abdiquer de sa farouche intransigeance, ne rien perdre de ses convictions politiques et religieuses. M. de Crisenoy a surtout considère Barbey d'Aurévilly en tant que chrétien et il a eu raison; son point de vue est juste ; tous les actes, tous les écrits du célèbre polémiste peuvent s'y ramener. L'idée religieuse domine son œuvre, qu'on la cherche dans ses romans, dans ses vers ou dans ces feuilletons étincelants qui ont formé depuis la série des Œuvres et des Hommes. On s'occupe beaucoup de Barbey pour railler son élégance et ses prétentions au dandysme. Il ne serait pas mauvais cependant d'oublier un peu les gilets jonquille et les redingotes exhubérantes de notre poète afin de se rappeler sa fidélité peu commune à ces croyances. Sachons gré par conséquent à M. de Crisenoy d'avoir dédaigné le coté anecdotique de son sujet et d'avoir montré un Barbey religieux, mélancolique et fier exilé dans son siècle, que l'on oublie trop. J'ai beaucoup apprécié la pensée respectueuse et la hauteur de vues, de M Pierre de Crisenoy, mais il y a autre chose dans ce qu'il intitule modestement un essai ; il y a une analyse complète et intelligente de l'œuvre, une documentation soignée, mille détails curieux et enfin cette belle ardeur enthousiaste et admirative que j'aime par-dessus tout à rencontrer dans une étude littéraire, lorsqu'elle concerne un homme tel que Barbey d'Aurévilly.

Mémoire du Comte de Comminge. — M. Sansot a eu raison de rééditer ce livre. Il occupe une place importante dans notre histoire littéraire et, cette place, M. Henri Potez la définit très bien quand il dit dans son introduction : « Le XVIIIe siècle plaça le comte de Comminge et Adelaïde de Lussan auprès d'Héloïse et d'Abelard dans le groupe attendrissant des amants infortunés. Dorat rima une héroïde en leur honneur. Baculard d'Arnaud les mit en scène dans un drame en trois actes et en vers « qui, dit Etienne, a fait couler des larmes abondantes sur tous les théâtres du royaume ». Enfin Serbe qui ne laissait rien perdre, s'est emparé de la scène la plus pathétique du roman pour en faire le dénouement de la *Favorite.* » Toute l'introduction de M. Potez est à lire. Elle résume ce que nous savons de la curieuse physionomie de Mme de Tencin.

Ecrivains et soldats. — On a eu l'excellente idée de réunir les feuilletons donnés jadis par Edmond Biré à la *Gazette de France.* Edmond Biré savait tant de choses, il avait une si vaste

lecture que le moindre de ces articles fécond en anecdotes et en souvenirs personnels est fort intéressant et il y a toujours quelque chose à apprendre chez lui pour les curieux d'histoire littéraire. Lisez la *Jeunesse de M. Taine*, *Un Anglais à Paris*, *Félix Arvers*, *Temps passé*, *Jours présents*, ou encore *M. Thiers et M. de Marcère*. *Mgr. Freppel*, *le maréchal Canrobert*, toutes les études qui ont été groupées en ces deux volumes, et vous me donnerez raison.

Biographie de Catulle Mendès. — Ce n'est pas une biographie que M. Adrien Bertrand nous a donnée, c'est une apologie et quel lyrisme dans l'admiration, quel respect dans la louange!... La biographie de M. Mendès aurait pu être beaucoup plus intéressante. M. Bertrand n'a pas suffisamment insisté sur le rôle du poète dans la période parnassienne ; il n'a pas montré le petit groupe de Coppée, Hérédia, Dierx et autres forçant peu à peu l'attention, essuyant les reproches, luttant d'une façon opiniâtre et désintéressée et provoquant enfin l'intérêt du public. Quelque jour, on s'occupera fort de M. Mendès dans notre histoire littéraire. Il représente tout un mouvement, toute la période intermédiaire entre le romantisme et le symbolisme. Ceci n'est pas indiqué dans la brochure de M. Bertrand trop anecdotique et dépourvues d'idées générales.

Pascal et son temps. — M. Fortunat Strowski continue son important ouvrage relatif à Pascal et il nous fait assister, cette fois, au drame psychologigue qui se formule par *les Provinciales* et *les Pensées*. On comprend là le secret de l'évolution intime qui mena ce grand génie des mondanités banales au tourment de l'infini. Le savant critique a trouvé le moyen d'innover en ces matières, après Sainte-Beuve, et de préciser la nature exacte des rapports que Pascal eut avec Port-Royal, ce qu'il lui dut au juste, ce qui l'en différencia. On sait que Pascal avait entrepris une *Apologétique*, que la maladie le força à réduire en brèves esquisses. La pensée y gagna de se dégager plus nette, plus personnelle et il sortit de ce travail non un livre, mais un homme nouveau M. Fortunat Strowski a marqué cette évolution avec une grande maitrise.

Le Songe d'enfer suivi de la Voie de Paradis. — M. Philéas Lebesgue auquel nous devons déjà tant de précieux et doctes travaux, entreprend aujourd'hui de rééditer *Le Songe d'enfer* et la *Voie de Paradis*, ces curieux poèmes du XIIIe siècle que signa Raoul de Houdenc. M. Lebesgue atteste une fois de plus son impeccable érudition dans les notes et les éclaircissements dont il accompagne le texte, mais il donne également son opinion sur l'auteur qu'il étudie, en une notice historique et critique et cette notice est du plus haut intérêt.

Qui était Raoul de Houdenc ?.. M. Lebesgue se le demande après les autres commentateurs. Etait-il moine ou bien guerrier ? Fut-il moine d'abord et guerrier ensuite ? De quel pays était-il originaire, de Picardie ou d'une autre contrée ? Voyagea t-il beaucoup comme pourraient le faire croire ses propres aveux ? En s'attribuant des goûts vagabonds, n'a-t-il pas cherché à illusionner ses contemporains sur sa véritable personnalité ? Voici beaucoup de points obscurs et malaisés à résoudre. M. Lebesgue expose avec élégance ces questions difficiles, tient compte de

l'opinion de ses devanciers et il conclut qu'il faut examiner les idées du poète pour arriver à plus de lumière.

Ces idées, nous les étudions donc et M. Lebesgue de nous dire entre autres choses curieuses : « Non seulement, au strict point-de-vue littéraire, Raoul de Houdenc fut pour ainsi dire le créateur de l'allégorie reprise par Huon de Méry, Rutebœuf et le Roman de la Rose ; mais encore il fut le point de départ d'un véritable courant d'idées politiques, philosophiques et religieuses, synthétisées et parabolisées dans *Méraugis*, expliquées, commentées et codifiées dans le *Songe d'Enfer*, dans la *Voie de Paradis* et le *Roman des Elus de Courtoisie*. Il devient ainsi le véritable précurseur de Dante et de Cervantès, avec des préoccupations d'orthodoxie par surcroît ; mais la mise en scène agrandie par le grand Alighieri, et les types illustrés par le père de DonQuichotte et de Sancho Pança, Raoul en fut le créateur, comme il fut de la grande chaîne mystique du platonisme l'un des maillons d'or. »

M. Lebesgue établit ensuite des rapprochements qu'il justifie entre Cervantès, le Dante et Raoul de Houdenc. Ces comparaisons sont des plus nouvelles et des plus captivantes et je suis très certain que le monde lettré y prêtera grande attention et vif intérêt.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

THÉATRE.

ODÉON. Lecture publique d'*Héloïse*, drame en cinq actes et en vers, de M. MARIO PRAX.

Il y a deux choses à distinguer nettement à propos de la Lecture publique faite à l'Odéon, le samedi 28 novembre : la tentative de M. Antoine et l'ouvrage de M. Mario Prax qui a bien voulu consentir à la réalisation de cette tentative.

En quelques mots de présentation, M. Antoine s'est appliqué à détruire cette légende qui le désignait comme directeur hostile aux poètes. Que les Poètes viennent à l'Odéon, a-t-il dit. Mais, après avoir marqué sa sympathique attitude vis-à-vis des auteurs, M. Antoine fit aussitôt comprendre que malgré sa bonne volonté, il lui était impossible de monter toutes les pièces qui le méritaient ; aussi, dans le but de rendre leur valeur publique, s'était-il avisé de les faire lire par les auteurs ou même par un ou deux acteurs au cas où son projet serait couronné de succès. Là, rien que de louable dans l'essai tenté à l'Odéon, cependant il vaudrait mieux pour l'intérêt des écrivains que les pièces ou fragments de pièces fussent lues par des acteurs, car les dons de bonne lecture ne sont pas départis à tous, et le plaisir d'entendre quelque ouvrage serait livré au hasard. On peut être un poète de génie et ne pas savoir déclamer. Donc, nous avouons être très favorables à l'initiative de M. Antoine à double titre : d'abord pour la régénération de l'art dramatique, ensuite, parce que ces *lectures* relèvent du domaine

strictement intellectuel, et nous ne serions pas chagrins d'en voir élargir les limites. Ce n'est pas le lieu de se livrer aux considérations d'esthétique théâtrale, je me borne donc à espérer que le projet de M. Antoine sera bien accueilli.

Le sujet de la première lecture publique fut un drame en cinq actes, *Héloïse*, dont son auteur, M. Mario Prax, a lu certains fragments en les reliant par un résumé d'ensemble. Et d'abord constatons, à première vue, chez l'écrivain, un grand talent, soit de poète, soit de dramaturge. Toutefois, je mets de côté le choix de la pièce, car, sans plus attendre, je déclare formellement que le mélange du sacré et du profane est toujours périlleux, il l'est d'autant plus lorsqu'il s'agit d'une légende comme celle d'Héloïse et d'Abailard, M. Mario Prax m'a paru un écrivain soucieux d'instruction, dirais-je d'érudition, et c'est un mérite à notre époque. Aussi, sa mise en scène y gagne-t-elle en vraisemblance et les caractères sont-ils plus vigoureusement exprimés. Néanmoins, le poète aurait dû approfondir encore ce côté de connaissance intellectuelle, ou en avoir l'intuition, pour, tel un Villiers de l'Isle Adam, tracer d'Abailard et d'Héloïse des portraits synthétiques. M. Prax a préféré retracer la vie émotionnelle de ses personnages. Sans doute l'auteur me dira-t-il que le théâtre n'est pas une succursale de l'Université ; j'en conviens, mais alors Héloïse et Abailard ne deviennent qu'un prétexte à scènes d'amour très-remarquables d'ailleurs, et je ne veux pas dire que l'auteur aurait dû montrer Héloïse prenant une leçon d'hébreu, mais il aurait plutôt fallu représenter la grandeur intégrale, c'est-à-dire intellectuelle et sentimentale, des deux héros, et dès lors, le drame devenait plus émouvant.

Ma critique repose davantage sur ce qui devait être au lieu de porter sur ce qui a été. M Prax mérite cette considération, car la réalisation de son idée mérite des éloges. Dans ces éloges, cependant, quelques uns vont aux efforts, car, dans les maints passages d'*Héloïse* qui exigeaient le sublime, nous n'avons trouvé que du conventionnel, dans le dernier acte, particulièrement où se déroulent les funérailles d'Abailard.

Au sujet de la représentation de la pièce de M. Mario Prax, il y a lieu de s'étonner de la crainte des directeurs. En quoi l'incestueuse Phèdre peut-elle moins effaroucher la pudeur que l'eunuque Abailard ? Si *Héloïse* avait été jouée, peut-être serions-nous obligés de revenir sur quelques jugements, mais non sur les jugements favorables.

P. VULLIAUD.

MUSIQUE.

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX A L'OPÉRA

On médit beaucoup de Wagner, depuis quelque temps, sans comprendre ou reconnaître que la représentation de ses drames est un perpétuel non-sens. Privés du *Rheingold*, résignés à ce

morcellement qui rend la *Tétralogie* incompréhensible, nous distinguons par hypothèse et jugeons un minimum qui est, tout compte fait, une duperie. Devant de tels simulacres Wagner eût protesté ; peut-on lui imputer les inconséquences d'un poème mutilé, doublement obscur pour les auditeurs juchés aux galeries d'un théâtre qui répond à rebours à ses exigences et qui défigure son art ? Trop vaste, l'Opéra, a une acoustique mauvaise aggravant le pis aller des traductions ; le mot s'y perd, le chanteur s'y force, l'orchestre n'y trouve pas son équilibre ; rien n'est plus fatal au chant libre, à la déclamation incisive de Wagner, à la clarté de son commentaire symphonique. Chose plus grave, l'interprétation y est insuffisante malgré l'effort louable de chanteurs et d'un orchestre que rien ne dispose à la colossale grandeur de l'œuvre ; enfin, la machinerie tirant parti d'honnêtes décors inférieurs à ceux du Château-d'Eau, pouvait mieux faire en s'accordant aux moyens d'une mise en scène moins ridicule. J'y reviendrai.

Pourtant, tel qu'on nous le présente, ce *Crépuscule des Dieux* éprouvé au concert, est émouvant ; il résiste à ces imperfections. C'est que, solidement campé comme drame, il est humain et que nous en écrase la musique.

Il est faux de dire que les personnages de cette mythologie n'incarnent que des idées abstraites : ils vivent du symbole mais ils vivent, aucun a *priori* n'en déterminant les actes affirmés au contraire comme *fait* naturel, significatif, comme réalité tragique. L'*existence* des types de Wagner me paraît indubitable ; les formes figées, et artificielles de sa prétendue abstraction ne peuplent que l'imagination des adversaires du mythe : leur intellectualité n'en admet pas les motifs. Nous n'avons pas comme ces positifs des raisons pour limiter nos conceptions de la vie et du symbole. Le sujet des Nibelungen ne nous effraie pas. Bien plus, il nous paraît correspondre, comme les légendes du Graal, à l'élan héroïque et mystique des meilleurs de la jeune humanité. Sans doute des formes un peu barbares y émergent d'une poésie nuageuse mieux accordée à l'âme du Nord, mais Wagner a substitué aux vastes allégories de l'Edda une conception personnelle dont le symbole est très accessible.

L'Or, dérobé au Rhin par le Nibelung qui, s'en voyant frustré le maudit, cause toutes les catastrophes — anéantissement des Géants, des Nains et des Dieux — jusqu'au moment où l'astre de Siegfried mort éclaire la Walkyrie sublime, dont le testament, écartant l'anneau fatal, lègue à la nouvelle humanité, l'Amour. C'est, écrivait Eugène de Solenière, l'« épopée de la Nature » ; c'est aussi une cosmogonie humaine. Manifestée au théâtre par une esthétique foncièrement germanique, elle n'en reste pas moins émouvante. Avec tous ses défauts, ses dieux anthropomorphes, son ésotérisme verbal, sa trame complexe, ses inlassables récits, ses fautes de goût, son manque d'unité et ce quelle propose d'irréalisable, la *Tétralogie* est grandiose : originale par l'idée, puissante par l'action, universelle par la musique. Il n'en faut pas tant pour faire un chef-d'œuvre.

Plus on y réfléchit, moins le *Crépuscule des Dieux* qui la termine n'appelle l'oraison funèbre des ironistes. Certes, la « troisiè-

me journée » du *Ring*, avec son prologue, est longue ; elle offre pourtant l'avantage d'une action plus traditionnelle, réaliste et acceptable pour les orthodoxes du Drame, théâtrale et variée pour les amateurs d'Opéra. Car si la féerie du *Rheingold*, si l'épopée biblique de la *Walküre* et de *Siegfried* qui participent des sagas nous maintiennent davantage dans un monde imaginaire, le sombre *Crépuscule*, déroulé en tragédie précise la réalité qui s'y attache. L'Humanité entre en scène par le « chœur » réagissant au drame, se faisant drame lui-même, acteur ou contemplateur tragique, farouche au second acte, muet au troisième, être moral qu'instruit Brünnhilde et que sa mort courbe en prière avant l'aurore de la nouvelle vie idéalisée d'Amour...

Et le destin a un masque — que compose la *Tétralogie* entière — plus terrible et inexorable en ce dernier drame de l'*Anneau*. C'est lui que nous montre la scène des Nornes, transition incomparable de l'épopée, c'est lui, dont l'expression toujours présente éclaire la scène des adieux, celle invisible du *Rheinfahrt*, celle du « pacte » chez les Gibichungen, de Waltraute suppliante aux genoux de Brünnhilde insensible à la détresse de Wotan — et qui surgit des flammes avec le faux Gunther, sinistre, parce qu'il est Siegfried livré aux maléfices ; c'est le destin qui s'insinue dans la nuit où veille Hagen, ténébreux instigateur du second acte ; il est partout, même et surtout dans la rencontre au fleuve des Nixes et de Siegfried prêt à céder l'Anneau... Le destin — qui retisse pour le héros frappé à mort la trame du passé, qui hante l'ombre funèbre où rayonne sa gloire et plane sur le bûcher rédempteur — mais c'est tout le *Crépuscule des Dieux*, et encore une fois, de cette action vivante et symbolique, la chaine, logique, est admirable.

Mais nous sommes au théâtre. On reproche à Wagner d'être surtout un symphoniste dont certains même surprendraient maintenant les ficelles. Perspicacité qui déroute. Le drame wagnérien vit d'action extérieure et intérieure ; il est plastique et psychologique, chant et symphonie s'accordant à en relier les phases précisées par la scène et la poésie. L'opéra, lui, a ses récits, parlés ou chantés. Et qu'on dise, si des périodes lyriques du chant qui y domine, sous toutes ses formes, ne résulte pas plutôt ce danger permanent d'immobilité signalé chez Wagner ? Question de mesure, d'équilibre entre le mouvement d'âme, et la scène dans la compréhension lyrique. Celle-ci, chez Wagner, fut si haute qu'il a pu manquer de l'autre non sans nuire à ses drames, amis des longueurs, encombrés de récits, sauf peut-être ce *Crépuscule des Dieux*, jamais inerte, seulement trop substantiel. Ce n'est pas là jouer sur les mots. Le discours des Nornes ou de Waltraute, la conversation des Gibichs ou le récit admirable de Siegfried sont motivés ; ils ne paralysent pas l'action, ils entrent dans son jeu normal, ils sont nécessaires, mais la vie intérieure y domine et ils sont remplis d'images, d'action latente, en un mot de vérité dramatique. Quant à la scène finale, épilogue grandiose, c'est une synthèse, morale sans doute et justement irréalisable ailleurs que dans la musique si prodigieusement active qu'elle emplit l'âme en suffisant à l'illusion.

Humain, tragique, le *Crépuscule des Dieux* trouve sa consis-

tance par la musique, mère du drame, de l'épopée entière. Ainsi l'a voulu Wagner, musicien poète. Et son art, psychologie et lyrisme, est *chant* et symphonie, non sans ce pathétique que justement ici le drame nouveau emprunte aux modes et aux formes de l'ancien opéra. Devant le second acte du *Crépuscule des Dieux*, comprenons enfin que le cadre au théâtre n'importe pas, ne vaut que parce qui le remplit et que l'essentiel pour le créateur libre du choix des procédés, est de dégager la vérité du drame par une expression et un style appropriés. L'appel de Hagen, l'intervention du chœur, ses ensembles, ses mouvements, le cortège des noces, le pacte final, *trio* caractérisé, c'est de l'opéra, réalisé certes par les moyens supérieurs de Wagner, mais de l'opéra dont la formule, comme toute formule, vaut par le contenu. Contenu splendide que celui de cet acte. Une sauvage grandeur y anime les scènes comme la musique. Les ailes noires de Hagen projetant leur ombre effrayante, malgré l'apparente lumière détachant les figures décomposées de Brünnhilde trahie, de Siegfried inconscient et de l'indécis Gunther, opposent le mystère aux reliefs d'une action violente,conduite et caractérisée à la façon ancienne, selon l'esprit des plus traditionnels opéras. Le chant est au premier plan, la déclamation lyrique trouvant ses maxima, mais la symphonio garde ses droits. Sans elle toute une face du drame serait dans l'ombre ; déjà le poème lui doit sa clarté. Elle est bien un rôle et une force coordonnatrice. Pourquoi son action au théâtre serait-elle illégitime? Est-ce que, pour son drame si simple, le verbe chanté et le geste suffisaient à Gluck ? Il lui fallait déjà la « symphonie » pour en éclaircir les dessous — et l'on sait l'importance du ballet au XVIII[e] siècle.

La mimique est aussi primordiale chez Wagner, mais non plus *apolinienne* comme aux Champs-Elysées d'*Orphée*, accordée au contraire aux multiples nécessités du drame, elle acquiert une intensité nouvelle par la musique, libre d'y mêler ses gestes précis, c'est-à-dire ses intentions et ses images, par la trame cohérente des *leitmotifs*.

Ce double rôle convenait à la symphonie. Elle manifeste l'invisible ; mais, par cette magie dont Wagner eut les secrets, elle s'affirme en même temps décor, danse, parole et image pour atteindre et dégager dans sa plénitude la réalité essentielle et idéale du drame lyrique.

C'est une esthétique.

Naturellement constructive, la symphonie de Wagner n'est pas une pure improvisation. Mais elle n'a rien d'artificiel. On n'a jamais pu l'imiter. Il n'y a là aucun travail de mosaïque. C'est un musicien lucide qui échelonne, superpose, transforme et multiplie ces motifs plastiques, rameaux d'un même arbre, flèches innombrables nées d'une même base, primordiale fondement de l'édifice tétralogique, Wagner est un gothique et un classique : dans une architecture splendide conciliée du plus libre style qui soit, il expose, développe et réexpose pour conclure un prodigieux *stretto* avec une concision inouïe, sur l'amoncellement grandiose de ses thèmes dominés par le plus précieux de tous, celui de l'*Amour Rédempteur*, il n'y a pas

eu d'esprit plus synthétique. Si Wagner a voulu tout dire, il y a mis son génie, qui n'est pas mince, mais mesuré à l'énorme appareil, à la colossale ampleur du mythe.

L'ingéniosité et l'abondance étaient ses premiers dons ; sa dextérité est proverbiale. Ses moyens étaient-ils si excessifs ? Mettre en récits notes le texte *intégral* de *Pellias* est autrement paradoxal que de fonder une Tétralgie sur l'accord parfait d'un thème prolifique engendrant tout un monde d'harmonies et de motifs ! Pas une raison valable n'entame le système de Wagner, guère intellectuel, seulement conforme à sa vision. La nature fut toujours le grand moteur de cette intelligence qui épuisa sans mesure ses richesses, mais aussi sans fatigue ni surtout sans vaine rhétorique. Devant la *Tétralogie*, c'est nous qui sommes pauvres, quand nous ne sommes trop petits.

La péroraison du *Ring* dépasse en splendeur ce qui précède ; naturels en sont les scènes et les récits ; l'ombre et la lumière, plus intenses, s'y jouent dans une mobilité tragique ; tout est naïf et grandiose, rien d'intellectuel, si ce n'est le monologue immense de Brünnhilde dont l'effet moral, accru par l'extraordinaire puissance lyrique et suggestive de l'orchestre, supplée comme je l'ai dit, à l'irréalisable scène finale.

Cette scène, l'Opéra s'entend à en gâter l'effet possible. A qui s'adresse le discours de Brünnhilde ? A elle-même sans doute, à Wotan, aux Nixes, mais aussi au *chœur* soigneusement évacué vers le fond ! Il n'y a plus d'humanité à l'Opéra ; la Walkyrie déclame pour la salle et le souffleur ; c'est assez grotesque. Au Château-d'Eau, la foule muette était un personnage ; elle se prosternait aux accords du *Sommeil éternel*, ce « tout est accompli » du mythe. L'Opéra innove ; sous le hall obscur des Gibichs d'où s'évade Ganther *mort*, puis sa sœur, ses femmes, tous, sauf Hagen ramassé dans son coin, il abandonne Brünnhilde et Grane, insensible figurant... Ce contre-sens fameux n'est pas de Wagner.

Mlle Grandjean manque d'ampleur, plus indécise encore que l'admirable Litwinne tirant meilleur parti d'un Grane auquel celui d'une écuyère rendrait service. L'ingéniosité coûte cher, on est économe à l'Opéra. Que dire du bac, simpliste amenant Siegfried, ou des Nixes qu'une table de verre découvre aux galeries amusées, ou encore de l'invraisemblable plongeon de Hagen livré à l'ascenseur des coulisses ? Pourtant ces maladresses sont anodines auprès du brasier sifflant qui entraîne des pans de décor. On pourrait mieux faire. Les costumes sont à l'avenant ; d'où sortent les « affublés » du second acte ? Enfin les jeux de lumière sont détestables, les opérateurs sont des novices.

L'interprétation — Van Dyck excepté — est faible. Mlle Grandjean ne possède ni le physique ni la voix qu'exige le rôle de Brünnhilde ; elle y apporte néanmoins ses moyens, très honorables, de comédienne et de cantatrice instruite. M. Delmas manque de concentration, de naturel, de sens tragique : son souci des poses fait regretter le Hagen sinistre créé au Château-d'Eau par M. Vallier. Mlle Rose Féart est une agréable Gutrune, blonde, perverse et ingénue ; sa voix, jolie,

manque de style. Mlle Charbonnel, en Waltraute, est gauche, mais elle fait valoir un contralto que semble posséder Mlle Lapeyrette.

Gunther n'est pas un fantoche, ni Albérich une crécelle. L'Allemagne confie ces rôles à des artistes, l'Opéra n'a pas le même souci. Heureusement Van Dyck, sans voix, mais jeune magnifiquement jeune et héroïque, incarne Siegfried avec une intelligence et un art qu'un jour on ne connaîtra plus. A la scène il est naturel, épique, incomparable. Rendons-lui hommage ; au concert nous ne le supportions plus. Wagner n'a pas de plus grand interprète.

Quant à l'orchestre, bon, sans équilibre — le quatuor est mince, les cuivres, vulgaires, sonnent gros — honnête sans splendeur, il manifeste la vertu possible de l'Opéra. M. Messagec n'est pas Hans Richter et on a tout dit des professionnels qu'il dirige. Le résultat est louable ; c'est à lui qu'en revient le mérite.

ALBERT TROTROT.

REVUES.

La Revue spirite : M. Rouxel fait une étude sur le monisme qui, dit-il, a pour but : 1° de signifier à Dieu son congé, 2° de proscrire la religion et les morales religieuses, 3° de nier la survivance de l'âme, 4° de nier la conscience, la liberté, la responsabilité humaines.

— De M. Julien Larroche, une « Ode au Père-Lachaise » qui n'engendre pas la mélancolie ; oh non !

—

Revue Philosophique : suite de l'article de M. Schinz qui a pour titre *anti-pragmatisme*. Mais l'auteur semble avoir de cette théorie nouvelle une conception bizarre : « le pragmatisme, dit il, est la scolastique moderne. » Pour lui, l'œuvre de Rousseau est pragmatique de A à Z, et les trois grandes manifestations pragmatiques sont : Pascal, Rousseau et Kant. En dernière analyse, M. Schinz voit dans le pragmatisme une nouvelle façon d'affirmer les croyances traditionnelles nécessaires à l'humanité : Dieu, la liberté, l'immortalité.

Et il conclut qu'une philosophie objective est de plus en plus impossible (?) ; la vie est passée avant la philosophie,il ne faut plus de pragmatisme ; le rôle de la philosophie est maintenant de constater, c'est tout. Etre pragmatiste est bien, mais être philosophe pragmatique ne se peut pas.

Pour ce qui est de l'avenir de cette philosophie nouvelle, M Schinz croit que le pragmatisme est destiné à s'imposer aux foules comme système de morale.

Pauvres pragmatistes ! Les spiritualistes les rejettent parce qu'ils sont des philosophes utilitaires et les gens dont toute la philosophie se borne à regarder passer les tramways et les femmes bien chapeautées les dédaignent parce que, bien qu'utilitaires, ils se disent encore philosophes.

—

Revue de philosophie : certitude et vérité par M. G. Fonsegrive : le réel précède le vrai. « L'hymne au verbe n'a tout son sens que s'il est chanté par le chœur universel des esprits. » (A Suivre).

— La fin de l'étude de Mgr. Le Roy. Cela est d'un très profond intérêt, Mgr. Le Roy, qui s'appuie sur une grande science philologique rapporte cette phrase que disent les Fânes : « la mort est comme la lune ; qui en a vu l'autre côté ? » Et celle-ci que chantent les Pahouins et qui résumerait assez bien les sentiments religieux des peuples noirs : « Dieu est Dieu, l'Homme est l'Homme ; chacun chez soi. »

— L'existence de Dieu d'après Duns Scot. Pour résumer les preuves de Duns Scot, M. Séraphin Belmond écrit : « le monde existe — le monde est par Dieu — donc Dieu existe. » Et « il y a du mal dans le monde.

Dieu le fait servir aux manifestations de son ineffable Bonté. Donc Il est. »

—

Dans les derniers numéros du *Mercure de France* il faut signaler tout particulièrement deux traductions très intéressantes, à des points de vue tout différents ; l'étude de Carlyle sur Novalis et l'Ecce Homo de Nietzsche. Je reviendrai plus longuement sur ce dernier ouvrage.

— Un critique, à propos de Barbey rappelle ce jugement du Connétable sur Sardou : « que d'argent et que de représentation ! disaient-ils tous avec envie. Eh bien mettez-lui une couronne de pièces de cent sous et n'en parlons plus. » (1er Nov.).

— André Fontainas écrit sur l'Art et l'Etat. Il remarque très justement qu'on aime le théâtre, qu'on n'aime pas les autres arts. L'Etat, dit-il, doit encourager, mais intelligemment, les vrais artistes. Il ne veut pas que les hommes de génie meurent de faim.

Bien. Mais qui devra les reconnaître ?

—

Luce e Ombra. — Les Italiens sont décidément riches en revues théosophiques. Dans ce numéro de novembre : l'Idée mystique dans l'opéra de Richard Wagner ; l'hypothèse d'Origène revue et corrigée sur l'incarnation des esprits par V. Cavalli. Ce dernier article contient de belles vérités sur le Paradis perdu par le Dieu tombé qui se souvient des cieux.

—

M. Albert Jounet vient d'en avoir une bien bonne : l'idée de perfectionner l'aviation par des découvertes obtenues en état de lucidité magnétique. Voyez-vous Eusapia Paladino découvrir un moteur à refroidissement d'air ou un monoplan à gauchissement ? (*Le Voile d'Isis*).

A noter encore : *Revue du temps présent :* des bonnes feuilles d'un ouvrage de M. Léo Claretie sur « l'ennui de Chateaubriand » (Chateaubriand n'est pas René et n'a pas toujours porté son cœur en écharpe). — *L'Occident :* des vers de Geor-

ges Batault des paysages de Guy Lavaud, des propos d'Henri Clouard et d'Eugène Marsan. — *La Revue des Lettres et des Arts :* le jugement du poète par Léo Larguier ; Paroles d'esclaves par Cécile Perrin ; Théo Varlet par Guillaume Apollinaire. — *L'Initiation*, un curieux ex-libris de Papus obtenu médiumnimiquement et volontairement ; l'initiation hébraique d'après la langue juive par J. Heibling. — *L'Echo du Merveilleux* : l'affaire Steinheil et les voyantes par Georges Meunier. — *Les Bandeaux d'or* : les vers de M. Royer Allard. — *Le Beffroi* : ceux de C. Lemercier d'Erm.

—

Reçu : *La Chimère, Isis, la Chronique des Lettres françaises, Vers et Prose, l'Amitié de France, La Société Nouvelle, La Revue des Poètes, Ultra, L'Oliphant, le Voile de Pourpre, etc.*

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

TABLE DES MATIÈRES

contenue dans le Tome II.



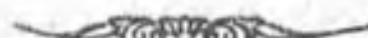


TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome III.

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN CAHIERS DE 56 PAGES

DIRECTEUR : ***Paul VULLIAUD***

FONDATEURS :

René-Georges AUBRUN, Albert de BERSAUCOURT, Maurice BOUÉ de VILLIERS, Jacques BRASILIER, Hélie BRASILIER, Henri de CRISENOY, Carl de CRISENOY, Pierre de CRISENOY, Claudius DALBANNE, Fernand DIVOIRE, Jules GARAT, Albert GÉNIN, George GROFFE, Edouard GUERBER, Eugène JOORS, Camille MARYX, Joseph SERRE, Albert TROTROT.

LES RUBRIQUES MENSUELLES DES " ENTRETIENS IDÉALISTES

Religion, Esotérisme	Paul Vulliaud.
Esthétique . . . , ...	Edouard Guerber.
Les Poèmes	George Groffe.
Les Romans . . . . . . , ...	Camille Maryx.
Critique littéraire	Albert de Bersaucourt.
Littératures étrangères	George Groffe.
Théâtres	René-Georges Aubrun.
Beaux-Arts	C. Dalbanne.
Musique	Albert Trotrot.
Les Revues	Fernand Divoire.
Informations	Hermès.
Courriers de la Province et de l'Etranger .	Divers.

ABONNEMENT ANNUEL :

France............ **Huit** francs | Etranger........ . . **Dix** francs

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures rue Méchain